This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

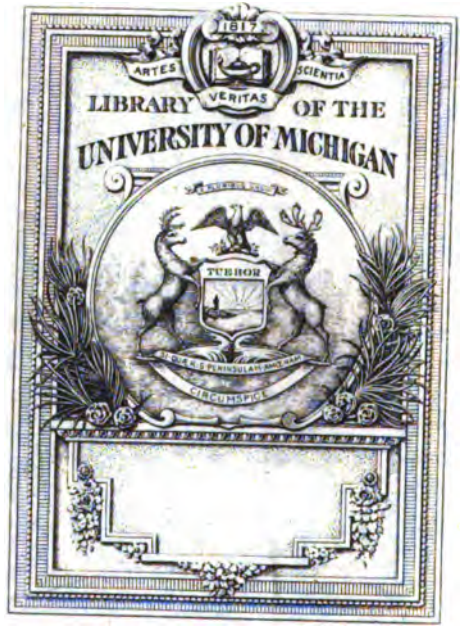
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

BV
2815
.Q3
A5

ANNA

PROPAGATION DE

SUR LA PROVINCE DE

Society for the propagation of the faith, Quebec

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-HUITIÈME NUMÉRO

FEVRIER 1886

MONTRÉAL:
CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 90, RUE ST. GABRIEL

1886

Permis d'imprimer :

† Edouard-Chs., Evêque de Montréal.

Library
Rec'd
11-26-30
23048

COMPTES-RENDUS.

PROVINCE DE QUÉBEC.

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidiocèse de Québec pour l'année 1885.

49ÈME ANNÉE.

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique de Québec	$260.89	Rapporté	$431.30
Notre-Dame de la Garde	6.64	Sœurs du Bon Pasteur	8.00
Archevêché	10.00	Saint-Patrice	
Grand Séminaire	32.50	St-Laurent du Hâvre	6.00
Petit Séminaire	6.78	Faubourg St-Jean	267.10
Hotel-Dieu	28.00	St-Roch	542.62
Dames Ursulines	33.49	St-Sauveur (y compris $125.00 cont. de l'École des Frères)	442.67
Hôpital Général	44.00	Asile des Aliénés	21.00
Sœurs de la Charité	9.00		
Porté	$431.30		$1718.69

CAMPAGNES.

Rapporté	$1718.69	Rapporté	$3028.81
Adrien St	1.50	Bernard St	27.41
Agapit St	27.00	Berthier	6.00
Agathe Ste	38.36	Buckland	9.55
Alban St	23.80	Cajetan St	3.50
Alexandre St	15.00	Calixte St de Somerset	60.00
Ambroise St	111.85	Cap-Santé	33.60
Anastasie Ste	6.87	Cap St-Ignace	86.20
Ancienne Lorette	139.60	Casimir St	46.40
André St	38.31	Catherine Ste	16.00
Ange Gardien	57.35	Charles St	51.22
Anges SS. de Beauce	7.30	Charlesbourg	60.07
Anne Ste de Beaupré	31.00	Chateau-Richer	25.04
Anne Ste de la Pocatière	135.00	Claire Ste	42.46
Anselme St	100.00	Collège de Lévis	17.76
Antoine St	18.60	Collège de Ste Anne	14.20
Antonin St	23.82	Côme St	7.13
Apolinaire St	14.00	Croix Ste	110.00
Aubert St	8.00	Couvent de J.-M., Sillery	5.00
Augustin St	202.17	Cyrille St	3.00
Basile St	20.00	David St	13.19
Beaumont	39.00	Denis St	52.71
Beauport	251.59	Deschambault	60.00
Porté	$3028.81	Porté	$3779.25

Rapporté	$3779.25
Ecureuils	15.00
Edouard St de Frampton	7.54
Edouard St de Lotbinière	7.24
Eleuthère St	4.70
Elzéar St	18.25
Emmélie Ste	8.20
Ephrem St	3.50
Etienne St	3.25
Eugène St	8.00
Evariste St	9.00
Famille Ste	30.00
Félix St du Cap Rouge	17.15
Ferdinand St	15.00
Ferréol St	33.00
Flavien St	15.92
Foye Ste	51.60
François St de Beauce	14.10
François St I. O	30.30
François St du Sud	45.35
Frédéric St	20.00
Georges St	18.43
Germaine Ste	2.82
Gervais St	39.50
Gilles St	
Grondines	75.00
Hélène Ste	34.00
Hénédine Ste	19.50
Henri St	68.60
Honoré St	2.54
Inverness	24.50
Isidore St	50.22
Ile-aux-Grues	64.25
Islet	121.40
Jean Chrysostôme St	21.40
Jean St Deschaillons	47.55
Jean St I. O	232.75
Jean St Port-Joly	78.00
Jeanne Ste	45.00
Joachim St	53.35
Joseph St de Beauce	96.00
Joseph St de Lévis	90.07
Julie Ste	26.13
Justine Ste	1.25
Kamouraska	44.00
Lambert St	14.00
Lambton	7.00
Laurent St	83.00
Laval et Lac Beauport	4.24
Lazare St	36.85
Porté	$5537.70

Rapporté	$5537.70
Léon St	5.00
Lévis	247.91
Lotbinière	28.80
Louise Ste	17.00
Magloire St	6.55
Malachie St	1.10
Marguerite Ste	4·00
Marie Ste	34.55
Martin St	6.30
Michel St	
Mont-Carmel	4.20
Narcisse St	4.00
Nicholas St	53.50
N.-D. de Montauban	7.85
N.-D. du Portage	29.00
Onésime St	2.00
Pacôme St	
Pamphile St	10.00
Paschal St	67.35
Patrice St de Beaurivage	3.00
Paul St de Montminy	8.38
Perpétue Ste	3.00
Pétronille Ste	24.00
Philippe St de Néri	6.00
Philomène Ste	7.00
Pierre St de Broughton	32.00
Pierre St I. O	120.66
Pierre St du Sud	26.00
Pointe-aux-Trembles	45.50
Portneuf	36.55
Raphaël St	13.00
Raymond St	51.70
Rivière-du-Loup	63.60
Rivière-Ouelle	9.40
Roch St des Aulnais	35.75
Romuald St	42.45
Sacré-Cœur de Jésus	11.80
Sacré-Cœur de Marie	7.00
Sébastien St	3.00
Séverin St	4.05
Sillery	
Sophie Ste	
Stoneham	2.85
Sylvestre St	28.00
Thomas St	99.40
Tite St	5.00
Ubalde St	4.00
Valcartier	5.00
Valier St	42.00
Victor St	7.6
Porté	$6814.5

Montant des contributions	$6814.51
Intérêt et dons divers	138.81
Legs de Dame Catellier (de St Anselme)	1200.00
Legs de Demoiselle Délina Bérubé (de Kamouraska)	20.00
Legs de Dame Cécile Parent (Hôpital Général)	75.00
Legs de Sieur François Fortin (St Pierre, I. O.)	300.00
Legs de Demoiselle P. Girardin (du Faub. St-Jean)	50.00
Legs de Sieur Amable Gosselin (de St-Laurent)	100.00
Total de la recette	$8698.32

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1885, et finissant le 1er octobre 1886.

Somme mise à la disposition de Mgr l'Archevêque	$ 700.00
Donné à Mgr de Chicoutimi	1000.00
" à Mgr Lorrain (missions sauvages du Saint-Maurice)	400.00
" à Mgr Bossé (missions des Naskapis)	600.00
Annales	400.00
Pour vases sacrés et ornements	733.65
Mission de St-Achillée	100.00
" de St-Alphonse	100.00
" de Ste-Apolline	60.00
Eglise de St-Etienne	25.00
Mission de St-Hilaire de Dorset	100.00
" de St-Magloire	30.00
" d'Inverness	48.00
" de Stadacona	30.00
" de Ste-Perpétue	100.00
" de Notre-Dame de Lourdes	150.00
" de Notre-Dame de Montauban	100.00
" de St-Méthode d'Adstock	100.00
" de St-Nérée	100.00
" de St-Odilon de Cranbourne	100.00
" de St-Prosper de Watford	150.00
" du Sacré-Cœur de Marie	100.00
" de St-Samuel	100.00
	$5326.65
Missionnaire de St-Adolphe et de Stoneham	220.00
" de St-Adrien et de St-Alphonse	100.00
" d'Ashford	30.00
" de Coleraine et Price	25.00
" de St-Côme	25.00
" de St-Damase	75.00
" de St-Damien et de St-Philémon	120.00
" de St-Eleuthère	150.00
" de St-Etienne	60.00
" de Ste-Germaine et de Ste-Rose	75.00
" d'Inverness, Leeds et St-Pierre-Baptiste	200.00
" de Ste-Justine	350.00
" de Laval et du Lac Beauport	200.00
" de St-Magloire	160.00
" de St-Marcel et de Ste-Apolline	200.00
" de St-Martin	250.00
" de St-Nérée	120.00
" de Notre-Dame de Lourdes	150.00
" de St-Pamphile	50.00
" de St-Paul de Montminy	100.00
" de Ste-Perpétue et de St-Benoit	250.00
" de St-Samuel	50.00
" du Sault-au-Cochon	25.00
" du Sacré-Cœur de Marie	25.00
" de St-Séverin	75.00
" de St-Ubalde	50.00
" de Valcartier et de Tewkesbury	150.00
Total des allocations	$8611.65

RÉSUMÉ.

Recette de 1885	$8698.32
En caisse de l'an dernier	4913.33
Total	$13611.65
Somme allouée pour 1885-86	8611.65
Reste en caisse	$5000.00

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.

1885.

En caisse de l'an dernier	$ 0.55
Diocèse de Québec	1121.44
" de Montréal	870.25
" d'Ottawa	551.58
" de St-Hyacinthe	425.22
" des Trois-Rivières	289.00
" de Sherbrooke	166.50
" de Rimouski	123.27
" de Chicoutimi	34.00
Vicariat apost. de Pontiac	135.76
	$3717.57

Donné à Mgr Taché	$ 927.07	
" à Mgr Grandin	927.07	
" à Mgr Faraud	927.06	
" à Mgr Lorrain	463.37	
Payé pour lettres de change	8.29	
" compte pour Mgr Bossé	123.60	
Balance en main pour Mgr Bossé	341.11	
		$3717.57

Collectes pour les Lieux Saints.

1885.

Diocèse de Québec	$1190.83
" de Montréal	825.00
" des Trois-Rivières	414.00
" de St-Hyacinthe	373.63
" de Rimouski	245.13
" d'Ottawa	166.30
" de Sherbrooke	145.42
" de Chicoutimi	37.00
Vicariat apost. de Pontiac	87.59
	$3484.90

CONSEIL DE LA PROPAGATION DE LA FOI

A QUÉBEC

L'HONORABLE P. GARNEAU, PRÉSIDENT,
M. THÉOPHILE LEDROIT, VICE-PRÉSIDENT,
M. J. A. CHARLEBOIS, SECRÉTAIRE,
M. HENRI TETU, Prêtre, TRÉSORIER,
TRÈS-RÉV. C.-E. LÉGARÉ, V. G.,
HON. THOS. McGREEVY,
M. J.-ELIE MARTINEAU,
M. CYRILLE TESSIER,
M. FRS KIROUACK.

HENRI TETU, PTRE.

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC, 31 déc. 1885.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Montréal, pour l'année 1885.

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

Notre-Dame		$380.80	Rapporté	$1055.23
St-Pierre		350.00	St-Jacques	90.00
Cathédrale		125.13	St-Jean-Baptiste	85.00
St-Joseph		100.15	Notre-Dame de Grâce	67.00
Frères des Ecoles chrétiennes			Ste-Cunégonde	58.00
Ecole St-Laurent	39.20		Séminaire de Philosophie	29.28
" St-Jacques	44.81		Hotel-Dieu	26.00
" St-Patrice	15.14	99.15	Hochelaga	12.00
			Sacré-Cœur	11.75
Porté		$1055.23	Total	$1434.26

CAMPAGNES.

L'Assomption	$ 183.00	Rapporté	$2539.27
Boucherville (2 ans)	180.00	Valleyfield	31.50
St-Barthélemi	143.00	St-Hubert	30.50
St-Rémi	111.50	St-Alexis	30.00
Verchères	110.00	Ste-Théodosie	29.65
Laprairie	106.71	St-Sauveur	29.00
St-Roch de l'Achigan	104.00	St-Jacques-le-Mineur	28.73
St-Constant	91.00	St-Louis de Gonzague	28.00
Varennes	88.00	Lavaltrie	27.45
Longueuil	80.00	Lachenaie	27.25
Rigaud	72.45	Pointe-Claire	25.00
St-Jacques de l'Achigan	71.00	Repentigny	22.75
St-Michel de Napierville	69.00	Couvent du Sacré-Cœur	20.00
Terrebonne	68.76	St-Augustin	20.00
Contrecœur	66.40	Ste-Adèle	19.00
Ile Dupas	55.25	Ste-Anicet	18.00
Berthier	55.00	St-Laurent	18.00
St-Cuthbert	54.75	Ste-Philomèn	17.75
St-Edouard	53.55	Ste-Anne du Bout de l'Isle	17.00
Ste-Rose	52.70	St-Jean-Chryrostôme	17.00
St-Sulpice	52.00	Lanoraie	16.15
Ste-Anne des Plaines	50.00	Ste-Martine	15.00
St-Martin	50.00	Longue-Pointe	14.50
Ste-Thérèse	48.50	St-Eustache	14.00
Ste-Geneviève	47.00	Pénitencier (St-Vinc. de Paul)	13.84
St-Polycarpe	45.00	St. Jean	12.44
St-Félix de Valois	41.00	St-Timothée	12.00
St-Thomas	40.00	Rivière des Prairies	12.00
St-Isidore	38.80	St-Jérôme	11.80
St-Philippe	38.00	St-Clet	11.00
Couvent de Lachine	36.00	Ste-Barbe	10.30
St-Vincent de Paul (Laval)	35.75	Ile Perrot	10.00
Lachine	35.00	Ste-Julie	10.00
Beauharnois	35.00	St-Urbain	10.00
St-Cyprien	34.00	St-Paul l'Ermite	10.00
Joliette	34.00	St-Hermas	9.00
Pointe-aux-Trembles	31.60	St-Esprit	8.50
Sault-au-Récollet	31.55	St-Calixte	8.50
Porté	$2539.27	Porté	$3204.88

Rapporté	$3204.88
Couvent de Longueuil	8.50
St-Jean de Matha (84)	8.00
Ste-Mélanie	8.00
Les Cèdres	7.25
Sherrington	7.20
St-Zotique	7.00
Ile Bizard	6.50
Ste-Scholastique	6.00
Chertsey	5.50
Ste-Agathe	5.00
Ste-Dorothée	4.67
Porté	$3278.50

Rapporté	$3278.50
St-Rédempteur	4.48
Ste-Justine	3.00
St-Bénoit	3.00
St-Luc	3.00
Vaudreuil	2.45
St-Placide	2.15
Ste-Béatrix	2.00
St-Colomban	1.70
St-Damien	1.00
St-Stanislas	1.00
B. Alphonse	0.64
St-Lin	0.50
	$3303.42

DIVERSES SOURCES.

Legs " Lalumière " (St-Hubert)	$ 50.00
" " Beaudry " (Pointe-aux-Trembles)	50.00
" " Roy " (Les Cèdres)	25.00
Intérêt, constitut, loyer, etc., etc	736.07
Total	$861.07

RECAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1885.

Ville et Banlieue	$1434.26
Campagnes	3303.42
Diverses sources	861.07
Grand Total	$5598.75

Etat des sommes allouées et payées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Montréal, pour l'année 1885.

RR. PP. Oblats	$920.00
RR. PP. Jésuites	120.00
Œuvre des Tabernacles	100.00
Missions du Nord-Ouest	100.00
" de Madawaska	50.00
Eglise de Lachute	100.00
" St-Michel des Saints	100.00
" St-Hippolyte	40.18
" Ste-Lucie	100.00
" Ste-Clotilde	250.00
" Dundee	16.00
Presbytère de St-Hippolyte	100.00
Ecole de Ormstown	50.00
Terrain de Ste-Barbe	25.00
Missionnaire de St-Thomas d'Aquin	50.00
" Howick	100.00
" Ste-Clothilde	100.00
" Chilton	29.00
" St-Colomban	200.00
" B. Alphonse	100.00
" Lachute	100.00
Porté	$2741.18

Rapporté		$2741.18
Missionnaire de	Dundee	100.00
"	St-Calixte	75.00
"	Ste-Béatrice	75.00
"	Ormstown	100.00
"	Rawdon	75.00
"	Ste-Julienne	75.00
"	St-Donat	200.00
"	St-Damien	75.00
"	St-Côme	125.00
"	Ste-Emmélie	125.00
"	Hinchinbrooke	150.00
"	Ste-Marguerite	125.00
"	St-Michel des Saints	150.00
"	St-Hippolyte	125.00
"	Ste-Lucie	125.00
"	St-Zénon	125.00
"	Ste-Barbe	100.00
"	Caughnawaga	200.00
Total		$4866.18

Déboursés.

Allocations de 1885	$4866.18
Administration, Impressions, Réparations, Taxes, Assurances, etc., etc.	459.72
Total des déboursés	$5325.90

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 Décembre 1884	$7083.72
Recettes de 1885	5598.75
Total	$12682.47
Déboursés de 1885	$5325.90
En caisse au 31 Déc. 1885 pour faire face aux dépenses de 1886	$7356.57

Evêché de Montréal, 31 Décembre 1885.

J. A. VAILLANT, Ptre, Sec.-Trés.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

Liste des contributions à l'Œuvre de la Propagation de la Foi pendant l'année 1885.

Les Trois-Rivières	$197.11	Rapporté	$939.65
Dam s Ursulines (3 Riv.)	23.17	Mont-Carmel	1.75
Les Frères (3 Riv.)	18.08	St.Narcisse	12.38
Maskinongé	100.00	St-Stanislas	32.35
La Rivière du Loup	92.63	St-Tite	28.69
St-Léon	91.62	Ste-Thècle	15.00
Yamachiche	75.00	St-Alexis	6.60
St-Sévère	17.10	St-Paulin	25.31
St-Barnabé	30.00	St-Justin	
St-Etienne	20.64	St-Didace	
St-Boniface	37.25	Ste-Ursule	
Ste-Madeleine du Cap	8.11	Ste-Flore	
Champlain	60.00	St.Elie	
Batiscan	35.00	La Pointe du Lac	
Ste-Anne de la Pérade	29.80	St-Jacques des Piles	
St-Prosper	15.00	Un Particulier	200.00
Ste-Geneviève	19.45	" (Oconto, Wis., U. S.)	6.30
St-Luc	3.00	Par divers	74.62
St-Maurice	61.69		
Porté	$939.65	Total	$1342.65

Montant collecté	$1342.65
Balance en caisse le 31 Déc. 1884	76.58
Total en main	$1419.23

Emploi des fonds de la Propagation de la Foi de 1885.

A Mgr Grandin	$100.00
Aide à quelques prêtres	120.00
St-Jacques des Piles et Missions du St-Maurice	120.00
Ste-Thècle	60.00
St-Elie	90.00
St-Matthieu	80.00
Annales, impressions, voyages, etc., etc	848.53
Total	$1419.23

Total de la recette	$1419.23
Sommes allouées	1419.23

Evêché des Trois-Rivières, 31 Décembre 1885.

L. SÉV. RHEAULT, Ptre, Chan.,
Trésorier.

DIOCÉSE DE ST-HYACINTHE.

État des Recettes et Dépenses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le Diocèse de St-Hyacinthe pour l'année 1885.

RECETTE.

St-Denis	$146.00	Rapporté	$997.59
St-Antoine	123.50	St-Pie	16.80
St-Hyacinthe	100.00	St-Hilaire	16.58
St-Ours	70.00	Upton	15.28
St-Alexandre	59.00	Ste-Anne	15.10
Belœil	58.00	St-Charles	15.00
N.-D. de St-Hyacinthe	50.00	La Présentation	15.00
Ste-Rosalie	45.00	Ste-Angèle	11.10
St-Jean-Baptiste	33.83	Ste-Victoire	11.00
St-Sébastien	29.50	St-Dominique	10.08
St-Théodore	27.78	St-Athanase	10.00
St-Grégoire	26.40	St-Barnabé	9.30
St-Césaire	25.24	St-Georges	8.00
St-Simon	25.00	St-Mathias	7.94
St-Aimé	23.00	St-Marcel	7.50
Stanbridge	21.50	St-Judes	6.20
St-Marc	20.25	Milton	5.90
St-Roch	20.00	St-Valérien	5.00
Ste-Madeleine	20.00	St-Liboire	5.00
Farnham	19.50	Roxton	4.10
Ste-Brigide	18.73	Richelieu	3.15
St-Robert	18.00	St-Louis	2.00
St-Hugues	17.36	Dunham	1.00
		W. Shefford	0.85
Porté	$997.59	Total	$1199.47

DÉPENSE.

Au Diocèse de Sherbrooke	$400.00
Annales	49.80
Visite Pastorale	41.42
Voyages	8.25
Aux Missionnaires	570.00
Chapelles de Missions	130.00
Total	$1199.47

J. A. GRAVEL, V. G., Proc.

DIOCÈSE DE ST-GERMAIN DE RIMOUSKI.

Propagation de la Foi—Exercice 1885–86.

RECETTES.

Rimouski [y compris $7.60 du Grand Séminaire]	$46.10	Rapporté	$348.41
Carleton	32.00	Ste-Angèle	3.64
Bic	30.36	Ste-Rose	3.50
L'Ile Verte	22.20	St-Epiphane	3.40
Les Trois-Pistoles	20.35	St-Gabriel	2.50
St-Fabien	20.00	St-Charles de Caplan	2.00
Ste-Flavie	19.40	Douglastown	2.00
St-Arsène	18.00	Cap d'Espoir	1.90
Cacouna	17.00	New Port	1.85
La Grande Rivière	15.23	St-Clément et St-Cyprien	1.80
St-Octave	14.00	St-François-Xavier	1.50
St-Simon	13.50	St-Damase	1.30
St-Anaclet	12.80	St-Bonaventure	1.12
Matane	12.20	St.Godefroi	1.00
Ste-Luce	10.60	La Rivière au Renard	1.00
St-Eloi	9.38	Port-Daniel	1.00
Ste-Anne-des-Monts	8.75	St-Moïse	1.00
St-Edouard-des-Méchins	5.29	Mont-Louis	1.00
Notre-Dame-du-Lac	4.50	St-Louis du Ha Ha	0.99
St-Jean de Dieu	4.35	St-Ulric	0.80
Ste-Félicité	4.30	St.Paul de la Croix	0.70
Gaspé	4.25	Paspébiac, bal. de 1884	0.50
St-Joseph de Lepage	3.85	Cloridorme	0.45
		Ste-Françoise	0.43
Porté	$348.41	Total	$383.79

RESUMÉ.

Recettes.

Balance en mains le 31 décembre 1884	$ 84.83
Contributions de 1885	383.79
Intérêt sur dépôts en 1885	7.28
	$475.90

Dépenses.

Aide aux curés et missionnaires pauvres en 1885	$390.00	
"Annales" et fret	26.61	
Balance en mains	59.29	
		$475.90

ATHABASKA-MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. LE CORRE, DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE, MISSIONNAIRE DANS L'ATHABASKA MACKENZIE.

La fête de saint Pierre au fort Simpson.

Mission Providence, 29 juin 1885.

Aujourd'hui, à l'occasion de cette grande fête catholique, je me plaisais, dans un entretien de retraite mensuelle, à rappeler à nos Frères et à nos Sœurs les prérogatives et les vertus du pauvre pêcheur de Bethsaïde, et les raisons toutes particulières que nous avions de recourir avec confiance à la protection et à la charité ardente de cet ami de Jésus. Saint Pierre vivait du produit de ses pêches au moment où le Sauveur le prit à sa suite ; et nous aussi, dans cette mission, comme dans la plupart des missions du Nord, à cette époque, nous n'avons que cette ressource pour élever notre jeune et nombreuse famille. Chaque matin, après les exercices religieux de cette première heure du jour, l'un de nos Frères s'embarque dans un petit esquif et va, de l'autre côté du fleuve, visiter ses *rets* ou filets. C'est vingt, trente, quarante poissons, c'est-à-dire un repas ou deux pour nos trente et quelques enfants : poissons blancs, nez cassés, dorés, carpes, truites, poissons bleus, brochets, loches, tout

est bon ; et la part est souvent si petite, l'appétit si vif, que tous les autres commensaux de la mission, c'est-à-dire quinze chiens et deux cochons qui vivent des restes, se battent à outrance pour se disputer quelques arêtes religieusement nettoyées par les petits doigts de nos enfants...Heureusement les cochons (c'est de l'histoire naturelle que je fais là, à propos de la pêche de saint Pierre) ont pris le parti d'imiter les bêtes à corne et de brouter de l'herbe, à défaut de mieux. Mais l'herbe elle-même leur est disputée énergiquement par des myriades de sauterelles, qui sont écloses aux premières chaleurs et grossissent à vue d'œil. Si le bon Dieu n'intervient pas, non-seulement l'herbe, mais l'orge et le peu de blé que nous avons semé, auront disparu avant longtemps. Quand donc serons-nous délivrés de ce fléau ?

Puis, une autre raison de notre confiance dans le Prince des apôtres, c'est que son vœu le plus cher, au sein de la gloire comme durant ses travaux et ses courses ici-bas, est celui de son divin Maître, celui de son noble successeur, de défendre le troupeau contre les loups ravisseurs, la vérité contre l'erreur, et de rassembler toutes les âmes, âmes privilégiées des lumières de la civilisation comme âmes des pauvres sauvages des bois, en un seul et même bercail et sous la même houlette. Eh bien, nous sommes, dans cette mission, placés au centre de la lutte. Le protestantisme nous étreint de toutes parts, et, avec ses richesses et sa propagande active, cherche à battre en brèche le cher édifice que nous nous efforçons d'élever et de consolider au prix de tous les genres de fatigues et de dévouement. Les évêques, les ministres, les maîtres d'école, les adhérents anglais, qui sont placés à la tête des différents postes de traite de la Compagnie de la baie d'Hudson et influencent comme ils veulent les tribus, par les ressources dont ils sont dépositaires, forment aujourd'hui comme une armée. Ils ont encore peu de

prosélytes, mais l'indifférence et l'apathie suivent leurs pas, et leur passage, leur séjour dans les loges indiennes ou dans les salles des postes de traite où les sauvages se rassemblent, sont signalés assez généralement par un refroidissement de ferveur, par une abstention marquée à la prière durant quelque temps. Voilà le mal que nous avons à déplorer dans cette mission. Tous nos Esclaves de la Providence sont baptisés catholiques, et hier encore cinq de leurs enfants nous étaient présentés pour devenir chrétiens. Ils sont tous catholiques, et lorsque le ministre anglican du fort Simpson, appuyé du fanatisme, hélas ! prépondérant du commis de poste, essaya à diverses reprises de les détourner de la mission, il ne put réussir à gagner, ni par présents, ni par menaces, un seul d'entre eux...Je me trompe, un misérable *bigame* excommunié se donna à lui, et ce fut toute sa moisson !

Mais cet attachement à notre sainte religion ne va pas encore, hélas ! jusqu'à leur faire accomplir leur devoir de chrétien ; ils prient volontiers, lorsqu'ils viennent ici ; mais il faut les pousser à se confesser, et il est presque impossible de les rassembler, pour les instruire, à cause de cette indifférence pratique. Ah ! quel contraste pour moi entre ces pauvres Esclaves et les tribus Montagnaise et Peau-de-Lièvre, au milieu desquelles j'ai vécu quelque temps ! Cependant je ne me décourage pas, et, fixé à cette mission au labeur si ingrat vis-à-vis des sauvages, mais si consolante et si fructueuse, quand on envisage la petite pépinière de familles vraiment catholiques que notre école et notre orphelinat préparent pour l'avenir et pour tout le vaste territoire du nord, je me mets sérieusement à l'étude de la langue esclave, qu'on n'a pas encore connue comme il faut, et qui est peut-être la clef de la conversion entière de ces sauvages.

Voilà la raison principale pour laquelle nos cœurs ces

jours-ci s'élancent vers le chef des apôtres! Nous baisons, comme lui, nos chaînes d'amour des âmes et d'obéissance religieuse: ah! que n'avons-nous aussi parfois, comme lui, le don des langues! L'étude persévérante et la patience dans la lutte seront nos armes, avec la grâce de Dieu. D'ailleurs, la charité de nos compatriotes, ce filon d'or exploité aujourd'hui par tant d'œuvres catholiques en souffrance, et plus généreux à mesure qu'il est plus fouillé, viendra encore à notre aide. Par ses aumônes, elle permettra aux missionnaires de faire face aux frais des expéditions lointaines dans les camps indiens; et de faire, à leur tour, la charité aux misères sans nombre qu'ils y rencontrent; par ses aumônes, elle laissera au prêtre plus de facilité pour s'occuper de l'étude des langues, si difficiles parfois, de ces nombreuses tribus, en le débarrassant, en partie, des travaux manuels que la pauvreté lui impose. Par ses aumônes aussi, elle nous aidera à recueillir encore plus d'orphelins et à gagner les familles par leurs enfants.

La Persécution dans l'Extreme Orient.

[Les Missions Catholiques.]

TCHÉ-KIANG (CHINE.)

Lettre de Mgr Reynaud, vicaire apostolique du Tché-Kiang, à M. Fiat, Supérieur général de la Congrégation de la Mission.

Ning-Po, le 18 septembre 1884.

Je vous ai promis de n'épargner aucune précaution pour conjurer les périls qui menacent les missionnaires et nos Sœurs. Sans une grande confiance en Dieu, je devrais désespérer de pouvoir remplir ma promesse. Les moyens humains sont presque épuisés et le flot des rumeurs et des menaces monte de plus en plus. Seuls les mandarins pourraient l'arrêter. C'est même leur devoir à plus d'un point de vue, surtout depuis que la Cour de Pé-King a proclamé un édit, leur enjoignant de garantir la sécurité de tous les Européens, y compris les Français, consuls, marchands ou missionnaires, qui se trouvent dans l'intérieur de la Chine et vivent en paix. Or, cet édit n'est pas pris au sérieux par nos mandarins du Tché-Kiang ; ils n'en tiennent aucun compte ou tâchent par une foule de prétextes d'en éluder les clauses qui nous concernent. Pour nous chasser, les uns affirment que nous n'avons aucun droit à la protection garantie par l'édit impérial.

" Cette protection, disent-ils, n'est accordée qu'à ceux qui ivent en paix. Or, dans vos résidences, vous cachez des mons, des armes, des munitions de guerre, des espions, etc. videmment votre attitude est peu pacifique. Donc vous ne uvez invoquer l'édit impérial."

C'est en vain que nous les prions de venir eux-mêmes visir nos maisons, pour s'assurer de la vérité ou de la fausseté leurs accusations ! ils s'en garderaient bien. Leur mau-

vaise volonté serait mise au grand jour, et il faudrait recourir à de nouveaux expédients. Mais il est difficile d'en trouver de capables de les convaincre. Ils s'épargnent cette fatigue et répètent plus fort leurs assertions mensongères.

D'autres, au contraire, nous abordent avec tous les témoignages d'une profonde compassion. Vraiment ils ont le cœur navré de nous mettre à la porte. Ils savent que nous sommes des gens pacifiques, étrangers aux choses politiques ; ils louent nos bonnes œuvres qu'ils connaissent très bien ; ils vantent nos intentions, exaltent nos mérites et nos institutions et, malgré tout, nous prient de partir.

— " Pourquoi ? " osons-nous leur demander.

— " Hélas ! malgré toute notre bonne volonté, il nous est impossible de vous protéger plus longtemps. "

— " Mais pourquoi nous protéger ? Quel danger courons-nous donc ? "

— " Quoi, vous ne savez pas encore ? Vous allez être massacrés et vos établissements pillés, saccagés, etc. Le peuple et les soldats sont irrités contre vous. De graves conspirations vous menacent. Nous sommes dans l'impuissance absolue de les comprimer. Voilà pourquoi hâtez-vous de partir. Nous vous avertissons par amitié et dans vos intérêts. Plus tard vous reviendrez. En attendant, nous prendrons des mesures énergiques pour conserver tous vos établissements. "

— " Pardon, rien ne presse encore. Un peu plus lentement. D'abord nous nions que le danger soit aussi grave que vous le prétendez et il pourrait bien n'exister que dans votre imagination. Le peuple, en effet, nous est très sympathique, du moins, en général : car, il ne faut pas parler des pillards, des fumeurs d'opium, des voleurs, qui, pour diverses raisons, voudraient nous congédier, les uns pour l'appât du butin, les autres pour satisfaire leur rancune et leur haine. Mais la partie saine du peuple, si elle n'est pas indirectement excitée contre nous, n'en viendra jamais à des actes de violence. Les païens eux-mêmes l'avouent et notre présence les rassure, au milieu de toutes les rumeurs sinistres qu'a soulevées la guerre. Il en est de même des soldats. Quand ils sont malades, ils demandent à leurs chefs la permission de venir se faire soigner aux dispensaires ou dans les hôpitaux des Sœurs. Ils

sont très flattés quand un missionnaire leur adresse la parole et savent très bien dire : "Ce n'est pas un Français comme ceux qui font la guerre." Si donc personne ne les pousse, ils nous laisseront tranquilles, à moins d'un cas de révolte, occasionnée par l'impuissance des mandarins à payer leur solde. Car, alors, ils se paieraient eux-mêmes en pillant les braves gens. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, nous aviserions. Jusqu'à présent, nous ne craignons d'autres dangers que ceux qui résultent de la mauvaise foi des mandarins, qui pourraient, en secret, exciter une émeute contre nous et arriver volontairement trop tard pour la réprimer. Ainsi leurs désirs seraient satisfaits et leur responsabilité sauvegardée.

" En second lieu, supposé même que le danger soit aussi imminent que vous l'affirmez, nous nions votre impuissance à le conjurer. Vous avez mille moyens pour un de le prévenir et de l'étouffer. Le peuple craint votre autorité et respecte vos ordres, surtout quand ils sont accompagnés d'une sanction sévère ; il suffit donc de faire un édit pour nous protéger. D'autres mandarins ont agi ainsi ailleurs et ont parfaitement réussi. Pourquoi ne pas prendre les mêmes mesures ? Comment pouvons-nous croire à la sincérité de vos paroles ? Avant tout donnez-nous quelque témoignage de votre bonne volonté ; faites un effort, un effort quelconque ; en un mot, tentez au moins quelque démarche, avant d'affirmer votre impuissance à nous défendre. Mais vous refusez d'agir ; vous ne voulez prendre aucune mesure et vous voulez que, convaincus en même temps de votre impuissance et de votre bonne volonté, nous abandonnions le poste ! Impossible. Notre devoir est d'y rester, et le vôtre de nous y protéger efficacement. Vous répondez de tous les malheurs qui pourraient arriver à nos personnes, à nos œuvres, à nos établissements, etc., et tôt ou tard on vous en demandera compte. En attendant voici une petite note : c'est l'inventaire de nos maisons. Quant à nos personnes, vous en répondez."

— " Non ! non ! reprennent ces braves gens. Notre devoir était de vous avertir. Nous l'avons fait. Maintenant notre responsabilité est dégagée. Tant pis pour vous, s'il vous arrive quelque malheur. Le peuple est mauvais et les soldats pires encore. Prenez garde."

Tel est, en résumé, le sens de nos négociations actuelles avec les mandarins. Leur mauvaise foi est manifeste. A tout prix, ils veulent nous forcer de partir, et pour le faire sans se compromettre pour l'avenir, ils allèguent ou nos agissements politiques qui nous privent du droit de garantie accordé par l'édit impérial, ou leur impuissance radicale pour nous faire jouir des avantages de ce droit.

Au commencement, ils alléguaient sans cesse le principe des lois internationales, en vertu desquelles tout Français devait immédiatement quitter le territoire chinois, à cause de la guerre qui séparait les deux pays. C'était leur grand cheval de bataille. Il fut en partie détruit par un article écrit par des missionnaires, article signé par un païen et tendant à prouver que cette loi ne pouvait nous atteindre. Les raisons étaient solides et nombreuses, et, qui plus est, par un bonheur incroyable, l'article fut reproduit dans un journal chinois acharné contre les chrétiens et surtout contre les Français. Enfin, le coup de grâce fut donné à ce système des mandarins par l'édit impérial de Pé-King.

Cet édit, cependant, peut bien n'être qu'un masque, un semblant de générosité pour endormir les autres nations et atténuer d'avance sa responsabilité au Tché-Kiang ; il semble une vraie comédie inventée pour tromper l'opinion et laisse aux mandarins toute latitude de l'appliquer suivant les circonstances. Ces *Pères* et *Mères* du peuple, dans leur profonde logique, sont même convaincus que les missionnaires et les Sœurs de nationalité même non française ne peuvent aucunement en bénéficier. Car, par le fait même qu'ils sont missionnaires ou Sœurs, ils sont Français, puisque, d'après eux, tout Français est catholique et tout catholique est Français. C'est un *Quiproquo* qu'ils affectent de ne pas saisir, malgré toutes les leçons qui leur ont été données sur cette matière. Une telle opinion me fait craindre qu'après l'expulsion des missionnaires et des Sœurs, viendra le tour de nos pauvres chrétiens. Les menaces et les malédictions dont les accablent les païens ne font que trop pressentir ces malheurs. Parce qu'ils sont catholiques, on dirait qu'ils sont étrangers et traîtres à leur pays et qu'il faut les traiter comme tels. Ces chers néophytes le sentent bien et font des vœux ardents, de fervents

prières pour le succès de nos armes, bien persuadés que les victoires de la France seront pour eux une garantie de paix et de liberté, tandis que le moindre échec, subi par nos soldats, pourrait amener de sanglantes persécutions. Nous en avons une preuve manifeste dans les tracasseries que nous subissons de la part des mandarins. Ils veulent se venger de la défaite de leurs soldats, et exercent contre nous de cruelles représailles.

La province du Tché-Kiang et celle du Fo-Kien dépendent, civilement, du même vice-roi qui réside à Fou-Tchéou. C'est dans les environs de cette ville, ou plutôt dans la rivière qui y conduit, que nos soldats, à plusieurs reprises, ont culbuté l'armée chinoise. Or la mission du Fo-Kien est occupée par les RR. PP. Dominicains, espagnols en grande majorité. Les mandarins, jusqu'à présent, n'osent pas trop les tracasser, puisqu'ils n'appartiennent pas à une nation belligérante et qu'ils ont des consuls dans les ports et un ministre bon catholique à Pé-King. Ils s'en prennent donc à nos missionnaires au Tché-Kiang, province voisine du Fo-Kien, théâtre de la guerre actuelle.

Une autre raison qui nous attire toutes ces persécutions et que je tiens d'une bouche tout à fait autorisée, de M. X. consul anglais, qui est *en très bonnes relations* avec le *Tao-tai* de Ning-Po, notre plus redoutable ennemi. Les mandarins savent très bien qu'en France, il y a un parti influent qui aime et protège les missionnaires, les Sœurs et les chrétiens de Chine. Ils espèrent donc, en nous persécutant, forcer la main à ce parti, le mettre au pied du mur, et amener la France, par sa médiation, à demander la paix. J'ai fait répondre que, plus nous serons maltraités, plus nos concitoyens auront à cœur de venger nos droits.

Actuellement, tout le monde est sur la brèche et défend pied à pied le terrain. Cependant le danger augmente ; l'orgueil des mandarins ne veut pas céder. A chaque victoire des Français, ils nous envoient un nouvel ordre d'expulsion. Bientôt viendra le moment décisif ou de partir ou de braver en face la colère des mandarins et de risquer les chances d'une existence énergique. S'ils emploient la violence contre nous, passe encore ! Mais s'ils ne font que rester passifs, exté-

rieurement, et soulèvent en secret le peuple, de graves malheurs nous menacent... Les missionnaires sont prêts et tous m'ont demandé à rester au poste jusqu'à la fin. Bien des Sœurs auraient la même ambition ; mais je ne puis les exposer à ce point. Il faudra donc les faire partir, pour éviter un danger extrême. Mais, si elles partent, que vont devenir leurs grandes filles ? Les païens ont les yeux sur elles. Elles vont être abandonnées à la cruauté et à la brutalité de gens sans mœurs.

Les Sœurs ne peuvent y consentir. Elles ne peuvent non plus les emmener. Que faire ? Prier, demander un miracle. Nous le faisons tous les jours et espérons contre toute espérance.

CHINE.

Lettre de Mgr Chausse, coadjuteur du Kouang-Tong, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Hong-Kong, 27 octobre 1884.

Vous avez sans doute appris les tristes événements qui se sont succédés dans la province du Kouang-tong, depuis que les relations diplomatiques entre la France et la Chine ont été rompues ; néanmoins, je croirais manquer à la reconnaissance, si je ne venais moi-même aujourd'hui vous donner des détails sur notre situation actuelle.

Quoique la vie du missionnaire soit remplie de fatigues et de labeurs, il y a des circonstances où son courage subit de bien plus dures épreuves ; c'est lorsqu'éloigné du troupeau qu'il a rassemblé avec tant de peine, il voit égorger ses brebis sans pouvoir les défendre contre la dent du loup. Nous traversons en ce moment une de ces étapes douloureuses : tous nos missionnaires ont été chassés de leur district, toutes les chapelles ont été détruites ou mises sous scellé. De to les points de la contrée nous arrivent chaque jour des déta navrants de nos chrétientés, livrées à la merci des méchan En moins d'un mois, notre belle et vaste mission est deven semblable à un champ de bataille couvert de ruines et d désolations. Daigne le ciel ouvrir les flots de sa miséricord sur nous et arrêter le torrent dévastateur ! *Exsurge, Domin Deus, exaltetur manus tua ; ne obliviscaris pauperum.*

L'Amiral Courbet commençait à Fou-Tchéou ses brillants exploits, lorsque le Vice-Roi de Canton, sans attendre les dispositions impériales de Pé-King, ordonnait aux Français de quitter la Province. Le même jour, notre propriété était envahie par la foule. Cette émeute assez bénigne avait certainement été préméditée en haut lieu dans le but de hâter notre départ ; car à peine les soldats avaient-ils repoussé les perturbateurs, que les premières autorités de la ville : le Préfet, le sous-Préfet, le général, commandant la place, se présentaient à notre Résidence en costume officiel et nous intimaient l'ordre de quitter la ville dans les 24 heures, ajoutant avec politesse que nos meubles et nos propriétés seraient gardés avec soin jusqu'à la fin des hostilités :

Combattre vos soldats, dirent ils, et vous protéger en même temps contre le peuple irrité, ce n'est pas possible.

Tel fut le commencement de nos malheurs : résister n'était pas de saison ; et, aujourd'hui, il est à peu près impossible de se tenir caché aux yeux des Chinois. Nos chrétiens de Canton, sans cesse menacés depuis un an, n'avaient pas tous attendu ce jour pour fuir à l'étranger. En nous voyant partir, ceux qui restaient encore comprirent qu'ils n'étaient plus en sûreté dans la ville. Ils s'apprêtèrent à nous suivre et firent bien ; quelques-uns, en effet, retenus par des intérêts matériels, n'ayant pas suivi cet exemple, ne tardèrent pas à se repentir. Deux jours après, ils furent pillés et maltraités. L'un d'entre eux fut même assommé dans sa maison et pendu ensuite aux poutres de son toit par les pillards.

Cependant il était pénible de laisser ainsi subitement le champ confié à nos soins, sans tenter le dernier moyen qui nous restait. Deux missionnaires s'établirent sur le terrain français de la concession européenne, bien résolus à ne pas l'abandonner avant les résidents étrangers, défendus par trois l eaux de guerre et cinq cents soldats chinois. La sympathie c e les autorités anglaises nous avaient toujours témoignée, r us donnait l'espoir que nous aurions là une protection é le à celle des autres résidents ; cela nous suffirait, pen- s ns-nous : mais nous étions encore dans l'erreur.

e consul anglais ne tarda pas à nous désabuser :

Vous ne pouvez pas séjourner ici, dit-il à nos confrères,

vous seriez un danger permanent pour nous ; si les mandarins vous réclament, on vous livrera. Dans les circonstances présentes, nous ne pouvons vous prêter aucune protection."

C'était clair et net.

Deux jours après, de nouvelles instances étaient faites, plus pressantes que la première fois. Il y avait péril à résister plus longtemps : au cas où l'émeute eût attaqué *Sha Min*, nous aurions été accusés d'en être la cause. La prudence nous faisait un devoir de ne rien compromettre. Il fut donc convenu qu'on se retirerait à Hong-kong où s'étaient déjà rendus plusieurs missionnaires, laissant le soin de recevoir les confrères de l'intérieur aux employés du consulat, qui avaient accepté cette charge avec plaisir.

Le jour même du départ, le vice-roi affichait un édit sauvage contre les Français, promettant une prime considérable à tout Chinois qui lui apporterait la tête d'un officier ou d'un soldat. La population cantonnaise, déjà si turbulente, n'avait nullement besoin d'être excitée pour se livrer à des actes violents. Les Français étant difficiles à prendre, on se tourna vers nos chrétiens, qui ont tant souffert depuis le commencement de la guerre. La proie était plus sûre, les obstacles moins dangereux. Et d'ailleurs n'étaient-ils pas les auxiliaires de la France ? On le leur avait assez répété pendant plus d'un an, pour qu'ils ne fussent pas trop surpris. Cependant, ils étaient loin de prévoir toutes les calamités qui allaient fondre sur eux, les jours suivants. En effet, en moins d'une semaine, nos chapelles, nos villages chrétiens des environs de Canton étaient pillés ou détruits ; nos néophytes dépouillés et battus s'enfuyaient à Hong-kong et à Macao, sans autre ressource que la misère la plus affreuse.

Avec l'aide des bons Pères Italiens qui nous prêtèrent un généreux concours, on s'efforça de trouver un logement ces pauvres malheureux. Les Frères des écoles chrétienne et les Sœurs françaises et italiennes ouvrirent toute grand la porte de leurs établissements à la jeunesse victime de l persécution. A Macao, une souscription des catholique subvenait à leurs premiers besoins.

Qu'il me soit permis d'adresser ici mes sincères remercie ments à tous ceux qui sont venus à notre secours, nous prion

Dieu de les récompenser au centuple des services qu'ils ont rendus à nos malheureux chrétiens.

L'incendie allumé à la capitale de la province par le vice-roi, s'est propagé comme une traînée de poudre dans tout le pays. De la fin d'août au 1er octobre, il n'y a pas eu relâche de destruction. La liste ci-jointe, bien imparfaite, vous donnera une idée de l'immensité de nos malheurs.

ÉNUMÉRATION DES PERTES SUBIES PAR LA MISSION DE CANTON DEPUIS LE 31 AOUT JUSQU'AU 1ER OCTOBRE, TELLES QU'ACTUELLEMENT ELLES SONT CONNUES.

31 *Aout.*—La chapelle et la résidence situées près du cimetière chrétien de Canton sont démolies.—Le hameau chrétien du même lieu est pillé et détruit.—La statue en bronze de l'archange saint Michel, élevée sur le tombeau des soldats français, morts à Canton lors de l'expédition franco-anglaise, est renversée.

1*er Septembre.*—La dévastation continue au même lieu ; plus de deux mille pieds de sapins sont coupés.—La statue de l'archange est vendue, puis coulée.—On appose les scellés sur la cathédrale.—L'orphelinat des filles est mis à sac.—A Cha-tao (environ dix-huit lieues de Canton) la résidence du missionnaire, la chapelle et six maisons sont pillées.

2 *Septembre.*—Pillage des maisons voisines de la cathédrale.

3 *Septembre.*—La chapelle et la résidence de Chek-long (Tong-Koun) sont détruites ; cinquante-quatre maisons, après avoir été pillées, sont livrées aux flammes.

4 *Septembre.*—Pillage et incendie de dix maisons à Fou-tao-kong (Tong-koun), destruction de sept autres à Tsun-tao, même district.

5 *Septembre.*—Une boutique est pillée à Kiou-taô (Tong-Koun). Le marchand saisi par les païens ne recouvre sa liberté que moyennant une rançon de cents taëls.—A Tou-Kao deux cents charges de riz (douze mille kilos) sont enlevées ; et à Wat-tao, quatre familles sont pillées.

6 *Septembre.*—Pillage des cinq chapelles de Ché-lon, Léong-pin, Choui-tao, Laktchokhao, Yun-tam, Ngan-pin, villages situés dans la banlieue de Canton.

7 *Septembre.*—Même circonscription, pillage des chapelles de Lou-tong et de Kao-tam, des résidences qui en dépendent, et de deux cent cinq maisons de chrétiens.

10 *Septembre.*—Pillage de la chapelle de Saï-nam, d'une boutique à Lok-pou, de vingt maisons à Tsing-wan et de trois à Pak-to (Chiou-hang).

12 *Septembre.*—La chapelle et la résidence de Taï-wan (Yin-tek) sont dévastées.

14 *Septembre.*—Pillage de la chapelle et de la résidence de Wong-lin, et de cinq maisons de chrétiens ; démolition de la chapelle de Man-chaktao (Chun-tak).—Pillage de l'orphelinat de Kiang-Kong (Nam-hiong).

15 *Septembre.*—Pillage de la chapelle de Kwaï-tchao et de deux maisons.

16 *Septembre.*—Pillage de la chapelle de Kam-tchok et des maisons des chrétiens, dont le nombre s'élève au chiffre d'environ deux cents âmes ; de la chapelle de Tong-ly et de maisons habitées par environ cent cinquante personnes, enfin de deux autres chapelles à Ma-tsaï, dont l'une a été en partie démolie.—Toutes les localités qui viennent d'être mentionnées appartiennent au Chun-tak. —De toutes, les chrétiens ont été expulsés ; même leurs champs sont confisqués.

17 *Septembre.*—Destruction d'une petite chapelle et d'une maison à Leptchok-tong (Pok-lo).—Dans la région de Wou-Kang (Tcheou de Nam-hiong), la vaste chapelle de Yong-Mei-hang est pillée, puis détruite. Le village est en partie renversé, trente-deux familles demeurent sans ressources.—Pillage de la chapelle de Long-wo (Ko-tsao).

18 *Septembre.*—Pillage d'environ vingt familles à Tchao-tcheou-fou ; renseignements incomplets.—Destruction d'une école à Kay-yin-tchéou ; pillage de trois boutiques à Kong-tsiong et de trois maisons à Chak-pi-kok. Ces deux dernières localités appartiennent au district de Pok-lo.

19 *Septembre.*—Dans le Pou-neng, pillage de quatre-vingts familles ; dans le Kak-yin, de la résidence de Wong-tong et d'un orphelinat ; destruction de la chapelle et de cinq maisons à Tchong-sa-tchi ; enfin, pillage du village de Long-wo (Ko-tsao).

20 *Septembre.*—Pillage complet et destruction partielle de la chapelle de Keit-yong, cinq familles sont dévalisées en cette même localité, trois autres à Tchao-tcheou. La chapelle et le village de Tcha-chan sont pillés.

21 *Septembre.*—Quatre maisons pillées à Taï-chu-liak ; une église et une résidence détruites à Wang-hang, une maison incendiée et trois pillées à Li-tong et Tong-mi (Pok-lo). Dans la sous-préfecture de Ho-yun, une chapelle, une résidence et quarante-une maisons sont pillées ; dans celle de Long-moun, une maison est détruite et quatorze sont pillées ; dans celle de Kait-yong la chapelle de Sin-hi est renversée, deux boutiques et deux maisons sont mises à sac.

22 *Septembre.*—Destruction de la chapelle et de la résidence de Tong-kau (Fong-choun) et pillage d'environ quinze maisons ; renseignements incomplets.

23 *Septembre.*—Dans la sous-préfecture de Keit-yong, la chapelle et vingt maisons de Ma-leao-tong sont pillées, les chrétiens expulsés, leurs champs leurs récoltes confisqués. Même district, la chapelle de Fong-lo-pi est renversée dix familles sont pillées. (Lao-long) pillage des villages de Vong-naï-tong et d

Wong-tong. (Ko-tsao) pillage des villages de Po-hao-teng et Chao-pao. (Nam-hiong) pillage de la chapelle de Kiang-kong.

24 *Septembre.*—Pillage de trois maisons à Fa-tchou-kang (Kait-yong) et d'un bon nombre de familles à Ko-tsao.

27 *Septembre.*—Destruction de la chapelle, de la résidence et de trente-cinq maisons à Laou-tse (Lok-Fong).

28 *Septembre.*—Destruction de la chapelle et de la résidence de Chin-nin et pillage d'environ cent familles.

29 *Septembre.*—A Tchaw Tchouy, pillage de trois chapelles et des chrétiens.

NOTA.—On a volé plus de 300 buffles et des bœufs en grand nombre. Des femmes ont été outragées, des enfants ont disparu ; il est impossible de tout énumérer, et ce n'est pas fini !

Il m'est tout à fait impossible de vous conduire à travers tous les districts de notre mission, où les mêmes scènes de sauvagerie se sont renouvelées avec plus ou moins d'intensité : cela m'entraînerait au delà des limites que je veux donner à cette lettre. Qu'il me suffise de vous rapporter le récit que vient de me faire un missionnaire sur son district ; vous aurez ainsi, à peu près, le tableau de chaque localité pendant cette persécution.

" Votre Grandeur, écrit ce missionnaire, m'a demandé un rapport sur les événements qui se sont passés dans mon district ; mais jusqu'à ce moment je manque encore de détails. Je sais que plus de trente villages ont été pillés ; j'ignore encore les circonstances qui ont accompagné ces actes de sauvagerie.

" Je sais néanmoins que deux enfants de l'orphelinat ont été liés et flagellés pendant deux jours et n'ont échappé à la mort que par l'intervention d'un vieux païen qui défendit ıx bourreaux de tuer des enfants si jeunes.

' Dans une autre chrétienté existait une famille de 'échumènes relativement riches et très estimés de tout le ɔnde ; mais, depuis sa conversion, l'estime des païens s'est angée en haine et, dès le premier souffle de la persécution, ; païens s'emparent du fils du catéchumène, âgé de 17 ıs, et l'emmènent à quatre lieues de son village. Après trois ırs de prison et de souffrances, sa famille parvint à le

racheter moyennant 600 piastres ; mais, comme la famille était riche, les païens, non contents de l'argent qu'ils venaient de recevoir ou mieux d'extorquer, menacent de mettre le feu à la maison du catéchumène, s'il ne leur donne 1,000 piastres en plus. Comme il ne put livrer qu'une partie de la somme, sa maison fut saccagée et tout ce qu'elle contenait fut entièrement pillé : c'est donc une famille, autrefois à l'aise, condamnée à l'indigence. Hélas ! ce n'est pas la seule ! Nos pauvres chrétiens sont presque tous maintenant réduits à la mendicité.

" Mais voici le fait le plus frappant que j'ai encore appris. Au village de *Siao-Soui-Liang*, sous-préfecture de Hoyène, était une famille d'excellents catéchumènes composée du père, de la mère et d'un jeune enfant de 16 ans environ. Tous m'avaient prié de les baptiser pour l'Assomption ; mais j'avais remis la cérémonie à Noël afin de mieux les préparer. Or, le 17 septembre, les païens, sans aucun motif, entourent la maison et, brisant la porte, saisissent le père et l'enfant ; après les avoir liés et suspendus par les bras, ils les frappent longtemps avec toute sorte d'instruments. Le lendemain, ils retournent encore chez le catéchumène et lui ordonnent de renoncer à la religion ou de se préparer à subir de nouvelles souffrances. Sur son refus énergique d'apostasier, ils s'emparent de lui (le fils avait été envoyé la nuit dans un village chrétien éloigné) le suspendent de nouveau et recommencent à le frapper ; après une heure environ de supplice, ils le détachent et se retirent. On pensait alors que cette conduite barbare allait finir ; mais non : le troisième jour, ils reviennent à la charge, ordonnant encore au catéchumène d'apostasier ou de se préparer à la mort. Le patient répond avec fermeté que jamais il n'adorera les idoles, dût-on le faire périr. Alors ces furieux le saisissent avec rage, le lient comme les jours précédents, et recommencent à le tourmenter. Les uns le frappent à coups de bambous, les autres le percent avec des instruments en fer, d'autres lui lancent des débris de briques et de tuiles, jusqu'à ce qu'enfin l'infortuné perde connaissace.

" Les meurtriers, effrayés sans doute de leur crime, coupent les liens et s'enfuient le laissant inanimé sur le sol.

Après quelques heures, le pauvre patient (vraiment, ne pourrait-on pas dire martyr ?) donna quelques signes de vie, mais sans pouvoir prononcer aucune parole, et six heures après son supplice, il rendit son âme à Dieu. Espérons et croyons que Dieu l'aura reçu dans sa miséricorde et que l'effusion de son sang lui aura tenu lieu de baptême !

" Tels sont, dit en terminant le Père Barrois, les faits que je puis en ce moment porter à la connaissance de Votre Grandeur. Au milieu de tant de souffrances et de tribulations qu'ont endurées nos chrétiens, Dieu a voulu choisir un néophyte, non encore baptisé, pour rendre témoignage à son nom. Puisse-t-il intercéder pour ses compatriotes, obtenir la conversion à ses bourreaux, la ferveur aux chrétiens et le salut à tous. "……

Avant de finir, je ne veux pas oublier de vous montrer la perfidie du premier auteur de tous nos maux. Le vice-roi Tchang-tchi-tang, et Pang-yoc-lum, commissaire impérial, tous deux fort hostiles aux Européens et partisans de la guerre à outrance, ont machiné, avec une habileté remarquable et bien digne de l'enfer, notre expulsion. Sous le prétexte fallacieux de protéger nos chapelles en notre absence, ils ont ordonné à tous les mandarins de la province, de les sceller, privant ainsi nos chrétiens d'aller prier aux pieds des autels, au moment où ils en avaient un besoin extrême. Mais le but évident de cette conduite ne visait nullement les intérêts de la mission : en apposant les scellés sur nos chapelles, ils savaient qu'ils les livraient au pillage et à la destruction ; ils n'ignoraient pas qu'en attirant l'attention de la populace par leurs édits, ils allaient soulever des tempêtes, et qu'au milieu du péril, il n'y avait à craindre que pour les chrétiens depuis longtemps menacés. D'ailleurs, dans la plupart des cas, ce sont les mandarins chargés d'exécuter les volontés du vice-roi, qui ont donné le signal du pillage, comme s'ils avaient des instructions secrètes à côté des ordres officiels.

Dans un village, le missionnaire était malade, quand le mandarin se présenta à la chapelle pour la sceller. Pendant trois jours, les soldats, aidés des païens de l'endroit, en présence du mandarin, firent un pillage complet des objets de la

chapelle et des maisons des chrétiens. L'officier et les notables allaient et venaient dans la chambre où le Père était couché, causaient avec lui et assez familièrement en le volant. Seulement quand il fut parfaitement allégé de tout son avoir, n'ayant pas même une robe de rechange, on le conduisit, sous escorte et encore souffrant, au premier port ouvert.

Cette connivence des autorités avec la populace s'est manifestée dans une foule de cas ; cependant je suis heureux de constater en terminant que quelques mandarins se sont montrés plus humains. L'un d'eux fit avertir le missionnaire du moment où il se rendrait à sa chapelle, et l'engagea à ne pas se montrer ; l'opération finie, il le laissa tranquillement dans une maison du voisinage, sans plus s'occuper de sa présence. C'est le seul de nos missionnaires qui n'ait pas été chassé. D'autres ont été amenés à Canton de brigade en brigade. En résumé, nous sommes trente-cinq missionnaires à cette heure à la porte de notre mission, attendant à Hong-Kong le jour de la délivrance.

CHINE

LETTRE DE M. MARTINET, PROCUREUR DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES A CHANG-HAY, A MM. LES DIRECTEURS DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Chang-Hay, 26 octobre 1884.

Dans les lettres que j'ai eu l'honneur de vous adresser précédemment, je vous parlais des menaces faites à nos confrères des différentes missions de l'intérieur de la Chine. Mais enfin aucun acte hostile n'était venu confirmer nos craintes. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, et hier au soir m'arrivaient du Kouy-tchéou les nouvelles les plus tristes : toute la partie nord de cette mission n'est qu'un amas de ruines; les missionnaires, ayant tout perdu, se sont réfugiés dans les prétoires; les églises et les résidences sont pillées et renversées, les orphelinats vides et les enfants volés par les païens, tous les chrétiens dispersés et leurs biens devenus la proie d'une populace, qui, pour venger les défaites de la Chine dans la guerre avec la France, ne veut plus de missionnaires, ni de chrétiens. Ces tristes nouvelles me sont données par MM. Bodinier et Ronat; ils m'écrivent tous deux des prétoires où ils se sont réfugiés. Voici la lettre de M. Bodinier.

Tsen-y-foù, Kouy-tchéou, Prétoire du Général chinois,
4 octobre 1884.

Lorsque j'appris, il y a un mois à peine, la rupture de la paix entre la France et la Chine, j'eus de suite le pressentiment que les Chinois ne tarderaient pas à exercer des représailles sur les missions de l'intérieur. Je ne croyais cependant pas l'orage si près de fondre sur nos têtes. Le 28 septembre dernier, les mandarins de Tsen-y-foù firent afficher l'édit impérial dans lequel l'empereur annonce la guerre à son peuple, l'appelle aux armes, en rejetant tout l'odieux sur la France. vec une audace de mensonge digne du pays qu'il gouverne- et édit n'était pas affiché depuis une heure, que la foule 'amasse et en fait les commentaires les plus malveillants. Puis on entre en grand nombre à l'église ; bientôt ces visi-

teurs, polis d'abord, puis hardis, deviennent insolents. Ils disent que c'est un édit de proscription pour la religion ; que les Français ont tué tant de Chinois au Tong-King, que l'empereur ne veut plus dans son empire ni des missionnaires, ni des chrétiens qui sont les amis des Français. Heureusement les mandarins avertis accourent dissiper cette émeute ; ils disposent des soldats pour garder l'église ; ce sont des cris et des menaces toute la nuit. Enfin le jour ramène la lumière et la sécurité. C'était la fête de saint Michel Archange, le démon ne pouvait pas être vainqueur ce jour-là.

Le lendemain à la nuit, les mêmes scènes, les mêmes attaques se renouvellent, mais n'aboutissent point encore. J'apprends que l'on commence à piller les chrétiens des campagnes. Enfin, dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, un peu après minuit, des bandes de païens armés de bâtons, de lances, etc., forcent la porte de l'église, gardée pour la forme par des soldats, qui ne demandaient pas mieux que de participer au pillage, et se précipitent de tous les côtés, brisant, renversant, pillant tout ce qu'ils rencontrent. Au jour tout était fini ; il ne restait plus que la maison debout : argent, sapèques, mobilier, portes et fenêtres, tout avait disparu. Ils essayent ensuite de mettre le feu à l'église, ils ne réussissent à brûler qu'une maison de l'orphelinat.

J'étais à l'église avec M. Bouchard ; celui-ci se cache dans une maison voisine ; je réussis à gagner le prétoire ; ce serait trop long de vous dire à la suite de quels dangers et de quelles péripéties. Inutile d'ajouter que, pendant cette nuit désastreuse, toutes les maisons chrétiennes de la ville sont saccagées. Le lendemain et les jours suivants, on pille les chrétiens des campagnes et les oratoires que nous y possédons. Cinquante-trois stations ! Quel désastre ! Pas une n'échappe à la destruction ! J'avais à Tsen-y un grand orphelinat de la Sainte-Enfance pour les filles. Quelle désolation ! On vole les enfants ; on les conduit dans les familles païennes, les vierges chinoises sont insultées, bafouées, il y aurait eu pire encore sans le dévouement de deux chrétiens qui restent avec elles pour les protéger, et reçoivent des coups sans abandonner le poste. On les fait placer pour les défendre

derrière les mandarins qui assistent au pillage sans même essayer de l'empêcher.

" Que le grand homme nous tue, disaient-elles au préfet, plutôt que de nous laisser subir tant d'outrages ! "

La même nuit, à Sù-yang-hien, sous-préfecture à dix lieues de Tsen-y, mêmes scènes, même pillage de l'église ; beaucoup de chrétiens sont battus gravement. Le missionnaire de l'endroit, M. Jouishomme, échappe miraculeusement à la mort et réussit à gagner le prétoire, non sans avoir perdu tous ses habits, même ses bas qu'on lui enleva de force. Le lendemain, les païens le poursuivent jusqu'au fond du prétoire en demandant sa tête. Chrétientés, oratoires de campagne, tout est détruit les jours suivants comme à Tsen-y.

Le 2 octobre au soir, c'est le tour de Tong-tsé-hien, sous-préfecture à quatorze lieues de Tsen-y. Là nous avons un grand établissement et deux orphelinats, garçons et filles, de 150 enfants. Quelle désolation ! Tout est anéanti en une nuit. M. Ronat, missionnaire de l'endroit, est gardé au prétoire. Aujourd'hui m'arrive la nouvelle du pillage de l'église de My-tan. Il en sera de même, hélas ! des deux villes plus éloignées de Tchen-yen et de Jen-hoây. C'est un désastre général ; toutes nos stations de la province sont anéanties.

Peut-être encore est-elle vraie cette nouvelle qui m'arrive aujourd'hui que la capitale, elle aussi, n'a pas résisté, que notre évêque et nos confrères mêmes ont été forcés de se réfugier au prétoire ! Mais j'aime mieux espérer encore et croire que c'est un faux bruit. Ce serait trop de malheurs !

Trois grands établissements avec église et orphelinats, trois autres moindres, aussi dans les villes ; cinquante-trois stations chrétiennes à Tsen-y ; une quarantaine à Sû-yang ; une vingtaine à Tong-tsé, toutes celles de My-tan, Tchén-Yen, Jen-Hoây, sont dévastées, ruinées ; les chrétiens sont en fuite et les missionnaires prisonniers au prétoire. C'est une perte de plusieurs centaines de mille francs ; mais qu'est-ce à côté de la perte des âmes et des désastres spirituels qui s'ensuivront ?

Est-ce donc un complot de vengeance tramé à Pé-King et ordonné par toute la Chine ? Hélas ! je le crains !...Quelle leurre ! quelle tromperie que cette soi-disant protection pro-

mise aux Européens de l'intérieur de la Chine, pourvu qu'ils se tiennent en dehors des opérations militaires ! On ne viendra pas au moins accuser les chrétiens du Kouy-tchéou d'aider les Français à la guerre du Tong-King ou des côtes !

Que va-t-on faire de nous maintenant ? J'entends le peuple demander de tous côtés notre tête et notre sang. Mais l'empereur, ou plutôt ses ministres de Pé-King ont ordonné de ne pas tuer, mais de se contenter de piller ; c'est là ce qu'ils entendent sans doute par *protéger*. Puis on craint à Pé-King qu'un massacre général des missionnaires de la Chine ne fasse mauvais effet ; le pillage des églises ou des maisons des chrétiens est plus à la mode.

Mon cœur se fend à la vue des désastres de mon pauvre district que j'avais vu renaître et prospérer pendant douze ans, après une première persécution en 1869. Cette fois-ci c'est bien terrible et je ne vois plus comment se répareront tant de ravages.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! je n'ai plus qu'à me jeter à corps perdu dans les bras de votre bonne Providence, et je le fais autant que je le puis. Après tout, le bon Dieu ne frappe jamais que dans des vues de miséricorde; il y aura peut-être plus tard pour la Chine une ère de grâce, par exemple, une paix, un traité qui sera l'occasion du salut d'un grand nombre d'âmes.

Veuillez communiquer ces tristes nouvelles à qui de droit. J'ai ouï dire que nous sommes maintenant en Chine sous la protection de la Russie. Si vous le jugez à propos, donnez connaissance de ces faits à son ministre à Pé-King et aussi au Séminaire de Paris.

Je vous demande surtout un secours spécial dans vos bonnes prières.

BODINIER.

D'après une lettre de M. Vinçot, les craintes de même désastres à Kouy-yang seraient d'autant mieux fondées qu'un courrier, venu de Kouy-yang, disait qu'à son départ le 2 octobre, la résidence de Mgr Lions était entourée de soldats et que le peuple voulait le pillage des établissements

et la mort des missionnaires. Peut-être recevrai-je d'autres détails avant le départ de cette lettre par le bateau du 29.

M. Vinçot me dit aussi qu'un ministre protestant anglais, passant dans les environs de Tsen-y au moment de ces désastres, a été pillé et maltraité.

Je vous donne également copie de la lettre que M. Ronat écrivait le 8 octobre à M. Vinçot.

Tong-tsé, du prétoire, le 8 octobre 1884.

Le malheur nous a visités : Tsen-y, Sû-yâng et Tông-tsé ne sont plus que des ruines. Tous les chrétiens de ces villes et ceux des campagnes sont réduits à la mendicité. Tsen-y a été dévasté dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre. M. Bodinier s'est réfugié au prétoire ; M. Bouchard, dans une maison voisine du Kîu-tàng. Je n'ai pas pu avoir d'autres nouvelles de lui. Sû-yâng a été ravagé le lendemain ou le surlendemain. M. Jouishomme a pu se réfugier aussi au prétoire. Je n'ai pas entendu dire qu'il y ait eu massacre de chrétiens. Tông-tsé a été pillé en deux fois ; la première dans la journée de mercredi dernier, c'est-à-dire le 2 octobre. Ayant appris que Tsen-y était dévasté, et tout le monde annonçant le même désastre pour Tông-tsé, je suis allé voir le mandarin, qui promit de prendre les mesures convenables. J'étais à peine de retour au Kîu-tâng, que la foule envahit les cours, fait voler les fenêtres en éclats et enfonce les portes. Je me sauve en franchissant le mur de clôture, et je me réfugie au prétoire en passant au milieu de toute une multitude. On me jeta quelques pierres qui ne m'atteignirent pas. Le mandarin arriva avant que le pillage fût terminé. Le lendemain, la foule revint à la charge et acheva [illegible] œuvre. Les chrétiens des campagnes sont tous dépouil- [illegible] et comme la plupart n'ont pas de parenté dans le pays, [illegible] nt originaires du Su-tchûen, ils sont dans la dernière [illegible] ère. Pour moi, un chrétien a pu me sauver deux cents [illegible] quelques taëls. J'ai fait chercher les chrétiens pour leur [illegible] tribuer quelques secours. Mais il est difficile de les décou- [illegible]. Hélas ! que de misères, et que vont devenir ces pau- [illegible] gens ? Que le bon Dieu en ait pitié ! Et les malheureux

orphelins ? Plus de dix sont à la porte du prétoire ; le mandarin leur fait donner du riz.

Pour moi, je n'ai sauvé que l'argent dont j'ai parlé plus haut, mon habit, plus un volume de bréviaire, encore est-ce la partie d'hiver. J'aurais volontiers donné ma vie pour éviter de tels malheurs !... Vos nouvelles m'apprennent qu'à Tchong-Kin, tout est tranquille. Que le bon Dieu en soit béni. Je n'ai pas non plus entendu dire qu'on ait été molesté à la capitale. A voir la manière dont les choses se sont passées dans nos trois districts, j'avais grand peur que les prétoires n'eussent reçu des ordres secrets pour abolir notre sainte religion dans l'empire chinois.

Je suis encore au prétoire. Je pense monter à la capitale, mais y arriverai-je ? On pourrait bien m'assassiner en route. Je sais que ce sont les Chèo-jen et les Tong-tsè qui ont provoqué ou laissé faire cette persécution. Ils pourraient bien me faire tuer aussi. A la grâce du bon Dieu ! ma vie est entre ses mains. Excusez mes phrases peu correctes, je vous écris sous les regards d'une foule de prétoriens. Je me recommande à vos prières et à celles de nos confrères. Priez aussi pour nos malheureux chrétiens.

J. B. Ronat, m. ap.

P. S.—Je vous envoie un exprès pour vous porter cette lettre. Comme je vous le dis plus haut, si je venais à être tué en route, vous saurez qu'à Tong-tsè au moins, ce sont les Chèn-tsè et les Thouang-tchéou qui ont excité la persécution. J'ai déjà écrit à la capitale, mais je n'ai pu dire d'où partait le coup qui nous a frappés, ne le sachant pas encore.

Tels sont les navrants détails que m'apporte le courrier envoyé de Tchong-Kin, le 14 courant. Il est bien à craindre que les prochaines lettres ne soient plus alarmantes encore. Que le bon Dieu vienne en aide à nos confrères et à leurs pauvres chrétiens !

Je me suis empressé ce matin de résumer tous ces faits

et de les communiquer à M. le Ministre de France auquel j'avais déjà écrit deux jours auparavant pour lui faire parvenir d'autres tristes nouvelles venues de Mandchourie, province dont je vais aussi vous parler. Son Excellence me reçut avec une grande bienveillance et m'assura que, le jour même, Elle écrirait à M. Popoff, ministre de Russie à Pé-King. M. le Ministre ajoute que M. Popoff, qui est en faveur auprès du Tsong-ly-yamen, userait de toute son influence pour faire arrêter ces désastres. Mais en attendant, que de ruines, hélas! tant spirituelles que matérielles. Pauvres missions!

Comme je vous le dis plus haut, la mission de Mandchourie a aussi ses épreuves. Déjà M. Lalouyer, menacé à la capitale, dut s'en éloigner pendant quelques jours afin de laisser se calmer l'effervescence ; des soldats passant par Niéoutchouang avaient brisé les décorations qui ornaient la porte de la résidence de M. Monnier. J'entends dire que cette dernière affaire a été immédiatement arrangée et que les mandarins font réparer les dégâts. Mais une affaire plus sérieuse est celle de l'arrestation de M. Guillon. Voici quelques détails : le mandarin civil de Siéou-jen, dans l'espoir sans doute d'obtenir de l'avancement, a accusé M. Guillon, missionnaire à Tcha-Keoû, d'avoir construit dans cet endroit une forteresse dont les murs ont plus de huit pieds d'épaisseur, d'y exercer une centaine de soldats, d'y avoir réuni des provisions de guerre, etc., etc. ; en un mot, de travailler contre l'empire chinois, en préparant aux soldats français une retraite dès qu'ils seraient arrivés au port Arthur. Le gouverneur de Moukden, auprès duquel fut portée cette accusation, écrivit à ce mandarin de faire des recherches secrètes pour bien s'assurer de la vérité. Le 27 septembre donc, ce mandarin, armé d'un pistolet et d'un poignard, et compagné de cinquante soldats armés, pénétrait de force ans la résidence d'où le missionnaire était heureusement sent, bouleversait tout dans la maison, dans l'église et la cristie, afin de découvrir les prétendues armes et tenait bunal dans la résidence même où plusieurs chrétiens rent interrogés pendant que les soldats se livraient à toutes tes d'excès.

M. Guillon, alors à Yang-Kouan, ayant été instruit de ce qui venait de se passer, revint en toute hâte à Tcha-Keoù pour constater par lui-même les dégâts. M. Gardner, consul anglais à Niéou-tchouang, ayant aussi été informé de ces faits, se rendit immédiatement chez le Tao-tay. Celui-ci écrivit au mandarin de Siéou-jan, le blâmant sevèrement, et M. le consul envoya un courrier à M. Guillon, le priant de venir au port sans retard.

Le mandarin de Siéou-jan n'en voulut pas moins poursuivre son œuvre ; il dépêcha de nouveaux soldats à Tcha-Kéou avec ordre d'arrêter M. Guillon. Ils arrivèrent au moment où le missionnaire allait partir pour Niéou-tchouang. C'était le 1er octobre. M. Guillon fut arrêté et conduit à Siéou-jan, d'où il a écrit à M. Emonet. Il était enfermé dans la salle du prétoire destinée aux étrangers.

M. le consul anglais, apprenant cette arrestation, fit immédiatement un rapport au gouverneur de Moukden, lui faisant voir la fourberie du mandarin et l'innocence du missionnaire. Le gouverneur répondit : " que puisque le consul et le Tao-tay étaient mieux renseignés sur les événements de Tcha-Kéou et qu'ils assuraient tout le contraire des accusations portées contre le missionnaire, il envoyait des ordres pour que M. Guillon fût reconduit au port. "

Il est probable alors que M. Guillon arrivera sans grand retard et qu'il n'y aura pas à regretter d'autres misères.

CHINE.

Dangers encourus par M. Procacci, missionnaire à Weng-Tchou.

LETTRE DE MGR. REYNAUD, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TCHÉ-KIANG, A M. CHINCHON, PRÊTRE DE LA MISSION, ASSISTANT DE LA MAISON MÈRE.

Kang-So, le 22 octobre 1884.

Le coup de vent déchaîné contre nous continue ses ravages. Nos chrétiens sont dans des transes terribles. On nous a chassé de nos établissements de King-So, de Tchou-san, et de Hang-tchou. Partout les confrères et nos sœurs ont courageusement défendu leurs postes et bravé bien des dangers pour ne pas abandonner les Œuvres confiées à leurs soins. Ils ne sont partis que forcés dans leurs derniers retranchements et pour ne pas provoquer, par une résistance extrême, des rigueurs et des calamités qui eussent enveloppé les chrétiens dans un malheur commun avec nous.

M. Procacci a dû partir d'une manière un peu plus tragique. Il se trouvait dans le district de Weng-tchou, qu'il évangélise depuis sept ans.

Weng-tchou est un port de mer situé au Sud du Tché-Kiang et tout près de la province du Fo-kien. Il est donc un peu voisin du théâtre de la guerre. Le canon français y provoque des contre-coups terribles ; la population est agitée comme une mer en tempête. Depuis longtemps circulaient dans les rues les bruits les plus sinistres contre M. Procacci et les chrétiens. On affichait des placards sur les murs de otre résidence et un peu partout pour soulever le peuple, massacrer notre contrère, tuer nos néophytes, détruire nos naisons et effacer jusqu'au souvenir de la religion. Ces pièces étaient d'une violence extrême. J'en ai une vingtaine entre les mains, toutes enlevées à la pointe du jour, par les omestiques de la maison. Je vous certifie que leur lecture 'est guère rassurante et donne le frisson aux plus braves.

Une de ces feuilles assignait le dimanche, 31 août, pour brûler la résidence et égorger tout le monde qu'on y rencontrerait. Chacun devait être armé d'un coutelas et présent vers midi. Le danger devenait sérieux ; pour ne pas le provoquer davantage et ne pas exposer les chrétiens à un malheur presque certain, M. Procacci leur défendit de venir à la messe, le 31 août. A cinq heures il l'avait célébrée. Tout était tranquille dans la rue, et le missionnaire pensait que cette fois encore il en serait quitte pour la peur. Cependant quelques individus à la mine douteuse, la tresse roulée autour de la tête, commençaient à roder aux environs et venaient s'asseoir devant notre maison.

Peu à peu leurs rangs grossissaient ; ils finirent par occuper toute la rue. Le péril était imminent. M. Procacci portait avec lui les clefs du tabernacle, prêt à consommer les saintes espèces, au premier signe d'attaque. Soudain des cris s'élèvent, le tumulte augmente : notre confrère se dirige vers la chapelle pour sauver le saint Sacrement et se préparer à la mort ; mais un envoyé lui annonce la visite imprévue du Mandarin qui arrive bientôt. Elle était bienveillante et avait pour but de sauver M. Procacci en avertissant le peuple que " lui, Mandarin, avait visité notre maison, en avait examiné de ses propres yeux les coins et recoins, sans découvrir aucun object suspect ; que tout le monde avait donc à vaquer à ses occupations ordinaires, sans prêter l'oreille aux rumeurs que de mauvais sujets répandaient contre la Religion pour tromper et troubler le peuple, etc."

Cet édit du Mandarin apporta un peu de calme et de paix à la situation critique de M. Procacci. Si j'avais écouté mon cœur, je me fusse hâté de le rappeler dans un lieu plus sûr. Mais que seraient devenus les chrétiens ? les orphelines ? les intérêts de la mission ? Son courage, sa prudence et sa piété me rassuraient d'ailleurs beaucoup. Il était averti d rester ferme au poste aussi longtemps que possible ; mais, en cas de danger, de sauver sa vie et les personnes avant les établissements.

Malgré les menaces écrites et affichées contre lui, ses inquiétudes étaient moins vives, car les symptômes du danger semblaient de moins en moins imminents. Le 3 octobre

il avait dû traverser toute la ville pour administrer les derniers sacrements à un malade. Dans les rues, on l'avait accueilli comme d'habitude. Les physionomies étaient les mêmes ; rien ne faisait présager l'orage épouvantable du lendemain.

C'était le 4 octobre, samedi soir. La journée s'était écoulée sans incident particulier. Tout était silencieux au dehors. M. Procacci venait de se mettre au lit et se reposait avee une entière assurance, lorsque soudain retentissent des cris sinistres, en même temps que des coups violents ébranlent les portes. En un clin d'œil il est sur pied, s'habille à la hâte et descend. Il veut faire avertir les mandarins de venir à son secours, mais on lui répond que déjà les maisons des protestants sont en feu. Une grêle de pierres tombent sur le toit ; des milliers de personnes sont dans la rue et cernent la résidence ; on voit s'agiter dans l'air des bâtons, des lances et des fusils. Le danger presse ; déjà les portes cèdent à la violence des coups, la foule se précipite pour entrer, mais deux bons chiens la tiennent un moment en respect et permettent à notre confrère de consommer les saintes espèces. Ce devoir accompli, il fallait fuir ; la maison était envahie ; des hommes furieux demandaient l'européen et le cherchaient partout. M. Procacci court derrière la maison, pour franchir le mur qui nous séparait des voisins. Il ne peut en atteindre le sommet. Trois fois il s'élance et trois fois il retombe au pied du mur, épuisé et les jambes ensanglantées. Une dernière fois il se relève, se plaint à la sainte Vierge de l'abandon où elle le laisse, et tente un suprême effort.

Un vigoureux coup de pied dans le mur qui est creux enfonce une brique ; un autre coup de pied achève l'œuvre. Voilà deux degrés pour escalader le mur et bondir de l'autre côté. Il était temps ; arrivé sur le sommet, M. Procacci voit quatre ou cinq hommes tout près de lui, sur le toit de la maison, où ils répandent de la poudre et du pétrole pour activer l'incendie. Aucun d'eux n'aperçoit notre pauvre confrère qui se laisse glisser à terre sans trop de précaution et va demander asile aux voisins. Il ne pouvait fuir plus loin ; les grandes rues étaient envahies par la populace qui lui coupait la retraite.

C'est en vain qu'il implore la pitié de ces gens ; on le repousse avec des menaces ; on prend même des bâtons pour l'empêcher d'entrer. Enfin un brave vieillard plus charitable que les autres lui fait signe de venir, malgré le refus de sa femme et de ses enfants.

Blotti dans un coin de la cuisine et se dissimulant derrière des fagots de bois, notre cher fugitif est au courant de tout ce qui se passe. Il entend le crépitement de l'incendie qui dévore sa résidence bien-aimée ; il voit les flammes que le vent pousse de son côté et qui bientôt, peut-être, vont brûler son dernier refuge. Les cris du peuple arrivent jusquà ses oreilles et lui apprennent tous lès détails de ce qui se passe. On le cherche toujours. Plusieurs individus pénètrent dans la cuisine où il se trouve. Il les voit, les entend ; ils parlent de lui, demandent si on l'a aperçu et s'étonnent qu'il ait pu leur échapper ; d'autres racontent ce qu'ils ont trouvé et pris dans sa chambre. Pour ne pas le trahir, le maître de la maison fait chorus avec ces vandales et renchérit encore avec leurs injures et leurs menaces. A moitié vêtu, étouffant de chaleur, le cœur brisé, dans des transes continuelles, M. Procacci passa la nuit entière et tout le dimanche dans cette retraite.

Au milieu du trouble et de la panique, aucun chrétien de la résidence ne l'avait vu fuir. Le lendemain ces pauvres gens, les yeux pleins de larmes et le cœur broyé par la douleur, remuaient les débris fumants de la maison pour chercher le cadavre de leur père, pendant qu'une foule de païens se disputaient quelques épaves échappées à la fureur du feu. Convaincus de sa mort, les néophytes priaient avec ferveur pour témoigner leurs reconnaissance et soulager le poids de leur tristesse.

Cependant M. Procacci avait trouvé moyen de faire avertir le mandarin du danger continuel où il se trouvait. Aussitôt le grand homme se met en devoir de venir à son secours. Les palanquins sont réunis, les lanternes allumées ; des cavaliers armés de longues lances montent à cheval ; des soldats à pied vont chercher leurs vieux fusils ; le tam-tam résonne et le défilé commence.

Arrivé à cinquante pas de l'endroit où était M. Procacci,

le mandarin fait arrêter le cortège. Il appelle un de ses suivants et l'envoie, avec une chaise, inviter notre cher confrère à quitter son étroite cachette. Cet homme, un lettré, le prie de vite revêtir les habits du mandarin qu'il lui apporte.. Pour compléter une si brillante toilette, M. Procacci eût voulu au moins un peu d'eau, car depuis un jour et une nuit, il était littéralement enfumé. Mais il faisait nuit, puis le temps pressait. Chaussé de longues bottes, vêtu d'une robe de soie qu'entourait une ceinture précieuse et la tête couverte d'un chapeau de cérémonie qu'ornait le bouton d'or, notre nouveau mandarin s'avance majestueusement dans la rue, tâchant de dissimuler la longueur de sa barbe. Sur un signe de son suivant, il se met en chaise et va rejoindre le mandarin qui restait caché, pour donner le change à la foule. Le cortège fait volte-face et reprend le chemin du Tribunal, où, escorté de quatre cavaliers qui chevauchaient près de lui, protégé par quelques centaines de soldats, à travers une foule de curieux qui se demandent la raison d'un tel vacarme, M. Procacci arrive sans être arrêté ni reconnu. Dans ce parcours, il avait dû passer devant les ruines de notre résidence et de l'orphelinat. Quel serrement de cœur à la vue de ces débris accumulés !

Au Tribunal le mandarin lui prodigua les marques d'une profonde sympathie ; il semblait triste. Peut-être sa sensibilité venait-elle à la pensée qu'un jour il devrait réparer à ses frais tous ces ravages !

M. Procacci aurait désiré voir ses domestiques et connaître ce qu'étaient devenus les chrétiens. De leur côté, ceux-ci cherchaient partout leur missionnaire et voulaient, disaient-ils, le trouver mort ou vivant. Ils erraient à travers la ville ; on leur fermait toutes les portes et même avec de l'argent ils ne pouvaient se procurer de la nourriture. Ils ʼlèrent frapper aux portes du Tribunal pour interroger, ils ırent repoussés ; il se déguisèrent en mendiants et tentèınt de nouveau de se présenter, ils furent battus. Bientôt ıpendant ils surent que M. Procacci était encore de ce ıonde et réussirent à pénétrer jusqu'à lui. Que de joie et ɜ tristesse dans cette entrevue !... Ils lui apprirent le sort ɜs orphelines dont la pensée seule remplissait son cœur des

plus vives inquiétudes. Qu'étaient-elles devenues au milieu de tant de désastres ? Avaient-elles échappées aux flammes, à la brutalité du peuple ? Les avait-on enlevées ou protégées ?

Notre cher confrère apprit avec joie, qu'un mandarin militaire, escorté de quelques soldats, avaient réussi à les arracher aux mains des Vandales, qui, déjà, avaient envahi l'orphelinat de ces pauvres enfants et maltraitaient quelques chrétiennes, venues de la campagne pour entendre la messe, le lendemain. Leur libérateur les avait conduites à l'orphelinat païen, où elles se trouvaient encore. Seul, un petit garçon de cinq ans, le cher *Pao-lo* (Paul), manquait à l'appel. Impossible de découvrir ses traces. A-t-il été dévoré par les flammes, écrasé sous les ruines, enlevé par les méchants ? Ces hypothèses, également tristes, sont aussi également probables.

Averti des divers dangers qui menaçaient nos pauvres orphelins, en compagnie des femmes païennes qui les gardaient, M. Procacci écrivit le nom de quelques familles chrétiennes qui habitent la campagne, et pria ses domestiques d'y conduire ces enfants dès le lendemain.

Le lundi, 6 octobre, à l'aube du jour, le cortège de la veille reforma ses rangs pour escorter notre héros infortuné chez M. Parker, consul d'Angleterre, qui habite une petite île en dehors de Weng-tchou.

Le mandarin lui avait donné des pantoufles européennes avec quelques piastres pour son retour à Ning-Po. Il acheta un pantalon quelconque, le consul ajouta un bonnet grec, de sorte que notre confrère avait un costume de fantaisie remarquable.

Deux jours après, il arrivait à Ning-Po, dans cet accoutrement. Convaincu que tous nos établissements étaient rasés, comme on le répétait, il ne voulait pas quitter le bateau. Où aller ? chez qui descendre ? A Shang-hay même, ajoutait-on, toutes les maisons européennes sont détruites. Quel parti prendre ?

Informés de sa présence, nous allâmes le chercher nous-mêmes. Le récit de ses malheurs vint modérer la joie de le revoir. De plus, nous apprîmes bientôt que les chrétiens

n'étaient pas tranquilles, même à la campagne. Quelques familles avaient été pillées et maltraitées; une chapelle entièrement dépouillée, etc.

Où s'arrêtera la fureur de ces suppôts du démon ? Quand pourrons-nous revoir et consoler nos chrétiens, reprendre le sillon interrompu ? Quelle main nous aidera à relever tant de ruines ?

Nous prions et avons confiance en Dieu. Nous souffrons pour la gloire de son nom, la défense de l'Eglise et le salut des âmes. Dussent nos amertumes augmenter encore, nos épreuves devenir plus terribles, nous bénirons la main qui nous frappe, persuadés qu'elle est assez puissante pour nous secourir et nous sauver, quand elle voudra, et que les ruines accumulées par la persécution deviendront une semence féconde, un champ fertile où la moisson, arrosée par tant de sueurs et de larmes, se développera un jour avec magnificence et nous consolera de toutes les tristesses du présent !

CHINE ET TONG-KING.

KOUANG-TONG.

Lettre de M. Rousseille, ancien supérieur des Missions Étrangères de Paris, a M. Delpech, supérieur actuel.

Dévastation des chrétientés et ruine des néophytes de l'île de Sancian.

Macao, le 27 octobre 1884.

Lam-hon-lap, le premier habitant de Sancian qui a reçu le baptême, vient d'arriver à Macao et voici les tristes nouvelles qu'il apporte.

Le soir du 13 de la troisième lune, deux barques ont jeté l'ancre à San-tchao, petit port à deux kilomètres environ de la chapelle et de la résidence des missionnaires. Elles portaient deux mandarins : le *Tou-Koun-fou*, premier mandarin de Kouong-Hoi et le *Se* de Hoi-in, deux villes du continent voisin. Ces fonctionnaires étaient accompagnés de satellites parmi lesquels figuraient ceux de la sous-préfecture de Sannin. Le bruit se répand aussitôt dans l'île que les autorités chinoises viennent détruire la chapelle et arrêter les chrétiens. La milice se rassemble le lendemain matin, elle est grossie par les matelots des barques mouillées à San-tchao et par toute la canaille du pays. Cette bande se porte sur la chapelle et la résidence des missionnaires.

Les chrétiens, avertis de ce qui les menaçait par un païen venu du continent quelques jours avant, avaient pu enlever les objets les plus précieux, mais ce qui restait était suffisant pour tenter la cupidité des voleurs ; puis il y avait des p tes, des fenêtres, des bancs, des tables, des armoires. T cela était de bonne prise. En peu de temps la chapelle e résidence ont été saccagées. Plus de cloche, plus d'au plus de meubles, plus de portes et de fenêtres, les carrer même du sanctuaire avaient disparu. Après ce premier a

il y en eut un second à la chapelle du tombeau de Saint François-Xavier, située à deux kilomètres plus loin. Là aussi tout fut brisé, l'autel abattu, le pavé détruit. La journée du 2 octobre fut employée tout entière à ces exploits. Ce fut le lendemain seulement que les mandarins se mirent en devoir d'exécuter la commission qu'ils avaient reçue, de fermer les chapelles. Ils procédèrent très correctement, paraissant irrités contre les pillards et faisant même arrêter un satellite possesseur d'un objet volé à la résidence. Les portes de la chapelle étaient brisées et jetées sur le sol, leur poids avait empêché de les enlever. Elles furent remises en place et assujetties avec un débris de la table de communion, si peu solidement que le premier vent a tout renversé. Alors les notables de deux villages voisins furent appelés et on plaça la conservation de l'immeuble saccagé sous leur garde et leur responsabilité.

La comédie était jouée, il n'y avait plus qu'à payer les acteurs. C'est ce qui fut fait de la manière suivante :

Dès le commencement de la bagarre les chrétiens avaient pris la fuite. Les uns s'étaient réfugiés chez des parents ou des amis payens, les autres s'étaient sauvés dans les montagnes. Là, cachés plusieurs jours dans les broussailles, exposés à la pluie, n'ayant rien à manger, ils ont enduré des souffrances faciles à imaginer. Une pauvre chrétienne a été trouvée mourante et rapportée dans son village où elle est encore entre la vie et la mort. Son mari était le seul chrétien de ce village. La maison a été pillée. Le bruit court que d'autres femmes sont mortes dans la montagne. Des hommes passent encore la journée en dehors du village et ne font que de rares apparitions pendant la nuit. D'autres sont cachés chez des payens. Deux chrétiens, dont l'un est Lam-Hon-lap que j'ai nommé au commencement de ma tre, avaient des boutiques au port, elles ont été saccagées. usieurs autres chrétiens ont eu leurs maisons pillées et me leurs plantations détruites. Il semble que, les repré- tant de la justice se trouvant à Sancian, justice aurait dû e rendue aux chrétiens. Tout au contraire. Les mandarins voulu, eux aussi, avoir leur part du gâteau. Des notables t venus porter l'ultimatum. Il faut aux mandarins tant

de piastres pour payer les satellites et les frais du voyage : 600 piastres environ à répartir entre quelques familles chrétiennes, ce qui est une somme énorme pour ces pauvres gens cultivateurs et pêcheurs. Les volés eux-mêmes n'ont pas été exemptés. Lam-Hon-lap qui a tout perdu a été taxé à 25 piastres. De plus, la mairie de l'ile, pour punir sans doute les chrétiens, cause de tout le mal, car enfin s'il n'y avait pas de chrétiens, il n'y aurait pas eu de désordre, leur a imposé une amende de 800 piastres. Comment payer une somme aussi forte ? C'est bien simple. Il a fallu d'abord vendre les bœufs, les buffles, les porcs, les récoltes des condamnés et, comme cela ne suffisait pas, on leur a fait hypothéquer leurs rizières et leurs maisons en s'emparant de leurs titres de propriété.

Dans cette odieuse affaire les grands coupables sont les hypocrites mandarins. Ce sont eux qui ont été la cause de tout. Les habitants de l'île ne se seraient pas portés d'eux-mêmes à ces excès. Il y a eu certainement parmi eux des pillards, des gens cupides, qui ont profité de l'occasion pour s'enrichir du bien des victimes ; il y a eu des lâches qui n'ont pas pris la défense de leurs concitoyens inoffensifs ; où ne rencontre-t-on pas des êtres semblables ? Mais le plus grand nombre n'a été pour rien dans cette affaire, plusieurs même ont blâmé ouvertement les émeutiers. Les deux villages voisins de la résidence n'ont pris aucune part au pillage. Pendant qu'un petit village du centre de l'île battait le gong pour appeler les habitants à la curée, au grand village voisin le tam-tam résonnait aussi pour défendre aux habitants de se joindre aux pillards.

Quelle terrible épreuve pour cette chrétienté nouvelle ! Toute l'île était payenne il y a seize ans quand Mgr Guillemin y débarqua pour relever la vieille pierre sur laquelle on lit : *Ici fut enseveli saint François Xavier, apôtre de l'Orient* Peu à peu, à force de travail et de prières, on était arriv établir une petite communauté chrétienne.

A côté d'un vieil arbre idolâtrique avec son autel démon, s'élevait une gracieuse chapelle où chaque jour saint sacrifice était offert. Trois fois le jour, la cloche, pr sent de l'Impératrice Eugénie, annonçait l'incarnation

Rédempteur. Le dimanche, dès le matin, la chapelle se remplissait de Chinois qui chantaient joyeusement les prières. Ils étaient une centaine, hommes, femmes et enfants venus de plusieurs villages. Les femmes portaient leurs nourrissons sur le dos, car il n'y avait personne pour les garder à la maison. Je ne puis penser sans émotion à ces petites têtes qui émergeaient derrière celles de leurs mères et à ces petits yeux qui regardaient curieusement le prêtre et l'hostie au moment où leurs porteuses agenouillées recevaient la communion. Ces chers petits baptisés étaient l'avenir et cet avenir était plein d'espérance. On se disait : " La bonne nouvelle n'a pas été reçue à Sancian par tous ceux qui l'ont entendue, mais Dieu y suscite des fils d'Abraham. Le nombre des enfants des chrétiens augmente à vue d'œil. Chaque dimanche ils sont plus nombreux. Les yeux et les oreilles en rendent témoignage. Dans quelques générations, sans compter les recrues venues de l'infidélité, il y aura à Sancian une belle chrétienté. " C'est ainsi que l'on résonnait. Mais il faut que l'épreuve visite ceux qui sont agréables à Dieu, et l'épreuve est arrivée. Ces chrétiens de Sancian sont des gens simples et bons. Toujours au travail, à la messe ou dans les champs, n'étant ni joueurs, ni fumeurs d'opium, ils vivaient dans une certaine aisance. Plusieurs mêmes avaient amassé quelques économies.

Ce n'était pas bien considérable, mais la fortune est quelque chose de relatif ; on peut être riche, sans posséder beaucoup, quand on n'a que peu de besoins à satisfaire. Les voilà ruinés, n'ayant plus une sapèque et privés même du moyen de récupérer par le travail ce qu'ils ont perdu, puisque le fruit de ce travail est déjà engagé. Que Dieu leur fasse la grâce, comme aux premiers fidèles, de supporter avec joie la perte de leurs biens : *rapinam bonorum vestrorum cum gaudio scepistis.* Il faut pour cela une grande foi. Demandez-la ur eux, avec le don de la persévérance.

Vous voyez que j'ai quitté Sancian au temps opportun. Je ntais dans l'air l'odeur de la poudre et un pressentiment e faisait craindre une rupture complète entre la France et Chine. C'était mon bon ange qui m'avertissait. A peine arvé à Hong-Kong, la bombe a éclaté. Les missionnaires ont

été chassés de partout dans la province de Canton et un grand nombre de chrétiens ont dû prendre la fuite. J'ai cherché aussitôt à procurer à mon compagnon, M. Béal, celui qui a instruit et baptisé presque tous les chrétiens de Sancian, les moyens de sortir de l'île. C'était bien difficile, car aucune barque ne pouvait ou ne voulait entreprendre le voyage et les barques publiques refusaient de porter mes messagers. Enfin l'un d'entr'eux a pu arriver jusqu'à M. Béal et celui-ci s'est éloigné quelques jours à peine avant le pillage. On avait parlé de le faire prisonnier et de demander une forte rançon pour son rachat.

M. Berthon, le missionnaires chargé spécialement de Sancian, s'est embarqué ces jours derniers sur un navire portant pavillon anglais et allant au Tong-King. Il a pu débarquer quelques instants dans l'île. Son cœur s'est brisé en voyant l'état de la chapelle. *Et viderunt sanctificationem desertam et altare profanatum et planxerunt.*

KOUY-TCHOÉU

LETTRE DE M. MARTINET, PROCUREUR DES MISSIONS ETRANGÈRES A CHANG-HAY, A MM. LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ETRANGÈRES DE PARIS.

La persécution au Kouy-tchéou.— Situation critique de M. Chaffanjon.—Affreux ravages.

Dans la partie Nord de la mission du Kouy-tchéou la persécution s'étend de plus en plus. Voici ce que m'écrit M. Bodinier en date du 9 octobre.

" Toutes nos stations du Nord de la province sont ruinées. M. Chaffanjon, chargé du district de Mey-tan, ayant appris le pillage de Then-y, recueillit ses objets les plus précieux, sa chapelle, monta sur sa mule et se sauva dans une station distante de trois lieues. Mais, dès le lendemain, les païens l'y suivirent et saccagèrent les maisons des chrétiens. Notre confrère, qui s'était réfugié dans une maison païenne du voisinage, fut bientôt découvert et pris. On lui vola ses effets et son argent, puis on l'enferma dans une chambre; il fallut qu'il donnât une somme pour obtenir la vie sauve. La nuit, pendant que les gardiens délibéraient à son sujet, il parvint à s'échaper, Son palefrenier accourut m'apporter cette nouvelle. Pauvre cher confrère, que sera-t-il devenu dans ce pays païen, sans conducteur, sans argent, en de pareilles circonstances ! Il ne sera pas allé loin sans que ses persécuteurs l'aient retrouvé et saisi. Je tremble d'apprendre sa mort d'un r à lautre. Malheureusement ici prisonnier moi-même, je i pu que renvoyer son palefrenier avec une lettre pour l'en- ger à gagner le prétoire : c'est actuellement notre plus sûr le.

' Aujourd'hui on m'annonce le pillage et la destruction des ises et établissements de la préfecture de Thé-sien-fou, de ous-préfecture de Gan-hoa, de celle de Ou-tchoan, là où le

venérable M. Moye a confessé la foi il y a un siècle, et enfin d'un oratoire de campagne à Eul-lang-po. Mais quand les églises des villes sont saccagées, les stations des campagnes ne tardent pas à l'être. C'est un désastre général dans cette partie du Nord de la province ; pas une station chrétienne n'aura échappé.

" Partout, en pillant nos églises et nos chrétiens, on dit que l'Empereur de Chine déclare la guerre aux royaumes d'Europe et qu'il ne veut plus chez lui de Français ni de chrétiens qui sont les amis des Français. Nous sommes donc victimes de la haine contre la religion et la France, car, pour les Chinois, c'est tout un.

"Ces jours-ci, le Préfet de Tsen-y a publié un édit ordonnant aux néophytes d'abandonner la religion chrétienne sous peine de confiscation de leurs propriétés. Quelques jours auparavant, il en avait publié un autre déclarant l'église, les établissements et les propriétés de la Mission confisqués pour le bien public, c'est-à-dire, ajoutaient les satellites, pour les frais de la guerre contre la France.

"Nous sommes toujours, M. Bouchard et moi, retenus prisonniers dans le prétoire du général chinois. Nous sommes traités convenablement ; le bon Dieu a permis que nous tombions entre les mains d'un vieux brave qui a fait toutes les campagnes de la rébellion du Kouy-tchéou et a connu Mgr Faurie.

"Veuillez faire un appel pour nous à la générosité de nos compatriotes. Si c'est pour la religion, c'est aussi pour la France que nous sommes persécutés, que nos établissements sont ruinés, que nos chrétiens sont réduits à la dernière misère. Ce sont certes deux nobles causes, et je suis heureux de souffrir pour elles. Surtout demandez pour nous et nos chrétiens de ferventes prières. C'est pour eux une terrible épreuve. Puissent-ils en sortir avec une foi victorieuse !

" Em. Bodinier.

De Mandchourie je n'ai reçu que quelques lignes m'annonçant l'heureux retour à Ing-tsé de M. Guillon, ramené par un mandarin le 24 octobre.

TONG-KING OCCIDENTAL (Annam)

LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE.

Pertes de la Mission.—Déni de justice.

Hà-Nôi, 9 novembre, 1884.

Voilà dix grands mois que sept missionnaires, un prêtre indigène, 63 catéchistes, deux cents chrétiens ont été massacrés et que plus de cent chrétientés ont été brûlées ou pillées le plus officiellement possible, en plein jour, pendant plus d'une semaine, par les mandarins agissant d'après les ordres de leur gouvernement, et aucune répression n'a été faite, pas la moindre justice ne nous a été rendue. Les pertes de la mission s'élèvent *au moins à deux cent cinquante mille francs*, celles de nos chrétiens *à plus d'un million*, et une grande partie de ces biens volés sont encore entre les mains des coupables, nos ennemis, qui continuent à en jouir paisiblement.

A la suite des atrocités commises, le pays indigné s'attendait à une répression prompte et sévère. Les mandarins, auteurs de ces crimes, et la Cour de Hué qui avait donné ordre de les commettre, ont été effrayés un moment de leur gravité, et des suites qu'ils pouvaient avoir pour eux. Aux premières représentations officielles qui leur ont été faites, ils ont répondu en atténuant la grandeur des faits et en promettant de rendre justice. Leur but était de gagner du temps, de traiter la question par la diplomatie et de la faire tomber peu à peu dans l'oubli. Le premier Régent, principal moteur de ce complot—comme il l'avait été des massacres et du pillage qui, en 1874, affligèrent ma mission à la suite de l'expédition de M. Garnier—se souvient qu'à cette époque il réussit à se faire pardonner tous ses crimes, et à nous faire abandonner par le gouvernemet français, qui alors n'exigea pour nous aucune réparation. Ce haut mandarin n'a encore tenu aucune des promesses faites aux représentants de notre patrie

et le sang des missionnaires français, des prêtres, des chrétiens massacrés en représailles de l'occupation du Tong-King est, jusqu'à ce jour, resté sans aucune vengeance.

Dans le pays, on est très étonné de ce silence sur des excès aussi graves et on croit que la France nous abandonne. Nos ennemis enhardis par leur impunité ne cessent de vexer les néophytes des paroisses ravagées. Ici, ce sont les assassins des prêtres qui forcent les chrétiens sans appui à signer une pièce attestant leur innocence. Là, ce sont des pillards qui, sans rien restituer, se font livrer des reçus en preuve que les biens volés ont été rendus ; et tout cela se fait avec l'nfluence des mandarins, sous l'empire de la menace.

Hier, une lettre m'annonçait que les autorités annamites de Thanh-hoà obligent les chrétiens ruinés à fournir des soldats et à payer le tribut, alors qu'un grand nombre d'entre eux, dispersés à la suite des massacres, n'avaient pu ensemencer leurs champs que les païens ont cultivés. Le missionnaire du district a réclamé, mais les mandarins ont répondu qu'ils ne pouvaient dispenser les chrétiens ni des corvées ni du tribut.

Un des effets les plus graves du manque de répression des massacres et du pillage, est la destruction de plusieurs chrétientés du district inférieur des Châu et Laos appartenant à la province de Thanh-hoà. Là, deux missionnaires et vingt-trois catéchistes furent massacrés au mois de janvier dernier, et les néophytes furent ruinés et cruellement maltraités. Les coupables se voyant impunis viennent de ravager une seconde fois plusieurs chrétientés, il y a à peine quelques jours, à la fin d'octobre. Les malheureux persécutés ont dû quitter leurs montagnes et gagner la plaine à trois journées de distance pour se jeter dans les bras de la mission. Malgré notre pauvreté et les dépenses énormes que nous occasionne la ruine d'une grande partie des paroisses de la mission, je n'abandonnerai pas ces nouvelles victimes de la haine contre la religion et la France. Je leur ai déjà envoyé quelques secours, et des cathéchistes sont chargés de veiller sur eux.

CHINE.

KIANG-NAN

Expulsion des missionnaires de Ou-Ho. — Pillage de leur résidence.

LETTRE DU R. P. DURANDIÈRE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A MGR GARNIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU KIANG NAN.

Ou-Ho, 18 octobre, 1884.

...Après une absence d'un mois, je suis rentré à Ou-Ho avec le P. Gain. Notre voyage n'a point eu le succès que nous en attendions. Nous étions déjà bien installés, contents et pleins d'espérance pour l'avenir. Tout semblait en paix. Nous n'attendions qu'un beau jour pour nous diriger vers Soei-ning-hien, lorsque nous avons été tout à coup victimes d'une violente persécution. En un quart d'heure tout s'est évanoui : consolation, paix et projets d'avenir.

Nous avons été expulsés de notre maison et chassés de la ville par une bande de lettrés secondés de quelques vauriens prêts à exécuter tout ce que leur dirait la malice de ceux qui les dirigeaient.

Le 10 octobre, fête de Saint-François de Borgia, nous venions de dîner et nous étions réunis dans ma chambre vers une heure après midi, quand, apercevant un homme qui poussait la porte, je m'avançai pour le recevoir. En un instant la maison fut envahie par une foule nombreuse s'avançant en silence, mais d'une manière insolente. Quelques-uns se dirigent vers notre appartement et y entrent effrontément.

" Venez, me dit le Père Gain, je crois que ces gens ont quelque affaire à traiter. "

Je m'avance et les invite à s'asseoir. Trois ou quatre des principaux prennent place, et tous ceux qui sont dans la cour jusqu'à la porte d'entrée nous regardent en silence.

A peine avons-nous échangé les premières salutations d'usage que je vois quelques individus s'efforcer d'arracher nos portes de leurs gonds. Je demande doucement la raison de cet acte ; pas de réponse ; on continue sans rien dire. Je sentis alors que nous étions victimes d'un complot mystérieux et entre les mains d'une puissance occulte à laquelle il nous était difficile d'échapper. Le Père Gain, qui de son côté faisait bonne contenance, eut également la même pensée et la même impression, et, sans rien nous communiquer, nous nous résignions à souffrir tout ce qu'on voudrait nous faire subir, sans toutefois rien faire pour provoquer nos insulteurs.

Bientôt l'un de ceux qui étaient venus s'asseoir s'avance vers un groupe et crie à la foule :

"*Ta-cha*, *tue*, frappe."

Immédiatement deux ou trois brigands se précipitent dans la salle et dans nos deux chambres qui étaient contiguës, renversent et brisent tout.

J'eus alors la pensée de me rendre au tribunal pour demander protection ; mais je fus arrêté à la première porte de notre maison : un grand gaillard à figure patibulaire, brutal et féroce entre tous, m'arrache mes lunettes.....je ne vis presque plus rien.....

Au bout de quelques minutes je fus saisi par quelqu'un qui s'était blessé à la main en brisant le mobilier, il me traine hors de la maison, tandis que d'autres me poussent par derrière. Je leur observai doucement qu'il leur était inutile de me traîner, que j'étais prêt à marcher librement là où l'on voudrait me conduire. Alors l'on me lâche sans rien me répondre.

De son côté le Père Gain se trouvait au milieu de débris de caisses, de livres, de tables, etc. Un moment il se laisse pour ramasser, sous le lit, son crucifix qu'un bandit plus endiablé que les autres venait d'y jeter, avec son bréviaire et son chapelet. Il se sent alors saisi par derrière et violemment entrainé dehors. Il crut son heure dernière arrivée

et offrit sa vie à Notre Seigneur. Mais au milieu de la cour, on s'écarte pour le laisser passer. Il m'aperçoit alors sans lunettes près de la porte extérieure.

" Allons au tribunal, " lui dis-je.

" J'y pensais, répondit-il, mais on barre le chemin. "

Nous délibérons un instant, puis apercevant nos catéchistes dans un coin, tristes et abattus, je vais leur demander si on leur a fait du mal. " Non, répondent-ils, nous ne comprenons rien à tout ce qui se passe. "

Tout s'était passé en silence, et c'est précisément ce qui nous donnait raison de craindre. On aurait dit un acte officiel, il ne manquait que la *carte* du mandarin, pour croire qu'on agissait en son nom.

Quand le P. Gain m'eut rejoint, on cria :

" A la porte de l'Est, hors de la ville ! "

Le P. Gain avait perdu sa calotte et un de ses souliers. Nous marchons alors côte à côte vers la porte de l'Est, escortés par une foule menaçante et cependant relativement silencieuse. Je crus qu'on voulait peut-être nous conduire hors des murs dans un lieu écarté pour nous tuer. L'un des catéchistes qui nous suivaient eut la même pensée. Et en effet, on avait vu des enfants s'armer de briques....Nous nous suggérâmes alors mutuellement quelques bonnes paroles de la Sainte Ecriture pour nous réconforter et nous aider à faire généreusement et gaiement notre sacrifice ! Je priai le P. Gain de vouloir bien me donner l'absolution au premier danger de mort, je lui rendrais la pareille...

Nous passons la première porte de la ville, et la foule nous accompagne toujours...Nos persécuteurs nous indiquent clairement la route à suivre ; pas moyen de s'en écarter...Quand nous eûmes passé la seconde enceinte et l'ancienne digue du Hoang-ho, nous n'étions accompagnés que r les *exécuteurs* aux ordres des lettrés. Enfin, nous restâ- s seuls dans la campagne aux pieds des collines situées à st de la ville. Deux catéchistes et deux de nos amis païens us avaient accompagnés. Que faire ? Où aller ? Pas d'ha- s, pas d'argent, on nous a tout volé, et nous n'avons pas me pu sauver notre bréviaire. On nous apprend que nos tements, caisses, lits, ont été pillés et enlevés jusqu'au

dernier en moins de deux heures par les fumeurs d'opium et les mauvaises femmes du quartier, pendant qu'on nous escortait hors des murs.

Ce qui nous inquiétait le plus, c'est la pensée de deux catéchistes que nous avions laissés malades, dont un, assez grièvement. Nous renvoyâmes alors l'un des deux qui nous avaient suivis, avec les deux païens pour leur porter secours. Ils étaient à peine arrivés à la porte de l'Est, qu'ils rencontrèrent le Tche-hien faisant semblant de courir après nous. Celui-ci, ayant reconnu le catéchiste, cessa de nous poursuivre et retourna avec lui dans notre résidence. A la vue du vide complet qu'on y avait fait, il fit entendre un vigoureux " il ne reste rien ! " et versa un pleur de crocodile...

" Fuyez vite, dit-il au catéchiste, je ne puis vous protéger, le Ti-pou gardera la maison. "

Après avoir marché longtemps à travers champs, nous trouvâmes enfin, à 18 lis de la ville, entre deux montagnes, une misérable auberge, véritable écurie, ayant une ouverture de huit à dix pieds de large, sans porte pour la fermer. Le temps était froid et pluvieux, et nos habits fort légers : nous passâmes là une première nuit, couchés sur de la paille chèrement achetée. L'un de nos catéchistes avait heureusement sauvé quelque argent, mais nous étions huit personnes, *quid hoc inter tantos ?*

Le lendemain, je fis mon possible pour avoir accès auprès des tribunaux civils. Ce fut en vain ; depuis le Tao-tai, qui était absent, jusqu'au Tche-hien, j'éprouvai un refus signifitif, c'est-à-dire qu'on me fit comprendre qu'on ne voulait s'occuper de nous que pour nous renvoyer. Cependant un employé du tribunal consentit à nous prêter 6,000 sapèques, et cela pour huit personnes devant faire 3 à 400 lis à travers des chemins affreusement détrempés par les pluies depuis près dix jours.

Il n'y avait plus moyen de songer à rester davantage sous les murs de Su-tcheou : il fallait promptement reprendre le chemin de Ou-ho, sous peine de souffrir de la faim et du froid. Après avoir passé deux jours et trois nuits dans notre pauvre auberge, nous quittâmes le pays avec un véritable serrement de cœur. Nous avions retrouvé nos deux malades.

Nous sommes arrivés sains et saufs à Ou-ho. Dieu soit béni toujours ! A plus tard les autres détails.

Nos pertes matérielles sont relativement considérables. Le P. Gain a absolument tout perdu. Nous n'avons point visité Soei-ning, de peur de tout compromettre ; nous sommes en ce moment trois Pères à Ou-ho, et, dans les circonstances actuelles, nous croyons imprudent de sortir. S'il y avait espoir de traiter cette affaire, je ne balancerais pas à faire le voyage de Ngan hoei, mais je crains de faire des dépenses inutiles et de laisser les Pères dans l'embarras.

Si nos pertes sont grandes, l'espérance, la confiance en Dieu et le courage nous restent plus grands qu'auparavant.

CHINE.

LETTRE DE M. MARTINET, PROCUREUR DES MISSIONS ETRANGÈRES A SHANG-HAI, A MM. LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ETRANGÈRES.

Shang-hai, 10 Décembre, 1884.

Comme je crois vous l'avoir dit précédemment, nos confrères des districts persécutés ont reçu ordre de quitter le pays. M. Terrat est déjà à Tchong-King. Le sous-préfet de Tsen-y exigeait que M. Bodinier fixât lui-même le jour de son départ, et cela afin de pouvoir dire que le missionnaire avait demandé à quitter le pays. Notre confrère s'y est refusé :

" Ce n'est pas à moi à fixer le jour du départ, a-t-il répondu, mais à vous : nous ne voulons partir que forcés."

Le sous-préfet n'osa presser davantage, et les choses en restèrent là. Huit jours après, le 21 novembre, le prétoire envoya à M. Bodinier une pièce officielle venant de la capitale. Elle contient un ordre formel du gouverneur de quitter les églises pour rentrer à la capitale ou être reconduits à la frontière hors de l'empire. Voici la traduction de cette pièce, telle que me l'a envoyée M. Bodinier.

Ordre du Tao-tay-Tchou à son susbstitut à Tsen-y, pour l'expulsion des missionnaires.

Nous, Tao-Tay-Tchou, donnons connaissance des ordres du Gouverneur :

Nous Tao-Tay, avons présenté un placet au Gouverneur dans lequel nous disions : Comme les missionnaires de chaque juridiction s'obstinent à rester hors de la capital les troubles de chaque endroit sont difficiles à apaiser, no invitons en conséquence le Gouverneur à donner de no veaux ordres à l'évêque, afin qu'immédiatement il appel chaque missionnaire à la capitale pour apaiser les esprit

A ces causes, le gouverneur a répondu :

Nous avons pris connaissance de votre placet, en conséquence nous ordonn ce qui suit : Dans les juridictions où les églises n'ont pas encore été pillées,

susdits missionnaires devront venir à la capitale ou passer dans une autre province selon leur commodité. Là où ils habitent une église ou autre lieu dans lequel se font des cérémonies religieuses, les susdits missionnaires devront désormais faire ces cérémonies en leur particulier, et les chrétiens chacun dans sa maison : il ne leur sera pas permis de se rassembler en grand nombre ni d'entrer dans l'église, de crainte d'exciter des rumeurs. Il en sera de même pour les femmes chrétiennes. Nous craignons que le peuple sans intelligence ne profite de cela pour faire naître des troubles. Quant aux églises qui ont déjà été pillées, le mandarin local devra disposer des gardiens à la porte pour empêcher païens et chrétiens d'y entrer. Les missionnaires devront se retirer *ad tempus*, et ne pas pénétrer dans les églises pour éviter le renouvellement des mêmes troubles.

Si, les missionnaires et les chrétiens manquant de prudence et de circonspection et refusant d'obéir à nos ordres, il survient quelque accident non voulu par nous (un massacre), le mandarin local ne pourra être rendu responsable de cette grave affaire et la faute en sera imputée aux missionnaires et aux chrétiens, le mandarin local étant mis par leur faute dans l'impossibilité de les protéger.

A ces causes, nous déléguons le *Gnié-tay* pour transmettre nos ordres par toute la province. Il fera un monitoire officiel à l'évêque pour que celui-ci ait à avertir chaque missionnaire et par eux tous les chrétiens, d'obéir à nos ordres.

De plus il devra ordonner au substitut *Kiang*, en mission à Tsen-y, de faire savoir à qui de droit :

Que les missionnaires, recueillis dans les prétoires, doivent se tenir prudents et réservés, afin de ne pas susciter des affaires ;

Que les mandarins chargés de leur garde doivent veiller à ce que personne ne vienne les voir, de crainte de susciter d'autres affaires au détriment des deux parties.

Ensuite on attendra que le *Gnié-tay* ayant adressé un monitoire officiel à l'évêque Ly, celui-ci ait ordonné aux susdits missionnaires de revenir ensemble à la capitale pour apaiser les esprits et mettre terme aux dangers subséquents.— Que si les susdits missionnaires désirent retourner dans leur propre royaume, on devra immédiatement les conduire et les accompagner jusqu'à la frontière. Quant à leurs propriétés, champs et maisons, tout sera livré au Mandarin local qui les gouvernera.

Que si, en ce moment, il y a quelque achat ou quelque construction en train de se faire, il devra y être sursis *ad tempus*.

Ces ordres seront donnés aux missionnaires de chaque église, quelle que soit leur nationalité, parce que, le peuple ne pouvant distinguer à quel royaume appartient chacun d'eux, il convient de les traiter tous de la même manière.

Tels sont la réponse et les ordres du Gouverneur.

A ces causes, nous *Tao Tay*, ordonnons à notre substitut 'obéir à ces instructions et d'exécuter ces ordres vite et ıns retard.

Le présent ordre est adressé à notre substitut *Kiang teu ıng* en Mission à *Tsen-Y* pour l'examen des affaires.

Donné la 10me année de l'Empereur *Kouan-Siu*, le 29 de la ne lune.

Il n'y a donc plus à espérer que nos confrères puissent

tenir longtemps dans leurs malheureux districts. Et cette mesure inique ne sera-t-elle pas appliquée à tous les missionnaires, non seulement du Kouy-Tcheou, mais du Yun-Nan, du Thibet et encore du Su-Tchuen ? Déjà les menaces faites à nos confrères du Yun-Nan semblent se réaliser. A la capitale, les soldats ont lancé des pierres contre la résidence de Mgr Fenouil et brisé des vitres ; au collège, des malfaiteurs se sont introduits en plein jour dans l'établissement et ont blessé grièvement un élève.

Au Thibet l'on parle de piller et de détruire la résidence de Mgr Biet et de chasser les missionnaires. Pao. tao-tay de Ya-tcheou, a lancé dans le Thibet une proclamation embrouillée, disant que la France attaque injustement la Chine, et que, partout où l'on rencontre des Français, s'ils sont insolents et orgueilleux, on peut les chasser et les battre, sans avoir à craindre de représailles. Cet écrit a été traduit en thibétain et livré à tous les chefs indigènes soumis ou non à Lhassa. Les mandarins chinois craignent que les chefs thibétains n'abusent de cet écrit, en se croyant autorisés à attaquer les missionnaires à Yerkalo et à Bathang, et ils conseillent à nos confrères de déménager et de fuir. Ces nouvelles sont communiquées par Mgr Biet en date du 13 novembre.

Dans le Su-Tchuen, on craint des soulèvements à cause de la misère par suite de la sécheresse et du manque de commerce.

Le *Tsong-ly-Ya-Men* a répondu à M. le Ministre de Russie : " Que, s'il y a eu des soulèvements contre les chrétiens, c'est tout à fait contre sa volonté, puisque ordre avait été donné de protéger les missionnaires et les chrétiens ; que ces ordres allaient être renouvelés ; et que, relativement aux faits du Kouy-Tcheou communiqués par le procureur des Missions Etrangères de Chang-hai, enquête serait faite."

Nous pouvons deviner dès maintenant quel sera le résultat de cette enquête ; le *Tsong-ly-Ya-Men* dira : " Les chrétiens se sont révoltés et l'on n'a fait que réprimer la révolte."

Je tiens M. le Ministre de Russie au courant des nouvelles les plus importantes. Oh ! vienne donc au plus tôt une paix solide et honorable qui mette fin aux maux de nos missions !

Lettre de Mgr Chausse, Préfet apostolique du Kouang-Tong.

Au milieu du désordre actuel, quoiqu'il soit assez difficile d'avoir des relations suivies avec l'intérieur de la province, bouleversée par la persécution, il nous arrive cependant de tous les côtés des nouvelles, qui nous permettent de juger de la violence exercée contre nos néophytes jusque dans les moindres hameaux.

L'orage déchaîné sur la mission par le vice-roi, aidé de Pang-yoc-luu, commissaire impérial, s'est promené partout avec une rage inouïe. Près de trois mille familles ont été ruinées par le pillage, qui continue encore en ce moment, livrées à toutes les brutalités d'une populace surexcitée et sauvage et jetées sans asile à la merci des âmes compatissantes et charitables. Que de souffrances et que de misères ! Ah ! vous, riches et puissants du monde, qui nagez dans l'abondance, que n'employez-vous un peu de votre superflu à soulager vos frères persécutés pour la foi et pour la France ; votre dette serait moins écrasante au tribunal du souverain Juge.

En couvrant de ruines et de désolations le champ du Père de famille, le but de nos persécuteurs était d'arracher du sol la semence de la foi, qu'une génération de vaillants apôtres y avaient plantée avec quelques succès. Le moment était favorable. Les pamphlets du commissaire, les édits des mandarins, engageant ouvertement à l'apostasie, les menaces du peuple, tout cela ne laisse aucun doute.

La malice des autorités chinoises était d'autant plus à craindre, qu'elle se cachait sous les formes de la légalité. En nous renvoyant, les mandarins semblaient subir une nécessité, pour nous soustraire à la vengeance populaire, vengeance pourtant que les gouvernants peuvent toujours modérer ; et, aux yeux des autres nations, dont ils cherchent avec tant de soin l'approbation et l'appui, afin de passer pour un peuple civilisé, ils avaient l'avantage de paraître agir correctement.

Mais, par notre départ, ils enlevaient aux chrétiens leurs protecteurs naturels et tout moyen de défense, et ils pen-

saient que le pillage et la perte de leur fortune suffiraient à les éloigner d'une religion, cause de leurs malheurs. De cette manière, ils auraient atteint facilement leur dessein et enlevé ceux qu'ils regardent comme les auxiliaires de la France. Personne n'ignore en effet que la plupart des Chinois anti européens croient que les missionnaires sont l'avant-garde des royaumes de l'Occident pour envahir l'empire : de là l'opposition incessante contre la propagation de la Foi.

Heureusement la grâce divine opère toujours des prodiges et donne des forces surhumaines à ceux qui combattent sous son étendard. C'est ce qui est arrivé pour nos chrétiens ; c'est ce qui a dérangé les projets des persécuteurs.

Pillés, battus, réduits à la dernière indigence, ils ont répondu, comme les premiers chrétiens, à ceux qui leur disaient : " apostasiez et on ne vous inquiètera plus " ; oui, malgré la terreur à l'ordre du jour, ils n'ont eu qu'une voix à l'orient comme à l'occident : " Mieux vaut mourir " et des milliers de victimes préférant au danger de renier leur foi, l'exil et la misère, ont abandonné leur village avec leurs femmes et leurs enfants.

De rares exemples, comme toujours, ont sans doute attristé nos cœurs ; mais déjà plusieurs renégats sont revenus de leur faiblesse ; et quand la paix ramènera l'espérance dans ces campagnes dévastées, j'ai la confiance que ces plantes, desséchées par la peur, reprendront leur sève première aux rayons du soleil qui éclairera notre retour parmi eux. Que ce temps nous paraît long !

Vers la partie orientale de la province où sont nos plus belles chrétientés, les coups, dès le début, ont été moins violents. Les mandarins semblaient s'engager avec timidité parmi ces montagnards, pleins de foi et de vigueur. Les chapelles n'avaient pas été scellées et les payens faisaient cause commune avec les chrétiens, pour empêcher le désastre. Les districts du P. Laurent et du P. Verchère avaient été presque indemnes de toute vexation.

Cela ne devait point durer ; le démon veillait à son poste : *circuit quærens quem devoret ;* il préparait ses moyens d'attaque, et il faut croire qu'il avait pris conseil, car ses plans étaient si bien inventés, que, sans un point un peu faible, i eût remporté une victoire complète.

Il machina dans l'ombre la trame d'un complot dont il avait tous les fils et en mit toute la responsabilité sur le compte des chrétiens. Ils devaient se soulever en masse et venir en aide aux Français : les canons, les fusils, les armes de toute espèce étaient prêts et cachés sous terre. On n'attendait plus que le moment favorable. Dans la pièce d'accusation adressée secrètement au vice-roi, le nom des principaux chefs choisis parmi les chrétiens les plus influents, était désigné avec précision... Il y avait même trois missionnaires qui se tenaient cachés pour prendre, à l'heure voulue, la direction des rebelles !

Tout était si clairement établi, que le vice-roi effrayé, envoya aussitôt un commissaire avec plein pouvoir, et donna l'ordre à l'autorité militaire de se transporter immédiatement avec un corps de troupe, dans le district indiqué.

Heureusement dans le voisinage, vivait un petit mandarin, dont la vigilance aurait été en défaut, si le complot eût été réel. Comment ? une rébellion se serait organisée à ses côtés et à son insu ! Le cas était grave : son globule et sa place étaient menacés.

Averti de l'accusation, il fait venir les chrétiens qu'il connaissait de longue date et les interroge. Ceux-ci, étonnés, protestent avec force.

Alors le mandarin s'empresse de démentir l'accusation auprès du vice-roi, l'assurant que le pays était tranquille et que les chrétiens ne songeaient à rien moins qu'à la révolte.

Mais les ordres étaient reçus...trois cents soldats arrivaient à marches forcées et envahissaient bientôt la contrée.

Ce fut comme une nuée de sauterelles s'abattant sur un champ de verdure...La chapelle du Père Verchère reçut la première visite ; elle fut pillée,selon l'habitude, puis scellée...Les portes des chrétiens furent enfoncées, les images déchirées, et les meubles brisés. A Nopo, où le P. Laurent administre de 1,500 à 2,000 fidèles et possède deux ou trois oratoires, outre le pillage habituel, le mandarin avait donné l'ordre de saccager dix-huit chapelles. Où les trouver ? Bah ! Vous croyez qu'un Chinois est embarrassé pour si peu ! Détrompez-vous. Le voilà en règle. Les dix-huit chapelles sont scellées !...Il a chassé les chrétiens de leurs maisons et a apposé son papier à cachet rouge sur les portes.

" Ce sont nos maisons, disaient les chrétiens, nous n'avons pas d'autre habitation."

" Et qu'importe? Ne priez-vous pas dans cette pièce ? Donc c'est une chapelle, je dois la sceller..."

Et voilà nos pauvres néophytes sans asile, obligés de chercher ailleurs un abri.

Le plus grand mal produit par le passage des soldats est l'excitation générale contre les chrétiens. Depuis lors plus de vingt familles ont été chassées ; tout le pays est en feu. Les payens les pressent d'apostasier. Mon Dieu ! Quel avenir ! Et ce district était si beau !

Tout près de là dans le *Loc fong*, se trouvait le centre de la prétendue rébellion. Le P. Teurtrie me donne les détails suivants :

" Le pillage des maisons chrétiennes, me dit ce missionnaire, continue dans mon district, si bien qu'aujourd'hui, il y a plus de 150 familles ruinées. Grand nombre de fidèles ont quitté leur village : d'autres sont partis à l'étranger. Beaucoup d'entre eux, n'osant sortir de peur des payens, sont peut-être condamnés à mourir de faim, car j'ai appris que, dans nombre d'endroits, les chrétiens n'ont pu faire la récolte du riz, et que les payens se sont chargés de le couper.

" A Sin-Tien, où j'avais une petite chapelle, les Chinois se sont précipités en foule dans les habitations, vociférant mille blasphèmes contre la religion ; ils pillent et brisent tout ce qu'ils ne peuvent pas emporter. Dans une chambre, ils rencontrent une pauvre chrétienne, allaitant son enfant de trois ou quatre jours ; mais les monstres s'avancent, arrachent l'enfant du sein de sa mère et le jettent violemment par terre. Le pauvre petit meurt. Mais un ange de plus montait au ciel.

" D'autre part, les payens se rassemblent et cherche le moyen d'attaquer le village de Na pou ; mais, comme les chrétiens sont nombreux, ils n'osent pas en venir aux mains. Pour compenser cet échec, ils attendent la nuit et se dirigent vers les montagnes où habite seul un pauvre charbonnier, qu'ils haïssent tout particulièrement. Au bruit qu'il entend, le malheureux se lève et sort. Il est saisi et garrotté,

puis chacun le frappe à l'envi. Il est sans connaissance et l'un d'eux veut encore le transpercer de sa lance ; les autres l'arrêtent en disant qu'il est mort, et tous se retirent fiers de leur exploit. Ce brave chrétien a été broyé sous les coups, il a les bras et les jambes rompus et tout le corps meurtri.

" A Traï-haï-Tsia, les mandarins, accompagnés du commissaire, sont venus six fois, et six fois ils ont poussé les pauvres néophytes à renoncer à la religion des Français. Grâce à Dieu, aucun n'a failli, ils se sont tous montrés fermes dans la foi.

" Un jour plusieurs mandarins viennent s'installer à la chapelle, ne trouvant pas ma chambre assez convenable. L'un des chrétiens les prie de ne pas entrer parce que c'est le temple de la prière.

"—Je suis mandarin, répond le plus exalté, j'entrerai si cela me plaît."

" Tous alors de pénétrer dans le Shong-tang, où, après avoir tourné en ridicule les images et les inscriptions pieuses, ils procédèrent à l'interrogatoire.

"—Toi, qui es-tu ?

"—Je suis Chinois, comme le *grand homme.*

"—Tu es chrétien.

"—Oui, je suis chrétien.

"—Tu veux te révolter contre l'empereur et ainsi aider " les Français ?

"—Le grand homme sait bien que ce n'est pas vrai.

"—Vous êtes accusés auprès du vice-roi et vous savez que " je puis vous condamner.

"—Le grand homme jugera comme il lui plaira ; mais il " sait bien que nous ne sommes pas coupables.

"—J'ai appris que vous étiez très contents quand les " *diables d'étrangers* avaient la victoire ; c'est déjà un crime " contre l'Empire.

"—Le grand homme a été mal renseigné. Nous sommes " Chinois et nous désirons que la Chine soit prospère.

"—Il faut abandonner la religion des étrangers et repren- " dre la religion de l'Empire, sinon malheur à vous !

"—Le grand homme fera ce qu'il lui plaira, mais je " désire conserver ma religion."

" Alors tous les mandarins en fureur se répandaient en imprécations violentes contre la religion, contre les Français et contre les chrétiens.

" Le magister qui me racontait ces interrogatoires m'a affirmé que les mandarins ressemblaient à des tigres furieux..."

Telles sont les nouvelles de cette région naguère encore si prospère. Les mandarins n'ont pas osé emprisonner les néophytes, parce que leur innocence était palpable ; mais le mal grandit ; les payens se croient maintenant obligés de persécuter les chrétiens pour être de bons patriotes.

En ce moment plus de la moitié de nos villages sont détruits et chaque jour le nombre augmente. Jusqu'ici nous avons pu subvenir aux besoins de nos malheureux chrétiens qui ont fui à Hong-Kong et à Macao. Mais, dans l'intérieur, combien de misères qu'il est impossible d'atteindre : combien peut-être sont destinés à périr de faim durant l'hiver !

Ayons confiance cependant et espérons que la tempête passagère que nous traversons nous purifiera, et que lorsque la paix reviendra, le bon Dieu saura nous dédommager de ces tristesses par une moisson plus abondante.

P. S.—Nos prêtres chinois commencent à pouvoir parcourir les districts persécutés, ce qui a été impossible pendant les mois de septembre et d'octobre aux environs de Canton. Les PP. Bernon, Ferrand, Mérel, restés dans l'intérieur, se portent bien. J'espère qu'ils n'ont plus à craindre. Le Père Ferrand n'est cependant pas sans inquiétude.

TONG-KING.

Lettre de M. Lesserteur, directeur au séminaire des Missions Étrangères de Paris.

Il n'est pas de courrier venant du Tong-King qui ne nous apporte l'annonce de quelque nouveau désastre subi par la mission du Tong-King occidental. Le nombre des chrétientés ruinées par les brigands qui désolent le pays dans tous les sens est incalculable.

Je vous envoie aujourd'hui quelques extraits d'une lettre que m'a adressée le P. Hébert (1), dont le district comprend six paroisses administrées par les prêtres indigènes, et situées dans la province de Thanh-hoa, non occupée par nos troupes.

C'est dans cette province que commença, il y a quatorze mois, la persécution par laquelle les mandarins cherchèrent à se venger des glorieux faits d'armes de notre corps expéditionnaire et dont furent ensuite victimes, dans le district de la partie montagneuse, six missionnaires et de nombreux catéchistes.

"...Jusqu'ici la province de *Thanh-hoa* n'est pas encore en paix. Les prêtres indigènes chargés des paroisses de *Nhan-lo* et de *Ké-bén* sont toujours obligés de se tenir cachés, et les chrétiens, loin d'avoir été indemnisés, sont toujours exposés aux vexations des mandarins. Ceux-ci, voyant que les Français ne réclament rien d'eux, obligent nos néophytes à livrer l'impôt des champs qu'ils n'ont pu ensemencer, et

(1) Dans une lettre à Mme Béchet, la mère du jeune martyr lyonnais, M. Robert, missionnaire à Ké-rua, donne les détails suivants :

" Le jour anniversaire de la mort du P. Béchet, le P. Girod s'est rendu à Ké-Dai, pour célébrer le glorieux triomphe de votre bien aimé Gaspard. C'est à Ké-Dai, non loin de la cure, que son corps attend le jour de la résurrection.

" Une circonstance que vous ne connaissez peut-être pas : le P. Hébert est détesté des mandarins de Thanh-hoa, car il leur a donné plusieurs fois du fil à retordre, et c'est lui que l'on croyait massacrer lorsqu'on a mis votre fils à mort. Il est à peu près sûr que, si les bourreaux de Gaspard avaient su que celui qu'ils avaient entre leurs mains n'était pas le P. Hébert, ils l'auraient relâché sans lui faire aucun mal.."

forcent les villages chrétiens incendiés et ruinés de fond en comble à fournir leur contingent de soldats, comme avant les massacres.

" *Thanh hoa* est actuellement un foyer de révolte contre les Français ; c'est là que se retirent tous les mécontents et tous les mandarins chassés des provinces du nord. Un grand nombre de mandarins de la capitale y ont établi leur résidence, et le trop fameux ennemi de la France et des chrétiens *Tôn-thât-Tuyét* vient d'y envoyer sa femme et ses trois fils. L'anarchie la plus complète règne dans la partie montagneuse.

" Quant aux coupables qui ont massacré et pillé les chrétiens, non seulement on ne les recherche plus, mais on a même relâché ceux que l'on avait emprisonnés d'abord. Les deux principaux organisateurs des massacres se promènent librement avec éclat dans les rues du chef-lieu de la province.

" Je suis toujours à *Phuc-nhac*, dans la province de *Ninh-binh*. Je me suis rendu à *Ké-bén*, pour la première fois depuis les massacres, le 2 novembre dernier, et j'y ai célébré la Sainte Messe afin d'administrer le viatique à un malade. Les pauvres chrétiens des villages environnants sont venus me raconter leurs malheurs : leurs maisons ne sont pas encore reconstruites, et il ne reste plus rien des anciennes. Les païens ont tout emporté, jusqu'au charbon provenant de l'incendie.

" J'ai visité avec la plus profonde tristesse le tombeau, ou plutôt l'amas de terre qui recouvre les restes de 80 chrétiens de Ké bén, brûlés ensemble dans l'église du village.

" En voyant le dénûment absolu de ces pauvres chrétiens, en entendant sur les lieux le récit de leurs malheurs sans nombre, dans l'impuissance de leur venir en aide, je me mis à pleurer avec eux. Ils me supplièrent de rester, mais Mgr Puginier venait de m'écrire que la prudence ne me permet tait pas encore de le faire.

" Dans mon seul district, le nombre des chrétiens massacrés est de plus de 250 ; plus de 40 chretientés ont été brûlées ou saccagées, et les églises livrées aux flammes.."

TONG-KING.

LETTRE DE MGR. PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Hâ-nôi, 5 décembre 1884.

Dans le district de Son-Tay, la paroisse de Sông-Chay est toujours dispersée. Le curé avec ses catéchistes et ses élèves, les religieuses annamites et les chrétiens se sont fait des radeaux en bambous et ont descendu le Sông-Cà, jusqu'auprès de Tuân-hac où ils mènent une existence misérable, sous la protection de quelques canonnières de guerre françaises, vivant de tubercules qu'ils vont chercher dans les montagnes voisines.

C'est déjà la troisième fois, depuis le mois d'avril dernier, que ces malheureux chrétiens ont dû fuir de leurs villages pour échapper à une forte bande de Pavillons Noirs qui ravagent le pays, pillent et incendient les maisons et massacrent ou emmènent prisonniers les habitants dont ils peuvent se saisir. Un grand nombre de jeunes gens et de jeunes femmes sont tombés entre leurs mains, et il ne nous a pas encore été possible de les racheter ou de procurer leur évasion. Ces pauvres chrétiens ont tout perdu et sont ruinés par les privations et les souffrances qu'ils subissent depuis huit mois. Pour surcroit de malheur, ils n'ont pu faire la récolte du riz d'automne et ils vont perdre les graines oléagineuses que rapportent leurs forêts, car la saison de les cueillir est déjà avancée. A differentes reprises, je leur ai envoyé des secours que je trouvais considérables, vu la modicité de nos ressources, mais qui en réalité n'étaient pour eux qu'un léger soulagement de deux ou trois jours.

Dernièrement le colonel Dugenne, de la Légion étrangère, a été envoyé par le général Brière de l'Isle, commandant en chef, pour attaquer avec une colonne de 700 hommes, cette bande de Chinois forte de 2,000 brigands, et solidement retranchée dans plusieurs forts au-dessous du Tuyen-Quang.

L'attaque a été vive et le combat a duré quatre heures. L'ennemi, se voyant cerné, a abandonné subitement ses positions, laissant au pouvoir des Français une bonne quantité d'armes et 60,000 cartouches de fusils se chargeant par la culasse. Il a eu de 450 à 500 hommes tués ; on ne connaît pas le chiffre de ses blessés. Ce brillant fait d'armes a coûté aux Français la perte d'un lieutenant et de onze soldats tués ; un sous-lieutenant et 23 hommes ont été blessés. Le lendemain, 21 novembre, la colonne attaquait une seconde bande de Pavillons Noirs forte de huit cents hommes, retranchés dans un autre poste où elle gardait un grenier de riz couvert par les forêts. Là, il n'y a pas eu de combat sérieux, car l'ennemi s'est enfui, laissant ses provisions au pouvoir des Français. Les Chinois se sont retirés, partie vers le Nord-ouest, partie vers l'Ouest, dans les forêts situées entre le fleuve Rouge et la rivière Claire.

La paroisse de Sông-Chay reste toujours exposée aux ravages de ces bandes ennemies, et je crains bien que les chrétiens ne puissent regagner leurs anciens villages d'ici à quelque temps.

La paroisse de Bau-No, relevant aussi du district de Son-Tây, a pareillement eu beaucoup à souffrir des incursions des Pavillons Noirs. Bon nombre de chrétiens, qui s'étaient réfugiés à Son-tay, au mois de février dernier, ont voulu, au mois de juin, regagner leurs villages respectifs. Ils ont eu quelques jours de tranquilité, mais les bandes ennemies que l'on croyait plus éloignées ont envahi les villages à l'improviste, ont pillé les biens, massacré grand nombre d'habitants qui ont été surpris la nuit, et ont emmené prisonniers des centaines de néophytes. Les deux tiers de la paroisse de Bau-No, forte de 2,500 âmes, ont été saccagés par les brigands et ont perdu le peu de biens qu'on avait pu sauver lors des pillages précédents.

La paroisse de Du-Bo, dépendant du même district, vient aussi d'être ravagée en partie. Le curé, dénoncé aux Pavillons Noirs, a dû s'enfuir au moment où il était occupé à reconstruire quelques cases pour servir d'église et d'habitation, car tout avait été pillé et brûlé précédemment. Il n'a pas encore pu rentrer dans sa paroisse où sa vie serait en très grand danger.

Dans la province de Thanh-hoà, les chrétiens Chau et laotiens qui ont eu dernièrement leurs villages détruits, comme je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, errent encore dans les montagnes, sans prévoir le jour où ils pourront rentrer dans leur pays.

Leur récolte d'automne est perdue et ils restent exposés pour longtemps à toutes les horreurs de la famine.

Les deux paroisses de Nhânh-lo et de Ké-bên, appartenant au district de Thanh hoà, et qui ont été complètement dévastées, lors des massacres de janvier, sont toujours soumises aux plus cruelles épreuves.

Malgré mes incessantes réclamations au sujet des massacres *de sept missionnaires, d'un prêtre indigène, de soixante-trois catéchistes et de plus de deux cents néophytes*, et au sujet du pillage et de l'incendie des villages chrétiens, crimes commis officiellement en plein jour par les autorités annamites de la province, je n'ai encore pu obtenir, depuis un an, aucune justice, aucune réparation. Nos ennemis restent toujours paisibles possesseurs des biens qu'ils ont volés à la mission et aux néophytes et continuent à chanter victoire, se prévalant de leur impunité. Que d'avanies ils ont fait subir aux chrétiens après leur rentrée dans leurs anciens villages, que de vexations ils ont exercées contre eux ! Le poison, les assassinats en secret, tout a été employé pendant plusieurs mois, sans qu'il m'ait été possible d'obtenir la moindre protection en faveur de ces malheureuses victimes de la haine de la religion et surtout de la France. Les mandarins les forcent depuis longtemps à livrer l'impôt, même des champs qui leur ont été enlevés par leurs ennemis, à fournir les corvées militaires, et cependant tout le monde connaît leur profonde misère et leur dénûment le plus complet.

Mais si je m'intéresse à la misère corporelle de ces néophytes abandonnés, je suis bien sensible à leur abandon spirituel. Voilà, en effet, un an que les deux districts de Chau et de Laos et les deux provinces de Nhanh-lo et de Ké-bên, appartenant les uns comme les autres à la province de Thanh-hoà, voilà, dis-je, *un an*, qu'ils sont privés de leurs pasteurs. La gravité de la situation et les dangers imminents auxquels seraient exposés les prêtres, ne me permettent

pas de leur en envoyer sans les vouer à une mort certaine. Voilà donc huit milles néophytes privés depuis un an de tous secours spirituels et des consolations de la religion qui leur seraient cependant nécessaires maintenant plus que jamais, pour les soutenir dans les épreuves et, au moment de la mort, les préparer à paraître devant Dieu !

Quand je songe à cet état de chose, et j'y réfléchis souvent, j'éprouve une profonde tristesse, et je trouve la vie pénible, voyant surtout que je n'ai rien obtenu pour améliorer la situation spirituelle et corporelle d'un si grand nombre de chrétiens. Dans l'amertume de mon âme, je me surprends à penser que ceux qui devraient rendre justice à des innocents opprimés et ne le font pas, assument une responsabilité énorme. Ils n'y songent pas, mais ce n'est pas l'oubli qui leur en fera éviter les conséquences funestes. Cependant, au milieu de ces pénibles impressions, je me sens rappeler à la patience en songeant que la justice n'est pas de ce monde et que la persécution est l'état habituel de l'Eglise. Ce sont les tribulations qui la purifient, la fortifient, lui donnent de la vertu et la font grandir par la grâce de Dieu qui sait tirer le bien du mal, et la rend plus florissante que jamais au moment où l'on croyait tout perdu.

Oui, j'ai la ferme confiance, je dirai même la conviction intime, que Dieu réserve à la mission du Tong-King occidental des jours heureux et des grâces de conversions éclatantes. Je n'en serai peut-être pas le témoin, car me voilà dans la cinquantaine, et la vie s'use vite au milieu des tribulations Mais peu importe, j'ai succédé à mes prédécesseurs qui n'ont pas eu moins de mauvais jours, et, à plusieurs époques, j'ai eu la consolation de cueillir dans la joie ce qu'ils avaient semé dans les larmes. D'autres récolteront après nous la moisson que les apôtres d'aujourd'hui auront arrosée de leur sueur et, les plus heureux, de leur sang.

Je reçois à l'instant des nouvelles inquiétantes pour les districts des Chau et Laos et pour les paroisses de Thanh-hoà. Un des auteurs des massacres précédents a dit à un catéchiste envoyé par moi pour visiter secrètement les néophytes, victimes de la persécution, que l'on préparait de nouveaux massacres et que, cette fois, tous les chrétiens doivent.

être exterminés. Il lui a dit aussi que l'un des mandarins, principaux auteurs des derniers malheurs, rappelé d'abord à Hué pour donner un semblant de satisfaction, venait d'être renvoyé à son poste et replacé dans ses anciennes fonctions pour exécuter le complot. Le catéchiste entendant ces communications s'est enfui secrètement, et, arrêté en route, il n'a échappé à la mort que par une protection spéciale de Dieu, car on avait décidé de l'exécuter avec son guide chrétien. Je vous donne la nouvelle telle que je l'ai reçue du catéchiste lui-même, sous toute réserve, sans oser encore croire au rétablissement du mandarin dans sa place précédente. Cet acte, en effet, serait, de la part du gouvernement annamite, une insulte et une provocation trop évidente contre les représentants de la France que l'on a intérêt à ménager au moins extérieurement.

Quant au projet de massacres, je n'ai que trop de raisons de les craindre. Bien que l'on prétende que de pareils excès ne sauraient recommencer sans danger pour les mandarins, moi je suis convaincu et j'ai malheureusement les antécédents pour preuves, qu'ils peuvent encore être commis avec la même chance d'impunité pour ceux qui ourdiraient le complot dans le secret et pour ceux qui l'exécuteraient. Après les atrocités dont nous avons été témoins et l'impunité que tout le monde trouve étrange, nous devons nous attendre à tout, et être toujours prêts aux plus grands malheurs.

CHINE.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DE M. MARTINET AUX DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ETRANGÈRES DE PARIS.

Chang-hay, 23 décembre 1884.

Les nouvelles de nos missions de l'intérieur de la Chine sont à peu près les mêmes qu'il y a quinze jours, rien de nouveau ne m'a été signalé du Kouy-Tchéou ; M. Bodinier est arrivé à Tchong-Kin le 3 décembre et devait en partir vers le 12 pour descendre à Chang-hay.

Au Yun-nan, les Mandarins redoutant qu'on en vint aux dernières extrémités, ont enfin donné un édit pour la sécurité du collège de la Mission. Nos confrères sont un peu rassurés, et Mgr Fenouil croit pouvoir faire sa visite dans la mission comme les autres années. Enfin, au Thibet, tout était assez calme en date du 22 novembre, malgré les excitations du mandarin de Yatchéou.

De graves événements se sont passés en Corée dans le commencement de ce mois, le 4 décembre. Les récits que l'on a reçus jusqu'à présent sont un peu contradictoires. Les uns disent que les Japonais, voulant expulser les Chinois de Corée, auraient massacré les principaux ministres coréens s'appuyant sur les Chinois. D'autres, et c'est la version qui semble aujourd'hui la plus probable, prétendent au contraire que les Chinois, ou mieux le parti que les Chinois soutiennent, le parti antiprogressiste, aurait essayé de massacrer les ministres coréens du nouveau régime. Quoi qu'il en soit, l'émeute a commencé pendant un dîner donné pour l'inauguration du nouvel hôtel des postes, dîner auquel se trouvaient les principaux résidents européens et japonais et les ministres du nouveau régime.

Un des ministres fut grièvement blessé. Les soldats japonais se massèrent autour du palais du roi pour le protéger.. Ils y furent attaqués par un millier de soldats chinois et la populace de Séoul... Accablés par le nombre, les Japonais

n'étaient que cent-quarante, et voyant leurs provisions s'épuiser, ils battirent en retraite jusqu'au port de Ien-Chuan, d'où ils renvoyèrent à Nagasaki les blessés, les femmes et les enfants. Chinois et Japonais lancent maintenant des navires de guerre en Corée, mais le bruit court que le gouvernemeut chinois a déjà infligé un blâme au général qui commande ses troupes à Séoul, et qu'un grand mandarin a reçu ordre de se rendre immédiatement en Corée pour rétablir la tranquillité.

La Chine craint des complications avec le Japon et parait disposée à faire des excuses. J'ignore si nos confrères auront eu à souffrir dans cette émeute. Je n'ai reçu d'eux aucune lettre depuis ces affaires.

LETTRE DE MGR CHAUSSE, COADJUTEUR DE CANTON, A M. LE SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Hong-Kong, le 18 décembre 1884.

Quoique la persécution sévisse avec moins de vigueur dans les environs de Canton, faute d'aliments à dévorer, elle trouve encore le moyen de nous suivre dans bien des endroits.

Le 8 décembre, à neuf heures du matin, notre résidence de Canton a été incendiée et complètement brûlée ; elle était située dans notre enclos, entourée de murailles de tous côtés. Personne ne pouvait y pénétrer que les soldats chargés de garder notre propriété. D'où est venu le feu ? Je l'ignore : mais tout le monde s'accorde à dire que ce sont les soldats eux-mêmes qui sont coupables. Comment et pourquoi ? je dois le dire : il parait que tous les objets ayant de la valeur avaient été volés par ces braves ; malgré les scellés des mandarins, ils avaient enfoncé les portes et les fenêtres et mis la main sur tout ce qu'ils avaient rencontré. C'est d'ailleurs une manière employée en Chine par les vaillants défenseurs de la patrie. Ils se compensent ainsi de l'argent que les mandarins ne leur donnent pas.

Le bruit courait alors que nous allions rentrer : comment cacher leur larcin ? Vite, ils mettent le feu. On dira que

c'est un accident, que c'est quelque malveillance de la rue, enfin je ne sais quoi. Toujours est-il que c'est une perte considérable pour la mission. Outre qu'il nous avait été impossible d'emporter beaucoup d'objets, pour ne pas trop épouvanter nos chrétiens et ne pas attirer l'attention de la foul qui s'était ameutée le jour précédent, nous comptions aussi sur la parole des principaux mandarins qui nous avaieut promis de conserver intact, jusqu'à notre retour, tout ce que nous laisserions dans nos chambres.

La maison n'était pas belle ; mais nos archives, nos livres, nos meubles, nos ornements et mille autres objets que l'on se procure avec le temps, tout cela a disparu. Nous n'aurons plus même le nécessaire pour célébrer la messe à notre retour.

Aujourd'hui, il ne reste plus que notre église et les deux orphelinats. Encore il parait que ces derniers ont été complètement dévalisés. Nos enfants n'avaient pu emporter leurs couvertures et habits d'hiver.

D'ailleurs personne ne soupçonnait, au moment du départ, que les choses tourneraient de cette manière. Nous avions laissé un prêtre chinois à l'orphelinat des garçons avec une quinzaine d'élèves, espérant que leur qualité de Chinois leur permettrait de garder le poste. Mais tout changea, quand le vice-roi voulut publier ses édits barbares contre les Français. Le chef militaire qui veillait sur notre propriété reçut l'ordre d'expulser nos enfants et de ne laisser pénétrer personne dans notre enclos.

Nous sommes donc à peine rassurés sur nos deux orphelinats. Cependant j'ai la confiance que les Chinois reculeront devant les conséquences d'un crime pareil. Depuis le 8 décembre, il parait en effet qu'on a augmenté le nombre des soldats et que des ordres sévères ont été donnés.

Ce sont probablement les ordres de Péking qui ont produit un léger revirement dans les esprits. Par une dépêche qui m'a été transmise de la légation, le Tsong-li-yamen a répondu favorablement à M. Popoff, ministre de Russie, qui avait, sur ma demande, adressé une lettre énergique à la Chancellerie chinoise. Le gouvernement impérial affirme qu'il a envoyé l'ordre au gouverneur général des Deux-

Kouang, de faire respecter les chrétiens dans toute l'étendue de sa juridiction, et de s'en tenir aux dispositions développées dans l'édit impérial du 26 août.

Tout cela est très bien ; mais, comme nous n'avons pas d'agent russe dans la province, cette bienveillance restera lettre morte. Tant que nous n'aurons pas obtenu officiellement de rentrer au Kouang-tong et de rouvrir nos chapelles scellées par les autorités, il est évident que nos chrétiens seront dans une position très difficile, et soumis aux vexations d'un voisinage hostile.

Dans l'incendie de notre résidence, j'ai absolument tout perdu. De tous mes livres, il ne me reste plus qu'un bréviaire et l'ouvrage du P. Caussette que j'avais apporté avec moi. Si, par votre influence, vous pouviez nous aider à remplacer quelques objets des plus nécessaires, je vous serais très reconnaissant. Il nous faudrait des missels, des livres de piété, des ornements, du linge. Je me permets de rappeler que nos besoins sont immédiats et qu'il est de toute nécessité de venir à notre secours le plus tôt possible.

Lettre de M. Barrier, a Mgr Foucard, préfet apostolique du Kouang-si.

Koût-tsin, 25 octobre 1884.

.....Je viens ajouter ma petite page à l'histoire de nos persécutions au Kouang-si. Le 19 de ce mois, vers le milieu de la nuit, j'ai reçu la visite des voleurs. Comme signal d'attaque, une énorme pierre lancée contre la porte de la maison la brise et l'enfonce. Aussitôt commence un tapage d'enfer : ce ne sont que des cris furieux, des coups de feu nombreux, des coups de haches contre les portes. Mes gens plus morts que vifs n'opposent pas la moindre résistance. La porte de ma chambre cède enfin ; alors je me présente devant les envahisseurs :

"—Me voici, prenez ce que vous voudrez, ne faites de mal à personne."

Mais eux, sans rien entendre, ont déjà fendu mes habits avec leurs coutelas et me dépouillent presque complètement.

Ils me prennent par les cheveux et me traînent par terre. Ils se mettent deux à me frapper à coups de pied, à coups de poing, dans le dos, sur la poitrine. L'un d'eux me pose le pied sur les épaules et, au moyen de la queue chinoise, me tenant la tête un peu relevée, il me crie :

"—Je veux te tuer."

"—Comme tu voudras, lui répondis-je, mais épargne les personnes qui sont ici."

Et comme s'il voulait ajouter l'effet aux paroles, je sens le froid du couteau qui me frise le cou, et m'attends à sentir s'il est bien difficile de mourir. La pensée me vint alors que le disciple n'est pas au-dessus du Maître et j'éprouvai un sentiment de joie intense, car, somme toute, n'est-ce pas pour Jésus et les âmes que nous venons en Chine et que nous sommes exposés à toute persécution ? Je ne sais trop si les voleurs voulaient seulement m'effrayer ou me tuer plus tard, toutefois ils me relèvent brusquement et me conduisent dans ma chambre. Ils me présentent deux revolvers sur la poitrine :

"—Ne remue pas ou nous te tuons."

Je vois le pillage de la maison. Ils sont une vingtaine, armés jusqu'aux dents ; tout est emporté, brisé.

En fouillant partout, ils trouvent une petite caisse, qui ne contient guère que des médailles, des crucifix et des chapelets : elle rend un son qui les charme. A ce bruit les deux brigands qui me surveillent et qui paraissent être les chefs de la bande s'emparent de la précieuse caisse et l'emporte. Les autres voleurs continuent toujours à piller. Pour moi, n'étant plus surveillé, je me sauve, franchis le mur et me mets hors de l'atteinte des bandits. Je remercie Dieu d'en avoir été quitte à ce prix. J'ai écrit force lettres aux mandarins ; toujours belles promesses, et satellites toujours aussi insolents.

L'unique cause qui a amené ce nouveau malheur vient de mauvais bruits qui ont cours ici depuis la reprise des hostilités entre la France et la Chine. Ce qui nous a fait le plus de mal, c'est la proclamation du vice-roi de Canton qui promettait de fortes primes à qui s'emparerait des *soldats français*, ici on traduisait *soldat français* par *Diable d'étranger*.

Les satellites ont donné le branle et ont crié plus fort à Koù-moù d'abord :

" On le tuera votre *Diable d'étranger*, et, vous chrétiens, vous y passerez comme lui."

A Koù-tsin ensuite : " Nous verrons s'il restera encore longtemps ici, et si dans un mois la maison sera debout."

A Pin-tien, enfin, les satellites emportent une image de la Sainte Vierge qui est à l'école, renversent bancs et tables, vont déchirer les inscriptions pieuses dans les maisons des néophytes et leur disent qu'on a promis 800 taêls à qui s'emparerait du Père et 50 à qui prendrait un chrétien.

Après cela, inutile de vous dire que les chrétiens sont épouvantés et que j'ignore si je pourrai moi-même tenir le poste bien longtemps. Je vous prie de demander au bon Dieu pour moi la grâce de dire : " *fiat voluntas tua* " avec toute la sincérité et le zèle possibles.

NOUVEAUX MARTYRS EN CHINE.

LETTRE DE M. BOURGEOIS, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PROVICAIRE APOSTOLIQUE DU YUN-NAN, A M. CHIROU, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS.

28 novembre 1884.

Je reçois à l'instant la nouvelle de désastres plus grands encore que ceux qui accompagnèrent le massacre de M. Terrasse et de ses chrétiens. Je n'ai que le temps de vous copier une partie de la lettre de M. Chareyre adressée à Mgr Fenouil. Ce missionnaire administre le district de la ville de *Kiéou-iâ-pin* sur la frontière du Su-tchuen ; il était en butte depuis plus d'un an aux persécutions des païens. Nos réclamations auprès des grands mandarins de la ville n'obtinrent aucun résultat ; les petits mandarins de la ville profitèrent de ce silence des autorités supérieures pour fermer les yeux, eux aussi, sur les menées des brigands ; enfin les choses en arrivèrent à un tel point que, fort heureusement, la plupart des chrétiens allèrent se cacher dans la campagne chez leurs parents ou leurs amis. M. Chareyre resta à son poste jusqu'au dernier moment et, comme on le verra, n'échappa à la mort que par une protection visible de la divine Providence.

Hông-Poù-So, le 19 novembre 1884.

" Monseigneur,

" *Consummatum est !* L'œuvre d'iniquité est accomplie. ! sang des Martyrs a coulé plus abondant que dans n'impor quelle persécution suscitée en Chine. Je vais vous donn les détails parvenus à ma connaissance. Vendredi dernie toute la journée se passa dans la tristesse ; à chaque insta on venait m'avertir que la nuit suivante devait voir l'exte

mination du nom chrétien. J'envoyai encore mes deux catéchistes au prétoire : les deux mandarins leur conseillèrent de traiter avec les brigands. Je donnai plein pouvoir à mes catéchistes, leur disant que j'offrais de bon cœur ma tête et tout ce qui m'appartenait pour sauver mes néophytes. Afin de mieux nous tromper, les mandarins dirent qu'il ne s'agissait que de trouver quelques centaines de taëls pour les distribuer aux neuf ou dix chefs de brigands, que le lendemain on traiterait à l'amiable, qu'en attendant on devait se tenir tranquille, et surtout qu'aucun chrétien ne devait paraître dans les rues. " Ils allaient, ajoutaient-ils, envoyer des " exprès dans toutes les directions, pour empêcher les divers " corps d'entourer la ville et le *Kin tâng* (Eglise.) Toutefois " les portes et les murs eux-mêmes étaient gardés. " Ce jour-là, une bonne partie de mes chrétiens étaient sortis de la ville pour aller chercher un asile dans la campagne, soit chez des païens, soit dans les ravins et les rochers ; il n'y avait avec moi que dix hommes capables d'opposer un peu de résistance.

" Mes dix chrétiens voulurent rester avec moi malgré le danger certain qui les menaçait. Vers les neuf heures du soir, je leur dis, inspiré par mon bon ange :

" Toute résistance est inutile, le meilleur parti est encore " de chercher à nous évader ; c'est chose difficile humaine- " ment, mais rien n'est impossible à Dieu. Si c'est sa volonté " il saura bien nous protéger dans notre fuite ; s'il veut que " nous mourions, soyons heureux de verser notre sang pour " sa cause, mais prenons en même temps tous les moyens " de la prudence ordinaire pour nous sauver. "

" Mes deux catéchistes furent de cet avis, et nous nous préparâmes aussitôt à exécuter notre projet. Le jardin du *Kin-tâng* donne sur les murs de la ville, mais le *Sy-mên* (porte de l'occident) est aussi à côté et est rempli de gardes en bas et en haut. Mes chrétiens sont d'avis d'attendre après minuit, alors que les gardiens sont endormis ; mais, en sortant à pas de loup dans le jardin, j'entends un homme du prétoire dire aux gardiens :

" Veillez bien, le mandarin va venir inspecter les portes " après minuit. "

" Je soupçonne une ruse et je presse mes chrétiens de partir. On applique une échelle contre le mur intérieur et chacun de nous, muni d'un drap attaché aux créneaux, descend ou plutôt se laisse glisser en dehors de la ville à cinquante mètres du poste du *Sy-mên*, dont les lumières de l'étage supérieur s'éteignirent juste au moment de l'évasion. Malgré le bruit de plusieurs tuiles qui roulèrent à terre, par une protection visible de Dieu, nous n'attirons l'attention de personne. Décrire toutes les vicissitudes, toutes les chutes, tous les divers accidents de la route, par une nuit obscure, serait trop long.

" Nous n'avions pas fait trois *ly* à travers des chemins détournés, que nous voyons brûler la maison d'un chrétien nommé *Niên*, à quatre *ly* de la ville. Peu de temps après, nous entendons un tumulte épouvantable sur les remparts parcourus en tous sens par des hommes armés de torches. A un coup de canon dirigé sur le *Kin tâng* succède une immense clameur : bientôt la façade extérieure de ma maison, des deux écoles, d'une autre maison chrétienne contiguë, apparaît en flammes. Tout a été pillé, consumé, et ce qui dépendait de l'église, et ce qui était la propriété des chrétiens. En ville et à la campagne on a tué, saccagé, brûlé ce qui appartenait aux néophytes.

" Après avoir tout ruiné à *Kiéou-iâ-pin*, ces bandits se sont portés à *Lo-he* (à deux lieues de *Kiéou-iâ-pin*,) qui, dit-on, a été encore plus maltraité. Les hommes, les femmes et les enfants, qui ont refusé d'afficher le *On-tsy-pây* (tablette païenne), ont été passés au fil de l'épée. La rage de ces monstres n'est pas encore satisfaite, ils cherchent dans les montagnes, dans les forêts même distantes de plus de cent *ly* (dix lieues) les maisons de païens soupçonnées de receler des chrétiens ou des objets leur appartenant, et ils tuent ou pillent les païens qui ont offert un asile à de malheureux innocents....

" N'ayant aucune nouvelle certaine, je ne puis vous énumérer exactement les victimes ; mais, d'après la renommée et vu la rage des persécuteurs obéissant à un mot d'ordre venu d'en haut, et se sachant parfaitement sûrs de l'impunité, le nombre des martyrs est très considérable, et dépasse

peut-être plusieurs centaines. Les pertes matérielles sont immenses. A *Kiéou-iâ-pin* et à *Lo-he*, plusieurs centaines de mille francs en maisons, en marchandises, meubles et immeubles, ont été pillées ou brûlées. A part deux familles qui ont accepté le *On-tsy-pây*, tous ces héroïques chrétiens ont mieux aimé mourir que de se souiller par une apostasie. D'après les pièces qui m'ont été communiquées, je suis sûr que cette persécution vient de nos mandarins locaux et de notre vice-roi, qui a envoyé à tous ses subalternes un ordre secret d'exterminer les chrétiens et de tuer les missionnaires français....

" Voici maintenant les principaux épisodes de notre évasion. Après six heures de marche au milieu des champs de riz, des rochers et des difficultés de toutes sortes, nous étions parvenus sur la crête de la montagne. Nous devions passer à *Sin-Kai-tsy*, gros marché à six lieues de *Kiéou-iâ-pin*, vers les deux heures du matin. Nous craignions fort qu'on ne vînt nous arrêter : le marché était en armes. Tout était en émoi à notre passage, on nous regardait comme des bêtes fauves. Quelques cris : " Arrêtez-les " se firent entendre, nous fîmes semblant de ne pas comprendre, et continuâmes tranquillement notre route.

" Arrivés à *Mâ-Châng*, chrétienté où réside un prêtre chinois, nous avons pu prendre enfin un peu de repos et de nourriture ; je pensais passer la nuit chez le Père *Mèy* et partir le lendemain, dimanche, après la messe. Nous avions compté sans nos ennemis qui nous poursuivaient jusqu'à *Mâ-Châng*. Ma tête était mise à prix à quatre-vingts taëls ; celles de mes catéchistes à quarante. Dieu nous entoura encore de sa protection ; un ami païen de *Sèn-tsy* nous envoya prévenir en toute hâte et nous pûmes gagner le leuve avant l'arrivée des brigands. Tous les chrétiens de *Mâ-châng* ou presque tous passèrent le fleuve et se mirent à l'abri. Pour nous, nous louons une barque dans le dessein l'aller jusqu'aux limites du Su-tchuên, mais, après nous avoir conduits six ou sept *ly*, les barquiers s'arrêtèrent et nous envoyèrent coucher chez une famille de Lolos. Le lendemain dimanche, on nous fit dire qu'il n'y avait plus de bar-

que disponible. Nous prîmes alors la route de terre et nous parvînmes vers les dix heures à *Pè-ngy-po*, chez une pauvre famille chrétienne *Liéou*.

" Le lendemain lundi, une dizaine de chrétiens de *Tay-pin-tchâng* vinrent se rejoindre à nous et nous conduisirent, à travers des chemins impossibles, au sommet d'une montagne où nous fîmes halte, puis nous revînmes à *Mâ-tchâng* par une autre route. A *Mâ-tchâng* et à *Kè-ti-jin*, on n'a pas encore brûlé les maisons, mais on a enlevé toutes les provisions, pillé tout ce qui peut s'emporter. Un chrétien, nommé *Tang*, a été tué ; un autre a été pendu par les bras et les cheveux, j'ignore s'il est mort ; l'institutrice *Tchén*, qui n'avait pas fui avec les autres, a été dépouillée de ses habits et a subi d'horribles traitements. Il y a bien d'autres victimes probablement, mais je n'ai pas encore de détails.

" Nous avons pu enfin louer une barque et arriver ici. En l'absence du Père Barry, les chrétiens de *Hông-poû-so* nous ont cordialement reçus. Tout danger n'est pas passé ; cependant, dans cette province, je me crois plus en sûreté que partout ailleurs. D'ici j'enverrai le plus tôt possible prendre des nouvelles de mes pauvres chrétiens ; grâce à des emprunts, je porterai tous les secours possibles à mes chers persécutés, dont beaucoup mourront de faim et de misère dans leurs retraites au milieu des forêts et des montagnes. Que le bon Dieu ait pitié d'eux ! "

LA PERSECUTION AU CAMBODGE

LETTRE DE MGR CORDIER, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU CAMBODGE.

Détails sur le martyre de M. Guyomard.—Massacres et incendies.

Phnôm-Penh, le 19 février 1885.

C'est le cœur navré de douleur que je vous envoie à la hâte quelques nouvelles de ma mission. Le télégraphe vous a déjà fait connaître le meurtre du P. Guyomard. Voici les détails que j'ai pu recueillir sur cet événement à la fois glorieux et triste. Ce cher confrère était de retour chez lui, venant de la retraite, depuis à peine huit jours, lorsqu'il a été massacré avec un grand nombre de ses chrétiens par les Cambodgiens révoltés. Le P. Combes, qui, aidé par l'administrateur de Tan-an, a pu se rendre, avec le P. Cagnon, sur le théâtre du massacre, me raconte ainsi une partie de son voyage.

" A Bac-Chiêu, je rencontre un enfant de quinze ans, le fils de Tho-Lieu, qui arrivait en même temps que moi : il venait de Tra-hô, fuyant les rebelles. Je l'interroge.

" Père, me répondit-il, j'ai été pris par les Cambodgiens " dans la nuit du 29 au 30 janvier ; le 30 au matin, en allant " puiser de l'eau pour eux, j'ai vu le corps du P. Guyomard " décapité, devant la maison des bains ; la tête était suspen- " due au peuplier planté devant l'église. "

" Évidemment, je n'avais plus aucun doute à conserver sur la mort de notre cher confrère. Arrivé à la chrétienté de Tra-hô presque entièrement réduite en cendres, je cours vers la maison des bains ; l'enfant avait dit vrai. Près de ette maison, je trouve une partie de la soutane du Père ; uelques pas plus loin sur la berge, j'aperçois son corps dont ne reste plus que le tronc et les jambes ; la tête, les pieds . les mains ont été coupés J'entre à l'église heureusement onservée, et, après m'être dépouillé de ma soutane, j'en nveloppe le corps du Père Guyomard que je dépose dans la ière servant de catafalque. Je fais aussitôt creuser dans la acristie une fosse où l'on place le cercueil. C'est là que

repose notre cher confrère en attendant le jour où nous pourrons lui rendre solennellement les honneurs funèbres."

Le P. Combes ne me dit rien de plus, il n'a pu savoir ni le lieu précis où le missionnaire a été pris, ni le genre de mort qu'il a subi. D'après les témoignages de plusieurs personnes qui l'ont rencontré à un kilomètre de Tra-hô, le Père Guyomard, à la nouvelle de l'arrivée des rebelles, aurait essayé de fuir, il aurait été vu, son chapelet à la main, traversant le petit cours d'eau qui passe près de l'église, et il se serait ensuite enfoncé dans les hautes herbes. A force de recherches, les insurgés l'auraient découvert, ramené près de l'église et mis à mort sur le théâtre même de son apostolat. Quant au genre de sa mort, quel fut-il ? A-t-il eu la tête tranchée, a-t-il été assommé avec un pilon retrouvé près de l'église et décapité ensuite ? Nous l'ignorons encore, et c'est pour nous un vif regret de ne pouvoir satisfaire vos pieux et légitimes désirs ; mais, si, un jour, la Providence nous accorde d'apprendre ce que furent les derniers moments de notre cher martyr, nous serons heureux de vous faire connaître tous les détails.

Je vais maintenant vous donner quelques renseignements incomplets, mais absolument certains sur treize chrétientés dont les unes ont été entièrement ou en partie dévastées par les insurgés et les autres abandonnées par les chrétiens fuyant pour sauver leur vie.

Tra-hô.—Voici ce que le P. Combes m'écrit au sujet de cette chrétienté. " En arrivant au village, nous rencontrons flottant dans la rivière des corps de femmes et d'enfants ; sur la berge, nous voyons des squelettes de grandes personnes dont la chair a été complètement dévorée. Cette chrétienté se composait de trois cent trente néophytes et vingt-cinq catéchumènes ; nous n'avons aucune nouvelle de cent trente sept d'entre eux ; les uns ont été jetés à la rivière, d'autres sans doute ont été assommés dans les broussailles ; un grand nombre sont morts de faim ; car, pour éviter les Cambodgiens, il leur a fallu pendant deux jours fuir à travers les hautes herbes qui recouvrent l'immense plaine des joncs ; et sur cette route déserte, sans secours, sans abri, femmes et enfants ont dû succomber à la fatigue et à la faim.

Bassac.—Sur les cent vingt chrétiens de ce village, soixante-dix ont disparu.

Sondoc.—Des soixante néophytes qui composaient cette station, on n'en a retrouvé que cinq ou six.

Bung-trai et *Tralôc.*—Ces deux chrétientés ont été abandonnées par leurs habitants qui ont pu, dit-on, se réfugier en Cochinchine.

Som-rong.—Nous n'avons aucune nouvelle de cette station, mais, comme elle se trouvait sur le passage des insurgés, il est bien à craindre qu'elle n'ait été dévastée.

Ces six chrétientés composaient le district du P. Guyomard.

Le district de *Banam* a eu aussi beaucoup à souffrir. Dans ce district, la station de Trabec a été complètement anéantie. J'ai appris par plusieurs voies que les hommes ont été massacrés. J'ignore encore ce que sont devenus les femmes et les enfants, s'ils ont péri dans les flammes qui ont consumé l'église et toutes les maisons du village ou s'ils ont été emmenés par les rebelles.

Banam a eu douze maisons brûlées.

Nomlich a été abondonné.

Les quatre chrétientés du P. Pianet ont toutes plus ou moins souffert, les églises et bon nombre de maisons ont été incendiées ; je ne saurais vous en dire davantage sur ce district, les détails me manquent.

En remontant le fleuve nous rencontrons la station de Phlou-trey dont tous les chrétiens ont fui.

Des provinces de l'ouest, voici les renseignements que j'ai réçus de P. Joly en date du 10 février.

" Les villages de Ta-kec, Coprâm, Luc-son, ont été abandonnés par les chrétiens dont un grand nombre est sans ressources. Je tâche de les rassembler à Châu-dôc. Comment ferai-je pour les nourrir ? "

Que de ruines ! Quelle désolation ! Au moins est-ce fini, et verrons-nous bientôt luire des jours meilleurs ? Qui pourrait le dire ? Le calme ne se rétablit pas ; dispersées sur un point, les bandes de rebelles se reforment sur un autre et parcourent le pays en le dévastant partout sur leur passage.

Que, dans son infinie bonté, le Seigneur daigne avoir pitié de nous ! Pour vous, ne nous oubliez pas dans vos prières.

NOUVELLE-GUINÉE.

(Annales de N. D. du Sacré-Cœur.)

Ile Jule, le 7 juillet 1885.

Très Révérend Père Supérieur général,

Vive le divin Cœur de Jésus!...Comme autrefois d'Albertis, le fameux explorateur de la Nouvelle-Guinée, notre petite Société peut s'écrier: " *Je suis enfin en Nouvelle-Guinée, et avec la grâce de Dieu j'y resterai.*" Oui, mon Très Révérend Père, nous sommes enfin en Nouvelle-Guinée, mais ce n'est que par une suite de vrais prodiges, dans lesquels on ne peut se refuser à voir clairement la main de Dieu, qui a sur ces chers Papous des desseins de miséricorde, et qui, pour réaliser ces desseins, veut bien se servir de notre humble Congrégation.

Depuis longtemps, à *Thursday*, sous votre impulsion, mon T. Révérend Père, et celle de son Eminence le Cardinal Siméoni, le Révérend Père Navarre cherchait le moyen de se rendre en Nonvelle-Guinée. Mais le diable le sut et il nous le fit bien sentir; et c'est une chose assez curieuse, que de confronter en cela notre mission avec celle de saint François-Xavier. Un jour que ce grand saint voulait aller de Ternate chez les sauvages du détroit de la Sonde, le démon, irrité, lui fit refuser les bateaux, et en vint jusqu'à faire publier une loi par laquelle le gouverneur défendait aux navires portugais de transporter des passagers chez les Maures; saint François ne se laissa pas intimider, il fit tant et si bien qu'il arriva et fut parfaitement reçu de ceux qu'on voulait bien lui présenter comme des méchants cannibales.

C'est mot pour mot ce qui vient d'arriver au Révérend Père Navarre à propos de la Nouvelle-Guinée. On se plut tout d'abord à nous détourner sous prétexte de santé, puis parce que les sauvages étaient les plus cruels du monde, enfin défense fut faite, par une loi, de passer en Nouvelle-Guinée. Pour de l'or on s'offrit cependant à nous transporter, et comme nous ne sommes pas riches, le diable crut un moment triompher. Mais quand le bon Dieu veut une chose, elle arrive. On fit l'exception à la loi pour les Missionnaires (c'est justement ce que le diable ne voulait pas). Mais les bateaux ne pouvaient pas partir. Il nous eut fallu en avoir

un, propriété de la mission. Impossible, toujours pour la même raison. On essaye d'une manière, d'une autre, rien n'aboutit. Enfin, un dimanche matin, le Révérend Père Navarre dit à Notre-Dame du Sacré-Cœur : " *J'ai fait tout mon possible ; c'est votre affaire ; maintenant arrangez-vous* ; " et nous nous résignâmes à attendre.

La Sainte Vierge fit vite et fit bien, dès qu'elle eut l'affaire en main.

Après la grand'messe voici venir un brave monsieur qui veut parler au Révérend Père Supérieur. Qu'y a-t-il donc de nouveau ? C'est Notre-Dame du Sacré-Cœur qui répond à l'appel de ses enfants. Le monsieur n'est autre que le capitaine Moresby, émigrant américain, qui est dans ces parages depuis vingt-et-un ans, et qui a lui-même exploré la côte sud-est de la Nouvelle-Guinée et donné son nom au fameux port si connu depuis quelque temps sous le nom de *Port-Moresby*. Ce bon capitaine, malade à *Cooktown*, entend parler par Monseigneur Hutchisson de notre embarras. Il apprend de Monseigneur combien nous désirerions aller en Nouvelle-Guinée, et l'impossibilité où nous nous trouvons. " Je veux témoigner ma reconnaissance aux catholiques qui m'ont soigné, s'écrie-t-il. J'irai, moi qui ai conduit les missionnaires protestants à *Port-Moresby*, j'irai, je prêterai un de mes bateaux aux missionnaires catholiques et les conduirai où ils voudront."

C'est pour nous dire son histoire et tenir sa promesse que le capitaine Moresby arrivait si juste à point. Jugez s'il fut bien reçu. Le Révérend Père Navarre n'en voulait croire ses oreilles. ' Quelle admirable Providence !...Nous fûmes dans la joie toute la journée. Le capitaine Moresby demanda quelques semaines pour réparer le bateau qu'il nous voulait prêter pour quatre mois. On lui donna tout le temps qu'il voulut, d'autant que nous avions besoin d'attendre des provisions de Sydney.

Cependant l'attente fut un peu longue ; au lieu de trois semaines de préparatifs pour la barque, il en fallut six. Nous avions bien peur que le brave marin, travaillé par ceux qui veulent s'opposer à notre départ, ne se désistât ; mais un eau matin nous le vîmes arriver tout triomphant. Tout ant prêt, nous pouvions partir !...Ainsi le disait Moresby, ais le diable pensait autrement. Il avait encore des cordes son arc.

Le 18 juin au soir, Moresby nous arrivait tout effrayé... algré la bonne volonté de M. Douglas, le nouveau gouverur de Thursday, qui nous avait souhaité mille prospérités meilleur cœur, malgré nos droits incontestables et l'auisation donnée par le général Scratchlez au Révérend

Père Navarre, malgré enfin que le missionnaire envoyé par le Souverain Pontife et ses supérieurs n'ait besoin de nulle autre autorisation humaine ; malgré tout cela, dis-je, on voulait se saisir du bateau de Moresby pour empêcher le départ. Mais le Révérend Père Navarre tint bon ; on donna un écrit à Moresby pour dégager sa responsabilité, et l'on résolut de partir le soir même du 19. Ainsi fut dit, ainsi fut fait, et le 19 au soir le Révérend Père Navarre venait m'accompagner jusqu'à bord, avec les deux frères qu'il me donnait pour compagnons. Trois pauvres petits missionnaires, c'est peu de chose pour assiéger le diable dans sa dernière forteresse, mais le missionnaire peut tout en Celui qui le fortifie.

Je voudrais maintenant, mon Très Révérend Père, vous faire faire connaissance avec notre bateau et notre personnel. Le *Josh* est une petite barque de cinq ou six tonnes au plus, mais bien pontée et bien armée. En arrivant à bord, nous y voyons sept pauvres sauvages, que Moresby y vient de chercher en Australie pour les conduire à sa station de pêche. Nous serons donc déjà en famille pour commencer ; je dis en famille, car nous sommes les uns sur les autres, le bateau n'ayant guère plus de huit mètres de long sur trois mètres de large. On se demanda en le voyant comment on ose affronter les fureurs de la mer avec de pareilles embarcations. De plus, nous avons à bord deux matelots, Moresby lui-même, et deux *majestés*. Les deux majestés en question sont : l'une, le roi de l'île *Mont-Ernest*, près de laquelle nous allons passer ; l'autre, le roi de *Moatta*, sur la rivière de *Katau*, en Nouvelle Guinée. Ces deux majestés sont noires, mais assez convenablement habillées, elles sont pour le moment au service du capitaine Moresby !

Le roi de *Moatta* se nomme *Maïno*, c'est le fils du *Maïno* qui conduisit d'Albertis sur le *Fly-River*. Ce brave sauvage est bien bon. Quand nous pourrons faire une station chez lui, nous ferons bien. Il est dans les meilleures dispositions ; il aime le bon Dieu, il désire le baptême et veut brûler tous ses diables, dont il est lui-même grand fabricateur.

Enfin, avec toute cette aimable compagnie, nous sortîmes du port le 19 juin, vers 10 heures du soir, pour aller ancrer à la pointe de l'île, y passer la nuit, et le lendemain y prendre le vent pour *Yorke* qui est la station du capitaine Moresby. La mer était furieusement grosse, et comme jamais nous n'avions encore voyagé sur ces barques de pêche, le mal de mer arriva aussitôt. De plus la barque était trop chargée il fallut transborder une partie du personnel et nos quelques caisses à bord du " *Coral-sea* " qui stopait au même endroit. Je fis une visite à M. *Thompson*, capitaine de ce bateau. Il consentit à tout et s'engagea, *gratis pro Deo*, à transporter nos affaires à *Yorke*, station de Moresby, car, là seulement, nous devions prendre le bateau à nous destiné.

Vers le soir du vingt juin la mer devint tellement grosse que nous dûmes ancrer derrière l'*Ile-Double*. Nous en profitâmes pour descendre à terre et faire nos exercices de piété ; car, à bord, impossible de lire ou de parler, on ne peut songer qu'à une chose, se tenir ferme aux mâts et aux cordages, sous peine de prendre un bain forcé et de faire une visite aux poissons. La soirée fut belle ; après nous être reposés un peu à terre, nous plantâmes une croix dans cette île déserte, nous y fîmes notre lecture spirituelle, notre prière, et, après une courte réfection, nous retournâmes à bord. Le lendemain la mer fut meilleure, le surlendemain aussi ; mais la nuit venant, nous étions toujours obligés de chercher un refuge derrière une île quelconque. L'île *Yorke* parut enfin à l'horizon et près d'elle, au mouillage, le "*Gordon*," grosse barque de pêche que le capitaine Moresby a la bonté de mettre pour quatre mois à notre disposition. Que notre Seigneur lui rende au centuple ce qu'il fait pour les missionnaires de son divin Cœur !

Arrivés à *Yorke*, toutes les difficultés paraissaient évanouies ; mais pas du tout ! Il en coûtait trop au diable de s'avouer vaincu. Moresby nous reçut de son mieux dans son île sauvage, où il avait commandé, exprès pour nous, une cabane toute neuve. Tout allait pour le mieux, mes hommes chargeaient le bois et l'eau avec les bagages ; mais le démon revint à la charge.

D'abord Moresby ne pouvait plus nous donner le pilote convenu. Un moment, je pris peur ; car comment oser exposer la vie de sept hommes sur une mer inconnue et pleine d'écueils. Mais bientôt Notre-Dame du Sacré-Cœur vint à notre secours. Elle-même nous conduira. Je bénis le bateau, je nomme officiellement devant mes hommes *Notre-Dame du Sacré-Cœur pilote du "Gordon" pour la Nouvelle-Guinée*. Je mis sur le pont une petite statue de bronze bénite à Rome. La confiance revint, et il fut décidé que nous partirions quand même. Mais alors, le pilote manquant, il me fallait un autre homme pour les manœuvres. Notre-Dame du Sacré-Cœur y pourvut. Un homme au service de Moresby finissait son temps, il s'engagea avec nous et tout fut réglé.

Le lendemain, nouvelles difficultés. Je croyais trouver ɜ bateau tout prêt et tout armé. Il n'a point de boussole. Comment faire ?...retourner à *Thursday* pour en acheter ıne ?...mais pour y aller il m'en faut une. Notre-Dame, de ɔuveau invoquée, fait arriver un bateau qui en a une de ste, et il nous la cède. Enfin, le 25 juin au matin, après voir remercié notre brave Moresby, célébré le saint sacrice de la messe dans la cabane de paille et invoqué publiɜement Notre-Dame du Sacré-cœur, nous levâmes l'ancre

pour la Nouvelle-Guinée. La journée fut terrible. Juste au moment de passer entre deux bancs de coraux, la pluie se mit à tomber ; la mer passait par dessus le bateau, et j'eus mille peines à rassurer mes compagnons de voyage et à me tenir cramponné sur l'avant pour examiner la route. Le soir, mouillés jusqu'aux os, nous ancrâmes derrière l'île *Darnley*, dont d'Albertis parle au long en son voyage à *Jule-Island*. Nous fîmes la tente sur le pont pour y passer la nuit, mais tout était mouillé. Impossible de se réchauffer. Pour comble, le vent agissant sur la tente fit chasser le bateau sur son ancre et nous renvoya au large. Il nous fallut une bonne heure pour revenir. Le lendemain, impossible de partir, il fallut rester à l'abri. Mais le vingt-sept, vers trois heures du matin, le vent étant favorable, nous levâmes l'ancre pour ne plus la jeter qu'en Nouvelle-Guinée. Nous entrions en grande mer, plus d'îlots pour s'abriter, il fallait marcher. En avant donc !...il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra pour sa gloire !

Toute la journée du vingt-sept, la nuit et la journée du vihgt-huit, nous eûmes la mer la plus affreuse ; les vagues étaient deux fois plus hautes que les mâts de notre barque. Par trois fois nous faillîmes tous être balayés à la mer par de grosses vagues qui venaient comme des furies s'abattre sur nous. Comme l'on se sent petit dans ces terribles occasions !...Les bons frères étaient pâles d'effroi, ils me regardaient pour savoir ce qu'ils devaient penser. Enfin, le vingt-huit, vers six heures du soir, le ciel s'ouvrit et devint tout à coup serein, du côté de la Nouvelle-Guinée. Une pauvre petite colombe noire nous avait annoncé la terre ; fatiguée du chemin, elle cherchait à se reposer sur nos voiles. J'en fus touché, les hommes aussi, tout le monde disait : C'est de bonne augure.

Vers le soir, au moment où nous ne pensions qu'à prier, Frère Gasbarra s'écria : " *La Nouvelle-Guinée !... La Nouvelle-Guinée !...Je vois les montagnes de la Nouvelle-Guinée !...*" Elle était là, en effet, cette chère Terre Promise ! les larmes nous vinrent aux yeux à tous, larmes de joie et de reconnaissance. Nous nous reprochâmes alors nos craintes passées, et il nous semblait voir Notre-Dame du Sacré-Cœur, sur cette terre de nos désirs, qui nous disait : " Venez, mes enfants c'est ici que je vous attends...Hommes de peu de foi, pour quoi avez-vous craint ? " C'est au milieu de ces pensées e de ces consolations que nous ancrâmes devant la Nouvell Guinée.

Imaginez si je pus dormir ! Je passai une grande par de la nuit à regarder la Nouvelle-Guinée. Je lui trouvais toutes les qualités imaginables ; mais mon premier soin

mon Très Révérend Père, fut de la bénir au nom du Souverain Pontife, en votre nom, et au nom de toute notre chère petite Société qui la *doit* évangéliser.

Le lendemain et le surlendemain furent employés à reconnaître les lieux. Nous étions tombés au cap *Possession*. Il nous fallait descendre pour arriver à *Jule-Island*, où m'envoyait la sainte obéissance. En louvoyant le long de la côte, nous vîmes deux grands villages. Ayant jeté l'ancre devant l'un d'eux, vite les sauvages vinrent à notre bord avec des *cocos* qu'ils troquèrent pour du tabac. Ils ont dejà au milieu d'eux un catéchiste protestant.

Enfin, le trente juin au soir, dernier jour du mois du Sacré Cœur et fête de saint Paul, apôtre des Gentils, nous ancrâmes dans *Hall-Sound*, en face de l'île *Jule* ou *Roro*, but de notre voyage, et où nous devons établir une station qui sera comme la mère de toutes les stations subséquentes de la Nouvelle-Guinée,

Le lendemain, 1er juillet, fut le jour de descente. Etant arrivés dans une baie fort jolie qui se trouve au *sud* de l'île, le capitaine de notre barque me dit: " Je vois des maisons,... des plantations,...je vois un sauvage,puis deux, puis trois..." " Arrière donc, lui dis je, et jetez l'ancre au centre de la baie; c'est là que le bon Dieu nous veut. Cette baie sera *Port-Léon*, en perpétuelle mémaire de Sa Sainteté *Léon XIII* qui nous a confié l'évangélisation de la Nouvelle-Guinée; et la colline que voilà sera notre future résidence." A peine eûmes-nous ancré que les sauvages se montrèrent en foule sur le rivage. Ils sortaient de toutes parts. Je leur fis signe de venir. Aussitôt une vingtaine d'entre eux se précipitèrent dans leurs pirogues qu'ils tenaient cachées, et se dirigèrent vers nous. C'était plus que n'en voulait notre capitaine; il eut un peu de frayeur et chargea son revolver. J'en profitai pour défendre aux hommes de tirer, quoiqu'il arrivât, sans mon ordre. Les sauvages arrivèrent, bons, presque timides. Je fis monter les plus anciens et leur donnai un peu de galette de mer. Ils ne se firent pas prier, je vous assure. J'avisai alors l'un d'eux qui se nomme *Raouma*, et je lui fis comprendre que je voulais descendre dans son île, près de sa maison. Il comprit mes gestes, et fit éclater sa joie d'une manière extraordinaire. Il voulut savoir qui j'étais : Missionnaire, lui répondis-je; le pauvre homme prit cela pour mon nom et depuis tout le monde m'appelle " *Missionary*." Quand je vis ces pauvres gens en de si bonnes dispositions, je dis au capitaine : " Battons le fer pendant qu'il est chand; suivez-moi avec frère Nicolas et allons tout de suite acheter un terrain." Je pris le paquet préparé d'avance pour cet achat, et nous voilà partis sur une pirogue de sauvage. L'af-

faire fut faite en un quart d'heure. *Raouma, Colva,* sa femme, toute sa famille et nous, fîmes le tour de la terre que je désirais acquérir, en formant de petits tas de pierres. J'étalai ensuite aux pieds de *Raouma* trois chemises, trois couteaux de poche, trois colliers, trois miroirs et deux petites musiques avec un peu de tabac. Puis, lui faisant admirer le tout, je lui fis un signe que *cela* était à lui, et le terrain *à moi.* Il consentit en dansant avec toute sa famille qui sautait de joie. Nous revînmes à bord pour dîner, et le soir nous descendîmes à terre pour couper le bois de la cabane.

Le lendemain deux juillet, jour de la Visitation de Notre-Dame, fut une grosse journée ; car, en moins de quatorze heures sans relâcher, nous arrivâmes à mettre sur pied une cabane couverte d'herbes sèches de six mètres sur quatre avec deux compartiments. Les sauvages en sont dans l'admiration. Que sera-ce quand nous ferons la vraie maison, où nous pourrons enfin avoir avec nous le Très-Saint-Sacrement !

Le quatre juillet, jour de saint *Irénée,* martyr, à qui est consacré mon petit autel portatif, j'eus l'immense bonheur de dire la première messe qui ait été dite en Nouvelle-Guinée. La cérémonie fut simple, mais bien touchante. Nous avions tapissé de blanc notre pauvre cabane. La bannière du Sacré-Cœur donnée par les bonnes sœurs de la Bocca, de Rome, formait le fond de l'autel et l'unique ornement de notre petit sanctuaire. Le petit autel qui me fut donné à Marseille était monté. Tous ces souvenirs, joints aux circonstances au milieu desquelles nous nous trouvions, faisaient une telle impression que nos marins eux-mêmes étaient émus. Que le Sacré-Cœur de Jésus soit de nouveau béni et remercié !...

Je voudrais, mon vénéré Pere, vous parler encore ; mais on vient me chercher, le bateau va partir. Il est onze heures, et j'écris depuis ce matin, 5 heures. Quand je connaîtrai mieux l'île et les sauvages, je vous écrirai de nouveau à leur sujet.

En attendant, mon Très Révérend Père, veuillez agréer l'expression de ma profonde vénération et de celle de mes bons Frères coadjuteurs, mes chers compagnons de mission. Daignez me bénir et me croire toujours, de votre Paternité, l'enfant bien soumis et bien reconnaissant.

Stanislas-Henri VERIUS,
Miss. du Sacré-Cœur.

POUR LA PROVINCE

SOMMAIRE

MONTRÉAL

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-NEUVIÈME NUMÉRO

JUIN 1886

MONTRÉAL:
CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30, RUE ST. GABRIEL.
1886

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal.

Lib. in
Sa. in
11-26-30
23048

MISSIONS D'AFRIQUE.

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Lettre d'un Missionnaire de l'Institut de Vérone (1) *à son supérieur.*

L'année dernière une insurrection formidable a éclaté au Soudan. Un fanatique qui s'est fait proclamé *Mahdi*, c'est-à-dire prophète, a soulevé toutes les peuplades musulmanes de l'Afrique centrale, en leur promettant l'empire du monde. Les missionnaires du Djebel Nouba et d'El Obeïd sont tombés entre les mains du faux prophète ; l'un d'eux a réussi à faire parvenir en Europe la lettre suivante, le 1er janvier 1883.

"...L'insurrection politico-religieuse, qui, à l'heure actuelle, trouble presque tout le Soudan égyptien, après s'être développée sur les bords du *Fleuve Blanc*, se porta à l'Occident, vers les régions de l'intérieur, à peu de distance de notre maison de *Délen*. Dans de telles circonstances, il nous fallait renoncer à fonder de nouvelles stations. Nous ne pouvions songer qu'à nous maintenir dans le *statu quo*, en armant une vingtaine de nos nègres chrétiens qui formaient toute notre défense, avec quelques soldats envoyés ici pour la suppression de la traite.

" Cependant nous ne courûmes aucun danger sérieux jusqu'au moment où les rebelles menacèrent *El-Obéid*. Alors les soldats égyptiens reçurent l'ordre de battre en retraite. Il nous eût été impossible de les suivre, les quelques chameaux qu'ils possédaient leur avaient été pris par les Arabes, et us ne pouvions tenter un voyage de quatre journées de ırche, à pied, sans provision d'eau, en plein pays ennemi, traînant à notre suite une centaine de femmes et d'enfants gres que notre départ eût fatalement livrés à l'esclavage. ne nous restait qu'à nous confier à la Providence. Nous eignîmes ainsi le mois de septembre.

) R. P. Bonomi.

" A cette époque, un émissaire du fameux *Derviche*, chef des rebelles, réussit à séduire quelques habitants du pays et à intimider les autres. Nous tînmes alors conseil, et résolûmes de fuir secrètement, avec nos quelques soldats, nos nègres et le peu de bétail que nos Sœurs avaient pu conserver. Nous espérions pouvoir gagner par le fleuve notre mission de *Khartoum*. Tout fut fixé pour la nuit du 14 au 15 septembre. Mais à l'heure du départ, nous vîmes les soldats, sans équipement, tout à fait hors d'état de nous accompagner. Il fallut attendre qu'ils fussent prêts ; pendant ce temps quelques Noubains profitèrent de notre absence pour piller ce qui restait dans notre maison.

" L'aube de ce jour funeste parut enfin ; pour la première fois, dans notre petite église, ne sonna pas l'*Angelus*, et ne fut pas célébré le saint sacrifice de la messe. A ce moment, les soldats envoyèrent, à notre insu, un parlementaire à nos ennemis, et proposèrent de se rendre. Ce fut en vain que nous voulûmes protester. Bientôt ils allèrent tous déposer leurs fusils au quartier de l'émissaire du *Derviche*. Après délibération, il fut résolu que nous nous présenterions au chef des rebelles.

Celui-ci avait été averti de notre projet de fuite, la veille au soir. Trois de nos nègres chrétiens nous avaient trahis dans l'espoir d'obtenir une part du butin futur. Le chef des rebelles avait naguère été l'ami de Mgr Comboni. Il nous dit que, si nous voulions embrasser l'islamisme, nous conserverions tout, armes et bagages, et que nous pourrions rester à notre poste : sinon, il exigeait qu'on lui remît tout ce que nous possédions ; par grâce, en souvenir de Mgr Comboni, il consentait à nous laisser la vie sauve et la liberté de retourner dans notre pays. Il ne nous restait qu'à lui porter nos armes et à l'inviter à prendre lui-même possession de nos dépouilles : c'est ce que nous fîmes aussitôt.

" Trois longs jours, nous dûmes demeurer dans notre cabane, relégués dans un coin, au milieu d'hôtes féroces devenus nos maîtres. Enfin, arriva le moment du départ.

Il nous fallut marcher à pieds, sous la chaleur, à peine nourris, épuisés de fatigues. Le neuvième jour, on parvint au campement du *Derviche*, sous *El-Obeid*. La foule se pressait

sait avide de nous voir. Nous fîmes halte à l'ombre d'un baobab; et là nous dûmes subir de nouveaux outrages. Nous étions tellement épuisés que nous ne songions pas à opposer la moindre résistance. Le sacrifice de notre vie était fait.

" Le *Derviche* dormait; nous attendîmes qu'il fût disposé à nous recevoir.

" Ce chef des rebelles est désigné par les Arabes sous le nom de *Mahdi ou Iman*. C'est une sorte de prêtre musulman, d'une quarantaine d'années, au teint brun, à la taille élevée, à la physionomie assez sympathique.

" Depuis longtemps, il avait conçu le dessein de reconstituer l'islamisme dans les contrées soumises à l'influence quasi-européenne de l'Egypte. Le mécontentement qu'excitait dans les provinces du Soudan la charge trop lourde des impôts lui offrit une occasion favorable. Il commença alors à appeler ouvertement à l'insurrection sur les bords du *Fleuve Blanc*, au nom de Dieu et du prophète. D'après une tradition des Arabes, le *Mahdi* ou prophète devait, dans les derniers temps, prêcher le Coran et répandre l'islanisme sur toute la terre jusqu'au moment où Jésus-Christ lui-même, simple prophète selon eux, viendrait se joindre au messie musulman et inviter tous les chrétiens à suivre la religion de Mahomet.

" Avec une grande habileté, *Mohammed Ahmed* (c'est le nom du Mahdi) sut profiter et des traditions et de l'état des esprits et aussi de la faiblesse du gouvernement. On n'envoya de *Khartoum* que des troupes insuffisantes, mal commandées, qui se séparèrent, furent défaites et massacrées les unes après les autres. L'enthousiasme des musulmans ne cessa, dès lors, de s'accroître pour le Prophète.

" Les choses en étaient là, quand nous parvînmes à *Boga*, lieu où résidait le *Séid*. Nous étions sept : deux prêtres, Dom Joseph Ohrwalder et moi, deux laïques et trois religieuses, les sœurs Amélie, Eulalie et Marie. Il nous interrogea minutieusement. Nous répondîmes le mieux possible, en expliquant notre qualité de prêtres ou de religieuses et notre but d'instruire chrétiennement les pauvres nègres.

" Le *Séid* tout en nous donnant à entendre qu'il serait bon de nous faire musulmans, n'eut pas le courage de nous y

inviter directement. Il nous fit ensuite apporter à manger, et appela Georgi Stambuli qui, en qualité de néophyte musulman, pouvait davantage nous engager à embrasser l'islamisme. Celui-ci nous conduisit à notre nouvelle demeure. C'était un enclos de paille, à ciel ouvert, exposé aux regards curieux de toute la foule.

" C'était le soir du 27 septembre 1882, la lune se levait splendide en face de nous. Nous tirâmes de nos poches le dernier morceau de pain qu'on nous avait laissé prendre. Georgi nous avait annoncé tout d'abord que le refus de nous faire musulmans nous coûterait certainement la vie. Nous répondîmes qu'il était bien inutile d'attendre de nous une apostasie, et nous rejetâmes l'offre qu'il nous fit de payer une grosse somme pour notre rachat. Il nous avait dit aussi que cette nuit nous était laissée pour réfléchir; sur notre réponse que, sans désirer la mort, plus tôt elle viendrait, plus nous serions contents, il nous dit que le lendemain verrait probablement notre martyre.

" Nous nous préparâmes à passer joyeusement cette dernière nuit. Les prières furent récitées en commun ; chacun se confessa, reçut l'absolution. Puis, à la lueur de la lune, nous écrivîmes une sorte de testament sur un petit morceau de papier, que tous signèrent et que nous voulions confier le lendemain aux soins de Georgi pour le faire parvenir en Europe. Enfin, nous nous endormîmes, et jamais sommeil ne fut plus paisible. Le matin, nous fûmes réveillés par le son d'un cornet militaire et d'un gros tambour. De toutes parts, arrivaient des troupes, suivant chacune la bannière de leur chef particulier. Nous crûmes que c'était l'assaut de la ville; mais il s'agissait d'une revue. Bientôt, en effet, parut le *Séid*, au milieu des soldats, monté sur un chameau blanc et portant en croupe un jeune garçon qui tenait une ombrelle ouverte au-dessus de sa tête.

" Georgi nous dit que cette revue se faisait tous les vendredis; au même moment, une troupe de soldats vint nous inviter à descendre ; le *Séid* nous attendait au milieu de son armée.

" Nous cheminions en récitant les prières des agonisants, remerciant le Seigneur de l'honneur qu'il daignait nous

accorder de mourir pour notre foi. Le *Séid* était près du cimetière catholique, où naguère nous avions conduit nos frères à leur dernière demeure.

" *Dieu vous conduise à la vérité !* " nous dit-il.

" Nous fîmes un signe d'assentiment. Le *Séid* nous invita à marcher devant lui. Arrivé au pied de la colline où était sa demeure, il nous répéta les mêmes paroles et nous laissa. Nous ne savions que penser de tout cela, d'autant plus qu'il avait lui-même commandé aux siens de remettre le sabre dans le fourreau.

" Bientôt nous fûmes tirés de notre incertitude. Un des principaux chefs de troupe vint à nous, nous arrêta et nous dit brusquement :

" Voulez-vous vous faire musulmans, ou voulez-vous " mourir ? "

" —Plutôt mourir, " répondit chacun de nous.

" Nous fûmes alors conduits à la maison du *Séid*, où l'on nous donna à manger et à boire. Nous en avions grand besoin. Le soir venu, Georgi demanda et obtint de nous recevoir sous son propre toit et sous sa responsabilité. Malheureusement l'installation provisoire de notre hôte était tout à fait insuffisante, et il nous fallut construire un misérable abri de paille pour nous coucher. Nos ressources alimentaires étaient plus pauvres encore. Nos fatigues et la nourriture malsaine nous mirent bientôt dans un état de faiblesse indescriptible.

" Cependant on ne cessait de nous menacer. On parlait, pour nous effrayer, non plus de nous tuer, mais de nous séparer, de nous disperser, comme esclaves, dans les cabanes des Aabes. On s'adressait surtout à nos Sœurs, auxquelles on faisait clairement comprendre le sort qui les attendait : c'était pour ces âmes pures un effroyable martyre. Il plut au eigneur d'abréger de telles souffrances. La fièvre et la dysnterie réduisirent l'une des religieuses à la dernière extréité et elle mourut le soir du 27 octobre : c'était sœur ulalie. Nous enveloppâmes son corps dans une natte du ays ; et, après avoir passé la nuit près d'elle, nous l'enterîmes le lendemain à cent mètres de notre habitation. Le ère coadjuteur Gabriel Mariani la suivit de près et expira

le 31 octobre, à onze heures du matin. Enfin, après une lente agonie, Sœur Amélie rendit, elle aussi, son âme à Dieu, le 7 novembre. Nous restions quatre. La mort de nos compagnons avait terminé de dures souffrances, plus pénibles que le martyre même. Les survivants étaient dans un pitoyable état ; aussi Georgi, en décrivant notre situation misérable au *Séid*, aurait obtenu de lui la permission de nous envoyer à *Karthoum*, si la route avait été libre....."

Relation adressée par le R. P. Louis Bonomi, à Mgr François Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale.

" Mon premier devoir, au sortir de la terre de captivité, est d'adresser à mes Supérieurs et aux généreux bienfaiteurs de notre mission les plus ferventes actions de grâces, pour leur empressement à nous secourir par leurs prières et leurs aumônes. Je leur dois aussi une relation détaillée des tribulations qui nous ont frappés. Ils sont restés si longtemps privés de nouvelles à cause de l'éloignement, de la difficulté des routes et du manque de communications, qu'ils ont peut-être accordé quelque créance à des rumeurs erronées.

" Je me propose donc de tracer le tableau de nos malheurs en m'attachant plus particulièrement aux faits qui concernent notre mission si éprouvée, réservant pour plus tard, s'il plaît à Dieu, l'historique du mouvement politico-religieux dont j'ai été témoin oculaire.

" Pour bien comprendre l'état des prisonniers du Mahdi, il faut relire ma lettre datée de Boga, près d'El Obéïd, le 1er janvier 1883, et adressée à l'éminent protecteur de notre mission le cardinal de Canossa. Cette lettre publiée dans les *Annales* du mois de septembre 1883, pages 334-340, raconte nos aventures et les phases de l'insurrection jusqu'à la fin de l'année 1882. (1) C'est à cette époque que je vais reprendre le récit des évènements.

(1) Voir le présent No., page 99.

I

Prise d'El-Obeid.—Captifs au camp du Madhi.—Malheureuse expédition du général Hicks.

" C'est le 18 janvier 1883 que la ville d'El Obéïd se rendit à l'armée innombrable du Madhi; l'entrée des vainqueurs eut lieu heureusement sans massacres. Durant le long siège qu'ils avaient dû faire, ils s'étaient concertés de façon à ne rien laisser échapper du riche butin accumulé dans cette capitale. Entre chaque maison ils avaient placé une sorte de corps de garde avec un chef ; on séquestrait dans un coin les pauvres habitants et on les obligeait à livrer tout ce qu'ils possédaient jusqu'à la dernière obole. Les enfants, les serviteurs et les esclaves gardés séparément, intimidés et même maltraités, finissaient par révéler les cachettes les plus introuvables. Après avoir ainsi fait main basse sur tous les objets de valeur, on envoyait sous bonne garde au camp du Madhi les personnes libres, en leur permettant d'emporter le seul vêtement qui les couvrait et la nourriture nécessaire pour quelques jours. Quant aux esclaves, leurs nouveaux maîtres les contraignaient, par de cruelles tortures, à fouiller sous leurs yeux et à creuser tous les endroits susceptibles de recéler quelque chose de précieux.

" Ainsi la tombe même du R. P. Losi ne fut pas respectée. Comme les pillards n'avaient trouvé chez nous que peu d'argent, ils s'imaginèrent qu'on avait enfoui le reste dans le cercueil du missionnaire, aussi, s'empressèrent-ils de l'exhumer, et ils ne furent satisfaits que lorsqu'il n'y eut plus rien où ils n'eussent pas fureté. Comme ils ont coutume d'enterrer leurs morts avec un simple drap de toile blanche, ils croient que nous mettons les nôtres dans des bières de bois pour y déposer en même temps de l'or et des richesses de toute sorte.

" Malgré leur triste état de santé, nos confrères et les Religieuses, brisés par les émotions et la maladie, furent soumis aux mêmes mesures vexatoires, on les menaça même de mort, s'ils refusaient d'embrasser l'islamisme. Durant deux jours on les conduisit à diverses reprises en présence du Mahdi ; on essaya de les intimider; mais, après plusieurs épreuves inutiles, on se décida à les renvoyer. Un Père et un Frère, grave-

ment atteints du scorbut, furent emportés presque sans connaissance au camp des rebelles où nous les attendions, en proie à des inquiétudes faciles à concevoir. Les Religieuses vinrent aussi nous y rejoindre; elles firent à âne le trajet d'El Obéïd au campement.

" Ce fut pour nous une joie et une consolation inexprimables de retrouver ces chers confrères après de si vives alarmes. Nous nous empressâmes de subvenir de notre mieux à tous leurs besoins spirituels et matériels.

" On consentit à laisser aux Sœurs une jeune fille du pays qui ne put jamais se résoudre à les abandonner. Bien qu'issue de parents nègres et considérée comme esclave, elle ne pouvait, à cause de la blancheur extraordinaire de sa peau, être mise en vente sur les marchés du Soudan ; aussi la laissa-t-on libre d'aller où il lui plairait. Elle voulut donc partager le sort de ses bienfaitrices. Aucun choix ne pouvait être plus heureux pour elle ; car, frappée aux sources de la vie, le cœur brisé du malheur de ses compagnes brutalement séparées les unes des autres, elle s'endormit quelques mois plus tard dans le baiser du Seigneur, assistée maternellement par les Religieuses, munie de la bénédiction *in articulo mortis* et purifiée par une dernière absolution, seul sacrement, hélas ! dont il nous fut possible de fortifier son âme à cette heure suprême.

***

" Dans l'intervalle nous avions, de nos propres mains, élevé trois cabanes: une pour les hommes, une deuxième pour les religieuses et une autre qui servait de cuisine. Nous les entourâmes d'une clôture épaisse et, grâce aux ordres du Mahdi qui avait défendu de nous inquiéter, nous pûmes un peu respirer. Quant à la nourriture, nous nous en procurions a moyen d'une somme d'argent envoyée secrètement par nc confrères d'El Obéïd, avant la chute de cette place. Nous re çûmes ensuite les secours du Syrien Georges Stamboulié qu nous accueillit charitablement et nous offrit l'hospitalité.

" Notre privation la plus sensible était l'impossibilité où nous nous trouvions de célébrer les saints mystères et de réciter l'office divin, tous les objets de l'église ayant été détruit ou emportés.

" Je me souviens que, pour écrire ma lettre au cardinal de Canossa le 1er janvier 1883, je fus obligé de calciner un morceau d'os, je le broyai ensuite entre deux pierres et le fis dissoudre dans de l'eau avec un peu de gomme, ce mélange me donna une sorte d'encre. Puis je taillai en forme de plume un morceau de roseau et j'appuyai mon papier sur la semelle d'une chaussure en guise de table. Ce même procédé me servit pour écrire, du mieux que je pus me les rappeler, les exercices du Chemin de la Croix et d'autres pratiques de piété.

" Pour mettre le comble à notre infortune, au moment où nous avions à grand'peine achevé d'organiser notre installation sur un pied relativement passable, un terrible incendie détruisit le camp tout entier et nous força à tout recommencer. C'était donc le bon plaisir du divin Maître que notre temps fût partagé entre la prière et le travail !

" Nous avions sur les Sœurs l'avantage de pouvoir circuler, aller au bazar et ailleurs, mais toujours vêtus d'une robe blanche et coiffés d'un turban de même couleur. Le tarbouch ou béret rouge égyptien et tout autre costume nous étaient interdits. Cette liberté relative ne doit pas surprendre ; au milieu d'une population si différente d'aspect et aux vêtements bariolés, nous étions reconnaissables à première vue par le teint de notre visage, la blancheur de notre vêtement, notre accent et tout notre extérieur. Nous ne pouvions faire un pas sans que le fait ne fût immédiatement signalé au Mahdi ou à ses séïdes.

" Malgré la surveillance incessante dont nous étions l'objet, il nous fut possible d'exercer notre ministère en diverses circonstances. Nous pûmes baptiser des enfants et surtout assister quelques pauvres Syriens qui, après la prise d'El Obéïd, avaient professé l'islamisme pour sauver leur vie. Ces malheureux, à leurs derniers moments, tremblaient à la pensée du jugement de Dieu, car leur apostasie n'avait en rien diminué la foi vive de leurs cœurs ; ils s'empressaient d'abjurer en présence des témoins obligés et, réconciliés avec le Seigneur, ils mouraient chrétiens et repentants.

***

" Ainsi se passa toute l'année 1883 dans une tranquillité re-

lative, troublée de loin en loin par des alarmes plus ou moins sérieuses. Nous entretenions dans nos âmes l'espoir d'une prochaine délivrance, fondée sur les victoires des armées du Khédive.

" Effrayés des succès des partisans du Madhi dans le Soudan occidental et résolus d'en finir d'un coup avec l'insurrection, les gouverneurs anglais et égyptien de Khartoum décidèrent de lancer contre eux le colonel, depuis général anglais Hicks-pacha. Après plusieurs mois de préparatifs, cet officier se porta, à la tête de 12,000 hommes, vers Douen, sur le fleuve Blanc, en amont de Khartoum. Il laissa 2,000 hommes dans cette position et se dirigea avec le reste des troupes du côté du Kordofan.

" Nous avions appris sa marche avec des transports de joie et nous suivions par l'imagination chacun des pas victorieux qui le rapprochaient de nous. Comme tant d'autres, cette espérance devait, hélas ! s'évanouir. Le 6 novembre, on nous annonçait la défaite et la destruction complète de l'armée libératrice dans les journées fatales des 3, 4 et 5 du même mois près de Casghé, village à douze lieues au sud d'El-Obéïd.

" Le seul Européen échappé au massacre fut un prussien du nom de Gustave Cloz, ancien sergent de uhlans, alors attaché à la personne de M. Donnevan, correspondant du *Daily News*. Quelques jours avant la bataille, ce misérable, voyant le déplorable état de l'armée et l'impossibilité du succès, s'était enfui nuitamment du camp égyptien. Les rebelles, qui cernaient le camp de tous côtés, avaient arrêté le fugitif, l'avaient dépouillé de tout et conduit pieds nus au Madhi. Deux missionnaires furent requis comme interprètes et le faux prophète l'interroga longuement sur les forces ennemies. En entendant les détails qu'il donnait sur la démoralisation, l'indiscipline et la triste situation de l'armée égytienne, tous les assistants crurent que le traître exagérait afin de se faire bien venir du Mahdi.

« Celui-ci avait concentré le gros de ses troupes à El-Obeïd ; il choisit, pour les lancer contre Hicks-pacha, le moment où cet officier levait son camp de Rahad. Les bataillons du général anglais, forcés de marcher à travers un long bois épineux, ne pouvaient garder leurs rangs serrés ; ils étaient

obligés de s'éparpiller pour ouvrir un passage aux nombreux bagages qui les accompagnaient. Aussi ce ne fut pas, à proprement parler, une bataille, mais un carnage, une suite de combats partiels où une poignée de soldats, enserrés de toutes parts, luttaient désespérément contre d'innombrales hordes.

II

Tentative des missionnaires pour obtenir leur délivrance.— Le camp de Rahad. Les montagnards de Daier ; leur résistance au Mahdi ; souffrances de leurs compatriotes prisonniers. — Marie Combatti.

« Comment dépeindre la consternation où nous jeta la défaite d'Hicks-pacha ? La dernière lueur de salut s'éteignait à nos yeux. Il nous fallait renoncer à la perspective consolante qui, depuis une année, nous faisait supporter courageusement toutes les horreurs de notre position. Nous étions condamnés à une captivité éternelle. Après l'effondrement de l'armée d'Hicks-pacha, la puissance du Mahdi devenait formidable et personne ne pouvait plus songer à se mesurer avec lui.

***

" Nous étions abandonnés à nous-mêmes ; il s'agissait d'utiliser toutes les chances qui nous restaient.

" Nous avions une négresse d'une énergie peu commune et d'une fidélité à toute épreuve, que nous avions fait élever en Europe ; elle se nomme Mariette Combatti. Nous résolûmes de l'envoyer à Khartoum avec des lettres de recommandations pour qu'elle nous rapportât de l'argent pour notre rançon.

" J'essayai, d'autre part, d'obtenir du Mahdi lui-même, par l'entremise de quelque puissant intercesseur, la permission de partir. Je lui adressai donc une lettre dans laquelle, lui rappelant les promesses qu'il nous avait faites au commencement, je le suppliai de les mettre à exécution.

" Le faux prophète me répondit, de sa propre main, au bas de ma lettre, en termes courtois, mais évasifs ; il terminait sa réponse par cette réflexion :

" Le monde appartenant tout entier à Dieu, quelle raison " as-tu de préférer tel lieu à tel autre ? Si, d'autre part, tu " savais à quel point je désire ton bien, tu ne voudrais pas " être éloigné de moi une heure seulement. "

" Je n'eus pas de peine à deviner de quel bien il voulait parler. Je lui répliquai que je désirais, non le bien qui nous vient des hommes, mais le bien qui nous vient de Dieu.

" Si ce souverain Seigneur, ajoutai-je, le veut, il saura " bien m'arracher de l'esclavage ; et, s'il ne le veut pas, " j'adorerai quand même ses décrets et m'efforcerai de le " servir le mieux possible. "

" Cette voie nous étant fermée, nous combinâmes tout un plan d'évasion, Je trouvai un homme qui me promit de nous envoyer un nombre de chamaux et de conducteurs suffisants pour nous acheminer par le désert jusqu'à Dongola. L'heure et le lieu étaient fixés et les vivres prêts pour la traversée. Mais, juste la veille du jour choisi, il plut au Divin Maître d'en disposer autrement.

***

" C'était à la fin du mois de mars 1884. Le Mahdi, ayant décrété le siège de Khartoum, organisa le départ de ses hordes pour cette ville. Il voulait nous traîner à la suite de cette multitude que l'enthousiasme ou la crainte avait rassemblée autour de lui. A cette occasion il fit de grandes largesses. Son calife ou vicaire Abdulah vint nous trouver de sa part et nous réitéra les précédentes sommations d'avoir à nous convertir à l'islamisme. Cette démarche ayant, comme de juste, complètement échoué, on nous arrêta à l'improviste, on nous sépara les uns des autres et on nous plaça sous la garde de différents chefs. Nous n'eûmes pas même le loisir de rentrer dans nos pauvres cabanes ; on nou fit partir en compagnie des esclaves. Le peu que nous avions pu recueillir de vêtements, d'ustensiles, de provisions et tout ce qui se trouvait de manuscrits et de livres furent détruits. Nous perdîmes de la sorte le Journal des événements survenus depuis le commencement de l'insurrection et quelques Mémoires d'officiers de l'armée d'Hicks-pacha, entre autres un exposé historique de toute la campagne.

" Le point de concentration où toute cette multitude devait bivouaquer jusqu'au mois d'août était la vallée de Rahad. Au moment du départ on renouvela les menaces et les tentatives d'intimidation, mais de préférence sur les Sœurs ; notre contenance intrépide leur imposait peut-être un peu.

" Je dois avouer que l'héroïsme de nos braves religieuses nous remplit d'admiration. Séparés d'elles alors, nous n'avons pu recueillir de leur bouche le récit des détails ; mais des témoins véridiques nous ont informés de tout ce qu'elles ont eu à souffrir. On les fit marcher pieds-nus sur des terrains semés d'épines, exposées aux ardeurs du soleil, brûlées de soif et même parfois accablées de coups quand la fatigue et la souffrance les empêchaient d'avancer aussi vite que les autres. Enfin elles arrivèrent à Rahad ; des Grecs de notre connaissance, émus de compassion à la vue de leur triste état, s'empressèrent de leur prêter assistance et nous remplacèrent auprès d'elles. Quant à nous, durant notre long séjour à Rahad, nous fûmes sans cesse gardés à vue et privés de toute communication.

" Rahad est une dépression de terrain à deux journées de marche au sud-est d'El-Obeïd. A la saison des pluies, les eaux descendues des hauts plateaux d'alentour y forment une sorte d'étang qui alimente pendant longtemps les nombreux puits de la région. Aussi cet endroit est-il devenu un des points où se donnent rendez-vous durant la sécheresse les Arabes nomades.

***

" Au sud, à trois lieues de Rahad, se dresse la montagne de Daïer, vrai repaire de brigands dont le gouvernement égyptien n'a jamais pu venir à bout. Cette montagne, l'une des plus élevées du Kordofan, couvre un espace de trente kilomètres de circuit et dessine une sorte de demi-cercle ; on y a accès d'un seul côté qui peut être aisément rendu impraticable. Plusieurs points de cette forteresse naturelle sont abondamment pourvus d'eau. Les habitants peuvent donc y braver indéfiniment les efforts de l'armée la plus formidable.

" Ces montagnards ayant refusé de suivre le faux prophète

dans ses expéditions, l'irascible Mahdi déclara qu'il leur ferait sentir le poids de son bras et les châtierait sévèrement afin d'ôter aux autres toute velléité de résistance. Pour réussir sûrement, il commença par promettre un pardon complet à une fraction de la population qui se laissa malheureusement séduire ; il essaya ensuite de réduire le reste par la force. Plus de 50,000 hommes multiplièrent les assauts contre la citadelle imprenable et saccagèrent toutes les parties découvertes de la montagne ; mais les assiégées tinrent bon et, luttant avec l'énergie du désespoir, ils firent subir aux Mahdistes des pertes énormes. Ce fut la première défaite infligée au drapeau de l'insurrection ; en dépit de tous les efforts, Mohammed-Achmet ne put triompher de ces valeureux montagnards. Il tourna sa colère contre les malheureux trop confiants qui s'étaient rendus à discrétion et avaient été conduits au camp de Rahad.

" Il m'est impossible de relater toutes les barbaries dont on usa à l'égard de ces pauvres gens ; il y a de quoi frémir. On les dépouilla absolument de tous leurs vêtements, on les parqua comme des troupeaux entre des buissons d'épines, exposés au soleil, à la pluie, au froid, souffrant de la faim et de la soif durant trois mois. Pour toute nourriture une poignée de grains crus et une écuelle d'eau leur étaient données chaque soir. Ce régime ne tarda pas à exercer dans leurs rangs les plus affreux ravages : les pères voyaient expirer leurs fils sans pouvoir leur venir en aide. Des enfants décharnés et livides se traînaient près de leur mère défaillante elle-même d'inanition. Chaque matin les gardiens forçaient les prisonniers les plus robustes à porter en dehors de l'enceinte les cadavres et les mourants qui parfois étaient leurs amis ou leurs propres parents.

" A la seule pensée des scènes d'horreur dont je fus témoin pendant trois mois, le sang me bout dans les veines et l'émotion m'étouffe. Profitant de l'aisance relative dont je jouissais, je m'ingéniai à soulager tant de misères ; mais mes ressources étaient si limitées et les besoins si grands ! Je pus du moins baptiser un grand nombre de ces enfants condamnés et déjà touchés par la mort ; je réussissais à les attirer près de moi en leur offrant soit un peu d'eau à boire, soit un

morceau de pain, qui était pour eux une véritable gourmandise. Ainsi le Seigneur, qui sait tirer le bien du mal, faisait, dans sa sagesse infinie, servir notre captivité au salut d'une multitude d'âmes; elles prient maintenant dans le ciel pour la postérité maudite du deuxième fils de Noë.

***

" Cette situation elle-même ne devait pas tarder à se modifier. Arriva l'époque où le Mahdi, jugeant bon de se porter sur Khartoum pour renforcer les bataillons occupés à en faire le siège, disposa tout pour quitter Rahad. Un de ces principaux lieutenants, pourvu du titre de gouverneur du Kordofan, retourna à El-Obeïd et y ramena tous les missionnaires confiés à sa garde. Quant aux religieuses, elles durent faire la route conjointement avec l'armée jusqu'à Ondurman, en face de Khartoum, localité où fut fixé le nouveau camp des insurgés

" La Providence nous vint alors en aide, en nous envoyant à temps la négresse Marie Combatti qui nous rapportait quelques secours. Elle avait quitté Khartoum à la fin de janvier et revenait à El-Obeïd lorsqu'elle fut surprise par une bande de soldats. Arrêtée comme esclave, parce qu'elle était noire, elle avait été traînée d'ici et de là durant trois mois, dépouillée des vêtements qu'on lui avait donnés pour nous, maltraitée et plusieurs fois menacée de mort. Un de nos amis, qui se trouvait cependant parmi les partisans les plus fanatiques du Mahdi, ayant entendu parler du triste sort de notre messagère, se donna beaucoup de peine pour la découvrir et réussit à l'arracher à ses ravisseurs. Elle avait fort heureusement pu cacher une grande partie de l'argent qu'elle nous apportait et, à son arrivée, elle nous le remit fidèlement. Nous partageâmes cette somme entre les religieuses et nous. Ces subsides inespérés nous firent vivre à El-Obeïd où nous fûmes reconduits au commencement du mois d'août 1884.

" Nous continuâmes à habiter en commun, jouissant d'une certaine liberté et demeurant le plus possible dans les cabanes que nous avions dû nous bâtir dans le voisinage de la résidence du Shériff Mahmoud. Ce personnage avait été nommé gouverneur du Kordofan par le Mahdi dont il était oncle, parait-il, et il avait fixé sa demeure à El-Obeïd.

III

Prise de Khartoum. — La fuite du missionnaire. — Traversée du désert.— Émouvantes péripéties du voyage.—Arrivée à Dongola.

" Je m'abstiendrai de relater minutieusement les événements qui se sont déroulés durant le mémorable siège de Khartoum, parce que je n'en ai pas été témoin occulaire et ne les ai connus que par ouï-dire Je me contenterai de quelques mots sur la prise de cette capitale, qui tomba au pouvoir des rebelles le 26 janvier 1885.

" Le découragement des assiégés, causé par le retard, alors inexplicable pour nous, de l'armée anglaise de secours et la disette de vivres, décida un commandant supérieur de la garnison égyptienne à entrer secrètement en relations avec le Mahdi pour la reddition de la place, à l'insu du brave Gordon. Les rebelles simulèrent, la veille du jour fatal, un assaut général afin d'attirer et de tenir en suspens derrière les lignes de défense toute l'armée de Khartoum, tandis que la trahison leur donnait accès à l'intérieur en leur ouvrant dans le lit du fleuve, entre le courant et le terre-plein élevé par les assiégés, un passage que le retrait des eaux rendait praticable.

" Il n'en fallait pas davantage. Introduits dans l'enceinte, ils prirent à revers les défenseurs, qui, tout déconcertés, durent bientôt se rendre. Dans le premier moment de fureur, les assaillants se dispersèrent par toute la ville et ivres de ce fanatisme aveugle dont le Mahdi les grisait sans cesse par ses proclamations, ils commencèrent par massacrer, sans distinction d'âge ni de condition, tous ceux qui tombèrent sous leurs coups. Des témoins de cette horrible journée estiment à 20,000 le nombre des victimes. Parmi elles se trouvent Gordon pacha, M. Martin Hansal, consul d'Autriche-Hongrie, le consul de Grèce et un grand nombre de marchands grecs et coptes schismatiques. Un notable musulman de ma connaissance, Ahmed el Nour el Kébir, perd en cette circonstance trente personnes de sa famille.

***

" La chute de Khartoum eut pour conséquence la retraite des Anglais, qui, au prix de sanglants efforts, avaient obtenu

de notables succès. Ce fut une suprême déception pour ceux qui avaient mis leur espoir dans cette dernière citadelle de la civilisation et de la liberté au Soudan.

" Peu avant la prise de la capitale, comme je l'ai appris plus tard, un messager envoyé de Dongola par le R. P. Vicentini, apporta deux lettres adressées l'une au Mahdi, l'autre à moi-même. Il aurait été imprudent de faire parvenir la première à sa destination ; elle fut brûlée. Quant à la seconde, comme je me trouvais alors à El-Obeïd, elle fut reçue par la Supérieure, sœur Thérèse Grigolini, qui en prit connaissance. Dans la réponse à cette dépêche, après une courte et douloureuse exposition des souffrances des pauvres captifs, elle ajoutait incidemment :

" Dom Louis est à El-Oéïd et souffre autant que nous "

" Heureuse phrase, phrase bénie ! En portant au Caire les premières nouvelles que Votre Grandeur ait reçues de moi, elle dirigea vers la triste retraite où je languissais, les pas de mon libérateur. En effet, M. le chevalier Santoni prit à cœur la mission que vous lui aviez confiée, et il n'épargna ni fatigues, ni industries pour m'arracher à ma captivité.

***

" Le 3 juin 1885, un habitant d'El-Obéïd, copte d'origine, mais né dans le pays, m'avertit secrètement qu'un Arabe porteur d'une lettre à mon adresse venait d'arriver et que ce messager était chargé de m'emmener. Moi, qui depuis si longtemps n'avais en vue que de trouver le moyen de m'enfuir, qui avais dépensé tant de temps et d'argent pour réussir, je n'en pouvais croire mes oreilles. Mais lorsqu'arrivé en présence de l'Arabe dans une maison écartée, il me remit un billet qu'il avait caché et fait coudre dans son vêtement, ne pus plus douter. Avec quelle anxiété et quels battements de cœur je retournai chez moi, soupirant après le moment où il me serait possible de lire cette précieuse communication ! Quand je fus rentré sous mon toit, j'ouvris avec mille précautions le billet, tremblant de crainte, effrayé de ma propre ombre, et je lus les quatre lignes suivantes :

" Le porteur de la présente se nomme N.N. Confiez-vous

à lui; il est chargé de vous conduire à Dongola où vous attendent anxieusement vos confrères et votre compatriote " Santoni. "

" Une émotion indescriptible me saisit à cette lecture. Les rêves qui m'avaient tant de fois bercé allaient donc se réaliser et ma liberté ne dépendait plus que d'un effort hardi ! J'avertis l'Arabe que j'étais tout prêt à le suivre. Le brave messager craignait que je ne fusse irrésolu et hésitant à me confier à sa direction. Mais mon enthousiasme le rassura bien vite. Je fixai le départ au lendemain et lui recommandai de sortir seul de la ville et de m'attendre dans le désert avec les chameaux et les provisions. Il disposait de deux chameaux; je devais monter avec son jeune fils sur le premier, l'autre était pour lui-même et le guide qu'il avait retenu. Avant de consentir au départ, j'avais mis comme condition que l'Arabe me donnerait un peu d'argent pour mes confrères. Je le remis au P. Ohrwalder, en lui promettant que je ne cesserais de travailler à leur délivrance, aussitôt que je serais libre.

" En attendant, pour donner le change et éloigner tout soupçon, j'achetai de la paille, du bois, tout ce qu'il me fallait pour bâtir une nouvelle cabane, car la saison des pluies commençait. Je me mis aussitôt à l'œvre et travaillai si activement ce soir-là et le lendemain matin que je l'achevai complètement.

" A l'heure fixée, deux heures du soir, je m'en allai emportant une petite corbeille et un couteau, afin d'avoir un motif plausible pour expliquer mon excursion, dans le cas où un curieux me rencontrerait. J'avais pour compagnon jusqu'au désert le P. Joseph Ohrwalder, qui seul était dans le secret. Ni lui, ni moi, n'avions la force de prononcer une parole, tant était grande notre émotion. Nos cœurs parlaient et se comprenaient: " Adieu ! adieu ! ! ", disaient ils l'un e l'autre; ce mot résumait toutes les douleurs souffertes ensen ble dans le passé, tous les espoirs que la réussite de ma te tative allait faire naître dans l'avenir ; c'était le sceau d'un amitié que la séparation allait rendre encore plus sacrée.

***

" Il était quatre heures de l'après-midi. Le désert s'ouvra

devant moi, le désert à travers lequel je devais cheminer à pied jusqu'à la rencontre de mon guide. Dans la première fougue, soutenu et emporté par l'ivresse de la liberté, je courus longtemps, beaucoup plus longtemps qu'il ne fallait. Déjà le ciel brunissait, la nuit descendait rapide et je n'avais encore aperçu personne qui fût en quête de moi. Aussi, en réfléchissant sur ma position, je me rendis compte que j'avais dû aller trop loin et peut être m'écarter de la route à suivre. Je m'arrêtai, je fixai le regard sur les vagues ténèbres qui enveloppaient de plus en plus le désert et je criai à diverses reprises le nom de mon guide. Personne, pas même l'écho, ne répondit à mon appel. Des pensées peu gaies me vinrent à l'esprit. Ce n'était ni la peur des bêtes féroces, ni la crainte des voleurs, mais l'impossibilité pour l'Arabe de me découvrir au milieu de la nuit, si loin d'El-Obéïd. Mon épuisement après une journée d'émotions et de fatigues passée sans prendre de nourriture (la joie m'avait coupé totalement l'appétit), l'obscurité d'un ciel pluvieux achevèrent de me dérouter et il me fallut bientôt renoncer à reconnaître le chemin.

Je me gardai bien d'abord de m'arrêter à l'idée de demander la bonne voie aux cabanes arabes dispersées dans l'immense solitude; je craignais de faire naître des soupçons; mais la nécessité et ma faiblesse toujours croissante m'y forcèrent.

" Il faisait nuit depuis plus de deux heures, lorsque je m'approchai d'une cabane de bergers pour me procurer un peu d'eau et de lait. J'avais par hasard sur moi un quart de florin autrichien ; je l'offris à ces pauvres gens, ils me donnèrent en échange une bonne tasse de lait chaud ; cela me reconforta un peu. Nous engageâmes la conversation et, grâce à ma corbeille, je pus justifier mon excursion en prétextant que j'étais allé à la recherche de plantes médicinales. Je pris congé d'eux après m'être enquis de la direction de la capitale.

" J'étais bien indécis sur le parti à prendre. Je résolus enfin de retourner chez le copte qui m'avait annoncé l'arrivée de l'Arabe libérateur. Heureusement j'ai deux bonnes jambes, elles me ramenèrent à la ville par d'affreux sentiers couverts de ronces et coupés de fondrières qui, dans la nuit,

me semblaient autant de précipices. Je traversai à tâtons les ruines de l'ancienne El-Obéïd. A minuit je me trouvai devant mon habitation, j'y pénétrai en coupant, afin de ne point faire de bruit, les cordes qui en ferment l'entrée, et je me jetai sur ma couche sans avoir donné l'éveil à personne. Mais je ne pus goûter de repos, qu'après avoir fait tremper dans l'eau et avalé un peu de pain dourah.

" Je fus réveillé en sursaut avant l'aube par une voix qui m'appelait du chemin. Je me levai aussitôt et sortis. C'était mon brave copte, qui était tout étonné de ne m'avoir pas trouvé au rendez-vous. Je lui expliquai brièvement ma mésaventure. Il m'emmena aussitôt, me couvrit le visage jusqu'aux yeux de la pièce d'étoffe que portent les Arabes et me conduisit près du guide. Sans plus tarder, nous enfourchâmes les chameaux et leur bon trot m'éloigna rapidement du lieu de ma captivité.

***

" Il serait trop long de raconter les incidents de notre pénible traversée de treize jours dans le désert.

" Mon conducteur avait bien promis de se pourvoir des vivres nécessaires pour tout le voyage, mais il n'avait pris qu'un peu de farine et un morceau de galette, de quoi nous nourrir tout au plus deux jours. Les trois premiers jours on parcourt, il est vrai, un pays assez peuplé ; mais cette circonstance était un danger de plus, nous risquions d'être découverts et devions user de beaucoup de réserve soit pour faire halte, soit pour nous ravitailler.

" Nous avions formé un plan pour favoriser l'évasion de mes confrères. Nous avions projeté de nous arrêter dans un grand village, pour faire nos provisions de nourriture et d'eau et d'y attendre les missionnaires d'El-Obéïd qu'une personne de confiance serait allée chercher. Nous aurions ensuite fait ensemble le reste du chemin. Malheureusement, le soir du troisième jour après le départ, nous fûmes obligés de prendre le large en toute hâte ; les agents du Mahdi, fixé dans cette localité, avaient eu vent de notre arrivée.

" Un guide consentit, à prix d'or, à nous mener nous approvisionner, à deux journées et demie de là, dans un autre vil

lage. Mais, pour ce trajet, nous n'avions plus guère d'eau et encore moins de grains. Ces parages déserts sont infestés de pillards qui rançonnent au passage les rares marchands attirés au Soudan par l'appât du gain. La bonne Providence nous fit encore échapper à ce péril. En homme avisé, notre conducteur nous fit voyager le plus possible de nuit pour moins souffrir de la soif et passer inaperçus. Une vingtaine d'heures avant de rencontrer les premières citernes, toute l'eau était épuisée. Nous arrivâmes encore vivants; mais la gorge desséchée au point de ne pouvoir plus dire un mot. Nos chameaux, n'ayant pu se désaltérer à la dernière halte, étaient tellement exténués que nous tremblions de les voir succomber avant le terme; aussi, pour les ménager, fîmes-nous à pied une grande partie du chemin.

" La soif qui nous dévorait était si grande que nous ne prîmes pas même le temps de trouver un vase quelconque pour puiser de l'eau, lorsque nous fûmes en face des puits. Leur peu de profondeur permit au guide d'y descendre; il remplissait du précieux liquide le creux de ses mains, le déversait dans les nôtres et, après nous être désaltérés, nous nous empressâmes de donner à boire à nos montures.

***

" Nous n'avions plus à craindre d'être decouverts et arrêtés dans notre exode. Mais il nous restait à traverser le désert; sept jours de marche sans rencontrer aucune oasis, avant d'arriver au Nil.

" Dans cette localité où nous étions venus nous approvisionner, tout était hors de prix et l'achat de quatre jours de vivre épuisa complètement les ressources pécuniaires de ıon conducteur. J'avais laissé à mes confrères à El-Obéïd ıe peu d'argent que je possédais; j'étais parti avec un quart le florin et je le dépensai le jour même de ma fuite.

" Une bonne dame de l'endroit eut la complaisance de ıous moudre le peu de grains que nous pûmes acheter, et ıous mit à même de fabriquer durant le voyage de la gaette que nous faisions cuire dans le sable avec du bois ou 'es excréments de chameaux.

" La compagnie de quelques Arabes nomades, qui, avec leurs dromadaires, se dirigeaient aussi vers le Nil pour se pourvoir de grains, nous fut d'une grande utilité dans les derniers jours du trajet.

" Enfin, le 18 juin, nous pouvions saluer les eaux du grand fleuve et entrer à Abou Guzzi, ou Agouzé.

" Le 22 juin, nous nous remîmes en route et, après avoir côtoyé durant deux jours le beau fleuve égyptien, nous entrâmes à Dongola. O mois du Sacré-Cœur, sois à jamais béni! Toi qui as vu commencer et s'achever l'œuvre périlleuse de ma délivrance si longtemps désirée, comment pourrais-je ne pas garder ton souvenir!

" L. Bonomi,

" *Missionnaire apostolique* ".

LE CHOLÉRA ET SON TRAITEMENT

Par le R. P. Fiorovich, jésuite et missionnaire à Beyrouth.

[Les Missions Catholiques.]

Comme ce fléau a fait de terribles ravages en Europe dans le cours de l'année dernière et qu'il n'est pas impossible qu'il ne fasse son apparition dans notre pays quelqu'un de ces jours, nous croyons rendre service aux lecteurs des Annales en mettant aujourd'hui sous leurs yeux l'étude suivante faite par un Père Jésuite, depuis de longues années missionnaire à Beyrouth.

Le choléra a pris son origine dans les Indes ; il s'est répandu dans le monde entier. Partout où il a passé il a semé l'épouvante et la mort. On calcule que, depuis 1817, il a tué près de cent millions d'hommes. La science a épuisé ses moyens, et le spécifique n'a pas été trouvé.

TRAITEMENT ANCIEN DU CHOLÉRA.

Ceux qui sont atteints du fléau ressentent d'abord les symptômes du mal. Une diarrhée légère se déclare : on la méprise, on vaque à ses affaires comme à l'ordinaire. On mange avec peu d'appétit. Tout à coup on est saisi par de grandes douleurs qui forcent le malade à garder le lit. Les vomissements et les selles se succèdent avec précipitation, on s'effraie, on court chercher le médecin. Avant que celui-ci soit arrivé, le mal a fait de grands progrès. Le medécin arrive, il constate la maladie, il ordonne la potion. Avant que cette dernière soit préparée, beaucoup de temps s'écoule et les crises se succèdent avec précipitation.

Le cholérique se refroidit. Plusieurs médecins s'efforcent de le réchauffer par des infusions bouillantes, par des frictions ou avec des couvertures ; mais le plus souvent ceux qui frictionnent le malade lui laissent les jambes et différentes parties du corps découvertes. Le malade s'agite dans les douleurs, les spasmes ; il se découvre sans cesse. Ceux qui l'entourent ont peur de respirer les émanations du cholérique,

et plusieurs pour se garantir ouvrent portes et fenêtres. Le malade se refroidit ainsi de plus en plus, et il devient de toute impossibilité de le réchauffer, de le faire transpirer. A mesure que le mal progresse, le cholérique se refroidit. Bon nombre de médecins admettent en principe la nécessité de la transpiration ; mais en pratique ils n'emploient pas tous les moyens nécessaires pour l'obtenir, parce que leur confiance dans ce traitement n'est pas suffisante. Comme ils ont échoué souvent, ils cherchent et essaient différents moyens de guérison. L'un ordonne une saignée, l'autre non. L'un administre des vomitifs, l'autre des purgatifs, le plus grand nombre des astringents. L'un prescrit des bains froids, l'autre des bains chauds; l'un des boissons chaudes et l'autre de la glace ; d'autres défendent toute boisson ; celui-ci fait frictionner avec une matière, celui-là avec une autre ; l'un administre telle potion, un second telle autre. Chaque médecin cherche et tâtonne, ignorant que la transpiration seule peut guérir cette maladie et que toutes les potions et traitements doivent tendre à un seul but, faire transpirer le malade.

J'ai observé que certains médecins introduisent dans les potions alcooliques qu'ils donnent aux malades plusieurs ingrédients qui les rendent très violentes. Si ces potions étaient données en deux ou trois fois en doses modérées, elles ne pourraient pas nuire, mais voici ce qui arrive. Le médecin voyant le mal s'aggraver d'heure en heure, ne sachant plus que faire, continue à administrer ces potions, espérant quelque bien imprévu. Ces boissons alcoolisées donnent à la tête du malade et, reçues dans un estomac épuisé par les vomissements et les selles continuelles, achèvent pour ainsi dire de l'empoisonner. D'autres médecins font frictionner le malade avec des matières si fétides qu'un homme sain ne pourrait en supporter l'odeur. Souvent ceux qui soignent le malade, et quelquefois le médecin lui-même, par peur de la contagion, mettent dans la chambre des alcools, des sels volatils, etc. Ces exhalaisons, ces odeurs fortes faliguent énormément la tête et l'estomac du sujet, car l'estomac et la tête s'influencent naturellement beaucoup; en agissant ainsi, on contribue souvent à tuer le malade, tandis qu'il aurait peut-être surmonté le mal par les seules forces de la nature.

J'ai jugé nécessaire de noter ici tous les défauts du traitement actuel afin qu'on puisse les éviter à l'avenir.

MÉTHODE POUR TRAITER LE CHOLÉRA.

J'ai étudié les caractères du choléra : après une expérience suffisante, et, tout en remerciant le Seigneur, auteur de toute lumière, je déclare :

1o. Qu'aucune maladie n'est plus facile à guérir que le choléra ;

2o. Que le grand secret de la guérison consiste à attaquer le mal dès son début ;

3o. Que l'unique résultat à obtenir dans le traitement consiste dans la transpiration ;

4o. Que plus on retardera l'attaque de la maladie, plus il deviendra difficile de faire transpirer le malade et par suite de le guérir ;

5o. Que lorsque le cholérique n'a pas transpiré et que la réaction ne s'est pas faite, la mort surviendra ou une espèce de fièvre typhoïde souvent plus dangereure que le choléra lui-même ;

6. Que tout homme peut se guérir du choléra sans l'assistance du médecin.

LE CHOLÉRA EST-IL CONTAGIEUX.

Cette question est débattu depuis l'apparition du fléau. Un grand nombre d'anciens enseignent que le choléra ne se contracte pas par le contact du malade, mais seulement par l'air ambiant.

La conférence sanitaire internationale réunie à Constantinople en 1866, se basant sur un grand nombre de faits, a été d'accord sur cette opinion. Elle a reconnu que l'homme est principal agent importateur de la maladie. Elle a reconnu ncore que l'air ambiant est le véhicule principal de l'agent énérateur du choléra ; mais que la transmission de la aladie par l'atmosphère reste, dans l'immense majorité des as, limitée à une distance très rapprochée du foyer d'émison.... que l'air ambiant est le principal, sinon le *seul* véhiule du principe cholérique.

D'après des faits que je citerai, j'ai constaté que, le choléra régnant dans une localité, qu'on communique avec un cholérique ou non, on peut être également atteint du fléau, car la contagion n'existe pas dans le cholérique même, mais est répandue dans toute la région où règne le fléau.

La peste est contagieuse ; si on touche un pestiféré, ou ses habits seulement, on est presque certain de contracter le mal. A peine quelques individus échappent-ils à cette loi, comme par privilège. Je parle de la peste en toute connaissance de cause, et cela d'après ma propre expérience. Ceux qui ne touchent ni les pestiférés, ni aucun objet qui les a approchés, ne sont pas atteints : c'est un fait certain.

Le contraire se produit pour le choléra.

Il n'est contagieux ni par l'attouchement, ni par l'aspiration. Les médecins et infirmiers sont toujours moins attaqués par le fléau, même après avoir, durant des heures, frictionné les malades, respiré toutes leurs exhalaisons.

J'étais à Beyrouth (Syrie) à l'époque des deux choléras de 1865 et 1875. Dans ce moment solennel, le missionnaire devait se dévouer tout entier au service des cholériques. Nous étions jour et nuit au chevet des malades, tandis que quinze Sœurs de charité s'occupaient des femmes. Nous remplacions souvent les parents qui s'étaient enfuis. Pour remplir notre ministère de prêtres et d'infirmiers, autant que pour relever le courage des peureux, nous avons dû bien souvent et pendant des heures entières rester courbés sur les malades, les frictionner, leur rendre tous les services ; toutefois aucun médecin, aucun missionnaire, aucune Sœur de charité, aucun domestique de l'hôpital ne fut atteint du fléau. La même immunité fut constatée en Egypte parmi les religieux et les religieuses. Dans tous les pays où le choléra a paru, ceux qui ont servi les cholériques ont été les plus épargnés. On peut donc conclure avec certitude qu'il n'est pa contagieux.

Le choléra n'est pas contagieux, même si on dort avec l. malade, ou dans le lit non purifié du malade ou du mort ces expériences ont été faites ailleurs, et même c'est ce que j'ai constaté souvent pendant les deux choléras de Beyrouth. La classe ouvrière est très pauvre dans ce pays, il n'y a

qu'une seule chambre et même parfois qu'un seul lit pour toute la famille. J'ai vu des personnes de tout âge, dormir côte-à-côte avec des cholériques, se coucher après la guérison ou la mort dans le même lit, sans même l'avoir purifié. Il m'est souvent arrivé de faire couvrir les cholériques de toutes les couvertures ou autres vêtements qui se trouvaient dans la pauvre maison. Le soir même, la famille se servait de ces habits tout imprégnés des matières du malade ; chose étonnante et même incroyable, dans ces familles où il n'y avait qu'un seul lit, je n'ai pas constaté d'autre cas de choléra. J'ai suivi ces faits avec la plus grande attention ; dans aucun pays peut-être on n'a pu les établir avec la même évidence qu'ici.

Par conséquent on ne doit pas craindre de soigner les cholériques, car leur guérison dépend uniquement des petits soins qu'on leur donne. J'ai vu des médecins qui n'avaient pas le courage d'entrer dans la chambre d'un cholérique ; des maris abandonner leur femmes ; des mères, leurs enfants. Les hommes intelligents doivent rassurer le peuple et, s'ils ont du cœur, donner l'exemple. On a observé que le choléra frappe quelquefois plusieurs personnes dans la même famille et quelquefois un groupe de maisons. Quelques-uns attribuent cela aux commotions morales, à la peur, à la douleur de la perte des parents, d'autres en plus grand nombre l'attribuent à la contagion : pour moi, je crois que ces cas ne dépendent que du caprice du fléau ; car beaucoup plus souvent il frappe un seul individu dans une nombreuse famille, quoique tous les membres de la famille aient eu la même peur et les mêmes commotions morales.

Plusieurs croient que les évacuations du cholérique communiquent le mal, et qu'il faut les enterrer. Les faits que j'ai cités prouvent le contraire ; je donnerai encore une autre preuve. Pendant les deux épidémies auxquelles j'ai assisté à Beyrouth, dans l'hôpital, ces évacuations étaient versées dans les lieux communs. Les nombreux linges étaient pénétrés de toutes les matières cholériques, et cependant aucune laveuse, ni aucune autre personne de l'hôpital ne fut atteinte du fléau. Néanmoins pour plus de sûreté, on pourra enfouir les matières du cholérique et éviter, autant que possible, les émanations du malade.

tout de suite le traitement du choléra et de faire transpirer comme je l'enseignerai.

Il pourrait cependant arriver que le grand choléra éclatât avant les selles, comme on le remarque dans le choléra compliqué d'indigestions ou dans le choléra sec. Donc il ne faut pas toujours attendre la diarrhée. A peine s'apercevra-t-on d'un malaise général, d'un léger dégoût pour la nourriture, d'une faible envie de vomir, d'un affaiblissement du pouls, de mouvements dans le ventre, on devra appliquer le traitement et transpirer.

CONSTATATION DU CHOLÉRA.

Plusieurs personnes diront peut-être que, les symptômes énumérés étant communs à toutes les grandes maladies, il est impossible de reconnaître seulement par eux le choléra. Je répondrai qu'en réalité il est difficile de constater dans le commencement s'il y a du choléra ou non : cependant dans le choléra il y a *deux signes* spéciaux. Ces signes sont basés sur le ventre et le pouls. Au commencement des autres grandes maladies, le ventre est tranquille et est porté à la constipation, tandis qu'au commencement du choléra presque toujours on sent des gargouillements, on est agité et disposé à la diarrhée. Ces mouvements, unis à quelques autres symptômes que j'ai indiqués, sont des signes très probables de la présence du fléau. Pour les connaisseurs, l'affaiblissement du pouls fournira le signe le plus net ; car dans le commencement des grandes maladies, le pouls est fiévreux et bat plus qu'à l'ordinaire. Toutes les fois que le pouls indiquera un commencement de fièvre, il n'y aura donc pas choléra, tandis que, dans le commencement du mal le pouls est plus faible et s'affaiblit de plus en plus, jusqu'à devenir insensible.

Souvent, en entrant dans les maisons de cholériques, j'ai rencontré chez les personnes qui les soignent et vaquent aux autres offices de la maison un *cercle bleuâtre* autour des yeux. Elles avaient le choléra sans s'en douter. Ce cercle n'existe pas dans les commencements du choléra, mais s'il existe on aura une preuve certaine de la présence du fléau.

DANS L'INCERTITUDE SI C'EST LE CHOLÉRA.

Les mouvements du ventre, en temps de choléra, pourraient provenir d'une diarrhée naturelle; mais alors les autres symptômes ne se présenteront pas. Toutefois toute diarrhée en temps de choléra doit être suspecte et il est bon de la traiter tout de suite comme le choléra. Dans tous les cas douteux où l'on ne peut pas assurer que ces symptômes sont ceux d'une fièvre ou d'une autre maladie déterminée, on doit appliquer immédiatement le traitement. On ne doit pas s'effrayer de ce traitement, car, consistant simplement à faire transpirer le malade, il ne peut nuire en aucun cas et peut au contraire couper à la racine une autre grande maladie. J'insiste avec toute l'urgence possible. Si l'on ressent les symptômes que j'ai indiqués, retarder le traitement serait s'exposer à des douleurs horribles et à une mort presque certaine. L'unique secret pour guérir consiste à attaquer le mal dès son début. Après une demi-heure de traitement le choléra et tous ces malaises auront disparu complètement comme si l'on avait enlevé le mal avec la main. Au contraire plus on aura différé, plus il sera difficile d'obtenir la transpiration et la guérison. Dans cette épouvantable maladie, le mal progresse souvent avec une rapidité étonnante. Les minutes sont des heures si l'on diffère, le grand choléra peut éclater tout à coup avec son cortège de crises qui sont les suivantes.

CRISES DU GRAND CHOLÉRA.

Les vomissements et les selles se succèdent avec précipitation ; bouche sèche et pâteuse, abattement complet, oppression intense de poitrine, voix faible et presque éteinte, tintement des oreilles, hoquet, urine rare et rougeâtre jusqu'à la suppression complète de cette évacuation, soif dévorante et inextinguible, crampes ; le malade, dans les douleurs, l'anxiété, les spasmes, s'agite et rejette les couvertures. Après les premières évacuations, les matières qu'il vomit et qui sortent par les selles sont de même couleur, blanchâtres comme l'eau de riz, un peu troublées, ensuite comme l'eau de savon, forment des bulles d'air, quelquefois verdâtres. Ces

matières n'ont aucune odeur. Le pouls est faible dès le commencement de la maladie et s'affaiblit de plus en plus jusqu'à être complètement insensible au tact. Le corps se refroidit en commençant par les extrémités, et devient livide. Sans doute toutes les crises cholériques ne se présentent pas toujours. Souvent les crampes n'ont pas lieu. Dans le choléra sec, il n'y a ni vomissement ni selles. Le malade se consume alors comme dévoré par un feu intérieur.

TRAITEMENT DU CHOLÉRA.

Tout l'art de guérir le cholérique consiste à le faire transpirer abondamment. Pour y arriver, il faut commencer par l'échauffer intérieurement et extérieurement : intérieurement par les boissons alcooliques et les infusions bouillantes; extérieurement par les couvertures et les frottements alcooliques et l'application de bouteilles d'eau chaude.

S'aperçoit-on que quelqu'un est atteint du choléra, aussitôt une personne doit se charger de faire chauffer à l'instant et le plus vite possible l'eau pour remplir les bouteilles. Pour aller plus vite, elle fera bouillir l'eau pour les infusions dans un vase spécial. Une autre personne fermera portes et fenêtres de la chambre, fera déshabiller et coucher le malade et lui mettra un bonnet chaud ou, à défaut de bonnet, lui enveloppera la tête. Ensuite elle couvrira tout le corps, même la tête si le patient le peut supporter, de quatre ou six grosses couvertures. Aussitôt après que l'infusion est faite, on y versera le sucre et de un à trois petits verres de bonne eau-de-vie. Pour la quantité, on aura égard à l'âge et aux habitudes du malade pour les boissons alcooliques. A un enfant on donnera un petit verre, à un homme qui a l'habitude de boire, trois petits verres; il boira le tout le plus chaud et le plus vite possible, et son entourage aura soin que le malade soit bien enveloppé. On le frictionnera avec la main ou avec un morceau de flanelle trempé dans quelque liquide alcoolique. Il faudra frotter fortement l'épine dorsale dans toute sa longueur. S'il y a encore une personne disponible, elle devra frictionner également les pieds, les mains et ensuite la poitrine du malade, mais surtout les

pieds qui sont les premiers à se refroidir. Toutes ces frictions doivent être faites sous les couvertures sans jamais découvrir le malade.

A peine l'eau sera-t-elle bien chaude que l'on remplira six bouteilles. On les bouchera bien : on enveloppera chaque bouteille d'une serviette afin que le corps puisse supporter la chaleur de l'eau. On appliquera deux bouteilles à la plante des pieds, deux bouteilles aux flancs, deux bouteilles aux aisselles. On continuera à frictionner l'épine dorsale, qui est la partie la plus importante, ensuite les jambes et les genoux, les bras, les mains, la poitrine.

Si, vingt minutes après la première infusion, le malade n'a pas commencé à transpirer à grosses gouttes, on répétera l'infusion mélangée à l'eau-de-vie. Dès que le malade commence à suer à grosses gouttes, l'eau-de-vie n'est plus nécessaire ; mais il faut continuer à frictionner l'épine dorsale pendant un quart d'heure encore, afin d'aider la transpiration, et continuer à donner l'infusion toutes les vingt minutes pour favoriser la transpiration.

Si le choléra a été attaqué dès son début, le malade commencera à transpirer avant un quart d'heure. La transpiration commencée, on est assuré de la guérison à moins que le malade ne prenne froid ou ne commette une imprudence.

Si le mal est attaqué à son début, les bouteilles d'eau chaude ne sont pas nécessaires ordinairement ; une dose d'eau-de-vie suffit. Le frottement de l'épine dorsale suffit quelquefois aussi. Mais en pratique on doit toujours appliquer les bouteilles et, pour plus de sûreté, faire tout ce que j'ai indiqué. On ne doit pas exposer la vie d'un homme pour s'épargner un petit travail.

Si le choléra n'a pas été attaqué à son début et que le malade soit déjà saisi par le grand choléra, la difficulté d'obtenir la transpiration sera d'autant plus grande que le retard aura été plus long. Dans ce cas, il faut persister à frictionner le malade pendant plusieurs heures sans se fixer d'autre limite de temps que celle où arrivera une abondante transpiration. Après la première heure de friction, les heures suivantes devront être séparées par un quart d'heure de repos pour laisser le malade se reposer. On continuera à lui

donner l'infusion bouillante toutes les vingt minutes jusqu'à la transpiration et même jusqu'à la fin de la transpiration et à la guérison complète. Au commencement on ne devra pas donner l'eau-de-vie à boire plus de trois fois en une heure et demie parce que cette boisson trop répétée pourrait faire du mal. Si le malade continue à vomir, on pourra administrer l'eau-de-vie une fois à chaque heure et demie.

Il ne faut jamais désespérer du cholérique, mais agir avec persévérance et confiance, car dans cette maladie on voit très souvent se produire la réaction dans un homme réduit à toute extrémité ; le corps transpire et la vie revient comme par enchantement.

On se gardera d'approcher la lumière du malade ; car, frotté qu'il est d'alcool, il pourrait se brûler vivant. Pour la même raison celui qui aura frictionné ne devra pas approcher ses mains du feu sans les avoir lavées.

Lorsqu'on frotte le malade, il ne faut jamais le découvrir, mais frictionner sous les couvertures. Il faut bien l'envelopper lorsqu'il a ses selles, et même il sera beaucoup mieux de mettre le vase dans le lit. Il faut savoir que, si le malade prend froid même un instant, tout l'effet du traitement passé est perdu et la transpiration peut devenir impossible.

Si le mal est attaqué à son début, le malade n'aura pres que pas soif. Plus on différera, plus la soif sera ardente. Qnelquefois elle sera inextinguible, et quoiqu'on donne au malade l'eau et la glace à volonté, il en demandera à toutes les minutes et de plus en plus. Dans notre traitement, lorsque le malade ne peut supporter la soif, on lui donnera de loin en loin un demi verre d'eau de riz ou d'eau panée ou autre boisson froide, mais jamais de la glace. Si on veut changer l'air, qu'on couvre bien la tête du malade avec une forte couverture, et pendant quelques minutes on ouvrira portes et fenêtres.

RÉGIME PENDANT ET APRÈS LA TRANSPIRATION.

J'ai dit que, lorsque le malade commence à transpirer, on doit continuer à lui frictionner l'épine dorsale dans toute sa longueur pendant un quart d'heure afin d'aider la transpiration.

Si, en effet, elle venait à cesser, probablement le choléra recommencerait plus violent qu'auparavant : ce serait une rechute.

Quand le cholérique sera entièrement guéri, il faudra changer son linge et son lit. Avant de changer de linge, il faut auparavant qu'un nouveau matelas, les draps, tout enfin soit prêt dans la chambre afin de n'avoir pas à ouvrir la porte, de peur que, tout inondé de sueur, le malade ne prenne froid. On agira le plus vite qu'il sera possible, on recouchera le malade, on lui jettera sur la tête et sur tout le corps plusieurs couvertures. Ensuite on ouvrira portes et fenêtres pour purifier l'air et on emportera tout ce qui était trempé de sueur. De nouveau on fermera portes et fenêtres et on découvrira le malade en lui laissant les couvertures exigées par la saison. Après vingt minutes, si la saison est très chaude, on pourra ouvrir une fenêtre et la porte en évitant cependant que le convalescent soit exposé au courant d'air. Je recommande de nouveau avec toute l'insistance possible à ceux qui soignent le cholérique de faire en sorte qu'il ne prenne jamais froid soit pendant les frictions, soit pendant les selles, soit pendant les vomissements, soit pendant la transpiration. Si l'on néglige cette recommandation, ou le malade ne transpirera pas, ou la transpiration sera coupée et le malade périra. La guérison dépend de la promptitude et des petits soins.

Le matelas et le linge trempés de sueur peuvent être maniés sans aucune crainte; car, encore une fois, le choléra ne se communique ni par l'attouchement ni par l'aspiration.

RÉGIME APRÈS LA GUÉRISON.

Après la cessation de la transpiration, le cholérique est complètement guéri : il lui reste uniquement une faiblesse proportionnée au retard apporté au traitement. Si le mal a été attaqué à son début, le malade se sentira complètement guéri après une demi-heure de traitement. Il lui restera uniquement une légère faiblesse, comme il arrive naturellement à un homme qui a transpiré Puis il se sentira si bien qu'il pourra se lever et vaquer à ses affaires ordinaires, ce qu'il ne devra pas faire sous peine de rechute. Il devra rester chez lui et au repos pen-

dant deux ou cinq jours suivant le retard apporté à l'attaque du mal, garder la diète la plus rigoureuse pendant douze heures, si le mal a été attaqué à son début ; pendant dix-huit ou vingt-quatre heures, si le grand choléra s'était déjà déclaré. Il pourra boire autant qu'il le désirera. Il commencera par manger une petite soupe de riz très cuit : il augmentera peu à peu sa nourriture jusqu'au 2e, 3e et 4e jour. Si le malade est un enfant, il devra être tenu à la maisom et gardé à vue. Je recommande aux personnes intelligentes d'inculquer la nécessité de cette diète aux hommes du peuple, car je sais que plusieurs n'écoutent guère cette recommandation ; ils se sentent si à l'aise qu'il leur est très difficile de ne pas manger et de ne pas vaquer à leurs travaux. S'ils le font, une rechute est presque certaine. Je parle ici par expérience : j'ai eu à soigner plusieurs de ces rechutes, je ne citerai qu'un fait. Un jeune portefaix, que j'avais guéri la veille, mangea le matin et alla porter des fardeaux à la douane. Il fut repris du choléra peu après. Il courut à la maison et se fit répéter le traitement et guérit après vingt-quatre heures. Il retonrna à son travail, mais fut repris une troisième fois du choléra accompagné de grandes douleurs au ventre. Cette fois il fut si effrayé qu'il saisit une bouteille de pétrole dans une boutique voisine et but une partie de ce liquide pur. Il arriva chez lui, en courant, il transpira, se fit répéter le traitement, et guérit encore Mais cette fois la convalescence fut longue.

Je dois ajouter que tous ceux qui sont retombés se sont guéris en répétant le traitement.

LA FIÈVRE APRÈS LE CHOLERA.

Si le malade n'a pas transpiré, si la réaction ne s'est pas faite et que cependant le malade ne meure pas, le choléra se changera toujours en une espèce de fièvre typhoïde plus ou moins forte. Dès qu'on s'aperçoit que la fièvre survient, il faut abandonner le traitement du choléra, et appeler un médecin pour qu'il coupe la fièvre avec du quinquina et quelque clystère rafraîchissant. Si la diarrhée n'a pas cessé, on fera bien de verser dans l'eau du clystère de trois à sept gouttes d'essence de menthe ou de laudanum, en ayant soin de bien agiter le mélange pour que l'essence se disperse dans l'eau. On pourra réiterer ce clystère plusieurs fois.

ALCOOLIQUES A EMPLOYER DANS LE TRAITEMENT DU CHOLÉRA

Tout l'art de guérir le choléra consiste à savoir provoquer la transpiration. Pour arriver à ce but il faut réchauffer le corps intérieurement et extérieurement. Toute eau-de-vie est bonne, l'esprit de vin même. Mais il y a une condition nécessaire ; c'est que l'eau-de-vie soit de bonne qualité. Une bonne eau-de-vie réchauffe l'estomac, tandis qu'une mauvaise eau-de-vie dérange, et, comme on dit vulgairement, détraque l'estomac. Ces effets différents de l'eau-de-vie proviennent de la matière dont elle est extraite ou des ingrédients qu'elle contient. Quelquefois, quand, après avoir mangé, on boit certains alcooliques, on sent un dégoût, une répugnance dans l'estomac et même une légère envie de vomir. Cela vient de ce que l'estomac répugne à l'objet qui le dérange et lui fait mal. Au lieu de cela, lorsqu'on boit certains liquides alcooliques, on sent un bien-être général. C'est une preuve que l'estomac agrée ces liquides et s'y complait. Il faut que l'eau-de-vie soit stomachique, forte ; car la principale vertu réside dans l'alcool. Le brandy, le cognac, le genièvre, l'absinthe, le kirsch, les différents bitters, la chartreuse verte, les liqueurs de menthe et de mélisse, et plusieurs alcooliques, à condition qu'ils soient de bonne qualité, sont tous bons, parce qu'ils sont reconnus stomachiques. Il n'y a pas à avoir peur de l'effet du pétrole, car, en Amérique, ceux qui l'extraient s'habituent à le boire par petits verres comme l'eau-de-vie.

Je préviens que, pour les ivrognes d'habitude, les doses alcooliques doivent être doublées.

J'ai observé en mer, que les matelots, lorsqu'ils sont saisis d'un fort rhume, font chauffer un verre de vin et versent dans ce vin, dès qu'il est retiré du feu, deux cuillerées à soupe de poivre noir en poudre. Ils laissent infuser ce poivre pendant quinze minutes, et boivent dans leur lit le tout aussi chaud que possible. Après quelques instants se produit une abondante transpiration et le malade est guéri. Si l'on n'avait pas de vin ou que l'on ne fût pas habitué à en boire, on préparerait une infusion dans laquelle on met du sucre et de la bonne eau-de-vie et on fait infuser le poivre dans ce punch un quart d'heure, mais il faut toujours mettre

du sucre, soit dans le vin, soit dans le punch, passer cette boisson à travers un linge, et rejeter les petits grains restant sur le linge, ce que les matelots ne font pas. Le vin, blanc ou rouge, est également bon, à condition qu'il soit de bonne qualité.

Dans un fort rhume j'ai expérimenté ce traitement, et, quoique ce fût pendant l'hiver, une transpiration très abondante se déclara au bout de quelques minutes. J'ai observé avec étonnement que ce vin infusé de poivre ne m'a nullement fatigué; au contraire, j'ai ressenti dans l'estomac et dans tout le corps un grand bien-être. Or, d'après l'expérience que j'en ai faite, je suis convaincu qu'un seul verre de ce vin poivré, pris bien chaud, est le meilleur *spécifique* pour transpirer et pour guérir le choléra, et il n'est pas besoin d'autre infusion ni d'autre alcoolique. Pour les enfants de quatorze ans, un demi-verre suffira.

Plusieurs personnes ne savent pas préparer une infusion. On doit faire bouillir l'eau, ensuite retirer le vase du feu et jeter dans le vase les feuilles, couvrir bien et laisser infuser près du feu pendant dix à quinze minutes. L'infusion ne doit jamais bouillir; autrement elle prendrait un mauvais goût.

La feuille jaborandi est le plus puissant sudorifique qui existe. Je n'ai pas pu le constater pendant le choléra; plus tard j'en ai fait l'expérience sur moi-même, et j'ai trouvé que ses effets étaient violents. Je doute que, dans le choléra avancé, le corps épuisé puisse le supporter. En second lieu le jaborandi produit une salivation excessive, par conséquent, je crains qu'il ne provoque aussi des vomissements.

Sur le témoignage d'une Sœur de charité infirmière et digne de foi, on a essayé pendant la guerre de Crimée de faire transpirer les cholériques par la vapeur, mais, la transpiration à peine commencée, les malades mouraient. Donc ou le moyen était trop violent, ou il était peu propre à rétablir la circulation du sang.

Tout alcoolique peut servir à frictionner le cholérique. Le meilleur, à mon avis, est le pétrole à cause de son huile, mais on ne doit pas en frotter les personnes trop délicates, car la violence de l'odeur les incommoderait.

Egalement, si la personne est trop délicate et ne peut pas supporter les boissons alcooliques, il suffit de lui donner des infusions sans alcool, quoiqu'elles soient moins efficaces.

Toute infusion aromatique est bonne, à condition qu'elle soit agréable à l'estomac. La principale vertu de l'infusion consiste dans l'eau chaude.

Traitement pour les enfants allaités.

Plus les enfants sont jeunes et plus rarement ils sont atteints du choléra. Aux enfants à la mamelle on ne peut donner aucune boisson. On les couvrira de flanelles chauffées au feu, on leur appliquera une bouteille d'eau chaude à la plante des pieds. Cette bouteille sera bien enveloppée afin qu'ils puissent la supporter. On leur frottera délicatement l'épine dorsale avec de l'esprit-de-vin. Après la transpiration, on leur fera garder la diète autant que possible.

Germe ou première atteinte du choléra.

Si le choléra est attaqué dès le début, un thé, un punch bien chaud, ou un petit verre de bonne eau-de-vie préviendra le mal. On a peut-être observé quelquefois qu'après avoir pris une de ces boissons, on a ressenti une réaction dans tout le corps et une légère transpiration. Cette réaction suffit souvent, même dans le commencement du choléra, et le malade est guéri sans que la grande transpiration ait lieu. Lorsque le premier germe du choléra sera détruit, on devra garder une petite diète de six heures, après quoi un repos modéré. Si l'on mange et qu'on se livre aux travaux pénibles, il y aura rechute ; et le choléra se développera avec sa force accoutumée.

Si l'on est saisi par le choléra hors de sa maison.

Dans ce cas on doit boire de un à trois petits verres d'eau-de-vie à la première boutique qu'on rencontre, et se diriger à l'instant vers sa maison en marchant le plus vite possible. Si l'on court, ce sera beaucoup mieux, particulièrement s'il

y a une montée. Si la maison est très près, qu'on fasse un long détour afin d'arriver trempé de sueur chez soi. Cette marche forcée, ou mieux la course, remplacera avec avantage toutes les frictions possibles. Si l'on ne rencontre pas sur son chemin de la bonne eau-de-vie, qu'on n'en boive pas de mauvaise, de crainte qu'elle ne dérange l'estomac : car l'eau-de-vie n'est pas absolument nécessaire.

Avant de se mettre à courir, il ne faudra boire ni infusion ni punch, car je crains que l'excitation de la course n'empêche la digestion de ces liquides volumineux. Pour la même raison, si l'on est saisi par le fléau après le dîner, on ne devra pas courir, mais marcher le plus vite possible. Si l'on arrive à la maison trempé de sueur, on est guéri ; mais on doit compléter la transpiration, et en arrivant fermer à l'instant les fenêtres et se coucher avec ses habits dans la crainte du plus léger refroidissement. Si le malade a transpiré, les frictions ne seront pas nécessaires ; mais aussitôt que possible on lui fera boire une ou deux infusions pour favoriser la transpiration, ensuite on observera la diète et tout le reste comme je l'ai indiqué. Je recommande beaucoup cette méthode de la course, car, au commencement du mal, on a encore toutes ses forces.

Cholérine.

J'ai dit que le choléra prévient toujours à l'avance. Quelquefois, après deux ou trois selles, éclate le grand choléra. Le plus souvent une diarrhée légère persiste plusieurs jours avant le grand choléra ; si l'on attaque le mal avant qu'il éclate dans sa violence, on l'écartera très facilement. Cette petite diarrhée, beaucoup de médecins l'appellent cholérine. Par ce mot ils entendent une légère indisposition, un rien ; ce qui est une grande erreur, car si le malaise n'avait pas été soigné à temps, le grand choléra aurait éclaté indubitablement. Déjà en 1849, la commission de l'Institut de France a affirmé que ce qu'on appelle cholérine est le commencement du choléra.

Persévérance du traitement dans le grand choléra.

Quoique mon but principal soit de rassurer les populations en temps d'épidémie, de les garantir de la mort en leur

enseignant à attaquer le mal à son début, je suis cependant convaincu que plusieurs imprudents se laisseront saisir par le grand choléra. Dans ce cas je leur recommande de suivre mon traitement avec toute l'exactitude possible. Si on prend froid un instant, tout l'effet du traitement précédent sera perdu et la transpiration deviendra impossible.

On doit persévérer dans le traitement jusqu'à la guérison ou la mort : car souvent dans cette maladie le malade est déjà à l'extrémité lorsque la réaction apparaît. Le cholérique commence alors à se réchauffer, le sang s'active et reprend sa circulation, le pouls bat avec force, le froid, la couleur livide disparaissent ; le corps se teint d'une couleur rosée ; bientôt de tout le corps ruissellent de grosses gouttes de sueur. Peu après toute douleur disparaît, la vie revient comme par enchantement et la guérison est complète.

Regime de vie pendant le cholera.

En temps de choléra, on doit suivre le régime qu'on suivait auparavant, avec quelque légère modification. En certains climats trop chauds, on peut dormir la nuit les fenêtres ouvertes. Moi-même je l'ai fait ; mais à toute époque on doit éviter de dormir entre deux ouvertures, au courant d'air. On doit aussi éviter de dormir à la rosée. On peut manger herbages et fruits à condition qu'ils soient mûrs. Les estomacs vigoureux, qui digèrent tout, peuvent suivre leur régime ordinaire. Les estomacs faibles doivent éviter tout ce qu'ils digèrent ordinairement avec difficulté. En tout temps ceux qui veulent conserver la santé doivent se lever de table avec un peu d'appétit, plutôt que rassasiés. Cette règle doit être spécialement suivie en temps de choléra. On ne doit pas alors boire à la glace, car les boissons trop froides dérangent et empêchent la digestion. Manger trop retarde la digestion, boire trop d'alcooliques la gène aussi. Ceux qui sont habitués aux alcooliques peuvent en boire, mais avec grande modération ; car, s'ils sont saisis par le choléra, les alcooliques ne feront plus sur leur estomac blasé leur effet salutaire. Plusieurs, en temps de choléra, dans le but de se préserver du mal, boivent continuellement des

alcooliques. La digestion devient pénible et l'alcoolique employé dans le traitement n'a plus alors d'effet. Quand on sent une légère indisposition, on doit commencer par boire du thé, de la camomille ou quelque autre infusion.

En un mot, pour se préserver du grand choléra, on doit s'abstenir de tout ce qui ralentit ou gêne la digestion. Je ne crois pas que l'indigestion puisse jamais attirer le choléra; mais si l'on est saisi par le mal pendant une digestion pénible, il se développera avec précipitation et en quelques moments éclatera le grand choléra. L'indigestion seule est par elle-même toujours dangereuse : combien ne le sera-t-elle pas davantage lorsqu'elle sera compliquée de choléra !

Pour la même raison, lorsqu'en temps d'épidémie on sent un malaise et particulièrement une légère diminution d'appétit, on doit cesser aussitôt de manger; et, en ce cas, on fera bien de boire une tasse de camomille, de thé ou autre infusion, et répéter cette boisson souvent jusqu'à ce que l'état de santé se manifeste nettement. On ne devra recommencer à prendre de la nourriture qu'au retour complet de l'appétit. Si, faute d'appétit, on ne mange pas pendant quatre jours, on ne mourra pas. La diète, en effet, est utile dans toutes les maladies et d'une nécessité absolue dans le choléra. Ce léger malaise, cette inappétence est souvent un commencement de choléra : dans ce cas, si l'on mange et si la digestion ne se fait pas, ce germe se développera promptement et le grand choléra éclatera. C'est le cas auquel on donne souvent le nom de *choléra foudroyant.*

Je répète encore que le choléra, de sa nature, prévient toujours un ou plusieurs jours à l'avance et donne plus que le temps nécessaire à l'extirper en toute sûreté; mais voici ce qui arrive : plusieurs, en temps de choléra, ressentent un malaise, une légère diminution d'appétit. C'est souvent le commencement du mal : ils ne se doutent de rien, mangent comme à l'ordinaire et quelquefois même, pour se donner du ton, boivent davantage. La digestion ne se fait pas. Le plus souvent ils se réveillent la nuit la tête lourde, le ventre endolori et avec envie de vomir. Peu d'instants après éclate le grand choléra précipité. D'autres (particulièrement les hommes du peuple) ont le choléra sans s'en douter : une

diarrhée depuis deux ou trois jours. S'ils savaient appliquer le traitement, ils se guériraient tout de suite ; mais ils ne connaissent ni les symptômes du mal, ni le moyen de guérir. Que font-ils ? Pour se donner de l'appétit, ils se gonflent de salades, de concombres, de sardines et autres choses semblables, et, pour arrêter la diarrhée, mangent plusieurs œufs durs, arrosent, en outre, presque toujours ce repas d'abondantes boissons alcooliques. Quelques heures après, ils passent dans l'éternité.

J'ai dit, dès le commencement, que tous ceux qui seront atteints du choléra et suivront mes prescriptions guériront certainement. Ceux qui se laissent surprendre par l'indigestion ne suivent pas une de mes prescriptions principales. Je ne puis donc pas assurer leur guérison.

En Europe le choléra arrive à des époques très éloignées. Il y règne de trois à quatre mois, quelquefois même moins : j'affirme que celui qui n'a pas la force d'être sobre pendant ce petit espace de temps n'est pas digne de vivre. Je ne dis pas cependant que le choléra compliqué d'indigestion ne puisse se guérir, je dis seulement que la chose est plus difficile.

Methode pour guérir du cholera compliqué d'indigestion.

Dans ce cas, il faut faire absorber au malade le plus vite possible de trois à quatre grands verres d'eau tiède sans sucre. Le malade doit ensuite s'exciter à vomir en s'enfonçant deux doigts dans la gorge. Quand il aura vomi la nourriture non digérée, il se rincera la bouche, et il boira une infusion bouillante de menthe, de camomille ou de thé avec du sucre, mais sans alcoolique : cette infusion est destinée à faire descendre les restes de la nourriture qui sont dans l'estomac et on doit y aider par plusieurs clystères. Une fois que le sujet sera soulagé, on commencera le traitement du choléra avec énergie et promptitude.

Surveillance des enfants en temps de choléra.

En temps d'épidémie, les parents doivent toujours avoir leurs enfants sous leurs yeux, quoique ceux-ci soient plus

rarement attaqués du choléra que les adultes. On doit observer s'ils mangent et jouent comme à l'ordinaire, de crainte de quelque indisposition. A cet âge on ne sait pas parler. Il faut questionner les enfants pour savoir s'ils ont quelque malaise. Souvent même, il faut leur demander combien de fois ils sont allés à la selle. Les enfants doivent manger comme à l'ordinaire. Il ne faut pas se préoccuper de leur digestion, car elle est toujours active; mais s'ils manquent d'appétit, ils doivent cesser à l'instant de manger.

Traitement des autres maladies en temps de choléra.

Quand le choléra se déclare dans un pays, ordinairement il y régnait déjà d'autres maladies, et partlculièrement la fièvre. J'ai observé qu'en ce cas, la majorité des médecins évite de donner des vomitifs et des purgatifs, qui, cependant, sont alors si nécessaires. Ils craignent que les purgatifs n'attirent le choléra, ce qui est une grande erreur. J'ai donné moi-même, en 1875, et on donnait en ces temps-là d'innombrables purgatifs contre une fièvre qui régnait dans le pays ; et j'ai remarqué que *jamais* ils n'ont causé le choléra. Ces purgatifs, au contraire, peuvent préserver d'autres maladies et probablement du choléra compliqué d'indigestion.

On craint le choléra qui, cependant, traité au début, est plus aisé à guérir et moins dangereux que le plus léger refroidissement. Aucune maladie au monde n'est plus promptement et plus *complètement chassée* que le choléra qui s'en va en une demi-heure et *sans convalescence*. Ce que j'avance est mon intime conviction, basée non sur la théorie, mais sur une réelle expérience, et ceux qui essayeront ma méthode acquerront la même conviction et seront rassurés pour eux et leurs familles.

Un système.

J'ai pensé souvent que la peste peut provenir d'insectes invisibles, du genre des poux, qui restent collés aux corps des pestiférés et à leurs vêtements. C'est pour cette raison qu'on ne peut contracter la peste que par le contact, soit des

personnes atteintes de ce mal, soit des objets qu'elles ont touchés. Le choléra, au contraire, se contracte par l'air. Peut-être proviendrait-il également d'insectes qui s'engendrent dans les eaux comme les moustiques et volent comme eux. Dans cette hypothèse, il est possible que ces insectes partent d'un pays cholérique comme de gros esssaims d'abeilles et suivent dans les airs les hommes et les navires.

Quand un pays est infecté du choléra, il est prouvé, par les faits, qu'on peut être atteint, qu'on touche le cholérique ou non ; ce qui démontre que le mal se communique par l'air et non par l'attouchement.

Souvent, et on ne sait pourquoi, certains quartiers de la ville sont atteints du choléra, d'autres quartiers et d'autres régions sont épargnés : ce phénomène ne proviendrait-il pas du caprice des insectes ?

Pendant les deux choléras auxquels j'ai assisté en Syrie, toutes les villes du littoral qui sont au pied du mont Liban étaient atteintes du mal ; le Liban était complètement épargné, quoique anciennement le choléra ait sévi jusque sur ses cîmes. Pendant ces deux épidémies nombre de personnes, de celles qui avaient émigré au Liban, sont mortes du choléra, plusieurs jours après leur arrivée : elles avaient apporté, sans le savoir, le germe du mal avec elles. Remarquez qu'à leur mort, le choléra disparut sans laisser de trace. Ce qui prouverait que les insectes s'arrêtaient au pied du mont Liban et que les cholériques émigrés ne pouvaient pas communiquer leur mal.

Quelquefois, dans une ville, le nombre des cholériques est plus ou moins considérable ; cela pourrait dépendre de la quantité plus ou moins grande des insectes qui y sont répandus.

Il est certain que la peste, comme maladie contagieuse, laisse son germe dans les linges et autres objets du pestiféré et cela même pendant plusieurs années s'ils ont été enfermés et privés d'air. Le choléra ne paraît pas déposer ce germe, quoique la question soit encore à l'état d'étude. Les insectes cholériques piquent-ils, entrent-ils dans quelque partie du corps, ou déposent-ils simplement leur germe ? c'est un mystère.

Il me paraît que le choléra est un réel empoisonnement dans le sang, et voilà pourquoi les pulsations du cholérique deviennent lentes et de plus en plus faibles jusqu'à ne plus être sensibles ; le contour des yeux, tout le corps et particulièrement les extrémités deviennent bleuâtres et livides : ce qui prouve la corruption du sang et sa grande difficulté de circuler. Mais à peine le malade commence-t-il à transpirer, que le pouls se reprend à battre et, à proportion que la transpiration augmente, il acquiert plus de force ; la lividité disparaît complètement, et sous la douce chaleur tout le corps se teint d'une couleur rosée. Or, pourquoi le sang circule-t-il, pourquoi tous les vomissements, selles et toutes les douleurs cessent-ils ? sinon parce que le sang s'est épuré par la transpiration.

En 1875, le choléra nous est arrivé de Damas : les voyageurs qui venaient de cette ville à Beyrouth étaient enfermés et enfumés ; ce moyen n'a abouti à rien, car ils nous ont apporté le choléra. N'est-il pas constaté par ailleurs qu'il y a des microbes ou insectes qui ont la vie extrêmement dure ?

Jusqu'aujourd'hui l'expérience a prouvé que tous les pays qui n'ont voulu avoir aucune communication avec les régions atteintes de l'épidémie ont été épargnés du fléau.

CE QUE DOIVENT FAIRE LES AUTORITÉS A L'APPROCHE DU CHOLÉRA.

Le spécifique unique pour guérir le choléra consiste à faire transpirer le malade dès le début du mal, avant que tout le corps en soit comme empoisonné et ravagé. En d'autres termes, la guérison du choléra dépend de la promptitude à attaquer le fléau ; car on le sait, on n'a que très rarement le temps d'appeler le médecin. Le peuple, ne connaissant pas les symptômes, ne réclame son secours que quand éclatent les grandes crises.

Si donc on veut rassurer le peuple et éviter la mortalité, il faut faire en sorte que, dans chaque famille, on connaisse les symptômes du mal et le traitement, et que chaque famille tienne prêts : du sucre, quelques feuilles de menthe pour faire l'infusion, une bouteille de bon vin, une demi-bouteille

de bonne eau-de-vie, du poivre pilé, six bouteilles vides avec de bons bouchons et du pétrole.

Les autorités sont constituées pour veiller à l'instruction et à la conservation du peuple, par conséquent elles doivent, à l'approche du choléra, imprimer ce petit traité qui est écrit en style simple, et où les répétitions n'ont pas été épargnées afin que tous puissent bien le comprendre. Il faudrait faire en sorte que chaque famille ouvrière ait son traité. La dépense sera bien minime.

Les autorités ecclésiastiques doivent coopérer de leur côté à la santé générale. Dans chaque quartier les hommes d'intelligence et de cœur doivent former une société pour veiller et accourir au besoin.

Le peuple sera ainsi rassuré et la mortalité arrêtée, au grand avantage de la tranquillité et des finances générales, car beaucoup de travaux ne seront pas interrompus.

OBSERVATION FINALE.

Peut-être dira-t-on que je n'ai rien trouvé de nouveau, et que la guérison du cholérique par la transpiration et la nécessité d'attaquer le mal au début étaient déjà connues. Je répondrai que ces connaissances étaient imparfaites et partielles. C'est un fait avéré que jusque aujourd'hui on essaie, on tâtonne, et il n'existe pas encore une méthode précise et certaine pour guérir le fléau. Par ce traité on rassure le peuple et on arrête la mortalité; et je puis ajouter que ceux-là seuls mourront du choléra qui le voudront.

LE CHOLERA EST-IL FOUDROYANT ?

En 1875, pendant le choléra, j'avais, à la hâte, composé une très petite brochure ; une seconde suivit la première en 1883. Ces brochures ont été imprimées, en langue arabe, et avaient pour titre : *Guérison certaine du choléra.* Plus tard, un de nos missionnaires de l'Egypte m'a envoyé un article du *Citoyen*, daté du 28 juillet 1883, article extrait du *Gaulois*. Il rapporte les paroles suivantes du célèbre docteur Vulpian :

" D'abord quelque violente que soit l'épidémie, il est ex-

trêmement rare que le choléra vous prenne et vous emporte, comme on croit généralement, en trois ou quatre heures. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il se fait pressentir dix-huit ou vingt heures avant de se déclarer par une diarrhée plus ou moins forte. En 1849, j'étais interne à Bicerta. J'y ai soigné plusieurs centaines de cholériques. Les symptômes étaient toujours les mêmes : tous avant ont eu la diarrhée. Ainsi, un jour, deux infirmiers transportent un cholérique : tout à coup l'un d'eux tombe le visage décomposé; trois heures après, une foudroyante crise de choléra l'emporte. Ce fut une panique dans l'hospice. Vérification faite, cet infirmier avait la diarrhée depuis quinze à dix-huit heures, et il n'avait rien dit. Sans doute, il se produit quelques cas foudroyants non précédés de diarrhée, mais seulement chez les sujets qui viennent de se livrer à quelque excès de table. "

Donc l'éminent professeur confirme ce que j'ai dit, que le choléra de sa nature n'est jamais foudroyant,— excepté dans le cas d'un excès de table qui a causé une indigestion.

Donc, en temps de choléra, excepté le cas d'une forte indigestion, on peut vivre sans aucune crainte, et en pleine sécurité, et ne pas s'imaginer à tout moment qu'on a peut-être le choléra, car, si l'on est saisi par le mal, on le sera avec évidence et on aura plus que le temps nécessaire pour s'en débarrasser. Je le répète : si l'on sent que la digestion n'est pas faite, il faut préparer plusieurs infusions de camomille ou autre plante, et si cela ne suffit pas, il faut s'aider par quelques clystères et ne reprendre la nourriture qu'après l'entier retour de l'appétit.

En achevant ce travail, j'ai confiance que cette terrible maladie ne sera plus un épouvantail, même pour les femmes.

FIN.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE LA REVERENDE SŒUR WARD

SUPÉRIEURE DE L'HOPITAL DU SACRÉ-CŒUR,

PROVIDENCE, GRANDE RIVIÈRE McKENZIE, NORD-OUEST,

A LA

Reverende Sœur Charlebois,

ASSISTANTE-GÉNÉRALE DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL DE MONTRÉAL.

---

21 Novembre 1885.

Ma bonne et chère Mère,

L'affectueux intérêt que vous avez constamment témoigné à nos chers petits enfants, lors de votre séjour au milieu de nous, me porte à croire que vous accueillerez avec plaisir les quelques détails que voici sur la trop courte vie et la sainte mort d'une de nos plus charmantes enfants. C'est une petite et tendre fleur qui vient de s'épanouir au Ciel et dont je suis heureuse de vous offrir le parfum.

Vous vous rappellerez facilement, ma Mère, le petit Pierre, le fils de votre prédilection. C'est sa sœur Catherine, que le bon Dieu vient de nous ravir, après quelques jours de maladie seulement.

Au mois d'août 1878, la famille Beaulieu vint passer quelque temps à la Providence. La petite Catherine n'avait alors que cinq ans. Ses parents la trouvaient trop jeune pour nous la confier, mais après quelques instances de notre part, ils consentirent à nous la laisser.

Cette enfant de bénédiction, cultivée d'ailleurs avec soin, croissait en âge et en sagesse aux yeux de tous. Nous aimions notre petite Catherine, et c'était avec raison : elle était si pieuse, si remplie de qualités ! Le 12 Novembre 1882, cette chère enfant n'ayant pas encore atteint sa 10ème année, fut cependant admise à faire sa première communion et à recevoir la Confirmation. Jugez de son bonheur !... Ce

jour mémorable devint pour elle un souvenir ineffaçable ; elle en parlait toujours avec un nouveau bonheur.

Dès lors, sa piété prit un nouvel accroissement ; elle conçut même le désir de se faire religieuse. Un an après sa première communion, témoin de la rénovation de nos vœux religieux, elle me dit, après la cérémonie : " Moi aussi, je désire me faire Sœur-Grise, et elle me pria d'inscrire son nom comme postulante. Je lui passai mon cahier, et elle écrivit : —Catherine Beaulieu, âgée de dix ans, promet de se faire Sœur-Grise, 21 Novembre 1883. Je ne voyais en tout cela qu'un désir enfantin et j'en perdis bientôt le souvenir. Cette pieuse enfant fut bientôt admise, avec quelques-unes de ses compagnes, à faire la Sainte-Communion tous les quinze jours. Elle se faisait un bonheur d'aller prier devant le St.-Sacrement et s'y faisait remarquer par une attitude pieuse et recueillie. Sa dévotion envers la Très-Sainte Vierge n'était pas moins remarquable. Le Rév. P. Lecorre, ayant doté notre modeste chapelle d'une statue de N.-D. de Lourdes, notre petit ange ne pouvait se lasser de la contempler : "Quand je regarde la Sainte-Vierge, il me semble qu'elle me sourit, " nous disait-elle. Elle savait presque par cœur toute l'histoire de N.-D. de Lourdes et nous entretenait souvent du bonheur de l'heureuse Bernadette, qui avait eu l'ineffable faveur de contempler si souvent notre Divine et douce Mère ! Elle fut reçue dans la Congrégation des enfants de Marie, le 8 Décembre 1884, par notre Père Supérieur, qui affectionnait tout particulièrement cette petite nature franche et candide.

Un jour, le 18 octobre, après la sainte communion, elle écrivit une petite lettre à la Sainte-Vierge, et pria ma Sœur Boisvert de la déposer aux pieds de N.-D. de Lourdes. Voici ce qu'elle écrivait :—"J'ai fait une promesse ce matin en communiant. J'ai dit à la Ste-Vierge que je serais une bonne petite fille, que je donnerais bon exemple à toutes mes compagnes, et que je me consacrerais à elle pour toujours. Je me ferai Sœur-Grise. Je tiens ma résolution. Recevez-moi, bonne Sainte-Vierge, et aidez-moi à être fidèle à ce que je viens de faire en communiant ce matin.—Catherine Beaulieu, enfant de Marie."

Le 3 novembre, elle suivit ses classes comme à l'ordinaire

mais ce fut pour la dernière fois. Le lendemain, notre petite Catherine qui, la veille, était florissante de santé, ne put se lever. Elle souffrait d'un violent mal de tête accompagné d'une forte fièvre. N'ayant point d'infirmerie et la trouvant trop malade pour la laisser dans la salle commune avec les autres enfants, je la plaçai dans ma propre chambre. Son mal de tête céda aux remèdes, mais impossible de maîtriser la fièvre. Elle souffrait également d'une douleur au côté droit. Le soir du même jour, me voyant occupée à écrire, elle me dit : " Quand vous écrirez à notre mère Lapointe, dites-lui, s'il vous plaît, que *je vais me mettre Sœur Grise.*" Je l'assurai que je ferais sa commission. Le Rév. P. Lecorre la visitait souvent. Le dimanche, 8 novembre, on la trouva assez faible pour lui donner le S. Viatique. On l'habilla de blanc ; elle parut heureuse de revêtir son costume de première communion. Elle reçut Notre-Seigneur avec une piété et une dévotion touchantes.

Elle souffrait avec une patience inaltérable ; jamais un mot de plainte ne s'échappa de ses lèvres. Elle aimait beaucoup le chant : entendant les enfants qui s'exerçaient, elle demanda qu'on ouvrit les portes afin de mieux entendre les cantiques.

Voyant le mal empirer, je lui demandai si elle avait prié la Ste-Vierge, pour aller bientôt au ciel. " Oui, me répondit-elle ingénument, je le lui ai demandé le jour de la Toussaint." Elle ne manifesta aucune crainte de la mort ; au-contraire, elle me dit plusieurs fois qu'elle était contente de mourir.

Le 10, elle me demanda de la veiller moi-même ce soir-là. Je le lui promis. Pendant le souper, je restai près d'elle et je lui demandai si elle voulait recevoir l'Extrême-Onction. " Oh ! oui, répondit-elle et aller à confesse aussi." Je fis prévenir le Rév. Père, qui s'engagea pour 8½ heures. Vers 8 heures, elle me dit : " Le Rév. Père ne vient pas vite." On lui fit remarquer qu'il y avait encore une demi-heure à attendre ; mais, craignant de la fatiguer, nous fîmes avertir le Père qui se rendit aussitôt. " Si je demande pour communier, dit elle, peut-être que le Rév. Pére dira : *oui*, et peut-être qu'il dira : *non.*" Comme il n'y avait que deux jours

qu'elle avait reçu le S. Viatique, personne n'avait pensé à lui suggérer de communier de nouveau. Emue autant que surprise de sa demande, je lui répondis, tout en essayant de cacher mon émotion : puisque tu le désires, ma chère petite, demande en toute confiance ; le Rév. Père ne te refusera pas cette faveur. Elle parut tout heureuse de cette assurance et accueillit le Rév. Père avec son petit sourire angélique. Elle se confessa, reçut le S. Viatique selon son désir et l'Extrême-Onction, répondant aux prières autant que l'oppression le lui permettait.

La nuit fut mauvaise ; notre petit ange souffrit beaucoup. Elle priait sans cesse et quelquefois à haute voix. Lorsqu'on lui faisait remarquer que cela devait la fatiguer, elle continuait à voix basse. J'étais vraiment attendrie en lui voyant faire de grands signes de croix. Elle prenait souvent de l'eau benite, demandant qu'on lui fit une petite croix au front. Elle recevait avec foi et piété les objets de dévotion qu'on lui présentait. Elle baisait avec amour un petit crucifix qu'elle m'avait demandé. Elle parlait souvent de sa première communion. Elle suivait toutes les fêtes : " Ainsi aujourd'hui, disait-elle, c'est S. Martin, demain l'anniversaire de ma première communion. Vendredi, fête de S. Stanislas, c'est la prêtrise du Rév. Père. Oh ! je prierai bien pour notre bon Père." Dans ce but, elle exprima le désir d'entendre la Ste Messe ce jour-là ; mais, rendue au matin, elle se trouva trop faible ; elle dut y renoncer. Sur les 9 heures du matin de ce jour, elle demanda à voir toutes ses compagnes et comme nous craignions qu'elle n'en ressentît trop de fatigue, elle nous dit d'une voix suppliante : " qu'elles viennent chacune à leur tour." Pour la satisfaire, nous les fîmes venir et elle leur fit ses adieux, en les embrassant et en leur distribuant des images et des bonbons. Elle demanda aussi à revoir une dernière fois son cher petit frère, Pierre. Après cette dernière entrevue le Rév. Père arriva pour lui appliquer l'indulgence plénière. Elle me demanda alors une croix. Je lui en présentai une. " Pas une croix noire, me dit-elle, une blanche comme la vôtre." Je lui passai une de nos croix au cou, elle parut satisfaite et n'exprima plus aucun désir, nous remerciant même lorsqu'on lui présentait

à boire. Le Rév. Père revint quelques instants après et demeura auprès d'elle pendant le dîner. Je m'empressai moi-même de prendre mon repas et revins en toute hâte au chevet de mon petit ange. Marie Immaculée voulait exaucer le désir de sa petite protégée, en l'emmenant au ciel dans toute la fraîcheur de son innocence.

L'Angelus sonnant, je lui dis : " Nous allons le réciter avec ferveur, car, ce soir, ma chère enfant, tu le diras au ciel.' Elle eut encore la force de me sourire. A peine cette prière terminée, je m'aperçus que notre petite mourante s'éteignait. Le Rév. Père commence les prières de l'agonie, mais bientôt il les interrompt pour réciter le *De profundis*. Notre petite Catherine était au ciel... Elle allait y célébrer le 3e anniversaire de sa première communion !...Cette chère enfant fut enterrée le jour de la fête de S. Stanislas à qui elle avait une dévotion toute spéciale. Pendant sa maladie elle m'avait priée de placer son image à la tête de son lit.

Nous nous consolons de la perte de cette chère enfant par la pensée de son bonheur. Mais ses pauvres parents, qui ignorent encore le sacrifice que le Bon Dieu leur a demandé, que vont-ils dire? Nous attendons le père par l'exprès de décembre. Quelle pénible entrevue !...

Je suis tout heureuse de joindre à ma lettre celle que vous écrit votre cher petit Pierre, aujourd'hui dans le deuil. Il pleure sa petite Catherine, qu'il aimait tant !...

Ecole du Sacré-Cœur, McKenzie, N. O., 28 Novembre 1885.

Bonne Mère Visitatrice,

Au commencement de Novembre, on m'avait annoncé que ce serait *votre petit* Pierre, qui aurait l'honneur de vous écrire au nom de tous ses petits compagnons. J'étais content et heureux, ma Mère, parce que je vous aime beaucoup et que je pense souvent à vous, vous qui aimiez tant le petit Pierre. Je ne pensais pas alors que j'aurais une bien triste nouvelle à vous annoncer. Ma petite sœur était en bonne santé, mais le bon Dieu est venu la chercher pour l'amener au Ciel. Il y a quinze jours qu'elle repose au cimetière.

Aussi mon cœur est bien gros de peine et vous me pardonnerez si ma lettre n'est pas gaie.

" Papa viendra bientôt avec l'exprès. Il arrivera ici, heureux de revoir sa petite fille et son petit garçon. Il ne retrouvera plus sa bonne petite Catherine ; car elle était bonne et pieuse, ma mère ! Elle aimait bien Notre Seigneur et la Ste Vierge. J'espère qu'elle priera bien pour son petit frère au ciel. Elle est au ciel, n'est-ce pas, ma Mère ? Elle était si bonne !

Nous sommes plusieurs, dans notre salle, qui avons l'âge de faire notre première communion. Il n'y a que Joseph Lacroix qui l'a déjà faite. Nous espérons que bientôt cette faveur nous sera accordée à nous aussi. Ce jour-là, nous prierons pour notre Mère Visitatrice. En attendant le beau jour, où Jésus viendra dans nos cœurs, veuillez, bonne Mère, prier pour vos petits garçons de la Providence, afin que leurs cœurs soient bien préparés.

Tous mes compagnons vous présentent leurs respects en vous souhaitant une bonne et heureuse année !

Votre respectueux enfant,

PIERRE BEAULIEU.

PAULINE-MARIE JARICOT

Fondatrice de la Propagation de la Foi et du Rosaire vivant.

(*L'Univers.*)

Pauline-Marie Jaricot était née en 1799, à Lyon, au centre du vieux Lyon : dans ce dédale de petites rues impénétrables au soleil, qui couraient et serpentaient entre le Rhône et la Saône, de Bellecour aux Terreaux.

Le Concordat n'avait pas encore consacré la liberté religieuse, ni reconstitué les juridictions paroissiales ; aussi l'historien remarque que Pauline fut baptisée par un prêtre fidèle, dans la maison de son père, et que l'acte de baptême ne mentionne pas la paroisse.

Ce père, Antoine Jaricot, était un négociant notable ; fils de paysans des environs de la ville, orphelin à quatorze ans, il était venu se placer à Lyon pour apprendre un état. Il avait entrepris le commerce, et s'y était adonné avec succès, et en quelques années avait jeté et établi solidement les fondements de sa fortune. Je note ce point pour contredire le préjugé qui estime qu'avant 1789, toute carrière fructueuse de métier ou de négoce était fermée aux hommes de condition infime. Antoine Jaricot, issu d'un pauvre cultivateur de Soucieu-en-Jarret, dont il était le treizième enfant, venu à Lyon sans autres biens que les vêtements de son corps, marié en 1780, je suppose, à une fille dénuée de dot, se trouvait en 1793 à la tête d'une maison considérable qu'il avait créée, développée, et que les troubles et le sac de la ville ne purent détruire.

Pauline était la dernière des six enfants de cet habile et honnête commerçant. Elle ne connut pas la pauvreté des premières années de ménage de ses parents, et fut élevée au sein de l'abondance, avec la recherche qu'elle amène toujours, même dans les existences les plus austères et les plus chrétiennes.

Antoine Jaricot, en prenant rang dans le commerce Lyonnais, n'avait pas eu à renoncer à la foi de ses premières

années. Aux champs, tout petit garçon, en gardant les chétifs troupeaux de la famille, il avait enseigné ses prières à une pauvre vieille fille quasi idiote, chargée comme lui de veiller à quelque bétail. A Lyon, chef de famille, à la tête d'une maison connue et père déjà de trois enfants, il avait pris les armes pour défendre la cité assiégée et bientôt dévastée par les républicains. Il avait ainsi, ferme et fidèle à son baptême, traversé les cruelles années de la Terreur, et il prit une part ardente au triomphe de l'Eglise. Quand Pie VII rouvrit la nouvelle chapelle de Fourvière et bénit du haut de la colline, 19 avril 1805, la ville perdue d'enthousiasme et de joie, Pauline, qui n'avait pas six ans, reçut la bénédiction du Souverain-Pontife. Dans les chemins de Fourvière, en effet, le Pape, au sortir de la bénédiction solennelle de la ville, posa ses mains sur la tête des deux plus jeunes enfants d'Antoine Jaricot. Est-ce cette bénédiction qui fit germer dans l'âme de Pauline, avec une dévotion ardente pour la sainte Vierge, cette affection sensible de la Madone de Fourvière, qui est un caractère particulier et généreux de la foi catholique chez tous les fidèles Lyonnais? La paternité du Souverain-Pontife et la maternité de Marie restèrent pour Pauline les appuis et les lumières de son âme. Enfant choisie de la sainte Vierge et fille bénie du Pape, elle devait connaître bien des angoisses et souffrir bien des martyres. La protection de sa mère du ciel et le secours de son père de Rome ne lui firent jamais défaut dans ses détresses. Sa vie est remplie des témoignages admirables qu'elle reçut à l'envi des deux cités éternelles de la terre et du paradis.

Antoine Jaricot, dans les premières années de son établissement à Lyon, avait cherché à suppléer à ce qui manquait à son éducation du village. Sa femme qui, bien que sans dot, était d'une famille honorable de la ville, avait plus de lettres que son mari, et elle avait pu, tout en l'aidant dans son négoce, suivre et diriger la première éducation de ses filles ainées. Mais l'opulence augmentant, les occupations qu'elle entraîne multiplièrent leurs exigences, et Mme Jaricot craignit de ne pouvoir suffire à l'éducation de Pauline; elle se détermina à l'éloigner de la maison aux approches de la première communion.

C'est une pensée assez habituelle aux mères chrétiennes, et qui néanmoins est rarement sans danger.

Au sein de la famille, Pauline avait passé sa première enfance dans une atmosphère de pureté admirable. L'innocence a les visions du ciel et toutes les intelligences de la charité. Le souci du zèle le plus élevé, l'intérêt des pauvres qu'il faut secourir, et même celui des âmes qu'il faut dresser et conduire vers Dieu, étaient les grandes sollicitudes de l'imagination et du cœur de Pauline. Avec un frère, plus âgé qu'elle de trois ans, elle se préoccupait des missions lointaines ; sa désolation était extrême, lorsque ce frère lui expliquait qu'elle ne devait pas songer à aller elle-même porter la croix aux pays qui ne la connaissaient pas. C'était là, au dire de ce frère, Philéas, qui mettait quelque jactance taquine à y insister, c'était là le privilège des hommes. Ce privilège exaspérait et désespérait Pauline, et lui a fait verser bien des larmes. La mère intervenait dans ces débats enfantins, et sa pensée intime était que sa fille, si elle n'était pas destinée aux missions étrangères, était au moins réservée à l'amour exclusif de Dieu et à l'unique souci des bonnes œuvres.

Hors de la maison paternelle, et bien que confiée à une maison chrétienne d'éducation, Pauline reçut d'autres suggestions qui entravèrent sa marche dans la voie du Seigneur et la mirent quelques années dans les pensées, les dépendances et les amertumes du monde. Elle était riche, belle, charmante, avec des agréments d'esprit et de grâce particuliers ; elle répandait autour d'elle toute sorte de séductions, et le monde s'ouvrait devant ses pas, lui offrant ses plaisirs et ses fêtes. Tout semblait accommodé providentiellement pour asseoir la vie de cette jeune fille au milieu de la paix et des sourires, dans l'honneur et les largesses de la terre. La mère, néanmoins, n'accédait pas volontiers à cette perspective : elle ne songeait pas à résister à l'enchevêtrement et à la logique des joies honnêtes qui se présentaient d'elles-mêmes, pour ainsi dire, et par la seule force des choses ; mais dans le fond de son cœur et dans l'intime de l'âme, elle tenait que Pauline n'était pas destinée à un état vulgaire.

Celle-ci, dans la voie simple, droite, honorée où elle pré-

tendait persister, ne trouvait pas non plus le repos et le bien-être où elle aspirait. Quelque chose lui manquait; elle entrevoyait un au delà qu'elle craignait de se définir à elle-même et dont elle ne voulait pas se rendre compte. Elle s'inquiétait et même s'indignait de ne trouver ni la paix, ni le calme dans une voie que tout le monde eût enviée et où tant d'autres auraient trouvé à se délecter. Elle gourmandait l'esprit intérieur qui l'enlevait et l'arrachait à des délices dont elle voyait ses amies et ses sœurs jouir sans partage. Elle eût bien voulu s'attacher à cette voie commune, parée pour elle de tout ce qu'une personne raisonnable peut désirer; mais une force supérieure et mystérieuse lui en empoisonnait les sentiers.

La lutte devint aiguë un moment: Pauline brisée dans ce combat tomba dans une maladie étrange et humiliante, où elle semblait devoir succomber. La condition de sa guérison lui fut indiquée assez clairement; elle resta déterminée à ne pas l'accepter. Elle avait vainement expérimenté le remède que sa foi lui conseillait, et une communion lui avait rendu quelques forces. Elle s'obstinait à ne pas consentir à se donner uniquement à Dieu; elle voulait connaître quelque chose des biens de la terre. Il faut dire que, dans cette crise, Pauline n'avait point de guide. L'historien entre à ce sujet dans des détails que pourront apprécier ceux qui connaissent le besoin de soutien et d'encouragement éprouvé par certaines âmes pieuses, ardentes et timorées, combattues par la crainte autant qu'attirées par l'amour.

Pauline avait dix-sept ans lorsque la Providence lui fit rencontrer le prêtre qui devait l'aider à asseoir son courage et à se débarrasser des folles aspirations de la jeunesse. La façon dont l'historien présente cette rencontre, pourrait laisser quelques scrupules au point de vue de la précision hist rique. C'est une sœur aînée de Pauline qui, s'adressant p hasard et dans une circonstance déterminée à l'abbé Wurt aurait engagé Pauline à aller écouter ce prêtre, dont il sem blerait que celle-ci n'eût jusque-là jamais entendu parle Or, on était en 1816 quand Pauline avait dix-sept ans. Il avait près de quinze ans que l'abbé Wurth était vicaire

Saint-Nizier : vicaire infatigable avait dit le cardinal Fesch. Saint-Nizier est la paroisse centrale de Lyon ; je ne sais si elle embrassait dans sa circonscription la rue du Tupin, où Pauline était née. Celle du Puits-Gaillot, où demeurait Jaricot en 1816, n'y était assurément pas comprise : mais ces deux rues ne sont pas bien éloignées de l'église Saint-Nizier, et l'infatigable vicaire avait une grande notoriété dans toute la ville.

Sa vie est merveilleuse. Il avait été poussé et amené à Lyon par suite de manifestations particulières. Né en Lorraine, émigré, ayant trouvé un refuge à Rome où il avait été admis dans *la famille* même du Souverain-Pontife Pie VI, une voix mystérieuse lui reprocha le repos dont il jouissait au sein de la Ville éternelle pendant que les désastres de l'Eglise, en France, y rendaient si nécessaire et si rare l'exercice du ministère sacerdotal. L'abbé Wurth partit aussitôt. Lyon lui fut-il désigné autrement que par l'étendue des ravages où s'y étalait le triomphe de la République ? Il y pénétra habillé en berger et jouant de la musette. Il fut dirigé providentiellement, à travers les rues de la ville désolée, vers l'abri que la main de Dieu lui avait ménagé ; de là, pendant toute la durée de la Terreur, il exerça son infatigable ministère, parfois au fond des prisons, souvent au pied des échafauds. Quand la liberté religieuse refleurit, l'abbé Wurth resta à Lyon. Il y avait trouvé et sans doute il y aimait un foyer de doctrines et de dévotions ultramontaines qu'on y peut discerner durant les jours de l'Empire et de la Restauration.

Le long et malfaisant Pontificat de Montazet n'avait pas, en effet, détruit la piété séculaire ni la ferveur patrimoniale du peuple lyonnais. On sait la résistance énergique du chapitre de Saint-Jean et de tout le clergé du diocèse aux innovations jansénistes ; les fidèles avaient appuyé cette résistance au moins par la force d'inertie ; bien des familles lyonnaises auraient des raisons légitimes de témoigner de la persistance et de l'ancienneté d'un attachement inviolable à la chaire de Saint-Pierre et à la personne du Vicaire de Jésus-Christ. N'est-ce pas une chose notable que les ouvrages de Joseph de Maistre aient été imprimés à Lyon ? L'illustre

écrivain avait trouvé dans cette ville des critiques et même des coopérateurs, disait-il, dont il provoquait les lumières et estimait les avis. Les épreuves de son beau livre *Du Pape* notamment furent corrigées au presbytère de Saint-Nizier. Faut-il ajouter que quelques années après avoir pris Pauline Jaricot sous sa direction, l'abbé Wurth fut, sur la dénonciation de M. Dupin, condamné pour avoir offensé les libertés gallicanes et méconnu les articles de la déclaration de 1682 ? Bien que les dictionnaires biographiques le jugent assez légèrement et le traitent de bizarre, ce prêtre ardent et éclairé, dont l'infatigable ministère s'exerçait ainsi depuis vingt-cinq ans, surtout auprès des pauvres, devait avoir une assez grande notoriété pour ne pas être aussi absolument ignoré de Pauline que le ferait supposer le texte de notre historien.

Aussitôt que Pauline eut goûté cette direction lumineuse et bienfaisante, les scrupules et les résistances de son âme s'évanouirent : elle se livra toute à la volonté de Dieu, courant même au-devant des désirs divins. Il est question dans la vie du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, d'une dame adonnée au luxe, aux frivolités et aussi aux duretés et à toutes les complaisances de l'orgueil, qui se trouva convertie tout à coup et donna à la ville entière, qu'elle avait scandalisée par l'éclat et souvent par l'indécence de ses mises, l'édifiant spectacle de l'opprobre des guenilles sordides dont elle voulut se revêtir et qu'elle montrait désormais par les rues et les églises de Rouen. Pauline n'avait pas donné de scandale ; néanmoins elle avait mis bien des complaisances à étaler partout, et même dans les églises, des toilettes charmantes, fraîches, élégantes et délicieuses, d'une délicatesse raffinée et exquise, dont la richesse et la complaisance de ses parents lui permettaient de réaliser toutes les exigences. Du premier coup, elle rejeta ces livrées du monde et de ses frivolités ; elle mit bas, c'est son mot, les frisures et les chapeaux ; elle quitta les robes de soie et les fines chaussures ; elle prit la bure, le bonnet de linge, de gros souliers. On parla de ce changement, elle laissa dire et poussa les choses à ce point que la femme de chambre qui l'accompagnait dans ses courses refusa un jour de la suivre dans cet accoutrement d'une pauvre ouvrière.

Pauline persévéra dans cet abaissement volontaire; elle avançait à grands pas dans le chemin de la charité et du dévouement au pauvre prochain, où son cœur avait été attiré. Il ne lui suffisait pas de se donner à Dieu et de le servir: elle voulait le donner à tous et le faire servir de tous. La pensée, le désir, l'espérance des missions qui avaient sollicité sa petite enfance devinrent les préeccupations de son zèle. Dès ses premiers pas dans la voie de Dieu, elle se montrait comme une disciple de cette grande âme que la mère Péronne de Chatel avait vue dans un songe, debout près de l'autel, sonnant harmonieusement d'une sorte petite trompette claire et retentissante qui appelait au loin les âmes et les attirait à l'amour de Dieu. Pauline n'appelait pas seulement les âmes de choix et ne les attirait pas à une voie privilégiée. C'est la voie commune qu'elle veut éclairer; c'est à tous que s'adresse son industrie, c'est la pratique et l'amour des simples obligations du baptême qu'elle veut rappeler à tous les cœurs.

Pour étendre son influence et gagner ces âmes à Jésus, elle s'abaisse vers tous ceux qui sont dans une sorte d'infériorité ou de dépendance vis-à-vis d'elle. Un de ses beaux-frères avait à quelques lieues de Lyon, sur le bord du Rhône, des ateliers de soieries où étaient occupées un grand nombre de jeunes filles. Pauline se rend à Saint-Vallier; elle évangélise les ouvrières dont sa toilette la rapproche; elle crée entre elles des associations de prières et de bonnes œuvres. A Lyon, dans la même classe, où toujours se maintient tant de foi et de piété, elle suscite et nourrit toutes sortes d'intelligences. Il faut servir et aimer Dieu. Il faut entrer dans le Cœur méconnu de Jésus, et réparer les outrages que lui adressent chaque jour les hommes. Ce double désir du salut des âmes et de la réparation au cœur de Jésus presse partout Pauline et veille dans son âme pendant qu'elle se dépense de toutes façons, à des prières et des nuits d'adoration et de pénitence, à des visites aux pauvres, des veilles dans les hôpitaux et aux devoirs les plus répugnants que sa charité l'engage à rendre aux malades. Elle ne marche pas seule dans la voie qu'elle a embrassée: elle y entraîne les âmes qui l'approchent. A Lyon comme Saint-Vallier, elle

institue une petite association qui a son cri et son signe de ralliement et où, pour ainsi dire, la prière ne s'interrompt plus.

Dans cette prière ardente, le souci des missions lointaines, ce premier souci de la piété enfantine, n'est pas oublié. Philéas, le frère mutin d'autrefois, ne triomphe plus du privilège des hommes et ne discute pas la participation des femmes. Il est au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, se prépare au sacerdoce, et ne cesse d'entretenir sa sœur des missions. Il la sollicite de réunir des prières et des aumônes; les besoins des missionnaires sont si grands! L'argent est si bien placé entre leurs mains; des sommes minimes assurent tant de résultats! Il faut peu à un missionnaire. Encore lui faut-il ce peu, et le lui faudrait-il régulièrement! Pauline entre dans ces sentiments; son cœur et son imagination caressent ces thèmes et s'y complaisent. Elle donne des aumônes; elle donne des prières; elle recueille des unes et des autres; et ses amies de Lyon et de Saint-Vallier, à qui Philéas a donné un nom et qui s'appellent les réparatrices du Cœur de Jésus, entrent dans ses intentions et ses collectes. Que cela est chétif! Comment le développer, l'asseoir, en faire une œuvre féconde et durable? Comment? Cela doit être facile, car personne ne refusera son concours; et, si minime qu'il soit, il sera puissant s'il est multiplié.

Un soir, dans le salon de son père, pendant que des amis et la famille passaient le temps à jouer aux cartes, Pauline rêvait à ses chères missions, à leurs besoins et au concours qui leur était nécessaire. Les larges aumônes, si larges qu'elles soient, seront toujours vite épuisées et resteraient le privilège de quelques-uns. Il faudrait une aumône persistante, où pourraient participer surtout les pauvres, ces innombrables amis de Notre-Seigneur dont la moindre offrande a tant de prix à ses yeux. Alors, dans l'esprit enflammé de Pauline, surgit l'idée d'une faible aumône versée chaque semaine; d'un seul coup d'œil, elle voit ces petites collections groupées par dizaine; les dizaines se réunissant en centaines, destinées à se réunir aussi pour former des mille et des mille. Toute la petite hiérarchie se manifeste devant elle, claire, évidente, facile. Le cœur lui battait

fort, quand sur une carte de rebut enlevée aux joueurs elle inscrivit ce mode de collectes et de groupement, tel qu'elle le voyait.

La grande œuvre de la Propagation de la foi qui, depuis soixante-cinq ans, a versé plus de cent millions aux missionnaires des deux mondes, se trouvait ainsi reconnue et esquissée dès 1816 ou 1819. Une assurance au fond de son cœur faisait comprendre à Pauline qu'il y avait là, dans ce petit plan écrit sur une carte à jouer, quelque chose qui plairait à Dieu, serait utile à l'Eglise et glorieux à la France. Elle n'osait se fier à ce sentiment, que lui faisaient goûter ses relations et ses intimités avec le Cœur de Jésus; ses espérances s'y complaisaient cependant sans qu'elle s'appuyât en rien sur elle-même; et elle s'appliquait surtout à remercier Dieu des lumières où elle se mouvait et de l'œuvre qui lui était proposé, sans nullement songer à s'en enorgueillir. Son directeur, l'abbé Wurth, veillait d'ailleurs à ce qu'elle ne mêlât aucune vaine gloire à son entreprise. " Vous pouvez être tranquille, lui disait-il dans un langage plus rude que nous ne voulons le reproduire, ce n'est pas vous qui avez trouvé cela, vous êtes trop incapable."

En la rebutant et en l'humiliant il l'excita fortement à mettre ce plan en œuvre. Cela était aisé. Les Réparatrices du Cœur de Jésus formèrent les premières dizaines et étendirent leur influence: quelques ouvriers, diverses personnes de petite condition que Pauline avait connues ou entrevues dans ses visites aux hôpitaux, élargirent le cercle. Philéas avait de Saint-Sulpice expliqué aux ecclésiastiques des Missions étrangères ce qui s'entreprenait à Lyon; et les supérieurs avaient cru pouvoir remercier et encourager ces humbles efforts, dont personne ne pouvait deviner les résultats, mais dont les intentions étaient assurément généreuses. Tout souriait ainsi à ces premiers commencements. Les épines se mêlèrent bien vite à la joie: Pauline fut accusée d'avoir osé une entreprise illicite, puisqu'elle n'avait pas l'autorisation de l'archevêché de Lyon.

L'archevêché de Lyon n'était pas vacant. L'archevêque, le cardinal Fesch, était à Rome, exilé, et tenu pour étranger à la France, si bien étranger qu'au Conclave de 1823, pour

l'élection de Léon XII, les journaux catholiques énumméraient parmi les membres du Conclave, deux cardinaux français et un cardinal corse. Pie VII n'avait pas voulu céder aux animosités du sentiment national ; et Léon XII, sans rompre les liens de l'Eglise de Lyon, consentit à lui donner un administrateur apostolique. Jusque-là (1823) toute l'administration épiscopale restait aux mains des vicaires généraux, usant des pouvoirs délégués par le cardinal Fesch.

C'est à un de ces prêtres, et qui a laissé de profonds souvenirs dans le diocèse, que Pauline s'adressa humblement, s'excusant d'avoir agi sans autorisation. L'abbé Courbon ne pouvait défendre de recueillir des aumônes pour les missions. Toutefois prit-il ombrage ? Sans condamner l'œuvre, sans ordonner de la dissoudre, il défendit de la développer. Tout était dès lors en péril. Pauline résolut d'obéir. Mais un autre vicaire général, le curé de Saint-Polycarpe, ne partagea pas les appréhensions de l'abbé Courbon. Il engagea sa paroissienne à continuer et à développer sa petite œuvre ; et il lui recommanda de recueillir le plus d'argent possible, se proposant de le faire parvenir lui-même à sa destination, et assurant qu'il s'entendrait avec M. Courbon et qu'il se chargerait de tout vis-à-vis de lui.

L'œuvre, dès lors, marche régulièrement dans sa petite ébauche ; les dizaines se multiplient ; la première année avait recueilli 600 fr., la troisième en donna 1,800. Tout était encore bien petit, lorsqu'en 1822, un missionnaire de la Louisiane, dit-on, passa par Lyon. Mgr. Dubourg avait des relations dans cette ville et en tirait de larges aumônes ; une dame, entre autres, qu'Ozanam avait désignée et qui a été nommée dans la réimpression de sa notice, une dame, née à la Nouvelle-Orléans, faisait des quêtes pour ce nouveau diocèse et demandait des engagements mensuels d'un franc. Combien d'autres encore et de diverses manières s'intéressaient aux missions et s'en préoccupaient ! N'est-ce pas une œuvre catholique ? C'est aussi une œuvre national. Le missionnaire de passage n'eut pas de peine à provoquer une réunion des Lyonnais, que touchaient les intérêts de l'Eglise. On examina ce qu'il y avait à faire et ce qui se faisait. On peut reconnaître parmi les membres de cette

première réunion les noms qui marquaient au registre de la Congrégation et que recommandaient d'ailleurs leur ancienneté dans la ville et tous les souvenirs du pays.

Les petites collectes organisées par Pauline Jaricot étaient surtout nourries par de pauvres filles, d'humbles ouvrières, des personnages de modeste condition, quelques petits patrons, de simples employés de commerce. Un de ces commis, tout jeune, plein de zèle pour la Propagation de la foi— c'était le nom que Philéas Jaricot avait donné à l'association organisée par sa sœur—expliqua ce qui se faisait et le mécanisme des dizaines et des centaines, leur groupement et leur versement entre les mains de M. le curé de Saint-Polycarpe. Ce petit plan si simple et si précis fut adopté unanimement. Un conseil fut nommé. Il est inutile de citer les noms. Celui de Pauline Jaricot n'y paraît pas. Fut-il même prononcé ? A quoi bon ? Elle restait modestement dans l'ombre. Elle avait pour elle le mot de l'abbé Wurth et savait bien que son incapacité n'était pour rien dans ce mode de collecte. L'œuvre qui lui avait été suggérée et qui n'existait pas, à laquelle elle avait travaillé, était fondée et prospérait. Que lui fallait-il davantage ? Les missions étaient soutenues et voyaient chaque année leur budget s'accroître. Pauline s'humiliait et n'avait plus rien à réclamer des hommes.

DEUXIÈME ARTICLE.

Pauline était dans la voie des épreuves. Sa vie extérieure paraissait comblée : tout abondait entre ses mains. Les siens se prêtaient à concourir à ses aumônes et à les augmenter. Les pauvretés spirituelles de la France oppressaient son âme. La désorganisation, que la Révolution avait laissée partout et que les sociétés secrètes fomentaient de leur mieux, apparaissait d'une façon sensible à ses regards. Mêlée aux pauvres et aux ouvriers, elle connaissait toute la dureté de leur condition ; elle savait l'opprobe de leur travail sans droit et sans protection, dont le salaire était presque toujours à la merci de patrons pressés de s'enrichir. Le pôle du monde avait été renversé, plus d'aspiration vers le

ciel, toutes les espérances humaines bornées à la terre. Chacun d'ailleurs voulant sortir de sa condition et ne redoutant pas d'opprimer le prochain ou de le sucer jusqu'aux moelles.

La charité, la justice et l'honneur ne sont que des mots quand les hommes ont détaché le regard de leurs fins éternelles, les seules vraies et fécondes. C'est une merveille et une miséricorde particulière de Dieu que le goût et la praque de l'aumône persistent dans une société ainsi troublée. C'est un miracle que la sauvagerie, grondant de toutes parts, ne submerge pas notre dix-neuvième siècle, et y laisse subsister quelques apparences de société et de police. C'est pardessus tout une douleur incommensurable pour l'âme qui aime Dieu, de percevoir les outrages que cette fureur des convoitises matérielles ne cesse, dans ce désordre, de prodiguer au divin Sauveur. Par quelles prières, par quelles pénitences pourra-t-elle essayer d'effacer ces outrages ? Elle sent son impuissance. Les vertus du sang de Jésus sont infinies, mais la justice de Dieu est terrible : l'âme sèche de terreur à sentir son pays tout entier livré au mépris de la grâce et à la haine de Dieu : cette haine satanique qui est le fond et la force de la Révolution.

Ces vues sinistres se déroulaient aux regards de Pauline, et elle cherchait à s'abîmer devant la toute-puissance de Dieu. Ses angoisses la pressaient de susciter des prières. La soif du salut des âmes, qui lui faisait penser aux missions lointaines, ramenait violemment son cœur vers son pays, et la connaissance qu'elle avait de ses misères la remplissait d'épouvante. Elle était préoccupée du travail des sociétés secrètes. L'abbé Wurth était en éveil sur ce point. Ses lumières s'unissaient aux clartés qui effrayaient Pauline, et la sollicitaient à réparer et à compatir. Elle sentait l'impuissance de l'isolement ; elle eût voulu organiser, multiplier, unir des prières. Le jubilé de 1825 avait suscité une grande émotion en France. Les missions avaient eu partout un retentissement extraordinaire. A Lyon, elles avaient suscité un mouvement qu'on espérait voir se prolonger. Etait-ce véritablement le réveil de la foi ? Allait-elle faire lever enfin la contre-révolution pour affronter la puissance satanique révolutionnaire ?

Pauline n'osait l'espérer, et les amertumes qui remplissaient son âme, loin d'énerver son zèle, le sollicitaient et l'enflammaient. Elle voulait des prières pour la consolation du cœur de Jésus, pour le triomphe de l'Eglise, pour le salut de la France. Elle les voulait énergiques, permanentes, générales; elle reconnaissait dans l'intime de son cœur les mêmes sentiments que pour les missions lointaines. Pour une âme chrétienne, pour une fille de Notre-Dame de Fourvière, prier Dieu, n'est-ce pas invoquer Marie ? et quelle meilleure prière que celle de l'ange? Pauline y était d'autant plus invitée que cette prière à la sainte Vierge répugne particulièrement au bel esprit, à l'esprit fort, à l'esprit révolutionnaire. Il faut connaître et ne pas craindre de constater l'abaissement de la foi en France ; l'historien a eu raison de noter que la légèreté française—ce sont les expressions de Pauline—regardait la prière de l'ange et la récitation du chapelet comme une pratique surannée et abandonnée aux ignorants.

Nous avons entendu dans notre jeunesse cette fanfaronnade imbécile du blasphème, et nous gardons dans notre cœur le souvenir de cette répugnance instinctive des démons pour la prière angélique. C'est cette répugnance que Pauline ne voulait pas ménager, et dont elle ne craignit pas de provoquer les explosions en visant à rendre facile et populaire la pratique du Saint-Rosaire. Elle passait sa vie pour ainsi dire aux pieds de Notre-Dame de Fourvière, et s'y répandait en supplications; elle avait mis en haleine ce qu'elle appelait les quarantaines de pénitence. C'était une pratique qu'elle recommandait aux Réparatrices du Cœur de Jésus, qui consistait à unir dans une même intention quarante fidèles jeûnant un jour et joignant à ce jeûne une aumône et une visite au Saint-Sacrement. Pauline avait le génie de ces divisions et de ces groupements de la prière et des aumônes. La division dans l'union. Tous ses efforts convergeaient à éveiller des recours à la sainte Vierge; et la pensée de grouper ce qu'elle appelait le Rosaire vivant, s'offrit à ses regards. Quinze personnes se chargeant chacune de réciter une dizaine et de méditer un mystère du Rosaire. Cette combinaison se propagea avec rapidité : elle suscita

bien des déboires à la fondatrice, mais lui apporta aussi bien des joies et des secours. Car définitivement la pratique en triompha dans toute l'Eglise et prit rang parmi les œuvres de prières les plus recommandées ; elle fut enrichie de puissantes indulgences et enfin placée sous le patronage à Rome d'un membre du Sacré-Collège.

Le cardinal Lambruschini fut le premier protecteur du Rosaire vivant ; il était depuis longtemps en relations avec la fondatrice. La Propagation de la foi, dans ses préludes comme dans son épanouissement, avait mis Pauline Jaricot en relations avec les évêques des deux mondes ; elle était connue à Rome, et le Pape Grégoire XVI lui témoigna toujours une vive et grande affection. Ses aumônes qui allaient partout, se ramassaient, pour ainsi dire, aux pieds de Notre-Dame de Fourvière. Pauline avait acquis une partie du coteau, et elle n'eût voulu le voir peupler que d'adorateurs de Marie. Après la mort de son père, elle s'y était retirée d'abord dans la maison de Nazareth, qui occupait l'emplacement de la nouvelle église et où elle avait recueilli quelques âmes jalouses de servir Dieu et le prochain. Quelques unes des Sœurs de l'hôpital, à qui son frère Philéas avait essayé de donner un règlement d'institut religieux et une préparation de noviciat, se trouvant dégoûtées par le nouveau triomphe de l'esprit révolutionnaire après les événements de 1830, formèrent le premier noyau de cette petite association, que Pauline appela la compagnie de Marie.

Cette compagnie ne s'accrut jamais beaucoup. Les premiers membres inclinèrent en partie vers les œuvres corporelles de charité qui avaient été le premier attrait de leur vocation. Les autres se retirèrent auprès de Pauline dans la maison de Lorette, dont ce vaste enclos, communiquant à celui de Nazareth, atteignait la base de la célèbre église de Fourvière. La chapelle de Lorette était dédiée à sainte Philomène. Pauline avait ramené d'Italie les reliques de cette thaumaturge des derniers temps, martyre des premiers jours de l'Eglise, dont le corps nouvellement extrait des catacombes, appelait à Mugnano un grand nombre de pèlerins et suscitait d'éclatants miracles. Pauline semblait mourante quand elle entreprit ce voyage. Elle n'avait osé en annoncer le projet ; et ceux qui la virent partir en chaise de poste

crurent qu'elle serait morte avant le premier relai. Elle paraissait expirer à chaque mouvement qu'elle était obligée de faire. On n'était pas alors au temps des chemins de fer. Elle voyageait à petites journées, forcée souvent de s'arrêter, et à chaque nuitée, on la transportait, dans un fauteuil, de sa voiture aux chambres qui lui étaient destinées. A Rome, le Pape Grégoire XVI, qui voulut la voir, se rendit à la Trinité-du-Mont, où elle avait pris asile chez les dames du Sacré-Cœur.

— Dès que vous serez arrivée au Paradis, lui dit le Saint Père, vous prierez Dieu pour moi.

— Si, au retour de Mugnano, j'allais à pied au Vatican, dit la patiente, Votre Sainteté daignerait-elle procéder sans délai à l'examen définitif de la cause de la bienheureuse Philomène ?

— Oh ! dit le Souverain-Pontife, dont la rondeur est célèbre, ce serait bien un miracle de premier ordre !

Nous ne retracerons pas les circonstances du *miracle*, à Mugnano, les cris et les transports des habitants de cette petite ville ; l'émotion de toutes les populations qui avaient vu passer la mourante, et qui, au retour, se réunissaient autour de sa voiture en acclamant sainte Philomène. Le Pape partagea l'admiration populaire ; il prit plaisir à faire marcher devant lui celle dont il avait cru, peu de semaines auparavant, préjuger la mort prochaine.

Pauline resta près d'une année à Rome. Elle rentra en France, y amenant comme elle avait fait de Mugnano à Rome au fond de sa voiture, une grande effigie de sainte Philomène en cire, vêtue de soie blanche, contenant une relique insigne. Cette relique et la statue furent déposées à Lyon, au-dessus de l'autel de la chapelle dédiée à la sainte, dans la maison de Lorette.

Comment décrire la vie de Pauline à Lorette ? L'historien entre dans beaucoup de détails ; c'est une vie toute à Dieu, aux pauvres et aux missions. C'est aussi une vie de souffrance. Elle avait toujours aspiré au martyre et, dans une apparition que nous n'avons pas à apprécier et que l'historien se borne aussi à raconter, l'abbé Wurth, mort depuis quelques années, qui avait un jour, dans les chemins de Fourvière, demandé si le martyre du cœur ne devait pas lui suffire ?

Il faut lire la vie de Pauline-Marie Jaricot pour comprendre ce martyre du cœur. Les épreuves spirituelles y avaient grande part. Cette passion que l'indifférence et la haine font chaque jour, dans l'ère du progrès, subir au Dieu eucharistique, se répercutait avec tous ses outrages dans l'âme de Pauline; elle en voyait le nombre infini, la brutalité audacieuse, la cruelle responsabilité. Elle passait les nuits en larmes et en prières, compatissant à toutes les douleurs du Sauveur, y pénétrant et demandant miséricorde. Le sentiment qu'elle avait du désordre social où la Révolution a poussé et maintient notre malheureux pays, était pour elle une source de méditations et une suite constante d'angoisses. Oh ! comme elle voulait réparer ! Elle se dépensait en bonnes œuvres ; elle avait fondé un hôpital ; elle arrondissait aux pieds de Notre-Dame de Fourvière les domaines où elle ne voulait pas laisser pénétrer les pécheurs. Ses aumônes étaient persévérantes, et ses conseils couraient par tout le monde. Elle les prodiguait aux associés du Rosaire vivant, et ses largesses n'oubliaient pas les missions lointaines.

Elle ne se bornait pas aux offrandes de la Propagation de la Foi : elle avait la dévotion des objets de piété, médailles, chapelets, croix de toutes sortes : " Il m'en faudrait, lui écri-" vait modestement un évêque, la cargaison d'un petit " navire. Consultez votre bourse, et si vous ne pouvez tout " d'une fois, envoyez peu à peu. Je vous ferai crédit." L'évêque, qui demandait et attendait, avec cette grâce et cette patience, était le grand évêque d'Acanthe, Mgr Pierre-André Retord. Pauline avait beaucoup aidé à la diffusion de la médaille miraculeuse : elle l'employait à tout, à convertir les pécheurs et à les préserver des châtiments provoqués par leurs crimes. Ces châtiments de Dieu, elle les voyait toujours menaçant sa ville, son pays, l'Eglise entière. C'était la cause de ses larmes et de ses pénitences. L'intime de son cœur, comme elle disait, acceptait tout, tandis que son cœur de chair répugnait, se soulevait et se sentait expirer dans des angoisses infinies. La douleur était devenue la vie de Pauline, et le martyre était son pain quotidien. Quels mystères de supplications, de larmes, de douleur dans la maison de Lorette !

La compagnie y restait petite, et devant le retentissement des œuvres et leur sublimité, devant cette longue et persistante agonie d'une âme s'offrant en victime, on se demandera peut-être la raison du peu de développement de ce germe. Les compagnes étaient de choix : dans leur dévouement, leur obscurité et leur petit nombre, ces âmes d'élites ont chacune une physionomie propre et charmante, que l'auteur a su faire ressortir au milieu du rayonnement qui entoure Pauline. Elle avait donc grand souci de la condition des pauvres. Mêlée avec eux, elle comprenait, nous l'avons dit, la dureté violente et écrasante que les progrès et la Révolution ont ajoutée à cette loi divine du travail, où la Providence a attaché tant de grâces, de lumières et de paix, et qui est la source même du développement du génie humain. La Révolution, en niant la loi divine du travail, en remplaçant la main humaine par la mécanique, a détruit autant qu'elle a pu l'influence morale du labeur, et en a même retiré en partie la participation intellectuelle de l'homme. L'ouvrier est devenu une bête de somme, l'esclave et le courtisan de la force brutale. Pauline qui voyait ce ravalement de l'image de Dieu, rêvait aux moyens de régénérer les classes laborieuses, elle voulait un travail remunérateur et fécond, où l'âme et l'intelligence auraient autant de part que le corps ; elle visait l'atelier de Nazareth et suppliait saint Joseph de nourrir, d'élever et de sauver les âmes vouées au labeur manuel.

Le salut était, à ses yeux, le dernier mot de tout et la fin de tous les rapports des hommes entre eux ; les conditions et les lois d'une société bien réglée ne doivent-elles pas faciliter le salut de chacun et y concourir ? Ce souci, qui est étranger à la loi révolutionnaire, est peut-être incompatible avec les libertés modernes. Pauline ne pouvait songer à modifier l'ordre social de son temps ; mais devant la Providence de Dieu, elle roulait dans son esprit cette pensée que " l'or et l'argent dont le dragon de l'abîme fait sa litière doivent avoir dans les desseins providentiels une bonne destination, puisque, comme l'ensemble des êtres et des choses, ils ne sont sortis des mains du Créateur que pour servir à sa gloire." Elle avait l'imagination ardente. Elle se voyait

en compagnie des mages apportant de l'or au divin enfant ; elle eût voulu faire du Mammon d'iniquité un véritable mont-de-piété. Elle rêvait ce qu'elle appelait la banque du Ciel, c'est-à-dire de la constitution d'un capital, dont les revenus seraient consacrés aux bonnes œuvres. N'y a-t-il pas une sorte de tentation dans ces désirs de mettre la main sur les richesses humaines pour les faire refluer sur les besoins charitables et spirituels ? La joie de donner peut cacher parfois et entretenir une passion plus ou moins mesurée des biens de la terre : ce n'était assurément pas le sentiment de Pauline. Elle était vraiment désintéressée, et ce n'était pas pour la joie de les manier qu'elle désirait verser des millions dans l'escarcelle des pauvres et dans la main de Jésus-Christ. Toutefois, en général, de pareilles rêveries et de telles aspirations peuvent être empreintes des mirages de la convoitise, et la fascination de l'or est aussi subtile que violente.

C'est une chose délicate et rare de confondre les entreprises de l'aumône avec celles de l'industrie. Je dis de l'aumône, je ne dis pas de la charité. La charité qui est le parfum qui empêche les sociétés de se corrompre, est nécessaire au milieu des rouages où s'exercent et s'unissent le capital et le travail. Peut-on y introduire l'aumône sans mêler des choses contraires ? il se peut que Pauline ait tenté cette confusion.

Elle avait grandement raison d'estimer que les conditions modernes du travail rendent plus difficile aux ouvriers la grande œuvre uniquement nécessaire de leur salut ; et elle n'avait pas tort de supposer qu'un peu de bien-être et de bonheur dans les conditions de l'existence matérielle, la facilité de goûter davantage aux joies de la famille et la liberté d'observer le repos du dimanche, par exemple, devaient être pour les ouvriers des conditions de moralité essentielles à la vie même de leurs âmes. Elle voulait d'eux encore l'apostolat chrétien par l'exemple, et là seulement se trouvait à son sens la solution du problème de la régénération sociale.

Ces préoccupations, ces désirs, et par-dessus tout le souci profond de son cœur de diminuer et de réparer les outrages dont souffre le cœur de Jésus, engagèrent Pauline à consti-

tuer une grande entreprise industrielle. Il lui était bien difficile d'en connaître par elle-même le détail. Le but qu'elle fixait couvrait tout, et elle comptait sans doute qu'à raison de ce but la Providence viendrait en aide à son inexpérience. Il s'agissait, en fait, de forges et de mines. Aux yeux de Pauline, il s'agissait avant tout d'une cité industrielle et chrétienne; elle y voyait le travail réglé sur la loi même de Dieu, délivré des cruautés révolutionnaires, enrichi de ses propres sueurs et répandant l'aisance avec justice parmi tous ceux qu'il occuperait. Elle avait fait ses calculs : les bénéfices devaient être considérables; elle se résolut d'employer ses revenus, tout ce qui lui restait de la fortune de son père, tout ce dont ses sœurs purent disposer ; et ne se voyant pas encore assez d'avances, elle accepta les capitaux qui s'offrirent à elle, elle les provoqua même et les poursuivit. Hélas ! ses relations, nous le savons, étaient surtout parmi les pauvres et les ouvriers. De nombreuses petites économies, modeste pécule du labeur et de la sobriété, furent déposées entre ses mains. Elle prit de toutes parts. Elle croyait en faisant faire une bonne œuvre assurer l'aisance de tous ceux qui s'associeraient à elle. Elle n'eût pas même refusé le concours de ceux qui ne s'occupaient ni d'âmes ni de Christ, et qui n'auraient vu dans Notre-Dame des Anges, c'était le nom de son entreprise, qu'un moyen de gagner de l'argent. Pourquoi les aurait-elle écartés ? N'était-ce pas bien les fonds de l'Egypte à consacrer au vrai Dieu ?

L'historien assure que les calculs étaient justes, solides, et que raisonnablement toutes les prévisions de Pauline devaient se réaliser. Au moins avait-elle compté sans la malhonnêteté et la perfidie des hommes; et dans la simplicité de son honnête inexpérience, sans avoir de garanties, elle livra ses ressources et toutes celles qu'elle avait recueillies, aux mains de fripons qui en abusèrent. En un clin d'œil, elle se trouva ruinée. Les fonds qu'elle avait versés pour l'acquisition des propriétés furent détournés de leur destination : on avait fait un essai de travail, qui avait été un véritable pillage et avait surtout servi à créer des dettes. Pauline se trouvait sans ressources, obérée d'un passif énorme. Elle ne perdit pas de vue Notre-Dame; elle s'obstina à la faire

subsister et consentit à se débattre au milieu des difficultés, des procès et des plaintes de toutes sortes poussées par ses créanciers. Elle voulut chercher quelques secours auprès des hommes ; mais, dès qu'elle fut ruinée, les hommes s'éloignèrent d'elle : les amis de Job ne lui manquèrent pas, il est vrai, pour lui remontrer son imprudence et lui faire considérer en détail l'abîme où elle était tombée. C'était bien la main de Dieu qui s'était appesantie sur elle. L'Ecriture ne dit pas si la liberté que le Seigneur avait laissé au démon contre le saint homme de la terre de Hus avait été provoquée par quelque faute du patriarche.

Pauline non moins résignée écoutait tout, et les longues objurgations ne lassaient pas sa patience et ne la décourageaient pas. C'est là la partie intéressante et grandiose de sa vie. Elle est dans l'épreuve, non plus seulement cette épreuve intellectuelle et intérieure qu'elle connaissait dès longtemps, où son âme s'anéantissait devant Dieu, seule en sa présence, et où l'intime de son cœur acceptait, dans l'ombre et le silence, des désolations spirituelles qui répugnaient à son cœur de chair et dont rien ne paraissait au dehors. Elle était désormais atteinte et blessée aux yeux des hommes ; c'est sous le regard de tous qu'elle était livrée à l'épreuve matérielle et extérieure. Elle était aux prises avec la pauvreté, les inquiétudes et les dénuements qu'elle entraîne, et aussi avec les reproches, les injures et tous les procès que pouvaient lui intenter les créanciers, qui avaient vu périr leur fortune entre ses mains. Pauline reconnaissait bien ses dettes et se demandait comment y satisfaire. Aux reproches et aux injures même qu'elle avait à supporter, se joignait la honte de ne pouvoir faire honneur aux engagements qu'elle avait pris. Fille de négociant, elle sentait cette honte plus vivement qu'un autre peut-être, mais ne s'abandonnait pas au découragement ; et sans quitter du regard ni du cœur le Dieu qui l'éprouvait cruellement et la laissait dans les douleurs et l'oppobre, elle s'ingéniait pour remplir ses obligations.

L'œuvre de la régénération des ouvriers lui tenait toujours au cœur, et l'évêque de la Rochelle, Mgr Villecourt, un Lyonnais, ami de son père, et qui la connaissait de longue

date, lui avait dit de ne pas l'abandonner et d'aller partout solliciter des aumônes. Le conseil pouvait paraître étrange. Sans doute Pauline faisait passer dans le cœur de ceux qui l'écoutaient la foi dont elle vivait. Comme toutes les âmes ardentes et pures, elle avait une parole de flamme et pénétrante. Quand elle reçut le conseil de Mgr Villecourt, elle trembla au-dedans d'elle-même. Elle avait déjà envisagé ce moyen de maintenir sa pieuse entreprise, et malgré toutes les révoltes de son cœur de chair, elle s'était soumise dans l'intime de son cœur à cette nécessité si elle lui était ordonnée. Les révoltes s'exaspérèrent quand l'ordre en fut intimé ; il lui en coûtait de se faire mendiante. Elle but jusqu'à la lie l'amertume du calice, d'autant que la quête fut peu fructueuse, et rencontra les entraves les plus grandes et les plus cruelles humiliations. En même temps, les perplexités de toutes sortes la dévoraient. A chaque jour, elle se sentait à la veille et se trouvait sous la menace de l'expropriation de Lorette aussi bien que de Notre-Dame des Anges. Elle était sans pain, à la lettre, dénuée de tout, elle et ses dernières compagnes : allaient-elles être sans asile ? Elle mendiait en France, elle faisait quêter en Angleterre et en Allemagne ; les sommes recueillies servaient à prolonger le martyre et à retarder une expropriation mille fois soufferte avant d'être réalisée ; il fallut néanmoins en encourir l'opprobre. Notre-Dame des Anges fut vendue par autorité de justice et à vil prix. La ruine était consommée. Les créances n'étaient pas couvertes, et le supplice se continua d'autant plus cruel que Pauline dans son génie et dans son cœur, dans son expérience même avait conscience d'avoir entre les mains des ressources qu'elle eût pu utiliser et qu'elle voyait sans cesse périr et lui échapper.

Je ne peux pas entrer dans tous ces détails : ils sont navrants. Ce qui est admirable, c'est la constance de cette âme, sa fidélité et son recours constant auprès de Dieu dans la paix, dans la résignation, dans l'amour. Les amis de Job eux-mêmes avaient fui. Ceux qui avaient connu, encouragé, admiré la Propagation de la Foi et du Rosaire, se détournaient d'elle. Quelques témoins lui restaient. Divers évêques voulaient toujours encourager ses efforts, le cardinal de

Bonald ne cessait de lui manifester son intérêt. Le Pape lui-même, Pie IX, eût voulu relever Notre-Dame des Anges et maintenir Lorette : le Souverain-Pontife se trouva impuissant. Les quêtes, que Pauline aurait pu organiser, furent partout rendues impossibles, le calice fut épuisé jusqu'à la dernière goutte. La misère la plus noire était assise à Lorette et la pénurie la plus extrême. Sans feu, sans pain, subsistant elle et ses compagnes par miracle, la pauvre fondatrice de deux grandes œuvres catholiques fut jusqu'à son dernier jour pousuivie par les plaintes, les recherches de ses créanciers et tous les sévices de la justice humaine. Elle porta tout patiemment dans les larmes, dans l'humiliation la plus désolée et la plus fervente, uniquement appliquée à ne pas se plaindre, à se soumettre sans se décourager et, à travers toutes ces amertumes, à aimer fidèlement son Dieu.

Nous le répétons, c'est la partie touchante de sa vie. " Dieu, dit le Souverain-Pontife Léon XIII, a permis tout cela afin qu'au déclin de ses jours elle suivît Jésus-Christ mourant pour son peuple, et que par la foi, la confiance, la force d'âme, la douceur et l'acceptation sereine de toutes les croix, elle se montrât la vraie disciple du Sauveur."

Le Saint-Père concluait combien il était à " désirer que fût écrite la vie de cette vierge si humble, qui avait si bien mérité de l'Eglise et s'était si soigneusement appliquée à vivre cachée." C'est cette vie que vient de donner au public Mlle J. Maurin. Nous ne voulons rien dire du livre en lui-même. Le récit en est aussi simple et aussi clair que le sujet en est ample et attachant. Dans nos jours de bouleversement social, à travers l'évanouissement des fortunes les mieux assises et des richesses les plus solides, cette *Vie* n'offre-t-elle pas des exemples et des leçons qui pourraient être particulièrement goûtées ? Pauline-Marie Jaricot, qui avait voulu faire rendre à l'or l'hommage que toute créatur doit au Créateur, n'a-t-elle pas été l'objet d'une particulière revanche de la part du Mammon d'iniquité ?

Tous les efforts de Satan ne peuvent que faire briller l vertu des amis de Dieu ; et en lisant le récit de ces dernières années de la vie de Pauline, et en constatant l'impuissance où s'est trouvée la parole et la volonté du Souverain-Pontife

à faire rendre justice et à apporter quelque soulagement à cette vierge qui avait si bien mérité de l'Eglise, il faut bien, selon la parole de Léon XIII, reconnaître une bénédiction particulière.

" Dieu soit loué, " disait un missionnaire qui avait peine à reconnaître sur le port de Marseille, dénuée de tout, et dans un accoutrement de mendiante, Pauline Jaricot sur le point de s'embarquer, par charité et en vertu d'un certificat d'indigence, pour se rendre à une dernière audience du Souverain-Pontife. " Dieu soit loué ! Le nom et les œuvres de " Mlle Jaricot étaient exaltés dans tout l'univers catholique, " et votre fortune se multipliait à mesure que vous la prodi- " guiez au bien et au malheur ; c'était de la joie et de la " gloire pour ce monde, mais votre vie ne portait pas assez " le signe de Jésus. Maintenant humiliée dans la poussière " et la boue, je vous estime bien heureuse, et j'ai la certitude " que le Seigneur est réellement avec vous. Vous voilà enfin " bénie comme je le souhaitais ! "

Souhait charitable et surnaturel, qui témoigne de la gloire et de l'honneur de la pauvreté dans ses plus cruelles angoisses. Souhait dur à l'entendement humain et que Pauline dans ses larmes et ses douleurs savait comprendre et goûter. Sainte, grande et bienfaisante pauvreté !

LÉON AUBINEAU.

Ste. ANNE DE RISTIGOUCHE

COMTÉ BONAVENTURE, P. Q.

15 Avril 1886.

A Sa Grandeur Monseigneur Taschereau, Archevêque de Québec.

MONSEIGNEUR,

C'est avec plaisir que je me rends à la demande de Monsieur l'aumônier de votre palais archiépiscopal, en vous transmettant un rapport sur la Mission de Ste. Anne de Ristigouche.

Cette mission peut être considérée comme une des plus anciennes du pays, puisque, dès 1676, le Révérend Père Chrestien Leclercq, Récollet, visitait régulièrement cet endroit deux fois par année, aux fêtes de Noël et de Ste-Anne.

Il passa douze ans dans ces missions.

L'abbé Maillard, prêtre des missions étrangères, lui succéda et exerça le saint ministère, parmi les sauvages, pendant près de 40 ans.

Il étudia leur langue à fond, écrivit toutes leurs prières et leurs cantiques, leur donna des hiéroglyphes, leur apprit à les entendre et à les transcrire.

Plusieurs de ces manuscrits se trouvent encore dans les archives de cette mission, mais sont, pour la plupart, incompréhensibles aux sauvages, parce que leur langue a beaucoup changé depuis cette époque.

Cette nation mic-maque était autrefois nombreuse, mais les guerres sanglantes qu'elle allait porter même jusque chez les Esquimaux, et différentes épidémies l'ont considérablement réduite.

La mission de Ste-Anne de Ristigouche compte aujourd'hui 500 sauvages, parlant tous la langue mic-maque; beaucoup parlant la langue anglaise, et très peu la langue française.

Ils apprennent facilement la langue anglaise par suite du contact journalier qu'ils ont avec la petite ville de Campbell-

ton, N. B., sise en face de Ristigouche, à un mille environ ; et aussi par leurs occupations, durant la belle saison d'été, avec plusieurs touristes et millionnaires de la République voisine, qui viennent en bon nombre faire la pêche au saumon dans les rivières Ristigouche et Matapédiac.

Les offices divins se chantent dans leur langue, et les instructions se font aussi en langue sauvage.

Le missionnaire est obligé de parler trois langues tous les dimanches; ce travail de triple prédication lui est imposé par la présence de quelques familles irlandaises et françaises qui assistent aux offices.

Ces sauvages sont généralement d'un caractère doux, et aiment leur religion. On ne compte pas un seul protestant parmi eux, grâce à Dieu.

Bien qu'en général ils soient bons catholiques, ils ont cependant une passion désordonnée pour les boissons enivrantes ; et, une fois sous l'influence de l'alcool, ils deviennent furieux, et ressemblent plutôt à des bêtes féroces qu'à des hommes privés de raison.

J'ai cependant réussi, l'été dernier, à maintenir la paix et le bon ordre au milieu d'eux, grâce à l'assistance de deux constables qui m'ont été fournis par les autorités fédérales. Quelques coups d'autorité ont suffi.

Ces sauvages sont très attachés à leur chapelle et la voient avec peine s'en aller en ruine.

Des réparations considérables sont d'une nécessité absolue et de la plus grande urgence pour continuer à y célébrer les offices divins.

Il faut aussi construire une maison pour le missionnaire. Il lui sera impossible de passer un autre hiver dans celle qu'il occupe maintenant.

Pour tous ces travaux, il faudrait au moins $6,000, et il n'y a pas un sou dans le trésor mic-mac.

Mes instances réitérées auprès du gouvernement fédéral pour nous venir en aide dans ces différents travaux, n'ont pas encore eu le résultat désiré.

Ces mic-macs aiment beaucoup les belles cérémonies et les décorations aux grandes fêtes ; rien ne les attire autant aux offices.

Mais la pauvreté de notre chapelle, vous le comprenez sans peine, ne me permet pas tonjours de faire les décorations que je désirerais.

Ces sauvages en général sont très insouciants, et, par suite de leur grande imprévoyance, ils souffrent de la misère, surtout durant la froide saison de l'hiver.

Il y a parmi eux un grand nombre de veuves, d'orphelins et d'infirmes. Ce sont surtout ces pauvres malheureux qui souffrent de la faim et du froid. Le gouvernement d'Ottawa leur envoie bien quelque chose, mais ce qu'il peut donner est loin d'être suffisant.

Il y a beaucoup de bien à faire parmi eux, pourvu que l'on possède une forte dose de patience et en même temps une grande autorité ; il me faudrait ces importantes qualités pour opérer le bien nécessaire. Priez, Monseigneur, afin que je les acquière.

Je disais, il y a un instant, qu'en général, ils sont bons catholiques ; malheureusement ils sont beaucoup travaillés par les protestants qui leur mettent toutes espèces de fausses idées dans la tête au sujet des principaux dogmes de notre sainte religion.

Leur contact quotidien avec eux, demande une grande surveillance de la part du missionnaire et des instructions répétées sur les vérités dogmatiques.

Il y a eu dans le cours de l'année dernière, 34 baptêmes, 23 sépultures et 8 mariages. Ces sauvages ne diminuent point, mais leur accroissement n'est pas rapide, puisque dans l'espace de 40 ans, ils n'ont augmenté que de 50, comme on peut le constater par les régistres de cette mission.

Ils ont eu, l'an dernier, l'avantage d'une retraite de huit jours, prêchée, avec un grand succès, par le Rév. Père Lacasse, O. M. I.

Cette retraite était la première qu'ils n'avaient jamais eue, et les fruits en ont été des plus abondants et les résultats des plus consolants.

Je demeure avec la plus haute considération,

Monseigneur, De Votre Grandeur,

Votre tout dévoué serviteur,

CHS. GUAY, *Prot. Apost. ad instar.*

La Persécution dans l'Extreme Orient.

(Les Missions Catholiques.)

TONG-KING.

Lettre de Mgr. Puginier, des Missions Etrangères, vicaire apostolique du Tong-King occidental.

Ké-so, 27 janvier 1885.

Dans le courant de 1884, j'ai écrit en Europe un certain nombre de lettres; elles vous ont fait connaître la situation de la mission du Tong-king occidental. Je me bornerai dans celle-ci à vous signaler les événements les plus récents.

La première nouvelle que je reçus au commencement de cette année fut une nouvelle de mort et de malheurs. Elle m'était apportée par le vicaire de la paroisse de Bâu-no, district de Son-tây. Ce prêtre venait m'annoncer à la hâte l'assassinat d'un élève de la mission, de plusieurs chrétiens, l'enlèvement d'un grand nombre de femmes et d'enfants, l'incendie de l'annexe de la paroisse, de l'église et d'une dizaine de villages chrétiens. Il me priait de faire connaître au général en chef le danger que courent particulièrement les cinq paroisses supérieures du même district exposées aux ravages de fortes bandes de brigands qui préparent les voies aux troupes de Chine et aux Pavillons-Noirs. Ces derniers sont campés sur le fleuve Rouge et sur un affluent de la rivière Claire appelé Sông-chây. Leurs avant-postes sont établis dans deux chefs-lieux de paroisse dont les chrétiens ont dû fuir; de là ils ont imposé plusieurs villages chrétiens de dix mille francs chacun, menaçant de les détruire s'ils ne livrent pas cette somme.

Il est vrai que là ce n'est plus, comme l'an dernier dans la province de Thanh-hoa, une guerre déclarée officiellement aux chrétiens par les autorités annamites, les villages païens ne sont pas plus épargnés; mais le malheur des uns ne

diminue pas la grandeur de celui des autres. Voilà un an que ce district de Son-tây est continuellement ravagé, tantôt par les Pavillons-Noirs, tantôt par des bandes de pirates qui y ont accumulé des désastres incalculables. Quatre prêtres de ce district ont dû récemment quitter leurs paroisses parce qu'ils avaient été dénoncés aux Pavillons-Noirs qui cherchent à se saisir d'eux pour les mettre à mort. Je ne puis prévoir encore le moment où il leur sera possible de rentrer au milieu de leurs ouailles.

L'année 1884 a été une année d'épreuves incessantes, tantôt pour la mission toute entière, tantôt pour différents districts; aussi, notre compte-rendu d'administration des sacrements est-il en tous points inférieur à celui des années précédentes. Ce n'est pas que nous ayons eu moins de travail, moins de fatigues que de coutume; mais vous savez bien que les Apôtres s'étaient donné beaucoup de peine toute une nuit et ils n'avaient rien pris. Puissions-nous, après nos malheurs, voir aussi une pêche miraculeuse, des conversions nombreuses et sincères, et l'établissement solide de la foi dans ce pays qui, en passant par de grandes tribulations, a donné de nombreux exemples de vertus héroïques.

Déjà nous entrevoyons des grâces de salut; une seule paroisse du district de M. Ramond compte plus de 1,500 catéchumènes, dont 400 au moins sont prêts à recevoir le baptême, sans parler de 200 que le Père a déjà baptisés au mois de novembre dernier. Si je n'étais éprouvé par un de ces rhumes que le bon Dieu m'envoie souvent dans cette saison humide et froide, j'irais moi-même parcourir ces chrétientés naissantes où le passage de l'évêque contribue puissamment à remuer les cœurs et augmenter le mouvement des conversions. J'ignore s'il me sera possible d'entreprendre cette tournée qui menace d'être pénible. Je consulterai mes forces après la retraite que je suis en train de donner aux prêtres indigènes, et après l'ordination très nombreuse qui la clôtu rera. Dans huit jours, en effet, j'aurai, grâce à Dieu, cin prêtres indigènes de plus, et, même avec ce renfort, je r comblerai pas encore les vides faits par la mort.

La mauvaise situation du Laos ne m'a pas permis d'envoyer, à la fin de l'année, des missionnaires et des catéchis-

tes porter des secours spirituels à ces néophytes si éprouvés.

Aucune justice n'a encore été rendue ; les ennemis de la religion et de la France, qui ont massacré des missionnaires, des prêtres, des catéchistes, des chrétiens et qui ont incendié et pillé plus de cent villages, sont toujours fiers de leurs exploits et de leur impunité.

Envoyer, dans les circonstances actuelles, des missionnaires et des catéchistes au Laos, ce serait les vouer à une mort certaine sans profit pour les âmes.

Demandez pour nous la foi et la patience, le courage et la force, et par-dessus tout, l'amour pour ce vrai Dieu auquel nous avons consacré notre vie et notre mort.

KOUANG-SI.

Lettre de Mgr Foucard, préfet apostolique du Kouang-Si, à M. le Supérieur du séminaire des Missions Etrangères.

J'avais appris dernièrement que le Père Renault et ses deux compagnons se dirigeaient sur Pak-hoï. Or voici qu'on vient d'annoncer le blocus de ce port par les armes françaises. Jugez de mes inquiétudes ! Les habitants de ce pays ont déjà beaucoup souffert de la guerre et maintenant ils la voient arriver jusque dans leurs foyers. N'avons-nous pas à craindre que leur exaspération ne se tourne contre les missionnaires français et contre nos chrétiens ? Aussi j'apprends que nos pauvres néophytes se réfugient en masse vers les montagnes, au risque d'être dévorés par les tigres ou emportés par la fièvre des bois. Les Pères Chouzy, Lavest et Pernet, expulsés de Kouy-hien, viennent d'arriver à Hong-Kong. Pour prévenir cette expulsion, en avisant M. le Ministre de France du pillage de Chang-Sé, je l'avais prié de faire tout ce qui était en son pouvoir pour que nos autres postes ne fussent pas inquiétés. Le 12 février, Son Excellence avait bien voulu me répondre que M. le Ministre de Russie allait faire des démarches en notre faveur et qu'il y avait tout lieu d'espérer qu'elles seraient couronnées de succès. Mais le gouverneur du Kouang-s n'a pas attendu les ordres de Péking et, dès le 11 février, il a fait signifier par le manderin de Kouy-hien à nos confrères qui habitaient cette ville qu'ils eussent à quitter le pays, car, disait-il, il ne pourrait plus répondre de leur sécurité.

Plus tard on a eu des preuves que les plus pressés pour faire partir les missionnaires étaient le sous-préfet et surtout le p fet local qui paraît avoir eu l'initiative de cette démarc Quoi qu'il en soit, le chef de cette station importante, M. Ch zy, espérant gagner du temps, proposa au manderin d'atten l'ordre du consul de France ; mais le récent pillage de Cha sé lui fut objecté et la conclusion bien arrêtée fut qu'il fall

se décider à partir sous peine d'être privé de protection ; parole qui équivaut à la menace d'un pillage à courte échéance. En conséquence, nos confrères ont pris le chemin de l'exil d'où les communications, je vous l'ai déjà dit, deviennent de plus en plus difficiles avec les autres missionnaires et avec nos chers chrétiens, abandonnés, nouveaux dans la foi, à la fureur de tant d'ennemis de toute sorte. Comme nous allons prier pour eux !

Notre chapelle de Son-Ly a été entièrement pillée. Une troupe considérable d'enfants de nos orphelinats et un bon nombre de néophytes accompagnent les Pères. Comment nourrir tout ce monde ? Comment accorder quelques secours aux chrétiens de l'intérieur réduits par les païens à la dernière misère ?

Je remercie les directeurs de la Propagation de la Foi pour le subside extraordinaire qu'ils vous ont mis à même de pouvoir m'envoyer. J'espère que, sous une forme ou sous l'autre, la Divine Providence continuera de nous venir en aide, en tournant vers le Kouang-Si la pensée des âmes généreuses et, de notre côté, nous ne cesserons pas de prier pour nos bienfaiteurs, et d'appeler sur eux et sur leurs familles les plus abondantes bénédictions de Dieu.

CHINE

Massacres au Yun-nan.

Dans le courant du mois de novembre, écrit Mgr Fenouil, Vicaire Apostolique du Yun-nan, les chrétientés du Bas-Yun-nan ont été en butte à une persécution ouverte qui a fait de nombreuses victimes. Jusqu'à présent, nous n'en connaissons que vingt-neuf. Leur mort a été héroïque, ce sont vingt-neuf martyrs. En effet, d'un seul mot, ils pouvaient racheter leur vie, procurer la sécurité de leurs familles et en protéger la fortune. Ce mot, ils ne l'ont pas dit. Tous, jusqu'au dernier moment, ont tenu haut et ferme l'étendard de la foi.

Ces héros de la croix ont versé leur sang avec une joie sainte et un courage aussi fort que paisible. L'un d'eux, voyant depuis quelques instants l'arme suspendue sur sa tête (on attendait sans doute quelque lâcheté de sa part) :

" — Mais dépêchez-vous donc, s'écria-t-il, ou bien donnez-nous le temps de réciter nos prières, car c'est aujourd'hui dimanche."

La matrone de la maison, digne compagne de ce chrétien, avait dit en voyant entrer les meurtriers chez elle :

" Ah ! vous voilà, braves gens ; vous ne savez pas quel service vous allez nous rendre."

Au milieu des pieux fidèles dont je viens de parler se trouvaient quatre bandits baptisés dans leur enfance ; ils avaient à peu près tous les vices et si peu de vertus qu'on en voyait rarement quelque trace. Ces malheureux étaient la honte de la chrétienté et le désespoir du missionnaire. Malg d'aussi mauvaises dispositions, quand on vint leur propos l'apostasie, la foi de leurs ancêtres se réveilla dans le cœur avec tant de force qu'ils ont tous les quatre victorie sement combattu pour la cause de Dieu et versé leur san jusqu'à la dernière goutte. L'un d'eux dit à ceux qui l apportaient les tablettes païennes :

" Amis, nous nous connaissons tous ; vous savez que je n'ai pas la conscience délicate. Pour n'importe quoi, j'ai toujours été des vôtres ; mais renier Dieu, adorer des idoles, jamais. Et il est bien certain que je casserai la tête à celui qui tentera d'installer ces diableries dans ma maison."

Après cette vigoureuse profession de foi, le lendemain, lui et ses trois compagnons mouraient pour la cause du bon Dieu qu'ils avaient d'abord si mal servi.

Je serais heureux de pouvoir ajouter que, dans toute la province, nos néophytes ont montré partout le même courage. Mais, hélas ! je le crains bien, quand le calme sera rétabli, quand nous pourrons nous compter, nous aurons peut-être à déplorer de nombreuses défections.

CHINE

KOUANG-SI

EXPULSION DES MISSIONNAIRES

Lettre de Mgr Foucard, Préfet apostolique du Kouang-si, à M. le Supérieur du séminaire des Missions Étrangères.

Hong-Kong, le 22 mars, 1885.

Le mois de Saint-Joseph est bien rempli !

Après les Pères de Koui-Tsin arrivés ici avec leurs orphelins le 4 courant, M. Guimbretière a été expulsé à son tour et conduit à Canton; il est arrivé le 17 par le bateau. En même temps j'apprenais que, le 26 février, MM. Renault et Poulat avaient quitté leur mission des *Cent mille monts*, comptant sur une barque qui devait, le 1er mars, les conduire au bateau à vapeur de Pak-hoï. Malheureusement, le bateau n'a pu se rendre au lieu fixé que le 15 du même mois, retard fâcheux, car dans l'intervalle, le 7 mars, toute la côte limitrophe du Tonkin a été bloquée, y compris le port de Pak-koï. S'il n'y a rien de surprenant à ce que nos deux chers voyageurs ne soient pas encore arrivés, nous ne laissons pas cependant de concevoir des craintes assez vives à leur sujet. Le blocus a affolé les gens paisibles, qui se sauvent de toutes parts, laissant la place aux voleurs et aux soldats fugitifs, très nombreux depuis la prise de Lang-son; ceux-ci en profitent pour tuer et piller à leur aise. Peut-être nos confrères trouveront-ils à se cacher dans quelque famille chrétienne. S'ils pouvaient franchir la frontière annamite, ils trouveraient non loin un Père tonquinois; ce serait mieux encore, s'ils rencontraient un de nos vaisseaux qui font croisière sur les côtes. Peut-être enfin apprendrons-nous qu'ils sont retournés aux *Cent mille monts*. D'après les dernières nouvelles, le P. Lacaille y vivait en paix, paix relative évidemment, car il lui fallait à toute heure être prêt à fuir. Il a dans les montagnes une cachette où il a déjà passé une nuit; la faim est le seul ennemi qui pourrait le forcer dans cet asile.

Chez le Père Barrier, c'est tout différent : le mandarin et les notables intriguent pour le faire partir. Sans doute il ne pourra tenir plus longtemps.

P. S.—Le Père Patriat a reçu pour quelque temps à son Sanatorium MM. Pernet et Guimbretière, qui ont souffert plus que les autres des derniers événements.—Le 23 mars, à 3 heures et demie du soir, un télégramme de Haifang m'est parvenu ; il contenait ces mots : *Renault et Poulat arrivés.*

Lettre de M. Barrier à Mgr Foucard.

Koû-Tsin, 24 janvier 1885.

MONSEIGNEUR,

Quoiqu'il me soit pénible de vous parler toujours de persécution et de pillage, je veux cependant vous renseigner sur tout ce qui se passe ici ; c'est mon devoir.

Le 13 janvier, le village de Koù-tsin célébrait la fête de son *poû-sà* ; des bonzes avaient été invités. Beaucoup de monde, beaucoup de bruit ; la fête dura quatre jours. Quelque temps auparavant, un bachelier, chef du village avait signifié à mes chrétiens d'abord, à moi ensuite, que nous ne devions pas prier pendant ces jours de fête, de crainte, sans doute, d'effrayer le *poû-sà*. Je lui fis remarquer combien ses prétentions étaient injustes. N'ayant aucune bonne raison à me répondre, il finit par me dire : " Priez si vous voulez, mais vous ne vous en prendrez qu'à vous-mêmes des difficultés qui pourront en résulter." Quoiqu'il m'en coutât de céder, parce que, la fête revenant tous les trois ans, je créais un antécédent fâcheux, je crus opportun de défendre aux chrétiens de prier à haute voix.

Quelques jours après la fête, un soir, plusieurs individus vinrent, à moitié ivres, se ruer contre notre porte d'entrée en riant et jurant. La première porte fut vite enfoncée et ils se dirigèrent vers ma chambre. J'eus le temps de fermer au verrou la porte de la résidence, et je courus aux greniers. Portes et fenêtres cèdent bientôt à leurs coups réitérés, ils entrent. Pendant qu'ils me cherchaient dans tous les coins

et recoins, le chef du village arriva et fit évacuer la maison. Je descendis aussitôt et lui demandai la raison de toutes ces scènes. Il me pria d'excuser ceux qui y avaient pris part. Le lendemain j'informai le mandarin de ces faits. Le mandarin reçut très mal le porteur de la lettre en lui disant qu'en m'introduisant au pays, il avait introduit un bandit. Comme je ne citais aucun nom, le magistrat força ce chrétien, sous peine d'être battu, à lui donner les noms de ceux qui avaient assisté à l'attaque de ma maison. Il conserve ces noms, et je le regrette vivement ; car il pourra s'en faire une arme contre moi, et jeter tous ces chinois contre ma résidence.

Koû-tsin, 18 février 1885.

Les craintes que je vous exprimais dans ma lettre du 24 janvier se sont réalisées. Le 23 février au soir arrivaient trois satellites avec ordre écrit et en forme de saisir treize personnes du village et de les conduire au prétoire. Aux noms arrachés au porteur de ma lettre, le mandarin, qui voulait me rendre odieux et me faire chasser, en avait ajouté quelques autres ; il avait choisi les plus riches du village et des gens qui n'avaient pris aucune part au coup de main tenté contre moi ; il les donnait tous comme dénoncés et accusés directement par moi. Vous pouvez vous figurer quelle tempête souleva dans le village l'arrivée de ces satellites ; les voilà, à peine arrivés, de courir chez les familles accusées, réclamant opium et sapèques, s'emparant de tout ce qui est à leur convenance. Heureusement le porteur de ma lettre était absent, sans cela il ne serait plus en vie aujourd'hui.

Les païens furieux vinrent ensuite s'installer dans la chapelle ; ils étaient là plus d'une centaine, m'insultant à qui mieux mieux, bouleversant tout. Mes gens avaient fui, e j'étais seul en face de cette cohue. Enfin quand ils furen bien repus de viande et de vin, ils se retirèrent. Une pei-sonne influente du voisinage eut pitié de moi et parvint à chasser les satellites. Cependant les familles pillées par les satellites veulent être indemnisées.

Je passai une nuit sans sommeil. Le 5, les plus acharné

contre moi s'assemblent et me réclament une somme énorme. Comme je ne me rendais pas assez vite à leurs exigences, ils se précipitent au nombre d'une dizaine et m'entraînent dehors ; leur intention, ils l'ont dit, était de me jeter à l'eau. Je ne fis aucune résistance, j'aurais été même heureux de mourir pour ces chères âmes. Mais, voyant que cette scène tournait au tragique, quelques hommes du village, parmi lesquels mon maître d'école, me défendent bravement, échangeant quelques coups de couteaux avec les forcenés, me délivrent, et me ramènent dans ma chambre. Les chefs du village se réunirent ensuite, on délibéra une grande partie de la journée, enfin je parvins, mais non sans peine, à terminer cette affaire. Soit argent donné aux satellites, soit compensation aux familles accusées et pillées, soit gratification aux chefs qui m'ont aidé, j'ai déboursé cent soixante francs, mais à la condition expresse que l'affaire serait entièrement terminée, et que si les satellites revenaient encore pour le même motif, tous les gens du village s'entendraient pour les chasser.

Voilà ma triste épopée. Les choses en resteront-elles là ? Si le mandarin ne fait qu'envoyer encore des satellites, le chef du village m'a promis qu'il n'y aurait rien à craindre, et qu'on les recevrait de manière à leur ôter l'envie de revenir. Mais qui pourrait connaître toutes les ruses de ce mandarin ? Il est vendu aux notables de Lioù-tchèn qui font l'impossible pour me faire partir.

Priez pour moi, car parfois l'épreuve est trop forte pour mes faibles épaules ; alors on se jette sur son crucifix et on pleure. Etre insulté ou battu cela m'importe peu, n'est-ce pas le pain quotidien du missionnaire en Chine et ailleurs ? Mais voir périr une œuvre qui promettait tant et sombrer toutes les espérances, c'est le calice que je demande à Dieu d'éloigner de moi. Cependant que sa sainte volonté soit faite, que la divine main soit bénie, même lorsqu'elle frappe !...

Lettre de M. Chouzy, missionnaire apostolique au Kouang-Si, à M. le Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères à Paris.

Hong-Kong, 19 mars 1885.

La pérsécution poursuit son œuvre dans notre mission du Kouang-Si. Après les brigandages exercés chez MM. Barrier et Guimbretière, arriva le pillage de l'établissement de Chàng-sè-tcheoù, et cinq semaines plus tard l'expulsion des missionnaires de Kouy-hien. C'est de ce dernier fait que j'ai à vous entretenir aujourd'hui.

Vous savez combien était précaire depuis dix-huit mois notre situation dans les parages de Kouy-hien. Au sac de Sàn-pàn-kiaô et à la captivité de M. Pernet avait succédé la destruction complète de l'établissement ; des menaces continuelles pesaient sur nos chrétientés alarmées et l'œuvre des conversions était presque partout arrêtée. Depuis que MM. Lavest et Pernet avaient dû se réfugier chez moi, nous étions trois confrères à Kouy-hien où il semblait y avoir plus de sécurité.

La population était si pacifique que le bruit des événements paraissait devoir passer inaperçu sur nos têtes. Malgré la connaissance que nous avions des dispositions peu bienveillantes du sous-préfet local, rassurés par l'attitude correcte du gouverneur de la province, nous espérions échapper à l'orage. Mais l'homme ennemi tramait secrètement contre nous depuis la tentative avortée des soldats contre notre maison le 2 janvier et surtout depuis le pillage de Chang-sè le 7 du même mois. Sur une pétition de notre prefet, à l'instigation sans doute de notre mandarin, le gouverneur prononça notre expulsion. Notre sous-préfet m'envoie la pièce le 10 février en nous pressant de quitter la ville le plus tôt possible. Après avoir pris copie de la note, je m rends moi-même au prétoire pour demander des explication

A mes objections tirées du texte même de la pièce offi cielle, ainsi que l'absence de communications dans ce sens, soit du consul, soit de l'évêque, on me représente sous le couleurs les plus vives les dangers de notre situation, m faisant entrevoir sans détour le sort de Chang-sè.

" — Pourtant, répondis-je, nos rapports avec la population sont excellents ; le passé et le présent me semblent un garant de l'avenir."

" — Peut-être, en effet, n'auriez-vous rien à craindre de la part de la population, mais votre position sur la grande voie de communication entre Canton et le Tong-King, vous expose à des coups de main subits de la part des troupes de passage. Voilà les Français presque à la frontière, la surexcitation peut me rendre hors d'état de vous protéger. Vous savez les violences récentes des recrues cantonnaises ici. Vous devez partir au plus vite. Vous reviendrez après la paix."

" — J'en confèrerai d'abord avec mes confrères. Mais en tout cas il me faut protection pour mes établissements et pour nos chrétiens, si nous partons. Il nous faut aussi protection dans la route."

Tout m'est promis, sera-t-ce tenu ? Il m'est permis d'en douter, malgré les airs courtois sous lesquels le fonctionnaire a essayé de cacher sa haine. Nous n'avions qu'à nous exécuter pour éviter de plus grands maux, c'est-à-dire prévenir un pillage et une expulsion plus violente.

Les derniers jours de l'année chinoise, toujours si dangereux par les brigandages qui se commettent, se passèrent pour nous sans incident. Au premier de l'an, nous reçumes cartes et visites des mandarins et des notables, comme si de rien n'était ; contre notre attente et à notre grande consolation, pas même une parole. Les quelques jours qui nous étaient laissés furent employés à organiser nos catéchistes, nos maîtres d'écoles, et pourvoir, autant que possible, au maientien des œuvres qui existent. Après plusieurs tentatives infructueuses pour obtenir que l'un de nous pût rester au poste, j'adressai au prétoire une protestation pour réclamer de nouveau l'exécution des promesses faites, avec la publication d'un arrêté dans ce sens. Le quatrième jour de la lune (18 février) notre retraite s'effectua.

L'embarquement de nos effets se fit de grand matin pour plus de sûreté ; au point du jour c'était fini, mes deux confrères avaient aussi quitté la maison. Le mandarin se présenta avec les deux commandants militaires pour procéder à l'inventaire du mobilier ; l'opération terminée, le sous-préfet arriva. Avec le commandant de la place, il constate les bons rapports qui ont existé entre nous, les dispositions pacifiques de la population à mon égard, et me renouvelles ses promesses à l'egard de ma maison et de mes chrétiens. Tout en prenant acte de ces déclarations sans trop me fier à ce type de fourberie, j'exige, avant de me retirer, qu'il appose son sceau sur l'inventaire de mon mobilier et, qu'en ma pré-

sence, il placarde sur ma porte l'arrêté demandé, ce qu'il exécute devant mon parti-pris de ne pas en démordre.

Quand les principaux appartements ont été cadenassés, nous sortons dans la rue. Quel moment d'angoisse! quel serrement de cœur! La porte d'entrée se ferme aussi; les scellés y sont apposés, celui du mandarin et le mien: j'avais obtenu ce dernier point afin d'atténuer aux yeux du public la portée de notre retraite. Cent cinquante spectateurs de tout rang étaient réunis dans la rue. J'échange avec les mandarins les dernières politesses et je monte dans une chaise louée pour gagner la barque. Je remarque dans les figures et les gestes plus d'un témoignage de sympathie; Dieu en tienne compte à ces pauvres païens! Il reste donc bien constaté que notre expulsion est le fait des mandarins seuls et qu'elle ne saurait en aucune façon être imputée aux habitants.

En gagnant le rivage, je jette encore un regard ému sur ma pauvre maison où, depuis cinq ans, j'ai tant souffert, mais d'où aussi étaient parti toutes les tentatives qui avaient abouti à la fondation des districts occupés depuis par MM. Lavest, Barrier et Guimbretière. Au lieu de secouer la poussière de mes pieds, je donne une dernière bénédiction à cette ville endurcie, sur laquelle est inutilement tombée, pendant tant d'années, la semence évangélique. J'arrive enfin à notre embarcation où je trouve mes deux confrères dont le cœur n'est pas moins serré que le mien. Le pauvre P. Lavest s'éloignait de ses œuvres déjà en bonne voie et d'un district plein d'avenir.

Nous restons encore deux heures dans la rade sans entendre un mot d'insulte de la part des allants et venants qui se succèdent sur la rive; tous pourtant savaient notre départ et connaissaient notre barque. C'est seulement à dix heures qu'on partit. A onze heures nous avions perdu de vue la ville de Kouy-hien. A Dieu seul maintenant de veiller sur nos stations! Espérons que nos saints protecteurs les garderont.

Le trajet jusqu'à Macao par le grand fleuve (Sy-Kiang) qui descend du Tong-King à la mer, s'est effectué sans accident ni entrave en quatorze jours. Nous sommes à Hong-Kong depuis le 4 mars.

Notre confrère, M. Guimbretière, qui résidait à San-ly, à vingt lieues de Kouy-hien, vient d'arriver aussi, expulsé par le sous-préfet de son arrondissement.

Dieu veuille hâter le retour d'une bonne et solide paix qui nous permette de réparer les désastres occasionnés par la guerre entre la Chine et la France!

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES PROVINCES

De Québec et de Montréal

(NOUVELLE SÉRIE)

TRENTIÈME NUMÉRO, OCTOBRE 1886.

SOMMAIRE.

PAGES

[illegible] EMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU.—Bref de Léon XIII au Cardinal Taschereau.—Compliments de l'Abbaye au Cardinal et à l'Archevêque de Toronto.—Bref de Léon XIII à l'Archevêque de Toronto.—Compliments de l'Archevêque de Toronto à l'Abbaye et au Cardinal.—Discours du Cardinal.—Santé du Cardinal proposée par l'Archevêque de Toronto.—Réponse du Cardinal.—Discours de l'Abbaye.—Dépêches à l'occasion du jubilé. [illegible] 190

[illegible] TOUS DANS L'EXTRÊME ORIENT.—Corée.—Lettre de Mgr Blanc, 191.—Tong-King.—Lettre de Mgr Puginier, 191.—[illegible] 193.—Tong-King.—Lettre de Mgr Puginier, 195.—Chine.—Lettre de M. Doucet, 270.—Tong-King.—Lettre de Mgr Puginier, [illegible].—Indo-Chine (Chine).—Lettre de Mgr Chouzy, [illegible].—Cochinchine Orientale.—Lettre de Mgr Van Camelbeke, [illegible].—Tong-King.—Lettre de Mgr Chouzy, [illegible].—Premières nouvelles de la Cochinchine Orientale.—Première lettre de Mgr Van Camelbeke, 297.—Deuxième lettre de Mgr Van Camelbeke, [illegible].—Lettre de M. J. M. Gelloz, [illegible].—Troisième nouvelle de la persécution dans la Cochinchine Orientale.—Troisième de Mgr Van Camelbeke, [illegible].—Lettre de M. Chouzy, 314.—Tong-King.—Lettre de Mgr Puginier, [illegible].—Les victimes de la persécution dans la Cochinchine Orientale.—[illegible].—Lettre du R. P. Lemasle, [illegible].—Zèle [illegible] par Mgr [illegible], 407.—Lettre de M. Gelloz, 201.—Journal de Mgr Cuenot, [illegible].—La persécution de la Cochinchine Orientale.—Lettre de R. Chouzy, [illegible].—Lettre de Mgr Cuenot, [illegible]

[illegible] ÉTÉ EXTÉRIEURE.—Adresse [illegible] à Mgr Gauthier, [illegible]

A l'HARRER & MACKENZIE.—(Chronique Nouvelle.)—La vie de [illegible] dans l'Athabaska-Mackenzie, par le R. P. Pascal, [illegible]

MONTRÉAL :

[illegible] DE BRIGIDT BERTHIAUME, [illegible] RUE ST. DENIS.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

[illegible] a pour objet d'étendre et de propager la foi catholique [illegible] les peuples infidèles [illegible] grand nombre de catholiques privés des secours de la religion [illegible] apostoliques [illegible] des prédicateurs de l'Evangile. Les moyens qu'elle propose à ses Associés pour atteindre le but de cette institution sont des œuvres de piété et de charité, dont voici le détail :

1° Chaque associé doit dire tous les jours un *Pater* et un *Ave* [illegible] avec cette invocation : *Saint François-Xavier, priez pour nous.* [illegible] l'intention du *Pater* et de l'*Ave* de la prière du matin ou du soir.

2° Chaque associé doit donner en aumône un centin par semaine.

Les avantages et les privilèges attachés à cette Association par les Souverains Pontifes sont :

Pour l'archidiocèse de Québec et le diocèse de [illegible]

1° Indulgence plénière, le 3 mai, anniversaire de la fondation de l'Œuvre, et le 3 décembre, fête patronale de l'Association, ou un jour dans l'octave de ces deux fêtes ;

2° Indulgence plénière, deux jours de chaque mois au choix des associés ;

3° Indulgence plénière, le jour de l'Annonciation [illegible] de l'Assomption [illegible] ;

4° Indulgence plénière [illegible] générale [illegible] défunts ;

5° Indulgence plénière [illegible]

[illegible]

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES PROVINCES

De Québec et de Montréal

(NOUVELLE SERIE)

TRENTIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1886

MONTRÉAL:
CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 36, RUE ST. GABRIEL
1886

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Archevêque de Montréal.

Library
Sauvin
11-26-30
23048

SON EMINENCE

LE CARDINAL TASCHEREAU.

Nos annales ne peuvent laisser passer le grand évènement du Cardinalat sans joindre leur voix à celles qui se sont déjà fait entendre si éloquemment pour saluer le premier Cardinal Canadien, pour dire à Son Eminence le Cardinal Taschereau le bonheur et la joie immenses qu'ont ressentis tous les catholiques du Canada, à la nouvelle de son élévation à l'éminente dignité de Prince de l'Eglise Romaine.

Le zèle ardent que Son Eminence a toujours montré pour la Propagation de la Foi en ce pays, l'encouragement qu'il ne cesse de donner aux nouvelles missions, les secours abondants qu'il accorde aux missionnaires : tout cela a sans doute été pour quelque chose dans le choix qu'a bien voulu faire le Grand Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Eglise.

Nous invitons tous les associés de l'œuvre de la Propagation de la Foi à remercier la Divine Providence pour un si grand bienfait, et à adresser à Dieu leurs plus ferventes prières pour qu'il conserve bien longtemps l'Auguste Léon XIII qui nous a donné un Cardinal et Son Eminence le Cardinal Taschereau, dont les jours sont si précieux pour nous.

Les lecteurs des Annales seront sans doute heureux de trouver ici quelques-uns des principaux documents qui ont été publiés après les fêtes cardinalices.

BREF DE LÉON XIII AU CARDINAL TASCHEREAU.

A Notre Vénérable Frère Alexandre Taschereau, Archevêque de Québec, agrégé, dans notre récent Consistoire, à l'ordre des Cardinaux.

LÉON XIII PAPE,

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.

Elevé, par la miséricorde de Dieu et malgré nos faibles mérites, sur le Siège Apostolique, et, suivant les devoirs que Nous impose Notre charge, plein de sollicitude pour le bien de l'Eglise Catholique, Nous avons surtout à cœur que le Collège de Nos Vénérables Frères les Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, se compose d'hommes très distingués, comme le requiert la dignité de cet Ordre très illustre. C'est pourquoi Nous avons jugé à propos de vous enrôler dans cet Ordre ; en effet, votre piété remarquable, votre science, votre zèle pour la foi catholique et les autres vertus qui brillent en vous et que nous pourrions citer, Nous donnent l'espérance que votre ministère sera d'une grande utilité et servira d'ornement à l'Eglise de Dieu. Vous ayant donc créé Cardinal de la Sainte Eglise Romaine, Nous vous envoyons par Notre Cher Fils, Henri O'Brien, Notre Camérier surnuméraire, l'un des insignes de cette sublime dignité, à savoir la barrette de pourpre, afin qu'après avoir respectueusement reçu cette éclatante distinction de la pourpre, vous compreniez que vous avez été élevé à la dignité de Cardinal et que par conséquent vous devez, en face des dangers à affronter pour l'Eglise de Dieu, demeurer imperturbable et invincible jusqu'à l'effusion précieuse de votre sang en présence du Seigneur. Nous désirons vivement et en considération de l'insigne qu'il doit vous remettre et à cause de Nous, que vous receviez ave bienveillance et que vous rendiez tous les services possible à celui que Nous déléguons vers vous. Mais Nous voulons que, avant de recevoir la barrette, vous prêtiez le serment que vous présentera le dit Henri O'Brien et que, après y avoir apposé votre signature, vous Nous le fassiez remettre soit par le même Délégué, soit par une autre personne.

Donné à Rome, près Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur le 7e jour de juin 1886, en la neuvième année de Notre Pontificat.

M. Card. Ledochowski.

COMPLIMENT DE L'ABLÉGAT AU CARDINAL ET A L'ARCHEVÊQUE DE TORONTO.

Eminentissime Prince, Illustissime Prélat,

Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII m'a fait l'honneur de m'accréditer auprès de Votre Eminence pour lui présenter les insignes de la dignité Cardinalice. Je viens accomplir aujourd'hui sa volonté suprême en vous remettant la Barrette rouge que Sa Grandeur l'Archevêque de Toronto posera sur la tête de Votre Eminence au nom du Souverain Pontife. L'élévation à la dignité de Cardinal est pour Votre Eminence un honneur personnel, un témoignage de haute estime de la part de Sa Sainteté.

Le regard vigilant du Pasteur Universel Vous a suivie, Eminence, dans votre carrière de charité, il a admiré votre prudence, votre dévouement au St. Siège, vos labeurs incessants dans l'intérêt de l'Eglise, votre zèle ardent pour le salut des âmes.

Par cet acte souverain le Saint Père manifeste aussi son amour paternel pour le Canada, et honore d'une manière toute particulière les deux nobles races qui ont apporté la foi dans cette contrée, et l'y maintiennent avec tant de fidélité.

L'une est cette chevaleresque race gauloise dont Votre Eminence est issue et qui porte avec fierté le titre glorieux de Fille Ainée de l'Eglise. L'autre est la race antique venue de notre Chère Ile des Saints, race vaillante dont les fils ont toujours été fidèles à notre sainte religion. Dispersés par la Providence de Dieu sur toute la terre ils sont partout les apôtres intrépides et infatigables de la vertu et de la foi.

Au Canada ces deux races vivent aujourd'hui dans l'union la plus parfaite, ils ne forment qu'une seule nation, nation admirable par sa fermeté dans la foi, son amour pour

l'Eglise, son inébranlable attachement à la personne du Successeur infaillible de Pierre.

Et maintenant, Eminence, j'ai l'honneur de remettre à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Toronto les lettres pontificales qui la nomment Représentant du Souverain Pontife en cette circonstance solennelle et l'autorisent à placer sur la tête de Votre Eminence cette Barrette rouge, insigne d'honneur pour vous-même et titre de gloire pour le noble peuple du Canada.

BREF DE LÉON XIII A L'ARCHEVÊQUE DE TORONTO

A Notre Vénérable Frère Jean Joseph Lynch, Archevêque de Toronto, etc.

LÉON XIII PAPE.

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.

Marchant sur les traces de Nos Prédécesseurs les Pontifes Romains, Nous avons toujours eu à cœur que le Sénat des Cardinaux fût composé d'hommes dont l'esprit religieux, la vertu et les mérites fussent en harmonie avec l'éclat et la suprême dignité de ce Collège. Cette considération Nous a dernièrement déterminé à créer Cardinal de la Sainte Eglise Romaine Notre Vénérable Frère, Alexandre Taschereau, Archevêque de Québec, dont la piété, la science, le dévouement à ce Saint Siège Apostolique, le zèle et l'habileté à cultiver le champ du Seigneur, Nous ont été tellement manifestés que Nous l'avons jugé digne de recevoir un si grand honneur. Comme il s'agit maintenant de choisir quelqu'un qui soit chargé de lui imposer la barrette, insigne de la dignité qu'il a obtenue, Nous avons pensé, Vénérable Frère, à vous confier cette fonction, à vous qui êtes à la tête d'une Eglise très illustre et dont le respect envers Nous et envers la Chaire du Bienheureux Pierre est tel que Nous avons la certitude de ne pas vous voir en cela frustrer Notre attente. Puisqu'il en est ainsi, Nous vous chargeons, Vénérable Frère, par la teneur des présentes et en vertu de Notre Autorité Apostolique d'imposer en Notre nom et dans son Eglise

Métropolitaine, suivant tous et chacun des rites prescrits par la Sainte Eglise, à Notre cher Fils, Alexandre Taschereau, créé Cardinal Prêtre de la Sainte Eglise Romaine, la barrette de pourpre que Nous lui envoyons par Notre cher Fils, Henri O'Brien, Notre Camérier surnuméraire, et Nous vous accordons et octroyons par les présentes et en vertu de la même autorité apostolique, toutes et chacune des facultés nécessaires et opportunes, Nonobstant, etc.

Donné à Rome, près Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 7e jour de juin 1886, en la neuvième année de Notre Pontificat.

M. Card. Ledochowski.

COMPLIMENT DE L'ARCHEVÊQUE DE TORONTO A L'ABLÉGAT ET AU CARDINAL.

Très Révérend et Illustre Ablégat,

Je vous prie d'exprimer à Sa Sainteté Léon XIII, le Pasteur Suprême non moins distingué par sa science que par sa prudence, mes plus sincères remerciements pour le grand honneur qu'il m'a conféré en me choisissant pour représenter sa personne sacrée et imposer à notre très révérend et bien aimé frère, l'Archevêque de Québec, les insignes de la grande dignité du Cardinalat.

De plus vous voudrez bien dire à Sa Sainteté que son génie étonnant, qui lui fait diriger avec tant de sureté la barque sacrée du bienheureux Pierre à travers les écueils de la mer agitée de ce monde, l'a fait l'égal de son Très Illustre Prédécesseur Léon le Grand et que si son nom est glorieux dans le monde entier, nulle part il ne l'est plus que dans notre heureux pays.

A vous aussi, Très Eminent Prince, nous avons une dette de reconnaissance pour l'honneur que vous nous avez fait en nous choisissant pour vous conférer la consécration épiscopale, je suis heureux de voir cette œuvre couronnée d'une nouvelle gloire, par l'ordre du Souverain Pontife.

Je vous félicite, O Eglise de Québec, mère de tant d'Eglises; car aujourd'hui vous voyez un de vos fils les plus savants

et les plus zélés mis au nombre des princes illustres qui forment le sénat de l'Eglise du Christ.

Et vous, o saint fondateur de cette Eglise, vous qui, à travers de nombreuses tribulations et de nombreux combats, avez semé dans les larmes le grain de la vraie foi, vous avez moissonné dans la joie et maintenant couronné dans le ciel, vous vous réjouissez avec nous ici-bas.

Cette nation celtique qui dès le commencement pouvait être regardée comme une vigne croissant sans culture et qui, comme par instinct, honorait ses prêtres d'un si grand respect, à peine fut-elle greffée à la vrai vigne qui est le Christ, qu'elle les a vénérés jusqu'au culte.

Cette vigne a produit deux branches dans le Nouveau-Monde, l'une les Français l'autre les Irlandais. Ces deux peuples furent préparés de manières différentes à répandre la vraie doctrine ; l'un par des persécutions héroiquement soutenues pour l'amour du Christ, l'autre par son zèle ardent pour la conversion des sauvages, tous deux au reste demeurant fermement attachés à la Foi Catholique et fidèlement unis dans leur loyauté au Saint-Siège.

En terminant, il me sera permis de dire que la noble Puissance du Canada se réjouit beaucoup de l'honneur conféré par le souverain Pontife, à l'ancien et vénérable siège épiscopal de Québec.

ALLOCUTION DU CARDINAL.

Excellence,

Le Souverain Pontife, qui gouverne si glorieusement la sainte Eglise catholique, a donné une nouvelle preuve de sa prudence et de sa sagesse, en vous choisissant pour remettre au premier cardinal canadien les insignes de la plus haute dignité ecclésiastique.

Fils de l'Ile des saints, de cette île bénie de Dieu, que ni les coups du glaive, ni les horreurs de la famine, ni la plus cruelle persécution poursuivie durant trois siècles n'ont pu séparer de la foi et de la charité du Christ, vous venez vers nous comme l'envoyé du successeur de Pierre ! de Pierre

qui a reçu de son divin maître la charge de confirmer ses frères et qui signa de son sang sa profession de foi ; de Pierre, qui même après sa mort, se fait encore entendre, et dont la voix retentit par tout l'univers !

Que votre Excellence soit le témoin irrécusable de la vive reconnaissance qu'éprouve aujourd'hui le peuple canadien ; qu'Elle veuille bien être auprès de Sa Sainteté l'interprète de notre dévouement au Saint Siège, et qu'elle soit notre intercesseur auprès du Pontife Suprême pour qu'il daigne répandre sur nous tous ses plus amples bénédictions.

MONSEIGNEUR,

Il y a quinze ans, dans cette même basilique de Notre-Dame de Québec, je m'agenouillais aux pieds de Votre Grandeur pour recevoir l'onction épiscopale. Je suis heureux de voir que le Souverain Pontife ait choisi Votre Grandeur pour imposer aujourd'hui sur ma tête l'insigne de la dignité cardinalice. Ce sera pour moi un nouveau motif de reconnaissance et d'attachement filial envers le digne Archevêque qui depuis un quart de siècle gouverne avec tant de sagesse et de prudence l'importante province ecclésiastique de Toronto.

VÉNÉRABLES CONFRÈRES DANS L'ÉPISCOPAT,

Je ne saurais vous exprimer dignement les sentiments de ma reconnaissance pour l'empressement avec lequel vous êtes venus rehausser l'éclat de cette cérémonie.

Mieux que personne vous comprenez, vous sentez la pesanteur du fardeau dont nous sommes tous chargés. C'était déjà pour moi un poids au dessus de mes trop faibles épaules ; un acte de la souveraine autorité du Vicaire de Jésus-Christ, à qui nous devons obéissance, m'impose une nouvelle responsabilité en proportion de la dignité sublime dont je me vois revêtu : je dois compter sur vos ferventes prières afin d'obtenir les grâces dont j'ai besoin plus que jamais.

Et vous, messieurs les membres du clergé, qui êtes en même temps nos collaborateurs, notre appui et notre gloire par votre zèle et votre dévouement, soyez les bienvenus. Faites-vous un devoir de joindre vos prières à celles de vos

Evêques afin que tous ensemble nous obtenions plus sûrement et plus abondamment les grâces dont nous avons tous besoin.

MES CHERS FRÈRES,

C'est votre foi et votre attachement au Saint Siège que le Souverain Pontife a voulu reconnaître et récompenser en appelant un enfant du Canada à la sublime dignité de Cardinal.

Cette foi et cet attachement, vous en avez donné des preuves bien sensibles à l'occasion de la solennité qui nous réunit en ce moment. Montrez-vous toujours dignes de cette haute estime dont vous jouissez auprès du Souverain Pontife. Conservez comme le plus précieux des trésors ces traditions de foi et de dévouement que vous ont léguées vos ancêtres et apprenez à vos enfants à regarder la Sainte Eglise comme une mère, à qui nous devons amour, respect, obéissance, à la vie et à la mort.

SANTÉ DU CARDINAL PROPOSÉE PAR L'ARCHEVÊQUE DE TORONTO.

(AU BANQUET.)

On dit que les troubles n'arriven jamais seuls. Je fais aujourd'hui une nouvelle expérience, que les joies et les honneurs arrivent rarement isolés. Le second honneur qui m'est tombé en partage aujourd'hui, (par la condescendance de quelques uns, je n'en doute pas,) est l'honneur de proposer santé, longue vie, succès et bonheur au premier cardinal, Son Eminence le Cardinal Taschereau, un de ces hommes bien doués de la nature, aussi grand par ses ancêtres, que par ses talents, par sa science et surtout par les plus belles qualités d'un cœur vraiment sacerdotal ; un ami de ses ouailles et un ami de ceux qui ne sont pas soumis à sa juridiction, mais qui ont un cœur large et généreux rempli de sympathies chrétiennes. Si nous devions voter pour l'endroit du Dominion où le premier chapeau de cardinal doit tom-

ber, le verdict universel serait en faveur de Québec, la mère d'un si grand nombre de diocèses, dans le Dominion du Canada comme aux Etats-Unis.

RÉPONSE DU CARDINAL.

Je suis profondément ému de la cordialité avec laquelle vous avez accueilli la santé proposée par Mgr l'Archevêque de Toronto.

Ce Vénérable Prélat semble avoir eu pour mission spéciale de me transmettre les faveurs du St Siège. En 1870, je recevais de sa main la mître épiscopale, et en ce jour le S. Père se sert encore de son ministère pour m'imposer la barette cardinalice.

Vous ne vous étonnez donc pas que son cœur paternel lui ait inspiré des éloges et des compliments contre lesquels la piété filiale et la reconnaissance m'empêchent de protester.

Pour en détourner votre attention laissez moi vous résumer quelques pages de notre histoire religieuse.

Au delà de deux siècles se sont écoulés, depuis que le premier évêque du Canada, l'illustre et saint Monseigneur de Montmorency-Laval, remontait le St-Laurent. Pendant un mois entier que dura ce voyage il eut le loisir de contempler les deux rives de ce fleuve majestueux dont la sublime grandeur lui faisait deviner l'immensité du pays qu'il devait évangéliser. Son œil d'apôtre se fixait ardemment et avec anxiété sur ces vastes forêts, abritant d'innombrables peuplades *assises à l'ombre de la mort*, et plongées dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie.

Plus d'une fois, peut-être, un nuage de découragement et de frayeur fit passer une ombre sur cette grande âme que le zèle, la foi et la charité la plus ardente ne pouvaient soustraire à l'infirmité humaine.

Permettez moi de vous dire une histoire, dont je ne garantis point l'authenticité, mais, pour laquelle je réclame cependant une foi absolue.

Un jour donc que Mgr. de Laval avait longtemps prié pour attirer les bénédictions célestes sur lui-même, sur ses mis-

sionnaires et sur cette innombrable multitude d'âmes au salut desquelles il s'était généreusement dévoué, un sommeil profond vint le surprendre.

Tout-à-coup lui apparaît un homme portant un vêtement fait de poil de chameau et une ceinture de cuir, tel que l'Evangile nous dépeint le précurseur du Messie (St. Matt III, 4).

" Ne crains point, dit-il à l'apôtre du Canada ; je suis Jean Baptiste, le patron des Canadiens ; je suis envoyé vers toi pour te montrer ce que deviendra ce pays."

" Ouvre les yeux et porte tes regards sur les rives de ce grand fleuve. Vois-tu ces champs fertiles qui ont remplacé les forêts dont le sombre aspect t'effrayait tout-à-l'heure."

" Les maisons, échelonnées sur les rives, abritent des familles nombreuses et contentes de leur sort."

" Regarde ces villages rapprochés les uns des autres, entourant le temple où le Sauveur du monde reçoit les hommages des fidèles et verse sur eux les trésors de sa miséricorde et de son amour. Entre dans cette église de campagne et admire le sentiment profond de piété de ces hommes dont la générosité n'a pas de borne quand il s'agit de contribuer à la magnificence de la maison de Dieu."

" Dans quelques instants apparaîtra cette ville naissante où le vicaire de Jésus-Christ a placé le siège épiscopal que tu dois occuper. C'est là que, pendant un demi siècle d'épiscopat, tu travailleras à la vigne du Seigneur."

" Compte, si tu peux, les provinces et les diocèses qui sur ce vaste continent regarderont l'église de Québec comme leur mère."

" Regarde ces rochers couronnés par une citadelle imprenable ; vois ce que sera dans deux siècles cette cité où doivent reposer tes cendres ; ces nombreux asiles de la piété et de la science. Vois-tu ces immenses constructions ; ce sont ton Séminaire et l'Université qui se glorifiera de porter ton nom. Ecoute les accents de la joie universelle qui dans deux siècles retentiront dans tout le Canada, parceque ton quinzième successeur aura été revêtu de la pourpre ! Prends part avec moi à cette réjouissance. Vois-tu assis autour de lui, dans un banquet, les représentants de l'autorité civile, de

nombreux prélats, une armée de ministres du Seigneur, des convives de toutes nationalités et de toutes croyances, levant les yeux et les mains au ciel pour le remercier d'un honneur qui rejaillit sur tout le Canada."

" Le Canada, si petit aujourd'hui et qui compte à peine quelques centaines de Français, le Canada s'étendra alors d'un océan à l'autre, et ces océans seront reliés par un chemin de fer sur lequel rouleront des palais emportés par le feu et l'eau. Sans être une nation indépendante, il en aura tous les privilèges, et l'immortel Pontife qui occupera alors le Siège de Pierre, fera tomber sur cette nation un rayon de lumière céleste et la reconnaîtra comme telle en appelant un de ses enfants à partager avec lui la sollicitude de toutes les églises. A cette occasion il déclarera solennellement qu'il a voulu récompenser la foi de cette jeune nation destinée à de grandes choses et son attachement au Saint Siège. Tels seront alors les fruits de cette vigne que tu vas planter et cultiver. Tes sueurs n'auront donc pas été stériles."

" A la vérité, tes successeurs, comme toi-même, auront des fatigues à endurer, des combats à livrer, des jours d'angoisse, des tentations de découragement : il y aura des guerres, des luttes intestines, toutes les misères de cette vallée de larmes.... Mais l'or s'éprouve et se purifie par le feu, et les pensées de Dieu qui permet ces épreuves sont trop profondes pour être toujours comprises par l'intelligence humaine."

" Un siècle après ton arrivée, il y aura une guerre terrible entre les deux plus grandes puissances du temps. Voisines sur ce continent nouveau comme sur l'ancien, elles y transporteront leurs querelles Européennes, et le Canada, après une résistance héroïque, passera sous la domination de l'Angleterre. Il y aura grande désolation dans toute la famille Canadienne-française. Pour tout cœur bien né, c'est une agonie que d'être séparé d'une mère chérie. Console-toi, pauvre famille orpheline, la Providence veille sur toi et ce sera précisément cette douloureuse séparation qui fera ton salut et ton bonheur. La France sera bouleversée de fond en comble, elle sera comme une ville bâtie sur un volcan toujours prêt à l'anéantir. Pendant ce temps la famille

Canadienne aura sans doute ses jours d'épreuves et de luttes, mais à la tempête succèdera le calme, elle grandira avec une rapidité étonnante ; elle envahira pacifiquement ses immenses forêts, puis se répandra peu à peu d'un océan à l'autre, et jusque dans une grande république voisine, et tout cela parceque sous l'égide de la puissante Angleterre, elle jouira de toute la liberté religieuse et politique qu'il est possible de désirer. Elle vivra en profonde paix avec les autres familles de diverses origines et de différentes croyances et participera aux avantages que l'union et la concorde produisent infailliblement. Ce sera juste le moment que l'habile Pontife qui gouverne l'Eglise choisira pour lui donner une marque solennelle de son affection et acquitter une dette de reconnaissance pour les courageux défenseurs que cette nation lui aura envoyés dans les jours de péril."

" En ce temps-là, l'Empire Britanique sur lequel le soleil ne se couchera point, sera gouverné par une Souveraine dont les vertus feront l'admiration et l'édification de ses innombrables sujets, en même temps que sa justice et sa bonté la leur rendront chère comme une mère à ses enfants."

" Que Dieu la conserve longtemps à leur affection ! "

A peine Saint Jean-Baptiste, le plus canadien des canadiens, avait-il prononcé ces paroles de loyauté vraiment canadiennes, qu'un coup de canon annonce l'entrée au port. Mgr de Laval se réveille tout consolé et émerveillé de cette vision et se prépare à prendre possession de cette terre qui est devenue sa patrie.

J'ai fini mon histoire.

A vous de la juger.

A moi de vous remercier de la bienveillance avec laquelle vous l'avez écoutée.

Je ne dois pas omettre de témoigner aussi ma vive, profonde et sincère reconnaissance envers tous ceux qui, sans distinction d'origine et de croyance, ont contribué à rehausser l'éclat de cette belle fête nationale, par leur présence, par leurs généreuses souscriptions, surtout par leurs sentiments de religieux respect.

L'union et la concorde font la force d'une nation et on peut ajouter aussi qu'elles font son bonheur. Plusieurs fois

dans le cours de cet entretien j'ai parlé du Souverain Pontife. Nous avons ici son digne représentant, un fils de la fidèle Irlande. Vous serez sans doute heureux de l'entendre vous dire combien Léon XIII aime le Canada et je suis persuadé que de retour à Rome Son Excellence Mgr O'Bryen pourra nous rendre le témoignage que nous tenons à ne point nous laisser surpasser en respect, en obéissance et en amour filial envers le Vicaire de Jésus-Christ.

Québec, 21 juillet 1886.

AU CARDINAL JACOBINI.

ROME, ITALIE.

Fête religieuse enthousiaste.—Démonstrations par catholiques et protestants.—Reconnaissance à Léon XIII.—Merci.

CARDINAL TASCHEREAU.

Rome, 22 juillet 1886.

CARDINAL TASCHEREAU,

Archevêque, Québec, Canada.

Télégramme de Votre Eminence lu avec bonheur par Souverain Pontife qui remerciant bénit.—Je vous félicite.

CARDINAL JACOBINI.

Québec, 22 juillet 1886.

AU CARDINAL JACOBINI,

ROME ITALIE.

Ablégat, Mission remplie—enthousiasme indescriptible—Etats-Unis et Canada entier représentés—Illumination, feu d'artifice—Discours par Cardinal, Ablégat et Gouverneur, Cardinal et peuple reconnaissants, Léon XIII acclamé.

O'BRYEN, *Ablégat.*

Rome, 22 juillet 1886.

MONSIGNOR O'BRIEN, Ablégat Apostolique.

Saint Père, très satisfait de votre télégramme, vous bénit.

CARDINAL JACOBINI.

Québec, 21 juillet 1886,

CARDINAL JACOBINI, Rome,

Archevêque de Toronto remercie le Saint Père de l'honneur insigne d'avoir été nommé Délégué du Saint Siège pour imposer la Barrette au Cardinal Taschereau. Cérémonie imposante, concours de 22 évêques, enthousiasme général, reconnaissance profonde et universelle à Léon XIII.

ARCHEVEQUE DE TORONTO.

Rome, 22 juillet 1886.

MONSEIGNEUR LYNCH,

Archevêque de Toronto, Québec,

Canada.

Le Souverain Pontife a éprouvé une grande consolation en apprenant la solennité des fêtes célébrées avec un enthousiasme général en présence de vingt deux évêques. Un évènement de cette sorte resserrera les liens qui unissent le Saint Siège et les fidèles de votre pays. Sa Sainteté donne très affectueusement la bénédiction apostolique à Votre Grandeur, au nouveau Cardinal, aux membres du clergé et aux laïques qui étaient présents à cette cérémonie.

L. CARD. JACOBINI.

DISCOURS DE L'ABLÉGAT.

(AU BANQUET.)

Eminence,

Messeigneurs,

Messieurs,

La cordialité et la magnificence princière de la réception qui m'a été faite dans la vieille ville de Québec m'est infiniment précieuse et je ne sais comment exprimer les sentiments dont mon cœur déborde en ce moment. Vous avez donné, Messieurs, durant ces jours de publique reconnaissance, un spectacle admirable. Qu'il est beau de voir un peuple affirmer ainsi sa foi, son dévouement à l'Eglise, et

son amour pour le Pontife Suprême qui la gouverne avec tant de sagesse ! Le Canada est bien le peuple le plus catholique du monde après l'Irlande. (Rires et applaudissements.) Mais l'Irlande est une antique nation, son histoire religieuse se perd dans la nuit des temps, elle a pour elle les siècles, tandis que vous, jeune peuple, donnez déjà à l'univers l'exemple de la fidélité, et de l'ardeur intrépide dans le service de Dieu.

Son Eminence le cardinal-archevêque m'a prié de redire au Saint-Père combien le Canada catholique est attaché à l'Eglise et à son chef. Pour m'acquitter de cette mission, je ne saurais mieux faire que de répéter les éloquentes paroles de l'orateur éminent qui nous a ravis, hier soir, au cours de ce magnifique festival, couronné d'un si brillant succès. Je n'ai jamais entendu une parole plus éloquente, plus catholique et plus théologique. Je dirai donc au Saint-Père tout ce que j'ai vu et entendu, tout ce qui a ravi mes yeux et remué mon cœur. Je lui dirai qu'il compte ici des enfants fidèles à sa cause.

Ah ! messieurs, si tous les peuples étaient comme le vôtre, la situation du Pontife, renfermé entre les murs du Vatican, cesserait bientôt d'être la honte et le malheur de notre siècle. Espérons que ces jours d'épreuves finiront bientôt. Pour vous, Messieurs, continuez à être un peuple catholique et fidèle au Pape.

DISCOURS DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR.

Eminence,

Messeigneurs,

Messieurs,

Les paroles trop flatteuses pour moi qu'a prononcées Son Eminence en annonçant que j'allais prendre la parole, me découragent presque d'ouvrir la bouche. Cependant, au milieu de ces fêtes inouïes, je crois de mon devoir, comme chef de l'Etat en cette province, de dire quelques paroles.

La modestie, Eminence, est certes une belle vertu. Mais je crois qu'il est des circonstances où elle peut devenir un

défaut. Et la circonstance actuelle est une de celles-là. Il me semble que je n'ai pas le droit d'être modeste pour mon pays en ce moment. Je le dirai donc avec une légitime fierté : oui, le Canada catholique a mérité l'immense honneur que lui a conféré le Père suprême de la catholicité. Il n'y a pas de peuple au monde qui soit animé d'un plus vivace esprit religieux. La religion et les questions religieuses sont un des éléments les plus importants de notre vie nationale, et la preuve s'en trouve à chaque page de notre législation statutaire.

Je me permettrai de m'adresser à Mgr. l'Ablégat du Saint-Père, et de lui dire : Mgr, veuillez dire au Souverain-Pontife glorieusement régnant que nous sommes une nation catholique, où les privilèges et la légitime influence du clergé sur le peuple, s'allient avec la plus grande somme de liberté véritable. Dites-lui que le clergé est ici influent parce que le peuple l'estime et l'aime. Dites-lui que c'est avec l'aide et la participation de l'Eglise que l'Etat peut donner dans notre province, plus que dans toute autre, le magnifique spectacle de la liberté dans l'ordre. Quel contraste avec ce qui se passe dans la vieille Europe, où l'avalanche révolutionnaire détruit tout sur son passage ! Ici point de ruines sociales, parce que Dieu est à la base de l'édifice, et que, protestants comme catholiques, je dois le dire, ont appris à compter avec Dieu qui est le Maître et le régulateur des nations.

En face de ce spectacle, et du contraste avec celui que nous donnent les peuples européens, je ne crois pas être trop hardi, ni trop fier pour mon pays, en disant que le Canada, et particulièrement la province de Québec, est le plus radieux joyau de la tiare pontificale.

La Persécution dans l'Extrême-Orient.

(Les Missions Catholiques.)

CORÉE.

Lettre de Mgr Blanc, des Missions Etrangères de Paris, Vicaire Apostolique de Corée, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

SEOUL (Corée), 1er mars 1885.

L'année dernière, nous avons joui d'une tranquillité relative. Nous avons entendu près de 9,000 confessions et donné 520 baptêmes d'adultes. C'est la première fois que nous atteignons ce chiffre depuis notre rentrée en 1876.

Malheureusement, dans les premiers jours de décembre, la révolution, commencée par les partisans du progrès et de l'ouverture du pays à l'influence étrangère, s'est retournée contre eux à l'avantage du parti des rétrogrades. Nos chrétiens, regardés comme sympathiques aux étrangers et aux Japonais, en ont ressenti le contre-coup, et, depuis cette époque, on m'a signalé de divers côtés un certain nombre de vexations locales dont on n'avait pas entendu parler depuis longtemps. Deux ou trois affaires sont encore pendantes; les autres se sont arrangées à la plus grande satisfaction de nos chrétiens.

Je ne vous dirai ici que deux mots de la persécution du district de Ouen-San, province de Han-Kyeng-to, celle qui nous a causé le plus d'inquiétude, parce que plusieurs de nos néophytes avaient été arrêtés comme chrétiens et jetés en prison. Voici ce que m'écrivit à ce sujet un de nos confrères, M. Poisset, chargé du district du nord :

" Je crois que vous éprouverez une grande joie en appre-

nant la ferme et noble confession que les chrétiens ont faite de leur foi et la prudence si évidemment inspirée de Dieu, avec laquelle ils ont su déjouer les ruses des satellites. Du reste, ils n'ont eu aucun tourment à subir, aucun mauvais traitement sur la route, rien que des prévenances dans les auberges de la part des satellites. En fin de compte, ils ont été relâchés comme chrétiens, publiquement, sans condition, et avec espoir de rentrer même dans les biens qui leur ont été enlevés. Les satellites, qui avaient sans ordre commencé cette campagne inopportune, ont été cassés, battus, condamnés à payer ou à restituer ce qu'ils avaient endommagé ou brisé.

" De Ouen-San jusqu'à la capitale de Han-Kyeng-to, toute cette affaire a eu un grand retentissement. On croit que c'est la première prédication de la sainte Religion dans la contrée, et le moyen providentiel dont Dieu a voulu se servir pour répandre dans le nord la connaissance du nom chrétien. Malgré la défection bien regrettable d'un nouveau chrétien et d'un enfant, on peut encore dire de bon cœur : *Gratias Deo, qui dedit nobis victoriam per Dominum Jesum.*

"Les Japonais de Ouen-San se sont, parait-il, assez bien montrés dans la circonstance en faveur de nos néophytes. Ils ont, au moment où on pouvait craindre une arrestation en masse des fidèles de la ville, recueilli chez eux ceux qui se sont présentés, et ont empêché les satellites de faire main basse sur les marchandises appartenant aux chrétiens."

Je vous envoie la traduction d'une partie de la relation coréenne qui m'a été adressée au sujet de cette affaire ; elle ne manque pas d'intérêt comme étude de mœurs

" ....Six chrétiens furent emmenés et mis dans la prison de la ville. Quelque temps après, le chef des satellites vint les trouver et leur dit solennellement :

"Le mandarin m'a donné l'ordre de vous faire subir un inter
" rogatoire. Si vous promettez de ne plus pratiquer la reli
" gion chrétienne, je vous enverrai aussitôt, mais, si vou
" dites que vous la pratiquerez encore, j'ai l'ordre de vou
" faire mourir. Répondez, que voulez-vous faire ?

" Cinq chrétiens s'écrièrent d'une seule voix :

"—Quand nous devrions mourir, nous ne voulons pa
" abjurer la sainte religion."

" Le sixième, pris de peur, ayant répondu qu'il ne pratiquerait plus, le chef des satellites lui donna aussitôt une ligature (environ huit fr.) en disant :

"—Puisque celui-ci promet de ne plus pratiquer la religion " chrétienne, je le renvoie libre en lui donnant même de " l'argent pour la route. Vous autres aussi, si vous disiez " seulement un mot, je vous enverrais également."

" Les cinq chrétiens fidèles répondirent :

"—Nous, au contraire, nous sommes des gens préparés à " mourir pour la justice. Fallût-il endurer la mort, nous ne " voulons pas vivre au prix d'une apostasie."

" Le chef des satellites, voyant qu'il n'y avait rien à faire, ferma les portes de la prison et s'en alla. Mais, dans la soirée, étant venu de nouveau, il dit :

"—Moi aussi, j'ai des enfants et je n'aime pas faire mourir " qui que ce soit. Pendant la nuit, je laisserai les portes de " la prison ouvertes, profitez-en et échappez-vous tous."

" Les chrétiens répondirent :

"—Si le mandarin nous renvoie, nous sortirons ; pour ce " qui est de nous évader, nous ne le ferons pas."

" Le chef des satellites s'en alla sans rien dire. Le lendemain pendant la nuit, il revint apportant trois ligatures qu'il présenta aux chrétiens en les invitant à s'échapper. Le vieux catéchiste Ou répondit :

"—Nous ne le ferons pas sans l'ordre du mandarin."

" Le chef des satellites ajouta :

"—Ce que je vous ai dit devrait vous suffire pour com- " prendre ce que l'on veut de vous ; pourquoi vous obstinez- " vous ainsi ? "

" Puis, leur remettant les ligatures, il sortit laissant " ouvertes les portes de la prison.

" Le lendemain, en plein jour, les chrétiens quittèrent anquillement la prison et se rendirent à Ouen-San, où ils ncontrèrent une chrétienne qui avait été arrêtée en même mps qu'eux, mais enfermée dans une prison séparée. Celle- leur apprit qu'elle venait d'être délivrée par ordre du ouverneur de la province, lequel avait ordonné de lui res- tuer ce qui lui avait été volé ; elle avait donc recouvré à u près tout ce qu'elle avait perdu.

" Le vieux catéchiste Ou, en apprenant cela, adressa au mandarin une supplique en faveur des chrétiens de son village. Le mandarin lui ayant demandé des explications, le chrétien raconta tous les détails de l'affaire et les dommages subis. Le mandarin fit aussitôt arrêter le principal auteur du désordre et le faisant mettre à la question.

"—Coquin que tu es, lui dit-il, prétextant ton état de valet " du mandarin et embauchant des satellites du gouverneur " qui passaient, tu as, sans aucun motif, au plus fort de l'hi- " ver, chassé de leur demeure trente à quarante familles " innocentes et, ajoute-t-on, tu as pillé ce qu'elles possédaient ! " Quand bien même on te ferait mourir, ta faute ne recevrait " pas tout son châtiment."

" L'accusé répondit :

"—J'ai agi ainsi parce que ces gens pratiquent la religion " chrétienne."

" A ces mots, le mandarin, en trant dans une grande colère, s'écria :

"—En l'année 1866, on a mis à mort tous les chrétiens ; " comment peux-tu dire qu'il y en a encore ? "

" Le satellite répliqua :

"—En vérité je possède des pièces de conviction."

" Le mandarin se fâcha de nouveau.

"—D'après ce que j'ai entendu dire, ce coquin, en 1866, " ayant obtenu on ne sait d'où des livres chrétiens, a été la " cause de la mort de beaucoup de gens, injustement accu- " sés ; il paraît qu'il ne s'est pas corrigé de sa misérable " habitude."

" S'adressant alors aux valets du prétoire, le mandarin ajouta :

"—Fustigez ce misérable jusqu'à ce qu'il déclare que les " livres dont il parle sont des livres qui lui appartiennent."

" Ayant reçu quelques coups de verge, le satellite se hâ de dire :

"—En vérité, ces livres sont des livres qui étaient dans " ma maison."

" La question ayant cessé, le mandarin lui demanda pour quoi il avait agi ainsi, combien de complices il avait, com bien d'argent il avait volé et dissipé, etc. Sur les déposition

de l'accusé, les autres complices furent arrêtés et ne furent relâchés que sur promesse de rendre à une époque déterminée tout ce qu'ils avaient volé. Quoique le mandarin ait fait promettre restitution, on ignore s'il y aura moyen de recouvrer tout ou au moins partie de ce qui a été perdu."

Je n'ajouterai qu'un mot pour vous faire remarquer la manière habile dont le mandarin a traité cette affaire. Comme la religion catholique est toujours prohibée par les lois du pays, il était difficile à un simple mandarin de province de trancher cette question de sa propre autorité et de déclarer libre l'exercice de la religion ; aussi a-t-il mieux réussi en la mettant de côté et en faisant avouer au satellite, moyennant quelques coups de bâton, que les livres chrétiens saisis appartenaient, non à des chrétiens, mais au satellite lui-même. C'est aussi une allusion à nombre de faits très déplorables dont chrétiens et païens ont été les victimes durant la grande persécution de 1866 à 1876, pendant laquelle il suffisait de la moindre accusation de christianisme ou du moindre objet de religion saisi pour être déféré aux tribunaux et mis à mort.

En terminant, permettez-moi de vous offrir mes sentiments de profonde reconnaissanee pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi aux aumônes et aux prières de laquelle l'Eglise de Corée doit d'avoir donné au ciel de si nombreux martyrs et confesseurs. C'est elle encore aujourd'hui qui nous nourrit et nous soutient, et c'est sur elle que nous comptons pour le jour où, quittant ses vêtements de deuil, l'Eglise de Corée serait appelée à témoigner publiquement de sa foi en érigeant des églises, des écoles, des hôpitaux, etc.

Les prédicants de l'erreur qui, tant qu'il y a eu péril, se sont tenus prudemment à l'écart, menacent aujourd'hui de nous envahir, soutenus par l'or de leurs sectes hérétiques ; de divers côtés on annonce déjà leur arrivée. Dans les ports ouverts au commerce, ils ont liberté d'action, tandis que nous avons encore les mains liées. Tout ce que je demande aujourd'hui à nos associés et bienfaiteurs, c'est le secours de leurs saintes prières pour que le divin Maître hâte le jour de notre délivrance et ne permette pas à l'homme ennemi de faire tout le mal qu'il se propose.

TONG-KING.

Lettre de Mgr Puginier, des Missions Etrangères de Paris, Vicaire Apostolique du Tong-King occidental.

Hà-nôi, 13 avril 1885.

La mission du Tong-King occidental, si cruellement éprouvée depuis trois ans, passe en ce moment par une nouvelle crise.

Le district du nord, formé des provinces de Son-tây, Hung-hoa, Tuyên-Quang, comprend six paroisses ayant une population chrétienne de douze mille âmes. Cinq de ces paroisses sont présentement ravagées par les Pavillons Noirs et de fortes bandes de rebelles, qui font cause commune avec eux. Six prêtres ont dû se réfugier à Son-tây pour échapper à une mort certaine.

L'un d'eux, curé de la paroisse de Hung-hoa, a été arrêté, le 7 avril, à six kilomètres au sud de cette ville. Il fuyait aussi devant les Chinois avec plus de trois cents femmes et enfants de sa paroisse, lorsqu'au passage de la Rivière Noire, il est tombé entre les mains d'une bande qui les attendait. Cependant les femmes et les enfants n'ont pas eu de mal ; les brigands, les voyant en guenilles, les ont relâchés, se contentant de garrotter le curé et son servant. Qu'ont-ils fait de ce prêtre, je l'ignore : je sais seulement qu'ils l'ont conduit dans un village occupé par les Pavillons Noirs ; j'ai essayé de le faire racheter, mais, malgré la forte rançon que l'on offrait, nous n'avons pu obtenir sa délivrance

Une trentaine de chrétientés viennent d'être détruites par les Chinois ; l'une d'entre elles, forte de mille âmes, a eu vingt personnes massacrées et une centaine emmenées prisonnières ; les autres ont perdu moins de monde. Les chrétiens sont en fuite, la plupart dans les montagnes et quelques-uns dans les villages païens où ils ont des connaissances. Un millier de femmes et d'enfants ont pu gagner Hà-nôi et Son-tây ; la mission doit pourvoir à leur entretien, car la plupart sont venus les mains vides. Même les familles à l'aise n'ont rien pu emporter, elles auraient été certainement pillées en route et peut-être assassinées. Tout a été abandonné à la merci des ennemis, maisons, bestiaux, etc., pour avoir la vie sauve par une fuite précipitée.

Ce district de Son-tây est bien éprouvé depuis dix-huit ans. De 1867 à 1875, les bandes de rebelles, Pavillons Jaunes et Pavillons Noirs, le ravagèrent à différentes reprises, et y commirent des atrocités effrayantes. Une paroisse de 3,500 âmes eut, dans l'espace de cinq ans, 2,500 personnes massacrées ou mortes de misère. Depuis trois ans, ce même district n'a pas cessé d'être en butte aux plus grands malheurs. S'il a eu par intervalles quelques mois de répit, il a payé bien cher une tranquillité apparente qui avait engagé les chrétiens à rentrer dans leurs foyers. A différentes reprises, les Pavillons Noirs ont fait des incursions subites, pillé et brûlé les maisons ; ils ont massacré grand nombre de personnes, et ont emmené prisonniers des centaines de femmes et d'enfants.

On m'annonce la destruction de quatre autres chrétientés. Dans l'une appelée Duc-Phong, chef-lieu de la province de ce nom, située à six kilomètres au-dessus de Hung-hoa, les néophytes ont essayé de se défendre, mais ils ont dû céder devant un ennemi nombreux et bien armé. Plusieurs d'entre eux ont été blessés et se sont dispersés dans les forêts. La situation des chrétiens du district nord devient de plus en plus critique. Priez le bon Dieu pour notre mission !

Partout la guerre fait des désastres, mais en Europe le mal est passager et restreint ; au Tong-King, elle est un fléau pour tout le pays et pour tout le monde, parce qu'elle entraîne avec elle le brigandage, l'incendie, les assassinats particuliers et souvent de grands massacres. Cependant, si toute la population en souffre, il est incontestable que les chrétiens sont particulièrement éprouvés. Les païens finissent par s'arranger avec l'ennemi, font cause commune avec lui et deviennent brigands à leur tour. Mais nos néophytes n'ont d'autre ressource que la fuite, et doivent sacrifier tous leurs biens pour sauver leur existence. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir un petit hameau chrétien perdu au milieu des païens, pillé et brûlé, tandis que ces derniers n'ont aucun mal. Les Chinois et les bandes de rebelles soudoyés par les mandarins savent très bien faire la distinction, et ils n'ignorent pas que les catholiques sont les amis de la France.

Oh ! que la situation présente est pénible pour nos mal-

heureux néophytes et pour nous, missionnaires ! Notre vie se passe dans la sollicitude, dans les alarmes, dans les plus vives anxiétés. Pas de semaine qui n'amène de nouveaux malheurs ; pas de jour sans mauvaises nouvelles : tantôt c'est une chrétienté persécutée, une paroisse entière bouleversée, souvent tout un district, formé de plusieurs paroisses, ravagé par des bandes de Chinois.

INDO-CHINE.

TONG-KING.

Lettre de Mgr Puginier, des Missions Etrangères de Paris, vicaire apostolique du Tong-King occidental.

Hanoï, le 25 avril 1885.

Par le dernier courrier, je vous annonçais les malheurs du district de Son-tây ; aujourd'hui j'ai encore à vous apprendre de mauvaises nouvelles. Deux autres chrétientés du même district ont été détruites par les bandes de rebelles, qui font cause commune avec les *Pavillons noirs*. Les églises et les maisons des chrétiens ont été entièrement brûlées. Le prêtre indigène, arrêté le 7 avril, a été conduit dans un fort des *Pavillons noirs*, et depuis lors je n'en ai plus eu de nouvelles

L'évacuation des troupes chinoises commence à s'effectuer, conformément à la signature des préliminaires du traité de paix ; mais les *Pavillons noirs* vont-ils aussi se retirer ? Cela devrait être, puisque, depuis deux ans, ils ont été reconnus par la Chine et acceptés comme faisant partie de son corps expéditionnaire du Tong-King ; ils sont armés et approvisionnés par elle, et leurs chefs Liu-Vinh-Phuoc, Hoàng-thu-trung, etc..., ont reçu des grades élevés de la cour de Pékin.

Le retrait des troupes chinoises va diminuer la gravité de la situation ; mais la question du Tong-King n'est pas encore finie et elle n'est pas aussi simple, ni aussi facile qu'on se le figure en France. On aura à lutter contre les révoltes intérieures, fomentées par des ennemis irréconciliables qui font extérieurement bonne figure et favorisées secrètement par des mandarins chinois, qui officiellement en déclineront

toute responsabilité. Le foyer de révolte existe depuis que le Gouvernement annamite a extérieurement renoncé à la lutte par le traité de juin 1884 et il a pris des proportions considérables, qui vont en grandissant de jour en jour. Pour ne pas s'apercevoir de cela, il faudrait ne pas connaître le pays et n'avoir aucun renseignement sur ce qui se trame dans l'ombre. D'anciens mandarins annamites vaincus sont restés dans le pays et ont réussi à former peu à peu de fortes bandes de rebelles. Ils ont aussi gagné à leur cause des chefs de brigands qui leur ont amené des renforts considérables. Avec ces bandes qui sont devenues une véritable force et dont on doit tenir compte, ils ravagent, surtout depuis quatre mois, les provinces de Son-tây, de Hung-Hoa et de Tuyen quang. Une de ces bandes, qui avait Cai-Chàng à sa tête, a fait beaucoup de mal dans une partie des provinces de Ninh-Binh et de Hanoï.

Cette révolte a un foyer, et ce foyer est entretenu de haut ; mais il suffirait d'une main forte et habile pour arrêter le mal et l'empêcher de prendre de l'extension. Si l'on n'agit pas promptement avec intelligence et vigueur, la révolte gagnera du terrain, achèvera de ruiner le pays et deviendra bien plus difficile à dominer.

Je me réjouis de voir la paix se faire avec la Chine, laissant aux diplomates le soin de stipuler des clauses honorables et avantageuses pour la France ; mais je n'ose me faire illusion et compter sur une tranquillité parfaite et durable. Je crains que les chefs des troupes chinoises, en se retirant, ne laissent dans le pays des bandes d'aventuriers bien armés, qui continueront à piller, à massacrer les populations et à harceler les troupes françaises. Heureusement le gouvernement français vient de prendre une détermination énergique en envoyant au Tong-King un corps d'armée, mais il serait egrettable qu'une confiance prématurée en l'avenir fit diminuer l'effectif des renforts ou fit retirer trop tôt une partie les forces.

Pour terminer ma lettre, j'ajouterai comme conclusion ratique, confions-nous en la Providence et ce que ne feront as les hommes, Dieu le fera pour sa gloire et pour le bien es âmes.

CAMBODGE.

—

Lettre de M. Bouchut, missionnaire au Cambodge, à M. Pernot, directeur du séminaire des Missions Etrangères à Paris.

Phnôm-pênh, 1er mai 1885.

De nouveaux désastres viennent de fondre sur nos chrétientés du Cambodge. Déjà, lors de la mort du P. Guyomard, bien des ruines avaient été amoncelées : un district détruit entièrement, les autres en partie, des villages incendiés, des églises brûlées, du sang chrétien répandu. Ces derniers jours, vient de s'achever la ruine totale du Sông-Sau.

Le vendredi 25 avril, des rumeurs sinistres portaient l'épouvante dans la population. Les rebelles, ayant à leur tête un ancien bonze, se formaient en bandes nombreuses des deux côtés du fleuve à deux heures de chez moi, en bas de Loang. J'envoyai immédiatement la nouvelle de es préparatifs à Phnôm-Pênh, espérant qu'une colonne serait dirigée contre les rebelles.

Dans la nuit du dimanche au lundi, le danger devient plus pressant ; j'ordonne aussitôt aux femmes et aux enfants de se mettre en barque, aux hommes de se réunir près de moi. Vers minuit, j'envoie faire une reconnaissance vers le bas. Tout paraît tranquille ; la confiance commence à renaître dans les cœurs. Je m'étends un instant sur une chaise pour me reposer un peu. Personne ne dort encore, lorsque, soudain, une voix nous crie de l'autre côté du fleuve :

" Les rebelles sont là. Fuyez au plus vite."

On se précipite et l'on me fait monter en barque. Des cris déchirants se font entendre, les femmes et les enfants, affolés de terreur, mêlent leurs plaintes aux clameurs féroces des ennemis. Les barques se sont à peine éloignées de quelques mètres de la rive, déjà les Cambodgiens et les Chinois incendient l'église, et me cherchent dans ma maison qu'ils brûlent également. Du fleuve on les entend dire :

" Le Père ne nous échappera pas, au jour nous le chercherons dans les herbes."

J'étais alors dans une petite barque, étendu et recouvert d'une natte. J'ordonne à mes chrétiens de me suivre et de

ramer vers Phnôm-Pênh. Dans cette sombre nuit, éclairée seulement par l'incendie, quelques familles s'égarent et disparaissent. Cependant les rebelles ne perdent point de temps, ils promènent la flamme dans toute la chrétienté. Je me recommande à Dieu, je fais le sacrifice de ma vie, et je sens renaître en moi l'espérance. Les rameurs redoublent d'efforts. Nous devançons les rebelles, et arrivons à l'île de Lon-chôn, qui nous sépare désormais des ennemis. Mais si nous étions sauvés, d'autres chrétiens ne l'étaient point encore. Le poste de Sachthbô, à une heure au-dessus de Pvè Trèng, nous apparaît tout en flammes. Que vont devenir les dix familles qui l'habitent?...

Nous arrivons à Phnôm-Pènh vers midi, chez Mgr Cordier. Je fais l'appel de mes chrétiens. Un grand nombre manquent et ceux qui sont là se trouvent dans un état des plus lamentables. Obligés de se jeter pêle-mêle dans des barques insuffisantes, ils n'ont presque rien pu sauver. Beaucoup n'ont même pas emporté leur moustiquaire, meuble indispensable, qui accompagne toujours l'Annamite.

Le lendemain quelques familles, qui n'avaient pu se sauver en barque, après avoir été poursuivies et traquées comme des bêtes fauves, parviennent à s'échapper, et m'apportent la nouvelle qu'un jeune chrétien de vingt-deux ans a été massacré devant l'église. Les rebelles lui ont enlevé la peau de la tête pour se faire un étendard superstitieux.

Chaque jour amène de nouveaux désastres: les chrétiens de Sachthbô, nourris pendant trois jours dans la forêt par des païens amis, viennent de m'arriver hier sains et saufs, mais sans ressources. Ceux de Barêm et de An-hôi n'ont pu encore parvenir jusqu'à moi. Leurs maisons ont été brûlées ; eux sont cachés, mais ne peuvent sortir de leur retraite, sans courir le danger d'être saisis. Plusieurs, dit-on, sont déjà entre les mains des brigands.

Pour résumer en quelques mots, la dernière tourmente vient d'anéantir au Sông-Sau le travail de deux ans: quatre chrétientés détruites, quatre chapelles brûlées, cent maisons incendiées, par conséquent cent familles sans asile, sans habits, sans nourriture. Soixante sont actuellement avec moi à Phnôm-Pênh, la mission est obligée de les nourrir et

d'ajouter ce sacrifice à tant d'autres. Les chrétiens du P. Misner leur ont offert avec cordialité un logement dans leur village, quarante familles sont encore à errer. Mes chrétiens ne sont pas découragés. Dieu, qui donne aux oiseaux leur pâture, ne les laissera pas périr. Dès que la paix sera rétablie un peu, ils iront avec moi relever de leurs ruines leurs villages, et montrer aux païens que l'enfer ne saurait vaincre les serviteurs du vrai Dieu.

TONG KING

Lettre de Mgr Puginier, des Missions Étrangères de Paris, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Hà-nôi, 22 mai 1885.

Mes craintes au sujet du prêtre indigène arrêté le lendemain de Pâques, se sont malheureusement réalisés; il a été tué d'une manière horrible. Après avoir essayé de le faire racheter à prix d'argent, une fois que les préliminaires de la paix ont été connus, j'ai prié le général Brière de l'Isle commandant en chef, d'écrire au mandarin supérieur des troupes chinoises pour obtenir la délivrance de notre prisonnier. Le courrier porteur de la lettre du général venait de partir lorsque je reçus un télégramme de Son-Tây, par lequel le Père Richard m'annonçait brièvement: " *Curé Câp* (nom du prêtre) *tué par Chinois.*" Deux jours après, je recevais du même Père une lettre me donnant des détails sur l'exécution.

Après son arrestation, ce prêtre avait été conduit successivement dans cinq ou six forts occupés par les Chinois. Malgré son âge avancé, il avait soixante ans, et son état de faiblesse, car il avait été miné par les fièvres et les fatigues du ministère dans une paroisse montagneuse et malsaine; malgré cela, dis-je, et ses cheveux blancs, on lui avait mis la cangue au cou, et il devait la porter nuit et jour même dans ses voyages. On le conduisit enfin à un grand fort, situé à trois journées de marche de Hung-hoà, sur le Fleuve Rouge: c'était là le quartier général du grand chef des Chinois.

Le prêtre avait pu conserver un petit christ qu'il portait

sur sa poitrine, et les Chinois l'ayant aperçu, lui demandèrent ce que c'était. Il leur répondit : " c'est mon maître et c'est aussi le vôtre." Alors, sur l'ordre du chef, il fut enterré vivant, la tête en bas et les pieds en haut. Ses jambes sortaient de terre depuis les genoux, et on y avait attaché un écriteau sur lequel était tracé des caractères chinois dont voici la traduction : " c'est ainsi que seront traités les sectataires de la religion perverse." Son corps fut laissé plusieurs jours dans cet état et des personnes qui l'ont vu, ont raconté que la partie de ses jambes qui sortait de terre, était enflée outre mesure et de la grosseur d'un sac.

Il est certain que le prêtre a été tué par les Chinois ; il paraît certain aussi qu'il a été enterré vivant, car plusieurs témoins l'ont affirmé. Quant aux autres détails, ils ont été racontés par des personnes dignes de foi, et je les rapporte tels qu'on me les a donnés, en attendant que je puisse interroger des témoins présents à l'exécution. On m'a dit aussi qu'on avait voulu faire apostasier le prêtre et que, sur son refus, il avait été condamné à mort. Il ne m'a pas encore été possible de vérifier ces faits, attendu que les prêtres des paroisses supérieures n'ont pu rentrer à leur poste à cause des rebelles qui continuent à infester le pays et qui sont particulièrement ennemis des chrétiens.

Avant de terminer ce récit, je dois ajouter quelques détails intéressants sur le prêtre dont je viens de parler. Je l'ordonnai au sacerdoce le 6 janvier 1871, et je l'envoyai comme vicaire dans la paroisse dite Dice phong, qui comprend la province de Kiong-hoa et une petite partie de celle de Son-tây. Le nombre des chrétiens de cette paroisse est environ de mil huit cents, mais ils sont disséminés dans dix-sept villages très éloignés les uns des autres. Il faut une bonne journée de marche pour traverser la paroisse du nord au sud et autant pour aller de l'est à l'ouest. Six chrétientés se trouvent enfoncées au loin dans les montagnes et on n'y arrive que par des chemins peu pratiqués et très escarpés. En résumé la paroisse de Dice phong est très malsaine et difficile à desservir.

Ce prêtre a payé un dur tribut à l'acclimatement, et, pendant plus de quatorze ans qu'il a été dans sa paroisse d'abord

comme vicaire et ensuite comme curé, il n'a pas passé de semaine sans éprouver au moins un fort accès de fièvre, et souvent trois et même quatre.

Il était un modèle de dévouement pour assister les chrétiens moribonds. Que de fois on est allé le chercher par un temps de pluie, alors qu'il avait lui-même la fièvre, pour des malades éloignés de sept ou huit heures de marche, auprès desquels on n'arrivait que par de très mauvais chemins! Sans se plaindre, sans songer s'il était souffrant lui-même et sans considérer la longueur et les difficultés de la route, il se faisait jeter sur son filet, et partait de nuit par le mauvais temps, subissant l'accès de fièvre dans le voyage. Dans sa vie de prêtre, c'est par centaines qu'on peut compter les cas de dévouement de ce genre.

Lorsque j'ai appris son arrestation, la perte d'un prêtre m'était pénible, mais ce qui m'affligeait particulièrement, c'était la pensée qu'il serait privé à ses derniers moments des sacrements de la Sainte Eglise, lui qui avait montré un si grand dévouement pour assister les fidèles à leur lit de mort. Aussi, lorsque j'ai reçu les renseignements dont j'ai parlé plus haut, bien que je n'aie pas encore pu les contrôler, je me suis réjoui dans la pensée que le Seigneur en sa miséricordieuse bonté, lui avait accordé des grâces particulières pour le dédommager de la privation des derniers secours de la religion. Lorsqu'il m'aura été possible de prendre de nouveaux renseignements, je m'empresserai de vous les communiquer. En attendant, je me recommande et je recommande ma maison si éprouvée à vos bonnes prières et à celles de vos religieux lecteurs.

A la même date, Mgr Puginier écrit les lignes suivantes à M. le Supérieur du séminaire des Missions Etrangères de Paris, qui lui avait fait connaître l'impatience avec laquelle on attendait en France quelques détails sur les missionnaires massacrés au Laos au commencement de l'année dernière :

" Je comprends le désir et l'impatience que l'on éprouve en France de recevoir des renseignement sur les confrères massacrés au Laos. Mais je n'ai moi-même rien pu apprendre de nouveau. Le Père Tamet seul aurait pu nous donner des détails, et il a été tué lui-même avant que j'aie pu

me mettre en relation avec lui. La seule lettre qu'il m'ait écrite, je l'ai communiquée dans mon rapport sur les massacres. A diverses reprises, j'ai essayé d'envoyer des personnes au Laos, mais les communications sont extrêmement difficiles et même dangereuses. Il ne m'a pas encore été possible non plus de me procurer un seul objet qui ait appartenu à ces chers confrères. La situation reste toujours telle que je ne prévois pas le moment où il me sera permis de faire un premier envoi de missionnaires pour aller visiter, consoler et réconforter les catéchumènes et néophytes du Laos si éprouvés et si délaissés. Je voudrais bien pouvoir les envoyer l'hiver prochain, mais il faudra pour cela un changement bien prompt que Dieu seul peut mener."

KOUANG-TONG (Chine)

Lettre de Mgr Chausse, des Missions-Etrangères de Paris, évêque de Capse, coadjuteur du préfet apostolique du Kouang-Tong.

L'intérêt que vous prenez à tous les événements de nos missions persécutées et la gratitude que nous devons à votre bienveillante générosité et à la charité de tant de bienfaiteurs, qui se sont empressés de répondre à nos cris de détresse, nous font un devoir de ne pas vous laisser ignorer la situation actuelle de notre belle province du Kouang-Tong. Depuis la terrible panique, que les édits du vice-roi de Canton avaient soulevée dans toute la région, nos chrétiens battus, chassés, pillés, n'ont pas obtenu officiellement une grande amélioration. Si les remontrances du ministre russe au *Tsong li ya men* ont amené plus de réserve dans les mandarinats et partant un adoucissement considérable, il n'en est pas moins vrai que, jusqu'à ce jour, la plupart de nos chrétiens vivent encore loin de leur village et nous en avons à cette heure plus de deux mille à Hong-Kong et à Macao.

A la faveur de ce calme, cependant, ceux qui ont regagné leur foyer ruiné ont été encouragés et aidés, parce qu'un double avantage nous paraissait ressortir de cette conduite.

En reprenant place dans leur village, ils facilitaient les rapports brusquement interrompus avec les païens et devenaient comme une base au relèvement futur d'un de nos districts dévastés. Sur ce sol sacré du village, ils retrouvaient leurs habitudes, leur travail, et nécessairement un moyen plus facile de soutenir leur existence : quelques-uns ont réussi ; d'autres ont échoué : et il a fallu encore une fois reprendre le chemin de l'exil, ou afficher les insignes de la superstition.

Vous jugerez de la violence de cette tempête par le dénombrement des pertes que nous venons d'établir d'une manière à peu près certaine. 1,900 familles, environ 14,000 personnes, ont été pillées ; sur ce nombre sept à huit mille chrétiens ont été chassés de leur village. Plus de cent dix chapelles, écoles ou résidences ont été pillées ou détruites ; toutes nos maisons, oratoires, et un grand nombre de maisons des chrétiens, sous prétexte qu'on y priait, ont été fermées avec le sceau de l'autorité locale. Jusqu'à ce moment, malgré mes efforts auprès des puissants, je n'ai rien obtenu pour les rouvrir au culte ; elles sont encore scellées et les chrétiens ne peuvent y pénétrer. C'est l'acte officiel qui a produit le plus grand mal dans les campagnes. Outre que les satellites, chargés de ce travail, en ont profité pour enlever les objets les plus précieux, l'apposition des scellés a excité tous les sentiments hostiles contre les chrétiens. En Chine, les scellés ne sont guère apposés que pour les causes infamantes et, une fois scellée, la maison d'un particulier devient la propriété du mandarin qui, au bout d'un certain temps, la vend à son profit.

Les quelques missionnaires qui ont pu retourner dans leurs stations, sont obligés de vivre dans le voisinage de leurs chapelles sans pouvoir y résider, ni y célébrer les saints mystères.

A part quelques villages situés aux environs de Canto nos prêtres chinois peuvent, en se cachant, administrer le sacrements dans toutes les localités, sans être inquiétés. T est l'état actuel de notre mission. Ce n'est pas prospè mais nous sommes plus tranquilles. Vers la fin d'avril, quatre lieues de Canton, quelques chrétiens revenus da

leur village, n'ayant pas voulu se conformer aux usages païens à l'égard des ancêtres, ont été chassés de nouveau, et leurs maisons démolies jusqu'aux fondements par leurs parents. Dans toute la région abondamment peuplée, on a encore beaucoup à craindre pour l'avenir.

Quoique la paix semble presque assurée, l'esprit belliqueux de nos autorités cantonnaises doit être pour nos chefs militaires du Tong-King, un avertissement continuel. Si les préliminaires avaient été conclus quinze jours plus tôt, après la prise de Lang-song et la victoire de Tuyen-Kouang, les Chinois, atterrés par leurs défaites, ruinés dans leurs finances, auraient accepté des conditions plus dures parce qu'ils soupiraient après la paix. Aujourd'hui, ils accréditent le bruit que les Français ont demandé la paix eux-mêmes. Les généraux du Céleste Empire, enflés d'une victoire qui ne leur a rien coûté, ont repris leur morgue vantarde et ont facilement entraîné dans leur sens toute la population turbulente, la moins saine et la plus facile à remuer En ce moment même, on lève de nouvelles recrues, on forme de nouveaux bataillons et les exercices militaires se continuent de plus belle.

Le gouvernement de Peking veut, je crois, sincèrement la paix; et les deux cents millions votés par la Chambre des députés, ont été le plus sûr instrument, le meilleur acte politique de notre Parlement durant cette campagne interminable...

...Que dire de l'avenir qui nous est réservée? Le texte du traité nous servira de guide et éclairera notre appréhension. Si nous pouvions garder les îles Pescadores, comme le brave amiral Courbet le proposait, notre honneur serait sauvegardé même aux yeux des Chinois.

Enfin, nous attendons avec impatience l'heure de Dieu. Dès que la paix nous permettra de rejoindre nos districts, nous chanterons tous un *Alleluia*, et malgré les désastres immenses que nous avons subis, nous avons la confiance que nous aurons bientôt relevé nos ruines. Daigne le ciel entendre nos vœux et écouter nos prières, et la foi de nos braves chrétiens, fortifiée par la persécution, étendra de plus en plus ses rameaux verdoyants sur cette vaste province!

COCHINCHINE ORIENTALE.

Lettre de Mgr Van Camelbeke, des Missions Etrangères de Paris, évêque de Hiérocésarée, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale.

Quinhon, 8 juin 1885.

Plusieurs fois déjà, comme vous le savez, notre mission a été sérieusement menacée des mêmes malheurs qui ont affligé le Tong-King et la Cochinchine septentrionale. Mais, grâce à Dieu, nous en avions toujours été quittes pour la peur.

Aujourd'hui, au moment même où la paix conclue avec la Chine et nos succès militaires sur le théâtre de la guerre nous permettaient d'espérer une ère de tranquilité définitive, nous sommes à notre tour éprouvés par un commencement d'émeute, dont il est encore difficile de juger la gravité et dont on ne peut prévoir les conséquences désastreuses. Voici les faits tels qu'ils se sont passés dans la province de Quang-Ngâi, d'après les renseignements qui m'ont été communiqués par un témoin oculaire, le P. Garin.

Depuis le commencement de cette année, le P. Poirier avait la consolation de baptiser cent cinquante adultes dans une localité de son district, ce qui naturellement ne devait plaire ni aux mandarins, ni aux villages païens des environs. Ce mécontentement ne pouvait que s'accroître quand vingt nouveaux catéchumènes se présentèrent d'eux-mêmes pour demander à se faire instruire. Parmi eux se trouvait le frère cadet ou le cousin germain du chef de canton sur le territoire duquel se trouvent les deux nouveaux postes de Van-Bân et de Bô-dé. Celui ci, au mépris des traités, entreprit de susciter mille obstacles à son parent. Mais, loin de se laisser effrayer, le jeune homme alla porter plaintes au catéchiste que le P. Poirier avait laissé a Vân-Bân.

Ce catéchiste envoya alors trois chrétiens auprès du chef du canton, pour lui faire comprendre qu'il ne devait pas s'opposer ainsi à la conversion de son frère. Mais ce haut personnage, au lieu d'accéder à la demande qui lui était

faite, donna ordre de garrotter les trois chrétiens et de les garder prisonniers. Le catéchiste, ne les voyant pas revenir, en députa successivement plusieurs autres pour savoir ce qui se passait et joindre leurs prières à celles des premiers. Mais ils furent tous également arrêtés et mis à la cangue.

Après cette capture habilement calculée, le chef du canton fit répandre çà et là autour de sa maison une certaine quantité de riz et de menus objets, renversa et fractura quelques meubles, puis, saisissant un *gong* (tam-tam), il frappa l'alarme avec fureur, assurant que les chrétiens étaient venus le voler à main armée, etc., et montrant les preuves de cette prétendue attaque.

Le mot d'ordre étant donné depuis longtemps, les gens de tous les villages environnants accoururent à ce signal, armés de longs bâtons, et frappèrent rudement ces douzes pauvres néophytes qu'ils conduisirent ensuite à la sous-préfecture. Le sous-préfet, qui faisait partie du complot, emprisonna et mit à la question ces pauvres malheureux, qu'il voulut ensuite, pour comble d'infamie, forcer à signer le procès-verbal de leur prétendue agression.

A ce moment, le P. Poirier, ayant eu connaissance de tous ces faits diaboliques et de la cruelle injustice dont ses chers chrétiens étaient victimes, n'hésita pas à se rendre près du sous-préfet pour implorer sa pitié et réclamer prompte justice. Ses efforts demeurèrent sans résultat et c'est alors que notre confrère se disposa à aller lui-même à Vân-Bân pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'entrer en négociations pacifiques avec les autorités du village. Il les fit donc inviter à venir le trouver à la petite cure de la nouvelle paroisse de Vân-Bân ; mais aucun n'accepta l'entrevue proposée. Voulant en finir au plus tôt, le P. Poirier, animé des intentions les plus pacifiques, ne fit pas de difficulté d'aller lui-même à la maison commune du village, accompagné d'un seul suivant âgé de dix-sept ou dix-huit ans. Un peu après, trois chrétiens suivirent aussi le Père. Mais les païens, ameutés, refusèrent d'entrer en accommodement avec notre confrère. Bien plus, ils le saisirent brutalement et le frappèrent de violents coups de bâton, surtout à la tête et au bras gauche.

Le pauvre Père ainsi maltraité dut rester sur place, cou-

vert de nombreuses blessures et attendant le coup de grâce. Il fit alors généreusement le sacrifice de sa vie, prêt à mourir pour la cause de notre sainte religion. Un des chrétiens, témoin de cette scène tragique, s'empressa de partir en toute hâte pour annoncer la nouvelle de cet odieux attentat aux PP. Garin et Guégan, alors fort éloignés de là. Ces deux confrères partirent immédiatement et en passant entrèrent dans la citadelle du chef-lieu pour porter leurs plaintes au grand mandarin et réclamer secours et protection en vertu des passe-ports dont sont munis les missionnaires. Leur requête demeurant sans effet, ils continuèrent bravement leur chemin. Mais, avant d'arriver sur le territoire de Vân-Bân, ils rencontrèrent des chrétiens qui leur annonçèrent que tous les villages étaient soulevés en masse et les supplièrent de ne pas chercher à pénétrer en ce moment près du P. Poirier, car c'eût été s'exposer inutilement à un danger certain, à cause de l'état de surexcitation générale. Ce ne fut donc que le lendemain qu'ils firent une nouvelle tentative pour arriver jusqu'au théâtre de l'émeute.

On ne les avait pas trompés ; car, à peine approchaient-ils de la maison commune où gisait le pauvre blessé, que le gong donna l'alarme et de tous côtés une véritable armée sembla sortir de terre pour les poursuivre et renouveler leur récente prouesse. Il leur fallut donc céder devant la force et se réfugier dans la petite chrétienté de Vân-Bân, voisine de là.

La nuit suivante, le P. Garin put en cachette pénétrer jusqu'auprès du P. Poirier dont la tête était couverte de blessures encore toutes saignantes, les bras tout noirs et meurtris de coups, les jambes transpercées par les lances. L'entrevue fut des plus touchantes. Le pauvre malade, croyant sa fin venue, profita de cette visite pour se confesser et se préparer à tout évènement. Le lendemain de grand matin, le P. Garin réussit même à lui porter secrètement la sainte communion.

Cette révolte subite n'a pu encore être maîtrisée, quoique le mandarin ait semblé vouloir se saisir de quelques-uns des coupables. Ces fous furieux ont également poursuivi le P. Guégan, qui n'a échappé au danger que grâce à la vitesse de son cheval. On m'écrit même encore aujourd'hui que ce

soulèvement, qui n'était d'abord que local, augmente d'intensité et menace de s'étendre à toute cette province. Qu'adviendra-t-il ? Dieu seul le sait. L'état du P. Poirier me cause les plus vives inquiétudes.

MASSACRE

De cinq missionnaires des Missions Etrangères de Paris et de plus de 10,000 *chrétiens dans la Cochinchine orientale.*

Cette grave nouvelle, transmise par Mgr Van Camelbeke, évêque d'Hiérocésarée et vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, est arrivée par voie de Saïgon. La dépêche, expédiée de cette ville, le 4 août, à 1 heure 40 du soir, est parvenue au séminaire des Missions Etrangères de Paris le même jour à 4 heures 30.

En voici le texte :

MM. Poirier, Guégan, Garin, Macé, Martin massacrés avec plus de dix mille chrétiens ; assassinat et incendies continuent, vicariat anéanti.

Signé : Van Camelbeke.

M. Jean-Marie-Julien Poirier, né le 23 juin 1848 à Sainte-Colombe, canton de Rhétiers (Ile-et-Vilaine), entré tonsuré au Séminaire des Missions Etrangères le 6 septembre 1871, ordonné prêtre le 20 septembre 1873, parti pour la Cochinchine orientale le 5 novembre de la même année.

M. Louis Maréchal Guégan, né le 28 mai 1849 à Saint Vran (Côte-du-Nord), ordonné prêtre le 25 février 1874, entré au séminaire des Missions Etrangères le 29 septembre 1881, parti pour la Cochinchine orientale le 22 novembre 1882.

M. André-Marie Garin, né le 25 mai 1854, à Chevron, canton d'Albertville (Savoie), entré au séminaire des Missions Etrangères le 19 août 1874, ordonné prêtre le 16 mars 1878, parti pour la Cochinchine orientale le 16 avril de la même année.

M. Henri-Marie-Joseph Macé, né le 19 juin 1844 à Bazoges, en-Paillers, canton de Saint-Fulgent (Vendée), ordonné prêtre

le 19 décembre 1868, entré au Séminaire des Missions Etrangères le 27 septembre 1874, parti pour la Cochinchine orientale le 23 septembre 1875.

M. Jean-Joseph Martin, né le 16 juillet 1850 à Bourg Sain-Maurice [Savoie], entré au Séminaire des Missions Etrangères le 7 décembre 1871, ordonné prêtre le 30 mai 1874, parti pour la Cochinchine orientale le 1er juillet de la même année.

En transcrivant dans sa douloureuse concision cette communication qui nous a été faite par le vénérable supérieur du séminaire des Missions Etrangères de Paris, nous envoyons, au nom de notre Œuvre et de tous nos lecteurs, nos témoignages de sympathie respectueuse et d'admiration à la vaillante et héroïque Société si bien appelée la pourvoyeuse du martyre. D'autres ouvriers apostoliques, nous le savons, animés par les exemples de leurs frères, auront bientôt rempli les vides causés par la mort, mais que nos bienfaiteurs multiplient et leurs prières et leurs aumônes et nous aident, dans une large mesure, à relever les ruines de ces églises désolées.

KOUANG-TONG

Lettre de Mgr Chausse, des Missions Etrangères de Paris, coadjuteur du préfet apostolique de Kouang-tong.

Hong-Kong, 22 juillet 1885.

La paix étant signée depuis quatre longs mois, il semblait tout naturel que nous soyons déjà de retour dans notre mission, occupés à relever les ruines accumulées sur notre province par la méchanceté du vice-roi et du fameux commissaire impérial, *Pang yoc lun*. Hé bien ! non ; jusqu'à ce jour il n'a pas été possible d'obtenir cette licence. Le vice-roi, qui vient de recevoir une plume de *Martin pêcheur*, en récompense de la reprise de Lang-song, se retranche sur l'hostilité de la populace et retarde les proclamations du traité : « Je dois attendre l'heure opportune, dit-il, et ne rien précipiter. Soyez patients, quand le moment sera venu, je

vous ferai prévenir; les Pescadores ne sont pas encore abandonnées par la France et un accident comme celui de Bac-lé peut si facilement surgir au Tonkin !..."

Le Consul de France est obligé d'attendre comme nous à Hong-Kong que Son Excellence veuille bien ouvrir les portes de son consulat, scellées tout aussi bien que nos chapelles. Ses instances et les ordres de Péking n'ont pas encore convaincu le vice-roi... La honte nous monte au visage !...

La semaine dernière j'avais été avisé par un télégramme de notre ministre à Péking, que Tsong li yamen avait donné des ordres pour notre retour immédiat; je pris mes dispositions en conséquence; mais, quand mon envoyé se présenta devant les mandarins pour obtenir l'ouverture de nos portes et nous préparer un logis, tous ces hauts dignitaires se récrièrent : " C'es impossible, le vice-roi ne le permet pas encore."

Il est vrai que la population est mécontente. Ce n'est pas étonnant : on l'écrase d'impôts.

Le vice-roi, avec son habileté ordinaire, a trouvé moyen de battre monnaie : toutes les industries, chaque branche de commerce. depuis la plus minime jusqu'à la plus considérable, tout est taxé extraordinairement. J'ignore si les trésors de Son Excellence sont à sec; il est certain que le fisc n'avait jamais fait tant d'efforts pour remplir ses coffres.

Ces bons Cantonnais voulaient la guerre, surtout la victoire ; ils commencent à penser que cela coûte cher et leur verve se tourne maintenant contre le vice-roi, qui les ruinera quand même.

Au commencement de juillet, les nombreuses barques qui sillonnent les mille cours du Delta, portant voyageurs et marchandises dans les vastes marchés de cette région, furent taxées de cent taëls chacune. C'était énorme. Les maîtres, les agents, les actionnaires s'unirent pour protester et refusèrent de payer. Pour réussir, ils se mirent en grève. Pendant sept à huit jours, aucun produit, aucun voyageur ne put circuler. La gêne était grande dans un pays si populeux, si actif; les têtes se montaient, on craignait une émeute. Que fit le vice-roi pour les calmer ? Il publia l'édit suivant :

Attendu que les barques publiques refusent le service, le gouvernement va établir des bateaux qui transporteront gratis tous les voyageurs. Si les barquiers persistent dans leurs mauvais desseins, on confisquera leurs barques au profit du trésor public.

Le lendemain tout rentrait dans l'ordre et le fleuve s'animait comme si une baguette magique avait passé là-dessus.

Telle est cette terrible population dont on nous menace sans cesse ; elle est à la merci des mandarins comme l'herbe sous la main du faucheur.

A Tong-Koun, les femmes indignées de voir taxer les tissus sortis des métiers, se portaient en foule devant le mandarinat; des pierres furent lancées de part et d'autre; la tête de quelque héroïne reçut une blessure... le vent de la révolte courut à travers la région ; les villages s'agitaient pour venger les femmes outragées (car en Chine la chose n'est pas permise). Le vice-roi envoya deux régiments et l'on n'a plus entendue parler de cette bourrasque menaçante.

Malheureusement, aux misères de la guerre est venue s'ajouter une autre calamité plus terrible encore : les pluies du mois de juin ont été si abondantes que les fleuves et les rivières ont partout débordé. Le Si-Kiang a rompu ses digues dans plusieurs endroits et les eaux se précipitant dans les rivières ont tout détruit. Le Pé-Kiang et ses affluents ont, sur un parcours de cent lieues, fait encore plus de ruines et de ravages. Les villages ont été emportés et des centaines d'habitants ont péri dans les flots ou sous les décombres de leurs maisons submergées. Jamais, depuis trente ans, pareille inondation n'avait affigé cette province.

Nos chrétiens, pillés dans la persécution, chassés de leur village, commençaient, dans plusieurs endroits, à reprendre vie quand ce nouveau désastre est venu s'abattre sur eux. Dans les districts de *Nam hoi*, *Shiou hing*, *Yan tac*, *Shun tac*... toutes les moissons de plusieurs millieurs de chrétiens ont été la proie du fléau. Que vont devenir ces pauvres gens déjà si malheureux ?

La colonie de Hong.kong s'est émue à l'annonce de tant de maux et une souscription a été ouverte. En quelques jours, elle recueillait soixante mille piastres (300,000). Du

riz, des biscuits, ont été envoyés sur le champ dans toutes les directions.

Ce sont les riches Chinois de Hong-Kong qui se sont mis à la tête de ce mouvement et qui ont couvert la plus grande partie de cette somme. Ils ont eux-mêmes envoyé des vivres et de l'argent sur les points les plus misérables. De leur côté, les Anglais ont chargé les ministres protestants de porter les secours fournis par la communauté européenne. Grâce à l'évêque anglican de Hong-Kong nous avons obtenu 500 l. st. (12,500 fr.,) pour nos districts les plus ravagés par le fléau.

Mais que c'est peu de chose en face de tant de misères !... Que les secours de la France chrétienne nous seraient encore nécessaires pour subvenir à tous les désastres de la persécution et des inondations ! Combien il est douloureux pour nous de tendre la main à des païens et à des ennemis de notre sainte religion !

En terminant, permettez-moi de vous annoncer que plusieurs missionnaires n'ont pas attendu l'invitation du vice-roi pour regagner leur district. Ils sont arrivés au milieu de leurs chrétiens qui les attendaient avec impatience et les ont reçus avec de grandes démonstrations, malgré les malheurs des temps. Jusqu'ici, aucun accident n'est arrivé à nos confrères, partout la population des campagnes s'est montrée pacifique : il y a, je crois, au fond des cœurs, l'appréhension de recevoir bientôt le châtiment des méfaits passés, et cette considération est souvent suffisante pour contenir un certain temps les têtes les plus exaltées, surtout dans les cantons éloignés des villes populeuses. Notre plus grand ennui provient de la fermeture de nos chapelles; l'effet est mauvais aux yeux des païens et des chrétiens qui ne comprennent pas la délicatesse de notre situation... Quand plaira-t-il au vice-roi de faire lever les scellés ?... Hélas !...

Vous voyez combien notre position est encore précaire et, malgré la paix, nous avons toujours beaucoup de chrétiens des environs de Canton qui ne peuvent pas encore rentrer dans leur village ; car ils risqueraient, avant les proclamations du vice-roi, d'être fort mal reçus par ceux qui les ont pillés. Chaque jour nous apporte quelque fait douloureux,

arrivé à ces pauvre gens qui se sont trop confiés aux espérances de la paix. Voici, par exemple, ce que m'écrit un missionnaire, à la date du 6 juillet :

" ...Je comptais en arrivant dans mon district, me raconte le P. Laurent, n'avoir à vous donner que des bonnes nouvelles sur la situation de mes chrétiens. Je me trompais. La première chose que j'apprends, c'est que l'on vient de massacrer l'un de mes plus fervents néophytes. Il se nomme *Voun A Sip* du village de *Malou*. Depuis longtemps, son zèle pour notre sainte religion l'avait désigné à la haine des païens. En apprenant que la paix est signée entre la France et la Chine, et que le missionnaire est sur le point de revenir, ils se réunirent pour délibérer sur le parti à prendre contre les chrétiens qu'ils avaient chassés dès le début de la guerre.

" Enlevons au *Diable d'étranger* le moyen de faire des pro-
" sélytes, dit l'un d'eux. Vous savez tous l'ardeur d'A Sip à
" prêcher et à défendre la religion, tuons-le. Lui mort, le
" Père ne pourra plus venir dans notre village. Les autres
" chrétiens sont timides, ils n'oseront plus parler de religion
" et recevoir le missionnaire étranger."

" Cette résolution est adoptée presque par tous les assistants. Cependant, un vieillard qui n'approuvait pas cette conduite avertit secrètement A Sip de se tenir sur ses gardes, parce qu'on voulait le tuer.

" Le 25 juin, A Sip travaillait avec son frère dans un champ de cannes à sucre. Après midi, deux païens se présentent à eux, paraissant avoir les meilleures intentions ; ils invitent même les deux frères à rentrer au village, sous prétexte que tout le monde était désireux de faire la paix avec les chrétiens et voulait restituer les biens qu'on leur avait volés.

" C'était un piège tendu aux deux frères; ils s'en aperçoivent et s'excusent poliment d'être retenus par leur travail. Tandis qu'ils conversaient, une bande de païens armés de piques et de bâtons entourent le champ, et se rapprochent, formant le cercle. Les deux néophytes, voyant le danger, essayent de fuir en se frayant un passage à travers les assaillants. Le plus jeune réussit à s'échapper. A Sip, voué à la mort, est bientôt saisi et accablé de coups ; les bandits ne le

laissent que lorsqu'ils le croient sans vie. Cependant la nuit arrive et ranime le malheureux chrétien. Il se lève avec beaucoup d'efforts et cherche à se mettre à l'abri de ses ennemis. Ceux-ci veillent et l'aperçoivent; ils accourent, le saisissent de nouveau et lui font subir les plus indignes traitements.

" Le lendemain, sa vieille mère retrouva son cadavre : son cœur et ses entrailles étaient répandus au milieu d'un champ de riz....."

Je n'ai pas d'autres détails.

Les mandarins puniront-ils les auteurs de ce nouveau crime ? Je n'ose l'espérer. Les mandarins savent trop bien qu'aujourd'hui, hélas ! ils peuvent compter sur l'impunité.

PREMIÈRES NOUVELLES

SUR LES

DÉSASTRES DE LA COCHINCHINE ORIENTALE.

PREMIÈRE LETTRE DE MGR VAN CAMELBEKE.

Le 2 Août 1885.

C'est l'âme brisée par la douleur et remplie des plus cruelles anxiétés, que je vous envoie ces quelques lignes pour vous faire part de l'étendue de mes malheurs. A la suite de la prise de Hué par les troupes françaises, une révolte de lettrés a éclatée tout à coup dans la province de Quâng Ngai. Les rebelles se sont emparés de la citadelle, où ils ont trouvé les armes qui leur manquaient, et de suite ont commencé leur œuvre sinistre en détruisant toutes les chrétientés et en massacrant sans pitié tous nos chrétiens sans distinction d'âge et de sexe. Les pères Guégan, Poirier, Garin ont été, dès le début, mis à mort avec la plus cruelle barbarie. Dans cette pauvre province, jadis si florissante, tout est donc désormais anéanti. Maintenant le tour de la province de Binh-Dinh est arrivé, et les massacres ont commencé sur plusieurs points. Eglises, maisons, séminaire de

théologie, communautés, deviennent successivement la proie des flammes. D'autres missionnaires vont également être victimes de cette infernale persécution. Je me trouve en ce moment dans notre collège avec quelques confrères, plusieurs prêtres indigènes et des milliers de chrétiens accourus de toutes parts. J'ai demandé avec instances des secours à Hué, au Tong-King, et j'ai député les PP. Geffroy et Lacassagne pour appuyer mes sollicitations.

... Qu'allons-nous devenir ? Je crains, hélas ! la destruction totale de cette grande et jadis si belle mission. Que de larmes ! que d'angoisse et d'inquiétudes mortelles ! Excusez la précipitation de cette lettre, mais au milieu du feu et des coups de fusil on n'a guère le courage d'écrire longuement.

Si le bon Dieu me conserve, je vous donnerai plus tard les détails que vous pouvez désirer.

Priez pour notre pauvre mission !

Deuxième lettre de Mgr Van Camelbeke.

5 août, en fuite à la concession française.

Après la ruine totale de la province de Quâng-Ngai, celle de Binh-Dinh est toute en feu. Rien n'a été épargné.

MM. Macé et Martin sont morts à leur tour, le premier, sous le fer des assassins ; le second, de fatigue et de misère au milieu de la route, tandis qu'il fuyait avec ses néophytes. Huit ou dix milles chrétiens sont campés autour de la résidence française qui ne peut rien pour arrêter le mal. C'est l'anéantissement de cette belle mission. Que de victimes ! que de pertes irréparables ! *Consummatum est !*

Lettre de M. J. M. Geffroy, missionnaire apostolique de la Cochinchine orientale.

Saïgon, le 8 août 1885.

La mission de Cochinchine orientale est à peu près anéantie. Le télégramme que je vous ai envoyé aujourd'hui au nom de Mgr Van Camelbeke ne marque que cinq missionnaires et dix mille chrétiens massacrés, c'est le chiffre dont

nous sommes absolument sûrs ; mais très probablement le nombre des victimes aura été plus considérable dans notre mission. Dans huit ou quinze jours vous recevrez de nouveaux détails.

C'est au Quâng-Ngai qu'ont commencé les massacres et les incendies. Les lettrés, qui y sont très nombreux et très turbulents, y étaient surexcités depuis déjà deux mois, quand survint la prise de la capitale. Vous savez que le père Poirier faillit être tué par eux peu avant cette époque. Naturellement la prise de Hué accrut leur fureur contre les Européens. Ils se soulevèrent, organisèrent une révolte et s'emparèrent de la citadelle du Quâng-Ngai le 13 juillet dernier. Le lendemain 14, ils commençaient à incendier les chrétientés et à massacrer les chrétiens. Van-Bân et Bàn-Goï succombèrent l'une le 14, l'autre le 15 juillet. Le P. Poirier fut tué dans cette dernière chrétienté avec à peu près deux cent cinquante chrétiens. Il y eut après ce massacre deux jours d'interruption. Les mandarins du Binh-Dinh et le mandarin chargé de garder les sauvages au Quâng-Ngai se réunirent soi-disant pour étouffer la rébellion. Ils reprirent la citadelle et décapitèrent une quinzaine de rebelles. C'est ce qui nous a trompés nous mêmes, pendant quelque temps, et aussi l'administration française. En effet, puisqu'ils décapitaient les lettrés rebelles, c'est qu'ils n'étaient pas de connivence avec eux. Mais les ont-ils réellement décapités ?

Plusieurs païens et chrétiens, qui paraissaient bien informés, m'ont affirmé peu après le contraire. Ils m'ont assurés que les têtes que l'on voyait exposées au bout de piques dans les abords de la citadelle du Quâng-Ngaï, étaient celles de malheureux prisonniers exécutés uniquement pour donner le change et tromper l'opinion, tandis que les vrais coupables étaient à la tête des lettrés, portant partout la destruction et la mort. Aussi, deux jours seulement après le massacre du P. Poirier, les lettrés recommençaient les incendies dans le district du P. Guégan.

Les mandarins du Binh-Dinh et le Tieu-Phu, chargés du poste des sauvages, écrivaient et faisaient dire partout que la rébellion était étouffée, l'ordre rétabli et le gouvernement régulier reconstitué.

Tous les jours ils expédiaient des ordres aux chefs de cantons et aux maires de villages, leur enjoignant de veiller à ce que l'ordre ne fut pas troublé. Des païens influents étaient même officiellement chargés d'aider les maires dans leur œuvre de pacification. En même temps les mêmes mandarins communiquaient à la capitale les meilleures nouvelles :

"Tout est en paix, disaient-ils, il y a eu un moment de trouble, mais l'ordre est parfaitement rétabli."

Voilà leur politique au grand jour. Du Quâng-Ngai cette politique passa au Binh-Dinh, au Phu-Yen et ailleurs. Aussi qu'entendait on partout de la bouche des mandarins ? Des protestations de paix, des plaintes même contre les chrétiens parce qu'ils avaient peur :

"Nous vous certifions, disaient-ils, qu'il ne vous arrivera aucun mal ; restez en paix chez vous, l'ordre ne sera pas troublé."

Au Binh-Dinh, le quatrième grand mandarin (Thuong Bien) envoyé par le gouverneur de la province, parcourait tous les grands centres chrétiens, se mettait en relations avec l'évêque et les missionnaires, leur faisait la meilleure figure du monde, si bien qu'à le croire toute sa sympathie était pour nous.

Au grand jour, c'était leur manière de procéder ; mais, en dessous, ils organisaient les lettrés pour une plus sûre et plus prompte exécution de leur complot contre les chrétiens. "Ce n'est, disaient-ils dans leur langage figuré, qu'après avoir exterminé les français de terre, que nous parviendrons à chasser du pays les Français de mer."

Ainsi, des chrétiens de mon district, échappés au massacre, m'ont affirmé que ce grand mandarin, qui prêchait partout la paix, trouvant ma chrétienté de Gia-huû trop bien fortifiée, est revenu à la citadelle, a pris des éléphants, soi-disant pour arrêter la marche des rebelles de Quâng Ngaï, mais, en réalité, s'en est servi pour détruire ma chrétienté.

Le temps fixé pour l'exécution arrivé, les grands mandarins poussaient l'hypocrisie jusqu'à prétendre qu'ils étaient assiégés dans leur citadelle, qu'ils déploraient le malheur des chrétiens, mais que c'était au-dessus de leurs forces de les protéger contre les rebelles, et avant, pendant et après,

ils faisaient parvenir à la capitale les nouvelles les plus rassurantes, pour mieux tromper l'administration française ; mais que le régent Van Thuong ne fût pas au courant de la véritable situation, il est impossible d'en douter.

Voilà la politique des Annamites ; je l'ai clairement vue bien avant l'attaque du Binh Dinh et j'ai tâché d'en informer l'Administration française, espérant qu'elle viendrait à notre secours assitôt qu'elle connaîtrait le véritable état des choses.....

.....

La prise de Hué par les Français devait nécessairement produire dans le pays une émotion très vive. Ce qui a encore exaspéré les mandarins et les lettrés, au moins tout autant que la prise de la capitale, c'est l'ordre donné par Van Thuong et le commandant en chef (Nguyen Soai) de désarmer toutes les citadelles des provinces. Canons, fusils, etc., devaient être transportés à la capitale par mer. Des lettrés, qui sont venus chez moi, sans doute dans l'intention d'espionner, m'ont parlé de cet ordre, en le qualifiant d'injustice criante de la part des Français, qui traitaient ainsi leur pays en pays conquis, avant de les avoir vaincus.

Au Quâng-Ngai, la dernière chrétienté vers le sud, par conséquent la plus rapprochée de mon district, venait de succomber. De quarante chrétientés, pas une seule n'y restait debout ; trois missionnaires et plus de six mille chrétiens y avaient été massacrés. Toutes les églises, tous les établissements de la Mission, toutes les maisons des chrétiens y avaient été pillés, saccagés, puis enfin livrés aux flammes. L'orage grondait horriblement et certainement le Binh Dinh allait être attaqué.

Je parvins, le 24 juillet, vers quatre heures du matin, à tromper la vigilance des gardes échelonnés tout le long de la côte et à me jeter dans une barque annamite mouillée en dehors du port de Tan Quan. Je néglige, pour le moment, de vous raconter toutes les misères de la traversée ; ce ne fut qu'au bout de huit jours que je parvins à Hué, où je trouvai le P. Lacassagne qui m'y avait précédé de quelques jours.

Le 1er août, on nous faisait dire de la légation que Van

Thuong venait de recevoir des nouvelles des provinces du sud, dont voici les principales. Au Quang-Ngai, en effet, il y avait eu des troubles ; deux missionnaires et *quelques* chrétiens y avaient été massacrés ; mais depuis l'ordre était parfaitement rétabli partout. Les préfets et sous-préfets étaient rendus responsables des troubles ultérieurs, etc., etc.. Nous n'avions qu'à rentrer en toute confiance dans notre mission, aucun mal ne nous arriverait.

Le 3 août, nous nous embarquâmes sur le *Saïgon* pour entrer à Quin-hon et nous pûmes voir le P. Maillard en passant à Touranne. Au Quang Nam, les lettrés menaçaient fort, mais tout y était encore intact. Le mercredi matin 5, nous étions en face de Gia-Huû ; jugez de ma douleur en voyant du bateau les chrétientés de mon district en flammes !

Quelques heures après, nous entrions au port de Quin-hon : la résidence épiscopale et le collège de Lang-Son formaient un immense foyer d'incendie ; quelques chrétientés environnantes brûlaient en même temps. A terre, la plage était couverte de chrétiens ; plus de huit mille s'étaient réfugiés tout autour de la concession.

Monseigneur et une dizaine de confrères s'y trouvaient ; ils attendaient notre retour avec anxiété. Pendant la nuit tout le ciel était en feu, dix foyers d'incendie illuminaient l'horizon dans un rayon de huit à douze kilomètres.....

Mgr Van Camelbeke m'envoya avec quatre confrères à Saïgon avec la mission d'acheter du riz pour nourrir les huit mille chrétiens réfugiés au poste de Quin-hon et qui n'ont de vivres que pour quelques jours : dans la débâcle générale, ils n'ont rien pu sauver de leurs biens. Nous passâmes la nuit auprès du prélat et le lendemain nous nous embarquâmes sur le paquebot des Messageries.

En passant devant le Phu-Yen, nous avons pu voir plusieurs chrétientés situées plus près de la mer dévorées par les flammes. Ce qui prouve qu'un ordre supérieur avait été donné, et était exécuté avec le plus sinistre empressement

En passant devant le Than-Hoa, nous n'avons pu rien apercevoir, car les chrétientés sont en général éloignées de la mer, et à ce moment, du reste, un orage nous dérobait l'horizon. Du Binh-Thuan point de nouvelles ; mais tout me porte à

croire que, si ces deux provinces ont été épargnées jusqu'au 6 août, elles sont déjà et seront bientôt victimes de la même fureur.

Je termine ici cette lettre déjà bien longue ; je ne puis vous dire encore rien de précis sur la mort des chers confrères et sur les massacres déjà accomplis. Dans une quinzaine de jours, Mgr Van Camelbeke, mieux informé, se fera un devoir de vous donner de plus amples détails. Tout ce que l'on peut maintenant affirmer, c'est que la mission est ruinée, que la résidence épiscopale, deux séminaires, les orphelinats, les couvents du Quang-Ngai et du Binh-Dinh, plus de cent cinquante églises et paroisses sont complètement anéantis.

Malgré ce désastre, les charges augmentent de jour en jour et s'aggravent d'une façon effrayante. Dès maintenant huit mille chrétiens à nourrir ; demain peut-être viendront s'y ajouter d'autres milliers, et l'on ne peut prévoir la fin de ce malheureux état de choses, ni quand la paix sera établie. Il est donc impossible de savoir l'époque où nos chrétiens pourront rentrer dans leurs villages, rebâtir leurs maisons, et chercher dans le travail leur pain quotidien.

Aussi, Mgr Van Camelbeke vous prie instamment de recommander notre infortunée mission aux prières et à la charité des fidèles, afin que de prompts secours nous permettent de subvenir à l'extrême besoin où sont réduits nos pauvres chrétiens.

DERNIERES NOUVELLES DE LA PERSECUTION

DANS LA

COCHINCHINE ORIENTALE.

Nous recevons la dépêche suivante que nous adresse le vénérable Supérieur des Missions Etrangères de Paris.

Paris, 22 septembre, 9 heures 15.

Monseigneur Van Camelbeke fait télégraphier de Saïgon le 21 courant :

" Barrat, Dupont, missionnaires massacrés. Nombre des chrétiens massacrés jusqu'à ce jour vingt-quatre mille. "

DELPECH.

Cette douloureuse dépêche confirme le passage de la lettre suivante où M. Chambost annonce que les précédentes évaluations de Mgr le vicaire apostolique étaient bien au-dessous de la réalité. Ce prélat ne parlait, en effet, que de 10,000 victimes dans son premier télégramme. A milieu de ce désastre presque sans exemple dans l'histoire des missions, nous ne pouvons que confier la cause de nos frères persécutés à la générosisé de nos lecteurs !

Quant aux deux missionnaires dont nous devons inscrire les noms au martyrologe de la Mission, à côté de ceux de leurs cinq confrères naguère égorgés pour la foi, le plus ancien, M. Barrat, du diocèse de Nantes, né en 1853, était parti depuis cinq ans ; l'autre, M. Dupont, du diocèse d'Angers, depuis quelques mois seulement.

Lettre de M. Chambost, missionnaire de la Cochinchine orientale à MM. les Directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi, en son nom et au nom de MM. Dourisbourre, Geoffroy, Lacassagne et Valfort, réfugiés à Saigon.

Saïgon, séminaire de Saint-Joseph, 15 août 1885.

... Nous n'osons pas entrer dans de nouveaux détails sur cette catastrophe. Nous dirons seulement que, pour trouver dans l'histoire un désastre comparable au nôtre, il faudrait remonter plus haut que les Vêpres siciliennes, jusqu'aux actes de vandalisme des hordes barbares qui envahirent, une à une, les provinces du vaste empire romain. De plus, ce qui en augmente les horreurs, c'est que cette série de tueries et de boucheries de nos chrétiens a été exécutée dans un pays privé de communications télégraphiques et dont les côtes n'étaient surveillées, depuis déjà longtemps, par aucun bateau de guerre, de telle sorte que les théâtres des incendies et des scènes de carnage ont été aussi nombreux et auss multipliés pour ainsi dire que nombreuses étaient nos chrétientés ou paroisses catholiques, éparpillées elles-mêmes su une étendue considérable de terrain, du nord au sud. A cause de tout cela, les meurtriers et les incendiaires ont pu faire leur œuvre infâme en toute liberté. Jamais, croyons-nous, on n'a vu autant de massacres et d'incendies se succé

dant, en quelques jours, deux ou trois semaines environ, sur une aussi vaste échelle, et sur tant de points à la fois, avec tant de férocité et d'acharnement de la part de compatriotes dénaturés exterminant leurs frères désarmés : l'odieux se mêle au raffinement de la rage. Nos ennemis ont réussi au-delà de leurs espérances.

C'est principalement à cause de la France que nos chrétiens ont été persécutés et tués. Nos catholiques, en effet, passent, aux yeux des payens, pour être et sont réellement les seuls amis des Français. Les payens, par le guet-apens du 5 juillet à Hué, ont essayé leurs forces tout d'abord contre les Français. Ne pouvant réussir selon leur gré, ils viennent de tomber, en masses innombrables et organisées, sur nos pauvres chrétiens pris à l'improviste et sans armes. Car la population catholique se compose, dans sa presque totalité, d'agriculteurs paisibles, peu mêlés aux affaires et aux fonctions publiques, et, ainsi, elle n'a pas à se reprocher d'avoir, par des excitations turbulentes et brouillonnes, suscité des haines et des représailles.

Hélas ! en mesurant l'étendue de nos désastres, notre âme est triste jusqu'à la mort. De nouvelles dépêches vous apprendront bientôt combien, de vingt-neuf missionnaires, de dix sept prêtres indigènes, de plus de quarante maîtres de religion, de cent vingt élèves en latin et en théologie, de quatre cent cinquante religieuses indigènes et de 41,000 chrétiens, combien peu, dis-je, il restera de survivants. Mgr Van Camelbeke, notre vicaire apostolique, qui n'a pas voulu s'éloigner de ses ouailles et demeure jusqu'au bout à Quin-hon pour consoler leur infortune, vous adressera de plus amples informations.

Les détails envoyés par le vénérable prélat dans ses deux télégrammes sont malheureusement au-dessous de la réalité. Pour que ces nouvelles calamités si incroyables ne puissent en aucune sorte être taxées d'exagération, même de la part des plus mal intentionnés, Dieu a permis que des laïques, en grand nombre, soit les officiers et soldats de la compagnie d'infanterie de marine du poste français, soit les officiers et matelots de la canonnière le *Lion*, qui, depuis le 5 août, mouille dans la rade de Quin-hon, soit encore l'équipage et

les passagers du paquebot le *Saïgon*, des Messageries maritimes, arrivé au port le même jour, fussent témoins du spectacle horrible de dix à douze foyers d'incendie (autant de foyers, autant de chrétientés) qui éclairaient l'horizon, tout autour de la rade elle-même, sur une étendue d'au moins 12 kilomètres. Tous ces officiers, soldats et voyageurs, la plupart étrangers, et quelquefois indifférents à toutes les questions de missions, ont vu de leurs propres yeux, et avec une vive émotion, la grandeur de nos désastres. Ils ont vu, également, parqués sur le sable de la plage, autour de la concession française, nos 8,000 chrétiens des environs, échappés à la mort, qui s'étaient réfugiés à l'ombre du drapeau français. A l'heure qu'il est, malgré la bonne volonté et le dévouement intelligent de M. Navelle, résident de Quin-hon, du capitaine Raggio et de ses officiers, ces 8,000 catholiques se trouvent encore au même endroit, affolés de terreur et privés de riz, de vêtements et d'abri contre les chaleurs du jour et l'insalubrité de la nuit.

Quoique ruinée, la mission de Cochinchine orientale est obligée de nourrir ces pauvres malheureux. Monseigneur nous a envoyés à Saïgon pour faire un achat de riz considérable : car on ne peut pas laisser ces infortunés mourir de faim. Notre arrivée ici et les nouvelles qui nous suivaient, ont produit une émotion profonde. Mgr Colombert et ses missionnaires, les communautés religieuses, les chrétiens annamites, et aussi le général Béjain et la population française et annamite de la colonie, tous, en un mot, ont rivalisé d'empressement pour recueillir des aumônes et des subsides. Un convoi de riz va parer aux premières nécessités : mais il devra être suivi de plusieurs autres ; et, alors, où prendre les ressources et l'argent nécessaires pour en couvrir les frais ? Combien de mois cette situation durera-t-elle ?... Nous espérons que le bon Dieu y pourvoira.

Missionnaires et chrétiens nous sommes littéralement dénués de tout : habits, maisons, riz, ornements pour la célébration de la sainte Messe et l'administration des sacrements, livres, tout nous manque : presque personne d'entre nous n'a pu sauver une partie de ses effets. Mais ce qui nous a le plus attristés, nous autres missionnaires, c'est d'avoir dû

assister, désolés et impuissants, à la ruine et à l'extermination de nos chrétiens. Combien de fois n'avons-nous pas répété les paroles de l'Ecclésiaste : " *Vidi calumnias quæ sub sole geruntur, et lacrymas innocentium... nec posse resistere eorum violentiæ, eunctorum auxilio destitutos : et laudavi magis mortuos quam viventes...* " Oui, bienheureux ceux d'entre nous qui sont morts avant d'être témoins de toutes ces calamités, en comparaison desquelles un typhon, une inondation, une peste même ne semblent être que des malheurs ordinaires.

Cependant, il ne nous est pas permis de verser longtemps des larmes stériles. C'est pourquoi nous crions vers vous pour implorer des prières et des secours. Ce n'est qu'un premier cri. Notre évêque viendra à son tour faire entendre sa voix plus autorisée.

Mais, c'est assez, notre misère, et surtout celle de nos chrétiens, est si grande et si universelle que les faits parlent d'eux-mêmes et nous attendons avec confiance les secours de toute sorte que nous vous prions de susciter et de recueillir, par tous les moyens dont votre charité industrieuse pourra disposer.

TONG-KING.

Lettre de Mgr Puginier à Messieurs les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Hanoï, 27 juillet 1885.

Ce que j'ai dit, dans une lettre précédente, du prêtre indigène nommé Câp, dont j'ai raconté l'arrestation et la mort, est tout à fait exact. Tout en rapportant le bruit qu'il avait été condamné par le grand chef des Réguliers chinois, je n'osais pas l'affirmer, sans en avoir reçu la confirmation. Des renseignements qui m'ont été donnés par un chrétien, ancien catéchiste, arrêté le même jour que le prêtre et conduit avec lui à tous les postes, ne laissent plus de doutes à ce sujet. Ce chrétien ne fut pas mis à mort, grâce à la protection de l'interprète chinois qui le demanda pour son domes-

tique. Il m'a raconté les détails suivants que j'ignorais en partie.

Le curé, affaibli par l'âge et les maladies, éprouvait un surcroît de fatigue par suite de la réclusion et des voyages continuels qu'on lui faisait faire d'un poste à un autre. On lui avait mis une lourde cangue au cou, et il la portait nuit et jour sans pouvoir se coucher entièrement. Le 12 et le 13 avril furent deux jours de voyages longs et pénibles. Le 14, repos, non par compassion pour le prêtre, mais parce que ceux qui le conduisaient sentaient eux-mêmes le besoin de se délasser. On fit passer cette journée au prêtre dans un antre creusé dans la terre. Le 15, au matin, on lui servit modestement à manger comme de coutume, mais on lui refusa toute espèce de boisson, même de l'eau claire, ce qui fut pour lui une grande souffrance. On se mit ensuite en marche de bonne heure pour l'endroit où était campé le grand chef chinois nommé Sâm. Le prêtre, toujours chargé de la cangue et exténué par la soif et la fatigue, tombait à tout instant. Le plus souvent, il fallait le soutenir pour lui permettre de marcher. A chaque flaque d'eau, même la plus bourbeuse que l'on rencontrait le long de la route, il s'étendait pour en boire. Les quelques gorgées qu'il pouvait avaler furtivement, car on le forçait de suite à se relever, lui faisaient plus de mal que de bien.

Après une journée très pénible, les prisonniers, car ils étaient plusieurs, arrivèrent au village de Bâi-daong, près du poste appelé Tuân-quàn, où se trouvait le quartier général du grand chef chinois. On fit de suite entrer le prêtre dans la maison du grand mandarin, tandis que le chrétien était dans la cour à environ trois mètres, de sorte qu'il entendait très distinctement tout ce que l'on disait. Le mandarin fit d'abord au curé quelques interrogations sur sa patrie et sur sa condition. Celui-ci répondit qu'il avait été élevé jeune encore par les missionnaires français, que plus tard il avait été honoré de la prêtrise et qu'il n'était ni rebelle ni malfaiteur. On lui montra le saint office qu'on lui avait enlevé et qu'on venait de livrer au chef chinois qui le força de lui en lire quelques phrases. Le prêtre, ouvrant le livre, lut le *Pater* en latin et, sur l'ordre qu'on lui en donna, il le tradui-

sit en langue annamite, que l'interprète expliquait ensuite au chinois. Arrivé à la phrase : " Que votre règne arrive," le mandarin lui demanda de quel règne et de quel royaume il etait question.

" —Du règne de Dieu," lui répondit le prêtre.

Alors le mandarin ordonna d'aller de suite l'enterrer vivant la tête en bas. Le chrétien, auquel on ne fit que quelques interrogations insignifiantes, put encore, en sortant de chez le mandarin, voir creuser la fosse et y enterrer le prêtre. Il n'était séparé du théâtre de cette exécution que par une distance d'environ deux cents mètres.

***

La mission du Tong-King occidental continue toujours à être affligée par une série de malheurs qui n'ont pas cessé depuis deux ans et demi. Le 8 de ce mois de juillet, la paroisse de Lac-Thô a été complètement dévastée par les Pavillons Noirs et des bandes de rebelles qu'ils entraînent à leur suite. Cette paroisse, composée de dix-huit chrétientés exclusivement *Muong* (Sauvages), compte environ deux mille chrétiens et est administrée par un missionnaire français, M. Brisson, aidé d'un prêtre indigène. Ce dernier, atteint d'une grave maladie, était venu se faire soigner dans la plaine. Le missionnaire resté seul était sorti le 24 juin des montagnes pour aller se confesser, lorsqu'il reçut la nouvelle que des bandes de Pavillons Noirs et de rebelles ravageaient les peuplades de l'intérieur et menaçaient fortement la paroisse de Lac-Thô. M. Brisson, apprenant ces nouvelles, regagna immédiatement son poste pour veiller au soin de ses ouailles. En partant, il m'écrivit la lettre suivante :

" Les Pavillons Noirs exigent que les chrétiens aillent se présenter à eux pour apostasier, et la somme d'argent qu'on les force à livrer est double de celle imposée aux païens. Jusqu'à présent, les chrétiens refusent tout, ce qui rend très mécontent le chef de la tribu qui est païen. Les chrétiens sont menacés, non seulement par les Pavillons Noirs, mais encore par les tribus voisines qui sont du parti de ces derniers. Ils voudraient résister, mais ils ont bien peu d'armes et de munitions. Ici, maintenant, dire qu'on veut résister

aux Pavillons Noirs, c'est déclarer qu'on embrasse ouvertement le parti des Français. Or, chez les sauvages, les ennemis des Français sont nombreux, parce qu'on les a travaillés : il n'y a que les chrétiens du Lac Thô et deux ou trois autees tribus disposés à lutter contre les bandes de rebelles. Si les Français savaient les Pavillons Noirs ici, peut-être enverraient-ils des troupes pour les combattre. Menseigneur, je repars demain pour le Lac-Thô, parce que je suis inquiet, et, en retournant à mon poste, je demande à y rester."

M. Brisson, rentré au milieu de ses chrétiens, envoya des émissaires prendre des renseignements sur la marche de l'ennemi et sur ses intentions vis-à-vis de la paroisse de Lac-Thô. Il ne fut pas longtemps à se convaincre que les nouvelles données d'abord étaient exactes. Maintenant les Pavillons Noirs ne se contentaient plus de la somme qu'ils avaient exigée en premier lieu : les chrétiens devaient livrer en outre trente barres d'argent, environ trois mille francs. Mais les moyens de résistance manquaient et aucun secours n'arrivait du dehors.

Cependant le Père faisait bonne garde pour n'être pas surpris. Le 7 juillet parvint la nouvelle que l'ennemi devait être le soir même dans une tribu voisine, distante seulement de deux heures de marche. Toute la nuit on veilla aux alentours du village, et le Père lui-même, bien qu'il fût atteint d'un accès de fièvre, passa ce temps à prendre des dispositions pour préserver ses chrétiens de tomber entre les mains des rebelles. A trois heures du matin, exténué de fatigue et ne voyant rien arriver, il s'étendit sur sa natte pour se reposer un peu. Heureusement qu'un catéchiste veillait.

A quatre heures on entend subitement des cris féroces à la porte du village, c'étaient les Pavillons Noirs qui arrivaient. M. Brisson et deux catéchistes partirent précipitamment et eurent à peine le temps de pénétrer dans la forêt. Les brigands pillèrent d'abord la cure et l'église et y mirent ensuite le feu. Au bout de deux heures, seize chrétientés brûlaient en même temps et quelques néophytes dont j'ignore encore le nombre étaient massacrés. Il n'a pas été possible aux chrétientés de se porter un mutuel secours, ni de se défendre, parce que chacune d'elles était attaquée au même

moment par une bande particulière chargée de la piller et de l'incendier.

Les chrétiens ont tout perdu et le Père ne possède plus rien. Mais les néophytes ne pouvant se mettre à la suite des Pavillons Noirs comme le font les païens pour piller les tribus voisines, se sont réfugiés du côté de la plaine. Dès que j'ai connu leur arrivée, j'ai envoyé de suite au milieu d'eux M. Brisson qui était venu m'exposer les désastres. Je lui ai remis un peu de notre provision de riz avec quelques barres d'argent pour venir en aide à ses néophytes malheureux. Mais il me sera impossible de subvenir longtemps à leurs besoins.

De tous côtés, ce ne sont que des malheurs et des malheureux à soulager. En Son-tây, un chef-lieu de paroisse, Bâuno, vient encore d'être pillé et détruit en partie, la semaine dernière, par les rebelles. Dans ce district du nord, sur six paroisses, cinq sont encore privées de leurs prêtres, parce qu'elles sont continuellement parcourues par l'ennemi. Un très grand nombre de chrétiens, surtout les femmes et les enfants, sont toujours exilés de leurs anciens villages où ils ne pourraient rentrer sans danger pour leur vie. La mission en nourrit encore plusieurs centaines.

Dans la province de Than-Hoa, les paroisses affligées au commencement de l'année dernière par les massacres, le pillage et l'incendie, souffrent cruellement de la famine. La récolte de riz et de maïs du mois de jnin dernier y a été complètement perdue par la sécheresse et les néophytes ne trouvent personne qui consente à leur prêter. Malgré la gêne dont nous avons souffert, j'ai dû leur envoyer des secours relativement considérables, mais hélas ! ils sont loin de suffire !

Ni la mission, ni les chrétiens n'ont reçu encore aucune indemnité pour les biens qu'on nous a pillés et les dommages énormes qu'on nous a fait subir. Mes réclamations souvent renouvelées restent sans effet et les assassins des missionnaires et des chrétiens sont toujours impunis et triomphants. C'est à ne plus croire à la justice humaine. Priez le bon Dieu de nous soutenir dans nos dures épreuves et de faire tourner à sa plus grande gloire les malheurs qui affligent notre mission depuis plus de deux ans.

LES VICTIMES DE LA PERSÉCUTION

DANS LA

COCHINCHINE ORIENTALE.

Les nouvelles les plus désolantes continuent à nous parvenir de la Cochinchine orientale. Cette mission noyée dans le sang de vingt-quatre mille de ses enfants, qui a vu piller et incendier ses trois cents églises ou chapelles, ses vingt orphelinats, ses douze couvents de religieuses, ne peut donner, au milieu de ses ruines, aucun secours aux néophytes qui ont survécu à tant de désastres. L'évêque, les missionnaires, implorent la charité de nos lecteurs et, dans ces malheurs exceptionnels, nous ne saurions ne pas nous faire l'écho de leurs supplications. Déjà, il y a sept ans, au moment de la grande famine qui a désolé les Indes, nous avons pu, grâce à la générosité de nos bienfaiteurs, envoyer dans ces pays éprouvés des sommes relativement considérables et, comme le dit saint Paul, faire la vérité par la charité. Aujourd'hui, nous l'espérons, nous aurons les mêmes consolations et ces infortunés, victimes de leur foi et de leur amour pour la France, béniront le nom de chacun de leurs bienfaiteurs. Déjà la liste des noms qui termine cette livraison montre que les cœurs ont été touchés par tant de malheurs ; puissent ces exemples être suivis et dans une sainte émulation l'obole du pauvre se mêler abondante à l'offrande du riche !

L'extrait suivant d'une lettre d'un missionnaire de Cochinchine réfugié à Saïgon montre l'état de détresse dans lequel se trouvent les survivants de la persécution.

" J'ai assisté hier à un spectacle navrant : mille de nos chrétiens sont arrivés à Saïgon sur le *Marie*, vapeur de commerce allemand, loué par Mgr Van Camelbeke. Ils ont fait un trajet de deux à trois jours presque sans prendre de nourriture, car la cuisine du bateau ne pouvait faire cuire du riz que pour cent de ces infortunés. Aussi sont-ils parvenus à Saïgon presque mourants. Le Père Vivien qui les accom-

pagnait saute à terre et, à minuit, va au Séminaire, à la Sainte Enfance, demander de faire cuire tout le riz disponible, puis il court dévaliser toutes les boulangeries et trouve de suite près de cent petits pains.

" Vers deux heures, il vient faire la distribution. Ces malheureux se précipitent sur la nourriture et on est forcé de les obliger de manger peu à la fois. A huit heures on partage de nouveau cinq cents pains d'une livre.

" Vers neuf heures s'opère le débarquement sur le quai de Saïgon. J'ai pu alors savourer à loisir toutes les douleurs à la fois. Ces chrétiens que je connaissais étaient là pressés les uns contre les autres, mornes, abattus, ahuris. Les mères serraient leurs enfants sur leur sein. Quel spectacle ! Monseigneur Colombert, quoique malade, s'était transporté au débarcadère et dès la veille avait invité les missionnaires, les prêtres indigènes des environs à venir prendre eux-mêmes cent à deux cents chrétiens chacun pour leur donner, au moins pendant deux ou trois jours, le riz indispensable et un abri. Des Français, des Annamites discouraient sur le débarcadère, émus, indignés de toutes ces horreurs, inouies encore dans les annales de l'Eglise. Bientôt arriveront les autres victimes.

Des dons particuliers ont afflué. Sur un seul mot de Monseigneur Colombert, les mille chrétiens du premier convoi ont été enlevés comme par enchantement et placés dans des familles chrétiennes ; mais, hélas ! combien de temps nos pauvres néophytes pourront-ils s'imposer de si lourds sacrifices. Donnez donc, donnez donc beaucoup, ayez pitié de nous, car nos chrétiens survivants, soit qu'ils demeurent sur la plage de Quin-hon, soit qu'ils émigrent à Saïgon, ne pourront de longtemps pourvoir à leur subsistance..."

CIMBÉBASIE.

Lettre du R. P. Lecomte, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, à M. le Curé et à MM. les vicaires de Montagne.

Détails sur les événements qui ont amené la ruine de la station de Saint-Michel d'Oukouanyama.

Huilla, 27 juillet 1885.

J'hésite à commencer cette lettre, car ma main tremble de faiblesse, et je ne sais si j'arriverai au bout. Je suis rentré à Huilla assez souffrant. Mais ce n'est pas de moi que je veux vous parler, mais de la ruine de notre mission.

La mort des deux Pères des Amboellas m'avait appelé dans cette contrée, qui n'avait plus pour missionnaires que deux Frères malades. J'y suis resté plus de deux mois, attendant avec impatience un remplaçant qui me permit de rentrer dans ma chère mission d'Oukouanyama. Ce remplaçant n'arrivant pas, je dépêche un courrier. Il revient hors de lui.

" C'est fini, s'écrie-t-il, tout est perdu ! la Mission de Saint-Michel n'existe plus ; on a tout tué, Pères, Frères, enfants, on a tout pillé, tout volé, et Nambadi est mort."

Vous devinez le coup qui me frappa au cœur.

J'aimais cette œuvre, je la regardais comme le centre de toutes nos missions futures de l'Ovampo. Il y a là 80,000 âmes à évangéliser ; j'allais me mettre au travail avec ardeur, quand tout à coup s'écroule l'échafaudage de mes espérances, et je ne trouve plus que des ruines. Mon Dieu, c'est une bien grande épreuve que vous nous envoyez ; puisse-t-elle être le gage de vos bénédictions !

Cependant, les nouvelles que j'avais reçues ne me paraissaient pas suffisamment certaines, et je ne pouvais rester plus longtemps sous le poids d'une aussi cruelle incertitude. J'étais malade, mais peu importe ; je saute sur mon bœuf, et je pars pour Humbé où je vais tout savoir. J'arrive au bout de huit jours de voyage, et j'entends le récit détaillé de la catastrophe.

Sachant qu'un commerçant anglais, M. Jordan, devait partir, le roi Nambadi alla la veille lui faire visite : c'était le 1er juin. Il but chez lui de la bière que partagea aussi le Frère Gérald qui se trouva là par occasion.

Il était alors quatre heures du soir. En sortant de chez M. Jordan, le roi se rendit dans une *libatta* (hutte) voisine, pour boire du *macao*, boisson du pays. Puis il rentre à son palais, en disant à son frère Kihépo :

" Allons vite, car je sens des coliques épouvantables."

Il se couche sans force et demande le F. Lucius pour lui apporter des remèdes, mais le bon Frère, quelque tentative qu'il fit, ne put jamais entrer au palais royal. Les uns lui disaient : " Le roi dort en ce moment " ; d'autres : " Il n'est pas chez lui," etc. Le fait est que le pauvre roi mourut au bout de deux jours.

L'opinion générale est qu'il a été empoisonné ; on était fatigué de son gouvernement despotique. Aussitôt après sa mort, l'héritier légitime, son neveu, un jeune homme de quinze ans, du nom d'Hélouyou, s'installe roi et vient faire sa visite à la mission ; ensuite, il s'en va à six lieues de là pour la cérémonie de l'intronisation, et attend que le peuple vienne le chercher.

Jusque-là tout allait bien, mais cela ne devait pas durer longtemps. Auprès de la mission, demeure un commerçant anglais, M. Sabbati. Le 6 juin, les Noirs, profitant de l'interrègne, s'avisent d'aller voler les bœufs de ce dernier. Alors il commence à faire feu sur eux. Ce fut le signal de la lutte.

Dans le même temps les pillards courent à la mission, renversent la pharmacie, brisent l'harmonium et volent ce qu'ils peuvent emporter. Au premier bruit, le F. Lucius s'était dirigé du côté où l'on avait fait feu, ne sachant ce que c'était. Il ne tarde pas à tomber frappé d'une balle. Le P. Delpuech va pareillement aux informations, il est tué de même. Tous deux étaient allés sans s'en douter au milieu du danger.

Grâce à Dieu, ce sont, parmi les membres de la mission, les seules victimes. Le F. Gérald, que l'on croyait aussi massacré, a échappé à la mort. Ce frère était resté tranquille-

ment dans sa cuisine. On vient lui dire de fuir, il n'en a pas le temps. Les émeutiers arrivent et lui enlèvent tous ses vêtement à l'exception d'une chaussette, mais ils ne lui font aucun mal. Le pauvre Frère s'enfuit dans cet état, puis il se cache dans un bois jusqu'à la nuit. Alors il cherche à revenir vers la maison de l'Anglais et, en route, il rencontre notre domestique qui lui donne une chemise ; des indigènes lui rendent ses souliers.

Le nouveau roi Hayoulou était de retour. Au matin, le F. Gérald se rend chez lui. Le roi le reçoit avec grande commisération, lui donne des habits, lui témoigne sa douleur de tout ce qui lui est arrivé, et l'assure que tout a été fait contre ses intention, ce qui est certain.

La moitié de nos enfants s'étaient refugiés auprès de lui ; les autres avaient été repris par des parents et amis, ou volés par des indigènes comme esclaves, mais aucun n'a été tué. Le roi prêta un cheval au Frère, et celui-ci partit pour Humbé, avec les enfants présents, au nombre de dix. Ils eurent beaucoup de misères dans le voyage, furent trois jours sans manger ; mais n'importe ; les plus petits, il y en avait qui n'avaient pas huit ans, marchèrent jusqu'au bout, et firent ainsi vingt-cinq lieues, et ceux que je croyais morts, vinrent à ma rencontre tout joyeux à mon retour à Humbé. Quelques jours après, arriva un autre enfant qui s'était échappé d'entre les mains de ceux qui voulaient le garder comme esclave.

Voici le récit fidèle des evénements d'Oukouanyama : on a tué deux missionnaires ; pour quel motif? Pour aucun ; c'était une révolution, et dans une révolution il y a toujours des morts. Cependant ces chers confrères, s'ils fussent restés tranquillement chez eux, au lieu de venir travailler à la conversion des Noirs, n'auraient pas été massacrés ; ils sont venus en Afrique par leur volonté libre ; ils ont renoncé librement à leur santé et à leur vie, ils ont donc part au mérite des martyrs. Mourir en Afrique ou emporté par une fièvre, ou piqué par un serpent, ou épuisé par de longues années de travaux, ou massacré dans une révolution, qu'est-ce autre chose sinon être martyr ?

Outre ces morts, on a tout pillé dans la mission ; les pertes

sont évaluées à plus de 15,000 fr. Il ne reste absolument rien: chapelle, bibliothèque, cuisine, lingerie, magasin, tout est dévalisé ; on a coupé les ornements d'église en lambeaux pour se les mettre autour du front, etc. On m'a volé divers objets auquels je tenais beaucoup, surtout ma croix de mis sionnaire reçue à la Profession. La dernière joie du mission naire est de mourir la tenant entre ses mains. Je n'aurai pas cette consolation.

Maintenant que faire? reconstituer la chapelle et le mobilier. Je ne sais comment nous trouverons ces 15,000 francs. Je compte que l'on aura pitié de nous et que l'on viendra à notre secours ; nous attendons cela avec impatience pour entrer dans l'Ovampo par une porte ou par une autre. Les âmes chrétiennes nous procureront les moyens de commencer une nouvelle mission dans quelqu'un des Etats de cette vaste contrée. De nouvelles vocations surgiront, pour remplacer les morts. Plaise au ciel qu'il en soit encore ainsi, et que la pauvre mission de l'Ovampo voie arriver en grand nombre des ouvriers évangéliques !

LES VICTIMES DE LA PERSÉCUTION

DANS LA

COCHINCHINE ORIENTALE.

A la vue des désastres inouïs qui viennent de frapper la Cochinchine orientale, Mgr Colombert, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, oubliant pour un moment les besoins immenses de sa propre mission et uniquement préoccupé de l'extrême misère des pauvres chrétiens de la mission voisine échappés aux massacres, vient d'adresser aux résidents français de son vicariat ce touchant appel.

Saigon, 29 août 1885.

Vous connaissez déjà la réponse de l'Annam à l'occupation de Hué. La mission de Cochinchine orientale, tranquille et florissante il y a deux mois, est maintenant anéantie. Il

n'est plus douteux que 24,000 chrétiens ont été horriblement massacrés dans les provinces de Quan-ngâi, Binh-dinh et Phu-Yên. Les survivants de ces trois provinces, au nombre d'environ 8,000, se sont réfugiés près du Consulat français de Qui-nhon, où ils vivent sans abri, sur une plage de sable. Mille d'entre eux sont arrivés à Saïgon par le vapeur *Marie*, mais la nécessité de transporter tous les autres dans la colonie paraît inévitable. Ils n'ont plus d'espoir de rentrer dans leurs villages, et, à la fin de septembre, la saison des pluies va arriver violente et meurtrière.

D'un autre côté, le vapeur *Gerda*, loué par la mission à Qui-nhon, a sauvé et débarqué hier à Saïgon 700 chrétiens de Thanh-hoa, où les massacres n'étaient pas encore commencés, il y a trois jours.—Le *Gerda* est reparti immédiatement pour le Thanh-hoa, dans le but d'arracher à une mort prochaine le plus possible des 2,000 chrétiens qui restent dans cette province. Le même jour, l'*Aréthuse*, des messageries maritimes, est parti pour recueillir 2,000 chrétiens sur la côte du Binh-thuân.

Aucun bateau de l'Etat n'étant disponible, c'est à la mission qu'incombe la nécessité de sauver ces malheureux. Malgré la réduction exceptionnelle consentie généreusement par les Messageries et la modicité des prix faits par les autres vapeurs, il faut cependant trouver à bref délai une somme de 14,000 à 15,000 piastres, (soit 70 à 75,000 francs), pour payer le passage de tous ces malheureux.

La mission de Cochinchine orientale est absolument ruinée. Elle n'a plus un seul de ses nombreux établissements ! 260 églises, les presbytères, les écoles, les orphelinats, tout est réduit en cendres. L'œuvre accomplie depuis 250 ans est à recommencer. Il ne reste pas une seule maison chrétienne debout.

Dans la précipitation de leur fuite, les chrétiens ont tout abandonné, et plusieurs habitants de Saïgon ont pu voir l'affreux dénûment des passagers du *Marie*.

Avec la subvention de 1400 piastres donnée par l'Administration et les autres secours recueillis jusqu'à présent dans la colonie, j'ai pu acheter pour 6000 piastres de riz et fournir aux réfugiés de Qui-nhon les vivres nécessaires pour jusqu'à la fin de eptembre.

Reste maintenant à trouver les ressources indispensables pour couvrir les frais de cette immigration.

Des appels ont été faits récemment à la charité publique, je le sais; cependant, vu la nécessité extrême où se trouvent réduits ces malheureux chrétiens, j'ose faire un nouvel et pressant appel à mes compatriotes, comme à tous les habitants de la colonie, en faveur d'innocentes victimes, à qui leurs féroces ennemis ne reprochent d'autre crime que d'être les amis de la France. Le mot d'ordre est celui-ci : " Exterminons les Français du dedans, nous verrons par après avec les Français du dehors. " Ils n'ont que trop réussi dans la première partie de leur programme.

Si les chrétiens de la Cochinchine orientale ont vu le massacre de leur frère et l'incendie de leurs maisons, s'ils ont éprouvé les douleurs de la faim et les feux du jour sur un sable aride, s'il leur faut maintenant subir les tristesses de l'exil loin du sol natal et des tombes de leurs aïeux, c'est uniquement par suite de la haine invétérée des lettrés contre la France. A ce titre, tout Français, tout cœur généreux ne leur doit-il pas quelque chose ?

C'est donc au nom de la charité chrétienne, au nom de l'humanité, comme au nom du patriotisme, que j'ose tendre la main et demander à tous un sacrifice exceptionnel et généreux pour leur sauver la vie. *Date et dabitur vobis.*

30 août.

L'*Aréthuse* est de retour. Echec complet. On n'a pu recueillir que sept chrétiens. Les autres, avec le P. Villaume, s'étaient enfuis depuis quatre jours dans les montagnes des sauvages. Quel y sera leur sort ?

TONG-KING OCCIDENTAL.

Quatre fois, dit Mgr. Puginier, le sous-préfet et le mandarin préposé à la garde des montagnes ont envoyé des soldats s'emparer du curé de la paroisse de Nhân-Lô, située à l'endroit même de la sous-préfecture de Quâng-hoa. Heureusement, chaque fois le curé s'est trouvé absent : il était allé administrer les sacrements à des mourants éloignés de la cure. Prévenus des

dispositions hostiles des mandarins et voyant leurs préparatifs, les prêtres des paroisses dévastées l'année dernière ont avec raison, jugé le danger imminent et sont partis subitement et en secret avec un grand nombre de leurs chrétiens, surtout les femmes et les enfants. Ils sont venus se réfugier dans les villages situés à la frontière de Ninh-Binh, sans avoir absolument rien pu emporter.

Sur ces entrefaites, j'apprenais par un grand mandarin, d'une manière officieuse, mais certaine, que les autorités de Thanh-hoa avaient décidé le massacre des chrétiens et le pillage de leurs biens. Ils ont écrit aux gouverneurs des provinces voisines pour les engager à prendre part au complot au jour fixé par eux.

Il n'y a pas à en douter, le sort des chrétiens de Thanh-hoa est très critique et comme il n'a pas été possible à tous de prendre la fuite, à chaque instant nous pouvons apprendre que les massacres ont commencé.

La nuit du 4 au 5 juillet, les troupes annamites cernèrent à Hué les Français dans leurs différents postes et les attaquèrent vivement de nuit à l'improviste, pensant les massacrer jusqu'au dernier. Par une protection spéciale et visible de la Providence, l'ennemi ne put réussir dans sa tentative d'extermination et les différents postes tinrent bon jusqu'au matin, malgré la vive canonnade dirigée contre eux toute la nuit. Dès la première lueur du jour, les troupes françaises attaquèrent à leur tour la citadelle, et, en moins de trois heures, elles occupaient toutes les positions. La cour annamite prit la fuite et le deuxième régent emmena le jeune roi accompagné seulement d'une escorte fidèle, car la plus grande partie des troupes s'était dispersée. Ce régent est en route avec son souverain vers le Tong-King, où il se rend par la voie des montagnes, de très difficile accès pour les soldats français. Des ordres ont été donnés par ce régent appelé Thuijêt aux autorités supérieures de la province de Thanh-hoa de se préparer à recevoir le jeune roi et sa suite. C'est après l'arrivée de ces ordres que les mandarins ont formé le projet de massacrer les chrétiens.

Le général en chef, M. de Courcy, vient de faire occuper, par quelques troupes, le chef-lieu de la province de Thanh-

hoa ; plaise à Dieu que leur arrivée empêche l'exécution du complot !

En attendant et surtout à la nouvelle des massacres qui viennent d'affliger la mission du Binh-Dinh, les chrétiens de Thanh-hoa, réfugiés en Ninh-Binh, nous restent sur les bras et, malgré notre pauvreté, je n'aurai pas le courage de les renvoyer dans leurs villages où ils pourraient être exterminés jusqu'au dernier avant même que la nouvelle de leur mort pût arriver aux Français...

LES

VICTIMES DE LA PERSÉCUTION.

DANS LA

COCHINCHINE ORIENTALE.

Lettre de M. Geffroy, missionnaire dans la Cochinchine orientale, à M. Pernot, directeur au Séminaire des Missions Etrangères de Paris.

Saïgon, le 3 septembre 1885.

Forcé aujourd'hui de prendre un peu de repos, j'en profite pour écrire. Depuis près de deux mois, je mène la vie la plus agitée, la plus affreuse qu'il soit possible d'imaginer.

De mon cher Gia-Hieu où, pendant six ans, j'ai passé de si heureux jours, il ne reste plus que le nom. J'y ai vécu depuis le 13 jusqu'au 24 juillet dans les angoisses. Tous les jours, et pour ainsi dire à toute heure il m'arrivait du Tu-Ngai les nouvelles les plus déplorables. Pillage, massacre, incendie d'abord d'une chrétienté, puis de deux, puis enfin de toutes, tout cela jetait l'épouvante et la terreur parmi mes chrétiens qui ne se faisaient pas illusion sur le sort qui les attendait. Une petite montagne seulement nous séparait du Tu-Ngai et elle ne tarderait pas à être franchie par les assassins et les incendiaires.

Pendant dix jours j'ai travaillé à organiser la résistance ; ma chrétienté de Gia-Hieu était à la fin une véritable place

forte, bien en état de repousser pendant longtemps les attaques des seuls lettrés. Je ne visais qu'à gagner du temps, persuadé que les Français, enfin prévenus, ne tarderaient pas à venir à notre secours et à nous délivrer. Dans ce but, j'expédiai des lettres au nord et au sud.

Tous mes chrétiens s'étaient réfugiés, avec ce qu'ils pouvaient emporter, dans l'enclos de l'église et de la communauté qui, quelque vaste qu'il fut, devint trop étroit. On tâcha toutefois de s'y caser, et l'on attendit les lettrés, bien résolus de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Ce que je faisais dans mon district, tous les confrères et les prêtres indigènes le faisaient dans le leur. Qu'on ne vienne donc pas nous reprocher de nous être laissés égorger comme un vil bétail. Quant à former une armée de chrétiens pour protéger toute une province, il faut être bien étranger à ce qui se passe en Annam pour soutenir que c'était possible. Nous étions dispersés, sans armes, dans un pays ennemi et nous avions contre nous une armée pourvue de canons et de fusils que le gouvernement régulier tenait à la disposition des lettrés.

Tant que je n'ai pas été sûr que ce gouvernement prétendu régulier fût contre nous, je n'ai pas désespéré de sauver mes chrétiens ; mais, du moment que la connivence des mandarins avec les lettrés devint pour moi évidente, je compris la gravité de notre situation et me suis toujours cru perdu si quelque bateau français ne venait promptement à notre secours.

J'offris alors au P. Dupont d'aller à Hué exposer la situation au général de Courcy : mais il s'y refusa, disant qu'il était trop jeune et que c'était plutôt à moi d'y aller ; il me promit de veiller à mon district pendant mon absence et de donner l'absolution générale à mes chrétiens quand toute résistance deviendrait inutile.

Je m'occupai de trouver une barque pour aller à Hué par mer ; par terre, c'était impossible. Mais les ports et la côte surtout étaient bien gardés. Enfin, grâce au dévouement de quelques chrétiens, je parvins, par une nuit obscure et pluvieuse, à me jeter dans une barque annamite qui se préparait à faire voile vers le sud. Le chef et quatre barquiers

étaient païens, les autres étaient chrétiens, et cinq familles chrétiennes s'y étaient réfugiées. A force d'instances, je parvins à lui faire tourner le cap vers le nord. Le voyage était long, et nous n'avions pas assez d'eau. Qu'importe ? On leva l'ancre et on hissa la voile, car on avait peur d'être arrêté. Nous ne pouvions aborder ni au Quang-Nam ni au Tu-Ngai pour prendre de l'eau. Nous eûmes donc à souffrir un peu de la soif jusqu'au soir du troisième jour où nous abordâmes une petite île pas loin de Tourane. Au-dessus de Tourane le vent fut contraire et je dus mettre huit jours pour aller de Gia-Hieu ou Tan-Quan jusqu'à Hué.

Ma mission à Hué n'ayant pas abouti, le 3 août, je revins à Thuan-an prendre le paquebot des Messageries et retourner à Qui-Nhon. Le 5, au matin, j'étais en face de mon district. Mes chrétientés brûlaient, je ne pouvais en douter... Les feux que l'on voyait tout le long du Binh-Dinh indiquaient bien que cette province était attaquée.

Mais, c'est surtout à Qui-Nhon où nous entrâmes vers quatre heures du soir que le spectacle était le plus horrible. Lang-Song et plusieurs chrétientés des environs étaient en feu, et la plage de Qui-Nhon était couverte de chrétiens qui avaient pu fuir devant les lettrés. Mgr Van Camelbeke et plusieurs confrères étaient au consulat. Oh ! quelle douleur de nous rencontrer dans des circonstances si navrantes ! Tout était perdu : c'en était fait de notre chère et belle mission du Binh-Dih. De tout mon district qui comptait près de 3,000 chrétiens, il y en a de sauvés à peine une centaine.

Nous reçûmes l'ordre de nous embarquer pour Saïgon, les PP. Dourisboure, Chambost, Lacassagne, Walfort et moi pour acheter du riz et des objets de première nécessité. Après avoir passé huit jours à Saïgon, je revins seul à Qui-Nhon avec le convoi de riz. Il était temps, car les 7 ou 8,000 chrétiens réfugiés à Qui-Nhon en étaient à leurs derniers grains.

Quand j'arrivai, Monseigneur et les confrères avaient déjà affrété le *Marie*, bateau allemand, pour transporter à Saïgon un millier de chrétiens ; le *Vivier* se disposait à partir pour les accompagner. J'arrivai le mercredi 19 août ; on n'avait aucune nouvelle des provinces du sud. Le Phu-Yen avait

été attaqué, il n'y avait pas de doute ; mais nous ignorions encore ce qui se passait au Khanh-hoa et au Binh-thuan.

Le lendemain, jeudi soir, une petite barque arrive du Khanh-hoa portant des lettres des PP. Auger et Guitton, datées du 17 août. Les massacres et les incendies n'y avaient pas encore commencé ; mais ils ne devaient pas tarder à avoir lieu. Le prêtre indigène et les chrétiens de Ninh-hoa s'étaient enfuis sur les montagnes, et à Nha-trang les chrétiens commençaient aussi à s'enfuir. Monseigneur supplia le commandant du *Lion* d'aller au Khanh-hoa pour sauver les confrères et les chrétiens de cette province ; mais le *Lion* n'osa sans doute et il resta stationnaire à Qui-Nhon, comme il y est toujours resté depuis le 5 août.

Le samedi 22 août entra à Qui-Nhon le petit bateau allemand *la Gerda*. Nous l'affrêtâmes aussitôt pour aller sur les côtes du sud sauver s'il était possible des missionnaires et des chrétiens. Comme je connais le Khanh-hoa, Monseigneur me chargea de cette mission avec un prêtre indigène qui connaissait le Binh-thuan.

Nous partîmes de Qui-Nhon, le dimanche 23 août, au point du jour, et le soir du même jour nous jetâmes l'ancre devant le fort de Nha-trang. Monseigneur nous avait donné un petit canon, car à bord il n'y en avait pas ; on commença par en tirer six coups ; ce qui répandit la frayeur parmi les païens. Mais qu'étaient donc devenus les chrétiens ? Je n'en vis pas paraître un seul toute la nuit ni le lendemain matin. Je crus que cétait fini.

Je fis mettre une chaloupe à la mer pour débarquer. Nous ne rencontrâmes que des païens qui ne firent à toutes nos questions que des réponses évasives. Enfin un vieillard nous dit franchement que le jour du massacre des chrétiens était fixé au lendemain ou surlendemain. Il ne savait où étaient les missionnaires. Je pris alors le parti de me rendre à une maison de chrétiens située au haut du village du port. C'était dangereux, car il fallait passer entre deux forts. Mais nous étions cinq, armés jusqu'aux dents : deux Allemands, deux Français et un prêtre annamite ; le chancelier de Qui-Nhon avait tenu à m'accompagner et me rendit tout le temps les plus grands services.

Tout le monde fuyait devant nous et nous arrivâmes à cette maison sans encombre. Nous apprîmes que les missionnaires avaient pu fuir dans une barque deux jours auparavant, et que les chrétiens commençaient à gagner les montagnes. J'envoie immédiatement prévenir toutes les chrétientés de Nha-trang, que pendant la nuit je transporterai à mon bord tous les chrétiens qui se seront réfugiés sur la grève de Dong-De située derrière le port. Cela fait, nous revenons en toute hâte vers notre chaloupe pour regagner le bateau. Notre excursion avait duré trois heures, car nous avions été obligés de mouiller assez loin de terre.

Dans l'après-midi, vers deux heures, nous aperçûmes une barque se détacher d'une île à côté et se diriger vers nous. Elle approchait lentement et presque avec méfiance. Que venait-elle faire? Sont-ce des chrétiens, sont-ce des païens? Dans cette île pourtant, dis-je, il n'y a point de chrétiens. La barque approche toujours : elle était pleine de monde. Enfin j'ôte mon chapeau pour la saluer. Aussitôt, dans la barque, deux grands chapeaux se lèvent, et je rcconnus mes deux confrères, le P. Auger et le P. Guitton. Jugez de notre joie au milieu de tant de tristesse.

Le soir, avec une lunette d'approche, on apercevait déjà plusieurs chrétiens sur la grève, lieu de rendez-vous. Nous fûmes obligés de réquisitionner des barques païennes pour opérer le sauvetage. Durant toute la nuit six barques allaient du bateau à la grève et de la grève au bateau pour y transporter nos chrétiens. Au point du jour il n'en restait plus un : tous avaient été amenés à bord. Les Allemands nous prêtèrent dans cette circonstance le plus généreux concours. Combien de chrétiens avions-nous sauvés? Près de sept cents. Nous levâmes l'ancre immédiatement et nous nous dirigeâmes vers Saïgon où nous n'arrivâmes que deux jours après.

Mgr Colombert, en apprenant que les chrétiens de Binh-thuan et du Khanh-hoa n'étaient pas encore massacrés, s'ingénia pour trouver un second bateau qui irait au Binh-thuan, tandis que la *Gerda*, après avoir déposé son monde à Saïgon, retournerait au Khanh-hoa.

L'*Aréthuse* ne devait partir pour le Tong-King que dans quatre jours ; on nous la prêta.

Nous nous divisâmes donc. Le P. Auger avec quelques chrétiens et le P. Hamon de Saïgon pour servir d'interprète devaient monter la *Gerda* et retourner au Khanh-hoa, tandis que le P. Guitton, le prêtre indigène et moi, nous devions aller au Binh-thuan avec l'*Aréthuse*. Je n'ai pas encore de nouvelles de la *Gerda*, mais l'expédition de l'*Aréthuse* manqua complètement. Le P. Guitton et le prêtre indigène allèrent pendant la nuit jusqu'à la maison du P. Villaume qui était déjà parti depuis quatre jours pour gagner Saïgon par les montagnes des sauvages. Les chrétiens s'étaient enfuis sur les montagnes : cependant si l'*Aréthuse* avait pu mettre à notre disposition encore un jour et une nuit, nous aurions pu sauver au Binh-thuan un grand nombre de chrétiens.

Je suis à Saïgon depuis dimanche dernier et j'y reste pour prendre un peu de repos. Il est question de transporter ici tous les chrétiens de Qui-Nhon. Nous aurons après à les rapatrier. Ce ne sera pas facile. Priez pour moi et pour tous, et faites prier pour nous.

Saïgon, le 4 septembre.

Je finissais hier ma lettre quand j'appris que la *Gerda* entrait au port et transportait mille chrétiens de Qui-Nhon. Elle n'a pu sauver personne au Khanh-hoa. La maison chrétienne où j'étais entré quelques jours auparavant n'existait plus : elle avait été brûlée. Tout le Khanh-hoa a subi le même sort que les autres provinces.

Je viens d'apprendre que le Quang-Nam resté jusqu'ici intact a été attaqué. Les PP. Bruyère et Maillard font leur possible pour protéger vers Tourane la retraite des chrétiens... Je repars demain matin pour Qui-Nhon...

COCHINCHINE.

Journal de Mgr Caspar, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, du 7 *au* 13 *septembre* 1885.

La vaste conspiration des lettrés contre les chrétiens a semé les désastres dans les provinces de la mission de Cochinchine orientale ; aujourd'hui 6 septembre, elle s'an-

nonce furieuse dans le Quàng-tri. Le P. Mathey, séjournant près du chef-lieu de cette province, envoie à cette même date un billet conçu en ces termes :

" La citadelle du chef-lieu est prise par les lettrés, notre position est des plus critiques. Pouvez-vous faire quelque chose pour nous? Si nous ne devons plus nous rencontrer en ce monde, adieu! j'ai fait mon sacrifice."

Ce billet était écrit dans l'après-midi ; à la tombée du jour, la chrétienté où se trouve ce cher confrère était cernée par les païens des villages d'alentour. Toutes les autres chrétientés de la province ont dû pareillement être isolées les unes des autres par l'investissement. Cette première précaution prise par les lettrés, les assaillants devaient attendre le signal pour tout incendier et tout massacrer. La nuit tombée, alors que cet ordre cruel n'était pas encore parvenu, le P. Mathey, après avoir donné une dernière absolution à ses chrétiens, voulut faire une reconnaissance ou peut-être une trouée à travers la ligne des envahisseurs ; mais il fut pris, croit-on, avec tous ceux qui l'accompagnaient. Là s'arrêtent pour aujourd'hui les nouvelles qui concernent le district avoisinant le chef-lieu de la province.

Le 7 septembre, veille de la Nativité de la Sainte Vierge, j'apprends que les chemins sont interceptés. Les nouvelles précédentes se confirment et font craindre le dénouement le plus désastreux qu'il soit possible d'imaginer.

Le 8 septembre, m'arrivent quelques fuyards échappés aux yeux vigilants de leurs ennemis, et qui m'affirment tous l'incendie et le massacre du district. L'un d'eux a vu de ses propres yeux les odieux persécuteurs rejeter dans les flammes les femmes et les enfants qui venaient d'en sortir. Les lueurs sinistres qui, au dire des fuyards, bordaient l'horizon dans la nuit du 7 au 8 septembre, font redouter que toutes les chrétientés aient été anéanties.

C'est une extermination complète que le démon veut réaliser par la fureur des lettrés. La trame est ourdie depuis longtemps. La prise de Hué n'a fait qu'accélérer l'exécution des plans conçus. Rien de bien sévère n'avait été arrêté contre les nombreux fauteurs des massacres de décembre 1883 ; ils se trouvent presque au grand complet après leur

première campagne contre les chrétiens. Quoi d'étrange après cela, s'ils se sont enhardis à en entreprendre une seconde et à se promettre un succès aussi entier contre le nom chrétien que leur rage peut le leur dicter. C'est une guerre à mort que l'enfer entreprend contre l'Église dans ce pays, et il faut, je crois, remonter bien loin dans l'histoire des persécutions pour trouver un déploiement de férocité aussi vaste et un nombre de victimes aussi grand que celui que marque le désastre de la mission de Cochinchine orientale, et celui dont nous sommes menacés ou plutôt déjà atteints. Si les bruits se confirment, nous avons cinq mille chrétiens, victimes de l'odieux complot tramé par les suppôts de Satan.

9 *septembre.*

Le Père Mathey nous revient sain et sauf après avoir franchi monts et vaux. Il annonce que, le lendemain de sa fuite, il avait vu les flammes dévorer ses chrétientés et que partout les massacres devaient avoir eu lieu.

11 *septembre.*

Le P. Bonnand nous écrit que les lettrés, avec leurs adhérents au nombre de plusieurs milliers, se mettent en mesure de fondre sur ses chrétientés. Le district de ce confrère est à vingt kilomètres de Hué, et, quoique les rebelles aient vu passer la colonne que le général de Courcy envoyait, le 8, reprendre la citadelle du Quàng-tri, ils n'en sont, paraît-il, que plus exaspérés et plus déterminés à anéantir tous nos villages. Ce même jour nous arrivent des détails navrants sur les massacres qui ont eu lieu au Quàng-tri. Tout aurait été mis à feu et à sang. Trois prêtres indigènes auraient été tués avec les raffinements d'une cruauté que la plume se refuse à dépeindre. Nulle pitié pour l'âge ou pour le sexe, et les cadavres, après avoir été traités de la manière la plus horrible, auraient été livrés aux flammes qui dévastaient tous les alentours.

Le nord de cette province où se trouve le petit séminaire est pour le moment en pleine agitation, et je redoute que de désolantes nouvelles ne viennent confirmer les premiers

bruits de désastres qui parviennent aujourd'hui. C'est un soulèvement général de la population ameutée et conduite par les lettrés contre toutes nos chrétientés.

12 *septembre.*

Les bruits deviennent de plus en plus alarmants, et je vais tout à l'heure me trouver assez autorisé pour dire que nos malheurs dépassent tout ce que l'imagination peut supposer. L'agitation fermente partout et aujourd'hui elle s'étend jusque sous les murs de la citadelle de Hué. Il nous arrive des fuyards de partout et à chaque instant; ils sont porteurs des plus désolantes nouvelles. Tous les districts du Quàng-tri sont anéantis, paraît-il. Un jeune homme échappé au massacre dit avoir vu massacrer trois prêtres indigènes. Je suis encore sans nouvelles au sujet des confrères. Quatre chrétientés situées à douze ou quinze kilomètres de Hué viennent d'arriver et nous demandent un logement et de la nourriture. Le chiffre des réfugiés est actuellement de mille personnes.

13 *septembre.*

Nous n'avons pas encore de nouvelles certaines des désastres qui ont eu lieu, mais nous présumons que nos trois districts du Dinh-Càt, Bai-Trôi et Dât-do, comprenant soixante-cinq chrétientés, un séminaire et trois couvents de religieuses, auront été complètement dévastés, et la presque totalité des chrétiens, victimes de la fureur des lettrés, ce qui ferait de dix à quinze mille personnes massacrées. Je ne puis encore l'affirmer, mais je crains d'être plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

UN ÉPISODE DE LA PERSÉCUTION

DANS LA

COCHINCHINE ORIENTALE.

Lettre de M. Guitton, missionnaire, à M. Pernot, directeur au séminaire des Missions-Etrangères de Paris.

Saïgon, le 6 septembre 1885.

Vous connaissez déjà les terribles évènements dont notre pauvre Cochinchine orientale vient d'être le théâtre; mais je suis sûr que vous seriez heureux d'avoir des détails sur ce qui concerne chaque district, aussi je vais vous raconter en quelques mots ce qui regarde ma station du *Thành-Hoà.*

Comprise entre le cap *Varéla* et le faux cap du même nom, la province du *Thành-Hoà* va se perdre dans les montagnes du Laos. C'est un pays situé dans un site magnifique, mais malheureusement plus beau que riche, car il a peine à nourir une population de 60,000 hommes pauvres et paresseux. J'y arrivai le 15 mars et m'y livrai aussitôt à l'étude de la langue annamite. Vers la fin de juin, je commençais l'administration de mes chrétiens au nombre de 3,000, de concert avec le P. Auger, qui devait me céder le district au mois d'août. Tout alla bien jusqu'au mois de juillet. J'avais au moins vingt-cinq catéchumènes dont onze seulement furent baptisés, les autres ayant été dispersés par la persécution qui éclata au moment où j'allais les instruire. J'étais content de ce chiffre pour ma première année, mais le démon ne l'était pas.

Le 20 juillet, arrive la triste nouvelle que trois confrères ont été massacrés au *Tu-Ngia* avec 7,000 chrétiens ; à partir de ce jour les païens ne connaissent plus de limites dans leurs exactions. Le grand mandarin de la province livre toutes les armes de la citadelle aux insurgés qui s'organisent pour ne laisser échapper personne. Cependant, l'heure du massacre général n'est pas encore venue.

Le 25, un prêtre annamite qui me servait de vicaire, arrive

de *Qui-Nhon*, confirme ce que j'avais appris antérieurement, et de plus m'annonce que toutes les provinces du nord sont soulevées, que des lettrés ont commencé leur œuvre satanique. Dès lors, mes chrétiens affolés s'enfuient sur les montagnes pour échapper à une mort inévitable. Tous les sentiers des villages sont gardés avec soin ; toute communication, toute correspondance avec mes confrères devient impossible ; et défense est faite à tout païen de sauver les chrétiens et leurs biens.

Chaque nuit, les sous-préfets parcourent les villages chrétiens, et surtout ceux où se trouvent les Pères qu'ils gardent à vue. Les grands mandarins cependant, ne voulant pas paraître trop ouvertement contre nous, sont d'une hypocrisie sans pareille : l'un d'eux même, allait jusqu'à nous dire :

« S'il y a un seul chrétien de tué, je consens à mourir moi-même. »

Ne nous laissant pas tromper par cette phraséologie annamite, nous convînmes, le Père Auger et moi, de nous réunir dans une paroisse du centre pour organiser la défense. Jusqu'au 6 août, nous n'eûmes à déplorer que quelques vols et incendies de maisons. Ce jour-là, un lettré nous apprit que le *Binh-Dinh* même, qui est sous la protection de la concession française et des soldats français à *Qui-Nhon*, avait été mis à feu et à sang ; que les lettrés descendaient au *Phu-Yên*, où se trouvaient les Pères Chatelet et Iribarne, dernière province qui me séparait de ces vampires. L'heure approchait donc. Je pus toutefois circuler jusqu'au 10 août pour administrer les vieillards malades qui n'avaient pu fuir : on me montrait, il est vrai, des lances qui toutes devaient avoir l'honneur de me tuer, mais cela n'était pas encore de nature à m'effrayer.

Le 7 août, des chrétiens du P. Guégan, qui s'étaient réfugiés sur les montagnes, descendent chez moi, sans savoir où ils se trouvaient, mais trop fatigués pour aller plus loin.

Le soir du même jour, on vint me dire que mon prêtre annamite avait fui, qu'on avait pillé ses églises et sa maison e tué plusieurs de ses chrétiens. On avait fixé le 11 août pour nous mettre à mort, ce qui n'empêcha pas mon confrère de monter à la citadelle le 11 au matin pour reprocher aux

grands mandarins toutes leurs menées et leur connivence avec les lettrés. Etonnés de son audace et de ses menaces, ils remirent la partie à la nuit du 15 au 16. Nous ne vîmes que le premier maître des lettrés et le maire du canton, qui arrivèrent à notre maison vers onze heures de la nuit pour voir si vraiment nous étions sur la défensive. Ils passèrent au milieu de mes chrétiens que je commandais le fusil sur l'épaule.

Le 15, les lettrés tuèrent un bœuf et un porc dont ils burent le sang, jurant d'être unanimes pour le massacre, et le soir eut lieu un banquet solennel auquel furent invités les chefs. Le deuxième chef, honnête homme, se trouvant avoir la présidence, s'empara de tous leurs diplômes, et partit après leur avoir notifié que jamais il ne participerait à un acte aussi monstrueux. C'est ce brave homme qui nous mit au courant de tous les évènements, et qui plus tard nous avertit de fuir. Les lettrés, furieux contre lui, se décidèrent alors à attendre le signal donné par leurs collègues des provinces supérieures qui ravageaient alors le *Phu-Yên*.

Le 15 août au soir, nous nous séparions, mon confrère et moi, pour aller attendre la mort sur les montagnes au milieu de nos chrétiens ; mais voici que le 22, le lettré dont j'ai déjà parlé, quitte la citadelle à l'ouverture des portes, jette dans les fossés ses beaux habits bleus, et vient, en mendiant, avertir mon confrère qu'on en voulait surtout aux deux Pères, et que, si nous fuyions, on ne massacrerait peut-être pas nos chrétiens. Il nous fallait une raison semblable pour nous déterminer à abandonner nos chères ouailles.

A la nuit mon confrère arrivait dans ma maison, et à minuit, nous traversions le fleuve au moment où cent vingt lettrés descendaient chez moi. Pour ne pas être aperçus nous dûmes contourner une montagne afin de prendre sur une plage déserte une barque de chrétiens, qui était sortie sous prétexte d'aller pêcher. Nous voulions d'abord gagner *Qui-Nhon*, mais notre barque étant trop petite pour tenir la mer, nous dûmes nous contenter de fuir dans les îles. Et encore avons-nous eu bien de la peine à en atteindre une. Nous faillîmes sombrer à deux ou trois reprises, et nous restâmes jusqu'au lendemain trempés jusqu'aux os.

Le dimanche matin, nos catéchistes dûrent pêcher des huitres pour leur déjeuner. L'un d'eux prit même un gros poisson que mangea le Père Auger ; pour moi, je dus m'abstenir de toute nourriture et cela deux jours et deux nuits. Bientôt nous nous aperçumes que nous étions poursuivis ; furieux de ne nous avoir pas trouvés, les bandits pillèrent et brûlèrent ma maison, mais comme c'était surtout à nous-mêmes qu'on en voulait, ordre fut donné de nous traquer sur les montagnes ; toutes les barques du port furent réquisitionnées et lancées à notre recherche avec promesse de récompense pour ceux qui nous amèneraient morts ou vifs.

Le dimanche soir même, nous fûmes atteints par deux barques annamites, mais intimidés par nos fusils, et ne se croyant pas en force pour nous faire prisonnier ou pour nous tuer, les brigands se contentèrent de dix-huit ligatures. Cependant il fallait dépister les autres bandits; nous nous décidâmes donc à chercher une plus grande barque et à gagner *Qui-Nhon.* Nous voyageâmes toute la journée et toute la nuit, et ce ne fut que le lundi vers dix heures que nous en trouvâmes une, mais le pilote refusa de nous prendre. Cet homme après d'assez longs pourparlers, nous dit, comme pour se moquer de nous :

"Mais vous n'avez pas besoin de monter dans ma barque pour vous sauver ; il y a là dans le port un navire européen qui vous protégera."

Personne ne crut à sa parole, et cependant, en regagnant les montagnes où nous devions passer la nuit, nous regardons entre les îles pour voir si, contre tout espoir, il n'aurait pas dit vrai.. A deux heures, nous perdions courage, et, depuis quelque temps déjà, nous étions couchés au fond de notre barque, lorsqu'un catéchiste s'écria :

"Pères, je crois voir un navire noir à peu près à l'endroit où nous avons pris la mer l'autre jour."

Une seconde après, nous l'avions aperçu de nos propres yeux, et nous nous dirigions sur lui, sans connaître sa nationalité, car il ne portait pas de drapeau. Quelle ne furent pas notre surprise et notre joie, lorsqu'à deux cents pas de son bord, un chapeau s'agite, et nous entendons crier en bon français :

"Eh ! dépêchez-vous donc."

Le Père Auger reconnaît aussitôt le Père Geffroy qui avait occupé ce district il y a huit ans. Arrivés à bord, contents d'être sauvés, nous nous informâmes des autres confrères et de leurs districts. Quelles nouvelles!! Les Pères Poirier, Garin, Guégan, Martin, Macé, Barrat, Chatelet, Dupont, ainsi que beaucoup de prêtres annamites étaient tués avec 30,000 chrétiens. Nous-mêmes étions regardés comme morts, lorsque le 20, Monseigneur reçut une lettre que j'avais remise le 18 à un barquier païen. Le prélat frêta aussitôt un navire allemand en rade à *Qui-Nhon* pour nous sauver, si la chose était encore possible.

Toute la nuit, nous embarquâmes des chrétiens réfugiés sur les montagnes qui bordent la mer. Pour cette besogne nous avions réquisitionné des barques païennes; pour moi, j'en commandais une, montée par six païens que je faisais travailler en leur montrant mon revolver. Nous ne pûmes sauver que 700 chrétiens, 2,300 restaient encore sur les montagnes, destinés, hélas! à être massacrés par les païens ou à mourir de faim ou sous la dent des bêtes sauvages!

Vous le voyez. Ce sont des allemands, ce sont des protestants qui sont venus nous sauver, nous français, nous missionnaires catholiques!.....

Je conduisis mes chrétiens à *Saïgon*, où Français et Annamites furent émus de pitié, et donnèrent d'assez abondantes aumônes.

Ce même jour 27 août, je repartais pour sauver le Père Villaume au *Binh-Thuân*. Je dus descendre à terre à minuit, avec deux annamites seulement, et voyager pendant deux heures et demie pour arriver à la maison du Père: je la trouvai gardée par des païens. Le Père avait fui le 24 avec ses chrétiens. Je ne rencontrai qu'un catéchiste et six néophytes, ainsi que les religieuses; je ne pus les délivrer, les païens étaient trop nombreux!

A mon arrivée, on commença à tout brûler, et quand je voulus partir, j'étais cerné. Je forçai une patrouille composée seulement de quatre hommes, mais je fus poursuivis pendant plus de deux heures jusqu'à la mer. De temps en temps, je faisais arrêter les bandits en les mettant en joue. Traversant les rivières et les salines, j'arrivai à cinq heures sur le

rivage, mais nous étions cernés de tous côtés, et nous étions à 3 kilomètres du lieu de débarquement. Je fis alors monter mes gens dans une petite barque que je trainai moi-même, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine ; une fois dans la barque, je quittais de temps en temps la rame pour prendre le fusil et repousser mes agresseurs qui eux aussi accouraient en barque, puis je déposais le fusil pour reprendre la rame, et cela pendant une heure. Peu à peu le nombre des barques diminua ; bientôt il n'y en eut plus que trois dont l'une venait perpendiculairement sur la mienne ; mais je voyais le bateau français. Je tirai trois coups pour me faire reconnaître, aussitôt deux des barques lancées à ma poursuite s'arrêtèrent. La troisième était trop avancée pour reculer, je fis mettre en joue par mes deux Annamites qui la montaient et leur commandai de carguer les voiles. A leur grand étonnement, je sautai à son bord, y fis passer mes gens ; j'abandonnai ma première barque, et me fis conduire sur le bateau français.

J'arrivai brisé de fatigue, et les jambes crispées par le froid.

Voici mon histoire et les péripéties de ma fuite ; j'aurais dû périr bien des fois, si j'en avais été digne.

Et maintenant, je suis à *Saïgon* avec le Père Vivier et 2,700 chrétiens (5,000 environ sont encore à la Concession de *Qui-Nhon*). Nous avons déjà acheté pour 6,000 piastres de riz ; et vous savez que pour une mission qui a tout perdu, même ses missionnaires, ce n'est pas chose facile que de payer cette somme. Mais je connais votre cœur et je sais d'avance que vous ne négligerez rien pour nous venir en aide.

D'après une lettre particulière qui nous arrive au dernier moment, les massacres continueraient toujours au-delà d'un certain rayon protégé par la citadelle de Binh-Dinh ; un missionnaire aurait été tué avec une cruauté inouïe. Sa tête aurait été plantée et exposée sur un arbre et son corps aurait été écorché, coupé en morceaux et brûlé sur la route. Nous attendons la confirmation de ces nouvelles horreurs, et nous adressons une prière à nos lecteurs en faveur des pauvres survivants de tant de massacres.

COCHINCHINE.

Saïgon, le 17 octobre 1885.

Nous venons d'apprendre la nouvelle certaine du massacre du P. Châtelet et de trois prêtres indigènes, le 26 août dernier.

D'un autre côté, des lettres de Hué annoncent que : sept mille chrétiens et huit prêtres indigènes ont été massacrés entre Hué et Dong-Son dans la province de Quang-Tri.

Les PP. Dangelzer, Girard et Closset ont été débloqués par une colonne de soldats français, après avoir soutenu un siège rigoureux. Réfugiés avec trois mille chrétiens dans une enceinte de deux cents mètres de côté, ils ont résisté pendant trois semaines à toutes les attaques de milliers de rebelles bien armés.

Une expédition organisée par les chrétiens de Qui-Nhon et soutenue par la présence du P. Auger, a tenté un heureux coup de main au Phu-Yên, où un millier de chrétiens se défendaient courageusement, depuis deux mois, sur le plateau de Trà-Kê. La petite colonne chrétienne a pu délivrer ses frères et, après dix jours, les ramener à Qui-Nhon, avec six canons pris sur l'ennemi. Beaucoup d'entre eux sont mutilés par des coups de lances ou des coups de sabre.

Où donc s'arrêteront ces massacres lamentables, car l'audace des lettrés encouragés par le succès fait redouter l'anéantissement complet de la mission de Hué comme de celle du Binh-Dinh, et peut-être aussi du Tong-King !

Lettre de Mgr Caspar aux directeurs du séminaire des Missions Étrangères.

Hué, ce 9 octobre 1885.

Un télégramme adressé à M. Delpech vous sera parvenu depuis longtemps quand cette lettre vous arrivera. Ce que demain nous apportera de nouvelles calamités à subir, Dieu le sait, mais nos appréhensions ne sont rien moins que calmées par les bruits sinistres qui nous arrivent. De toutes

parts on signale une agitation parmi la population soulevée tout entière par la classe intelligente et dirigeante et que les mesures répressives n'ont encore pu apaiser. La province de Quang-Tri, comptant près de soixante-dix chrétientés, est ruinée de fond en comble. Les chrétiens fugitifs ne trouvent d'asile que sous les murs des citadelles où séjournent des troupes françaises, et bientôt peut-être ce voisinage ne les défendra pas contre la rage de leurs ennemis. Un quart d'heure d'attaque pendant la nuit suffira aux rebelles pour exercer leurs ravages avant que les secours aient pu nous arriver. Que Dieu change le cœur de nos cruels persécuteurs ! c'est alors seulement que nous aurons l'espoir de voir conservés ceux que le fer et le feu ont épargnés jusqu'à ce jour.

Plus de sept mille chrétiens ont été massacrés dans la Cochinchine septentrionale. Il en mourra encore plusieurs centaines par suite des privations et des misères qui sont la suite des désastres, ce qui fera bientôt monter le chiffre de nos pertes au tiers du total de la population chrétienne. Plaise à Dieu que les deux autres provinces soient épargnées ! Celle du Quâng-Hinh est menacée dans sa partie sud par les rebelles que la colonne expéditionnaire a refoulés du Quâng-Tri. Celle du Thua-Thiên profite de la proximité des troupes françaises séjournant à la citadelle de Hué et au port de Thuân-Ain. Mais des surprises nocturnes préparées en secret et menées avec promptitude sont encore à craindre pour toutes nos chrétientés et pendant de longs jours. Dieu veuille avoir égard à tout le sang versé par nos sept mille victimes pour nous accorder cette paix si ardemment désirée !

JAPON SEPTENTRIONAL

Audience accordée à Mgr Osouf par S. M. le Mikado.

Au milieu des épreuves qui frappent l'héroïque Société des Missions-Étrangères de Paris, Dieu, toujours miséricordieux, lui ménage une consolation. Cette lettre de M. Midon, provicaire apostolique du Japon septentrional, donne les détails d'un évènement qui peut avoir les plus heureux résultats pour l'avenir de cette Église si longtemps éprouvée.

Yokohama, 14 septembre 1885.

Vous n'ignorez point l'honorable mission que daigna confier au mois de mars dernier, à Mgr Osouf, le Souverain Pontife, désireux d'entrer en relations avec le gouvernement japonais.

Dès son retour à Tôkiô, vers le milieu d'août, le prélat s'empressa de faire les démarches nécessaires, afin d'obtenir l'audience voulue pour la remise d'une lettre de Sa Sainteté à Sa Majesté le Mikado. M. Sienkiewicz, ministre plénipotentiaire de France au Japon, officiellement chargé par le Gouvernement français, sur la demande du Vatican, de prêter son concours à Mgr d'Arsinoë, montra, en cette circonstance, une entente des affaires et un dévouement qui lui font le plus grand honneur.

Après les entrevues préliminaires, usitées en pareil cas, S. Exc. le comte Inouye, ministre des Affaires Etrangères du Gouvernement japonais, vint informer Mgr Osouf que l'audience impériale était fixée au samedi 12 septembre En même temps, le *Journal Officiel* publiait une note annonçant qu'à cette date, l'Empereur recevrait Mgr d'Arsinoë, porteur d'une lettre du Pape de Rome pour Sa Majesté, et que deux voitures de la cour conduiraient au palais les personnes admises à l'audience.

Les choses se sont, en effet, passées d'après ce programme et je viens aujourd'hui vous donner à ce sujet quelques détails.

Samedi dernier, à dix heures, arrivaient à Tsoukiji, résidence de Mgr d'Arsinoë, deux voitures de la cour, dont l'une

ordinairement envoyée aux ministres plénipotentiaires quand ils vont présenter leurs lettres de créance. Sa Grandeur prit place dans la voiture d'honneur avec celui qui vous adresse ces lignes; dans la deuxième, monta M. Brotelande qui accompagnait Monseigneur a titre de secrétaire; M. Vigroux, provicaire était malheureusement retenu par une indisposition bien regrettable en pareil jour.

Nous nous rendîmes à la Légation de France, où Monsieur le Ministre et tout son personnel en uniforme prirent place dans les voitures, escortées par les deux cavaliers de la Légation, et l'on partit pour le palais d'Akasaka.

Nous trouvâmes dans le salon d'attente, S. Exc. le ministre des Affaires Etrangères, en grand uniforme, tout constellé de décorations, S. Exc. le comte Ito, ministre de la Maison de l'Empereur, avec le grand cordon de l'ordre du *Soleil Levant*, plusieurs gentilshommes de la Chambre, l'Introducteur des audiences impériales et le premier interprête de la cour, en habits de cérémonie.

Tous ces hauts fonctionnaires firent à Monseigneur et aux personnes qui l'accompagnaient le plus gracieux accueil, en attendant le moment de l'audience.

A onze heures, les huissiers annoncèrent l'arrivé de l'Empereur, et nous pénétrâmes dans la salle des réceptions: Monsieur le Ministre de France et Mgr Osouf ouvraient la marche, suivis des deux missionnaires et des membres de la Légation. Sa Majesté le Mikado, en habit militaire, relevé par la décoration de son ordre, se tenait debout au fond de la salle,—devant un fauteuil—les mains appuyées sur son épée. Autour de lui, les fonctionnaires signalés précédemment.

Après les trois saluts d'usage renouvelés de la porte à l'endroit où l'on s'arrête devant l'Empereur, M. le Ministre, en quelques mots parfaitement dits, présenta à Sa Majesté Mgr Osouf, porteur d'une lettre de Sa Sainteté Léon XIII. L'interprète fit la traduction voulue, et Mgr d'Arsinoë, prenant la parole, s'adressa en ces termes au Mikado:

" Sire,

" Le Souverain Pontife Léon XIII, connaissant les progrès qui s'accomplissent sous votre règne dans l'empire du

Japon, a désiré se mettre en relations avec Votre Majesté, aussi bien qu'avec les Souverains des autres grandes puissances du monde. Sa Sainteté a donc résolu d'adresser une lettre à Votre Majesté, pour Lui exprimer directement combien Elle apprécie les nobles aspirations de son gouvernement, et Lui témoigner aussi les sentiments particuliers qui L'animent à l'égard de Votre Auguste Personne.

" Le Saint Père a daigné m'appeler à Rome et me charger de porter de sa part cette lettre à Votre Majesté, recourant au bienveillant intermédiaire de Son Excellence Monsieur le Ministre de France, pour m'introduire devant Elle à cet effet.

" En venant m'acquitter de cette très honorable mission, qu'il me soit permis, Sire, d'offrir à Votre Majesté mes plus profonds hommages et de Lui exprimer aussi mes vœux les plus sincèsres pour que tous les progrès, inaugurés par Votre règne, continuent et se développent de plus en plus, à la gloire de Votre Majesté et pour le bonheur de son peuple ! "

Quant l'interprète eut traduit cette adresse, Monseigneur reçut des mains de l'un de ses missionnaires la lettre du Souverain Pontife et la présenta à l'Empereur. La lettre de Sa Sainteté était renfermée dans une enveloppe de soie blanche, aux armes pontificales délicieusement reproduites, et fermée par un cordonnet d'or.

Sa Majesté reçut le pli, le considéra un instant, puis, le passant à un officier, il lut à son tour en japonais, sa réponse. L'interprète la traduisit à Monseigneur en excellent français.

Il m'est impossible de vous donner le texte même de la réponse impériale. En voici les idées principales :

Sa Majesté le Mikado exprima combien il se trouvait honoré de la démarche bienveillante du Souverain Pontife, et chargea Sa Grandeur d'offrir au Pape l'expression de ses remerciements. Il exprima son désir de continuer à marcher dans la voie du progrès, sa volonté d'accorder à ses sujets chrétiens une protection égale à celle dont il favorise tous les autres.

L'audience était terminé. Mgr Osouf présenta à l'Empereur les deux missionnaires de sa suite, et tous se retirèrent avec le cérémonial suivi lors de l'entré.

A peine revenus dans le salon, le comte Inouye exprima de nouveau à Mgr d'Arsinoë combien le gouvernement japonais était honoré de la lettre pontificale. Sa Grandeur, à son tour, témoigna à Son Excellence ses remerciements pour la manière dont on avait bien voulu accueillir le message et le messager de S. S. Léon XIII. Pour se conformer aux usages du pays, on offrit le thé et les accessoires, puis les voitures ramenèrent à la légation et à la mission les personnes qui avaient assisté à l'audience.

Dans l'après-midi, Mgr Osouf fit au Ministre de la Maison de l'empereur la visite d'usage ; puis Sa Grandeur alla remercier M. le Ministre de France de ses bons et gracieux offices en cette occasion.

Tel est le résumé de l'audience, que j'ose appeler l'*événement du 12 septembre*. L'effet moral qui en résultera tournera, Dieu aidant, au bien de la Religion, et par suite au bonheur du pays dont la Providence a daigné nous confier l'évangélisation. Inutile de vous dire combien nos néophytes sont heureux tout ensemble et de la démarche du Saint Père et de l'audience impériale.

Veuillez prier avec nous pour que les vues élevées de S. S. Léon XIII trouvent sur ces îles lointaines jadis si chrétiennes, l'écho désiré, *ut sermo Dei currat.*

ATHABASKA-MACKENSIE.

(Amérique Nord-Ouest)

La vie du missionnaire dans l'Athabaska - MacKensie, par le R. P. Pascal.

Mission de la Nativité, 28 décembre 1885.

Plusieurs d'entre vous m'ont posé maintes fois diverses questions sur ma vie depuis bientôt douze ans dans ces missions lointaines. Je me décide enfin à vous donner quelques détails d'ensemble sur nos occupations et nos travaux de missionnaires dans les provinces du Nord.

Quel est le pays ? Quelle est sa richesse ? Quels sont ses produits et les moyens de subsistance pour les habitants ?.... Voici la réponse en quelques mots.

***

Riche en animaux à épaisses fourrures, objet d'un grand commerce pour les Anglais, le nord de l'Amérique est le plus pauvre de la terre ; car son sol ne peut nourrir les quelques milliers d'habitants qui le foulent. Les récoltes y sont paralysées par les froids rigoureux et longs de l'hiver et par les fraîcheurs des nuits d'été. Une année, la récolte est abondante ; en d'autres années, disette complète. Le gibier au printemps et, en automne, les animaux sauvages et en particulier le renne et l'élan, qui deviennent de plus en plus rares, voilà, avec le secours des animaux domestiques et le poisson, toutes les ressources d'un pays qui n'a de remarquable que son étendue. Un diocèse ordinaire d'Amérique est beaucoup plus grand que la France, et certainement la France entière n'a pas en étendue le tiers de l'Athabaska-Mackensie. L'importation y est très pénible et très coûteuse, vu les distances, et c'est cependant notre seul moyen de sub-

sistance, grâce à l'Œuvre si providentielle de la Propagation de la Foi, qui nous fournit quelques ressources pour acheter et faire venir d'Angleterre les choses de première nécessité. Ces secours, ajoutés aux fruits de nos pénibles labeurs, nous rendent la vie possible, même dans un pays si inclément. De là, nécesité pour nous de nous livrer tour à tour aux travaux du saint ministère et à ceux de la vie matérielle. Nous quittons le bréviaire pour prendre la hache, nous passons de la prédication et du confessionnal aux travaux des champs. Heureux encore ceux qui, comme nous, ont le bonheur d'avoir avec eux quelques bons Frères convers. Mais n'ai-je pas dû passer moi-même sept années à la mission de N.-D.-des-Sept-Douleurs, entièrement seul dans les terribles épreuves d'un complet isolement.

***

Je reviens à notre mission de la Nativité, dont je veux vous parler. Nous avons là des Sœurs de charité, qui tout près de nous tiennent un orphelinat où nous devons instruire, habiller, nourrir et chauffer une vingtaine d'enfants. Outre cette petite communauté, nous avons une quinzaine de familles de Blancs, établies non loin de nous. Les uns parlent le français, d'autres le cris, et quelques-uns l'anglais.

Enfin, la partie la plus considérable de notre troupeau, c'est la tribu des sauvages montagnais, dont la langue est assez difficile à apprendre et plus encore à prononcer. Il est nécessaire pour nous de savoir toutes ces langues, si nous voulons faire du bien à ceux qui nous sont confiés.

Nous avons dans la maison de la Nativité quatre Frères convers très dévoués à la mission. En été, ils sont occupés à la culture de notre petit champ où nous semons pommes de terre, orge et produits de jardinage en petite quantité. Ce sont eux aussi qui vont faucher le foin pour le troupeau. Les prairies sont un peu éloignées, en sorte qu'ils couchent dehors toute la semaine et ne reviennent que le samedi en esquif. En automne, nous nous joignons à eux pour entasser le bois sec qu'ils coupent avant que la neige tombe, et que les bœufs charrieront en hiver ainsi que le foin.

Mais voici venir l'hiver ; les pluies de l'été ont dégradé

nos maisons construites en bois et le crépissage d'argile du dehors et du dedans est à réparer, si l'on veut se garantir de la bise du nord. Il faut donc fermer avec grand soin toutes les fissures et récrépir du haut en bas, si l'on veut habiter des maisons assez chaudes. Nous voilà donc maçons pendant quelques jours avec nos bons Frères. Bientôt les jours sont plus courts et le froid est devenu plus intense. Dès lors, casques, mitaines de poil, capotes et autres vêtements d'hiver sont nécessaires. Arrive enfin le jour de l'an dont je vais vous dire un mot.

***

Ce jour, que nos sauvages nomment, en leur langue, le jour où l'on s'embrasse, est donc connu même dans l'extrême nord de l'Amérique.

Au presbytère, on se donne l'accolade fraternelle et moi, en ma qualité d'économe, j'offre les étrennes qui consistent en quelques morceaux de chocolat. Ces douceurs nous rappellent les petites friandises du jeune temps. On se transporte ensuite chez nos Sœurs, et là, après avoir béni la famille, on distribue des beignets sucrés aux pauvres déshérités, qui trépignent de joie et éclatent en chants de reconnaissance. Dans la journée, nos fidèles sont exacts à nous faire visite.

Le jour de l'an passe plus vite ici qu'ailleurs, car la nuit vient avant quatre heures, et nous laisse dans les ténèbres jusqu'à neuf heures du matin. Chacun reprend alors son travail. Deux de nos Frères, aidés d'un de nos orphelins, partent avec leur traîneau à chiens et vont sur le lac Athabaska dans une île à quelques lieues de la mission. Ils percent la glace, glissent au-dessous leurs filets au moyen d'une longue perche. Ils restent là jusqu'au samedi, ils reviennent entendre la messe le dimanche et apportent en même tem la nourriture de la semaine. Il faut toujours au moir trois cents poissons pesant deux ou trois livres chacun.

Les deux autres Frères travaillent à la maison, répare les portes et les fenêtres, confectionnent des traîneaux po les bœufs et les chiens, prennent soin des bêtes à cornes, ch rient le bois et le foin, etc. Ici, pas de voitures ni de cha

rettes, mais seulement des traîneaux très lourds pour les bœufs et d'autres plus légers pour les chiens. Ces traîneaux sont faits avec deux gros madriers unis par de fortes traverses, ayant au-dessous des plaques de fer recourbées afin que le véhicule glisse facilement sur la neige durcie. Chaque bœuf peut facilement traîner quinze cents livres et faire deux voyages par jour et durant plusieurs mois ; cela vous donne une idée de la quantité de bois nécessaire pour alimenter nuit et jour quatre poêles chez nos Sœurs, deux chez nous au presbytère et un septième le dimanche à l'Eglise.

Dans les loisirs que nous laisse le saint ministère nous coupons ce bois par morceaux selon la grandeur des poêles et l'entassons autour de nos maisons.

A midi, le Frère, qui prend soin des bestiaux, fait sortir le troupeau, et ces pauvres bêtes sensibles au froid rigoureux (30 et 35 degrés, quelquefois même 40 et 45), vont en secouant la tête sur le lac où un trou fait dans la glace ramène l'eau à la surface et leur permet de se désaltérer. Après avoir bu, nos bœufs reviennent à la hâte vers l'étable, laissant à peine au Frère le temps de nettoyer leur place et de donner le foin. Dans ces pays si froids, ces bêtes sont maigres et donnent peu de lait, mais en retour elles sont la richesse de la mission durant les six mois de la belle saison.

***

Mais, nous prêtres, que faisons-nous pendant l'hiver ? Je l'ai déjà dit, nous partageons notre temps entre l'étude, la prière et le travail des mains.

Cependant, nous recevons sonvent même en hiver, la visite de quelques-uns de nos sauvages, accourus du fond des bois pour se procurer soit du thé, soit du tabac, soit de la poudre, etc. Alors ils viennent prier à l'église, se chauffer à la maison. Ils nous donnent des nonvelles de leurs parents et profitent de leur visite pour se confesser. Aux uns nous offrons des chapelets, à d'autres, des scapulaires, etc. Nous leur promettons de prier pour eux et ils s'en retournent fortifiés et consolés par la vue de la *Robe noire*.

***

Bien souvent, même au cœur de l'hiver, on vient nous chercher pour administrer un malade ; aussitôt, un Frère prépare sa traîne à chiens, ces fameux coursiers du nord. On s'informe de la distance et de l'état des chemins. Il est plus facile d'aller sur les lacs et sur la neige durcie par les vents qu'à travers les bois et sur les montagnes où la marche est ralentie par la neige et les embarras de la forêt. On compte ensuite pour combien de jours il nous faut prendre des provisions pour nous et pour nos chiens. Nous disposons sur le traîneau notre lit, qui consiste tout simplement en deux couvertures de laine, des souliers de peaux d'élan, appelés *mocassins*, très commodes pour ces pays, nos mitaines, le casque et la capote de poil. Nous n'avons garde d'oublier de la viande séchée et durcie au feu ou pilée et délayée dans du suif pour former le pémikan. Si nous sommes riches, nous ajoutons un peu de sucre, de la farine et une tablette de chocolat. Gardons-nous d'oublier nos petites chaudières pour faire bouillir la viande et pour le thé. Une assiette, un couteau, un gobelet et surtout deux haches, enfin le poisson pour les chiens et nos raquettes complètent nos préparatifs.

Tout est préparé à la hâte ; les quatre chiens sont aussitôt attachés l'un à la suite de l'autre ; chacun a sa place marquée. Le fouet servira pour fustiger les paresseux, s'il est besoin.

On part. Le sauvage ouvre la marche ; les chiens suivent gaiement, la queue en trompette : le Frère dirige les coursiers de la voix et se tient un peu en arrière. Le missionnaire, enveloppé de son manteau de poil, est sur le traîneau, tantôt assis, tantôt couché. Le plus souvent il marche pour se réchauffer, ou glisse sur les eaux glacées avec ses raquettes.

On avance ainsi sans relâche jusqu'à midi. L'heure du dîner venue, les trois voyageurs disposent chaudières viande sèche et haches. On cherche un endroit où le sapin et le bois sec ne font pas défaut ; puis, tandis que les chiens se reposent sur la neige, l'un de nous prépare une place l'autre coupe des branches de sapin et les étend sur la terre le troisième arrive avec du bois sec. Le feu allumé, chacun

s'asseoit. Hélas ! moins heureux que les Israélites dans le désert, nous n'avons pas un Moïse pour nous donner de l'eau. Il nous faudra faire fondre la neige dans une chaudière sur le feu et, soit dit en passant, cette eau laisse bien à désirer. Le repas commence, on savoure avec appétit les morceaux de viande sèche que l'on dépose sur un linge plus ou moins blanc étendu sur le sapin qui nous sert de siège. Heureux ceux qui ont les dents solides, car le mets du nord, trop semblable à une épaisse semelle de soulier, pourrait vous en faire tomber quelqu'une. Une tasse de thé chaud et bien noir, ce nectar du nord, arrose le repas. On remercie le bon Dieu. Tout est remis en place et le voyage continue.

***

Un peu avant la nuit, on s'arrête pour camper. Cette fois, les chiens dételés et en liberté prennent leurs ébats et se roulent dans la neige. Semblable à peu près à celui de midi, le campement a cela de particulier qu'il doit être assez long. On approche la traîne et l'on fait autour du camp une muraille de branches et de neige, surtout lorsque le vent souffle, pour se mettre à l'abri de ses caresses. On fait une bonne provision de gros bois sec qui pétille et qui nous réchauffera une bonne partie de la nuit. Cependant, les chiens qui entourent le feu témoignent de leur impatience et trouvent que le poisson est long à dégeler, car ils sont affamés. Il faut voir ces pauvres bêtes déchirer à belles dents l'énorme ration qui doit les sustenter jusqu'au lendemain. Leur repas avalé, nos coursiers prennent à pleine gueule la neige qui les entoure, et c'est assez pour les désaltérer ; après cela, ils cherchent un gîte. Vous les voyez gratter la neige au pied d'un arbre, y faire une place et s'y blottir en boule pour y passer la nuit.

***

Les voyageurs commencent alors leur réfection du soir, offrent leur cœur à Dieu, saluent Marie et leur bon ange. Puis chacun se roule dans sa couverture et s'enveloppe tout habillé, étendu sur des branches de sapin coupées avec nos haches et les pieds près du feu. La dureté de la couche paralyse bien un peu le sommeil, mais n'importe, le corps se

fait à tout. L'essentiel est qu'on ne se laisse pas gagner par le froid ; et la fatigue de la marche ne tarde pas à amener un repos bienfaisant. Le plus ennuyeux dans ces campements, c'est lorsque la neige tombe sur vous la nuit. Souvent alors la chaleur du corps la fait fondre et les couvertures sont humides et froides. Pourtant le feu est toujours là, nous l'activons et sa chaleur nous redonne la vie.

***

Le lendemain on recommence comme la veille jusqu'à ce qu'on parvienne à la chrétienté où sont les malades. On a fait ainsi douze à quinze lieues par jour.

Dès notre arrivée tous nos néophytes, heureux de nous revoir, s'empressent autour de nous, nous touchent la main ; c'est le salut des peuplades du nord et même des anglais.

Le chef du camp veut recevoir le prêtre dans sa loge où le repas est préparé. Nos bons indiens nous font goûter de leur chasse. Les mets sont excellents; mais il ne faut pas être délicat, il est utile quelquefois de fermer les yeux; car nos sauvages ne sont pas difficiles et ils croient que nous leur ressemblons.

Le prêtre se hâte ensuite de remplir son ministère auprès des malades qui reçoivent les sacrements avec ferveur. prie pour tous et avec tous, les exhorte et s'en retourne chez lui le cœur rempli de consolations.

Voilà nos occupations et celles de nos Frères depuis l'automne où nos sauvages gagnent les bois, jusqu'au printemps où ils se rapprochent de nous. C'est dans la belle saison seule que nous pouvons les réunir, les instruire, baptiser leurs enfants... Je vous donnerai dans une autre lettre, sur notre vie pendant l'été, des détails qui vous intéresseront.

BV
2815
.Q3
A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL.

(NOUVELLE SERIE)

TRENTE-UNIEME NUMERO, FEVRIER 1887.

SOMMAIRE.

PAGES.

COMPTES-RENDUS DE L'ŒUVRE POUR L'ANNÉE 1886-1887.
I. Archidiocèse de Québec 3
II. Diocèse de Montréal 7
III. Do Trois-Rivières 10
IV. Do Saint-Hyacinthe 11
V. Do Saint-Germain de Rimouski 12
MANDCHOURIE 13
LA PERSÉCUTION DANS L'EXTRÊME ORIENT.—Lettre de Mgr Van Camelbeke à M. Delpech, Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères 15
CHINE.—Lettre de Mgr Chausse, Coadjuteur du Préfet Apostolique du Kouang-Tong 16
COCHINCHINE SEPTENTRIONALE.—Lettre de MM. Girard et Clossel, de la Société des Missions Etrangères de Paris, Missionnaires de la Cochinchine Septentrionale, à Mgr Caspar, Vicaire Apostolique de la même Mission ..... [illegible]
COCHINCHINE.—Lettre de Mgr Caspar, de la Société des Missions Etrangères de Paris, Vicaire Apostolique de la Cochinchine Septentrionale 14
ANNAM.—Extrait d'une lettre de M. A. Tessier, Missionnaire au Tong-King Méridional, à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères 16
COCHINCHINE ORIENTALE.—Derniers détails sur le martyre de M. Chatelet, missionnaire en Cochinchine Orientale.—Extrait de lettres de M. Chambast, Missionnaire 42
COCHINCHINE ORIENTALE.—Sauvetage de 900 Chrétiens 44
SUÉMA.—Ou la petite esclave africaine enterrée vivante 61
VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA-MACKENZIE.—Appel aux âmes généreuses 85
LETTRE DE FRÈRE MARIE, DE BREST ..... [illegible]
LA CUSTODIE FRANCISCAINE DE TERRE-SAINTE 95

MONTRÉAL:

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 39, RUE ST. GABRIEL.

1887

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

a pour objet d'étendre et de propager la foi catholique, d'éclairer de ses divines lumières les peuples infidèles, comme aussi d'établir des missions au milieu d'un grand nombre de catholiques privés des secours de la religion et incapables, à cause de leur pauvreté, de subvenir à l'entretien des prédicateurs de l'Evangile. Les moyens qu'elle propose à ses Associés, pour atteindre le but de son institution, sont des œuvres de piété et de charité, dont voici le détail :

1° Chaque associé doit dire tous les jours un *Pater* et un *Ave Maria*, avec cette courte invocation : *St. François-Xavier, priez pour nous.* Il suffit de diriger, une fois pour toutes, l'intention du *Pater* et de l'*Ave* de la prière du matin ou de celle du soir ;

2° Chaque associé doit donner en aumône un centin par semaine.

Les avantages et les priviléges attachés à cette Association par les Souverains Pontifes, sont :

Pour l'Archidiocèse de Québec et le Diocèse de Chicoutimi.

1° Indulgence plénière, le 3 mai, anniversaire de la fondation de l'Œuvre, et, le 3 décembre, fête patronale de l'Association, ou un jour dans l'Octave de ces deux fêtes ;

2° Indulgence plénière, deux jours de chaque mois, au choix des Associés ;

3° Indulgence plénière, le jour de l'Annonciation et celui de l'Assomption, ou un jour de leur Octave ;

4° Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où se célébrera une commémoration générale de tous les Associés défunts ;

5° Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où une série quelconque d'Associés célébrera la commémoration des défunts ayant appartenu au Conseil, à la Division ou à la Diaine dont ils font partie. Pour gagner ces indulgences plénières, il faut s'approcher des Sacrements, visiter l'église de l'Œuvre, ou, si elle n'en a pas, sa propre église paroissiale, et y prier selon les intentions du Souverain Pontife. Les enfants qui n'ont pas fait leur première Communion peuvent aussi les gagner en accomplissant une autre œuvre méritoire, imposée par leurs confesseurs ;

6° Indulgence plénière, à l'article de la mort, pour tout Associé qui invoque au moins de cœur, s'il ne le peut de bouche, le saint nom de Jésus ;

7° Indulgence de trois cents jours chaque fois qu'un Associé assiste, au moins contrit de cœur, au Trésus que

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL.

(NOUVELLE SERIE)

TRENTE-UNIEME NUMERO

FEVRIER 1887.

MONTRÉAL:

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30, RUE ST. GABRIEL

1887

Permis d'imprimer :

† Edouard-Chs., Archevêque de Montréal.

Lib. v.
[illegible]
11-26-30
23048

COMPTES-RENDUS.

ARCHIDIOCÈSE DE QUEBEC.

État des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidiocèse de Québec pour l'année 1886.

50ème année.

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique de Québec [y compris $22.76 cont. de l'Ecole des Frères]	$247.12
Notre-Dame de la Garde	6.00
Archevêché	10.00
Grand Séminaire	17.77
Petit Séminaire	
Hôtel Dieu	30.15
Dames Ursulines	31.25
Hôpital-Général	43.00
Sœurs de la Charité	8.52
Porté	$393.81
Rapporté	$393.81
Sœurs du Bon Pasteur	8.00
Saint Patrice	50.00
St Laurent du Havre	5.00
Faubourg St Jean	172.34
St Roch	544.67
St Sauveur [y compris $160.00 cont. de l'Ecole des Frères]	523.00
Asile des Aliénés	58.27
Porté	$1755.09

CAMPAGNES.

Rapporté	$1755.09
Adrien St	4.00
Agapit St	22 50
Agathe Ste	29.73
Alban St	14.25
Alexandre St	18.50
Ambroise St	79.00
Anastasie Ste	3.25
Ancienne Lorrette	140.00
André St	32.45
Ange Gardien	48.00
Anges SS de la Bauce	6.00
Anne Ste de Beaupré	33.20
Anne Ste de la Pocatière	136·00
Anselme St	50.00
Antoine St	26.00
Antonin St	17.80
Apollinaire St	19.00
Aubert St	11.05
Augustin St	241.89
Basile St	15.00
Beaumont	31.25
Beauport	221.70
Porté	$2955.66
Rapporté	$2955.66
Bernard St	30·60
Berthier	5.50
Buckland	9.05
Cajetan St	
Calixte St	71.00
Cap-Santé	27.10
Cap St Ignace	90.00
Casimir St	50.00
Catherine Ste	
Charles St	57.80
Charlesbourg	62.15
Chateau Richer	31.50
Claire Ste	4.79
Collège de Lévis	7.74
Collège de Ste Anne	10.00
Côme St	6.42
Croix Ste	100.43
Couvent de J.-M., Sillery	7.00
Cyrille St	4.00
David St	7.30
Denis St	70.30
Deschambault	72.34
Porté	$3680.71

Rapporté	$3680.71
Ecureuils	20.00
Edouard St de Frampton	12.30
Edouard St de Lotbinière	11.90
Eleuthère St	5.00
Elzéar St	21.00
Emmélie Ste	9.80
Ephrem St	
Etienne St	4.75
Eugène St	8.50
Evariste St	21.00
Famille Ste	30.00
Félix St du Cap-Rouge	16.42
Ferdinand St	14.00
Ferréol St	16.00
Flavien St	30.70
Foye Ste	48.00
François St de Beauce	16.00
François St I. O	35.60
François St du sud	44.60
Frédéric St	40.55
Georges St	20.00
Germaine Ste	3.75
Gervais St	63.00
Giles St	3.00
Grondines	94.00
Hélène Ste	30.00
Hénédine Ste	17.56
Henri St	77.37
Honoré St	7.92
Inverness	25.20
Isidore St	38.00
Ile-aux-Grues	66.12
Islet	110.28
Jean-Chrysostôme St	14.67
Jean St Deschaillons	34.28
Jean St I. O	201.00
Jean St Port-Joly	100.00
Jeanne Ste	40.40
Joachim St	49.70
Joseph St de Beauce	81 00
Joseph St de Lévis	69.00
Julie Ste	22.09
Justine Ste	1.75
Kamouraska	35.00
Lambert St	18.00
Lambton	12.00
Laurent St	80.00
Laval et Lac Beauport	4.75
Lazare St	25.62
Porté	$5432.29

Rapporté	$5432.29
Léon St de Standon	3.00
Lévis N. D	286.87
Lotbinière	30.00
Louise Ste	15.00
Magloire St	6.50
Malachie St	3.00
Marguerite Ste	4.00
Marie Ste	51.60
Martin St	6.50
Michel St	85.75
Mont-Carmel	5.00
Narcisse St	6.20
Nicholas St	52.42
N. D. de Montauban	6.40
N. D. du Portage	23.56
Onésime St	2.00
Pacôme St	10.00
Pamphile St	5.00
Paschal St	31.00
Patrice St de Beaurivage	5.25
Paul St de Montminy	7.05
Perpétue Ste	3.20
Pétronille Ste	28.00
Philippe St de Neri	4.40
Philomène Ste	13.00
Pierre St de Broughton	33.70
Pierre St I. O	146.95
Pierre St du sud	20.50
Pointe-aux-Trembles	67.30
Portneuf	36.40
Raphaël St	11.35
Raymond St	44.66
Rivière-du-Loup	58.95
Rivière-Ouelle	15.50
Roch St des Aulnaies	39.08
Romuald St	34.35
Sacré-Cœur de Jésus	15.70
Sacré-Cœur de Marie	11.50
Sébastien St	
Séverin St	2.00
Sillery	46.82
Sophie Ste	7.40
Stoneham	2.10
Sylvestre St	31.00
Thomas St	109.00
Tite St	2.55
Ubalde St	4.00
Valcartier	2.00
Valier St	70.00
Victor St	10.00
Montant des contributions	$6949.74

Montant des contributions	$6949.74
Intérêt et dons	166.88
Balance snr les allocations de l'an dernier	33.14
Legs de Sieur Ferdinand Blouin de St-Jean I. O	100.00
Legs de Demoiselle H. Létourneau de St-Pierre du Sud	50.00
Legs de Dame Veuve J.-B. Boucher de l'Islet	50.00
Total de la Recette	$7349.76

Etats des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Québec, pour l'année commençant le 1*er octobre* 1886 *et finissant le* 1*er octobre* 1887.

Somme mise à la disposition de S. E. le Cardinal	$ 300.00
Donné à Mgr de Chicoutimi	1000.00
" à Mgr Lorrain [Missions du St-Maurice]	400.00
" à Mgr Bossé [Missions des Naskapis]	600.00
Annales	400.00
Pour vases sacrés et ornements	794.70
Mission de Saint-Alphonse	100.00
" de Saint-Martin	100.00
" de Sainte-Perpétue	100.06
" de St-Pierre-Baptiste	50.00
" de Sainte-Rose de Watford	150.00
" de Saint-Prosper	200.00
Missionnaire de St-Adolphe et de Stoneham	220.00
" de St-Adrien	50.00
" d'Adstock	25.00
" de St-Alphonse	100.00
" de St-Cajetan d'Armagh	45.00
" de St-Côme	25.00
" de St-Damase	50.00
" de St-Damien	120.00
" de St-Etienne	25.00
" d'Inverness et Leeds	250.00
" de Ste-Justine et de Ste-Rose	250.00
" de Laval et du lac Beauport	250.00
" de St-Magloire	160.00
" de St-Marcel et de Ste-Apolline	200.00
" de St-Martin	250.00
" de St-Nérée	120.00
" de Notre-Dame de Lourdes	150.00
" de St-Paul de Montminy	100.00
" de Ste-Perpétue et de St-Benoit	250.00
" de St-Philémon	100.00
" de St-Samuel et de St-Ludger	50.00
" du Sault-au-cochon	25.00
" du Sacré-Cœur de Marie	15.00
" de St-Séverin	75.00
" de St-Ubalde	100.00
" de Valcartier et de Tewkesbury	150.00
Total des allocations	$7349.76

RÉSUMÉ.

Recettes de 1886	$7349.76
En caisse de l'an dernier	5000.00
Total	$12349.76
Somme allouée pour 1886-87	7349.76
Reste en caisse	$5000.00

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.

1886.

Diocèse de Québec		$938.81
" de Montréal		529.25
" d'Ottawa		292.00
" de St-Hyacinthe		195.68
" de Sherbrooke		177.90
" des Trois-Rivières		122.00
" de Rimouski		86.43
" de Chicoutimi		42.00
Vicariat apostolique de Pontiac		45.66
		$2429.73
Donné à Mgr Taché	$607.43	
" " Faraud	607.43	
" " Lorrain	607.43	
" " Bossé	607.44	
	$2429.73	

Collectes pour les Lieux Saints.

1886.

Diocèse de Québec	$989.67
" de Montréal	861.00
" de Rimouski	507.59
" de Nicolet	272.38
" de St. Hyacinthe	258.32
" d'Ottawa	240.05
" de Sherbrooke	177.11
" des Trois-Rivières	160.00
" de Chicoutimi	63.00
Vicariat apostolique de Pontiac	70.41
	$3599.53

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

État des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Montréal, pour l'année 1886.

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

St Pierre	400.00	Rapporté	1073.31
Notre-Dame	339.00	St. Jean-Baptiste	83.50
Cathédrale	157.31	Notre Dame de Grâce	53.85
Frères des Ecoles chrétiennes..		Hôtel Dieu	45.00
Ecole St. Laurent...38.82		Sacré Cœur	41.00
" St. Jacques...38.06		Ste Anne	30.00
" St. Patrice....12.12		Hochelaga	11.82
	89.00	Grand Séminaire	2.25
St. Jacques	88.00		
Porté	1073.31	Total	1340.73

CAMPAGNES.

L'Epiphanie (2 ans)	189.00	Rapporté	$2270.63
St Barthélemi	160.50	St Ls de Gonzague	24.15
St Rémi	108.00	Lachenaie	23.00
Verchères	102.42	St Eustache	22.00
Longueuil	100.00	Ile Bizard	21.20
Laprairie	97.39	Lavaltrie	20.03
St Constant	96.00	Lanoraie	20.00
Varennes	76.40	Chateauguay	20.00
Berthier	75.00	Les Cèdres	19.60
Ste Rose	73.45	St Thomas	19.20
Lachine	66.25	Joliette	17.50
Sault au Récollet	65.00	Ste Marthe	17.50
St Michel de Napierville	60.50	St Roch (en partie)	17.50
Contrecœur	60.31	Ste Cécile	16.50
Mascouche	59.40	Annonciation du Lac	16.50
Terrebonne	59.03	St Augustin	15.80
St Jacques de l'Achigan	58.00	Coteau du Lac	15.00
St Norbert	56.50	Repentigny	15.00
Ile Dupas	53.50	St Paul l'Ermite	15.00
Ste Geneviève	50.00	Collége de l'Assomption	14.75
Ste Thérèse	48.00	St Jérôme	14.51
Rigaud	45.00	L'Assomption (en partie)	13.50
Pointe-aux-Trembles	40.06	St Edouard	13.25
St Martin	40.00	Ste Julie	12.00
Ste Elizabeth	40.00	Ste Martine	11.00
Couvent de Lachine	36.00	St Clet	10.25
St Lin	35.00	St Laurent	10.25
St Alexis	35.00	Ile Perrot	10.00
St Vincent de Paul (Laval]	31.00	St Esprit	10.00
St Félix de Valois	31.00	St Luc	8.50
St Paul de Joliette	30.00	St Bruno	8.48
St Cuthbert	30.00	Couvent de Longueuil	8 00
St. Jacques le Mineur	28.88	Ste Mélanie	6.80
St. Théodosie	28.79	Ste Dorothée	6.25
Beauharnois	28.05	St Frs de Sales	6.00
St Ambroise	26.70	St Polycarpe [en partie]	6.00
St Jean	26.00	St Urbain	6.00
St Hubert	24.50	St Stanislas	5.65
Porté	2270.63	Porté	$2787.30

Rapporté	2787.30	Rapporté	2817.05
Lacolle	5.50	Chertsey	2.50
Ste Adèle	5.00	Howick	2.50
Sherrington	4.50	St Lazare	2.00
Ste Scholastique	4.50	St Valentin	2.00
St Justine	3.75	Ste Beatrix	1.00
Ste Monique	3.50	Caughnawaga	0.50
Vaudreuil	3 00	St Jean Chrysostôme	0.25
Porté	2817.05	Total	$2827.80

DIVERSES SOURCES.

Legs de feu Rév. T. Dagenais	75.00
" " " J. St-Aubin	50.00
" de Lalumière (St-Hubert)	33.40
" de Julie Deschamps (Notre-Dame)	25.00
Int., loyer, etc	736.00
Total	$919.40

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1886.

Ville et Banlieu	$1340.73
Campagnes	2827.80
Diverses sources	919.40
Grand total	$5087.93

Etat des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Montréal, pour l'année 1886.

Bienheureux Alphonse (Missionnaire)	$ 175.00
Ste-Barbe "	142.10
Ste-Béatrix "	75.00
St-Calixte "	75.00
St-Colomban "	200.00
St-Côme "	125.00
" Eglise	225.00
St-Damien (Missionnaire)	75.00
St-Donat "	200.00
" (Eglise)	100.00
Ste-Agnès de Dundee (Missionnaire)	100.00
Ste-Emmélie "	125.00
" (Eglise)	175.00
Hinchinbrooke (Missionnaire)	160.00
St-Hippolyte "	125.00
" (Presbytère)	200.00
Lachute (Missionnaire)	125.00
Ste-Lucie "	125.00
Ste-Marguerite "	152.50
St-Michel des Saints (Missionnaire)	150.50
" " (Eglise)	150.00
Ormstown [Missionnaire]	100.00
Rawdon "	75.00
Ste-Julienne "	75.00
Howick "	100.00
St-Zénon "	100.00
" [Eglise]	150.00
Mgr Lorrain	100.00
Porté	3680.10

Rapporté	$3680.10
Mgr Grandin	100.00
Missions du Nord-Ouest	100.00
" de Madawaska	50.00
RR. PP. Oblats	860.00
" " Jésuites	60.00
Hôpital civique	300.00
Mission de Chilton	33.00
Total	$5183.10

Déboursés.

Allocations de 1886	$5183.10
Administration, Impressions, Réparations, Taxes, Assurance, etc., etc.	375.25
Total des déboursés	$5558.35

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 Decembre 1885	$7356.57
Recettes de 1886	5087.93
Total	12444.50
Déboursés de 1886	5558.35
En caisse au 31 Déc. 1886 pour faire face aux dépenses de 1887	$6886.15

Archevêché de Montréal, 31 Décembre 1886.

J. A. VAILLANT, Ptre,
Sec.-Trés.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

Liste des contributions à l'Œuvre de la Propagation de la Foi pendant l'année 1886.

Les Trois-Rivières	$166.34	Rapporté	$1093.84
Les Frères (3 Riv.)	40.29	St-Prosper	15.00
Dames Ursulines (3 Riv.)	29.67	Ste-Flore	14.00
La Rivière-du-Loup	148.08	St-Etienne	12.85
Maskinongé	120.00	Mont Carmel	5.65
St-Léon	86.40	St-Didace	4.00
St.Stanislas	74.23	Ste-Geneviève	3.45
Ste-Ursule [2 ans]	65.32	Un particulier	3.08
Yamachiche	65.00	" "	100.00
Champlain	50.45	Ste-Anne de Lapérade	0.00
Batiscan	46.50	St-Narcisse	0.00
St-Maurice	45.43	St-Luc	0.00
St-Barnabé	36.00	La Pointe du Lac	0.00
St-Boniface	33.00	Le Cap	0.00
Ste-Thècle	25.36	St-Elie	0.00
St-Tite	23.90	St-Jacques des Piles	0.00
St-Paulin	20.42	St-Justin	0.00
St-Sévère	17.45	St-Alexis	0 00
Porté	$1093,84	Total en main	$1251.87

Emploi des fonds de la Propagation de la Foi.

Monseigneur Grandin	50.00
St Elie	80 00
St Matthieu	100 00
St Jacques des Piles	150 00
Mission du Lac à la Tortue	20 00
" de St Adelphe	50 00
Effets pour chapelles	70 29
Divers	60 00
Annales, impressions, voyages etc	$671 58
Total	$1251 87
Total de la recette	1251 87
Sommes allouées	1251 87

Evêché des Trois-Rivières, 31 Décembre 1886.

L.' SÉV. RHEAULT, Ptre, Chan.,
Trésorier.

ST. HYACINTHE.

Propagation de la Foi.

1886

RECETTE.

St Denis	$141.00	Rapporté	$981.30
St Antoine	130.00	Farnham	15.50
St Hyacinthe	73.70	St Pie	15.50
St Alexandre	54.50	St Robert	15.00
N. D. de St Hyacinthe	44.64	Ste Madeleine	15.00
Ste Rosalie	44.25	Ste Angèle	14.75
St Ours	38.62	St Hilaire	14.25
St Sébastien	34.70	Ste Anne	14.00
Ste Brigide	33.68	Ste Victoire	10.00
St Césaire	33.65	St Georges	10.00
St Simon	33.00	St Judes	7.90
Belœil	32.00	St Dominique	7.30
St Théodore	32.00	St Barnabé	6.65
Stanbridge	29.75	Richelieu	6.05
St Jean-Baptiste	29.11	St Marcel	5.35
St Hugues	28.60	St Mathias	4.61
St Grégoire	26.35	St Liboire	4.00
St Aimé	23.50	St Valérien	4.00
Upton	22.00	St Louis	4.00
St Marc	20.50	Roxton	3.05
Laprésentation	20.00	Milton	2.00
St Athanase	20.00	Acton	1.25
St Roch	19.75	Adamsville	1.00
St Charles	16.00	St Joseph	50
Porté	$981.30	Total	$1162.96

DÉPENSE.

Au Diocèse de Sherbrooke	$400.00
Dépenses pour le Concile	75.00
Visite Pastorale	32.50
Annales	57.00
Voyages	8.00
Vases sacrés	109.65
Aux missionnaires	420.00
Ecoles pauvres	60.81
Total	$1162.96

J. A. GRAVEL, V. G., PROCUREUR.

DIOCÈSE DE ST-GERMAIN DE RIMOUSKI.

Œuvre de la Propagation de la Foi.

BALANCE DE LA RECETTE DE 1885.

Ste-Brigitte de Maria	$13.61	Report	19.61
Notre-Dame du S.-Cœur	4.00	St-Honoré	1.60
Notre-Dame de Paspébiac	2.00	St-Modeste	1.00
Porté	19.61	Total	$ 22.21

RECETTES DE 1886.

Trois-Pistoles	$50.00	Rapporté	375.68
Ste-Cécile du Bic	34.00	St-Joseph de Lepage	4.35
St-Joseph de Carleton	27.00	Ste-Rose du Digèle	4.00
St-Germain de Rimouski	25.71	St-Matthieu	3.50
Ste-Flavie	21.50	Ste-Luce	8.08
St-Arsène	21.00	St-Martin, Rivière au Renard.	3.00
Ile Verte	20.00	St-Gabriel	2.50
Métis St-Octave	20.00	St-Louis du ha-ha	2.50
St-Georges de Cacouna	18.00	St-Clément	2.21
St-Simon	17.50	St-Epiphane	2.10
Matane St-Jérôme	15.45	St-Charles de Caplan	2.00
St-Anaclet	15.32	St-Modeste	2.00
St-Fabien	15.00	N. D. de Paspébiac	2.00
St-Eloi	11.90	St-Georges de Port Daniel	1.90
L'Assomption	11.00	St-Maxime de Mont Louis	1.50
Ste-Brigitte de Maria	10.50	St-Damase	1.30
Ste-Anne Pointe au père	9.00	St-Donat	1.29
St-Edouard Méchins	8.00	St-Moïse	1.00
Ste-Angèle	5.20	St-Dominique de New Port	1.00
Cap d'Espoir, St-Joseph	5.10	Ste-Adélaïde de Pabos	1.00
Notre-Dame des Sept Douleurs.	5.00	St-Godefroi	1.00
N. D. de la Grande Rivière	5.00	Ste-Félicité	0.85
St-Jean l'Evangéliste [2 ans]	4.50	St-Paul de la Croix	0.50
Porté	$375.68		$420.26

MANDCHOURIE.

(Missions Catholiques.)

Un missionnaire de Mandchourie envoyait dernièrement de Se-kia-tsé à sa famille une lettre dans laquelle nous relevons un touchant épisode :

" Au mois de décembre dernier, raconte le Père, j'étais dans une ville, distante de six lieues de ma résidence, pour y administrer les sacrements. Je ne devais y rester que cinq jours. Dès mon arrivée, les chrétiens avertis vinrent en foule me saluer comme cela se pratique partout ailleurs.

" Un jeune enfant, aux yeux vifs, à la mine souriante, attira mon attention. Aux premiers mots que je lui adressai, je vis qu'il était très intelligent pour son âge et qu'il désirait ardemment venir étudier à notre collège.

" — Mais, lui dis-je, il faudra aller bien loin, à cent *lys* d'ici (quarante kilomètres), et tu ne verras plus ni ton père ni ta mère.

" — Cela ne fait rien ; je n'ai pas peur d'aller loin, je veux " lire les Saints Livres : je crains seulement que le Père ne " veuille pas m'emmener avec lui.

" — Je te le promets ; mais, moi aussi, j'ai peur que, lors- " qu'il faudra laisser père et mère, tu hésites.

" — Je n'hésiterai pas.

" — C'est donc sérieux ce que tu me dis là ?

" — Très sérieux.

" — Eh bien ! il suffit que ton père et ta mère veuillent " bien te laisser partir."

" Le lendemain, avant le jour, mon cher petit Pierre venait m'annoncer le consentement de ses parents. " — Mon " père a dit oui, et ma mère a pleuré toute la nuit. Ce matin elle m'a dit qu'elle consentait à mon départ."

" Après la messe, le père de Pierre vint me trouver.

" — Est-il vrai, me dit-il, que mon fils puisse aller étudier le latin ? Si le Père croit qu'il puisse lire, qu'il aille ; je ne saurais le refuser à l'Eglise. Quand cet enfant vint au monde, je fis vœu de le donner à l'Eglise, si Dieu l'agréait. Je n'ai pas autre chose à dire maintenant."

" Je ne savais qu'admirer le plus : la foi et la résignation de ce bon chrétien, ou l'air satisfait de Pierre dont les petits yeux ne quittaient pas les miens.

" En partant, il avait bien promis de revenir voir ses parents à l'automne. Dieu, dans ses desseins impénétrables, en avait jugé autrement. Elève du petit collège de la mission, Pierre faisait l'édification de ses condisciples. Son supérieur, le voyant si bien disposé, l'avait admis à la première communion dès le mois de mai dernier. A partir de ce moment, un changement extraordinaire s'opéra encore dans l'enfant. Il suffisait de lui fare remarquer le moindre défaut pour qu'il s'appliquât, au prix des plus sérieux efforts, à se corriger.

" La veille de la Saint Pierre, il était allé se confesser pour communier le lendemain. Le matin même de la solennité, au moment où l'on sonnait le lever, voilà qu'une poutre qui portait le toit de la salle unique servant de dortoir et de salle de classe à vingt élèves se rompit, et dans sa chute, écrasa le pauvre enfant. Plusieurs autres élèves furent blessés, mais sans gravité : lui seul resta mort sous les décombres. Sans doute, il était mieux préparé que tous les autres.

" Le P. Litou, directeur du collège, disait en pleurant :
" — Je pleure, mais je remercie le bon Dieu, qui a si bien
" choisi. Il voulait nous donner au ciel un petit protecteur."
Puis, prenant ce petit corps mort dans ses bras, il l'embrassait et rappelait, en sanglotant, tout ce qu'avait été son cher élève.

" Le P. Litou m'envoyait, le même jour, un courrier, pour me faire part de ce lamentable accident, et me prier d'en transmettre la nouvelle aux pauvres parents. Je me serais rendu auprès d'eux, si je n'avais été retenu par la fête. Le chrétien que je leur députai s'en revint bien édifié.

" — Je l'avais promis et donné à Dieu, dit le père : Die
" l'a accepté et l'a pris ; que sa sainte volonté soit faite ! "

La Persécution dans l'Extreme-Orient.

(Les Missions Catholiques.)

LETTRE DE MGR VAN CAMELBEKE A M. DELPECH, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

Qui-Nhon, 13 Octobre 1885.

J'ai encore la douleur de vous annoncer la mort d'un confrère de cette mission. Le cher P. Châtelet a été massacré le 26 août au Phu-Yên comme, peu de jours auparavant, son compagnon le P. Iribarne et les trois prêtres indigènes qui travaillaient dans cette province. Pour arrêter les massacres de nos pauvres chrétiens, nous avons dû armer vaille que vaille deux cent cinquante de nos hommes réfugiés à Qui-Nhon et les envoyer sous la conduite du P. Auger au secours d'un millier de malheureux qui soutenaient héroïquement un siège de plus de deux mois sur le haut plateau du Tra-Ké (province de Phu-Yên, district du P. Châtelet). Notre petite mais brave colonne a fait très convenablement son devoir pendant les dix jours qu'a duré cette expédition et cela par des chemins fort difficiles occupés par des bandes de lettrés. Le P. Auger a donc pu franchir tous les obstacles et arriver jusqu'à ces pauvres assiégés mourant de faim et de fatigue. Malheureusement le P. Châtelet avait déjà été massacré depuis longtemps par les rebelles; mais nous avons eu la consolation de ramener à Qui-Nhon les restes mutilés de nos chrétiens de Phu-Yên. Hélas! six mille manquent à l'appel et ont été tués avec la dernière barbarie dans les diverses chrétientés de cette province. Ceux qu'on a pu sauver des mains de nos ennemis et ramener ici, forment à peine un millier, parmi lesquels beaucoup de malades et de blessés de coups de sabre et de lance. Au moins aurons-nous plus tard un petit noyau pour tenter de relever de leurs ruines tant de belles chrétientés aujourd'hui complètement détruites.....

Voici les quelques détails que nous recevons de Saïgon, relativement à la mort du P. Dominique Iribarne, né le 8 juillet 1859 à Osses (Basses-Pyrénées), entré au séminaire des missions Etrangères le 24 Octobre 1860), ordonné prêtre le 17 février 1883, parti pour la Cochinchine orientale le 28 mars de la même année.

Saïgon, le 22 Septembre 1885.

Quatre chrétiens de Phu-Yên, échappés au fer des assassins, sont arrivés à Baria, le 20 septembre. Voici les détails qu'ils ont donnés. Le 10 du septième mois (19 août), la chrétienté de Quan-Câu, où ils se trouvaient, fut cernée pendant la nuit, et, au point du jour, les massacres et incendies commencèrent. Les quatre survivants ont pu se sauver jusqu'à Bâ-ma-lieû, où des amis les ont cachés pendant quelques jours. Finalement un barquier païen de cette localité consentit à les conduire à Saïgon. Le même barquier avait également consenti à conduire à Saïgon le Père Iribarne et deux prêtres indigènes. Ils devaient s'embarquer le 20 août. Mais les lettrés arrivèrent auparavant.

Le P. Iribarne, se sauvant à cheval, fut arrêté et décapité sur le champ; on porta sa tête au P. Bao, qui, à cause de son âge et de ses infirmités, n'avait pu s'enfuir.

Après lui avoir fait reconnaître la tête du missionnaire, les assassins décapitèrent aussi le P. Bao.

Le P. Haû a été également massacré.

CHINE.

Lettre de Mgr Chausse, coadjuteur du préfet apostolique du Kouang-Tong.

Il y a deux mois, je vous annonçais que, malgré la signature de la paix, nous n'avions pas encore pu rentrer officiellement dans notre mission du Kouang-Tong, à cause de la mauvaise volonté du vice-roi, l'ennemi acharné de la France Le *Tsong-li-Yamen*, prévenu de cette hostilité, intima aux autorités cantonnaises l'ordre de publier un édit dans toute l province, à l'effet de rouvrir nos chapelles et de recevoir d nouveau les missionnaires.

Après mille tergiversations, l'édit parut enfin, le 25 juillet, au nom du vice-roi, du commissaire impérial et du général tartare. Il était ainsi conçu :

" Nous Tchang-tchi-tong, vice-roi des Deux-Kouangs ; Pang-yoc-lun, commissaire impérial ; Gni, commandant des troupes impériales à Canton, faisons savoir que l'empire de Chine et le royaume de France, après une suspension d'armes dans le but d'arriver à un arrangement pacifique, sont tombés d'accord, e 28 de la 2ième lune, sur les bases du traité de Tien-Tsin. En conséquence, le 11 de ce mois (6me lune), ayant reçu l'ordre de laisser rentrer les missionnaires, nous avons mandé aux préfets et autres mandarins de Canton et de la province, d'avoir à enlever les scellés des consulats, chapelles et maisons appartenant aux Français et de les rendre à leurs propriétaires.

" Comme il est à craindre que le peuple soit dans le doute ou cherche à créer des disputes, nous adressons aux magistrats une dépêche qui enjoint de publier cet édit dans toute l'étendue de leur jurisdiction, afin que le peuple en soit informé. Maintenant la paix existant entre la Chine et la France, tous les Français qui viendront ici devront être traités comme les Anglais, Prussiens et Américains sans aucune différence. Que tous ceux qui ne voudront pas se soumettre à cet édit ou essaieront de troubler l'ordre soient saisis et punis sévèrement. Telle est notre volonté. 14me jour de la 6me lune de la XIe année de Kouang-Su.

Cet édit, dicté par Péking, ne représentait guère les sentiments de Canton ; aussi le moment de notre retour dut encore être retardé. Le vice-roi alléguait l'irritation du peuple et renvoyait à plus tard notre entrée dans la province. M. le Consul répondit en fixant au 1er août le jour de son arrivée. " Pour vous, dit-il, il faut attendre ; les mandarins redoutent plus votre retour que le mien, je dois donc le préparer convenablement : c'est mon devoir !....."

Devant de si bonnes paroles, nous n'avions qu'à prendre patience ; c'était l'affaire de quelques jours.

Dès son arrivée, M. le Consul demande audience au vice-roi qui lui répond par un refus, prétextant une maladie. Le gouverneur ne fut pas plus poli. Seul le général tartare se montra convenable ; mais il avoua son impuissance dans les affaires politiques et ne promit rien. "D'ailleurs, ajouta-t-il, le vice-roi veut tout faire par lui-même et n'écoute les conseils de personne."

Tels étaient les premiers résultats que nous obtenions d'une paix signée après l'échec de Lang-Song. Le vice-roi avait été la tête de la guerre au Tong-King ; il savait sa valeur, il savait qu'en se montrant fier et arrogant, il n'avait rien à craindre et sa haine était satisfaite.

Nous ne pouvions pas cependant nous éterniser à Hong-Kong : les missionnaires, les chrétiens, tout nous pressait. Je résolus donc de me rendre à Canton sans plus tarder, et

de reprendre possession de nos établissements de la manière qu'il plairait à Dieu.

Nous choisîmes le beau jour du triomphe de Marie, du jour de l'Assomption, pour tenter notre première entrée ; le lendemain à onze heures tout avait réussi. Le cher Père Mioux pénétrait le premier dans notre propriété, guidé par deux commissaires et quelques soldats qui vinrent l'attendre au vapeur venant de Hong-Kong. Le lendemain je rejoignais le cher confrère, tout heureux de nous retrouver dans nos maisons abandonnées depuis un an.

Après que la première émotion fut passée, nous songeâmes à visiter notre propriété. Les herbes, les arbustes avaient tout envahi ; les chemins, les avenues avaient disparu sous les efforts de la végétation tropicale ; notre jardin ressemblait à un désert de jungles. L'église se dressait encore toute brillante des dernières lueurs d'un beau soleil ; mais, tout à côté, notre résidence n'étalait qu'un moncean de ruines. Hélas ! toutes les richesses que nous avons laissées à notre départ, gisaient là en poudre sous ces décombres : l'incendie du 8 novembre, allumé par la malveillance, avait tout dévoré !...

Notre orphelinat des garçons a été assez bien préservé ; on a cependant essayé de le brûler ; le feu a dévoré quelques vieilles couvertures de coton. La miséricorde divine a eu pitié de nous ; sans cela, aujourd'hui, nous serions sans habitation ! *Sit nomen Domini benedictum*.....

Toutes les maisons autrefois habitées par nos chrétiens étaient en ruines ou occupées par des païens, qui depuis délogent peu à peu ; elles sont reprises par nos fidèles, qui reviennent de Hong-Kong, à mesure que la place devient libre.

Au cimetière, tout a été saccagé ; la chapelle, le village, les tombes, les arbres n'existent plus. Le monument des soldats français, leurs ossements ont été profanés... La cr seule, toute de granit et dominant ce champ des morts, pas été touchée ; bon présage pour l'avenir.

Tandis que nous étions occupés à notre première instal tion, M. le Consul s'efforçait de nouer des relations avec vice-roi. Enfin après un mois d'attente, il recevait une ponse peu convenable.

Pendant ce temps, nos chrétiens pillés, chassés reviennent peu à peu dans leur village; mais quelle triste perspective que celle d'un grand nombre: plus de maisons, plus de mobilier, plus rien... plus rien que le visage menaçant de leurs voisins; ils espéraient être indemnisés au traité de paix; c'était juste, ils avaient souffert pour la France...Ils vont être heureux de ne pas subir une seconde expulsion.

Et nos nombreuses chapelles qui gisent par terre, comment allons-nous les relever?.....Que de tristesses! que d'angoisses pour le pauvre missionnaire!

De tous côtés, m'arrivent avec les lettres des missionnaires des récits lamentables. N'est-il pas à craindre même que la persécution ne recommence. Les païens enhardis par l'impunité ne se livreront-ils pas à de nouveaux pillages? Ce serait peut-être plus terrible qu'auparavant; car les bruits de nouveaux massacres dans l'Annam se répandent dans nos campagnes.

Dernièrement un chrétien plus hardi, porte plainte au mandarin:

"—Qui es-tu? demande le magistrat.

"—Je suis chrétien, on m'a pillé et je prie le grand homme de me rendre justice...

"—Si tu es chrétien, on a bien fait de te piller; pourquoi t'es-tu fait chrétien? si on t'avait massacré, comme dans l'Annam cela se fait maintenant, je n'aurais rien à dire," et il le congédia.

Ce mandarin quinze jours auparavant avait reçu le missionnaire du district avec honneur.

Je m'arrête; cette lettre déjà trop longue vous dit assez dans quelle condition se trouve aujourd'hui la belle mission du Kouang-Tong. Cependant sur le drapeau du missionnaire brillent toujours l'espérance et le dévouement; malgré les sombres nuages qui nous enveloppent de toute part en ce moment, l'horizon peut tout à coup s'éclaircir et le soleil de vérité illuminer de nouveau de ses rayons bienfaisants ces champs immenses confiés à nos soins; alors les brèches seront vite réparées par le travail et le zèle de l'ouvrier apostolique. Daigne le Seigneur entendre nos vœux et nos prières!

SIÈGE HÉROIQUE SOUTENU PAR LES CHRÉTIENS

De la Cochinchine Septentrionale.

LETTRE DE MM. GIRARD ET CLOSSET, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRES DE LA COCHINCHINE SEPTENTRIONALE, A MGR GASPAR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA MEME MISSION.

Petit-Séminaire d'An-Ninh, dimanche, 4 octobre, fête du Saint-Rosaire.

Aujourd'hui, après tantôt deux mois de siège, héroïquement soutenu par nos chrétiens contre la rage des lettrés, nous pouvons enfin vous faire passer de nos nouvelles.

Les Français que Dieu a placés partout à la garde de la croix, des missionnaires et des chrétiens, n'ont pas failli à leur mission et c'est par eux que le secours, le salut, vient encore d'arriver à nous, à votre petit séminaire et aux quatre mille néophytes réfugiés dans ce dernier asile.

Le *lundi 7 septembre*, nous parvenait la nouvelle de la prise de la citadelle de Quang-Tri par les lettrés. C'était en même temps le jour de la rentrée des élèves. Nous rappelant aussitôt les massacres des chrétiens dans la mission de Cochinchine orientale, massacres commencés tous par la prise des villes et chefs-lieux de province, nous avons vu immédiatement que l'heure de l'épreuve était sonnée pour les grandes et belles chrétientés du Quang-Tri : missionnaires et prêtres indigènes de la Dât-do, réunis à Di-Loân chez le P. Dangelzer, provicaire, ont aussitôt décidé de réunir les chrétiens de la contrée en deux postes plus faciles à défendre et de se secourir mutuellement : Di-Loân et le petit séminaire d'An-Ninh. En même temps nous avons expédié deux barques de mer demander secours, l'une au sud, à Hué, à Votre Grandeur, l'autre au nord, au P. Hér et aux Français du Quang-Binh. Sur cette dernière barque on a aussi envoyé les séminaristes rentrés dans la journée pour conserver quelques futurs prêtres au petit troupeau qu'il plaisait à la Providence de sauver si nous devions succomber.

Les lettrés avaient aussi compris que le signal et le mot d'ordre " Mort aux chrétiens " donné par les deux Régents depuis deux ans, allait être exécuté. Dès le mardi 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, nous avons pu voir la lueur des incendies allumés par les lettrés dans les chrétientés plus éloignées et incapables de se défendre : Da-Mon, Cao-Xa, An-Lôc. En même temps nous arrivaient les fuyards de Dinh-Cât et la nouvelle de l'arrestation et du massacre d'un prêtre indigène en voyage. Les chrétiens se préparaient partout à la mort par de bonnes confessions. De très nombreuses communions marquèrent ce dernier jour de fête. Au petit séminaire, à la messe, communion générale ; après quoi les saintes espèces furent consommées et on livra la chapelle et toutes les maisons aux chrétiens qui arrivaient en masse. Le Dieu de l'Eucharistie, en sûreté nulle part, laissait la place à ses membres persécutés, les martyrs de demain peut-être, mais sa Providence ne nous abandonnait pas.

***

Le *mercredi* 9, les incendies se rapprochèrent ; les chrétiens encore restés chez eux se hâtèrent de se réunir aux postes fixés, sans avoir le temps de rien emporter. Les lettrés étaient partout ; les avant-gardes de leurs bandes sortaient des bois pour tomber sur les malheureux néophytes retardataires.

Nous étions à peu près sans armes ; au petit séminaire il y avait un fusil de chasse. Tous nos chrétiens se munirent de grands bambous aiguisés en pointe.

Le *jeudi* 10, au point du jour, flambaient toutes les églises et les maisons des villages chrétiens abandonnés la veille. L'ennemi, appuyé par les païens d'alentour, attaquait en même temps et de tous les côtés et Di-Loan et le petit séminaire.

Di-Loan, la chrétienté qui gardait les évêques au temps de la persécution, se montra digne de sa réputation ; elle chargea les rebelles, la lance de bambou et la torche à la main ; les brigands reculèrent aussitôt et le village de Tông-Luât qui les conduisait allait brûler, quand il jeta ses armes à

terre demandant la paix et jurant de garder la neutralité. Le P. Provicaire arrêta les torches, accordant la paix ainsi demandée et jurée.

Au petit séminaire la victoire devait être plus disputée. Le gros des ennemis débouc a dans la plaine du côté d'An-Do, se développant lentement pour nous cerner peu à peu. Au même instant, au port de Tung, à demi-heure du séminaire, arrrivait la barque envoyée au nord pour chercher du secours chez le P. Héry. Le moment était critique. Par un chemin détourné nous envoyons cinquante hommes débarquer les armes. L'ennemi ne s'aperçut de rien, et nos armes rentraient déjà heureusement au collège, quand il achevait son mouvement. Nous recevions deux petits canons et quatre fusils à mèche qui furent immédiatement portés aux remparts et la bataille commença. L'ennemi, que nous croyions sans armes à feu, était abondamment pourvu de canons, de fusils de rempart à longue portée et de fusils ordinaires. A Câm-Lô, dans la montagne, où le régent Tuyêt, ministre de la guerre, s'était sauvé en juillet avec le roi, après avoir vu les Français déjouer son infâme guet-apens et s'emparer de Hué, des armes et des munitions avaient été portées depuis deux ans pour faire de ce point comme une seconde capitale et un refuge contre les Français. Le mandarin gouverneur avait livré ces armes aux rebelles. Nos chrétiens qui n'avaient jamais manié d'armes à feu brûlèrent d'abord beaucoup de poudre sans atteindre l'ennemi. L'armée des lettrés, au contraire, formée, en partie, des soldats mercenaires du régent Tuyêt, dirigeait mieux ses coups.

***

Vers midi, l'ennemi envahissait le jardin extérieur, refoulant et tuant nos hommes; notre dernier moment semblait arrivé, quand Di-Loân vainquer et prévenu de notre détres accourut à notre secours. En même temps quelques-uns nos braves se faisaient tuer pour défendre la porte qui co duit au jardin intérieur, notre dernière enceinte. On ainsi le temps de se barricader, de se reconnaître, de pla les canons et les fusils, et la victoire se déclara pour no L'ennemi revint à la charge plusieurs fois, mais sans succ

A trois heures une grande pluie d'orage le força de se retirer à An-Do. Nous avions environ vingt morts et cinquante blessés. L'ennemi avaient emporté ses morts selon son habitude.

Pendant la bataille et en se retirant, il incendia l'église paroissiale d'An-Ninh, beau temple neuf en pierres et couvert en tuiles, dont on pensait faire prochainement la dédicace. Il incendia également toutes les maisons des chrétiens.

Le soir, au petit séminaire, du haut du clocher on proclama la prière publique d'action de grâces : un *Pater* et un *Ave*, plus un *De profundis* pour les glorieux morts de la journée. Aussitôt tout le monde, missionnaires et prêtres indigènes au quartier-général, hommes valides aux remparts, femmes et enfants dans l'intérieur des maisons, se mettent à genoux pour remercier Dieu et la sainte Vierge qui nous avaient sauvés. Qui avait, en effet, ramené notre barque juste pour le matin de notre première bataille ? Qui l'avait fait entrer sans encombre dans un port ennemi ? Qui avait aveuglé l'armée des rebelles quand on transportait les armes au collège ? Qui avait donné le matin si prompte victoire à Di-Loân pour l'amener à notre secours au moment critique ? Ah ! nos chrétiens le disaient bien haut : " La sainte Vierge nous a sauvés. Les païens n'ont pas la bonne Mère." Pendant cette première bataille et pendant toutes celles qui suivirent, les autels de l'oratoire de Notre-Dame de Lourdes et de notre chapelle du Saint-Sacrement vide de son Dieu, mais remplie de femmes et d'enfants, étaient illuminés comme aux saluts des grandes fêtes. Tout le monde priait, récitait le rosaire, et les hommes allaient au feu avec leur chapelet passé au cou.

***

Le lendemain, *vendredi* 11 *septembre*, toute la matinée fut employée à fortifier notre enceinte. A l'intérieur, derrière les haies de bambous, on fit un second rempart avec arbres, planches, madriers, et tout ce que l'on put trouver dans la maison, pour mettre nos combattants à l'abri des projectiles ennemis. A midi, l'armée des assaillants nous cernait de

nouveau plus nombreuse que la veille, poussait des hurlements féroces selon le rit de la guerre chinoise, et commençait le bombardement et l'incendie des haies. Environ cent charges de paille étaient successivement lancées tout enflammées sur nos remparts de bambous pour ouvrir la brèche. Mais nos hommes étaient là, derrière les haies, sans bouger, la pique de bambou à la main, prêts à transpercer l'audacieux qui monterait à l'assaut. Des fusées incendiaires lancées par l'ennemi jusque sur les maisons intérieures toutes couvertes en paille, nous forcèrent de les decouvrir en partie et de garder le reste avec des nattes mouillées.

Cependant le feu fait brèche, le péril augmente, alors les femmes chrétiennes enflammées d'un beau courage, sortent des chapelles et des maisons intérieures ; les unes courent puiser de l'eau aux deux puits du collège, les autres volent porter cette eau aux remparts, et cela sous les balles et les boulets qui en peuvent tuer quelques-unes, mais n'en font pas reculer une seule. Les hommes jettent l'eau sur les haies enflammées et parviennent à éteindre le feu. L'ennemi tente l'assaut; mais nos deux pierriers chargés à mitraille le forcent à reculer, ce qu'il fait en emportant ses morts.

A trois heures du soir, la victoire était complète, et nos ennemis rentraient dans leur quartier général situé à une heure d'ici. La prière d'action de grâces monta ce soir là pour la seconde fois du camp chrétien jusqu'au ciel.

Un pauvre petit enfant païen porté par sa mère qui suivait l'ennemi au pillage, fut abandonné presque mort et recueilli au collège. On le baptisa aussitôt, et le soir même, son âme régénérée allait rejoindre au ciel nos martyrs de la journée. *O altitudo divitiarum sapientiæ Dei : quam incomprehensibilia sunt judicia ejus!...*

***

Le *samedi* 12, siège simultané des deux camps chrétiens de Di-Loân et du collège, pour les empêcher de se secourir mutuellement. Les quatre cantons de l'arrondissement s'étaient joints à l'armée des mercenaires, et le dernier jour

semblait encore venu pour le petit troupeau de Notre Seigneur. L'attaque se porta surtout sur Di-Loan où les chrétiens étaient sans armes et sans enceinte retranchée. Le village de Tong-Luât parjure conduisait les bandits : l'incendie des maisons chrétiennes marquait partout la marche des lettrés.

L'ennemi repoussé d'un côté avançait de l'autre. Le moment était critique : soixante religieuses du couvent de Di-Loan, nombre de femmes et d'enfants étaient réunis dans l'église et allaient être massacrés. Il ne restait de salut que dans la retraite opérée sur le collège ; mais la retraite était coupée si l'ennemi s'en apercevait. Le P. Dangelzer, provicaire général, prit alors le seul parti qui pouvait encore sauver tout le monde. Sur son ordre, les hommes restent aux avant-postes, l'arme au bras, et le tambour de bataille bat la charge.

Pendant ce temps, religieuses, femmes et enfants viennent sans bruit se réfugier au collège par un chemin caché. Puis les hommes se replient successivement et prennent le même chemin. Quelles angoisses dans ce long défilé de plus de mille personnes ne pouvant aller que lentement, et une à une, presque sous les yeux de l'ennemi ! Mais la bonne mère gardait ses enfants et aveuglait les païens. Ici au collège, des larmes de joie coulèrent de bien des yeux, lorsque on vit le P. Dangelzer conduisant l'arrière-garde arriver sain et sauf. Quels cris de rage dut pousser l'ennemi, quand il vit sa proie lui échapper ! Bientôt les flammes qui brûlaient l'église, le couvent et toutes les maisons de Di-Loân nous donnèrent une idée de cette rage impuissante. Mais quelles pertes matérielles dans cette journée ! La grande et belle église de Di-Loân ; le couvent où étaient gardées les épargnes de 60 religieuses, épargnes faites au prix de tant de sacrifices depuis 25 ans pour la construction d'un monastère en briques ; registres de messe et de toute l'administration du district : procès des martyrs des anciennes persécutions précieusement conservés au provicariat pour être envoyés à Rome, tout est devenu la proie des flammes. Une perte bien sensible pour nous, prêtres, fut celle de la farine pour hosties et du vin de messe. Désormais nous ne pourrions

plus offrir le sang de la grande victime du Calvaire avec le sang de nos martyrs pour demander paix et miséricorde.

Aussitôt Di-Loân en cendres, les bandes ennemies entourèrent le collège d'un cercle de fer et de feu. Il était six heures du soir. Le bon Dieu qui mesure l'épreuve à la force envoya alors une grande pluie d'orage qui éteignit les torches incendiaires et força l'ennemi à se retirer.

***

Dimanche 13 (fête du Saint Nom de Marie).—L'ennemi semble nous oublier pour le pillage de Di-Loân. Au collège on s'organise, on se fortifie, nous sommes environ quatre mille chrétiens, trois missionnaires français, cinq prêtres indigènes, sept clercs du grand séminaire, soixante religieuses, huit cents hommes en état de porter les armes et le reste vieillards, blessés, femmes et enfants.

Naturellement, aux prêtres appartient de gouverner et de sauver cette petite république chrétienne. Les clercs très braves sont placés à la tête des détachements ; aux religieuses la préparation et la distribution des vivres ; les hommes sont postés aux remparts où s'élèvent bientôt quatre lignes de tentes en paille. Les femmes et les enfants restent dans l'intérieur des maisons. Nous avons des vivres pour six jours et en rationnant, pour vingt jours ; mais les munitions de guerre et surtout la poudre seront épuisées après un ou deux combats. A la garde de Dieu !

La nuit, désormais pendant tout le siège, des veilleurs sont en permanence sur la tour de l'église pour surveiller les mouvements de l'ennemi et frapper de cinq minutes en cinq minutes le tambour et le tam-tam auxquels doivent répondre tous les hommes de veille aux remparts.

Lundi 14 *septembre* (Exaltation de la Sainte Croix).—Jou de bataille. A midi, attaque furieuse de l'ennemi sur tou les côtés. Les boulets traversent le toit de l'église, la ch pelle de Notre-Dame de Lourdes. En même temps tentat ves d'incendies des haies avec des monceaux de paille, et de maisons avec des fusées. Mais les maisons sont protégées par des nattes, les haies par l'eau que les femmes, les reli-

gieuses en tête, s'empressent de porter aux remparts. C'est en vain que trois bandes ennemies de troupes fraîches se succèdent tour à tour jusqu'au soir, qu'un vent violent pousse la flamme sur nos haies, qu'un soleil de feu favorise l'embrasement des bambous. L'héroïsme des hommes et des femmes avec la grâce de Dieu parvient à nous sauver. L'ennemi se retire battu. Nous avions quatre ou cinq morts et une vingtaine d'hommes blessés plus ou moins grièvement. Notre provision de poudre était presque épuisée.

Le *mardi* 15 *septembre* et les jours suivants, tout en maintenant le gros de leurs troupes dans leur camp, nos ennemis envoyaient de nombreuses patrouilles ponr nous empêcher de nous ravitailler. Ils faisaient leurs préparatifs pour une attaque décisive ; l'artillerie et les munitions leur arrivaient de Cam-Lô ; les villages païens apportaient paille et bois de chauffage ; deux camps se formaient dans la plaine. autour du collège. Pendant ces jours un certain nombre de chrétiens, réfugiés d'abord chez des païens parents ou amis, furent expulsés et purent rentrer de nuit au collège. Les lettrés avaient proclamé que tout païen qui donnerait asile aux chrétiens serait brûlé vif dans sa maison avec toute sa famille. Les courriers que nous envoyons soit au nord chez le P. Héry, soit à Hué chez Monseigneur, trouvent tous les villages en armes et le passage leur est impossible. Plus d'espoir qu'en Dieu !

Vendredi 18 *septembre*.—Quatrième assaut.—L'ennemi, solidement établi autour du collège, nous bombarde toute la journée, nous tue quatre ou cinq hommes et en blesse une dizaine, mais sans réussir à pénétrer dans la place.

***

Samedi 19 *septembre*.—Cinquième assaut, cinquième bataille. Nous ne pouvons plus tirer faute de poudre. Nos hommes se font tuer en détail ; la position est critique. On décide une sortie. Chaque chrétien reçoit une bande de toile blanche qu'il se passe autour du cou pour se reconnaître dans la mêlée. Une grande image de Notre-Dame des Victoires est suspendue sur le sommet de la tour, où la protection de Dieu a pu seule sauver nos veilleurs contre les

boulets qui criblent l'église. Puis, réunissant nos objets de piété, nous en faisons une distribution générale. Chaque soldat chrétien reçoit, qui un petit crucifix, qui une médaille de la Sainte-Vierge, qui une image du Sacré-Cœur. On leur communique le signal de la sortie : trois coups de tamtam.

Pendant ce temps l'ennemi continue son œuvre, rasant toutes les haies extérieures et s'ouvrant un large chemin pour fondre en masse dans l'enclos quand le feu en aura consumé les haies. Nos fusilliers sans poudre ne tirent plus, nos canons sont rapportés au quartier général. Il est quatre heures du soir, et l'église catholique commence la célébration de la fête des Sept-Douleurs de la Sainte-Vierge. Dans l'office du dimanche on lit ces paroles : *O Adonai, Domine, qui dedisti salutem in manu feminæ, exaudi preces servorum tuorum.* Dans nos chapelles et surtout devant l'autel de l'Immaculée Conception, tout le monde redit la même prière à la vraie Judith du peuple chrétien.

L'attaque de l'ennemi redouble de fureur de minute en minute ; ses hourras, mêlés au bruit du canon, nous disent assez qu'il se croît sûr de la victoire. Il faut sortir ou mourir. Un dernier conseil des Pères décide la sortie immédiate. Trois coups de tamtam donnent le signal ; deux poternes sont ouvertes ; nos huit cents hommes se précipitent en masse sur l'ennemi qui croit d'abord à l'arrivée de troupes alliées ; les piquets et les lances de nos soldats le tirent de son erreur. Débandade générale. L'ennemi terrifié se sauve dans toutes les directions, laissant canons, fusils, fusées, caisse de poudre et de munitions sur tous les chemins. Les chrétiens poursuivent et tuent partout. Mais il est tard et la nuit empêcha la victoire complète. On rappela nos braves qui, comme les Vendéens des anciens jours, rentrent au collége l'image du Sacré-Cœur ou la médaille de la Sainte-Vierge sur la poitrine, en rapportant les dépouilles de l'ennemi : un canon, un fusil de remparts qui nous faisait tant de mal, deux autres fusils, des boulets, balles, fusées, caisses de poudre mais à peu près vides, le bâton de commandement du général, tambour, coffre plein de vivres, etc., etc.

Ce soir là encore, la prière d'action de grâces, les litanies de la Sainte-Vierge récitées en commun témoignèrent à la

bonne Mère que nous lui devions la victoire. Nous avions eu une dizaine de morts ou de blessés pendant la journée, et aucun mort pendant la sortie.

Le lendemain, *Dimanche* 20 *septembre*, on compta encore septante cadavres sur le champ de bataille, outre ceux que l'ennemi avait emportés durant la nuit. Dans une lettre adressée aux mandarins supérieurs à Cam-Lô, après cette bataille, lettre que nous pûmes saisir, l'ennemi accusait une perte de quatre-vingt-cinq hommes.

Le *lundi* 24, nous essayâmes d'envoyer des courriers, mais sans succès. Il fallait pourtant faire savoir aux Français que nous vivions encore. Nos provisions s'épuisaient rapidement et l'ennemi, quoique plus éloigné, préparait sa revanche. Toutes les barques chrétiennes avaient été saisies ou coulées par le village du port, Tung-Luât.

Mardi 22.—Une troupe d'élite de 200 hommes descend au port pour s'emparer d'une barque de mer. Le village tire sur nous, tue un homme et s'enfuit dans ses barques de l'autre côté du fleuve.

Mercredi 23.—La sentinelle sur la tour annonce de nouveau l'arrivée des rebelles. La bataille et l'incendie des haies commencent vers midi. Comme les autres jours, hommes et femmes font héroïquement leur devoir. Vers quatre heures, après avoir tiré contre l'ennemi toutes les munitions que nous lui avions prises dans la dernière bataille, on donne de nouveau le signal de la sortie ; l'ennemi épouvanté se sauve plus vite encore que la première fois, en laissant trente cadavres sur le terrain, trois canons, un fusil de remparts, six fusils ordinaires, boulets, poudre et armes en assez grande quantité, sept tambours, sept palanquins, un cheval, nombre de drapeaux, fusées incendiaires, cachets de mandarin et montagne de paille, etc. C'était notre sixième bataille et notre sixième victoire. Ce soir là encore, l'église commençait la célébration de la fête de Notre-Dame de la Merci. La bonne Mère nous associait ainsi à toutes ses fêtes.

Dans la nuit, nous envoyâmes une troupe d'élite chercher une barque de mer pour la faire parvenir armée au P. Héry. Réussite complète. Une barque chrétienne, réfugiée à Hué

dès le début de la guerre et qui revenait aux nouvelles, reconnaît nos chrétiens, s'approche de la côte ; cinq de nos marins avec armes et vivres la montent aussitôt et un vent favorable la pousse vers le nord. Le corps expéditionnaire rentre au collège.

***

Jeudi 24 (Notre-Dame-de-la-Merci).—On dit que l'ennemi a renvoyé chercher des renforts, de nouveaux canons et même des éléphants. Des murs de terre mettent nos bastions à l'abri des boulets, des faucilles liées à de longs bambous chasseront les éléphants que l'ennemi fera aller en avant sur la brêche, des fusées sont prêtes pour incendier la paille avant qu'elle ne soit portée jusqu'à nos haies. On dit même que l'ennemi demande des filets à tigre à Thung-Ba, grand village chasseur de tigres. On le voit, c'est la guerre à mort. Mais les chrétiens sont armés, aguerris, et Dieu est avec eux.

Vendredi 25.—Quelques chrétiens, une trentaine, trop impatients de revoir les débris de leurs églises et maisons brûlées, sont surpris et massacrés à An-Do par les lettrés. Nous envoyons chercher les morts ; les brigands les avaient tous décapités.

Samedi 26.—Retour de la barque de mer montée par le Père Héry lui-même. Ce brave Père au dévouement héroïque, en recevant de nos nouvelles, avait couru de suite chez les Français à la citadelle de Dong-Hoi, et après avoir obtenu tout ce que ces Messieurs pouvaient nous donner, il était descendu en barque, voulant nous amener lui-même les armes qui nous étaient destinées. Sa présence apporta une grande joie au collège.

Dimanche 27.—Le P. Héry, après avoir tout vu, tout entendu par lui-même, repart la nuit pour nous obtenir des Français un secours décisif. Depuis, nous avons appri. qu'une forte tempête l'avait rejeté par deux fois à la côte, e finalement porté à moitié mort à Thuân-An. De là, il étai monté à Hué et avait réussi dans sa mission auprès du général.

Lundi 28.—Septième bataille commencée dès six heures du matin. L'ennemi nous avait investis pendant la nuit e

dressé une embuscade en cas de sortie de notre part. Des pièges placés autour de nos poternes devaient percer les pieds de nos soldats. Deux bandes cachées devaient aussitôt forcer nos remparts dégarnis. Mais la sentinelle de la tour nous avertit de l'embuscade. Ordre est donné de se défendre à son poste sans sortir. Notre artillerie, munie de poudre et de munitions par le P. Héry et avantageusement placée dans les bastions, tue beaucoup de monde à l'ennemi qui cependant avance toujours. A midi, il apporte ses monceaux de paille près de nos haies. Encore quelques mètres, et nos remparts de bambous allaient brûler. Mais alors nos tireurs déchargent les fusées incendiaires sur la paille qui prend feu. Nous sommes sauvés. Nos fusilliers tirent à bout portant sur les incendiaires qui se sauvent, et tous les détachements des rebelles, pris de panique, s'enfuient en poussant des cris de rage. Le soir les litanies de la Sainte-Vierge rendaient grâces à Marie pour notre septième victoire.

***

Mardi 29 (Saint-Michel) et les jours suivants.—La famine commençant à se faire sentir, nos hommes sortent pour chercher des vivres, mais ne peuvent trouver que quelques pommes de terre. Du reste, les patrouilles des brigands rôdent partout et massacrent les chrétiens isolés.

Vendredi 2 *octobre* (Saints Anges Gardiens).—Le veilleur de la tour signale une compagnie de soldats extraordinaires qui marchent sur le quartier-général de l'ennemi à Tan-Sai. Bientôt on entend la fusillade et l'on voit la flamme s'élever au-dessus du camp ennemi. Tous les cœurs palpitent d'espoir. Les loups ne se dévorent pas entre eux. Sont-ce les Français ? A midi, plus de doute. Nous reconnaissons nos compatriotes, nos vaillants protecteurs, nos libérateurs, nos sauveurs. Toutes les portes du collège s'ouvrent pour recevoir le capitaine Dallier, ses officiers et la colonne expéditionnaire de chasseurs à pied et de tirailleurs tonkinois. Le P. Mathey, échappé comme par miracle lors des massacres des chrétiens du Dinh-Cât, guide la compagnie.

Décrire la joie de nos chrétiens est impossible. Chacun veut s'approcher, voir, entendre.

Le lendemain 3 *octobre* et le *dimanche* 4, fête du saint Rosaire, les Français vont à la poursuite de l'ennemi qui fuit partout. Tous les villages des alentours, coalisés contre le collège, sont réduits en cendres. Le capitaine Dallier nous ravitaille pour deux mois avec le riz entassé chez le grand chef des rebelles pour nourrir l'armée ennemie. Demain les Français rentrent à la ville de Quảng-Tri ; ils sont en petit nombre, et ils ont toute la province à pacifier. Merci à ces vaillants compatriotes, au capitaine Dallier, aux lieutenants Duboc et Pichon et à toute la compagnie.

***

Ici finit l'histoire du siège du petit seminaire d'An-Ninh, et commence celle des calamités sans nombre, filles de la guerre, la misère, la famine, le choléra.

Pendant ce long mois de siège, l'ennemi a livré sept assauts, sept batailles, et s'est toujours retiré battu. Dans chaque combat, son artillerie a tiré plus de deux cents coups de canon, soit en boulets, soit en mitraille, en tout environ quinze cents coups sans pouvoir emporter la place. Il y a deux ans, les Français en avaient tiré neuf cents pour prendre le port de Hué. Les pertes dans les batailles peuvent s'évaluer à deux ou trois cents morts et le double de blessés. Le seul village de Liem-Cong accuse trente morts et cent blessés. Et après nos deux sorties seulement, sans compter leurs morts dans les cinq autres rencontres, nous avons trouvé cent cadavres ennemis. Il a laissé entre nos mains six canons, trente fusils, dix tambours, drapeaux, poudre, balles, boulets, fusées incendiaires, etc., etc.

Le nombre des chrétiens morts dans le seul district de Di-Loân, s'elève de douze à quinze cents, dont deux à trois cents dans les batailles au collège, et douze cents massacrés par l païens dans les chrétientés avec la dernière barbarie, sar distinction d'âge, de sexe, ni de parenté.

Les uns ont été brûlés vifs dans leurs maisons, dans le. églises et dans les cimetières ; d'autres, en très grand non bre, pris en se cachant dans les buissons, ont été percés d. lance, de pique, déchiquetés ou comme coupés en mor

ceaux. Plusieurs, se sauvant sur la côte, ont été jetés à la mer une pierre au cou. Beaucoup, saisis près des fleuves et des arroyos et attachés tout vivants à des bananiers pieds et mains liés, pour les empêcher de couler à fond de suite, ont été précipités dans le fleuve, et ont vu leur agonie se prolonger ainsi des jours entiers. Quand les Français sont venus nous délivrer, nos chrétiens ont vu le fleuve ainsi garni de ces cadavres flottants, descendant peu à peu vers la mer.

Un pauvre boîteux a eu les deux oreilles et le nez coupés, le crâne transpercé à quelques minutes du collège, où il est venu rendre le dernier soupir. Nous avons vu de nos yeux nombre de blessés que l'ennemi croyait morts et qui ont pu se traîner de nuit jusqu'au collège! des femmes avec leurs enfants encore à la mamelle, la tête, le corps labourés de blessures, de plaies, de brûlures en putréfaction. Grand nombre ont été enterrés tout vivants ; d'autres jetés dans les puits. Glorieux morts, dont les cicatrices brilleront au ciel parmi les phalanges des martyrs !

Mais comment expliquer cette rage de tout un peuple se ruant ainsi à l'improviste sur quelques milliers de chrétiens avec qui, hier encore, il vivait en frères !... Nous adorons la main du Père qui est dans les cieux, qui ne frappe que pour convertir et ne blesse que pour guérir. Mais dans quel abîme de dégradation sont tombées toutes ces sociétés païennes ! Qui osera jamais comparer cette civilisation de confusions à la civilisation apportée au monde par Jésus-Christ !

Nous ne maudissons pas ces pauvres païens que l'enfer a déchaînés : nous prions pour leur conversion à l'exemple du divin Maître. Ah ! puisse bientôt se vérifier la parole de Tertullien pour ce grand royaume anamite : *Sanguis martyrum semen christianorum !*

Les trois ou quatre mille chrétiens réfugiés au collège sont décimés par le choléra. Il ne leur reste plus rien, pas une paille pour abriter leur tête, pas un grain de riz pour nourriture. Nous prions Votre Grandeur d'implorer pour eux la charité chrétienne de nos frères de France. Pitié pour tant de veuves et d'orphelins, pour tant de blessés et d'infirmes. Pitié pour le district de Di-Loân. Nous vous

prions aussi de recommander à la charité des fidèles d'Europe le petit séminaire d'An-Ninh où ces milliers de chrétiens ont trouvé le salut. Hier encore nos élèves s'y livraient à l'étude et à la prière dans le calme et la joie, et aujourd'hui que la guerre a passé par là, on voit partout l'empreinte de la misère et de la ruine.

De nos maisons il ne reste que les colonnes et les toits. Planchers, cloisons, tables et bancs de l'étude, du réfectoire, de la chapelle, lits de dortoir, tout a été porté aux remparts pour arrêter les boulets et les balles. La provision de riz pour l'année a tout entière été distribuée aux chrétiens pendant le siège. La chapelle du Sacré-Cœur presque achevée, et dont la tour élevée nous a permis de déjouer souvent les projets de nos ennemis, a été criblée par les boulets et ses matériaux sont dispersés partout pour les besoins de la défense. Un souvenir, une aumône pour le petit séminaire d'An-Ninh !

COCHINCHINE.

Lettre de Mgr Caspar, de la Société des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale.

Hué, ce 6 novembre 1885.

Je vous transcris le journal que m'adresse le Père Héry. Les détails qu'il renferme vous feront comprendre quelle est l'étendue et l'intensité de nos malheurs.

Monseigneur,

8 *septembre.*—Le P. Thoi de Bangoat arrive chez moi. est atterré, sans voix, mourant de chagrin : ses paroiss sont anéanties, les églises et les maisons des chrétiens, il l a laissées en feu. Arrivé aux dunes de Mehuong, il aperc vait encore les lueurs de l'incendie qui dévorait son distric Il est accompagné d'une trentaine de chrétiens échappés a

massacre. Ces pauvres gens sont dans un état lamentable, et l'effarement produit sur eux les effets d'une attaque d'épilepsie. Plusieurs tombent devant moi. Je les interroge, mais leur trouble est si grand que je ne puis leur faire émettre trois mots de suite. Je devine cependant que nos malheurs sont immenses. La province du Quang-tri est à feu et à sang, le district du P. Dangelzer n'est plus qu'une ruine. Ce sont les lettrés qui se sont jetés sur les chrétiens sans défense comme sans crime. Si ce n'était la fête de la sainte Vierge, nous perdrions courage, car quel désastre ! quel coup de foudre !

A quatre heures du soir, une barque inconnue vient jeter l'ancre à Sao-Bun. Ce sont des réfugiés du Quang-Tri et quinze élèves du petit séminaire échappés à la mort, que le P. Gérard me confie. Deux mots de ce Père m'apprennent que des bandes armées sont en vue de l'établissement qu'elles se disposent d'envahir. L'incendie s'étend tout autour et les chrétiens sont égorgés à très peu de distance. C'est donc la ruine totale de nos belles paroisses de la Terre-Rouge !... Que vont devenir nos confrères ? Ah ! que ne sont-ils venus chercher chez moi leur salut et celui de leurs chrétiens !

9 *septembre.*—Ma maison regorge de monde, l'église elle-même est comble. On voit accourir de tous côtés les chrétiens affolés. Les uns arrivent à pied, les autres en barque, pleurant à haute voix par les chemins, sans considérer le danger auquel ils s'exposent en se faisant ainsi reconnaître. Les païens triomphants ricanent en les voyant passer. Je fais distribuer le riz de ma provision, car tout le monde est arrivé les mains vides. Quand le riz est servi, les enfants seuls peuvent en manger ; les parents, oppressés par la douleur, les regardent et versent des larmes. Lorsque la nuit arrive t que ces pauvres gens tombés de lassitude croient trouver n sommeil réparateur, des cauchemars leur font pousser les cris. Ils se voient exposés aux plus terribles dangers et, quand on les réveille pour les tirer de leur douloureuse illusion, ils paraissent effarés comme s'ils se trouvaient en face les ennemis, tant leur imagination demeure frappée des massacres récents auxquels ils ont échappé. Je n'ai point

de nattes à leur distribuer, et la terre nue leur sert de couchette : la rosée vient chaque matin les transir et les exposer à gagner de très graves maladies.

10 *septembre.*—Je viens de recevoir des nattes et du riz de la bienveillance de MM. les officiers français au Quang-hing. Jamais secours ne m'avait été aussi nécessaire, car j'ai beaucoup de monde à nourrir ; pour cela, une provision de moins de quarante mesures de riz, et pas d'argent pour en acheter. C'était assez de motifs pour faire naître des préoccupations aussi vives que fondées.

11 *septembre.* — Les nouvelles sont de plus en plus mauvaises. Les incendies du Bai-Troi et de la Terre-Rouge ont terrifié tout le monde. Les chrétientés du sud de ma province descendent chez moi. Les prêtres indigènes, qui avaient tenu bon jusqu'ici, sont obligés de se replier vers Sao-Bun, faute de chrétiens qui veuillent séjourner avec eux aux différents postes qu'ils occupaient. C'est la fuite, c'est le désordre, personne n'écoutant plus la voix autorisée de ses supérieurs. La peur a gagné tous les esprits, et nous sommes débordés. Je pars à neuf heures du soir pour Mehuong où cinquante religieuses, retenues par obéissance afin de donner, par leur exemple, du cœur aux chrétiens, doivent être en proie aux plus mortelles angoisses, car une bande de lettrés égorgeurs, ayant à sa tête des soldats du régent Thuyêt, s'avance vers le nord. C'est donc la mort à bref délai.

12 *septembre.*—Je n'ai trouvé personne au couvent. Les religieuses, affolées, s'étaient enfuies et cachées dans les dunes avec l'intention de gagner Sao-Bun à la faveur des ténèbres. Les maisons des chrétiens de Mehuong sont vides pour la plupart. Les voleurs des villages limitrophes ont champ libre. Nous embarquons au plus vite quelques religieuses malades, plusieurs femmes et enfants pour lesqu le chemin de la dune eût été impossible. Rien de tris comme ce sauvetage à la lueur de l'incendie du Bai-Troi.

13 *septembre.*—De retour je fais évacuer mon église, assigne des barques comme logement à ceux qui la rempl saient, afin d'avoir un local spécial pour les religieuses e l'espace suffisant pour dire la sainte messe. La prière pe

pétuelle déjà organisée trouve dans les Sœurs un excellent renfort. Le confessional est envahi par ceux qui désirent se purifier, et le banc de communion par ceux qui se sentent un immense besoin de se nourrir du pain des forts, qui est aussi le pain de la suprême consolation.

L'îlot de Sao-Bun est transformé en forteresse. Partout des palissades se dressent assez solides pour nous permettre d'attendre, en cas d'attaque, le secours des Français dont nous sommes distants d'un quart d'heure de marche. Une barque est en permanence au pont, prête à se diriger vers la citadelle pour appeler au secours.

14 *septembre*.—Les renseignements que j'ai recueillis sont tellement graves que M. le commandant des troupes françaises ordonne le départ d'une forte colonne pour le sud. Mais, les Français à peine partis, les mandarins envoient des courriers à cheval prévenir les lettrés égorgeurs du départ des troupes. Voilà une nouvelle preuve de leur lâche complicité.

24 *septembre*. — Je reçois du R. P. Girard, supérieur du petit séminaire d'An-ninh, un suprême appel au secours. Toutes les ressources sont épuisées, et les bandes armées multiplient leurs attaques. C'est encore une fête de la sainte Vierge, signe que nous ne devons pas périr. Je suis bien anxieux, seul ici ; mes chrétiens me conjurent de ne pas les abandonner dans un moment si périlleux, et, d'autre part, de mon apparition au collège peut dépendre la vie des confrères et des chrétiens de la Terre-Rouge. Après un bon *souvenez-vous* à Notre-Dame de Bon Secours, je confie mes paroisses au prêtres indigènes, donne mes instructions pour toute éventualité, et me jette en barque à onze heures du soir.

25-26 *septembre*.—La mer était calme, le vent me portait où je désirais aborder. Pendant que je priais et préparais mon arrivée au collège assiégé, ma barque, montée par cinq braves, toucha terre vers une heure du matin. Quelques heures plus tôt, le collège soutenant un assaut, il m'eût été impossible d'aborder ou au moins d'y pénétrer, car il est distant d'un quart de lieue du rivage. Mais la sainte Vierge avait fait cesser le vent, et la brise favorable que je dus attendre en pleine mer fut mon salut.

Arrivé à une heure du matin, un homme courageux monte à terre, et, se glissant à travers les broussailles et le long des haies, se fit reconnaître par les veilleurs et introduire auprès des confrères auxquels il annonça mon arrivée. Deux cents hommes furent envoyés pour me chercher et me conduire sain et sauf au collège. Nous rencontrâmes chemin faisant une bande de lettrés, mais elle prit heureusement la fuite.

Impossible de vous décrire ce que j'ai vu à mon entrée dans l'enclos transformé en forteresse. Près de quatre mille personnes entassées partout, hélas! sans nourriture, sans vêtements, sans abri, couchées dans la cour, sous les arbres, sur les chemins. Leurs figures étaient d'une maigreur effrayante. Quelle douleur poignante de voir tant de tribulations accumulées sur ces pauvres chrétiens ! J'ai revu, vous devinez avec quel bonheur, le vénéré Père Dangelzer et les deux Pères du collège. Les larmes coulaient de part et d'autre. Mon séjour fut court. Je promis du secours et demandai à repartir.

A onze heures du soir j'essaie de m'embarquer, mais le mauvais temps survient, l'orage éclate, la mer est démontée. A la volonté de Dieu ! j'accepte volontiers de faire le sacrifice de ma vie. Après le spectacle navrant de toute la journée, il me semble vraiment que je n'ai plus le goût de vivre et que la perspective de mourir ici à bref délai me sourit assez. Mes rameurs cherchent à regagner la côte, mais la mer renouvelle ses fureurs avec une violence extrême. Deux lames m'effleurent le bras gauche, nous côtoyons des écueils et les ténèbres de la nuit sont si épaisses que nous avons peine à reconnaître notre route. Grâce à Dieu, nous sortons encore sains et saufs de ce mauvais pas.

27 *septembre.* — Nous étions rentrés au collège où nous passâmes encore une journée. Aujourd'hui une forte bande de rebelles débouche au nord du collège, une seconde de 500 hommes travaille à la construction d'un fort à Ando et nous tire plusieurs coups de fusils de rampart. C'est le présage d'une grande lutte. A milieu de la nuit je m'embarque à la garde de mon bon ange. Il n'y a pas une minute à perdre pour aller chercher du secours. Jamais je n'ai été envahi

par la tristesse autant qu'à ce moment. Il me semble que moi-même je vais à la mort, quand je cherche à sauver la vie à ceux que je viens de quitter, et encore arriverai je à temps ?

28 *septembre.*—Nous étions à la hauteur de Phu Tiet, quelques heures après mon départ. Donc, encore trois heures et nous rentrions à Sao-Bun, lorsque la bourrasque éclate sur nous. La barque tournait sur elle-même, nous sommes inondés; le mât, la voile sont emportés, le pilote ne tient plus le gouvernail. C'est quelque chose de terrible qu'une telle situation au milieu des flots courroucés. Pas de langage humain pour l'exprimer, ni de pinceau pour le représenter. J'ai tenté trois fois d'aborder, trois fois je me suis vu emporté par une vague énorme. J'ai dû reprendre la pleine mer. C'était la bonne Providence qui ne permettait pas que je touchasse terre, car les villages témoins de ma détresse étaient sur le rivage avec leurs lances, prêts à me percer avant que j'aie pu mettre pied à terre. Puis, n'aviez-vous pas besoin, Monseigneur, d'un messager qui pût vous dire ce qu'il en était des Pères du collège, et des pauvres chrétiens de la Terre-Rouge. Je fus donc jeté par la mer sagement furieuse, jusqu'au port de Thuan-an, d'où je me suis empressé de monter à Hué. Que je suis heureux d'avoir été ce messager ! J'ai eu le bonheur de vous voir, Monseigneur, peut être pour la dernière fois, et celui de procurer du secours aux Pères du collège.

Le Père Héry est retourné à son poste (Dong-hoi), où il a retrouvé ses chrétiens jouissant d'une paix relative. Dans la dernière lettre que j'ai reçue de lui, il me dit: " que les chefs des lettrés poussent au massacre. Le peuple hésite et demande les renforts du Quang-tri qui lui sont promis, mais, qui, grâce à Dieu, n'arrivent pas."

Voilà les terreurs que nous subissons pour le moment et les dangers qui nous menacent d'une manière si instante. Et les malheurs de la persécution se sont doublés de l'épidémie. Le choléra vient de faire plus d'un millier de victimes parmi nos chrétiens dans l'espace d'un mois. A An-ninh où se trouvaient réunies près de quatre mille personnes, plus de quatre cents morts en vingt jours.

Priez pour nous, et que l'entière résignation à la sainte volonté de Dieu nous aide à supporter le poids de nos tribulations jusqu'au moment où il plaira à cette sainte volonté de nous en délivrer.

ANNAM

Extrait d'une lettre de M. A. Tessier, missionnaire au Tong-King méridional, a MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères

15 novembre 1885.

.... Je vous disais dans ma lettre du 12, que les PP. Pédémon, Gallon, Arsac et Magat étaient depuis plusieurs jours assiégés par les rebelles dans Nghe-yen et Tho-ky. Le 13, les PP. Pédémon et Gallon m'écrivaient quelques lignes qu'une barque, malgré les plus grands dangers, m'apportait ici, le 14, au matin. Nos chers confrères disaient que la position était intenable ; les rebelles, au nombre de cinq ou six milles, peut-être dix mille, les entouraient de tous côtés ; s'ils n'étaient promptement secourus, c'était peut-être, ajoutaient-ils, la dernière fois qu'ils pourraient donner de leurs nouvelles ; succomber sous les efforts de tant d'ennemis n'était plus qu'une affaire de temps.

Depuis plusieurs jours, j'entendais continuellement le canon et la fusillade dirigés contre nos confrères. J'étais par conséquent bien anxieux. Je savais que les rebelles avaient des moyens d'attaque supérieurs aux moyens de défense des assiégés. Je savais que ces misérables avaient juré de détruire Tho-ky et Nghe-yen et de massacrer tous les chrétiens qui leur tomberaient sous la main. Aussi comme je fus soulagé, comme je fus heureux, lorsque le 15 à six heures du matin, je vis la colonne française partir au secours de nos confrères ! Les mandarins ont fait leur possible pour entraver et retarder, sinon empêcher cette expédition ; mais, grâce à Dieu, ils n'ont pas réussi.

La colonne expéditionnaire a dû arriver à temps, je n'en

doute pas, quoique je n'aie reçu aucune lettre et que les officiers n'aient encore envoyé aucun courrier au commandant supérieur résidant dans la citadelle de Nghe-An. Ce retard tient uniquement, je crois, à ce que personne n'ose franchir la distance qui sépare Tho-Ky de la ville de Nghe-An. La voie fluviale n'est pas sure, parce que les rebelles occupent toujours des postes sur les bords du fleuve ; quant à la voie de terre. il ne faut pas y penser ; il faudrait traverser tout un pays complètement hostile. Malgré cela, j'espère recevoir prochainement une lettre de nos confrères ; ils savent en effet, combien nous désirons apprendre qu'ils sont en sûreté.

Demain matin une colonne de 75 hommes commandés par un lieutenant, doit partir d'ici pour remonter le Ngan-Ca, elle ira jusqu'aux environs de Thamh-Xuyen. Egalement demain matin, une autre colonne descendra aussi par jonques, du côté de Cua-Hoi et opérera surtout sur la rive droite, dans le district de Nghi-Xuan, qui compte aussi bon nombre de rebelles. J'espère que l'énergie qu'on déploie en ce moment fera virer de bord beaucoup de malheureux qui suivent nos ennemis parce qu'ils y sont forcés par les chefs. Malheureusement les mandarins annamites, au moins jusqu'ici, ne secondent guère les Français pour la pacification du pays.

Bien des villages chrétiens auront été ruinés, brûlés ; un assez grand nombre de nos néophytes auront été massacrés ; mais nos malheurs, je l'espère, seront moindres encore que ceux qui viennent de frapper la pauvre mission de Cochinchine orientale, si les bruits qui courent ici sont vrais. Cependant, cette terrible guerre sera infailliblement cause d'une grande famine.

Que de villages deviennent la proie des flammes ! Les écoltes assez belles ne seront point moissonnées, ou ne le ront qu'en partie, ou encore seront détruites par le feu ou llées par les brigands. C'est donc un avenir bien noir que ous avons devant nous. Espérons que la charité des fidèes de France viendra à notre secours. Oh ! la guerre, quel léau ! Sans parler de la perte de bien des âmes, que de misèes pour un grand nombre de pauvres gens ! Prions Dieu de ous redonner la paix !...

COCHINCHINE ORIENTALE

Derniers détails sur le martyre de M. Châtelet missionnaire en Cochinchine orientale.

EXTRAIT DE LETTRES DE M CHAMBOST, MISSIONNAIRE.

Après les Pères Béchet, Rival et Manissol tous du diocèse de Lyon, martyrisés au Tong-King il y a deux ans, Dieu a voulu se choisir un nouveau martyr lyonnais, le P. François Châtelet, de Saint-Didier-sur-Beaujeu, ancien élève de l'école cléricale de Saint-Augustin à Lyon, puis du petit séminaire de l'Argentière. Parti en mission vers la fin de 1880, il eut quelque peine à s'acclimater et à apprendre la langue annamite, langue chantante dont il est difficile de saisir les tons nuancés. Mais son énergie triompha de tous les obstacles. Après avoir exercé le saint ministère, sous la direction de confrères plus anciens, dans plusieurs grandes chrétientés le P. Châtelet avait été placé, il y a plus d'un an, à la tête d'un immense district, composé d'une dizaine de petites paroisses éloignées les unes des autres et renfermant environ deux mille catholiques: c'était sur un plateau élevé, à une grande journée de marche de la mer, dans la province du Phu-Yen, à peu près à égale distance de Saïgon et de Touranne. C'est là qu'il se trouvait en juillet et août, lorsque éclata la catastrophe qui devait presque anéantir la mission de Cochinchine orientale. Les rebelles interceptèrent toutes les communications et on resta sans nouvelles du P. Châtelet. Ce ne fut que vers le commencement d'octobre que son évêque, Mgr Van Camelbeke, ayant appris que les chrétiens du Phu-Yen tenaient tête à l'ennemi, envoya leur secours sous la conduite du P. Auger une petite colonne expéditionnaire de deux cent cinquante hommes.

On sut alors que le P. Châtelet avait été martyrisé, dès le 26 août, dans les circonstances suivantes. Voyant ses chrétiens cernés de tous côtés par les païens qui brûlaient tout

les haies de l'enclos de l'Eglise, le Père pensa que tout était fini. Il engagea donc ses fidèles à se préparer à mourir et à rentrer dans l'église : ce qu'ils firent. Lui, fidèle au devoir jusqu'au bout, se mit tranquillement à confesser, dans son petit presbytère, à côté. Alors, quelques ennemis pénétrèrent dans la cour, et interpelant le Père, lui crièrent de venir pour qu'on lui coupât la tête. Le P. Châtelet, qui était sous la véranda de sa maison, leur répondit : " Venez la prendre si vous voulez ". Il portait la soutane, ce qu'il faisait depuis que la situation était désespérée, de crainte de mourir sans en être revêtu. Il voulait porter la soutane pour offrir le sacrifice de sa propre vie, comme il la portait chaque matin à l'autel pour offrir le sacrifice du corps et du sang de son Maître. Un païen monta alors par derrière et le perça de sa lance. Le Père tomba aussitôt et reçut encore deux coups de sabre, l'un près de l'oreille, l'autre à la nuque. Son maître tonsuré, nommé Cây, qui était à ses côtés, fut frappé de la même manière, mais plus légèrement. Il fit le mort et put tout voir et tout entendre.

A ce moment, un païen s'élança la lance en avant dans l'église toute pleine de chrétiens. Mais ceux-ci, sur l'instigation d'un dignitaire, et profitant aussitôt de la grâce du sacrifice de leur missionnaire, sortirent et chassèrent les rebelles.

Ce fut le commencement de leurs victoires. Ils battirent les païens dans neuf combats successifs ; mais, entourés par plus de 7,000 hommes armés, ils allaient succomber lorsqu'arriva le P. Auger avec sa petite expédition. Celui-ci, aussi habile capitaine que vaillant missionnaire, les débloqua et les ramena sains et saufs, au poste français de Qui-Nhon, au nombre de mille environ. Là, maintenant, hélas ! le choléra les décime, et d'autant plus qu'ils sont harassés de fatigue et n'ont qu'une nourriture insuffisante.

SAUVETAGE DE 900 CHRÉTIENS

De la province de Phu-Yen (Cochinchine orientale).

Vers la fin de septembre et le commencement d'octobre, Mgr de Hiérocésarée avait reçu, à plusieurs reprises, la nouvelle qu'un grand nombre de chrétiens, et peut-être même un missionnaire, étaient encore vivants, après tous les massacres du mois d'août, sur le plateau de Tra-Ké, dans la province de Phu-Yen, à environ quarante kilomètres à l'ouest du port de Ma-Liên. On disait encore que de fréquents assauts leur étaient donnés par les mandarins et leurs troupes ; mais que néanmoins ils résistaient toujours.

A moins d'être promptement secourus, ils devaient inévitablement succomber. Mgr Van Camelbeke résolut de les secourir au plus vite. Une centaine de nos chrétiens du Binh-Dinh furent exercés au maniement des quarante fusils que nous possédions, armes disparates, dont dix à peine se chargeant par la culasse ; on y adjoignit, pour la montre, trente fusils à tabatière, prêtés jadis, pour la défense du collège, par M. le résident de France, et pour lesquels nous n'avions pas de cartouches : c'était, avec trente lances, tout notre armement. En outre, cent cinquante hommes portaient les vivres et les munitions : ils devaient au retour se charger du transport des petits enfants, des infirmes, des blessés, des vieillards, etc... qu'à bon droit nous supposions devoir être assez nombreux à Tra-Ké.

Après quatre ou cinq jours d'exercices forcés, nos soldats n'avaient pas encore l'air fort martial ; cependant, quand Monseigneur vint leur annoncer, le jeudi 1er octobre, que, le 3, M. le capitaine de frégate Le Gorrec, commandant l'aviso le *Chasseur*, qui déjà avait sauvé mille chrétiens de la province de Tu-Ngâi, les prendrait à son bord pour les porter au Phu-Yen, chacun de nos guerriers improvisés fit ses préparatifs avec joie, et à midi, notre embarquement était terminé. Quelques instants auparavant, ayant reçu l'assurance, que, pendant notre absence, on prierait spécialement pour nous, chargés de tous les bons souhaits de mes con-

triotes de Qui-Nhon, nous partions pleins de confiance. Au reste, si quelque appréhension nous fût restée encore au sujet de l'issue de l'entreprise, l'aimable accueil que nous trouvâmes à bord du *Chasseur* l'aurait bien vite fait disparaître.

***

Le même jour, à quatre heures du soir, nous entrions dans la baie de Vimg-Lâm, et le lendemain, à trois heures et demie du matin, commençait le débarquement de nos troupes (285 hommes) dans une petite anse, près du col " Dèu-Gàng ", que traverse la route mandarine. Grâce au canot à vapeur et aux embarcations du bord, que M. le commandant avait gracieusement mis à notre disposition, le débarquement était achevé à sept heures.

Après avoir exprimé à M. le Gorrec et à ses officiers mes sentiments de reconnaissance, je prenais la tête de la colonne, le prêtre annamite Hué fermait la marche ; l'ensemble était sous la surveillance d'un diacre et de huit catéchistes.

***

Le problème à résoudre était d'arriver, en cette même journée, à Tra-Ké, lieu distant du point où nous avions débarqué d'environ 50 à 60 kilomètres ; c'était là que nous supposions résister encore le Père Châtelet et ses chrétiens, mais ce qui, à la rigueur, eût été possible à un bon marcheur, allant sans fardeau, devenait impossible à une bande de près de trois cents hommes, s'avançant à la file indienne, par des sentiers difficiles et trop chargés pour une marche aussi rapide. Il se produisait inévitablement des lacunes dans le rang, et force était de s'arrêter pour attendre les traînards. Deux pavillons aux couleurs de la France, l'un en tête, l'autre en queue de notre colonne, et facilement visibles de l'une et l'autre extrémités, servaient à régulariser la marche.

Malgré tous ces petits obstacles, notre marche fut assez rapide pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de s'opposer à notre passage. A midi, le fleuve qui descend des montagnes

de l'ouest, vers la citadelle de Phù-Yên, était passé à gué. Un col très élevé dans lequel nous avions cheminé presque toute la matinée, nous avait jusque là cachés aux yeux de l'ennemi ; dès lors nous devions marcher à découvert ; mais nous étions en avance, ce qui nous préservait de tout danger.

***

Vers trois heures et demie du soir, passant près de l'emplacement où, avant nos malheurs, se dressait la belle église de Dông-Drài, j'en visitai les ruines ; le mur d'enceinte seul était encore debout ; tous les arbres avaient été coupés ras de terre. Mais combien plus pénible me fut ce que je vis en sortant ! A gauche de l'église en ruines se voyait une dépression de terrain de cinq mètres de long sur une largeur de deux mètres environ ; c'était la fosse où l'on avait jeté, pêle-mêle, les cadavres des chrétiens massacrés un mois et demi auparavant : les pluies aidant, le peu de terre dont on avait recouvert ces restes précieux s'était affaissée, et ça et là émergeait un crâne, au milieu d'habits et de paille à demi-pourris. Quels drames horribles avaient dû se passer ! Là sans doute, comme au Binh-Dinh, n'avait-on pas enterré vivants nos malheureux chrétiens et brûlé de la paille sur leur fosse, pour ajouter une cruauté de plus à leur supplice ? Après avoir récité une prière sur cette tombe glorieuse, je regagnai la tête de la colonne. A six heures et demie, nous étions encore bien loin de Tra-Ké ; il était nuit close, et nous campâmes au pied des collines qui commencent le vaste plateau de Tra-Ké.

J'estime l'étape du soir, à vingt-cinq ou vingt-six kilomètres environ, parcourus d'une seule traite. Quoiqu'en pays ennemi, et une attaque étant possible, chacun cependant s'abandonna au sommeil le plus profond.

J'avais sur ma route recueilli quelques renseignement sinon sur le P. Châtelet, au moins sur ses chrétiens, que l' disait résister encore non à Tra-Ké, mais à Cây-Gia.

On ajoutait qu'un assaut, préparé depuis longtemps d leur être donné ce jour même.

Aussi le lendemain, lundi, 5 octobre, à cinq h nous mettions en marche.

Les premières collines passées, nous fîmes une courte halte dans la vallée circulaire qu'elles forment en avant du plateau. Après une série d'ascensions et de descentes, de plus en plus pénibles, et qui, à mon grand regret, retardaient notre marche, nous finîmes par arriver sur le bord du plateau. La paroisse de Cây-Gia s'y trouvait un peu en contrebas, environ à un kilomètre de distance.

Ce ne fut pas sans quelque surprise, que nous vîmes, à environ deux cents mètres de la haie de l'église, du côté est, une bande de deux ou trois cents individus, et sur la petite butte, qui surplombe l'église à l'ouest, une deuxième troupe de cinquante à soixante hommes. Ne sachant si j'avais à faire à des chrétiens ou à des païens, je fis former le carré à nos hommes sur une éminence à huit ou neuf cents mètres de la bande, qui venait rapidement sur nous à gauche. Je partis avec dix hommes pour reconnaître la situation. J'étais dans la plus grande perplexité. Avais-je devant moi des chrétiens?.....Mais pourquoi environnaient-ils leur église en poussant de bruyants cris de guerre, frappant avec fureur tambours et tam-tam ? .....Qui combattaient-ils ? Nous ? Ne me voyaient-ils pas en tête de la colonne, ayant en main le drapeau français ?.....Evidemment j'avais devant moi une bande de païens, cernant le Père et les chrétiens dans l'église.

Un coup de canon, parti en avant de l'église, siffla au dessus de nos têtes et me confirma dans mes suppositions ; je fis envoyer quelques coups de fusils et rejoignis le gros de la troupe, dont l'ennemi tentait de nous séparer ; il n'était plus qu'à deux cents mètres de nous. Un boulet passa de nouveau très près de nous ; j'ordonnais déjà de faire feu sur toute la ligne, lorsque j'entendis nos prétendus ennemis s'écrier en faisant de grands signes de croix :

"—Père, Père, ne tirez pas, nous sommes chrétiens."

Les pauvres gens avaient été tant de fois trompés par rs ennemis, qui ne rougissaient pas d'employer toutes es de subterfuges pour vaincre leur résistance !... Les vèrent. La bande des chrétiens se mêla alors à un désordre et une joie inexprimables. Un p de canon retentit, il s'en fallut de bien peu

que nous ne fussions touchés. Heureusement on put faire entendre au trop brave canonnier qu'il devait cesser son feu, car mal nous en aurait pris.

L'émotion était alors bien vive parmi nous : nous pleurions tous. Que n'avions-nous pas à nous demander les uns aux autres ? mais les pleurs entrecoupaient les paroles et le désordre qui s'était mis dans nos rangs engendrait un brouhaha intense au milieu duquel il n'était pas facile de se faire entendre.

L'absence du Père Châtelet m'étonnait ; le clerc tonsuré Cây, qui était au service du Père, m'apprit alors que mon cher confrère avait, déjà depuis un mois, donné à Notre-Seigneur le témoignage du sang ; que, dans toute la contrée, il n'y avait plus une seule église debout, et que tous les chrétiens survivants étaient réunis au nombre de huit cent cinquante à neuf cents, grands et petits, auprès de l'église de Cây-Gia.

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à établir l'ordre dans notre bande. Quand j'y fus parvenu, tant bien que mal, nous nous dirigeâmes vers l'église. De tout notre cœur nous remerciâmes Dieu. Tout le monde pleurait, mais d'allégresse cette fois. Nous donnâmes à la joie et au repos cette première journée ; il était alors dix heures du matin.

Je n'étais pourtant pas exempt d'inquiétudes, car, depuis notre arrivée, jusqu'à deux heures du soir, nous voyions l'ennemi se masser en troupes serrées sur les collines du sud et du sud-est.

Mais, pour mieux comprendre où en étaient les choses à ce moment, il faut se reporter au 26 août, date de la mort du Père Châtelet et aux jours précédents.

***

Le 9 août, le Père Châtelet résidait alors à Tra-Ké, paroi sise à dix kilomètres environ au sud de Cây-Gia. Voyant q toutes les sinistres nouvelles qui couraient dans le pays sujet des massacres se confirmaient, il se transpor serviteurs à Cây-Gia.

C'était en effet le seul point de son district, [illegible]

un abord difficile aux ennemis du nom chrétien. Un drapeau français fut planté sur l'église, au-dessous de la croix, et le missionnaire engagea ses ouailles à y venir chercher près de lui un asile.

La fête et l'octave de l'Assomption passèrent sans encombre.

Le dimanche, 23 août, on sut qu'une attaque contre l'église était imminente. En effet, dès le matin, 24, des bandes armées prenaient position sur les collines de l'est et du sud, où elles restèrent tout le jour en observation.

Cette journée, le Père l'avait employée à entendre des confessions et à exhorter ses chrétiens à se conformer à la volonté divine.

Le 25, au point du jour, les païens, protégés par des clissages de bambous contre les flèches des chrétiens, s'avançaient en rangs serrés, mais lentement, grâce aux lancettes que les assiégés avaient plantées, à la mode des sauvages, pour obstruer les abords de la place, qui avait pour tout armement quatre à cinq arbalètes et une vingtaine de lances. Vers neuf heures, néanmoins, l'ennemi dont les rangs grossissaient toujours, avait pu approcher assez près, pour mettre le feu à la haie, formant rampart autour de l'église. Craignant que les fusées dont les mandarins avaient fourni abondamment tous les villages, n'incendiassent son église, le Père avait fait enlever toutes les paillottes qui en formaient la toiture ; même mesure fut prise pour le presbytère et les cases voisines. Grâce à cette précaution, et la haie de bambous étant trop verte pour flamber, le travail de l'ennemi n'aboutit pas, et vers onze heures, les assiégés virent avec joie les assaillants se retirer. Vers une heure du soir, ils revinrent à la charge, apportant cette fois du bois et de la paille, que les cases du village chrétien leur avaient fournis en abondance, et malgré la courageuse résistance des chrétiens, quelques instants après, la haie de bambou était en feu.

A l'intérieur les assiégés tentaient de repousser les incendiaires à coups de pierres et de flèches, pendant que les vieillards et les femmes puisaient de l'eau pour éteindre le feu, qui dévorait la haie de bambous au sud, à l'ouest et à l'est ; le côté nord d'un accès plus difficile, n'avait pas encore été

attaqué. Vers le soir, l'ennemi se retire et peu à peu les flammes s'éteignent. La nuit se passe sans attaque, le Père l'emploie à réconforter, par de bonnes paroles, ses chrétiens brisés par la fatigue et l'émotion, et à leur réitérer la sainte absolution : quelques instants seulement furent donnés au repos.

De grand matin, l'ennemi attaquait de nouveau ; pendant la nuit, ses rangs s'étaient renforcés de nouvelles recrues. Aux hommes valides des trois cantons annamites environnants venaient de se joindre sept villages sauvages, dont les flèches blessèrent une dizaine de chrétiens. La haie flamba et elle présentait plusieurs ouvertures béantes.

***

A ce moment, le père voyant que la résistance était impossible, réunit ses chrétiens découragés, abattus et à demi asphyxiés par la fumée ; il les engage à se résigner à la volonté de Dieu, les bénit tous et leur ordonne d'attendre dans l'église le moment du dernier sacrifice. Les chrétiens obéissent, et le Père rentre dans sa maison administrer douze à quinze blessés qui l'attendaient. Au dehors, clameurs furieuses, imprécations et insultes de la tourbe des assaillants.

Quelques instants s'écoulèrent et, vers quatre heures et demie, sept ou huit païens pénétrèrent dans l'enclos de l'église. Trois d'entre eux se dirigèrent vers le presbytère où le Père et son catéchiste, le clerc tonsuré Cây, les attendaient les portes grandes ouvertes.

Ces méchants débutent par des injures et continuent sur ce ton pendant une dizaine de minutes ; enfin ils somment le missionnaire de descendre dans la cour, de s'y mettre à genoux pour avoir la tête tranchée :

"—Je n'irai pas si loin, dit le Père ; si vous voulez ma tête, venez la prendre ici."

Ce disant, il s'avance, son clerc à sa gauche, sous la véra dah. Nouvelles injures ; enfin un des bandits s'enhardiss jette à la tête du Père une écuelle à demi brisée qui tomb ses pieds sans l'atteindre. Un autre monte à la dérobée s le côté droit de la vérandah, s'approche petit à petit et plong sa lance dans le flanc du Père qui tombe le visage cont

terre. Le troisième bandit fait un bond en avant et donne deux coups de couperet, l'un sur le cou à droite, l'autre sur la nuque qui achèvent le martyre de mon confrère. Son catéchiste fut aussi blessé aux mêmes endroits, mais moins profondément ; il fit le mort et on l'abandonna baigné dans son sang. C'est de sa bouche que j'ai appris tous ces détails. Les trois assassins pénétrèrent ensuite dans le presbytère, y massacrant les chrétiens blessés que le Père venait d'administrer et dont plusieurs ont survécu, car, pressés de piller, ils ne faisaient leur triste besogne qu'à moitié. Ils ne purent néanmoins prélever aucun butin ; Dieu aidant, les chrétiens ne leur en laissèrent pas le temps.

***

Pendant que se passaient ces évènements, glorieux pour les victimes, les quatre ou cinq autres païens, qui étaient entrés avec les premiers, enfonçaient une des fenêtres de l'église, et, par cette ouverture, plongeaient leurs lances dans la masse des chrétiens alors en prière. Cela dura ainsi quelques minutes :

"—Mourons, dit un dignitaire de la paroisse, si telle est la volonté de Dieu ; mais tuons au moins quelques-uns de ces gredins."

Ce disant, il sort la lance au poing et transperce contre une des colonnes de l'église un des assaillants ; les autres ne tardèrent pas à avoir le même sort ; ils furent tués par les chrétiens devenus subitement les agresseurs.

Débarrassés de ces premiers et plus avides ennemis, les chrétiens sortent tous de l'église, s'organisent un peu et font soudainement une charge désespérée dans les rangs de l'ennemi. Celui-ci, se croyant sûr de la victoire, ne s'attendait guère à une pareille affaire. Il résista mollement et ne tarda pas à tourner le dos et à s'enfuir au plus vite, laissant une vingtaine des siens sur place.

***

L'ennemi repoussé au loin, les vainqueurs revinrent à l'église rendre au Père les derniers devoirs. Ils jurèrent tous

de combattre à outrance et de mourir les armes à la main, en faisant chèrement payer leur mort aux ennemis.

***

Au point du jour suivant, le 27 août, nouveau blocus ; mais les chrétiens n'attendent pas que le cercle se soit resserré autour d'eux, ils se précipitent en avant en poussant de grands cris, et enfoncent les rangs de l'ennemi avec tant de vigueur, que celui-ci jugea prudent de chercher son salut dans la fuite et avec un tel entrain qu'il ne laissa que quatre morts sur place.

Toute la journée du 28 fut calme ; l'ennemi se préparait et renforçait ses rangs. De leur côté, les chrétiens, qui avaient, dans le combat de la veille, pris trois canons, cinq fusils, avec nombre de lances, sabres et arbalètes, s'exerçaient au maniement de ces armes, s'organisaient en compagnies dont les enfants, les femmes, les vieillards eux-mêmes faisaient partie.

Vers la nuit de ce jour, ils purent voir leurs adversaires prendre position au loin. Le jour suivant, le 29 août, dès l'aube, le cercle se resserrait peu à peu. Les rangs de l'ennemi, on l'apprit dans la suite, comptaient six mille hommes relativement bien armés, dont deux mille soldats de la citadelle, chef lieu de la province, avec six gros canons et dix fusils de remparts : le sous-préfet Huyên-Thiên était à la tête de ces troupes. De nombreuses bandes de sauvages leur prêtaient en outre leur concours.

Sûrs de la victoire, car ils se sentaient protégés par Dieu, nos chrétiens attaquent sur sept points à la fois ; partout ils triomphent sans peine, le sous-préfet est tué, les sauvages perdent seulement trois hommes et se débandent aussitôt. Les chrétiens enlevèrent à l'ennemi ses canons, ses munitions et la plus grande partie de ses armes ; ils avaient tu une vingtaine d'hommes, blessé un nombre double, dor presque tous périrent des suites de leurs blessures. Du cô des chrétiens, une seule mort à déplorer.

Les chrétiens victorieux, chargés des dépouilles de l'en nemi, portant en triomphe le sabre à poignée d'ivoire d sous-préfet (ce sabre, ils l'ont, à leur arrivée ici, offert e

témoignage de reconnaissance à M. Le Gorrec, commandant du *Chasseur*), rentrèrent à l'église rendre grâces à Dieu.

***

Comment expliquer les victoires si faciles de nos chrétiens sans armes? sans doute par la lâcheté de leurs agresseurs, plus cruels que braves; néanmoins il reste inexplicable que des hommes, des femmes, des enfants, ne sachant auparavant ni tenir une lance, un sabre, ni bander une arbalête, aient eu si facilement raison de leurs adversaires d'une supériorité numérique écrasante et en possession d'engins de guerre redoutables pour des gens désarmés. Ne vaut-il pas mieux admettre une intervention surnaturelle? C'est du moins ce qu'annoncèrent les païens voisins de Cây-Gia, qui n'eurent, après cette mémorable journée, rien de plus pressé que de conclure la paix avec les chrétiens vainqueurs; car, en Annam, comme en beaucoup d'autres lieux : " la raison du plus fort est toujours la meilleure. " Les dits païens assurèrent que, dans tous les combats livrés jusqu'à ce jour, ils avaient vu d'innombrables légions de petits enfants, habillés de rouge et le visage étincelant, combattre aux côtés des chrétiens; une belle dame, vêtue de blanc, se tenait au-dessus de l'église et semblait diriger l'action.

Les chrétiens, eux, n'avaient rien vu, mais ils avaient la conviction que Dieu était avec eux.

Je n'aurais pas mentionné ce détail, si le Père Bruyère, que j'ai eu le bonheur de voir il y a dix jours, ne m'avait dit avoir entendu pareilles choses de la bouche des païens, au moment où ils assiégeaient le Père et ses chrétiens dans l'église de Tra-Kien en la province de Quâng-Nam : au reste pareil évènement ne serait pas nouveau dans l'histoire de l'Eglise d'Annam.

***

Le 20 septembre, arriva une lettre des grands mandarins de la province, accompagnée d'une fausse lettre du résident de France à Qui-Nhon : il y était annoncé que la paix était faite, les lettrés réduits à composition, et enfin, que les chrétiens n'avaient qu'à déposer les armes et à reprendre

leur vie d'autrefois. On invitait les catéchistes et les dignitaires à venir s'assurer de la vérité et du contenu de la lettre.

Le catéchiste Cây, qui, tout en soignant les blessures qu'il avait reçues aux côtés du Père Châtelet, avait tout organisé, tout dirigé, sachant bien quel fond il faut faire sur la parole d'un mandarin, se contenta d'envoyer deux hommes sûrs prendre des renseignements : on attendit en vain leur retour, ils furent massacrés !

***

L'ennemi, après s'être organisé pour l'attaque pendant vingt-six jours, se montra de nouveau le 4 octobre vers midi, fête du Saint-Rosaire : il se tint au loin. Au point du jour, 5 octobre, trois mille sauvages avec des éléphants armés en guerre manœuvraient pour opérer leur jonction avec les quatre mille soldats annamites que le *lânh binh* ou chef militaire de la province dirigeait en personne et qu'il avait massés sur une petite colline, distante de deux kilomètres environ à l'est de l'église. En ce même lieu on avait, le 22 août, décapité vingt-cinq chrétiens qui venaient de bien loin chercher un refuge auprès du Père Châtelet.

Les chrétiens, ayant conscience du danger qu'ils couraient se résolurent cette fois à opérer en détail, et se proposèrent de culbuter le *lânh binh* et ses hommes avant qu'ils eussent leurs rangs renforcés des trois mille sauvages. Ils sortent tous, ne laissant que les malades à l'église, et, tout en récitant leurs prières du matin, ils atteignent. vers six heures et demie, l'aile droite de l'ennemi, qu'ils culbutent en quelques minutes aux cris de Jésus, Maria. Le général ennemi tombe percé d'un coup de lance et les fuyards marquent de quarante cadavres le chemin de leur retraite. Les chrétiens c auraient tué un bien plus grand nombre, mais le tambo d'alarme et le tocsin de la cloche résonnaient à l'église ; i abandonnèrent la poursuite pour voler au secours de leu malades. La besogne fut facile : là où ils pensaient trouve l'ennemi, ils firent notre rencontre. D'autre part, les assié geants apprirent bien vite notre arrivée et ne nous laissèren

pas le temps de leur courir sus. Ce jour-là, les chrétiens ont pris un énorme canon et d'autres armes.

***

J'avais reçu de Mgr Van Camelbeke l'ordre de ramener à Qui-Nhon, près de la résidence, tous les chrétiens que je pourrais sauver : le mardi 6 et le Mercredi 7 août furent employés à organiser le départ et à réparer nos forces. Tout n'allait pas de soi. Parmi nos 900 chrétiens, nous comptions bien près de 150 personnes ne pouvant marcher. Je les divisai de mon mieux avec l'aide du prêtre Hué et des autres catéchistes en quatorze escouades avec des chefs responsables du transport des infirmes, malades, etc., et, comme chacun de ces chefs avait lui-même femme, enfants et quelquefois aussi son père, sa mère ou quelque vieux parent, leur besogne n'était pas facile. Mais grâce aux 150 porteurs que j'avais amené avec moi et aux chevaux de bât que je me procurai, nous pûmes ramener au Binh-Dinh le convoi des chrétiens sans en laisser un seul en route.

Enfin, tout étant organisé pour le départ, le jeudi, 8 octobre au matin, commença l'exode des survivants des 6,700 chrétiens que comptait la province de Phu-Yen avant nos désastres ; ils étaient à peine 900 ; les cinq sixièmes avaient donc péri et une centaine au maximum errait encore sur les montagnes ; la faim, la fièvre des bois, le tigre et surtout la cruauté de leurs ennemis, cent fois plus féroces que toutes les bêtes sauvages réunies, auront eu sans aucun doute raison d'eux !

***

Il ne fut pas facile de mettre la colonne en marche ; le départ ne commença qu'à six heures, et à sept heures et demie seulement s'ébranlait l'arrière-garde. En tête marchait le Père annamite Hué avec vingt fusils et deux canons ; trente lances suivaient à quelque distance, et je fermais le convoi avec des forces pareilles. A peine avions-nous fait une lieue, qu'une énorme colonne de fumée nous indiqua la place où se trouvait l'église ; les païens se vengeaient de leurs défaites !

Le chemin parcouru n'était pas bien long et cependant nous avions dû, à l'arrière-garde, ramasser plus d'une vingtaine de traînards. Les chrétiens, regrettant de laisser aux mains des ennemis, leur modique avoir, qu'ils avaient conservé jusque là, s'étaient chargés outre mesure. Sachant combien nous aurions de difficultés pour atteindre Qui-Nhon, distant de près de 140 kilomètres, j'aurais voulu ne les voir emporter avec eux que le riz nécessaire à leur nourriture pendant ce long voyage. Dans la matinée de ce premier jour, nous fîmes à peine huit kilomètres ; à onze heures nous nous arrêtâmes dans une clairière.

Vers deux heures, nous nous mettions de nouveau en route et à cinq heures la chaîne des collines qui borde au sud la longue et belle vallée de Dông-Tre était franchie. Nous fîmes halte près d'un grand marché auprès des ruines de l'église de Dông Tre ; il était six heures. Je fis une visite aux ruines ; elles étaient parsemées de crânes, d'os à demi calcinés. Sur la droite en sortant se trouvait un amas de pareils débris à demi ensevelis sous une boue noire et fétide, précieux restes des chrétiens immolés de Dông-Tre.

***

Vers neuf heures de la nuit tomba jusqu'au matin une pluie fine ; elle me donna de grandes inquiétudes qui vinrent s'ajouter à la peine causée par les gémissements de nos pauvres malades. Je n'avais osé camper dans le marché où nous avions trouvé un asile, mais où nous n'aurions pas été à l'abri d'une surprise. Le ciel se couvrait de gros nuages, et nous touchions à la saison des pluies : comment traverserions-nous les rivières et les torrents que nous rencontrerions sur notre route ? Ce fut, toute la matinée du jour suivant, vendredi 9 octobre, une source d'appréhensions des plus vives. Pendant la nuit huit chrétiens, errant depui quarante jours sur les montagnes, rejoignirent notre campement.

***

Vers six heures du matin, la prière faite, nous nous mîme en marche. Quelques instants avant le départ, j'avais ondoy

un enfant né la nuit précédente. La joie que je ressentis de voir notre colonne augmenté fut singulièrement tempérée par la perspective d'avoir à résoudre le problème habituel et redouté, trouver deux porteurs et un filet pour la mère et l'enfant ! ce fut alors relativement facile : que n'en a-t-il toujours été ainsi ?.... Comme il pleuvait encore, l'air était un peu frais, ce qui permit à notre longue colonne de faire, dans la matinée, une bonne étape.

Vers dix heures la pluie cessa. Je commençai dès lors à être moins inquiet. Un autre souci, au reste, ne tarda pas à succéder au premier. Depuis neuf heures nous avions aperçu sur notre gauche de nombreuses bandes armées qui nous observaient de loin et que nous ne pûmes disperser entièrement : elles nous suivirent. A midi, nous passions à gué la rivière de Phu-Yen au coude qu'elle fait presque à angle droit pour se diriger vers l'Est. L'orsqu'après la halte nous reprîmes notre marche sur le Nord, nous nous vîmes subitement entourés à droite et à gauche par des bandes nombreuses dissimulées derrière deux collines qni marqneut l'entrée de la vallée de Là-Haï que nous devions traverser pour atteindre le Binh-Dinh.

D'autre part les groupes armés qui nous avaient suivis pendant la matinée, passaient le fleuve après nous et se massaient à l'arrière avec les soldats de la citadelle, faciles à reconnaître à leurs uniformes rouges. Au nord se montraient bien quelques lances, mais peu nombreuses. Je tentai d'accélérer la marche. L'ennemi, qui n'avait pas de malades, d'infirmes à porter, se déployait rapidement à droite et à gauche. Grâce à quelques coups de fusils, nous pûmes ralentir son mouvement tournant; mais une panique faillit tout gâter. Se croyant déjà cernés, un bon nombre de nos gens jetaient des cris d'alarme, et je dus, pour les contenter, ordonner de faire halte dans un découvert au milieu de la plaine.

Ayant poussé avec quelques hommes une reconnaissance au Nord et voyant qu'il n'y avait encore aucun obstacle insurmontable, je tentai de remettre la colonne en marche. Ce ne fut pas chose facile, la panique était à son comble ; tout le monde criait à la fois ; impossible de se faire enten-

dre, de se faire obéir. Tous étaient unanimes, il fallait se retrancher là et livrer combat à l'ennemi. Beaucoup se lamentaient bien haut, trop haut, hélas! d'avoir quitté leur paroisse pour venir se faire massacrer dans cette plaine.

***

A droite et à gauche, cependant, l'ennemi gagnait du terrain : à tout prix, dût-on se frayer à grandes pertes un chemin, il fallait pousser en avant : je désespérais d'y parvenir, lorsque, ayant récité de tout mon cœur un *Ave Maria*, je vis notre colonne s'ébranler avec une rapidité relative. La peur aidant, elle s'était débarrassée de tous les bagages inutiles : d'aucuns même laissèrent sur place leurs provisions de bouche, ce à quoi nous dûmes à grand'peine suppléer plus tard. Au nord nous passâmes sans trop de difficultés, pendant que notre arrière-garde, sous la direction du prêtre Hué, barrait le chemin à l'ennemi, qui, ne pouvant mieux faire, nous envoyait, avec quelques balles et boulets inoffensifs, toutes les injures dont le langage annamite est si fécond. Lorsque notre colonne se fût engagée dans l'étroite vallée de Soûg-Mun, qui fait suite à celle de Lâ-Haï, l'ennemi renonça à nous poursuivre et notre arrière-garde nous suivit en paix.

***

Il était quatre heures et demie, nous avions guerroyé depuis midi : l'ennemi ne nous fit aucun mal. Pour lui, je crois, il eut bien des raisons de ne pas être content de nous. Avant le combat, six chrétiens, une mère et ses cinq enfants, cachés chez les païens depuis le commencement des massacres, purent nous rejoindre. Deux autres nous atteignirent au bivouac de Soûg-Mun où nous passâmes la nuit. Ils nous firent part des projets de l'ennemi. Pensant qu'un navire français viendrait embarquer nos chrétiens au port de Tsin-Lân, il avait accumulé les obstacles et les pièges sur le ch min parcouru à l'aller sept jours auparavant, de telle sor que nous n'aurions pu en réchapper si nous avions pris cet direction. Dieu confondit toutes ces sinistres pensées e nous fit choisir la voie, sinon la plus facile, au moins la plu sûre.

***

Le samedi, 10 octobre, nous ne marchâmes que huit heures et fîmes peu de chemin : le soir nous bivouaquions au village de Hâ-Thao sur les confins de Binh-Dinh et du Phu-Yen. De là je fis partir pour Qui-Nhon deux courriers païens que je pus obtenir du village, pour rassurer Monseigneur et mes confrères sur notre sort. Ils n'arrivèrent à Qui-Nhon que le lundi matin. Pendant toute la journée du dimanche, fête de Maternité de la T. S. Vierge, nous avançâmes à travers une épaisse forêt, où des obstacles naturels s'ajoutèrent aux difficultés pourtant si grandes que nous éprouvions à mettre de l'ordre dans les rangs et à ramasser les traînards. Comme le danger d'être attaqué était moins éminent, je chargeai le même homme de trois ou quatre fusils, afin de prendre ses compagnons d'armes pour le transport des infirmes. J'obtins ainsi vingt porteurs pour les filets de nos malades de plus en plus nombreux en raison du chemin parcouru. Après une marche forcée, qui finit pour l'avant-garde à sept heures du soir et pour l'arrière-garde et ses nombreux traînards à neuf heures, et grâce à la lueur des torches que nous pûmes nous procurer et envoyer à sa rencontre, nous prîmes notre repos de la nuit dans la maison du mandarin chargé de la douane, frontière des sauvages. A notre arrivée il s'était empressé de nous laisser la place vide et s'était enfui très loin. La fatigue de notre troupe était si grande que beaucoup en oublièrent la prière et le repas du soir.

***

La solution d'un nouveau problème à résoudre, trouver mille rations de riz, nous occupa une partie de la nuit, et le départ du lendemain en fut retardé jusqu'à huit heures. Néanmoins, ce même jour 12 octobre, après une marche pénible sous un soleil brûlant et une halte de trois heures à midi, nous pûmes, à sept heures du soir, atteindre sains et saufs, sans avoir laissé personne en route, le port de Qui-Nhon. Nos forces étaient à bout et nous n'aurions pu fournir une autre journée de marche. A Qui-Nhon nous étions attendus avec impatience, car les bruits les plus sinistres couraient à notre sujet. Sous l'impression de la crainte où l'on était à notre endroit, Monsieur le Résident de France

à Qui-Nhon avait mis à la disposition du P. Lacassagne sa garde annamite pour venir au-devant de nous. Grâce à Dieu, nous n'en eûmes pas besoin.

Dieu avait veillé sur nous, nous avait protégés contre nos ennemis et secourus dans toutes les difficultés si nombreuses que nous avons rencontrées sur notre route et dont, humainement parlant, nous n'aurions pu sortir sains et saufs. Comment lui en témoigner assez notre reconnaissance !

***

Que vont maintenant devenir les neuf cents chrétiens du Phu-Yen, ajoutés aux quatre mille réfugiés de Qui-Nhon ? Ils vont, comme eux, attendre là, vivant d'aumônes, l'heure fixée par Dieu pour la fin de nos épreuves. Quand viendra-t-elle ? Quand reverrons-nous les lieux dont nous avons été chassés ? Il nous est impossible de le prévoir !

L'homme s'agite et Dieu le mène, c'est vrai ! Néanmoins, quoique la charité, en France et ailleurs, fasse des prodiges pour venir à notre secours, on ne peut cependant envisager l'avenir sans se demander si nous pourrons, je ne dis pas réparer les pertes passées, mais avoir le pain de chaque jour à donner à nos chrétiens. Ils sont privés de tout moyen de gagner leur vie puisqu'ils ne peuvent sortir de la concession française de Qui-Nhon sans s'exposer au péril d'être massacrés.

Mais la main de Dieu s'étant montrée si évidemment dans ce que je viens de vous raconter, ce serait manquer à la gratitude que de s'arrêter à ces interrogations de l'avenir.

Deus providebit !

SUÉMA

OU LA

PETITE ESCLAVE AFRICAINE ENTERRÉE VIVANTE.

I

LA TRAITE DES NÈGRES.

Afin de comprendre, par l'esprit et par le cœur, l'histoire de Suéma, il faut être initié à quelques connaissances préliminaires. La première a pour objet la *Traite des Noirs*. On appelle de ce nom le trafic abominable, par lequel les différentes nations du monde enlevaient les malheureux habitants de l'Afrique, achetés ou volés, dont ils faisaient des esclaves et qu'ils transportaient surtout dans les différentes parties de l'Amérique, où on les vendait comme des pièces de bétail.

Ce fléau, qui a désolé l'Afrique, dégradé l'Europe et outragé l'humanité, commença pour les nations *chrétiennes*, vers la fin du quinzième siècle. Lorsque les Espagnols eurent découvert le Nouveau Monde, ils voulurent en exploiter les nombreuses mines d'or. A ce pénible labeur ils condamnèrent d'abord les habitants du pays : l'essai ne fut pas heureux.

Accoutumés à vivre au grand air, d'une vie douce, partagée entre un peu de culture, la chasse et la pêche, les travailleurs indigènes périssaient promptement et par milliers dans les entrailles de la terre. Les nouveaux maîtres imaginèrent donc de les remplacer par des nègres, qu'ils allèrent chercher sur les côtes d'Afrique. Quand les mines commencèrent à ne plus fournir des trésors en abondance, on employa les nègres à la culture. Ainsi les tribus primitives,

presque détruites par les mauvais traitements et par un travail forcé, furent remplacées par la race robuste des Africains, plus docile à subir l'esclavage et plus propre à servir d'instruments au despotisme des Européens.

Telle est l'origine impure de la traite.

L'exemple des Espagnols devint contagieux. Soit chacun pour son compte, soit pour le compte des autres, les différentes nations de l'Europe se livrèrent à la traite des Noirs. Pendant plusieues siècles, on vit des milliers de bâtiments, appelés *Négriers*, aborder aux côtes africaines, depuis le Sénégal jusqu'au cap de Bonne-Espérance et au-delà.

Pour former leur cargaison de chair humaine, la ruse, la violence, l'appât du gain étaient tour à tour employés. Quelques exemples entre mille.

Un jour les négriers de Saint-Louis, ayant besoin d'esclaves, armèrent quelques bâtiments, destinés, en apparence, à faire le commerce. Ils abordèrent au village d'Alébia, appartenant à la tribu des Pols. Ceux-ci reçurent les Français sans défiance, et fournirent tous les vivres qu'on leur demanda. La journée se passa en réjouissances.

Pendant que les Noirs se reposaient de leurs fatigues, sans aucun motif, pas même sous le moindre prétexte, leurs chaumières furent assaillies au milieu de la nuit, et les malheureux habitants de ce village, garrottés, meurtris de coups, devinrent esclaves, ou périrent en défendant leur liberté.

Ensuite, ils furent tous transportés dans les différentes parties de l'Amérique, où, accablés de travaux et de coups de fouet, ils gémirent dans l'inconsolable douleur d'être séparés pour toujours de leur famille, de leurs amis et du sol qui les avait vus naître.

Quand les Européens ne se livraient pas eux-mêmes à la chasse des nègres, les indigènes se chargeaient de la faire à leur profit. Au rapport de tous les voyageurs, et même de résidants sur les côtes d'Afrique, il est avéré que, depu l'établissement de la traite, la plupart des guerres fratricid que se font les peuples africains, n'ont pas d'autre motif q celui de faire des esclaves, pour fournir aux demandes d négriers.

De là cette triste vérité, confirmée chaque jour par l'ex

rience : à mesure que les demandes des négriers augmentaient, les guerres se multipliaient. On a même vu des peuplades, telles que les Ashantis, qui ne connaissaient d'autre industrie que celle de faire la guerre à leurs voisins, pour se procurer des esclaves.

Le Père Labat, missionnaire dominicain, rapporte qu'une autre peuplade, les Bissagots, ont, comme plusieurs tribus africaines, une extrême passion pour l'eau-de-vie. " Afin de s'en procurer, le plus faible devient la proie du plus fort. Aussitôt qu'un navire négrier parait, le père vend ses enfants ; et si un enfant peut amarrer son père ou sa mère, il le conduit à bord du vaisseau, où il trouve en échange de l'eau-de-vie."

Un gouverneur anglais de Saint-Louis, pour avoir des esclaves, excita les Maures contre les Oneli. Il leur fournit des armes, des munitions et autres secours nécessaires, et, dans deux ans, le pays d'Onalo fut dévasté : la mort et l'esclavage dévorèrent sa population

Un autre Anglais, directeur de la compagnie du Sénégal, fit prévenir le roi des Yolofs qu'il venait de recevoir d'Europe un assortiment de traite. Tel est le nom donné aux étoffes, verroteries et autres objets, offerts par les négriers en échange des esclaves. Aussitôt ce prince fit la chasse à ses propres sujets, parcourant les villages avec des gens armés qui s'emparaient de tous les malheureux propres à la traite, qui ne fuyaient pas assez vite à son approche. Après en avoir enlevé trois cents, il fit dire au directeur qu'il avait de la *marchandise*.

Celui-ci s'empressa de se rendre auprès du roi pour conclure le marché. Le monarque africain reçut le prix de sa vente ; mais il n'était pas satisfait. Il convoitait d'autres objets d'Europe étalés à ses yeux ; seulement il n'avait plus d'hommes à donner.

Le directeur lui offrit alors de lui vendre à crédit de ces marchandises, jusqu'à concurrence du prix de trois cents autres Noirs, à la condition qu'il lui serait permis d'aller lui-même les enlever avec ses gens. Dans la crainte peut-être de quelque piège, le roi barbare refusa.

Ce qui se pratiquait au Sénégal, s'accomplissait, dans

d'énormes proportions, sur toutes les côtes de l'Afrique occidentale. D'après les états les plus exacts, le nombre des nègres, hommes et femmes, enlevés par la traite, depuis 1768 jusqu'en 1827, s'élève à cent vingt-un mille par année. Ce qui, pour cinquante-huit ans, donne un total de sept millions quarante mille.

Dans ce tableau ne sont pas compris les malheureux Noirs, victimes de la guerre que la traite fait naître et entretient parmi les peuples de l'Afrique.

Comme la traite européenne a duré plus de trois cents ans, et qu'autrefois elle était même plus active et plus générale qu'elle n'est aujourd'hui, on reste au-dessous de la réalité, en concluant que, depuis la découverte de l'Amérique, les nations de l'Europe ont réduit en esclavage, sans autre droit que celui du plus fort, *plus de trente-cinq millions* de créatures humaines !

II

LES ESCLAVES.

Être arrachés à leurs familles et à leur pays, n'est, pour les esclaves, que le commencement des douleurs. Amenés la chaîne au cou, de l'intérieur des terres, sur les ports d'embarquement, ils étaient enfermés dans des espèces de bagnes, en attendant que le négrier eût complété sa cargaison de chair humaine.

Le moment du départ arrivé, ils étaient conduits, solidement enchaînés, dans leur prison flottante. Voici la description que donnent de ce nouveau séjour des témoins oculaires :

" Dans les navires où l'on accorde le plus de place à un esclave parvenu à sa croissance, il occupe un espace de cinq pieds un pouce de large, sur une hauteur plus ou moins élevée, mais qui ne lui permet jamais de se tenir debout, souvent pas même assis. C'est moins d'espace qu'un homme mort n'en occupe dans un cercueil.

" Encore y a-t-il peu de navires où l'on accorde autant de place à chaque Noir. Dans la plupart, ils sont obligés de se tenir sur le côté, repliés sur eux-mêmes, sans pouvoir s'étendre.

" Couchés sans vêtement sur un plancher fort dur, froissés sans cesse par les mouvements du navire, leur corps est bientôt couvert de douloureuses meurtrissures, et leurs membres ne tardent pas à être déchirés par les fers, qui les tiennent attachés les uns aux autres. C'est dans de pareilles conditions qu'ils font un voyage de quinze à dix-huit cents lieues.

" Dans les mauvais temps, lorsque la mer trop agitée oblige à fermer les écoutilles, alors leurs souffrances deviennent horribles. Jetés les uns contre les autres, violemment secoués par les mouvements précipités du navire, ils sont encore suffoqués par la chaleur insupportable de la zone torride et par l'exhalaison plus dangereuse qui s'échappe de eurs corps.

Ces malheureux, souvent au nombre de quatre à cinq cents enfermés de cette manière dans un cachot infect, poussent des cris lamentables, auxquels le négrier se montre généraement insensible.

Au mois de septembre 1825, le commodore anglais Bullen visita, près de la rivière du Vieux-Calabar, capital du petit royaume africain de Quoua, le navire français *l'Orphée*, ayant à son bord sept cents Noirs, qu'on transportait à la Martinique.

Les hommes, au nombre de cinq cent cinquante, étaient enchaînés deux à deux, les uns par les bras, les autres par les jambes, et plusieurs par le cou. L'odeur qui sortait de l'endroit où ces infortunés étaient entassés pêle-mêle, était si infecte, que l'officier anglais eut de la peine à la supporter un instant.

Le même commodore parle d'un autre bâtiment français, dont le capitaine, après avoir complété sa cargaison dans le Vieux-Calabar, entassa pêle-mêle dans l'entrepôt tous les esclaves enchainés deux à deux et fit fermer les écoutilles pendant toute la nuit.

Le lendemain matin cinquante Noirs étaient morts, faute d'air. Le capitaine, considérant ce spectacle avec la plus grande indifférence, les fit jeter à la mer et retourna à la côte compléter sa cargaison, en remplaçant les morts par d'autres captifs.

Un autre vaisseau, la *Diana*, fut capturé sur les côtes d'Afrique par le capitaine Woolcombe, qui décrit en ces termes l'état de ce navire : " De tous les négriers que j'ai abordés, la *Diana* est celui que j'ai trouvé dans le plus déplorable état.

" L'odeur qui provenait de la malpropreté du bâtiment et des exhalaisons fétides de tant de corps humains, enchaînés deux à deux et entassés dans un espace très étroit, était vraiment intolérable. Ce qui ajoutait encore aux maux de ces infortunés, c'est que la petite vérole s'était déclarée et exerçait ses ravages parmi eux. "

Toutes ces horreurs et bien d'autres, découvertes sur quelques vaisseaux capturés, ne sont qu'une faible partie de celle qui se commettaient, chaque jour, sur cent autres navires. Elles étaient telles que les papiers de bord établissent qu'un quart environ des malheureux Noirs meurent de mort naturelle ou autrement pendant la traversée.

Dans la pétition qu'ils adressèrent aux Chambres, en janvier 1826, pour obtenir la suppression de la traite, les négociants français assurent que : " D'après des documents authentiques, les capitaines des navires négriers jettent *tous les ans* à la mer plus de quinze cents esclaves *vivants*, mais trop mal portants, par suite des souffrances qu'ils ont endurées, pour être vendus avec avantage. "

A la suite d'une multitude de faits atroces, un procès monstrueux qui venait d'être jugé à la cour criminelle de Londres avait motivé cette révélation : en voici la cause.

Un bâtiment anglais, le *Kong*, éprouva une grande mortalité parmi les esclaves qui étaient à bord. Le capitaine prit la résolution de jeter à la mer les plus malades, parce qu'il craignait de perdre sur sa marchandise, et qu'il espérait, en prétextant la nécessité de s'en défaire ainsi, de faire supporter la perte par les assureurs.

Le prétexte qu'il mit en avant fut le manque d'eau, quoique la ration d'eau des matelots ni celle des esclaves n'eût pas encore été réduite. Il choisit donc, parmi les esclaves *cent trente-deux* des plus malades, dont *cinquante-quatre* furent immédiatement jetés à la mer. Le lendemain *quarante-deux* eurent le même sort.

Mais comme si la Providence eût voulu le rendre inexcusable de sacrifier le reste de ces malheureux, et fournir une preuve contre son crime, à peine cette effroyable exécution fut-elle consommée qu'il tomba une pluie abondante pendant trois jours.

Inaccessible aux remords, le capitaine n'en ordonna pas moins de précipiter dans les flots tout ce qui restait de malades. Ainsi fut consommé en plein jour un forfait peut-être sans exemple dans l'histoire. Sur la dépositipn des témoins et des complices de cet horrible attentat, le tribunal anglais condamna les armateurs à supporter la perte des esclaves jetés à la mer : et ce fut tout ! !

Il faut voir dans la *Vie du père Claver*, l'apôtre des Noirs, dans quel état se trouvent les survivants, lorsqu'ils débarquent sur le sol américain. Disons seulement que le malheureux Noir, acheté en Afrique au prix de 200 francs en marchandises de traite, qui coûte en Europe 120 ou 130 francs, se vend en Amérique de 300 à 400 piastres, c'est-à-dire de 1,500 à 2,000 francs.

Une fois la propriété du planteur, comment les esclaves sont-ils traités ? A cette question répond une expression proverbiale, connue de tout le monde : *Etre traité comme un nègre.* Ce mot, plus tristement éloquent que de longs discours, résulte d'une foule d'actes tyranniques dont sont remplies les annales des colonies modernes.

Devenu la propriété des Blancs, au même titre que les animaux, un Noir, au delà des mers, ne semble plus appartenir à l'espèce humaine ; il est au-dessous des bêtes et n'a aucun protecteur sur la terre. Toujours prompte à le frapper, la loi ne le protège dans aucun cas : son témoignage n'est pas reçu en justice. On l'excite au travail à coups de fouet.

En général, il périt par l'excès de la fatigue ou du chagrin. Réduit au désespoir, veut-il échapper à ses bourreaux ? on le poursuit avec une meute de chiens et on lui donne la chasse comme à une bête féroce.

" Souvent dans les colonies, dit un témoin oculaire, on s'est donné le *plaisir* de faire des *parties de chasse* aux nègres *marrons*, avec autant d'empressement et de publicité qu'on

pourrait en mettre en Europe à chasser le sanglier, ou toute autre bête fauve. J'ai connu une dame qui s'est procuré maintes fois *ce divertissement*, auquel elle invitait des dames, ses amies.

" Lorsque le malheureux fugitif, atteint par les chiens, blessé et réduit aux abois, implorait la compassion de ceux qui le poursuivaient, on se riait de ses souffrances, on insultait à son malheur. Ensuite, on lui coupait la tête qu'on portait au chef-lieu, afin de recevoir la prime accordée pour l'arrestation des nègres. "

Si on savait, en Europe, ce que, dans bien des cas, un sac de café ou une tonne de sucre a coûté de sang et de larmes, on n'oserait pas y toucher. La traite, avec ses cruelles conséquences, est d'autant plus coupable qu'en la pratiquant, les nations de l'Europe abusent de la supériorité dont elles sont redevables au christianisme.

Aussi, dès l'origine, l'Eglise n'a jamais cessé de condamner cet abdominable trafic. Aux anathèmes lancés par Alexandre III, Léon III, Paul III et leurs successeurs, se joignent les plaintes incessantes et les protestations énergiques des missionnaires, et de tous les hommes désintéressés dans la question de l'esclavage.

Enfin, des traités sont intervenus par lesquels les principales puissances de l'Europe s'obligent a renoncer au commerce des esclaves. Ces traités sont-ils fidèlement observés? Nous laissons à d'autres le soin de répondre. Disons seulement que ces conventions ne lient que les nations chrétiennes, et que la traite continue de se faire par les peuples infidèles. Nous le verrons dans le chapitre suivant.

III

LE GÉLABA.

Transportons-nous sur les côtes orientales de l'Afrique pays de Suéma, la jeune esclave dont nous entreprenons l'histoire. Croire que dans ces terres, habitées par des tribus arabes, la traite avec toutes ses horreurs y est inconnue serait une erreur *funeste*.

Je dis funeste, parce qu'elle nous empêcherait de nous

intéresser au sort de tant de milliers de victimes, dignes de toute notre compassion. Trois sortes d'agents se livrent à l'odieux commerce de chair humaine : le *Gélaba*, les *Traitants* et les *Caravanes*. Nous allons donner une idée de ces trafiquants au cœur de tigre.

Le gélaba, dont le nom est synonyme de voleur, est un brigand qui marche tantôt seul, tantôt avec quelques-uns de ses pareils, et dont l'industrie consiste à voler les jeunes enfants, surtout les petites filles de quatre ans et au-dessus.

Avides autant que cruels, les gélaba ne craignent pas de faire des centaines de lieues dans l'intérieur des terres pour chercher leur proie. Ces êtres inhumains rôdent sans cesse comme des éperviers, autour des cases des pauvres nègres, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion favorable d'exercer leur rapine. Voici quelques-uns de leurs récents exploits.

Au centre de l'Afrique centrale, à Téghélé, vivait une famille nègre, des plus aisées du pays. Cette famille fut assaillie par les gélaba qui voulaient enlever les jeunes filles au nombre de trois, et en faire un objet de spéculation.

Le père accourut à la défense de ses enfants, et déploya tant de valeur que les ravisseurs furent obligés de renoncer à leur entreprise. Cet homme mourut bientôt et laissa sans appui sa femme et ses enfants.

La pauvre mère frissonnait à chaque instant, dans la crainte de voir ses filles mises en pièces par les bêtes féroces ; ou, ce qu'elle redoutait encore plus, de les voir tomber entre les mains des gélaba, qui les arracheraient de son sein pour les traîner sur les marchés et les plonger dans l'esclavage.

Aussi cette pauvre mère avait-elle un soin extrême, à la tombée de la nuit, de réunir autour d'elle sa petite famille, de fermer soigneusement toutes les ouvertures de sa case, et d'amonceler à l'entrée tous les meubles qu'elle possédait, pour s'en former une espèce de rempart. Assez heureuse pour se garantir de la griffe des lions et des tigres, la pauvre famille ne le fut pas assez pour échapper longtemps aux mains des ravisseurs. Bien souvent déjà la mère avait tremblée à l'idée de ce péril.

Tandis qu'elle travaillait aux champs, et que ses enfants l'aidaient ou s'amusaient sur l'herbe, elle avait aperçu certaines figures sinistres qui rôdaient dans les environs. Ces étrangers faisaient signe à l'une ou à l'autre des enfants, de venir à eux et de les suivre, comme s'ils avaient eu quelque chose à leur donner ou à leur communiquer un secret.

A cette vue, le sang de la pauvre mère se glaçait dans ses veines ; et, comme la poule qui aperçoit l'épervier, elle se hâtait de quitter les campagnes solitaires, afin de chercher, pour elle et pour les siens, un refuge dans les habitations.

Mais une nuit, pendant que toute la famille était plongée dans le sommeil, on entendit tout à coup des gens qui renversaient des meubles entassés à l'entrée. Tous sautent, épouvantés, hors de leur couche ; hélas ! il était trop tard.

Une bande de gélaba armés s'empare de chacun d'eux On leur impose, sous peine de mort, le plus rigoureux silence, afin que leurs cris ne soient point entendus des cases voisines : on les enchaîne tous. La mère et les enfants sont entraînés comme des bêtes de somme.

Le plus jeune enfant, ne comprenant pas le danger, pousse des cris d'effroi. A l'instant il est mis en pièces, sous les yeux de sa mère et de ses sœurs.

Les brigands marchèrent sans s'arrêter toute la nuit et le lendemain, traînant avec eux leurs malheureuses victimes. Arrivés à un endroit où ils se crurent à l'abri des poursuites des parents ou des voisins de leurs captifs, ils firent halte et partagèrent leur butin. La mère échut à l'un, les filles à d'autres, et la séparation fut éternelle.

Une de ces pauvres enfants, à peine âgée de sept ans, tomba bientôt malade de chagrin, de fatigues, de privations et de mauvais traitements. Son maître, qui ne voyait plus en elle qu'un embarras, commanda à un autre esclave de grimper sur un arbre, et d'y attacher la jeune fille par les main et par les pieds : après quoi il s'éloigna.

Elle était presque mourante, lorsqu'il passa dans ce sen tier une autre troupe de gélaba. L'un d'entre eux remarqu la jeune fille suspendue, et s'aperçut au tremblement des membres, puis à un faible gémissement, qu'elle respirai encore.

Il monte à l'arbre, détache cette proie inattendue et essaye de la rappeler à la vie. L'enfant reprend connaissance. Le voleur l'apporte au milieu de la bande qui le plaisante sur sa capture.

Au bout de quelques heures de marche la jeune fille retombe dans son premier épuisement. Alors le gélaba, persuadé qu'elle mourrait avant peu, la lance d'un coup de pied au milieu des sables et continue sa route, sans même avoir la compassion denaturée de la suspendre à un arbre, pour l'empêcher de devenir la proie du tigre.

La Providence veillait sur la petite orpheline. Un nègre, qui servait d'avant-garde à la caravane d'un riche marchand, aperçut la malheureuse enfant, s'approcha d'elle, la plaça sur un chameau et la conduisit de la sorte jusqu'au premier marché, où le marchand la vendit, à vil prix, comme une marchandise avariée.

Cependant, sa santé s'étant un peu rétablie, elle fut vendue successivement à plusieurs maîtres, jusqu'à ce que le vénérable abbé Olivieri la trouva exposée en vente sur le marché d'Alexandrie, l'acheta et la conduisit en Europe où, devenue héroïquement chrétienne, elle est morte en odeur de sainteté, à peine âgée de seize ans.

Une autre enfant du désert, également sauvée par le saint prêtre que nous venons de nommer, raconte ainsi, dans son naïf langage, l'histoire de son enlèvement :

" Ma mère était bien belle, mais noire. Elle avait beaucoup de femmes pour la servir. Mon papa était toujours bien vêtu, non comme les Turcs, mais comme les Arabes. J'étais leur unique enfant. Ils me laissaient jouer toute seule dans la cour de la case, qu'une femme venait fermer, afin que le gélaba n'entrât pas.

" Un jour que j'étais là, m'amusant avec de petites pierres, j'entendis quelqu'un marcher derrière moi, et j'aperçus un gélaba, portant sur ses épaules un sac tout souillé de sang, et un long couteau à la main.

" Mon premier mouvement fut de me lever et de fuir en criant ; mais cet homme me prit par la main, et me dit : Si tu cries, je te coupe la tête et te mets dans ce sac.

" Pour ne pas aller dans ce maudit sac, je retins mes larmes, mais le cœur me battait si fort, que je ne pouvais presque plus respirer, et le gélaba m'ayant prise dans ses bras, se mit à courir. Quand nous fûmes loin de ma maison, il me posa à terre ; et, me tenant par la main, il me faisait courir si vite, que je ne pouvais le suivre. Impossible à moi de faire des pas plus longs, parce que j'avais des jambes petites, toutes petites, et des épines enfoncées dans mes pieds, d'où ruisselait le sang.

" Alors, cet affreux gélaba, voyant que je ne pouvais plus avancer, me prit entre ses bras et me porta chez lui. Sa femme, me trouvant si petite, me plaça sur ses genoux, et se servit d'une grosse épine pour retirer toutes les autres, et me donna ensuite un peu de pain.

" Quelques jours après, le gélaba partit de cette maison, et m'attachant avec d'autres petites négresses, qu'il avait également volées, il nous mit toutes sur un chameau.

" Nous restâmes ainsi bien longtemps dans cette position, avançant jour et nuit, et, la corde qui nous tenait attachées s'étant une fois rompue, nous tombâmes toutes par terre. Cet homme, qui conduisait le chameau, nous accabla de coups de pieds et de poings, jusqu'à ce que nous y fûmes remontées. "

Rien n'est plus tristement exact que le récit de cette jeune enfant. Lorsque les malheureuses petites créatures sont tombées entre les mains de leurs ravisseurs, on en charge outre mesure des chameaux et des dromadaires.

Heureuses celles qui ont pu se blottir en quelque coin des grandes valises rouges, que l'on met en guise de selles su le dos de ces montagnes ambulantes.

Les autres, suspendues par le bras ou par le ventre, ou bien liées deux et trois ensemble, et jetées comme un farde quelconque sur les bosses de l'animal, se debattent ainsi ju qu'à ce que le mouvement de la marche leur ait fait trou une position supportable.

Pourvu qu'au terme du voyage ces pauvres enfants n'aie point les nerfs tout à fait brisés, et la respiration éteinte, p importe tout le reste à leurs féroces conducteurs.

Qui dira tout ce qu'elles ont à souffrir, dans un trajet qu

quefois de cinq ou six cents lieues, à travers les déserts de la zone torride, depuis leur pays natal jusqu'à l'embouchure du Nil, ou à quelque part de la côte africaine ?

Vendues et revendues plusieurs fois dans le cours du voyage, elles finissent par devenir la propriété de riches marchands, qui font en grand cet infâme commerce.

Quand leur cargaison est complète, ils forment des caravanes qu'on voit arriver, dans l'appareil que nous avons décrit, aux marchés de Quiloa et de Khartoum. De là, on expédie la *marchandise*, à travers les sables de la Nubie inférieure, jusque dans la basse Egypte.

Tel est, au témoignage de l'histoire, le spectacle qui se reproduit incessamment, depuis des siècles, sur la terre de Cham, cette grande fabrique d'esclaves pour l'ancien et le nouveau monde : spectacle déchirant qui encore aujourd'hui s'offre aux regards de tous les voyageurs.

Qui le fera cesser ? une seule chose : l'évangélisation catholique de ces malheureux peuples. Mais l'évangélisation demande trois conditions :

Des prières : nos religieuses établies sur les différents points de l'Afrique, les répandent en abondance et avec larmes.

Des sueurs et du sang : nos missionnaires en versent par torrents.

De l'argent : c'est aux jeunes chrétiennes de l'Europe, aux jeunes Françaises en particulier, à fournir la rançon de leurs sœurs.

Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous même.

IV

LES TRAITANTS.

Si, dans ses rapports avec les pauvres nègres, le gélaba doit être comparé au chien qui chasse isolément et qui ne peut, en fin de compte, prendre que peu de gibier, les traitants représentent la meute nombreuse et bien dressée, dont l'ardeur porte le ravage dans des forêts entières, qu'elle dépeuple de leurs habitants.

Ces nouveaux chasseurs d'esclaves sont des marchands arabes, et même européens, établis le long des côtes de l'Afrique australe et orientale, depuis le détroit de Mozambique jusqu'à Quiloa, Zanzibar et même plus loin : c'est-a-dire dans une étendue d'environ six cents lieues.

Les traitants peuvent se diviser en deux catégories : les acheteurs d'esclaves et les pourvoyeurs de la marchandise.

Aux yeux de la religion et de l'humanité, ils sont aussi coupables les uns que les autres : car, s'il n'y avait pas d'acheteurs, il n'y aurait pas de vendeurs, partant pas de chasseurs.

Ne conservant d'humain que le nom, ces êtres sans entrailles provoquent ou exercent encore aujourd'hui, dans l'Afrique orientale, les mêmes horreurs que nous avons signalées sur la partie occidentale de la Péninsule africaine.

Pour faire la chasse en grand, et bien loin dans l'intérieur des terres, le traitant corrompt, au moyen de quelques marchandises de traite, des tribus indigènes, qui font la chasse pour son compte.

Entre beaucoup d'autres, on cite la tribu des Mzaramo, voisine de Zanzibar. Cette tribu se livre bien un peu à la culture, mais elle n'élève pas de hétail, si ce n'est quelques chèvres dont elle fait le commerce.

La chasse aux esclaves, qu'elle pratique avec habileté, lui procure d'assez gros bénéfices pour lui permettre de vivre à peu près sans travail, et satisfaire son goût pour la parure, trait caractéristique de la race.

Un intrépide voyageur, le docteur anglais Livingstone, qui pendant les années 1860, 1861, 1862, 1863, a visité une grande partie de l'Afrique méridionale, parle ainsi des horreurs de la traite, dont il a été souvent témoin :

" Un jour le chef d'un village nous apprit qu'une chaîne d'esclaves allait traverser la bourgade pour se rendre à Tété.

" En effet, il y avait à peine quelques minutes que nous étions avertis, lorsqu'une longue chaîne composée d'hommes, de femmes et d'enfants, liés à la file les uns des autres, et les mains attachées, serpenta sur la colline et prit le sentier du village.

" Armés de fusils, et parés de divers objets de toilette, les Noirs, agents des Portugais, placés à l'avant-garde, sur les flancs et à l'arrière de la bande, marchaient d'un pas délibéré. Quelques-uns tiraient des notes joyeuses de longs cornets de fer blanc. Tous prenaient des airs de gloire, comme des gens persuadés qu'ils ont fait une noble action.

" Mais dès qu'ils nous aperçurent, ces triomphateurs se précipitèrent dans la forêt, et tellement vite que nous ne fîmes qu'apercevoir leurs calottes rouges et la plante de leurs pieds. Le chef demeura seul au poste.

" Aux questions qui lui furent adressées à l'égard des captifs, il nous dit qu'il les avait achetés. Interrogés à leur tour, les captifs répondirent tous, à l'exception de quatre, qu'ils avaient été pris en se défendant. Pendant que nous faisions cette enquête, le chef disparut.

" Restés seuls avec nous, les prisonniers s'agenouillèrent et battirent des mains avec énergie, pour exprimer leur gratitude. Nous eûmes bientôt coupé les liens des femmes et des enfants : il était difficile de délivrer les hommes.

" Chacun de ces malheureux avait le cou pris dans l'enfourchure d'une forte branche, de six à sept pieds de longs que maintenait à la gorge une tige de fer, solidement rivée aux deux bouts. La branche, fixée au cou du premier esclave, se rejoignait, fortement scellée, à la branche du second esclave. De plus, chacun des captifs avait les mains liées devant lui avec une corde, qui allait se rattacher au cou de celui qui le précédait.

" Quand les hommes furent mis en liberté, nous dîmes aux femmes de prendre la farine dont elles étaient chargées, et d'en faire de la bouillie pour elles et pour leurs enfants. Tout d'abord elles n'en voulurent rien croire : c'était trop beau pour être vrai.

" Mais quand l'invitation leur eut été renouvelée, elles se mirent promptement à l'œuvre, firent un grand feu et y jetèrent les cordes et les fourches, leurs maudites compagnes de tant de nuits douloureuses et de tant de journées pénibles.

" Beaucoup d'enfants avaient à peine cinq ans : il y en avait même de plus jeunes."

Ainsi furent délivrés quatre-vingt-quatre esclaves, hommes, femmes et enfants. Ils racontèrent à leurs libérateurs quelques-unes des atrocités commises par les traitants.

La veille, deux femmes avaient été tuées, pour avoir essayé de détacher leurs courroies.

Le chef avait dit à tous les captifs, qu'il leur en arriverait autant, s'ils cherchaient à s'évader.

Une malheureuse mère, ayant refusé de prendre un fardeau qui l'empêchait de porter son enfant, vit aussitôt brûler la cervelle du pauvre petit.

Un homme accablé de fatigue et ne pouvant plus suivre les autres, avait été expédié d'un coup de hache.

En continuant leur route vers le grand lac Nyassa, le docteur Livingstone et ses compagnons eurent le bonheur de délivrer plusieurs autres chaînes d'esclaves, qu'on amenait à Tété.

Mais que sont, grand Dieu ! les quelques centaines de malheureux arrachés aux mains de leurs ravisseurs, en comparaison de ceux qui étaient devenus, et qui chaque jour encore deviennent leur proie ? Le chapitre suivant donnera la réponse.

V

LES CARAVANES.

Sur les côtes orientales d'Afrique, depuis le cap Delgado jusqu'au cap Guardafiu, dans une étendue de plus de trois cents lieues, habitent de nombreuses tribus arabes. Actifs, entreprenants, d'une rare capacité pour le commerce et d'une rapacité proverbiale, ces descendants d'Ismaël vont et viennent sans cesse dans l'intérieur de l'Afrique, où ils exploitent les pauvres nègres.

Pour faire ces lointains voyages, ils organisent des caravanes plus ou moins nombreuses. A leur tête ils mettent quelques-uns des leurs, hommes éprouvés, armés jusqu'aux dents et investis du droit de vie et de mort.

En guise de bêtes de somme, ils prennent des nègres esclaves, qui servent tout à la fois de porteurs et de guides.

Les marchandises consistent, le plus ordinairement, en étoffes de différents genres et de différentes couleurs, en cotonnades, en fil d'archal, en verroteries et autres menus objets dont les nègres sont curieux.

La cargaison, répartie en ballots de poids à peu près égaux, est placée sur les épaules et sur la tête des porteurs, dont les uns sont chargés des provisions de bouche et des objets de campement.

En avant marche le guide, *Kirangozi*, son sac sur l'épaule, son pavillon à la main, son cornet de ferblanc au côté. Ainsi organisés, ces hardis trafiquants ne craignent pas de s'avancer à cinq ou six cents lieues dans l'intérieur de la grande terre.

Là, ils échangent leurs marchandises contre les productions du pays, ambre gris, ivoire, et surtout esclaves de tout âge et de tout sexe.

La marchandise humaine est traitée comme nous avons vu dans le chapitre précédent. Les tribus noires, qui connaissent l'avidité des Arabes pour les esclaves, se font la guerre afin de s'en procurer et de les vendre au passage des caravanes. Excitées par l'appât du gain, et souvent fomentées par des traitants étrangers, ces guerres fratricides sont sans pitié.

Outre nos missionnaires catholiques, les voyageurs anglais, bien que protestants, mais que nous aimons à citer à cause de leur exactitude, ne peuvent contenir ni leur douleur ni leur indignation, lorsqu'ils parlent des atrocités et des ravages, accompagnement inévitable de ce vaste commerce de chair humaine. Entre tous laissons encore parler le docteur Livingstone.

" Pendant notre séjour sur les rives du Nyassa, nous avons pu constater que la traite s'y faisait avec une effroyable activité. Nous tenons du colonel Rigby, consul anglais et chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique, à Zanzibar, qu'il passe à la douane de cette ville, venant de la seule région du Nyassa, *dix-neuf mille esclaves par an.*

Ce chiffre, bien entendu, ne comprend pas les esclaves expédiés dans les rades portugaises.

" Et qu'on ne se figure pas que ce chiffre de dix-neuf mille représente toutes les infortunes que cause cet envoi annuel au marché de Zanzibar.

" Les captifs qu'on arrache du pays ne forment qu'une légère fraction des victimes de la traite. Nous n'avons pu nous faire une idée de ce commerce atroce, qu'en le voyant à la source.

" Pour quelques centaines d'individus que procure une de ces chasses, des milliers d'hommes sont tués, ou meurent de de leurs blessures, tandis que les autres, mis en fuite, expirent de faim et de misère.

" D'autres milliers périssent dans les guerres civiles ou de voisinage, tués, qu'on ne l'oublie pas, par les demandes des acheteurs d'esclaves.

" Les nombreux squelettes que nous avons trouvés dans les bois ou parmi les rochers, près des étangs, le long des chemins qui conduisent aux villages déserts, attestent l'effroyable quantité d'existences sacrifiées par ce trafic maudit.

" D'après ce que nous avons vu de nos propres yeux, nous avons la ferme conviction, et jamais opinion ne fut plus consciencieuse, que chaque esclave ne présente pas le *cinquième* des victimes de la traite.

" Les survivants d'une petite bourgade, située au pied du Morambala, avaient été réduits à la dernière misère, par le fameux Mariano, le grand pourvoyeur des traitants portugais. On voyait les femmes chercher des insectes, des racines, des fruits sauvages, tout ce qui pouvait être mangé, afin de traîner, s'il était possible, leur triste existence jusqu'à la moisson prochaine.

" Tous les jours nous rencontrions des cadavres flottants sur la rivière, et chaque matin il fallait enlever des roues d notre vapeur, ceux que les palettes avaient retenues pendai la nuit.

" Cet immense ravage brisait le cœur. Les rives du la autrefois si populeuses, étaient désertes, les villages brûlé Un silence de mort avait succédé au bruit joyeux des bour gades, où la foule industrieuse nous avait vendu les produit de son travail.

" Des spectres effrayants, dont la taille laissait pourtant entrevoir la jeunesse, filles et garçons, les yeux éteints, rampaient à l'ombre de cases désertes; quelques jours encore, et tués par la faim, ils augmentaient le nombre des victimes de la traite.

" Notre expédition est la première, nous le croyons du moins, qui ait vu la traite au lieu même de son origine, et l'ait suivie dans toutes ses phases: voilà pourquoi nous avons décrit en détail les diverses pratiques de cet odieux négoce.

" Cette vente de l'homme est la cause de tant de meurtres, qu'elle ne doit pas plus être classée parmi les branches de commerce, que le vol de grand chemin, l'assassinat ou la piraterie.

" Les coupables seuls ne sont pas vendus. L'enfant d'un pauvre est aussi saisi en payement d'une dette ou d'une amende. Viennent ensuite les voleurs (gélaba) qui, soit isolément, soit par groupes, enlèvent les enfants, quand les pauvres petits vont puiser de l'eau ou chercher du bois.

" Nous avons vu des districts, où chaque demeure est entourée d'une estacade, et les habitants n'étaient pas en sûreté. Ces rapts, d'abord partiels, amènent des représailles.

" Des bandes se forment, la lutte grandit. Ce qui avait lieu de village en village, se passe de tribu à tribu. Le parti le plus faible devient errant, se procure des armes en vendant ses captifs, attaque les tribus paisibles, et n'a d'autre emploi que d'approvisionner de chair humaine les marchés de la côte.

" Des troupes armées, conduites par des agents commerciaux, appartenant à des Arabes et à des Portugais de la côte, sont expédiées dans l'intérieur de la grande terre avec des quantités considérables de mousquets, de munitions, de grains de verre, et de cotonnade.

" Ces derniers articles servent, au début du voyage, à payer les frais de route et à faire des achats d'ivoire. Mais il n'est pas une de ces caravanes qui n'ait accompagné les indigènes dans leurs razzias et n'ait attaqué une peuplade quelconque, dans l'intention d'y faire des captifs. Nous n'avons pas un seul exemple du contraire.

" Ce dernier système des bandes guerrières trafiquantes, est surtout celui des Portugais de Tété, et le carnage dont il nous a donné le spectacle défie toute description.

" Comme tous les médecins, nous avons assisté à des scènes bien douloureuses; le tableau de la mort nous est familier. Mais les horreurs produites par le commerce de l'homme, dépassent tout ce que nous aurions pu croire."

Si au continuel trafic des esclaves, qui s'exerce avec plus

ou moins d'activité, mais avec une égale barbarie, sur toute l'étendue de la péninsule africaine, on ajoute l'anthropophagie, l'adoration du serpent et les sacrifices humains, dans lesquels périssent chaque année des milliers de victimes, on conviendra sans peine que l'Afrique est incomparablement la partie du monde la plus malheureuse, la plus abandonnée, et par conséquent la plus digne de notre compassion.

S'il plaît à Dieu, nous publierons bientôt un ouvrage qui fera connaître, du moins en partie, le déplorable état de l'Afrique orientale, ainsi que le vaste projet formé depuis peu, pour arracher la terre de Cham à sa dégradation tant de fois séculaire.

Jusque-là, les détails parfaitement authentiques, contenus dans les chapitres précédents, sont la confirmation et l'explication anticipées de l'histoire de Suéma, que nous allons recueillir de sa propre bouche.

VI

LE PAYS DE SUÉMA.

Nous voici dans la ville de Zanzibar, capitale de l'île de ce nom et d'un vaste royaume, qui comprend toute l'étendue de l'Afrique orientale, depuis le cap Guardafiu jusqu'au Mozambique.

Entrons dans la maison de la mission catholique, fondée depuis peu par les Pères de la *Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie.*

Autour de nous se remue un petit peuple de cent soixante-dix enfants nègres ; aujourd'hui ils sont trois cents de quatre à quinze ans, rachetés de l'esclavage par les missionnaires, sur le marché de Zanzibar.

Confiés spécialement aux frères de la Congrégation, les petits garçons, de tout âge, ont leur logement et leurs ateliers dans une aile séparée de la maison.

Les petites filles occupent un corps de bâtiment, voisin de l'humble et pauvre chapelle. Elles sont élevées par les *Filles de Marie*, venues de l'île Bourbon.

C'est plaisir de voir la docilité, la gaiété, la santé, l'intelligence de tout ce petit monde, pépinière chrétienne de l'Afrique orientale.

Parmi ces jeunes Africaines, il en est une à peine âgée de dix ans, qui se distingue par l'élévation de sa taille, par la délicatesse de ses traits, par la modestie de son maintien, par la naïveté de son langage.

Son nom africain est SUÉMA : son nom chrétien, MADELEINE.

Quand elle fut un peu habituée à la maison, et qu'il devint possible de comprendre sa langue, ses compagnes, de concert avec les missionnaires et les religieuses, la prièrent, avec instance, de leur raconter son histoire : Suéma y consentit.

Avec une candeur et un accent de vérité qui ne se peuvent rendre, elle fit la relation suivante, recueillie mot à mot et traduite en français, à mesure qu'elle sortait de sa bouche.

" Je suis née dans le pays d'*Uamiao*, dont je ne connais ni l'étendue, ni les forces, ni les tribus ; car j'étais encore bien petite quand je l'ai quitté.

" Tout ce que je sais, c'est que mon pays est situé entre celui d'*Allamnyndi*, et celui d'*Uamiassa*.

" J'ai entendu dire qu'au levant du soleil d'Allamnyndi demeurent les *Naguindo*, qui sont voisins des peuples riverains de l'Océan, sujets du sultan de Zanzibar ; que les Uamiassa s'étendent jusqu'aux grands lacs, qui bornent leur pays au coucher du soleil ; et que tout près de chez nous sont encore les *Makua* et les *Uelwanda*.

" Mon pays est bien beau. On y voit beaucoup de ruisseaux qui traversent de grandes plaines, couvertes de grandes herbes vertes, et des rochers à pic qui sont le refuge de nos villages en temps de guerre. Ils sont si hauts qu'on dirait qu'ils touchent le ciel.

" A côté, il y a de larges forêts, remplies de gibier et surtout de bêtes féroces. C'est dans ces grands bois que rugissent, la nuit et le matin, le lion et le tigre, et que paissent des troupeaux d'éléphants, dont les dents enrichissent mon pays.

" Nos champs produisent tout ce qu'on veut. Deux fois par an on y sème des haricots, des lentilles, du mtama, du miarelli, des courges, des concombres, des patates, du manioc, des brèdes, du maïs et des ignames.

" Les bananiers y poussent comme les arbres des forêts.

" Dans les endroits humides on sème du riz, non pas pour le manger, puisqu'on ne l'aime pas ; mais pour l'échanger avec les caravanes arabes contre des potteries, de la cotonnade et du sel.

" Dans nos villages les maisons ne sont pas rapprochées comme ici. Chaque case est séparée de celle des voisins par une grande étendue de champs dont on cultive une partie, et dont l'autre est réservée au pâturage.

" On tient beaucoup à cet usage qui permet de garantir les récoltes contre les dégâts que causeraient les singes, les oiseaux et d'autres animaux ; ainsi que le bétail contre la dent vorace des bêtes sauvages : voilà ce qu'on disait chez nous.

" On ajoutait que cet usage très ancien a encore un autre avantage,en ce que l'ennemi ne peut pas en temps de guerre surprendre tout le monde à la fois, ni incendier toutes les cases. "

Suéma en était là de son récit, lorsque la cloche, annonçant la fin de la récréation, lui ferma la bouche.

VII

USAGE BIZARRE ET SUPERSTITIONS.

Le lendemain, la récréation commençait à peine que Suéma fut entourée de ses maîtresses et de ses compagnes, avides de l'entendre. On lui adressa une foule de questions, auxquelles la jeune enfant répondit en ces termes :

" C'est dans les grandes forêts que sont placés nos cimetières, pour lesquels on choisit l'endroit le plus isolé. Voici de quelle manière on fait les enterrements chez nous :

" On dépose le corps dans une petite cabane, faite de branches d'arbres vertes. A côté du corps, si c'est celui d'un homme, on met des sagaïes, des arcs, des flèches et un bouclier.

" Si c'est le corps d'une femme, on met à côté des marmites, des upava (grandes cuillères en coco), et toutes sortes de petits objets de ménage. Les parents du défunt déposent aux pieds du cadavre un grand plateau de farine de mtama, pour faire de la bouillie.

" Le lendemain ils viennent visiter la case funèbre. Si la farine de mtama a disparu pendant la nuit, on en conclut que la mort était naturelle, et on invite alors tous les voisins pour faire un grand repas.

" Si, au contraire, la farine reste intacte, le décès est attribué au sortilège. Dans ce cas, la famille s'arme pour rechercher et punir le coupable.

" Le défunt fait-il partie d'une famille puissante? La guerre s'allume aussitôt dans le pays. C'est au point que souvent des villages entiers disparaissent par suite de cette croyance, dont je ne sais pas la raison.

" Voilà où en est mon pays, qui malheureusement, ne connaît pas encore le bon Dieu. Mais ce n'est pas encore tout, comme vous allez voir.

" C'est dans nos forêts que demeure le Zimé.

" Le Zimé est un être méchant qui mange le monde. Il fait éprouver de cruelles souffrances et donne de terribles maladies aux personnes qui passent auprès de sa demeure sans lui faire quelque offrande.

" On dit que ce Zimé aime passionément la musique. Lorsqu'une personne qu'il attaque, a le courage de chanter ou de battre du tambour, il commence à danser.

" Sa tête, ses bras, ses jambes se séparent ; ses yeux sortent de la tête, et chaque membre du corps danse séparément.

" Lorsque le matin arrive, aux premières clartés du jour, tous les membres se rejoignent, et le Zimé disparait."

Ces superstitutions tour à tour ridicules et cruelles dont parle Suéma,r ègnent sur toute l'étendue de l'Afrique, et presque toujours les femmes et les jeunes filles en sont les victimes préférées. Dans son voyage aux sources du Nil, le capitaine Speke rapporte ce qui suit :

" Etant chez Rumanika, roi du Karagué, je me permis de lui demander pourquoi, n'ayant aucune idée de Dieu ni d'une vie future, il immolait tous les ans une vache devant le tombeau de son père.

" Je ne sais pas, me répondit-il en riant, mais il me semble qu'en agissant ainsi, j'obtiendrai de meilleures moissons. C'est aussi pour cela que je place, devant une des grosses pierres de la montagne, une certaine quantité de grain et de pombé (bière du pays), bien que je la sache incapable de manger et de boire.

" Les hommes de la côte, et à vrai dire tous les indigènes pour autant que j'en sache, pratiquent les mêmes rites. Pas un Africain ne révoque en doute le pouvoir des talismans et de la magie.

" Lorsque je conduis mes troupes au combat, si j'entendais l'aboiement d'un renard, je battrais immédiatement en retraite, pareil pronostic me présageant une défaite. Beaucoup d'autres animaux, les oiseaux en particulier, possèdent aussi une vertu favorable ou contraire."

Voilà les aruspices, toutes les superstitions de l'ancien monde païen encore en vigueur : tant il est vrai que le démon ne change ni ne vieillit.

Quant à la cruauté du grand Homicide, écoutons encore le célèbre voyageur.

" Voici déjà quelque temps que j'habite l'enceinte de la demeure du roi de Ouganda, et par conséquent les usages de la cour ne sont pas pour moi lettre close. Me croira-t-on cependant, si j'affirme qu'il ne s'est pas passé de jour, où je n'ai vu conduire à la mort, une, quelquefois deux et jusqu'à trois ou quatre de ces malheureuses jeunes femmes, qui composent le harem de Mtésa ?

" Une corde roulée autour des poignets, trainées ou tirées par le garde du corps qui les conduit à l'abattoir, ces pauvres créatures, les yeux pleins de larmes, poussent des gémis-

sements à fendre le cœur : *Hai, Minangé*, O mon seigneur ; *Mkama*, mon roi ; *Hai N'yawio*, ô ma mère !

" Malgré ces appels déchirants à la pitié publique, pas une main ne se lève pour les arracher au bourreau ; bien qu'on entende ça et là quelque spectateur préconiser à voix basse la beauté de ces jeunes victimes, sacrifier à je ne sais quelle superstition ou quelle vengeance. "

Jeunes chrétiennes, vous n'armerez pas votre bras, mais vous ouvrirez votre cœur à la compassion, pour délivrer vos sœurs d'un pareil esclavage.

A continuer

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA-MACKENZIE.

(Extrême Nord de l'Amérique Septentrionale)

APPEL AUX AMES GÉNÉREUSES.

Le Vicariat Apostolique d'Athabaska-MacKenzie se trouve tout à fait dans l'extrême Nord de l'Amérique Septentrionale. Il est borné au sud par le diocèse de St-Albert, confié à Mgr Grandin, au nord par l'Océan Glacial, à l'ouest par le sommet des montagnes rocheuses, et à l'est par le nord de la Baie d'Hudson. Son étendue a plus de trois fois la superficie de la France. Il est confié aux soins de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et a pour premier vicaire apostolique Mgr Faraud, O. M. I., évêque d'Anemour, qui fut élu le 8 mai 1862, et sacré le 30 novembre 1863. Comme la santé de Mgr Faraud était déjà fortement ébranlée par de rudes travaux apostoliques et par des privations de tous genres, Sa Grandeur se sentait incapable de visiter son immense vicariat. C'est pourquoi, peu après sa consécration, il demanda et obtint un auxiliaire. Ce fut Mgr I. Clut, O. M. I., évêque d'Arindèle, qui fut élu le 3 août 1864, et sacré seulement le 15 août 1867.

Il n'y a que trente-neuf ans, en 1847, qu'un missionnaire Oblat visita la partie sud du vaste territoire qui devait former plus tard le Vicariat Apostolique d'Athabaska-MacKenzie. Ce fut le R. P. Taché qui se rendit jusqu'au fort Chipewyan [lac Athabaska], où il ne fit qu'un premier séjour de 3 semaines, mais baptisa cependant 194 infidèles.

Au mois d'août 1848, le R. P. Taché devenu plus tard archevêque de St-Boniface, visita pour la seconde fois le ort Chipewyan et y fit un séjour de 4 mois. La seconde isite, comme la première, ut couronnée d'un brillant suc-

i.

En 1846, le R. P Faraud, devenu plus tard le 1er vicaire postolique d'Athabaska-MacKenzie, fut envoyé par le R. P. ıché, pour visiter les chers Indiens fréquentant le Fort hipewyan, et, en 1850, il y retourna de nouveau pour y

établir une mission à poste fixe. Le 8 septembre 1851, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, il eut le bonheur d'inaugurer la première maison de mission, et lui donna naturellement le nom de N.-D. de la Nativité.

En 1858, le R. P. Grollier alla visiter le Fort du lac Athabaska, où il établit une nouvelle mission, dédiée à N. D. des Sept-Douleurs.

En 1855, le R. P. Grandin, devenu dans la suite 1er évêque de Saint-Albert. arriva à la mission de la Nativité. C'était le 3ème missionnaire du Nord.

En 1858, le R. P. Clut, après avoir passé un hiver à St-Boniface, où il fut ordonné prêtre par Mgr Taché, le 20 décembre 1857, arrivait lui aussi à la mission de la Nativité, en compagnie du R. P. Eyrard. Celui-ci avait les ordres de se rendre jusqu'à la mission de St-Joseph. Il allait rejoindre le R. P. Grollier. Mais celui-ci apprenant qu'un archidiacre anglican se rendait jusqu'au Fort Simpson, n'hésita pas, malgré de grands obstacles, à se rendre lui aussi au Fort Simpson, où il baptisa absolument tous les enfants métis et indiens. Après avoir obtenu le plus brillant succès désirable à ce Fort, le chef-lieu du district MacKenzie, il se rendit jusqu'au cercle Polaire, où il établit la mission de Good-Hope, qu'il dédia à N.-D. de Bonne Espérance.

Pour n'être pas trop long, je ne parlerai pas des établissements successifs, qui eurent lieu çà et là dans cet immense territoire de l'Extrême Nord. Qu'il me suffise de dire qu'en ce moment-ci, 6 décembre 1886, le Vicariat compte 12 missions centrales et 19 autres missions visitées une ou deux fois annuellement.

Avant l'arrivée des missionnaires dans le Vicariat, évidemment toutes les peuplades étaient payennes et plus ou moins barbares. Il y avait assez souvent parmi elles des actes d' thropophagie ; de plus, les estropiés, les infirmes, les vi lards étaient souvent abandonnés dans les bois ou sur le b des lacs et des rivières, et n'avaient qu'à mourir de faim o être dévorés par les bêtes sauvages. Les pauvres femm âgées, lorsqu'elles n'étaient plus capables de rendre servi ou incapables de marcher pour suivre la caravane, éta-

impitoyablement abandonnées même par leurs propres enfants. Les petites filles étaient très souvent enfouies toutes vivantes dans la neige, aussitôt après leur naissance. Comme leur sexe les rendait impropres à la chasse, on les regardait comme des bouches inutiles, et dès qu'il y avait dans la famille un nombre jugé suffisant de filles, celles qui venaient ensuite étaient impitoyablement sacrifiées par leurs parents barbares. Après l'arrivée des missionnaires, combien de femmes, devenues chrétiennes, se lamentaient devant eux d'avoir ôté la vie à leurs propres filles. J'en ai entendu une multitude moi-même se désoler de ces actes de barbarie. Quelques-unes me disaient cependant : Il m'en coûtait beaucoup de jeter ma fille ou mes filles dans la neige, mais mon mari m'ordonnait avec menace de le faire."

Mais je me hâte de dire que, grâce au zêle et au dévouement sans bornes des missionnaires, ce triste état de choses a bien changé. Dans une foule de nos missions,on ne compte plus un seul payen ; des tribus entières sont toutes catholiques, des catholiques pratiquants. Les hommes eux-mêmes donnent l'exemple. Ils sont souvent plus instruits que le femmes, sachant lire dans les livres syllabiques, composés en leurs langues respectives par les missionnaires. Un grand nombre de femmes ne veulent pas se laisser dépasser par les hommes dans la *science* du livre, et lisent et écrivent bien. Les hommes sont tout aussi pieux et assidus à la fréquentation des Sacrements que les femmes. Nous avons toujours autant d'hommes que de femmes venant au Tribunal de la Pénitence et à la Table-Sainte. Que dis-je ? dans plusieurs de nos chères missions, il n'y a pas d'exception ni chez les hommes ni chez les femmes.

Le nombre actuel des missionnaires Oblats de Marie Immaculée dans le Vicariat est de 23 ; 2 évêques et 21 Pères. ous avons aussi 23 Frères Convers ou Catéchistes. Les eurs de la Charité de Montréal, dites Sœurs Grises, sont au ombre de 20 et ont 8 Tertiaires de St-François, pour les der dans les gros travaux.

Les missionnaires, les religieuses, nos écoles, ne subsisent que par les œuvres admirables de la Progagation de la

Foi, et de la Ste-Enfance. L'œuvre apostolique, sous le patronage des Stes-Femmes de l'Evangile, nous envoie des ornements et du linge d'église.

C'est grâce à ces œuvres, à la propagation de la Foi surtout, que nous pouvons subsister et rester dans ces pays inhospitaliers. Nous n'avons absolument aucun casuel et ancunes ressources autres que celles provenant des œuvres mentionnées. Que toutes ces diffrentes œuvres reçoivent, au nom de tous les missionnaires du MacKenzie et au mien, nos plus sincères remerciements. Nous n'oublions pas de prier pour nos bienfaiteurs vivants et défunts. Chaque année, le 3 décembre, fête de Saint-François-Xavier, les missionnaires du MacKenzie, disent chacun la messe pour les bienfaiteurs vivants; et durant l'octave des morts, tous disent une messe pour les bienfaiteurs défunts. En outre, tous les membres de la congrégation des Oblats prient, chaque jour, à la prière du soir, pour les bienfaiteurs vivants et défunts.

Les missionnaires du MacKenzie n'ont pas reçu en vain jusqu'à ce jour les aumônes de leurs bienfaiteurs; ils ont grandement modifié les mœurs barbares dans ces contrées glaciales; mais ils auraient encore mieux réussi, s'il eussent été plus nombreux, et les aumônes ou ressources plus abondantes. Quelle pauvreté! quelles privations s'imposent les missionnaires et les religieuses qui viennent les aider dans l'éducation chrétienne des enfants, des orphelins surtout!

Cette feuille, comme l'indique son titre, est un appel aux *âmes génereuses*, aux jeunes prêtres et aux séminaristes des grands et des petits séminaires, et aussi aux bons jeunes gens des campagnes. Je dis que je fais un appel aux *âmes généreuses*, parce que je sais que ces âmes ne reculent devant aucun sacrifice.

Comme tous les missionnaires qui travaillent au M. Kenzie appartiennent à la congrégation des Oblats Marie Immaculée, et que, du reste, dans ces régions glaci: il y a tant et de si grands sacrifices à faire, tant de pr tions à endurer par pur amour de Dieu et des âmes, il à souhaiter que tous les postulants pour ces missions ai le sincère désir de faire patie de cette congrégation.

Nous avons un très grand besoin de prêtres. Quoique nos Pères se multiplient plus que leurs forces ne le leur permettent, cependant un certain nombre de postes ne peuvent être visités chaque année. Quelques ministres protestants en profitent et jettent l'indifférence religieuse en certains quartiers. Il nous faudrait une dizaine de Pères de plus, supposé que les 23 missionnaires actuels soient tous valides ; mais, je viens de le voir de mes propres yeux, en revenant, l'été dernier, de notre mission centrale la plus éloignée dans le Nord, Good-Hope, établie au Cercle Polaire, j'ai vu en route une dizaine de nos Pères : eh bien ! plus de la moitié sont ruinés et exténués de fatigues et de privations. Par les lettres que je recevais de nos autres missions non sur ma route, j'apprenais avec douleur que le même mauvais état de santé existait partout.

Cependant ces chers Pères, me voyant ou me sachant gravement malade, m'ont fait une obligation de venir en pays civilisé chercher du repos et des soins.

Mais que j'avais le cœur gros en me voyant obligé de m'éloigner de ces chers missionnaires, dont plusieurs auraient eu besoin du même repos et des mêmes soins qu'ils voulaient me faire prendre ! Je me console à la pensée que, tout souffrant que je suis, je pourrai, je l'espère, leur venir en aide par une recrue de missionnaires à l'âme bien trempée et par des ressources.

Malgré nos 23 Frères Convers, dont plusieurs aussi sont ruinés de fatigue ou avancés en âge, nous aurions besoin d'une nouvelle recrue de Bons Frères Convers. Il nous est presque impossible de trouver parmi les indiens des gens aptes à faire nos travaux, car il ne savent pas travailler et ne veulent pas travailler. Ils préfèrent leur vie errante et aventureuse, afin d'être libres. Alors qu'arrive-t-il ? c'est que les pauvres missionnaires qui auraient besoin de tout leur temps pour ministère et l'étude difficile des différentes langues et dialectes sauvages, sont obligés de passer une grande partie de leur temps à faire des travaux manuels. L'Evêque d'Arindèle, qui écrit ces lignes, peut affirmer qu'au moins un tiers de sa vie de missionnaire a été employé à des travaux manuels très pénibles et qui lui prenaient trop

de son temps précieux. Si nous avions des Frères Convers en nombre suffisant, nous pourrions vaquer d'avantage à la conversion des âmes. Nos Frères, dans leur vie humble, ont part à la récompense du missionnaire qui sera grande.

Jusqu'en 1880, Mgr Clut n'avait jamais eu la consolation d'avoir un Frère pour l'accompagner dans ses longs et pénibles voyages d'hiver et d'été. Il n'avait souvent qu'un pauvre mercenaire Indien, et plusieurs fois il s'est vu abandonné en route, exposé à mourir de misère. C'est ce qui est arrivé à une foule de nos missionnaires. Mgr aurait bien pris à son service un des Frères de telle ou telle mission, mais chacune des missions avait un si grand besoin de frères, ou tel ou tel Père était moins fort que l'Evêque, alors celui-ci ne voulait pas les priver du secours d'un Frère. Cepenpant, depuis une recrue de Frères qu'il avait faite en 1879, il s'est accordé le *luxe* d'un Frère Convers, durant le seul temps de ses voyages.

En 1883, le R. P. LeCorre nous amena de Bretagne une excellente nouvelle recrue de Frères. Mais si je pouvais encore en recruter une douzaine, je serais bien fier.

Donc les bons jeunes gens des campagnes qui se sentent de l'attrait pour la vie religieuse, et qui voudraient contribuer au salut des âmes par la vie humble de nos Frères, devraient venir s'enrôler au service des missionnaires. Je les engage au nom de notre divin Maitre qui a tant aimé les âmes et qui a tant souffert pour les racheter. Au nom de ces chères âmes qui se perdent, je fais donc appel aux âmes courageuses des jeunes prêtres, des séminaristes des grands et petits Séminaires, afin que quelques-uns viennent se joindre à nous pour travailler directement au salut des âmes.

Je fais le même appel aux jeunes gens moins instruits, mais bien pieux et bons chrétiens, à venir travailler en aussi par leur bon exemple, leur zèle et leur dévouement la conversion des âmes les plus abandonnées. Nos Frèr portent, comme les Pères, le nom de missionnaires ; au Ma Kenzie, ils ont l'honneur d'être assis à la table des Pères à celle de l'évêque lui-même, quand ils se trouvent dans même mission ou en voyage avec lui. Oh ! bons jeune gens de la campagne, ne voyez-vous pas les pauvres missio

naires, l'évêque lui-même succomber sous le poids de travaux manuels de tous genres ? Ne voyez-vous pas nos bons sauvages qui vous invitent à leur donner l'exemple de la prière, de l'humilité, du travail et du sacrifice ? Que le pauvre évêque d'Arindèle retournerait heureux dans ses chères missions, si un bon nombre de jeunes prêtres, de séminaristes et de Frères Convers l'y accompagnaient à son retour, ou même si quelques-uns l'y précédaient ! Je prie humblement le clergé d'avoir pitié de nos chères missions et d'encourager, au besoin, les jeunes gens de leurs paroisses respectives à répondre à notre appel.

Si quelques-uns des lecteurs de ces pages veulent répondre à la grâce du St-Esprit qui leur inspirera le dévouement nécessaire, s'ils se sentent vraiment appelés à cette vie de sacrifices par excellence, qu'ils ne craignent pas de s'adresser à *Mgr. I. Clut, à l'Hôtel-Dieu, Montréal Canada.* Lors même qu'il s'absenterait, même en allant en France, on lui ferait parvenir fidèlement toutes les lettres qui lui seraient adressées à l'Hôtel-Dieu.

Je dois faire connaître que ce ne sera qu'au printemps de 1888 que je pourrai m'en retourner. Ma santé ébranlée et une foule de graves raisons pour le bien de nos missions me retiendront en Canada ou en France jusqu'à cette époque. Cependant les sujets bien décidés à embrasser la vie de sacrifices de nos missions feraient bien de prendre leur détermination au plus tôt. Car alors je leur ferais faire leur Noviciat à Lachine, et les scolastiques, une fois leur noviciat d'un an achevé, seraient envoyés à notre scholasticat d'Archeville, près d'Ottawa, afin d'y terminer leurs études théologiques ou pour y attendre mon retour. Si quelques-uns avaient achevé leur théologie ou étaient sur le point de la terminer, je les enverrais dans nos missions, aussitôt après la fin de leur noviciat, car le besoin de missionnaires y est plus qu'urgent,

On peut aider nos scholasticats, nos noviciats, nos junioats, qui sont les sources où s'alimentent nos missions, soit en dirigeant les jeunes gens qui donnent des marques d'une vocation sérieuse, soit par la fondation de bourses, soit par les souscriptions annuelles, en argent ou en nature. Nos écoles du MacKenzie peuvent être aidées également par ces

mêmes moyens, et 60 dollars feraient une bourse annuelle pour élever un orphelin ou une orpheline au MacKenzie. Ce serait une très grande charité pour la mission et pour l'enfant adopté.

Je dis à dessein ce qui précède, afin que ceux qui ne peuvent se faire missionnaires puissent avoir le moyen de prendre part aux mérites et à la récompense des missionnaires, en les aidant par leurs prières et leurs aumônes.

O vous tous, prêtres, religieux et chrétiens de l'univers, qui aimez Jésus-Christ et les âmes rachetées par son sang précieux, voyez ces milliers d'infidèles qui vous tendent les bras, venez à leur secours, selon vos moyens, par vos prières et vos aumônes, ou en vous donnant à eux par la vie de missionnaire, et votre récompense sera grande dans le ciel.

Pour ce qui est des sujets, je fais un appel spécial pour les missions du MacKenzie. Mais si le climat rigoureux de cet immense pays effrayait quelques-uns, qui cependant désireraient devenir Oblats de Marie Immaculée, je puis leur dire qu'ils peuvent facilement atteindre à leurs aspirations, car la congrégation des Oblats, toute récente qu'elle est, a été bénie de Dieu, et est répandue dans presque tous les climats de la terre.

En terminant, comptant sur la sympathie des lecteurs bienveillants de cet appel, j'élève mes mains suppliantes vers le ciel, afin de bénir tous les lecteurs, leur demandant, à leur tour, de prier pour moi et pour les missions d'Athabaska-MacKenzie.

† Isidore Clut, O. M. I.
Ev. d'Arindèle,

Auxiliaire du Vic. Ap. d'Athabaska-MacKenzie.

LETTRE DE FRERE MARIE, DE BREST

COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE TERRE-SAINTE

A Mr. H. TÊTU, Ptre, Aumônier de l'Archevêché de Québec.

Paris, le 27 Octobre, 1886.

Pour répondre à votre gracieuse demande du 20, je m'empresse de vous envoyer deux brochures sur la mission de Terre-Sainte à laquelle vous êtes si dévoué. Elles vous donneront plus détaillés que je ne pouvais le faire dans une lettre ou un article, les divers renseignements que je possède moi-même à ce sujet. J'ajoute seulement quelques mots sur les dernières œuvres de nos Pères depuis l'impression de ces brochures.

I.—SANCTUAIRES.

1. La chapelle sur l'emplacement de la maison de St Jacques à Jaffa de Galilée a été reconstruite récemment
2. L'église du sanctuaire de Cana;
3. " " Séphoris;
4. " " Naïm;
5. Un oratoire a été élevé sur le lieu de la VIIe station du Chemin de la Croix.

II.—PAROISSES.

1. Reconstruction de l'église paroissiale de Ste Catherine à Bethléem;
2. Reconstruction aussi de l'église paroissiale de St Sauveur à Jérusalem, église dans laquelle S. S. Léon XIII a reporté les indulgences accordées au S. Cénacle qui se trouve depuis trois siècles entre les mains des infidèles;
3. Construction d'une nouvelle église paroissiale à Alexandrie d'Egypte;
   Même œuvre au Caire.

III.—MISSIONS PROPREMENT DITES.

Ouverture d'une station de mission à Ain-Tab;
" " " à Don Kaleh;
" " " à Cana.

IV.—CONVERSIONS.

De 1878 à Janvier 1886, c'est-à-dire pendant les 7 dernières années, les conversions d'infidèles ou de schismatiques ont dépassé le chiffre de 600, sans compter un grand nombre d'enfants infidèles baptisés au moment de la mort.

V.—ÉCOLES.

1. Ouverture d'écoles à Ain-Tab, 2.
2. " " à Cana 2.
3. " " à Don Kaleh, 1.
4. " " à Yéni-Kaleh, 1.
5. " " à Alexandrie, 1.

Un ouvroir a été créé pour les jeunes filles à Jérusalem sous la direction des Sœurs du F. O. dont la maison est entretenue par la Custodie de Terre-Sainte.

Un petit séminaire gratuit a été adjoint à notre collège d'Alep et notre école professionnelle de Jérusalem a été complètement réorganisée. Un nouveau local a été bâti, de sorte que les apprentis peuvent être reçus en plus grand nombre.

Voilà, Monsieur l'Abbé, les progrès faits dans la Custodie de Terre-Sainte, progrès qui seraient encore plus considérables si les ressources étaient plus abondantes.

Ne sachant de quelle place je pourrais disposer dans *Les Annales*, j'ai pensé qu'il serait plus utile de vous adresser les deux brochures dont j'ai eu l'honneur de vous parler au commencement de cette lettre ; ainsi vous pourrez prendre ce qui vous paraîtra plus utile à la mission ou plus intéressant pour vos lecteurs.

Je me permets d'y ajouter un troisième opuscule qui vous fera voir que les traditions du martyre ne sont pas oubliées.

Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, avec mes remercieme les plus vifs hommages de mes sentiments bien respectue

Fre. MARIE, de Brest,

Comre général de T. S

LA CUSTODIE FRANCISCAINE.

DE TERRE-SAINTE.

MESSIEURS,

Toujours en France les œuvres de Palestine ont éveillé les plus vives simpathies, toujours les intérêts de l'Orient ont rencontré dans notre pays des défenseurs aussi dévoués que généreux et désintéressés, toujours les noms de Jérusalem, de Bethléem et de Nazareth ont trouvé écho dans le cœur des Français.

Au lieu de nous arrêter au XIXe siècle, si nous parcourons les pages plus anciennes de l'histoire ecclésiastique, nous trouvons que les Croisades furent inspirées par un Français. La première fut prêchée en Erance, fut conduite par un Français, et le royaume latin de Jérusalem fut un royaume Français.

Certes, il est beau de voir déjà se manifester, il y a mille ans, l'élan généreux qui pousse le peuple français vers l'Orient ! Plusieurs des royaume ou des empires qui nous entourent n'éxistaient même pas alors ! Pourtant nos traditions franco-orientales sont plus anciennes encore, elles remontent à Charlemagne au moins. Cet Empereur avait fait bâtir un hôpital à Jérusalem pour recevoir les pèlerins, et assigné des revenus à cette pieuse fondation. L'amour du chef des Carlovingiens pour les Saints-Lieux était même si connu, qu'il recut d'Aroun-al-Raschyd les clefs de Jérusalem, que celui-ci lui envoyait comme un don de valeur inestimable.

Entrés dans Jérusalem en 1099, les Croisés durent quitter cette ville en 1187 ; ils la reprennent en 1240, mais les kharesniens, venus au secours des musulmans, s'en emparent bientôt et la saccagent en 1245.

Une dernière forteresse, un dernier boulevard restait aux Croisés : Saint-Jean d'Acre et son territoire ; mais en 1291 ils en sont chassés complètement.

Il y avait eu pendant près de deux siècles un nombreux clergé latin dans la Palestine et dans la Syrie ; la hiérarchie ecclésiastique était établie et les divers Ordres religieu monastiques ou militaires, avaient multiplié leurs fondations. Or, depuis cette date à jamais lugubre de 1291, tous s'étaient réfugiés en Europe à la suite des Croisés forcés de se retirer. Seuls, les Franciscains étaient restés et

comblé les vides que la tyrannie et la cruauté de l'Islam avaient faits dans leurs rangs ; seuls aussi ils sont demeurés jusqu'à ce jour, gardiens fidèles et dévoués jusqu'au sang, jusqu'à la mort, de ces Lieux-Saints que l'Europe chrétienne avait voulu conquérir à l'Eglise.

Les Franciscains ont donc, dans la mesure du possible, continué l'œuvre des Croisés inspirée par Urbain II, œuvre catholique surtout, et française par excellence.

Je voudrais, Messieurs, dans ce rapport, vous montrer ce qu'a toujours été et ce qu'est aujourd'hui la Custodie de Terre-Sainte ; c'est-à-dire sa vie, son zèle et ses œuvres depuis six siècles. Je terminerai en rappelant les anciennes traditions de la France à l'égard des Saints-Lieux, et en signalant les points si dignes à tant de titres d'attirer l'attention des catholiques français.

Les œuvres de notre Custodie de Terre-Sainte sont, malgré leur importance, presque totalement inconnues, lorsqu'elles ne sont pas *méconnues* et parfois étrangement défigurées.

La custodie a une double raison d'être et poursuit un double but : le premier a pour objet les sanctuaires élevés sur les lieux consacrés par le souvenir des faits évangéliques, dont ils ont été les témoins vénérés ; le deuxième concerne la Mission proprement dite.

On peut, dans notre Mission, considérer, quant aux moyens employés, trois groupes d'œuvres principales :

La conversion des infidèles et des hétérodoxes ;

Le Ministère paroissial à l'égard des chrétientés déjà formées ;

L'Enseignement de la jeunesse des deux sexes, y compris la charge et le soin des orphelins et des veuves.

La garde des sanctuaires se subdivise à son tour en plusieurs œuvres concourant au même but : tels que l'acquisition longue, laborieuse et successive de ces mêmes sanctuaires ; leur défense, au prix de mille peines, contre les prétentions envahissantes des schismatiques ; leur entretien dans un état en harmonie, quant à la solennité du culte, avec la dignité de ces temples si chers à tous les cœurs chrétiens.

Voilà le but et la raison de notre présence en Orient. Permettez-moi, Messieurs, de vous faire connaître les résultats obtenus jusqu'à ce jour ; je ne tairai pas davantage les échecs que nous avons subits ; mais j'espère que cet exposé sérieux et exact de l'état actuel de la Custodie de Terre-Sainte augmentera la sympathie active et dévouée que vous accordez à toute œuvre bien méritante de notre patrie, la France, et de notre Mère, la sainte Église.—*A continuer.*

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

[illegible]

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL.

NOUVELLE SÉRIE.

[illegible] NUMÉRO, JUIN [illegible]

SOMMAIRE

	Pages
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]

MONTRÉAL

[illegible] DESGARDS-CERTHIAUME, [illegible] RUE ST-GABRIEL.

[illegible]

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

[illegible]

1° Chaque associé dit avec une fois le Pater et un Ave Maria, avec cette invocation : *Saint François-Xavier, priez pour nous.* [illegible]

2° Chaque associé doit donner en aumône [illegible]

Les avantages et les priviléges accordés à cette Association par les Souverains Pontifes sont :

(Pour l'archidiocèse de Québec et le Diocèse [illegible])

[illegible]

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL.

(NOUVELLE SERIE)

TRENTE-DEUXIEME NUMERO,

JUIN 1887.

MONTRÉAL:

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30, RUE ST. GABRIEL.

1887

Permis d'imprimer :

EDOUARD-CHS. Archevêque de Montréal

Library
Laurin
11-26-30
23648

SUEMA

OU LA

Petite Esclave Africaine Enterree Vivante[1]

Suite

VIII

PREMIÈRE ENFANCE DE SUÉMA.

A la récréation du soir, Suéma continua son histoire.

" Mon père était fort courageux et passait pour le meilleur chasseur de nos villages. Pendant toute l'année, notre case était approvisionnée de gibier. Comme il tuait parfois des éléphants, il vendait de l'ivoire aux caravanes, qui nous donnaient en échange ce qui nous était nécessaire pour bien vivre.

" Ma mère et mes sœurs ainées étaient couvertes de verroteries, et portaient même à la maison des vêtements d'outre-mer.

" Moi-même j'étais également couverte de verroteries, mais c'était mon unique vêtement.

" Comme vous voyez, dans ma première enfance je n'ai connu que du plaisir.

" Le matin, mon père, accompagné de ses amis, partait pour la chasse. Ma mère et mes sœurs allaient cultiver la terre, tandis que je gardais les *bèbès* [les moutons] autour de la maison.

" J'étais ordinairement avec quelques petites filles de mon âge, et nous chantions ensemble comme des oiseaux. Le temps nous paraissait ainsi bien court ; et je voyais arriver avec plaisir le soir, qui nous ramenait mon père.

" Quelle joie pour moi, lorsque je voyais mon bon papa, enchanté de sa chasse, plier sous le poids du butin !

(1) Voir No 31, p. 61.

" Pendant que je lui sautais au cou, mes sœurs allumaient du feu au milieu de la case. Dans un instant le feu pétillait et des quartiers entiers de chevreuils tournaient au-dessus de la braise.

" On faisait cuire une grande, grande marmite *d'ugali* (espèce de bouillie). Les grandes jarres de *pombé*, préparé dès la veille, se vidaient peu à peu.

" Nous avions même presque toujours du sel pour assaisonner notre nourriture; car, lorsque les caravanes n'en portaient point, mon père savait s'en procurer.

" Comme il connaissait les forêts à une grande distance, il connaissait également les endroits où se trouvent les hautes herbes dont la cendre sert chez nous à faire du sel.

" Mon père apportait souvent à la maison de grands sacs de cendres, et alors il fallait voir tout le monde à l'ouvrage.

" Je cherchais du bois. Une de mes sœurs apportait de l'eau; une autre lavait la cendre et passait l'eau à travers un linge.

" Ma mère faisait bouillir cette eau toute la journée, et le soir nous avions quelques parcelles de sel. Mais aussi chez nous ne mange pas de sel qui veut.

" J'étais tellement heureuse dans mon enfance, que souvent, lorsque j'allais à la rivière puiser de l'eau, j'entendais dire aux enfants de nos voisins; *Voilà l'heureuse Suéma, qui mange tous les jours de la viande et du sel.* J'étais fière d'entendre ces paroles, puisqu'elles faisaient l'éloge de mon père.

" On disait quelquefois en me voyant passer : *Voilà Suéma la propre, aux cheveux bien tressés.* J'étais bien contente de ces paroles, qui étaient l'éloge de ma mère.

" Ah! pourquoi ces jours de bonheur ont-ils sitôt fini."

A ces mots le cœur de la pauvre Suéma se gonfla, ses yeux se remplirent de larmes, et pendant quelques instants, la parole expira sur ses lèvres.

Un peu remise de son émotion, elle ajouta : " O vous qui êtes désormais mes mères et mes sœurs! jusqu'à présent, je ne vous ai montré que le beau côté de ma vie. Vous allez voir, dans un instant, par quel évènement terrible commence l'histoire de mes malheurs.

Craignant de fatiguer cette chère enfant qu'elle voyait toute en larmes, la bonne mère supérieure lui dit de remettre au lendemain la suite de son récit.

Garder les moutons parait être l'occupation ordinaire des petites négresses. Mais toutes ne les gardent pas dans des conditions aussi douces que celles où se trouvait Suéma. Voici ce que raconte une de ses toutes jeunes compatriotes, volée par un gélaba et vendue à un de ses complices, plus méchant que lui.

"Le gélaba me vendit à un autre qui me criblait de coups et qui ne me donnait rien à manger. Il m'envoyait garder les bébés. Pendant qu'ils mangeaient, j'entendais hurler les bêtes féroces, tigres, lions et autres animaux qui abondent dans ces contrées.

"J'étais toute tremblante de peur, et pensais toujours que les bêtes allaient me dévorer. La faim me rendait très faible. Je frissonnais à la pensée de tomber vivante entre les griffes des animaux que je voyais de loin.

" L'une avait une queue longue, longue. L'autre avait des mains et des bras comme un homme ; et puis moi, avec mes petites jambes, je ne pouvais seulement pas courir après les bébés, qui allaient manger l'herbe d'un autre maître.

"Le mien voyant que je ne revenais pas avec les agneaux, vint une fois me chercher et me donna tant de coups de bâton, que je n'étais plus capable d'aller au paturage : il me vendit à un autre."

Est-il possible de torturer de la sorte de pauvre petites créatures.

Non seulement cela est possible ; mais cela est, et cela sera tant que la religion n'aura pas régénéré la malheureuse Afrique.

IX

LE PERE DE SUÉMA TUÉ PAR UN LION.

Un jour s'était écoulé depuis le dernier récit de Suéma. a communauté en attendait la suite avec empressement. ıéma elle-même semblait désirer de soulager son cœur, en ersant ses douleurs dans celui de ses mères et de ses com-

pagnes. Sur l'invitation de la supérieure elle continua en ces termes :

" Mon père s'était arrangé avec nos voisins pour faire la chasse au menu gibier. Dans ce but, on avait préparé sur les sentiers et dans divers endroits de la forêt, des fossés profonds couverts de branches et d'herbes.

" Ce travail terminé, toutes les familles de chasseurs se réunirent pour faire la battue. C'est la première fois que je fus admise à prendre part à cette chasse commune.

" En partant, j'étais heureuse, comme quand on va à une partie de plaisir. Je ne soupçonnais pas le moindre danger. Arrivés dans la forêt, nous formions la chaîne, de manière cependant à être séparés les uns des autres par quelques traits de flèches.

" A mesure que nous marchions, nous resserrions le cercle, en criant de toutes nos forces pour effrayer le gibier.

" Les chasseurs armés de sagaies et de flèches marchaient les uns devant la battue, les autres dispersés dans la forêt derrière les trappes, cherchaient à poursuivre les animaux qui, par leur adresse, auraient évité les fossés.

" Au bout d'un certain temps, nous nous approchâmes du lieu destiné à la principale action de la chasse. Un bosquet très touffu nous séparait de la ligne des trappes. La troupe des chasseurs devenait à tout moment plus épaisse et les cris plus forts et plus perçants.

" Je marchais à côté de ma mère et de mes deux sœurs. Devant nous, à peu de distance, marchait mon père tenant la flèche toute prête sur la corde de son arc. La battue était déjà sur la lisière du fourré dont je vous ai parlé.

" Tout à coup un rugissement terrible sort du bosquet. Tout le monde est comme pétrifié, et les cris de la battue sont remplacés par le silence le plus profond.

" Les échos de la forêt répètent le rugissement du lion. Je vois encore le terrible animal qui, les yeux enflammés, la crinière hérissée, battant la terre avec sa puissante queue, apparaît sur la lisière du bosquet.

" Il s'approche des chasseurs qui restent immobiles de frayeur. Sa marche un peu oblique le conduit directement

vers nous. Il passe à côté de mon père et s'arrête, prêt à bondir sur mes sœurs et sur moi.

" Au même moment, le lion rugit d'une manière à nous faire mourir de peur. Mon père comprend le danger qui nous menace ; et, sentant qu'il n'y avait pas un moment à perdre, il attaque le féroce animal.

" Sa flèche et ses sagaies, toujours si sûres, manquent le but.

" Le couteau de chasse à la main, mon père s'élance sur le lion, dont, avec ses bras crispés, il saisit la fauve crinière.

" Les cris, les rugissements et la frayeur m'avaient tellement glacé le sang dans les veines, que je ne voyais plus ce qui se passait. C'est à peine si j'ai pu apercevoir comme un tourbillon de sang, une masse rouge roulant par terre et disparaissant dans la forêt.

" La lutte avait été si rapide, qu'aucun des chasseurs n'avait eu le temps de venir au secours de mon père.

" Et après ! après, hélas ! pauvres orphelines, nous nous assîmes, mes sœurs et moi, auprès de notre mère, en sanglotant, sur la terre rougie du sang de notre père, de notre protecteur, de notre nourricier."

Ce souvenir réveilla si vivement la sensibilité de Suéma, que la supérieure l'engagea à suspendre son récit.

" Non, ma mère, répondit la tendre enfant ; si vous le permettez, je dirai jusqu'au bout la première partie de mes malheurs.

" Aussitôt après la disparition de mon pauvre père, la battue cessa ; la forêt devint solitaire, et nos sanglots seuls en interrompaient le triste silence.

" La nuit nous trouva au même endroit, et les rugissements de l'hyène rappelèrent à la pensée de ma mère, mon petit frère qui était resté seul à la maison.

" Ma pauvre mère désolée se lève ; mais avant de partir elle construit un petit cabanon, avec des branches d'arbres, à l'endroit rougi par le sang de mon père. Elle y dépose la sagaie, le carquois et les flèches.

" Ensuite nous mîmes toutes nos provisions sur une feuille de bananier à l'entrée de la case funèbre ; et, nous tenant

par la main, nous quittêmes cet endroit sans regarder en arrière, comme on revient d'un enterrement.

" C'est de ce jour fatal que datent tous mes malheurs.

" C'était la première nuit que notre case était sans feu et sans lumière, triste et silencieuse.

" Toutefois le lendemain chacun se remit au travail. Il le fallait ; mais plus de chansons, plus de gaieté."

Afin de ménager les forces de Suéma, la mère supérieure renvoya au jour suivant la suite de son histoire.

X

LA FAMINE

Quand tout le monde fut réuni autour d'elle, Suéma reprit la parole :

" Oh ! que j'étais malheureuse alors !

" Je ne savais pas encore les consolantes vérités que j'ai apprises ici. J'ignorais que nous sommes sur la terre pour aimer le bon Dieu, prier, souffrir et gagner le ciel. Ne sachant pas prier, mon amour pour mon père et la douleur de l'avoir perdu, me poussaient à la haine des créatures.

" Je reprochais au soleil sa lumière, aux oiseaux leurs chants.

" Je maudissais mon existence, et les voix joyeuses de nos voisins, au lieu de m'égayer, m'irritaient, puisqu'elles semblaient insulter à mon malheur.

" Oh ! comme on souffre quand on ne connait pas le bon Dieu et qu'on ne sait pas le prier !

" Bientôt une affreuse calamité vint désoler non seulement ma famille, mais encore toute la contrée, dont les récoltes furent ravagées par des nuées de sauterelles.

" En trois jours, tout avait disparu. Les plantes nourricières étaient mangées jusqu'à la racine, et les arbres jusqu'à l'écorce. Tous le pays ne fut bientôt plus qu'un désert aride.

" Ce fléau causa une famine atroce et générale. Les gens qui avaient du sel, faisaient quelques provisions de sauterelles salées. Hélas ! depuis la mort de mon pauvre père, le sel nous manquait complètement.

" Pendant quelque temps, nous vécûmes en mangeant les chèvres et les poules qui nous restaient ; mais les bêtes elles-mêmes ne trouvant plus une nourriture suffisante, la mortalité se mit parmi elles. La famine fut bientôt accompagnée d'un autre fléau encore plus cruel.

" L'air corrompu par des milliers d'insectes et de cadavres d'animaux, qu'on négligeait d'enterrer, produisit une grande épidémie sur les hommes. Notre pays, naguère si gai et si peuplé, devenait de jour en jour plus vide et plus silencieux.

" Chez nous en particulier, nous avons tant pleuré, qu'il se formait comme des ruisseaux de larmes dans notre case. Notre malheur était si grand, que nous ne plaignions plus ceux d'entre nous qui mouraient.

" Ainsi, nous portâmes dans la forêt, sans verser une larme, mes deux sœurs que nous venions de perdre. Ma mère ajoutait même tout b Elles sont bien heureuses d'en avoir fini avec le malheur.

" A la mort de mon petit frère, qui suivit de près celle de mes sœurs, ma mère ne pleurait pas non plus : nous n'avions plus de larmes.

" Seulement, au lieu de le porter à la forêt, ma mère le déposa dans la case même ; et, me prenant par la main, elle partit avec moi le long des rivières, sans regarder derrière nous."

Pauvre veuve ! pauvre orpheline ! En croyant le fuir, elles allaient au-devant du malheur.

XI

SUEMA VENDUE.

Depuis le dernier récit de Suéma, quelques jours s'étaient écoulés, lorsque, interrogée de nouveau par les supérieurs de la mission, l'enfant reprit son histoire.

" Le changement de localité eut une heureuse influence sur ma mère. Elle reprit courage ; et à trois jours de marche de notre village, nous bâtîmes une hutte et nous commençâmes à défricher un terrain.

Un voisin fut assez bon pour nous prêter deux sacs de

mtama : l'un pour planter, l'autre pour manger jusqu'à la récolte.

" Je ne puis pas dire que la joie était de nouveau entrée dans notre demeure. Néanmoins, ma pauvre mère était plus calme, et moi j'étais heureuse de ne plus la voir pleurer. Hélas ! notre tranquillité ne fut pas de longue durée.

" L'année fut généralement mauvaise, et la récolte manqua complètement. Notre créancier, pressé lui-même par le besoin, vint réclamer les deux sacs de mtama qu'il avait eu la bonté de nous prêter. Ma mère, fort embarrassée de cette demande, se jeta à ses pieds en le suppliant de nous accorder un petit délai. Le surcis qu'elle obtint fut tout à fait insignifiant.

" Sans perdre courage, ma bonne mère eut recours à son activité ordinaire et à son adresse dans les travaux de poterie en terre.

" Jour et nuit, elle ne cessa de travailler dans cette industrie, à laquelle je coopérais selon la mesure de mes forces. Mais, vous le savez comme moi, les ouvrages de ce genre rapportent fort peu de chose dans certaines contrées.

" Aussi, malgré notre extrême diligence nous étions incapables de payer le quart de notre dette, à l'expiration du délai fixé par notre créancier.

" Il revint donc à la charge, et, nous trouvant insolvables, il s'en alla en proférant des menaces qui nous furent très pénibles.

" Pour comble de malheur, une caravane arabe passa, à la même époque, dans les environs. Qui ne sait combien le passage des caravanes est toujours dangereux pour les faibles ? Les mauvais sujets ont l'habitude de voler des enfants et de pauvres gens, qu'ils vendent aux Arabes, pour du sel, de la cotonnade et des verroteries.

" Les créanciers profitent de la circonstance pour exig. le paiement des dettes. Lorsque les débiteurs ne peuvent p payer, on saisit leurs esclaves ou leurs propres enfants So vent il arrive qu'eux-mêmes sont réduits à l'esclavage.

Il n'y a, du reste, rien d'étonnant dans cette étrange co duite ; car, je l'ai vu, la cupidité n'a ni frein, ni bornes, r entrailles dans les âmes qui n'aiment pas le bon Dieu.

" Un jour nous apprîmes que la caravane s'était arrêtée non loin de notre demeure. De là, une inquiétude mortelle se répandit de tous les côtés.

" La nuit les sanglots de ma bonne mère me réveillèrent plusieurs fois. Je n'osai pas lui demander la cause de ses larmes. dans la crainte d'augmenter son chagrin.

" Du reste, nous étions si habituées à pleurer ensemble !!

" Mais, le matin, je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que ma pauvre mère avait été toute la nuit sous la pression d'une douleur extraordinaire.

" Quel ne fut pas mon étonnement de voir que ses cheveux étaient devenus blancs comme du lait!

" Pauvre mère ! dans sa sollicitude maternelle, elle avait prévu le coup qui allait nous frapper.

" Dans la matinée, notre créancier vint chez nous avec deux vieillards de la tribu et un Arabe. Sans demander la permission, il entra dans notre hutte et dit avec dureté à ma mère : *Mère de Suéma, vous n'avez pas de quoi payer mes deux sacs de mtama : je saisis pour cela votre enfant.*

" *Soyez-moi témoins*, dit-il aux vieillards.

" Puis, se tournant vers l'Arabe, il lui dit : *Eh bien ! c'est convenu : six coudées de toile americaine pour cette petite fille.*

" l'Arabe me prit par la main, me fit lever et marcher ; examina mes bras et mes jambes, m'ouvrit la bouche, regarda mes dents, et, après quelques instants de réflexion, il répondit : *C'est bien* ; *viens prendre les six coudées de toile.*

" J'étais vendue !!

" Pendant ce temps, ma pauvre mère était restée comme anéantie.

" Lorsque notre cruel créancier lui dit qu'il me saisissait pour sa dette, suivant l'usage légal du pays, elle frappa une main contre l'autre et se couvrit le visage.

" Sa douleur jusque-là comprimée éclata en sanglots déchirants, capables de briser un cœur de pierre, au moment où l'Arabe voulut m'emmener avec lui.

" Elle se jeta à ses pieds, et d'une voix qu'aucune langue ne saurait exprimer, le supplia de l'emmener avec moi.

"Je ne suis pas encore vieille, dit-elle, malgré la couleur de mes cheveux, blanchis par le chagrin. Je suis encore assez forte pour porter une dent d'éléphant.

"Ah ! de grâce, ne me séparez pas de ma fille, qui est mon unique consolation dans les malheurs qui m'ont accablée. Seigneur, seigneur, je vous en prie, ne me refusez pas cette grâce.

" Du reste, je suis sobre et me contente de peu de chose. Je sais faire de la poterie en terre. Je vous s ai utile comme esclave. Je vous promets de toujours bi ı travailler.

" Ah ! de grâce, seigneur, emmenez-moi. Ayez pitié d'une pauvre mère, qui ne veut pas se séparer de son enfant."

" Ces paroles arrachées au cœur affligé de ma bonne mère touchèrent l'Arabe.

" Je crois cependant que cet Arabe, qui consentit à nous réunir toutes deux à sa caravane, fit plus d'attention aux futurs travaux de poterie, qu'aux larmes de ma mère.

" Quoiqu'il en soit du motif déterminant, sa décision rendit un peu de calme à nos âmes bouleversées."

Cette scène déchirante, dans laquelle se manifeste toute l'énergie de l'amour maternel, prouve qu'il y a de nobles créatures parmi ces tribus abandonnées de l'Afrique, et montre à quelle hauteur de vertus elles pourraient s'élever, si elles étaient chrétiennes.

N'est-ce pas ici le lieu de rappeler le mot du Pape saint Grégoire, en voyant exposés en vente sur le marché de Rome, des habitants de la Grande-Bretagne : *Quel malheur que de si belles créatures soient esclaves du démon !* Le grand pontife promit à Dieu de les délivrer, et il tint parole.

XII

Voyage dans le désert.

L'histoire de Suéma offrait, à la petite communauté Zanzibar, un intérêt de plus en plus saisissant. Aussi chacu sans délai, aurait voulu en avoir la suite. Le vénérable s périeur fut d'un avis contraire.

Pour ménager la faible créature qui en était l'héroïne, il ordonna de lui laisser quelques jours de repos.

Le terme écoulé, Suéma reprit sa narration, avec la même candeur et la même précision de souvenirs que par le passé.

" Le lendemain, de grand matin, la caravane se mit en route. Ma mère reçut pour sa charge une dent d'éléphant.

" Et moi, je portai quelques hardes.

" Voici la manière de voyager d'une caravane :

" Aussitôt après minuit, quelques serviteurs du maître

" Et moi, je portai quelques hardes.

" Voici la manière de voyager dans une caravane :

" Aussitôt après minuit, quelques serviteurs du maître prennent les devants, portant avec eux des haches et des cordes pour construire des huttes, des outres pour l'eau, quelques marmites pour faire cuire la nourriture, et un grand tambour pour réunir la caravane.

" Ils sont, de plus, munis d'une corne d'antilope qui passe pour être le talisman contre les lions, et qu'on achète ordinairement auprès des plus fameux sorciers du pays.

" Au point du jour, on donne le signal du départ. Un homme marche à la tête de la caravane, et porte un petit drapeau qui passe pour être ensorcelé.

" C'est bien plutôt le signe distinctif de quelque puissant chef de la contrée, qui couvre de sa protection la caravane, moyennant le *hongo*, c'est-à-dire les cadeaux d'usage.

" Viennent ensuite les esclaves qui portent les provisions de route, l'ivoire, la gomme copale et les hardes du maître. Ce dernier, accompagné de quelques serviteurs fidèles, forme l'arrière-garde.

" A midi, l'Arabe fait sa prière. Pendant ce temps, tout le monde se repose pendant deux ou trois heures. On se remet en route et on marche jusqu'à l'étape du soir.

" L'avant-garde a soin de marquer son chemin, en couvrant d'herbes et de branches tous les endroits que croisent les sentiers principaux. Vers le soir, elle bat du tambour, pour conduire plus sûrement les pas incertains de la caravane.

" Arrivée à l'étape, la caravane trouve les huttes toutes

prêtes. On les construit ordinairement avec des branches d'arbres et des herbes sèches.

" Dans la meilleure des cases, on se sert de branches pour construire le lit du maître, à qui on prépare la couche avec l'herbe la plus douce. On y ajoute des nattes et des traversins.

" On s'occupe ensuite de la distribution de la nourriture à la caravane, pour laquelle tout a été également préparé à l'avance. Le repas consiste habituellement en bouillie épaisse de farine de mtama ou de haricots. Quelquefois, aussi, la ration se compose de bananes rôties ou de patates douces.

" Pour éviter la désertion et en même temps pour ménager les forces des porteurs de marchandises, les conducteurs ont soin de bien nourrir, pendant le trajet, les esclaves qui sont à leurs ordres."

C'est ainsi que les caravanes arabes parcourent plusieurs centaines de lieues, sous le soleil brûlant de l'équateur et des tropiques. Le tout, pour gagner de l'argent au prix de la liberté et de la vie des pauvres nègres.

Puisque la caravane, qui entraîne la petite Suéma votre sœur, est au repos, arrêtez-vous un instant, jeunes chrétiennes, pour comparer votre sort au sien, et vous demander ce que vous voudriez qu'on fît pour vous, si vous étiez à sa place.

XIII.

L'AMOUR FILIAL.

Rentrons à la salle de communauté, où sont réunis les missionnaires, les religieuses et les enfants : Suéma va reprendre son récit.

" Les deux ou trois premiers jours de notre voyage se passèrent assez bien. Cette course augmentait même mon appétit, qui avait plus de facilité à se satisfaire que chez nous. J'aimais naturellement beaucoup à marcher, et par bonheur, ma charge n'était pas trop lourde.

" Il n'en fut pas de même de ma pauvre mère. Le premier jour, chargée de sa dent d'éléphant, elle marcha à la tête de la colonne.

" Le deuxième, elle se trouva déjà au milieu, et le troisième, elle eut peine à suivre la queue de la caravane.

" A tout moment, elle déposait son fardeau. Sa respiration pénible trahissait sa fatigue, et chaque pas montrait les efforts surhumains qu'elle faisait pour continuer son chemin

" Toutes les souffrances de ma pauvre mère, que je ne pouvais soulager, furent autant de poignards qui me percèrent le cœur.

" Les jours suivants, notre caravane eut le tort de s'éloigner du ruisseau qu'elle avait suivi jusque-là, et la soif la plus ardente devint un tourment cruel pour tout le monde.

" Ma mère, épuisée de fatigue et succombant sous le poids de sa charge, tomba plusieurs fois.

" La voyant incapable de continuer plus longtemps à porter son lourd fardeau, le maître de la caravane ordonna à un esclave de porter à sa place la dent d'éléphant, qu'elle avait trainée depuis notre départ.

Je fus un moment consolée et même étonnée de voir ces sentiments d'humanité dans un Arabe.

" Mais, ô cruelle déception ! quelle ne fut pas ma douleur, lorsque, le soir, j'entendis retentir à mes oreilles cet ordre barbare, donné à l'esclave chargé de la distribution des vivres ! *La mère de Suéma ne sert à rien ; elle n'aura plus de ration* !

" Quelle nouvelle pour une fille qui aime tendrement sa mère !

" A force de dissimuler, je parvins cependant à partager ma nourriture avec ma pauvre mère.

" Malheureusement, le féroce Arabe s'aperçut de ma petite ruse, et me fit frapper jusqu'au sang.

" L'ordre fut immédiatement donné de me servir ma ration en présence du maître, et de me surveiller le plus strictement possible.

" Le jour suivant, ma bonne mère eut pour toute nourriture quelques sauterelles, quelques feuilles de mtama et un peu de terre rouge.

" Le soir je ne pouvais pas manger. J'avais honte de porter à ma bouche la bonne nourriture qu'on m'offrait.

" Comment un enfant qui voit sa mère mourir de faim, pourrait-il avoir le courage de manger ?

" Ce sentiment de tendresse et de compassion filiale fut si mal interprété par le maître dénaturé, qu'il me fit battre de nouveau ; et je fus forcée d'avaler ma nourriture, trempée de mes larmes, sans avoir la consolation de la partager avec ma tendre et infortunée maman.

" Le lendemain, oh ! jour de malheur ! notre caravane entre dans une vaste plaine, à laquelle on venait de mettre le feu, et le feu s'était étendu à perte de vue.

" On ne voyait plus nulle part un brin d'herbe verte, plus d'insectes, plus d'oiseaux dans tous ces parages.

" Ce qui frappait la vue, c'était une immense étendue de terre carbonisée et noircie par le feu.

" impossible à ma pauvre mère de se procurer la moindre parcelle de nourriture, pas même de la terre rouge pour tromper son estomac.

" Pendant cette journée, je l'ai vue tomber plusieurs fois, épuisée de fatigue et d'inanition. Ce n'est que grâce à des efforts désespérés qu'elle réussit à arriver, péniblement, jusqu'à l'étape du soir.

"Au moment de la distribution de la nourriture, quelques paroles inhumaines me déchirèrent de nouveau le cœur. *Qu'on chasse cette vieille du campement, et surtout qu'on veille bien à ce que personne ne lui donne rien à manger ; quiconque enfreindra cet ordre sera puni sévèrement*, dit le maître de la caravane à l'esclave chargé de la surveillance de la troupe.

" Puis, le cruel ajouta : *Demain, s'il plaît à Allah, nous en serons débarrassés. C'est aujourd'hui sa dernière étape : car elle n'en peut plus.*

" Ces paroles étaient accompagnées d'un rire féroce, qui en expliquait toute la signification.

" Comment vous dépeindre ce qui se passait dans mon âme, pendant que ce barbare prononçait de gaieté de cœur, l'arrêt de mort de la seule personne que j'aimais passionnément en ce monde, de ma bonne mère qui m'aimait tant, et qui s'était sacrifiée pour ne pas se séparer de moi ?

" Les mots douleur, torture, désespoir sont bien faibles pour exprimer ce que je souffrais intérieurement.

" La seule pensée de ces tourments me fait encore frissonner d'horreur à l'heure qu'il est.

" La nuit nous campions à la belle étoile, l'incendie de la savane ayant consumé toutes les herbes et toutes les broussailles. C'était pour moi un heureux malheur, qui me permit de rejoindre ma malheureuse mère.

" Lorsque je crus tout le monde endormi, je me glissai comme un serpent en dehors du camp. L'obscurité de la nuit et la couleur noire de la plaine, en harmonie avec celle de mon corps, favorisèrent ma fuite.

" Je dois l'avouer, à peine éloignée du camp de quelques centaines de pas je me sentis saisie d'une grande frayeur ; car je n'avais pas l'habitude de marcher seule dans une nuit obscure. La peur me glace un instant et me rend immobile.

" Mais l'amour que j'ai pour ma mère se réveille plus fort que jamais, et je m'écrie tout haut : *Que ne ferait pas une fille, pour sa mère chérie ? Ne vaut-il pas mieux que je meure avec elle, que de lui survivre ?* "

" Ces paroles me donnèrent du courage, et je poursuivis hardiment mon chemin."

XIV.

L'AMOUR MATERNEL.

Nous-mêmes rejoignons Suéma, et suivons jusqu'au bout la petite héroïne de la piété filiale.

" Je marchais, autant que l'obscurité de la nuit me le permettait, dans la direction suivie par la caravane. Je retenais mon haleine, écoutant de toutes mes oreilles, de manière à saisir le moindre bruit.

" Bientôt j'entendis de sourds gémissements qui me firent reconnaître la voix de ma mère, et l'endroit où elle se trouvait. Je me mets à courir et, d'aussi loin que possible, je lui crie : *Maman, consolez-vous ; voici votre enfant qui vient pour vous soulager.*

" Elle entend ces paroles qui lui font pousser des soupirs d'amour et d'attendrissement. Lorsque enfin j'eus le bonheur de l'approcher, elle me serra dans ses bras amaigris, posa ma tête sur ses genoux, et je sentis ses larmes brûlantes couler sur mes cheveux.

" Elle me berça autant que ses forces le lui permirent, comme elle berçait autrefois mon petit frère.

" Dans ce moment elle chanta tout bas, en sanglotant, comme on chante chez nous aux enterrements.

" Suéma, mon enfant, pourquoi n'es-tu pas morte avec tes sœurs ?

" J'aurais eu au moins vos tombeaux, le bien que personne n'aurait pu me ravir.

" Heureuse est la mère qui peut rendre l'âme, en pleurant sur les tombeaux de ses enfants.

" Les tombeaux de tes frères et de tes sœurs sont loin, et tu vas te séparer de moi à jamais. Et moi, malheureuse ! je n'ai ni la force de te suivre, ni celle de retourner auprès des ossements chéris des nôtres.

" Oh ! où vas-tu, ma malheureuse enfant ?

" La mort n'est pas aussi amère que l'esclavage.

" Qui va désormais peigner et tresser tes cheveux ?

" Qui va laver ta tête ?

" La rosée froide du matin et les pluies de la mauvaise saison lavent la tête de l'orpheline. Les larmes lavent la tête de l'esclave.

" La terre humide est sa mère.

" Le tombeau est sa patrie, seul endroit où elle pourra reposer son corps endolori."

" C'est ainsi que chanta ma mère en sanglotant, suivant l'usage dss enterrements de mon pays.

" Et, moi, comme vous pouvez facilement l'imaginer, j'avais le cœur bien gros. Les larmes ne coulaient pas de mes yeux, car je me sentais étouffée par la douleur. Il me semblait que j'avais le gosier rempli de charbons ardents. Un hoquet convulsif me déchirait la poitrine.

" Cependant la fatigue d'une longue journée de marche le doux bercement et la voix plaintive de ma mère m'endoi mirent peu à peu. Au point du jour, je me sentis fortemen serrée. Je me réveille, et je m'aperçois que c'est ma mèr qui me serre dans ses bras.

" Tout à coup. j'entends résonner les pas des hommes qui me cherchent.

" Ils approchent de plus en plus, et enfin quelques-uns nous découvrent et appellent leurs compagnons.

" Ils nous cernent de toutes parts. L'Arabe, roulant des yeux terribles, me saisit par la main et cherche à m'entraîner par force.

" Ma mère m'embrasse et me serre si fortement contre elle, que l'homme cruel ne réussit pas à nous séparer, et nous traîne quelque temps toutes deux par terre. *Frappez cette maudite vieille ; exterminez-là à coups de bâton*, hurla-t-il d'une voix rauque et tremblante de colère.

" Aussitôt une grêle de coups tombe sur le corps de ma malheureuse mère.

" Malgré toutes ses souffrances, elle ne desserre pas les bras et me tient toujours collée sur elle. " Frappez, frappez tant qu'il vous plaira, dit-elle d'une voix éteinte ; frappez, pour que je meure avant de me séparer de mon dernier enfant."

" Le maître entend ces paroles, et son âme farouche ne veut point laisser au malheur cette dernière consolation. *Frappez*, dit-il, *frappez fortement la petite.*

" La douleur causée par les coups de bâton m'arrache des cris perçants. Enfin, les forces manquent à ma pauvre mére, ses bras s'ouvrent : on me saisit et on m'emporte.

" Un instant après je la vis s'affaisser sur elle-même, sans doute évanouie et suffoquée par la douleur."

C'est à bon droit, n'est-il pas vrai, que Suéma, s'adressant à toutes les jeunes chrétiennes et même à toutes les âmes tant soit peu sensibles, leur dit : *Voyez s'il est douleur comme ma douleur...*

Néanmoins, il reste encore au fond du calice d'amertume quelques gouttes plus amères que les autres, et la pauvre enfant devra les boire.

XV

LA DERNIÈRE SEPARATION.

Suéma était devenue l'objet de la compassion la plus vraie et de l'affection la plus vive, de la part des missionnaires,

des religieuses et de ses compagnes. On la respectait presque comme une martyre.

Ces dispositions devinrent encore plus marquées, lorsqu'on connut la fin de son histoire. Sur la demande des supérieurs, la jeune enfant la raconta dans les termes suivants :

" Je me débattais autant que je pouvais entre les bras de l'esclave qui m'emportait, et je tournais sans cesse mes regards vers ma mère. Bientôt on se lassa de me porter, et on essaya de me faire marcher à coups de bâton.

" A chaque pas, je cherchais à retourner auprès de ma mère ; et, accablée de coups et de douleur, je tombais par terre.

" Fatigué de ma résistance, le maître ordonna à l'esclave de me reprendre et de me porter jusqu'au campement.

" Il obéit, et, à peine nous fûmes arrivés, que la caravane se mit en marche.

" Bientôt nous parvenons au sommet d'une colline. Je regarde en arrière, et, au milieu de la plaine brûlée. j'aperçois pour la dernière fois ma pauvre mère, les bras étendus vers moi.

" J'eus alors la douleur de voir une énorme quantité de corbeaux voltiger autour de sa tête, attendant avec impatience le moment de sa mort pour la dévorer.

" Personne au monde ne saura jamais ce que j'éprouvai dans ce moment.

" Plus morte que vive, il me fallut cependant marcher. Si je ralentissais le pas, j'étais impitoyablement bâtonnée.

" Je ne dirai rien du voyage,depuis l'endroit où j'ai laissé ma pauvre mère, jusqu'à Quiloa, qui est une ville située au bord de la mer.

" Vous saurez seulement que, pendant ce long trajet, j'ai versé tant de larmes, qu'à force de pleurer, mes yeu s'étaient gonflés à faire peur. Je croyais que j'allais deven aveugle. On recommença à me battre pour me faire ma cher.

" Toutes ces cruautés furent inutiles, car je ne fus pa capable de me tenir debout, tant le chagrin m'avait anéar tie.

" *Maître*, dit l'esclave au conducteur, *pourquoi porter plus longtemps ce cadavre ? Vous voyez bien que cette petite fille n'est bonne qu'à être mangée par les corbeaux.—Je ne puis pas la laisser ici*, repondit-il, *je l'ai achetée pour le compte de mon patron. Si je l'abandonne, je perdrai une piastre* (5 francs) *qui me revient par tête d'esclave.*

" L'homme qui me portait était furieux et faisait tout ce qu'il pouvait pour se débarrasser de son fardeau. Chaque fois qu'on arrivait à l'étape, il me jetait de toute sa force par terre.

En passant sous les arbres et dans les broussailles, il manquait jamais de me faire écorcher le dos par les branches.

" Et ce qui est vraiment affreux, cette conduite inhumaine provoquait l'hilarité et l'approbation de mes malheureux compagnons de captivité.

" Je passai quelques jours à Quiloa : c'était pour moi un répit dans mes souffrances. Là personne ne me maltraitait. J'étais couchée dans le coin le plus obscur de la case. L'eau se trouvait à ma portée, ce qui me permettait d'éteindre à volonté ma soif ardente, seul adoucissement qui me rappelait à la vie.

" Pour le reste, tout m'était indifférent. Je comprenais à peine où j'étais, et je ne conservais qu'un vague souvenir de mes longues souffrances.

" Tout le temps écoulé, depuis la séparation d'avec ma mère jusqu'au moment d'alors, se présentait à moi comme un rêve affreux.

" Il me semblait que ce rêve devait finir, que tout ce qui m'entourait devait s'évanouir, et que je m'éveillerais un jour à côté de ma pauvre mère, dans la petite hutte où nous étions si tristes, mais si heureuses, en comparaison de notre sort actuel."

Comme vous le dites, pauvre enfant, tout cela était un rêve affreux. La réalité qui vous attendait était plus triste encore.

XVI

LE VOYAGE EN MER.

Après avoir éprouvé, pendant un long voyage, sous les feux brûlants de l'équateur, toutes les fatigues, tous les mauvais traitements, toutes les privations, toutes les tortures du corps et du cœur réunies, il ne restait plus à la pauvre Suéma que d'être soumise aux souffrances d'un voyage par mer, accompli dans les conditions les plus douloureuses.

Laissons cette chère enfant les décrire avec sa candeur ordinaire.

" Comme j'étais dans ces illusions, sans trop savoir si j'avais conscience de moi-même, voici qu'un matin on me porte à bord d'un boutre, celui qui doit se sendre à Zanzibar.

" Tous les esclaves qui, comme moi, allaient être embarqués, commencent à trembler de tous leurs membres et à se lamenter d'une manière étrange. *Ah !* disent-ils, *nous sommes perdus. Nous allons à Zanzibar, où il y a des hommes tout blancs qui mangent les Noirs.*

" Quoique je fusse généralement indifférente à tout ce qui se passait autour de moi, je ne pouvais rester longtemps dans la position que j'occupais, et j'espérais bientôt mourir. Dans le boutre mes souffrances augmentaient. Nous étions si serrés, que non seulement on ne pouvait pas se tourner, mais pas même respirer. La chaleur et la soif devenaient insupportables, et un fort vent de mer mettait le comble à nos souffrances.

" La nuit, le vent frais du large nous glaçait, en nous couvrant à chaque instant de l'écume de la mer, qu'il soulevait par la violence de son souffle. Le lendemain, chacun de nous reçut un peu d'eau douce et un morceau de racine de manioc.

" C'est ainsi que se passèrent six longs jours et six nuits plus longues encore. La faim, la soif, le mal de mer, la transition subite d'une grande chaleur à un froid de glace, l'impossibilité de reposer la tête un moment, à cause du manque de place, enfin toutes ces souffrances réunies me

firent regretter pour la première fois, le temps de notre pénible voyage à travers le désert.

" Mais, courage ! notre existence va changer, car nous voilà en vue de l'île de Zanzibar.

" Un bon vent continue de confler notre voile triangulaire, et bientôt nous nous trouvons devant la grande ville. Deux coups de canon font trembler le boutre. On amène la voile et on jette l'ancre.

" J'entends mes compagnons d'infortune admirer la ville murée, la ville blanche. A tout instant, ils passent de l'admiration à la crainte. Pour moi, j'avais devant les yeux comme un brouillard qui m'obscurcissait la vue.

" je ne me sentais plus vivre que par la seule pensée qu'une fois à terre, on me donnera peut-être un peu d'eau. Oh ! quel cruel tourment que la soif !

" Je ne me rappelle pas bien la manière dont nous avons été débarqués, ni combien de temps nous sommes restés à la douane.

" La vue de cette immense foule de Noirs qui portent des charges, les cris qu'ils poussent pour marquer le pas m'avaient tellement étourdie, que je ne pouvais pas me rendre compte de mille objets qui passaient sous mes yeux.

" Du reste, il faisait déjà un peu sombre."

Bientôt, Suéma reprendra ses esprits, mais ce sera pour se trouver en face de la perspective la plus épouvantable qui se puisse imaginer.

XVII

SUÉMA ENTERRÉE VIVANTE.

" Lorsque nous arrivâmes au dépôt des esclaves, qui est une grande maison en pierres, il faisait complètement nuit Là, je vis le conducteur de la caravane, que j'avais regardé comme le personnage le plus puissant du monde, se tenir humblement devant un autre Arabe, qui paraissait lui faire des reproches, dans une langue que je ne comprenais pas.

" Je pense qu'il le grondait à cause de moi, car plusieurs fois il me montrait du doigt.

" Dans une langue qui ressemble à celle de mon pays, il

m'ordonna de me lever. Je fis beaucoup d'efforts pour lui obéir; mais sans pouvoir y réussir.

" *Cette esclave est perdue*, dit le nouveau personnage ; *c'est dommage, c'est contrariant. Six coudées de toile, le transport par terre et par mer, et le droit de la douane : au moins cinq piastres de perdues* (25 fr.) *Conducteur, ne fais plus à l'avenir de pareilles bêtises.*

" Puis, se tournant vers deux grands nègres, il ajouta : *Khamis et Marzouc, mettez ce cadavre dans une natte et portez-le au cimetière. C'est inutile de la nourrir plus longtemps, car on ne la sauvera pas.*

" Aussitôt dit, aussitôt fait. Les deux esclaves me prennent et m'enveloppent dans uue vieille natte, qu'ils ont bien soin de lier avec des cordes de coco.

" Ils suspendent cette espèce de paquet à un long bâton, et, placé sur leurs épaules, m'emportent ainsi loin du dépôt.

" J'étais si bien enveloppée dans natte, que je ne pouvais absolument rien voir. Le bruit de la foule m'avertissait qu'on me portait à travers les rues de la ville.

" Au bruit succéda bientôt le frôlement des branches, qui m'avertirent que nous traversions des broussailles.

" Enfin on s'arrête ; on me jette par terre. Je sens qu'on remue le sable et je comprends qu'on m'enterre vivante.

" La couche de sable qui me couvrit fut si légère que j'entendis les pas des porteurs, qui s'en retournèrent à la hâte. Je fus bientôt enveloppée dans un profond silence, et une peur atroce s'empara de tout mon être.

" J'avais, il est vrai, beaucoup souffert jusqu'à ce moment. A part mes toutes premières années, ma vie n'avait été qu'une longue souffrance. Cependant la seule pensée de la mort, me causait une terreur inexprimable.

" Je fis donc des efforts extraordinaires pour me débarrasser de la natte : je ne pus y parvenir. Ce ne fut mêm qu'avec beaucoup de peine, que je vins à bout de dégager l haut de mon corps, pour ne pas être étouffé par le sable.

" Au même moment, je me mets à crier de toutes mes forces. Ma faible voix se perd dans le silence de la nuit.

" Deux ou trois fois il me semble entendre les pas de personnes, qui passent tout près de moi. Je crie alors plus fort

Mais ma voix, au lieu de me procurer du secours, effraye ces promeneurs nocturnes, que j'entends s'éloigner à la course.

" Le silence se fait de nouveau autour de moi.

" Tout à coup les arbustes s'agitent tout près de l'endroit où je me trouve. J'ai un moment d'espoir.

" Soudain une troupe de chacals m'entourent en hurlant.

" Mon sang se glace de frayeur.

" Mes cris et les mouvements désespérés que je fais, les tiennent quelque temps éloignés.

" Peu à peu ils s'encouragent et j'entends de plus en plus près leurs aboiements.

" Enfin, ils déterrent le bas de mon corps, et je me sens mordue aux pieds.

" Je pousse un cri, et je perds connaissance."

Nous le demandons de nouveau : Se peut-il qu'il y ait, sur la surface du globe, des êtres portant le nom d'hommes, assez barbares pour traiter de la sorte d'innocentes créatures humaines ? Oui, il y en a, et beaucoup, il ne faut cesser de le redire aux peuples chrétiens, trop oublieux de ce qu'ils doivent au christianisme et à ceux de leurs frères, condamnés encore aux rigueurs de l'esclavage.

XVIII

SUÉMA DÉLIVRÉE.

La Providence n'avait pas oublié la pauvre orpheline. Suéma avait bu la dernière goutte du calice amer. Celui qui conduit aux portes du tombeau et qui en ramène, allait venir à son secours : écoutons de quelle manière.

" Lorsque l'usage des sens me revint, je me trouvai dans une chambre aux parois blanches, comme je n'en avais jamais vu.

" J'étais couchée dans un bon lit, et couverte d'un bon drap blanc.

" Deux personnes au visage blanc, comme je n'en avais jamais vu de ma vie, se tenaient au chevet de mon lit, et surveillaient attentivement chaque mouvement que je faisais.

" Elles étaient vêtues de blanc et de noir.

" C'étaient vous, mes bonnes mères ! vous, vraies *filles de Marie*, si tendres et si dévouées, qui me soigniez.

" Voyant leurs robes noires je crus un instant que j'étais morte et que je me trouvais dans le pays des *Péponi* (esprits).

" Ma première pensée fut pour ma mère.

" Où est ma mère ? demandai-je plusieurs fois aux Sœurs, que je prenais pour des esprits.

" Sois tranquille, me répondit l'une d'elles, ta mère va venir tout à l'heure.

" On me présenta alors une boisson d'un goût délicieux; j'en bus à longs traits, et puis je m'endormis.

" Je vais maintenant vous dire ce qui s'est passé, lorsque j'ai perdu connaissance, dans ma fosse, au milieu d'une troupe de chacals. Vous allez voir de quelle manière inespérée la Providence me sauva la vie.

" M. N., jeune créole de l'île Bourbon, ne pouvant dormir cette nuit-là, eut l'heureuse fantaisie de faire la chasse aux chacals. Armé de son fusil, il vint au cimetière, et se dirigea vers l'endroit d'où sortaient les aboiements des bêtes.

" Au lieu de s'enfuir, comme les autres passants, il attaqua courageusement les chacals qui me mordaient les pieds, et les mit en fuite.

" Voyant devant lui un paquet qui remuait un peu, le jeune homme voulut savoir ce que c'était.

" Il s'arrête, délie les cordes, déroule la natte et, apercevant un corps humain dont le cœur battait encore, il me charge sur ses épaules et me porte à la mission catholique, où nos bonnes Mères me reçoivent avec un heureux empressement. Mon sauveur reçut les plus chaleureuses félicitations, pour la belle œuvre de charité qu'il venait d'accomplir.

" A partir de ce moment, je fus heureuse."

Partageons nous-mêmes le bonheur de Suéma. Admirons et bénissons les conseils de la Providence sur cet enfant du désert, conservée au milieu de tant de mortels périls, et par la voie la plus longue et la plus douloureuse, conduite miraculeusement dans le giron maternel de l'Eglise.

XIX

CONFSSION DE SUÉMA.

" J'aurais pu mes bonnes petites sœurs, terminer mon histoire là où finissent mes malheurs. Cependant, puisque notre Père le désire, je vais vous révéler un fait très grave pour moi et qui est intimement lié à la chaine de ma douloureuse existence.

" Nous apprenons ici, avec bonheur, les consolantes vérités de la religion, et les devoirs qu'elle nous impose.

" Chaque parole de Notre-Seigneur a été pour nous une lumière nouvelle, qui nous a remplies de consolation.

" Orphelines, nous avons trouvé de bonnes mères qui nous ont fait connaître notre Père par excellence, le bon Dieu.

" Nous avons été méprisées, persécutées, maltraitées.

" Eh bien ! on a su nous rendre chers ces mépris, ces persécutions, ces mauvais traitements. On a fini par nous persuader que nos larmes du passé nous ont attiré les bénédictions de notre bon Jésus, qui nous comblera un jour d'une grande gloire, si nous sommes de bonnes chrétiennes. Sans patrie, sans famille, nous avons tout retrouvé dans cette chère mission, qui nous remplace si bien notre famille, et qui nous montre le chemin de la véritable patrie, où il n'y a plus de souffrances.

" Toutes les vérités qu'on m'a enseignées m'ont procuré une ineffable consolation. Mon âme les buvait, comme je buvais autrefois un verre d'eau fraîche, dans la soif qui me brûlait en traversant le désert.

" Mais lorsqus notre Mère catéchiste expliquait l'Oraison dominicale et qu'à la cinquième demande elle citait ces paroles : *Et pardonnez-nous nos offenses, comme noue pardonnons à ceux qui nous ont offensés,* je sentais mon cœur se révolter intérieurement. Tout le reste est bien, me disais-je, mais cela est insupportable.

" Je ne pouvais pas contenir ma révolte intérieure, mêlée d'amertume et de douleur.

" Et allant trouver notre Mère, je lui disais : Comment, ma Mère ? je dois pardonner à l'Arabe qui a frappé ma mère

mourante ? Oh ! non jamais, jamais je ne pardonnerai à l'assassin de ma mère.

" Mon enfant, reprenait notre Mère, Notre-Seigneur, tout Dieu qu'il est, a souffert les derniers outrages. Il a tout pardonné ; il a même prié pour ses bourreaux.

" Mais, ma Mère, répliquais-je, une pareille chose est impossible. Je crois que si je disais oui, mon cœur me répondrait : Ton pardon n'est pas sincère.

" Notre Mère m'embrassait et me disait : " J'ai pitié de toi, ma bonne et pauvre Suéma, à cause des longues et cruelles souffrances que tu as endurées, et à cause de l'obstacle que tu mets toi-même à ton baptême, qui aurait comblé tous tes désirs.

" C'est bien dommage, mon enfant ! Tu as appris avec tant de zèle ton catéchisme, et voici que tu ne veux pas renoncer sincèrement à cette vilaine haine, comme tu renoncerais à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

" Avec cette haine, pas de baptême possible ; mais prie, ma fille. Je prierai pour toi, et avec l'aide de Dieu, ton cœur changera de disposition."

"Je me mis donc à prier et, au milieu de la prière, je me sentis tantôt soulagée et tantôt malheureuse. Dans la journée, je crus plusieurs fois pouvoir dire sincèrement : Oui, je pardonne de tout mon cœur à cet homme cruel. Mais la nuit suivante je rêvais que j'assistais à cette scène atroce, qui a eu lieu dans la plaine brûlée.

" Je rêvais que j'étais changée en corbeau ; que cet Arabe gisait sanglant au milieu du désert et que, battant fièrement des ailes, je le déchirais avec mon bec.

" Je racontai à notre Mère ce rêve, qui lui fit venir les larmes aux yeux. Elle me dit avec douceur : " Continue de prier, mon enfant ; le bon Dieu aura pitié de toi."

" En attendant, on fixa le jour de mon baptême. Ce jour arrivé, on se vit obligé de me différer le sacrement qui devait me faire chrétienne, à cause de mes dispositions qui n'étaient guère modifiées."

Le pardon des injures est le grand miracle du christianisme Dans cette circonstance, la conduite de l'Arabe, la tendresse filiale de Suéma, la nature ardente de ces populations afri-

caines, expliquent les révoltes de Suéma, en présence du sacrifice demandé. Mais la grâce est plus forte que la nature.

XX

HÉROÏSME DE SUÉMA.

Refusée au baptême, Suéma était plus malheureuse qu'on ne peut le dire. La providence miraculeuse, qui l'avait sauvée de tant de périls, ne voulut pas que cette chère enfant vint échouer au port.

Dans une aile de la Mission est une salle, où l'on reçoit gratuitement et l'on entoure des soins les plus délicats, les malades sans distinction de race ou de religion.

" Or, un matin, continue Suéma, on vint dire à notre Mère supérieure, qu'on venait d'apporter à la salle du pansement, plusieurs Arabes blessés dans un combat soutenu contre les croiseurs anglais.

" C'était mon tour d'aider aux Sœurs du dispensaire. Je m'empressai de préparer tout ce qui regardait mon service. Bouilloire d'eau tiède, cuvette, éponge, bandes à pansement, tout fut fait dans quelques instants.

" Portant plusieurs de ces objets, j'entre dans la salle à la suite des Sœurs.

" Oh ! surprise ! surprise à me renverser !

" La première personne qui s'offre à mes regards, c'est notre ancien conducteur de caravane, qui a frappé ma mère mourante.

" Je le vois dans un état horrible. La tête fendue d'un coup de sabre, sa poitrine sanglante et profondément labourée par plusieurs coups de baïonnette, me firent une telle impression que je faillis laisser tomber par terre les objets que je tenais dans mes mains.

Je ne pus m'empêcher de m'écrier : *Mon Dieu ! c'est l'Arabe ! ! !*

" Notre Mère supérieure se tourna vers moi et me dit d'une voix pleine de bonté : " Suéma, ma fille, tes malheurs méritent une récompense.

" Et voici que, dans sa miséricorde, Notre-Seigneur t'envoie l'occasion de faire un acte d'un prix inestimable. Heu-

reux ceux qui ont assez de générosité, pour rendre le bien pour le mal. Dieu leur en tiendra compte un jour. Un peu de courage, mon enfant, et la victoire est à toi.

" C'est toi, ma chère Suéma, qui vas panser cet homme ! !

" Mes yeux rencontrèrent ceux de notre Mère, et j'obéis en tremblant de tous mes membres, à l'ordre qui m'était donné.

" Je pris le linge et je commençai à laver les plaies.

" Le premier essai me coûta beaucoup, beaucoup. Outre le dégoût que j'éprouvais, mes lèvres étaient prêtes à maudire mon ennemi.

" Je me réjouissais intérieurement de ses souffrances. Peu à peu, Dieu aidant, je me surmontai ; et à ces mauvais sentiments succéda une pitié profonde.

" Je fus moi-même étonnée du changement qui s'était opéré en moi, et je compris alors la douceur de la charité chrétienne.

" Après le pansement de ce malheureux, je me rendis en cachette dans l'oratoire de nos mères ; et là, agenouillée devant l'autel de la Sainte Vierge, je m'écriai un peu haut, en sanglotant : O Marie, ma Mère ! ayez pitié de ce malheureux, auquel vous m'avez obtenu le courage de pardonner de tout mon cœur. Oui je lui pardonne maintenant avec sincérité.

" A ces mots, je sentis des gouttes d'eau tomber sur ma tête.

" Je me retourne et vois la bonne Mère catéchiste, qui m'avait entendue prononcer les paroles de pardon. C'est elle qui versait sur moi des larmes d'attendrissement, bénissant le bon Dieu et la Sainte Vierge, pour la grâce de ma conversion.

" Elle fut si heureuse qu'elle me serra sur son cœur, comme fit ma pauvre mère lorsque je la vis pour la dernière fois.

" Ce jour était un dimanche.

" Vers le soir, on me donna une belle robe blanche, e une demi-heure avant la bénédiction, le troupeau du bc Pasteur s'accrut d'une brebis, et la famille catholique eu un enfant de plus.

" En me conférant le baptême, la sainte Eglise ajouta à mon nom de Suéma celui de Madeleine, qui m'est mille fois plus cher que mon premier nom.

" Je passai le reste du jour à remercier le bon Dieu qui, par des voies bien mystérieuses, mais bien admirables, m'a fait arriver à la lumière de l'Evangile.

" Je me disais à tout moment : Qu'ai-je fait pour avoir été préférée à tant de millions d'infidèles, qui n'auront jamais le même bonheur ? Pénétrée de cette pensée, je voulais témoigner ma reconnaissance à notre bon Maître, et j'étais un peu embarrassée de savoir ce que je pourrais faire de plus agréable à son divin Cœur.

" J'entendis alors comme une voix qui me disait intérieurement : Madeleine, vis chrétiennement, et puis fais tous tes efforts pour procurer la conversion de tes pauvres compatriotes.

" Oui, oui, mon Dieu, m'écriai-je, j'en prends la résolution devant vous : toute ma vie je travaillerai dans ce but. Je vous prierai tous les jours, afin que, dans votre infinie miséricorde, vous ayez pitié des infidèles de l'Afrique orientale, et que vous leur envoyiez des missionnaires qui leur montrent le chemin du ciel."

Madeleine tient parole.

Telle est l'histoire authentique de la jeune Suéma. Recueillie de sa bouche enfantine et traduite en français, elle a été envoyée par les missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie qui évangélisent l'important vicariat apostolique du Zanguebar.

LA CUSTODIE FRANCISCAINE.

DE TERRE-SAINTE. (1)

(Suite.)

§ 1

Lorsque en 1223, S. François d'Assise obtint du Pape Honorius III la Bulle *Solet annuere*, qui donnait la confirmation apostolique à l'Ordre des Frères Mineurs qu'il avait fondé, la Custodie de Terre-Sainte comptait déjà quatre ans d'existence. S. François était allé à Jérusalem et y avait lui-même déposé en 1219 ce petit grain de senevé. Or, cette modeste semence devait ne pas tarder à devenir un grand arbre, et je voudrais, Messieurs, vous en faire admirer l'admirable fécondité.

Trois ans après leur arrivée sur ces terres inhospitalières, en 1222, les Franciscains bâtissent une petite résidence près du Cénacle, et ce pauvre réduit constitue tout l'avoir des catholiques en Judée. Mais les dix années suivantes, des firmans successifs de Méléalin (Melek-el-Kamel) et de Bibars-ech-Cheryf reconnaissent aux Franciscains des droits positifs sur le Calvaire, le Saint-Sépulcre et d'autres sanctuaires (2).

En 1230, Grégoire IX, par une Bulle expresse, recommande aux Patriarches et aux Evêques d'Orient les Frères Mineurs, *déjà gardiens des Sanctuaires*, et depuis lors, les Souverains-Pontifes n'ont cessé de donner des preuves solennelles de leur estime et de leur bienveillance pour les enfants du Pauvre d'Assise et pour leur zèle en Orient. Citer toutes les Bulles des Papes en leur faveur, serait donner à mon rapport un développement fastidieux : bornons-nous à dire que presque tous les Souverains-Pontifes, depuis Grégoire IX jusqu'à Pie IX, de glorieuse et sainte mémoire, en ont publié, et que le seul Bullaire de Terre-Sainte en contient plus de soixante.

(1) Voir No. 31, p. 95.

(2) Nous donnerons plus loin une liste des principaux firmans accordés à Custodie en faveur des sanctuaires.

Mais pourquoi les Souverains-Pontifes ont-ils montré toute cette sollicitude, ont-ils témoigné tant d'intérêt à la Custodie franciscaine de Terre-Sainte ?

C'est, Messieurs, permettez-moi de le dire, c'est que les Franciscains ont répondu à l'attente de l'Eglise et ne se sont pas montrés au-dessous de la mission qu'elle leur avait confiée.

Personne ne leur avait remis de sanctuaire en Palestine ; ils les ont acquis peu à peu, un à un, à force de patience et d'abnégation, au prix de mille souffrances, de la mort même de beaucoup d'entre eux.

En 1245, plusieurs sont massacrés par les Kharesmiens dans le Saint-Sépulcre et dans le Cénacle.

En 1277, d'autres furent tués par les musulmans (*Lettre d'Alexandre IV aux Frères Mineurs de Syrie.*)

En 1263, plusieurs Franciscains tombèrent sous les coups du cimeterre à Bethléem, à Nazareth et à Arsouf.

En 1266, le P. Jacques du Puy en Velay et Jérémie de Lecce sont écorchés vifs par les sectateurs de Mahomet, flagellés et enfin décapités.

En 1268, nos couvents de la Montagne-Noire, d'Antioche et de Tripoli sont détruits et tous les Religieux qui s'y trouvaient, mis à mort.

En 1287, sept Franciscains sont martyrisés par Melek-Mansour.

En 1289, nous trouvons trois autres martyres dont l'un est Français, le F. Philippe du Puy.

En 1290, deux Franciscains subissent à Gaza le dernier supplice pour leur fidélité à la foi catholique, et un autre à Damiette.

En 1291, cinquante-deux Frères Mineurs sont immolés à Saint-Jean d'Acre.

Je pourrais continuer cette énumération jusqu'en 1860, où nuit de nos pères furent massacrés à Damas.

Malgré ces persécutions presque continuelles, les Franciscains accomplissent leur difficile mission d'acquérir et de garder les sanctuaires de Palestine. Ils obtiennent en 1245 un firman de Salah-ed-dyn confirmant les titres de propriété qu'ils avaient déjà acquis sur le Saint-Sépulcre et le Saint-

Cénacle. En 1271, ils obtiennent la permission de réparer l'église de Bethléem. Désireux de faciliter aux Pèlerins le voyage aux Saints-Lieux, ils acceptent dans ce but à Ramleh une maison pour recevoir les chrétiens que leur piété conduit en Palestine.

Au XIVe siècle, notre Mission se développe et se consolide par les soins d'un Religieux français, le P. Roger Guérin, de notre Province d'Aquitaine, qui obtint du Soudan d'Egypte la régularisation de nos titres de propriété et la cession de quelques autres sanctuaires. Le roi de France et celui de Naples s'entendent à ce sujet avec le souverain maure, de sorte que notre position en Palestine devint dès lors une affaire internationale que le Pape Clément VI confirma dix ans plus tard, en 1342.

Je rencontre vers cette époque un fait qui pourra vous donner, Messieurs, une idée des difficultés contre lesquelles il a fallu lutter. En 1305, Pierre de Lusignan et le Grand-Maître de Rhodes mettent à sac la ville d'Alexandrie. Les musulmans ne pouvant user de représailles contre leurs ennemis, se vengent sur les Frères Mineurs, si inoffensifs pourtant, et les vingt-huit Franciscains qui se trouvaient en Palestine sont plongés dans d'affreux cachots ; plus de la moitié moururent dans les fers, et les autres ne sentirent leurs chaînes se briser que le jour où le tyran les fit mettre à mort après trois ans de tortures.

D'autres Franciscains accourent d'Europe pour remplacer leurs martyrs, mais les Georgiens se sont emparés du Calvaire, les Arméniens du Saint-Sépulcre, un derviche musulman du tombeau de la Sainte-Vierge. Sur ces entrefaites, quatre des leurs sont encore appelés à cueillir la palme du martyre. Ils ont perdu le fruit des travaux de plus d'un siècle ! Mais leur courage est immense comme leur tâche et ils la mèneront à bonne fin.

Ils reprennent possession du Cénacle, et, bientôt après, P. Gérard Chauvet, d'Aquitaine comme le P. Guérin, recc vre les sanctuaires de la Vallée de Josaphat. C'est ainsi q finit le XIVe siècle. Le XVe s'ouvrit par le massacre c tous les Franciscains de Chypre (1400), c'était la second fois en quarante ans, et ce fait se renouvela, entre autr fois, en 1405, en 1418, en 1425 et en 1571.

J'ai parlé aussi de l'emprisonnement de tous les Religieux Franciscains en Palestine et en Galilée, l'an 1365. Ce ne fut point là, Messieurs, un fait isolé. En 1441, tous nos Frères de Jérusalem, de Bethléem, etc., furent mis en prison et massacrés ensuite. En 1517, le Sultan Sélim s'empare de Jérusalem et emprisonne tous les Franciscains de cette ville dans la tour de David : il les délivra au bout de vingt-sept mois, mais plusieurs étaient morts !

En 1537, tous ceux qui les avaient remplacés dans les couvents de Judée furent plongés dans d'affreux cachots, où le Custode de Terre-Sainte mourut avec huit de ses Frères, les autres furent délivrés par l'intervention du roi de France, après trente-huit mois de prison ! Il serait trop long de retracer tous les faits de ce genre ; je me bornerai à rappeler qu'à la fin du dernier siècle, au moment de l'invasion de la Syrie par les armées françaises, nos couvents furent assaillis : les Religieux furent aussi emprisonnés, et quelques-uns massacrés.

La prison et même la mort étaient donc toujours, comme l'épée de Damoclès, suspendues menaçantes sur la tête de nos religieux, et que fallait-il pour briser le fil qui retenait cette menace continuelle ? Un rien : la vénalité d'un Turc ; moins que rien : le caprice d'un Iman ou d'un Pacha !

C'est qu'alors il n'y avait pas de télégraphe pouvant prévenir le gouvernement protecteur aussitôt que de semblables atrocités seraient perpétrées.

C'est qu'alors il n'y avait pas de consuls à Jérusalem ; c'est qu'alors aussi chaque pacha était un sultan au petit pied, n'ayant que de rares relations avec le Grand Seigneur, et ne tenant que fort peu compte des ordres donnés par le Sultan, pour peu qu'ils ne cadrassent pas avec sa manière de voir. Ainsi, en 1699, le gouverneur de Jérusalem chassa de cette le Sébastien Brimond que Louis XIV y envoyait comme nsul et qui avait reçu l'*exequatur* du Sultan. Maintenant ême, Messieurs, il ne faudrait pas croire que les provinces oignées, que la Syrie, que la Palestine participent à ces is de tolérance et de liberté dont on fait parade à Constannople. Il y a, en effet, un vernis de civilisation qui, à

Stamboul, en impose à tous les Européens à ce point que tel ou tel ambassadeur a refusé de croire au rapport de ses consuls de Syrie! Ainsi, l'entrée des mosquées, par exemple, a été décrétée libre à tout le monde; or, tous les pèlerins de Jérusalem se rappelleront que naguère encore chaque visite à la mosquée d'Omar coûtait vingt francs; aujourd'hui les Imans se contentent d'un peu moins. A Hébron, à Alep, à Damas, il est impossible de pénétrer dans les mosquées.

Maintenant encore la justice est complètement vénale, et aucun argument n'est probant, auprès des membres d'un tribunal de Syrie, comme une bourse renfermant deux ou trois cents napoléons; cette *preuve de droit*, qui est habituellement péremptoire, n'est pas une de nos moindres peines.

Ces persécutions, ces avanies jointes à la peste qui autrefois sévissait chaque année, ont-elles empêché les Frères Mineurs, venus en Orient pour la garde des sanctuaires, de remplir le mandat qu'ils tenaient de la catholicité? Non, Messieurs, je le dis hardiment et hautement, non!

Quand S. François est arrivé, il a dressé la tente de ses enfants près des sanctuaires; mais il n'avait rien pu remettre à leur garde; on ne lui avait rien confié. Ce sont eux qui, par une patience à l'épreuve de tout et même de la mort, ont obtenu de la bienveillance de quelques sultans, ou racheté à l'aide des deniers que leur envoyait l'Occident, les sanctuaires qu'ils gardent maintenant au nom de l'Eglise catholique; or, ces sanctuaires, Messieurs, sont aussi nombreux que précieux; en voici la nomenclature:

Premièrement, à Jérusalem:

D'abord, dans la basilique de la Résurrection:

L'autel du Crucifiement, et celui de Notre-Dame des Sept-Douleurs, au lieu du *Stabat Mater;*

La chapelle de l'Apparition de Notre-Seigneur à sa sainte Mère;

La chapelle de l'Apparition de Notre-Seigneur à Ste-Madeleine;

L'autel de l'Invention de la sainte Croix;

Ces sanctuaires nous ont été plusieurs fois retirés par suite de la vénalité des autorités musulmanes, mais enfin ne

avons pu les recouvrer et nous en faire reconnaître jusqu'à ce jour la proprité exclusive.

Enfin la Pierre de l'Onction et l'édicule du Saint-Sépulcre sont actuellément communs aux trois rites latin, grec et arménien.

Le Saint-Sépulcre était à nous, c'est le Custode de Terre-Sainte qui l'avait rebâti en 1555; ce sont les Franciscains qui en ont réédifié, en 1720, la grande coupole qui le domine; mais les Grecs déjà pouvaient y officier après nous Dans ce siècle seulement les Arméniens, en dépit de l'influence française, ont acquis du Sultan un droit semblable.

Les autres sanctuaires dont nous avons la garde et l'entretien, également dans Jérusalem ou aux environs sont :

La chapelle de la Compassion de la Sainte-Vierge attenante au Calvaire. Cette chapelle avait été donnée jadis par un Pape (1) au roi de France ; mais elle fut prise et profanée par les infidèles, et ce n'est qu'en 1637 que nous pûmes la racheter de leurs mains sacrilèges.

La Grotte de l'Agonie, où chaque jour la sainte Messe est célébrée ; ce sanctuaire fut acquis par les Franciscains en 1367.

Le Jardin de Gethsémani ne put être acheté qu'en 1681, et nous n'avons pu obtenir la permission de l'entourer de murs qu'en 1846.

L'église de la Flagellation, bâtie en 1838, sur les ruines de l'ancien sanctuaire, acquises en 1835. Nous aurions voulu établir là une petite résidence : le Pape nous le permit ; cependant la chose ne nous fut pas possible et je dois dire que les difficultés ne vinrent pas des schismatiques, ni des Turcs cette fois.

A Béthanie, nous avons acquis depuis plusieurs siècles le tombeau de Lazarre et, plus récemment, la maison de Ste. Marthe.

Le lieu de l'Ascension de Notre-Seigneur ayant été converti en mosquée lors de la prise de Jérusalem par les Arabes, nous n'avons jamais pu obtenir autre chose que la per-

---

(1) Grégoire XI, *Bulle du 7 Kalendes de décembre de l'an 5 de son pontificat* [Dupeyrat *loc, cit.*]

mission d'y célébrer la sainte Messe, et cette permission n'est évidemment pas gratuite.

A Bethléem, nous possédons la Grotte de la Nativité et dans cette grotte le lieu de la Sainte-Crèche, l'autel de l'Adoration des Rois Mages, et l'étoile placée à l'endroit où est né Notre-Seigneur. L'autel élevé au-dessus de cette étoile appartient aux Grecs. Les autres cryptes de Saint-Joseph, de Saint-Jérôme, de Saint-Paul et de Saint-Eusèbe, voisines de celle de la Nativité, nous appartiennent exclusivement, ainsi que celle connue sous le nom de Grotte du Lait.

A Saint-Jean-in-Montana nous gardons, au nom des catholiques, le sanctuaire élevé à l'endroit de la naissance du Précurseur, et depuis 1679 une autre chapelle bâtie au lieu de la Visitation, là où retentirent pour la première fois les sublimes accents du *Magnificat*.

A Emmaûs, nous avons encore une chapelle et une résidence bâties tout près des ruines de l'ancienne église, que la tradition la plus constante indique comme le lieu de la fraction du pain.

En Galilée, les Franciscains ont aussi la garde de sanctuaires bien précieux. Et d'abord celui de l'Annonciation. Là une église s'élève sur l'emplacement de la maison de la Très-Sainte Vierge et renferme une crypte qui faisait partie de la demeure bénie de la sainte Famille.

Les Franciscains de Nazareth furent emprisonnés avec leurs frères de Judée en 1365. Etablis de nouveau dans la pauvre bourgade dès 1370, ils ne purent relever les ruines de leur couvent et du sanctuaire qu'en 1468. Ils y restèrent à peine un siècle. Les musulmans tuèrent tous nos Religieux de Nazareth en 1542 et pendant quatre-vingts ans il nous fut impossible de recouvrer ni le couvent ni le sanctuaire. Ce ne fut qu'en 1620 que le P. Jacques de Vendôme lié avec Fakher-ed-dyn, obtint de cet émir druse la permission de relever les ruines de l'église de l'Incarnation.

Nous avons encore, dans cette même ville, la chapelle élevée au lieu indiqué par la tradition comme l'atelier de S. Joseph, et celle qui est connue sous le nom de *Mensa Christi*.

Nous avions autrefois l'église de la synagogue où Notre Seigneur avait enseigné ; mais comme nous avions convert

à Nazareth 221 Grecs schismatiques avec leurs prêtres, nous leur avons, de l'avis de la Cour romaine, remis ce sanctuaire qui leur sert d'église paroissiale.

A Saffet, la petite chapelle sur l'emplacement de la maison de Zébédée fut bâtie en 1766 ; à Cana, nous possédons aussi depuis des siècles l'emplacement du sanctuaire où Notre-Seigneur opéra son premier miracle.

A Saphourieh, l'église bâtie sur l'emplacement de la maison de St. Joachim et de Ste. Anne (1)

A Tibériade, nous avons une église qu'on croit bâtie par les Croisés sur le lieu où Notre-Seigneur établit St. Pierre prince des Apôtres.

Enfin, sur le mont Thabor, nos Pères obtinrent de l'émir Fakher-ed-dyn la crète de la montagne et les ruines des anciennes églises. Deux ont été découvertes et se relèvent rapidement : celle du lieu où Notre-Seigneur apparut rayonnant de gloire à ses apôtres Pierre, Jaques et Jean, et l'autre, dite de Moïse, élevée par Ste Hélène, en l'honneur du saint législateur des Juifs conversant en ce lieu même avec le Sauveur transfiguré.

Voilà, Messieurs, la liste à peu près complète des sanctuaires que nous desservons au nom du catholicisme ; vous voyez combien ils sont nombreux et précieux, surtout au cœur du chrétien.

J'ai dit, Messieurs, que je ne tairais pas les échecs que nous avons subis ; c'est qu'en effet il est certains sanctuaires que nous avons pu acquérir jadis, Dieu seul sait à quel prix ! et que nous avons perdus depuis. Je vais donc, Messieurs, les énumérer en indiquant les circonstauces de ces pertes.

Au village de Keriet-el-Eneb, plus connu aujourd'hui sous le nom de Abon-Gosch, on voit encore les ruines d'une église levée par les Croisés en l'honneur du prophète Jérémie, au eu présumé de sa naissance. En 1392, le P. Gérard d'Aquiine avait pu l'acquérir ; nos Pères y ont vécu près de cent ıs ; mais en 1489 les Arabes pénétrèrent de nuit dans le

[1] La propriété de ces sanctuaires qui nous avait été contestée récemment, ent d'être solennellement reconnue par le gouvernement ottoman.

petit couvent et en massacrèrent tous les Religieux réunis pour le chant des matines.

Depuis lors, le gouvernement ottoman avait gardé jusqu'à ces derniers temps ces ruines, propriété légitime des Franciscains. Serait-ce par le sentiment d'un juste scrupule que la Sublime Porte a donné à la France (1) depuis deux ou trois ans ces restes d'un couvent dont les assassins avaient dépouillé les Pères de Terre-Sainte ?

A Jérusalem, nos Pères avaient acquis le Saint-Cénacle dès les premieres années de leur séjour en Orient.

Tous les Franciscains avaient été massacrés, en 1245, et à trois reprises différentes ; ceux qui les avaient remplacés en Judée avaient dû passer, à cause de leur foi, de longues années dans les prisons de Jérusalem ou même de Damas. Lorsqu'ils rentrèrent, leur œuvre était dans une bien triste situation. Néanmoins ils parvinrent peu à peu à acquérir de nouveau ce qui leur avait été enlevé durant leur exil et leur captivité. Chaque fois ils avaient pu notamment recouvrer le Cénacle. Toutefois les musulmans, qui vénèrent malheureusement, à l'endroit du Cénacle, e tombeau de David, voyaient avec peine ce sanctuaire entre nos mains : ils nous l'enlèvent donc une première fois en 1421 ; cependant ils le rendent, ou plutôt, le revendent bientôt après ; mais hélas ! ce fut pour le reprendre partiellement en 1519 et complètement en 1551. Les Franciscains avaient desservi ce sanctuaire durant deux cent vingt-neuf ans, en butte, surtout durant les trente dernières années, à des vexations et à des avanies de tous les instants.

L'ordre du Sultan qui consommait cette affreuse spoliation décrétait que le Cénacle serait désormais une mosquée.

Ni l'influence de François Ier, ni les prières du Doge de Venise, ni l'intervention du Pape ne purent faire rendre au culte la Salle auguste où Notre-Seigneur a institué ce divin Sacrement, source intarissable de l'esprit de foi, de l'abn

(1) Il est à croire que le gouvernement français ignore la manière barbare dont les Franciscains ont été dépouillés de cette église et de ses dépendances ; car dès il l'aurait bien certainement consignée à ses propriétaires légitimes, dont il est du reste, le zélé protecteur.

gation et du courage qui doivent toujours accompagner le Missionnaire.

Une occasion sans pareille se présentait en 1856, après nos victoires de Crimée (1) ; mais on a négligé d'en profiter ! Cependant, comme nous voyons de nos jours que les évènements vont plus vite encore qne les morts de la Ballade Allemande, nous pouvons espérer qu'une occasion se présentera, sans tarder, tout aussi glorieuse pour la France, et dont l'utilité sera plus grande pour l'Eglise.

Je ne puis ici m'empêcher de rappeler que de 1551 à 1559, pendant plus de huit ans, les Franciscains, chassés violemment par les Turcs, durent habiter les cavernes qui se trouvaient sur le penchant du mont Sion, et la petite hutte qui leur avait jusque-là servi de four ; mais ils étaient consolés et fortifiés par la pensée que le Calvaire était près d'eux, et que leur Ordre, alors, comme aujourd'hui, le plus nombreux de tous, avait commencé dans la pauvre masure de Rivo-Torto.

Lorsque les musulmans massacrèrent, en 1368, nos Religieux emprisonnés depuis 1365, il y avait peu de temps que nos Pères avaient pu acquérir le tombeau de la Sainte-Vierge, situé, vous le savez, Messieurs, dans la vallée de Josaphat. Or, quand, des couvents de Syrie ou d'Egypte, de nouveaux Missionnaires vinrent prendre leur place de martyrs, ils trouvèrent ce saint tombeau usurpé par un derviche musulman qui ne voulait le rendre à aucun prix, ni même permettre d'y célébrer les saints Mystères ; mais en 1392, la Ste Vierge lui apparut et lui ordonna de laisser libre aux chrétiens l'entrée de la chapelle, et le rendit même perclus de ses

(1) La France avait sauvé la Turquie ; celle-ci n'aurait donc rien refusé au gouvernement impérial, qui aurait bien dû exiger alors l'accomplissement des capitulations de 1740, et la réintégration des Latins dans les sanctuaires violemment usurpés par les Grecs en 1757 ; n'aurait-il pas pu et dû, par conséquent, réclamer aussi le Saint-Cénacle que les Turcs de Jérusalem ont pris aux Franciscains, alors que ceux-ci l'avaient habité près de 300 ans, après l'avoir acheté à beaux deniers comptant et avoir bâti eux-mêmes le petit couvent qu'on voit encore auprès du sanctuaire ? Rien de tout cela ne fut demandé, et la Turquie crut avoir fait beaucoup en donnant au gouvernement français l'ancienne église de Sainte-Anne, sanctuaire d'un ordre secondaire, et dont la restauration a coûté plus d'un million de francs au budget national.

membres en punition de sa désobéissance. Ce précieux sanctuaire revint donc en notre possession et ce sont nos Religieux qui, en 1577, et plus tard en 1756, en ont réparé les voûtes, renouvelé la porte, et fait même la petite place qui lui sert comme de parvis. Toutefois, entre ces deux dates, se place un fait important : je veux parler d'une accusation que les Grecs lancèrent alors contre nous : elle est si odieusement ridicule que j'oserais à peine y faire allusion, si M. Boré n'eût trouvé bon de la mentionner dans sa *Question des Lieux-Saints.*

Les Grecs donc nous accusèrent d'avoir enlevé le corps de la Ste Vierge, et de l'avoir vendu au Souverain-Pontife. Cela ne vous paraît-il pas invraisemblable ? Et pourtant, Messieurs, malgré son absurdité, cette accusation nous coûta des sommes fabuleuses : "Cette ineptie, dit M. Eugène Boré, cette ineptie qui paraît aujourd'hui à peine croyable, fut pourtant l'objet d'une enquête sérieuse à la suite de laquelle M. l'ambassadeur de la Haye (Denys) obtint (1666) un firman qui relève et blâme la malice et les mensonges des Grecs, et où l'on ordonne que les catholiques rentrent en possession de cette église qu'ils possèdent depuis plus de trois cent soixante ans."

Après avoir établi notre droit de propriété sur ce sanctuaire, et avant de dire comment nous en avons été dépouillés, passons à Bethléem.

Là aussi nos droits furent très-anciennement reconnus. Nous possédons dans nos archives des firmans du XIIIe siècle même, attestant que le sanctuaire de Bethléem était entre nos mains à cette époque. Les siècles suivants apportent de nouveaux témoignages. En 1478, notre P. Jean de Thomasellis refait la charpente de cette basilique aux frais du duc Philippe de Bourgogne. En 1565, et plus tard encore, nos Pères eurent occasion d'exercer le même droit de p priété.

Contre la mauvaise foi, rien ne saurait prévaloir, et l'astu ne saurait s'arrêter par crainte du droit ; aussi ne faut-il p s'étonner si malgré vingt firmans, rendant notre possessi du sanctuaire de Bethléem inattaquable, nous voyons, 1564, les Grecs, ou plutôt les Géorgiens, émettre une p

mière fois leurs prétentions sur le lieu de la Nativité ; elles sont aussitôt jugées sans base ni valeur; mais le procès recommence jusqu'à cinq fois en peu d'années: les Grecs suscitent une révolte à Constantinople, et néanmoins la justice triomphe et nous donne gain de cause. Dès lors, à chaque changement de sultan, il y a de la part de nos fourbes compétiteurs comme une recrudescence de prétentions, de malice et de supercheries: ils vont,—cela a été reconnu par le gouvernement ottoman,—jusqu'à falsifier des documents publics, jusqu'à produire des firmans apocryphes. C'est ce qui eut lieu notamment en 1630, époque où, grâce à l'appui de la Sultane mère, Grecque d'origine, la fraude commence à triompher, et Amurath IV signe, en 1633, l'ordre d'expulser les Franciscains des sanctuaires qu'il donne aux Grecs.

En 1635 et 1636, un firman réintègre les Franciscains dans leurs droits séculaires; et, en 1637, ô ironie de la justice turque! les Grecs l'emportent sur toute la ligne. Chassés du Saint-Sépulcre, du Calvaire, du sanctuaire de la Nativité, du tombeau de la Sainte-Vierge, il ne restait aux Frères Mineurs qu'à pleurer auprès de ces sanctuaires qu'ils n'ont plus même le droit de visiter. Chaque fois, en effet, qu'ils veulent aller au lieu même où Il est né, prier le Sauveur du monde pour les peuples d'Occident qu'ils représentent en ces contrées, les Franciscains doivent payer aux Grecs un tribut. Pourtant, à prix d'or, ils obtiennent du Sultan la permission de célébrer la Messe sur le Saint-Sépulcre, ils achètent la chapelle extérieure de Notre-Dame de Pitié, qui est de niveau avec le sommet du Calvaire, et ils attendent des jours plus heureux.

Enfin, le 20 avril 1690, grâce au P. Lardizabal et à M. Castagnères de Château-Neuf, ambassadeur de France, un nouveau firman restitue aux Franciscains la préséance sur les Grecs, le Saint-Sépulcre, le lieu du Crucifiement, celui de l'Invention de la Croix, etc., et, à Bethléem, le lieu de la Nativité du Sauveur ainsi que la basilique dont ils étaient éloignés depuis cinquante ans.

Ce qui dure le plus parmi les hommes, ce n'est point la justice, surtout en certains pays et en certaines circonstances. Aussi les Pères de Terre-Sainte n'ont-ils pu jouir entièrement

de cette confirmation de leurs droits, que durant 67 ans. " Le 2 avril 1757, dit M. Eugène Boré, tandis que le gouvernement ottoman rendait le témoignage aux Religieux latins qu'ils étaient fidèles et pacifiques exécuteurs de ses ordres, les Grecs commettaient un acte de violence et d'agression qui devait lui prouver le contraire." En effet, à la tête de leurs pèlerins, ils se jettent sur notre autel du Saint-Sépulcre, déchirent les tentures et brisent les lampes d'argent qui paraient le Saint-Sépulcre, car on était au dimanche des Rameaux. Ces actes de brigandage qui se sont renouvelés, il y a à peine six ans, à Bethléem, furent l'objet d'un procès-verbal du gouverneur; mais, au lieu d'être châtiés, les Grecs, auteurs de ces faits de vandalisme, reçoivent de la Sublime Porte un firman qui leur donne, avec la basilique de Sainte-Hélène, le Sépulcre de Notre-Seigneur et le tombeau de la Sainte-Vierge. Ce dernier sanctuaire avait été réparé par nos Pères peu de mois auparavant. Il est vrai de dire que les Grecs avaient acheté le grand visir. Aussi, lorsque M. de Vergennes, ambassadeur de France, réclama la réparation des déprédations grecques, Regyb-Pacha se contenta de répondre insolemment : " Ces lieux appartiennent au Sultan mon maître : il les concède à qui il lui plaît, et quoiqu'ils aient été jusqu'à ce jour entre les mains des Francs, Sa Hautesse veut que désormais ils soient aux Grecs."

Tel est le cas que les autorités musulmanes faisaient des traités et des firmans de 1690 à 1740 ! Que pourront les Franciscains, là où la France de Louis XV ne pouvait rien ? Les ambassadeurs catholiques présents à Constantinopole se concertèrent alors pour savoir s'il n'y aveit pas lieu de faire au gouvernement turc des représentations communes; mais tous furent d'avis qu'il faillait attendre la mort du grand visir. Elle arriva en 1762; mais les puissances catholiques avaient déjà oublié les Franciscains et les sanctuaires de Palestine.

Telle est, Messieurs, la manière dont ont été perdus pour les catholiques la basilique de Sainte-Hélène et le tombeau de la Sainte-Vierge. En 1852, un firman qu'avait rendu nécessaire le vol de notre étoile du lieu de la Nativité commi

par les Grecs, nous autorisait à célébrer la Messe sur le cénotaphe de la Vierge Marie ; mais cette concession est tellement mal rédigée, et a su si peu prévoir des détails nécessaires, que la mauvaise foi des Grecs et des Arméniens aidant, ainsi qu'le mauvais vouloir des Turcs, nous n'avons pu en profiter.

Voilà, Messieurs, l'exposé succinct mais exact et assez complet de ce qu'on est convenu d'appeler la question des Lieux-Saints. Ne jugerez-vous point qu'elle est digne de tout votre intérêt, pour ce double motif qu'il s'agit d'une question catholique par-dessus tout, mais française aussi, puisque c'est la France qui, fille aînée de l'Église, s'est constituée le champion ferme et généreux des intérêts religieux en Orient !

Maintenant, permettez-moi de rappeler en quelques mots ce que faisait l'ancienne France pour la Custodie de Terre-Sainte.

En 1519, François 1er nous fit rendre la partie du Cénacle non converti en mosquée.

En 1540, ce même monarque fit délivrer les Franciscains qui avaient pu, sans mourir, supporter trente-huit mois de tortures au fond des cachots mulsumans.

Plus tard, Louis XIII donne au Saint-Sépulcre les plus beaux ornements qu'un souverain ait jamais offerts et consacrés au Souvenir du Sauveur dans le pays de sa vie mortelle. Actuellement encore, c'est la crosse de la chapelle pontificale donnée par ce roi de France qui figure dans les cérémonies solennelles de la basilique de la Résurrection. Louis XIII aurait voulu pour l'avantage des Religieux et le bien de la Terre-Sainte, établir un consul à Jérusalem en 1629 ; cet assai fut malheureux, mais c'était du moins la preuve d'une intention généreuse et bienveillante. Il en est de même d'une tentative identique dans le but et les conséquences, faite par Louis XIV en 1699.

Plus tard, le grand roi publia des lettres patentes par lesquelles il prenait sous sa protection spéciale les Franciscains de Terre-Sainte.

Louis XV imita l'exemple de son aïeul.

J'ai déjà parlé du firman obtenu en 1690 en notre faveur,

je pourrais de même signaler celui de 1719 qui nous permettait de rebâtir la coupole du Saint-Sépulcre ; je pourrais de même citer la capitulation de 1740 qui, par l'article 33, confirmait nos droits, et nous promettait liberté et protection. Mais je ne puis relater tout ce que la vieille monarchie a fait pour la Custodie de Terre-Sainte....

La protection française nous était tellement acquise, qu'elle ne nous fit pas même défaut en 1793. La Convention elle-même prescrivait à ses agents en Orient, cela est historique, d'assister aux offices religieux.

Sous l'Empire, la Custodie de Terre-Sainte vit un de ses moments les plus critiques : une main criminelle, dans la nuit du 11 au 12 octobre 1808, incendia le Saint-Sépulcre et cette occasion fut favorable aux Grecs qui en profitèrent pour en rebâtir l'édicule et détruire les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudoin. Les religieux latins étaient dans la désolation. L'un des leurs se rend à Constantinopole et M. de Latour-Maubourg, qui avait l'intérim de l'ambassade, obtient, en 1811, un firman qui déclare que le fait de la réédification de l'édicule par les Grecs n'a nullement atténué les droits des catholiques ; et les Grecs sont au contraire chassés du Saint-Sépulcre (1).

Déjà, en 1802, nous avions pu acquérir de nouveau la Grotte de l'Agonie par l'appui du Maréchal Brune.

En 1818, les Grecs avaient obtenu des firmans leur permettant de célébrer avec nous dans le Saint-Sépulcre. Ces firmans annulaient celui de 1811 et leur donnaient la Grotte des Pasteurs à Bethléem.

Depuis lors, le gouvernement français a fait diverses tentatives pour faire triompher le droit de la justice, mais en vain.

Notre ambassadeur obtint, en 1822, un firman annulant celui des Grecs et confirmant celui du marquis de Latour

---

[1] " En 1811, le chargé d'affaires de France obtint de la Porte un firman un hatti-schérif, par lesquels le Sultan ordonnait que l'on nous restituât tou nos anciennes possessions, que l'on se gardât bien de nous molester, et que l se conformât strictement aux concessions que nous avaient faites les sultans, prédécesseurs [P. Garcia, *Derecos legales*]."

Maubourg et les arrangements pris lors des capitulations de 1740. Mais l'autorité locale de Jérusalem refusa de le mettre à exécution et l'injustice triomphe encore à l'heure présente, quoique depuis 1843, Jérusalem ait un consul de France.

Vers ce temps là, Mgr le Prince de Joinville vint à Jérusalem et fit ouvrir à Bethléem une porte que la prépotence des schismatiques avait murée et qui sert actuellement de passage entre notre église de Sainte-Catherine et le sanctuaire de la Nativité.

En 1847, les Grecs volent l'étoile d'argent qui constate notre ancien droit sur le lieu de la naissance du Sauveur. La chose était simple et le cadi de Jérusalem fit proposer—il paraît que M. Boré se trouvait alors à Jérusalem pour étudier la question d'Orient—de la terminer en notre faveur pour la somme de 11,000 piastres. Cependant les choses traînent en longueur; toutefois les gouvernements, qui se succèdent en France, prennent à cœur la défense des catholiques. Sous n'importe quel régime, notre patrie n'est-elle pas toujours la protectrice des Saints-Lieux? L'énergie de notre ministère et de notre ambassadeur semble donc promettre à cette affaire une heureuse issue, et, en effet, un firman solennel, favorable aux catholiques et conforme à la dignité de la France, est accordé; mais la Russie proteste, et ce firman est retiré et modifié par un autre dans le sens que désire le gouvernement moscovite, toujours favorable aux schismatiques. Malheureusement, le gouvernement français ne parut pas sentir l'injure qui lui était faite par le retrait du premier firman, et crut devoir ou pouvoir sacrifier des droits imprescriptibles. La guerre ne fut pourtant pas évitée.

Sébastopol est pris; la paix est faite; le congrès de Paris se réunit; hélas! il y est question de tout.... de tout, sauf des Lieux-Saints, qui pourtant étaient la cause principale, le notif avoué de la campagne de Crimée!

Vous connaissez, Messieurs, les derniers évènements. La grande coupole, bâtie aux frais communs de la France, de la Turquie et de la Russie qui acquérait ainsi un premier droit sur les sanctuaires; et enfin les évènements de Bethléem qui

se sont terminés par une sentence flétrissant les Grecs, permettant à la France de remplacer, dans la Grotte de la Nativité, les tentures brûlées ou volées par les schismatiques, et nous promettant, pour les dégâts causés par leur vandalisme, une indemnité que nous n'avons pas reçue !

Tel a été le rôle de la France dans la question des Saints-Lieux ; il est beau, mais il n'est pas complet. Il reste encore à réclamer, COMME MINIMUM, *l'exécution des firmans obtenus par la France* en 1690, en 1740, en 1811 et 1822, demeurés lettres mortes dans quelques-unes de leurs parties, pourtant très-importantes ; la France a, par deux fois, sauvé la Turquie, et cependant les protégés de la Russie sont préférés aux catholiques dont les divers gouvernements français ont fait reconnaître les droits imprescriptibles.

Notre vaillant pays devrait-il tolérer que la Sublime Porte lui fasse des promesses, lui donne des firmans, signe avec lui des capitulations (1740)—vrais traités internationaux—et que tout cela soit lettre morte ?

Avant de vous demander, Messieurs, d'émettre un vœu sur cette question, laissez-moi vous dire comment la Custodie de Terre-Sainte témoigne sa reconnaissance à la France.

Le consul de France est le seul qui puisse, dans nos églises, assister en uniforme aux offices divins. Nous lui rendons des honneurs tous particuliers : ceux que l'on rendait autrefois en France aux seigneurs féodaux dans leurs propres églises.

Chaque dimanche, à la Grand'Messe, nous chantons le *Domine salvam fac rempublicam* NOSTRAM et l'oraison.

Chaque semaine une Messe est célébrée pour le gouvernement français, à Bethléem, à Nazareth, à Saint-Jean et sur le Calvaire.

Le traité de Berlin a reconnu à la France le droit de protéger les catholiques dans l'empire ottoman. Ceci, Messieur est conforme à la tradition française ; mais jusqu'à prései il paraît que la France n'avait en Palestine, d'après les cap tulations, que le droit—impliquant aussi un devoir—de pro téger les gardiens des Saints-Lieux ; nous étions les vrais re présentants ou plutôt les vrais objets du protectorat français et partant de son influence qui serait moins grande dans l

Levant sans l'éclat dont l'a rehaussée la question des Lieux-Saints. Espérons donc que notre gouvernement, fidèle au nouveau mandat, qu'il a brigué comme un honneur, protègera avec plus d'énergie que jamais tous les intérêts des Lieux-Saints !

Sans doute, les Religieux français ne sont pas encore très-nombreux en Palestine, mais chaque année quelques-uns quittent la mère-patrie, pour aller dans la Custodie (1).

Il est à remarquer, Messieurs, que les Missions des différents Ordres se trouvant en Assyrie, en Mésopotamie et en Syrie, étaient toutes, naguère encore, tenues par des Religieux italiens, qui ont cédé la place à des Français à mesure que les Ordres monastiques sont revenus en notre patrie et se sont multipliés dans cette terre féconde en tous les genres de dévouement et de vertu.

Pour nous, Messieurs, nous ne remplacerons pas nos confrères d'Italie. Notre Mission est catholique et partant internationale sous le protectorat de la France ; il est donc juste que tous les pays y soient représentés ; mais il est à désirer aussi que les Franciscains français soient en Orient aussi nombreux qu'avant la Révolution ; et cela se fera surtout si se réalise le vœu de favoriser les vocations religieuses, adopté l'année dernière par la commission des Œuvres, et présenté à la suite du rapport sur les Missions rédigé par le R. P. Hilarion, alors Supérieur de notre maison de Paris.

Du reste, les susceptibilités des grands pays catholiques,— j'entends leurs susceptibilités légitimes,—ont été prises de tout temps en sage considération. C'est ainsi que les Français ont dans la Custodie le droit de fournir à la Mission le Vicaire de Terre-Sainte, un autre membre du conseil d'administration. De plus, les Supérieurs des communautés qui desservent les sanctuaires du Saint-Sépulcre, de Bethléem et

---

(1) Depuis le mois de décembre dernier se sont embarqués à Marseille pour la erre-Sainte, les Religieux franciscains de la Province de Saint-Louis, dont les oms suivent :

Le R. P. Marie-Joseph Petit, d'Orléans ; le R. P. Antoine de Corse, le F. douard de Montmorency, le F. Lazare-Marie, de Pau, le F. Théodore de Paris, '. Daniel-Marie, de Ham, F. Justin-Marie, de Pau, F. Donatien-Marie, de retagne.

de Nazareth, est à tour de rôle français, italien et espagnol. Et tout cela, Messieurs, a été réglé non seulement par nos Supérieurs, mais se trouve dans la Bulle *In Supremo*, publiée par Benoit XIV et confirmée par Pie VI, par Grégoire XV et enfin par Pie IX.

Après avoir montré, Messieurs, ce que les Pères de la Custodie de Terre-Sainte ont souffert pour acquérir (1) et pour sauvegarder, avec l'aide de la France, les sanctuaires qu'ils desservent en Galilée et en Judée, j'aurais à vous dire quelles sont leurs charges de ce chef. Mais ce serait vous soumettre, Messieurs, des détails par trop fastidieux. Il suffit en effet de savoir que ces sanctuaires forment quinze établissements différents, à l'entretien desquels nous devons pourvoir d'une façon digne de la catholicité que nous représentons.

Je dois aussi, dans le même ordre d'idées, vous dire que chaque jour la Messe est chantée dans tous les sanctuaires, et que la pompe du culte chrétien se déploie avec toute l'ampleur que permettent les circonstances. (2) Les pèlerins qui en ont été témoins rendront témoignage de ce que j'avance. Mais de ce chef encore les dépenses à faire grèvent notre petit budget (3). Je ne parlerai que pour mémoire de l'œuvre de l'hospitalité (4) que nous exerçons pour faciliter aux

---

(1) "Tout ce que les Gardiens de la Terre-Sainte ont eu à souffrir jusqu'à notre siècle est quelque chose d'inouï. On ne peut se rappeler cette longue chaîne d'avanies, de tortures, sans admirer la foi, la patience, la générosité élevée jusqu'à l'héroisme, de ces générations pieuses qui se sont continuées à la garde des Lieux-Saints [MICHON, *Voyage religieux en Orient*]."

(2) Les Messes célébrées par les Religieux de la Custodie le sont presque toutes en faveur de nos bienfaiteurs en général, et sans honoraires particuliers. Les personnes donc qui envoient quelqu'aumône à la Custodie, ou les remettent au Commissaire, participent au mérite de plus de 36,000 Messes offertes chaque année par les Religieux de Terre-Sainte en faveur de ceux qui les aident par leurs aumônes à accomplir les œuvres dont les a chargés l'Eglise.

(3) Nos dépenses en 1857 se sont élevées, de ce chef, à la somme de 107, piastres, soit 26,934 francs [*Annales* du Commissariat]. Depuis, ces frais naturellement augmenté, ainsi que le nombre de nos établissements et de églises.

(4) " Il était midi passé quand, poudreux et haletants, nous sommes en rentrés au couvent de Cassa-Nova, où nous attendait dans le vaste réfectoire déjeûner bien gagné....

chrétiens la visite des Saints-Lieux. Dans ce but nous avons ouvert des hôtelleries à Jaffa, à Ramleh, à Jérusalem, à Bethléem, à Saint-Jean, à Emmaüs, à Nazareth, à Tibériade et au mont Thabor (1).

" Nous sommes parfaitement installés. Nos cellules ont un air de propreté qui fait plaisir à voir. Chaque fenêtre s'ouvre sur une cour intérieure, chaque porte sur un long corridor largement aéré. Les plafonds blancs comme neige sont élevés, les lits garnis de moustiquaires, le service fait par de jeunes chrétiens, lestes, intelligents, parlant suffisamment quatre ou cinq langues et portant le costume arménien. Le salon, garni de divans et de tables entourées de chaises pour pouvoir écrire, est remarquablement frais ; cinquante personnes à la fois peuvent prendre place à la grande table du réfectoire, où, le matin, chacun peut se faire servir du chocolat, du thé, du vin, de la limonade, et sur laquelle deux fois par jour, à midi et à 6 heures, on sert le déjeûner et le dîner composés de mets substantiels, bien apprêtés, de fruits délicieux, avec accompagnement de vin du pays, de pain frais cuit chaque jour au couvent, de pâtisseries et de café à la turque ou à la française.

" En somme, ce serait un excellent hôtel auquel il ne manque rien qu'une chose pour ressembler à ceux de tous les pays : ce quelque chose qui ne s'oublie nulle part, excepté dans les hôtelleries tenues par des moines avides et spéculateurs, s'appelle la carte à payer. On est riche, on est pauvre, on est catholique, on est protestant, peu importe, on arrive, on frappe, on entre, on s'installe, on se fait héberger, nourrir, soigner, deux, huit jours, une semaine, quinze jours, et puis on part sans que personne ne vous demande rien.

" Oh ! il est permis d'offrir une aumône qui sera acceptée avec reconnaissance comme un don, et qui servira à nourrir d'autres pèlerins ; beaucoup se dispensent de la faire qui déblatèreront ensuite contre les Ordres religieux ; d'autres plus généreux, en font une dérisoire comme M. de Lamartine, qui, après avoir donné 1 franc 20 par jour passé au couvent, s'en vante avec fierté dans son *Voyage en Orient*." [*De Marseille à Jérusalem*, par A. De Lamotte ; Paris 1879].

(1) Nous croyons être agréable à nos lecteurs en donnant ici la liste des indulgences plénières attachées au pèlerinage des Saints-Lieux.

L'Eglise a accordé une indulgence plénière à ceux qui visitent chacun des endroits suivants de la Terre-Sainte.

1. Jaffa, quand ils y arrivent ;
2. La sainte Ville de Jérusalem ;
3. L'Autel du Saint-Esprit, dans notre église de Saint-Sauveur ;
4. L'Autel du *Corpus-Christi* [ibid.] ;
5. L'Autel de l'apparition de Jésus-Christ à S. Thomas [ibid.] ;
6. L'Eglise de Saint-Thomas-Apôtre ;
7. Le Temple de la Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie [*Mosquée s l'Aksah.*]
8. La Maison du Pharisien où Ste Madeleine reçut l'absolution de ses utes ;
9. La Maison de Ste Anne ; lieu où fut conçue et naquit la Bienheureuse ierge Marie ;

En 1876, soit à cause de la crainte du choléra, soit pour tout autre motif, nous avons reçu beaucoup moins de pèlerins que dans les années ordinaires, et pourtant le total des journées d'hospitalité accordée par les Franciscains, dépasse

---

10. Le Temple du Seigneur communément appelé Temple de Salomon (*Mosquée d'Omar*) ;
11. L'Eglise des Saints-Apôtres ;
12. La Maison où vécut et mourut la Bienheureuse Vierge Marie après l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;
13. Le Torrent de Cédron ;
14. Le Lieu où Notre-Seigneur pria et sua le sang ;
15. Le Lieu où Notre-Seigneur, trahi par le baiser de Judas, fut pris par les Juifs et abandonné de ses Apôtres ;
16. La Trace des pas du Sauveur imprimée dans le lit du torrent de Cedron :
17. La Maison d'Anne, le Grand-Prêtre des Juifs ;
18. La Maison du Grand-Prêtre Caïphe ;
19. Le Palais de Pilate, avec les autres Lieux Saints ;
20. L'Eglise et le Lieu de la Flagellation de Notre Seigneur ;
21. Le Palais d'Hérode, tétrarque de Galilée ;
22. L'Arcade de l'*Ecce Homo ;*
23. Le Sépulcre de la Bienheureuse Vierge Marie ;
24. Le Lieu de l'Ascension de Notre-Seigneur ;
25. Le Sépulcre de Lazare ;
26. La Pierre de Béthanie, dite du Colloque ;
27. La Porte dorée ;
28. La Chapelle de l'Apparition du Sauveur à sa bienheureuse Mère dans la basilique du Saint Sépulcre ;
29. La Colonne de la flagellation dans la même chapelle ;
30. Le lieu de l'Invention de la Sainte-Croix, dans la même basilique ;
31. La Chapelle de Sainte-Hélène, (ibid.) ;
32. Le Lieu du Calvaire, où Notre-Seigneur fut crucifié ;
33. Le Lieu où il fut élevé en croix et où il rendit l'esprit ;
34. La Fente du rocher entr'ouvert, sur le Calvaire, à la mort du Sauveur ;
35. La Pierre de l'Onction ;
36. Le Sépulcre glorieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;
37. L'Église de Sainte-Catherine, vierge et martyre, à Bethléem ;
38. La Grotte de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le Lieu de sa naissance ;
39. Le Lieu où il reposa dans la crèche (ibid.) ;
40. Le Lieu où il fut adoré par des Mages (ibid.) ;
41. L'Église des Saints-Anges, dite des Pasteurs ou Bethsaour ;
42. L'Église de Saint-Jean-Baptiste et le lieu où naquit le Précurseur ;
43. Le Sanctuaire d'Emmaüs et Maison de Cléophas où Notre-Seigneur reconnu à la fraction du pain ;
44. Le Fleuve du Jourdain ;

le chiffre de 25,000, dont près de la moitié à Casa-Nova de Jérusalem, et le reste dans les autres localités énumérées plus haut.

L'hospitalité est gratuite; mais on accepte l'offrande des pèlerins aisés. En 1876, par exemple, les aumônes laissées par les voyageurs atteignaient près du tiers de la dépense faite à leur occasion (1).

Telle est l'œuvre de la Custodie de Terre-Sainte relativement aux sanctuaires : les acquérir d'abord, les entretenir ensuite, et les honorer par les solennités du culte catholique ; enfin en faciliter la visite aux pèlerins de toute nation pour le service desquels nous avons toujours à Jérusalem 12 pénitenciers apostoliques confessant chacun dans une des principales langues de l'Europe.

---

45. La Montagne de la Sainte-Quarantaine près de Jéricho ;
46. Le Puits de la Samaritaine et de Jacob ;
47. La Cité de Naïm ;
48. Le Mont Thabor ;
49. La Cité de Nazareth et l'Église de l'Annonciation de la Bienheureuse Vierge Marie ;
50. La Cité de Cana, en Galilée ;
51. Le Mont Sinaï ou de Sainte-Catherine, vierge et martyre.

Ces indulgences se gagnent en récitant dans chacun des lieux qu'on vénère, une fois seulement l'Oraison dominicale et la Salutation angélique.

Avec les mêmes prières, on peut aussi gagner des indulgences partielles dans une foule d'autres sanctuaires moins importants, tels que la Maison de Joseph d'Arimathie, à Ramleh ; la prison de S. Pierre, à Jérusalem ; Bethphagé ; la villa de S. Zacharie à Saint-Jean, l'atelier de S. Joseph, à Nazareth ; Nathaniel, près du Caire, etc.

(1) Cette année, la *Commission des œuvres de Terre-Sainte* de l'Assemblée des catholiques, dans sa session du 17 avril, a adopté à l'unanimité la motion suivante :—*Prière sera adressée au* Conseil de l'Œuvre des pèlerinages en Terre-Sainte, *d'admettre au nombre de ses membres le R. P. Commissaire de Terre-Sainte, qui est, en France, tant aux yeux du Gouvernement que devant le Nonce et les Evêques, le représentant officiel des Pères de Terre Sainte, gardien des sanctuaires, chez lesquels les pèlerins reçoivent l'hospitalité.*"

Cette mesure, en effet, aussi naturelle que convenable, aura pour résultat d'obvier à une foule d'inconvénients dont Messieurs les pèlerins ont eu plusieurs fois à souffrir.

Nous devons ajouter toutefois que nous ne savons encore quelle suite a été donnée à cette démarche.

II.

J'ai développé davantage la première partie de ce rapport, parce qu'il s'agissait du mandat que l'Eglise nous confie spécialement : celui de représenter dignement les catholiques auprès des sanctuaires de Palestine.

Les faits historiques ont rempli mon cadre. Il m'a paru inutile même de vous parler des circonstances secondaires ou de toutes les persécutions subies par les Frères Mineurs, persécutions bien plus fréquentes que je ne l'ai dit, et que les Franciscains, pour accomplir la tâche d'honneur que leur décernait la catholicité, ont subies avec autant d'abnégation que de courage ; car on doit leur rendre ce témoignage, Messieurs, qu'ils ont fait le bien sans bruit comme sans ostentation. Et si je viens parler d'eux ici, c'est parce qu'ils ont été gravement attaqués, parce qu'ils ont évidemment le droit et le devoir—oh ! certes, je ne veux pas dire de se louer eux-mêmes : l'humilité sied trop aux Frères Mineurs !—mais de se défendre contre des agressions plus ou moins déloyales et plus ou moins injustes. Nous sommes mandataires et nous tenons à l'estime des catholiques que nous représentons dans la fonction d'adorateurs du Verbe éternel dans les lieux où il s'est incarné, où il est né, où il a vécu, où il a souffert, où il est mort, où il est ressuscité glorieux et immortel et d'où il est monté à la droite de son Père céleste pour préparer la couronne de ceux qui l'auront fidèlement servi jusqu'à la fin.

La seconde partie de ce rapport est très-importante aussi, mais je ne ferai qu'esquisser à grands traits les différentes manifestations de l'apostolat des Pères de Terre-Sainte.

Les Franciscains sont en Palestine divisés, par ordre de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en deux catégori distinctes :

La première comprend les Religieux chargés de veill plus particulièrement aux sanctuaires et à la solennité du culte dans les augustes basiliques, comme dans les chapel plus modestes qui nous rappellent quelque fait de la v évangélique du Sauveur.

La seconde est composée des Franciscains missionnaires apostoliques, dont la vie est consacrée au travail, souvent aride, quoique parfois bien consolant, de la conversion des infidèles et des hétérodoxes, et au soin des chrétientés établies.

Quelques-uns de ces Missionnaires exercent leur ministère en grec moderne, un plus grand nombre en turc, presque tous en arabe.

Souvent les Religieux appartenant à la première catégorie passent à la seconde. S'il n'était pas haïssable de parler de soi, je me permettrais de vous dire que quand la Sacrée Congrégation m'a honoré du titre de Missionnaire apostolique de Palestine, j'étais depuis plus de neuf ans (1) attaché à cette Mission, à laquelle j'espère consacrer toute ma vie.

Parmi ces Missionnaires, il en est quelques-uns qui sont indigènes. Nos Pères, en effet, ont toujours pensé à recruter les vocations possibles parmi les catholiques orientaux. Ils auraient bien voulu former des prêtres latins nés dans le pays ; mais d'abord il fallait qu'il y eût des catholiques ! Or, c'est surtout dans ce siècle que nous avons pu convertir le plus de schismatiques, par suite d'une plus grande tolérance.

Pour vous donner, Messieurs, une idée des difficultés contre lesquelles nos Missionnaires devaient lutter, je me bornerai à citer un décret donné au siècle dernier par le fameux Regyb-Pacha (ce grand visir vendu aux Grecs, dont j'ai parlé). Cet iradé obligeait tous les catholiques, dont la famille n'était pas convertie depuis au moins deux cents ans, à retourner au schisme sous peine d'être expropriés de tous leurs biens, jetés en prison, etc.

Un autre obstacle aux vocations vient du genre de civili-

(1) Ceci a été dit pour protester, par un exemple plus frappant, contre les llégations de certains touristes qui après avoir passé une semaine à Jérusalem a reviennent avec des notions très-incomplètes et souvent très-inexactes des ommes et des choses, qu'ils n'hésitent pourtant pas à livrer au public. Chaque nnée voit se publier deux ou trois récits de voyage en Terre-Sainte, et c'est ane de ces élucubrations rapides et superficielles qui accusait les Franciscains de Terre-Sainte de ne pas faire un assez long séjour en Terre-Sainte ; or, la vérité est que plus de la moitié des 350 Religieux, appartenant actuellement à la Custodie, est là depuis quinze ans ; une bonne partie y est depuis 20, 30 ou même 40 ans, et quelques-uns y ont passé plus de temps encore.

sation des peuples d'Orient, mêlés depuis douze cents ans aux peuples de l'Islam. Ce n'est, en effet, que dans ce siècle, et même dans ces dernières années, que le célibat ecclésiastique a commencé à s'introduire en Orient et à devenir l'état de la plupart des prêtres arméniens, syriens et maronites.

Il faut, Messieurs, pour être apte à la vie austère du Missionnaire, avoir sucé avec le lait maternel les principes de zèle et d'abnégation qu'on ne rencontre guère que sous l'inspiration de la foi chrétienne telle qu'elle est comprise par les peuples d'Occident.

J'aime à constater toutefois que ces difficultés tendent à disparaître et sont singulièrement atténuées ; pourtant je dois ajouter qu'il y a toujours eu à cette règle de nombreuses et éclatantes exceptions. Parmi ces dernières, je citerai un nom : celui de notre frère Joseph-Marie de Jérusalem, qui fut, au XVIIe siècle, Nonce et Légat de Clément XI.

De même, de nos jours, lorsque le Patriarcat fut rétabli à Jérusalem, les premiers prêtres séculiers qui furent avec Mgr Valerga, avaient, dans leur enfance, non seulement mangé le pain de nos couvents, mais appris chez nous les éléments de la langue latine avant d'être envoyés par nous au Collège de la Propagande terminer leurs études et recevoir les ordres sacrés. Enfin, depuis quinze ans, pour favoriser davantage parmi les indigènes les vocations religieuses, nous avons attaché à notre couvent de Saint-Jean (1) un Collège apostolique, où les enfants qui, pour l'amour de Dieu, aspirent à se consacrer, sous la bure franciscaine, au service du prochain, reçoivent l'instruction nécessaire aux ministres du Dieu vivant. Lorsque le temps est venu, ils sont envoyés à Nazareth pour y subir les épreuves du noviciat. Ils fon ensuite à Bethléem leur cours de philosophie et à Jérusalem celui de théologie. Il est évident toutefois que nos Missi-naires appartiennent en grande partie aux nations occid tales, et il en sera longtemps ainsi.

(1) Cette œuvre nous a donné d'excellents résultats, et quelques-uns de Missionnaires actuels ont fait leurs humanités à Saint-Jean avant d'embra la vie franciscaine ; quelques autres avaient été, en des temps meilleurs, voyés en Europe pour s'initier à la vie religieuse, et faire leurs études thé giques.

Auprès de nous on a fait à grands frais des tentatives pour augmenter la proportion du clergé latin indigène (1). Je ne sais si les résultats ont correspondu aux moyens et aux désirs; mais il me semble que l'on réserve maintenant, dans ces Séminaires dont je parle, une part assez belle aux jeunes gens nés de familles européennes. Et c'est d'ailleurs avec autant de justice que de prudence que les choses se passent de la sorte.

Telle est donc la composition du personnel de notre Mission, auquel les Espagnols, les Italiens, les Allemands, les Français, fournissent tous leur contingent.

Je dois encore faire remarquer que nos stations de Missions sont beaucoup plus nombreuses que les sanctuaires desservis par nous, et la Custodie de Terre-Sainte comprend quarante maisons habitées par plus de trois cents Religieux, dont deux cents sont prêtres ou clercs. Sur ce nombre, il y a environ cent Missionnaires. Quant aux résultats obtenus par nos Missionnaires, les voici rappelés en peu de mots :

1° Tous les latins *indigènes* qui se trouvent actuellement à Bethléem, à Jérusalem, à Saint-Jean d'Acre, à Nazareth, à Saint-Jean-in-Montana, à Jaffa, à Ramleh et dans les trente autres localités de Syrie, de Chypre, de Palestine ou d'Égypte, où nous sommes chargés de la paroisse, ont été convertis par nos Pères, eux ou leurs ancêtres.

Il est à désirer que l'on ne perde pas de vue que ce sont ces conversions, faites en des temps bien difficiles, qui ont rendu possible le rétablissement du patriarcat latin de Jérusalem en 1847, en faveur duquel nous prélevons la somme de 37,000 francs sur les aumônes que nous envoie d'Europe la charité catholique.

2° La conversion de nombreux schismatiques qui sont restés dans le rit parallèle à celui dont ils faisaient partie vant leur retour au catholicisme.

On aurait, en effet, une bien faible idée du résultat obtenu par les travaux apostoliques des Franciscains, si l'on ne

(1) Il y a trente ans que Mgr Valerga a tourné tous ses efforts pour ercuter des prêtres indigènes; il a fondé à cet effet un grand et petit Séminaire. Le clergé du patriarcat se compose de 37 prêtres, dont la moitié manent de France ou d'Italie : plusieurs des séminaristes sont aussi européens.

comptait que les 6000 âmes du patriarcat de Jérusalem réparties en une douzaine de paroisses et dont, *ab antiquo*, nous avons la charge comme curés, lors même que l'on y ajouterait, avec les 5000 âmes de nos paroisses de Syrie et d'Arménie, les 1000 indigènes qui font partie de nos paroisses latines d'Égypte. Dans ces dernières, dont nous sommes également curés, le nombre des fidèles s'élève au chiffre de 60,000 âmes en comprenant les Européens du Caire, d'Alexandrie, de Port-Saïd, d'Ismaïlia, etc.

Je dois donc rappeler la conversion, au milieu du siècle dernier, de 221 Grecs schismatiques de Nazareth, depuis le début fidèlement unis au Saint-Siège dans l'unité de foi.

A Adana, 7000 Arméniens schismatiques, avec leurs prêtres, et, si je ne me trompe, leur évêque, abjurèrent le schisme par les soins de nos Missionnaires, il y a environ trente ans ; et ils ont persévéré jusqu'à ce jour, tout en conservant le rit arménien.

Il y a vingt ans à peine que nos Pères ont converti, à Marach, puis à Sis, à Zeytoun, à Yeni-Kaleh, près de 6000 Arméniens schismatiques. Après avoir reçu leur abjuration, le premier soin de nos Missionnaires fut de demander au Patriarche arménien catholique un évêque de ce rite et Sa Béatitude envoya Mgr Apelyan, mort il y a trois ans, et remplacé par Mgr Michelyan.

A Adana, notre ministère rempli, nous nous sommes retirés ; il n'en a pas été de même à Marach, à Zeytoun, etc., le Saint-Siège a voulu que nous nous y établissions, que, pour des motifs très-sérieux, plusieurs des nouveaux convertis passassent au rite latin, et que nous soyons les curés de ces nouvelles paroisses.

Depuis près d'un an, nous nous sommes établis à Keriet-el-Kényat, près d'Antioche, où déjà nos Pères ont eu le bonheur de recevoir de nombreuses abjurations.

En dehors de ces conversions par groupes, par familles entières, nos Missionnaires opèrent aussi des conversions isolées en nombre relativement considérable. Mais avant de vous en donner le chiffre exact, extrait de nos archives de Jérusalem, je crois opportun de vous rappeler ici, Messieurs, les difficultés qui s'opposent à la conversion des musulmans

et des Juifs qui, cela n'est pas une exagération, risquent leur vie en se convertissant. D'ordinaire, ils doivent avant ou après leur baptême aller dans une autre province, quitter tout : leurs parents et leurs amis ; aussi les obstacles sont-ils presque insurmontables sans un courage héroïque de la part de nos néophytes, et, j'ajouterai, sans des circonstances exceptionnelles. Je suis sûr que tel est l'avis des RR. PP. Missionnaires Dominicains, Carmes, Capucins, Jésuites et Lazaristes, qui, à Bagdad, à Mossoul ou en Syrie se trouvent dans un milieu identique au nôtre.

Si donc, les conversions parmi les infidèles ne sont pas plus nombreuses, c'est surtout aux lois oppressives de l'islam qu'on doit en faire remonter la cause : ces lois ont été abrogées, mais dans le fait on les exécute encore. Et si les tribunaux ne les font pas observer, le fanatisme brutal des amis et surtout des parents saura, au besoin, y suppléer par l'assassinat des néophytes.

Malgré tant d'obstacles, les conversions, surtout parmi les schismatiques, sont fréquentes, plus fréquentes peut-être dans notre Mission de Terre-Sainte que dans les autres du Levant.

Voici maintenant un peu de statistique : de 1851 à 1861, les Missionnaires de Terre-Sainte ont reçu l'adjuration de 16 Nestoriens ou Jacobites, de 28 Arméniens, de 76 Cophtes, de 146 Grecs schismatiques. Dans le même laps de temps, 54 protestants furent ramenés à la foi catholique, 4 Juifs, 110 infidèles furent convertis et baptisés, ce qui fait un total de 114 baptêmes d'adultes et 330 abjuration.

Durant les années suivantes, le chiffre de ces conversions isolées s'est maintenu, et même s'est augmenté, au point que de 1850 à 1877, les Missionnaires de Terre-Sainte ont eu le bonheur de convertir et de baptiser 875 Juifs ou infidèles, ainsi que de ramener au giron de l'Eglise catholique 1,459 hérétiques ou schismatiques appartenant aux diverses communions orientales ; de sorte que si nous additionnons ce dernier nombre avec celui des conversions par groupes opérées parmi les Arméniens d'Adana, de Marach et des environs, nous arrivons à ce chiffre magnifique de plus de 15,000 abjurations, obtenues dans l'espace de trente années (1847-1877) par le zèle de nos Pères de Terre-Sainte.

Ce n'est pas à moi qu'il convient de louer le zèle des Religieux de la Custodie de la Terre-Sainte ; mais vous me permettrez bien de rappeler que l'Eglise a choisi parmi eux, dans ces dernières années, pour les élever à l'épiscopat, Mgr Guasco, Mgr Villardel, Mgr Milani, nommé Delégué apostolique de Syrie, et actuellement Archevêque-Evêque de Pontremoli en Toscane, Mgr Piavi, actuellement Vicaire et Délégué apostolique en Syrie, et Mgr Marsili, actuellement Evêque de Zappa en Albanie.

Les Missionnaires ne s'occupent pas uniquement à convertir les infidèles ou les hérétiques, leur œuvre ne serait ni complète ni durable : il leur incombe aussi de veiller sur les chrétientés déjà formées, et voilà pourquoi nous avons, partout où se trouve un petit noyau de catholiques, un ou deux Pères sachant l'arabe, et dont l'un a le titre de curé. J'ai dit, sachant l'arabe, parce que c'est la langue la plus usitée ; mais il est bien évident que là où une autre langue est nécessaire, nous avons des Religieux capables de prêcher et de confesser dans l'idiome réclamé par la localité.

Notre paroisse d'Alexandrie d'Egypte en est un exemple. La population de cette ville est cosmopolite ; aussi avons-nous là un curé arabe, un curé italien, un curé allemand, un curé grec, un curé maltais et un curé français qui, à des heures différentes, prêchent chaque jour de dimanche et de fête dans la langue de leurs paroissiens respectifs.

Nos paroissiens, particulièrement ceux de Judée, se trouvent presque tous dans la plus profonde misère, et c'est à nous qu'ils s'adressent dans tous leurs besoins

Ainsi, à Jérusalem, presque tous les catholiques sont logés aux frais de la Mission. (1) Dans ces pays où l'industrie est nulle,

---

[1] Les dépenses de notre Mission pour les secours accordés en vivres, en vêtements, ou pour les loyers et réparations des maisons dans lesquelles sont g— tuitement logés presque tous les catholiques de Jérusalem, se sont élevées, en 57, à plus de 57,000 francs : depuis lors, ces frais se sont augmentés en pro ion de la population catholique. Nous avons voulu restreindre le nombre de o— ge-gements gratuits, et les retirer à certaines familles jadis pauvres, et assez à eur aise aujourd'hui, ayant pu même se bâtir des maisons, qu'elles afferment ; ais Mgr Valerga s'y opposa et obtint de la Sacrée Congrégation un ordre nous bli-geant à continuer de fournir, comme par le passé, le logement gratu— ces

la misère prend des dévéloppements qui dépassent peut-être les plus cruels effets du paupérisme d'Occident. Cela provient de causes multiples et diverses : des difficultés du commerce, du peu de sécurité que les campagnes offrent aux cultivateurs ; mais cet état de choses pourrait tenir aussi à l'incurie des Levantins, à leur apathie, à leur amour du *Keyf*, ce *farniente* oriental, auquel ils aiment tant à se laisser aller. La misère est profonde, et, je crois, irrémédiable dans certains endroits, à Jérusalem, par exemple. Le seul couvent de Saint-Sauveur à Jérusalem doit distribuer annuellement pour plus de 30,000 francs de pain. Nous faisons ce que nous pouvons pour soulager ces pauvres gens et surtout pour leur remonter le moral, pour leur faire comprendre la dignité de l'artisan chrétien ; mais, je dois le confesser, le résultat obtenu jusqu'à ce jour n'est pas en raison de nos efforts constants.

Non seulement les Franciscains paient pour leurs paroissiens les contributions extraordinaires, telles que celles prélevées par la Porte lors de la dernière guerre ; mais c'est encore à la Custodie de Terre-Sainte qu'incombe la charge de payer annuellement, au gouvernement turc, l'impôt ordinaire dû par ces pauvres catholiques ; c'est sur la caisse de notre Mission qu'est payée la capitation due par les latins de Jérusalem, d'Alep, etc., et qui, pour les chrétiens, remplace, en Turquie, l'impôt du sang qu'on ne leur demande pas.

Partout, à côté de la paroisse des Pères de Terre-Sainte, il y a une école pour les garçons, et presque partout, il y en a une autre pour les filles, tenue, aux frais de notre Mission,

---

familles qui paraissent assez riches pour n'avoir pas besoin de semblables secours. C'est ainsi que nous devons consacrer à ces logements certaines sommes que nous pourrions employer à d'autres œuvres tout aussi utiles.

Si nous parlons ici de ces détails, c'est pour répondre à des objections que ne manquent pas de faire certains voyageurs, certains écrivains, plus portés peut-être à critiquer ce qu'ils voient, qu'à se rendre un compte exact des motifs ou des causes des faits qu'ils n'approuvent pas. Nous disons donc ici, à leur adresse, que loin de dépenser, suivant leur caprice, les aumônes que leur confie la chrétienté, les Pères de Terre-Sainte ne les emploient que d'après l'avis de la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui, chaque année, contrôle les recettes et les dépenses de la Custodie. Nous pensons qu'il est difficile de désirer une plus haute garantie que celle présentée par le *visa* de la Cour romaine.

par des Religieuses ou par des maîtresses indigènes qui leur enseignent à lire, à écrire, leur apprenent les éléments de la grammaire, de l'histoire, de la géographie, du calcul, et surtout les petits travaux de la femme de ménage.

On a publié l'année dernière, dans un journal de Paris (*La Terre-Sainte*), un tableau détaillé de nos écoles en 1877 (1). Nos écoles primaires gratuites de garçons étaient alors (1er février 1877) au nombre de 24 ; elles employaient 56 instituteurs dont 25 Religieux. Dans une de ces écoles, on enseigne le turc et l'arménien, dans trois le grec, dans dix le français, dans 17 l'italien, et dans 21 l'arabe. Dans toutes, avec le catéchisme, l'histoire sainte, la géographie et l'arithmétique. Les écoles gratuites de filles, complètement à notre charge, sont au nombre de 12, en y comprenant celles que tiennent, dans diverses localités d'Egypte, les religieuses franciscaines.

Comme c'est par la femme surtout qu'un pays peut se régénérer, nos Pères ont fait venir, aussitôt que la chose a été possible, des religieuses françaises. Les premières Sœurs établies en Orient ont été les Sœurs de Saint-Joseph de Marseille. Nos Pères les ont appelées à Jérusalem et à Jaffa où ils leur ont procuré le logement ; depuis nous prélevons, chaque année, sur les aumônes que nous recevons de l'Occident, 4000 francs, comme traitement des Religieuses qui font la classe en ces deux villes.

Messieurs, non seulement l'instruction est complètement gratuite dans les 38 écoles dont nous avons la charge, mais c'est nous qui payons le traitement de 37 maîtres d'écoles laïques (20,280 fr.) et celui des 26 institutrices, Religieuses ou laïques (8200 fr.) Nous donnons gratuitement aussi les livres et les autres fournitures de classe, et de ce chef nos dépenses se sont élevées, en 1877, à 6,542 fr. pour les garçons, et 918 fr. pour les filles ; il nous faut même, vous savez qu'ils sont pauvres, leur donner, au moins aux catholique du pain, souvent le dîner et quelques vêtements. Or, comm

[1] C'était un appel à la charité française en faveur de ces écoles nombreus fort coûteuses, mais tres-utiles ! Malheureusement cet appel n'a pas été entend nous devons même ajouter que nous n'avons pas reçu un centime pour n aider dans ces dépenses qui s'élevaient en cette année à 75,000 francs.

nos écoles ont 2,566 élèves, vous comprendrez sans peine que les frais de ces secours en nature et quelquefois en espèces accordées à nos élèves, aient dépassé 20,000 francs dont la moitié pour les enfants de Jérusalem.

Nous avons aussi dans la ville d'Alep un collège florissant à côté de notre école primaire gratuite. Les élèves du collège sont déjà au nombre de cent : les cours y sont assez forts, l'enseignement est surtout disposé de façon à faciliter aux jeunes gens la carrière qu'ils embrassent presque tous, le commerce. L'enseignement du français, de l'italien, de l'arabe et du turc est obligatoire. Le prix de la pension est fort modique et il y a toujours un certain nombre d'internes gratuits, dont quelques-uns sont pris dans la colonie française.

Depuis le mois d'octobre dernier, nous ne faisons plus la classe aux enfants catholiques de Jérusalem. Ils sont maintenant confiés aux Frères des Écoles chrétiennes, que nos Supérieurs de Terre-Sainte ont aidé de tout leur pouvoir, soit en insistant auprès de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour qu'elle autorisât leur venue en cette ville, soit en accordant l'hospitalité aux Frères durant les deux ans qu'a duré la construction de leur établissement, soit enfin en leur promettant de continuer à leurs élèves les secours que nous accordions jusqu'ici à ces pauvres enfants. Puisque je parle des Frères des Écoles chrétiennes, permettez-moi de dire ici, à propos de leur grand pensionnat d'Alexandrie d'Egypte, comment ils s'y sont établis. Ce sont nos Pères qui d'abord ont accueilli ces chers Frères dans notre couvent, et comme le local n'était pas suffisant pour les deux communautés, nos Supérieurs ont fait bâtir un splendide édifice et l'ont confié aux disciples du vénérable de la Salle, qui font là le bien qu'ils font partout, enseignent aux enfants les connaissances ti les rendront, sinon très-savants, du moins citoyens utiles 'eur pays, et leur inspirent le sentiment de ces vertus qui ractérisent les bons chrétiens.

J'aurais encore à vous parler, Messieurs, de notre petite :ole professionnelle de Saint-Sauveur à Jérusalem. L'année ·rnière, nos jeunes apprentis se répartissaient ainsi d'après métier qu'ils apprennent : 3 minotiers et boulangers, 3

cordonniers, 3 tailleurs, 5 forgerons ou serruriers, 19 menuisiers et ébénistes. Nous avons aussi une petite imprimerie (1) qui occupe 8 jeunes compositeurs et 2 fondeurs de caractères; à côté de l'imprimerie se trouve l'atelier de brochage et de reliure, auquel sont attachés 6 ou 7 apprentis.

Nous avons remplacé les Chevaliers dans la garde des sanctuaires. Or les preux du moyen âge faisaient une profession particulière d'aider la veuve et de protéger l'orphelin. Nous ne pouvions, Messieurs, faillir à ce côté de notre devoir. Toutefois, nous n'avions pas, jusqu'à ces dernières années, fondé d'orphelinat. Autrefois la fondation d'un orphelinat n'eût pas été possible, et même nous n'étions pas, je l'avoue, sans quelque préjugé à l'endroit de la fondation d'orphelinats en Orient, et il semble que S. G. Mgr Bracco pense comme nous, dans une lettre publié dans le *Bulletin de l'Œuvre de Saint Louis*. Nous avons toujours de 250 à 300 orphelins à la charge de la Mission. Nos paroisses ne sont pas étendues : tous les catholiques sont autour, non du clocher puisqu'il n'y en a pas, mais de l'église ; aussi le curé peut-il facilement surveiller ses néophytes, ses pupilles et tous ses paroissiens. Lors donc qu'un enfant est orphelin, le Père Curé le met en pension dans une famille respectable qui le traite comme l'un des siens, moyennant une modique rétribution. Telle est la marche que nous avons suivie jusqu'à ce jour en Orient ; elle frappe moins les yeux, puisque les orphelins ne sont pas agglomérés, mais le résultat honnête et sérieux peut être apprécié par tout le monde. Il a été dit, on a même écrit qn'en Orient les enfants étaient laissés à l'abandon ; j'oppose à ces affirmations sans preuves le plus énergique démenti.

Du reste la Palestine n'est pas déshéritée de ce côté, car il

---

(1) Fondée vers 1830, notre imprimerie a publié successivement des traités controverse, de théologie dogmatique et morale, un nombre considérable d' vrages de piété et une plus grande quantité de livres classiques, des grammai italiennes, arabes, turques, des dictionnaires arabes, des catéchismes en franç ou italien, en arabe, en turc, etc., etc. Les neuf-dixièmes de ces volumes se distribués gratuitement, de sorte que cette imprimerie serait pour nous u bien lourde charge, si nous n'avions la consolation de juger par nous-même bien que nous opérons dans les âmes par la diffusion de bons livres.

y a à Jérusalem l'Internat gratuit du P. Ratisbonne (1), et à Bethléem l'Orphelinat de Don Belloni où nous placions, moyennant la modique rétribution de 300 francs par an, pour chacun, certains enfants qu'il nous eût été moins facile de bien élever ailleurs. Enfin, nos Pères ont ouvert depuis quelque temps un autre orphelinat à Jérusalem même et nous espérons que des soins assidus sauront retirer le plus grand bien de cette œuvre naissante.

Persuadés que le soin des malades est encore un moyen de faire du bien aux âmes, les Franciscains ont à Jérusalem un de leurs Frères médecin, donnant gratuitement ses soins aux malades des diverses religions qui ont recours à lui. Un médecin laïque est payé par la Mission pour faire les opérations chirurgicales et aussi pour aller voir les malades catholiques qui le réclameraient. Tous les remèdes sont délivrés gratis aux catholiques, aux schismatiques, même aux infidèles. A Jaffa, à Bethléem et à Nazareth, les Franciscains exercent le même ministère de charité.

Les Souverains-Pontifes, pénétrés de l'importance de notre Mission en Orient, ont voulu nous faciliter les moyens de la remplir : ils savent, de par nos comptes-rendus et par les Visiteurs Apostoliques qu'ils envoient de temps à autre, ils savent, dis-je, quels sont nos besoins ; aussi ont-ils ordonné, par plusieurs Bulles spéciales, à tous les évêques de faire faire chaque année dans les églises de leurs diocèses respectifs plusieurs quêtes, dont le produit doit être envoyé aux Commissaires de la Custodie de Terre-Sainte. En France, cet usage charitable, si conforme à la mission de notre pays, avait été interrompu jusqu'à ces derniers temps.

Les Franciscains, victimes, comme les autres Religieux, de la haine des révolutionnaires du dernier siècle, n'ont reparu en France qu'après 1850. Un de leurs premiers soins fut de rétablir l'œuvre de la Custodie de Terre-Sainte, et ils furent admirablement aidés par des personnages dont l'influence est d'autant plus grande, que leur talent et leur dévoûment à toutes les bonnes causes sont mieux connus et appréciés

(1) Nous apprenons en ce moment qu'il est complètement désorganisé ; mais nous sommes fondés à croire, vu le zèle du P. Ratisbonne et ses ressources, que cette maison sera bientôt reconstituée.

de tous les catholiques. Permettez-moi, Messieurs, de ne citer parmi eux que l'illustre historien de Jérusalem, M. Poujoulat, que sa connaissance de l'Orient et son zèle pour les Saints-Lieux ont fait nommer Président de notre neuvième commission. Le gouvernement impérial s'entendit avec le Saint-Siège, et M. Rouland, alors ministre, adressa une circulaire aux évêques pour les prévenir du rétablissement du Commissariat de Terre-Sainte à Paris et recommander à leur bienveillance la quête du Vendredi-Saint en faveur des Saints-Lieux.

Mgr le Nonce apostolique reçut alors, et a reçu tout récemment encore du Saint-Siège (1), des instructions en vertu desquelles Son Excellence est chargée de recommander la même œuvre à tous les évêques français. Aussi depuis lors, quelques prélats français ont bien voulu rétablir dans leurs diocèses l'ancien usage d'attribuer la quête du Vendredi-Saint à nos œuvres. Mais, permettez-moi de le dire ici, Messieurs, si le résultat est peu digne de la France, il est aussi insuffisant pour nos charges. Il ne nous permet pas surtout de réaliser un vœu que nous nourrissons avec toute l'ardeur de notre foi chrétienne et de notre amour pour Jésus crucifié.

Nous possédons depuis longtemps déjà les deux extrémités de la Voie douloureuse. D'un côté la Grotte et le Jardin de Gethsémani et la chapelle de la Flagellation dans laquelle se font les deux premières stations du Chemin de la croix : d'autre part la dixième, la onzième, la treizième et la quatorzième stations. Nous avons pu tout récemment acheter la huitième. Sans doute nous ne pourrons jamais à prix d'argent avoir des Cophtes la neuvième station, encore moins la douzième des Grecs ; mais nous pourrions, croyons-nous, acquérir la cinquième, la sixième et la septième (2) (la troisième et la quatrième appartiennent aux Arméniens ca-

(1) Nous savons même que le Saint Siège a déclaré au gouvernement français qu'il ne permettrait aucune quête en France en faveur de l'Orient, sauf celle qu'il a de tout temps si fortement encouragée en faveur de la Custodie de Terre Sainte.

(2) La septième est à nous ; et la sixième le sera bientôt (40,000 frs) ; la cinquième est en vente, et coûtera de 20 à 25,000 frs.

liques), au moyen de sacrifices trop au-dessus des ressources de la Custodie, mais non incompatibles avec l'inépuisable charité française.

Vous penserez, Messieurs, à ces œuvres multiples plus importantes qu'elles ne sont nombreuses, qui sont confiées au zèle des Pères de Terre-Sainte : la garde et l'entretien de tous les sanctuaires fondés par des catholiques, le soin de plus de trente paroisses qui entraînent celui des pauvres et des orphelins et souvent celui des convertis. La charge de quarante écoles et de deux orphelinats, la distribution gratuite et continuelle de livres, de médicaments avec la visite des malades par nos médecins, tel est le résumé des œuvres de la Custodie sur lesquelles j'ai voulu appeler votre bienveillante attention.

Je désirerais donc, Messieurs, que le membre de la Commission spéciale chargé dans chaque Comité catholique des intérêts de l'Orient, d'après le vœu de la troisième Commission des années précédentes, fût invité à penser aussi à ceux de notre Custodie, qui est digne, je crois l'avoir établi, de toutes les sympathies des catholiques et des Français. Car à cause de la protection dont nous couvre devant les autorités musulmanes le gouvernement français, à cause de son drapeau qui nous protège, les œuvres franciscaines en Orient sont comme celles des Croisés, les actions de Dieu accomplies par les Français : *Gesta Dei per Francos !*

LES

ACTES DES PREMIERS MARTYRS DE L'AFRIQUE EQUATORIALE

Par Mgr. LIVINHAG, leur évêque.

(*Les Missions Catholiques.*)

S. Em. le cardinal Lavigerie, en transmettant comme hommage de Mgr Livinhac à MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi, le document émouvant dont nous commençons aujourd'hui la publication, ajoute ces mots dont nos lecteurs verront eux-mêmes la vérité : " Je ne crains pas de dire que l'Œuvre de la Propagation de la Foi a rarement reçu quelque chose de plus intéressant, de plus sublime dans sa simplicité." On croirait, en effet, lire les lettres qu'écrivaient, au berceau du christianisme, les églises naissantes.

Puisse ce sang glorieux être pour ces missions laborieuses une semence de chrétiens !

Notre-Dame de Kamoga, Bukumbi, 29 septembre 1886.

J'aurais voulu vous entretenir aujourd'hui, pour répondre à vos marques d'intérêt, de l'orphelinat et du village chrétien de St-Joseph de Kipalapala, de la mission de Notre-Dame de Kamoga dans le Bukumbi, de la mission et de l'orphelinat de Sainte-Marie de Rubaga et de divers centres chrétiens de l'Ouganda : mais aujourd'hui, je pense vous intéresser davantage en vous parlant de la persécution cruelle qui règne dans l'un des royaumes compris dans ma vaste mission, le royaume de l'Ouganda. C'est là que j'exerçais moi-même le ministère apostolique, en qualité de Supérieur de la mission de Sainte Marie de Rubaga, avant ma promotion à l'Episcopat.

Avec la grâce de Dieu, la parole du salut commença à produire des fruits abondants parmi ces pauvres populations plongées d'ailleurs dans toutes les superstitions et dans toutes les vices. Plusieurs centres chrétiens étaient créés et se développaient ; des centaines de catéchumènes et de r o.

phytes assistaient à nos instructions. Mais le roi Mtéça, excité surtout par les musulmans esclavagistes, manifesta bientôt l'intention de s'opposer à ce mouvement, même par la violence. Les missionnaires crurent par prudence devoir céder un moment à l'orage, et c'est alors que je fus appelé moi-même à la charge redoutable de l'épiscopat et de l'administration de tant de vastes territoires.

Mtéça toutefois ne tarda pas à mourir, et son fils Mouanga, que j'avais personnellement connu et qui était alors pour nous plein de bienveillance, insista lui-même pour que nos missionnaires rentrassent dans sa capitale. Mais des causes semblables à celles qui avaient excité les inquiétudes et l'opposition de Mtéça, n'avaient pas tardé à changer les dispositions de son fils. En arrivant de Carthage où j'avais reçu la consécration épiscopale des mains de notre vénéré Père, le cardinal Lavigerie, j'appris avec une mortelle douleur que tout était à feu et à sang dans la mission de l'Ouganda. J'avais reçu l'ordre de mes Supérieurs de ne point y fixer ma résidence, supposé que la persécution vingt à s'y déchaîner et me rendit dès lors impossible l'administration des autres parties de mon vicariat. Mais je ne crus pas possible néanmoins de ne pas aller m'assurer par moi-même de l'état des choses et porter des encouragements et les consolations nécessaires à mes confrères les missionnaires d'Alger et à leurs néophytes.

***

Dans ma dernière lettre, je vous parlais du retour des missionnaires dans le Buganda, et du bon accueil que leur fit le jeune roi Mouanga. Il disait, hautement, que Dieu touché de nos prières et des prières de nos chrétiens, l'avait élevé sur le trône. Pour lui témoigner sa reconnaissance, il avait rompu courageusement avec les vieilles superstitions de ses pères. Il aimait à réciter le *Pater*, et à l'apprendre à son entourage ; encourageant ses sujets à se faire instruire, et nommant aux charges les meilleurs de nos néophytes. Ces derniers lui donnèrent une preuve éclatante de leur fidélité. Quelques mois après la mort de Mtéça, les grands du royaume, voyant que le nouveau roi était disposé à abandonner les traditions païennes du pays ; et craignant qu'il ne leur

fit embrasser une religion opposée à tous leurs vices, tramèrent une conspiration contre lui. Dans une réunion solennelle, à un signal convenu, ils devaient le percer de lances, et proclamer roi son jeune frère. Trois de nos chrétiens, Joseph Mkasa, André Kagoua et un autre ayant découvert le complot, avertirent secrètement Mouanga, et lui dirent qu'il pouvait compter sur eux, sur tous les chrétiens et sur les hommes qui dépendent d'eux, ce qui lui assurait deux mille soldats bien armés.

Cependant le roi fait appeler Katikiro, son premier ministre, qui était à la tête du complot, et lui déclare qu'il connait tout. Katikiro se met à pleurer demandant grâce et protestant de sa fidélité. Mouanga lui pardonne, ainsi qu'à tous les autres conspirateurs. A partir de ce jour, la haine que le ministre avait déjà vouée aux chrétiens, devient irréconciliable. Il résolut de les perdre tous, en commençant par les plus influents. C'étsit pour lui une question de vie ou de mort ; car le roi avait déclaré qu'il donnerait sa charge à Joseph Mkasa, connu de tous comme chrétien fervent, et qu'il ferait d'André Kagoua, son général en chef. Aussi, il ne négligeait rien pour représenter les chrétiens au roi comme des hommes dangereux, qui lui seraient fidèles tant qu'ils seraient en petit nombre, mais qui, une fois les plus forts, le renverseraient, pour mettre un des leurs à sa place.

Ici, comme partout, il reste toujours quelque chose des calomnies, même les plus absurdes : on pourrait dire, surtout des plus absurdes.

Sans se tourner ouvertement contre les chrétiens, Mouanga commença à concevoir des sentiments de défiance à leur égard, et se débarrassa en pratique du peu qu'il savait d'une religion qui condamne la cruauté, l'injustice et la polygamie, apanages de la royauté dans le Buganda. Il laissa cependant encore à ses sujets la liberté de se faire instrui des vérités de la foi, et se montra, en public comme en pa ticulier, l'ami des missionnaires catholiques, qu'on désigna dans le pays sous le nom de *baganzi ba Kabaka*, les amis d roi. En quelques mois, deux cent quarante-quatre catéchu mènes des plus instruits reçurent le baptême. Sept à hui cents autres fréquentaient nos catéchismes, avec cette ardeu

persévérante que nous n'avons rencontrée que parmi les Baganda.

Les choses en éteient là, quand la nouvelle de la conquête d'une partie de l'Afrique équatoriale par les Allemands, parvint aux oreilles du roi. Dans ce pays des nègres, tous les blancs sont plus ou moins solidaires... Peut-être avec toutes nos bonnes paroles, n'étions-nous que des espions, venus pour préparer les voies aux conquérants ! Tandis que les sages se posaient cette question, arriva la nouvelle de l'apparition d'un blanc, suivi d'une forte escorte, dans le Boussoga, et se dirigeant vers le Bouganda. D'après je ne sais quelle prophétie, les Baganda sont persuadés que c'est par cette route que viendront les conquérants.

Aussi l'alarme fut-elle générale. Le voyageur en question était l'évêque anglican Hannington. Mouanga ne trouva qu'un moyen de conjurer le prétendu péril ; ce fut d'envoyer à l'armée qui faisait en ce moment la guerre dans Boussoga, l'ordre de tuer ce blanc et toute sa suite.

Joseph Mkasa, chrétien, comme je l'ai dit, et conseiller intime du roi, fit son possible pour lui faire comprendre qu'il n'avait rien à craindre de cet étranger ; que, s'il ne voulait pas de lui dans son royaume, il n'avait qu'à lui en refuser l'entrée sans tremper ses mains dans son sang. Le P. Lourdel unit ses plus vives instances à celles de Joseph, et, à la fin, obtint du roi la promesse formelle d'envoyer un exprès, pour donner contre-ordre ; mais, soit que cet exprès n'ait pas été envoyé, ou qu'il soit arrivé trop tard, le malheureux Hannington fut massacré avec ses hommes ; et les démarches réitérées du P. Lourdel et de Joseph, démarches inspirées par la charité la plus pure, servirent de prétexte à nos ennemis, pour tâcher de persuader à Mouanga que tous ceux qui priaient étaient ses mortels ennemis.

Katikiro qui avait voué à Joseph une haine implacable, profita de ces circonstances pour demander sa mort. Le roi appréciait les immenses services que lui rendaient Joseph ; il connaissait sa rare prudence et admirait son dévouement. Aussi, repoussa-t-il d'abord la proposition du ministre. Mais celui-ci revint à la charge. Il représenta Joseph comme un des grands les plus attachés à notre sainte religion, partant

comme un ennemi dont on avait tout à craindre. Mouanga finit par céder.

Joseph était aimé de tout le monde. Sa charge le mettait en rapports continuels avec le roi. Loin d'en profiter, comme ses prédécesseurs, pour nuire aux uns et aux autres, il s'efforçait de leur être utile, et plus d'un a dû à sa réserve ou à une parole bienveillante, dite à propos, de n'avoir pas perdu sa place, sinon la vie. Mkadjonga, lui-même, le plus terrible des bourreaux du roi, l'avait en affection. Aussi voulait-il retarder l'exécution, espérant que Mouanga reviendrait sur la sentence de mort, que lui avait arrachée le ministre. Mais ce dernier, qui craignait aussi que le roi, sa colère une fois passée, ne révoquât un tel ordre, commanda au bourreau de tuer à l'instant le condamné.

Arrivé sur lieu du supplice, Joseph, qui n'avait rien perdu de son calme habituel, se tournant vers le bourreau, lui dit :

" Tu diras de ma part à Mouanga qu'il m'a condamné injustement, mais que je lui pardonne de bon cœur. Tu ajouteras que je lui conseille de se repentir ; car, s'il ne se repent, il aura à *plaider* avec moi, au tribunal de Dieu."

Mkadjonga lui promit de faire la commission, et immédiatement lui trancha la tête. Son corps fut ensuite livré aux flammes.

Les dernières paroles de Joseph furent rapportées au roi. D'abord il affecta d'en rire, mais elles produisirent bientôt sur lui une impression profonde. Pour mettre Joseph dans l'impossibilité de l'attaquer au tribunal de Dieu, il fit, dans sa rage bestiale, tuer un autre Mouganda, et ordonna de mêler avec le plus grand soin, les cendres des deux victimes.

" Comment pourra-t-on le reconnaître maintenant et pourra-t-il plaider devant Dieu, disait-il d'un air triomphant

Avec Joseph, furent tués deux ou trois chrétiens de cour, coupables comme lui de pratiquer la religion de Jés Christ.

En même temps le roi déclarait, qu'il exterminerait tc les chrétiens de son royaume, et qu'il mettrait à mort chasserait les missionnaires.

Durant plusieurs semaines, le P. Lourdel, le P. Giraud et le F. Amans s'attendirent, d'un moment à l'autre, à consommer leur sacrifice et à voir la chrétienté naissante disparaître dans des flots de sang. Mais, pour cette fois, Mouanga se contenta de menacer et d'emprisonner un certain nombre de néophytes. Peu à peu, un calme relatif succéda à ce premier orage, et nos confrères purent continuer d'instruire leurs chrétiens et catéchumènes, dont l'ardeur courageuse, loin de se ralentir à la vue du supplice de Joseph, n'avait fait que s'accroître par un admirable effet de la grâce, que leur obtenait sans doute le sang des martyrs. De leur côté, les ennemis du nom chrétien ne négligeaient aucune occasion pour exciter le roi contre eux. Depuis qu'il avait fait tuer Joseph, il écoutait avec plaisir les calomnies les plus ridicules ; il avait l'air de les croire et affectait une grande aversion pour la religion et ceux qui la pratiquent.

" J'en finirai avec eux, disait-il à ses intimes ; je les ferai massacrer tous. Ces chrétiens obtiennent de Dieu tout ce qu'ils veulent. Autrefois, ils me regardaient comme leur ami ; ils priaient pour moi, et Dieu écartaient de moi les périls. Maintenant, ils vont le conjurer de me renverser.... Il faut à tout prix que je me débarrasse de ces *batemo* ! (scélérats)."

Nos confrères, mis au courant de ce qui se disait à la cour par ceux de nos néophytes qui se trouvaient encore tous les jours près du roi, s'attendaient à un nouvel orage. Il ne fallait plus qu'une étincelle pour rallumer l'incendie. Voici d'où elle partit.

Clara Nalmasi, fille du roi Mtéça, convertie depuis quelques mois à notre sainte religion, avait été préposée à la garde du tombeau d'un des anciens rois du Bouganda. Elle ne put supporter les odieuses surperstitions et les sortilèges qui s'y faisaient, et commença par brûler les amulettes qui s'y trouvaient en très grand nombre, et par chasser les sorciers qui prétendaient être possédés des *mizimu* (âmes des morts) ou des *loubari* (divinités.) Après ces premiers actes, qui avaient déjà scandalisé les païens, elle en fit un autre le 22 mai, qui fit crier au sacrilége. Elle mit en pièces et jeta dans un trou, une amulette immonde et honteuse conservée

par les princes et princesses avec respect et, après leur mort, objet d'un culte ridicule et souvent barbare. On croit que l'âme du défunt y réside, et il n'est pas rare qu'elle demande des sacrifices humains qui ne lui sont jamais refusés. Pour prévenir le mal, qui pourrait se faire avant sa mort, à l'occasion de cette amulette conservée pour elle à sa naissance comme pour les autres princes et princesses, Clara ne trouva rien de plus simple que de la traiter comme je viens de le dire. Je dois ajouter qu'elle ne consulta pas les missionnaires, et que toute la faute, si faute il y a, au point de vue de la prudence, lui appartient, aussi bien que le mérite de son courage.

La nouvelle de cette profanation jusque là inouïe, ne tarda pas à se répandre, et, comme on le pense bien, elle fut attribuée à la religion de Nalmasi, et à ceux qui lui avaient enseigné cette religion, c'est-à-dire, aux Missionnaires et à Joseph Radou, son mari, un de nos néophytes.

D'après ces clameurs, les génies irrités se vengeraient par quelque calamité publique, et on parla d'essayer de les apaiser en brûlant Nalmasi et son époux et en massacrant tous les chrétiens.

Quelques jours après, Mouanga se promenant le soir dans sa capitale, surprit un jeune chrétien, de ses pages, Denys Sébuggouac, instruisant un autre page.

" —Que fais-tu là, lui demanda-t-il ? "

" —J'enseigne le catéchisme, répond Denys."

Déjà exaspéré par le *crime* de Nalmasi, Mouanga entre en fureur.

" Attends, lui dit-il, je vais te guérir de ton insolence, " et en même temps, il le perce de son épée.

Le pauvre enfant s'affaisse et tombe mort baigné dans son sang.

L'immolation de cette innocente victime fut le signal la persécution. Le roi fit appeler Katikiro en plein nuit, et lui déclara qu'il voulait un massacre général d *tous ceux qui priaient*, c'est le beau titre sous lequel ces bar bares nous désignent. Les portes de la résidence royal furent donc fermées à l'instant, et ordre fut donné aux po tiers de ne laisser sortir personne. Un de nos chrétiens, i

formé de ce qui venait de se passer et de ce qui se préparait, courut prévenir les Missionnaires au milieu de la nuit. Le P. Lourdel résolut d'aller, dès la pointe du jour, trouver Mouanga et lui demander grâce pour ses néophytes. Voici ce qu'il écrit sur cette visite à la cour dans son journal quotidien, à la date du 26 mai.

" Malgré la pluie qui tombe et transforme les chemins en bourbiers, je me dirige vers Mougnougnou, résidence actuelle de Mouanga, située à trois heures de marche de Sainte-Marie de Roubaga, notre résidence. En route, je rencontre quelques néophytes, qui m'annoncent l'arrestation d'Honorat, successeur de Joseph Mkasa.

" Bientôt j'aperçois des bandes d'hommes armés de fusils, de lances et de bouchers, qui arrivent au pas de course. On m'apprend que tous ces pillards viennent d'être lancés sur les principaux centres chrétiens, pour les ravager et enchaîner les chefs. J'arriverai trop tard maintenant, me disais-je, pour conjurer l'orage. Je poursuis cependant mon chemin, le cœur plein de tristesse. Que va-t il advenir de moi-même ? Je ne puis le prévoir, et je me recommande à Dieu, lui faisant le sacrifice entier de ma vie.

Me voici à la résidence royale. Tout est calme, mais c'est un calme de mort ! Les quelques personnes que je rencontre me regarde avec étonnement et semblent dire :

"—Oser venir se présenter devant *Kabaka* (le roi) en pareil jour, quelle audace ! "

" M'efforçant de cacher mon émotion, je gravis, d'un pas assuré, la pente qui conduit à la hutte d'attente pour les audiences royales, où se tient le ministre, que je salue comme d'habitude, et me dirige vers les cours intérieures, dans lesquelles, à ma grande surprise, on me laisse pénétré sans la moindre difficulté. Mon étonnement est à son comble, quand je vois nos chrétiens de la cour, libres, aller tranquillement de côté et d'autre, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Tout ce qu'on m'a raconté est-il donc une fable ou suis-je le jouet d'un rêve ? Hélas ! non. Le Bon Dieu a seulement voulu me réserver la triste consolation de voir, de mes propres yeux, enchaîner mes chers enfants et de leur dire, du regard, un suprême adieu, au moment où ils

vont livrer leur dernier combat sur cette terre d'exil. Bientôt, en effet, je vois chaque chef de groupe d'employés réunir ceux de ses gens qui sont chrétiens près de la porte de la cour, dans laquelle se trouve la case royale. Plusieurs sont pleins de joie, quelques-uns ont l'air un peu intimidés, tandis que d'autres répondent fièrement à leurs amis païens, qui leur disent :

" — Vous auriez dû vous sauver !

" — Me sauver, et pourquoi ? "

" Charles Louanga, chef du groupe des pages, dans lequel nous comptions le plus de néophytes, est appelé le premier avec ses compagnons. Ils sont accueillis par les huées que domine la voix tonnante du roi. Il leur fait les reproches les plus amers sur leur religion, puis leur dit :

" — Que ceux qui prient se rangent de ce côté. "

" Aussitôt Charles Louanga et Kizito, jeune catéchumène d'une fermeté de caractère tout à fait rare à son âge, se dirigent vers l'endroit désigné. Tous ceux de la troupe qui sont chrétiens, suivent leur exemple. Circonstance touchante, Charles et Kizito étaient convenus, pour s'encourager mutuellement et ne pas faiblir au moment décisif, de se tenir par la main.

A un signe du roi, les bourreaux se jettent sur ces courageux confesseurs de la foi, les enlacent dans leurs grosses cordes, et les traînent brutalement en dehors de la cour. En même temps, j'entends les *yanzé* (remerciments) de leurs campagnons encore païens. L'héroïque troupe s'arrête à quelques pas de moi. On a lié ensemble les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans. Les enfants forment un autre faisceau. Ils sont tellement serrés qu'ils ne peuvent marcher qu'à grand peine, à petits pas, et en se heurtant les uns contre les autres. Je vois le petit Kizito rire d'une position si bizarre, le visage aussi serein que s'il eût joué avec ses camrades. Kizito est fils d'un des plus grands seigneurs c royaume. Plusieurs de ses frères ont, depuis longtemp embrassé le christianisme, et se font remarquer par leur cou rage et par leur ferveur. Kizito est digne de ses aînés. De puis longtemps il m'importunait pour recevoir le baptême me disant que Mouanga ne tarderait pas à le tuer. Il lui e

arrivé de passer la nuit dans notre case, déclarant qu'il ne partirait pas avant que je ne lui eusse assigné le jour où il lui serait donné de devenir enfant de Dieu. Je me rappelle avoir été obligé, une fois, pour me débarrasser de ses importunités, de le prendre entre mes bras et de le faire passer par la fenêtre. Enfin, le voyant si ardent, si bien disposé, je lui avais promis, dernièrement, de le baptiser dans un mois. Mais le Bon Dieu avait décidé que cette âme d'élite serait régénérée dans son propre sang.

Le groupe des pages de Charles Louanga, sorti, on introduit devant le roi, le groupe des pages désignés sous le nom de *bagalagala*. Nous ne comptons parmi eux qu'un petit nombre de néophytes et de catéchumènes. Ils se montrent fermes comme les premiers, et comme eux sont enchaînés par les bourreaux. Les bagalagala païens font retentir l'air de leurs *yanzé*, remerciant Sa Majesté de vouloir bien leur pardonner le crime de prier, qu'ils n'ont jamais commis, il est vrai ; mais ici on est si souvent condamné à tort, qu'on regarde comme une grande faveur, quand on a été soupçonné d'une faute, de s'en tirer sans y perdre, sinon la vie, du moins les oreilles ou les yeux.

En passant devant moi, nos chrétiens me cherchent et me saluent du regard, tandis que je prie Celui qui est la force des martyrs, de répandre dans le cœur de ces jeunes athlètes, les grâces de choix, nécessaires pour persévérer dans la confession de la foi, au milieu des tourments.

Cependant l'émotion me domine, et sentant mes forces défaillir, je m'appuie contre une palissade de roseaux, priant la Mère des douleurs, qui eut la force de se tenir debout, au pied de la croix, de me venir en aide. Comme elle, je suis impuissant à réprimer la rage des bourreaux, que je vois entraîner brutalement leurs victimes. Il ne m'est pas même permis d'adresser à ces chers enfants une dernière exhortation, et je dois me contenter de considérer leurs visages sur lesquels se peignent à la fois, une douce résignation, une sainte joie et un mâle courage ; et, malgré la tristesse qui déborde de mon cœur, je rends gloire à Dieu et le remercie de l'honneur qu'il fait à la Mission du Bouganda, en daignant faire de ses enfants, les premiers témoins de la foi parmi les nègres.

Après les employés de la cour, un jeune soldat, Jacques Bouzabaliao, est mandé devant le roi. Ce néophyte est remarquable par sa naïve simplicité, et par son zèle à instruire les enfants de la capitale. Mouanga qui le connait, l'a menacé de mort, s'il ne cessait pas de parler de religion ; mais ces menaces ne l'ont pas intimidé, et il a continué avec la même ardeur son apostolat. Le roi lui reproche aussi d'avoir essayé de l'instruire et de le convertir lui-même : autant de crimes qui doivent en faire une de ses premières victimes.

A peine le roi l'a-t-il fait appeler, qu'il se dirige en courant vers la hutte royale, sachant bien ce qui l'y attend.

" — C'est toi, lui dit Kabaka, qui est le chef des chrétiens de Kigoa ?

" — Je suis chrétien, il est vrai, répond Jacques ; mais le titre de chef que tu me donnes ne m'appartient pas. "

" — Ce jeune homme, reprend le roi, veut faire le grand : à le voir on le prendrait pour le *Mkouinda* (grand seigneur du pays.) "

" — Merci beaucoup, répond en plaisantant Bouzabaliao, de la grande seigneurie que tu me donnes ! "

" — C'est celui-là, ajoute le roi, qui a voulu autrefois me faire embrasser la religion ! Bourreaux, enlevez-le, et tuez-le bien vite ; c'est par lui que je veux commencer. "

" — *Oueraba !* (adieu,) dit alors le jeune chrétien au roi, sans s'émouvoir ; je m'en vais là-haut, au paradis, prier Dieu pour toi. "

Un éclat de rire accueille ces paroles, incompréhensibles pour de pauvres païens.

" — Il faut, disent-ils, que ces chrétiens aient perdu la raison pour parler ainsi. "

Jacques passa devant moi, la corde au cou, conduit par le bourreau qui va lui trancher la tête. Je lève la main pour donner une dernière absolution. Il me répond en élevan ses mains, chargées de cordes, pour me montrer le ciel e m'y donner rendez-vous. Il est souriant, comme s'il allai une fête, et semble me dire :

" — Père, pourquoi t'attrister ? C'est peu de chose qu cela, en comparaison des biens éternels que tu nous as appr à connaître. "

***

" J'attends ensuite, durant plusieurs longues heures, la faveur de voir le roi. Elle ne m'est pas accordée. Craignant que Mouanga, dans un accès de colère, ne fasse piller notre maison, et massacrer nos orphelins, je prends le chemin de Sainte-Marie de Roubaga. Dans l'espoir d'avoir quelques renseignements touchant les desseins de Sa Majesté, j'accompagne le Ministre, qui lui aussi, quitte la cour pour rentrer dans sa demeure. Katikiro se montre d'une politesse exagérée, sans me faire la moindre révélation. Mais en me quittant, il me laisse, en guise d'adieu, une raillerie odieuse :

" — Les hommes de Dieu savent tout, me dit-il, mais ils " n'avaient pas prévu le coup d'aujourd'hui ! "

" Je ne lui réponds pas, et m'éloigne tristement, faisant les plus tristes conjectures sur l'avenir de notre chrétienté naissante et ne voyant d'espérance que dans le secours de Dieu. Le soleil est de feu. Une soif brûlante me dévore, allumée par les tristes scènes dont je viens d'être témoin. On dit que la soif est une des plus grandes souffrances des suppliciés, et que l'une de leurs dernières paroles est presque toujours : " J'ai soif. " C'est la parole du Seigneur en croix. Les bourreaux, si impitoyables du Bouganda, se montrent généralement sensibles à cette prière de leurs victimes, et leur offrent de l'eau ou du vin de bananes. Actuellement personne, sur la route, n'oserait m'en donner par la crainte de se compromettre. Je passe devant la case d'un de nos néophytes, l'armurier Mathieu Kisoulé. Dans cette case, rendez-vous habituel de nos chrétiens, j'aimais à me reposer quelques instants, en revenant de la cour. On se faisait un plaisir de m'y offrir quelques rafraîchissements. Aujourd'hui elle est déserte et silencieuse comme la mort ! A quelques pas de là, ayant rencontré une petite source, je me penche pour boire, quand j'entends une voix connue qui me dit :

" — Le cadavre d'une des victimes de la nuit, a été traîné " dans cette eau. "

Je me relève plein d'horreur.

" En route, je rencontre le vieux portier Lousaka, honnête païen, notre ami, père de trois de nos néophytes. Lui, si gai, habituellement, m'aborde les yeux pleins de larmes :

" Mes trois fils sont enchaînés, me dit-il, quelle cruauté ! Quel mal ont-ils donc fait ? Ils n'ont ni volé, ni insulté le roi. On leur reproche de prier, mais est-ce un crime ? "

" Le pauvre vieillard me serre les mains, et me témoigne sa douleur d'une manière si affectueuse, que j'en suis profondément touché ; d'autant plus que sur mon chemin, j'ai essuyé plus d'un regard hostile et menaçant, de la part des parents des victimes, qui voient en moi la cause de leur malheur.

" En m'apercevant, une femme s'est écriée :

" — Oh ! que ne suis-je homme ! Je percerais de ma lance " ce blanc qui a instruit nos fils et les a fait ainsi périr. "

" Pauvres gens ! s'ils pouvaient comprendre combien nous les aimons ! S'ils savaient tout le bien que nous leur voulons ; les sacrifices que nous avons fait pour nous arracher à notre famille et à notre patrie, et venir jusqu'à eux !...Mais il est écrit que le disciple ne doit pas être mieux traité que le Maître, et que comme notre divin Sauveur, nous devons être un objet de méfiance et de haine, de la part de ceux-mêmes pour qui nous sommes prêts à donner notre vie : " *odio eritis omnibus propter nomen meum.* "

Je croise plusieurs bandes de pillards, chargés des dépouilles de nos chrétiens, dont ils viennent de saccager les villages, et arrive épuisé de fatigue à Sainte-Marie.

Dans la nuit, nombre de néophytes viennent chercher, auprès de nous, quelque consolation, et nous donnent les détails qu'ils ont pu récueillir sur le pillage des centres chrétiens. Ils nous apprennent que quelques néophytes et catéchumènes de la cour sont encore libres. Le roi, ayant besoin de leurs services, les épargnera, tant qu'il n'aura personne pour les remplacer.

Cependant le P. Lourdel parvint à voir Mouanga, et précisément pour lui parler de mon arrivée au bord du Lac. V ci ce qu'il dit de cette entrevue, dans son journal :

" Je m'approche du roi, et lui représente, les larmes a yeux, le tort qu'il se fait à lui-même, en immolant ses m leurs serviteurs ; mais tout ce que je lui dis, paraît ne l faire aucune impression ; il en rit.

" — Je ne veux plus que mes sujets prient, me dit-il,

" suis Kabaka (roi) ; ce n'est pas donné à tout le monde ; je " suis maître chez moi, et prétends que personne ne me ré- " siste. "

" Sans me rebuter, j'intercède encore pour nos chrétiens, m'efforçant de faire comprendre à Mouanga, que tout ce qu'on dit contre eux n'est que pure calomnie :

" — Tous ne mourront pas, me dit-il enfin, avec un grand " éclat de rire, j'en épargnerai quelques-uns. "

" Je n'en puis obtenir davantage, et me retire après lui avoir demandé des porteurs, pour transporter les bagages de nos confrères, de *Mtongo* à Sainte-Marie de Rubaga. "

***

Le P. Lourdel avait à peine quitté la résidence royale, qu'on arrêtait le plus influent de nos néophytes, André Kagoua, seigneur des *Bagoa*.

André avait montré pour Mouanga, un dévouement à toute épreuve. Il était un des trois qui découvrirent la conspiration, tramée contre lui par le ministre et autres grands du royaume. Intelligent et intrépide, affable, prêt à rendre service à tout le monde, il avait su se concilier l'estime et l'affection de tous les gens de bien. Le roi lui-même l'appelait son *mouganzi* (ami), et voulait, comme je l'ai dit plus haut, en faire le général en chef de son armée. Actuellement, il commandait à plusieurs centaines de soldats. Mouanga ne le laissait guère s'éloigner de la capitale, sachant bien qu'il se ferait tuer pour le défendre en cas d'insurrection. Dans ses chasses, dans ses promenades sur le Nyanza, André était toujours à ses côtés. La mort de Joseph, son ami intime, tout en l'attristant profondément, ne lui avait arraché aucune plainte. Il s'était contenté de pleurer en silence, servant, pour obéir à Dieu, son maître avec la même fidélité, quoique persuadé que bientôt il partagerait le sort de son ami, car comme Joseph, il était chrétien. Son zèle était connu de tout le monde. On savait qu'il avait converti sa femme, et groupé autour de lui plus de cent cinquante néophytes ou catéchumènes, qui l'aimaient comme leur père. On lui reprochait même le crime d'avoir converti deux en-

fants du ministre ; crime énorme, qui, en achevant d'irriter Katikiro contre le coupable, lui avait fait prendre la résolution de ne rien négliger pour le perdre. Aussi, dès qu'il vit le roi résolu à massacrer les chrétiens, s'empressa-t-il de dénoncer André comme le plus dangereux de tous. Mouanga hésita d'abord à sacrifier celui qu'il regardait comme le plus fidèle de ses amis ; mais le ministre le lui dépeignit sous des couleurs si noires, qu'il finit, de guerre lasse, par lui permettre, un jour, d'en faire ce qu'il voudrait. Katikiro, craignant que Kabaka ne revint sur la sentence qu'il venait de lui arracher, fit appeler en toute hâte Mkadjonga, le plus terrible et le plus expéditif des bourreaux.

André est donc garotté, et conduit au tribunal du Ministre. Celui-ci, affectant ne pas le connaître, lui dit :

" C'est toi qui es le seigneur de *Bagoa* ?

André lui répond avec calme :

" — Tu ne me reconnais donc pas ?... Tu m'as vu cependant bien des fois, et en *particulier*, quand je suis venu, avec mes gens, te remercier, lors de ma promotion au grade de *Mgoa*.

Le ministre reprend :

" —Tu as instruit mes enfants de la religion.

" — Oui répondit André, je les ai instruits.

Le ministre ajoute :

" Mkasa (Joseph victime de la première persécution) t'a donné, avant de mourir, un fusil pour tuer le roi.

" — Si j'avais eu de mauvais desseins, répond André, ce fusil m'était-il nécessaire pour les accomplir ? Les nombreux fusils, que je tiens de Mouanga lui-même, ne sont-ils pas aussi bons que celui que j'ai reçu de Mkasa ? Toi-même, tu as reçu beaucoup de fusils de Mtéça ; te les a-t-il donnés pour tuer son successeur ?

" — Qu'on l'emmène et qu'on le tue, " conclut Katiki

Et s'adressant à Mkadjonga :

" Tue-le à l'instant, lui dit-il, je ne mangerai pas, que ne m'aies apporté sa main coupée, comme preuve de mort. "

Généralement, les bourreaux gardent les condamnés p sieurs jours et les soumettent à d'horribles tortures, le

promettant de les adoucir, s'ils leurs donnent esclaves, bœufs, chèvres, cauris, etc., etc. Ce n'est que lorsqu'ils n'espèrent plus rien obtenir de ces malheureux ou de leurs amis, qu'ils leur donnent le coup de grâce. Les condamnés sont ainsi une bonne fortune pour les bourreaux : aussi remercient-ils chaleureusement le roi, toutes les fois qu'il leur en livre quelqu'un, surtout s'il est riche. Mkadjonga, qui tremble devant le Ministre, comme probablement le ministre tremblera quelque jour devant lui, se garda bien de réserver André, quoiqu'il eût pu se promettre d'en obtenir beaucoup de choses, car il était riche et avait de nombreux amis.

André, de son côté, craignant que Mkadjonga, qui lui témoignait quelque compassion, ne retardât l'heureux moment de son triomphe, lui dit :

« — Hâte-toi d'accomplir les ordres que tu viens de recevoir. Quand le maître te dit qu'il a faim, et t'ordonne de lui tuer une chèvre grasse, tu te presses, afin de pouvoir lui servir à manger au plus tôt. Tue-moi donc vite, pour t'épargner les reproches du ministre. Tu lui porteras ma main, puisqu'il ne peut manger avant de l'avoir vue. »

Les bourreaux conduisirent André dans une cour, à quelques pas de la hutte de Katikiro, et lui tranchèrent la tête, puis lui coupèrent la main qu'ils allèrent, en toute hâte, présenter au ministre. Nous n'avons pu encore savoir où avait été jeté son corps.

C'est en ce moment que nous débarquions dans l'Ouganda. En apprenant notre arrivée par le P. Lourdel, instruit lui-même par un de nos marins de l'Ouganda, Mouanga et Katikiro crurent prudent de nous empêcher de communiquer avec nos confrères : cinq blancs dans une maison, c'est presque une armée, capable de conquérir le Bouganda tout entier. Dans leur sagesse donc, ils décidèrent de nous assigner pour demeure quelques misérables huttes, situées à deux heures de marche de Sainte-Marie de Roubaga, où nous serions gardés comme des prisonniers.

Heureusement, le P. Lourdel, prévenu secrètement par des chrétiens de la cour, vint au devant de nous, et nous fit connaître la triste situation qu'on voulait nous faire. Il fut décidé que le P. Denoit et moi, prendrions à l'instant le che-

min de Sainte-Marie, le P. Lourdel restant pour garder et faire transporter nos bagages. Une pluie battante, que nous eûmes à essuyer durant toute la route, éloigna de nous les indiscrets. De temps en temps cependant, quelques néophytes, avertis de notre passage, sortaient des retraites où ils se tenaient cachés, ponr venir nous saluer affectueusement. Ce n'est pas sans une vive émotion que je bénis ces chers enfants qui, depuis leur conversion, nous ont donné tant de preuves de la plus filiale affection et de l'attachement le plus inviolable à la foi que nous leur avons prêchée et qui, demain peut-être, la scelleront de leur sang.

Nous arrivons à Sainte-Marie de Roubaga, après trois heures d'une marche des plus fatigantes, sous la pluie et sur un terrain boueux et glissant ; mais nous sommes heureux d'avoir déjoué les projets de Kabaka (Mouanga) et de Katikiro qui nons croient sur les bords du Nyanza, tandis que nous sommes près de nos chers confrères.

Le lendemain, l'infatigable P. Lourdel se rendit chez Sa Majesté, pour lui annoncer notre arrivée à la Mission. Mouanga parut étonné, mais accepta le fait accompli.

Quelques jours après, nous allâmes, les PP. Lourdel, Denoit et moi, lui rendre visite, et lui payer, sous forme de cadeau, le prix de notre voyage sur le lac. J'avoue que j'eus besoin de prendre mon cœur à deux mains pour faire cette visite et ce cadeau ; mais m'en abstenir était ruiner complètement la mission. Mouanga, en me voyant, parut un peu embarrassé, mais il retrouva bientôt son aplomb. Pauvre roi ! qu'il est différent du jeune prince, qui vint, avec émotion, me voir quand je m'éloignai du Bouganda, il y a trois ans ! Il était naïf, affable, plein de confiance en nous. Maintenant sa figure est contractée, son regard indécis, son sourire faux, grimaçant, ses discours manquent de suite. Autrefois, sans pratiquer encore la religion, il l'estimait, il était heureux de voir ses esclaves l'embrasser ; aujourd'hui, il l regarde comme une ennemie et la persécute. Tant qu'il s'inspira de ses maximes et qu'il eut pour conseillers, des chrétiens pieux et éclairés, son gouvernement fut sage ; mais depuis qu'il n'écoute plus que ses passions et les insinuations perfides des sorciers et des païens hypocrites et ambitieux, il ressemble à un pilote sans boussole, et toutes les

décisions qu'il prend sont contraires à ses propos intérêts. Puisse-t-il enfin ouvrir les yeux !

Sans lui adresser des reproches amers, qui n'auraient fait que l'irriter et aggraver la situation, nous lui fîmes remarquer que la ligne de conduite qu'il venait d'embrasser lui enlevait ses meilleurs sujets, et qu'elle éloignerait les étrangers de son royaume. Nous ajoutâmes que, dans de telles conditions, nous ne pouvions rester en grand nombre et je le priai, conformément aux instructions que j'avais reçues de nos supérieurs, de me donner des barques pour reprendre le chemin du Sud. Cette demande parut l'étonner beaucoup ; il déclara qu'il ne pouvait consentir à me laisser partir si vite ; mais il se garda bien de nous faire espérer la fin de la persécution. Nous insistâmes avec force, allant jusqu'à la menace, faisant valoir tous les sentiments, tous les motifs. Peine inutile. Il finit par me *permettre* de partir, et chargea Adolphe Nantinda, présent à l'audience, d'aller réunir les pirogues.

Connaissant la lenteur avec laquelle se font ici les choses, j'étais sûr d'avoir plus que le temps nécessaire pour faire la visite de la station, et confirmer les néophytes qui pourraient parvenir jusqu'à nous, car, tant que durera la persécution, il ne nous sera pas permis de parcourir les villages ; nos néophytes eux-mêmes ne pourront guère venir à la mission, en plein jour, et, comme dans la primitive Église, nous devrons les réuuir à la faveur des ténèbres...

***

Durant le mois que je suis demeuré à Sainte-Marie-de-Roubaga, il ne s'est pas passé de nuit où je n'aie reçu la visite de plusieurs d'entre eux, et j'ai pu donner la confirmation à q atre-vingt-dix-sept des mieux préparés. Il m'est arrivé de n › lever quatre et cinq fois dans la même nuit, pour rece-v ir quelqu'un de ces chers visiteurs. Je ne saurais dire c mbien j'ai été touché, en voyant les merveilleux effets que l grâce a produits dans ces âmes, hier encore plongées dans erreurs du paganisme.

Nos chrétiens s'attendent, d'un moment à l'autre, à être

livrés aux bourreaux ; mais ils ne s'en inquiètent pas, et envisagent les supplices et la mort avec ce courage calme que peuvent seules donner la grâce de Notre-Seigneur et une foi inébranlable :

" — Les bourreaux, nous disaient-ils souvent, peuvent bien tuer le corps, mais ils ne sauraient tuer l'âme ; ils nous feront souffrir, il est vrai, mais à ces souffrances d'un moment, succèdera un bonheur sans fin. "

Plusieurs nous ont demandé, si se cacher n'était pas une sorte d'apostasie, et s'il ne serait pas mieux d'aller se déclarer chrétiens devant les persécuteurs. Les saintes dispositions de ces âmes généreuses nous consolaient et nous faisaient trouver courtes, les heures que nous passions à les instruire et à les exhorter. Cedendant la nature finissait par réclamer impérieusement ses droits, et, pressés par le sommeil, nous essayions de prendre congé de nos visiteurs.

" — Restez encore, nous disait alors l'un d'eux, demain je dois être conduit chez le roi, et probablement de là à la mort...Je ne vous verrai plus en ce monde. "

" — Ce n'est qu'avec peine, disait un autre, et en faisant un cadeau à mon geôlier, que j'ai été délivré des entraves qui serraient mes pieds, et autorisé à aller dire adieu à mes amis ; c'est donc pour la dernière fois que je m'entretiens avec vous. "

Impossible d'être insensible à de telles prières. Nous prolongions donc nos entretiens qui avaient le plus souvent pour objet, la vanité des plaisirs de ce monde, la brièveté de la vie la plus longue, les joies du ciel et le bonheur de le gagner d'un seul coup en mourant pour Dieu.

Quelques fois nous nous faisions raconter les supplices des néophytes qui avaient consommé leur sacrifice, ou les souffrances de ceux qui étaient encore dans les fers. Nos conversations, loin d'être tristes, étaient animées d'une douce gaîté, et la vue du visage épanoui de ces confesseurs de la foi, les aimables saillies dont ils égayèrent leurs récits, ne faisaient oublier, un instant, la rude épreuve que traversait notre Église naissante.

Ceux dont la vie était plus en péril attendaient jusqu'après minuit, afin de pouvoir communier ; et, fortifiés par le pain

descendu du ciel, ils s'en allaient courageusement affronter les combats du lendemain.

En plein jour, nous ne recevions que quelques rares visiteurs, que nous cachions dans les compartiments les plus retirés de notre case, la prudence nous faisant une loi d'ordonner à nos néophytes de se tenir cachés dans leurs campagnes, tant que durerait l'orage.

Mathieu Kisoulé, grand armurier du roi, pouvait cependant venir chez nous sans trop s'exposer. Seul ouvrier habile dans son art, il est nécessaire à Mouanga. Les espions de Sa Majesté le savent, et ne songent pas à mettre la main sur lui. Aussi il va et vient librement, et ne laisse passer aucun dimanche, sans aller prier dans la chapelle de la Mission. Le roi n'ignore pas son attachement à notre sainte religion, et, pour l'intimider, il lui dit souvent : " Je sais que tu pries ; je te ferai tuer, ou, pour le moins, je te ferai couper les oreilles. " Un jour qu'il avait reçu une menace de ce genre, il nous dit en riant :

" *Vois ces oreilles, elles ne sont plus à moi, Kabaka va m'en débarrasser un de ces jours.* "

Kisoulé possède plusieurs propriétés. Son art lui procure quantité de cotonnades, de cauris, nombre de bœufs et de chèvres. Il profite de son aisance pour exercer la charité, surtout à l'égard des chrétiens. Les catéchumènes qui demeurent trop loin de la Mission, logent chez lui, pour pouvoir plus facilement suivre nos catéchismes. Il reçoit tous les chrétiens malades, et les soigne comme ses enfants. Ceux de nos néophytes qui sont repoussés par leurs parents encore païens, trouvent chez lui un asile assuré. Il lui est arrivé d'avoir ainsi à sa charge, plus de cent personnes. Sa grande charité ne s'arrête pas là : il fournit des vivres aux chrétiens qui sont dans les fers ; arrache celui-ci aux tortu-ɔs, en faisant un cadeau aux bourreaux ; rachète la femme ɔ celui-là, etc., etc.

Voyant tous les jours beaucoup de monde, il est au cou-ınt de ce qui se dit et se fait, et nous donne, dans ces jours ıauvais, les plus utiles renseignements. C'est par lui que ɔus avons connu les souffrances de plusieurs des victimes ı la persécution.

Le nombre de ces victimes, au dire des Baganda, dépasse cent. Cependant nous n'avons pu, jusqu'ici, connaître d'une manière positive qu'une quarantaine de noms, qui sont comme le commencement de notre martyrologe.

***

Voici, pour terminer cette lettre déjà bien longue, quelques-uns des détails que nous avons appris, sur les derniers moments de plusieurs de ces confesseurs de la foi :

Charles Louanga, chef des pages chrétiens, dont il a été parlé plus haut, fut séparé de ses compagnons. Peut-être espérait-on les faire ainsi plus facilement renoncer à la foi.

Le bourreau *Senkolé*, pour faire preuve de zèle, pria le roi de lui livrer Charles, promettant de le torturer comme il le méritait. Il le brûla donc lentement, en commençant par les pieds.

En attisant le feu, il lui disait :

" — Allons ! que Dieu vienne et te retire du brasier ! "

Le martyr (quand nous nous servons de ce mot ou de mots analogues, nous les entendons dans leur sens le plus large, ne voulant nullement prévenir le jugement du Saint-Siège), le martyr lui répondit avec calme :

" — Pauvre insensé ! Tu ne sais pas ce que tu dis. En ce moment, c'est comme de l'eau que tu verses sur mon corps : mais, pour toi, le Dieu que tu insultes te plongera, un jour, dans le véritable feu. "

Après quoi, se recueillant en lui-même, il supporta son long supplice sans proférer aucune plainte.

Les trois plus jeunes des pages : Siméon Sébouta, Denys Kamiouka et Ouélaba, simple catéchumène, excitèrent la compassion du chef des bourreaux. Le vieux Mkadjonga qui, dans sa longue carrière d'exécuteur des hautes œuvı n'avait jamais à exercer ses cruautés sur des enfants d' âge si tendre, résolut de les sauver. Il leur dit donc :

" — Déclarez simplement que vous ne prierez plus et ı baka vous accordera votre grâce. "

Les enfants répondirent :

" — Nous ne cesserons dé prier tant que nous vivron

Mkadjonga n'insista pas, espérant que la vue du supplice de leurs camarades obtiendrait ce que ses paroles ne pouvaient obtenir. On les conduisit donc avec les autres, sur la colline de Mamougongo, qui s'élève en face de Sainte-Marie de Roubaga Ils étaient ce jour-là au nombre de trente-quatre.

Une grande quantité de roseaux avait été réunie au sommet de la colline. Les bourreaux en firent de gros fagots, dans chacun desquels ils renfermèrent et lièrent une des victimes.

Il n'en faisaient pas pour Siméon Sébouta. Se croyant mis au rebut, il s'écria :

" — Où est donc mon fagot à moi ? Tous en ont un ; moi aussi, je veux le mien."

On fit semblant de se rendre à ses réclamations et on le lia comme les autres ; mais on le mit à part, ainsi que Denys et Ouélaba.

Les fagots terminés, on les plaça horizontalement, les uns à côté des autres, les pieds des victimes tournés dans le même sens. Parmi ces victimes se trouvait le fils même de Mkadjonga, le catéchumène Mbaga. Le malheureux père avait essayé de tous les moyens de lui arracher un mot qui ressemblât à une apostasie, mais en vain. En vain aussi, avait-il espéré que la vue des préparatifs du supplice changerait ses dispositions : l'enfant s'était laissé lier dans le fagot, sans mot dire. Au dernier moment, le père tente un suprême effort :

" — Mon fils, lui dit-il, consens simplement à ce que je te cache chez moi ; personne n'y passe, et on ne pourra t'y découvrir. "

" — Père, répond l'enfant, je ne veux pas être caché. Tu n'es que l'esclave du roi. Il t'a ordonné de me tuer. Si tu ne me tues, tu t'attireras des désagréments ; je veux te les épargner. Je connais la cause de ma mort. C'est la religion. Père, tue-moi ! "

Alors Mkadjonga, pour épargner à son fils les horreurs du supplice du feu, ordonna à un de ses hommes de le délier et de lui asséner un fort coup de bâton à la nuque : C'est ainsi qu'on exécute les *amis*. Il tomba mort, et le corps fut

enfermé dans les roseaux et remis en place. Après cette première exécution, le feu fut mis aux fagots, du côté des pieds des victimes, afin de les faire souffrir le plus longtemps possible, et dans l'espoir que plusieurs renonceraient à la religion, aux premières atteintes de la flamme. Vain espoir! Les martyrs ouvrent la bouche, c'est vrai, mais c'est pour réciter ensemble les prières que nous leur avons apprises ! ! !

Cependant les bourreaux leur crient : " Sachez que ce n'est point nous qui vous tuons : c'est Nendé qui vous tue ! c'est Mkasa qui vous tue ! c'est Kibouka : ce sont nos *loubari* (dieux) qui vous tuent, eux que vous appeliez avec mépris *masitani* (démons.) "

Plusieurs voix, sortant du milieu des flammes, répondent :

" — Si se sont les démons qui nous tuent, vous êtes donc leurs ministres ! "

Une demi-heure après, les roseaux étaient consumés, et l'on n'apercevait plus qu'une rangée de cadavres, à moitié brûlés et couverts de cendres.

Le petit Siméon et ses deux compagnons contemplaient ces restes fumants, et attendaient avec impatience que leur tour arrivât :

" — Ne vous tourmentez pas, leur disaient les bourreaux, nous vous réservons pour terminer la fête, si toutefois vous persistez dans votre entêtement ; car nous vous épargnerons, si vous renoncez à la religion. "

Les jeunes pages se montrèrent inébranlables. Le vieux Mkadjonga, qui, pour la première fois de sa vie, voyait des enfants mépriser la mort, n'en pouvait croire ses yeux. Il décida de les délier et de les faire reconduire en prison. Désolés de voir s'évanouir leurs plus douces espérances; les glorieux enfants dirent aux bourreaux :

" — Pourquoi ne pas nous tuer ? Nous sommes chrét aussi bien que ceux que vous venez de brûler; nous n'av pas renoncé à notre religion ; nous n'y renoncerons jama Inutile de nous remettre à plus tard. "

Mkadjonga fut sourd à leurs plaintes. Peut-être Dieu, voulant pas que les détails de la fin héroïque des trente un pages de Mouanga restassent ignorés, inspira-t-il au vi-

bourreau d'épargner ces trois enfants, témoins de leur glorieux martyre. Ils furent donc ramenés en prison.

Quelques jours après, Mkadjonga dit au roi qu'il les avait réservés, espérant que, n'étant plus influencés par leurs mauvais camarades, ils se *repentiraient*. Mouanga le blâma, sans cependant ordonner de les tuer. Ils ont donc survécu seuls de cette courageuse troupe de martyrs.

***

Un de nos chrétiens, digne, lui aussi, de cimenter de son sang, les fondements de l'Eglise naissante du Bouganda, était depuis longtemps signalé à la rage des ennemis de Dieu. C'était Mathias Mouroumba, baptisé le 8 mai 1882. Il s'était toujours montré austère observateur de la religion, ne comprenant pas que, le bon chemin une fois connu, on pût s'en écarter. Depuis son baptême, il vivait paisiblement avec sa femme chrétienne et ses enfants, auxquels ils enseignait lui-même le catéchisme et les prières, exerçant les fonctions de juge de paix, dans un des principaux districts du pays. Il fut arrêté dès les premiers jours de la persécution. On le conduisit devant le ministre, qui, jetant sur lui un regard de mépris, demanda :

" — C'est là Mouroumba ? C'est lui qui, à son âge, a embrassé la religion ?... "

" — Oui, c'est moi, répond Mathias. "

" — Pourquoi pries-tu ? reprend le ministre. "

" — Parce que je veux prier, répond Mathias. "

" — Tu as chassé toutes tes femmes, c'est donc toi-même, demande Katikiro, d'un ton moqueur, qui prépares ta nourriture ! "

" — Est-ce à cause de ma maigreur, demande à son tour athias, ou à cause de ma religion, qu'on m'a conduit à ton ribunal ?

S'adressant aux bourreaux, le ministre dit :

" — Emmenez-le et tuez-le ! "

" — C'est ce que je désire, répond Mathias. '

" — Bourreaux, dit Katikiro, qui se sentait humilié par ıt de fermeté, vous lui couperez les pieds et les mains, et

lui enlèverez des lanières de chair sur le dos ; vous les ferez griller sous ses yeux. "

Et souriant méchamment, il ajouta :

" — Dieu le délivrera. "

Mathias, blessé au vif par l'outrage qu'on fait à Dieu, en lui portant un défi, réplique avec une noble fierté :

" — Oui, Dieu me délivrera ; mais vous ne verrez pas comment il le fera ; car il prendra avec lui mon être raisonnable, et ne laissera entre vos mains que l'enveloppe mortelle. "

Mkadjonga se mit en devoir d'exécuter consciencieusement l'ordre barbare de Katikiro. Pour ne pas être troublé par les spectateurs, il conduisit l'intrépide chrétien sur la colline sauvage de Savaridja.

On dit que Mathias, les mains liées et la corde au cou, suivait les bourreaux d'un pas alerte et le visage rayonnant de joie. Son ami, Luc Banaba-Kintou, baptisé le même jour que lui, fervent chrétien comme lui, était conduit avec lui au supplice. En route, les bourreaux rencontrèrent un homme qu'ils soupçonnèrent, je ne sais pourquoi, d'être chrétien, et, sans autre forme de procès, le garrottèrent pour le tuer, en même temps que Mathias et Luc.

Mathias intercéda pour lui :

" — Je connais ceux qui prient, dit-il, celui-là ne prie pas ; laissez-le s'en aller. "

Les bourreaux le relâchèrent.

Arrivés au lieu du supplice, Mkadjonga, aidé de ses hommes, coupa avec sa hache les pieds et les mains de Mathias, qu'il fit griller à ses yeux. L'ayant ensuite couché la face contre terre, ils lui enlevèrent des lambeaux de chair, qu'ils grillèrent de même. Ces horribles tourments n'arrachèrent aucune plainte à l'héroïque chrétien. Les bourreaux usèrent de tout leur art pour empêcher l'écoulement du sang et ménager ainsi au martyr une longue et cruelle agonie. Ils n'y réussirent que trop ; car on nous a raconté que, trois jours après, des esclaves qui allaient couper des roseaux, étant passés par là, entendirent une voix qui les appelait. Ils approchèrent. Le mourant les pria de lui donner un peu d'eau, mais, épouvantés à la vue de ce malheureux, horriblement

mutilé, ils prirent la fuite et le laissèrent consommer son sacrifice, privé, comme le Divin Maître, du moindre soulagement au milieu des plus atroces souffrances.

Les hyènes et les oiseaux de proie, si nombreux dans le Bouganda, auraient, dit-on, respecté son corps qui se serait desséché au soleil. Nous n'avons pu encore nous assurer du fait par nous-mêmes, dans la crainte de compromettre les néophytes qui nous aurait conduits.

Pour Luc, il eut simplement la tête tranchée.

Tandis que les bourreaux exécutaient Mathias, une bande de pillards se dirigeaient vers ses bananeraies, pour s'emparer de sa femme, de ses enfants, du peu qu'il possédait, et des chrétiens qui demeuraient chez lui. Parmi ces chrétiens se trouvait un jeune homme, baptisé depuis quelques mois seulement, nommé Noé Mouaggali. Il se faisait remarquer par la douceur de son caractère, non moins que par sa piété. Son chef, Mkouenda, l'estimait beaucoup à cause de son adresse dans les ouvrages de poterie. Cependant, craignant de s'attirer la colère du roi, il le livra aux pillards qui le percèrent de leurs lances.

Et sa sœur, qui était occupée dans la bananeraie, voyant arriver des gens armés, alla se cacher, et ne sortit de sa retraite que lorsqu'ils furent partis, après avoir tout saccagé. Elle apprit alors que son frère venait dêtre tué à cause de sa religion. Aussitôt, elle court après les assassins, et les ayant rejoints, leur dit :

"—Vous avez tué mon frère parce qu'il priait. Je prie comme lui ; tuez-moi donc aussi."

Un tel courage, dans une jeune fille, jeta dans la stupéfaction la bande des pillards. Leur chef Mbougano surtout en fut ravi d'admiration, et il résolut de la conserver pour en faire son épouse. Mais elle lui déclara qu'elle n'y consentirait jamais. Mbougano, soit par bonté naturelle, soit par superstition, n'insista pas. Il résolut même de sauver la vertu de l'héroïne, et au lieu de la livrer au roi, qui l'aurait vendue, il la cacha et vint nous demander si nous pourrions lui donner asile. Il ajouta que c'était à contre-cœur qu'il avait exécuté les ordres de Kabaka et pillé le village de Mouroumba, et qu'il serait heureux de nous remettre ses enfants

avec les chrétiens qu'il avait pris. Nous acceptâmes ses propositions ; et, en ce moment, la sœur de Noé est dans une des familles de notre petit village chrétien bâti près de la Mission, remerciant Dieu de l'avoir placée dans un milieu si favorable à la pratique de la Religion. C'est ainsi que la bonté paternelle de la Providence veille sur les orphelins du généreux martyr.

Le mépris que les chrétiens ont montré pour la mort, et leur calme au milieu des tortures, ont singulièrement étonné le roi, les bourreaux et tous les païens. Ils ont dit que nous jetions un sort sur ceux qui venaient se faire instruire, sort dont ils ne pouvaient plus se débarrasser, et qui leur faisait mépriser tous les agréments de la vie et trouver douces les horreurs de la mort.

Pour délivrer sa fille de ce malheureux sort, un seigneur du pays a eu recours à un expédient aussi cruel que stupide. Il avait épuisé caresses et ménaces pour la faire renoncer à la religion. Voyant que tout était inutile, il s'arma d'un coutelas et fit à la tête et sur le corps de la jeune chrétienne de profondes entailles, disant :

"—Il faudra bien que par ces ouvertures, sortent la mauvaise doctrine qu'on t'a inculquée et le sort qu'on t'a jeté."

Il est sorti beaucoup de sang, mais la doctrine et le sort restèrent.

Tels sont les détails que je puis vons donner aujourd'hui. Je les compléterai plus tard, à mesure qu'ils me seront connus.

J'ai pu m'éloigner, sain et sauf, de ces tristes lieux, pour aller visiter les autres parties de ma vaste mission, laissant là trois de nos missionnaires et, à leur tête, l'intrépide Père Lourdel.

Nos pauvres chrétiens du Bouganda qui survivent sont ruinés, ayant été pillés et obligés de fuir, de se cacher. Comment pourrons-nous les nourir, réparer tant de désastre? Nous faisons de loin appel à votre charité.

FIN.

ATHABASKA-MACKENZIE

Mgr Clut, Oblat de Marie Immaculée, Evêque d'Arindèle écrit de l'Hôtel-Dieu de Montréal aux *Missions Catholiques*, le 23 Février 1887 :

" Le 16 courant j'ai eu le plaisir d'avoir des nouvelles du vicariat d'Athabaska-Mackenzie. Ce sont les premières que j'ai reçues de nos chères missions, depuis qu'une maladie sérieuse m'a obligé de m'en éloigner, c'est-à-dire depuis le 15 juin 1886.

" Des gelées trop précoces ont causé, paraît-il, de grands dommages aux pauvres petites récoltes des missionnaires. En effet, je me souviens que, le 5 août, au Portage-la-Loche, limite Sud du vicariat, il y avait une forte gelée blanche. Qu'on juge par là du beau climat du Mackenzie.

" Le manque des récoltes, occasionné par ces gelées, sera une rude épreuve, et nos chers missionnaires et nos bonnes Sœurs de charité ont peut-être plus de privations que de coutume à endurer. Que le bon Dieu ait pitié de ces âmes généreuses !

" Parmi les lettres que je viens de recevoir il s'en trouve une, écrite en caractères syllabiques et en langue montagnaise. Elle est d'un métis montagnais, élevé dans les bois, mais devenu interprête au Fort Résolution (grand lac des Esclaves). Cette lettre, remplie de bons sentiments, comme vous pourrez en juger, m'a fait d'autant plus plaisir, qu'en général nos montagnais sont égoïstes et peu reconnaissants.

" Je viens d'en faire la traduction fidèle et j'espère que vos lecteurs la parcourreront avec plaisir. Cette lettre du métis Michel Mandeville est une preuve évidente que les missionnaires du Mackenzie ne travaillent pas en vain parmi les tribus indiennes de ces contrées glaciales : "

Lettre d'un métis montagnais à Mgr I. Clut, auxilliaire du Mackenzie.

" A mon vieux Père, le grand-Priant (l'Evêque) Isidore Clut.

Ile Orignal, le 10 décembre 1886.

Mon Père,

Je vais t'écrire un peu. Depuis que tu es reparti en barque, bien sou-
t j'ai pensé à toi et j'ai prié pour toi ; toi aussi, je suppose que tu
es pour moi. Nous reverrons-nous peut-être sur cette terre, ou ne nous
errons-nous pas ? Nous n'en savons rien ; Dieu seul le sait. Lorsque

tu demeurais dans ce pays-ci, tu sais que je t'aimais, si je ne te revois plus sur cette terre, ce ne sera pas ta faute ; car nous savons que tu nous aimes assez pour revenir, si ta santé te le permet. Eh bien, si nous ne nous revoyons pas sur cette terre, j'espère que Dieu voudra nous prendre en pitié et faire que nous nous revoyions dans l'autre terre (le ciel) ; alors comme, sur cette terre, nous nous donnions des preuves d'affection, dans l'autre terre, nous sentirons bien mieux l'affection mutuelle de nos cœurs.

" J'ai encore quelque chose à te dire : cette automne deux de mes parents sont morts : c'est d'abord celui qui s'appelait Paul et qui était le frère cadet de mon beau-frère Amodi, tu t'en souviens ? Ensuite c'est ma belle-sœur que tu as vue malade, t'en souviens-tu ? Elle aussi est morte.

" Quant à moi, à ma femme et à mes enfants, nous sommes encore en bonne santé. Je n'ai pas eu de nouvelles, en été, de mes enfants, qui demeurent là où l'eau fait des *plis* (c'est-à-dire à l'école du *Rapide*, mission Providence). Depuis longtemps que tu m'as écrit de là toi-même, je n'en ai plus eu de nouvelles.

" Encore une nouvelle à te dire : Au fort d'ici (Fort Résolution, grand Lac des Esclaves), ce par quoi l'on vit (les vivres) est en petite quantité ; parce qu'en automne, je n'ai pu mettre beaucoup de poissons à la *pente*, et que, de plus, il n'y a pas de caribous.

" Je n'ai plus de nouvelles à te raconter. Je t'écris pour ne pas t'oublier, et pour que tu ne m'oublies pas. Mon Père, si par hasard tu reparais encore dans ces pays-ci, tu feras une multitude d'heureux. Quant à moi, vivant encore, si je te revois, ce sera de bon cœur que je te reverrai.

" C'est assez, je te touche la main (je te fais mes compliments). Ma femme aussi me prie de te dire qu'elle te touche la main. Prie pour moi ; je prie pour toi. Si le bon Dieu me prend en pitié, qu'il se serve de mes prières ! qu'il les exauce et te guérisse !

" Ce sont là les paroles de Michel Mandeville, ton enfant qui t'aime, tu t'en souviens, n'est-ce pas ? "

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL.

(NOUVELLE SERIE)

TRENTE-TROISIEME NUMERO.

JUIN 1887.

MONTRÉAL:

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30, RUE ST. GABRIEL.

1887

Permis d'imprimer :

EDOUARD-CHS, Archevêque de Montré:

Library
Laval
11-26-30
23048

MISSION DU LAC ST-JEAN

Pointe Bleue (Lac Saint-Jean) 15 Décembre 1886.

A son Eminence

LE CARDINAL TASCHEREAU

Archevêque de Québec.

Eminence,

Me voici rendu au lac Saint-Jean, à ma mission montagnaise de la Pointe Bleue. Tous nos sauvages ont commencé à descendre des bois, pour venir se grouper auprès de la petite chapelle et assister aux fêtes de Noël. Chaque jour amène son petit contingent. Ils plantent leurs tentes sur la neige ; quelques branches de sapin recouvrent le sol ; autour d'un misérable feu qui donne plus de fumée que de chaleur, grelottent quelques vieilles femmes et des enfants mal vêtus, mais ils paraissent contents. C'est pour la première fois qu'un grand nombre d'entr'eux verront la solennité des fêtes de Noël. Jugez de leur bonheur ! Aussi s'y préparent-ils avec soin ; ils veulent apprendre des cantiques pour rivaliser, disent-ils, avec les anges. A chaque instant quelqu'un entre chez-moi :—père, apprends-moi à chanter—tu vois, mon enfant, que je puis à peine parler (je souffre en ce moment d'une extinction de voix unie à un rhume qui me fatigue beaucoup.) N'importe, pour avoir la paix, et ne pas les attrister, je fais entendre quelque chant plus ou moins discordant ; ils se pâment d'aise et répètent après moi ; les enfants sont les premiers à retenir les airs et deviennent à leur tour maîtres répétiteurs ; ce qui me dispense de ce pénible exercice.

En partant de Québec, Votre Eminence voulut bien me charger de la desserte des travaillants sur la ligne du chemin de fer de Québec au Lac St-Jean. Le R. P. Mayeur, qui avait desservi jusqu'alors cette pénible mission, venait d'être appelé par le supérieur de Québec à une autre mission plus

importante et plus difficile. Ce fut avec bonheur que je consentis à remplacer le cher père ; du moins je promis de faire ce qui dépendrait de moi pour le remplacer aussi dignement que possible. Après avoir reçu la bénédiction de Votre Eminence pour moi et pour tous les ouvriers du chemin de fer, je me mis en route courageusement.

Je quittai la gare de Québec à 4 heures p. m., et passai la nuit dans les chars.

Le train qui conduit de la Rivière Pierre à l'endroit où se font les travaux de terrassement marche d'une manière bien irrégulière ; il s'arrête un peu partout, pour livrer des effets, provisions, ou pour en prendre.

Enfin j'arrivai le lendemain à 2 heures p. m., grelottant de froid et souffrant de la faim ; car je n'avais pas eu la précaution de me munir de vivres.

A mon arrivée au Lac Caribou, un triste accident venait d'avoir lieu. Un pauvre mineur, occupé au creusement de la décharge du lac, venait de sauter par la dynamite. Au bruit de l'explosion tous les regards se portent du même côté, on voit dans les airs une masse informe : c'est le pauvre mineur qui va tomber à environ un arpent sur la neige du Lac ; on vole à son secours, il a la tête, les bras e' es jambes fracturés, il expire presqu'à l'instant.

Je continuai ma route en chars, environ encore cinq ou six milles, sur un chemin non *ballasté*, aussi n'avancions-nous qu'avec prudence. Au bout du fer, tous les objets sont jetés sur la neige : pains, biscuits, lards, thé, sucre etc., etc., caisses de marchandises. Les voyageurs débarquent et se dirigent comme ils peuvent aux différents chantiers ou campements qui leur sont assignés. Je pris ma traine et mes chiens et je suivis le chemin battu, jusqu'au premier campement ; j'arrivai chez un brave homme, du nom de Hamel. On me reçut comme le Messie : soir et matin le camp se remplissait ; tous voulaient se confesser, assister à la prière, au chant d cantiques etc., etc. Mon plus grand bonheur aurait été pouvoir dire la Sainte Messe dans chaque camp ou tent mais en général ces tentes ne sont point convenables, ni ass à l'abri d'accidents qui pourraient survenir pendant la St Messe. J'ai visité tous les travaillants; partout ils m'ont fa

le plus bienveillant accueil. Ces braves gens sont heureux de voir la robe noire ; sa présence leur fait du bien.

J'ai remarqué que parmi tout ce monde règne la plus grande union : Canadiens, Irlandais, Anglais, Ecossais, Italiens, semblent ne former qu'une famille. Cela est dû sans doute à la bonne administration de la compagnie du chemin de fer.

Le nombre des travaillants, lorsque je passai, s'élevait environ à un millier de personnes. C'est une vraie fourmillière où chaque bande a son emploi particulier : les uns abattent et brûlent le bois, les autres coupent les traverses qui doivent supporter les lisses, d'autres font les terrassements. Viennent ensuite les conducteurs de chevaux, les brouettiers. L'enclume des forgerons retentit nuit et jour, ainsi que les barres-mines des mineurs. Matin et soir ce sont des explosions terribles, on dirait que les montagnes vont s'écrouler.

Ce travail ne se fait pas sans danger. Un dimanche comme je venais de dire la Ste Messe, je vois arriver tout-à-coup devant la porte du camp qui m'avait servi de chapelle, un traineau tiré par deux chevaux couverts de frimats et tout haletants. On entre : père, vite, un homme se meurt... un autre est tombé raide mort à la suite d'une explosion de dynamite, elle lui a emporté la tête, les pieds et les mains... Pendant qu'on donne ces tristes détails, on cloue une planche sur le traineau, elle doit me servir de siège, je me cramponne comme je puis et me voilà parti à fond de train à travers les arbres, au risque à mon tour de me casser tête, bras et jambes, non par la dynamite, mais contre les arbres qu'on heurte à chaque instant.

J'arrive...quel triste spectacle !.....Je prends mon cœur à deux mains et administre le pauvre survivant qui n'est qu'une plaie et ne voit plus. " Courage, John, lui disait un brave Irlandais penché à son oreille. C'est notre père, le *Canadian priest*, que nous avons vu à Francis Harbour avec M. Weitch." Ce bon Irlandais du Labrador m'avait reconnu ; il se hâtait de me rappeler au souvenir de son compagnon mourant et de ranimer sa confiance. Ces deux amis étaient deux bons irlandais nés sur la côte du Labrador ; ils

avaient quitté la pêche de la morue pour venir travailler sur le chemin de fer. Le mort était un brave père de famille, veuf depuis quelques années ; il entretenait, par son travail assidu et ses économies, ses enfants qu'il faisait instruire à Montréal.

Après avoir visité les différents campements des travailleurs, je me mis en route pour me rendre à ma mission sauvage de la Pointe Bleue. Je rencontrai, sur les bords du Lac des Cèdres, quatre familles montagnaises qui y étaient nouvellement arrivées ; plusieurs autres Sauvages faisaient la chasse dans les environs du parcours du chemin de fer. Le gibier y est abondant dans le bois, ainsi que le poisson dans les lacs. J'ai croisé souvent les pistes des caribous qui semblent ne faire aucun cas du sifflet des locomotives comme du roulement des chars et des détonations des mines. A tous les amateurs de pêche et de chasse, munis de lignes, de bonnes carabines et surtout doués d'un jarret de fer pour pouvoir suivre à la raquette leur proie à travers la forêt, sur les montagnes, au fond des vallons, je dis : Aux Laurentides ! je leur promets des émotions !....

Je voyageais non en amateur, ni comme un Nemrod, mais comme un missionnaire ; je portais mon sac sur le dos et conduisais à pied mes chiens par un chemin impossible, à travers le bois. Je dis impossible, à cause des arbres et branches renversés contre lesquels butait sans cesse ma traine ; le terrain d'ailleurs paraît bien avantageux pour la construction du chemin de fer. Bientôt épuisé de fatigue et à bout d'haleine à force de crier : Kuit ! rara ! haak ! haha ! je pris le parti le plus sûr pour me rendre : ce fut de dételer mes chiens et d'abandonner ma traine. Heureusement deux braves canadiens s'offrirent à porter mes effets et c'est avec leur aide et en leur compagnie que j'ai pu me rendre au Lac Bouchette, après deux jours de marche et une nuit passée à l'hôtel de la lune.

Sur les bords du Lac Bouchette, il y a une vingtaine d familles qui sont venues s'y établir dans l'espoir que le ch min de fer suivrait le tracé. Ces braves gens ont eu ur récolte magnifique, ils parlent de bâtir une chapelle. Il y déjà un moulin à scie, etc. Le local est magnifique. Ici l'h

rizon commence à s'élargir et s'étend à perte de vue du côté de la Pointe Bleue. On sent qu'on approche de la terre promise, on respire les émanations du Lac.

Je me propose de retourner auprès des travaillants dès que le chemin sera ouvert pour les voitures. Tout le monde est ici dans l'anxiété : chacun voudrait avoir le terminus à sa porte. Quoiqu'il arrive, nous bénirons tous le Seigneur et nous ne saurons jamais être assez reconnaissants envers les directeurs et le gouvernement qui ont entrepris une œuvre si patriotique et si utile aux colons de la vallée du Lac St-Jean.

Je termine cette trop longue lettre en sollicitant de nouveau la bénédiction de Votre Eminence pour mes sauvages, mes chers ouvriers et leur humble missionnaire.

J'ai l'honneur d'être,

De Votre Eminence,

le fils très respectueux et très dévoué

CH. ARNAUD, O. M. I.

PREFECTURE APOSTOLIQUE DU GOLFE ST-LAURENT.

Rév. H. Têtu, *trésorier du la Propagation de la Foi,*

Palais Cardinalice, Québec.

I.

Vous m'avez souvent prié de vous adresser une relation *labradorienne,* m'assurant qu'elle serait agréable aux lecteurs des Annales de la Propagation de la Foi, et surtout aux membres de cette belle société. J'ai longtemps hésité à le faire, craignant de ne pas pouvoir les intéresser. Mais les secours que j'en ai reçus me font un devoir impérieux de *mettre* enfin *la main à la plume.* Que l'Ange de cette Préfecture m'inspire !

Sous le nom de *Préfecture Apostolique du Golfe Saint-Laurent,* on désigne un immense territoire que baignent, au Nord le Détroit d'Hudson, à l'Ouest la Baie du même nom, au Sud le Fleuve et le golfe Saint-Laurent. Le littoral Est, baigné par l'Océan Atlantique, fait partie d'un diocèse terre-neuvien. C'est un pays de chasse et de pêche, sillonné et exploité par les blancs venant d'Europe, et les Sauvages originaires d'Asie.

Rien de plus étrange que leur rencontre en ces lieux. En voici l'histoire.

Voltaire disait : " Dieu a créé des mouches en Amérique ; donc, il a bien pu y créer des hommes." Cette opinion impie et illogique est contredite par la Sainte Ecriture qui nomme Adam *le premier père du monde, quand il fut seul créé,* et Eve *la mère de tous les vivants.* La même autorité nous apprend que, lors de la destruction universelle de toute chair vivante par le déluge, *Noé demeura seul* avec sa femme, ses trois fils et leurs femmes. Nous arrivons à Babel ; l'humanité y est montrée réunie jusqu'alors, parlant une seule et même lan-

gue. Donc, la révélation, la tradition, la science humaine de tous les pays et de tous les temps, nous forcent à admettre cette conclusion exprimée par Saint Paul : *D'un seul homme Dieu fit tout le genre humain sur toute la surface de la terre.*

Mais, à son berceau, dans cette Asie centrale où a commencé son existence, la race humaine, déjà entachée du péché originel, se voit broyée par une parole divine. *Ils ne sont tous maintenant qu'un peuple et ils ont tous le même langage..... confondons leur langage.* A l'instant, tout en conservant l'unité d'espèce et d'origine, cette descendance d'Adam se divise en plusieurs groupes dont chacun a un langage propre, et Dieu les disperse de ce lieu dans tous les pays du monde. Les deux rameaux principaux se dirigent vers l'Est et vers l'Ouest. Dans ce dernier est le peuple choisi de Dieu à cause du Sauveur universel. A ce peuple privilégié est confié la loi écrite ; chez lui et autour de lui rayonne la civilisation. Ce rameau du tronc primitif continue à s'étendre. Ses annales s'écrivent. De loin en loin se forment de nouveaux centres qui, à leur tour, envoient leurs colonies de l'avant. On contourne les lacs, on traverse les fleuves, on escalade les montagnes, on franchit les déserts, on saute les détroits, on prend pied sur les îles. Enfin, on est en face de l'Océan : plus de terre, plus d'îles. Deux noms servent de monument à cette persuasion : les deux points les plus avancés vers l'Ouest et où l'homme est forcer d'arrêter, il les appelle : au nord *Land's end*, et au sud *Finisterre.*

Mais quand les ancêtres de ces hommes avaient quitté la plaine que dominait la tour maudite et inachevée de Babel, ils y avaient tourné le dos à des frères qui cherchèrent leur fortune vers l'Est. Ceux-ci y avancèrent peu à peu, se multipliant, fondant peuplades, nations, empires, lesquels se fracturaient à leur tour, marée humaine montant d'un mouvement continu, irrésistible. Tout obstacle est écrasé, ou contourné. Ce rameau oriental, ayant dépassé les hautes montagnes de l'Asie centrale, continue à s'étendre. En ces temps-là, les communications étaient rares et difficiles. Au bout de quelques siècles, l'extrême Orient et l'extrême Occident ne se connaissaient plus.

Les vaisseaux européens font le tour de l'Afrique et arrivent aux *Iles Fortunées* et aux régions orientales de l'Asie, lieux riches en épices et en perles. On y fonde des établissements ; on y noue des relations avec des populations jusqu'alors inconnues et bien peu civilisées. Là encore l'Européen se persuade que, de ce côté, il a atteint *Land's End et Finisterre.*

Mais au retour de cette longue et dangereuse navigation, il se demande pourquoi ne pas se rendre tout droit à ses nouveaux établissements, en cinglant vers l'Ouest. L'astrolabe et la boussole nouvellement en usage, lui permettent de se retrouver et de se guider sûrement au loin sur mer. Sans doute, l'Océan a ses dangers, ses gouffres, ses mystères ; mais l'homme a l'intelligence, la science nautique et le courage. Il veut relier le *Finisterre occidental* au *Finisterre oriental* à travers l'abîme inconnu que ses vaisseaux franchissent en tremblant. Qui les pousse ? est-ce le démon de la cupidité ? est-ce l'ange du salut ? Les uns relèvent leur courage à la pensée des richesses en or, en esclaves, en poison ; d'autres ont pour but principal d'étendre le règne du Christ dans ces Indes Asiatiques qu'on croyait avoir devant soi.

A moitié chemin, on vient se heurter à un continent dont on ne soupçonnait pas même l'existence. Ses bois, ses fleurs, ses animaux sont inconnus : ce ne sont pas même ceux de l'Asie. Mais quelles impressions au cœur de l'Européen quand il se voit ici en face d'êtres à face humaine comme lui ! S'emparer des pays qu'ils occupent, en réduire les habitants en servitude, en faire des esclaves, des bêtes de somme, voilà ce que l'avidité de presque tous les premiers découvreurs projeta. Pourtant, si ces Indiens appartiennent à la famille humaine, si le sang d'Adam et de Noé coule dans leurs veines tout comme dans les nôtres, c'est un véritable fratricide, un crime contre nature que de les traiter comm des animaux.

Ainsi donc, à l'arrivée des Européens, leurs frères e Adam et Noé, avaient franchi l'Océan Pacifique, travers l'Amérique Septentrionale dans toute sa largeur ; leurs pie se baignant dans les flots de l'Atlantique, ne trouvaient pl

de terre devant eux. A Gaspé est un cap dont le nom sauvage signifie *Fin de la terre.* Là, on se rencontra.

II.

Vers l'an 1000, les Norvégiens, établis depuis longtemps au Groënland, voulurent fonder une colonie dans le *Vinlande* (ainsi nommaient-ils les côtes de la Nouvelle-Angleterre, y ayant trouvé des vignes sauvages) ; ils y furent attaqués, en arrivant, par des Indiens qu'on appelait tantôt *Esquimaux*, tantôt *Skrellingers* (hommes nains). Ils étaient nombreux, de couleur très foncée et nullement civilisés. Au retour, le chef de l'expédition mit pied à terre à *Marklande* (terre boisée, aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse.) Là, il s'empara de deux enfants esquimaux et les emmena en Norvège où ils furent baptisés.

En 1266, des prêtres islandais, partant de Disco, en Groënland, s'enfoncent dans les régions inconnues du grand Nord ; ils arrivent dans un golfe bordé de glaciers, et y voient des habitations d'Esquimaux.

En 1497, Jean Cabot et son fils Sébastien explorent la Côte au nord de Terre-Neuve, et la nomment Nouvelle-Bretagne en honneur de l'Angleterre qui les envoyait en découverte. Sur Terre-Neuve, ils trouvent des *Algonquins* et des *Esquimaux.*

Les mêmes côtes furent visitées, en 1500, par Gaspar de Cortereal qui les trouva cultivables, même labourables, et il les nomma *Terra di Labrador.* Il cotoya aussi tout le golfe St-Laurent. Et avant de quitter ces parages, il saisit cinquante Indiens qu'il emmena en Europe et les y vendit comme esclaves. L'Eglise, cet avocat-né de toute véritable liberté, s'éleva aussitôt contre ce trafic infâme qu'on voulait excuser et justifier même en faisant passer les Indiens pour des *hommes naturels*, c'est-à-dire, sans âme, de véritables animaux qui n'avaient aucun droit au pays qu'ils habitaient, pas même à leur propre personne. Elle fit adopter la croyance que ces Indiens ont une âme rachetée comme la nôtre et destinée aussi au Ciel.

En 1501, Cortereal repart pour faire de nouveaux esclaves et découvrir d'autres plages. Il ne revint pas. Son frère Michel partit à sa recherche, et se perdit aussi. C'est ce qui

explique comment, sur une carte géographique portugaise de 1509, une partie du littoral du Labrador est nommée *Terre de Cortereal*, et le golfe Saint-Laurent y est appelé le *Golfe des deux Frères*. Il y a aussi un grand rapprochement entre *Gaspard* et *Gaspé*. Tout comme Jacques-Cartier qui, peu après, nomma une baie de Terre-Neuve *Baie Catallina*, du nom de sa femme Catherine.

Longtemps avant 1492 et 1500, les Basques venaient dans le golfe Saint-Laurent faire la pêche à la morue. Or, sur une carte Géographique de Dufour représentant l'Europe Occidentale de 962 à 1492, on voit la ville de *Caspé*, dans le royaume d'Aragon, partie nord-est de l'Espagne, et joignant le pays des Basques. En 1412, Saint Vincent Ferrier résida quelque temps dans cette ville de *Caspé* en qualité de commissaire pour la controverse relative à la désignation de l'héritier des trois couronnes d'Aragon, de Catalogne et de Valence. (Analecta, 73e livraison, page 2034.) Enfin, certains auteurs sont d'opinion que Gaspé vient du mot sauvage *Katsepion*, qui signifie, dit-on, *séparé*.

En 1508, Thomas Aubert, pilote dieppois, fit un voyage de découverte, et remonta le Saint-Laurent jusqu'à 80 lieues de son embouchure. Il trouva les naturels traitables, échangea des marchandises contre leurs pelleteries, et emmena l'un d'eux en France.

Quinze ans plus tard, une autre expédition française sous Verazzani visita la côte américaine depuis la Caroline du Nord jusqu'à Terre-Neuve ; on y trouva grand nombre de sauvages, et on constata que beaucoup d'endroits avaient des noms basques et bretons.

C'est une grande gloire pour l'Italie que trois de ses enfants aient conduit les flottes de découverte des puissances qui se partagèrent l'Amérique : pour l'Espagne le génois Colomb, pour la France le florentin Verazzani, pour l'Angleterre les véniciens Jean et Sébastien Cabot. Un autre florentin, Amé rico Vespucci, eut l'honneur immortel de donner son nom tout le continent.

Lors du premier voyage de Jacques-Cartier, en 1534, il y avait à Saint-Malo et aux environs beaucoup de négociants engagés dans le commerce américain de poisson et de pelle

teries. Ils y réalisaient de grands bénéfices. On les appelait les *Terreneuviers*. Les deux postes principaux où se faisait ce trafic étaient *Tadoussac*, à l'entrée du Saguenay, et le *Port de Brest*, non loin du Blanc-Sablon, aujourd'hui le *Vieux Fort*. Suivant Cartier, tous ces endroits étaient connus et fréquentés depuis bien longtemps par les pêcheurs basques et bretons ; de deux cents à trois cents vaisseaux s'y rendaient chaque année pour le commerce et la pêche. Même, dans son Dictionnaire du Commerce, imprimé à Londres en 1600, Roberts dit que le *Port de Brest* est le principal poste de la Nouvelle-France, résidence d'un gouverneur, d'un aumônier et de plusieurs autres officiers (Ferland.) Cartier nomma *Fleuve Saint-Jacques* une jolie rivière du voisinage : c'est aujourd'hui la *Rivière Saint-Paul*. Puis il remonta en chaloupe jusqu'à *Chécatica* (bois très épais) qu'il appela *Port de Jacques-Cartier*. Partout il trouva des Sauvages en assez grand nombre. On aimera à avoir un échantillon des modes du temps et du lieu. " Là, dit le capitaine malouin, " on voit des sauvages de belle taille et grandeur, mais in- " domptés. Ils portent les cheveux liés au sommet de la " tête et étreints comme une poignée de foin, y mettant au " travers un petit bois ou autre chose, ou bien un clou " et y tient ensemble quelques plumes d'oiseaux. Ils sont " vêtus de peaux d'animaux, et se peignent avec certaines " couleurs rouges. "

Ces Sauvages Esquimaux ont bien dégénéré de leur ancienne grandeur. Leur *belle taille* est maintenant au-dessous de la moyenne. Jamais *portent-ils* maintenant *les cheveux liés au sommet de la tête comme une poignée de foin* avec ornementation *d'un petit bois, d'un clou ou de plumes*. Un bonnet pyramidal en fourrure, de longs cheveux noirs ruisselants d'huile et atteignant les épaules, et pour toute peinture le brun de la fumée du camp. Pourtant, il y a encore du *vermillon*, mais ménageons-le. Car, faut vous dire que le vermillon vient du sang du castor qui se fait rare. Du moins, voici le récit indien tel que rapporte le Père Lacasse, narrateur véridique et impartial :

" Le carcajou, cet animal vicieux, ce compagnon du mau- " vais esprit, commença à faire sa ronde sur la terre ; car le

" génie du mal qui le pousse, lui a dit de ne jamais s'arrêter.
" Le castor seul refusa de l'écouter. Tu sais que le castor
" est fin, plus fin que tous les autres animaux. Ceux-ci ne
" sont fins que dans la tête ; mais le castor est aussi fin dans
" la queue que dans la tête. De sa queue, il arrête l'eau des
" lacs, en construisant des écluses. Or, il faut avoir de l'es-
" prit pour arrêter l'eau d'un lac. Donc le castor est fin dans
" la queue.

" Un jour, le carcajou, dans une course qu'il faisait, passa
" sur une chaussée de castor. Celui-ci, qui se tenait au fond
" de l'eau, agita le pieu sur lequel se tenait le carcajou, et le
" précipita dans l'eau où il faillit se noyer ; il regagna le ri-
" vage avec peine, et jura une haine implacable au castor
" qu'il poursuivit pendant trois lunes.

" Le castor effrayé n'osait venir à sa cabane, et ne se mon-
" trait jamais sur le rivage.

" Un jour, il laissa le lac, et s'aventura dans un petit ruis-
" seau sur les bords duquel il voulait manger des branches.
" L'esprit malin en avait averti le carcajou qui se cacha sous
" une grosse roche et fit le mort.

" Le castor s'avança silencieusement, en imitant le bour-
" donnement du maringouin.

" Le carcajou le saisit par le cou, et l'étreignant de ses
" griffes, lui dit : Je vais te déchirer de la tête aux pieds,
" sans cependant te briser les os. Il lui déchira les artères
" et le sang du castor coula en abondance. Le Grand Es-
" prit changea ce sang en vermillon.

" Oui, mon père, ce fut le sang du premier castor qui fit le
" vermillon. Tu as vu, n'est-ce pas, la *montagne du vermil-*
" *lon et le ruisseau du castor égorgé* ?

"—Oui, mon cher, je les ai vus.

"—Donc ce fut le sang du premier castor qui fit le vermil-
lon. "

Donc, ménageons le vermillon, puisque le castor se fait ra
re. Toutefois, il y en a encore assez, en quelques endroits
pour que la localité en prenne le nom. Nous avons les deu
grandes *Olumen-sheebou* (rivière à la peinture) dans cette
Préfecture ; mais nos savants modernes ont *fardé* le mot,
et cartes et rapports disent : *la Grande-Romaine*, *la Petite-Ro*

maine. Vraiment, on ne s'attendait guère à voir les dames romaines en cette affaire de vermillon ou ocre rouge, à propos et au niveau des dames *esquimales* (comme disait un jovial défunt).

Ces noms sauvages jouent des tours aux étymologistes *quand même.* Non loin de la *Petite-Romaine* est la *Pointe de la Tabatière,* ainsi l'écrivent cartes et récits de voyage,et aussitôt mille têtes, friandes d'extras, demandent de quelle matière et de quelle forme étaient ces *boîtes-à-petun* que les Esquimaux ont perdues là et qui ont valu à cette Pointe son nom quand les blancs les y ont ramassées. Et on fouille les anciennes relations des Missionnaires pour éclaicir ce point obscur. J'avoue ingénuement que, passant par là la première fois, je fis comme les autres, et je m'informai qui avait perdu là *sa tabatière.* Des sourires furent la seule réponse. Je dus m'adresser aux Pères, ces fidèles gardiens des traditions sauvages ; d'eux j'appris qu'il n'y avait aucune tabatière d'esquimaux, ni de montagnais, ni de nascapis, ni de blanc, en cette affaire. Mais i...pourquoi...?

En sauvage, cette Pointe s'appelle *Tapatienne,* mot qui signifie *sorcier,* et elle a dû être autrefois le théâtre de jongleries diaboliques. En voici l'occasion.

Dans les environs, arrivent les sauvages venant du fond des bois, chargés plus ou moins de pelleteries. Là ils rencontrent les trafiquants, et nagent dans l'abondance pour quelques jours. On mange pour la faim passée et la faim à venir ; bientôt les provisions sont épuisées. Bien peu croient alors à l'efficacité du remède prôné, il y a trente-trois ans, par le R. P. Arnaud : " J'étais bien décidé, dit-il, de continuer à mettre " à profit une petite recette que j'ai lue quelque part. L'in- " vention mérite certainement un brevet et une récompense, " pour le bien qu'elle procure aux malheureux poursuivis " par la faim. La voici : lorsqu'on n'a rien à manger, on " serre sa ceinture. Par ce moyen, si on n'appaise pas entiè- " rement la faim, on la calme un peu. Je me suis toujours " bien trouvé de cet expédient. Les Sauvages connaissent " cette recette et la pratiquent depuis longtemps. Ils appel- " lent cela *serrer la babiche* ; et comme ils s'en servent sou- " vent, c'est bien eux qui peuvent en être les inventeurs. "

Voici une autre recette bien préférable, en pareil besoin :

" Un chasseur indien se voyait exposé à mourir de faim, " en un hiver où il était tombé peu de neige : le gibier ne se " laissait pas atteindre. Il se mit à genoux et s'écria : " Toi " qui as tout fait, tu es le maître de mon corps et de mon " âme ; si tu veux que je meure de faim, j'en suis content, " je mourrai paisiblement. Fais ce que tu voudras ; mais ne " jette pas mon âme avec ses malheureux esprits qui brûlent " dans les feux de l'enfer. C'est l'unique chose que je te de- " mande, car tu sais que je t'aime. " Là-dessus il se releva, reprit courage, sentit ses forces s'accroître et parvint à tuer le gibier. (1)

Il avait, en bon chrétien, *serré la babiche* de son âme.

" Un autre chasseur, dit la même Relation, placé dans pa- " reille extrémité, fit valoir auprès de Dieu l'innocence des " bons chrétiens de sa troupe : Regarde, dit-il à Dieu, ces " pauvres femmes et ces enfants qui sont dans la caba- " ne ; ils sont bien meilleurs que moi ; écoute leur prière, ils " te demandent à manger. Pour moi, il n'importe que je " meure, mais aie pitié de ceux qui t'aiment. Cette confiance " si admirable fut récompensée par une chasse suffisante. "

Certes, celui-là était fin : il *serrait plusieurs babiches* à la fois.

Mais rejoignons à *Tabaquen*, la Pointe aux Sorciers, nos Sauvages légers de bourse et de ventre. Il faut donc repartir pour les bois ; mais ce serait commode de connaître d'avance si le voyage sera chanceux, et pour cela, vers quel endroit se diriger. Le jongleur s'enferme sous sa tente, s'y dérobe à tous les regards (qui croirait Satan si gêné et si modeste ?) et consulte le *manitou*. Au milieu de la terreur générale, pendant que le wigwam de la médecine noire s'agite et fait des soubresauts convulsifs, le jongleur annonce qu'il faut sacrifier un objet (convoité par lui !) et se diriger dans telle direction. Croyez qu'on n'aurait garde d'y manquer.

D'autres scènes affreuses s'y sont passées aussi, alors qu'il se trouvait ici un *windigo*, ou possédé du démon. Mais est-ce bien alors possession véritable, hystérie ou autre maladie

(1) Relation du P. Paul Lejeune, en 1652.

naturelle, je l'ignore. Les Missionnaires qui ont étudié de plus près les Sauvages sont divisés d'opinion là-dessus. Quoiqu'il en soit, on est forcé d'admettre qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire. Voilà une personne qui entre tout-à-coup en fureur, veut déchirer et tuer même ses proches parents, sans vouloir, peut-être sans pouvoir, se rendre à aucune raison, ni supplication, ni menace. La vie de tous est en danger ; il faut faire la garde nuit et jour, éloigner du *windigo* couteau, hache, fusil. Les Sauvages infidèles les tuent sans hésiter comme étant possédés du *matshi-manitou*, le mauvais esprit. Les chrétiens mettent le *windigo* sous les soins du prêtre. Mais quelquefois, s'ils sont bien éloignés, ils fumeront le calumet du conseil, et prendront sur eux de finir les jours du malheureux, soit en l'affamant, soit en le laissant se détruire lui-même. C'est terrible à dire ; mais chacun se considère alors comme à son corps-défendant.

Rien de plus épouvantable que cet exemple arrivé il y a 2 ou 3 ans :

Il y a un groupe d'une vingtaine de familles montagnaises dont le territoire de chasse est aux alentours de la rivière *Pokosheeboo* (rivière trompeuse, les blancs la nomment *Saint Augustin.*) Pendant l'hiver, et à plus de 80 lieues dans les terres, une jeune fille de dix-huit ans devint tout à-coup *windigo.* Jusqu'alors elle avait joui d'une excellente santé ; en outre, elle était douce et pieuse, ayant même mérité le privilège inestimable parmi nos sauvages de porter sur sa poitrine une croix en argent. Aux femmes est réservé cet ornement ; pour les filles, c'est l'exception et une véritable croix d'honneur est la récompense d'une conduite parfaite. Voilà qu'une rage inexplicable s'empare d'elle : elle pousse tantôt des cris lamentables, tantôt d'affreux hurlements. Elle se jette sur tous ceux qu'elle rencontre, et veut les déchirer à belles dents, son père et ses frères comme les autres. Et cet accès revient presque chaque jour, avec des intervalles où elle recouvre ses idées. Alors elle dit qu'elle est possédée du *Matshi-Manitou* (mauvais esprit,) pleure son triste sort et supplie instamment de la tuer. Les chasseurs *sentaient leur cœur descendre,* à l'entendre crier et se lamenter ainsi ; et ils n'osaient plus s'éloigner des wigwams.

Bientôt, la faim approche ; le salut général demandait une décision sans retard.

On tient conseil, et on décide de mettre fin à ses souffrances et au danger commun. Mais on est d'avis unanime que cette justice suprême appartient au père. Tous y allaient de bonne foi ; la victime elle-même, comme autrefois Isaac, était parfaitement résignée à son sort.

Un coup de fusil lui est donc tiré à bout portant, puis deux ; la fille est tout ensanglantée, se tord de douleur, mais elle n'est pas blessée à mort. Dans l'effroi général, on se dit que le *Matshi-Manitou* veut garder sa proie vivante, et qu'il la protège. Pour dominer le pouvoir magique de ce *fort armé*, comme l'appelle l'Ecriture, et le chasser, il faut *un objet béni*. On prend donc la croix de la fille, on la coupe en balles carrées. La première décharge étend le *windigo* sans vie.

Ce fait affreux n'est pas unique.

" A Mistassini, dit le P. Nedelec, une malheureuse mère " montagnaise a tué de ses propres mains un de ses enfants, " jeune homme de dix-huit ans, poussée par le démon. Elle " s'est fait aider dans cette exécution par un autre jeune " homme actuellement présent. Quand je lui demandais " pourquoi elle s'était ainsi comportée, elle m'a répondu : " je n'étais plus la même. Lui (le démon) m'avait plus de " dix fois engagée à le faire.

" Encore cet été, un homme d'un poste voisin a tué une " femme pour l'empêcher de se changer en *Hendigo* (démon " mangeur d'hommes). Sur notre route, on voit encore le " crâne et les ossements d'une femme qui, pour la même rai- " son, a été tuée, puis ensuite brûlée. Son mari et son gar- " çon vivent encore. Ils sont au Lac Saint-Jean."

Dans tout ceci, il y a plus d'ignorance que de malice. Le démon y est pour beaucoup.

Voici un autre exemple. Le fait est arrivé chez les Sauvages de la Baie d'Hudson.

" Durant l'hiver dernier, raconte le Père Laverlochè " une femme avait massacré deux familles presque entièr " trois garçons, quatre filles, deux femmes et deux homm " Une seule personne avait échappé à cette boucherie : c

" tait un beau jeune homme de dix-neuf à vingt ans, mais
" dont la physionomie portait l'empreinte d'une tristesse
" profonde.

" J'étais dans une cabane occupé à faire le catéchisme,
" quand cet infortuné jeune homme parut devant moi. La
" vue d'une Robe-Noire sembla l'interdire pour un instant ;
" mais quand je lui eus fait signe de s'asseoir, il se rassura.
" Je le priai de nous faire le récit fidèle de tous ses mal-
" heurs ; il poussa un profond soupir, et commença ainsi :

"—Je ne veux pas trahir ma pensée, et le mensonge ne
" viendra point souiller mes lèvres. On m'a dit que tu étais
" l'envoyé du Grand-Esprit, et je sais que tu me comprends.
" Je vais te le dire : écoute.

" Nous campions, l'hiver dernier, deux familles ensemble:
" Mon père, mon frère aîné, un autre homme et puis moi.
" Nous allions tous les jours à la chasse ; nous ne pouvions
" rien tuer, car il faisait très froid. Et nous revenions chaque
" soir dans notre cabane où nous attendaient ma mère, plu-
" sieurs enfants, deux femmes et un vieillard.

" L'une de ces femmes disait toujours : je veux manger de
" la viande fraîche ; oui, j'en mangerai.

" Nous n'avions qu'un peu d'ours boucané ; nous en man
" geâmes, et nous endormîmes.

" On aurait peut-être pu fumer trois fois le calumet (3
" heures) depuis que nous étions couchés, lorsque j'entendis
" du bruit à côté de moi, je vis une main qui frappait sur
" mon père, et je dis : c'est le *Witiko*. (Witiko, chez les Sau-
" vages, est un être fabuleux ; c'est, je pense, le génie mal-
" faisant, le lutin, le croque-mitaine de nos anciennes bonnes-
" femmes, mais dont les sauvages sont épouvantés.)

" Je me sauve à la hâte, je cours durant deux jours, sans
" savoir où j'allais. Il faisait toujours très froid.

" A la fin, j'arrive sans le savoir dans le lieu où l'on avait
" massacré ma famille. J'aperçois des jambes d'un côté, des
" bras de l'autre, des morceaux de chair coupée.

" J'eus peur : je me sauvai de nouveau.

" Je vis sur un monticule la femme qui disait toujours :
" je veux manger de la viande fraîche.

" Après avoir marché longtemps, j'ai trouvé une autre

" famille. Nous sommes retournés, mais nous n'avons plus
" retrouvé la femme, et des loups mangeaient les cadavres.
" Je suis bien malheureux !
" On m'a dit que la Robe-Noire devait se rendre ici, et j'y
" suis venu, je veux aussi prier la prière de la Robe-Noire.
" Cet affreux récit avait jeté tous les auditeurs dans la
" consternation, et je fus moi-même longtemps sans pouvoir
" dire une parole. M'adressant enfin à cet infortuné jeune
" homme : mon fils, lui dis-je, le Grand-Esprit veut encore
" avoir pitié de toi, c'est pour cela qu'il t'a dirigé ici. Je t'en-
" seignerai comment on le prie ; puis je t'arroserai de l'eau
" de la prière, et tu seras heureux."

Ah ! comment plaindre assez ces pauvres sauvages qui, malgré les efforts héroïques des missionnaires, se trouvent dans de telles horreurs, et en viennent de bonne foi à pareilles extrémités ! Que le sang du Rédempteur coule donc sur ces contrées possédées par le diable, que l'homme sauvage, l'enfant des bois, mais enfant de Dieu cependant, revienne à celui dont il porte l'image et qui l'aime tant. *Jesos shuelimits*, dirons-nous avec eux, Jésus, ayez pitié ! Par le ministère des anges gardiens et des missionnaires, que la lumière céleste brille dans ces régions de mort ! Que Saint Michel mette en fuite le démon du *matshi-manitou-Kosomine* (mauvaise médecine, jonglerie), et que tous, sauvages et blancs, soient les fidèles serviteurs du Grand-Esprit ! *Tsimaïts*, amen !

III.

Voilà donc à quel point de dégradation l'homme sauvage était descendu sur ce nouveau continent quand les Européens y abordèrent aux siècles passés ! Ah ! les éloquents avocats de *la loi de pure nature* auraient bien dû venir l'étudier parmi nos Sauvages. De même pour la fameuse devise *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, érigée en culte chez eux, mais source de mille misères chez nos Sauvages qui se disent *libres*, *égaux* et *frères*, comme jamais hommes civilisés ne prétendront l'êt
Et au fond de leur caractère et de leur position, il n'y a, d
nos peuplades, que paresse, imprévoyance, mendicité au s
perlatif. Que de fois nos amis s'étonnent d'apprendre que l
sauvages périssent de faim ! Et on nous dit : que faites-vo

donc, missionnaires ? Depuis deux siècles que vous évangélisez les Sauvages, et vous ne leur avez pas encore appris qu'à l'abondance succède toujours la disette, que les vaches grasses sont toujours suivies de près par les maigres ? Vos Sauvages se font mourir à manger lorsque la chasse donne bien ; que ne font-ils alors des *caches* de viande et de poisson fumés ?—Persuadez-leur de le faire.

Le plus ancien de nos missionnaires actuels me disait à ce propos : Nous avons mille fois essayé de leur faire admettre l'à propos de ces *caches*, et de leur donner des notions au moins élémentaires d'économie et de prévoyance. Ils nous écoutent volontiers, trouvent que nos raisons sont excellentes *pour nous*, mais pas même bonnes *pour eux*. Car, disent-ils, nos pères mangeaient tout ce que leur envoyait le Grand Esprit, et nos pères étaient *fins*, nous faisons comme nos pères.—Mais quand tu tues plusieurs caribous, mange la moitié seulement, *serre* un peu *la babiche*, et continue ton voyage de chasse. Il y a plus de sapins que de caribous. Si tu n'en trouves pas, l'autre moitié que tu auras cachée te soutiendra alors la vie. Ce sera bien plus fin. – Toi, homme blanc, tu penses comme cela ; moi, sauvage, je pense comme je fais. Je tues dix caribous ; c'est le Grand-Esprit qui me les envoie parcequ'il voit que j'ai faim ; il a un gros cœur pour moi, le Grand Esprit, et il veut que je mange. Je cabane tout de suite, et je mange pour faire plaisir à mon père le Grand-Esprit. *Je jette la babiche* bien loin, et je mange tout. Le Grand Esprit rit, et m'engraisse encore mille caribous là-bas, dans les terres des Naskapis. Tu voudrais, toi, que je *serre la babiche*, que je ferme la bouche quand ma chaudière est encore pleine, et que je cache le *pémican* (1) que le Grand-Esprit m'envoie ? Mais cela insulte le Grand Esprit. Si je meurs cette nuit, après l'avoir fait, je paraîtrai devant la face du Grand-Esprit, son œil sera fâché, et il me dira : tu es un mauvais fils, tu n'as pas eu d'esprit. Tu me traites comme un *matshi-manitou*. Je t'avais donné une montagne de viande, et tu en as mangé un *pémi* (petit peu), tu as *serré la babiche*, et tu as caché mon bien comme le

(1) Viande préparée pour se conserver.

castor dans sa maison d'hiver. Tu fais pitié à ton Père d'en haut. Tu n'es pas *fin*. Il n'enverra plus ses caribous dans ton chemin de chasse.—Mais, crois-tu vraiment que tu insultes le Grand Maître en faisant durer plus longtemps la viande qu'il t'envoie ? Pour toute réponse, le sauvage sourit et dit : Je ne suis pas un blanc, moi ; je suis un sauvage comme mes pères, et mes pères sont morts vieux.—Changer le naturel est impossible. Et pour devenir prévoyant comme l'homme civilisé, il faut que le sauvage se *civilise*, et pour cela se sépare de sa tribu.

Cette opinion est fondée sur les faits. Ainsi, je voyais, à Mingan, un Sauvage travailler sans cesse et se mettre par là à l'abri du besoin. Les autres, quand l'imprévoyance et la paresse avaient vidé leur marmite, avaient voulu se faire donner un *pémi* (petit peu) de son beurre, un *pémi* de farine, un *pémi* de thé, un *pémi* de lard. Il leur disait bien : je n'en ai pas. Mais une tente ne renferme ni armoire, ni saloir ; difficile de cacher. De là mécontentement et moqueries. On ne lui demande plus rien ; mais on l'évite, on l'isole ainsi que sa femme. Il est réduit à régler en secret ses affaires au Poste, et à y laisser en dépôt la plus grande partie de ses provisions.

Au reste, les Sauvages admettent volontiers qu'ils sont incapables de vivre à la manière des blancs. Voici comment ils s'expriment dans une Pétition qu'ils adressaient, en 1857, au gouverneur-général, Sir Edmund Walker-Head.

" Nous sommes 300 familles (à *Bethsiamits, Sept-Iles et* " *Mingan*,) sans compter les veuves et les orphelins ; nous " n'avons pas d'autre moyen de vivre que la chasse et la " pêche. Depuis plusieurs années, la famine fait des rava- " ges parmi nous, et diminue chaque jour notre nombre. La " chasse disparaît peu-à-peu dans le bois, et nos places de " pêche sont enlevées de toutes parts par les blancs. A nos " justes réclamations, ils répondent par ces paroles : Trav " lez, vous ne serez pas malheureux. Qu'entendent-ils par " travail ?

" Est-ce la chasse et la pêche ? ce reproche est injus " Est-ce la culture des champs ? il est alors insensé.

" Grand Chef, le Grand-Esprit, en créant l'homme, a

" donné à chacun un génie particulier ; ce génie est diffé-
" rent aussi pour chaque nation.

" A ta nation, l'instinct de se bâtir de grands villages de
" pierres, d'habiter ensemble, de se construire de grands ca-
" nots de bois pour traverser les lacs salés... à nous il a
" donné l'instinct de vivre dispersés dans les bois, d'habiter
" sous des cabanes d'écorce, de nous construire de légers
" canots afin de pouvoir parcourir les rivières et les lacs de
" nos forêts.

" Grand Chef, l'oiseau de passage qui retourne chaque
" printemps vers l'endroit qui l'a vu naître, oubliera plutôt
" son chemin que le sauvage montagnais. Lorsque nous
" avons voulu imiter les blancs en cultivant le peu de sable
" aride qui, avec les rochers, compose notre territoire, la
" bèche nous tombait des mains en rêvant à nos forêts. Au
" jour de la récolte, nous oublions même les patates que
" nous avions à recueillir. Vivant de chasse et de pêche,
" le Grand-Esprit nous a donné le même instinct qui fait
" émigrer le gibier et le poisson.

" En suivant ces périodiques voyageurs, nous obéissons à
" une force intérieure qui nous pousse ; et lorsque le mo-
" ment arrive de sortir de nos forêts ou d'y rentrer, il faut
" partir ou nous dépérissons comme des oiseaux retenus
" dans des climats qui ne sont plus les leurs. "

Le vénérable patriarche missionnaire dont j'ai parlé plus haut évangélise les Montagnais depuis plus de trente-quatre ans ; et il a essayé sans cesse, ainsi que ses collaborateurs, de modifier leur naturel ennemi de tout travail, de toute culture. Il les a tant de fois vus souffrir par suite de leur imprévoyance. Même, à sa résidence de Bethsiamits, le plus qu'il a pu obtenir d'eux, et encore d'un petit nombre seulement, a été de semer un *pémi* de patates (*pémi apishish*, un tout petit peu.) Les autres ne s'en soucient guère. Vient le temps d'arracher les patates ; les Pères invitent ceux qui n'en ont pas à venir s'en approvisionner en arrachant celles de la Mission : invitation mal reçue et peu écoutée ! Mais dès que les patates sont en cave, arrivent les petites chaudières pour un *pémi* de patates. Oh quelle est belle la couronne réservée à ces chers collabora-

teurs, puisqu'ils ont si peu de consolations temporelles ici-bas !

IV.

Ne trouve-t-on pas souvent au fond des bois quelques fleurs de beauté ravissante et de suave odeur ? Ainsi m'ont charmé et embaumé de vieux documents écrits par les anciens missionnaires des Postes actuellement renfermés dans les limites de cette Préfecture. Quelques extraits pourront intéresser les pieuses âmes qui aiment à connaître les joies et les épreuves des ouvriers évangéliques.

Lettre de Rév. P. Robitaille, Curé de Rimouski, datée de Tadoussac, le 13 mai 1796, et adressée à Mgr l'Evêque de Québec :

" Je me suis fait traverser à Tadoussac, comme Votre " Grandeur me l'avait mandé par la voix de mon frère. J'at- " tends Mr Sauvageau pour faire la Mission des Postes. Je " désirerais une direction de Votre Grandeur à l'égard des " Français qui se présenteront à moi à la Sainte-Anne de " Portneuf et des autres postes.

" Les paroissiens de Rimouski ont paru à mon départ bien " mortifiés d'être privés des offices des fêtes qui se trouvent " ce mois-ci, surtout de la procession solennelle du Saint- " Sacrement, à laquelle ils assistaient avec beaucoup de piété " et de modestie ; ils seraient bien reconnaissants si Votre " Grandeur jugeait à propos de leur accorder cette grâce le " jour de la Saint-Germain."

Du même au même, datée de Tadoussac, 3 juillet 1797.

" Je suis de retour de Mingan. Ce voyage a été long cette " année à raison des vents qui étaient presque toujours " contraires. Maintenant je me prépare pour faire le voyage " de Chikutimish.

" Les Montagnais de Portneuf, Tadoussak et des Islets Jé- " rémies me demandent à agrandir l'église de Portneuf ; t " ce serait le désir des bourgeois, parceque l'église est t " petite le jour de Ste-Anne où il y a beaucoup de mon " Cet automne, je présenterai à Votre Grandeur le compte d " recettes et des dépenses de la Fabrique de Ste-Anne de Pc " neuf."

Il semblerait que Portneuf a de l'avenir, et que, y ayant déjà une *Fabrique*, un missionnaire y sera bientôt résident. Or, 90 ans après cette lettre, il y a un missionnaire résident à *Mille-Vaches*, quelques lieues plus haut, et un à *Sault-au-Cochon*, quelques milles plus bas : Portneuf n'est qu'une mission de passage. *Profanasti in terra sanctuarium Dei.* La chapelle de Portneuf a été témoin d'odieux forfaits. " La petite " chapelle de Portneuf est bien pauvre encore à l'intérieur, " écrivait le missionnaire desservant en 1871. Il n'y a pas " d'autel. En revanche, il reste encore trois beaux grands " tableaux. Après le départ des Sauvages qui venaient à " cette mission, et lorsque les chantiers de bois ont cessé, la " plupart des *richesses* de cette chapelle furent dispersées " de côté et d'autre. Dans certaines localités, on retrouve " encore des tableaux qui ont appartenu à cette mission, et " cela dans des maisons particulières. Même, parait-il, dans " une maison de la Rivière-au-Canard on montre un tableau " de la Sainte Vierge sur lequel, dit-on, des matelots voulu- " rent un jour exercer leur adresse. Les balles traversèrent " la vitre qui le recouvrait sans faire aucun mal à l'image." Voilà ce qu'on rapporte : je ne saurais en garantir l'authenticité.

Le Père Durocher donne plus de détails là-dessus dans son rapport de 1845 : " Arrivés à Portneuf, dit-il, nous visitâ- " mes le sanctuaire vénéré que jadis des mains sacrilèges " voulurent profaner. Des décharges de mousqueterie, diri- " gées contre les tableaux des autels latéraux, ne servirent " qu'à démontrer combien le culte des images est agréable à " Dieu : les balles traversèrent les doubles croisées, mais res- " pectèrent les tableaux. "

Le 29 juin 1801, le nouveau curé de Rimouski (alors paroisse depuis cent ans) adresse de Tadoussac à son Evêque les lignes suivantes, embaumées d'humilité :

" Combien, à votre avis, demande M. Le Courtois, faut-il " de rechutes, *quoad ebrietatem*, pendant une année, pour " faire raisonnablement douter de la contrition et bon pro- " pos d'un sauvage ?

" Plus je vais, plus je m'apperçois que l'ignorance de la " langue montagnaise a de bien grands inconvénients pour

" le missionnaire. Je crains de profaner les Sacrements en
" y admettant ceux qui en sont indignes, ou de les refuser
" à ceux qui désireraient y être admis. Cela m'embarrasse
" extrêmement, et je vous avoue que je serai bien content si
" Monseigneur nomme cette année, comme j'ai lieu de l'espé-
" rer, quelqu'un à ma place, pour cette partie de ma mission.
" Je pense même à l'en prier : que pensez-vous de ma résolu-
" tion ? J'aime sincèrement les pauvres Montagnais, mais je
" serais bien aise qu'un autre essayât de leur être plus utile
" que moi, peut-être réussirait-il.

" Je sais bien que n'ayant que Rimouski, je serai très pau-
" vre ; mais cela ne m'inquiète point en tout, je vivrai comme
" je pourrai.

" J'espère partir demain pour Shekutimi. Bon Dieu, que
" de millions de millions de maringouins, moustiques, etc.
" j'y vais trouver ! "

L'Ecriture Sainte nous dit que quand le diable est barricadé chez lui, il s'efforce de garder ses possessions, et d'éloigner ceux qui voudraient le chasser. C'est bien ce que prouve une autre lettre du même missionnaire, datée de la Rivière Goudbou, 15 mai 1806. L'Evêché de Québec, toujours généreux et prévoyant, avait envoyé beaucoup de livres à la Côte Nord, ils firent naufrage. Et à la même époque, le missionnaire fut empêché d'atteindre les postes d'en bas.

" Vous avez à Portneuf, écrit donc M. LeCourtois à Mon-
" seigneur de Québec, quantité de livres qui ont eu une
" part *très considérable* au naufrage du Capitaine Paterson,
" et qui auraient besoin d'être mis au soleil pour sécher.
" Parmi ces livres, il y en a quantité d'anglais. Le commis
" de Portneuf (écossais catholique) en a pris quatre : *Ins-*
" *tructions for confession and communion*, 1 vol. in-12, *Beau-*
" *ties of Chritianity*, 2 vols in-12, *The Idiomes of the French*
" *and English languages* 1 vol in-12.

" Je prie Votre Grandeur de vouloir bien excuser mon
" toyable griffonnage ; j'écris extrêmement à la hâte. Je vi
" d'arriver, il est presque minuit, et une occasion pour Tadc
" sac va partir dans deux ou trois heures d'ici ; de plus, j
" besoin de dormir un peu avant de partir demain ma

" Je ne me suis point rendu à Muskuarou faute de vivres " et de bon vent. Dieu veuille que je sois plus heureux une " autre fois. "

Plusieurs cœurs québecquois vont vibrer d'attendrissemen en lisant la lettre suivante adressée le 8 Avril 1812 à Monseigneur de Canathe (Mgr. Plessis) :

" Sur les instances des Esquimaux qui ne cessent de de- " mander un Missionnaire, nous osons présenter à Votre " Grandeur leur demande, nous flattant qu'Elle daignera ap- " puyer cette malheureuse nation pour la retirer des ténè- " bres épaisses où elle est encore ensevelie. Mais comme elle " est encore fort docile, nous espérons que les soins d'un mi- " nistre de la Religion ne seront pas infructueux.

" Nous proposant de descendre chez eux, nous nous char- " gerons avec joie de l'y conduire, promettant de le nourrir " à nos frais, et de travailler efficacement à lui bâtir un loge- " ment le plus convenable que possible sera. "

J. Bte Rouillard
Ch. Chateauverd
Barth. Gagnon.

Si, quand le diable a ses coudées franches, les élements opposent de grands obstactes à l'évangélisation et par suite au salut des Sauvages, à quoi ne faut-il pas s'attendre si Satan peut mettre à leur portée *l'eau-de-feu*, la boisson ? Est-il rien de plus navrant, à tous les points de vue, que cette lettre courte mais bien triste, du Rév. C. J. Primeau, missionnaire des Postes du Roi en 1824, écrite à la rivière Godbout le 13 juin :

" La Misson de *Mushulagun* (poste à la hauteur des terres), " est manquée pour cette année. Les Naskapits ne s'y assem- " blent pas cette année, je viens d'en être informé par les " Sauvages qui les ont vus dans le cours de l'hiver. Le Sau- " vage qui s'était chargé de monter en juillet dernier, a " passé tout l'été à boire, et ne s'est rendu au poste qu'après " le départ de ces Sauvages. La Mission de la mer est dans " le plus triste état. Dix Sauvages sont morts, après la der- " nière mission, par l'effet de la boisson ; plus mauvaise ap- " parence encore pour cette année. Sur vingt familles que

" je viens de rencontrer, il y a eu deux baptêmes, deux ma-
" riages. La boisson les a tous empêchés de retirer quelques
" avantages de la présence du Missionnaire. Les enfants de
" dix ans sont déjà ivrognes. Ceux qui ne buvaient pas de
" rhum, sont devenus ivrognes, parce qu'ils trouvent diffé-
" rentes liqueurs à tous les postes."

L'année suivante, le même Missionnaire avait le bonheur d'adresser, de la rivière Goudbou, à Mgr Plessis, une lettre bien plus consolante :

" Ayant vu, dit-il, les *Naskapits* aux Sept Isles, le 23 juin,
" je n'aurai pas occasion de pénétrer dans l'intérieur cette
" année. Je les ai gardés trois jours seulement, et après ce
" temps, je n'ai pu les retenir, leur santé ne s'accommodant
" pas avec l'air de la mer. Voici ce que j'ai conclu avec leur
" grand Chef, de leur consentement. Après leur avoir parlé
" des avantages du christianisme, je remarquai leur désir de
" recevoir le baptême, surtout de la part de leur chef qui est
" un homme très intelligent. Ce brave homme, saisissant
" mieux que les autres ce qu'on leur disait, se donnait la
" peine de leur répéter et faire comprendre ce qu'il appre-
" nait. Ils m'ont paru qu'ils abandonneraient la polygamie
" avec sincérité et aisément. Ils m'ont assuré qu'après leur
" baptême, l'on ne verrait jamais s'établir parmi eux les
" vices qu'ils remarquent dans les Montagnais. Ils ont assisté
" à la Messe avec le plus grand respect. Ils m'ont témoigné
" une extrême attention, et promettent de procurer à un
" Missionnaire les choses nécessaires à la vie, quand il sera
" chez eux."

Si la Providence donne à ses amis joies et peines à grande mesure, alors le Missionnaire est son *enfant gâté*. Qu'on en juge par cette lettre du Rév. M. Quertier, alors Curé de l'Ile aux Grues, et plus tard l'Apôtre de la Tempérance, écrite à Mingand, le 27 juin 1834 :

" Partis de l'Ile aux Grues le 25 avril, nous n'arrivâme
" Mingand que le 10 mai. Je n'y trouvai pas un seul Sauva
" J'en repartis trois jours après pour *MasKuaro* où vingt-ci
" familles, tant de fois trompées, m'attendaient à pei
" Outre MasKuaro, je visitai *NatasKuane* où je dis la me
" le jour de la Pentecôte, *Nabisipi Watshishu* et la *Corneil*

" je dis la messe le jour de la Fête-Dieu. Ces postes sont oc-
" cupés par des Canadiens qui tous se sont rendus à leur
" devoir.

" De retour à Mingan, j'y trouvai quinze familles sauva-
" ges dont celle qu'on appelle ici *Royale*, à cause de son hon-
" nêteté et de son aisance, est la plus nombreuse comme la
" plus respectable. Les femmes de ces trois frères sont re-
" commandables par leurs vertus.

" J'avais douze jours à passer avec eux. Quel moyen de les
" occuper ce long temps, ne pouvant pas toujours tenir à l'ins-
" truction qui se donnait trois fois par jour? Je proposai l'é-
" rection d'une Croix, à quelque distance de la Chapelle, sur
" une jolie colline qu'on appelle maintenant le *Calvaire*. Le
" projet plut, et en quelques jours, deux longues et magnifi-
" ques allées, pratiquées dans la forêt, conduisirent une pro-
" cession nombreuse de la Chapelle au Calvaire et du Cal-
" vaire à la Chapelle. Le Bourgeois quoique protestant fit
" faire la Croix par son charpentier ; et le sept juin, après le
" service du soir, vers les six heures, toute brillante d'argen-
" terie (1) et ornée de rubans, soieries, etc., au goût des
" femmes sauvages, la Croix fut transportée par douze hom-
" mes, au milieu des décharges de fusils et des chants reli-
" gieux d'hommes et de femmes en deux chœurs. La céré-
" monie dura deux heures et un quart.

" Ah, Monseigneur, que Votre Grandeur aurait joui de
" voir et entendre cette petite peuplade chanter de cœur et
" d'esprit, dans des forêts sauvages, les beaux cantiques de
" la Religion, marcher respectueusement et suivre deux à
" deux l'étendard du salut qu'ils vont planter au milieu du
" camp pour être protégée par son ombrage salutaire !

" Je confessai toutes ces bonnes gens et les vis partir avec
" deuil pour l'Anticosti. Quelques-uns ont pleuré en me di-
" sant adieu ! Que ces pauvres sauvages sont bien dignes d'un
" meilleur sort ! Je fis cinq baptêmes, et bénis la tombe d'une
" femme morte peu de jours avant mon arrivée.

" Depuis le départ de mes braves sauvages, le 9 juin, je
" n'en ai vu aucun jusqu'à ce jour 30 id. Je passe mes jours,

(1) On croirait plutôt à de la ferblanterie, N. Réd.

" je l'avoue, à m'ennuyer en attendant la *Cécile* qui ne paraît
" plus, selon sa coutume, qu'une fois par mois, ou au plus
" six semaines. Seul, point de livres, point de nouvelles, me
" voilà sur mon troisième mois depuis mon départ de l'Ile-
" aux-Grues.

" Le 30, tous les Sauvages des terres arrivèrent en quinze
" canots, joli spectacle de voir arriver ces caribous humains,
" car ceux-ci n'ont de l'homme que la figure et le baptême.
" Nouvelle et lourde besogne pour le Missionnaire.

" Le deux juillet, arrive la *Cécile* de Québec. On presse le
" départ. Nombreuses confessions, mariages, baptêmes, sé-
" pultures, instructions, tout à faire en peu de jours."

C'était pendant une mission donnée par le Père Babel, 47 ans plus tard : " Les bois étaient en feu dans le voisinage, " rapporte le Père. Avec grande peine la Chapelle put être, " préservée. Le feu s'arrêta enfin sans la détruire. Il respecta " même cette croix plantée au milieu des bois, et se contenta " de la caresser de ses flammes à moitié éteintes. Depuis ce " moment, ce signe de salut nous est encore plus cher. C'est " au pied de cette croix que nos sauvages viennent faire leur " pénitence après la confession. Quel bonheur que croix et " chapelle assiégées par le feu fussent préservées ! et nous " bénissons Dieu qui n'a pas permis que ces témoins de nos " peines et de nos larmes disparussent."

Au pied de cette Croix monumentale plantée par lui, il y a cinquante-trois ans, j'ai récité avec émotion un *De profundis* pour le grand Apôtre de la Tempérance, cet orateur aux idées sublimes, ce cœur sensible comme celui d'un enfant, qui pendant ses dernières années me témoignait une affection toute particulière. Qui eût jamais imaginé que sa correspondance de Missionnaire, écrite à six lieues d'ici, dormirait 33 ans dans les cartons de l'Archevêché de Québec, puis ferait une autre station de 15 ans à Rimouski, et enfin reviendrait à son point de départ, pour y voir ses feuillets jaunis baignés des larmes d'un ami *qui se souvier* Quand je le vis pour la dernière fois, à sa résidence pri de Saint-Denis, quelques mois avant sa mort, il m'étreig brusquement contre son cœur : " Prie pour moi, dit-il, *la b s'en va.*" Oui, la noble bête de somme du Seigneur, '

porta haute et glorieuse la Croix de Tempérance, et par là fut un bienfaiteur national. Qu'ils étaient beaux tes pieds d'évangéliste, quand tu tenais les foules suspendues à ta parole ardente, et que tu broyais le démon de l'ivrognerie au fond de tous les cœurs ! Et ces douces fêtes de la Saint Louis de Gonzague à la *Maison de Sainte-Anne*, (comme tu te plaisais à nommer ce Collège que tu aimais tant et à qui je dois tout,) comme tu accourais avec une joie toujours nouvelle pour nous faire admirer les sacrifices, les mérites, les vertus, les gloires *du petit Louis !* douces fêtes, que de générations d'étudiants se les rappellent avec délices, inséparables du souvenir de ce vieillard à longs cheveux blancs ! Ta croix noire sanctifie le sommeil de milliers de tombes ; et là-haut tu jouis de la victoire qu'assure la Croix, entouré de tant de Canadiens que tu as arrachés à l'ivrognerie et à la perdition pour en faire de braves citoyens, des saints ! De là ne nous oublie pas !

En 1837, la Mission des Sauvages Montagnais fut faite par le Rév. Mr Boucher. Son rapport est des plus intéressants :

" La Mission de Portneuf, dit-il, est abandonnée depuis " 1830. Il ne s'y fait aucun service pour les Sauvages. Le " Missionnaire y dit la messe en passant pour sa commodité. " La chapelle menace une ruine prochaine. Il n'y a dans " la sacristie qu'un missel et *un grand nombre de bonnets car-* " *rés.*

" La Mission des Islets de Jérémie est la plus populeuse. " Cette année, il y avait trente-trois familles au Poste. Les " Sauvages de cette Mission sont passablement instruits, et " les mères s'appliquent généralement à élever chrétien- ".nement leurs enfants et à leur montrer les prières et le " catéchisme ; ils savent presque tous lire et écrire. Pour " l'usage de cette Mission, la chapelle possède entr'autres ar- " ticles *vingt surplis.*" (Comme il n'est pas question des *jupons* correspondants, les chers Sauvages devaient sans doute *aller sans*, comme on dit ici ; c'est moins embarrassant et tout aussi beau à l'œil sauvage, peu exigeant. Qui sait si l'œil sauvage n'y a pas même découvert une beauté inappréciable au blanc, par la ressemblance avec le héron ou autre gibier haut monté sur pattes ?)

" Les Sauvages de la Rivière Godbout, et surtout les fem-
" mes, sont moins adonnés à la boisson que partout ailleurs.
" C'est la Mission qui m'a toujours procuré le plus de con-
" tentement.

" Les Sept Isles, dernière Mission des Postes du Roi. J'y
" ai vu sept familles *Nascapi*, Sauvages des terres et qui,
" malgré leurs désirs, n'ont pas encore eu le bonheur de re-
" cevoir le baptême. Je leur ai donné des catéchismes, afin
" qu'ils pussent s'instruire par eux-mêmes. Ils désirent ar-
" demment les lumières de la Foi. "

Le même Missionnaire, dans sa Relation de 1839, intéresse extrêmement :

" Cette année, comme toutes les années précédentes, dit-
" il, tous les Sauvages des Postes que j'ai visités, se sont
" montrés zèlés à assister aux instructions, et avides de la
" parole de Dieu. Tous se sont confessés plusieurs fois,
" avec les sentiments de la plus grande foi.

" J'ai vu aux Sept-Iles six familles *Nascapi* ou Sauvages
" infidèles. Je baptisai quatre de leurs enfants, en leur
" disant que j'espérais qu'ils auraient bientôt l'avantage de
" voir parmi eux un Missionnaire pour instruire leurs
" enfants et eux-mêmes, s'ils voulaient se mettre de la prière
" et servir le Grand Maître. Tous ont répondu qu'ils le dési-
" raient de tout leur cœur, mais qu'ils étaient trop pauvres
" pour venir tous les ans au bord de l'eau pour entendre
" parler du Grand-Manitou.

" Voici un trait qui fait bien voir combien ces pauvres
" Indiens désirent être instruits et baptisés. Une femme
" âgée de vingt-deux ans, s'est rendue cette année au Poste
" de Godbout, de la distance de plus de 200 lieues, pour
" faire baptiser ses deux enfants ; et dans l'espérance d'être
" baptisée elle-même, elle avait appris ses prières et plusieurs
" chapitres du catéchisme. Elle n'avait jamais vu le Mis-
" sionnaire. Son mari avait été baptisé étant encore enfant
" et n'avait pas vu le missionnaire depuis ce temps-là.

" Plusieurs Montagnais m'ont dit que quand ils se renco-
" traient dans les bois avec les *Nascapi*, ces derniers l-
" payaient pour faire prier Dieu pour eux. Ces Sauvag
" sont très pauvres et dénués de tout. Si un Missionnair

" devait leur être envoyé, il serait nécessaire de les avertir
" une année d'avance, afin qu'ils pussent se rencontrer avec
" lui. Car la plupart vivent errants ça et là dans les plai-
" nes, le long de différents lacs, vivant de la pêche tout le
" temps que la pelleterie n'est pas de saison.

" J'ai eu la consolation de voir que tous ceux qui ont com-
" munié l'année dernière, sont restés fidèles à leurs promes-
" ses de Tempérance, et ont mérité la même faveur cette
" année. Votre Grandeur est déjà informée que le plus
" grand obstacle qui s'oppose à la conversion des Sauvages,
" est l'ivrognerie. Je ne les admets à la Sainte Table qu'a-
" près une épreuve de trois ans. J'exige, pendant ces trois
" années d'épreuve, qu'ils ne prennent pas une goutte de
" boisson. Je crois qu'il est absolument nécessaire de pren-
" dre le mal à la racine, autrement on gagnerait peu sur
" eux. J'exige cela seulement de ceux qui communient ;
" car je suis moins exigeant pour ceux que je crois n'être pas
" assez forts pour faire ce sacrifice, espérant toujours de pou-
" voir gagner cela sur eux.

" La première année, ils font la promesse d'abandonner
" entièrement la boisson. La deuxième année, quand ils ont
" été fidèles à leur promesse précédente, ils font leur confes-
" sion générale, et je leur donne l'absolution. Enfin, la
" troisième année, je les admets à la sainte communion.
" Cette promesse se fait solennellement le jour même de la
" première communion ; je prends, en présence de tous les
" Sauvages, les noms de ceux qui forment ces bonnes résolu-
" tions. Et je profite de cette occasion pour inviter les autres
" à suivre leur exemple, et en même temps pour prémunir
" ces nouveaux convertis contre la séduction des ivrognes ;
" car il n'est pas rare de voir un sauvage à moitié ivre aller
" de loge en loge, avec sa bouteille, pour solliciter les autres
" à boire.

" Voici un trait qui fait bien voir la bonne volonté et la
" docilité de ces pauvres sauvages. En 1837, une femme
" sauvage, mère de six enfants, touchait à la fin de son
" épreuve ; elle avait fait l'année précédente sa confession
" générale, et se disposait à faire sa première communion à
" la prochaine mission. Malheureusement pour elle, le pre-

" mier jour de l'an, elle se trouva au Fort avec plusieurs
" autres sauvages. Le matin, se méfiant de sa faiblesse, elle
" n'alla pas saluer le commis avec les autres, et resta dans sa
" loge à dire son chapelet. Les sauvages revinrent du Fort
" à demi-ivres, et avec de la boisson ; mais elle demeura
" toujours ferme. Sur le soir, le commis, pour plaire aux
" sauvages, parcourut les loges, emportant avec lui différentes
" liqueurs. Cette pauvre femme ne put résister à ce dernier
" combat, elle but avec les autres.

" Le lendemain, elle se rappela sa promesse, et sa première
" communion qu'elle devait faire cette année ; dans l'excès
" de sa douleur, elle se mit à pousser les cris les plus déchi-
" rants. Ignorant la cause de ses pleurs, le commis lui-même
" accourut tout effrayé à la loge, pour voir ce qui en était.
" Quelle fut sa confusion lorsqu'il entendit cette femme lui
" adresser les reproches les plus sanglants de ce qu'il était
" cause de sa faute et de la violation de sa promesse.

" Ce fait me fut rapporté avant que d'avoir vu cette femme.
" Quand je visitai le Poste où elle était, elle vint avec les
" autres me donner la main, selon l'usage, je remarquai
" seulement qu'elle avait les larmes aux yeux.

" J'étais rendu à la chapelle et je préparais ce qu'il fallait
" pour commencer la mission, elle vint me trouver et se mit
" à sangloter sans pouvoir me dire un mot. Je tâchai de la
" consoler, de l'encourager, en lui disant que Dieu lui par-
" donnerait encore cette fois. Tout fut inutile pour le mo-
" ment. Et tout le temps de mon séjour dans ce Poste, ce
" fut pour moi un spectacle déchirant de voir cette pauvre
" femme venir presque tous les jours à confesse, donnant les
" plus grandes marques de repentir de la faiblesse qu'elle
" avait eue. Cependant, pour l'édification et le bon exemple
" des autres, et en même temps pour inspirer une plus
" grande horreur de ce vice, je demeurai inflexible et lui
" refusai le bonheur de faire sa première communion. Mai-
" je lui promis qu'elle la ferait à la prochaine mission, s
" elle persistait dans sa bonne résolution. En effet, cett
" année, j'ai eu la consolation de lui donner la sainte con
" munion qu'elle a reçue avec les sentiments de la plu
" grande ferveur.

Cette même année 1839, le Rév. Luc Aubry, fit la mission de Mingan à Maskouaro.

Pendant dix années consécutives, le Rév. Frs. Boucher évangélisa nos Montagnais. Par son zèle infatigable et persévérant, dit un de ses successeurs, il avait régénéré cette tribu indienne naguère dégradée, en la faisant entrer dans la Société de Tempérance totale. Mais le plus grand embarras pour ces prêtres séculiers, c'est qu'ils ne pouvaient guère instruire les Sauvages autrement que par interprète. Le temps leur manquait, et les maîtres aussi, pour apprendre cet idiôme difficile.

Une famille religieuse de Missionnaires venait d'arriver en Canada. On jugea préférable de leur confier l'évangélisation des Sauvages. Ceux d'entre eux destinés aux Montagnais des Postes et du Lac Saint-Jean, comptaient sur les livres composés en cette langue, plus d'un siècle auparavant, par les RR. PP. Laure et Labrosse, jésuites. Ils avaient de cette source dictionnaire et grammaire qui furent confiés au Père Durocher dont le zèle ardent se promettait de maîtriser ainsi bientôt la langue montagnaise et d'assurer cette ressource précieuse à ses collaborateurs.

Mais il en avait été du sauvage comme du blanc; son langage avait varié, et les Pères virent, à leur extrême surprise, qu'on ne les comprenait guère et que tous les livres étaient à refaire. Il fallut donc, à l'aide des interprètes, entreprendre cette rude besogne dont Dieu seul connait toute la difficulté et le mérite. La difficulté suprême est pour les mots exprimant les choses religieuses. Il faut alors inventer ou composer des expressions claires, précises et exactes, faisant image si possible, et les faire passer dans le langage usuel qui abonde en *expresions imagées*. Les mystères et les sacrements offrent des difficultés particulières sous ce rapport. " Il faut beaucoup de patience, dit à ce propos le Père " Lacasse, pour instruire ces Sauvages dont l'intelligence ne " s'élève pas du premier abord aux choses spirituelles. Aller " leur parler de sacrement, de la grâce de Dieu dans le lan- " gage de nos chaires canadiennes. serait perdre son temps. " Il faut user de périphrases. Le missionnaire qui travaille " au milieu de nations infidèles a besoin, le croiriez-vous ?

" d'une science dogmatique plus qu'ordinaire et plus grande
" que celle qui, bien souvent, serait suffisante devant un au-
" ditoire déjà instruit des vérités de notre sainte religion. Il
" lui faut créer des mots d'un genre nouveau, et bien se
" garder de ne pas dépasser les limites de l'orthodoxie. Son
" langage doit être précis, et s'il veut rester dans les généra-
" lités, il fera mieux de ne pas parler."

Les obstacles étaient grands : ils ont tous été levés, de nouveaux livres composés, et aujourd'hui nos Pères parlent le montagnais au parfait, mieux qu'aucun montagnais même, et par là est rendue plus facile l'évangélisation des Nascapis dont le langage est le Montagnais un peu défiguré. Je demandais à André, sauvage de Mingan, quelle langue parlaient les Nascapis : " la même, pareille comme nous, me " dit-il. Je rencontre le Nascapis dans le bois, je lui parle, " il me comprend ; le Nascapis me parle, et je comprends " tout. La moitié des mots comme les nôtres. "

Rien de plus curieux que d'écouter de près ces sauvages se parlant entre eux. Aucun son dur ni vibrant ; ils parlent toujours à demi-voix, du ton le plus monotone et sans gesticulations. Au point de vue de l'observation, disons *d'une étude de mœurs*, plusieurs amis me manifestaient le désir de passer une journée dans la cabane sauvage. Il leur serait bon de tracer alors autour d'eux *un cercle magique* infranchissable à petits, moyens et grands, bon d'avoir la vue courte, bon de ne respirer qu'à travers un gros rhume de cerveau. Sans être muni de ces préservatifs, il m'a été donné de passer par cette petite épreuve, il y a deux ans. De moi-même, j'aurais honte de raconter cela, à la pensée des souffrances, des dangers, des travaux héroïques de mes collaborateurs. Mais vous médisez tant des lecteurs de vos Annales, cher Aumonier, en assurant qu'ils veulent *tout savoir !* Qu'ils ne s'en prennent qu'à vous.

Voici donc la note d'une journée passée dans un wigwam montagnais.

Mai venait de commencer. J'étais dans ma petite chambre de la Pointe-aux-Esquimaux. Au dehors un fort nord-e pousse devant lui des orages glacés, et goupillonne sans merci quiconque vient à sa portée.

Entrent trois sauvages que la pluie avait inutilement cherché à débarbouiller, pour tout résultat sillons noirs creusés dans le jaune-brun. Un seul se fait comprendre quelque peu en anglais : il veut le *patliash.—Ishkouéou sham acoushou* (femme beaucoup malade) au campement de la Romaine, quatre grandes lieues d'ici. Le milieu du chenal est ouvert entre les Iles : partout ailleurs glace *pourrie*, c'est-à-dire minée en dessous et des plus dangereuses, surtout dans une tempête avec pluie. Ils sont venus avec une bonne petite barge, fiers comme des *hommes* de pouvoir la manœuvrer.

J'embarque ; peu après, la pluie cesse, mais le vent tient bon. Bientôt nous dépassons la *Pointe-aux-Morts* que nos Montagnais appellent *Komanatnekatet*, c'est-à-dire, place où un meurtre a été commis. Leur tradition rapporte qu'autrefois des voyageurs y furent surpris et massacrés pendant leur sommeil.

Le *camp* sauvage, composé de quatre cabanes, était sur une des îles de la Romaine, au bord du bois. Les amis des Missions et les littérateurs tressaillent d'aise à cette pensée, la loge sauvage, le *wigwam*. Pour eux, c'est adorant de poésie. Qu'ils me pardonnent de dissiper un peu leurs illusions.

Représentez-vous donc une vingtaine de perches plantées dans le sable et disposées en rond autour d'une pierre plate servant de foyer. La base a quatorze pieds de diamètre, et les pans vont en diminuant jusqu'au sommet par où vient la lumière, tout comme dans les basiliques romaines. La porte est soigneusement fermée : par le sommet toujours entr'ouvert s'envolent les fumées de toute sorte. Du pied des perches jusqu'à mi-hauteur, elles sont lambrissées en-dehors de lambeaux de toile à voile ou de vieux sacs tenus en place par des branches entrelacées ; de là au faîte, le lambris est formé d'écorces de bouleau qui laissent pénétrer une lueur rosée et très poétique *ad libitum*.

Etes-vous bien trempé comme nous l'étions ce jour-là, vous cherchez aussitôt la porte et désirez entrer. *Chercher la porte* ; si c'est un œil civilisé, il la cherchera longtemps. A vos pieds, un vieux sac qui se confond avec le reste du lambris, recouvre une ouverture de trois pieds carrés, au ras de la terre : voilà portique et porte. Efforcez-vous d'entrer,

Pour cela, pliez-vous, mais pliez-vous donc ! encore un autre pli, et encore un autre jusqu'à ce que votre hauteur et votre largeur s'égalisent. Bon : maintenant tournez-vous de côté, rapetissez davantage et entrez *en vous-même* si c'est possible, car vous n'êtes encore guère capable d'entrer par cette porte étroite. Courage cependant, faites de nouveaux efforts. Enfin tout craque et gémit dans votre charpente *trop civilisée ;* vos pièces de construction sont toutes entrées les unes dans les autres, et le nez vous touche aux genoux. Pour le coup, vous êtes digne d'entrer. Vous entrez donc...ce que vous ne pouvez, du premier coup, car la pauvre tête est repoussée en arrière par une barre qui forme le sommet de la porte et cachée par des branches. Enfin la tête finit par entrer, la dernière, au scintillement de mille chandelles. Une autre fois, poussez votre tête de l'avant et faites votre entrée comme une autruche allongeant *tout* son cou, ou bien entrez à reculons, ou encore à genoux. Et si vous voulez savoir comment je pus introduire ma taille interminable, supposez le pire, et vous approcherez de la vérité. Le moins amusant, c'est qu'à peine votre tête entre-t-elle à deux pieds du sol, elle est assaillie par une légion de petits chiens *japillards,* vrais *windigos* qui semblent avides de viande fraîche. Les femmes s'élancent en criant : *aouish, attoub*, *aouish* (va te coucher, chien.) Chacun et chacune empoignent un *attoub* et le garde en ses bras.

Vous voilà entré, c'est bien. Mais, avant de vous déplier, attention ; regardez en haut et prenez bien vos mesures. Le rez-de-chaussée vous semble très grand parcequ'il n'y a aucun meuble, et que tous les habitants du lieu sont rangés comme celles qui *font tapisserie* dans vos bals de ville. Pour vous tenir droit, il faut être au milieu du logis, les pieds presque dans le feu. Aussi le Sauvage est-il toujours à demi-courbé. Prenons-en notre part et faisons comme lui. Cherchons de l'œil l'endroit où il y a une plus grande place vide et mettons-nous y à genoux d'abord afin de ne jeter l'ancre que sur un bon fond clair d'écueils et d'écuelles.

Me voilà donc assis sur un plancher assez mollet, grâce au tapis en branches de sapin ; m'adosser à la cabane est impossible à moins de me mettre en angle de 45°, m'asseoir droit comme un civilien, mes pieds envahissent le foyer. Il faut

donc s'emboiter à la chinoise, et quand tout est à sa place, vous regardez et êtes regardé.

Cette loge contenait cinq familles nombrant quatorze personnes présentes et huit petits chiens. Voilà pour les êtres *visibles*. Les odeurs sont fortes (ces chiens ne se dérangent guère), et elles ne passent jamais inaperçues, car elles circulent longtemps et ne s'envolent qu'à regret par le faîte. Quant aux êtres présents *invisibles*, tenez bon pour la soustraction faite par les doigts chasseurs et pour la division impartiale entre chacun, mais tenez bon surtout pour la multiplication : multipliez et multipliez encore !

Ces Sauvages sont toujours assez vêtus, et demeurent bien couverts. Au dire de tous les Missionnaires, la modestie est portée chez eux jusqu'à la plus grande délicatesse. Quelques enfants jouent sans bruit, parlant à demi-voix, ne se disputant jamais. Quels sont leurs amusements enfantins sous la tente, demandez-vous ?—L'un taille un éclat de bois en forme d'aviron et fait mine de s'en servir. Un autre fait une flèche et un arc et s'essaie sur une mouche. En voici un qui enfonce sa main sous les branches, imite les soubresauts d'un animal dans les fourrés, sort un doigt qu'il brandit comme le loup-marin qui élève doucement sa tête sur l'eau pour voir s'il y a pour lui du danger quelque part. Le sang chasseur bouillonne déjà dans ces petits cœurs. Me rappelant alors comment on confectionne des petits canots en papier, j'en fais un et le leur donne. Ils se le passent de main en main, chacun attendant patiemment et ne le demandant que de l'œil. Qu'il faut peu de chose pour les amuser tous pendant des heures entières.

Environ trois pieds de large et autant de long était le domaine de chaque famille ; au fond de ce *homestead* (propriété) est tout son bien : sac de farine, chaudron, plats et écuelles, guenilles, fusils et mille petits sacs contenant thé, tabac, sucre, jusqu'à la *boîte à lunettes* (car plusieurs vieux et vieilles en portent et avec autant de chic et de gravité que les blancs ! Ce morceau ne prend guère de place cependant et forme l'oreiller de l'homme, oreiller chéri, car il y est étendu bien souvent et bien longtemps, trop fainéant et insouciant alors même pour se replier les jambes quand le feu menace d'en

dommager sa chaussure, il faut que la femme qui veille à tout dresse quelques petites branches en avant de ses pieds immobiles, lorsque le feu endommagerait ses chaussures. J'eus plusieurs fois occasion de voir ce manège incroyable.

Pendant qu'ainsi étendus nonchalamment, les hommes dorment ou semblent dormir, tout en fumant, les vieilles femmes vont, dans la pluie battante, ramasser branches et souches pour alimenter le feu (la coutume indienne est de ne pas ramasser même une *attisée* d'avance ;) aux enfants à aller quérir de l'eau dans de petites chaudières. Les chiens font police incessante et vigilante, sauf sur eux-mêmes. Les jeunes mères s'occupent à la couture, tout en surveillant leurs marmots. Enfin c'est admirable comme chacun trouve sa place, et chacun se montre parfaitement heureux.

Pour varier leurs occupations ou se reposer de dormir, en voici qui prennent leurs livres de prières composés en montagnais par le R. P. Durocher en grande partie, mais imprimés avec nos lettres et chiffres et que nous leur faisons relier solidement au Couvent du Bon-Pasteur. Ensemble ils chantent des cantiques dont l'air est emprunté des nôtres et adapté par les Pères à des mots montagnais. Le même livre sert aux prières, au catéchisme, aux cantiques, à faire épeler les enfants ; même une partie en est notée en plain-chant et reproduit dans ce *mishinaigan* tous nos *Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus,* et *Agnus*, la Messe des Morts avec *Libera*, des psaumes composés par les Pères en montagnais ainsi que quelques hymnes. Il y a même un long *TshipiatiKu MeshKanakanuts*, chemin de Croix avec cantique pour chaque Station. Les dernières pièces sont le *Tshi nasKumitinan tshije menituin*, *Te Deum*, le *Tsije Manito ostuwin*, *Tantum ergo*, le *Ka iriniKaita-Ku*, *Lauda Sion*, le *Tshi shutshelimitinan*, *Sub tuum* et le *Tshi-piatuKuts wets*, *O sanctissima.* L'air des cantiques n'est pas noté, il s'apprend par cœur. Hélas, les ressources dont le Missionnaire dispose sont si faibles qu'à peine chaque famil' peut-elle avoir *un* de ces livres précieux, et c'est leur Apôtı quand ils sont dispersés au fond des bois. Comme les Jui autrefois, ce livre est leur consolation : *habentes solatio sanı tos libros in manibus.* Que de piastres gaspillées en frivolité feraient ici un bien immense, quoique sans bruit ! Quand l

Missionnaire part pour la Mission lointaine des Naskapis, il lui faudrait plusieurs douzaines de ces précieux volumes pour les laisser à ces pauvres enfants des bois qu'il ne peut évangéliser que quelques jours, et qu'une fois par année. Quel bonheur si quelques personnes pieuses s'occupaient de faire imprimer et relier ces volumes en plus grand nombre, y faisant même insérer de touchantes images qui parleraient à la fois aux yeux et au cœur du Sauvage, et faciliteraient la connaissance de la Religion chez les infidèles ! C'est ainsi que de pieuses âmes en France ont aidé aux Missionnaires chinois, et fourni à ces missions lointaines une imagerie complète et admirable. Quant à moi, à plusieurs reprises, j'ai fourni une centaine de piastres pour faire relier ces livres sauvages, mais sans images. Oui, il y a toujours nombre de cœurs généreux et sensibles chez nos Canadiens : ils comprendront mon appel, et feront à Dieu, à moi et aux sauvages le plaisir d'y répondre. *Tsimaits* !

La malade était tellement faible qu'on la faisait boire au moyen d'une tige de gros foin. Un seul sauvage, (et c'était son mari), pouvait m'interpréter auprès d'elle. C'était difficile et gênant, dans la faiblesse extrême où elle se trouvait ; je priai ardemment son ange gardien de nous aider. Une pluie battante et glacée empêchait de faire sortir la plupart des femmes et des enfants. Aussi je fis comprendre à la pénitente de ne me répondre que par signes. Mais ce mystère, dont nous entourons le Sacrement de Pénitence, fatigue le Sauvage. Il ne lui en coûte pas du tout de se confesser, même de détailler tous ses péchés à l'interprète pour que celui-ci les répète au prêtre. L'an dernier, je confessais les sauvages de la Mission de Moïsie. Pour interprète des femmes, j'avais une sauvagesse très intelligente, élevée avec soin à la Mission de Lorette. Je la fis agenouiller à côté de moi, la face tournée au mur ; les pénitentes s'agenouillaient devant moi, et répondaient par signes de tête et de doigts aux questions que je faisais poser par l'interprète. Il fallait à chaque instant leur rappeler de ne prononcer aucune parole : plusieurs fois je dus même leur serrer fortement les lèvres pour y réussir. Enfin entre une *ishKouëou*, (vieille femme) ; elle se prosterne à mes genoux, récite au long leur prière avant la confession. Puis,

arrivée à l'accusation des péchés, je lui fis expliquer qu'il ne faut pas prononcer une parole, pas même *tapoue* ni *mawash* (oui, non). On commence ; à la première question, elle répond un fort *mawash*. Je lui fais faire une réprimande, et nous continuons. La deuxième question eut encore une réponse verbale qui lui valut une menace de la renvoyer. Enfin la vieille étouffe dans ce silence, ne pouvant croire, je suppose, que ses péchés ne pouvaient sortir qu'en les parlant tout haut ; elle dit à l'interprète qu'elle n'est pas capable de faire une confession *en-dedans*, que ça ne lui coûte pas du tout de détailler ses péchés à l'interprète. Et je fus obligé d'en passer par là, et de lui faire faire une confession *en dehors*.

Les sentiments de dévotion de la malade étaient admirables. Je lui donnai donc tous les derniers sacrements, faisant lire par un ancien les prières appropriées. Bonne Agathe Jaurienne mourant si heureuse dans le plus grand dénûment, tu as été rejoindre au Ciel les milliers de sauvages Canadiens qui, depuis deux siècles et demi, ont embaumé nos forêts de leurs vertus, et forment là-haut la couronne de leurs *Patliash*. Priez pour vos descendants afin qu'ils suivent vos traces. Priez pour les Associés de la Propagation de la Foi dont les cœurs compatissants sont la seule ressource de nos Pères. N'oubliez pas, auprès du trône de miséricorde, le petit clergé de cette Préfecture ainsi que la Congrégation des Oblats, et nos bienfaiteurs de Québec qui sont aussi les vôtres.

Vers trois heures de l'après-midi, le vent était contraire pour mon retour, ainsi que le courant ; la mer trop houleuse pour se risquer en canot. Les vagues brisaient même si fort, que force fût d'échouer le bateau pour qu'il ne fut pas mis en pièces. On ne pourra repartir que demain après-midi. Contre la perspective de trois repas et du coucher dans le wigwam, j'avais une ressource. A deux lieues de là, sur la *grande terre*, réside un Irlandais hospitalier : il est aussit décidé que pensé que je passerai la nuit sous son toit.

Du campement sauvage à sa demeure, on passe sur baie formée par la Rivière Romaine, baie toute couve d'une glace dangereuse, pleine de trous d'eau et minée

dessous. Y tomber, c'est mort certaine et immédiate, car on serait aussitôt entraîné sous la glace par un courant irrésistible. J'eusse bien alors réalisé ce verset du psaume 68 : *abyssus vallavit me, pelago operuit caput meum.* Chaque pas était donc dangereux. Sachant que personne n'égale un Sauvage pour connaître le fort et le faible de la glace, je leur demandai un guide, et l'époux de la malade s'offrit aussitôt.

Nous partons donc, André Misnapish en avant avec une longue perche. Deux et trois fois par arpent, il fallait arrêter et sonder la glace. Une nappe d'eau la recouvrait presque partout Que Dieu et ses Saints Anges nous gardent !

Il faisait nuit noire quand nous arrivâmes à la cahute de notre Irlandais. Qu'il était chagrin de ne pouvoir me recevoir à son gré ! Absent depuis deux jours, il était arrivé presque en même temps que nous. Et comme il vit seul avec ses chiens, tout le personnel de la maison part avec lui. Alors même qu'il serait une semaine absent, jamais il ne barre sa porte, il laisse toujours bois et provisions pour le voyageur : loi générale et généreuse qui s'observe sur toute la Côte du Labrador où le voyageur court tant de dangers.

C'était un vendredi. Maloney n'avait ni poisson dessalé, ni beurre, ni pain cuit ; il en était inconsolable, vu surtout qu'il me recevait pour la première fois. Je me moquai de ses lamentations, et lui dis que j'allais obéir au précepte de Saint Paul : *Omne quod vobis apponitur, manducate*, et de cet autre de l'Ancien Testament : *Utere, quasi homo frugi his quæ tibi apponuntur.* Et du lard fondu dans lequel sont hachés deux gros oignons, avec force patates, voilà ce qu'il put me servir et que je trouvai admirablement bon. Car bon appétit est la meilleure des sauces. Et je n'avais ni bu ni mangé depuis mon léger déjeuner du matin. Ah, mille fois, dans leurs pénibles voyages, mes frères missionnaires eussent fait leurs délices de la moindre partie de ce royal goûter. *In mente nobis veniunt et cepe et allia* (Num ii.)

L'énorme poële qui remplissait une partie de la maison, avait été chauffé à blanc pour préparer promptement le souper. *Dicitis quia æstus erit: et fit.* L'unique couchette

était à deux pieds du fourneau. Fallut bien s'y déposer en moins que trois plis, et dormir pour l'amour du bon Dieu. En fermant les yeux, je faisais le Pharisien, remerciant Dieu de n'être pas obligé comme mes confrères, de coucher à la belle étoile, sur la neige, ou dans des cabanes qui ne valent guère mieux. Dieu jauge les courages et proportionne le fardeau : le mien est loin d'être le plus pesant. Au moins, que l'exemple de leur courage excite ma lâcheté, et me fasse dire de tout cœur comme le Macchabée : en invoquant Dieu, je livre, comme mes frères, mon âme et mon corps à la souffrance. *Ego autem, sicut fratres mei, animam et corpus meum trado, invocans Deum.*

Le soleil paraît enveloppé de brume : arrive Misnapish pour me guider au retour. Il avait plu toute la nuit, et le marcher sur la glace était plus que dangereux. En plusieurs endroits, l'eau claire baignait le rivage. Qu'importe : il faut bien partir. C'était la veille de la Pentecôte, et j'espérais me faire rendre en canot d'écorce chez moi, pendant la matinée, et d'avoir ainsi la consolation de dire la Sainte Messe. Dans cet espoir, je pars à jeun.

A part la perche de sonde, il fallut emporter avec nous un long pieu pour servir de pont aux endroits les plus périlleux. Impossible d'aller dix pieds droit devant soi. A chaque instant, mon guide criait : *miam eshpaka meskomi* (bonne, épaisse glace), et on avançait ; ou bien : *mawash miam pepakâshou meskomi* (pas bonne, mince glace), et il fallait alors se faire bien léger, marcher sur la pointe des pieds au-dessus de trente brasses d'eau, et détourner sa route. Seul, j'eusse été bien embarassé de choisir ; car partout la glace pliait sous nous ; à chaque pas, on voyait de petites crevasses à travers lesquelles bouillonnait l'eau. Il fallait alors poser le pied à plat, suivant la coutume sauvage ; autrement la glace cassait au toucher du bout du pied ou du talon. Partout sous nous passait le courant rapide de la rivière dont nous entendions la chute mugissante. Apr avoir passé quatre heures dans ce danger imminent, no. arrivons enfin au *camp*, sains et saufs. *Deo dicamus gratia* Seulement il est trop tard pour arriver chez moi avant midi Hier, j'ai évité de goûter à la cuisine montagnaise ; mai

comme le bateau de nos sauvages a été tellement hâlé sur le rivage qu'il faut attendre le plus haut point du montant pour le remettre à flot, c'est-à-dire, trois heures de relevée, il faut se résigner. Le proverbe dit : on n'en mourra pas pour une fois. Cependant, j'étais assez peu Missionnaire par sang pour que le cœur me bondit de dégoût à cette pensée. Mais j'étais pris : il faudra donc manger ici.

A notre arrivée, on *lève* la porte, et j'entre courbé jusqu'à terre, puisque tel est le cérémonial obligé. Je reprends ma position à la chinoise, fais oraison et dis mon Bréviaire. A la dérobée, je voyais les femmes se livrer, sur elles-mêmes et sur leurs enfants, à une certaine chasse que le jovial Père Lacasse décrit ainsi : " Je me mets à l'écart de mes sauva-
" ges pour faire boucherie. Comprenez-vous ? Mes instru-
" ments sont mes ongles qui servent de massue. Le nombre
" des ennemis est légion. Ils meurent en braves, répandant
" leur sang et le mien qui ne font plus qu'un, par tous les
" pores. En voulant les meurtrir, leur nombre me meurtrit
" les ongles. Je n'ai encore pu me décider à les détruire
" comme font les sauvages entre leurs dents, mais je dois
" dire que je me perfectionne tous les jours. Comme eux
" maintenant, je mange avec ma fourchette à cinq fourchons
" solidement fixée au poignet. " A cette vue, on recherche, on chérit la *solitude* : malheur à qui est trop *expansif* en ces lieux-là !

Les préparatifs du dîner commencent vers les onze heures. Toute la famille cuit galette à chaque repas, et cette galette y passe entière, mie et croute. Dans ses missions de la Rivière-Rouge, le Rév. M. Belcourt raconte que les chasseurs revinrent un jour chargés de viande de bœuf sauvage ; mais, au repas suivant, on ne lui servit que la langue. " Car, lui dit-
" on, vous n'êtes pas accoutumé à manger de cette viande,
" et en goûtant quelque autre pièce, vous prendriez le *mal*
" *de bœuf.* " Ce mal, comme on peut le soupçonner, n'est autre chose que l'indigestion. Or, nos Montagnais redoutent tout autant de prendre le *mal de pain rassis.* Et ils connaissent parfaitement le remède préventif : vive le pain frais, vive la galette ! Ce n'est pas par économie, quoiqu'une femme de Gaspé me disait : je fais de la galette *pour ménager le*

pain. A l'heure dite, les plats sortent de dessous les haillons ; les doigts *ensanglantés* plongent dans la farine, et la pétrissent *au-dessous* des enfants et des chiens. Près de moi, une vieille à l'air de sorcière, se lave d'abord les mains avant d'ouvrir son *pishish miouesh noshquouäouts* (petit sac de farine.) Elle seule s'était lavé les mains : j'en conclus que c'était ma cuisinière, et je ne me trompais pas.

La pierre du foyer central était recouverte de sable sur lequel on entretenait un bon feu. Sa galette une fois pétrie, mon *ishkouëou* (vieille femme) saisit un bâton dégouttant qui servait à fourgonner (et à bien d'autres usages probablement,) en écarte les tisons, fait un trou dans le sable ardent, y jette la galette qu'elle recouvre de sable sur lequel on entretient un bon feu. Les autres galettes (bien engraissées !) furent enfouies de même. Leurs ancêtres, au pays des patriarches, cuisaient aussi leur pain sous la cendre.

De temps à autre, un chien rôdant, attiré par l'odeur, donnait un coup de patte dans la cendre : il s'y brûlait cruellement, et n'atteignait rien. Pour ménager mes impressions, j'en suis sûr, dès qu'un chien voulait attaquer ainsi la *mine de pain*, un cri général de promesse se faisait entendre : *aouish*, *attoub* (évite, chien.)

Enfin, à travers les odeurs composées, un doux parfum se fait sentir. Pour la deuxième fois, le *tisonnier* va éprouver le pain dans sa couche brûlante ; il est cuit, car la croute résonne sous les coups. Aussitôt le feu est rangé au bout du bâton, le sable creusé ; on en fait sortir les jaunes galettes que les femmes (plus promptes que les chiens voraces) essuient de leurs mains et nettoient de leur souffle. Je dis à ma ménagère improvisée : *tin Koueshiganne miam* (ton pain est-il bon ?) *Tapoué*, oui.—*Pétais nin apishashou* (donne m'en un peu.)—*Tapoué.*—Elle essuie d'une serviette mon *Koueshiganne*, en coupe trois ou quatre tranches, ôtant toute la croute par politesse, sans doute parceque ses mains l'avaient touchée, et m'en présente sur une assiette propre avec d *toutoush pimi* (graisse de lait, beurre.) Je prends mon canif, et mange sous le pouce. Puis elle étend près de moi la serviette unique et universelle, y met un bol de thé fort comme de la lessive. Pour pouvoir manger alors, il faut avoir grand

faim, et penser *creux* aux choses de l'autre monde. Elle y allait de si grand cœur et avec tant de précautions que je lui dis plusieurs fois : *o sham miam*, c'est très bon, *comitenne*, merci. Fallait la voir rayonnante, surtout quand je lui permis de choisir et de garder la plus belle des images de mon Bréviaire. On peut être certain que la plus belle à son goût était celle qui avait le plus de rouge, leur couleur favorite.

A sept heures du soir, je mettais pied à terre en face de mon église et j'étais reçu par tout notre petit peuple, pour qui l'arrivée d'un vaisseau quelconque est toujours un grand évènement. Et je disais avec le sauvage : *nashkoumato tshije Manito*, *Deo gratias.*

Quinze jours après, l'*ishkouëou acouéhou* (femme malade) mourut. Aussitôt deux canots partent pour Mingan afin de demander à l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson l'aumône ordinaire d'un cercueil tout fait, et de creuser la fosse. En même temps, le même bateau revient me chercher, conduit par André lui-même, l'époux de la défunte. *Ta ishkouëou shashnipou* (la femme est morte).—Eh bien, lui dis-je, je vais aller l'enterrer, quoique ce soit *sham katak* (beaucoup loin).

A cinq heures de relevée, nous accostons à l'île. Je vois alors venir quatre *tshernoishkouëouts* (vieilles femmes), marchant à grandes enjambées, portant à bout de bras et en le balançant le corps qu'il fallait monter avec nous. Pauvre cadavre ! La défunte était d'une haute taille, et il y avait un an et demi qu'elle se mourait de consomption. Pendant tout l'hiver dernier, elle avait été transportée sur une traine sauvage, d'un campement à l'autre, à cinquante lieues de la mer. Ce n'était donc plus qu'un squelette qu'on avait enroulé dans des morceaux de vieille et sale toile et ficelé aussi serré que possible. De la tête aux hanches, on avait ajouté une peau verte de loup-marin ficelée aussi à tour de bras. Les vieilles embarquent sur le bateau, et jettent le cadavre entre deux bancs, la tête en bas, les pieds touchent le bord. Qu'est-ce que cela fait ? *ouin shashnipou* (elle est morte). Vouloir réveiller les regrets et les larmes, inutile avec ces grands enfants. Leurs impressions ne durent pas, et une journée suffit pour dépenser presque tout le chagrin de

leur deuil. Que peut-on y faire? *ouin shashnipou!* Tout en jacassant, riant même, Misnapish comme les autres, on se hâte, on embarque. Les uns s'accroupissent à côté du cadavre, d'autres s'assient au-dessus. Les vieilles s'enveloppent dans leurs *ouapouillànes* (couverte blanche en laine, bien nommée ainsi, car il peut s'y en abriter des générations.... !) et se mettent la pipe courte et noire au bec. Un petit garçon de huit ans portait son costume d'hiver: pour capot, une peau de loup-marin poil en dehors, taillée en forme de sac, n'ayant qu'une ouverture pour y passer la tête et le recouvrant du cou aux genoux; pour coiffure, la peau de la tête d'un jeune caribou, avec les oreilles mobiles, ajustée à sa propre tête et ne laissant voir que bouche, nez et yeux. Vu de l'arrière, on aurait juré voir un animal des bois.

On hisse la voile, et on part. Pas de larmes; seule, la mère de la défunte semble attristée. Misnapish conduisait le bateau, et semblait tout à son aise.

Le soleil se couchait quand nous arrivâmes au débarquement; le corps est jeté sur le sable, tout comme si c'était un paquet de guenilles. Puis les vieilles l'emportent, en le ballottant, à un *camp* tout près de là. Et moi je vais demander l'hospitalité au Poste où les Missionnaires sont toujours cordialement reçus.

Le lendemain matin, je me rends de bonne heure à la chapelle pour préparer tout ce qui peut être mis à un service funèbre. *Minapish* m'y rejoint bientôt; et comme il est presque bedeau, il m'aide à couvrir l'autel en noir, content de voir çà si beau. Puis, étant le seul chantre présent dans la Mission, il s'offre à chanter le service de sa propre femme. J'accepte les offres de ce veuf tout frais qui, quoique peu âgé, enterrait ce jour-là sa deuxième femme sans aucune émotion. Le voilà donc qui entonne d'une voix éclatante le *Rashimoto Ranepits* (*Requiem æternam*). Un chantre, un servant: allons toujours, on est au Labrador.

Après l'*Epître*, je craignais que Minapish ne manquâ d'haleine, tant il y allait de tout cœur. Je lus donc aussitôt le *Graduel* et le *Dies iræ*, puis je chantai l'*Evangile*, le tout sans arrêter ni donner chance au chantre d'intervenir. Nous voilà donc à l'*Offertoire*. Mais notre choriste qui vou-

lait tout chanter et à la suite, suivant du doigt dans son livre, me donna cette bonne leçon : *omnia secundum ordinem fiant.* Pendant que je découvre le calice, il entonne donc à pleins poumons (et à plein nez aussi,) le *Tshir Jesos Rutshimamino* (*Dies iræ*). Très bien, Minapish, tien bon. Et moi j'attendrai patiemment.

Je dis alors au servant de donner l'encensoir à un sauvage pour aller chercher du feu au *camp.* Jourdain part en se dandinant sur ses jambes croches ; il prend la boîte-à-feu (encensoir) dans ses mains respectueuses, tout comme s'il portait l'ostensoir ; les chaînes trainent par terre et balaient branches et broussailles. Il se dirige vers le *camp.* En y arrivant, il aperçoit à quelques pas un lièvre. Vif comme l'éclair et comme tout sauvage, il jette là l'encensoir, saisit un bâton et se lance à travers le bois à la poursuite du lièvre ; celui-ci, de son côté, met tout dehors et détale pour la mort ou la vie. Enfin Dieu prend pitié de moi qui supportais bien impatiemment ce retard inexplicable : lancé d'une main sûre, le bâton atteint le lièvre, et le tue du coup. Fier de cet exploit, Jourdain fourre dans sa camisole le corps chaud et saignant, revient en courant au *camp,* emplit l'encensoir de feu ; mais, ne pouvant le porter en ses mains, il se le jette sur l'épaule en manière de besace, et nous arrive enfin. Les longues pattes du lièvre sortaient indiscrètement de la camisole, et trahissaient l'aventure.

J'en étais rendu à la *Préface* ; le chantre prenant le temps nécessaire pour s'essouffler, mais allant toujours de l'avant, en était lui, à la moitié du *Dies Iræ.* Voyant que ce sera long je lui fais signe d'arrêter. Il comprend au contraire que je l'encourage, et qu'il faut chanter plus fort. Fier de se montrer un *napé* (homme), il pousse des cris qui font tout trembler. C'était vraiment un *tuba mirum spargens sonum.* Que faire ? J'ai eu ou occasionné bien des impatiences en ma vie : faisons ici un doux Purgatoire par le ministère d'André *Minapish.* Enfin, j'eus mon tour, mais seulement après qu'il eût tout chanté, même le *Tapertamen Jesos Kristos* (offertoire *Domine Jesu Christe*) jusqu'au dernier mot et à la dernière note.

Au cimetière, pendant qu'on descend le corps de sa femme

en terre, Minapish chante à tue-tête. La cérémonie finie, tout le monde semble satisfait, *Minapish* plus que les autres, car il avait tout chanté jusqu'à *Tsimaits*, amen. Et quoiqu'il râlât beaucoup vers la fin, toujours ça y était.

Pluie affreuse toute la journée. Le lendemain, je reviens avec le bateau plein de *sauvagerie* : les vieilles femmes aux pipes bien *culottées*, la petite tête de caribou, la peau du lièvre, le veuf tout consolé. Tous y étaient jasetttant et riant.

On se demande si quelque raison particulière explique la conduite des parents et du mari de cette pauvre Indienne, ou si c'est là leur naturel. Dans le cas présent, cette femme était des plus estimables par sa douceur et son industrie. Mais elle était *acoushou* (malade) depuis un an et demi ; il avait fallu la trainer de camp en camp pendant tout un hiver. On devait être heureux, elle aussi, de voir la fin de ses souffrances. Puis, les sauvages sont d'impressions variables, un peu comme les enfants. Toutefois, il y a deux choses auxquelles ils tiennent absolument : mourir avec le secours de la Robe-Noire, et être inhumés en terre Sainte. Il est rare qu'ils laissent les cadavres au loin dans les bois. Ils les traineront à bras, souvent plus de cent lieues, afin de les rendre au cimetière, et les y déposer à côté de leurs proches.

Mon Dieu, quelle énergie d'âme faut-il avoir pour se consacrer à ces Sauvages comme le font nos Pères ! Et, chose surprenante, plus les sauvages fréquentent les blancs, plus ils deviennent inconstants, orgueilleux, ingrats et par suite indociles, loin de mieux apprécier ce que les Pères font pour eux. Et connaissant d'avance que ce sera leur récompense de la part de plusieurs, on n'en admire que davantage leur dévouement *usque ad mortem*.

VI

Un dernier mot sur ces Sauvages, avant de vous parler des blancs.

Il arrive aux Sauvages de la Préfecture ce qui est arriv
ceux des Etats-Unis : " Du jour où un établissement e
" péen se forme dans le voisinage du territoire occupé
" les Indiens, dit M. de Tocqueville, le gibier prend aussi
" l'alarme. Des milliers de sauvages, errants parmi les b

" sans demeures fixes, ne l'effraient point ; mais à l'instant
" où les bruits continus de l'industrie européenne se font
" entendre en quelque endroit, il commence à fuir et à se re-
" tirer vers l'ouest où son instinct lui apprend qu'il rencon-
" trera encore des déserts sans bornes. Les troupeaux de bi-
" sons se retirent sans cesse ; dans quelques années, il sera
" peut-être difficile d'en voir sur les plaines immenses qui s'é-
" tendent le long des Montagnes-Rocheuses. On m'a assuré
" que cet effet de l'approche des blancs se faisait souvent
" sentir à deux cents lieues de leur frontière. Leur influence
" s'exerce ainsi sur des tribus dont ils savent à peine le nom,
" et qui souffrent les maux de l'usurpation avant d'en con-
" naître les auteurs.

" Bientôt de hardis aventuriers pénètrent dans les contrées
" indiennes ; ils s'avancent à quinze ou vingt lieues de l'ex-
" trême frontière des blancs, et vont bâtir la demeure de
" l'homme civilisé au milieu même de la barbarie. Il leur
" est facile de le faire ; les bornes du territoire d'un peuple
" chasseur sont mal fixées. Ce territoire d'ailleurs appartient
" à la nation (sauvage) tout entière, et n'est précisément la
" propriété de personne ; l'intérêt individuel n'en défend
" donc aucune partie.

" Quelques familles européennes, occupant des points fort
" éloignés, achèvent alors de chasser sans retour les ani-
" maux sauvages de tout l'espace intermédiaire qui s'étend
" entre elles. Les Indiens qui avaient vécu jusque-là dans
" une sorte d'abondance, trouvent difficilement à subsister,
" plus difficilement encore à se procurer les objets d'échange
" dont ils ont besoin. En faisant fuir leur gibier, c'est comme
" si on frappait de stérilité les champs de nos cultivateurs.
" Bientôt les moyens d'existence leur manquent presque en-
" tièrement. On rencontre alors ces infortunés rôdant comme
" des loups affamés au milieu de leurs bois déserts. L'amour
" instinctif de la patrie les attache au sol qui les a vus naître,
" et ils tiennent à leur pays par le même sentiment d'affec-
" tion qui nous lie au nôtre ; et de plus, ils attachent à l'idée
d'aliéner les terres que le Grand-Esprit a données à leurs
" ancêtres certaines idées superstitieuses qui exercent une
" grande puissance sur les tribus qui n'ont encore rien cédé

" ou qui n'ont cédé qu'une petite portion de leur territoire
" aux Européens. " Nous ne vendons pas le lieu où reposent
" les cendres de nos pères," telle est la première réponse
" qu'ils font toujours à celui qui leur propose d'acheter leurs
" champs. Mais n'y trouvant plus que la misère et la mort,
" ils s'y décident enfin ; ils partent, et suivent de loin dans
" sa fuite, l'élan, le buffle et le castor ; ils laissent à ces ani-
" maux sauvages le soin de leur choisir une nouvelle patrie."

Nos Montagnais occupent, comme pays de chasse et de pêche, un territoire de deux cents lieues de front, du Blanc-Sablon au Saguenay, et de cent lieues de profondeur. Cela les conduit à la hauteur des terres, ou presque à mi-chemin du St-Laurent à la Baie d'Hudson. Là, à l'intérieur, sur un espace de cent lieues carrées, habite la centaine de familles formant la Nation des *Nascapis*. Pour les amener à la vraie foi, Dieu les a conduits comme par la main à plus de deux cents lieues de distance, les uns après les autres. On les a vus, tremblants et timides, mêlés à travers les Montagnais, se rendre à Bethsiamits, aux Ilets de Jérémie, à Saint-Augustin, mais surtout aux Sept-Iles. Leurs anges gardiens les poussaient, et ils suivaient cette inspiration avec un courage admirable. Un missionnaire étant à Saint-Augustin, y vit arriver une femme *Nascapis* avec ses deux enfants. Quoique infidèle et n'ayant jamais vu la Robe-Noire, elle marchait depuis deux ans, à travers les bois, avec ses deux enfants, pour voir l'*Homme de Dieu*, recevoir de sa main l'*eau qui blanchit l'âme*, et apprendre la *sainte doctrine*. Presque tous ceux qui sont venus aux Sept-Iles avaient parcouru de 250 à 300 lieues, quoique infidèles, pour rejoindre les Montagnais et venir avec eux à la Mission. Ah! au dernier jugement, ces pauvres enfants des bois seront montrés à l'admiration générale, à la grande confusion des blancs qui reculent devant les petits sacrifices exigés d'eux.

Après ces voyages épuisants, lorsqu'ils rejoignent leurs frères et parents, ils leur racontent nos cérémonies, nos pro-sions, ils leur repètent les paroles du missionnaire, ils l. montrent les médailles qu'ils en ont reçues. Quel bonhe si on avait pu leur passer quelques-uns des livres de prièr des Montagnais, où ils trouveraient prières, catéchis

cantiques, morceaux notés, surtout si des bienfaiteurs au cœur bien inspiré y faisaient ajouter beaucoup d'images parlant aux yeux et par là à l'âme, comme tout cela, secondé par la grâce, prépare les *Nascapis* à l'enseignement du missionnaire.

Je puis assurer que les Sauvages prennent un soin extrême de leurs livres, ils les ont toujours bien enveloppés dans une peau, et jamais les enfants ne les touchent.

Il a donc fallu au *Nascapi* revenir sur ses pas pour rencontrer *l'homme de la prière.* Car le blanc qui avait déjà pénétré dans ses profondes retraites était *l'homme de la fourrure.* Plusieurs fois, nos Pères s'étaient efforcés d'arriver jusqu'à eux ; et toujours Satan accumulait les obstacles. L'hérésie accaparait les Esquimaux les plus éloignés, sous la protection de l'or anglais et armée des Bibles anglicanes. Un suprême effort se fit. Nos admirables Oblats prirent pied dans ce domaine de Satan ; ils hivernèrent même sous la tente du *Nascapis* et de l'Esquimaux, au milieu de dangers effroyables, mourant chaque jour pour faire vivre de la vie de la Foi ces pauvres Infidèles. Maintenant, la parole du salut a retenti, le sang du Christ a coulé, cette terre a reçu une bénédiction, et a déjà envoyé au Ciel quelques-uns de ses enfants. Mais il faut continuer sans relâche et, chaque année, avancer de plus en plus, familariser l'Esquimaux infidèle avec la vue de la Robe-Noire. Car voilà le grand obstacle : des suppots de Satan ont soufflé à l'Esquimaux mille frayeurs de la Robe-Noire, le donnant comme un sorcier puissant et malfaisant, dont l'œil peut tuer, et dont la main n'épargne personne. Et aujourd'hui, ce pauvre Infidèle, ainsi aveuglé, prend la fuite dès qu'il entend parler de la venue du prêtre. Il faut l'atteindre pas à pas, et parvenir à lui au moyen du *Nascapis*, comme on est arrivé au *Nascapis* par le moyen du *Montagnais.*

Oh ! prions, chers associés. Celui qui est à la chaleur s'apitoie sur ses frères qui gèlent dehors ; de même, pensons à ceux qui sont sans missionnaires, privés de secours religieux, n'ayant même qu'une faible lueur de la vraie Foi. Qu'il ne soit pas dit par les Anges de Dieu que nous nous sommes apitoyés sur les Africains et sur les Chinois, (le sen-

timent catholique nous y poussait avec raison,) et que nous avons fermé les entrailles de notre charité aux infidèles qui sont sur notre territoire. Encouragez l'admirable œuvre de la Propagation de la Foi par vos souscriptions régulières ; propagez-la autour de vous. En outre, l'Esprit-Saint vous inspirera de faire des dons particuliers pour nos Missionnaires si dénués, portant même le fardeau de construction de chapelles et d'écoles en nos missions si pauvres, ayant à se munir d'ornements, linges et surtout de vases sacrés pour leurs voyages incessants. Il faut que tout nous vienne donc de vous. Dieu le veut ainsi ; et quelquefois, souvent même, un ardent *Te Deum* s'échappe de notre cœur reconnaissant pour des bienfaiteurs généreux.

Un des plus grands embarras est d'assurer le nécessaire au prêtre dans chacun de nos Postes de Mission. Ouailles peu nombreuses, très dispersées et plongées dans l'indigence, qu'il faut souvent assister même. Depuis que je suis ici, j'ai dû, chaque année, quêter des secours du gouvernement pour en empêcher de mourir de faim, voilà sur qui on peut compter ici. Souvent ces pauvres prêtres ne peuvent même s'habiller à leur propre frais. Augmenter leur revenu en leur confiant une plus grande étendue de territoire, c'est épuiser bientôt leurs forces en les condamnant à voyager sans cesse, et exposer bien des malades à mourir sans sacrements. Le Missionnaire de la Rivière Pentecôte a absolument besoin d'un Assistant, ayant deux missions considérables à 20 lieues de lui. Ses chars sont *ses pieds, son cœur* l'engin. Comment nourrir et rétribuer au moins un peu cet Assistant ? De même pour les Missionnaires du Blanc-Sablon et de Saint-Joseph de la Tabatière. Celui de Nataskouan retirera-t-il cent piastres de sa population décimée par l'émigration, et plongée dans la misère ?j'en doute.—

Une bonne inspiration (puisse-t-elle être mise en pratique !) est venue à quelques jeunes gens généreux de Québec, l'an dernier. Fournir entre eux les provisions annuelles d'i missionnaire, au moins les gros articles comme farine, via de, beurre etc. D'autres se sentaient inspirés de meubl simplement le logis d'un missionnaire : lit, poële, table, cha ses, vaisselle et batterie de cuisine, quelque chose de con

mun mais solide. Cinq de nos prêtres sont en besoin de cette aide qui resterait au successeur, et serait une belle et noble prière intercédant sans cesse pour le donateur heureux de se dire : " Le Missionnaire du Labrador, épuisé par ses courses apostoliques, couche dans *mon lit*, il s'assied sur *ma chaise*, il mange avec *mon couteau, ma cuiller, ma fourchette. Mes provisions* forment le sang de ses veines, donnent force à ses membres." Heureuse la mère qui voit sa propre chair et son propre sang monter à l'autel ; presque aussi heureux le chrétien généreux, qui, par ses dons, aide le prêtre à vivre et partage ainsi tous ses mérites ! Ces idées de charité sont *divines*, en ce sens que c'est Dieu qui les envoient ; puissent les esprits où cette semence tombera n'être ni endurcis ni insouciants, mais bien plutôt cette bonne terre pleine de miséricorde et de charité, qui se féconde au récit de nos besoins et donne des fruits abondants.

Nous serons présents et applaudirons de toutes nos forces avec l'assemblée entière des Saints, quand Jésus leur dira au jugement général : " *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé : j'ai été nu, et vous m'avez revêtu.....Autant de fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères,* (ceci désigne bien les Labradoriens,) *c'est à moi-même que vous l'avez fait.*

Dans une prochaine lettre, cher Aumônier, j'exposerai le développement graduel de nos Missions, et la fondation de notre Couvent de Saint-Joseph du Labrador qui attend du Chef de la Sainte Famille une dizaine de petites pensionnaires cet automne. Cela ne dépasse pas son pouvoir ; nous les recevrons de sa main, et ce sera une nouvelle faveur de sa part, augmentant notre dette de reconnaissance.

FRANCOIS XAVIER BOSSÉ, PRÊTRE,

Préfet Apostolique du Golfe St-Laurent

Pointe-aux Esquimaux, 25 Avril 1887.

RAPPORT D'UN VOYAGE

DE

MGR. L'ARCHEVEQUE SEGHERS

A TRAVERS L'ALASKA.

Voyage périlleux de braves missionnaires catholiques. — Les dangers qui entourèrent l'Archevêque Seghers dans sa courageuse mission dans les plaines glacées du Territoire du Nord.

Portland, Oré., 11 Janvier 1887.

Sa Grandeur Mgr l'Achevêque Seghers qui a quitté Victoria, le 13 juillet dernier, pour établir une mission permanante dans l'Alaska, nous écrit du centre même de ce territoire une longue lettre qui remplirait facilement une feuille entière du " Catholic News." La lettre nous fut apportée de Salmon River par un mineur qui revenait à Juneau, et de là par le bateau jusqu'à Victoria. La narration des travaux et des périls des missionnaires, de leurs compagnons et de leurs guides sauvages, escaladant les montagnes pour atteindre les sources de la Rivière Youcon, forme un récit palpitant d'intérêt et d'actualité. Ses compagnons étaient les Pères Tosi et Robaut, de la société de Jésus, et un nommé Fuller, domestique. Deux chemins s'ouvraient devant nous, écrit l'Archevêque, ou l'embouchure ou les sources de la Rivière Youcon. Je m'étais rendu jusqu'à l'Alaska en 1877, par l'embouchure de cette rivière. Cette fois, je choisis l'autre route et nous traversâmes la chaîne des Montagnes de la Côte, afin d'atteindre les sources du Youcon et cela pour deux raisons, d'abord, parceque malgré que l'embouchure soit d'accès facile la navigation contre le courant est longue, laborieuse et difficile, et de plus la distance de Victoria à l'embouchure de la rivière Youcon, via San Francisco, par la voie que j'avais déjà parcourue, était énorme.

C'est un voyage en circuit d'un mois de durée, tandis que le trajet de Victoria aux sources du Youcon, est presqu'une ligne droite de moins de 900 milles et ne prend que 13 jours. Il est vrai que le portage à travers la chaîne de la Côte et quelques-uns des rapides, est un travail bien épuisant, mais, ces difficultés une fois surmontées, la navigation, en descendant la rivière d'une extrémité de l'Alaska à l'autre, est sans travail ni danger et comparativement agréable. Le second motif qui m'engageait à venir par cette voie, était que je voulais visiter de nouvelles régions sur un sol vierge, explorer un sol non encore visité et travailler parmi des hommes à qui nul missionnaire d'aucune dénomination n'avait encore porté la parole. La limite septentrionale de la Colombie Anglaise est le 60° parallèle.

Or, ici, au Nord du Vicariat Apostolique de la Colombie Anglaise et à l'Est de l'Alaska, s'étend une grande portion de la Puissance du Canada, ou du Territoire du Nord-Ouest, qui fait partie du diocèse de l'Ile du Vancouver et qui, à ma connaissance, n'a jamais vu ni prêtre ni ministre. On en peut dire autant de cette partie de l'Alaska qu'arrosent le Youcon supérieur et la rivière Tenana. Nous sommes donc, comme je l'ai dit, sur un sol vierge qui n'a jamais été visité par aucun prédicateur si ce n'est par les ministres de l'Eglise Russe et qui, d'après la règle générale, promet de donner une riche moisson à la semence de la parole de Dieu que nous allons y jeter.

Le trajet de Victoria à la ville de Juneau s'effectua sans incident ; mais en pénétrant dans le pays du Youcon, on eut beaucoup de peine à s'entendre avec les sauvages Chilcoot qui sont depuis 3 ou 4 ans sous l'influence de prédicants Presbytériens. Ils ont jusqu'ici monopolisé le transport et s'autorisent de leur monopole pour extorquer autant d'argent que possible à chaque mineur qui traverse le pays. Non seulement exigèrent-ils de l'Archevêque $13.00 par 100 lbs, mais il dut payer les guides, payer ceux qui montèrent les canots, ceux qui veillaient à la sûreté générale des voyageurs et de leur bagage, et encore exigèrent-ils ce qu'ils appelaient une récompense pour avoir été fidèles à leur engagement. Conséquemment, l'Archevêque dut leur donner

$303.00. N'eut-ce été une personne charitable qui solda le prix du passage de l'Archevêque et de son compagnon à bord de l'*Ancon*, ils se seraient trouvés sans ressources et obligés de revenir sur leurs pas en quête d'argent. Dans le cas présent ils donnèrent leur or et leur argent et pénétrèrent dans le pays du Youcon, accomplissant presqu'à la lettre le commandement du Seigneur " de s'en aller sans or ni argent n'ayant aucune monnaie dans leur bourse."

Quittant Chilcoot, ils atteignirent ce soir-là l'embouchure d'une petite rivière appelée le Dayay où ils rencontrèrent un Irlandais du nom de Healy qui, dit l'Archevêque, nous rendit de grands et nombreux services. Ici, cinq mineurs et une soixantaine de sauvages porteurs se joignirent à la bande et alors commença le voyage proprement dit. Une flotille de canots conduisit la plupart du bagage jusqu'à l'extrémité de la navigation à quatre-vingt milles de la résidence de Healy mais les hommes durent marcher. D'abord ils traversèrent à gué un des embranchements de la rivière Dayay où ils avaient de l'eau jusqu'à la moitié du corps. Plus tard, ils passèrent le Dayay lui-même et campèrent pour la première fois de bonne heure l'après-midi, les sauvages ayant jugé que l'eau était trop haute pour leur permettre de passer à gué.

Ils renvoyèrent les canots, dormirent profondément toute la nuit, et se préparèrent le lendemain matin pour les deux traverses les plus difficiles du Dayay, dans l'une desquelles un voyageur a péri l'été passé. La première fut un peu pénible, s'avançant avec précautions, chaussés de lourdes bottes imperméables, marchant sur un gravois rocailleux et sur d'immenses blocs de pierre, à travers le courant rapide d'un torrent mugissant, écumant, sans cesse agité. " Me raidissant de toutes mes forces," dit l'Archevêque, " pour résister " au courant impétueux de la rivière, qui semblait devoir " à chaque instant me faire perdre pied, j'atteignis la " rive opposée, ayant eu de l'eau à la moitié du corps, to " fier de ce que je venais de faire, mais, bien que l'eau f " glacée, couvert de sueurs, à bout d'haleine, et le cœur b " tant avec violence. Nous employâmes quelques instant " nous remettre des effets de notre bain, après quoi no " nous dirigeâmes vers l'autre traverse que nous trouvân " encore pire que la précédente."

Ici ils étaient devant l'ouverture du ravin d'où le Dayay, large de cinquante pieds, s'élançait avec une vitesse de douze milles à l'heure. Quelques-uns des sauvages formèrent une chaîne, se tenant par la main et formant une ligne qui suivait le courant.

Précédé d'un porteur sauvage et suivi d'un autre, l'Archevêque Seghers s'avança hardiment dans le torrent qui bouillonnait autour d'eux. " Je réussis à merveille," écrit-il, " jusqu'à ce que je fusse à quelques verges de la rive opposée ; mais alors la force de l'eau me sépara tellement les pieds que je sentis bien que je n'y pouvais plus tenir ; l'un de mes genoux fléchit malgré les efforts que je faisais pour résister au torrent qui se brisait en tourbillons autour de nous. L'un de mes sauvages vit le danger que je courais et me tendit la main, l'autre me prit sous le bras et je pus ainsi m'arracher de ce courant impétueux. Tous mes compagnons se comportèrent vaillamment et parurent rencontrer moins de difficultés et d'obstacles que je n'en avais éprouvés." La petite bande pénétra alors dans l'étroit défilé où coule le Dayay s'avançant vers le nord, et le plus souvent sur la rive droite ou orientale, en remontant le courant. Ils passèrent et repassèrent cette rivière plusieurs fois à cause de son cours tortueux, ainsi que plusieurs de ses tributaires, parfois sur des billots, d'autres fois à travers l'eau, mais elle se retrécissait visiblement à mesure que l'on avançait. Ils demeurèrent toute cette après-midi là en dedans de la ligne de végétation et trouvèrent le fourré bien épais en plusieurs endroits. Somme toute, c'est un chemin difficile, moins difficile cependant que bien d'autres que l'Archevêque avait parcourus dans l'Idaho.

En arrivant au Lac Crater, source du Youcon, on dut user de prudence pour traverser la neige et la glace qui formaient une pente très raide du sommet de la montagne aux bords du Lac. Un seul faux pas eut déterminé une chute et une fois parti à glisser il n'y avait aucune possibilité de s'arrêter que sur le bord du Lac, à 3,000 pieds plus bas. Heureusement, en usant d'excessive prudence, on évita tout accident à cet endroit périlleux. On avait à peine franchi le sommet, quand on fit rencontre de deux blancs qui

retournaient chercher un traîneau. Ces deux mineurs avaient été abandonnés par leurs porteurs sauvages avant d'atteindre le sommet, et ils étaient obligés de tout porter eux-mêmes. On apprit plus tard qu'ils avaient parfaitement réussi.

Après être descendus la montagne, tantôt sur le bord de la rivière qui coule du lac Crater, tantôt à une petite distance de ce cours d'eau, ils arrivèrent sur les bords d'un petit lac, le lac Lindemann, long de huit milles sur un mille de large et campèrent à l'embouchure de la petite rivière qu'ils avaient suivie durant tout le jour. Il était près de 3 hrs p. m. quand ils arrivèrent au lac, ayant fait, en un peu moins de 3 jours, un trajet de 33 milles seulement de chez Healy à l'embouchure du Dayay. " Je quittai le camp et notre bande, écrit Mgr Seghers, à la tête du Lac Lindemann, dans un petit canot avec deux sauvages, pour rester au pied du même lac, à une distance de six milles, afin d'avoir l'œil au bagage que ces sauvages avaient déja apporté là dans leurs canots. Le lendemain le Père Robaut vint me rejoindre arrivant aussi en canot et apportant mon autel, en sorte que, le lendemain matin, pour la première fois, j'eus le bonheur d'offrir le saint sacrifice de la messe à la source des eaux du Youcon où nulle messe, je crois, n'avait encore été dite. Mais où étais-je ? Etais-je encore dans l'Alaska, en dedans de la ligne qui est parallèle à la côte ? Etais-je dans le vicariat Apostolique de la Colombie Anglaise, ou dans mon propre diocèse à l'extrémité du Territoire du Nord-Ouest de la Puissance ? C'est une chose difficile à décider. J'espère toutefois que bientôt une carte fidèle fixera toutes les frontières et démontrera clairement où se trouve le bas du lac Lindemann. "

Avant de quitter cette place l'Archevêque cloua à un arbre l'inscription suivante :

" L'Archevêque Seghers, de Victoria, I. V., accompagné des
" Pères Tosi et Robaut, a campé ici et a offert le saint sa
" fice, 30 juillet 1886. "

Les mineurs ici se séparèrent en deux bandes, cha
bande se faisant un radeau à la tête du lac Lindemann,
que le bois n'était pas assez long pour être mis en planc
pour la construction d'un bateau. L'embarcation du c

taine Moore et de son compagnon fut la première terminée et à l'aide d'un bon vent et d'un courant favorable ils voguèrent jusqu'au pied du lac Lindemann en quelques heures. Alors, enlevant leur bagage, ils envoyèrent le radeau à la derive à travers les rapides ; il plongea, sauta, plongea de nouveau dans le courant agité, puis s'élança avec la rapidité d'une locomotive, donnant avec une force terrible contre un rocher ce qui lui enleva un billot.

Un instant il demeura stationnaire, légèrement agité, puis s'élança une deuxième fois avec toute la rapidité du courant donnant tantôt sur un rocher tantôt sur un autre et perdant un deuxième billot. Enfin il tourna un instant sur lui-même et s'élança directement sur deux chenaux, franchit d'un bond ces rochers et atteignit bientôt l'eau paisible, s'arrêtant enfin sur le sable, où le capitaine Moore attendait pour en reprendre possession. Il l'eut bientôt chargé de nouveau, et, avec son compagnon, il se confia aux eaux du lac Bennett en recherche de bois suffisamment long pour construire un bateau. Le lendemain le Père Tosi et Fuller arrivèrent avec quatre bandes de mineurs, sur un radeau beaucoup plus grand que celui de Moore. Cette embarcation se brisa en deux, une partie sauta heureusement les rapides, mais l'autre chavira sur un rocher avant que d'atteindre la partie la plus impétueuse du courant. Ce jour-là, l'on dîna somptueusement avec un canard tué par Fuller.

Quatre jours auparavant, c'était le Père Robaut qui leur avait fourni le dîner, sous forme d'une perdrix qu'il avait abattue. Après quelque délibération, il fut résolu que les trois mineurs, le Père Robaut et Fuller se rendraient en radeau jusqu'à un endroit où la grosseur du bois leur permit de songer à la construction d'un bateau.

Ils se rendirent à une distance de douze milles, campèrent sur le bord occidental du Lac et se mirent aussitôt à onfectionner des planches à l'aide d'une longue scie maœuvrée par deux hommes.

Un incident curieux eut lieu dans ce camp, l'Archevêque le aconte en ces mots. " Un soir, un de la bande remarqua un obet noir dans les eaux du lac et y appela l'attention des autres en eur disant : " Qu'est-ce que cela ? Quelqu'un répondit que ce

n'était qu'un tronc d'arbre. Il est étonnant, fit l'autre, qu'un morceau de bois puisse ainsi remonter le courant. Mais l'objet approcha et bientôt l'on vit une tête avec deux oreilles bien dessinées. Ils s'écrièrent tous : C'est un ours. Et de fait un gros ours jaune, âgé d'à peu près un an, traversait le lac à la nage se dirigeant directement vers le camp. On ne perdit pas le temps à demander à l'intrus ce qu'il voulait, mais tous se préparèrent à lui donner une chaleureuse réception. L'un des mineurs fit feu à deux reprises et le manqua. Fuller alors le mit tranquillement en joue et lui envoya une balle en arrière de l'oreille ; il plongea, revint à la surface, tournoya et nagea en un cercle étroit. Un deuxième coup de feu par Fuller l'acheva et, aidé par le vent et par le courant, maître ours accosta au camp à la grande joie des intéressés. Ce n'est pas une histoire d'ours, mais un simple fait, et la preuve c'est qu'après avoir donné une partie de la chair à d'autres, notre dernier repas à même la dépouille de notre ours n'eut lieu que le dixième jour après que nous l'eussions tué". Les bateaux n'étaient pas tout-à-fait à l'épreuve des voies d'eau mais on continua le voyage, les courageux missionnaires ne consultant pas leur propre confort. Dans la lettre de l'Archevêque beaucoup de petits détails font voir ce qu'est la vie des prêtres dans un pays nouveau. Mgr Seghers écrit : " Pour achever mon rapport de mon séjour solitaire au camp No. 3, sur les lacs, je dois dire que je profitai de l'absence de mes compagnons pour soumettre mes habits à une inspection rigide. Ainsi, le samedi, 14 Août, fut jour de grand lavage ; non-seulement les linges d'autel, mais les serviettes, les mouchoirs et mon linge de corps subirent un complet nettoyage. Si vous aviez vu mes épingles à linge, cela vous aurait bien amusé ; quelques-unes cédèrent sous la pression. Mais bien entendu, je fus seul témoin de ma déconfiture.

" Le lundi, 16 août, fut le jour du grand raccommoda Afin de livrer une partie de mes habits aux réparations cessaires, et demeurer parfaitement à l'abri de toute v.. imprévue, je dûs demeurer sous mes couvertures. J'esp que vous me pardonnerez la minutie de ces détails priv Ce fut sur la rivière, entre le lac Mud et le lac Laba

qu'on dut surmonter le plus d'obstacles à la navigation. Ce fut une succession de rapides d'une longueur d'à peu près quatre milles. Ces rapides sont entre deux gorges : *Miles* et *White Horse*. Chaque gorge est longue d'un mille. Elles nécessitaient donc deux portages, et nous dûmes faire nous mêmes les frais de transport sur nos épaules. La gorge dite Miles est située entre deux bords escarpés, presque perpendiculaires, formés de basalte en colonnes immenses, à travers lesquels la rivière entière, comprimée en un espace de cinquante pieds, se précipite avec une rapidité effroyable. L'eau s'agite en bouillons immenses laissant une dépression au milieu, en sorte qu'aucun objet flottant ne peut en aucune manière, se heurter contre les rochers du bord. Pendant un quart de mille, les rives sont presque parallèles, puis elles vont s'élargissant et le courant devient moins rapide entre deux remous. L'eau en laissant cet endroit large s'élance par-dessus un grand rocher pour se précipiter dans un autre chenal étroit et laisse la gorge en mugissant et écumant comme pour marquer sa fureur.

Un des bateaux fut déchargé et le bagage porté le long de la gorge. Fuller prit le gouvernail, le Père Robaut une rame, un mineur l'autre, et comme l'Archevêque ne voulait pas voir ses compagnons risquer leurs vies sans partager leur danger, il prit place à l'avant de l'embarcation, sa montre à la main, pour calculer la vitesse du mouvement. « Ma présence, dit l'Archevêque, semblait enlever à mes compagnons toute crainte de la sombre gorge. En un instant le courant eut saisi notre embarcation et l'avait lancée entre les brisants de chaque côté du ravin. C'était un terrible spectacle. Nous étions visiblement sur un plan incliné et nous nous sentions lancés de l'avant avec la rapidité d'une locomotive. Le mugissement des eaux, la vapeur qui remplissait l'air autour de nous, les vagues qui frappaient notre bateau, qui roulait et retombait comme sur les flots de l'Océan, firent sur nous une impression qui ne sera oubliée de longtemps. Mais nous n'avions pas de loisir à donner aux réflexions. Après quelques instants nous nous trouvâmes dans un courant moins rapide et entre deux remous qu'il nous fallait éviter avec soin. Puis un second plongeon

dans l'autre partie de la gorge. Franchissant un rocher sur lequel coulait l'eau formant une véritable colline liquide derrière nous qui nous voilait l'entrée du ravin, nous fûmes jetés à droite et à gauche, ballottés et secoués sur l'eau ; enfin nous sortîmes de ce sombre défilé ayant fait la distance d'un mille en trois minutes et vingt-cinq secondes." Plusieurs mois devront s'écouler avant que l'Archevêque trouve une occasion pour expédier une communication quelconque. Ce récit peint les grands sacrifices et le dévouement pour une cause sacrée.

Lache assassinat de Mgr. Seghers,

ARCHEVEQUE-EVEQUE DE L'ILE VANCOUVER,

APOTRE DE L'ALASKA.

Le *Catholic Review*, de New-York, emprunte du *Moniteur* de San Francisco, les détails suivants sur l'assassinat de Mgr. Seghers :

Les lecteurs du *Moniteur* se rappelleront avoir lu dans ses colonnes, l'an dernier, le récit du départ de Sa Grandeur Charles J. Seghers, D. D. Archevêque de l'Ile de Vancouver et de l'Alaska, pour l'extrême Nord, afin d'établir des prêtres missionnaires parmi les tribus sauvages de cette partie retirée du monde. En cette circonstance, il était accompagné de deux jésuites, les Pères Tosi et Robaut, et d'un domestique du nom de Fuller, le cruel assassin du saint apôtre de l'Alaska.

Le bateau à vapeur Dora, de la ligne commerciale d'Alaska, est arrivé en cette ville lundi dernier, apportant l'horrible nouvelle de l'assassinat cruel du saint prélat qui poursuivait ses travaux apostoliques en établissant des missions le long de la rivière Youcon dans l'intérieur de l'Alaska.

Parmi les passagers à bord du Dora se trouvait le Révd. Pascal Tosi, S. J., qui était l'un des deux Pères Jésuites qui accompagnaient l'Archevêque Seghers dans ce qui devait être sa dernière visite à cette section de son diocèse. Et c'est du Père Tosi que le *Moniteur* tient le récit suivant du crime terrible qui remplira d'horreur tout cœur catholique :

DÉPART POUR L'ALASKA.

Mgr Seghers, accompagné des Pères Tosi et Robaut, tous deux membres de la société de Jésus, et d'un amé-

ricain nommé Frank Fuller, qui consentit à agir comme guide et domestique, partit de Victoria le 12 juillet 1886, pour l'Alaska, à bord du bateau Ancon. Ils arrivèrent sans encombre à Chilkat, où ils devaient descendre. Le but de leur voyage était d'établir des missions pour évangéliser les sauvages. Le 19 juillet, ils s'avancèrent vers le Nord-Ouest jusqu'à la rivière Stewart. Là, ils se retirèrent chez les messieurs May et Harper, agents de la Compagnie Commerciale de l'Alaska, et y demeurèrent jusqu'au 7 septembre. L'Archevêque prit congé des deux Pères Jésuites, au poste de la rivière Stewart, pour aller établir une mission chez les Stickeens. Il résolut de se rendre à Muklakayet, village près de l'embouchure du Tannanah. En conséquence, il partit de la rivière Stewart, le 8 septembre, accompagné de Frank Fuller, son futur assassin. Ils firent rencontre de plusieurs sauvages qui les suivirent comme guides. Ils atteignirent Muklakayet le 24 octobre, où ils furent logés au poste des agents de commerce, et reçus très cordialement par les blancs et les sauvages de qui Mgr était bien connu. Ce voyage s'effectua moitié en chaloupe, moitié en traineaux attelés de chiens.

Après quelques semaines de labeur parmi les sauvages, l'Archevêque se décida à se rendre jusqu'à Nulato, situé à 200 milles en descendant la Rivière Youcon. Le Père Tosi, se trouvant dans une autre section du pays, n'apprit rien des allées et venues de l'Archevêque et de ses compagnons jusqu'au moment où il fut frappé d'horreur en apprenant le crime inhumain d'un domestique de confiance.

COMMENT LE CRIME FUT COMMIS.

D'après les informations fournies au Père Tosi par un enfant métis qu'il croit en tout digne de foi et qui parle couramment l'Anglais, voici comment ce crime horribl été commis et les motifs que l'on croit avoir animé l'assa dans son œuvre infernale. Après plusieurs jours de mar en traineaux, ils arrivèrent à un village abandonné, à milles de Nulato. L'Archevêque désirait poursuivre son c. min jusqu'à un endroit plus propice pour une mission et

conseil des guides sauvages à ce sujet. Cette manière d'agir déplut à Fuller qui devint morose et, d'un ton brusque qui, dit à l'Archevêque : "que c'était de lui qu'il devait prendre con- " seil et non pas des sauvages." L'Archevêque répliqua avec douceur que l'on pouvait compter sur les indiens qui avaient de l'expérience comme guides et qu'il voulait poursuivre son chemin. Cette résolution fit murmurer Fuller qui s'efforça d'exciter le mécontentement des sauvages à l'égard de l'Archevêque. Ces derniers rapportèrent à Monseigneur les agissements de Fuller, mais il ne fit aucun cas de leur plainte et décida de donner suite à son projet le lendemain même. Après le souper ils dressèrent leurs lits pour la nuit, l'Archevêque couchant entre Fuller et le guide métis. Le lendemain de grand matin, dimanche, 28 Novembre, dès l'aurore, probablement entre 6 ou 7 heures, l'enfant dit avoir vu Fuller se lever et aller s'asseoir près des restes du feu, au milieu de la cabane. Il était assis, fixant l'Archevêque qui dormait, et tenant une carabine sous son manteau. Soudain il se lève et interpelle sa victime. Soulevant la tête la vue du canon d'un fusil frappa le regard du prélat. Se croisant les bras sur la poitrine dans l'attitude de la résignation et sans proférer une parole le saint Archevêque reçut le contenu de l'arme meurtrière.

La balle pénétra par l'œil gauche, traversa la cervelle et sortit en arrière du cou. Le corps du prélat assassiné retomba sans vie sur le sol. Les sauvages, avec cet instinct de la préservation qui est le propre de toute la famille humaine—civilisée ou sauvage—s'élancèrent immédiatement sur Fuller et s'emparèrent de l'arme fatale. Ils lui intimèrent ensuite qu'il fallait qu'il les accompagnât à la première station de " trafiqueurs," afin de se livrer entre les mains de la justice pour son acte inhumain. Laissant le pâle cadavre du saint prélat étendu sur le sol où sa vie avait été sacrifiée pour la cause sainte de la propagation de la foi du Christ parmi les tribus et les peuplades de ces régions lointaines, les sauvages et l'assassin partirent pour le poste de Fredrickson, cette habitation étant la plus voisine de la section reculée où s'accomplit le crime. M. Fredrickson, qui connaissait l'Archevêque et qui l'estimait beaucoup, fut stupéfait au

récit horrible des sauvages, et quand il apprit que les restes vénérés gisaient encore au lieu où l'Archevêque avait versé son sang, il expédia à l'instant un traineau attelé de ses meilleurs chiens pour ramener le corps à sa demeure d'où, peu après, le meurtrier et le cadavre de sa victime innocente furent envoyés à St. Michel, où se trouve le poste principal de la Compagnie Commerciale d'Alaska. A l'arrivée des restes de l'Archevêque à St. Michel ils furent soigneusement enfermés dans une bière en zinc hermétiquement fermée et placée à son tour dans une autre bière en bois, afin de préserver les restes jusqu'au départ de la corvette " l'Ours" du gouvernement Américain. Alors le capitaine Healy, U. S. N. (ami personnel du prélat défunt et qui avait pour lui une grande admiration) se chargea de la douloureuse mission de transporter le corps de l'Archevêque jusqu'à Victoria, Ile de Vancouver, où aura lieu l'enterrement. Fuller et les témoins seront conduits par le même bateau à Annalaska où le misérable assassin subira un examen préléminaire devant le commissaire Américain Johnston, qui le condamnera à subir son procès à Sitka vers la fin du mois prochain.

LES ANTÉCÉDENTS DE L'ASSASSIN.

La carrière de Fuller, telle que connue du Père Tosi, est comme suit :

Il a travaillé à Portland, de 1879 à 1881, comme horloger. En 1882, le Père Tosi le rencontra à la mission du Cœur d'Alène, où on l'employa sur la ferme à des travaux divers. Durant les années 1883-84, Fuller était aux " Chutes de Spokane," travaillant de son métier, et en 1885, il s'établit à Colville, sur une terre. Au mois de mars 1886, il revint aux " Chutes de Spokane " et apprenant que l'Archevêque Seghers s'apprêtait à voyager sur le Youcon, il fit application pour l'accompagner en qualité de domestique et de gui On lui accorda la position et en compagnie des autres partit de Victoria. Pendant que les Pères Robaut et T demeurèrent avec l'Archevêque, Fuller travailla et se c duisit très bien.

" J'étais à cinq cents milles du théâtre de l'assassinat, di

Père Tosi, et je ne l'ai appris qu'à mon arrivée à Nulato, cet été, en chemin pour St-Michel. Fredrickson, le trafiqueur, m'en fit part. Les trafiqueurs et les mineurs voulaient *lyncher* Fuller, mais un sentiment plus sage prévalut et la justice décidera de son sort. Il vint à St-Michel avec le cadavre sur un traineau et se présentant froidement à Henri Neumann, l'agent du poste, lui dit qu'il avait tué, d'un coup de feu, l'Archevêque Seghers.

La plus grande indignation régna parmi les blancs résidant sur le Youcon et à St-Michel à propos de ce meurtre.

"A l'arrivée des steamers, ce sentiment s'accentua davantage. Le prêtre de l'Eglise-Russe-Grecque fit placer le cadavre dans sa vieille chapelle où il devra rester jusqu'à ce que le vapeur " L'Ours " le conduise à Victoria pour être inhumé. Fuller a avoué son crime et parait s'en repentir, mais je ne puis concevoir quel motif l'a poussé à assassiner le saint prélat. Fuller ne souffre aucunement d'aliénation mentale ou de folie, car il avertit les sauvages qu'il ne leur en voulait pas et qu'il prétendait simplement tuer l'Archevêque. A l'arrivée du Dora à St-Michel, je me rendis à Ounalaska, et là j'obtins un mandat d'arrestation contre Fuller."

VIE ET TRAVAUX DE L'ARCHEVEQUE SEGHERS.

Sa Grandeur Mgr Chas. J. Seghers, D. D., est né à Gand, Belgique, le 29 Déc. 1839, n'ayant conséquemment que 48 ans quand il fut impitoyablement frappé au milieu d'une carrière de missionnaire qui promettait d'accomplir de si prodigieux résultats par son amour immense pour l'extension de la foi et par ses efforts herculéens dans la fondation des missions. Il étudia à la fameuse Université de Louvain, fut ordonné prêtre à Malines et se rendit peu après à Victoria, Ile de Vancouver, où il travailla comme directeur à la Cathédrale de St-André, durant plusieurs années, estimé également de tout le peuple de Victoria, du gouverneur protestant, et des sauvages. Parmi les catholiques, l'abbé Seghers était aimé au point que plusieurs d'entre eux versèrent des larmes en apprenant sa promotion épiscopale, tant ils redoutaient de perdre le prêtre dévoué et bienfaisant que ses vertus solides

et ses aimables qualités avaient rendu cher à leurs cœurs. Mgr Demers, évêque de l'Ile de Vancouver, au cours de son voyage en Europe, il y a à peu près vingt ans, s'arrêta à Louvain et, parmi d'autres sujets, s'assura les services de feu l'Archevêque Seghers pour travailler parmi les tribus sauvages de ce que l'on appelait alors les Possessions Britanniques de l'Amérique du Nord. Là, l'abbé Seghers travailla, avec le zèle d'un François-Xavier, jusqu'en 1871, quand la mort de Mgr Demers imposa à Rome le devoir de lui nommer un successeur, et, avec cette sagesse proverbiale en pareil choix, l'abbé Seghers fut choisi. En 1873, il fut sacré évêque de l'Ile de Vancouver, où il demeura jusqu'au mois de juillet 1879, quand, obéissant à l'ordre de Rome, formulé le 10 Dec. 1878, il devint coadjuteur de l'Archevêque d'Orégon, Mgr Blanchet, et, à la démission de ce vénérable et saint prélat, le 12 Dec. 1880, Mgr Seghers lui succéda comme archevêque d'Orégon.

Comme missionnaire de la Croix, le zèle de Mgr Seghers ne connaissait aucune limite. Etant Evêque de Vancouver, il visita l'Alaska et toutes les îles voisines en compagnie du Père Mandart. L'Evêque passa les premiers mois de sa visite à apprendre le langage et à acquérir quelques notions du pays ; il partit alors en raquette, voyageant tantôt en traineaux attelés de chiens, tantôt en canots montés par des sauvages et visita plusieurs des tribus dans l'intérieur des terres et le long de la côte, les instruisant et en baptisant plusieurs dans les eaux sacramentelles de la foi catholique. Dans leur voyage d'hiver sur la rivière Youcon, les missionnaires faillirent perdre la vie, la glace ayant cédé sous leurs pas, et les périls qu'ils eurent à affronter ont été fidèlement décrits par l'Archevêque Seghers dans une intéressante conférence à laquelle nous eûmes le bonheur d'assister il y a quelques années. En devenant coadjuteur de l'Orégon, Mgr Seghers se mit aussitôt à explorer le pays confié à ses soins, et après un voyage d'un an à travers l'Orégon, le Washington, l'I[illegible]ho et le Montana, il revint à Portland, parfaitement au [illegible]t de tous les besoins du grand Nord-Ouest. L'Archevê[illegible]e, dans ce voyage, eut beaucoup d'aventures, dans la région [illegible]es mines et dans ses campements parmi les *coyotes*. Le[illegible] [illegible]tres de Sa Grandeur publiées alors, furent reproduites [illegible]s

beaucoup de journaux catholiques des Etats de l'Est et même en Europe à cause de la description détaillée du sol, du climat, des dimensions et des contours généraux du pays qu'il traversa, et ces lettres ont beaucoup contribuer à faire con naître le Nord-Ouest.

Comme homme de lettres, Mgr Seghers était un théologien d'un vaste savoir ; il était profondément versé dans le dogme et l'histoire de l'église. Comme orateur sacré, il était très clair et savait plaire. En un mot, Sa Grandeur alliait les nombreuses vertus nécessaires à sa haute et sainte position, à une profonde humilité et à une sollicitude toute paternelle pour son troupeau, ce qui fit que le peuple de l'Ile de Vancouver, sans distinction de croyances, déplora son départ, comme s'il fut descendu dans la tombe.

Mais leur perte fut le bonheur de l'Orégon, et dans son vaste Archidiocèse Mgr Seghers était chéri de tous ceux qui le connaissaient personnellement ou de réputation.

Il y a trois ans, Mgr Seghers adressa une supplique à Rome, demandant qu'il fut transféré de nouveau à Victoria afin de pouvoir continuer l'établissement de missions parmi les sauvages de l'Alaska, entreprise interrompue durant son épiscopat en Orégon. Le Pape fit droit à sa demande et alors l'Archevêque parcourut la Belgique, la France, l'Angleterre et l'Irlande, sollicitant des aumônes pour ses missions qui lui étaient si chères et pour lesquelles il a sacrifié sa vie d'une façon si digne de sa sainte vocation.

R. I. P.

La persécution dans l'Extrême Orient.

(*Les Missions Catholiques.*)

ANNAM.

Sauvetage de 1600 Chrétiens.

Lettre du R. P. Klinger, des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire au Tong-King méridional.

Hôi Yên, 19 novembre 1885.

Gloire à Dieu ! Trois cents chrétiens environ, armés de lances et de quelques fusils, avaient résolu de débloquer le rocher de Bao Nham où près de seize cents de leurs frères étaient cernés par les rebelles. L'expédition a parfaitement réussi. Témoin des événements, obligé même d'être acteur, je vais vous en faire le récit.

Partis dès la pointe du jour, nous arrivons vers huit heures au col de montagne qui s'ouvre sur la plaine de Bao Nham. L'ennemi, au nombre de cinq cents hommes, était massé en bon ordre en face du col. Notre petite armée, divisée en deux colonnes, s'avance résolument. Elle ne tarde pas à être assaillie par les insurgés, dont quelques-uns, blottis dans des touffes d'ananas sauvages, tirent sur nous à cent mètres de distance à peine. Malgré les balles qui sifflent sur leurs têtes, nos chrétiens ripostent vivement, mais sans pouvoir intimider l'ennemi. On part alors au galop ; en quelques instants on est sur la colline et les rebelles sont forcés de se replier du côté du rocher situé à une demi-heure plus loin. Le rocher avait disparu, voilé par des tourbillons de fumée d'où se détachaient des centaines de drapeaux. L'acharnement des rebelles à garder le rocher prouvait que les malheureux réfugiés vivaient encore en partie. A tout prix il fallait les sauver.

Sans perdre une minute, cent hommes sont disposés à gauche pour contenir l'ennemi, qui faisait mine de vouloir nous englober. Le reste de la troupe va droit au rocher, et je la suis pour l'encourager par ma présence. Du point où nous étions jusqu'au rocher, ce n'était qu'une suite de petits champs de riz, séparés par des talus et entrecoupés de haies, qui abritaient un certain nombre de rebelles.

A peine en marche, nos chrétiens sont reçus à coups de fusil. Rien ne les arrête. L'ennemi, débusqué de la première haie, se blottit derrière la seconde ; chassé encore de là, il se replie sur la troisième, et ainsi de suite sur un parcours d'au moins un quart d'heure. Quelques-uns firent preuve d'une hardiesse et d'un courage inconnus jusqu'ici. On en vit recevoir des décharges à bout portant. L'un d'eux, qui agitait son drapeau à dix mètres de nous, voit la hampe brisée par une balle. Vite il la jette au loin, ramasse la loque rouge et a le temps de s'enfuir. Les hurlements féroces des insurgés, mêlés au son d'une centaine de tambours, n'arrêtant pas les nôtres, les rangs ennemis se débandèrent, qui à droite, qui à gauche, et nous laissèrent un passage libre au milieu. On se trouve enfin en face de leur camp retranché. C'était un vaste champ plus profond que les autres, entouré d'un talus à hauteur d'homme, le long duquel à l'intérieur ils avaient adossé leurs paillottes. Là, on n'apercevait qu'une forêt de lances s'agitant en tout sens, et on ne pouvait discerner aucune tête.

Avec trois élèves du collège, j'escalade le talus, et nous leur envoyons une première décharge, qui semble peu les inquiéter. Grâce à nos fusils à tir rapide, une seconde suit immédiatement la première, puis, encore une troisième.

"—Oh ! ils ne rechargent pas, ils ne rechargent pas, et cependant ils tirent toujours ! " crient les rebelles.

La panique les prend. Un de leurs chefs, le colonel Ivi, enfuit, suivi de tous ses héros. A cent mètres de là, il y vait une rivière, qu'ils passèrent à la nage. Malheur à eux nous avions pu les poursuivre. Mais déjà, du rempart, on rait sur nous. On les laisse donc fuir, pour attaquer le empart au pas de course. En cinq minutes, le fossé est anchi, le rempart escaladé, et l'ennemi gagne la porte de

l'autre côté du rocher. En même temps, on en vit sortir en masse, à travers la palissade de bambous qu'ils avaient construite au pied des assiégés. Beaucoup, ne pouvant pas passer assez vite, furent rejoints par les nôtres, qui tombèrent sur eux à coups de lance et de sabre. Une cinquantaine d'hommes furent lancés à leur poursuite; pour moi, je me dirigeai vers le rocher.

Quel spectacle affreux! L'espace, qu'occupait naguère le village, n'était qu'un amas de cendres et de décombres; pas un brin de verdure. Il n'y a que le ròc, noirci et calciné par le feu, d'où se dégage une épaisse fumée. Des cris, partis de cette enceinte de feu, me disent qu'ils ne sont pas tous morts. Je veux franchir la palissade; impossible! les pierres sont deveneus des charbons ardents. A l'aide d'un porte-voix, je fais crier aux malheureux de descendre. Mais voilà que le fameux colonel Ivi, croise dans sa fuite, une escouade de nos gens, les attaque et les fait plier. Bientôt, le gros de nos soldats se porte au secours des fuyards, et, traversant la rivière, arrive sur le théâtre du combat. Nos fuyards avaient déjà repris le dessus et mis le feu, malgré une pluie torrentielle, au village rebelle. On revint donc au rocher. Peu à peu, la pluie éteignit les feux, et même quelques-uns des assiégés avaient pu descendre. Je renonce à vous dire leurs impressions et les miennes. Ils riaient, ils pleuraient, parlant tour à tour de leurs malheurs et de leurs joies.

***

Enfin accoururent les deux prêtres indigènes qui avaient partagé la captivité de leurs chrétiens. Il me font le récit de leurs longues épreuves.

Depuis la mi-octobre, les lettrés étaient venus plusieurs fois les assaillir; mais toujours ils avaient pu les mettre en fuite. Le 12 novembre, l'ennemi revint fort de deux mille hommes armés de fusils et de canons pour faire un siège en règle. Sur les seize cents chrétiens, cernés par eux, il y avait guère que deux cent cinquante hommes en état de se défendre. Avec huit fusils et leurs lances, ils retinrent l'ennemi pendant deux jours en dehors des remparts

terre. Mais, à la fin de la deuxième journée, ils comptaient dix morts et vingt hommes grièvement blessés. Pour comble de malheur, il ne leur restait plus de poudre.

Pendant la nuit, les survivants grimpèrent sur le rocher qui a d'immenses grottes à huit, dix, quinze mètres au-dessus du sol. Dès le matin, les rebelles entrèrent à l'intérieur du rempart, détruisirent tout ce qu'ils purent trouver dans le village, et entourèrent le rocher d'une forte palissade. N'osant monter jusqu'aux chrétiens par le sentier des cavernes, où deux hommes ne peuvent marcher de front, ils prirent le parti de les détruire par le feu. Tous les païens des environs, hommes, femmes et enfants, apportèrent des charges de paille, et l'incendie commença. La fumée ne pénétrant pas dans les cavernes au gré des lettrés, ils hissèrent, au bout de longues perches, des bottes de paille enflammées, le plus près possible de l'entrée. Pendant cinq jours entiers, ils s'amusèrent à ce jeu infernal.

Le sort des pauvres chrétiens était désespéré. Suffoqués par la flamme et la fumée, ils n'avaient plus d'eau pour se désaltérer.

Le jour qui précéda notre arrivée, les deux curés annamites ne purent distribuer à chacun que la quantité d'eau à peu près que pourraient contenir deux coquilles de noix.

Les lettrés savaient à quelle extrémité ils étaient réduits et les invitaient à se rendre. Après une longue délibération, huit hommes descendent pour débattre les conditions de la capitulation. Ils sont saisis et décapités sur le champ. D'autres se présentent à l'ouverture des cavernes, demandant en grâce un peu d'eau.

"—Venez en puiser," leur répondent les assiégeants.

Une femme, mourant de soif, descend avec son fils âgé de dix ans. A peine est-elle au bord de la rivière, tout au pied du rocher, qu'on la massacre. L'enfant reçut un coup de sabre qui lui coupa la joue depuis l'oreille jusqu'à la bouche, il tomba dans la boue de la rivière où il fut laissé pour mort. Après la retraite des rebelles, le Père, sortant de la caverne, courut embrasser le corps du pauvre enfant. Il croyait ne trouver qu'un cadavre. O surprise! il sent respirer le pauvre petit. On bande sa plaie et on me l'amène, il vit encore.

Les chrétiens survivants, témois de ces affreux massacres, n'osaient plus quitter leur prison de feu. Ils comprirent plus que jamais que leur seule espérance était désormais dans le secours de Dieu et de la sainte Vierge. Tandis que les deux prêtres indigènes me racontaient les misères passées, je voyais de tous les côtés les chrétiens descendre de la caverne ; les uns portant un peu de riz, les autres quelques pauvres vêtements ; celui-ci un malade, celle-là ses petits enfants. Tous étaient noircis par la fumée, avaient les yeux injectés de sang et tellement fatigués qu'ils avaient peine à supporter la lumière du jour.

Vers midi, on me prie de monter dans une caverne pour administrer une femme qui venait d'accoucher. Impossible de la faire descendre, elle va mourir certainement. Je laisse mon chapeau, serre mon habit autour du corps et je monte. A la hauteur d'une dizaine de mètres, il fallut passer par un trou si étroit que j'eus beaucoup de peine à m'en tirer. Je rampe un moment, descends une échelle, en monte une autre, enfin je me trouve auprès de la malade. Après avoir baptisé le nouveau-né et administré la mère, j'engageai mes gens à faire leur possible pour emporter la pauvre mourante. Ils le firent, mais Dieu sait au prix de quelles fatigues.

Vers trois heures, les voyant presque tous descendus, on fait partir un premier détachement de soldats pour veiller à la sûreté de la route. Tous les malheureux échappés de la caverne se mettent à leur suite chargés de leurs enfants, de leurs blessés et des malades : c'est à peu près tout ce qu'ils ont pu emporter. Les voilà donc en route, les mains vides, mais le cœur joyeux d'avoir échappé à une mort imminente. Encore trois jours de captivité et c'en était fait d'eux, même des plus robustes. Je les ai ramenés déjà à Hôi-Yên ; demain ils seront rendus à notre résidence. Mais qu'allons-nous faire pour loger et nourrir tant d'affamés ?...

***

« Tel est, ajoute M. Frichot, le récit du P. Klingler. Ah ; que de faits de ce genre on pourrait relater !

« C'est une guerre sans pitié. Dans un village, les re-

les ont pris deux frères, qu'ils ont attachés dos à dos et qu'ils ont jetés au fleuve en riant aux éclats. L'un d'eux, plus fort, a pu rompre ses liens et, la nuit, regagner la rive. L'autre a été submergé dans les flots. On peut dire que toute la population païenne s'est levée pour écraser les chrétiens, qu'ils savent être les amis des Français. Les rebelles fondent par milliers sur les villages chrétiens qui tombent sous leurs coups en grand nombre. Ceux qui parviennent à s'enfuir, errent dans les montagnes, où ils vivent comme ils peuvent, en attendant qu'ils gagnent notre résidence pour se procurer un peu de riz. Souvent, il leur est impossible de venir jusqu'à nous, parce que les chemins et les issues sont gardés par des postes de rebelles. A l'heure qu'il est, nous comptons au moins six cents morts. Il y a plus de quatre-vingt-quinze villages brûlés et saccagés.

***

" Outre cela, il est encore d'autres villages dont nous n'avons pas de nouvelles, parce que les chemins sont interceptés. En quel état sont-ils ? Actuellement, il y a autour de notre résidence, plus de six mille affamés, auxquels il faut distribuer chaque jour quelques grains de riz De plus, il faut leur construire des paillottes et procurer des médicaments aux malades. Nos chrétiens, traqués de tous côtés, n'ont pu ensemencer leurs champs, en sorte que, malgré la paix, la récolte est perdue pour eux. Pour subvenir à tant de besoins, j'ai dû, au nom de la mission, contracter un lourd emprunt. J'ignore quand et comment nous pourrons nous libérer. Que de veuves, que d'orphelins qui restent pour longtemps à notre charge ! J'aï la douce confiance que les chrétiens d'Europe feront l'impossible, s'il le faut, pour secourir leurs frères d'Orient, mourant de faim et si cruellement éprouvés."

***

" Au moment de fermer ma lettre, je reçois des nouvelles accablantes. La paroisse de Lang et la mission du Laos, dont je ne pouvais rien apprendre depuis près de deux mois, n'existent plus. Le P. Satre, blessé en combattant le 3 de ce

mois, est mort le 5 suivant. Deux prêtres indigènes et les catéchistes ont été massacrés. Mille chrétiens environ, dont trois cents appartiennent à la récente mission du Laos, ont été tués et coupés en morceaux. Six cents cadavres, à peu près, jonchent le sol à Lang. Les autres sont emportés par le courant du fleuve. Je tiens ces détails du P. Gras; il accompagnait la colonne française qui montait à Lang pour battre les rebelles, mais qui est arrivée trop tard pour arrêter ces désastres."

MASSACRES DE L'ANNAM.

Lettre de Mgr Caspar, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, à MM. les directeurs du Séminaire des Missions Etrangères de Paris.

Hué, ce 13 février 1886.

Nos malheurs se sont augmentés de nouveaux désastres et les craintes, que je vous manifestais au sujet de la province de Quang-binh, se sont en partie réalisées. Vous pouvez comprendre par la lettre ci-jointe que m'adresse le P. Héry, de quel poids la douleur va peser sur nous et quels nouveaux efforts nous aurons à faire pour porter cette charge.

C'est un nouveau désert créé à la place de nos chrétientés, après tous ceux qui attristaient déjà la province limitrophe. Dix chrétientés réduites en cendres; quatre cent quarante-deux personnes massacrées et près de deux mille malheureux réfugiés sous les murs de la citadelle du chef-lieu pour y trouver abri et nourriture.

Seule la province de Hué et la partie nord de celle du Quang-binh n'ont pas été, jusqu'à cette heure, ravagées et remplies de massacres par les lettrés. Encore faut-il rappeler que le sud de ce vicariat, dans tout le pays qui s'étend de Hué a Touranne, ne possède plus une seule chrétienté depuis les malheurs de décembre 1883.

Les colonnes françaises, parties de Hué, traversent en tous sens la province de Quang-binh pour disperser les rebelles; mais si elles avaient pu hâter leur marche lors des premiers bruits de troubles, nos chrétientés auraient pu échapper

malheur qui les a frappées. Combien de temps encore nous faudra-t-il attendre pour jouir de la paix désirée ? Dieu le sait, mais les prévisions humaines sont bien incertaines. L'ancien ministre de la guerre se trouve, dit-on, dans les montagnes qui longent la province de Quang-binh ; il aurait même provoqué cette nouvelle levée de boucliers et continuerait à entretenir les foyers de l'insurrection dans toute la région d'Annam. Ce sera Dieu seul qui nous donnera la paix. " *Da pacem, Domine* : " c'est notre prière ardente et continue depuis de longs mois déjà.

Voici ce que m'écrit le P. Closset, de l'état lamentable où sont réduits nos pauvres chrétiens :

" Bienheureux, peut-on dire, ceux qui ne sont plus et qui ont trouvé une mort glorieuse devant Dieu et devant les hommes ! Mais ceux qui survivent à tant de douleurs, que leur sort est triste ! Le cœur saigne au pauvre missionnaire en se voyant le témoin impuissant de tant de misères ; rien pour se couvrir surtout en ce moment où la saison est rigoureuse ; nos chrétiens sont obligés de coucher sur la terre nue, tout au plus recouverte d'un peu de paille, et en proie à la faim, au froid, à la maladie suite des privations qu'il faut endurer chaque jour. Après le choléra qui a fait tant de victimes parmi nos chers survivants, voici maintenant la fièvre et la variole qui exercent d'effroyables ravages. Bien souvent on entend de pauvres malheureux minés par la fièvre et pris de délire regretter de n'être pas tombés sous le fer des massacreurs avec leurs parents qui jouissent maintenant du bonheur du ciel, loin des misères de ce bas monde.

Oh ! si les personnes charitables pouvaient, seulement pendant quelques instants, être témoins du spectacle lamentable que nous avons sans cesse sous les yeux, avec quelle sainte avidité elles donneraient non seulement leur superflu, mais se priveraient encore elles-mêmes pour soulager de si profondes misères ! "

———

Lettre de M. Héry, missionnaire de la Cochinchine septentrionale à Mgr Caspar.

14 janvier.

Monseigneur,

De notre cher Quang-binh chrétien, il n'existe plus qu'une ombre, Sào-Bùn ; encore va-t-elle s'évanouir aux lueurs de l'incendie qui la menace ! Le Père Co est massacré ; sa tête, portée en triomphe par tous les villages comme trophée de victoire, est déposée au pied du chef des égorgeurs, c'est l'insulte suprême. Quatre cent huit chrétiens de ses paroisses sont montés au calvaire avec lui et de là au ciel. Quels supplices ! quelle barbarie ! les cadavres des femmes et des enfants éventrés, sont surtout méconnaissables, tous sont réduits en mille pièces. J'ai vu tant d'horreurs que je ne puis plus vivre, et dire qu'il me faut rester à pleurer au pied de la croix, moi qui ai désiré le martyre d'un désir immense ! Des chrétientès de Xuân-Hôi, Mi-Phusé, Dai-Phong, il n'y a plus que des cendres remuées vingt fois par l'avidité des païens égorgeurs, à qui l'on promettait des trésors pour leur faire commettre des atrocités qui leur répugnaient, eux cependant si peu délicats. Pas une chapelle, pas une maison, pas même une étable n'a échappé. La statue de la Sainte Vierge, mutilée et mise en pièces, a été encore couverte d'ordures ! O Maria ! ! !

Cent quarante-six chrétiens survivent encore, hélas ! pour mourir de faim chez moi, qui n'ai rien, pas même une larme aujourd'hui, la source en est tarie. Avec une escorte due à la bienveillance de M. le Commandant de place de Quàng-Binh, je suis allé les recueillir ; impossible de donner aux victimes la plus humble sépulture, car deux cents brigands, accourus soudain, nous entouraient de si près que nous avons dû nous replier sur le champ.

---

16 janvier

A peine débarqué à Sào-Bun, je suis reparti à Phu-
Il n'était que temps ; les chrétiens assaillis ne tenaient pl
Attaqué au milieu de l'embarquement, il a fallu livrer

taille contre cinq cent cinquante brigands tous armés. Le porte-étendard tué à coups de fusil et de revolver, la bande a rebroussé chemin peu à peu.

Mes quelques barques trop chargées ont failli couler vingt fois. A deux heures du matin, attaque de pirates au-dessous de Trung-Quân, mais grâce à Dieu et à la Sainte Vierge, j'ai pu ramener quatre cent dix personnes de Phu-Viêt, les autres ont été égorgées. Les trois paroisses de Ho-Cuoi, Phu-Viêt, An-Dinh sont incendiées aussitôt après notre départ. En tournant la tête nous voyons les flammes qui dévorent tout... les chrétiens pleuraient. Quelle tristesse ! quelles angoisses pour moi, mon Dieu ! au milieu de cet effondrement général ! " La place est nette, disent les païens égorgeurs, nous vivrons en paix loin des Français."

---

17 janvier.

La paroisse de Mi-Luông est brûlée. Du couvent, il ne reste rien, car le feu ne pardonne pas, c'est la destruction complète dont j'ai tant de fois entretenu Votre Grandeur ; mais impossible de la prévenir et d'y opposer le moindre obstacle. J'ai recueilli les religieuses et les ehrétiens, partie en barque, partie à pied à travers les dunes. Nous faisions halte tous les deux cents mètres, la peur nous enlevant le reste de forces que la faim nous laissait encore.

Dinh Muôi n'existe plus, vingt-cinq chrétiens retenus dans le village sont brûlés ou égorgés, les autres sont restés cachés dans les broussailles, se nourrissant de baies et autres fruits sauvages. Quand je suis allé à leur recherche, il n'existait presque plus personne. Le cher Père Patinier peut verser sur Trung-Quân des larmes de sang ; plus rien ; à peine reconnait-on la place où furent et l'église et la Sainte Enfance ; le chef de la chrétienté et ses enfants ont été égorgés, les autres, hélas ! où sont-ils ? que sont-ils devenus ?

A mon retour de Mi-Luông, j'ai recueilli les orphelins de la Sainte-Enfance. Seule, la vieille Mu-Luong est restée opiniâtrement à son poste où elle a trouvé le martyre. Les

centaines de petits anges qu'elle a envoyés au ciel en les baptisant, souvent au péril de sa vie, lui auront ménagé l'entrée la plus triomphale au paradis.

Enfin Con-Hau est en feu. C'est vous dire qu'il ne reste rien.

Le silence est absolu de Ha-Co à Dong-Hoi, car les chrétiens enterrés vivants par les lettrés, n'ont plus aujourd'hui de voix pour crier vers Dieu : *Vindica sanguinem nostrum. Domine !*

Sào-Bùn regorge : l'église, les maisons, les barques sont combles ; et pas de riz ! Mon Dieu, Monseigneur, nous allons tous mourir de faim avant que les lettrés ne nous immolent ! *Fiat voluntas tua, Deus.* La mort nous sera désormais plus douce que la vie.

Je suis trop ému pour écrire plus longuement, ce sera probablement ma dernière lettre, aussi je n'ai plus que la force de vous dire : Adieu, Monseigneur et cher Père, mille fois pardon, mille fois merci !

NOUVEAUX MASSACRES AU TONG-KING.

Lettres de M. Frichot, provicaire apostolique du Tong-King méridional, à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères de Paris.

Xâ Doài, 24 janvier 1886.

A la date du 15 décembre 1885, je vous écrivais que la mission comptait déjà plus de deux mille néophytes massacrés ; à présent, il faut ajouter à ce chiffre celui de six cents, qui représente environ les deux tiers des chrétiens des deux paroisses de Duc Loc et de Qui Hoa. Je ne sais pas encore bien précisément les pertes subies par le district de Dô Thành.

Il y a quelques jours, le P. Klingler, soutenu par u colonne de soldats français, est allé visiter quelques villag de ce district pour en ramener sous escorte les néophy réfugiés sur les montagnes, supposé toutefois que ces m

heureux n'y soient pas morts de faim et qu'ils aient pu éviter la fureur des païens qui recherchent nos chrétiens dans les taillis et fourrés des montagnes en lançant des chiens à leur poursuite.

***

Voici ce que m'écrivait le P. Klingler à la date du 14 janvier dernier : " .....A Nhuân Trach, il ne reste plus de chrétiens. A Quang Lang, village païen, j'en ai rencontré vingt-huit. J'ai pu en découvrir neuf autres qui appartiennent à différents villages. L'église a été démontée et transportée au fort des rebelles. Plus de traces du village de Dong Trac. Apprenant que des chrétiens étaient cachés dans la montagne voisine, j'envoie leur faire savoir qu'ils peuvent se montrer sans crainte. Quelques heures après, ces malheureux m'arrivent au nombre de vingt-cinq, tant hommes que femmes et enfants. Ils étaient plus décharnés que ceux de Nhuân Trach. Tous étaient chargés de jeunes pousses de bananes sauvages, d'herbes et de racines. C'était leur unique nourriture depuis deux ou trois mois. On leur a procuré de suite de la viande de bœuf. Demain, je les ferai conduire sous bonne escorte à notre résidence. A vous, cher provicaire, de vous ingénier pour les nourrir mais.... "

***

Mon Dieu ! que ces temps sont tristes, et quelle barbarie ! Nous conservons ici, comme souvenir, un énorme coutelas retrouvé sur le théâtre des événements ; il est recouvert d'une épaisse couche de sang coagulé et à servi à égorger nos pauvres chrétiens. Les victimes étaient si nombreuses que parfois les bourreaux faisaient la besogne à moitié Aujourd'hui même, j'ai reçu la visite d'un pauvre homme dont la famille se composait de treize personnes ; lui seul survit ! mais dans quel état ! Il a les deux doigts de la main gauche coupés et trois larges cicatrices derrière la tête. C'est quelque chose d'affreux. On se demande comment il a pu survivre à ces blessures.

La mission a déjà fait un lourd emprunt pour nourrir les

affamés ; je suis à la veille d'en contracter un second. Mais quand toutes ces ressources seront épuisées, qu'arrivera-t-il ? Chose désolante ! dans beaucoup d'endroits, les païens refusent de nous vendre du riz.

---

25 janvier 1886.

Mon Dieu ayez pitié de nous ! nos malheurs continuent. Depuis le 19 novembre 1885 jusqu'aux premiers jours de janvier, le district du Binh Chinh, qui compte vingt-deux mille chrétiens, avait déjà été bien éprouvé. Vingt villages avaient été pillés et soixante néophytes tués ou massacrés. Ce mal ne devait pas arrêter là. Je reçois une lettre d'un prêtre indigène récemment échappé du Binh Chinh et qui vient d'arriver par mer au port de Cuâ-Lô. Je la résume.

Le commandant Grégoire, fixé au fort de Dong-Hoi, gardait le Binh Chinh, théâtre de ces tristes événements. Dans les derniers jours de décembre, la tête d'une partie de ses troupes poursuivit l'ennemi au-delà de Bài Diec. Il avait loué quatre-vingt-dix barques chrétiennes et cinquante porteurs, également chrétiens, pour cette expédition. Barques et porteurs, arrivés à un certain endroit, ont dû s'arrêter quelque temps. Ils devaient se remettre au service de la colonne à son retour au Binh Chinh. Or, la colonne partie, les barques ont été cernées par les rebelles, et les rameurs massacrés. Ces barques étaient comme enfermées dans une anse et d'un côté dominées par des rochers. D'en haut l'ennemi faisait rouler sur elles d'énormes blocs de pierre pour les briser et les faire sombrer. Vingt à trente barques seulement ont pu prendre le large. Le reste avec son personnel est anéanti. Quant aux quatre-vingt-dix porteurs, ils ont été arrêtés par les rebelles au marché de Rôù en retourna chez eux. Tous ont été jetés à l'eau et noyés ; la plupa avaient été liés deux ensemble. Deux malheureux seul ment, porteurs d'un couteau, ont pu couper leurs liens réussir à s'échapper.

Pendant ce temps, des deux Pères qui étaient chargés d'ac

ministrer le Binh Chinh, il ne restait que le P. Pineau. En effet, le P. Tortuyeaux avait accompagné la colonne du commandant Grégoire pour lui servir de guide et d'interprète. Le 7 ou 8 janvier, profitant du départ d'une partie des troupes françaises, les rebelles ont dévasté deux paroisses limitrophes : Vinh Phuoc de 1,800 âmes, et Hoà Ninh de 1,870. Deux éléphants des rebelles ont mis le désordre et jeté l'épouvante parmi nos chrétiens qui ont abandonné la place. J'ignore le nombre des victimes. Le P. Thiên, prêtre indigène, curé de Hoà Ninh, voyant la cause perdue, prit la fuite ; mais, arrivé à la paroisse de Côù Nâm, il mourut, au bout d'une heure, de fatigue et d'émotion. Que s'est-il passé au Binh Chinh après le départ du prêtre indigène qui m'a fourni ces détails ? Nous le saurons plus tard et je vous le ferai connaître.

---

16 février 1886.

Enfin, j'ai quelques détails sur les événements du Binh Chinh. Le poste principal est Huong Phuong. Vu son importance, il était pourvu de munitions de guerre pour être en mesure de soutenir un siège de quelques jours, en attendant qu'on pût venir à son secours.

Les rebelles se gardèrent bien de l'attaquer tout d'abord ; ils commencèrent par se jeter sur les autres chrétientés du district qu'ils mirent à feu et à sang pendant la première quinzaine de janvier. Après plusieurs brillants succès, les chrétiens, débordés par le nombre et attaqués sur plusieurs points à la fois, ont été finalement vaincus. Bref, sauf deux paroisses relativement peu endommagées, et deux autres dont j'ignore le sort vu la difficulté des communications, le reste a été la proie des flammes. Les provisions de tout genre ont été anéanties. Sans compter trois mille chrétiens que nous sommes obligés d'entretenir au Nghê, en voilà donc douze cents autres au Binh Chinh en particulier qu'il faut empêcher de mourir de faim. Je ne parle pas d'un nombre indéfini de néophytes disséminés dans les monta-

gnes et dans les bois, qu'il faudra ramener peu à peu, s'ils sont encore vivants et pourvoir de tout.

Après avoir dévasté ces chrétientés, les rebelles se ruent sur la résidence de Huong Phuong. C'est que, maîtres de cette position, il leur eût été facile ensuite d'achever l'extermination du reste du district. Les détails de ce long siège malheureusement me font défaut. Voici ce que je sais.

Un de nos prêtres indigènes, vénérable par son âge et ses vertus, le P. Van, s'est mis à la tête de la défense avec une énergie et un sang-froid qu'on ne lui soupçonnait guère. Aidé par sept ou huit catéchistes, les plus déterminés du village, il soutint le choc de l'ennemi depuis le 15 janvier jusqu'au 17 février. A ce moment, Huong Phuong fut débloqué par le brave commandant Cardot.

Un de nos prêtres, le P. Kiême, chargé depuis plus de vingt-cinq ans de la paroisse de Côn Nâm, n'avait pu se résoudre à suivre l'exemple de quelques-uns de ses confrères et à prendre la fuite. Il voulut rester à son poste. Quand il vit que tout était humainement perdu, il se rendit à l'église et se mit en prière en attendant la mort. Il ne tarda pas à être saisi par les rebelles, ainsi que ces deux fidèles catéchistes. Ses cheveux blancs et sa réputation de lettré ne touchèrent pas les bourreaux ; ils le décapitèrent avec ses catéchistes en face même de Huong Phuong qu'ils cernaient de tous côtés, et où ils l'avaient amené pour que les assiégés, témoins de ce lamentable spectacle, fussent terrifiés.

En ce moment, Xâ Doai, d'où je vous écris, poste principal de la mission, est sur le point d'être assailli par les rebelles qu'on évalue à plus de mille. Mais leur nombre va se grossir encore des villages payens environnants. Trois de nos confrères et un prêtre indigène sont à la tête de nos chrétiens improvisés en soldats et se portent à la rencontre de l'ennemi. J'ignore quelle va être l'issue de cette lutte qui sera certainement acharnée. Mais je sais que missionnaires et chrétiens sont pleins d'ardeur et qu'ils semblent avoir pris la devise des Machabées : *Moriamur in virtute.*

MEURTRE D'UN MISSIONNAIRE

AU

TONG-KING MÉRIDIONAL (1)

" Lundi dernier, en arrivant, j'ai appris la mort du P. Gras, tué quelques heures auparavant à quatre ou cinq lieues de là. Quatre chrétiens et un élève sont tombés avec notre confrère. L'élève gravement blessé a eu les oreilles coupées par les rebelles ; on ne sait s'il pourra se relever. Malgré ce désastre, les chrétiens ont mis les lettrés en fuite, et le soir, ils rapportaient en palanquin le cadavre du P. Gras, couvert de sang et affreusement mutilé. La main gauche a été tranchée net ; peut-être les ennemis voulant l'emporter n'en ont pas eu le temps. Le lendemain matin, nous avons enterré le Père, je ne sais pas encore les détails de sa mort.

" Depuis lors, les rebelles sont revenus à la charge, à l'endroit même où s'était livrée la précédente bataille et ont été repoussés de nouveau. Ils veulent, dit-on, incendier le grenier à riz de la communauté, et des traîtes rôdent autour de nous, prêts à saisir l'occasion. Daigne le bon Dieu nous protéger ! La perte du riz serait la mort de plusieurs centaines de chrétiens chassés de leurs villages et nourris par nous. "

Le P. Tessier écrit de son côté :

" L'endroit où est tombé le P. Gras, situé à trois heures à l'ouest de Xa-Doai, s'appelle Xuau-Kieu. Il avait déjà été brûlé et détruit par les rebelles ; cette première fois, le P. Gras avait pu s'échapper. Plus tard, le P. Klinger put rétablir ce poste. On attache une grande importance à la conservation de Xuau-Kieu, c'est une sécurité pour notre communauté de Xa-Doai. Xuau-Kieu détruit, tous les villages chrétiens qui se trouvent entre ce poste et la communauté seraient également ruinés et brûlés. Les rebelles pourraient arriver jusqu'à la porte de Xa-Doai avant qu'on en fût averti.

(1) Une lettre de Mgr Puginier nous annonce aussi que, malgré la paix, son vicariat continue à être dévasté.

M. Paul-Louis-Martial Gras, né le 1er juillet 1856 à Puymeras au diocèse d'Avignon, était entré minoré au séminaire des Missions Etrangères le 29 août 1878. Ordonné prêtre le 29 septembre 1880, il était parti le 10 novembre de la même année pour le Toug-King méridional.

TONG-KING MÉRIDIONAL.

M. Frichot, provicaire du Tong-King méridional, écrivait le 10 mars :

" Le bon Dieu nous éprouve. Le P. Gras occupait un poste fortifié à quelque distance de Xa-Doai, notre résidence. Avant-hier, vers sept heures du matin, il a été attaqué inopinément. Dans une sortie, le cher Père a succombé et son corps a été horriblement mutilé. Les chrétiens n'ont pas voulu laisser sa dépouille mortelle aux mains des rebelles : un groupe de vaillants s'est élancé ; quatre chrétiens ont payé de leur vie ce coup d'audace, mais le corps a été rapporté ici. Je recueille des détails sur cet événement et vous les enverrai bientôt. Aujourd'hui, j'apprends que le P. Pédémon, qui est allé remplacer le P. Gras, est cerné de tous côtés. Une compagnie de tirailleurs annamites, sous les ordres du capitaine Joanno, vient de partir pour débloquer ce poste. J'ai envoyé le P. Klingler, pour les accompagner. Il paraît avéré que les chrétiens de Hué ont été désarmés par ordre supérieur. La même mesure va, dit-on, nous être appliquée. J'ai le cœur navré, mes pleurs coulent, comment les retenir? *Deus autem qui consolatur nos in omni tribulatione* ne nous abandonnera pas. Veuillez prier et faire prier pour nous. "

A la date du 18 mars, le même Père écrit :

" Le district de Binh-Chinh confié au P. Pineau jouit d'une tranquillité relative.....Ce Père a recueilli à sa résidence de Huong-Phuong près de 400 chrétiens de Ky-anh échappés aux massacres. C'est à peu près tout ce qui reste des belles chrétientés de Dinh-Can. "

Une lettre du même confrère, datée du 1er mars, annonce

que les Français se retirent peu à peu des sept postes qu'ils avaient établis au Binh Chinh. S'ils évacuent complètement le pays, c'en est fait des chrétiens de ce district. Au Sud de Dong-Hoi (citadelle de Binh-Chinh,) le Thuyêt, tuteur de l'ex-roi Ham-nghi, pour encourager et soutenir la rébellion, a lancé des proclamations dans lesquelles il dit mensongèrement qu'en fait de villages chrétiens, il ne reste debout que nos deux résidences de Xa-doai et de Huong-Phuong. Il vient de faire couper la tête à dix maires qui lui avaient refusé leur contingent de soldats et de riz.

Enfin, le 8 mars, le P. Pineau écrivait :

" Les soldats français qui sont ici depuis un mois vont, en grand nombre, regagner Hué demain ou après-demain, et pourtant nos ennemis sont plus irrités et non moins puissants qu'auparavant. Nos chrétiens, voyant les démonstrations de joie des lettrés, sont de nouveau en fuite. Huong-Phuong regorge de réfugiés, mais non de riz malheureusement. Nous nous attendons à un nouveau siège ; s'il dure aussi longtemps que le premier, il est probable que nous ne nous reverrons plus en ce monde. Nous n'avons plus de provisions de bouche et de munitions de guerre que pour très peu de jours... "

De son côté, M. Chalmeton, missionnaire et procureur de la même mission, écrit le 19 mars :

" Nous sommes loin d'être tranquilles chez nous ; des milliers de malheureux chrétiens échappés au fer des assassins nous entourent, attendant de nous le grain de riz qui les soutiendra. Nous avons dû épuiser nos ressources et l'avenir est gros de soucis. Impossible de prévoir quand nos chrétiens pourront rentrer chez eux ; actuellement quiconque tenterait de le faire serait sûr de courir à la mort. Le district des PP. Satre et Gras comprenait cinq paroisses et la mission des sauvages ; tous les chrétiens survivants sont réfugiés chez nous. Que de ruines à relever, que de misères à soulager ! Nous devons distribuer plus de quatre cents francs par jour en ne donnant que cinq centimes aux enfants et dix aux grandes personnes, c'est-à-dire de quoi les empêcher de mourir de faim. Déjà cet hiver, nous avons perdu beaucoup de monde par la maladie, nous craignons pour

l'été le choléra et la petite vérole, ce qui, joint à la famine, décimerait encore nos malheureux fugitifs. "

Le même missionnaire écrit le 8 avril :

" Dès aujourd'hui, il nous faut donner du riz à 12,000 chrétiens, mais, d'après le cours des événements, nous devons nous attendre à voir tripler ce nombre dans peu de jours. Le P. Arsac est allé pour essayer de sauver 5 à 6,000 chrétiens ; s'ils peuvent le suivre, ils vont nous arriver les mains vides : autant de bouches de plus à nourrir. A la mission, nous en entretenons plus de 5,000 ; mais le jour où le P. Klingler sera obligé de se replier devant un ennemi trop nombreux, ce nombre sera doublé. Au Bo-Chinh, nous secourons déjà 6,000 personnes, mais ce nombre peut être triplé du jour au lendemain...Au moment où je vous écris, les principaux chefs des rebelles ont réuni leurs troupes et ont même soudoyé deux ou trois cents Chinois pour venir attaquer le petit fort construit par le P. Klingler à quatre heures de la mission. Il a déjà été attaqué par quatre ou cinq milles rebelles. soutenus de cent vingt Chinois armés de fusils à tir rapide, et le Père, grâce à une protection toute spéciale de la Sainte Vierge, a remporté la victoire. Il s'attend tous les jours à une attaque plus terrible, et il ne désespère pas encore de vaincre, grâce à Marie qui peut mettre en déroute les gros bataillons comme les petits. "

DERNIERS DÉSASTRES AU TONG-KING.

Lettre de M. Frichot, Provicaire Apostolique du Tong-King Méridional, à M. Delpech, Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris.

Résidense de Xâ-Douai, 3 mai 1885.

Depuis ma dernière lettre (19 février), nos malheurs nos besoins se sont accrus. Je passe bien des faits so silence pour arriver aux principaux. La mission a établi petit fort à Huân-Kiêu, à une petite journée de notre ré dence principale pour la mettre à l'abri d'un coup de ma

Si ce poste qui est un point stratégiqne important était emporté, notre résidence courrait les plus grands dangers, le peu qui nous reste serait perdu, et des milliers de chrétiens réfugiés ici ne pourraient échapper à la mort.

Les rébelles depuis longtemps se massaient autour de ce fortin pour l'attaquer. Le P. Gras était momentanément chargé de le défendre. Le 18 mars au matin, les ennemis, forts de plusieurs milliers d'hommes, tandis que nous ne comptons que quatre à cinq cents combattants, font une charge vigoureuse. Le P. Gras, avec trois ou quatre élèves déterminés et une faible escorte, fait une sortie pour mettre le désordre dans leurs rangs. Mais tout-à-coup une bande d'insurgés débouche par un défilé de la montagne et le prend par derrière. A peine a-t-il le temps de se retourner et de tirer quelques coups de fusil. En moins de rien, le voilà enfermé dans un cercle hérissé de lances. Assailli de tous les côtés, le Père tombe sans avoir pu jeter un cri. A cet endroit, nos gens ahuris perdent pied ; quatre hommes en fuyant sont massacrés. Deux coups de sabre abattent les oreilles d'un de nos élèves ; il tombe et est laissé pour mort. Cependont les nôtres sortent du fortin en plus grand nombre, et grâce au sang-froid et au courage d'un chef qui entraîne tous les autres, l'ennemi est culbuté et bat en retraite.

Finalement, la victoire est à nous, mais à quel prix ! L'élèvre laissé pour mort est relevé ; ses blessures n'étaient pas mortelles. Pour le P. Gras, quel spectacle ! Sa tête était toute ensanglantée ; l'oreille gauche avait été coupée et la figure affreusement labourée. Le dos présentait une large blessure, et un coup de lance lui avait ouvert le flanc gauche. De plus, la main gauche avait été entièrement séparée du bras.

Les rébelles mis en fuite reparaissent le lendemain et, divisant leurs forces, brûlent Hôi-Yên et Co-Dai, deux villages sans défense.

Le 12, notre fortin est encore attaqué avec furie. Le P. Klingler qui a remplacé le P. Gras, aidé du P. Pédémon, les repousse et leur fait éprouver des pertes considérables. Une partie de leurs armes nous restent et quarante des leurs gisent sur le champ de bataille ou dans les rizières. De notre

côté, grâce au bon Dieu, ni morts, ni blessés. Par contre, à quelque distance de notre fortin, quatre villages avaient été incendiés. Les ennemis, vaincus en bataille rangée et non découragés et ayant à leur tête deux de leurs chefs les plus habiles, employèrent les jours suivants à construire autour de notre poste quatre petits forts qu'ils garnirent de soldats. Dans les journées du 27 au 31, le P. Klingler, malgré des difficultés et des dangers de tout genre, emportent d'assaut et détruit trois de ces forts. Toutefois, les rébelles avaient perdu peu de monde, et depuis le 8 mars, leur nombre s'était accru. Ils préparaient un grand coup. Il eut lieu le 4 avril.

Le P. Klingler rend compte ainsi du combat. "...La journée a été rude. L'armée régulière des rébelles se composait de trois mille hommes environ. Ils nous attaquaient de trois côtés à la fois. A trois heures de l'après-midi, le signal de la sortie fut donné. L'ennemi plia d'un côté, mais tint bon ailleurs. Enfin, à quatre heures, quand le P. Bonnet arriva avec un renfort, leur déroute fut complète. Parmi les morts, il y avait deux chinois. L'intention de l'ennemi était d'incendier nos palissades en bambou. On a saisi trois cents bottes de paille sans compter celles qu'on a fait brûler sur place."

L'ennemi a voulu prendre sa revanche. Le 28, nouvel engagement, et de notre côté nouvelle victoire. Les rebelles couvraient toutes les crêtes des montagnes environnantes, hurlant, gesticulant et tirant de leur mieux. Malgré leur défense acharnée et la supériorité du nombre, les insurgés ont perdu ce jour-là plus de dix-neuf des leurs avec quantité d'armes et de munitions. A l'heure qu'il est, le poste de Huân-Kiên semble tranquille, mais pour combien de temps?

Le P. Aguesse, dans la province de Hâ-Tinh, a fait des prodiges de valeur pour sauver ses chrétiens, et malgré l'infériorité du nombre, a remporté d'éclatants succès. Mais impossible dans un si vaste district de faire face à tant de points attaqués presque simultanément. Là aussi, que de ruines accumulées !

***

Tout dernièrement le P. Arsac a dû lutter contre les r'

belles dans une antre partie de la mission qu'on appelle le Ngàn-Sâu. Voici en abrégé son récit.

" Depuis longtemps la paroisse de Thô Hoâng se nourrit de misérables patates. Les chemins étaient interceptés, le riz ne peut monter au Ngàn-Sâu. Le 9 avril, j'envoie un de mes hommes au marché de Nô, pour acheter du riz et l'amener sous escorte, coûte que coûte. A midi, j'apprends qu'il est cerné. Je pars de suite avec deux cents hommes. Les rebelles occupent une montagne. Derrière eux est un bois très épais. Entre eux et moi, un ruisseau. Je fais un grand détour et je viens me placer sur la route qui les a conduits à l'emplacement qu'ils défendent. A leur exemple, je divise mes forces en deux bandes, et je monte résolument à l'assaut. Les balles pleuvent, plusieurs tombent à mes pieds. Je continue ma marche : ils tiennent bon. Viennent les coups de pierre : je me détourne pour les laisser passer. Je ne suis plus qu'à dix pas des rebelles. Deux d'entre eux tombent à côte d'un de leurs fusils de rempart. Aussitôt, ils prennent tous la fuite laissant le fusil et des lances. Je n'ai pu tirer sur les fuyards : mes munitions étaient épuisées. Je n'ai eu qu'un mort et un blessé.

" Dimanche 11, les rebelles approchaient de nouveau sur les montagnes situées sur la rive droite du fleuve Nord. A l'Ouest, sur la rive gauche, ils brûlent ce qui reste du village de Phuong-Mô. Au sud, toujours rive gauche, s'élève aussi un nuage de fumée. A neuf heures du matin l'ennemi attaque les fortifications du Sud-Est. Nous le laissons faire. Nos coups portent juste. L'ennemi ramasse ses morts et ses blessés. A une heure du soir l'ardeur des combattants s'est ralentie. A deux heures tout est tranquille. Les rebelles ont perdu trente trois hommes. Beaucoup, dit-on, ont été blessés par les lancettes en bambou finement aiguisées et plantées dru et serré en terre autour de nos fortifications. De notre côté rien ! "

***

Pour la province du Binh Chinh qui comptait plus de vingt mille chrétiens à elle seule, la situation est des plus déplorables. Pour être court, je n'en dirai qu'un mot. Sur

soixante-douze chrétientés, il n'en reste plus que seize réduites à l'état le plus précaire. Les autres ont été anéanties par les rebelles. Que ne puis-je vous raconter en détail le siège de Huong-Phuoug, principal poste chrétien de cette province, siège qui a duré quinze mortels jours. Pourtant le missionnaire, avec nos prêtres, nos catéchistes et nos chrétiens, avait fortement organisé la résistance.

En divers engagements nous avons perdu, dans ce district, un prêtre indigène mort de fatigue ; un autre prêtre indigène a eu la tête tranchée avec un de ses fidèles catéchistes ; trois autres catéchistes ont été massacrés. Quant au nombre des chrétiens tués, le P. Ducan me dit qu'il n'en sait pas encore le chiffre. Pour la famine, elle est horrible.

J'abrège. Voici le résumé succinct des désastres du Tong-King méridional depuis le mois d'octobre 1885 jus-qu'à ce jour. Deux missionnaires, les PP. Satre et Gras, ont succombé dans la lutte : le premier mort des suites de sa blessure, le second tombé sur le champ de bataille. Trois prêtres indigènes ont été massacrés ainsi que quatre catéchistes ; un autre prêtre est mort de fatigue après le combat. Le chiffre connu des chétiens tués à la guerre ou massacrés s'élève à trois mille trois cent cinquante quatre. Sur quatre cent vingt-huit chrétientés qui florissaient au Tong-King méridional, deux cent soixante-quatre ont été anéanties par le fer et le feu. Nos désastres augmentant de jour en jour, la mission actuellement est obligée de nourrir plus de douze mille chrétiens affamés. Si, du moins, nos malheurs touchaient à leur fin ! Mais les rebelles, toujours vaincus, se relèvent de nouveau. Aucun jour presque ne se passe sans qu'on apprenne que cinq ou six personnes ont été massacrées ici ou là. Ceux qui ont succombé dans la lutte sont heureux, comme nous l'assure l'Ecriture : *illi autem sunt in pace*. Mais que vont devenir ces milliers d'affamés ? Malgré de lourds emprunts, tout est presque vide : coffre et grenier. Mais non, ce petit noyau de chrétiens, espoir de la religion dans l'avenir, Dieu ne permettra pas qu'il périsse ! Des âmes généreuses voudront donner quelques grains de riz à leurs frères désolés du Tong-King méridional. Nous les re-

mercions d'avance et prions Dieu qu'il les comble de ses meilleures bénédictions.

ANNAM.

Lettre de Mgr Puginier, vicaire apostolique du Tong-King occidental.

Hà-nôi, le 17 juin 1886.

Un élève du *P. Tuyên* m'apporte une lettre de ce prêtre indigène, m'annonçant la destruction complète de la chrétienté de Phùong-vi (province de Son-Tây), forte d'environ trois cents âmes. L'ennemi, au nombre de plusieurs centaines d'hommes, armés de fusils et de lances, est arrivé la nuit à la faveur des ténèbres. Il a d'abord mis le feu à quelques cases afin de jeter l'épouvante ; en effet, les chrétiens, sans armes, éloignés les uns des autres, sans espoir de pouvoir se défendre, se sont sauvés dans la forêt pour échapper au massacre.

La nuit suivante, l'ennemi est allé attaquer la chrétienté de Ngô-Xa, annexe de la paroisse de Du Bo, forte de cinq cents âmes. Là, il y avait un petit poste de tirailleurs tonkinois, commandé par un officier, deux sergents et quelques caporaux français. Ces troupes étaient campées dans l'église et ont repoussé vigoureusement l'attaque de l'ennemi ; mais les maisons distribuées sur la colline, distantes les unes des autres, ont été pillées et brûlées sans qu'il leur ait été possible de se porter un mutuel secours. Une dizaine seulement, agglomérées autour de l'église, ont été protégées par le poste. Deux chrétiens de Ngô-Xa ont été blessés mortellement par les balles ennemies.

Il m'arrive des lettres d'une paroisse de Thanh-Hoà qui m'inspirent des craintes sérieuses ; mais, n'étant pas assez bien renseigné, j'attends encore des nouvelles pour vous les communiquer.

Ce mal qu'on nous fait maintenant en détail, dans des endroits relativement tranquilles depuis plusieurs mois, prouve

que les lettrés, vaincus par les colonnes qui peuvent les atteindre, gagnent du terrain loin des postes français, et réussissent toujours à soulever la population païenne contre les chrétiens.

Ne me demandez pas quand finiront nos malheurs ; mais plutôt priez le Seigneur de nous accorder patience, courage, force et constance pour supporter l'épreuve qui menace d'être encore longue.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL.

(NOUVELLE SÉRIE.)

TRENTE-QUATRIÈME NUMÉRO — PRIX DIEU

SOMMAIRE

MONTRÉAL

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA F

a pour objet d'étendre et de propager le [illegible] d'éclairer de ses divines lumières les [illegible] comme aussi d'établir des missions [illegible] grand nombre de catholiques privés de [illegible] religion et incapables, à cause de [illegible] subvenir à l'entretien des prédicateurs [illegible] les moyens qu'elle propose [illegible] témoigne le but de son institution, [illegible] piété et de charité, dont voici le détail [illegible]

1° Chaque associé doit dire tous les [illegible] et un Ave Maria, avec cette [illegible] François-Xavier, prière pour nous. Il suffit [illegible] une fois pour toutes, l'intention du Pater [illegible] la prière du matin ou de celle du soir;

2° Chaque associé doit donner [illegible] par semaine.

Les avantages et les privilèges [illegible] Association par les Souverains Pontifes [illegible]

Pour l'Archidiocèse de Québec et le [illegible]

1° Indulgence plénière, le 3 mai, [illegible] gation de l'Œuvre, et, le 3 décembre, [illegible] l'Assomption, ou un jour dans l'Octave [illegible]

2° Indulgence plénière, deux jours [illegible] chaque des Associés;

3° Indulgence plénière, le jour de l'Ave [illegible] de l'Assomption, ou un jour de leur Octave [illegible]

4° Indulgence plénière, une fois l'an, [illegible] lera une commémoration générale de [illegible] défunts;

5° Indulgence plénière, une fois l'an, le [illegible] quelconque d'Associés célébrera la [illegible] fonts ayant appartenu au Conseil [illegible] Divine dont ils font partie. Pour [illegible] plénière, il faut s'approcher des [illegible] de l'Œuvre, ou, si elle n'en a pas, [illegible] siale, et y prier selon les intentions du [illegible] les enfants qui n'ont pas fait leur [illegible] peuvent aussi les gagner en accomplissant [illegible] mémoire, imposée par leurs confesseurs;

6° Indulgence plénière, à l'article de la [illegible] Associés qui, invoqué au moins de [illegible] souche, le saint nom de Jésus;

7° Indulgence de trois cents jours [illegible] [illegible] [illegible]

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL.

(NOUVELLE SERIE)

TRENTE-QUATRIEME NUMERO

FEVRIER 1888

MONTRÉAL:

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30, RUE ST. GABRIEL.

1888

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Archevêque de Montréal.

Library
Laurin
11-26-30
23048

COMPTES-RENDUS

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

***Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidiocèse de Québec pour l'année* 1887.**

51ème année.

Ville de Québec.

Basilique	$225.30
Notre-Dame de la Garde	11.62
Archevêché	10.00
Séminaire (prêtres et ecclésiastiques)	42.18
Hôtel-Dieu	28.00
Dames Ursulines	34.00
Hôpital-Général	44.00
Sœurs de la Charité	8 52
Porté	$403.62

Rapporté	$403.62
Sœurs du Bon-Pasteur	8.00
Saint-Patrice	
Saint-Jean-Baptiste	209.50
Saint-Roch	581.62
St Sauveur (y compris $202.00 cont. de l'École des Frères)	542.08
Asile des aliénés	42.45
Porté	$1787.27

Campagnes.

Rapporté	$1787.27
Adrien St	
Agapit St	19.60
Agathe Ste	34 62
Alban St	40.00
Alexandre St	20.00
Ambroise St	122.00
Anastasie Ste	5.00
Ancienne-Lorette	140.55
André St	50.00
Ange-Gardien	43.25
Anges SS. de Beauce	6.80
Anne Ste de Beaupré	35.15
Anne Ste de la Pocatière	138.00
Anselme St	84.50
Antoine St	29.00
Antonin St	
Apollinaire St	11.00
Aubert St	10.20
Augustin St	193.62
Basile St	25.00
Beaumont	42.79
Beauport	220.02
Porté	$3041.37

Rapporté	$3941.37
Bernard St	32.00
Berthier	5.00
Buckland	7.27
Cajetan St	6.30
Calixte St	66.33
Cap-Santé	35.73
Cap St-Ignace	88.13
Casimir St	49.25
Catherine Ste	
Charles St	44.42
Charlesbourg	53.80
Chateau-Richer	29.00
Claire Ste	15.00
Collége et Séminaire de Lévis	20.18
Collége de Ste-Anne	3.33
Côme St	3.40
Croix Ste	110.00
Couvent de J. M. Sillery	5.00
Cyrille St	3.50
David St	34.89
Denis St	52.95
Deschambault	52.42
Porté	$3767.27

Rapporté	$3767.27
Ecureuils	10.00
Edouard St de Frampton	10.25
Edouard St de Lotbinière	3.55
Eleuthère St	4.75
Elzéar St	15.90
Emmélie Ste	8.00
Ephrem St	5.75
Etienne St	2.25
Eugène St	7.30
Evariste St	5.00
Famille Ste	32.60
Félix St du Cap Rouge	15.00
Ferdinand St	11.10
Ferréol St	26.00
Flavien St	26.87
Foye Ste	51.02
François St de Beauce	16.00
François St I. O	26.78
François St du Sud	44.00
Frédéric St	47.30
Georges St	15.00
Germaine Ste	2.00
Gervais St	46.00
Giles St	2.00
Grondines	83.55
Hélène Ste	37.00
Hénédine Ste	20.87
Henri St	65.39
Honoré St	2.00
Inverness	29.00
Isidore St	36.35
Ile-aux-Grues	62.57
Islet	99 62
Jean-Chrysostôme St	18.29
Jean St Deschaillons	36.30
Jean St I. O	210 00
Jean St Port-Joli	112 00
Jeanne Ste	40·10
Joachim St	53.75
Joseph St de Beauce	75.00
Joseph St de Lévis	83.10
Julie Ste	13.81
Justine Ste	1.50
Kamouraska	38.00
Lambert St	21.00
Lambton	8.00
Laurent St	91.00
Laval et Lac Beauport	
Lazare St	30.85
Léon St	4.00
Porté	$5474.74

Rapporté	$5474.74
Lévis N. D	245.76
Lotbinière	23.00
Louise Ste	10.00
Magloire St	5.10
Malachie St	2.50
Marguerite Ste	3.54
Marie Ste	20.00
Martin St	3.00
Michel St	90.58
Mont-Carmel	3.00
Narcisse St	2.00
Nicholas St	45.70
N. D. de Montauban	8.20
N. D. du Portage	21.45
Onésime St	2.00
Pacôme St	4.75
Pamphile St	7.00
Paschal St	88.00
Patrice St de Beaurivage	4.28
Paul St de Mont	5.75
Perpétue Ste	2.25
Pétronille Ste	23.00
Philémon St	1.60
Philippe St de Néri	2.00
Philomène Ste	10.00
Pierre St de Broughton	35.00
Pierre St J. O	148.76
Pierre St du Sud	29.00
Pointe-aux-Trembles	52.00
Portneuf	41.55
Raphael St	9.00
Raymond St	48.65
Rivière-du-Loup	68.94
Rivière-Ouelle	5.30
Roch St des Aulnais	32.25
Romuald St	41.22
Sacré-Cœur de Jésus	31.75
Sacré Cœur de Marie	7.00
Sébastien St	2.00
Séverin St	5.00
Sillery	19.44
Sophie Ste	6.25
Stoneham	2.55
Sylvestre St	31.00
Thomas St	105.00
Tite St	6.66
Ubalde St	
Valeartier	
Vallier St	60.00
Victor St	7.20
Montant des contributions	$6923.98

Montant des contributions	$6923.98
Intérêts, etc	196.60
Legs de M. Max. Fortin Ptre	120.00
Legs de veuve Frs Soulard de Lotbinière	200.00
Legs de veuve Bénoni Guay de Lévis	100.00
Legs de M. Josephat Hamel de Ste-Croix	100.00
Legs de demoiselle Josephte Ratté de St-Augustin	50.00
Legs de demoiselle Félicité Poulin de l'Ange-Gardien	10.00
Total de la Recette	$7700.59

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Québec, pour l'année commençant le 1er Octobre 1887, et finissant le 1er Octobre 1888.

Somme mise à la disposition de S. E. le Cardinal	$ 200.00
Donné à Mgr de Chicoutimi	1000.00
" à Mgr Lorrain [Missions du St-Maurice]	400.00
" à Mgr Bossé [Missions des Naskapis]	600.00
Annales	400.00
Pour vases sacrés et ornements	650.59
Mission de Saint-Achillée	50.00
" de Saint-Adolphe	200.00
" de Saint-Alphonse	200.00
" des Chantiers dans le Maine	200.00
" de Saint-Damase	300.00
" de N. D. de Lourdes du Blanc-Sablon	100.00
" de N. D. du Rosaire	100.00
" de Sainte-Perpétue	100.00
" de Saint-Philémon	150.00
" de Saint-Pierre-Baptiste	100.00
" de Sainte-Praxède	100.00
" de Saint-Samuel	500.00
" de Saint-Théophile	600.00
Missionnaire de Saint-Adolphe et de Stoneham	220.00
" de Saint-Adrien	50.00
" d'Adstock	25.00
" d'Ashford	60.00
" de Saint-Alphonse	250.00
" de Saint-Damase	50.00
" de Saint-Damien	50.00
" de la Grosse-Ile	25.00
" d'Invérness et Leeds	200.00
" de Ste-Justine et de Ste-Rose	250.00
" de Laval et Lac Beauport	200.00
" de Saint-Magloire	150.00
" de St-Marcel et Ste-Apolline	200.00
" de Saint-Martin	100.00
" de Saint-Nérée	120.00
" de Notre-Dame de Lourdes	150.00
" de Saint-Paul de Montminy	50.00
" de Ste-Perpétue	200.00
" de Saint-Philémon	75.00
" de Saint-Pierre-Baptiste	100.00
" de Sainte-Praxède	100.00
" de la Rivière-à-Pierre	60.00
" de St-Samuel et St-Ludger	200.00
" du Sault-au-Cochon	25.00
" de Saint-Séverin	50.00
" de Saint-Théophile	25.00
" de Valcartier et de Tewkesbury	150.00
Total des allocations	$9185.59

RÉSUMÉ.

Recettes de 1887	$7700.59
En caisse de l'an dernier	5000.00
Total	$12700.59
Somme allouée pour 1887-88	9185.59
Reste en caisse	$3515.00

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.
1887

Diocèse de Québec		$856.84
" de Montréal		688.90
" de St-Hyacinthe		351.34
" d'Ottawa		238.25
" de Sherbrooke		175.32
" de Rimouski		169.45
" des Trois-Rivières		85.00
" de Chicoutimi		56.56
Vicariat Apostolique de Pontiac		101.25
		$2822.92
Donné à Mgr Taché	$564.58	
" à Mgr Grandin	564.58	
" à Mgr Faraud	564.58	
" à Mgr Lorrain	564.58	
" à Mgr Bossé	564.58	
	$2822.90	

Collectes pour les Lieux Saints.
1887

Diocèse de Québec	$1097.47
" de Montréal	1000.00
" d'Ottawa	228.45
" de St-Hyacinthe	214.53
" de Sherbrooke	183.37
" des Trois-Rivières	48.00
" de Rimouski	77.88
" de Chicoutimi	55.00
	$3004.70

CONSEIL DE LA PROPAGATION DE LA FOI A QUÉBEC.

L'Honorable P. Garneau, Président.
M. Théophile Ledroit, Vice-Président.
M. J. A. Charlebois, Secrétaire.
Mgr H. Têtu, Trésorier.
Mgr C. E. Legaré.
L'Honorable T. McGreevy,
M. Philippe Wells, M.D.
M. J. E. Martineau, C.S.S.
M. Cyrille Tessier, N.P.
M. François Kirouac, C.S.S.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

***Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le Diocèse de Montréal, pour l'année* 1887.**

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

St Pierre		$391.00	Rapporté		$1115.37
Notre-Dame		369.00	St Jean-Baptiste		64.38
Ste Cunégonde (2 ans)		123.00	Notre-Dame de Grâce		56.70
La Cathédrale		81.06	Sacré-Cœur		52.00
Ecole de St Laurent	$42.67		Hotel-Dieu		27.54
" St Jacques	25.10		Hochelaga		24.00
" St Patrice	9.23		Ste Anne		17.00
		77.00	Carmel		10.00
Grand Séminaire		74.31	St Jacques		6,45
Porté		$1115.37	Total		$1373.44

CAMPAGNES.

St Roch (2 ans)		$215.00	Rapporté		$2841.79
L'Assomption (1886)		159.55	Pointe-aux-Trembles		34.72
Mascouche (2 ans)		132.34	Pointe Claire (2 ans)		34.43
Verchères		125.00	St Sauveur (2 ans)		34.00
Berthier (2 ans)		118.00	St Félix de Valois		34.00
L'Epiphanie		113.00	Joliette		32.25
St Rémi		105.00	Repentigny		32.00
St Constant		94.50	St Etienne		31.50
Laprairie		88.35	St Vincent		30.60
St Sulpice (2 ans)		86.70	St Alexis		30.00
Ste Anne des Plaines (2 ans)		85.00	St Norbert		29.00
Boucherville		83.25	Contrecœur		26.72
St Jacques de l'Achigan		82.00	Lavaltrie		26.66
Varennes		76.25	Ste Théodosie		26.50
St Philippe (2 ans)		76.00	St Jean		26.38
Lachine		75.75	Chambly		26.00
St Isidore (2 ans)		70.00	Ile Bizard		26.00
St Michel de Nap		69.00	St Lin		25.60
St Edouard		62.50	St Eustache		25.40
St Cuthbert		61.00	Rivière des Prairies (2 ans)		24.00
St Martin		60.00	St Hermas (2 ans)		22.86
Terrebonne		57.72	St Augustin		22.15
Ste Elizabeth		56.00	St Ambroise		21.50
Beauharnois		55.22	Lachenaie		21.15
Isle Dupas		55.00	St Jacques le Mineur		20.00
St Barthélemi (en partie)		55.00	Valleyfield		20.00
Sault-au-Récollet		53.00	Ste Anne du Bout de l'Ile		19.87
St Polycarpe		53.00	St Ls. de Gonzague		19.00
Ste Geneviève		50.00	St Timothée (2 ans)		18.00
Longueuil		50.00	Lanoraie		17.25
St Valentin (2 ans)		48.00	St Bruno		17.00
St Thomas		46.16	Collège de L'Assomption		14.90
Ste Thérèse		41.75	St Zotique (2 ans(		14.50
Rigaud		38.00	St Cyprien		13.95
St Jean Chrysostôme (2 ans)		37.25	Ile Perrot		12.00
Couvent de Lachine		36.00	Pénitencier		11.54
St Paul		36.00	St Clet		11.50
Ste Philomène		35.50	St Calixte		10.50
Porté		$2841.79	Porté		$3704.62

Rapporté	$3754.62	Rapporté	$3793.24
Le Carmel	10.00	Longue Pointe	4.75
St Jérôme	9.52	Ste Justine	4.15
Les Cèdres	9.25	Ste Julienne	4.00
Côteau du Lac	7.50	T. S. Rédempteur	4.00
Lacolle	7.50	Ste Monique	3.00
St Placide	6.85	St Luc	3.00
St Esprit	6.75	St Léonard de P. M.	3.00
Ste Marthe	6.00	Ste Béatrix	2.00
Ste Scholastique	5.50	Howick	2.10
Ste Mélanie	5.00	St Benoit	2.00
Ste Adèle	5.00	St Anicet	2.00
Ste Barbe	5.00	Vaudreuil	1.50
Ste Dorothée	4.75	St Damien	1.00
Porté	$3793.24		$3830.34

DIVERSES SOURCES.

Legs de Delle Geneviève Renaud	$800.00
Do M. Beaudry	135.00
Intérêt, loyer, etc	749.70
Total	$1684.70

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1887.

Ville et Banlieue	$1373.44
Campagnes	3830.34
Diverses sources	1684.70
Grand total	$6888.48

Etat des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Montréal pour l'année 1887.

Bienheureux Alphonse (Missionnaire)	$ 150.00
Ste-Barbe "	125.00
Ste-Béatrix "	75.00
St-Calixte "	75.00
St-Colomban "	200.00
St-Côme "	125.00
" (Eglise)	225.00
St-Damien (Missionnaire)	75.00
St-Donat "	200.00
" (Eglise)	100.00
Dundee (Missionnaire)	100.00
Ste-Emmélie "	125.00
" (Eglise)	175.00
Hinchinbrooke (Missionnaire)	150.00
St-Hippolyte "	125.00
" (Presb. & Eglise)	118.00
Lachute (Missionnaire)	100.00
" (Eglise)	100.00
Ste-Lucie (Missionnaire)	125.00
Porté	$2463.00

Rapporté	$2463.00
Ste-Marguerite (Missionnaire)	150.00
St-Michel des Saints "	150.00
" (Eglise)	100.00
Ormstown (Missionnaire)	100.00
Rawdon "	75.00
St-Zénon "	200.00
" (Eglise)	100.00
Howick (Missionnaire)	100.00
Chilton "	225.00
St-Blaise "	100.00
St-Canut "	100.00
RR. PP. Jésuites	60.00
" " Oblats	860.00
Œuvres des Tabernacles	100.00
Missions du Nord-Ouest	300.00
" de Madawaska	50.00
Total	$5238.00

Déboursés.

Allocations de 1887	$5238.00
Administration, Impressions, Réparations, Taxes, Assurance, Allocations extra, etc., etc.	450.93
Total des déboursés	$5688.93

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 Décembre 1886	$6886.15
Recettes de 1887	6888.48
Total	$13774.63
Déboursés de 1887	5688.93
En caisse au 31 Déc. 1887 pour faire face aux dépenses de 1888	$8085.70

Archevêché de Montréal, 31 Décembre 1887.

J. A. VAILLANT, Ptre,
Sec.-Trés.

***Etat des Recettes de l'œuvre de la Propagation de la Foi dans le Diocèse des Trois-Rivières pour* 1887.**

Les Trois-Rivières	$169.63	Rapporté	$1074.09
" " Dmes Ursulines	30.33	St Tite	17.35
" " Les Frères	15 00	St Paulin	17.13
Maskinongé	100.00	St Etienne des Grès	14.00
La Rivière du Loup	98.09	St Sévère	13.50
St-Léon	96.08	St Narcisse	13.00
Yamachiche	76.00	N.-D. Mont Carmel	9.00
Champlain	55 69	St Luc	8.00
St-Maurice	46.35	St Didace	5.89
St-Justin (3 ans)	131.60	St Alexis	4.04
St-Barnabé	42.20	Un particulier	3 12
Ste Anne de la Pérade (2 ans)	61.44	Legs de Dme Vve P. Giroux	50.00
St Stanislas	38.00	Batiscan	00.00
St Boniface	30 05	Le Cap	00.00
Ste Geneviève	22.51	La Pointe du Lac	00.00
Ste Ursule	21 12	St Elie	00.00
St Prosper	20.00	St Jacques des Piles	00.00
Ste Thècle	20.00	Ste Flore	00.00
Porté	$1074.09	Total	$1229.12

ALLOCATIONS.

A St Elie	$ 80.00
" Jacques des Piles	150.00
" Mathieu	65.00
" Adelphe	100.00
" Théophile	100.00
" Roch	100.00
" Joseph	100.00
" Nicolas	100.00
Divers	197.00
Impressions, Voyages et Annales	237.12
Total	$1229.12

Evêché de Trois-Rivières, 31 Décembre 1887.

L. SÉV. RHEAULT, Ptre. Chan.,
Trésorier.

ST. HYACINTHE.

Propagation de la Foi.

1887.

RECETTE.

St. Denis	$137.60	Rapporté	$981.33
St. Antoine	118.00	Ste. Brigide	16.00
St. Hyacinthe	87.82	St. Robert	15.00
St. Ours	67.00	La Présentation	15.00
Belœil	58.75	St. Charles	14.68
St. Alexandre	56.00	Farnham	14.30
N.-D. de St. Hyacinthe	50.00	Ste. Angèle	12.85
Ste. Rosalie	43.00	Ste. Victoire	12.00
St. Sébastien	39.76	St. Pie	10.00
St. Athanase	30.00	Ste. Anne	10.00
Stanbridge	27.00	St. Dominique	7.15
St. Simon	27.00	St. Barnabé	7.00
St. Théodore	26.25	St. Marcel	5.30
St. Hugues	25.60	St. Georges	5.00
Upton	24.20	St. Valérien	5.00
St. Jean Baptiste	24.00	St. Judes	4.84
Ste. Madeleine	22.50	Dunham	4.00
St. Grégoire	22.00	St. Liboire	3.00
St. Roch	20.75	Acton	2.65
St. Césaire	20.00	Clarenceville	2.00
St. Aimé	20.00	Rougemont	2.00
St. Hilaire	17.10	St. Louis	2.00
St. Marc	17.00	Adamsville	1.00
Porté	$981.33	Total	$1152.10

DÉPENSE.

Visite Pastorale	$ 61.94
Annales	52.20
Voyage	24.75
Impressions	25.00
Aux Missionnaires	400.00
Eglises pauvres	588.21
Total	$1152.10

J. A. GRAVEL, V. G., PROCUREUR.

DIOCESE DE RIMOUSKI.

Compte-rendu de l'œuvre de la Propagation de la Foi pour l'année 1887.

RECETTES DE 1887.		DÉPENSES DE 1887.	
Balance de 1886	$ 22 20	Aides aux missionnaires pauvres	$440 00
Arrérages	3 00	Annales, fret, etc	27 54
Contributions de 1887	523 98		
Intérêts sur dépôts	1 76	Total	$467 54
Total	$550 94	Balance en mains	83 40

CONTRIBUTIONS DES PAROISSES.

Notre-Dame du Sacré-Cœur (arrérage de 1886	$ 3 00	Rapporté	$454 60
Total	$ 3 00	St-Gabriel	7 30
Rimouski	$ 63 05	Ste-Rose	5 50
Trois-Pistoles	60 00	N.-D. du Lac	5 50
Bic	31 67	Ste-Angèle	5 22
Carleton	30 77	N.-Dame des Sept Douleurs	5 20
Métis	30 50	St-Charles de Caplan	5 00
St-Fabien	22 00	St-Jean de Dieu	4 34
St-Arsène	20 00	Cap d'Espoir	4 00
Ste-Flavie	19 00	St-Epiphane	3 40
Isle-Verte	18 00	St-Clément	3 08
Cacouna	18 00	St-Matthieu	2 75
Ste-Anne-des-Monts	16 35	Ste-Blandine	2 75
L'Assomption	15 00	St-Modeste	2 00
St-Simon	14 00	St-Jean l'Evang	1 85
St-Anaclet	13 45	St-Bonaventure	1 40
St-Joseph de Lepage	13 01	St-Damase	1 35
Ste-Félicité	13 00	Pabos	1 32
Maria	11 00	St-Louis du Ha ! Ha !	1 30
St-Eloi	10 30	New-Port	1 25
Matane	10 25	Port Daniel	1 25
Ste-Luce	9 25	Mont Louis	1 00
Grande-Rivière	8 00	Mechins	1 00
Pointe-au-Père	8 00	St-Paul de la Croix	0 75
		St-Donat	0 43
Porté	$454 60	Rév. M. Lamontagne	0 43
		Total des contributions	$523 98

DÉPENSES :

Allocations aux curés et missionnaires.

Aux curés de :		Rapporté	$305 00
N.-Dame des Sept-Douleurs	$ 35 00	St-Eusèbe de Cabano	35 00
St-Paul de la Croix	35 00	St-Marcellin	15 00
St-Honoré	30 00	St-Laurent	15 00
Ste-Blandine	30 00	Cloridorme	15 00
St-Frs-Xav. et St-Hubert	30 00	Packington	15 0
St-Albert	25 00	St-Luc	10 0
Mont Louis	20 00	St-Louis de Gonzague	10 00
St-Moïse	20 00	St-Isidore	10 0
St-Damase	20 00	Chemin du Lac	10 0
St-Jean-de-Dieu	15 00		
Aux missionnaires de :		Total des allocations	$440 0
St-Edouard de Méchins	45 00	Annales, port, etc	27 5
Porté	$305 00	Total des dépenses	$467

J. C. SIMARD, Ptre, Secrétaire.

MISSIONS DANS LES CHANTIERS DU MAINE.

A son Eminence

Le CARDINAL E. A. TASCHEREAU,

Archevêque de Québec.

EMINENCE,

Nous croyons faire plaisir à votre Eminence, en vous adressant une courte relation de nos travaux apostoliques, entrepris à votre demande, en faveur des Canadiens qui travaillent dans les vastes forêts du Maine.

Pendant tout un mois qu'ont duré nos travaux au milieu des bois, nous avons visité 38 camps situés dans les contrées suivantes : Moose-River, Long Pont, Jackman-Place, Lac des quarante îles, Lowel-Town, Holop-Town, Holop-Pond, Forks, Enchanted, Moksey, Spenser, etc.

Nous avons généralement été bien accueillis par les catholiques qui demeuraient dans ces camps, et presque tous ont profité de notre visite pour se réconcilier avec le bon Dieu et s'approcher des sacrements. C'est ainsi que nous avons eu le bonheur d'en confesser plus de 620 qui, pour la plupart, ont eu la consolation de recevoir la Ste-Communion pendant les messes que nous célébrions tous les jours dans leurs pauvres camps.

Quatre ou cinq seulement ont résisté à la grâce et ont refusé de se convertir, quoique deux de ces malheureux nous aient promis de se confesser à la première occasion, aussitôt qu'ils auront pu régler certaines affaires épineuses qui les empêchaient, disaient ils, de recevoir les sacrements dans de bonnes dispositions.

Parmi les catholiques que nous avons admis aux sacrements, il s'en est rencontré quatre ou cinq, qui se confessaient pour la première fois de leur vie, et n'avaient reçu que le baptême.

Nous croyons également ne pas exagérer, en élevant à 70 au moins, le nombre de ceux qui, depuis bien des années, ne s'était plus approchés des sacrements. Un mariage con-

tracté devant un ministre protestant a été béni, et le baptême conféré à trois enfants et à trois adultes protestants.

L'un de ces derniers est un Américain des Etats-Unis, âgé de 32 ans. Bien qu'il fût protestant, il menait une vie irréprochable. Plusieurs fois déjà il avait eu le bonheur d'assister aux cérémonies du culte catholique, et peu à peu, éclairé des lumières de la grâce, il en était venu à reconnaître que notre Sainte Religion est la seule véritable. Dès lors il avait pris en son cœur la résolution de l'embrasser au plutôt. A l'occasion de notre visite, il vint à nous de lui-même, et nous pria de lui conférer le Baptême. Ses amis protestants firent tous leurs efforts pour le retenir dans leur secte, mais leurs instances furent vaines, il abjura solennellement l'erreur et reçut le Baptême dans les meilleures dispositions.

Un ancien médecin de Moose River, également protestant, imita sen exemple. A la grande joie des catholiques il reçut le baptême et nous fit la promesse de donner à ses enfants une éducation chrétienne.

La conversion du troisième adulte protestant a quelque chose de plus extraordinaire. Il travaillait dans un camp dont son frère était chef, et où jamais un prêtre n'avait mis les pieds. Un mois avant notre arrivée, il eut un songe, dans lequel il lui sembla voir deux prêtres catholiques, conduits par un Canadien, qui venaient pour le convertir. Le lendemain, il n'eut rien de plus empressé que de raconter ce songe à son frère qui lui répondit de le mépriser. Quand nous arrivâmes dans le camp, cet homme fut frappé à notre vue, et le songe qu'il avait eu, lui revint aussitôt à la mémoire. Et pourtant, soit par crainte, soit tout autre motif, il se tint toujours à distance et n'osa pas nous adresser la parole. Nous allions même quitter le camp, et déjà nos chevaux étaient attelés, quand nous vîmes arriver à nous un homme pâle, défait et paraissant souffrir beaucoup. C'était lui... Etes-vous malade, monsieur, lui dit un des Pères, en l'abordant? Bien malade, répondit-il avec un profond soupir ; depu quelques jours je souffre beaucoup de la poitrine, et je crair que ma maladie n'ait bientôt une suite fâcheuse... Ma mon pauvre ami, reprit le Père, puisque vous pourriez mo

rir des suites de cette maladie, voudriez-vous mourir dans l'état où vous êtes, sans religion !... Non, répondit le malade, je ne veux pas mourir ainsi, je veux mourir catholique. Et il se met à raconter le songe dont il a été favorisé, puis de lui-même, il nous demande le baptême. Après l'avoir instruit de notre mieux et reçu son abjuration, nous crûmes devoir accéder à sa demande en lui conférant le sacrement de la régénération... O mes Pères, nous disait-il en nous quittant, merci ! merci ! pour le bien que vous avez fait à mon âme ! Ah ! si le bon Dieu m'accorde la santé, soyez persuadés que je demeurerai toute ma vie catholique fervent.

Nous croyons que Dieu, qui scrute les cœurs et les reins, a voulu récompenser la bonne volonté dont cet homme était animé. Quoiqu'il fût né au sein du protestantisme, il était d'une conduite irréprochable, et depuis deux ans, il récitait tous les jours le *Pater*, qu'un ami Canadien lui avait appris. Nous avons su depuis, à notre grande satisfaction, que l'homme converti, parfaitement guéri de sa maladie, persévère avec ferveur dans ses bonnes dispositions et que, grâce à son exemple, il y a grand espoir que plusieurs membres de sa famille abjureront l'erreur.

Trois ou quatre autres protestants auraient aussi désiré recevoir la grâce du baptême. Mais hélas ! le temps de les instruire et de nous occuper sérieusement de leurs âmes nous manquait. Nous avons écrit à un curé qui les connaît pour le prier d'en avoir soin.

Un chef de camp catholique, mais marié à une protestante des Etats-Unis, ne s'approchait plus des sacrements depuis plus de 20 ans. A l'occasion de notre passage dans son camp il s'est confessé et nous a promis de faire baptiser ses huit enfants et de travailler à la conversion de sa femme. Nous l'avons recommandé à M. le Curé de St-Georges de la Beauce.

Une chose bien remarquable, c'est la conduite fort convenable des chefs de camp à notre égard. Quoique tous, à peu près, fûssent protestants, ils nous ont, pour la plupart, fort bien reçus, et souvent témoigné la satisfaction qu'ils éprouvaient de notre visite. Mes Pères, nous disait l'un deux, M. Brayc, homme très considéré et riche de 6 ou 7 camps, mes Pères,

je vous remercie beaucoup de votre dévouement et je dois vous déclarer qu'après ce que j'ai vu ici, je me sens vivement porté vers la religion catholique.

Un autre chef de camp, très riche protestant, alla un jour jusqu'à prendre notre défense. Un " esprit fort " avait osé, dans une réunion, avancer que les missionnaires étaient des hommes d'argent, et que nous n'étions venus dans leurs camps que pour nous enrichir à leurs dépens. Le chef qui l'écoutait fut indigné de ses discours ; il ferma la bouche au calomniateur : " J'ai eu l'honneur, dit-il, de recevoir les missionnaires dans mon camp, et j'ai pu constater par moi-même qu'ils n'agissent que par pur dévouement.

Un autre chef ne se contenta pas de nous bien recevoir, il nous aida encore à convertir plusieurs catholiques qui travaillaient pour lui. C'est d'ailleurs ce qu'avait fait le premier chef dont nous avons déjà parlé à Votre Eminence. Lui-même eut la bonté de nous conduire à une pauvre cabane perdue au milieu des neiges, où nous trouvâmes un jeune ménage dans le plus grand dénuement. La jeune femme qui se trouvait dans une position critique appréhendait la mort. En nous voyant, son visage s'illumina, et levant les mains vers le ciel, elle s'écriait avec reconnaissance : Des prêtres ! Des prêtres ! merci mon Dieu, merci ! Je pourrai donc me confesser et me disposer à mourir !

En visitant un camp, nous rencontrâmes un groupe de jeunes gens qui s'étaient portés l'un l'autre à repousser la grâce, et vainement nous avions essayé de les ramener. Le plus animé de la bande et qui paraissait donner le ton aux autres, était natif de Ste-Marie de la Beauce. Un des Pères l'ayant appris, va vers lui et le tirant à l'écart : " Quoi, lui dit-il, toi aussi ! Toi qui es né dans la même paroisse que le Cardinal, tu n'as pas honte d'agir comme tu le fais ? " C'en fut assez pour le faire rentrer en lui-même. Il se confessa et les autres suivirent son exemple.

Nous ne nous étendrons pas sur les fatigues, les privations et tous les dangers que nous eûmes à essuyer pendant tout un mois, au milieu de ces forêts sauvages et pendant un hiver exceptionnellement rigoureux. Cependant nous ne pouvons garder sous silence l'une ou l'autre circonstance

plus périlleuse où nous faillîmes perdre la vie. Un jour nous traversions sur la glace le grand lac des Quarante Iles. Le temps était affreux, et une horrible tempête, mugissant avec furie, balayait en tous sens des tourbillons de neige qui aveuglaient hommes et chevaux. Tout-à-coup, un sourd craquement se fait entendre, la glace se brise et un de nos chevaux s'enfonce dans les eaux du lac. Pleins d'effroi, nous jetons un cri d'alarme vers le ciel ! Nous nous croyions perdus. Heureusement, l'autre cheval par un effort suprême parvient à se maintenir sur la glace, et réussit à nous retirer du danger.

Un autre jour nous nous égarâmes. C'était aussi au milieu d'une tempête de neige. Déjà nous avions fait plus de 15 milles de chemin et depuis longtemps nous aurions dû être arrivés. Le soir tombait, et nulle part nous ne rencontrions trace de route. Déjà nous songions avec terreur à la nuit qui arrivait et qui commençait à couvrir le bois de son ombre, et nous nous demandions comment nous pourrions passer la nuit au milieu des neiges, quand, nous étant tous les trois recommandés à la Bonne Ste-Anne, nous aperçûmes bientôt une lumière dans les bois. Nous nous dirigeâmes vers cet endroit, c'était le camp que depuis des heures nous cherchions vainement.

Je ne dois pas oublier que notre meilleur cheval tomba malade de la gourme. Cette maladie contagieuse nous faisait craindre avec raison de ne pas être reçus dans les camps. Pourtant il n'en fut rien. Nous recommandâmes notre chéval au bon St-Benoit, et quoique au dire des connaisseurs, notre bête n'en eût plus que pour quelques jours, nous continuâmes notre route, et quelques jours après elle était entièrement rétablie.

Enfin, après un mois de travail, nous dûmes songer à nous arrêter et à reprendre la route du Canada. Hélas ! il restait encore des camps à visiter, mais nous étions harrassés et notre conducteur et ses chevaux paraissaient plus fatigués encore. Nous quittâmes donc le Maine, contents et consolés des heureux résultats de nos travaux dans les bois, sur lesquels le Divin Rédempteur avait daigné répandre tant de bénédictions, en laissant échapper de nos cœurs reconnais-

sants cette exclamation : Mon Dieu, mon Dieu ! qu'il y a dans ces bois de brebis égarées auxquelles il ne faudrait qu'une main charitable et amie pour les conduire au bercail du Christ ! Qu'un prêtre zélé à qui il serait donné de parcourir à l'aise ces contrées y ferait du bien !

En terminant, nous prions Votre Eminence de bénir vos deux pauvres missionnaires et de recevoir les sentiments de vénération avec lesquelles nous sommes

De votre Eminence

les très-humbles, très-obéissants et très-respectueux serviteurs,

L. Poulet C. SS. R.

L. Savard C. SS. R.

Ste-Anne de Beaupré, 16 juillet 1887.

LETTRE DE SŒUR MARIE THEODORE

A LA

TRES-HONOREE MÈRE MARIE-ANASTASIE

Supérieure Générale de la Communauté des Sœurs de Ste-Anne à Lachine.

COUVENT DE STE-ANNE,

Nanaïmo, C. B., 12 Mai 1887.

Révérende Mère et très chères Sœurs,

Vous avez sans doute appris déjà le désastre dont notre petite ville de Nanaïmo vient d'être le théâtre. Oui, il est bien vrai que près de 175 hommes ont été ensevelis vivants dans une mine, précisément celle que vous avez visitée, ma Révérende Mère. Je crois qu'il faut être sur les lieux pour avoir une idée de cette terrible catastrophe. C'est une chose horrible, épouvantable ! et que j'essaierais en vain de vous décrire.

Vers 6 hrs du soir, le 3 Mai, jour de l'Invention de la Ste-Croix, un bruit semblable à un coup de canon se fit entendre aux environs de la mine, un second coup plus fort que le premier suivit immédiatement, puis succéda un tremblement de terre qui se fit sentir assez loin, mais nous ne nous en sommes pas aperçues au Couvent.

Avec la seconde détonation, s'élancèrent de la profondeur de la mine des torrents de flammes et une quantité de débris. On accourt aux portes et aux fenêtres ; on se demande la cause de ce bruit si étrange, et chacun de s'écrier : le *shaft* est en feu ! Mon Dieu ! quel désespoir pour ceux qui ont quelque parent dans cet abîme ! Entendez les mères crier à leurs enfants : Votre père est perdu ! Voyez-les courir sur le lieu du sinistre et faire retentir l'air de leurs cris et de leurs lamentations !

En moins d'un quart d'heure toute la population était rassemblée et présentait une image de la séparation au jugement dernier. Pas la moindre espérance de sauver les mi-

sérables victimes. Une femme perdait là son père, son mari et son frère, et combien avaient là mari et fils. Presque chaque famille perdait un de ses membres. Le feu alimenté d'une manière effrayante augmenta d'intensité non pas seulement pendant quelques heures, mais depuis le mardi jusqu'au vendredi matin; alors seulement il fut possible de maîtriser l'embrasement. Ne croyez pas, ma Révérende Mère et mes chères Sœurs, que les gens de la ville soient restés là spectateurs immobiles et craintifs. Dans quelques instants on organisa une bande d'hommes pour aller au secours des mineurs infortunés. Ceci est une entreprise des plus dangereuses, car l'air qui suit l'explosion et qu'on appelle en anglais *after damp* cause plus de ravages que l'explosion même. On compare l'effet de cette atmosphère au chloroforme; d'abord les malheureux qui la respirent sentent une forte douleur dans les tempes, puis leurs genoux tremblent et refusent de soutenir leurs corps et bientôt l'asphyxie est complète.

On choisit donc des hommes de bonne constitution et d'expérience dans les mines; on les descend à une profondeur de 636 pieds dans les cages que vous avez vues, ma Mère. Arrivés là, ils descendent encore une côte de je ne sais combien de centaines de pieds et ils se trouvent en présence de trois chemins. Imaginez-vous donc des hommes à plus de mille pieds sous terre, avec un feu acharné qui dévorait madriers, granges, foin, huiles etc.... Il y a là tout un magasin de provisions surtout pour les mules presque indispensables aux travaux des mines; car les chevaux ne pourraient y tenir. Les pauvres mules deviennent bien vite aveugles; mais elles sont très maniables. Il y en avait grand nombre dans l'intérieur de la mine au moment de l'accident. Aussi le petit laitier en me parlant de l'explosion me dit, le cœur bien gros : " *There were lots of mules, too!* "

Nos braves envoyés poursuivent donc leur chemin da cette ville souterraine à travers le feu et exposés à l'influen cruelle de cet air dont je vous ai parlé. Comme s'il n'y e pas eu assez de victimes, un de ces hommes s'avança imp demment trop loin et tomba; on réussit à s'en saisir; m trop tard. Le malheureux était asphyxié et il y avait u

veuve et huit orphelins de plus. Le feu ne permit pas de poursuivre les recherches ; on remonta n'ayant trouvé que deux hommes sains et saufs, cinq horriblement brulés, aujourd'hui en voie de guérison, et six cadavres dont un était celui de notre voisin. Ce dernier n'avait souffert qu'une très petite brûlure, lui aussi avait été asphyxié. Quand sa pauvre femme le vit, elle ne pouvait pas le croire mort, car on le sortit une demi-heure à peine après l'explosion. Cela vous montre que les gens n'ont pas perdu de temps pour aller au secours des pauvres victimes. Les deux hommes qui sont sauvés ont eu les idées confuses pendant plusieurs jours, mais ils sont mieux maintenant. Pendant que tout ceci se passait nous étions tranquilles dans notre Couvent. La première nouvelle que nous avons eue de ce terrible désastre nous arriva à 7.30 hrs. du soir. Une jeune fille qui venait pour le mois de Marie nous dit: N'est-ce pas triste cette explosion ?... Encore une explosion ! m'écriai-je, combien d'hommes blessés ?..... Il n'y en a que deux de sortis, me dit-elle, la mine est en feu, on ne peut sauver les autres. Je n'avais aucune idée du grand nombre d'hommes employés dans la mine, je pensais qu'il pouvait y en avoir cinq ou six et je me sentis le cœur navré. Je dis : Allons à la chapelle ! Le Père Durand était parti lundi pour une mission d'où il ne devait revenir que le samedi. Il me vint à l'idée que parmi les blessés il pourrait y avoir des catholiques. J'envoyai aussitôt une dépêche à Victoria pour demander un prêtre et le lendemain le Père Mandart arrivait ; mais il n'eut pas même à donner de sépulture, nos catholiques avec tant d'autres étant encore dans le fond de la mine. Cependant sa présence fit du bien ; c'est dans un temps d'épreuves comme celui-ci qu'on sent qu'il faut que le pasteur soit avec ses brebis ; lui seul, il semble, peut entrer dans leurs sentiments et les consoler.

Après avoir fait nos prières nous allâmes nous coucher, mais je n'avais guère de sommeil. La pensée qu'un seul homme était en danger était plus que suffisante pour nous tenir éveillées et de plus il y avait cette nuit-là un mouvement inaccoutumé. Les heures me parurent bien longues et le matin j'étais anxieuse de voir quelqu'un qui put nous

donner des informations. Lorsque le laitier vint je lui demandai s'il y avait beaucoup d'hommes dans la mine : *Oh ! yes, there were lots !*—Alors, je me mis à pleurer ; ma Sœur Marie Florence voulait me calmer. Mais, lui dis-je, pensez-vous que c'est peu ?... il y a sans doute une quarantaine d'hommes là... Je pensais mettre les choses au pire et cependant j'étais bien loin de la réalité ; il y avait 98 blancs et 50 à 75 Chinois. Enfin les élèves commencèrent à arriver et l'absence d'une telle et d'une telle me disait combien d'orphelines je pouvais compter parmi nos enfants. Je demandais : Mr. un tel est-il dans la mine ?... Oui.—Et tel autre ? et toujours on me répondait, oui !

La journée du mineur est divisée en trois parties de 8 hrs. Une bande d'hommes descend dans la mine à deux heures et demie p. m. et en sort à 10.30 hrs ; on appelle chaque division *Shift*. Le jour du terrible accident, je ne savais pas encore que notre voisin était au nombre des victimes, mais je remarquai en me couchant que tout n'était pas comme de coutume ; il y avait dans sa maison un va et vient étrange et que je ne pouvais m'expliquer. Comme je vous l'ai déjà dit, il fut un des premiers que l'on sortit. Aussitôt il fut apporté à sa maison. Il n'était pas beaucoup changé, contrairement à ce qui arrive dans les cas de ce genre, le *after damp* ne l'avait pas même noirci. Le pauvre malheureux laisse deux enfants dans une grande pauvreté. Parmi les catholiques qui ont trouvé la mort dans la mine, se trouvait le père de six jeunes enfants. C'est un homme que nous estimions beaucoup, car il était tout dévoué à sa famille et ses enfants faisaient toute sa gloire. Le dimanche, il venait à la messe avec eux. Sachant qu'il était mineur, j'étais dans de grandes angoisses à son sujet. Vers midi une enfant vint me dire : M.Corcoran n'est pas encore sorti de la mine. En l'entendant je me mis à pleurer à sanglots comme si j'avais per mon père, par sympathie pour sa bonne et sainte femme et pauvres enfants. Si moi, qui suis étrangère à ces victimes, tant de peine, que doivent éprouver ceux qui ont perdu le unique soutien, ce qu'ils avait de plus cher au monde ! Lorsqu'on entend parler d'une grande calamité, on est t ché de l'ensemble, mais on ne se fait aucune idée des s

frances de chaque individu éprouvé. Comme nous avons visité les familles de ces infortunés, nous avons pu peser, en quelque sorte, les malheurs et les chagrins particuliers. Oui, nous voyons la misère et la peine sous toutes les formes : depuis la jeune femme mariée il n'y a que deux semaines, six semaines, dix mois jusqu'à la femme comptant trente-cinq ans de mariage qui deviennent veuves. Nous allons les voir pour pleurer avec elles et essayer de leur donner des consolations. Il est quelque fois difficile de parler ! Une de nos voisines qui a perdu son mari et un fils de 27 ans, serrait mes mains dans les siennes ne cessant de me répéter : Un, c'est beaucoup, mais deux, c'est trop !

Je dois dire ici que nous avons été très édifiées de la résignation de ces bonnes gens et même des protestants. Une autre de nos voisines qui pleure son mari était tellement affaiblie qu'elle divaguait tant soit peu. Vous pensez bien que personne ne mange, ni ne dort de ce temps-ci. Je disais donc à cette pauvre femme : Il faut tâcher de manger un peu ; vous allez succomber, et que deviendront vos enfants ? C'était le troisième jour après la catastrophe et elle n'avait pris que du thé. Ah ! comment puis-je prendre de la nourriture, me dit-elle, pendant qu'il n'en a pas lui ! Comme il a faim ! mais ne dites rien, lui dis-je, il mangera tant qu'il voudra quand il reviendra. Une autre prépara du *beef tea* ; car, disait-elle, cela lui fera du bien. Et tant, tant de choses qu'on entend, qui nous brisent le cœur. Puis, combien de petits êtres qui n'ont pas encore vu le jour et qui ne verront jamais leur père ! des orphelins de tous les âges : trois semaines, deux ans, dix, douze et plus, il y en a 126 et la plupart sont pauvres. Des contributions de toutes parts arriveront sans doute, mais ce sera toujours peu pour tant de besoins.

La perte de tant de vies est assurément ce qu'il y a de plus déplorable et ce qui nous occupe le plus, mais ce n'est pas tout. La Compagnie de cette mine sera probablement ruinée, du moins la mine ne vaudra plus grand'chose, car elle est presque noyée et le charbon noyé ne vaut pas beaucoup, sans compter la destruction de tous les engins, machines, etc. Depuis trois ans cette mine était ouverte et elle n'avait pas couvert ses dépenses ; mais depuis trois mois elle pro-

duisait beaucoup et tout le monde prédisait un été lucratif. On ne pouvait suffire aux demandes pour le charbon. Il y avait toujours sept ou huit bateaux qui attendaient leur charge pour San Francisco. Voilà pourquoi on donnait de l'ouvrage à tous ceux qui en voulaient ; jamais tant d'hommes n'avaient été employés là.

Peut-être allez-vous penser, ma Révérende Mère, que les cages, les fournaux et l'engin que vous avez vus ont été détruits par le feu et que c'est par le puits ou *shaft* que le feu est sorti. Il n'en est rien ; car il eut été impossible alors de descendre pour éteindre le feu et retirer les corps. A quelques verges de ce puits, il y a ce qu'on appelle le *little shaft* auquel est attaché un éventail qui fait circuler l'air dans la mine. C'est par cette ouverture que les flammes sont sorties, détruisant l'éventail et mettant la machine en pièces. Si la ville n'avait été munie de pompes, le feu eut produit d'aussi grands ravages sur la terre qu'à l'intérieur de la mine. Dernièrement, le surintendant nous disait que cette machine ou éventail pouvait fonctionner cent ans, si on avait le soin de faire pénétrer un peu d'huile dans ses rouages de temps en temps. Il comptait sans les explosions, chose qu'il aurait dû pourtant appréhender. Les mineurs disent que des mines sous l'eau comme celle-ci sont toujours dangereuses parce que l'eau semble empêcher l'action de l'air.

La poussière qui s'échappe du charbon aura peut-être pris feu, comme cela est arrivé l'été dernier sur un bateau qui se trouvait dans le port. Comme on sortait le charbon du char pour en charger le bateau la poussière prit feu, peut-être par une allumette jetée sans attention, et 13 hommes furent horriblement brûlés. Sur ce nombre quatre seulement purent être guéris.

La veille de la catastrophe un des mineurs eut un songe dans lequel il vit sa femme, morte depuis longtemps, elle ' ' montrait un abîme en disant : Regarde, et n'y va pas. C le préoccupa tellement qu'il ne pût se résoudre à descen' dans la mine et il échappa ainsi à l'accident.

Un homme qui n'était pas mineur se trouva dans la m. au moment de l'explosion et y périt. Il y était allé pour parer une machine, ce qui ne devait lui prendre que qu

ques instants. On pourrait se demander: puisque les travaux des mines exposent à de continuels et effroyables dangers, pourquoi tant de gens s'y livrent-ils? Ce doit être la dernière nécessité qui les y force?... Pas du tout: ils ont une passion pour les mines comme les matelots pour la mer. Une femme me disait: Si mon mari sortait aujourd'hui vivant de la mine, il y retournerait demain. Une autre: Mon mari a 43 ans et il travaille dans les mines depuis l'âge de sept ans; il n'aurait jamais voulu faire autre chose. Je n'ai rencontré qu'une exception, M. McDonald, époux d'une de nos orphelines, qui priait toujours afin de ne pas trouver la mort dans cet abime et qui avait peur chaque fois qu'il y descendait. Pour preuve que les mineurs aiment la vie sous terre, je vous dirai qu'un de ceux qui viennent d'être tués s'était trouvé dans trois explosions avant celle-ci. Il fut une fois prisonnier pendant plusieurs jours et il ne parvint à conserver sa vie et celle de ses compagnons qu'en barricadant les portes pour empêcher le *after damp* de pénétrer dans leur retraite. C'est ce qu'il fit encore cette fois, mais il oublia de fermer une certaine ouverture par où le mauvais air a pu circuler. Les docteurs constatent que les victimes auraient pu vivre neuf jours ainsi enfermés. Il semble que ceux de cette bande là n'aient pas cru tout d'abord à un danger imminent, car la plupart ont été trouvés couchés comme pour dormir. Un jeune homme avait écrit sur sa pioche: *Treize heures après l'explosion, dans la plus profonde misère*, et il signa son nom. Un autre: 1 hre, 2, 3, puis 5 hrs. Ils ne sont pas morts de faim, car il y avait de la nourriture en abondance. La décomposition assez avancée des corps a fait juger que ces pauvres gens étaient morts depuis plusieurs jours.

Ma bonne Mère et mes chères Sœurs, vous trouvez sans doute que je m'écarte un peu du sujet et que j'oublie de vous dire à quel temps on a commencé à sortir les cadavres. C'est un peu à dessein que je vous tiens ainsi dans l'attente, afin que vous conceviez quelque chose, s'il est possible, des angoisses de toute la ville. Nous sommes au neuvième jour et les corps ne sont pas encore tous sortis; peut-être ne pourra-t-on jamais les avoir et ce sont les restes que des mères, des épouses attendent encore avec larmes. Le feu

donc continua son œuvre de dévastation malgré les efforts de quantité d'hommes qui travaillaient jour et nuit à le comprimer. Dans l'avant-midi du jeudi, on trouva le corps d'un garçon de seize ans, un enfant qui sert au chœur depuis trois ans. Vous l'avez vu, ma Rév. Mère, car il n'y en avait que deux : c'était le plus grand.

A quelque distance de la mine, il y a une vieille école ; c'est là qu'on transporte les corps. On les apporte de la mine enveloppés d'un drap et là ils sont identifiés. S'il y a possibilité on les ensevelit ensuite dans une bière très propre et même belle, puis on les conduit chez les parents. Je me trouvais à la maison quand le pauvre garçon y fut transporté. Ma Rév. Mère et bien aimées Sœurs, vous dire que c'était une scène à faire perdre connaissance, n'est pas assez. Je regardais cette figure qui naguère faisait la joie de ses parents et l'admiration de tous et je répétais : C'est horrible ! C'est horrible ! Il était à demi brûlé, ses dents étaient brisées, sa mule lui avait sans doute donné quelques coups. Il était si défiguré que presque personne ne le reconnaissait. Cependant j'ai pu le reconnaître et le Père Durand aussi. Ce bon Père Durand ayant appris le jeudi même la nouvelle de la catastrophe revint aussitôt, de sorte qu'il se trouva ici pour le premier enterrement catholique. Le jeune garçon dont je viens de parler appartenait à une famille à l'aise ; ses parents auraient désiré l'envoyer à l'école, mais il préférait être mineur avec son père qui n'a pas encore été retrouvé. Pauvre femme ! elle a le cœur brisé, mais c'est une excellente chrétienne. Ce jeune homme avait fait ses Pâques avec son père le dimanche le 1er Mai. Le Père Durand dit qu'il croit que cet enfant est sauvé.

On continua à poursuivre le feu et peu à peu on s'en rendit maître ; enfin le vendredi à 10 hrs on trouva une bande de 35 hommes, tous morts. Comme nous avions la liste
les divisions où les hommes travaillaient nous savi
d'avance quelles étaient ces nouvelles victimes et tou
monde, les femmes surtout, de courir et de se lamen
C'était on ne peut plus triste. Tous ces cadavres transp
à l'école y furent ensevelis A sept heures du soir,
portes furent ouvertes et des chariots et voitures co

nables furent employés jusqu'à 11 hrs à transporter les bières aux maisons respectives. Quoique nous ne soyons pas au centre des résidences des mineurs, nous en avons vu passer plusieurs. En déposant les corps dans chaque maison on ne demandait pas : A quelle heure l'enterrement? mais on disait : L'enterrement sera à telle heure. Ce n'est pas manque d'humanité, car les gens de Nanaïmo, pendant ces jours de deuil, ont agi non seulement avec la plus sincère sympathie, mais avec une délicatesse touchante qui s'étendait aux moindres détails et n'oubliait personne. Mais, c'était à la fin de la semaine et il fallait se hâter de donner la sépulture à tous ces morts avant le dimanche.

Ce même soir du vendredi, à 6 hrs, deux filles de seize ans vinrent me demander des marguerites blanches afin de faire une couronne pour la tombe de l'enfant de chœur dont je vous ai parlé. Je leur dis : Prenez-en tant que vous voudrez et je leur parlai un peu. Le lendemain vers 8 hrs a. m. la mère de l'une d'elles vint tout en pleurs me chercher en disant : A sept heures, hier soir en arrivant chez sa maîtresse, mon enfant tomba dans de fortes convulsions et les trois docteurs qui l'ont vue disent qu'elle est en danger. Je laissai ma Sœur Marie Florence seule et je suivis cette pauvre femme. A notre arrivée la malade était sous l'influence du chloroforme et une convulsion n'attendait pas l'autre. Le docteur me dit : Il y a grand danger. Alors j'envoyai chercher le Père qui lui donna l'Extrême-Onction, mais impossible de la confesser et elle n'avait pas encore fait ses Pâques ; elle ne s'était pas confessée depuis sept mois. Toute la journée et la nuit suivante je la gardai. Le dimanche matin à 3 hrs elle changea rapidement. Sa maladie dégénera en inflammation de cerveau. A 1 heure, le lundi matin, elle n'était plus et les fleurs qu'elle avait cueillies pour un autre servirent pour ces propres funérailles. Cette mort nous a fait craindre pour plusieurs autres ; mais heureusement il n'y a pas encore eu d'autres malades même parmi les personnes les plus éprouvées.

Ma Révérende Mère, le journal de Victoria vous parlera de la visite que nos chères Sœurs nous ont faite et de la consolation que j'en ai ressentie.

Mais revenons à nos infortunés mineurs. Chaque jour on trouva quelques corps et le lundi on arrivait près du No 5 où se trouvaient huit catholiques. Comme cet endroit était très éloigné du lieu où l'explosion avait éclaté, nous espérions que ceux-là n'auraient eu à souffrir que de la faim. Que nous trouvions donc le temps long quand, la nuit passée, on disait: On ne pourra les avoir avant ce soir, et le soir: On ne pourra arriver là avant demain. Ce n'est que le dimanche que nous avons perdu tout espoir qu'ils pouvaient vivre encore. Mais lorsqu'ils furent trouvés, le lundi avant-midi, on apprit que c'était justement à cet endroit que l'explosion avait excercé le plus de ravages. Les corps étaient enflés, méconnaissables et dans un état de putréfaction presque complète. Leurs proches même ne pouvaient les reconnaître ; ce n'est que par les habits, montres, pipes, etc., qu'on réussit à les identifier. On reconnut M. McDonald par son scapulaire et M. Corcoran par sa médaille. Dans des circonstances si profondément pénibles il y eut, dit-on, quelques sourires sarcastiques à propos de ces objets de piété. Pauvres protestants! Mais surtout pauvres catholiques ignorants et dégénérés! On dut mettre ces cadavres dans des draps et fermer les bières aussi vite que possible. Les hommes les plus forts ne pouvaient en souffrir la vue ni l'odeur. Les huit catholiques furent transportés à l'église où il passèrent la nuit. Le Père voulait avoir une Messe de Requiem, mais je lui dis que personne ne pourrait endurer cette puanteur si longtemps. Pauvres veuves! qu'il était déchirant de les voir baiser les planches qui renfermaient les restes de leurs époux!

Ce matin, 14 mai, 15 autres corps ont été trouvés et on pense qu'aujourd'hui et demain on découvrira le reste. Je devrais terminer ce récit si long et si triste, mais j'aime à donner encore quelques détails. Si je vous fatigue, ma bonne Mère et mes bien chères Sœurs, vous vous rappell que je ne vous ai pas parlé depuis 8 ans. De plus, j'ai de peine que j'éprouve du soulagement à vous écrire et plus je suis persuadée que vos bons cœurs seront portés à commander à Dieu nos pauvres gens de Nanaïmo tant mo que vivants.

Il est certainement à regretter qu'il n'y ait pas plus de catholiques sur la terre, mais n'y en eut-il que deux par ville, un des deux serait une âme agréable à Dieu, un apôtre, une victime. C'est ce que j'ai vu ici. Un de nos catholiques était un véritable apôtre. Apprenait-il l'arrivée d'un catholique, aussitôt il s'emparait en quelque façon du nouveau venu pour l'amener à l'église. On aurait dit que l'église était son bien, sa maison à lui, tant il avait à cœur de la tenir propre. Il conservait les images de piété, même celles qu'il trouvait sur les gazettes, avec une simplicité d'enfant. Sa principale occupation était la prière ; il avait l'habitude de réciter souvent et à demi voix certaines prières, et il n'y avait ni personnes ni lieux qui l'empêchassent de le faire. On se moquait de lui, on tâchait d'ébranler sa piété ; mais c'était en vain. Jamais il ne se couchait sans dire son chapelet et quand sa femme ne pouvait prier avec lui, il se croyait obligé de compenser pour elle. Ceci ne mériterait pas de grands éloges dans votre belle Province, mais dans nos pauvres pays vous comprenez que ça vaut presque la béatification. Il n'y a que seize catholiques reconnus comme tels qui ont été tués. Deux qui étaient frères ont été trouvés dans les bras l'un de l'autre. Sur ce nombre nos meilleurs amis avaient fait leurs Pâques. Un d'entre eux ne s'était pas confessé depuis 5 ans. Le dimanche des Rameaux, il s'approcha de la Ste-Table, et il en fut si content qu'il alla lui-même en donner la nouvelle à ses connaissances et leur faire part de son bonheur.

Une bonne vieille protestante me disait : Si mon fils a eu le temps de dire : *Lord, have mercy on me*, c'est tout ce que je demande. Les pauvres infortunés ont été trouvés dans toutes sortes de positions : quelques-uns à genoux, d'autres les mains jointes. Ils avaient écrit partout, dans les corridors, sur les pioches, mais il est difficile de déchiffrer cela. Les Chinois ont aussi laissé leurs hiéroglyphes ; mais aucun ne veut descendre pour en prendre connaissance. Ils sont si craintifs, ces pauvres gens ! Maintenant encore il existe un vrai danger pour tous ceux qui descendent dans la mine où le gaz est comme une épaisse fumée et la petite machine destinée à pomper l'air ne pouvant plus fonctionner libre-

ment ne le fait circuler qu'à une hauteur de deux à trois pieds. L'intérieur de la mine n'est plus qu'un amas de ruines, de débris, et on a toute la peine du monde à y pénétrer. Cependant on ne manque pas d'hommes courageux pour faire cet office de charité et retirer leurs pauvres camarades. Je les ai vus aller à cette pénible besogne et la faire de grand cœur.

Je termine enfin, ma Révérende et bien chère Mère et mes bonnes Sœurs ; je vous ai donné les renseignements les plus importants et m'étant trouvée sur les lieux et en rapport avec la plupart pour ne pas dire toutes les familles affligées, je crois vous avoir fourni les détails les plus exacts possibles.

Le plus grand ordre règne partout, mais un voile de deuil enveloppe notre petite ville. Personne n'oserait sourire, les larmes semblent être devenues la nourriture de notre pauvre population.

Je vous remercie toutes, bien-aimées Sœurs, de m'avoir écoutée si longtemps et j'espère que la gravité du sujet vous a fait oublier déjà les nombreux défauts de ma longue lettre. D'ailleurs mon peu d'habitude de la langue française me donne droit à votre indulgence.

Dans les Sacrés-Cœurs, je demeure à jamais, ma Révèrende Mère et mes chères Sœurs,

Votre affectueuse Sœur,

Sr. MARIE-THÉDORE.

Missionnaire.

La persécution dans l'Extrême Orient.

(*Les Missions Catholiques.*)

CHINE.

Lettre de M. Renault, pro-préfet apostolique du Kouang-Si, à M. le Supérieur du séminaire des Missions Etrangères.

Chang-se-tchéou (Kouâng-Si), 31 mai 1886.

En l'absence de Mgr Foucard, j'ai à vous communiquer de bien tristes nouvelles.

Vous vous rappelez qu'il y a déjà plus de deux ans, nos chers confrères, MM. Lavest et Pernet, ont vu leurs établissements entièrement ruinés, qu'eux-mêmes, après avoir tout perdu, furent maltraités, battus et emmenés captifs sans qu'aucune justice jusqu'à ce jour leur ait été rendue, malgré les démarches réitérées faites par Monseigneur auprès des autorités chinoises et françaises.

Depuis lors, il a été impossible à nos confrères, malgré plusieurs tentatives, de rentrer à leurs postes ; il ne fallait cependant pas abandonner un district qui donnait de si belles espérances et dont la formation avait coûté tant d'argent et de peines. Aussi, à la première nouvelle de la paix conclue entre la France et la Chine, M. Lavest demanda à Monseigneur et obtint la permission d'aller se fixer dans un autre village où il comptait bon nombre de catéchumènes. Il fallut à notre dévoué confrère cette force d'âme, cette énergie qu'on lui connait, pour supporter depuis huit mois les avanies de toute sorte qu'il eut à subir. Chaque jour, c'étaient de nouvelles menaces contre lui et les catéchumènes ; souvent même, pendant la récitation de la prière du soir, des pierres étaient lancées sur le toit de son habitation, ce qui rendait la situation des plus difficiles. Toutefois notre confrère ne se laissa pas décourager ; comptant sur la grâce

du bon Dieu plus que sur les moyens humains, il se mit généreusement à l'œuvre et parvint, par sa constance, à rétablir et à reconstituer son orphelinat.

Déjà, dans les campagnes, bon nombre se préparaient à se faire chrétiens, lorsque le démon, par le moyen de ses suppôts, vint anéantir de si belles espérances.

Voici comment M. Poulat, en date 11 mai, raconte, d'après des chrétiens témoins oculaires, ce qui s'est passé :

« Ce dimanche 9 mai, vers les six heures du matin, la maison du P. Lavest se trouva cernée par une centaine d'hommes armés de fusils, de coutelas et de piques. Ils annoncèrent leur présence en lançant des pierres sur l'habitation ; une d'elles, en perçant la toiture, atteignit un enfant de l'orphelinat (le petit Paul, âgé de 12 ans) et lui ouvrit le crâne. Le voyant blessé mortellement, le P. Lavest oublie un instant le danger pour voler au secours de cet enfant à qui il confère les derniers sacrements.

« Pendant ce temps, les malfaiteurs frappent aux portes pour s'ouvrir une entrée, et soit pour hâter leur œuvre de destruction, soit pour ôter aux assiégés tout moyen de s'évader, ils mettent le feu à toutes les ouvertures de la maison. Les flammes en s'élevant se communiquent aux planchers et au toit dont la plus grande partie est détruite et réduite en cendres.

« Les chrétiens, au nombre d'une vingtaine, y compris les enfants de l'école, s'étaient réunis dans la chapelle autour du Père.

« Voyant le feu envahir la maison et craignant d'être consumés par les flammes, ils proposent au Père de sortir avec eux, mais celui-ci répond qu'il préfère attendre au pied de l'autel l'accomplissement de la volonté divine. C'est alors que les chrétiens se décident à tenter un dernier moyen de salut. Réunis en un seul groupe, à l'exception d'un seul le domestique du Père, ils s'échappent par une croisée en flammes, incertains du sort qui les attend. Aussitôt, ils s nt cernés par les assaillants. On leur aurait fait un mau is parti sans la présence d'un groupe de gens du village, a is des chrétiens, qui prend leur défense et s'oppose à ce qu n leur fasse du mal.

" Le seul chrétien resté avec le Père s'échappe à son tour par une autre ouverture ; mais, de ce côté, il n'y avait que des assiégeants ; je ne sais s'il fut reconnu comme étant le serviteur du Père, toujours est-il qu'à peine dehors, l'un des brigands lui enfonce son coutelas dans les flancs et lui fait une large blessure. Cette première blessure est suivie de plusieurs autres qui le mettent tout en sang.

" Pouvant à peine se soutenir, les chrétiens lui prêtent charitablement le bras pour aller chercher un logis hospitalier et panser ses blessures. Mais la lutte était finie pour lui : le soir, son âme montait au ciel pour s'unir à celle du petit Paul qui l'avait précédé de plusiers heures.

" A peine les chrétiens étaient-ils dehors que les brigands pénétrèrent dans la maison en tirant des coups de fusil dans toutes les directions. Le Père, en prières près de l'autel, les vit arriver par une large ouverture faite aux murs de sa chapelle. Dès lors, la maison fut livrée au pillage, chacun prenant ce qui lui tombait sous la main. Quel traitement les brigands firent-ils subir à notre confrère ? Je l'ignore ; je sais seulement que, pendant le pillage, ils lui avaient lié les bras ; le pillage achevé, ils l'emmenèrent avec eux. Les chrétiens, qui l'ont vu marcher au milieu de ces brigands, ont remarqué qu'il avait la tête ensanglantée par les coups qu'il avait reçus ; il était nu-pieds et n'avait pour tout habit qu'un pantalon et une chemise rougie du sang de ses blessures. Où l'ont-ils emmené, je n'en sais rien encore. Les gens de l'endroit (Yâng-lin) croient que les brigands sont des villages voisins."

***

Une autre lettre de ce même Père, datée du lendemain, 12 mai, nous apprend que les brigands, après quelques lieues de marche, ont mis en liberté notre cher P. Lavest, qui est revenu au village, d'où il écrit les lignes suivantes au pinceau chinois.

" Yâng-lin, 7 de la 3e lune (10 mai), matin.

" Je ne suis pas mort... Blessé seulement à la tête et aux bras... le corps fatigué par la marche que les brigands m'ont

fait faire par la pluie... J'ai deux chrétiens tués ; tout a été volé et la maison à peu près brûlée entièrement : je n'ai plus de sapèques... Beaucoup de dépenses à faire... Je suis chez un catéchumène, attendant ce que le mandarin fera... Je voudrais essayer de tenir le poste malgré tout... J'écris au mandarin aujourd'hui."

" Yâng-lin, 7 de la 3e lune (10 mai), soir.

" La peur saisit tous les villages voisins ; je fais garder par dix hommes les deux cadavres que personne n'a voulu recevoir ; on a peur qu'on les enlève ou qu'on leur arrache les yeux pour nous nuire. On menace les catéchumènes qui me gardent.

" Pas le sou, et les ressources de mes catéchumènes s'épuisent. Quoiqu'il n'y ait rien de bien grave pour ma santé, pour le moment j'ai tout le corps meurtri et l'âme navrée. Je me sens néanmoins bon courage et résignation entière. On ne m'a laissé qu'un pantalon et une chemise. Veuillez m'envoyer un habit complet avec une moustiquaire, du papier, porte-plume et encre."

" Yâng-lin, 9 de la 3e lune (12 mai), matin.

" Depuis mon retour à Yâng-lin, c'est-à-dire dimanche soir, il n'y a pas eu d'autre affaire ici que des menaces et des tentatives pour enlever les corps morts. Mais à Yûn-hôa (grand marché où le Père avait dernièrement établi une pharmacie), les pillards plus furieux que jamais ont détruit la maison et tout emporté. Ils ont emmené la femme, la sœur et les deux filles du catéchiste Kouan ; ils ont entouré les maisons des catéchumènes et juré de les prendre tous, etc... Jamais je n'ai vu tant de fureur contre la religion...

" Aussitôt après mon retour, j'avais fait écrire au man-
rin ; il est venu ici en personne avec sa suite, il a const
les deux morts, a visité la maison, examiné mes blessures
a promis tout, mais que fera-t-il ? Mon dessein est de rer
ici, et je pense y réussir s'il n'y a pas d'autres affaires ;
blessures de la tête, dont trois plus graves, seront bien
guéries ; la main droite et le bras droit vont assez bi

mais la main gauche est si meurtrie que je m'en ressentirai longtemps.

" En un jour que d'argent perdu, que de bien arrêté, que de mal fait dans les esprits ! Tout à la volonté du bon Dieu et à la protection de la sainte Vierge ! ! ! "

***

Ces paroles sont plus éloquentes que ce que je pouvais écrire : en même temps qu'elles nous montrent la grandeur d'âme de ce généreux confrère, elles disent combien est précaire l'état de notre mission qui, depuis trois ou quatre ans, a fait tant de pertes sans qu'aucune indemnité nous ait été accordée...

TONG-KING MÉRIDIONAL

M. Frichot, provicaire apostolique du Tong-King méridional, en communiquant aux *Missions Catholiques* la lettre suivante de M. Pineau, aujourd'hui vicaire apostolique de la mission, la fait précéder des réflexions suivantes :

Je vous ai fait connaître à différentes reprises la triste situation du vicariat apostolique du Tong-King méridional. Mais jusqu'à présent, je n'avais pas de rapport bien circonstancié sur le Binh-Chinh ; aussi mes renseignements sur cette province, exacts il est vrai, étaient nécessairement incomplets. De plus, dans cette partie du vicariat sont survenus des événements que j'ignorais à la date de ma dernière lettre du 15 mai. Je vous envoie ci-jointe une copie de la lettre que m'adresse le P. Pineau ; elle vous fera juger de l'étendue de nos désastres dans cette seule province du Binh-Chinh, sans compter ceux dont ont été victimes les deux autres provinces du Nghè-An et du Ha-Tinh et qui sont déjà connus de vos abonnés. Dans ces deux dernières provinces, il y a encore eu quatre-vingts chrétiens massacrés isolément et un village avec son église complètement brûlés. Tant de misères toucheront le cœur de vos pieux lecteurs qui trouveront encore dans leur inépuisable charité le moyen de procurer quelques grains de riz à des milliers d'affamés qui sont leurs frères en Jésus-Christ.

LETTRE DU P. PINEAU, AU P. FRICHOT, PROVICAIRE APOSTOLIQUE.

Huong-Phuong, 26 mai 1886.

Le 5 du courant, les rebelles ont cerné de nouveau Huong-Phuong. Ils étaient au nombre d'environ deux mille cinq cents. Ils avaient trois éléphants, des canons à longue portée, des fusils de rempart et des fusils ordinaires. Leur canon a grondé une grande partie de la journée du 5. De Tô-Xà où étaient installées leurs batteries, les boulets arrivaient à l'église du Huong-Phuong.

L'ennemi a laissé une dizaine des siens sur le terrain. De notre côté, pas de tué ; seulement le servant Biêu a reçu dans l'épaule droite le projectile d'un fusil de rempart. La présence des éléphants nous a empêchés de faire des sorties contre les rebelles. Ils sont venus cette fois sans tambour ni trompette : ils croyaient nous surprendre. Tout le monde a remarqué que leur tir avait été plus juste et plus régulier que la première fois.

J'ai fait connaître notre situation à M. le commandant Bertrand. Le 7 au matin, il quittait Dông-Hoi à la tête de cent trente hommes et, le soir, il arrivait à Huong-Phuong. L'ennemi s'était retiré il y avait environ quarante-huit heures. Le 9 au matin, la colonne partait à la poursuite des rebelles dans la direction de Trung-Ai. Deux heures après, elle avait l'ennemi devant elle, et commençait à lui envoyer obus et mitraille. Un petit nombre de lettrés restèrent sur le carreau. On mit le feu à quelques baraques, puis on revint à Huong-Phuong. Le 10, la colonne se repose. Le 11, elle monte à Thanh-Thûy où elle rencontre de nouveau l'ennemi. Le 12, on va à Tho-Linh audessus de Ninh-Lé, sur la rive gauche du Nan. Un individu, nommé c[illegible] de canton par les rebelles, est pris et fusillé. Au retour, [illegible] commandant fixe à onze heures du soir son départ p[illegible] Dông-Hoi. Pendant le souper, on annonce le retour [illegible] rebelles. Le commandant retarde son départ de vin[illegible] quatre heures.

La vue de nos milliers de malheureux a ému jusqu'[illegible]

larmes plusieurs officiers quand ils ont franchi l'enceinte de Huong-Phuong.

"—Malgré tout ce que nous avons entendu dire, me dit le commandant, nous ne croyions pas vos chrétiens aussi nombreux. Je vous engage à demander l'érection d'un poste près de Huong-Phuong. J'appuierai moi-même votre requête auprès du général."

Pendant le séjour du commandant Bertrand à Huong-Phuong, nous avons reçu la visite d'un officier d'ordonnance du général Munier. Je l'ai prié d'intercéder en faveur de nos chrétiens quand il serait de retour à la capitale.

J'ai demandé au ministre de l'intérieur l'autorisation pour nos chrétiens d'aller moissonner en armes. Elle m'a été accordée. Les payens de Phù-Kinh, Thanh-Thûy, Lê-Trung, ayant fait mine de s'opposer à ce que les chrétiens moissonnent, le 20 mai le P. Tortuyeaux est parti avec les moissonneurs et deux cents hommes en armes pour les soutenir.

L'ennemi a commencé le feu vers neuf heures et l'a continué jusqu'à midi. La canonnade était très vive, et cependant, nous avancions toujours. Les trois pièces de canon allaient tomber entre nos mains, quand trois éléphants, montés chacun par six rebelles, sortirent des brousses, et mirent le désordre dans nos rangs. Le P. Tortuyeaux dut regagner les barques. Dix de ses hommes, n'étant pas descendus à temps, sont tombés au pouvoir de l'ennemi. Les uns ont été broyés par les éléphants, les autres décapités. Parmi ces derniers se trouve le servant Xà, homme du P. Cânh ; veuillez faire prier pour le repos de son âme.

Le 22 mai, le P. Tortuyeaux, un sous-lieutenant et trente hommes sont remontés au lieu du précédent combat. Nos anamites se sont laissé entourer par l'ennemi, les Français restant cachés dans les barques. Malgré le déguisement qu'ils avaient pris, les Français ont été reconnus dès le premier feu de salve ; alors les éléphants sont rentrés dans les brousses et les rebelles dans les rochers.

Dans la nuit du 24 au 25, les rebelles ont surpris les chrétiens de Hoà Ninh qui étaient revenus chez eux pour moissonner. Ils nous en ont tué quinze, cinq hommes et six femmes, et incendié une trentaine de pauvres cabanes

trois prêtres qui administrent la paroisse n'ont sauvé, comme nous, que ce qu'ils avaient sur le corps.

Vers six heures, voyant que nos vies étaient menacées, je suis parti avec mes confrères, hués par la foule qui poussait des cris de mort. J'ai pu parvenir au Prétoire du Tao-tay, où, vers les onze heures du soir, sont venus me rejoindre MM. Blettery, Vinçot et Podechard. Les autres trois confrères ont pu s'échapper jusqu'à une maison de colons qui nous est dévouée.

Aujourd'hui la foule commence à démolir ce qui nous reste d'établisements et attaque nos chrétiens avec une rage féroce.

Quel malheur ! Et cela finira-t-il ? Dieu le sait ! Veuillez télégraphier en France notre malheur qui ne s'arrêtera point là. Nos séminaires sont en danger et nos beaux districts aussi. Oh quelle épreuve ! Quel malheur imprévu ! Priez pour moi.

P.-S.—C'est le temps de *Fou Kào* (examen), époque favorable à ces grands malheurs. La moitié déjà de nos riches familles de chrétiens est pillée : on dirait une véritable rébellion. Les mandarins ne peuvent rien. Avertis et priés d'envoyer à notre secours, ils n'ont pu parvenir à la maison à cause de l'encombrement des rues. A huit heures du soir, après avoir pris tout ce qui pouvait s'enlever, les pillards ont mis le feu à la résidence et réduit le tout en cendres. M. Bourne, consul anglais, qui était venu se réfugier chez nous, et MM. Lenoir, Desolmes et Rogie, cachés dans un coin, n'ont quitté le poste qu'à onze heures du soir, chassés par les flammes.

M. Vinçot ajoute qu'une cinquantaine de lettres appartenant à des missions voisines, ont été perdues dans la bagarre.

Tels sont les détails que j'ai reçus jusqu'à présent. Je e
ferai un devoir de vous écrire par la prochaine malle -
glaise pour vous tenir bien au courant. Daigne la div e
Providence venir au secours de nos pauvres confrèr !

La mission de Mgr Rougier, Lazariste, dans le Kian i
méridional, est aussi en ce moment sous le coup de la p

sécution. Deux chrétientés viennent d'être détruites, pillées et brûlées. Sa Grandeur et deux missionnaires ont dû prendre la fuite.

Le *Daily News* de ce matin dit que les prédicants en résidence dans les environs de Tchongkin, ont reçu avis de leurs consuls de descendre à Hankéou en attendant que les autorités chinoises aient arrangé ces affaires.

LETTRE DE MGR CASPAR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE ORIENTALE.

Hué, ce 14 juillet, 1886.

Le 24 juin a été témoin d'un nouveau désastre subi par nos chrétiens de Qùang-Binh. Lors des premiers troubles qui les avaient forcés de chercher un refuge dans le voisinage du chef-lieu, les trois villages de Sao-Bun, Sao-cattrên, Duoi leur avaient offert l'hospitalité. La gêne était grande, et avec la famine elle devenait quelquefois presque intolérable ; mais, en temps de persécution et entre chrétiens, les biens sont mis en commun. Donc, depuis six mois, les maisons de ces trois chrétientés regorgeaient de monde. Mais, non contents d'avoir dépouillé ces malheureux de tous leurs biens, leurs ennemis cherchaient encore le moyen de leur enlever la vie.

Le P. Bonin m'écrivait quelques heures après le désastre :

" Sao-bun n'existe plus, Sao-bat non plus. Nous sommes réfugiés à la citadelle. Du secours, s'il vous plaît. Nous sommes absolument dépourvus de tout. Moi, j'ai échappé presque par miracle. Il ne me reste qu'un pantalon et une chemise. Les autres prêtres qui se sont sauvés et qui se sont tous rendus ici n'en ont pas d'avantage."

Le 27 juin m'arrivaient les lignes suivantes :

" Nous sommes réduits à l'extrémité. Me voici avec 1,600 personnes à nourrir, loger, habiller ! Je ne puis que les recommander à votre bienveillance paternelle, et, par votre intermédiaire, à celle des chrétiens d'Europe, dont la charité ne nous fera pas défaut dans cette nouvelle épreuve.

Voici le récit succinct de nos malheurs :

***

Durant la nuit du 24 au 25 juin, vers dix heures, les rebelles, à la faveur de l'obscurité, avaient pu s'approcher sans être aperçus, à une faible distance de la haie qui nous servait de rempart. Les veilleurs ne remarquèrent leur présence que quand il fut impossible de prévenir l'attaque. Au moment où l'alarme était donnée, deux feux de salve résonnèrent à nos oreilles et nous firent comprendre que l'ennemi ne tarderait pas à faire irruption. La panique fut grande et tout espoir de résistance promptement abandonné. En même temps pleuvaient sur nos maisons couvertes de chaume, des fusées incendiaires qui eurent bientôt changé tout le village en un vaste brasier.

" J'avais au premier moment essayé de rallier quelques chrétiens pour défendre les habitations voisines de l'église Je vis cinq ou six rebelles se dirigeant sur moi, en criant : " Mort à l'Européen ! " mais la soif du pillage l'emportant chez eux sur la soif du sang, ils cherchèrent d'abord à pénétrer dans les habitations et me laissèrent ainsi le temps d'échapper.

" Un valeureux chrétien, nommé Thûong, vint à mon secours. Un *sampan* (bateau) monté par des rebelles et qui allait aborder à l'endroit de la rivière choisi pour notre évasion, fut repoussé par cet homme courageux et dut regagner la rive opposée après avoir perdu plusieurs de ceux qu'il portait. Je voulus à ce moment descendre la rive et me jeter dans une barque ; mais les balles pleuvaient de toutes parts en si grande abondance que je dus attendre et me blottir dans les broussailles. Le danger grandissant, je me précipitai à la nage vers une embarcation où se trouvaient déjà des réfugiés prêts à prendre le large. Thûong, pendant ce temps, soutint presque à lui seul le choc des ennemis et les empêcha de lui couper la retraite. Nous pûmes ainsi arriver jusqu'à la citadelle. Là, nous rencontrâmes une foule d'autres chrétiens qui avaient réussi à se soustraire aux mêmes dangers.

" Une cinquantaine de personnes s'étaient réfugiées dans l'église, déterminées à repousser l'attaque des rebelles jusqu'à l'arrivée du secours promis par la citadelle. Les renforts n'ayant pu leur arriver à temps, elles tombèrent victimes de leur courage.

" Les deux autres villages, prévenus du danger qu'ils allaient courir eux-mêmes, vinrent demander refuge à la citadelle en même temps que les fuyards de Sao-Bun.

" Les morts ne sont pas nombreux, mais les survivants sont 1,600 malheureux, réduits au dénûment le plus complet. Qu'allons-nous devenir? J'ai obtenu du riz, mais combien de jours serons-nous sustentés et que pourront faire nos pauvres chrétiens pour soutenir leur existence, privés qu'ils sont de tout moyen d'y pourvoir !

***

" Il m'arrive encore de bien mauvaises nouvelles de la partie Nord du Quang-Binh. Les chrétientés de Ké-sen et de Ké-bang ont été attaquées dans la nuit du 3 au 4 juillet. Il y a là près de mille personnes réunies et, si elles n'ont pas de moyen de prolonger la résistance pendant une demi-journée (temps qu'il faudrait pour leur porter secours), je puis prédire un malheur plus désolant que les autres, parce que la rage des ennemis aura pu s'assouvir là plus complètement que partout ailleurs.

" Le Quang-Binh sud est anéanti, le Quang-Binh nord est près de l'être, et nous avons 1,600 malheureux sans abri et sans moyens de subsistance; peut-être à bref délai, ce sera 2,000 et plus qu'il faudra vous annoncer. Ce sont là, en deux lignes, nos douleurs et notre cri d'appel au secours. Votre cœur de Père vous dira le reste."

Telles sont les épreuves que Dieu veut nous continuer: Plaise à sa miséricordieuse Providence que ce soit pour l'exaltation de son saint nom et le salut de tous, persécutés et persécuteurs !

KIANG-SI MERIDIONAL.

LETTRE DE MGR ROUGER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU KIANG-SI MÉRIDIONAL, A M. FIAT, SUPÉRIEUR DES LAZARISTES.

Canton, le 18 juillet 1886.

Me voici bien loin de mes confrères et de mes infortunés chrétiens ! Et ce n'est qu'après vingt jours de courses pénibles à travers les provinces du Kiang-si et de Kouang-tong, que je puis enfin vous mettre au courant des nouvelles et terribles épreuves par lesquelles il a plu au bon Dieu de nous faire passer. Que son saint nom soit béni de tout !

A Pin-Lan de Kan-Tcheou, le second poste en importance de tout mon vicariat, persécution atroce par l'autorité locale qui, loin de publier les édits demandés par M. Patenôtre, plénipotentiaire français, et promis par le tribunal des Affaires Etrangères de Péking, avait juré depuis longtemps de nous chasser, nous et nos chrétiens. Nous avions échappé pendant la guerre ; par une protection spéciale de la bonne Providence, nous avions gardé et même amélioré la position ; aujourd'hui il ne nous reste plus que des ruines.— Jugez...

1° Nuit du 28 au 29 juin. Barque de la mission pillée, démantelée, coulée... Elle contenait les insignes épiscopaux et d'autres valeurs.

2° Le 29 au matin, la populace, soudoyée d'avance par le sous-préfet et quelques lettrés du département, se rue par milliers sur nos établissements et sur les villages chrétiens du voisinage ; en quelques heures tout ce que renfermaient l'église, la résidence et les maisons des chrétiens avait disparu. De nos autels, de nos sacristies, de notre vestiaire, de notre literie, de notre bibliothèque, de nos greniers et de nos cuisines, il ne restait plus la valeur d'une épingle ; jusqu'au moindre meuble, jusqu'au moindre ustensile, tout avait été enlevé.

3° Après ce pillage général, démolitions furibondes : on arrache les portes et les fenêtres, puis leurs encadrements, les pavés, les poutrelles, les poutres, les planches. La hache

fait tomber ce qui offre résistance. On ne craint rien, on est assuré de l'impunité, puisque c'est l'autorité qui a tout préparé d'avance.

4° En dehors de l'église, c'est encore pis. Les ateliers de trente ouvriers sont rasés et emportés avec l'outillage des menuisiers, maçons et tailleurs de pierres.

5° Les écoles sont entièrement incendiées.

6° La nouvelle résidence toute prête à être habitée, d'abord saccagée, puis incendiée.

7° Les matériaux, amassés à grand'peine pour la construction d'une nouvelle église, enlevés, sans qu'il reste le moindre vestige de bois, de briques, de chaux ou de pierres.

8° Toutes les murailles qui entouraient l'église, la résidence, les écoles, les jardins et le cimetière, démantelées, détruites.

9° Malgré mes infirmités, M. Canduglia, pendant la nuit, m'avait emmené, plus mort que vif, dans les chrétientés du département voisin à six ou sept lieues du théâtre de pareils forfaits. Le pauvre M. Pérès, qui avait voulu rester jusqu'au bout, a été injurié, saisi, dépouillé, garrotté, frappé et entrainé à deux ou trois lieues de distance, dans un taudis, où on le gardait à vue et d'où on ne voulait le laisser sortir que moyennant une grosse rançon. Hélas ! comment payer rançon ? Il ne lui restait pas même une chemise. Nous en sommes au *nudus nudam crucem sequar*, à la lettre.

10° Pour mettre le comble à tant d'horreurs, quand il n'y eut plus rien à enlever aux vivants, on s'attaqua à la dépouille des morts. Plusieurs tombes furent violées, entre autre celle de notre cher confrère, M. Yuen. La croix fut renversée, la pierre tumulaire brisée en mille morceaux, le cercueil défoncé, le corps (parfaitement conservé, disent les témoins oculaires), dépouillé, profané, roulé sur le sol... Que Notre-Seigneur daigne avoir pitié de nous et pardonne à nos ennemis tout le mal qu'ils ont fait, à nous et à nos malheureux chrétiens, encore plus à plaindre que nous !

En pareille détresse, il ne me reste qu'à tendre vers vous une main suppliante en faveur de mes confrères et de mes chrétiens et, par votre entremise, de m'adresser à la charité de nos bienfaiteurs ordinaires de la Propagation de la Foi.

SU-TCHUEN ORIENTAL.

Lettre de M. Bletterry, de la Société des Missions-Étrangères de Paris, provicaire du Su-tchuen oriental.

Tchong-Kin, le 7 juillet 1886.

Les missions protestantes, anglaises et américaines, venues au Su-tchuen depuis quelques années seulement, avaient amené leurs familles, femmes et enfants. Pendant les grandes chaleurs, il leur fallait des endroits frais, des montagnes agréables. Ces messieurs s'établissent dans une grande pagode qui leur offrait des avantages à seize kilomètres de Tchong-Kin. Les gens du pays, indignés de voir des étrangers et surtout des femmes dans leur pagode, leur suscitèrent mille misères et finirent par les en chasser.

Cette année 1886, les Américains achetèrent en dehors de Tchong-Kin deux petits terrains, situés l'un au couchant et l'autre au levant, sur deux montagnes qui dominent la ville à quatre ou cinq kilomètres. Un Anglais acquit un autre terrain à côté des Américains et immédiatement les uns et les autres commencèrent à bâtir quelques maisons pour y passer la saison des grandes chaleurs.

Le peuple était exaspéré de voir des étrangers occuper ces positions qu'il regarde comme des lieux de bonheur pour la cité. Le 4 ou 5 juin, plusieurs centaines de personnes s'y transportèrent, attaquèrent la maison au couchant, brisèrent la porte et blessèrent une des dames. Depuis, les esprits s'aigrirent de jour en jour.

Pour calmer l'effervescence, le mandarin fit cesser les travaux ; néanmoins de nombreux placards contre les étrangers n'en continuèrent pas moins d'être affichés par les émeutiers et l'on fixa même le jour où l'on devait commencer la démolition des trois établissements anglais et américains : le 1e de la 6e lune, 2 juillet.

Jusqu'à ce moment, il n'avait nullement été question des catholiques.

Le 1er juillet, vers midi, nous apprenons que la populace s'est déjà portée à la campagne pour procéder à l'œuvre de des-

truction. Nous étions loin de soupçonner que notre tour allait bientôt arriver. La ville paraissait calme comme à l'ordinaire. Vers quatre heures, quelques mauvais sujets, suivis d'un grand nombre d'enfants, s'introduisent chez nous et se montrent assez insolents.

Bientôt les rues avoisinant la résidence épiscopale sont remplies par une foule immense ; impossible de circuler : en même temps, à coups de bâton et avec des pièces de bois en guise de bélier, on enfonce nos trois portes à la fois et nous sommes envahis. Alors commencent le pillage et la destruction. Tout ce que cette foule rencontre est mis en pièces.

Il y avait alors, à la résidence épiscopale, Mgr Coupat, le provicaire, le procureur, M. Vinçot, avec MM. Lenoir, Desolmes, Podelsard et Rogie. Ce dernier venait d'arriver.

Pendant près de deux heures, nous avons assisté à des scènes de brigandage. Voyant que la position n'était plus tenable, Mgr Coupat et trois missionnaires sortent de la maison et cherchent un refuge ailleurs. Sa Grandeur se rend au prétoire du Tào-tay ; la populace l'accompagne de ses huées. Les trois missionnaires, parmi lesquels je me trouvais, vont chacun de leur côté ; mais le soir, à la faveur des ténèbres de la nuit, nous nous réunissons au prétoire.

C'est alors que nous apprenons tout ce qui s'est passé dans la journée. En revenant de la campagne, la populace était allée piller les maisons des anglais et des américains dans la ville. Puis les émeutiers, se voyant réunis en grand nombre, émettent l'avis de se porter sur la résidence de l'évêque. Une bande va donc attaquer l'église paroissiale et le presbytère, un autre se dirige vers nous.

Trois de nos confrères, MM. Lenoir, Desolmes, Rogie, n'étaient pas sortis avec Sa Grandenr : ils voulurent rester sur le lieu du désastre jusqu'à la dernière extrémité. Quand on eut brisé ce qui avait peu de valeur et emporté le reste, on alluma un immense incendie et on fit un brasier de notre établissement récemment construit et à peine terminé. De notre chapelle, de la procure, d'une église paroissiale attenante et de son presbytère, de plusieurs boutiques bâties sur deux rues, il n'y a plus que des cendres et des débris de tuiles.

Notre procure était aussi la procure des missions voisines

du Su-tchuen occidental, du méridional, du Yun-nan et du Thibet. Argent, mobilier, habits, provisions, livres, titres, archives, calices, ornements, billets, etc ; tout a disparu, volé ou brûlé.

Nous n'avons emporté que les habits que nous avions sur le corps et c'est grâce à ce dénuement vraiment apostolique que la foule nous a épargnés.

Les uns criaient :

"—Il faut les assommer !"

D'autres répétaient :

"—Ils sortent les mains vides, pourquoi leur faire du mal ?"

Nous eussions été coupables si nous avions osé emporter quelques objets. C'est quand la maison ne fut plus qu'un brasier que nos trois confrères la quittèrent pour gagner la campagne.

La grande église paroissiale et le presbytère ont eu le même sort. Ils n'ont pas été incendiés, mais tout a été pillé et détruit, et, comme chez nous, il ne reste que des ruines. Cette église n'avait que quinze ans d'existence.

***

Nos pertes matérielles sont immenses ; mais le mal moral qui s'ensuit est encore plus irréparable. Ce coup aura un terrible retentissement non seulement dans les points les plus reculés de notre mission, mais encore dans toutes les missions voisines.

C'est un coup de foudre qui nous a frappés au moment où nous nous y attendions le moins. Nos prêtres chinois, qui sont toute la journée à courir la ville pour visiter leurs malades ; nos chrétiens, mêlés avec les païens, n'avaient ni mieux prévu, ni même soupçonné cette tempête. On nous croyait tellement en dehors de tout danger que le consul anglais, qui, en sortant de chez les mandarins où il était allé demander protection pour ses concitoyens et les américains, avait eu son palanquin cassé, venait de se réfugier chez nous, pensant que nous étions en sûreté. Son consulat avait été attaqué et pillé avant nous.

Le même jour, deux maisons de chrétiens attenantes à l'église furent démolies. On dit que l'appétit vient en mangeant ; c'est vrai surtout pour ces païens avides. Le lendemain, commençait le pillage de nos familles chrétiennes. Les trois principales et les plus riches, bien entendu, sont les premières envahies et complètement dévalisées.

L'une d'elles avait une pharmacie et une autre boutique assez considérable, outre sa maison d'habitation. Le propriétaire, voyant le danger, se hâta d'appeler quelques personnes déterminées et se défendit bravement. On ne put forcer la maison et dix-huit des aggresseurs furent tués sur le coup ou mortellement blessés. D'autres chrétiens, animés par cet exemple, font de même ; ce qui les a sauvés.

En attendant, les mandarins prenaient leurs mesures et rétablissaient l'ordre dans la ville, malgré les bruits les plus alarmants. Aujourd'hui, 7 juillet, tout est tranquille, et tout danger est ou paraît éloigné. Hier sont arrivés de 1,000 à 1,500 soldats appelés d'une garnison voisine par les mandarins effrayés.

***

Mais la campagne ! Mais les préfectures et sous-préfectures du Su-tchuen oriental !!! Que le danger y est imminent ! Que s'y passe-t-il et que va-t-il s'y passer ? Nous avons déjà appris la démolition de deux de nos pharmacies, dont l'une servait de presbytère, et la dispersion de plusieurs familles chrétiennes des environs de la ville. On met le feu quand on n'a pas à craindre pour les voisins païens ; c'est plus expéditif. Nos deux séminaires sont en grand danger et nous inspirent une inquiétude mortelle. Quel malheur es établissements venaient à être ruinés !

Au prétoire du Tao-tay, premier mandarin qui gouverne le Sut chuen oriental, nous sommes traités très poliment ; le *grand homme* a même bien des égards ; néanmoins nous ne pouvons longtemps rester ici sans de grands inconvénients, les chambres sont petites, malsaines ; surtout ce n'est pas commode pour la correspondance avec nos confrères, nos prêtres chinois et avec l'Europe.

AUTRE LETTRE DE M. BLETTERY.

Prétoire du Tao-tay, le 10 juillet 1886.

Je continue de vous raconter l'histoire de nos malheurs La relation, que je vous ai envoyée, il y a trois jours, toute triste qu'elle était, ne renfermait qu'une partie de nos désastres; les craintes que nous avions pour la campagne sont même bien dépassées.

Au premier moment, nos mandarins avaient été pris au dépourvu, mais voici déjà dix jours que le pillage continue et que l'incendie se propage d'une manière effrayante, sans que nos mandarins tentent la moindre démarche pour l'arrêter. Ils font les plus belles promesses, mais ils ne prennent aucune mesure efficace, ce qui eucourage les pillards. S'ils le voulaient, dans une demi-heure tout serait rentré dans l'ordre; mais non, on dirait vraiment qu'ils approuvent ce brigandage. Nous savons que, le jour de l'incendie de notre résidence, les trois principaux mandarins étaient présents et, s'ils l'avaient voulu, ils auraient empêché cette ruine.

La liste des fermiers ou propriétaire chrétiens qui ont été pillés ou incendiés, est longue. Pour notre compte, nous avons déjà seize maisons ou pharmacies qui n'existent plus. Ce matin, nous apprenons la ruine complète de notre Petit Séminaire de Cheù-Kèn-Tsé. A l'entour, tout a été rasé. Ils ont même, dit-on, égorgé un vieillard et un infirme d'une soixantaine d'années.

Nos plus belles stations du Pà-hién, Tong-Kià-Ouon, Lông-Song-Tchâng, Tsî-Kià-Kéou, etc., sont anéanties. Les vieillards, les femmes et les enfants affolés ne savent de quel côté se tourner. Il ne leur reste rien, absolument rien : le mobilier, la récolte du printemps, la maison, les habits, les animaux domestiques, tout a été perdu, volé ou consumé par le feu. Les païens repoussent ces malheureux, les uns [illegible] crainte, la plupart par haine et mépris. Bien des gens q[illegible] il n'y a que quelques jours, étaient ou du moins se disai[illegible] les amis de nos chrétiens, font maintenant cause commu[illegible] avec les persécuteurs, sinon pour piller, du moins pour cr[illegible] contre eux et les insulter. Oh ! que la parole du Sauv[illegible]

s'accomplit bien en ce moment pour nous et nos pauvres néophytes : *Et eritis odio omnibus propter nomen meum !*

Une nouvelle correspondance de M. Martinet, procureur de la Société des Missions-Étrangères, adressée de Shang-haï le 23 juillet 1886, confirme et complète ces renseignements.

" J'espérais, dit-il, en transmettant la communication suivante de l'évêque du Su-tchuen oriental, pouvoir vous donner des nouvelles consolantes. Hélas ! les lettres que je viens de recevoir annoncent de nouveaux désastres et montrent l'horizon de plus en plus sombre. "

RELATION DE MGR COUPAT, ÉVÊQUE DE TAGASTE ET VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN ORIENTAL, A M. MARTINET.

Prétoire du Tao-tay, 11 juillet.

De grâce, venez à notre secours auprès de nos autorités consulaires de Shang-haï et de notre légation de Péking. Devant Dieu comme devant les hommes, je puis l'affirmer, depuis quatre ans que je suis ici, ni moi, ni mes missionnaires, ni nos prêtres chinois, ni nos chrétiens en un mot, n'avons rien fait pour exciter une pareille catastrophe.

A force de prudence, nous avons pu traverser, sans aucun malheur grave, l'époque, tout à fait critique pour nous, de la guerre franco-chinoise.

Dans les édits qu'ils ont lancés depuis le commencement de nos malheurs, les mandarins ont plusieurs fois proclamé notre innocence, et cependant, nous sommes les plus gravement atteints, nos malheurs augmentent chaque jour.

Les mandarins ont pu être surpris par la rapidité du coup de main du 1er juillet ; mais, le 2, ils auraient pu empêcher, sinon la destruction partielle, du moins la destruction complète de nos établissements. Ils n'ont rien fait, et c'est en leur présence que le feu a été mis à notre résidence, à notre procure, à notre chapelle. Ont-ils voulu nous enlever tout espoir de rentrer dans nos ruines ? Se voyant très compromis, ils

s'empressèrent de me proposer un arrangement. Pendant deux jours, le Tao-tay surtout a employé tous les moyens pour obtenir mon consentement, promettant de rétablir la paix dès que j'aurais donné ma parole. Ayant pris conseils des confrères qui sont avec moi, je me décidai, dans l'espoir d'éviter d'autres ruines, à trancher la question.

Je donnai ma parole et par écrit je consentis à terminer l'affaire moyennant indemnité ; le Tao-tay s'engageant à faire cesser sans retard tout nouveau trouble, tout pillage et incendie, soit de nos églises, de nos pharmacies, de nos propriétés, etc., soit de celles de nos chrétiens. C'etait le 5 juillet. Or, du 6 au 10, les pillages, les incendies, même les meurtres, ont continué de plus belle. Notre petit séminaire, plusieurs pharmacies, près de vingt fermes ont été pillés et brûlés. C'est un épouvantable brigandage. Plusieurs dizaines de familles de la ville et de la campagne ont été brûlées. Les mandarins savent cela et laissent continuer. Voilà la foi qu'il faut ajouter à la parole d'un *grand homme*, d'un Tao-tay. Il s'était engagé aussi à indemniser les familles chrétiennes pillées et à empêcher tout nouveau malheur pour elles ; mais les désastres augmentent chaque jour.

Je vous envoie une pièce chinoise pour notre légation de Péking. Priez M. le ministre de la présenter au plus tôt au Tsong-ly-yamen...

Non seulement notre mission, mais toutes les missions de l'ouest sont exposées très sérieusement, à cause du retentissement qu'aura ce malheur immense.

Quel avenir ! quelle affreuse misère m'est réservée ! Ah ! si ma vie pouvait ramener le calme et rétablir ma chère mission, j'en ferais volontiers le sacrifice ! Nous resterons au poste tant que nous pourrons et personne ne descendra à Shang-hay. Pour moi, je n'en bougerai pas quoi qu'il arrive, dussé-je y mourir.

Actuellement, notre grand séminaire est assiégé. C pin-pa, où sont réfugiés sept confrères malades, l'est au Heureusement, à force d'instances, j'ai pu obtenir quelq soldats pour les protéger, mais c'est un état bien précaire qui ne peut durer. Tous ces hommes sont à notre so quand déjà nous sommes obligés d'emprunter pour vi

n'ayant absolument rien sauvé ! Quelle position ! O cœur de Jésus ! sauvez-nous !

Les mandarins, se voyant en face d'une affaire des plus graves, cherchent à la grandir encore pour en rendre l'arrangement impossible. Après avoir proclamé dans leurs édits que nous sommes innocents, ils trouveront bien des raisons de Chinois sans foi ni conscience pour nous dire coupables. Mais les faits sont là, et j'espère les confondre au temps voulu...

TONG-KING OCCIDENTAL.

Nouveaux malheurs.

LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Hà-Nôi, le 24 aout 1886.

Par le dernier courrier j'annonçais à la hâte de nouveaux malheurs en Thanh-hoa. Hélas les désastres étaient plus grands que je ne le pensais.

Ce n'est pas une, comme je le croyais d'abord, ce sont deux paroisses qu'il faut ajouter au chiffre des ruines précédentes. Le 8 août, trente villages chrétiens étaient en feu et plus de sept cents catholiques étaient massacrés. Les chiffres que je donne sont certainement au-dessous de la vérité, car je ne parle que des endroits dont on a pu me fournir des renseignements. Des chrétientés plus éloignées m'ont été signalées comme détruites ; mais la difficulté des communications n'a pas permis de me donner des détails sur les malheurs.

*
* *

Le village de Da-phan ou Ké tran, chef-lieu de la paroisse de ce nom, a eu cent-douze personnes tuées. Une autre chrétienté de deux cents habitants n'a plus que dix survi-

vants réfugiés en Ninh-binh. On m'en a signalé une troisième de plus de cent âmes complètement anéantie : on n'a vu reparaître personne. Voilà le résumé des désastres que je connais. J'ai fait télégraphier pour les annoncer. J'aurai malheureusement à vous en faire connaître d'autres par les courriers suivants, car les lettrés rebelles ne s'arrêtent pas. Ils poursuivent avec une fureur infernale les ordres que leur ont donnés le régent Ehuyêt et le roi Hàm-nghi en fuite, ces ennemis irréconciables de la France : extermination des chrétiens, appui des Français, et lutte à outrance contre ces derniers.

*
* *

Trois autres paroisses de Thanh-hoa, dont je n'ai pas de nouvelles depuis plus d'un mois, étaient déjà très menacées le 15 juillet. C'étaient elles qui alors me donnaient le plus de sollicitude, parce que je sais qu'elles ont affaire à un ennemi plus sérieux que les bandes de lettrés ordinaires. Parmi les troupes qui les menacent, il y a beaucoup de Muong (tribus sauvages des montagnes) qui ont tous des fusils ; il y a aussi des Chinois de la bande des Pavillons Noirs.

Nos chrétiens de Thanh-hoa, réfugiés à Ninh-binh, sont dans la plus grande détresse.

Un prêtre m'écrivait :

« — J'ai vu ces malheureux, je n'ose pas vous raconter l'état dans lequel ils se trouvent : c'est horrible ! »

Le bon Dieu les afflige encore par une nouvelle épreuve : sans doute à cause de leur misère et de leurs souffrances morales, le choléra s'est mis parmi eux, et les villages n'osent pas les recevoir, crainte de l'épidémie. Des chrétiens qui leur avaient donné l'hospitalité sont morts du fléau. On est obligé d'installer des radeaux de bambous pour les isoler sur le fleuve. C'est une misère affreuse !

Je leur ai fait des aumônes considérables ; je n'ai plus r à leur donner. Priez pour nous.

UNE PAGE DE LA PERSECUTION EN COCHINCHINE

Par M. GEFFROY, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à la Cochinchine orientale.

Vous savez que la province de Quâng-Nam est divisée en trois districts : celui du nord, vers Tourane, desservi par le P. Maillard ; celui du centre, vers la citadelle, dirigé par le P. Bruyère, et celui du sud, confié à un prêtre indigène, le Càn-Du.

Pour des raisons que j'ignore, la révolte des lettrés, commencée au Tû-Ngai, qui se propagea au Binh-Dinh et au sud assez rapidement, ne gagna le Quâng-Nam qu'assez tard. Faut-il attribuer ce retard au voisinage de la capitale et à la présence à Tourane d'une compagnie d'infanterie de marine et d'un bateau français, le *Chasseur* ? Je ne le sais au juste ; le fait est que les chrétiens pouvaient circuler librement dans toute cette province un mois et demi après les massacres de Tû-Ngai. Dans les premiers jours d'août, une colonne de deux cents chrétiens du district du P. Garin, au Tû-Ngai, put traverser le sud de Quâng-Nam et arriver sans encombre à Trà-Kiêu, chez le P. Bruyère.

Cependant des bruits alarmants circulaient, même dès la fin de juillet. Le 1er août, le P. Maillard, apprenant que Trà-Kiêu était cernée par les lettrés, descendit à Tourane, parla au capitaine Ducrès, commandant du poste, et le décida à le suivre pour débloquer le P. Bruyère. Ils arrivèrent à Trà-Kiêu sans rencontrer un seul lettré, il y avait seulement des bruits d'attaque comme partout ailleurs, mais rien de plus.

***

Vers le 15 août, ces bruits devinrent tellement intenses que le Càn-Du et plus que la moitié de ses chrétiens prirent la

fuite et se réfugièrent les uns à Trà-Kiêu, les autres à Tourane, quelques-uns à Phù-Thûong. Les plus pauvres restèrent, préférant mourir chez eux des mains des lettrés que d'aller mourir de faim à Tourane ou ailleurs.

***

Du 20 au 25 août, il y eut une espèce d'accalmie de bruits sinistres ; on disait même que les lettrés de Quâng-Nam, craignant de terribles représailles de la part des Français, ne suivraient pas l'exemple des lettrés de Tû-Ngai et de Binh-Dinh. Plusieurs chrétiens du district de Càn-Du, croyant le calme rétabli, restèrent chez eux. Le prêtre lui-même qui s'était réfugié à Trà-Kiêu, se disposa à aller faire l'administration d'Ancion, et envoya des dignitaires au devant de lui pour tout préparer dans la chrétienté. Mais, à partir du 26, les bruits alarmants recommencèrent de plus belle. Le Càn-Du quitta en effet Trà-Kiêu, qu'il ne jugeait pas suffisamment en état de se défendre ; mais, au lieu de se diriger vers le sud où était son district, il alla vers le nord, à Tourane. Il eut tout juste le temps d'y arriver sans encombre ; ses chrétiens revenus chez eux ne furent pas si heureux que lui ; quand ils voulurent retourner, ils trouvèrent tous les chemins interceptés. Ils furent massacrés, ainsi que tous les chrétiens de Quâng-Nam qui ne voulurent ou ne purent pas se réfugier soit à Trà-Kiêu, chez le Père Bruyère, soit à Phù-Thûong, chez le P. Maillard, ou bien à Tourane. Leur nombre s'élève à plus d'un millier : six cent cinquante du district de Càn-Du, deux cent quatre-vingts du district de Trà-Kiêu et une centaine de celui de Phù-Thûong.

***

Le 31 août, les lettrés s'emparèrent de la citadelle. Au Quâng-Nam les choses se passèrent absolument comme au Binh-Dinh et ailleurs : des lettrés, d'anciens mandarins parcoururent toutes les chrétientés, quelques jours avant les massacres, faisant les plus belles promesses, donnant les meilleures assurances, afin que les chrétiens ne prissent pas

la fuite, et qu'au jour fixé on pût en massacrer le plus grand nombre. Le Pho-Bàng-Hieû, qui est aujourd'hui à la tête des rebelles au Quâng-Nam, parcourut les districts du centre et du sud, et réussit par ses paroles mielleuses à tromper un bon nombre. Un ancien grand mandarin du village de Nai-Hieû, près Tourane, voulut tromper de même le district du P. Maillard. Il se rendit dans un village païen auprès de Phù-Thûong, et de là se fit annoncer et demanda à voir le Père. Celui-ci lui fit répondre que, s'il rentrait chez lui, il n'en sortirait pas. Nous verrons ce mandarin diriger le 18 octobre une attaque contre Phù-Thûong, et succomber dans une bataille au col de Lôc-Hoà. Les grands mandarins de la citadelle protestaient au commandant Le Gonec de leur dévouement à la France, et répondaient de la vie des chrétiens, se faisant forts de tenir tête aux lettrés et de maintenir la paix. Or, ils ont fait comme partout ailleurs: sans opposer la moindre résistance, ils ont ouvert la porte de la citadelle au premier chef de lettrés qui s'est présenté. A les entendre pourtant, c'étaient les missionnaires qui compromettaient la paix par leurs préparatifs de défense. Ils s'en plaignaient, et, chose pénible à dire, leurs plaintes trouvaient de l'écho à Tourane, où cependant on n'ignorait pas ce qui s'était passé dans les provinces du sud. D'une façon ou d'une autre, éviter un blâme était impossible : ceux des missionnaires qui ont succombé ont été blâmés pour n'avoir pas su organiser la résistance, et ceux qui l'ont organisée et se sont défendus, ont été blâmés aussi pour avoir mis le trouble dans le pays par leurs préparatifs de défense.

Trà-Kiêu fut cernée le 1er septembre 1885, lendemain de la prise de la citadelle par les lettrés. La chrétienté n'était certes guère en état de se défendre ; le P. Bruyère s'était fait illusion sur la violence et la persistance de l'attaque. Il se figurait qu'elle ne serait pas plus terrible qu'à Trung-Son, au Tû-Ngaï, où huit à neuf cents chrétiens, en comptant les vieillards et les enfants, avaient pu résister aux lettrés pendant plus d'un mois. Pour lui, il s'agissait de tenir pendant deux ou trois jours pour donner aux Français le temps de venir à son secours. Le capitaine Ducrès lui avait formellement promis de voler à sa défense, aussitôt qu'il le saurait

attaqué, et cette promesse, il l'avait renouvelée dans une lettre, vers le milieu du mois d'août. Il comptait donc sur ce secours, en se confiant encore plus sur la protection de la sainte Vierge, qui seule ne lui a pas fait défaut, il crut qu'il valait encore mieux se défendre à Trà-Kiêu, que de se réfugier sur le sable de Tourane, sans abri et sans nourriture.

Pour toute arme à feu, il avait quatre fusils à tabatière, ayant dix cartouches chacun, cinq fusils à pierre, que lui avait cédés le P. Maillard, et un fusil Le Faucheux. Des lances, il en fit fabriquer jour et nuit par ses chrétiens, les derniers jours d'août, de manière à en fournir à peu près à tout son monde. Ils comptait dans sa chrétienté trois cent soixante-dix hommes capables de porter les armes, c'est-à-dire de seize à soixante ans, et il les divisa en sept compagnies. Les femmes, au nombre de cinq à six cents, formaient la réserve. Après avoir désigné à chaque compagnie la position de l'enclos qu'elle aurait à défendre, il attendit plein de confiance en Dieu et en la sainte Vierge.

***

La position de Trà-Kiêu n'offre que des désavantages pour la défense, à moins d'occuper les hauteurs qui la dominent mais, pour cela, il faut beaucoup plus de monde que n'en pouvait disposer le P. Bruyère. A l'ouest, la crête du dernier mamelon de la montagne de Kim-Son est à peine séparée de l'église de cent vingt mètres, tandis qu'à l'est, à un kilomètre de Kim-Son, s'élève le Nui-troc, petite colline conique de soixante à soixante-dix mètres de hauteur. C'est entre ces deux collines qu'est située la chrétienté. Du côté sud, séparée par quelques champs de riz, s'élève une large chaussée, reste de fortification d'une ancienne citadelle des Tchams. L'ennemi occupant ces hauteurs, on comprend combien ils tiraient la nuit là où ils voyaient de la lumière et où ils entendaient aboyer les chiens, et le jour sur tous ceux qu'ils voyaient à découvert. Le P. Bruyère surtout était leur constant point de mire. Du versant de la colline de Kim-son, ils le guettaient continuellement pour le tuer. Il s'était pourtant rasé la barbe et se déguisait même. Qu'importe ? Il était toujours reconnu.

" —L'Européen, l'Européen ! criaient-ils aussitôt qu'ils l'apercevaient ; tirez, tirez, " et une balle sifflait aussitôt à ses oreilles.

Pauvre Père, quel cruel supplice ! que d'angoisses et que de déboires n'a-t-il pas soufferts pendant ce long siège ! Le jour, il était au centre de la chrétienté pour veiller aux points les plus menacés, ordonner des sorties, courir aux remparts. Dans les moments de répit, il soignait les malades ; sa maison, son église étaient pleines au bout de sept ou huit jours. Impossible à lui de manger, impossible de dormir. Les nuits surtout étaient affreuses : les coups de feu, les cris sinistres des veilleurs, les inquiétudes l'empêchaient de prendre le moindre repos. Il s'assoupissait quelquefois le jour et se réveillait en sursaut. Il m'a dit qu'il a versé bien des larmes pendant ces longs jours et ces interminables nuits, mais, assez souvent, c'étaient des larmes de joie. Devant la protection visible de la sainte Vierge, son cœur se dilatait, ses larmes coulaient bien douces, et il se sentait réconforté.

***

Le quatrième jour, on eut à repousser deux attaques : l'une, le matin, l'autre le soir. Quand les lettrés voulaient en venir aux mains, ils approchaient de l'enclos de la chrétienté formé de bambous verts ; les chrétiens sortaient immédiatement, et la bataille s'engageait. Rarement les combats duraient plus de dix minutes ; les païens, malgré leur grand nombre, ne tardaient pas à lâcher prise, à tourner le dos et à s'enfuir à toutes jambes. Les chrétiens, s'enhardissant peu à peu, se lançaient à leur poursuite, et, s'ils ne réussissaient pas toujours à tuer beaucoup de monde, ils leur enlevaient au moins des canons, des fusils de rempart que les fuyards abandonnaient pour mieux courir. Parfois cependant ils rencontraient une plus grande résistance ; les lances se croisaient ; de part et d'autre on n'osait percer de peur d'être percé à son tour. Les chrétiens usaient alors de ruse ; ils criaient :

" *Dô Rôi, Dô Rôi*, ils fuient, ils fuient par derrière ; allons, courage ! sus dessus ! Jesou, Maria ! hê ! hê ! "

Les païens ne manquaient pas de détourner la tête pour voir si c'était vrai, et au même moment les chrétiens les perçaient. La déroute s'en suivait, et c'était à qui courrait le plus vite.

Le corps de réserve, composé des femmes, ne tardait pas à arriver sur le champ de bataille ; mais rarement il avait le temps de prendre part à l'action. A la vue de ces femmes qui se lançaient sur eux comme des furies, les païens lâchaient pied et s'enfuyaient avant qu'elles ne fussent arrivées à eux. Elles avaient, en effet, l'air terrible, avec leurs cheveux flottants derrière le dos. Elles sautaient en brandissant leurs lances ou leurs coutelas et en criant : " Hé, hé, Jesou, Maria, José, ayez pitié de nous, protégez-nous. " Se lançant à perte d'haleine à la poursuite des fuyards, elles étaient toutes fières quand elles en avaient tué quelques-uns, et revenaient remercier la Madone.

Dès le commencent du siège, le P. Bruyère avait placé une statue de la sainte Vierge sur une table au milieu de sa maison, avec un cierge de chaque côté. Toutes les fois qu'il fallait sortir pour repousser une attaque, on allumait les cierges, et ceux qui ne pouvaient pas prendre part au combat, comme les vieillards et les enfants, récitaient le chapelet en commun. L'ennemi repoussé, les combattants revenaient rendre grâces à la Bonne Mère de leur victoire. Ils se prosternaient devant son image en tenant en main leurs lances dont quelques-unes étaient encore teintes de sang, et ne se relevaient qu'après une longue et fervente prière. Quelquefois ils devaient partir brusquement et courir à un nouveau combat ; mais ils ne manquaient jamais de revenir après remercier leur chère Protectrice de leur nouvelle victoire. La confiance se ranima peu à peu, on commença à espérer, et il n'y eut plus à dater du troisième jour de défaillance générale.

***

Les cinquième et sixième jours, les païens se contentèrent de cerner ; pour éviter tout engagement, ils n'approchèrent pas de l'enclos de la chrétienté. Mais ils ne restaient pas inactifs : ils se fortifiaient au nord, de l'autre côté de la

petite plaine de sable. Quelle était leur intention ? Sans doute de cerner davantage la chrétienté afin d'enlever toute possibilité aux néophytes de tromper leurs gardes et de s'évader la nuit. Peut-être était-ce aussi pour forcer les leurs à opposer une plus forte résistance dans les combats, car, engagés entre deux palissades, ils ne pourraient plus fuir. Plusieurs fois déjà, on avait entendu les chefs reprocher à leurs soldats de se débander au premier choc. On pouvait suivre leurs conversations, tant leur campement sur la colline de Kim-son était proche.

Leur palissade achevée, ils élevèrent quantité de baraques de l'autre côté. Tous ces préparatifs n'étaient pas sans inquiéter les chrétiens, mais leur inquiétude augmenta quand ils les virent, dans la soirée du sixième jour, transporter d'immenses monceaux de paille sur le sable qui séparait les deux enclos. Tout le côté nord de la chrétienté, depuis la colline de Kim-son jusqu'à la butte de Nui-troc était couvert de paille. C'était évidemment pour brûler la haie de bambous qui entourait le village. Le danger était donc imminent ; il fallait de toute nécessité détruire cette paille et ne pas permettre aux païens de la transporter trop près de l'enclos. Un combat à outrance fut donc décidé pour le lendemain 7 septembre. Tout le monde s'y prépara.

Dès le point du jour, après avoir imploré le secours de la sainte Vierge, et fortifiés par les encouragements du Père Bruyère, les chrétiens se rendirent à la porte nord et y attendirent, la lance à la main, le signal du combat. Quand la porte s'ouvrit, ils se précipitèrent sur l'ennemi avec une impétuosité sans pareille, et en jetant leur cri de guerre. Les lettrés, de leur côté, étaient sortis, et poussaient leur paille devant eux pour l'approcher des bambous. Ils étaient commandés par le Câu Hoêc, le fils du général Ich khiên qui défendait Thuan-an contre l'amiral Courbet. Le Câu Hoêc, effrayé par le courage des chrétiens qui franchissaient déjà la barrière de paille, s'empressa par une honteuse fuite de mettre la palissade entre eux et lui. Il eut une telle peur d'être poursuivi qu'il ferma après lui la porte, de sorte que ses gens, ne pouvant plus rentrer, furent percés de lances par les chrétiens et périrent en grand nombre. Ceux-ci, pour-

suivant leur succès, franchirent la palissade des lettrés et s'emparèrent de tout ce qu'il y avait dans leur campement. Il n'y eut de leur côté que quelques blessés, et les femmes surtout se distinguèrent dans cette belle journée. Du côté des lettrés, combien y eut-il de morts ou de blessés ? On ne peut guère l'évaluer, car ils emportaient quand ils le pouvaient tous ceux qui étaient mis hors de combat. Ce jour-là, cependant, ils laissèrent trente-six cadavres sur le champ de bataille. Mais le nombre des morts et des blessés qu'ils emportèrent fut très grand, puisqu'un renfort qui venait du nord, en voyant défiler devant lui les invalides couchés dans des filets ou étendus sur des brancards, fut pris de peur et s'en retourna. Palissade, paille, baraquements, tout fut livré aux flammes et l'incendie fut si fort qu'on disait que tout Trà-Kiêu brûlait. Jugez de la joie des chrétiens et de leur empressement à remercier la très sainte Vierge de leur belle victoire.

Le lendemain 8 septembre, fête de la Nativité, fut encore une rude journée. Aussitôt après la messe, l'ennemi fut signalé du côté du nord. Il s'avançait en si grand nombre qu'il couvrait tout le rempart des Tchams et les champs qui le séparent de l'enceinte de la chrétienté. De ce côté-là comme du côté de l'est, le P. Bruyère fut obligé d'abandonner plusieurs jardins de chrétiens, afin de n'avoir pas à défendre un trop vaste espace.

L'enclos était bien faible de ce côté ; ce n'étaient pas, comme du côté nord, de forts fourrés de bambous, mais une mince haie très facile à franchir. Les lettrés cependant attaquèrent moins de ce côté, parce que la fuite leur était plus pénible. Au nord, rien n'entravait leur course, tandis qu'au sud, c'étaient des champs de riz déjà presque mûr, à travers lesquels il n'était pas facile de courir.

L'attaque fut poussée avec tant de vigueur que les chrétiens ne purent résister au premier choc. La division chargée de défendre le sud, dut céder un jardin, puis un autre. Déjà les rebelles allaient atteindre l'enclos du couvent et leur nombre était incalculable. Pendant ce temps des deux collines on ne cessait de tirer ; les balles sifflaient de toutes parts sans discontinuer. Le Père Bruyère aux abois courait

partout chercher du renfort. Enfin le fameux corps de réserve se mit en rang et sortit entre le couvent et l'orphelinat, juste en face de l'ennemi ; tandis qu'un autre fit une sortie à droite. Les lettrés opposèrent une vive résistance ; mais, pris de front et des deux côtés, ils ne tardèrent pas à lâcher pied et à fuir en désordre.

Les plus intrépides furent encore les femmes, aussi se vantèrent-elles après d'avoir, ce jour-là, sauver la chrétienté.

" —Sans nous, disaient-elles, tout était fini, tout y passait, vous n'auriez pas pu tenir. "

Les lettrés perdirent un grand nombre des leurs, plus grand qu'on ne l'avait cru d'abord, puisqu'un mois après, quand les chrétiens moissonnèrent leur riz, ils trouvèrent quatorze morts dans les champs qui séparent le rempart des Tchams. Les païens étaient furieux de ne pouvoir venir à bout des chrétiens et les insultaient du haut de la colline de Kim-Son ou plutôt lançaient contre eux toute espèce d'imprécations, ce qui ne les empêchait pas de s'incriminer aussi mutuellement, et de se reprocher de n'avoir pas autant de courage que les femmes chrétiennes.

Le malheur pour les pauvres néophytes, c'est qu'ils ne voyaient jamais la fin de leurs maux. Ils avaient beau faire des prodiges de valeur, ils ne parvenaient jamais à se débloquer. Après un combat, le vide qu'ils avaient fait dans les rangs des lettrés se comblait immédiatement ; le cercle qu'ils avaient brisé un instant se reformait un moment après. Cependant l'ardeur des païens commençait à se ralentir ; les chrétiens s'en apercevaient et ne perdaient pas courage. Ils les entendaient s'injurier entre eux au haut de la colline, se plaindre de leurs chefs, crier misère et menacer de déserter. Le sujet de leur discorde était surtout l'inégalité de leur subsistance. Comme ils obéissaient à des chefs différents, ils faisaient bande à part pour tout, de sorte qu'il arrivait souvent que telle bande, après avoir capturé un bœuf ou un buffle, faisait bombance, tandis que les autres étaient obligés de se contenter de leur triste ordinaire ; de là jalousie, querelles, injures, etc. L'eau même leur manquait et jamais on ne pouvait en apporter suffisamment. Ils n'étaient donc pas contents d'eux-mêmes ; rien ne marchait à leur guise.

Dans les combats, au lieu de vaincre, ils étaient vaincus : leurs canons, leurs fusils de rempart ne leur étaient pas d'un grand secours, et faisaient, trouvaient-ils, fort peu de ravages. Avec les gros canons de la citadelle, ce serait bien vite fini. Si, dès le commencement, on ne les avait pas transportés, c'est qu'il avait paru inutile de prendre tant de peine pour venir à bout d'une poignée de chrétiens. Maintenant ils les regrettaient, et il fut décidé qu'on irait les prendre.

Le neuvième jour fut consacré au transport et au placement de ces canons sur les deux collines, et le 10, au matin, commença une canonnade épouvantable qui retentit dans toute la province. A Phù Thùông, à quarante kilomètres de là, les chrétiens en étaient consternés. Le P. Maillard ne douta plus du malheureux sort de son confrère et de ses chrétiens. Une mortelle anxiété dans l'âme, il monta sur les montagnes de Phù Thùông, d'où l'on découvrait Trà-Kiêu, pour voir s'il ne paraissait pas quelque incendie de ce côté. Il savait que, du sort de Trà-Kiêu dépendait aussi le sort de Phù Thùông. Tant que la première résisterait, la seconde avait beaucoup de chances de résister aussi, mais, Trà-Kiêu venant à succomber, Phù Thùông, obligée d'essuyer seule toute la rage des lettrés, aurait succombé à son tour. Du haut de ses montagnes il ne voyait ni feu ni fumée, mais la cannonade était si terrible qu'il n'osait espérer que Trà-Kiêu pût y résister.

A Tourane même, en entendant ces formidables détonations, on n'était pas rassuré.

On disait donc partout qu'inévitablement Trà-Kiêû allait succomber. Et pourtant, grâce à Dieu, il n'en était rien ; Trà-Kiêu tenait bon et résistait tranquillement à la rage des lettrés. Leurs canons, placés sur les deux collines, tiraient surtout sur l'église, mais assez souvent les boulets allaient d'une colline à l'autre tuer les lettrés eux-mêmes. On t-- tant que l'église fut littéralement criblée de boulets, et c' bien extraordinaire qu'elle n'ait pas été renversée, car de colline de Kim-Son on tirait presque à bout portant. Ap l'église, les points de mire étaient la chapelle du couvent la maison du Père. Les païens savaient où il avait coutu de s'asseoir, c'est-à-dire sur un large banc au milieu de

maison. Cet endroit a été percé de part en part par cinq gros boulets. La lampe suspendue au-dessus de sa table a été brisée ; les gravures et les photographies appendues à la cloison derrière lui ont été emportées ou déchirées. Un moment sur la colline on chanta victoire ; on cria :

"—L'Européen est mort, l'Européen est tué."

En entendant cela, le Père sortit sur la vérandah de sa maison et leur dit :

"—Ce n'est pas si facile de me tuer, venez donc ici vous mesurer avec moi et vous verrez."

Au moment où il finissait sa phrase, un boulet perça une colonne à côté de lui.

Sachant que l'âme de la résistance des chrétiens était les missionnaires, les païens cherchaient à s'emparer d'eux par quelque moyen et à quelque prix que ce fût. Une forte récompense de vingt à trente barres d'argent (1,800 fr. ou 2,700 fr.) était promise à ceux qui les amèneraient morts ou vivants. A trois reprises différentes, le Père Bruyère faillit être tué, la nuit, par des païens qui, à la faveur des ténèbres, s'étaient introduits dans la chrétienté presque jusqu'à sa maison ; dans une rencontre, le Père ne dut son salut qu'à l'effort que firent les païens pour le prendre vivant. Il put se dégager, grâce au dévouement de ses chrétiens.

***

Tous ces détails émouvants, le P. Bruyère les raconte maintenant d'un ton un peu plaisant, mais alors certes il n'avait pas envie de rire. Il fut obligé d'évacuer sa maison avec tous ses malades. Il fallut trouver un autre local pour eux et pour tous les blessés couchés à l'église.

Heureusement que, ce jour-là, il n'y eut point de combat : les lettrés se contentèrent d'observer l'effet produit par la canonnade. Ils étaient furieux de voir que rien ne bougeait, et que, malgré leurs efforts, tout restait encore debout.

Parmi les gros canons il y en avait surtout un d'un calibre énorme. Eh bien ! ce canon, quoique placé à moins de cent mètres, n'a atteint l'église qu'une seule fois, dans la petite rosace au-dessus de l'autel. Les autres coups ont tous

porté trop haut. Ce n'était pourtant pas défaut de bien viser, car le pointeur était un ancien mandarin militaire qui ne manquait pas d'habileté. Il a avoué dans la suite que voulant atteindre une belle dame vêtue de blanc qui se tenait debout sur le faite de l'église, tous ses coups moins un avaient porté trop haut.

Toute cette journée et celle du lendemain, les païens, sur la colline de Kim-son, ne cessaient de crier à haute voix :

"—C'est bien extraordinaire que cette femme se tienne toujours sur le haut de l'église, on a beau la viser, on ne l'atteint jamais."

Etait-ce donc une apparition miraculeuse de la sainte Vierge? Cette bonne Mère aurait-elle protégé en personne cette église dédiée à son cœur immaculé ? Ce n'est pas à moi à prononcer sur un fait si grave. Ce qui est certain, c'est que les païens n'ont cessé de répéter ces deux jours, qu'ils voyaient une femme debout sur l'église. Tantôt ils en parlaient avec respect et l'appelaient une belle dame vêtue de blanc, tantôt ils l'insultaient, dépités de ne pouvoir l'atteindre. Les chrétiens, en entendant ce que disaient les païens, avaient beau regarder, le Père lui-même ne voyait rien.

D'ailleurs, ce n'a pas été là le seul fait extraordinaire qui se soit passé à Trà-Kiêu, et ce n'est pas seulement à Trà-Kiêu que, dans des circonstances analogues, on a observé des faits semblables. Je veux parler de légions d'enfants vêtus de blanc ou de rouge, et s'avançant comme une armée formidable contre les lettrés. A Trà-Kiêu, les païens ont proclamé plus d'une fois qu'ils n'avaient pas à lutter seulement contre les chrétiens, mais encore contre des milliers d'enfants qui les accompagnaient dans leurs sorties. Ces enfants venaient d'en haut et descendaient le long des bambous quand les chrétiens sortaient. Sans doute ce n'était pas à toutes les sorties que ces faits extraordinaires se manifestaient. A Trà-Kiêu, les chrétiens n'ont entendu les païens en parler que dans deux ou trois rencontres.

Quoi qu'il en soit de ces faits miraculeux ou non, ce sont pas depuis nos malheurs les seules preuves de la miséricorde de Dieu pour nous. Elle a éclaté en maintes auti

circonstances, comme pour nous obliger à croire que, si Dieu a permis que de si cruelles épreuves assaillissent l'Eglise d'Annam, il n'en permettra pas la ruine. A la tempête succède le calme, après les longues heures de la douleur et des angoisses sonnera aussi, je l'espère, l'heure de la joie et des consolations. Mais que c'est long, mon Dieu ! Hâtez-vous donc de venir à notre secours ! *Domine, ad adjuvandum, festina !...Salva nos, perimus !*

***

La journée du 11 septembre fut encore plus terrible parce qu'il fallut combattre sous le feu de l'ennemi qui tirait sur les chrétiens presque à bout portant. Les lettrés réussirent à mettre le feu à un fourré de bambous de l'enclos du couvent, et une bataille s'engagea dans le ruisseau qui sépare la chrétienté de la colline de Kim-Son. Les chrétiens reculèrent au premier choc, et l'enclos du couvent allait être franchi. Les religieuses faisaient des prodiges, tant pour éteindre le feu que pour repousser l'ennemi. Une d'elles tomba frappée d'une balle. Le moment était critique. Enfin le P. Bruyère arriva avec du renfort, lança quelques mots de reproche aux chrétiens qui reculaient et ranima leur courage. Ils se précipitèrent tous dans le ruisseau et l'ennemi effrayé tourna le dos. Ce fut dans cette bataille qu'un des lettrés intima, de la part du Ciel, l'ordre aux chrétiens de cesser de combattre et de se rendre.

" C'est la volonté du ciel, disait-il ; malheur à vous si vous résistez. "

Un chrétien se lança sur lui et il le perça de sa lance au moment où il montait l'autre côté du ruisseau. Il fut tué avec quatre autres, embarrassés comme lui dans les bambous et leurs corps y restèrent pour empester tout ce côté de la chrétienté jusqu'à la fin du siège.

***

Cependant, ce qui inquiétait le plus le P. Bruyère, c'était le feu des canons. L'effondrement de son église produirait un

effet moral des plus désastreux : le découragement se mettrait dans les rangs des chrétiens. et ce serait la fin, la ruine totale. L'église, du reste, était loin d'offrir une forte garantie de solidité. Soutenue à l'intérieur par huit colonnes en briques, si un boulet brisait une de ces colonnes, elle croulait immédiatement tout entière. Le Père prit donc une détermination énergique, qui était d'emporter la colline de Kim-Son et de la conserver.

Il réunit ses dignitaires et ses chefs militaires et leur exposa son plan. Il était à peu près trois heures du soir, et il s'agissait de donner immédiatement l'assaut. Les chefs gardaient le silence, effrayés de la difficulté de l'entreprise. En effet, le quartier général des lettrés était au haut de la colline et tout le bas était entouré d'une forte palissade. Ils prièrent le Père d'attendre au lendemain matin avant le jour ; les lettrés veillaient alors plus négligemment, et il y avait plus de chances de réussir en tentant une surprise qu'en montant ouvertement à l'assaut. Le Père se rangea à leur avis, et l'attaque fut décidée pour trois heures et demie du matin.

***

Toute cette nuit, le Père Bruyère, l'oreille aux aguets, l'anxiété dans l'âme, attendait l'heure fixée. Vers le milieu de la nuit, de l'autre côté du ruisseau, une voix sourde appela les chrétiens. Pour mieux distinguer, il approcha avec quelques hommes et voici ce qu'il entendit clairement :

"—Chrétiens, passez donc de ce côté-ci du ruisseau et prenez notre canon, afin que nous ne soyons plus obligés de le garder. Nous sommes fatigués de cette guerre et nous ne désirons rien tant que de retourner chez nous. Si vous ne venez pas le prendre, nous le jetons dans le ruisseau."

Une heure après, on entendit un bruit comme quel e chose de lourd tombant dans l'eau. Qu'était-ce ? on r ı sait rien, mais ce canon, on n'a jamais pu le retrouver ı dans le ruisseau, ni à l'endroit où il tirait la veille.

Vers trois heures, le Père Bruyère alla réveiller ses gı - riers et les disposer à l'attaque. Quand ils eurent travı é le ruisseau, il revint chez lui et se plaça dans un endı ı

d'où il pouvait mieux les voir monter. Les ténèbres couvraient encore la colline, il ne pouvait rien distinguer. Il attendit, et enfin le jour parut. Il ne voyait pas encore monter ses hommes et il s'impatientait. Que faisaient-ils donc? Où et par quoi étaient-ils arrêtés si longtemps? C'est qu'il fallait du temps pour pratiquer une trouée dans la palissade. N'osant frapper le bois à grands coups de serpe, ils le coupaient petit à petit, et l'arrachaient tout doucement de peur de donner l'éveil. Quand ils eurent fini, il était déjà jour, et les lettrés commençaient à paraître sur la crête de la colline. Tout en nouant leur chignon, ils regardaient le Père Bruyère, qui restait juste à l'endroit le plus apparent, afin d'attirer sur lui leur attention et la détourner du côté où il voyait monter ses braves. Un moment, ils tournèrent le dos comme s'ils étaient appelés de l'autre versant de la colline. Les chrétiens parvenaient alors presque au sommet, quelques secondes après ils y étaient, et, poussant leur cri de guerre, ils culbutèrent les païens du haut de la colline, en tuèrent quelques-uns, et mirent le feu à tous leurs baraquements.

Ils prirent quatre gros canons, cinq petits et une dizaine de fusils de rempart.

Cette journée du 12 septembre fut donc une belle journée; la confiance reprenait le dessus de plus en plus; mais ce n'était pas la fin. Les païens, il est vrai, étaient consternés, tellement que de Nui-Troc ils ne tirèrent ce jour-là ni le jour suivant un seul coup de canon ; mais ils cernaient toujours toute la chrétienté, et s'ils ne cherchaient pas à reprendre Kim-Son qu'ils avaient perdue, ils ne cessaient pas de veiller de l'autre côté, pour empêcher les chrétiens de communiquer avec l'extérieur. Leur but évident était de les affamer, et d'en venir à bout, sinon par les armes, au moins par la famine.

Les vivres, en effet, allaient manquer dans la chrétienté. La provision du Père Bruyère était presque épuisée, car il avait à nourrir une foule de chrétiens qui s'étaient réfugiés chez lui, sans avoir pu rien apporter avec eux. Qu'importe? on mettait sa confiance en Dieu, on espérait en la sainte Vierge qui ne les abandonnerait pas après les avoir soutenus pendant si longtemps.

Partout dans la province, au morne silence qui succéda à la terrible canonnade des deux jours précédents, on crut que c'en était fait de Trà-Kiêu Les lettrés, intérressés à crier victoire, la chantaient sur tous les tons et menaçaient même de descendre à Tourane. Ils attaquèrent Phù Thûông, afin de dissimuler leur défaite ; mais le P. Maillard les repoussa avec perte, et ils retournèrent à Trà-Kiêu.

Cette fois ils avaient à leur tête un ancien amiral, le *Chûông Thûy Ty*, qu'ils étaient allés prier de mettre à leur service son génie militaire, afin de venir à bout, une bonne fois pour toutes, de *ces diables* de chrétiens. Le 14 septembre, on les vit donc venir du côté du sud en nombre considérable. Le Père Bruyère, monté le matin de bonne heure sur la colline de Kim-son pour observer les mouvements des lettrés, ne fut pas peu étonné de voir toute la plaine, du côte du sud, couverte de troupes qui s'avançaient vers la chrétienté en poussant des cris et en frappant du tambour.

Il s'empressa de descendre, pour donner ordre de se préparer à une attaque. Il était à peine au milieu des siens, que les lettrés couvraient déjà le rempart des Tchàms, et commençaient à y élever une palissade. Ils se hâtaient, prévoyant une attaque, et la palissade se dressait avec une rapidité extraordinaire. Le P. Bruyère, jugeant très dangereux de les laisser s'établir et se fortifier sur ce rempart d'où ils prenaient en flanc toute la chrétienté, ordonna une attaque immédiate. A l'ouest, la troisième division devait commencer et monter sur le bout du rempart qui n'était pas encore envahi pour de là le suivre en refoulant les lettrés devant elle. ou en les culbutant dans les rizières de l'autre côté. Une partie de la réserve devait venir à son aide, tandis que l'autre partie aiderait la première à attaquer en face. On croyait rencontrer une forte résistance, et on se prépara à combattre vaillamment. On fut bien surpris de voir les lettrés tourner le dos avant même d'être atteints. Le Chûông Thûy Ty av beau crier et se démener pour les arrêter ; il n'y parvint Il fut abandonné presque seul sur le rempart ; c'est à pei si une dizaine restèrent encore autour de lui. Voy monter les chrétiens, il put lui-même prendre la fuite ; m c'était trop tard : deux jeunes gens chrétiens coururent à

poursuite, et comme ils approchaient, sa garde même l'abandonna pour fuir plus vite. Se voyant sur le point d'être atteint, il se retourna, et pria humblement les deux jeunes gens de lui laisser la vie :

"—Si tu tenais tant à la vie, lui répondirent-ils, il ne fallait pas venir nous apporter la mort. Ici, pas de rémission !"

Et ils lui enfoncèrent leurs lances dans le corps. Ils lui prirent ensuite son sabre, lui tranchèrent la tête, et l'emportèrent.

***

On trouvera peut-être que c'est là de la cruauté, que ce n'est pas là la loi de la guerre. Hélas ! les pauvres chrétiens ! est-ce que, envers eux, on observait quelque loi ? Jeunes ou vieux, hommes ou femmes, tous ceux qui étaient pris n'importe où dans la province, étaient amenés à Trà-Kiêu pour y être égorgés sous les yeux de leurs parents.

Voilà de la cruauté ! sur ce chapitre je n'en finirais pas si je voulais tout raconter.

Ce jour-là, pour la première fois, on vit paraître un éléphant dans l'armée des lettrés. Les chrétiens n'avaient pas encore fait connaissance avec ce combattant d'un nouveau genre, et ils n'étaient pas sans s'en inquiéter plus ou moins ; les femmes surtout redoutaient son attaque.

Un jeune homme s'offrit à le mettre en fuite tout seul :

"—Donnez-moi une torche allumée, et vous allez voir le demi-tour qu'il va faire."

Il l'attaque, en effet, avec sa torche enflammée, et l'éléphant effrayé prit la fuite, malgré les efforts de son cornac pour le retenir. Le jeune homme lui enfonçait sa lance dans le flanc en courant à sa poursuite, mais il n'eut pas la force de la faire pénétrer. Le cornac tomba ou se laissa glisser dans un buisson, et se sauva à toutes jambes. Depuis lors on ne redouta plus l'éléphant, et les lettrés ne purent le lancer contre les chrétiens dans les deux autres combats où ils le conduisirent.

***

Le 15, il n'y eut point de combat : les lettrés étaient occu-

pés à se fortifier du côté de l'est, tout autour de la colline de Nui Troc. Au bas de la colline, au côté opposé à la chrétienté, la partie païenne du village de Trà-Kiêu avait son principal lieu de réunion. C'est là qu'était la maison communale, bel édifice couvert en tuiles et entouré d'un mur en briques. Il y avait encore là deux ou trois pagodes, une belle bonzerie, toutes aussi couvertes en tuiles et entourées d'un mur. Chassés de la colline de Kim-son, les lettrés choisirent cet endroit pour y établir leur quartier général, et ils s'y fortifièrent, pour être à l'abri d'une surprise. Leurs canons, placés sur la Nui Troc, bombardaient la chrétienté et y causaient des pertes sensibles. Désormais, ils s'attaquaient moins à l'église et aux maisons qu'aux personnes, et leurs canons étaient le plus souvent chargés à mitraille. Chaque coup consistait en 80 ou 100 balles enfermées dans un petit panier en rotin qui éclatait au moment de la décharge.

Un jour, le P. Bruyère, caché derrière un fourré de bambous, essuya toute une décharge de cette mitraille. Ce fut une véritable pluie de balles. Au premier instant, il se crut perdu, passa machinalement sa main sur lui, et ne voulut pas croire qu'il était indemne.

Pauvres chrétiens! s'ils ne sont pas tous morts, s'ils ont pu échapper à ce cruel siège, ils le doivent, certes, à une protection toute particulière de la sainte Vierge. Mais poursuivons, car nous ne sommes pas encore au bout.

Le 16, il y eut trois combats: deux dans la petite plaine de sable au nord (les lettrés aimaient à choisir cet endroit pour champ de bataille, car rien n'y entravait leur fuite), le troisième au sud-est, devant le côté de l'enclos confié à la garde de la première compagnie. Ils en voulaient surtout à cette division qui leur infligeait tant de pertes dans les combats. Long-Phô-son, chef que nous avons vu lutter les premiers jours contre la défaillance des chrétiens, avai si bien communiquer sa bravoure à ses soldats, qu'i poussaient même quelquefois jusqu'à la témérité. Cette d sion étant donc le principal soutien de la chrétienté, de aussi être le plus en butte à la fureur des païens. Ils négligèrent rien pour en venir à bout. Pour brûler bambous, ils avaient transporté de ce côté une grande q

tité de paille derrière laquelle ils cachaient leurs canons et leurs fusils. L'éléphant y parut encore, mais monté cette fois par un bachelier.

Les soldats de Long-Phô, aguerris par tant de combats, ne redoutaient guère cette attaque, ils en riaient même. Un d'eux, hissé dans un fourré de bambous, les narguait à haute voix: "Capitaine, disait-il, ils sont vraiment nombreux, mais peu redoutables ; ils ont tous de longs oncles et des figures de fumeurs d'opium." (C'est une vanité des lettrés d'avoir des ongles longs, quelquefois de sept à huit centimètres). Un coup de fusil, qui heureusement ne l'atteignit pas, répondit au jeune homme ; il s'empressa de descendre. Le combat ne fut pas long, les chrétiens se lancèrent comme des lions sur les lettrés, et les poursuivirent très loin en leur enlevant des fusils et des canons. Quand ils voyaient quelqu'un fuir avec un fusil, ils criaient : " Vite, vite, perce celui-là qui porte un fusil," et le païen, se croyant déjà atteint, s'empressait de jeter son arme pour courir plus vite.

Le 17, les lettrés restèrent tout autour comme d'habitude, mais sans approcher pour livrer bataille.

* * *

Le 18, il n'y eut qu'un combat qui ne dura que quelques minutes. On remarqua ce détail qui prouve le génie inventif des lettrés. Ce qu'ils redoutaient, surtout, c'était l'intrépidité des chrétiens qui se lançaient sur eux, tête baissée, et les forçaient à reculer à peu près toujours, dès le premier choc.

Il s'agissait donc de trouver un moyen de les arrêter, de les accrocher, soit par les cheveux toujours longs, soit par les habits, et de les tenir presque immobiles, afin de les percer de lances, sans avoir rien à craindre de leur part. Ils imaginèrent donc de faire des fagots de cette espèce d'épine dont les piquants excessivement pointus et crochus ne pardonnent jamais à qui a le malheur de les rencontrer.

Ces fagots, solidement fixés à des bambous, devaient être jetés sur la tête des chrétiens au moment où ils approcheraient. Nos néophytes, accrochés d'une façon ou d'une

autre, seraient ainsi arrêtés, maintenus presque immobiles et très facilement percés de lances. Il faut avouer que ce n'était pas mal imaginé, mais ont-ils trouvé cela tout seuls, sans l'aide des bouquins de Confucius et Cie ?.... Je n'oserais l'affirmer, toujours est-il que, lorsque les chrétiens les virent approcher avec ces fagots au bout de perches qu'ils portaient dévotement comme des bannières, ils ne furent pas peu surpris. Le P. Bruyère les observa avec sa lunette et découvrit leur ruse. La bataille allait se livrer du côté du sud, dans des champs de riz presque mûr. " N'ayez pas peur, leur dit-il, quand ces fagots tomberont dans le riz, il sera impossible de les soulever de là, il suffit donc de les éviter une première fois. Les chrétiens prévenus surent très bien les éviter et les lettrés déçus prirent la fuite, non sans laisser plusieurs des leurs sur le champ de bataille.

* * *

Les deux jours suivants, les 19 et 20 septembre, il n'y eut pas de combat. Les rangs des lettrés s'éclaircissaient peu à peu, plus encore par les désertions que par les pertes sur les champs de bataille, et il fallait aller chercher du renfort. Les villages furent de nouveau réquisitionnés : tous devaient fournir des hommes selon leurs ressources et leurs moyens. Mais l'ardeur des premieurs jours avait considérablement diminué ; le métier des armes n'avait guère plus d'attraits pour ces pauvres cultivateurs, en général si paisibles, et ils ne tenaient à rien moins que d'aller se mesurer avec les chrétiens de Trà-Kiêu. Les lettrés résolurent donc d'ouvrir les prisons, et de conduire à Trà-Kiêu tous les repris de justice qu'elles renfermaient, gens de sac et de corde, qui, d'après eux, devaient faire peu de cas de la mort. Ils se trompaient, car ces prisonniers tenaient moins à se bat qu'à recouvrer leur liberté, et ils s'évadaient à la premiè occasion qui se présentait. On fut enfin obligé de leur ra la tête et de les garder très sévèrement. Le jour, sous conduite de nombreux chefs, ils étaient conduits sur la pet colline de Nin-Troï qu'ils devaient défendre ; et, la nuit, étaient ramenés dans le campement et retenus aux fers.

Cependant les jours succédaient aux jours, et les pauvres chrétiens ne voyaient jamais la fin de leurs maux. Ils avaiant espéré que de Tourane on accourrait promptement à leur aide, et, hélas! on était au vingtième jour du siège, et aucun secours ne venait pour les aider à se débloquer ; c'était comme s'ils étaient abandonnés à leur triste sort. Le temps pressait, car la famine, ennemi plus terrible que les lettrés, approchait à grands pas. Déjà le P. Bruyère avait visité toutes les maisons et fouillé les coins et recoins. Il n'avait pu trouver que quelques mesures de riz précieusement conservées par les plus riches pour ensemencer leurs champs à la saison suivante. Tout fut mis en commun, mais il ne pouvait y avoir que pour deux ou trois jours de vivres. Les malheureux chrétiens ne pouvaient donc plus se faire illusion ; il fallait se débloquer ou mourir de faim. Attendre davantage était aussi inutile que dangereux, car, avec la famine, quel courage auraient-ils pour combattre? Ils prirent donc la résolution énergique d'attaquer et de poursuivre désormais l'ennemi sans se donner du repos. Ils devaient commencer le lendemain, et essayer d'emporter le Nin-Troï.

Ils se préparèrent à la lutte en implorant le secours de Dieu et la protection de la sainte Vierge. L'entreprise offrait tant de difficultés qu'elle eût été téméraire, si elle n'avait été imposée par la nécessité, car il s'agissait de chasser l'ennemi non plus par une surprise, mais par une attaque ouverte. Avant d'arriver au pied de la colline, il fallait faire reculer les lettrés, et reprendre sur eux plusieurs jardins abandonnés par le P. Bruyère dès les premiers jours. La 1re, la 3me et la 4me division devaient commencer l'attaque et tenter de refouler l'ennemi aussi loin que possible à l'est et au sud. Elles y parvinrent sans grande difficulté, car les lettrés, ne s'attendant nullement à une offensive de la part des chrétiens, reculèrent en désordre pour se retirer derrière leurs palissades. La 1re division s'avança jusqu'au sud de la colline pour rendre celle-ci accessible du côté de l'ouest. La 4me division fit le même mouvement en avant au nord, tandis que la 3me, marchant au milieu, se tenait prête à soutenir le côté le plus menacé. Dix jeunes gens de la 4me division s'étaient offerts pour gravir la colline et en

culbuter les prisonniers qui la gardaient. Ils se cachèrent d'abord derrière une petite pagode, au bas de la colline à l'ouest, pour se soustraire au feu de l'ennemi ; puis, épiant un moment favorable, ils coururent se blottir à mi-côte derrière un grand rocher. Cependant, au bas, les chefs des lettrés criaient d'avancer afin d'empêcher les chrétiens d'emporter la position. Ils auraient voulu pousser l'éléphant en avant ; mais celui-ci refusait de marcher, malgré les coups de marteau que ne cessait de lui donner son cornac. Bientôt même, au lieu d'avancer, il recula ; le cornac cria alors aux chefs des lettrés que l'éléphant, effrayé par l'innombrable troupe des chrétiens, refusait d'avancer :

" —Voyez, dit-il, cette légion d'enfants qui descendent le long de ces bambous. Mieux vaut fuir, les chrétiens sont trop nombreux."

Ceux-ci entendaient très distinctement ces paroles, mais ne voyaient rien. Enfin un des jeunes gens qui gravissaient la colline trouva moyen de tirer un coup de fusil sur ceux qui défendaient le sommet. Un des chefs tomba, et les autres reculèrent. Les chrétiens, profitant de ce mouvement, montent et atteignent le sommet d'où les lettrés se précipitent effrayés. Ce fut alors une déroute générale : les lettrés qui se trouvaient autour de Trà-Kiêu prirent la fuite et couraient encore à 15, 20 kilomètres de là, se croyant toujours poursuivis par les chrétiens.

Pour le coup Trà-Kiêu était débloquée ; bientôt l'incendie de la maison communale, des pagodes et de la bonzerie, communiqua la terreur tout autour ; les païens commençaient maintenant à craindre une revanche.

Dans le camp des lettrés, les chrétiens trouvèrent trois gros canons, quelques fusils et surtout beaucoup de poudre et de munitions. Comme ils y découvrirent très peu de ri- ils soupçonnèrent que les lettrés avaient caché leurs pr sions au haut du village ; sans perdre de temps, ils y c rurent et y trouvèrent, en effet, une grande quantité de Tout le reste de la journée fut employé à le transporter d la chrétienté.

Le soir, quand tout fut fini, avec quelle joie, quelle ardeur, ne rendirent-ils pas grâce à Dieu, à la sainte Vierge leur tendre mère, à qui surtout ils devaient leur salut, aux saints Anges qui avaient daigné prendre avec eux part à la lutte. Leurs cœurs débordaient de joie, car, au lieu de la mort par la famine ou le fer de l'ennemi, ils voyaient maintenant leur vie assurée, leur victoire certaine. Le siège avait duré vingt-un jours. Les chrétiens perdirent quinze hommes et vingt-cinq furent tués par des balles en dehors des combats. Quant aux pertes des lettrés on ne peut guère les évaluer avec précision ; mais, sans crainte de se tromper, on peut affirmer que le nombre de leurs morts dépassait trois cents.

*
* *

Le lendemain 22, les chrétiens poursuivant les avantages de leurs victoires, châtièrent les villages environnants qui étaient déjà connus par leur hostilité envers eux et qui s'étaient empressés de prêter leur concours aux lettrés. Nulle part ils ne rencontrèrent de résistance, les païens faisaient leur soumission ou se hâtèrent de prendre la fuite.

Plusieurs villages vinrent d'eux-mêmes demander pardon du concours forcé qu'ils avaient été obligés de fournir aux lettrés et promettre aux chrétiens de ne plus séparer leur cause de la leur. Le Père Bruyère se montra très indulgent et défendit aux siens, sous des peines très sévères, d'inquiéter les païens qui auraient sincèrement fait leur soumission.

Quant aux lettrés, ils étaient bien loin de s'avouer vaincus.

Ils se réunirent de nouveau à la citadelle et répandirent partout des proclamations ordonnant de nouvelles levées de troupes et menaçant tous ceux qui refuseraient de les suivre.

Le 23, ils partirent de bon matin de la citadelle et se dirigèrent vers Trà-Kiêu portant un gros canon et une quarantaine d'obus. Ils avaient déjà passé le lac de Chô-Cui à cinq kilomètres de Trà-Kiêu quand une formidable détonation se fit entendre. Bientôt ils apprirent que les Français s'étaient emparés de la citadelle, après en avoir fait sauter la porte avec une cartouche de dynamite. Abandonnant là leur

canon, ils s'enfuirent après avoir enterré les obus dans un champ voisin. Le P. Bruyère, prévenu de ce qui s'était passé par le village de Chô-Cui, fit prendre ces obus ; mais il laissa là le canon, car il était trop lourd.

A partir de ce jour, les lettrés ne parurent plus pendant assez longtemps. Ils allèrent se plaindre des missionnaires, des chrétiens, prétendant être victimes de leurs aggressions, et essayant d'obtenir par l'hypocrisie ce qu'ils n'avaient pu obtenir par la force des armes. Ils auraient atteint leur but sans l'intervention du commandant Touchard, capitaine de frégate, commandant *Le Hagon*, qui voulut bien prendre sur lui de surseoir au désarmement du P. Maillard, ordonné par les autorités françaises à Hué.

Les lettrés, ayant obtenu ce désarmement et croyant que c'était chose accomplie, attaquèrent Phû-Thuong le 18 octobre en nombre considérable, et s'acharnèrent contre cette chrétienté pendant trois jours. Sans ses armes, le P. Maillard aurait infailliblement succombé avec ses quatre mille chrétiens. Heureusement il put les conserver et arriva, grâce à elles, à disperser les lettrés. Depuis, il n'a plus été sérieusement attaqué.

Mais les lettrés ne cessent de se réunir, de s'organiser et de se retrancher dans les endroits favorables. De là ils menacent, tantôt la citadelle, tantôt Trà-Kiêu et Phû-Thuong. Tourane même n'est pas à l'abri de leurs incursions. Dispersés par petites bandes toujours introuvables, ils pressurent le pays, pillent et incendient les villages qui font leur soumission, et entretiennent partout la terreur et l'anarchie.

Pendant les trois mois que j'ai séjourné au Quâng-Nam, tantôt à Phû-Thuong, tantôt à Trà-Kiêu, il ne se passait point de jour que nous ne fussions menacés d'une attaque surtout d'une attaque de nuit. Les néophytes, qui osaient s'éloigner un peu des chrétientés, étaient pris et impitoyablement massacrés.

Enfin, le 20 avril dernier, Trà-Kiêu a été de nouveau cernée, vers deux heures du matin. L'attaque n'a pas été de longue durée ; au point du jour, les lettrés étaient dispersés

Ce qui se passe aujourd'hui au Quâng-Nam se passe aussi à Qui-Nhon où cinq mille chrétiens sont entassés autour d

la concession française. Ils ne peuvent pas faire deux kilomètres dans le pays sans s'exposer à être saisis et massacrés. Mon Dieu ! Mon Dieu ! quand donc finiront nos épreuves ?

Priez pour nous et faites beaucoup prier pour nous. Ne cessez, je vous en prie, de nous recommander à la charité des bienfaiteurs des missions. Si elle ne redouble d'efforts, nous courons risque de disparaître sans avoir vu la fin de nos maux.

LA PERSÉCUTION EN CHINE

Lettre de M. Martinet, Proc. a Hong-haï, a MM. les Directeurs du Séminaire.

Chang-hay, le 6 août 1886.

En voyant le calme se rétablir dans la ville de Tchong-kin, nos confrères espéraient, comme je vous le disais il y a huit jours, que les troubles touchaient à leur fin. Mais les pillages et l'incendie se propagent au dehors et de nouveaux malheurs sont venus fondre sur la pauvre mission du Sutchuen Oriental. Avant-hier, à 10 heures du soir, je recevais de Han-keou le télégramme suivant :

" *Séminaire brûlé 25 courant : Vaudagna.*"

Ces quatre mots ne nous disent que trop que le séminaire de Pe-ko-chou, bien que gardé par des soldats, a partagé le sort des établissements religieux de Tchong-kin. Les lettres renfermant les détails ne pourront m'arriver que demain ou après demain. Voici, en attendant, ce que m'écrivait M Blettery, en date du 22 juillet, toujours du prétoire du Toa tay :

" Voici déjà vingt-deux jours que durent nos malheurs et ils n'ont pas l'air de vouloir cesser. Pendant tout cet espace de temps nos mandarins n'ont eu que de bonnes paroles et n'ont pris aucune, absolument aucune mesure pour mettre fin à ce terrible incendie. Tout Pa-hieu, c'est-à-dire la banlieue de Tchong-Kin, est ravagé, pillé, brûlé. Notre petit collège n'existe plus, il a été incendié. Le grand séminaire est gardé par quelques soldats. Assez près du séminaire avant-hier encore, on tuait un chrétien et on pillait quelques familles chrétiennes. Jusqu'à ce jour, l'incendie n'était pas sortit du Pa-hieu, mais en ce moment même nous recevons la triste nouvelle que Long-choui-tchen, grande station de chrétiens dépendante de la sous-préfecture de Ta-tsou, a eu son oratoire pillé, démoli et finalement brûlé le 20 de ce mois. On dit que les chrétiens ont été, eux aussi, dévalisés, mais nous n'avons pas encore de détails bien certains. C'est M. Savelon qui était chargé de ce district. Nous tremblons pour les districts voisins.

" Deux mandarins vont arriver demain ; voudront-ils et pourront-ils arrêter le mal ? Ah ! faites tout votre possible auprès de Monsieur le Consul pour qu'il nous aide fortement auprès de notre légation de Péking. Notre pauvre mission menace ruine ! "...

Je me fais un devoir de tenir Monsieur le Consul et Monsieur le chargé d'affaires à Péking, au courant des nouvelles que je reçois. Je sais que M. Frandin, consul à Han-keou, a aussi adressé une dépêche télégraphique directement à Pêking, demandant que le Tsong-ly-ya-men envoie au plus tôt des ordres sévères pour faire réprimer ces brigandages...

Nos confrères des missions voisines du Su-Tchuen oriental sont loin d'être rassurés pour leurs établissements. Nous sommes sur un volcan, m'écrivent-ils, on ne parle de tous côtés que des désastres de Tchong-Kin. Les protestai cause de ces malheurs, sont peu connus, mais tous conna sent les établissements catholiques. Qui peut prévoir le co tre-coup ? Les têtes s'échauffent, nous avons tout à craindr surtout en ce moment où, dans la province du Su-tchuen, l quatre grands mandarins civils et militaires manquent

même temps. La bonne Providence, seule, peut mettre fin à tant de désastres. Que les ferventes prières des fidèles de France, s'unissant à celles des missionnaires et des chrétiens, obtiennent donc au plus tôt ce secours.

LETTRE DE M. CHAPUIS, PROCUREUR DES MISSIONS ETRANGERES A HONGKONG, A M. LE SUPERIEUR DU SEMINAIRE DE PARIS.

Hong-Kong, le 12 août 1886.

Vous avez déjà appris, sans doute, par M. Martinet, que le Grand Séminaire du Su-tchuen oriental a été brûlé le 25 juillet, ainsi que l'église de M. Savelon à Long-choui-tchen

M. Martinet m'envoie, en date du 7 août, de tristes détails qu'il n'a pu vous communiquer par la malle anglaise déjà partie.

Les bandits ont attaqué le collège de Pé-Ko-Chou à coups de fusils et de canons. Les cinquante soldats chargés de le protéger n'ont pu que sauver la vie à nos confrères : MM. Gourdon, Ouvrard et Creste qui ont dû fuir. M. Ouvrard, qui était dans un état maladif, est tombé après deux ou trois kilomètres de chemin, tué par l'émotion. MM. Gourdon et Creste, assistés par les élèves, l'emportèrent dans une auberge voisine et quelques minutes après, le cher M. Ouvrard rendait sa belle âme à Dieu.

C'est le premier martyr de cette nouvelle persécution.

Nos deux autres confrères arrivèrent auprès de Mgr Coupat, chez le Tao-tay de Tchong-Kin, sans chaussures et ayant tout perdu. Le collège brûlé, pillé, est entièrement anéanti ; la belle imprimerie de la mission n'existe plus.

Mgr Pinchon a perdu dans l'affaire 12,000 taëls.

Malheureusement il est à craindre que ces tristes événements ne soient que le commencement de malheurs plus considérables et plus étendus.

Deux mille chrétiens sont sans asile et sans nourriture, leurs récoltes sont menacées d'être saisies par leurs persécuteurs et la mission ne peut leur venir en aide.

La crainte est partout et les mêmes dangers menacent plus ou moins toutes nos missions de l'intérieur.

LETTRE DE MGR GUICHARD, COADJUDEUR DU KOUY-TCHÉOU A MM. LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Kouy-tchéou, le 26 juillet 1886.

C'est les larmes aux yeux et le cœur brisé, que je viens vous raconter nos malheurs.

Toutes les églises, de Tchong-Kin au Su-tchuen, ont été pillées, abattues, puis brûlées. Le contre-coup s'en est fait aussitôt ressentir chez nous.

A Tông-tsé, l'église a été attaquée deux fois. Les portes allaient voler en éclats, nos trois confrères, MM. Rouat, Terrot et Palissier, allaient être pillés, quand, par bonheur, le sous-préfet de la ville vint les sauver en dissipant la foule rassemblée dans la rue. Le mandarin militaire a placé plusieurs postes de soldats aux environs. Mais nos chers confrères ne peuvent guère compter sur la protection de ces braves qui sont toujours les premiers dans tous les pillages

A Sù-yâng, dans les campagnes, toutes les maisons de l'église ont été pillées et brûlées, et celles des chrétiens ont eu le même sort. Le P. Thomas Lin, un de nos meilleurs prêtres chinois, a été tué avec un catéchiste et un néophyte non encore baptisé. Les chrétiens, absolument dépouillés de tout, errent à travers les montagnes et n'osent se montrer pendant le jour de peur d'être massacrés. Combien vont mourir de misère et de faim! Dans la ville, l'église e[illegible] encore, mais la situation y est très tendue.

M. Jouishomme, missionnaire de Sù-yâng et de qui le [illegible] prêtre chinois, M. Thomas Lin, était le vicaire, nous d[illegible] quelques détails sur sa mort. Voici cette relation :

« En revenant de Tsên-ny, où il était allé voir le P. B[illegible]nier, le P. Lin s'est arrêté à Poû-lao tchâng. Le lendem[illegible]

on est venu attaquer l'église, la lutte a duré toute la nuit. Le matin, les païens ont pu pénétrer, et le P. Lin s'est sauvé en bas dans la maison du voisin, mais il en a été bientôt tiré de force. Les persécuteurs l'ont dépouillé de tout et l'ont traîné au pied du poteau d'une lanterne, non loin de l'église, et là l'ont attaché en croix, l'ont abimé de coups de couteaux, de coups de pieds et de poings par tout le corps, mais sans le tuer tout à fait. Le mandarin de la douane a dit qu'il le prenait sous sa protection, et les persécuteurs ont répondu qu'ils ne consentiraient jamais à le lâcher, puis ils ont traîné le P. Lin à l'autre bout du marché. Là, ils lui ont donné quelques coups de couteaux, et mon cher vicaire s'est envolé au ciel. Peut-être lui aurait-on fait endurer d'autres injures, mais il arriva une très forte averse, les bandits durent se hâter de le tuer. Le mandarin de Tchén-gàn-tchéou passait ce jour-là par Poû-lao-tchâng et vit l'affaire Il poussa vivement le triste sous-préfet de Su-gang à arrêter ces massacres. Jusque-là, celui-ci n'avait rien fait. Il partit pourtant pour Poû-lao-tchâng et arrêta quelques individus. Il en décapita deux ; les autres, trois ou quatre, sont en prison.

" Le catéchiste Lô, resté jusqu'au bout fidèle au R. P. Lin, a été massacré dans la cour de la maison quand on traînait le prêtre dans la rue. Une vraie passion ! Ils sont bien martyrs tous les deux, c'étaient mes deux perles de Poû-lao-tchâng. Deux chrétiens ont accompagné les cadavres en ville, afin que le mandarin examinât les blessures ; tout le corps en était couvert : le P. Lin d'abord (des chrétiens disent qu'il en avait de 80 à 100), puis le catéchiste Lô, puis un adorateur nommé Tchen-ta-han-tsé. Après l'examen des blessures, le catéchiste Sié et un autre chrétien, du nom de Tso-eul-yé, achetèrent une pièce de soie et deux pièces de toile pour envelopper les trois corps. On rapporta à Poû-lao-tchâng les corps du P. Lin et du catéchiste Lô, l'autre fut enterré à Su-yang."

***

A Tsên-ny, tout va au plus mal.

M. Bodinier nous écrit, le 19 juillet au matin :

" Prétoire du préfet de Tsên-ny, lundi, 19 juillet 1886.

" Vous aurez déjà appris sans doute, par la rumeur publique, le pillage et la destruction de notre résidence de Tsên-ny. Cette fois ils n'ont rien laissé : pas une colonne debout ; ils ont brûlé une partie de la maison et démoli le reste ; que la volonté de Dieu soit faite !

" Si vous avez reçu ma lettre de samedi matin, vous savez les détails de la première attaque du vendredi soir, et comment cette attaque à été repoussée. Nous étions dans notre droit, même d'après la loi chinoise qui permet de tuer un voleur qui vient piller avec effraction pendant la nuit.

" C'était, du reste, la première appréciation des mandarins et de leur suite. Nous les entendions dire au peuple :

"—C'est bien fait, on a eu raison de frapper ! Pourquoi " venir ainsi piller les gens sans motifs, pendant la nuit. "

" Je ne puis m'empêcher de remarquer que, si ces Messieurs, au lieu de venir si tard, étaient accourus à temps, rien de tout cela ne serait arrivé. Mais les mandarins chinois ont si peu le cœur à la besogne pour nous protéger !

" Dans la journée de samedi, le premier notable de Tsên-ny, Kien-pe-châng, ennemi mortel de l'Eglise, a ameuté toute la ville contre nous : on est venu nous attaquer en si grand nombre, qu'il n'y avait plus qu'à se remettre à la disposition des mandarins ; c'est ce que j'ai fait, après avoir eu toutes les peines du monde à faire parvenir ma lettre au prétoire.

" Les mandarins m'ont fait conduire en chaise chez le préfet. Le prêtre chinois Tsiang suivait à pied avec tous les chrétiens, hommes, femmes et enfants. Quelle scène et quel trajet ! Nous n'avions pas fait vingt pas que ces furieux saisissaient un chrétien et le tuaient en pleine rue : deux ont été massacrés en se rendant de l'église au prétoire ; un autre a été assassiné le même jour dans sa maison. Je ne conn que ces trois victimes. Il est probable que ce ne sont les seules. Pendant ce douloureux et dangereux trajet, n avons été attaqués deux fois par la foule païenne ; un co de lance a pénétré dans ma chaise et m'a touché légèreme Ah ! j'ai bien cru que c'en était fini cette fois-ci, et que n'arriverais pas vivant au prétoire !... Je n'étais pas dig d'une pareille grâce.

" Je suis au prétoire du préfet avec le P. Tsiang. Nous avons chacun notre serviteur ; mais impossible à nos gens de sortir, ou à quelques néophytes de nous approcher. Les chrétiens ont été conduits chez le sous-préfet et jetés tous en masse en prison ; ils sont plus de trente. Les femmes et les enfants sont au *yàng-yeou-tâng*. Ils sont bien malheureux et souffrent beaucoup. Il faut avouer aussi que, si on les avait laissés libres de s'en aller à travers les rues, la foule païenne surexcitée les aurait massacrés jusqu'au dernier.

" Avant de quitter l'église, nous nous attendions à mourir et j'ai eu la consolation de voir tous les chrétiens, grands et petits, s'y préparer avec un ardent esprit de foi et une grande contrition de leurs péchés. Tous se sont confessés. J'espère que le bon Dieu leur en tiendra compte et fera tourner cette terrible persécution au profit de leurs âmes.

" Nous sommes sans aucune nouvelle du dehors. Je tremble en pensant aux conséquences de ce grand désastre. Pauvre chrétienté de Tsên-ny ! Il faudra un miracle pour la rétablir.

" Ces deux jours, le peuple est venu hurler à plusieurs reprises aux prétoires du préfet et du sous-préfet, demandant ma tête et celles des chrétiens.

" Jusqu'à présent les mandarins ont pu défendre les portes de leurs prétoires. Le pourront-ils longtemps ? C'est ce que j'ignore et, de ce côté-là, notre position est encore assez critique. Je n'ai pas peur cependant, parce que j'ai bien désiré ne pas survivre au désastre de Tsên-ny, et je le désire encore. En tout cas, je me remets entre les mains de la Providence ! "

" *P. S.* — Je ne sais pas combien de temps on me gardera ici. Je suis entre les mains des mandarins, ils feront de moi ce qu'ils voudront. Je suppose qu'ils me conduiront à la capitale. "

***

Voilà les lettres que je me fais un devoir de vous transmettre, afin que vous puissiez connaître tous nos malheurs et toutes nos épreuves. Depuis une quinzaine, tous les jours les chrétiens de Tsên-ny nous arrivent en bandes, fuyant la persécution et venant chercher auprès de nous protection

contre la misère et la faim. La peinture qu'ils nous font de ce qu'ils ont eu à souffrir et de ce qu'ils souffrent encore aujourd'hui est lamentable, c'est à toucher les cœurs les moins sensibles et à faire couler les larmes. Non seulement nos églises, nos pharmacies, nos oratoires et nos fermes ont été pillés, démolis, puis brûlés ; mais leurs demeures à eux n'ont pas été épargnées non plus. Aux néophytes on a enlevé les habits, puis on les a chassés sans miséricorde. Maintenant hommes, femmes, enfants, errent sans abri sur les montagnes et n'osent pas même se montrer en plein jour par crainte des païens. Ceux qui viennent jusqu'à nous ne voyagent que la nuit.

Priez donc le bon Dieu pour nous ; pour nous, criez pitié et miséricorde. Certainement nous ne pourrons pas secourir la moitié de ces malheureux. Beaucoup mourront de faim, et peut-être quelques-uns, dans l'extrémité où ils sont réduits, auront-ils la faiblesse de chercher dans l'apostasie un moyen de se réunir aux païens pour mendier auprès d'eux de quoi sauver leurs jours. Que les bonnes âmes de France daignent prendre pitié de nous et ne pas nous refuser une aumône qui peut éviter de si grands malheurs !

DERNIÈRES ET DÉPLORABLES NOUVELLES

DU

TONG-KING

LETTRE DE MGR. PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Hà-noi, le 10 septembre 1886.

C'est avec une certaine répugnance que je commence cette lettre, parce que je me demande si en France tout le monde désire avoir des renseignements sur le Tong-King. Voilà plusieurs lettres que j'ai écrites et dont il n'a pas été question ; deux étaient datées de mars et d'avril et relataient les premiers désastres de nos chrétiens de Thanh-hoâ ; une troisième du mois de juin mentionnait le pillage et l'incendie des deux chrétientés du district de Son-tây. Peut-être en France est-on fatigué d'entendre parler des massacres de chrétiens et de destruction de leurs villages ; mais malheusement les lettrés, ces ennemis jurés de l'influence française d'abord et de la religion ensuite, ne se fatiguent pas, eux.

Je viens de recevoir confirmation de nouveaux massacres et de nouveaux pillages et incendies de leurs maisons que je n'avais pas encore osé annoncer faute de renseignements. Voilà une quatrième paroisse détruite dans le district de Thanh-hoâ. Son nom est Kê-bên. Elle était composée d'une vingtaine de petites chrétientés disséminées dans deux sous-préfectures, et elle avait une population de plus de 1,800 âmes. Je sais que toutes ces chrétientés ont été saccagées ; je sais aussi qu'il y a eu des massacres horribles, mais quel est le chiffre, je ne le connais pas encore. Les quelques chrétiens qui, au risque de leur vie, ont pu fuir à travers les montagnes, n'ont donné que les nouvelles principales ; il ne leur avait pas été possible d'avoir des détails.

Cette paroisse fut déjà complètement dévastée une pre-

mière fois le 3 janvier 1884. et ses habitants restèrent dispersés environ dix longs mois. Le chef-lieu, Kê-bên, est le village qui eut un tiers de sa population massacrée. C'est là qu'un vieux clerc minoré, nommé Hao, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut brûlé vif dans le poste de garde avec les jeunes élèves de la maison du curé et un grand nombre de chrétiens. Les mandarins et les lettrés, s'étant saisis d'eux, les attachèrent aux colonnes en bois, remplirent ensuite de paille les espaces vides, placèrent tout autour une garde armée de lances et mirent le feu à la maison. On entendit longtemps la voix du vieux clerc minoré, ce saint défenseur de la foi, dont j'ai raconté en partie la vie dans une lettre publiée dans les *missions catholiques*. Tout en sentant, comme saint Laurent, son corps brûlé par les flammes, il exhorta jusqu'au dernier moment ses cumpagnons à des actes de repentir de leurs fautes, au pardon de leurs ennemis, à l'acceptation de la mort et à la conformité parfaite à la volonté du Seigneur.

Ce n'est que lorsque son âme sortit de son corps que ce vrai serviteur de Dieu cessa de parler. C'était un drame mystérieux et céleste qui se passait sur la terre.

Plusieurs personnes, victimes et témoins, l'ont affirmé.

Une jeune fille de 17 à 18 ans était attachée à une colonne avec son père et sa mère ; ses liens qui étaient en bambou, brûlèrent rapidement et elle put s'enfuir par un côté de la maison qui était moins gardé. Elle dit elle-même que la sainte Vierge l'a sauvée. Je raconte un fait, mais je n'ai pas l'intention d'en faire un miracle. Laissons à Dieu le soin de discerner et contentons-nous de croire à sa Providence et de rendre grâces.

Un homme, âgé d'un peu plus de trente ans, était aussi attaché à une colonne avec sa femme et son enfant. Ses épaules et une partie de son corps étaient déjà atteintes pas les flammes, il commençait à brûler lorsque, grâce à ses effo grâce aussi à ce que les liens qui le retenaient étaient à r tié consumés, il parvint à se débarrasser et il put s'en Les soldats l'aperçurent-ils, ou bien eurent-ils pitié de l Je l'ignore. Cet homme en feu courut le pays comme fou une partie de la journée, croyant avoir toujours ses nemis à sa poursuite. Enfin il était sauvé.

Une autre personne fut préservée d'une façon plus extraordinaire encore. Attachée comme les autres, elle fut protégée par les cadavres des victimes voisines qui tombaient sur elle, et ne fut pas brûlée. Ce fut l'affaire de quelques minutes et, lorsqu'elle put se dégager, elle prit aussi la fuite. Les soldats, croyant que tout était fini ou fatigués d'assister à une scène aussi horrible, étaient partis : elle n'en aperçut aucun.

Ce sont ces trois témoins et un autre qui fut sauvé je ne sais comment, qui ont donné les renseignements.

***

Le curé de la paroisse, absent de sa maison au moment des désastres, parce qu'il était allé administrer les derniers sacrements à des malades, m'écrit que tous les habitants de Kê-bên ont été tués. Au moment du danger, ils s'étaient réfugiés dans un village voisin, chez une femme veuve d'un ancien grand mandarin qui, en 1884, avait donné asile à plusieurs chrétiens et les avait sauvés de la mort. Les lettrés ont exigé leur renvoi et ils les ont massacrés.

Voilà ce district de Thanh-hoâ qui, sur six paroisses, en a eu quatre de complètement saccagées. Les deux qui restent ont eu déjà plusieurs chrétientés pilliées et brûlées, et les autres sont dans un péril imminent.

Dans le district de Son-Tây, les rebelles se sont emparés du curé de la paroisse de Du-bo, la plus au nord de la mission. Ce prêtre dont tous les officiers qui ont eu affaire dans ces parages, m'ont parlé dans les meilleurs termes pour les services qu'il leur a toujours rendus, était allé donner la mission dans la petite chrétienté de Ngoi-Lao, voisine d'un poste français. Au mois de juin dernier, il avait déjà eu le chef-lieu et une autre chrétienté de sa paroisse pillés et brûlés par les rebelles qui le recherchaient avec assiduité.

Dans la nuit du 28 au 29 août, ce prêtre venait d'entendre les confesssions de ses chrétiens, lorsqu'une dizaine d'hommes bien armés enfoncent les portes de sa maison ; une autre bande était restée dans la cour. Les brigands se saisissent d'abord de deux catéchistes et frappent de trois coups de sabre l'un d'eux qu'ils ont pris pour le curé. Celui-ci était

sorti à la hâte et s'était caché dans une touffe d'arbres ; il fut aperçu et on lui asséna un grand coup de sabre sur les reins. Quelques hommes se jetèrent sur lui, déchirèrent tous ses habits en le maltraitant et le traînèrent complètement dépouillé dans la maison. Il les supplia de lui donner le temps de remettre son pantalon ; mais ils refusèrent. Le curé pleurait ; il fut entraîné tout nu. Le poste français prévenu se mit à la poursuite des ennemis ; mais il ne put les atteindre. Qu'ont-ils fait de ce prêtre, qui était un vrai serviteur de Dieu ? Il n'y a aucun doute pour moi qu'ils ne l'aient tué.

Voilà l'histoire de la quinzaine. Dans ma lettre précédente, que vous apporta le dernier courrier, je prédisais de nouveaux malheurs. Hélas ! ils sont arrivés. Que nous est-il réservé dans l'avenir ? Ce n'est pas seulement un seul point noir que j'aperçois ; je vois de gros nuages qui obscurcissent le ciel et je m'attends encore à de grands désastres. L'histoire du saint homme Job que nous lisons cette semaine dans les leçons du bréviaire, me rappelle la patience, la conformité à la volonté de Dieu, et aussi la force et le courage. Eh bien ! oui, que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Il est pénible de voir nos chrétiens massacrés sans pouvoir les sauver ; mais nous n'avons aucuns moyens d'empêcher tous ces malheurs. Encore une fois que la sainte volonté de Dieu soit faite !

***

Le courrier de France arrivé aujourd'hui m'a apporté le numéro d'un journal qui parle mal de nous. Ce n'est pas la plus grande de mes peines ; cependant c'est une amertume de plus ajoutée à tant d'autres, parce que je vois qu'on s'acharne à tromper l'opinion pour essayer de déplacer les res responsabilités. Mais on a beau faire, on ne changera pas la vérité. Pour quiconque a l'esprit droit et n'est point p venu, il sera toujours clair comme le jour que les Missi du Tong-King et de la Cochinchine sont victimes de la hai qu'un parti hostile a jurée à la France. Le régent Thuy son ombre de roi Ham-nghi fugitif et un grand nombre mandarins travaillent toujours avec une activité incroyabl

révolutionner le pays. Après avoir réussi dans la partie que l'on appelle maintenant l'Annam, ils s'efforcent d'étendre leur action jusque sur le Tong-King, ainsi que je l'ai dénoncé aux Autorités, il y a deux grands mois. Il n'y a aucun doute sur les motifs qui les font agir, ni sur le but qu'ils poursuivent. Ils révolutionnent le pays pour harceler, fatiguer, décourager les Français et indisposer contre eux les populations qu'ils leur rendent de plus en plus hostiles.

Une fois l'insurrection maîtresse d'une province, l'ennemi met de nouveau à exécution son plan infernal bien arrêté : extermination des chrétiens pour enlever à la France son vrai appui, afin de pouvoir ensuite poursuivre avec plus de chance la lutte à outrance. On ne veut pas assez comprendre cette vérité que l'ennemi a avouée lui-même officiellement. En cela on a très grand tort, on fait fausse route, on se perd par sa propre faute, on se prive également d'un appui inappréciable et on ne s'apercevra de son manque que lorsque une réflexion sage aura dissipé les préventions et éclairé les esprits ; mais alors il ne sera plus temps. On regardera autour de soi pour chercher cet élément ami qui aura existé et dont on a entendu parler ; on ne le trouvera plus. Il aura disparu et à sa place on n'apercevra que des ruines et un immense vide.

Il est pénible de le dire, parce que l'amour que l'on a pour sa patrie pousse à excuser les fautes de ses représentants et à cacher ce qui lui est défavorable. C'est le sentiment que j'éprouve, comme doit l'éprouver tout bon et vrai français. Mais il y a des choses tellement apparentes qu'elles sautent aux yeux. En voulant les cacher, on ne trompe personne et on nuit plutôt au bien commun.

Dans cette malheureure question du Tong-King et dans tous ces désastres inouïs qui continuent sans qu'on puisse, dit-on, les empêcher ; en tout cela, dis-je, la France montre son impuissance d'une façon inexplicable et on ne peut plus regrettable. Ceux qui comprennent qu'il y a moyen d'empêcher l'effusion de tant de sang, de prévenir tant de ruines, d'épargner à la Mère Patrie tant de douleurs et d'aussi énormes sacrifices en hommes et en argent ; ceux-là souffrent en considérant toute la peine qu'on s'est donnée pour obtenir si peu de bons résultats et occasionner tant de désastres.

En outre, à la pensée que, parmi ceux qui ont agité et mené cette question, chacun a cru bien faire en agissant comme il l'a fait, on ne peut s'empêcher de reconnaître et de dire : le doigt de Dieu est là. Ce mot n'est peut-être pas de notre époque, mais il est vrai et je le répète : le doigt de Dieu est là. Au milieu de nos malheurs, je le vois tous les jours et à tout instant.

(*P. S.*).—Je vous parlais dans ma lettre de gros nuages qui me donnaient de vives appréhensions. Voici qu'il m'arrive de mauvaises nouvelles de quatre paroisses de la mission. Elles me font toutes présager que l'insurrection est sur le point de gagner le Tong-King. Les populations ont été, particulièrement dans ces derniers mois, profondément travaillées en secret par les lettrés qui s'efforcent de les rendre hostiles à la France.

Déjà des indices de soulèvement ont été remarqués dans la province de Nam-Dinh, et, pour les arrêter, le Résident a dû envoyer des milices. Une bande de cent-dix hommes, tous armés de fusils, dont une trentaine se chargeant par la culasse, vient de traverser la province de Hà-nôi, du Nord au Sud, pour aller se mettre au service de Cai-chang, grand chef de rebelles, qui campe de nouveau à côté du village de Boûg-lang, à une distance de trois lieues de la mission de Kê-Sô. Au bout de trois jours, cette bande, qui doit servir de noyau, était renforcée de quatre cents hommes environ, venus à un signal donné, des villages voisins, surtout de Phù-khê et de Bing-lang reconnus depuis très longtemps comme très hostiles aux Français. Ces révoltés ont dit carrément qu'ils n'en veulent qu'aux Français et à la mission française de Kè-Sô.

Ils essayent comme toujours de persuader aux chrétiens qu'ils n'ont rien à craindre, qu'ils devraient se joindre à eux pour combattre les Français, mais qu'en tous cas ils peuvent rester tranquilles dans leurs maisons. Moi, je recommande à ces derniers de ne pas se fier à ces protestations hypocrites et dangereuses renouvelées déjà cent fois, et de se tenir sur leurs gardes. Une fois l'insurrection maîtresse du pays, les lettrés massacreraient les chrétiens, pilleraient et brûleraient leurs villages, comme ils l'ont fait en Thanh-hoâ, où i

avaient fait les mêmes protestations et les mêmes promesses.

Je le répète, c'est toujours le même but que poursuivent les lettrés ; soulèvement des populations contre les Français, massacre des chrétiens, cet appui immense pour la France, et lutte à outrance.

L'autorité a envoyé quelques troupes et des canonnières contre ces bandes encore en formation et déjà dangereuses. L'activité et l'énergie peuvent sauver la situation et prévenir des malheurs ; mais, sans cette activité et cette énergie, le Tong-King serait révolutionné comme l'Annam et l'influence française y deviendrait nulle.

DEPART DE RELIGIEUSES

DU BON PASTEUR DE MONTREAL

POUR L'AMÉRIQUE MÉRÉDIONALE ET D'UN ESSAIM DE JEUNES FILLES POUR LE TEXAS.

Nous empruntons au *Courrier de St. Hyacinthe* les lignes suivantes :

" Chaque peuple a sa mission : Dieu l'a voulu ainsi. Qui étudie l'ensemble des faits historiques est frappé de cette intervention de la Providence dirigeant tout et faisant que les nations avancent dans la vie et marchent vers leur destinée.

" Le peuple canadien-français, tout jeune qu'il soit, a aussi reçu sa mission et il ne faut pas scruter longtemps ses annales pour constater que cette mission sur la terre d'Amérique ressemble à celle de France en Europe, et qu'il est appelé à jouer un rôle à la fois religieux et littéraire et partant civilisateur.

" Au sein de ce jeune peuple, Dieu a choisi nombre de lévites et de vierges pour aller au loin porter le flambeau de la foi catholique et semer le germe des vertus chrétiennes.

" Cette action civilisatriee du Canada-français s'est fait sentir depuis nombre d'années. Il n'y a guère plus de deux siècles que nous existons ; mais la Providence n'a point attendu notre plein développement pour nous faire contribuer à la propagation de l'Evangile. Nonobstant no faiblesse numérique, elle a choisi des missionnaires au n lieu de nous pour les disperser depuis les rivages du S Laurent aux plages de l'océan Pacifique et des glaces de baie d'Hudson aux eaux tièdes du golfe du Mexique.

" Plus que cela, nos sœurs de Charité et nos sœurs en gnantes ont été envoyées jusqu'au Chili, au Pérou, dans

république de l'Equateur, la Providence voulant nous faire comprendre que notre sphère d'action embrasse les deux Amériques.

" Voici que deux essaims de jeunes filles viennent de quitter la province de Québec pour aller l'un au Texas, l'autre dans l'Amérique méridionale. Elles sont parties trente-huit pour ne plus revoir leurs familles et leur patrie ; elles ont obéi à la voix de Dieu et s'en vont faire fructifier les vertus qu'elles ont puisées au foyer domestique et contribuer à leur tour à la mission providentielle du Canada-français.

" D'autres enfants du pays les avaient précédées dans ces contrées lointaines; elles vont les rejoindre pour propager la langue maternelle et perpétuer sous les zones torrides, comme leurs sœurs en dévouement sous les latitudes hyperboréennes, les bienfaits que savent répandre les communautés religieuses.

" Notre pays doit s'enorgueillir de contribuer pour une si large part à la dissémination de ces foyers de grâces d'où émane la douce chaleur de l'instruction et de la charité chrétiennes qui sont comme autant de phares éclairant la route du ciel.

" Quand de tous côtés les rationalistes et les libres-penseurs cherchent à saper les fondements des croyances religieuses et renverser l'édifice de Jésus-Christ lui-même, il est consolant d'espérer que, par ses fondations pieuses et les vocations de ses vierges, le Canada pourra échapper aux maux qui affligent l'ancien monde, et poursuivre sans défaillance la noble carrière de répandre la vérité catholique.

" Voici les noms des jeunes filles qui ont quitté leur pays pour exercer leur esprit d'abnégation et de sacrifice à l'étranger.

" Pour San Antonio du Texas :

" Demoiselles Louise Julien, Marie Marcoux, Marie Prémont, Eléonore Lessard, Rose Pleau, Dusseault, Lajeunesse, Légaré, Louise Audet, Elmire Laroche, Eva Jobin, Elmire Lafrance, Leclerc, Desroches, Eva Casault, de Québec; Demoiselles Olympe Allard, Lachance, Victoria Lasnier, de Lévis ; Demoiselles Michaud, Plamondon, Lelièvre, du Cap St-

Ignace ; Demoiselles Levasseur, Marie V. Ragle, Azilda Ragle, Rebecca Levesque, Délima Belair, Aurélie Lemieux, de Trois-Rivières ; Demoiselle Emélie Jean, de la Grande Baie : Demoiselle J. Duquet, de Ste-Foye ; Demoiselle E. Cauchon, de St-Romuald ; Demoiselle Am. Nantel, de Montréal.

" Pour la nouvelle mission de Guaranda : Arthémise Manseau, dite sœur M. de Sainte-Mélanie ; Maria Manseau, dite sœur Marie Eudes ; Emélie Manseau dite sœur M. de Saint-Amable ; Adélaïde Gill, dite sœur M. de Saint-Auguste ; Rose Mercier, dite sœur M. de Saint-Clément.

" Mission de Quito : Séraphie Giard, dite sœur M. de Saint-Philippe de Néri ; Louise Doucet, dite sœur M. de Saint-Edouard. "

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FO

POUR LES

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL.

(NOUVELLE SÉRIE)

TRENTE-CINQUIÈME NUMÉRO.—[illegible]

SOMMAIRE

[illegible]

MONTRÉAL

[illegible] THIAUME, [illegible]

[illegible]

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

a pour objet d'étendre et de propager la foi catholique, d'éclairer de ses divines lumières les peuples infidèles, comme aussi d'établir des missions au milieu d'un grand nombre de catholiques privés des secours de la religion et incapables, à cause de leur pauvreté, de subvenir à l'entretien des prédicateurs de l'Evangile. Les moyens qu'elle propose à ses Associés, pour atteindre le but de son institution, sont des œuvres de piété et de charité, dont voici le détail :

1° Chaque associé doit dire tous les jours un *Pater* et un *Ave Maria*, avec cette courte invocation : *St François-Xavier, priez pour nous*. Il suffit de diriger, une fois pour toutes, l'intention du *Pater* et de l'*Ave* de la prière du matin ou de celle du soir ;

2° Chaque associé doit donner en aumône un *centre* par semaine.

Les avantages et les privilèges attachés à cette Association par les Souverains Pontifes, sont :

Pour l'Archidiocèse de Québec et le Diocèse de Chicoutimi

1° Indulgence plénière, le 3 mai, anniversaire de la fondation de l'Œuvre, et, le 3 décembre, fête patronale de l'Association, ou un jour dans l'Octave de ces deux fêtes ;

2° Indulgence plénière, deux jours de chaque mois, au choix des Associés ;

3° Indulgence plénière, le jour de l'Annonciation et celui de l'Assomption, ou un jour de leur Octave ;

4° Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où se célébrera une commémoration générale de tous les Associés défunts ;

5° Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où une série quelconque d'Associés célébrera la commémoration des défunts ayant appartenu au Conseil, à la Division ou à la Dizaine dont ils font partie. Pour gagner ces indulgences plénières, il faut s'approcher des Sacrements, visiter l'église de l'Œuvre, ou, si elle n'en a pas, sa propre église paroissiale, et y prier selon les intentions du Souverain Pontife. Les enfants qui n'ont pas fait leur première Communion peuvent aussi les gagner en accomplissant une autre œuvre méritoire, imposée par leurs confesseurs ;

6° Indulgence plénière, à l'article de la mort, pour tout Associé qui invoque au moins de cœur, s'il ne le peut de bouche, le saint nom de Jésus ;

7° Indulgence de trois cents jours chaque fois qu'un Associé assiste, au moins contrit de cœur, au *Triduo* que

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL.

(NOUVELLE SERIE)

TRENTE-CINQUIEME NUMERO

JUIN 1888.

MONTRÉAL :
CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL.

1888

Permis d'imprimer :

† Edouard Chs, Archevêque de Montréal.

Lib.a.v.
Lauan
11-26-30
23048

MISSIONS DANS LES BOIS DU MAINE,

EN JANVIER 1888,

PAR LES RR. PP. POULLET ET SAVARD

Rédemptoristes de Ste-Anne de Beaupré.

A Son Eminence,

LE CARDINAL E. A. TASCHEREAU,

ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

Eminence,

Nous avons l'honneur de vous adresser la relation des missions que nous avons prêchées cette année, conformément à votre demande, dans les chantiers du Maine, situés dans le diocèse de Portland, dont l'évêque, Mgr. Healy, nous avait donné cette année, comme en 1887, les plus amples pouvoirs. Les forêts de cette partie de l'Union Américaine offrent un vaste champ, trop peu exploré, au zèle du missionnaire des bois. Divers industriels les exploitent et y entretiennent un fort grand nombre d'ouvriers de toute race, de toute langue, de toute religion, et, ça et là, sans religion. Les canadiens se rencontrent souvent en majorité, dans les chantiers les moins éloignés de la frontière canadienne. Mais beauconp parmi eux y contractent et conservent des habitudes d'indifférence religieuse qui ruinent peu à peu la foi pratique et les mœurs chrétiennes. On comprend aisément à quel degré d'ignorance et d'inconduite sont exposés à descendre des catholiques peu instruits, tenus là en contact perpétuel avec des protestants et des infidèles, sans jamais y voir un prêtre, jamais y entendre un mot de religion. " Mes Pères, nous disait un protestant, chef de camp, votre visite me fait plaisir. Sans la religion, nous n'aurions bientôt plus que des voleurs et des assassins parmi nos ouvriers." En dépit des influences si funestes d'un semblable milieu, les âmes baptisées y restent encore comme " naturellement

chrétiennes," selon le mot de Tertullien. Le missionnaire est toujours bien reçu parmi ces hommes de chantiers. Sa bonté les touche, sa charité aimable et joyeuse les attire, son dévouement les émeut, et, la grâce aidant, ils se laissent ramener à Dieu, heureux, comme le prodigue de l'Evangile, de retrouver dans les bras du Père quelquefois longtemps abandonné, l'amour qui bénit et la miséricorde qui pardonne.

Nous avons commencé les missions des chantiers en janvier 1887. Ce travail avait été des plus fructueux. (1) Cette année, les fruits de salut y furent plus abandants encore. Du 1er au 26 janvier, nous avons visité 30 camps, baptisé 16 personnes, confessé et communié 860 hommes et jeunes gens, parmi lesquels plus de 100 se confessaient et communiaient pour la première fois. Bon nombre d'autres sont revenus aux sacrements dont ils restaient éloignés depuis plusieurs années.

Nous avons reçu l'abjuration de deux protestants.

Les points où nous nous sommes plus particulièrement arrêtés sont : Moose-River, la ligne du chemin de fer en construction (le Pacifique à travers le Maine), les bords ouest du Moose Head Lake en deux endroits, et le lac Sancook.

Moose River a d'autres habitants que la population nomade des chantiers. Il y a bien là une vingtaine de familles canadiennes et irlandaises, mais c'est comme un village d'âmes abandonnées.

Plusieurs familles irlandaises ne voyant jamais de prêtre et vivant habituellement avec les protestants ont fini par apostasier. Si un prêtre pouvait faire une petite mission au milieu de ce pauvre peuple une fois le mois, ou du moins tous les deux mois ! Une retraite en français et en anglais pourrait être prêchée à Moose-River, comme dans une paroisse ordinaire. Elle y serait bien accueillie, elle y ferait merveille.

Nous n'avons visité à Moose River que 4 ou 5 des camps où nous avions prêché l'an dernier. Quel bonheur d'entendre

(1) Voir les Annales de la Propagation de la Foi, No. 84, février 1888, p. 13.

dire que la plupart de ces hommes avaient persévéré longtemps après notre départ, et qu'actuellement encore leur conduite est bien meilleure que par le passé ! Deux endurcis n'avaient point voulu se confesser, mais, cette année, ils ont réparé leur faute. " Que je suis heureux de vous revoir, nous disait l'un d'eux à notre entrée dans son camp ! Depuis le jour maudit où j'ai si méchamment refusé de me convertir, je n'ai plus eu un moment de tranquillité. Bourrelé de remords je désirais vivement vous rencontrer pour règler mes affaires avec le bon Dieu par une bonne confession. Vous m'aiderez, mon Père, si vous n'avez pas peur de l'ouvrage. Vous savez quel gibier nous sommes, nous autres voyageurs et coureurs des bois. Mais tout de même, j'ai bon cœur et je veux me convertir." Et en effet sa confession fut des plus consolantes. Celle de l'autre retardataire nous réjouit encore davantage, car c'est un père de famille qui avait abandonné les sacrements depuis plusieurs années et qui jouit d'une grande influence parmi la population de Moose River.

Nous partîmes sans retard et d'autant plus pressés que, d'après les renseignements reçus, nous devions rencontrer aux environs de Moose Head Lake et du lac Sancook, nos seulement des chantiers, mais aussi des familles établies où nul prêtre n'avait jamais mis le pied.

Nous ne dirons rien des difficultés du voyage à travers les bois et les nombreux petits lacs dont la glace, peu solide encore, offrait assez souvent de sérieux dangers. Nous ne nous rendions compte de ces périls qu'après y avoir échappé. Notons ici, et nous le faisons avec reconnaissance, que la Providence fut bien souvent notre guide dans cette expédition. Que de fois nous fûmes forcés, par l'état des chemins rendus impraticables ou par les tempêtes de neige, de modifier nos petits plans de voyages ! Tels et tels camps désignés d'avance à notre conducteur, il nous était impossible de les visiter, et nous arrivions là où nous ne comptions point aller. Le bien qu'il y avait à faire et que nous fîmes en réalité, dans ces rencontres imprévues, nous montrait sensiblement qu'il fallait bénir la neige et la tempête de nous avoir détournés de nos premiers projets. Evidemment le Bon Pasteur nous menait lui-même à des brebis perdues qui nous auraient échappé s'il ne nous avait point dirigés vers elles.

Les premiers camps où nous arrivâmes, après avoir quitté Moose River, furent ceux de la ligne du Pacifique, actuellement en construction dans ces parages. Plus d'une centaine d'hommes s'y confessèrent, un seul résista à nos instances. C'était un français. Il avait complètement perdu la foi et... le bon sens, car son dieu à lui, le seul objet de son culte, c'est... Victor Hugo ! Louis Veuillot a eu raison d'écrire : " l'Europe est partout dans le monde... l'Europe ne voyage pas sans ses vices, sans ses sophismes. Elle élève ces obstacles sur les pas des missionnaires et verse ces immondices dans leurs cultures." (Rome pendant le Concile-Tom.2). Cet aveugle hugolâtre essuya en ce moment là une mésaventure dont ses compagnons de camp profitèrent pour le railler de son obstination à ne point se confesser. Il avait fait l'emplette de deux belles paires de bottes. Un soir, il les trouva brûlées près du poêle où elles séchaient. Elles étaient hors de service. Grand fut son dépit. " C'est bien fait, lui disaient ses camarades en riant et en se moquant de lui, c'est bien fait. Tu te crois plus fin que les autres, tu te mets au-dessus de la confession, voilà ta punition. "

Un autre français, en retard aussi avec le Bon Dieu, eut plus de cœur et d'esprit. Il se confessa et communia pieusement. Comme il le racontait lui-même, il avait malheureusement imité de trop près le prodigue de l'Evangile. Issu d'une riche famille bretonne, il était venu aux Etats-Unis, jetant son patrimoine à tous les vents. Nous le trouvâmes réduit à travailler comme domestique dans une auberge. " Que gagnez vous ici, lui demanda l'un de nous ? Moi, répondit-il du ton léger et badin de la gaieté française, je gagne dix dollars par mois avec... le plaisir de vous voir, mon Père." Le pauvre garçon se donne bien des gardes de faire connaître sa misère à ses parents et amis de France. Il leur laisse croire que le bonheur lui a souri, qu'il vit presque en grand Seigneur. Dernièrement, dit-on autour de lui, il a rédigé un testament envoyé à sa famille. Il y lègue à son frère sa belle propriété de X... à sa sœur ainée, sa maison de campagne de Y... à sa sœur cadette, telle somme considérable déposée dans la banque Z... Puisse au moins ce grand enfant, plus étourdi que méchant, se préparer pour l'éternité une fortune autrement assurée que celle de son romanesque testament.

De la ligne du chemin de fer, nous passons aux chantiers établis dans la région appelée le pied du Moose Head Lake. La plupart des ouvriers des différents camps étaient plongés dans la plus profonde ignorance des devoirs de la religion. Beaucoup parmi eux n'avaient point reçu d'autre sacrement que le baptême. Nous regrettions de n'avoir point plus de temps à leur consacrer, car ils étaient de bonne volonté.

Nous poussâmes de là jusqu'au lac Sancook qu'on nous avait désigné comme un des points où le ministère des missionnaires était le plus nécessaire. Nous y trouvons, en dehors des camps, quatre familles qu'on disait catholiques, trois canadiennes, une irlandaise. Jamais un prêtre, depuis vingt ans qu'elles étaient là, n'avait paru dans cette contrée. Dans la maison où l'on voulut bien nous recevoir et rassembler les trois autres familles, le père seul avait conservé quelque légère pratique de religion. C'était la première fois que la mère, âgée de plus de quarante ans, voyait des prêtres. Elle pensait avoir reçu le baptême, mais point d'autre sacrement. Aucun des enfants n'était baptisé. A la première réunion pour la prière et l'instruction, la fille aînée de notre hôte restait froidement assise pendant que nous récitions le chapelet. Nous l'engageons à s'agenouiller, elle refuse orgueilleusement. " Non, dit-elle, jamais je ne me suis mise à genoux, jamais je n'ai prié, je ne veux pas changer." Nos instances les plus charitables furent inutiles. On continua la prière, et un peu plus tard elle se détermina d'elle-même à faire comme les autres, manifestant par la suite de fort bonnes dispositions. Un autre enfant de cette famille, petit garçon de huit ans, commença aussi par s'opposer, avec un entêtement qui semblait satanique, à ce qu'on voulait de lui. Pendant une heure l'un de nous s'efforça inutilement de lui inspirer de bons sentiments pour le préparer au baptême. Le démon résistait à lâcher sa proie. " Je ne veux point du baptême, disait l'enfant, je veux vivre pour faire du mal, et le plus possible." Il consentit pourtant à accepter une médaille de St-Benoit. On pria pour lui, quelques heures après le petit endurci était tout changé. Il déplorait sa méchanceté et demandait lui-même le baptême.

Nous allions quitter le lac Sancook, quand on vint nous

avertir qu'à une distance de quelques milles plus loin, plusieurs personnes désiraient nous voir et se faire baptiser. Cela non plus n'était point dans notre programme. Nous partons en toute hâte dans la direction indiquée. Ce ne fut point une petite joie pour nous d'arriver dans une famille de quatre personnes qui nous reçurent comme des envoyés du Bon Dieu, nous suppliant de leur accorder la grâce du baptême. La mère avait 40 ans. Elle vivait là avec ses trois enfant, un garçon de 17 ans et deux filles un peu plus âgées. L'une de ces jeunes filles était d'une modestie remarquable et semblait douée des plus heureuses qualités. Depuis longtemps déjà elle avait entendu parler de la religion catholique qu'elle croyait être la vraie religion. Deux fois, mais inutilement, elle entreprit un voyage de plusieurs jours pour rencontrer un prêtre qui put la baptiser. Quel ne fut pas son bonheur, quand nous lui offrîmes le bienfait après lequel elle avait jusque là vainement soupiré ! Et quelle consolation pour nous de trouver là, perdue au fond de ces grandes forêts, une si belle âme, chrétienne par le désir avant de l'être par le baptême ! Nous pûmes constater que la bonne jeune fille avait elle-même préparé la conversion de sa mère, de son frère et de sa sœur.

Nous profitions de chaque occasion pour parler du bon Dieu et des devoirs religieux, " *opportune et importune*," à ceux qu'il nous arrivait de rencontrer dans ces parages reculés où le diable n'a nulle difficulté de retenir les âmes dans ses griffes. Un jour, voici venir le postillon. " Etes-vous catholique ? " lui dit un Père. " Pas trop, " répondit-il. " Il est vrai que j'ai été baptisé, mais je ne pratique aucune religion." On s'arrête, la conversation s'engage, le postillon consent à recevoir un petit bout d'instruction dont la conclusion fut la confession, sur place. Le bon homme s'en alla bien content.

Notre itinéraire nous dirigeait de Sancook vers les camps de ce quel'on appelle *la tête* du Moose Head Lake. Ils sont si fort nombreux. Il nous aurait fallu plus d'un mois pour les visiter tous. Une tempête de neige nous égara dans le bois. Nous nous réfugiâmes dans un camp où nous ne devions point nous arrêter. Contretemps providentiel dont nous

avons béni la miséricorde de Dieu ! Ce camp était dirigé, pour le moment, par un homme jeune encore qui y remplaçait son père, riche industriel irlandais et pieux catholique. James (nous l'appellerons ainsi) nous reçut avec une grande politesse et une bienveillance fort respectueuse. Au premier moment propice, le cuisinier du camp prit un Père à part et lui dit : " Père, James que vous avez vu tout à l'heure est un bon garçon, mais qui a mené la vie affreusement depuis quelques années. Il a couru les Etats avec de l'argent plein ses poches. Il a tout fait... excepté le bien. Pas méchant, vous savez, mais... Père, si vous pouviez le convertir, quel bonheur et quelle consolation pour son père ! Et quel coup ce serait pour les protestants du camp qui nous reprochent, à nous catholiques, la mauvaise conduite de James dont nous sommes scandalisés ! Il faut vous dire aussi qu'il s'est marié, devant le ministre, avec une protestante des Etats. Essayez tout de même, Père, essayez, malgré tout James n'a pas mauvais cœur..." " Merci, mon ami," répond le Père, " mais il faut prier. Tu prieras avec nous pour ce pauvre James. La Ste-Vierge et la bonne Ste-Anne le ramèneront au bon Dieu."

Sans tarder, le Père entre en propos avec James. Un peu à la fois, il lui fait comprendre, en la racontant, qu'il sait l'histoire de sa jeunesse et de son mariage, puis l'invite vivement à se réconcilier avec Dieu. Tout abasourdi, James répond : " C'est impossible, je ne puis pas me confesser, je ne veux pas me confesser..." " Mais, au moins, " ajoute le Père, " vous prierez avec les catholiques du camp et vous écouterez le sermon, n'est-ce pas ? " James penche la tête et ne dit mot. A l'heure de l'instruction, il restait à écrire sur sa table, en compagnie de quelques protestants qui l'entouraient. Le Père va l'inviter ainsi que les protestants à assister au sermon. Les catholiques à genoux récitent le chapelet, l'instruction suit. James écoute, sans se déranger, la parole du missionnaire qui finit par les plus pressants appels à la conversion. Les confessions commencent, James va se coucher. Ce cœur de roche ne s'amollissait point. A passé 11 heures, le Père, toujours préoccupé du malheureux endurci, veut tenter un dernier effort. Il l'éveille, lui demandant de vou-

loir l'écouter un moment encore. James s'y prête sans résistance. Le Père l'exhorte, le presse et lui dit à la fin : " Mon cher ami, nous allons réciter ensemble trois Ave Maria, mettez-vous à genoux." " Non, repartit James, je les dirai assis." Puis, avec le ton encourageant d'une confiance qui ne doute plus, " C'est fort bien, continue le Père, maintenant je vais vous confesser; vous n'aurez qu'à me répondre." James reste assis sans proférer un mot. Le confesseur l'interroge, le pénitent fait ses réponses franchement et humblement. Mais tout à coup ses yeux se remplissent de larmes, son cœur se brise, il tombe à genoux, achève sa confession à travers ses pleurs et récite son acte de contrition avec les plus vifs sentiments de répentir. " Remerciez bien la Ste-Vierge, mon ami, dit le missionnaire. Elle vous a sauvé. Et demain vous allez lui montrer que vous avez agi en chrétien sincère et courageux. Vous ferez grande toilette, vous entendrez la messe à genoux, et vous communierez le premier. Ce sera une belle et noble réparation de vos résistances de ce soir." James promit tout et fit même plus qu'il ne lui était suggéré. Heureux après sa communion, il demanda et reçut le scapulaire. Il ne savait comment remercier les missionnaires ; il leur mit dans la main une large offrande en témoignage de sa reconnaissance. Tout le camp était dans l'admiration. Nous lui laissâmes quelque bon *tract* catholique pour sa jeune épouse.

Nous reprenons notre route le cœur débordant de joie et d'actions de grâces au Saint Rédempteur, à la Sainte Vierge et à la bonne Ste-Anne.

Dans un autre camp, nous recevons la visite de 15 ouvriers de chantier, Irlandais et Ecossais catholiques, qui, après leur journée, avait fait quatre milles à pied pour venir nous joindre, puisque nous ne devions point aller chez eux. Ils tombaient une neige fondante qui les avait trempés jusqu'aux os. Après leur confession, ils passèrent la nuit assis ou couchés par terre, afin de pouvoir communier le lendemain à quatre heures du matin. Qu'ils étaient contents ! Le chef du camp, touché de leur bonheur, admirait leur courage. Nous complimentant de notre zèle et de nos soins pour le salut des âmes, " Je suis étonné, ajoutait-il, de votre aplomb

devant nous autres protestants. .... j'aime à vous voir avec votre habit de prêtre catholique... vous le portez sans gêne... à la bonne heure !.....j'approuve aussi complètement votre sermon sur les moyens de vivre chrêtiennement "....Un autre protestant, fanatique celui-là, un veillard, disait à notre arrivée : " Ce sont des hommes à l'argent ! "... mais il parut changer d'avis sur notre compte au point de demander qu'un missionnaire voulut bien traduire en anglais, pour ses compagnons et pour lui, le sermon prêché en français. On donna satisfaction.

Dans un de ces camps du Moose Head Lake que nous étions au moment de quitter, un vieil américain protestant vient à nous et se met à nous embrasser affectueusement. Plus qu'étonnés de ces accolades, nous n'y comprenions rien. Mais lui : " Merci, mes Pères, merci du bien que vous avez fait à mon âme... moi aussi je veux devenir catholique..... votre religion est la seule véritable... les autres religions sont des religions d'oiseaux... (nous supposons qu'il voulait dire : des religions en l'air.) Il y a quelques années, tombé gravement malade, je fus transporté dans un hopital catholique. Les religieuses me soignèrent avec une charité qui me touchait le cœur. C'est alors que je me suis dit : une religion qui rend les âmes si bonnes, si dévouées, doit être la bonne religion, la vraie religion. Ce que j'ai vu et entendu depuis que vous êtes entrés dans notre camp n'a fait que me confirmer dans ma conviction. Encore une fois, je veux être catholique !...Nous apprîmes que ce brave homme remettait à plus tard son abjuration, parce qu'il vivait présentement avec son fils, un fanatique dont il avait peur et qui combattait de toutes ses forces les projets de conversion du vieillard.

Le temps fixé pour nos travaux dans les chantiers touchait à sa fin. Partis du Moose Head Lake pour revenir au Canada, nous devions passer près de plusieurs camps où nous avions précédemment prêché. Un jour, pour nous hâter dans le voyage, nous voulions traverser un lac, le Long Pond, autant que possible avant la nuit. Le bon Dieu en avait disposé autrement. " Arrêtez, arrêtez, Pères," nous crient deux hommes sortant d'un camp que nous avions visité 15

jours auparavant. Nous reconnûmes le chef du camp et le médecin. " Un jeune homme se meurt ici, dirent-ils, il demande un prêtre avec instance. C'est un écossais de 18 ans. Il s'est confessé à la mission, mais il veut encore avoir un prêtre à tout prix. Nous avons envoyé une voiture au premier village des Etats, nous ne l'attendons pas avant 6 ou 7 jours." Nous allons trouver le pauvre malade. Il paraissait presque à l'extrémité. Qu'il était heureux de notre arrivée ! il pleurait de joie. Et nous, le cœur nous serrait de le voir si faible, si souffrant, sur son pauvre lit de branches de sapin, au fond des bois, loin de sa famille ! Il se confesse, reçoit l'extrême-onction avec une grande piété, offrant à Dieu le sacrifice de sa vie avec la plus chrétienne résignation. Nous le quittâmes consolé et préparé à mourir en paix, dans les sentiments d'une filiale confiance au Père des miséricordes.

C'était trop tard pour traverser le lac Long Pond. Il nous fallut passer la nuit dans un grand camp de la ligne du chemin de fer, non visité à notre premier passage. Encore un arrêt et un travail imprévus !

Il y avait là, parmi les ouvriers, un mélange très divers de Canadiens, d'Acadiens, d'Irlandais, d'Ecossais, d'Italiens, de Suédois et de Polonais. Tous les catholiques étaient bien heureux d'avoir la mission. Ce soir-là, nous reçûmes comme une légère communication du don des langues, car tous purent être confessés et communièrent le lendemain. Nous fîmes connaissance, dans ce camp, d'un bon canadien, le père Paulin, qui mériterait un brevet d'invention. Il travaille à extirper le blasphême, plante d'enfer qui pousse féconde dans tous les chantiers.

D'exemple comme de parole le père Paulin enseigne à ses camarades à jurer... innocemment. Son juron à lui c'est : " Cervelle... prends garde, cervelle... " Et quand l'impatience tourne en colère : " Cervelle de bombarde... " Il fait rire autour de lui, mais aussi il se fait imiter. Quantité de jeunes gens de son camp s'habituent à ne plus jurer autrement que par : " Cervelle... cervelle de bombarde... "

Ce fut là notre dernière station. Plus encore qu'ailleurs ces hommes ne voyaient en nous que des pères et des amis et

nous traitaient, sans manquer de respect, avec une affectueuse familiarité. Chacun voulut avoir un souvenir de notre passage : un petit crucifix, un chapelet, un scapulaire, une médaille. La joie était sur tous les fronts comme la paix dans tous les cœurs.

Nous ne pouvons point terminer cette relation sans signaler la conduite toujours pleine d'égards et de bienveillance des chefs de camp envers les missionnaires de leurs ouvriers. Presque tous protestants, ils nous ont partout très bien reçus. Souvent même ils nous remerciaient avec autant de reconnaissance que s'ils avaient, comme les catholiques, profité de notre ministère.

Le travail est dur dans les chantiers du Maine, mais qu'il est consolant ! Puisse le Bon Pasteur y employer chaque année plus d'ouvriers qui prennent le temps et les moyens de lui ramener les brebis en perdition, abandonnées dans la profondeur de ces forêts. " Messis... multa, operarii autem pauci. "

Daignez agréer les hommages de profond respect avec lesquels nous sommes,

de Votre Eminence,

les très humbles et très obéissants serviteurs,

L. Poullet C. SS. R.

L. Savard C. SS. R.

Ste. Anne de Beaupré, 10 Mars, 1888.

LETTRES DU REV. PERE J. M. NEDELEC O.M.I.

A

MONSIEUR J. B. PROULX, curé de l'Isle Bizard.

ABBITIBI, 31 Juillet 1887.

REV. J. B. PROULX
curé de l'Isle Bizard.

MON CHER MONSIEUR,

Un mot à la hâte du pays des lièvres où je suis (Abbitibi), et des confins du pays des Maringouins, (Moose) d'où j'arrive. Cela vous intéressera, j'en suis sûr, d'avoir des nouvelles de ce pays, inconnu au commun des mortels, mais bien connu de vous par un privilège particulier. Il n'est pas donné à tout le monde de visiter ces quartiers, surtout en compagnie d'évêques qui y faisaient eux-mêmes leur apparition pour la première fois. Mais venons-en à nos moutons, et commençons par le commencement.

Voici deux mois et demi que nous nous sommes quittés au Long Sault. Je suis certain que depuis vous avez vu et entendu de bien belles choses dans le Haut de l'Ottawa, à Waswanipi, dans le Haut du St. Maurice ; j'espère que vous avez eu un heureux voyage.

En vous quittant nous avons pris les chars, au lieu de marcher et de portager, comme nous faisions ensemble il y a trois ans. Quel changement dans la manière de voyager ! quel progrès dans les bois ! Nous arrivâmes à la Mission, samedi, le 21 mai, vers 3 heures du matin. En voyage, pas d'étiquette, on arrive quand on peut. A 8 heures a. m après un court sommeil, départ pour la Baie des Pères, où lieu la bénédiction solennelle du nouveau bateau-à-vapeur *La Minerve*, qui est destiné, parait-il, à jouer un grand rô sur le grand Témiscamingue.

Je suis parti le 25 de mai pour Abbitibi. A défaut d

sauvages, j'ai dû prendre deux blancs pour m'accompagner, un jeune Canadien de St. Jérôme et un Allemand de Montréal. Pour remonter les Quinze, j'ai été obligé d'engager un sauvage que je payais bien deux piastres par jour. Les frais de mon voyage montent à quatre cents piastres ; grâce à mille industries j'ai pu en couvrir la moitié.

Je suis arrivé à Abbitibi le 2 de juin. Grand changement, des marchands de Québec sont venus faire opposition à la puissante compagnie. Le résultat a été hausse dans le prix des pelleteries, et baisse dans celui des effets. L'argent roulait pour la première fois dans la place. La mission a été excellente relativement, au spirituel et au temporel. Bonne volonté de bien faire.

Le 14 juin je m'embarquais pour Moose, où je suis arrivé à la fin du mois, après m'être arrêté à New-Post pour donner la messe à nos sauvages catholiques. Le long du chemin, que de réminiscences du passé, alors que je voyageais en votre aimable compagnie ! Au Long Sault, je me suis rappelé du rôle joué par un quelqu'un (vous en souvenez-vous ?) lorsque, perché sur un arbre renversé, il ne savait que faire ? " Avancer, se disait-il, c'est trop pénible ; reculer, c'est trop honteux.—Aide-toi, lui crie un malin du rivage, et le ciel t'aidera. " Cette apostrophe tranche le nœud gordien, et le preux s'élance, tête baissée, à travers les ronces, les branches et les broussailles. Au *rapide de l'Ile*, j'ai comtemplé avec attendrissement ces eaux bouillonnantes, mille fois bénites par des mains tremblantes. A *Hay Creek*, j'ai pensé à la pluie, à l'orage, et surtout à la retraite honteuse de la gent pieuse. Cette année, nous avons essuyé pendant trois jours un pareil ouragan, à *No Man Land*. Pluie battante, vent glacial, voilà la ressemblance, misérable campement, pas de retraite ni de déshonneur, voilà la différence. Tirons un voile sur ces misères, et cessons de torturer de nobles mortels. Je vous entends dire : *Infandum, regina, jubes renovare dolorem.*

J'oubliais. Dans les petits lacs en deça de New-Post, j'ai revu la cabane de castor que vous êtes allé visiter jusqu'au fond. Elle est de nouveau habitée par un jeune ménage, qui continue à faire ce que faisaient ses pères. Le petit garçon qui vous y baptisa du nom de *Kitchi Amie* (Le Gros

Castor) est devenu un grand jeune homme. Il m'a donné 25 centins pour sa dîme, et il m'a prié de ne pas oublier de lui apporter l'année prochaine une musique en fer blanc. *Do ut des.*

A Moose, j'ai trouvé votre ami, M. Cotter, malade. Les sauvages y brûlent du désir d'avoir de l'argent pour leurs pelleteries comme les Abbitibains. C'est, en petit, la lutte des Irlandais pour le *Home Rule.* Les hommes, blancs ou cuivrés, sont partout les mêmes.

A Albany rien d'étrange ; même piété chez nos sauvages : c'est une colonie de saints au milieu du protestantisme débordant de toutes parts. Leur persévérance est comme un miracle perpétuel dans l'ordre de la grâce. Quand donc sonnera l'heure de la délivrance ? quand pourront-ils avoir une résidence de missionnaires au milieu d'eux ? hâtons ce moment par nos prières. Humainement parlant, point d'espérances visibles encore à l'horizon.

Quant à moi, voilà 25 ans que je porte le harnais. Mes forces commencent à s'user. Je ne me suis épargné ni dans les chantiers, ni sur le chemin de fer, ni au Labrador, ni à la Baie d'Hudson. *Cursum consummavi, certamen certavi, fidem servavi.* La retraite va bientôt sonner. La volonté pourrait encore se plier, mais le corps le pourrait-il ? Il serait temps de former un ouvrier pour prendre ma place. Il faut un homme d'une santé de fer, d'un jugement solide, d'une douceur inaltérable pour dévorer toutes les contradictions, calomnies et médisances qui sont l'apanage ordinaire de la vie apostolique. C'est l'affaire du bon Dieu d'envoyer dans sa vigne un ouvrier selon son cœur. A nous néanmoins de lui en faire la demande, *Petite.* Priez pour moi et nos chers enfants des bois. Je demeure avec respect et reconnaissance, vu votre dévoument aux intérêts de nos pauvres missions, votre très dévoué serviteur en Jésus-Christ, *et vox clamantis in deserto.*

J. M. Nédelec O. M. I.

GOLDEN LAKE, 29 septembre 1887.

REV. J. B. PROULX
curé de l'Isle Bizard.

MON CHER AMI,

Nos missions sauvages, dans la civilisation, deviennent plutôt des pélerinages que des missions proprement dites. Ici, nous avons chapelle pleine tous les jours. J'ai eu pour m'assister, à la grande fête de la procession, M. Clermont, vicaire de Pembroke. M. Kiernan, nouveau prêtre, m'a prêté son assistance au Fort William. L'année prochaine j'aurai pour compagnon un jeune Père, plein d'intelligence et d'énergie. La besogne devient trop écrasante pour un seul. Il faut mener à la fois spirituel et matériel ; cependant tout va bien, dans le département des Sauvages, des Canadiens et des Irlandais. *Dicite justo quoniam bené.*

Voici, par le menu, quelle est ma journée. De 6 à 7 heures, confessions, à 7 heures précises, presque tous les jours, grande messe ; à 9 heures, déjeuner pour une vingtaine d'affamés de toutes nations. Hier, jour de la première communion, tous les heureux communiants ont eu le privilège de venir s'asseoir à la table apostolique. De 10 heures à midi, les trois catéchismes, sauvage, anglais, français. Après diner, je prends du repos, pour veiller aux affaires temporelles et réciter mon bréviaire. De 3 heures à 6, confessions ; à 6 heures, prière du soir, avec courtes instructions dans les trois langues, comme la chose a lieu le matin à la messe. A 7 heures, souper, suivi de la confession des hommes ; puis, s'il reste du temps, on prend un moment de récréation avec les jeunes gens et les pensionnaires au presbytère improvisé. A 9 heures, on regarde autour de soi pour les couvertes qui font toujours défaut quelque part, vu le nombre des dormeurs. Le lendemain matin, à 5 heures, la roue recommence le même mouvement de rotation uniforme. Telle est la vie active du misionnaire dans ces places.

Lundi, nous avons eu une corvée pour lever une sacristie de 18 pieds sur 16. J'en avais désigné seulement 20 pour y prendre part ; mais comme mes gens avaient senti l'odeur du mouton frais, nous nous sommes trouvés 50. On a fait

une bonne journée. Rien de meilleur que ce peuple, à part peut-être les crève-faim de la Baie d'Hudson. Golden Lake est ma seconde mission en importance.

Hier eut lieu l'élection du chef. On a élu l'homme de ma droite, formé à mon image. C'est un jeune homme intelligent et adroit, bien disposé. Il n'a pas bu le venin de la révolte, comme en certains endroits que vous connaissez, ni respiré l'air vicié de ces parages. Il descend d'une bien pauvre lignée, mais l'éducation religieuse peut corriger bien des irrégularités

Dimanche, on a donné un pain béni de toute beauté ; on y voyait figurer tous les animaux de l'arche de Noë, surtout le précieux castor, l'animal sans pareil des sauvages. On se propose de le faire, l'automne prochain, encore plus splendide, à l'occasion de la visite de Monseigneur, qui est déjà annoncée. Y serez-vous ?

En vérité, cette mission me donne beaucoup de consolations. Point de désunion, point de désordres. Les différentes nations qui vivent mêlées ici, sont bien religieuses, même mes amis les *Dutchs* protestants. L'entente est parfaite entre tous.

Dimanche prochain, je serai aux Joachims, où je dois préparer les choses pour une bénédiction de cloche et l'érection d'un chemin de la croix. Cette mission commence à sortir des langueurs de la mort. Elle compte maintenant cinquante familles, à part les nombreux voyageurs qui la fréquentent en passant.

Demain soir, je logerai à l'évêché de Pembroke. Je me propose de descendre à Montréal pour la retraite ; en même temps je me rendrai jusque chez vous. Je vous dois cette visite comme ami et bienfaiteur de nos missions.

J. M. Nédelec, O. M. I.

Rapides des Joachims, 15 février, 1888.

Rev. J. B. Proulx,
curé de l'Isle Bizard.

Mon cher Ami,

J'accuse réception de votre lettre et de l'intéressant livre sorti de votre caboche si féconde, *L'enfant*

perdu ; les gens de chantier en font leurs délices. C'est un malheur que les bons livres soient si chers. La vogue est aux livres à bon marché. Sur ce point, les fils de Bélial ont le devant sur nous. Lacune malheureuse.

Je viens de passer deux mois au milieu des braves gens de chantier. J'ai visité plus de deux mille hommes. Encore une semaine, et j'aurai fini ; je n'ai plus à parcourir que la rive sud de la rivière Petewawee. Comme j'ai grandement abîmé ma vue au feu et à la lumière de la cambuse, je serai obligé de renoncer aux chantiers, et même aux missions sauvages. La limace rentre dans sa coque, je désire rentrer dans la vie de contemplation et laisser à d'autres la vie active. *Omnia tempus habent.* Encore un an et j'aurai mes trente ans de prêtrise. Nous avons été ordonnés 33 prêtres le même jour à Quimper ; à peine maintenant si dix ou douze vivent, éparpillés ça et là sur la machine ronde. La vie n'est pas grand'chose.

Je suis heureux ici dans cette petite mission. J'ai une jolie chapelle relativement, une sacristie, une bonne chambre, un bon lit, de bons poêls, du bon bois, un garçon de service et une excellente ménagère, puisque l'un et l'autre sont moi-même. Ma petite chapelle se remplit matin et soir de gens avides de la parole divine. On leur rompt ce pain céleste, avec exactitude, mais avec brièveté pour ne pas les fatiguer, avec originalité pour intéresser. Nous parlons deux langues, français et anglais. L'élément canadien gagne du terrain dans ces parages, et tout le long de la ligne du Pacifique. Le catholicisme domine.

J'attends la visite de Monseigneur Lorrain ici, dimanche, le 20 mai. Le dimanche suivant, je serai à Témiscamingue, le premier dimanche de juin, aux pays des lièvres (Abbitibi) et en juillet, à Albany sur la Baie d'Hudson. Le quatrième dimanche de septembre, je serai revenu à la Bonne Chère (Golden Lake) pour y recevoir la visite épiscopale dans cette mission. Je vous y invite d'avance.

Actuellement, je suis à souffler mon cœur dans le cœur de mes gens, mon esprit dans leur esprit, mon activité dans leurs bras et leurs jambes. Ils en ont bien besoin. Avant l'arrivée de l'évêque, il faudra ajouter une addition à la

basilique, faire des réparations en dehors et en dedans, peinturer tout en *tapisserie*, remuer ciel et terre pour créer des ressources et tout mettre sur un pied décent. On aura confirmation, baptême d'une cloche, bénédiction d'un cimetière neuf, érection d'un chemin de croix. Je mets ma confiance dans le Seigneur, et nous réussirons, il est le maître des cœurs et des bourses. *In te, Domine, speravi, et non confundar in æternum.*

Dans ma tournée apostolique au milieu des chantiers, j'ai rencontré deux ou trois voyageurs de votre paroisse, plusieurs autres de Montréal, Lachine, Ste-Geneviève, en un mot de partout, même de Paris, de Berlin, de Londres et de Dublin. Quel mélange de peuples et de dénominations religieuses ! Dans un chantier sur la Madawaska, je trouvai les réprésentants de neuf nations différentes, jargonnant chacun à sa manière, une vraie Babel. Les canadiens dominent dans le Haut de l'Ottawa ; du coté de la Madawaska, c'est l'élément anglais, avec l'allemand et le polonais. Ces pauvres gens gagnent durement leurs gages ; puissent-ils aussi gagner en outre le ciel. Sans la visite du missionnaire un bon nombre d'entre eux finiraient par perdre la foi. *Fides ex auditu.* Dans les temps froids on perd naturellement la chaleur du corps ; dans les bois, loin des églises et de l'instruction religieuse, on perd graduellement la religion. Les vrais missionnaires sont rares, comme les vrais poétes, *nati, non facti.* Priez pour nous. Mes saluts respectueux à votre bonne mère. *Oremus pro invicem.* Sur ce, cher monsieur, adieu ! Je serai de retour à Mattawa vers le 20 mai. On est chez soi partout, *Domini est terra.* Tout à vous en Jesus-Christ.

J. M. Nédelec, O. M. I.

MORT DE DOM BOSCO.

(*La Semaine Religieuse de Montréal.*).

Dom Bosco a rendu son âme à Dieu, mardi 31 janvier. Tout le monde connait les grandes œuvres de ce grand serviteur de Dieu.

Voici la lettre par laquelle son successeur annonce cette mort :

Aux Salésiens, aux Filles de Notre-Dame Auxiliatrice, à nos chers Coopérateurs.

" C'est avec le cœur brisé, les yeux pleins de larmes et d'une main tremblante, qu'il me faut vous donner une pénible nouvelle, la plus douloureuse que j'aie jamais annoncée, et que je puisse annoncer : notre bien-aimé Père en Jésus-Christ, notre Fondateur, l'ami, le conseil, le guide de notre vie, Dom Bosco, est mort.

" Les prières privées et publiques, adressées au Ciel pour la conservation d'une existence si précieuse, ont retardé ce coup terrible : mais elles n'ont pu nous l'épargner, comme nous l'avions espéré.

" Dieu, infiniment bon, ne fait rien que de juste, de sage et de saint : sa volonté, qui nous apparaît dans cette épreuve, est notre unique consolation. Soyons donc résignés ; courbons la tête sous sa main qui nous frappe, adorons ses impénétrables desseins.

" Il ne m'est guère possible de vous dire aujourd'hui en détail que Dom Bosco a fait la mort du juste, calme et sereine. Muni en temps opportun de tous les secours de la religion, béni plusieurs fois par le Vicaire de Jésus-Christ, honoré de la pieuse visite de nombreux et illustres personnages ecclésiastiques et laïques de tous pays, soigné avec un filial amour par les enfants de sa famille religieuse, traité

enfin, avec une vénération touchante et une singulière habileté par de célèbres docteurs, il a eu tout ce que l'on peut souhaiter à ceux que l'on aime. Ce n'est pas non plus le moment de vous parler de ses vertus et de ses œuvres : le temps presse et puis je n'en aurais point la force.

" Je me contente de vous notifier que, ces jours derniers encore, Dom Bosco a affirmé que son œuvre ne souffrira point de sa mort, parce qu'elle est fondée sur la bonté de Dieu, protégée par la puissante intercession de Marie Auxiliatrice, et soutenue par la charité des Coopérateurs et Coopératrices, qui continueront à la favoriser.

" De notre côté, nous pouvons ajouter qué nous avons en cette promesse la plus grande confiance.

" Du ciel, où nous avons la douce persuasion qu'il est déjà glorieux, Dom Bosco sera désormais pour nous, aussi vraiment Père qu'il l'était ici-bas ; et son amour devenant plus efficace encore, près du trône de Jésus-Christ et de sa divine Mère, il répandra sur nous les plus abondantes bénédictions.

" Désigné pour prendre sa place sur la terre, je tâcherai de répondre à la commune attente.

" Avec le concours et les conseils de mes confrères, je suis sûr d'avance que la pieuse Société de Saint-François de Sales, soutenue par le bras de Dieu, forte de la protection de Marie Auxiliatrice et de la généreuse charité des Coopérateurs Salésiens, continuera les œuvres créées par son vénéré et regretté Fondateur, et en particulier l'éducation chrétienne de la jeunesse pauvre et abondonnée et les Missions aux pays infidèles.

" Une pensée encore. A l'exemple de notre glorieux Patron St-François de Sales, Dom Bosco, entendant ou lisant certaines expressions que des personnes bienveillantes employaient à son égard, manifestait souvent la crainte qu'après sa mort, sous prétexte qu'il n'aurait pas besoin de suffrages, on ne le laissât en purgatoire. En conséquence, selon son désir et par devoir de filiale affection, je vous recommande à tous de vouloir bien ne point faire attendre à son âme les plus ferventes prières : le Seigneur en saura faire l'application convenable, pour le cas où nos espérances seraient déjà réalisées.

" Salésiens, Filles de Notre-Dame Auxiliatrice, Coopérateurs, chers enfants confiés à nos soins, nous n'avons plus notre bon Père au milieu de nous ; mais nous le retrouverons au ciel si nous mettons en pratique ses conseils, et si nous marchons fidèlement sur ses traces.

" Croyez-moi, même dans la douleur et dans l'affliction,

Votre très affectionné Confrère et Ami,

MICHEL RUA,

" Prêtre.

" Turin, ce 31 janvier 1888."

DOM BOSCO,

LE SAINT-VINCENT-DE-PAUL DE L'ITALIE.

(*La Semaine Religieuse de Montréal*)

Il y a encore des saints ! L'un d'eux vient de disparaître, laissant après lui une traînée de miracles et un ensemble d'œuvres ouvrières vraiment prodigieux. En notre siècle d'incrédulité n'était-ce pas un miracle permanent de voir les foules se précipiter sur les pas du père des pauvres : Dom Bosco.

Rien dans sa personne n'expliquait l'enthousiasme Petit, pauvre, y voyant à peine, uniquement occupé de Dieu et de ses enfants, Dom Bosco aurait dû passer inaperçu ; mais son humilité étonnait, sa foi, sa confiance en Dieu qui l'amenait à prendre à sa charge des milliers d'enfants en comptant uniquement sur la bonne Providence pour les loger et les nourrir, transportait des montagnes.

Son passage à Paris fut un véritable événement. Les reporters le suivaient avec plus d'acharnement encore qu'ils mettent à poursuivre, aujourd'hui, les souverains les plus populaires ou les criminels les plus en renom. La vertu garde toujours son prestige.

Membre coopérateur des œuvres de Dom Bosco, nous

devons à ce grand homme de bien, par justice et par reconnaissance, un souvenir spécial. Nous le lui donnons avec d'autant plus d'empressement que nous sommes sûr d'avance de faire plaisir à tous nos lecteurs, en leur traçant les principaux traits de la vie merveilleuse de l'apôtre des enfants :

Né le 15 août 1815, au hameau des Becchi, commune de Châteauneuf-d'Asti, Jean Bosco était le second fils d'honnêtes cultivateurs.

La mort de son père, survenue deux ans après, laissa la veuve sans ressources avec trois enfants.

Le petit Jean fut mis à l'école communale, et, dans ses moments de loisirs, tout en gardant les vaches, il lisait dans ses livres. Un prêtre, ravi de son intelligence et de sa mémoire, lui apprit un peu de latin, puis le fit entrer au séminaire de Chierri.

A vingt-six ans il était prêtre. C'était en 1841.

Pour son premier ministère il fut chargé de la visite des prisons et, dès lors germa, dans son âme apostolique, cette vocation particulière qui devait lui faire faire des prodiges pour le salut des enfants abondonnés. Pendant qu'il s'appliquait à convertir les jeunes détenus, une pensée le travaillait, celle de se mettre sur le chemin de la prison pour enlever à ce triste asile tous ceux que leur délaissement et une inconduite précoce devaient y amener inévitablement.

On a raconté comment, en 1846, presque au début de ses œuvres, le saint prêtre, déjà exténué par l'activité de son zèle, tomba malade au point de donner des inquiétudes pour sa vie. Au nom de sa famille adoptive d'orphelins et de vagabonds, on obtint qu'il demandât à Dieu sa guérison : il fut exaucé. C'est chez sa pauvre mère, veuve alors, qu'il alla faire sa convalescence.

Dès qu'elle vit ses forces rétablies, loin de le détourner des œuvres qui avaient failli lui coûter la vie, elle lui dit simplement : " J'irai demeurer avec toi et tes enfants seront les miens."

La mère et le fils se mirent en route à pied pour Turin.

Aux portes de la ville, ils rencontrèrent un ami, un auxiliaire de Dom Bosco, l'abbé Vola. A la vue de Dom Bosco, le bâton à la main, portant pour tout bagage son bréviaire

sous le bras, et qui paraissait bien fatigué, il lui demanda où il allait ainsi ?

—Nous allons, ma mère et moi, soigner les pauvres enfants abandonnés.

Mais vous n'avez pas de ressources, comment ferez-vous pour vivre ?

—Je n'en sais rien, la Providence y pourvoira.

Alors le bon abbé lui donna sa montre comme première mise de fonds.

Dom Bosco prit la montre aussi cordialement qu'elle était offerte, et la vendit le lendemain pour acheter les choses indispensables à l'installation de sa mère. Cette sainte femme se fit la servante des enfants qu'il rassemblait. Elle voulut nourrir et habiller les plus pauvres d'entre eux, et, gagnées par son exemple, la vénérable mère de l'archevêque de Turin, Mme Franzoni, et bien d'autres femmes chrétiennes des plus distinguées de la ville, se mirent à travailler de leurs mains pour vêtir cette foule d'enfants déguenillés.

La bonne mère de Dom Bosco vendit sa vigne et sacrifia tout, jusqu'à ses présents de noces, soigneusement gardés jusque là, pour subvenir aux dépenses de l'œuvre de son fils.

La foi ardente du jeune prêtre se préoccupait si peu des obstacles, qu'un jour on le crut fou. Deux ecclésiastiques vinrent le prendre en voiture pour le conduire à un asile. Il insista pour les faire monter avant lui, puis fermant la portière :

—Allez où vous savez ! dit-il.

Le cocher fila et les deux prêtres eurent beaucoup de peine à ne pas être gardés de force comme aliénés.

Les persécutions ne devaient pas lui manquer.

Plus tard, ce sont des attaques à coups de pierres ; un coup de pistolet lui est tiré un jour et il n'a d'émotion que pour sa pauvre soutane, sa seule ressource.

En 1848, un homme armé d'un couteau lui avoue avoir reçu 80 francs pour le tuer.

Son chien Origio le sauva plus d'une fois de la mort.

Un jour il reconnaît en un de ses agresseurs un enfant qu'il a élevé.

—Comment, c'est toi, mon pauvre enfant ! lui dit-il simplement.

Et il le confesse au bord de la route, le jeune dévoyé, l'embrassant et lui donnant quelque argent.

Lors du choléra de 1851, ses jeunes gens, au nombre de 700, se dépouillent pour les cholériques et se dévouent pour les soigner.

Grâce à cette action bienfaisante, Dom Bosco créait à chaque pas des refuges, des colonies agricoles, des oratoires, des écoles primaires, des collèges, des ateliers pour les chers petits enfants recueillis de partout.

Des prêtres formés par les soins de Dom Bosco, ont accepté sa règle sous le patronage de Saint François de Sales, ils portent le nom de *Salésiens*, et se répandent au loin, évangélisant, recueillant de jeunes enfants et fondant de nouveaux hospices.

A côté des Salésiens, le saint Apôtre a fondé la congrégation des filles de *Marie-Auxiliatrice*, chargées de recueillir, d'adopter et d'élever chrétiennement les petites filles abandonnées.

C'est ainsi qu'il a répandu les bienfaits de cette éducation préservatrice non seulement à Turin et en Europe, mais au Brésil, dans la Patagonie, l'Uraguay. A l'heure qu'il est, plus de cent trente maisons, dans les deux mondes, contiennent près de cent mille enfants, sans compter les contremaîtres des ateliers et le personnel servant.

A l'heure qu'il est, plus de cent mille jeunes gens sont ainsi élevés gratuitement dans le monde, en Italie d'abord, en Espagne, en France, en Amérique, et principalement à Buenos-Ayres, où, on le sait, les Italiens sont nombreux. Quelques-uns de ces jeues gens entrent dans les ordres ; le plus grand nombre, instruits dans un métier, et il y en a de toute sorte dans ces maisons, deviennent d'excellents et honnêtes ouvriers.

Voilà l'œuvre sociale et chrétienne.

Voilà le grand miracle accompli par cet homme, miracle vivant et visible tous les jours. Dom Bosco n'a jamais reçu, ni fondations pieuses, ni successions ; il n'a reçu que des aumônes.

Dom Bosco n'était pas éloquent.

Il demandait avec douceur, mais avec insistance : " Il me

le faut, disait-il ; le boulanger attend et ne veut plus me faire crédit ; demain mes enfants n'auront rien à manger." Qui pouvait lui refuser dans ces conditions ? Tout le monde lui donnait, depuis les plus humbles jusqu'à Rattazzi, jusqu'à Victor-Emmanuel.

La réputation de Dom Bosco en Italie ne tenait pas seulement à cette grande charité chrétienne qui suffit à faire le plus beau des miracles : on lui attribuait encore le don de prophétie, celui de clairvoyance et celui des miracles, ui consistent à guérir les malades et à ressusciter les morts.

Nous ne répéterons pas tout ce qui s'est dit à ce sujet dans le peuple, voire dans les classes élevées de la société, où l'on appelait souvent Dom Bosco pour bénir et guérir un enfant mourant. Le saint prêtre résistait à ces appels. Il disait que Dieu seul, et les médecins quelquefois, avaient le pouvoir de guérir ; mais en fin de compte, il cédait, parce que le voyage profitait, en définitive, si ce n'est au malade, du moins à ses enfants recueillis.

Au début de sa carrière, Dom Bosco fit un autre genre de miracle, celui-là incontestable et de plus prodigieux : il obtint de Rattazzi, alors ministre, qu'on lui confiât, pour un jour entier, les deux cents jeunes détenus de la prison de Turin.

—Mais, dit le ministre, je vous donnerai, dans ce cas, deux cents gendarmes.

—Je n'en veux aucun, répondit Dom Bosco, et je réponds de tous, à moi seul.

On le laissa faire, tant cet homme, extraordinaire dans toutes ses allures, inspirait déjà une confiance sans borne.

Au jour dit, il partit avec les jeunes détenus, sans gardiens, sans gendarmes, les emmena au parc royal de Stupinigi, les catéchisa, les fit manger et s'amuser, et le soir il les ramenait, tous en rang, à la prison, pas un ne manquait, pas un dégât n'avait été commis par eux.

Telle était l'influence qu'il exerçait autour de lui que, sur les huit cents enfants qu'il élevait dans la maison principale, aucun ne fut jamais puni par lui, et ne lui résista un instant : tous se seraient fait tuer pour lui.

Mais les hommes ne lui résistaient pas plus que les

enfants. Dom Bosco rentrait souvent à la nuit à sa maison du Valdocco, et l'on savait qu'il y rentrait parfois les poches bien garnies ; un homme l'attend dans une rue déserte de ce bas quartier, et lui demande la bourse ou la vie.

Dom Bosco lui dit qu'effectivement il a de l'or, qu'il est facile de le lui prendre ; mais que des enfants du peuple attendent leur pain et que cet or va les faire vivre. Peu à peu il raisonne son voleur, lui fait honte de son crime, lui demande ses antécédents, s'intéresse à lui, le convertit, et finalement le voilà qui s'assoit sur une borne, fait mettre le malandrin à genoux dans la boue, et le confesse là, tout bonnement dans la rue, le renvoie repentant et s'en va.

C'était bien un saint Vincent de Paul que cet homme extraordinaire, et son œuvre lui survivra toujours, parce qu'elle émane de ce qui est l'essence de la religion : la charité.

UNE VISITE A DOM BOSCO

(*La Vérité*)

Nous trouvons dans le *Bulletin Salésien* de février 1888 l'article suivant que tous ceux qui s'intéressent aux questions ouvrières liront avec intérêt :

Un industriel, ami de la *Gazette de Liège*, aussi parfaitement au courant des choses professionnelles que des œuvres ouvrières, nous adresse d'Italie ces détails sur une visite rendue à Dom Bosco et à son principal établissement de Turin, à la veille même du jour où la santé du fondateur des Salésiens se trouva si compromise :

Florence, le 25 décembre 1887.

Cher Monsieur,

Sachant que bon nombre de vos lecteurs s'intéressent vivement aux œuvres ouvrières, je ne puis résister au plaisir de narrer la visite que je viens de faire au célèbre institut de D. Bosco à Turin.

I

J'avoue qu'en franchissant le seuil je n'étais pas exempt de certaines préventions. Je m'étais imaginé, je ne sais trop pourquoi,—peut-être parce que j'avais entendu répéter souvent que Dom Bosco était un très saint homme,—que j'allais voir un couvent bien pieux et bien calme, une espèce d'oasis chrétienne dont les heureux habitants soigneusement préservés des vents brûlants du dehors, sortaient mal préparés aux âpres luttes de la vie.

Reçu avec la plus affable courtoisie, on me donna pour cicerone un jeune Père français, qui me fit les honneurs de l'établissement d'une manière aussi intéressante qu'aimable.

Dès mes premiers pas dans les ateliers je dus reconnaître que je m'étais absolument trompé. Je me trouvais en effet dans une école industrielle organisée d'une manière extrêmement pratique et intelligente. Rien sans doute ne rappelait ces exploitations modèles, qui sont souvent des modèles d'exploitation de deniers publics. L'indispensable façade monumentale faisait absolument défaut. Pas de tenue d'uniforme, pas de boutons, pas même de casquettes galonnées, aucune réminiscence de caserne. A y regarder de près je crois même que certaines culottes étaient un peu bien spacieuses et d'autres un tantinet trop courtes pour pouvoir être considérées comme la chose du premier occupant.

Mais la tenue générale était parfaitement décente.

Quant aux salles de travail, on n'avait sans doute pas pu puiser à pleines mains l'argent des contribuables ou des actionnaires pour l'enfouir dans les briques et le mortier et faire grand, mais l'ensemble avait ce caractère pratique des usines bien administrées qui se sont graduellement développées et où l'on a fait ses affaires.

Il y avait là des ateliers de cordonniers, de tailleurs, de menuisiers, de forgerons, de boulangers et enfin de typographes au grand complet y compris la fonte des caractères, la reliure, etc. L'institut possède même à Mathi une grande papeterie pour alimenter sa consommation de papier. Trois machines à gaz de 10 chevaux chacune fournissent la force motrice aux presses et aux innombrables machines-outils. Tout cela est parfaitement agencé. Ainsi des réchauds à gaz sont disposés partout où l'on a besoin du feu, la boulangerie a un pétrin mécanique et l'immense four à cuire le pain sert en même temps de calorifère, la chaleur perdue chauffant l'église. J'ai vivement regretté que le peu de temps dont je pouvais disposer ne me permit pas d'examiner avec plus de détails toutes ces installations.

Tout en visitant ces vastes et nombreux ateliers je ne pus m'empêcher de témoigner, à mon obligeant cicerone, ma surprise de me trouver dans une véritable usine, et non pas seulement dans un pieux asile. Il se mit à rire de bon cœur et me répondit : " L'ambition de notre institut n'est pas du tout de former des dévôts, mais simplement de bons et solides chrétiens et des ouvriers capables et satisfaits de leur sort. Nous cherchons certainement avant tout le salut de l'âme de ces jeunes gens, mais nous poursuivons en même temps un but social. "

Je le priai, ainsi qu'un de ses compatriotes qui s'était joint à nous, de me donner quelques détails sur les moyens employés pour atteindre les résultats merveilleux dont j'étais témoin. J'appris de ces messieurs que le principe fondamental de l'œuvre de Dom Bosco était l'absence de toute contrainte. Ainsi, bien que le règlement conseille aux jeunes gens de s'approcher tous les mois des Sacrements, on les laisse libres d'observer ou non cette recommandation. Ils peuvent quitter l'institut s'ils ne s'y plaisent pas et bien rares sont les désertions.

La discipline qui me semblait bien difficile à faire observer dans un milieu où les éléments d'insubordination abondent, est maintenue admirablement sans aucun moyen de rigueur, uniquement par l'influence religieuse et l'autorité morale.

Les apprentis sont au nombre d'environ 350. On les admet dès l'âge de 11 à 12 ans et d'ordinaire ils ont terminé leur apprentissage vers 17 ans. Ils quittent alors la maison pour s'engager comme ouvriers et conservent en général les meilleures relations avec leurs anciens maîtres. Un certain nombre y restent jusqu'à l'époque de la conscription ou de leur mariage. D'autres encore ne veulent plus s'en éloigner et forment une espèce de tiers-ordre.

Le prix de la pension est au maximum de 15 fr. par mois, mais il diminue au fur et à mesure que le travail fourni est plus productif.

Du reste, un quart au plus des apprentis paie cette modique rétribution ; les autres sont des orphelins, abandonnés de leurs parents ou recueillis à leur demande. A ma question : les jeunes gens condamnés à être enfermés dans une maison de correction sont-ils également admis ? il me fut répondu négativement parce que cela était contraire au principe de liberté qui régit l'institution.

Les jeunes gens reçoivent quatre sous pour leur dimanche, mais à leur sortie on leur remet comme pécule le tiers de leurs salaires, ce qui équivaut en moyenne à *fr.* 150 *par an.* Voilà réalisé, sous sa forme la plus pratique, ce rêve si caressé par nos économistes modernes de la participation de l'ouvrier aux bénéfices !

La durée du travail est au maximum de 9 heures par jour. A côté de l'enseignement professionnel les jeunes gens reçoivent tous les jours des leçons de religion, de dessin, de commerce, de français, plus une bonne instruction primaire. L'enseignement technique est donné en général par d'anciens élèves appelés *Capi d'arte.* Les Pères, dont chacun surveille un atelier, n'ont à intervenir en rien dans cet enseignement.

J'allais oublier de dire qu'à côté de l'école industrielle, il y a un pensionnat comptant environ 400 élèves, qui suivent un cours complet d'études classiques. C'est une espèce de petit séminaire puisqu'un quart environ de ces jeunes gens entrent dans la Congrégation ou dans les ordres. La pension n'est que de 20 francs par mois, mais les trois quarts ne paient rien. En tout la maison compte environ un millier

de personnes. On comprend sans peine à quelles charges un établissement aussi considérable doit faire face, et l'on se demande comment il peut se soutenir. Sans doute la charité y pourvoit en partie, mais cependant l'organisation de cette œuvre est si intelligente et son administration si soigneuse, qu'elle vit, pour une bonne part, de ses propres ressources. Les ateliers sont en général bien pourvus de travail et l'atelier de typographie en particulier avec ses annexes, a d'ordinaire, m'a-t-on dit, sa production engagée pour quinze mois à l'avance.

J'ai visité des établissement industriels de tout genre un peu dans tous les pays et jamais, je dois le dire, je n'ai rencontré d'ouvriers qui m'aient fait une meilleure impression que ces jeunes gens.

Ils travaillent avec toute l'ardeur de leur âge et de leur race, en même temps qu'avec un calme joyeux et beaucoup de dextérité. On voyait qu'ils avaient le cœur à l'ouvrage. J'ai remarqué notamment dans l'atelier des forgerons un jeune homme qui maniait son marteau avec tant de bonheur que je regrettais vivement de n'être pas artiste : je n'aurais pas voulu de meilleur modèle pour un *Vulcano infante*.

Je me suis surtout arrêté dans l'atelier de typographie. Dieu me garde de chercher querelle aux typographes de certains journaux belges, mais je n'ai pu m'empêcher de penser que sous quelques rapports leurs jeunes confrères de Turin pourraient leur rendre des poiuts.

Et quelles bonnes récréations tout ce petit monde de travailleurs prenait, la besogne consciencieusement achevée ! Quelles joyeuses parties de balles, quelles courses animées ! Les bons Pères retroussant leurs soutanes s'y mêlaient avec entrain, on eût dit les frères ainés d'une famille. Tout cela se passait avec une grande liberté d'allures et cependant rien de désordonné. Ces enfants du peuple n'auraient été déplacés dans n'importe quel collège. De temps en temps, l'un ou l'autre s'échappait des jeux bruyants pour aller dire une courte prière dans léglise attenante à la cour et il était vraiment touchant de voir avec quelle ferveur ils accomplissaient cet acte de dévotion spontanée.

Impossible de n'être pas frappé de la bonne tenue que les excellents Pères Salésiens ont su donner à ces enfants ramassés un peu partout. Ils ont réussi à leur ôter jusqu'à ce penchant inné des Italiens pour la *bonne main*. Détail assez caractéristique, ayant fait quelques emplettes à la librairie tenue avec un sérieux et un zèle tout à fait amusant par trois jeunes gens d'une quinze d'années, j'eus beaucoup de peine à leur faire accepter pour la boîte du dimanche quelques sous qu'ils voulaient absolument me rendre.

Je ne saurais vous dire à quel point les relations entre les jeunes gens et leurs maîtres sont en même temps respectueuses, confiantes et cordiales; c'est vraiment quelque chose de paternel. Ils paraissent du reste très fiers de leurs excellents Pères. Ain si ayant demandé au gamin qui m'introduisait (car l'huissier solennel fait complètement défaut) si le Supérieur parlait aussi le français, il me répondit avec une pointe de vanité tout à fait gentile : Je crois bien : il parle *tutte le lingue*.

En voyant ces jeunes gens si heureux, si bien préparés à devenir des membres utiles de la grande famille humaine, je me demandais combien d'entre eux, sans cette admirable institution, ne seraient pas devenus la proie du vice et du crime et n'auraient pas été grossir les rangs déja si nombreux de ces révoltés *qui trouvent que leur part est mal faite et qu'il faut la refaire*.

La foule stupide et blasée n'a pour les humbles religieux qui se dévouent corps et âme à cette œuvre sublime de régénation qu'indifférence, mépris et injustice, alors que cette même foule couvre d'or et d'applaudissements les littérateurs qui corrompent les intelligences et les cœurs en fouillant les bas-fonds du peuple pour en étaler cyniquement toutes les turpitudes dans leurs immondes écrits. Ma pensée se reportait vers ces moines qui, il y a treize siècles, sauvèrent l'humanité, alors que toute trace de culture semblait submergée par les flots sanglants des invasions barbares.

Les abbayes des Gaules et de la Germanie civilisèrent nos pères par la prière et le travail comme Dom Bosco le fait pour ces sauvages de nos grandes cités modernes, dont la commune de Paris nous a dévoilé les féroces instincts. Il est

permis de se demander si les rudes enfants des forêts n'étaient pas moins réfractaires aux influences moralisatrices que les pâles voyous de nos capitales.

Ora et labora, telle fut partout et toujours la devise de la foi et de la charité chrétienne. Oui l'Eglise, pour les déshérités du siècle surtout, est une mère et une mère toujours jeune et toujours féconde.....

II

On conçoit combien j'étais désireux d'être admis à l'honneur de voir Dom Bosco, qui voulut bien me recevoir, grâce à une haute et bienveillante recommandation.

Pour arriver jusqu'à lui j'eus à gravir d'innombrables escaliers et là sous les combles j'entrai dans une très modeste chambre. J'y remarquai, toutefois, deux magnifiques tableaux à la plume, qui attestent que si l'institut a pour but de former des artisans on y rencontre aussi des artistes. Je me trouvais en présence des principaux collaborateurs du fondateur, l'un, le révérend Dom Rua, son vicaire-général, et l'autre, le révérend Dom Durando, son assistant. Le premier jeune encore, dans lequel on reconnaît de prime abord l'homme d'action, le second dont la figure ascétique rappelle singulièrement les traits émaciés de Saint-Vincent de Paul. Comme l'antichambre était pleine de visiteurs où se confondaient toutes les classes de la société, Dom Durando eut l'obligeance de me faire passer dans sa cellule. En y pénétrant je fus tout à fait saisi de voir un pareil dénuement. Bien des pauvres sont mieux logés et mieux meublés que ces éminent religieux et je me dis à part moi que l'état-major salésien se contentait pour logis d'un corps de garde. L'expresion est peu révérencieuse sans doute, mais c'est l'impression qui me vint à l'instant même. Et voilà comment vivent les chefs de ces communautés religieuses, dont les richesses fabuleuses et l'avidité légendaire fournissent un thème inépuisable aux déclamateurs des parlements ou des cabarets. Plus laborieux que des manouvriers, plus pauvres que les pauvres eux-mêmes, ils peuvent répéter cette parole de l'apôtre : " De l'or et de l'argent je n'en n'ai pas, mais ce que j'ai je te le donne : Lève-toi et marche ! "

Enfin j'allais avoir le bonheur de pouvoir aborder Dom Bosco. Le cœur me battait un peu, plus qu'en approchant des puissants du monde, en pensant que j'aillais me trouver en présence d'un de ces hommes que Dieu se plaît à susciter à certains moments pour montrer ce que sont et ce que peuvent les saints.

La sainteté—que de gens éclairés que ce mot fait sourire ! cependant, même au point de vue humain, les saints ont joué un rôle immense dans la vie des peuples. Qui oserait dire, par exemple, que l'influence *sociale* d'un Saint-Vincent-de-Paul n'a pas été autrement profonde, autrement durable et surtout autrement heureuse que celle d'un Richelieu ou d'un Mazarin ? Qui oserait dire que l'initiative providentielle de Dom Bosco dans cette épineuse question ouvrière, si elle vient à se généraliser, n'apportera pas des solutions inespérées ?

Tout en faisant ces réflexions, mon tour d'entrer arriva. Je jetai un rapide coup d'œil dans la chambre aussi pauvrement, aussi misérablement meublée devrais-je dire, que possible, et j'aperçus avec émotion un vénérable vieillard, assis sur un canapé usé, courbé par l'âge et les labeurs d'un long apostolat.

Ses forces défaillantes ne lui permettaient plus même de se tenir debout, mais il releva la tête qu'il tenait inclinée et je pus voir ses yeux un peu voilés, mais pleins encore d'une intelligente bonté. Dom Bosco parle parfaitement le français, sa voix était lente et marquait un certain effort, mais il s'exprimait avec une remarquable netteté. Je trouvai chez lui un accueil d'une simplicité chrétienne, à la fois digne et cordiale. Ce qui me toucha bien profondément ce fut de rencontrer chez un vieillard presque moribond et sans cesse assailli de visiteurs, un intérêt aussi sympathique, aussi vrai pour ceux qui l'approchent. En quels termes émus il me parla de l'évêque de Liège et de son zèle ardent pour les œuvres ouvrières. Chez Dom Bosco l'épée a usé le fourreau, mais quelle force d'âme encore dans ce corps débile ! Avec quels accents d'intime regret il déplorait que sa faiblesse ne lui permit plus de se dévouer activement à la direction de ses innombrables œuvres ! Et cependant qui plus que lui a le

droit d'entonner avec confiance le cantique du saint vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum in pace ?* La discrétion m'obligeait malheureusement à abréger beaucoup plus que je ne l'aurais désiré cette émouvante entrevue avec un homme que Dieu a visiblement marqué de son sceau et qui dans peu de jours peut-être ira recevoir ces magnifiques récompenses promises à ceux qui ont combattu le bon combat !

Permettez-moi de recommander instamment à ceux de vos lecteurs qui se rendent en Italie la visite de l'Institut de la via Cottolengo. Ils en sortiront émus, ravis et songeurs et se répèteront avec une intime conviction : Là est la vérité, là est la vie, là est la solution de ces formidables questions sociales que le sphinx du XIXe siècle pose aux hommes d'Etat et aux penseurs,—car il est écrit : " Cherchez d'abord le royaume de Dieu et le reste vous sera donné comme par surcroît. "

J. B.

Lettres de divers missionnaires Oblats à Sa Grandeur Mgr I. Clut, O. M. I., évêque d'Arindèle.

(*La Semaine Religieuse de Montréal.*)

Saint-Raphaël, 27 septembre 1887.

Monseigneur et Vénéré Père,

Nous avons reçu, le 14 courant, la lettre trop courte, de Votre Grandeur, de Rome même, où nous vous ignorions ; j'aime à penser que Votre Grandeur aura reçu, en son temps, la lettre que je lui ai adressée du Fort Simpson. Dans cette lettre, j'ai dû donner un sommaire de notre hiver, je n'y reviens pas.

Depuis j'ai visité Notre-Dame du Sacré-Cœur au F Wrighley, j'ai fait du bien huit jours durant. J'ai séjour au Sacré-Cœur de Jésus, au Fort Simpson, à trois repri différentes.

Comme autrefois les apôtres, de retour de leur mission, j me félicitais en envoyant à Dieu toute la gloire, non d'avoi

opéré des miracles, mais d'avoir fait quelque bien, confirmé les solides, fortifié des faibles, remis des délinquants sur le chemin du ciel, et reçu quelques abjurations, en un mot, je remontais heureux, quoique un peu souffrant.

Hélas ! en arrivant, quel serrement de cœur de voir un tas de charbon là où deux mois auparavant j'avais aidé à élever une jolie et solide bâtisse dont nous avions grand besoin, qui nous avait tant coûté ! Je me dirige vers notre chapelle, grâce à Dieu, debout et intacte, et là, offrant au divin Maître mon acte de résignation, je le remerciai de nous avoir conservé son humble demeure. J'étais inconsolable. Dès le lendemain, je donnais mon concours au rév. Père Lecomte et au frère Marc pour achever de démolir notre vieille maison devenue inhabitable, et avec ces quelques débris, à moitié pourris, nous commençâmes une allonge à la petite maison de 14 pieds qu'habitait jadis notre Johny. C'est de là que j'ai l'honneur de vous tracer ces quelques lignes.

Le 11 juillet, dans l'après-midi, le Rév. Père Lecomte quitte la maison neuve où il travaillait, mais il y laisse une chaudière contenant de la braise pour boucaner (ou fumer) contre les maringouins (cousins), et dans son inexpérience, disons sa grande imprudence, il avait gardé toutes les ripes, soit disant, pour combler les vides entre les lambourdes. De là le feu ; en moins de deux heures, me dit-il, tout était fini.

Avec la maison, ont été brûlés nos outils et bien d'autres articles et un baril de clous rendus inserviables ; quelle perte ! et puis, nous étions dehors.

Le 15 septembre, le Rév. P. Lecomte est monté à sa mission de Saint-Paul, au Fort Nelson, où il a trois familles catholiques : Boniface Lanoix, Louis Lanoix et Jacob Mackay. Ce dernier en passant ici avait six enfants malades de la coqueluche, il en laissa un ici à son beau-frère, J. R. Hool. Deux jours après, celui-ci, devant aller résider au Lac de pêche avec sa femme, et le petit garçon malade étant hors d'état de les suivre, le commis du Fort lui dit : Cet enfant a une maladie contagieuse, il ne restera pas ici, envoyez-le au Père. Alors on me supplia de prendre l'enfant, qui depuis exige de ma part tous les soins qu'une mère

dévouée pourrait donner à son enfant malade. Sa maladie me contraignait de le sortir vingt fois le jour et encore plus souvent la nuit ; ajoutons à cela, qu'il n'y avait pas même une femme pour laver son linge, ce qu'il m'a fallu faire moi-même.

Que le bon Dieu me prenne en pitié et daigne me tenir compte du soin que je prodigue à ce souffreteux.

S'il vous plaît, Monseigneur, un " Memento " quand vous ferez votre pélerinage au Vœu National ; n'oubliez pas les âmes confiées à nos soins ici et au Sacré-Cœur de Jésus (Fort Simpson) et à Notre-Dame du Sacré-Cœur (Fort Wrighley.)

En esprit à vos genoux, je vous prie, Monseigneur, de me bénir et de demander à Dieu de rétablir ma santé délabrée.

De votre Grandeur,
le fils soumis et dévoué,
De Kéranguë, Ptre, O. M. I.

Mission Saint-Joseph, 8 décembre 1887.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Depuis la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire de Montréal, à laquelle j'ai répondu par le courrier suivant, je n'ai reçu que bien indirectement des nouvelles de l'état de votre santé. Monsieur Gaudet nous a dit que Votre Grandeur était toujours aussi souffrante ; que l'amélioration n'était pas sensible, et que, malgré cela, vous désiriez revenir au milieu de nous, le printemps prochain. Dieu le veuille ! Veuille-t-il aussi vous rendre une santé si précieuse, et faire cesser ce long martyre contracté aux misères, aux fatigues, aux privations de tous genres de votre vie de missionnaire ! Si Dieu exauce mes pauvres prières, bien [illegible] nous aurons le bonheur de vous posséder au milieu de n[illegible] pour nous diriger, nous consoler et nous bénir.

L'hiver dernier, depuis la fin d'août jusqu'au mois de [illegible] de la présente année, je me suis trouvé à Saint-Isidore, a[illegible] le bon frère Josseau. L'hiver a été bien mauvais pour [illegible] pauvres Indiens. La famine s'est fait sentir d'une man[illegible]

terrible, comme je l'ai raconté à Votre Grandeur dans ma précédente lettre. Cette année s'annonce mieux, déjà le renne abonde un peu partout.

Je vais surprendre Votre Grandeur en lui disant que je suis allé voir Monseigneur Faraud. C'était pour fêter les noces d'argent de son épiscopat. Nous sommes arrivés en retard. Nous allions pour fêter et on nous a fêtés. Le Rév. Père Pascal et le frère Rousset étaient avec moi. Si nous avons été heureux, nous, de voir Monseigneur, Sa Grandeur semblait encore plus heureuse que nous de revoir ses enfants ! Elle nous a retenus longtemps à Notre-Dame des Victoires. Cependant j'ai été le privilégié. Monseigneur m'a gardé jusqu'au 18 août, tant pour aider le Rév. Père Grouard à l'impression du nouveau livre montagnais, que pour m'apprendre l'imprimerie, pour remplacer, au besoin, le Rév. Père Grouard. Ce bon Père voulait me garder tout l'hiver ; mais je n'ai pas cru pouvoir accéder à son désir, le Rév. Père Dupire étant seul depuis longtemps à Saint-Joseph. Quand je suis arrivé au grand Lac des Esclaves, le R. P. Dupire n'y était pas ; il était allé avec la berge de la Compagnie au Fond du Lac pour les sauvages et les vivres. Il a été pris par les glaces dans les Iles à deux jours d'ici. Il est de retour depuis trois semaines. Saint-Isidore est toujours ce qu'il était, un poste visité seulement pour le temps de la mission du printemps. Que c'est regrettable ! surtout depuis que les traiteurs envahissent le pays et rentrent de la boisson. Il y en a au Lac-le-Bœuf, au grand Lac des Esclaves, au Fort Smith, à Athabaska. C'est une nuée. Que Dieu garde nos Indiens toujours bons et fervents et nous donne des aides.

Monseigneur Faraud pense quitter, sous peu, le Lac-la-Biche. Un chemin de fer se faisant de Calgary au Landing Tawatina, nos colis passeront par là, et seront confiés à la Compagnie. De là on contruit un vapeur qui ira jusqu'au grand rapide de la rivière Athasbaska. Les rapides sur cette rivière vont être rendus moins dangereux. Des hommes en ont pris l'entreprise. C'est du progrès pour le pays. C'est bien, si ce progrès ne vient pas gâter nos sauvages.

Enhardi par l'excessive bonté de Votre Grandeur à mon

égard, me suppliant presque de lui faire savoir ce dont je croyais avoir besoin, je m'étais permis d'avancer la demande d'un harmonium pour Saint-Isidore qui aura une grande et belle chapelle, puisque le frère Ancel doit y venir, après les travaux d'Athabaska. C'est la volonté de Monseigneur Faraud.

Quelques modèles de dessins, figures, arabesques, fresques. Une bonne méthode (principes) d'harmonium. Assez, ma cupidité m'égare.

En montant au Lac-la-Biche, j'ai reçu la bien pénible nouvelle de la mort de la bonne Sœur Geneviève. C'était ma providence, au ciel elle le sera encore, j'espère.

A Limoges, chez les Sœurs de l'Espérance, place Jourdan, j'ai une cousine qui est bien dévouée pour moi, ainsi que sa supérieure. Si Votre Grandeur avait occasion de passer en cette ville, qu'elles seraient honorées de sa visite ! Daignez pardonner ma liberté, Monseigneur, et bénir votre enfant dévoué et reconnaissant en J. M.

C. Joussard, O. M. I.

Mission Saint-Joseph, 12 décembre 1887.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Vous devez vous étonner de ne pas recevoir de mes lettres, et cela se comprend. Voilà près de 15 mois, depuis le passage de Votre Grandeur à Saint-Joseph. Depuis lors, bien des occasions d'écrire se sont offertes et si je n'en ai pas profité, c'est que, l'hiver dernier, je ne savais où vous adresser ma lettre, et, depuis le printemps jusqu'aujourd'hui, j'ai été tellement occupé que j'ai été dans l'impossibilité d'écrire à qui que ce fût. Votre Grandeur voudra donc m'excuser si je viens un peu tard lui donner des nouvelles de la mission Saint-Joseph. Rien de particulier pour l'hiver dernier ; au spirituel et au temporel, tout a marché, sinon à souhait, du moins d'une manière satisfaisante. Le bon P. Joussard a passé l'hiver à Saint-Isidore avec le frère Josseau. Le R. Père a dû vous dire tout ce qui regarde sa mission, je n'ai pas à en parler ici ; quant à moi, je suis resté à St. Joseph,

exerçant mon zèle, en compagnie du frère Larue, qui a reçu son obédience pour cette mission. Dès la débâcle des glaces, juste au moment où je me disposais à répondre à la lettre que Votre Grandeur a pris la peine de m'écrire de Montréal, tous les Indiens qui, en mars et en avril, s'étaient succédé à ma mission, et partant m'avaient très occupé, me revinrent presque affolés de peur et m'ont littéralement assiégé durant deux mois et demi. Votre Grandeur sait qu'il faut peu de chose pour effaroucher les *braves* enfants de la forêt : cette fois, le sujet de leur crainte était la coqueluche qui malmenait fort les enfants. Les Indiens s'imaginaient que c'en était fait de leur nation, comme ils disent avec orgueil, en parlant de leur *belle race*, et de fait ils mouraient de peur. Tout d'abord je pensais qu'ils en seraient quittes pour la peur, mais en moins de quinze jours, quatorze enfants ont succombé. Alors, sans doute, si nos chers Peaux Rouges avaient eu le pouvoir qu'ils croient bien sérieusement qu'avaient leurs ancêtres de se transformer, à leur gré, en quadrupèdes, chacun d'eux se fût empressé de prendre quatre pattes et la peau la plus estimée ou affectionnée des Montagnais. Enfin, quand il a plu au bon Dieu, la maladie a cessé et la mort n'a plus fauché. Alors nos Indiens sont redevenus braves, et les mères n'ont pas voulu faire comme Rachel, être inconsolables : dès qu'elles ont cessé de craindre pour elles-mêmes, elles ont séché leurs larmes. Du reste, les Traiteurs libres venaient de faire leur apparition au grand Lac des Esclaves, les Indiens pouvaient-ils penser à autre chose ? Oh ! les Traiteurs libres, c'est un mot magique pour les Indiens ! Votre Grandeur le sait. Nos naïfs Montagnais avaient la simplicité de croire que l'arrivée des Traiteurs dans le Nord devait être pour tous le commencement d'une ère nouvelle, ère de prospérité et de bonheur, à vrai dire, que l'âge d'or allait commencer pour les enfants des bois. Aussi, depuis nombre d'années, toute la race Peaux-Rouges, haletant d'espérance et de gourmandise, attendait les Traiteurs. L'espèce soit disant charitable et si ardemment désirée des Traiteurs ou marchands libres est enfin arrivée au mois d'août de l'année 1887, et ces messieurs n'ont rien de plus pressé que de déballer et étaler sous les yeux des Indiens leurs charges

d'étoffes et effets de tous genres. Mais hélas ! la compagnie de la Baie d'Hudson avait déjà reçu toutes les pelleteries ; les Indiens se trouvaient les mains vides ; aussi, nouveaux venus et Montagnais se sont tout bonnement regardés, ces derniers brûlant d'envie, les premiers froids d'indifférence et jetant à peine de temps en temps un regard dédaigneux aux sauvages qui n'avaient rien à leur offrir.

En fin de compte, les Indiens, tout simples qu'ils sont, n'ont pas été sans comprendre que les chercheurs d'or, quelle que soit la mine qu'ils exploitent, veulent de l'or, ne veulent que de l'or et ne s'inquiètent nullement du bonheur, même exclusivement temporel, de la pauvre humanité, sous quelque climat et dans quelqu'état qu'on la trouve. Pour mon compte, je suis convaincu que ces chercheurs de fortune, dits traiteurs, qui, pour la plupart, n'ont de religion que celle de l'or et de leur ventre, sans être d'aucune utilité pour nos Indiens, ne peuvent que les rendre malhonnêtes et partant plus malheureux. Aussi j'approuvai hautement, lorsque mes ouailles, honteuses comme des renards qu'une poule aurait pris, ils me disaient avec dépit : Les *Bes tchoc* (les grands couteaux). L'appellation précédente est le nom sous lequel nos Indiens du Nord désignent les Américains et en général tous les étrangers, à l'exception des Français qu'ils appellent Baulay, c'est-à-dire, ceux pour lesquels la terre a été faite, et les Anglais auxquels ils donnent le nom de *Thè Ottinè*, c'est-à-dire, habitants des maisons de pierres. " Les " grands couteaux " ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux, ils ne cherchent qu'à nous jouer, aussi nous leur souhaitons bon voyage et sans retour..."

Le 18 août, les Indiens se sont enfin décidés à partir pour leur chasse d'été. Pour moi, libre de ce côté, j'ai été contraint de me livrer tout entier aux travaux manuels. Notre maison était recouverte seulement de planches à déclin ; l'été, il pleuvait comme dehors, et l'hiver, on y gelait, il était néc saire de la réparer ; se procurer des planches était ch difficile et il eût fallu attendre trop longtemps. Nous n sommes arrêtés au parti d'appliquer sur la couverture planche une bonne couche de chaux mêlée de sable ; m nouvel embarras ! Dans ce charmant pays, quand on veut

la chaux, il faut la fabriquer soi-même. Je me suis donc mis, de concert avec le frère, mon seul compagnon, à charrier quantité de pierres à chaux, de sable et de bois, et la chaux cuite, j'ai servi de manœuvre au frère devenu maçon. Nous avions à peine terminé notre ouvrage qu'une grosse pluie est venue le détruire en grande partie. Sans trop faire la grimace, nous nous sommes remis à l'œuvre avec une nouvelle ardeur et avec du temps et de la patience nous avons fini par rendre notre maison, sinon très confortable, au moins habitable. La maison achevée, j'ai dû m'occuper de la cuisine et de tout le train de la maison, le frère employant tout son temps à faire la pêche. Dans les derniers jours de septembre, quelques Indiens arrivèrent du Fond du Lac *Trra-tcherrè*, ramenant une berge chargée de viande pour la compagnie. L'été, les rennes avaient été nombreux. Les Indiens en avaient fait un vrai carnage. Une grande abondance régnait au camp. C'était le temps heureux où nos bons Montagnais, au lieu de faire une cache dans le bois, la font dans leur estomac, quel plaisir ! Mes ouailles m'invitaient à profiter de la berge retournant au Fond du Lac, pour les aller voir sur leurs terres de chasse. Nous étions à la veille des glaces, les voyages ne pouvaient manquer d'être pénibles, je ne l'ignorais pas ; mais quand il y a la perspective de pouvoir faire du bien aux âmes, le missionnaire oblat peut-il hésiter ? J'embarquai donc joyeux à la garde de Dieu le 31 septembre. Je ne vous raconterai pas, Monseigneur et Révérendissime Père, toutes les péripéties de mon voyage, qui a été long, pénible et périlleux. Je vais me contenter de vous en signaler, à la course, quelques particularités.

La place où je me suis rendu, appelée *Trra tcherrè*, n'avait jamais été visitée par aucun missionnaire. Ceux d'entre eux qui, de ce côté, avaient dirigé leur course le plus loin, s'étaient arrêtés au fort de la compagnie dit *Trralzelè-Runce*, et il y a cinq ans, j'eus l'avantage d'accompagner Votre Grandeur jusqu'à ce poste.

Les Indiens de *Trra tcherrè* forment une réunion de rôdeurs, appartenant un peu à toutes les tribus du Vicariat Athabaska-Mackenzie, et partant ne sont pas les meilleurs. Au fond, ils ne sont pas méchants, mais ils sont ignorants et

grossiers, vivant toujours loin du missionnaire. C'est le désir de les instruire un peu qui m'a fait entreprendre le voyage de Saint Joseph à *Trra tcherrè*. Dès le lendemain du départ, la neige tombait à gros flocons : c'était l'hiver ! Depuis lors, nous n'avons plus revu la terre.

Votre Grandeur connaît très bien le pays jusqu'au poste de la compagnie improprement dit Fond du Lac, inutile d'en parler. A partir de cet endroit, le lac va en se rétrécissant : on dirait un grand fleuve, s'il était moins agité. Les abords du lac sont d'un accès difficile, vu les énormes rochers qui bordent les rives, s'avançant assez loin dans l'eau. De loin en loin, on aperçoit quelques îlots de roches, seules places où la barque peut s'abriter en cas de tempêtes. A part ces îlots de granit, on ne rencontre sur tout le parcours qu'une grande île parsemée de saules et de petits trembles. Chaque jour du voyage, nous avons eu neige, vent, gros froids. Les rames étaient recouvertes d'une épaisse couche de glace, qu'il fallait à tout moment briser à coup de tête de hache. Quand nous arrivâmes à *Trra tcherrè*, la quatorzième journée de voyage, la couche de neige avait un pied et demi. Les rivières et les petits lacs formaient un pont de glace solide, sur lequel voyageurs et traîneaux pouvaient passer sans danger, le grand Lac seul était encore navigable. N'ayant qu'une tente de toile pour m'abriter, grelottant de froid (il y avait pour le moins 20 degrés centigrades), malgré mon désir d'en faire davantage, je dus me contenter d'entendre les confessions, de faire les baptêmes et de donner quelques bons avis aux brebis, hélas ! à demi galeuses, que, pour un bon nombre, je voyais pour la première fois. Je passai trois jours avec ces Indiens ; j'ai bien employé mon temps, et j'ai espoir que ma visite n'a pas été inutile aux pauvres Indiens. Ils m'ont du moins remercié et m'ont prié de revenir les voir. Je voudrais bien me rendre à leur désir, quelque dût être la peine ; je n'en tiendrais pas compte, mais c'est si loin et si difficile de faire un tel voyage ! La veille de mon départ, il s'est donné un festin, suivi d'une danse montagnaise. Il va sans dire que j'ai dû être spectateur à l'une et *pic-assiette* à l'autre. Le festin, s'il faut l'appeler par ce nom, consistait en viande d'ours bouillie et quelques pots de farine démêlée dans de l'eau

bouillante : ceci, vous le savez, est ce qu'on appelle *rababo.* Certainement plus d'un chien de dame eut fait la grimace, s'il eût été obligé d'être de la fête. Moi, je vous l'avoue, Monseigneur et Révérendissime Père, j'ai joué des dents comme un vrai peau-rouge. La danse, c'est *quasi* un scandale d'en parler, mais voir un curé y assister ! qu'en pense Votre Grandeur ? Rien, j'en suis sûr, car elle est très innocente la danse de nos Indiens. Votre Grandeur n'a pas été sans avoir la tête rompue par les épouvantables hourras que poussent nos Montagnais, durant leur charivari, dit danse. Mais je ne sais si Elle en a été témoin. C'est si *joli* que je me permets de lui dire un mot de celle dont j'ai été un spectateur forcé. Votre Grandeur a vu souvent quelques nombreuses bandes de certains canards frappant ensemble l'air de leurs ailes en faisant entendre leur *coin-coin*, c'est juste cela. Les danseurs, en effet, comme par un mouvement électrique, étendent violemment les bras en pliant légèrement les jambes : les pieds remuent à peine. Tous ensemble ils poussent des cris féroces, et ces hurlements en chœur, nos Indiens, toujours *modestes*, les appellent le chant national.

Le 13 octobre, je quittai *Ta-tchecc.* Les vents nous étaient favorables. Nous voyageâmes à la voile 2 jours et une nuit et nous arrivâmes à une pointe dite Pointe de Roche, où les Montagnais devaient nous attendre ; et par mauvaise chance le bois était rare, il fallait l'aller chercher à deux milles et, de cette distance, le charrier à l'épaule jusqu'au campement. Les Indiens n'étaient pas au rendez-vous ; ils n'arrivèrent que le lendemain assez tard dans la nuit. Je me mis de suite à l'œuvre, c'est-à-dire que je fis les baptêmes et entendis les confessions. Je gelais réellement. J'y ai gagné un gros rhume qui m'a jeté à terre pour plusieurs jours. Le 24, nous continuâmes notre route vers Saint-Joseph, et Dieu soit béni ! nous arrivions sans trop grande misère en face de la place le 28 vers midi. Il nous fallut mettre à terre et rester prisonniers sur une petite île jusqu'à ce que les eaux du lac ne formassent plus qu'un pont de glace solide. A partir du 28 a commencé pour moi un nouveau genre de vie, la vie en loge avec les Indiens. Votre Grandeur sait ce qui en est de vivre parmi les sauvages. Elle connaît combien nos Montagnais

sont peu soigneux, sales, écœurrants, et quel beau désordre on voit dans une loge : il n'est pas besoin d'en parler. Je me contente de vous dire, Monseigneur, que dans la loge où j'ai été, durant quatre semaines, j'ai eu l'avantage de faire une rude pénitence. Nous étions douze personnes, c'est assez dire qu'on se coudoyait ; mais ne parlons pas de l'intérieur de ce palais *peau-rouge* ; laissons les dames faire la cuisine et taisons-nous, ne regardons pas non plus mon voisin de gauche, un bon vieux, qui n'arrêtait pas de faire la chasse dans sa chemise, et n'oubliait pas, quand il capturait quelque gros gibier, de m'en faire admirer les proportions, puis, sans sourciller, cassait d'un coup de dent les reins du *multipattes* pris en contravention. Que je fus surchargé de perles, Votre Grandeur le devine bien. Enfin si j'ai beaucoup souffert, je crois que c'est d'assez bon cœur que j'ai dit mon *fiat*, et si pour être utile aux âmes il me fallait en supporter davantage, je ne reculerais pas.

Le 18 novembre, je chaussais la raquette et prenais ma course vers Saint-Joseph. Le temps était à souhait : froid modéré, calme plat, ciel sans nuages, vrai soleil de printemps ; mais dans le Nord plus que partout ailleurs, il est vrai de dire avec le poëte qu'ici-bas :

> " Jamais un jour calme et serein,
> Du choc ténébreux des tempêtes a garanti le lendemain."

Nous en avons fait une fois de plus l'expérience. Le 19, l'ouragan était épouvantable, le vent du nord, froid comme glace, soufflait en furieux, la *poudrerie* était terrible, on ne voyait rien sur le grand lac ; aussi les Indiens, tout habitués qu'ils sont à voyager par les temps les plus mauvais, s'écartèrent-ils du chemin, et quand vint la nuit, nous fûmes trop heureux de pouvoir nous réfugier sur une île de granit et de passer la nuit sans abri. Le 20, à notre réveil, nous nous trouvâmes aux trois quarts ensevelis sous la neige qui tombait encore épaisse. Nous délogeâmes au plus vite. Nous courions à toutes jambes sans trop savoir où nous allions. Après une course, à peine interrompue pour respirer, d'au moins 18 heures, nous arrivions à Saint Joseph où je dis du fond du cœur un gros *Deo gratias !* J'ai déjà été bien long, je

ne veux pourtant pas finir ma lettre sans vous dire un mot de ma mission.

Tout d'abord, je m'empresse de vous dire que, Pères et Frères, nous jouissons d'une assez bonne santé, malgré le travail qui nous écrase. Nous vivons toujours dans le même *statu quo*, c'est-à-dire, pauvres comme Job et contents de notre sort. Au spirituel, les choses, sans aller mal, pourraient peut-être aller mieux. Depuis le mois de juillet un nouveau ministre, escorté d'un maître d'école, est venu tenter de faire ce que grâce à Dieu ses prédécesseurs n'ont pu faire, c'est-à-dire, coûte que coûte faire des prosélytes. J'ai bon espoir qu'il y perdra son temps et son argent ; jusqu'ici du moins il ne réussit qu'à se faire moquer. Tout dernièrement le maître d'école, qui se faisait fort de convertir tous nos catholiques au protestantisme, s'est mis en tête de venir me faire visite. Mal lui en prit, le pauvre homme. Le mauvais temps l'a surpris au retour. Cependant je lui avais charitablement conseillé de s'en retourner avant la nuit, mais il ne l'a pas fait. Alors en s'en retournant il s'est égaré et a passé la nuit sur le lac, et s'est gelé le nez et les oreilles. Aujourd'hui, il est à peu près guéri, mais il perdra probablement une de ses oreilles. Je doute qu'il se hasarde à me revenir...

Je l'ai dit plus haut à Votre Grandeur, nous avons actuellement une assez bonne maison. Il nous manque, hélas ! une chapelle ; le bon Dieu est trop mal logé, mais pour faire une chapelle les ressources nous manquent. Nous sommes pauvres à Saint-Joseph, si pauvres que Votre Grandeur, lors de son passage ici, me disait : que nous l'étions excessivement. Mgr Faraud fait ce qu'il peut pour nous venir en aide, mais son cœur est plus large que sa bourse, il ne peut suffire à tout. Je compte que Votre Grandeur, à son retour, ne nous oubliera pas ; Elle nous a déjà donné de nombreuses preuves de l'intérêt qu'Elle nous porte, nous voulons croire qu'Elle nous obligera d'ajouter à notre dette de reconnaissance. Je vais clore cette lettre un peu trop longue. En finissant, je me permets, Mgr et Révérendissime Père, de vous faire une demande pour ma mission. C'est un poèle de cuisine que je voudrais avoir. Il nous est absolument nécessaire. Faute d'en posséder, je perds un temps considérable pour faire la

cuisine, et quelle cuisine ! Si Votre Grandeur ne croit pas pouvoir nous faire ce présent, et j'avoue que je ne mérite en aucune façon cette faveur, je la prierais de vouloir bien nous en faire venir un quand même, et j'en tiendrais compte sur ma liste de demandes. Je vous serais bien reconnaissant aussi, si vous pouviez me procurer une montre.

Je me recommande, Monseigneur et Révérendissime Père, à vos bonnes prières et en vous priant d'excuser mon long verbiage,

Je me dis, en N. S., de Votre Grandeur, le très humble et dévoué,

L. Dupire, Ptre, O. M. I.

LA PRIERE DU SOIR EN FAMILLE.

(*De la Petite Revue du Tiers-Ordre.*)

La prière du soir *en famille* est une sainte pratique, qui jadis était en grand honneur et que les familles vraiment chrétiennes ont encore retenue. Il faudrait que toutes nos paroisses revinssent à cet usage si pieux, si salutaire, qui sanctifie le foyer domestique et transforme chaque maison en un sanctuaire béni de Dieu.—Le récit qu'on va lire nous apprendra ce que l'on gagne à la *prière du soir en famille.*

J'aperçus une vieille femme qui s'épuisait à pousser devant elle une petite charrette. Le verglas rendait la tâche doublement laborieuse. Une neige épaisse rayait le gros châle de laine dans lequel elle était enveloppée. Elle haletait bruyamment, s'arrêtait de minute en minute, à bout de forces, puis redoublait de courage.

Je fus pris de pitié. Le souvenir de ma mère me traversa l'esprit, et, rejoignant la marchande qui venait de s'arrêter :

"—Hé ! la vieille, lui dis-je en souriant, il y a là trop forte charge pour vous.

"—C'est la vérité, mon fils. Les forces s'en vont avec l'âge, tandis que les noix pèsent toujours leur poids. Mais le bon Dieu fait bien ce qu'il fait. Il n'abandonne pas les pauvres gens. "

Je lui demandai où elle allait ainsi.

Elle montra la *barrière* et voulut se remettre en marche. Je posai alors la main sur l'un des brancards.

"—Laissez, lui dis-je doucement, c'est mon chemin. Il ne me coûtera pas plus de faire route avec votre brouette. "

Et, sans attendre sa réponse, je poussai la charette devant moi. La vieille femme ne fit aucune résistance. Elle me remercia simplement, et se mit à marcher à mes côtés. J'appris alors qu'elle venait d'acheter, aux halles, une provision qu'elle devait revendre. Depuis trente années elle vivait de ce commerce, qui lui avait fourni les moyens d'élever trois fils.

"—Mais quand je les ai eu grands et forts, on me les a pris, me dit la pauvre femme. Deux sont morts à l'armée, et le troisième est prisonnier sur les pontons.

"—De sorte, m'écriai-je, que vous voilà toute seule, sans autre ressource que votre courage.

"—Et le protecteur de ceux qui n'en ont pas d'autre, ajouta-t-elle, *le comptez-vous pour rien ?* Allez ! on a beau être vieille et misérable, l'idée que le Roi du ciel vous regarde, vous juge, et vous tient compte de tout, ça vous soutient. Quand j'ai trop de fatigue, et que mes pieds n'en veulent plus, eh bien ! je me mets à genoux. Je lui dis ce qui me chagrine, et quand je me relève j'ai le cœur plus léger. Vous êtes encore trop jeune pour sentir ça, un jour viendra où vous comprendrez pourquoi on apprend aux petits enfants à dire : *Notre Père qui êtes aux cieux.*

Je ne répondis pas. Je sentis que la lumière était venue. En écoutant parler la vieille femme, mon cœur battait. Je la regardais boitant, la tête branlante, déjà courbée, et je m'étonnais de la trouver plus forte que moi.

C'était donc vrai que l'homme a besoin d'un autre point d'appui que les hommes, et que, pour se tenir solidement sur

cet échafaudage qui compose la vie, il faut une corde nouée dans le ciel.

Quand je quittai la marchande, elle me remercia. Mais, à vrai dire, c'est moi qui lui devais de la reconnaissance. En effet, elle avait réveillé des idées qui dormaient au fond de mon esprit.

J'arrivai au logis, tout occupé de ma rencontre. Ce soir-là, ma femme était bien triste. On soupa sans rien dire. L'enfant s'endormit. Puis on resta près du feu qui s'éteignait. L'heure du coucher venue, je pris la main de la chère femme, et l'attirant contre mon épaule :

"—Voilà, lui dis-je, trop longtemps que nous portons notre chagrin tout seuls. Demandons à Dieu d'en prendre sa part. "

Et je me mis à genoux.

Ma femme en fit autant sans rien dire. Je commençai alors à répéter toutes les prières que j'avais apprises dans mon enfance, et qui étaient restées depuis, comme un dépôt, dans un coin de mon cœur. A mesure que les mots me revenaient à la mémoire, il me semblait leur trouver un sens que je n'avais jamais saisi. C'était une langue que je comprenais pour la première fois. Je ne puis dire si quelque chose de pareil se passait chez ma femme. Mais je l'entendis qui pleurait tout bas.

Quand je me relevai, elle m'embrassa en sanglotant.

"—Tu as eu une idée qui nous sauve, me dit-elle. Maintenant que tu m'as fait repenser à Dieu, je sens que je pourrai retrouver du courage. "

Et de fait, depuis ce jour, tout alla mieux au logis.

Nos cœurs étaient détendus.

La prière du soir nous était une espèce de repos et d'attendrissement.

Pauvre vieille femme ! Tandis qu'elle me racontait sa vie, elle ne se doutait guère du bien qu'elle allait me faire. Puis je ne l'ai jamais revue. Mais plus d'une fois je bénie.

EMILE SOUVESTRE.

MISSIONS D'AFRIQUE.

Les *Missions d'Afrique* contiennent une description d'un village chrétien situé à la station du Kibanga dans le Tanganyka sous la direction des Pères missionnaires, qui mérite d'être mise sous les yeux de nos lecteurs. Elle leur fera comprendre le zèle de ces bons pères et ce dont est capable leur dévouement au milieu de ces barbares :

" Lorsque, en 1882, les missionnaires demandèrent au roi Poré, dans le désert Tanganyka, à s'établir chez lui, il les accueillit avec bonheur. Il voyait en eux des défenseurs contre les Wagouha, et peut-être aussi des protecteurs contre les envahissements continuels des Arabes d'Oujiji. Des intérêts matériels à protéger, c'était la seule chose à laquelle il songeait ; depuis lors, il a subi, sans s'en douter, l'ascendant des Missionnaires, et plus d'une fois nous l'avons empêché de commettre des injustices auxquelles ses conseillers le poussaient. Lorsqu'il sait que nous n'approuvons pas une mesure, il se contente de répondre à toute les raisons qu'on lui apporte pour le déterminer à la prendre : " Je ne le ferai pas, parce que cela déplaît à mes amis les blancs. " Malheureusement les cent compagnes dont on le dit entouré sont un obstacle très sérieux à sa conversion.

" Il leur assigna une très vaste concession de terrain, au sud de l'Oumona. C'est dans cette concession, à 500 mètres environ du lac Mahongolo, qu'est établie la station. Elle se compose de vastes bâtiments construits en torchis et recouverts en paille. Une estacade en pieux la protège contre les fauves et la met à couvert d'un coup de main de la part des maraudeurs nocturnes si nombreux en ces contrées. Les missionnaires y vivent entourés de cent quarante orphelins qu'ils instruisent dans la connaissance de l'amour de Notre Seigneur, initient aux premiers éléments des connaissances humaines et forment à l'amour du travail. Les premiers libérés ont déjà grandi. Il y a quelques années, bon nombre d'entre eux furent mariés les uns à des orphelines rachetées comme

eux de l'esclavage, les autres à des filles libres du pays et établies dans le voisinage de la station. Leurs demeures commencent déjà à se peupler de noirs chérubins qui font la joie de leurs parents et celle des missionnaires. Ceux-là, du moins, n'auront jamais vécu dans l'infidélité. De nombreux indigènes, las de piller et surtout d'être pillés, sont venus se joindre à eux. Aussi la demeure des missionnaires est-elle maintenant entourée d'une ceinture de hameaux.

" La population de la mission, qui forme un effectif d'un millier de personnes environ, est soumise en tout, au religieux et au civil, à la direction des Pères ; car le vieux Poré, lorsque nous nous établîmes chez lui, voulut que nous jouissions d'une indépendance absolue. Nos relations avec lui se bornent à des relations de bon voisinage. Bon nombre de nos gens ont reçu le baptême ; la plupart des autres sont catéchumènes. Kibanga est donc comme une oasis chrétienne au milieu du vaste désert de l'infidélité. La paix et la joie, fruit de l'aisance et d'une conscience tranquille, règnent au sein de cette communauté. Chaque matin, au lever du soleil, une belle cloche, présent de l'Alsace catholique, les convoque à la prière. Inutile de vous dire qu'ils n'oublient jamais, aux pieds des autels, d'appeler les bénédictions divines sur les bienfaiteurs de France qui sont avec les missionnaires les instruments du bonheur dont ils jouissent. La prière terminée, hommes et femmes se dispersent dans les champs. Il fait bon les voir manier vigoureusement la pioche, en s'accompagnant du chant des cantiques. Sous leurs efforts, le pori (c'est l'expression consacrée pour désigner une terre inculte et couverte de hautes herbes) recule chaque jour ses limites. De vigoureuses plantations de manioc envahissent peu à peu les collines, tandis que les deux rives du Mahougolo se transforment en fertiles bananeraies. Vers onze heures, alors que la chaleur rend trop pénibles les travaux des champs, le son de la cloche les réunit de nouveau pour recevoir l'instruction religieuse et s'exercer au chant des louanges de Dieu. Comme la moindre application d'esprit les fatigue, les exercices sont multipliés, mais durent peu, une demi heure tout au plus. L'après-midi ne diffère que fort peu de la matinée. A deux heures et demie, lorsque le

soleil, commençant à baisser à l'horizon, a déjà perdu sa force, ils se dispersent de nouveau dans les champs. Ils y demeurent jusqu'au coucher du soleil. Les travaux terminés, tous se rassemblent de nouveau aux pieds des autels pour remercier Dieu des faveurs qu'il leur a accordées et le prier de ne pas laisser demeurer infécondes les sueurs qu'ils viennent de répandre; puis chacun rentre chez soi pour le repas du soir. A la belle saison, les soirées sont magnifiques sous l'équateur. A la chaleur du jour a succédé une délicieuse fraîcheur ; partout règne le silence qu'interrompent seuls les rauques aboiements de l'hyène ou les cris des hippopotames qui sortent alors du lac pour aller chercher leur pâture ; la voûte céleste, dont aucun nuage ne ternit l'azur, étincelle de millions d'étoiles que réfléchit la surface unie du Tanganyka. Si peu cultivé que soit encore l'esprit de nos néophytes, ils ne demeurent cependant pas insensibles à ce beau spectable. Aussi est-ce l'heure qu'ils choisissent de préférence pour se réunir, fumer le narguilé et s'entretenir des événements de la journée. Les missionnaires ne dédaignent pas de s'asseoir eux-mêmes à ces réunions, où règnent la plus franche cordialité et qu'égaient souvent les réflexions naïves des nouveaux venus. Cependant la nuit est le temps consacré au repos; on ne l'oublie pas. Vers neuf heures et demie, sur un signal du Père, toutes les conversations cessent et chacun va demander à un sommeil réparateur le repos noblement conquis par les travaux de la journée.

" Le dimanche, la chapelle est trop étroite pour contenir la foule des chétriens et des catéchumènes qui s'y pressent. Tous, hommes et femmes, grands. et petits, participent au chant sacré et ils y apportent un entrain vraiment admirable. Les longues heures que les offices leur laissent libres sont remplies par le jeu. Les jeux de dés, de loto, de domino et surtout un jeu indigène nommé Bao, qui rappelle un peu le damier, ne chôment pas. Aux principales fêtes de l'année, les missionaires augmentent l'allégresse générale en distribuant un mouton ou une chèvre à chaque hameau.

" Le gouvernement, c'est le nom que les nègres, qui n'ont que de petites idées même des grandes choses, donnent à la direction des missionnaires, est donc avant tout paternel. Il ne laisse pas pour cela d'être fort.

" Quiconque dépend de la mission est tenu à deux jours de travail par semaine soit pour la culture des champs, soit pour la construction ou la réparation des bâtiments de la station. Ce travail nous pourrions l'exiger gratuitement ; ce serait une compensation des frais qu'ont nécessités leur rachat et leur entretien pendant de longues années ; mais cela rappellerait trop l'esclavage dont nous les avons tirés. Aussi, à la fin du jour, chaque travailleur reçoit-il un petit disque de zinc marqué aux initiales de la mission. C'est la monnaie très primitive que nous avons introduite dans le pays, et elle y est, désormais, tellement accréditée, que les indigènes même éloignés de la station, ne font aucune difficulté de la recevoir dans les transactions. Lorsqu'ils ont recueilli un certain nombre de ces pièces, ils peuvent acheter les étoffes nécessaires pour se vêtir.

" Nous avons aussi notre code pénal. Quelqu'un vient-il à commettre un délit, à adresser des paroles blessantes à l'un de ses compagnons, à dérober dans son champ quelques racines de manioc (ce sont là les délits les plus communs) il est aussitôt déféré au baraza (tribunal, proprement véranda établie sur la façade des maisons arabes) ; c'est là que se rendent les jugements des pères. Les témoins sont appelés de part et d'autre, et, si le méfait est constaté, le coupable reçoit une paternelle correction ou est mis à l'amende, selon le cas. Les jugements rendus en baraza sont absolument sans appel ; aussi la sentence est-elle toujours acceptée sans conteste par les deux parties. Par ce moyen nous nous sommes acquis une telle réputation d'équité, que les indigènes mêmes qui ne dépendent de nous en rien nous font volontiers juger leurs différends.

" Tout en donnant leurs soins à l'éducation des orphelins et à la direction des villages chrétiens, les missionnaires sont loin d'abandonner les infidèles qui les entourent. Chaque semaine, deux d'entre eux visitent les hameaux les plus sins de la station. Ils y sont reçus en amis et leurs inst tions sont écoutées sinon encore avec foi, du moins avec pect. Il y a plus, et c'est cette année même, peu de temps av mon départ de Kibanga, que le divin Maître nous a accordé c consolation : la plupart, de leur propre mouvement, préser

leurs nouveau-nés au baptême, s'engagent à les envoyer régulièrement à la mission lorsqu'ils seront en âge d'être instruits. C'est une victoire d'autant plus signalée sur le démon que jusqu'ici, par un préjugé bien excusable, sans doute, puisque dans le principe nous ne baptisions qu'à l'article de la mort, ils étaient persuadés que le baptême faisait mourir les enfants.

" Avec des occupations si multiples, le champ d'action des missionnaires est nécessairement fort restreint. Mais, semblable à la violette qui se cache sous l'herbe et révèle au loin sa présence par la douceur de ses parfums, la petite station de Kibanga, perdue dans un coin du désert, se fait connaître au loin par le bien qui s'y opère. Il ne se passe guère de mois sans que les chefs de la rive orientale envoient saluer les missionnaires et les prier d'aller s'établir chez eux. Au mois de juillet 1886, le chef suprême de l'Ouroundi, prince mystérieux, qui vit dans les montagnes, caché à tous les regards et qu'on nomme le Mouézi, nous envoya son salut et nous fit dire par Roussavia qu'il sait que nous ne voulons que le bonheur des nègres, différant en cela des Arabes qui dévastent tous les pays où ils pénètrent. Enfin, toutes les tribus du voisinage se mettraient volontiers sous notre patronage, et lorsqu'un Père trouve le temps d'aller les visiter, hommes et femmes lui répètent à satiété : " Nous sommes vos enfants. "

La persécution dans l'Extrême Orient.

(*Les Missions Catholiques.*)

NOUVEAUX MALHEURS EN COCHINCHINE.

Lettre de Mgr Van Camelbeke, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale.

Qui-nhon, le 23 octobre 1886.

Le bon Dieu veut, parait-il, que nous buvions jusqu'au bout le calice d'amertume, puisqu'il vient de permettre que nous soyons victimes d'une nouvelle épreuve, dont les suites sont lamentables pour nos pauvres chrétiens.

Samedi dernier, 16 courant, pendant la nuit et pendant toute la journée du 17, la presqu'île de Qui-nhon a été totalement ravagée par un épouvantable typhon, comme je n'en avais pas encore vu depuis 23 ans. Je vous écris donc aujourd'hui au milieu des nouvelles ruines qui m'entourent de toutes part. A peu près toutes les cases que nous étions peu à peu parvenus à construire pour abriter les 4,000 chrétiens encore réfugiés ici, ont été en un instant emportées par la tourmente et ces malheureux se sont ainsi trouvés exposés à des pluies torrentielles et à la fureur des vents déchaînés, sans qu'il fût possible de leur porter secours. Le ras de marée, qui, dans la soirée du 17, a terminé ce terrible cyclone, a surtout causé des terreurs bien légitimes, car l'eau de la haute mer, projetée en murailles furieuses contre ces dunes de sable mouvant, couvrirent peu à peu l'extrémité de la presqu'île. Chacun croyait sa dernière heure arrivée et faisait une nouvelle fois le sacrifice de sa vie. Quelles longues heures de souffrances et d'angoisses au milieu des éléments déchaînés avec la dernière fureur ! L'eau montait, montait toujours. Il fallait déjà tenir les enfants au-dessus des vagues envahissantes, et les grandes personnes elles-mêmes affolées.

se trouvaient immergées jusqu'à la ceinture. Encore quelques instants et la mer allait engloutir de nombreuses victimes. Mais la Sainte Vierge veillait sur mon infortuné troupeau, déjà réduit à la plus affreuse misère et peu à peu l'eau se retira. A son tour, l'ouragan diminua de violence et l'on put organiser des secours, au moins pour arracher à la mort les familles qui se trouvaient plus exposées.

C'était un spectacle navrant de voir le sol couvert des mille débris de tant de maisonnettes, et les infortunés habitants grelottant de froid, trempés jusqu'aux os et encore tout ahuris du drame épouvantable dont ils venaient d'être les témoins.

Sans doute ces petites cases établies en camp volant n'avaient pas, absolument parlant, une bien grande valeur, mais c'était tout ce qui restait à nos pauvres exilés et maintenant les voilà sans asile ni abri. L'année dernière, le choléra et d'autres maladies avaient fait de nombreuses victimes parmi nos chrétiens, soit à cause de leur grande misère, soit par suite de leur installation par trop défectueuse. Pour empêcher autant que possible le retour de pareilles calamités, nous avions cru bon, mes missionnaires et moi, de procurer à tous nos malheureux réfugiés, le bienfait de cases séparées les unes des autres et un peu plus élevées au-dessus de terre. Cette amélioration avait été pour notre détresse une lourde charge. Aujourd'hui voici que tout est à recommencer. Que le bon Dieu daigne prendre une fois de plus en pitié la pauvre mission de Cochinchine orientale qui semble agonisante *Fiat !...*

KIANG-SI MÉRIDIONAL.

Lettre de Mgr Ad. Rouger, Lazariste, évêque de Cissame, vicaire apostolique du Kiang-Si Méridional.

Shang-Hai, le 20 novembre 1886.

Depuis mon départ du vicariat, la persécution s'est étendue à d'autres villages que ceux de Pin-Lou ; nos ennemis, enhardis par l'impunité et alléchés par le pillage, se sont

enfoncés dans les montagnes jusqu'à cinq ou six lieues de distance, et là encore dans un pays appelé Keou-mi-ouo, se sont livrés aux mêmes méfaits qu'à Pin-Lou...

Rien n'a été épargné, ni les maisons des particuliers, ni la chapelle, ni le presbytère ; la seule différence, c'est qu'on n'a pas mis le feu à ce qu'on ne pouvait emporter... Que de nouvelles infortunes à soulager ! Hélas ! de Keou-mi-ouo, comme de Pin-Lou, c'est au vicaire apostolique que parviennent tous les cris de détresse ; j'ai bien envoyé quelque argent à M. Pères ; mais ses lettres laissent pressentir un hiver désastreux... Déjà plusieurs chrétiens sont morts de misère ; plus d'habits, plus de couvertures ; aux maisons aucune porte, aucune fenêtre ; le refroidissement des nuits sera inévitablement suivi de fièvres et de dysenteries ; la mortalité se mettra dans les familles, et bientôt les chrétientés seront décimées! Encore bienheureux ceux qui partiront dans l'Eternité, après avoir courageusement souffert pour leur foi, en emportant le mérite de leur patience ! Plusieurs, hélas, se découragent ; voyant que ni les autorités chinoises, ni les autorités françaises ne viennent à leur secours, ils se laissent tromper par la fausse commisération de leurs parents ou amis. Les dernières lettres, venues de l'intérieur, parlent déjà de trois villages, où, pour sauver le temporel, on a eu la faiblesse de sacrifier le spirituel, en simulant une apostasie, qui, bien que très fausse *in foro interno*, restera toujours comme un scandale public, et jettera plus tard tout le monde, évêque, missionnaires, chefs de familles, dans les plus graves embarras. Et si, en attendant le rétablissement de la paix, la mort vient à surprendre quelques-uns des malheureux engagés en pareille voie !... Mon Dieu ! que de terribles conséquences ! Voilà mon fardeau de tous les instants, voilà le plus grand de tous mes crêve-cœur et je suis à *plus de trois cents lieues de mon poste !*

Comment voulez-vous qu'avec de pareilles sollicitudes ma santé délabrée se rétablisse ? Je vais de mal en pis ; les médecins ne savent plus que faire ; on parle sérieusement de me renvoyer en France...

CHINE.

Les malheurs du Kouy-tchéou et du Su-tchuen.

Lettre de Mgr Guichard, coadjuteur du Kouy-tchéou.

18 février, 1887.

...Tous nos chrétiens, après la ruine et le pillage de leurs propriétés, se réfugièrent sur les montagnes et cherchèrent dans les cavernes un abri contre les brigands qui les poursuivaient. Les païens leur ont donné la chasse jusqu'au fond de ces retraites sauvages. Quelques malheureux néophytes ont été saisis. Torturés de toute façon, suspendus par les pouces, flagellés sans miséricorde, vaincus enfin par ces cruels supplices, ils n'ont échappé à la mort qu'en dévoilant à leurs bourreaux les cachettes où ils avaient déposé précipitamment leurs dernières sapèques. Les voilà donc réduits à la misère sans abri, sans riz, sans argent et aussi sans vêtements, car les païens, après les en avoir dépouillés, ne leur laissent en place que les misérables haillons dont ils sont eux-mêmes affublés.

C'est dans un tel dénûment que nos chrétiens ont traîné leur misérable existence : des vieillards, des femmes, des enfants parcouraient les marchés et les villages, mendiant une écuelle de riz. Parmi les plus robustes, un grand nombre vinrent jusqu'à la capitale de la province supplier l'évêque de leur accorder protection et surtout de quoi ne pas mourir de faim.

La mission fit son possible pour venir au secours de tant de misères ; hélas ! nos greniers et notre bourse sont loin d'être inépuisables, surtout depuis les événements désastreux qu'entraîna pour nous la guerre. Pour toute aumône, nous avons dû parfois, faute de mieux, ne distribuer à nos pauvres persécutés que quelques bonnes paroles. Mais cela ne fait pas le même effet qu'une poignée de riz pour un affamé.

***

Ce n'était pas assez de nous tuer, d'incendier nos maisons ; nos ennemis inventèrent une machine vraiment infernale, qui, grâce à Dieu, manqua son but, au moins en partie.

Il y a cinq mois, le sous-préfet de Su-yang reçut notification officielle de son changement. Les païens de cette circonscription résolurent alors d'empêcher son successeur de s'installer au prétoire. C'était un acte de rébellion dont il était très périlleux d'endosser la responsabilité. Mais aussi, quel avantage si l'on décidait les chrétiens à prendre part à cette révolte! Les païens y voyaient double intérêt : leur bien premièrement, car le mandarin, chassé de sa circonscription, n'inquièterait personne au sujet des meurtres du mois de juillet ; secondement, le préjudice des chrétiens. S'ils consentaient à s'unir à eux pour empêcher le nouveau mandarin de parvenir à son poste, toute la faute serait imputée aux néophytes, et ainsi, ils seraient transformés d'accusateur en accusés, d'innocents en coupables, et devenaient justiciables du bourreau. Nos chrétiens, malgré les plus pressantes sommations, malgré les injures et les menaces, refusèrent constamment de tremper dans cette conspiration. Pour se venger, les meneurs rassemblèrent quelques poignées de bandits et pillèrent une seconde fois nos pauvres néophytes. Après cela, ils allèrent à la rencontre de leur premier magistrat, brisèrent sa chaise à coups de bâtons, et maltraitèrent ses gens. L'envoyé officiel, qui ne s'attendait pas à une telle réception, en comprit du premier coup la vigoureuse signification, et reprit avec sa suite la route de la préfecture voisine, Tsen-y-foù.

Ce qui est arrivé à ce mandarin doit lui faire comprendre que les ennemis de son autorité ne figurent pas dans nos rangs. C'est ailleurs et plus près de sa personne qu'il doit les chercher et qu'il peut facilement les trouver. Ses ennemis, ce sont les employés du prétoire, ce sont les voleurs et les brigands.

***

Sur ces entrefaites, arriva le mois de septembre. C'est ici le moment de la récolte. Ne pouvant se condamner plus longtemps à mourir de faim en face de leurs moissons jaunissantes, nos chrétiens s'armèrent de courage et reprirent en silence le chemin de leurs chaumières anéanties. Ils croyaient sans doute que les pillages antérieurs avaient dû

satisfaire, au moins provisoirement, l'avidité des ennemis de notre sainte religion.

Leurs espérances devaient une fois de plus être cruellement trompées.

A Pou-lao-tchang, gros marché encore humide du sang d'un prêtre indigène et de deux chrétiens tués au mois de juillet, les moissons ont été enlevées de force à leurs légitimes propriétaires.

A San-tcha-ho, à Yen-tang-keou et dans bien d'autres endroits, les maires ou chefs de garde nationale extorquèrent de l'argent à nos chrétiens, ou s'approprièrent sans honte leurs maisons.

Comme vous le voyez, nous vivons ici sous le règne de la violence et de la rapine.

Je n'ai encore rien dit des attentats d'un autre ordre qui se commettent plus ouvertement et plus directement contre la conscience et la foi des chrétiens. A Pou-lao-tchang et dans les villages voisins, le séjour est interdit à quiconque refuse d'apostasier solennellement. Je ne dis rien non plus de l'accueil que le prétoire fait à nos plaintes réitérées. Nos protestations sont autant de lettres mortes ; on n'y répond pas ou on nous les renvoie sans les ouvrir. Il y a évidemment dans ce silence affecté autre chose qu'une marque de dédain : c'est un calcul, le résultat d'un mot d'ordre, ou tout au moins, un excellent moyen d'amener les païens à croire que l'assassinat, l'incendie, le pillage, les derniers outrages, sont choses pardonnables et permises dès lors que la victime appartient de près ou de loin à la religion de Jésus-Christ.

***

Dans la ville même de Tsen-y-foù, nos maisons et notre église ont été, j'allais dire rasées à niveau du sol, mais l'expression est trop inexacte, puisque depuis plusieurs mois les fondements sont déracinés. La terre même qui supporte les fondations disparait de jour en jour. C'est une sorte d'argile que les Chinois mélangent avec du charbon de terre mouillé et réduit en poudre : ils en font des mottes ayant une bonne consistance et fournissant un feu plus durable. Les

païens ont ainsi transformé notre jardin en profondes tranchées qu'il sera bien difficile de combler un jour. C'est un vol qu'ils commettent en public, au vu et au su de tous. Le *père et la mère du peuple* (le mandarin) le sait bien aussi, mais il ne croit pas devoir pour si peu tirer de son fourreau le glaive de la justice !

Mais voilà qu'un chrétien, homme simple et sans arrière-pensée, s'avise, un jour, de cultiver des légumes sur un petit carré resté intact. Il avait tort, on le lui fait bien voir. Sans s'en douter, le malheureux avait ainsi violé le domicile d'autrui, délit prévu par tous les codes de l'univers. Vite en prison, vite à la cangue pendant un mois; finalement une bonne bastonnade par dessus le marché ! Quelle singulière invention que la justice dans les pays de l'Extrême-Orient !

C'est sans doute en vertu de cette justice, que six de nos chrétiens gémissent depuis huit mois bientôt dans les prisons de Tsèn-y, et que tous les assassins, les pillards, les incendiaires continuent de jouir d'une complète liberté.

***

Mais ce n'est pas seulement la liberté des chrétiens qui est odieusement entravée. La nôtre, j'entends celle qui nous est garantie par des traités authentiques, n'est pas mieux respectée. Au mois de janvier de cette année, MM. Desvoivres et Aloïs Schotter se réunissent dans un village chrétien, Heou-chan, pour y faire les exercices de la visite annuelle. Aussitôt tous tes villages païens, maires en tête, se soulèvent contre les deux missionnaires. On bat le tam-tam, on sonne le tocsin, chacun court aux armes, toutes les gardes nationales sont sur pied ; des cris de mort. retentissent Une résistance, d'ailleurs inutile, pouvait tout compromettre. Nos deux confrères le comprirent et, cédant à contre-cœur devant cet orage inattendu, reprirent a tristesse le chemin de leur résidence respective.

***

J'allais terminer ma lettre sur ce dernier détail, quand soir, anniversaire du martyre de notre vénérable P. Né-

reçois du Su-tchuen oriental une nouvelle grosse de conséquences. Un chrétien influent et riche de Tchong-kin, nommé Lo-pao-tche, a été mis à mort le 31 janvier, non plus par la populace, mais en vertu d'une sentence émanée et ratifiée par le Tsong-ly-yâ-mên.

L'exécution a eu lieu à huit heures dix minutes du matin à Tchen-tou, chef-lieu de la province, au milieu d'un immense concours de peuple, pendant les fêtes du jour de l'an chinois. A cette date tout l'empire est en réjouissance, les tribunaux sont fermés, les criminels vulgaires ont un sursis et ne subissent leur peine qu'après l'expiration des fêtes. Il n'est fait d exception à cette règle que pour les accusés convaincus de crimes de lèse-majesté ou de rébellion. L'Etat fait tomber au plus vite ces têtes dangereuses qui nuisent à la tranquilité de l'empire. Les mandarins ont donc poussé la perfidie jusqu'à confondre sciemment ce chrétien avec les plus infâmes scélérats ! Et pourtant le crime unique de ce condamné est d'avoir, au mois de juillet, repoussé par la force les païens qui s'étaient rués en masse au pillage de sa maison, et cela au moment où, sa mère étant morte, beaucoup de chrétiens s'étaient réunis à lui et priaient pour la défunte. Les mandarins, qui auraient dû lui prêter main forte, le font décapiter, et aujourd'hui la tête de leur victime innocente est exposée à tous les regards sur le marché de Tchong-kin. Un tel acte se passe de commentaires, il est désormais prouvé que nous et nos chrétiens sommes mis hors la loi.

Et voilà comment aux tristesses de l'heure présente se joignent pour nous les inquiétudes de l'avenir. Aujourd'hui la misère et la faim qui frappent à notre porte ; demain peut-être de nouveaux pillages et de nouveaux massacres. En effet, on nous écrit de Tchong-kin que, depuis la nouvelle de l'exécution du chrétien, Lo-pao-tche, les plus mauvais bruits courent en ville. Tous les néophytes sont alarmés. A Tong-tse, notre station la plus voisine du Su-tchuen, on parle de piller et de massacrer. Qu'en adviendra-t-il ? Nous mettons toute notre confiance en Dieu et en la bonne Vierge Marie notre tendre et puissante Mère...

TONG-KING OCCIDENTAL.

Lettre de Mgr Puginier, des Missions Etrangères de Paris, vicaire apostolique du Tong-King occidental, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Ha-noi, le 8 mai 1887.

J'éprouve de la répugnance à vous écrire cette lettre, parce que j'ai encore à vous annoncer des malheurs et je crains de fatiguer vos lecteurs. D'ailleurs, je n'ignore pas qu'en France on est las du Tong-King, qu'un grand nombre de personnes ne veulent plus en entendre parler, et je me demande si on ne se servira pas de ce que je dis pour dénigrer ce pays qui a cependant devant lui un bel avenir. Le temps n'est pas éloigné où la France exercera une influence prépondérante dans tout l'Extrême-Orient. Alors on sera bien aise d'avoir le Tong-King. On se souviendra, il est vrai, qu'il a coûté cher ; mais on se réjouira de le posséder et on aura oublié les longs et nombreux malheurs par lesquels nous, missionnaires et chrétiens, avons dû passer.

***

Je vous raconterai les principaux événements qui ont eu lieu depuis le mois de septembre 1886, date de la dernière lettre que je vous ai adressée. J'ai eu plusieurs fois l'intention de vous écrire ; mais j'ai préféré attendre, afin de laisser aux événements le temps de se dessiner, et vous en donner une analyse après coup. Je vais commencer par vous faire connaître les fléaux qui, depuis plusieurs mois, affligent une partie du Tong-King.

Il y a à peine huit jours, je télégraphiais au Séminaire des Missions Etrangères que la disette régnait dans le pays et que nous avions à rapatrier les chrétiens de Tanh-hoa (avaient dû se réfugier dans la province de Ninh-binh. bout de ressources, je demandais des secours. Comme or nairement les télégrammes, par leur brièveté, sont de nat à alarmer, j'ai atténué la situation en mettant le mot *disette* ; mais, en réalité, c'est une vraie *famine* qui affli-

plus grande partie de ma Mission, et elle est particulièrement aiguë dans la province de Thanh-hoa.

***

Dans ces dernières années, plusieurs récoltes ont été perdues ou rendues très médiocres, par l'inondation du fleuve en certains endroits, par la sécheresse en d'autres. Dans les moments de lutte, les rebelles et les bandes de Pavillons-Noirs, en brûlant un grand nombre de villages, ont détruit une quantité considérable de riz. Autrefois, les greniers du Gouvernement étaient toujours pleins et, dans les moments de détresse, on distribuait en prêt le riz aux villages, et c'était un soulagement réel pour les populations. Maintenant les greniers sont vides et le dernier impôt a été livré en argent. On a importé, il est vrai, du riz de l'étranger et, grâce à cela, la mortalité sera diminuée ; mais la quantité importée est loin de suffire. Un très grand nombre de personnes, n'ayant pas d'argent pour en acheter, engagent le peu de terre qui leur reste et même leurs maisons. D'autres, privées de toutes ressources, sont réduites à mendier.

Ce sont ces indigènes qui sont particulièrement dignes d'intérêt : ils font pitié à voir. Leur figure décharnée exprime la souffrance ; ils se traînent avec peine portant un petit panier tout disloqué, dans lequel on n'aperçoit que quelques herbes et des racines. C'est là tout ce qui fait leur nourriture, avec des concombres et autres choses malsaines qui leur détériorent l'estomac. Dans toute l'étendue de la Mission, nous distribuons journellement l'aumône à plus de dix mille personnes, païens et chrétiens, sans compter les chrétiens de Thanh-hoà, que nous devons secourir d'une façon particulière.

Cette grande misère, le manque de riz dont un grand nombre sont privés pendant des semaines entières, et l'usage d'aliments malsains, engendrent des maladies. De toutes ces causes vient aussi en partie le choléra qui fait en ce moment le tour du Tong-King. Il attaque certains villages avec une intensité étonnante, les afflige longtemps et y fait de nombreuses victimes. Dans d'autres, au contraire, il sévit quel-

ques jours avec rigueur et puis il se calme ou il cesse. Le nombre des victimes parmi les indigènes est déjà très grand, tandis qu'il y a peu d'Européens atteints.

La récolte d'été s'annonce mal. Une sécheresse extraordinaire a empêché la plantation du riz en plusieurs endroits et celui qui a été planté a souffert beaucoup. En somme, le Tong-King, qui tous les ans produit assez de riz pour nourrir ses habitants et fournir un élément sérieux à l'exportation, ne donnera pas assez dans cette saison d'été pour alimenter les populations. Le pays souffrira jusqu'à la récolte d'automne qui n'aura lieu qu'à la mi-novembre.

***

C'est dans des circonstances aussi difficiles que nous avons à rapatrier nos chrétiens de Thanh-hoà, victimes de la persécution des lettrés rebelles. Ces malheureux, au nombre de 8,000, appartenant à une centaine de villages qui formaient quatre paroisses, après avoir échappé à la mort et vu le pillage et l'incendie de leurs maisons, s'étaient réfugiés dans la province de Ninh-Binh pour échapper aux poursuites de leurs ennemis. Ils ont passé une année dans une grande misère, ne possédant que les haillons qui couvraient leur corps et allant mendier un peu de riz pour eux et pour leurs enfants.

Depuis un mois, la pacification de la province de Thanh-hoà s'est assez bien établie pour que les chrétiens puissent rentrer sans grand danger dans leurs anciens foyers. Il est nécessaire de les rapatrier sans retard pour les remettre en possession de leurs champs et pour reconstituer le plus tôt possible les chrétientés détruites. Mais ils reviennent chez eux les mains vides, dans un pays où la famine est encore bien plus intense que dans le reste de la Mission. En arrivant dans leurs anciens villages, ils ne trouvent que l'emplacement de leurs maisons incendiés, aujourd'hui couverts de hautes herbes et ils n'ont pas la moindre ressource, pas même un bambou pour élever une cabane. La saison des chaleurs est trop avancée pour faire une culture quelconque et ils vont avoir six mois à passer dans une affreuse misère.

Ils sont rentrés sous la conduite de leurs prêtres, qui, eux aussi, n'ont trouvé que des ruines.

Toutes les églises et chapelles, au nombre de plus de soixante-dix, et tous les chefs-lieux de paroisses ont été complètement dévastés, de même que les maisons des chrétiens.

***

La Mission a fait au-delà de ce qu'elle pouvait. A force de sacrifices et avec des emprunts, j'ai procuré quelques secours aux prêtres et aux chrétiens, dans les premiers moments de leur retour chez eux ; mais toutes ces aumônes, vous le comprenez bien, ne sont qu'un léger soulagement de quelques jours.

Je me réjouis de voir la situation de la province s'améliorer, et, bien que toute crainte ne soit pas encore dissipée, il y a espoir que, avec des précautions et grâce au grand nombre de postes qu'on a établis, les chrétiens seront préservés de tout danger imminent. Cependant je ne vous cache pas que c'est avec regret que je les ai renvoyés dans leurs anciens foyers, parce que là ils sont encore plus dénués de ressources qu'ils ne l'étaient dans leur exil. Mais leurs vrais intérêts et les intérêts communs voulaient qu'ils fussent promptement rapatriés. Il faudra nécessairement leur envoyer de fréquents secours, et j'ignore où je les trouverai ; aussi grande est ma sollicitude. J'espère que les âmes charitables d'Europe continueront à se souvenir de nous dans notre détresse, comme elles le font déjà depuis bien des années.

Je ne sais comment témoigner ma reconnaissance à tous nos bienfaiteurs et, dans mon impuissance, je prie Dieu pour eux. Je puis vous affirmer que je me sens soulagé quand je m'acquitte journellement de ce devoir de reconnaissance et que je ne me trouve jamais plus fervent que lorsque je demande au Seigneur de les bénir en ce monde, eux et leurs familles, et de leur accorder plus tard la vie éternelle en récompense de leurs bonnes œuvres.

***

Il y a huit mois, j'annonçais l'arrestation d'un prêtre indi-

gène, le P. Tuyên, curé de la paroisse de Du-bo, située sur le fleuve Rouge, dans le district de Son-Tây. Après bien des inquiétudes que j'ai eues à son sujet, j'ai la satisfaction de vous annoncer sa délivrance.

D'abord les prêtres des paroisses voisines et les chrétiens de Du-bo essayèrent de traiter du rachat du prisonnier, et environ 2,000 francs furent dépensés. Je m'opposai formellement à cette façon d'agir pour ne pas fournir aux méchants un appât à l'enlèvement de mes missionnaires et des prêtres indigènes. J'éprouvais d'ailleurs une grande répugnance à traiter avec les brigands. Je préférai obtenir la délivrance du prisonnier par ruse, en gagnant les gardiens ou par un coup de main, et je promis pour cela une récompense de 1,200 francs. Le danger, où se trouvait cet excellent prêtre, de mourir entre les mains de ses ennemis sans espoir de recevoir les derniers sacrements, m'occasionnait surtout une vive sollicitude, et je priai saint Joseph de favoriser sa délivrance.

Le P. Tuyên avait une fois trompé la vigilance de ses gardiens, et il avait réussi à s'évader ; mais il se trouvait en plein pays rebelle, et à tout instant il était exposé à tomber entre les mains des postes ennemis.

Pour mieux réussir à sortir de cet endroit dangereux, il s'enfonça dans la forêt afin de gagner le fleuve par la montagne. Il erra deux nuits et deux jours sans rien trouver à manger, montant tantôt sur les arbres, se couchant tantôt dans les fourrés au milieu des bêtes féroces. Enfin, du sommet de la montagne, il aperçut une vaste nappe d'eau et il s'en réjouit croyant que c'était le fleuve. Mais quelle ne fut pas sa déception en se trouvant en face d'un très grand marais ! Il essaya de le passer à la nage et il l'avait traversé à moitié lorsqu'il fut aperçu par les rebelles qui étaient à sa poursuite. Exténué de fatigue, il leur demanda grâce, mais sans rien obtenir. Il fut de nouveau enfermé dans sa prison. on lui mit la cangue au cou et les chaînes aux pieds.

Cependant j'avais déjà envoyé la récompense promise p tenter un coup de main hardi. Le missionnaire chargé district, M. Girod, et un prêtre indigène avaient fait explo les sentiers de la forêt qui conduisaient au repaire des

belles. Ils députèrent soixante-douze chrétiens déterminés auxquels s'adjoignirent trois ou quatre païens volontaires, et ils confièrent à saint Joseph la réussite de la tentative. Cette troupe partit avec confiance au déclin du jour et s'enfonça dans la forêt pour arriver vers minuit à l'endroit désigné. Malheureusement elle fut surprise par la pluie et d'épaisses ténèbres, et elle erra toute la nuit sans pouvoir reconnaître la route. Cependant elle ne perdit pas courage et, au lever du jour, ayant retrouvé le chemin, elle se dirigea vers la prison du prêtre située sur un côté du village rebelle. Il était neuf heures du matin quand elle y arriva sans avoir été aperçue. Les gardiens surpris s'enfuirent précipitamment avec leurs armes et le P. Tuyên les suivit, prenant ses sauveurs pour une bande de nouveaux brigands. Un chrétien, chef de la troupe, courut vers lui en criant :

"—Père, arrêtez-vous ; ce sont vos enfants qui viennent vous délivrer."

C'est alors qu'on se reconnut ; on coupa promptement la cangue et les chaînes du prêtre et on l'emporta à la hâte, escorté par le gros de la troupe.

Le chef resta avec cinq hommes à l'arrière-garde pour faire, tout en se retirant, face à l'ennemi qui ne devait pas manquer d'arriver en nombre. En effet, quelques moments après, on le vit accourir en force et l'arrière-garde dut soutenir tout le choc, dans la proportion de un homme contre vingt. Un chrétien fut blessé par une balle mais légèrement, et le chef fut pris par les rebelles.

Pendant cette lutte, la troupe emportant le prêtre avait gagné du chemin et se trouvait hors de danger. Le chrétien fait prisonnier n'eut pas de mal ; les pirates, voyant qu'ils n'en retireraient aucun avantage, le mirent en liberté en le félicitant de son audace et de son coup hardi.

Le jour de la délivrance du P. Tuyên était un mercredi du mois de saint Joseph, 16 mars, trois jours avant la fête de ce grand saint. Grâces lui soient rendues pour avoir délivré un bon prêtre !

Ma lettre est déjà longue ; je remets au prochain courrier le récit des autres événements.

THIBET.

Nouvelle persécution.—Ruine de la mission de Bathang.

Lettre de MM. Giraudeau et Soulié, de la Société des Missions-Etrangères de Paris, missionnaires au Thibet, à Mgr Biet, vicaire apostolique.

Bathang, de notre noire cachette,
chez le 2e chef indigène, le 21 juillet 1887.

Nous pressentions depuis longtemps la ruine qui nous attendait ; elle a été consommée hier vers le coucher du soleil. Dans la nuit du 17 au 18 juillet, nous fûmes assaillis à coups de pierres et de sabres. Dans la journée du 18, les nouvelles étaient mauvaises, on annonçait l'invasion comme imminente ; le 19 au soir, les chefs indigènes nous avertirent officiellement que les *Chidjrogomba* étaient réunis en grand nombre à deux ou trois lieues de Bathang. Nous demandâmes une garde pour la nuit, on nous donna quatre soldats chinois. Quelques satellites thibétains furent aussi placés sur le toit de la maison la plus voisine ; le P. Soulié et moi passâmes la nuit en armes au salon de réception.

Dès que les chefs indigènes avaient appris la marche de l'ennemi, ils nous avaient priés de déloger nos objets les plus précieux ; nous leur répondîmes qu'une partie de nos effets étaient dans des caisses, qu'ils pourraient en faire ce qu'ils voudraient, mais que nous ne nous occupions pas d'opérer le déménagement. Ils envoyèrent aussitôt un grand nombre d'hommes qui travaillèrent jusqu'à minuit.

Le lendemain, j'allai de grand matin informer les mandarins chinois de l'approche de l'ennemi et leur demander protection. Ils me répondirent qu'ils n'étaient pas avertis par les chefs indigènes ; peu après, ils vinrent chez nous. Là, ils firent appeler le premier chef indigène, qui leur déclara enfin que l'ennemi n'était qu'à vingt ou trente *lys*. A notre demande, mandarins chinois et thibétains dépêchèrent quelques hommes pour parlementer, ils revinrent bientôt annoncer l'insuccès de leur mission. Nous avions prié les manda-

rins chinois et thibétains de résister par les armes, et tous nous avaient répondu qu'ils étaient décidés à le faire. En effet, le mandarin civil, le colonel et le capitaine arrivèrent avec quelques soldats. Pendant que j'examinais avec le colonel les endroits à garder, le P. Soulié courait prévenir le premier chef indigène, qui n'aurait pas mieux demandé que d'arriver en retard. Le deuxième chef thibétain se fit représenter par son homme d'affaires et ne parut pas de toute la journée. Le premier chef indigène, en homme bien élevé, fit aussitôt servir le thé au P. Soulié, et voulut le contraindre à rester chez lui, mais le missionnaire s'ouvrit de force un passage à travers le cercle qu'on formait autour de lui et revint à la maison. Le premier chef indigène le suivit de près. Il nous conjura, nous supplia avec force protestations de nous éloigner du théâtre de la lutte, et les mandarins chinois unirent leurs instances aux siennes, sauf le premier mandarin civil qui avoua que nous étions libres de rester, si nous le voulions absolument.

Pour ne pas contrecarrer les mandarins, nous demandâmes à être placés dans la maison la plus voisine, afin de voir quels moyens on prendrait pour nous défendre.

Une fois arrivés dans cette maison, on veut nous loger de manière à ce que nous ne puissions rien voir. Nous nous frayons alors de nouveau un passage à travers la foule, et retournons chez nous.

Le premier chef nous prie de vouloir bien nous retirer dans la vieille maison de son oncle ; là, nous assure-t-il, on pourrait voir et combattre. Lui et les mandarins chinois promettent de se battre sérieusement ; nous obéissons encore une fois. A peine étions-nous sortis, que les mandarins chinois quittent notre maison pour aller sur un toit voisin d'où ils peuvent cependant encore guerroyer. Quant au premier chef indigène, il disparait complètement. Pour protester jusqu'au bout, nous retournons chez nous et allons nous asseoir sur la terrasse, à la vue des mandarins chinois et de la stupide populace de Bathang, qui accourait comme à un spectacle.

Les *Chidjrogomba* étaient en face de nous, à une distance de quatre à cinq cents mètres ; on fit semblant de parlemen-

ter, quelques soldats thibétains allèrent faire des exhortations parfaitement inutiles. Tout à coup, une vingtaine de cavaliers arrivent au galop de l'autre côté de l'eau : c'est un renfort que les ennemis saluent par un cri de guerre, ce sont aussi probablement les chefs. En un clin d'œil, ils sont à cent cinquante pas de notre maison, mettent pied à terre et ouvrent la fusillade. C'était le signal de l'attaque ; les piétons accourent et se précipitent vers nous. Les mandarins chinois sont là avec leurs soldats armés de fusils et de flèches ; une quinzaine de thibétains, au lieu de la grosse bande qu'on nous avait montrée, se tenait en face des Chinois, à vingt pas de notre maison. Tous avaient promis, juré de répondre aux coups de fusil par une décharge et d'engager le combat. Or, pas un coup de fusil ne partait, pas une flèche ne se décochait ; deux soldats chinois qui avaient pris place à nos côtés sur le toit, avaient prudemment battu en retraite emportant leurs flèches et leurs sabres.

Notre tâche était achevée ; nous avions forcé par nos paroles les mandarins à paraître prendre cause pour nous ; quelques-uns avaient juré, et tout le monde avait promis de combattre ; c'était une comédie dont on espérait nous cacher le dénouement : on n'avait pas réussi. Nous avions tout vu de nos yeux, il était temps de battre en retraite, ce que nous fîmes, en sautant du toit inférieur dans le jardin du second chef indigène. La femme de ce chef nous fit cacher dans un sombre grenier au rez-de-chaussée, et c'est de là que j'ai la tristesse de vous annoncer notre désastre.

A peine étions-nous enfermés sous clef qu'un grand mouvement se fit dans la maison, on entendait prononcer nos noms ou des mots qui désignaient nos objets, au milieu de quelques sanglots ; nous crûmes la maison envahie et notre mort probable ; nous nous donnâmes mutuellement l'absolution, et nous nous entretînmes de quelques saintes pensées jusqu'à ce que, vaincus par la fatigue, nous cédâmes au sommeil. A une heure très avancée de la nuit, le deuxième chef vint nous apporter quelque nourriture que sa femme avait préparée, et arranger un peu notre taudis. Alors seulement nous apprîmes que le grand mouvement qui nous avait effrayés, provenait de l'incendie de notre maison, incendie

qui avait mis en danger une des maisons du chef. Tout est brûlé ! La maison du jardin a été également incendiée ; celle du chrétien Podpro, contiguë aux habitations des païens, a été démolie afin de ne pas nuire aux autres.

Nous n'avons pas de nouvelles de Sélesnong ; tout est sans doute réduit en cendres. Nos chrétiens de Bathang se sont cachés en emportant la récolte de cette année ; on affirme qu'ils sont tous vivants ; j'ignore si à Sélesnong ils ont été aussi heureux.

Aujourd'hui le chef indigène nous dit que plusieurs bandes parcourent le village, et qu'il y a de mauvais bruits. Je lui demande quels sont ces bruits, il répond qu'on menace les mandarins indigènes et chinois. S'il y a des propos sinistres, ce ne peut être que contre nous. Les mandarins ont trop bien secondé nos ennemis, pour que ceux-ci aient à se plaindre.

Sans parler des attaques contre nos chrétiens, nous avons, nous missionnaires, subi neuf attaques dont la dernière vient d'entraîner notre ruine. Un lama, notre ami, le vieux Senam-Gueuno, m'a dit hier que toutes ces persécutions partielles avaient pour but de nous effrayer et de nous faire déloger ; il allait me faire d'autres révélations, mais on annonça l'arrivée de l'ennemi, et il se retira aussitôt. Il est probable que l'autorité eût voulu voir notre ruine s'accomplir moins solennellement. N'est-ce pas pour favoriser ce désir secret d'expulsion que les chefs se sont montrés sourds depuis près de deux mois à nos trop justes réclamations ? En dernier lieu, on perça secrètement notre mur, n'était-ce pas pour nous laisser incendier pendant la nuit par ces ennemis invisibles et insaisissables qu'on n'a jamais cherchés ?

Des bandes de *Chidjrogomba* parcourent en ce moment le village, en poussant leur cri de guerre ; il est à craindre qu'ils exigent de nos faibles mandarins notre départ du territoire de Bathang. Quant à nous, nous attendons vos ordres pour savoir ce que nous avons à faire. Nous ne savons pas encore si c'est notre mort ou notre expulsion qu'on veut. Je crois que les mandarins peuvent nous sauver la vie, s'ils le veulent ; cependant sous prétexte d'impuissance, ils vont faire tous leurs efforts pour nous chasser vers Ta-Tsien-Lou. Priez pour nous !

P.-S.—Autant que nous avons pu en juger, la troupe qui nous a attaqués hier, devait être de cent à cent vingt individus. On exagèrera ce nombre pour s'excuser : ainsi le deuxième chef indigène disait ce matin que quatre-vingts cavaliers étaient venus à l'improviste de l'autre côté de l'eau. Or ces cavaliers, je les ai comptés par deux fois, ils étaient de vingt à vingt-trois au plus. Le premier chef indigène nous a dit hier que, dans cette troupe venue pour nous chasser, il y avait beaucoup de sujets de la lamaserie.

Dernière entrevue avec le chef thibétain.

Les *Chidjrogomba* nous cherchent, nous et nos gens et même nos objets. Je demande si l'on ne peut pas dire quelques paroles de conciliation pour prouver la justice de notre cause. Le chef répond que ce peuple est soulevé au nom de la religion. Nous sommes en contradiction avec leurs dieux, voilà pourquoi on veut nous anéantir ; depuis plusieurs jours, j'entends répéter ces paroles. On disait même dernièrement qu'ils déclaraient ne pas vouloir piller notre maison pour eux, mais pour offrir nos objets à la lamaserie, et demander des prières. La lamaserie aurait-elle tout conduit à elle seule ? Cela expliquerait peut-être la timidité avec laquelle agissait l'autorité. On garde les routes, comme si on craignait de ne pas nous saisir. Notre argent est probablement volé ; on n'a pas eu le temps de le déposer chez le premier chef indigène. Les maisons où nos gens avaient déposé des objets ont été pillées.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE COREE.

(Annales de le Propagation de la Foi de Lyon.)

La Corée, cette terre des martyrs, qui signe des traités avec les puissances de l'Occident et de l'Amérique, semblait avoir renoncé pour toujours à ses traditions de cruauté ; elle a, l'année dernière encore, mis à l'épreuve la constance de ses néophytes et réjoui le regard des anges par des scènes héroïques. Le vénérable successeur de Mgr Ridel nous en offre dans les pages suivantes l'émouvant tableau.

LETTRE DE MONSEIGNEUR BLANC,

VICAIRE APOSTOLIQUE,
DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS,

A MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Séoul, 15 juin 1887.

Le traité franco-coréen signé le 4 juin 1886 venant d'être ratifié, je me hâte de vous écrire pour vous donner quelques nouvelles de notre mission de Corée.

I

La persécution.—Histoire de Colombe.

Je désire d'abord vous remercier de ce que vous avez bien voulu publier dans les *Missions catholiques* au sujet de nos inquiétudes. Par la grâce de Dieu, cette persécution n'a pas pris les proportions que tout nous faisait redouter : trois chrétiens seulement ont été mis en prison ; mais le nombre de ceux qui ont été pillés, battus, et réduits à la misère dépasse la centaine. Leur missionnaire, M. Robert, fait tout ce qu'il peut pour améliorer leur position.

Parmi les chrétiennes arrêtées, l'une surtout, nommée Colombe He, par sa fermeté, sa patience, la sagesse de ses réponses, s'est attiré l'estime de tous, chrétiens et payens.

Elle a déjà subi un grand nombre d'interrogatoires ; mais, la grâce de Dieu aidant, elle n'a pas chancelé une seule fois.

Arrêtée le 6 février à la place de son mari qui avait pris la fuite, elle fut aussitôt chargée d'une cangue et conduite au tribunal criminel. Le juge lui demanda son nom, le nom de ses complices, en lui proposant la liberté moyennant apostasie, et la mort dans le cas où elle s'obstinerait. Colombe répondit.

—Je suis chrétienne, j'aime mieux mourir que de renier mon Dieu. Quant à ceux que vous appelez nos complices, nous en avons des milliers et vous ne viendrez point à bout de les prendre tous. D'ailleurs qu'on ne m'interroge plus là-dessus, je ne dirai plus rien.

—Récite ce que tu as appris, reprit le juge.

Elle récita alors la prière à saint François-Xavier pour la conversion des infidèles. Après quoi le juge la renvoya en prison, disant qu'elle ne récitait rien de mauvais. Arrivée dans la prison, on ne peut dire combien d'injures, d'avanies de toute sorte, elle eut à endurer de la part des satellites et des valets de la préfecture ; elle reçut tant de soufflets que son visage en fut tout enflé. Enceinte depuis huit mois, elle tomba bientôt malade dans ce cachot glacé et y serait morte, si un des amis du juge, favorable à nos chrétiens, n'eût intercédé pour elle. On la transporta dans une chambre voisine.

***

Les jours qui suivirent, Colombe refusa plusieurs fois la liberté qu'on voulait lui accorder au prix de l'apostasie. Le gouverneur, irrité d'un pareil courage, a déjà menacé deux fois de la faire tuer, afin, dit-il, de donner un exemple au peuple. Notre captive s'est alors préparée à la mort pri-- pour obtenir la persévérance jusqu'à la fin. Les chrétie récitaient chaque jour pour elle les litanies des saints.

Enfermée de nouveau pendant huit jours dans la pri des voleurs, Colombe eut encore beaucoup à souffrir jusq ce que le geôlier, la prenant en pitié, lui eût donné u petite chambre. Trois fois pendant la nuit, il lui a ouv les portes, lui conseillant de s'enfuir, ajoutant qu'il payer

lui-même de sa personne, si la chose venait à être sue. Mais Colombe a refusé, disant qu'elle ne partirait pas sans l'ordre de l'autorité supérieure.

Colombe a accouché d'un fils dans sa prison. Comme quelqu'un demandait grâce pour elle au gouverneur à cette occasion, celui-ci a répondu que si on ne lui apportait pa une certaine somme d'argent, il la tuerait.

Colombe vient de subir un nouvel interrogatoire dans lequel elle s'est montrée digne de ses ancêtres les martyrs. Sommée de renier Dieu pour recouvrer sa liberté, elle répond qu'à de telles conditions elle préfère la prison ; puis, s'adressant au juge criminel, elle lui dit :

—Un ministre ou un dignitaire quelconque qui trahirait son roi serait-il digne de récompense ou mériterait-il un châtiment?... Pour moi je ne consentirai jamais à renier Dieu, le roi du ciel et de la terre, des anges et des hommes.

Le juge ne trouvant rien à lui répondre, donna l'ordre de l'enfermer de nouveau dans la prison des voleurs, où son fils, né un mois auparavant, est mort il y a quelques jours. En le voyant expirer, cette pieuse néophyte s'écria :

—Heureux enfant, né et baptisé en prison, mort en prison, il emporte tous les mérites que j'aurais pu acquérir moi-même !

***

M. Robert ayant manifesté le désir de lui faire recevoir les sacrements, le mari et la sœur de Colombe pénétrèrent dans la prison et s'offrirent comme caution, demandant pour elle la permission d'aller passer quelques instants dans la maison de ses parents.

Le geôlier y consentit moyennant quelques ligatures, lui disant de revenir au plus vite, ajoutant qu'elle valait à elle seule plus que cent autres. Elle vint donc à minuit. M. Robert la confessa ; elle assista à la sainte messe, reçut le pain des forts et s'en retourna toute joyeuse, emportant une aumône, fruit d'une collecte faite après la messe.

Quelque temps après, le juge criminel, s'étant présenté un jour devant le gouverneur, lui aurait demandé ce qu'il fallait faire des deux chrétiennes. Celui-ci aurait répondu qu'il fallait les retenir prisonnières.

—Et si elles meurent en prison ?

—Si elles meurent, vous les enterrerez ou les jetterez aux chiens, comme vous voudrez.

Si de pareilles paroles sont vraies, cela prouve une fois de plus le peu de cas que l'on fait en Corée de la justice et de la vie des gens, surtout s'ils sont chrétiens.

***

Ces jours-ci nouvel interrogatoire de Colombe. Le juge criminel lui dit :

—Détenue durant quatre mois en prison et y ayant même perdu ton fils, n'es-tu pas revenue à des meilleurs sentiments ?

—J'ai déja dit au juge, répondit-elle, de ne plus m'interroger au sujet de la religion : il connait ma pensée, et je n'ai pas deux paroles.

—Pourquoi ne veux-tu pas apostasier ?

—Parce que je ne puis renier le Dieu du ciel et de le terre, créateur de toutes choses.

—Ne crains-tu pas la mort ?

—Ma vie est entre les mains du juge ; s'il veut me la conserver, j'en serai bien contente ; si, au contraire, il veut me l'ôter, je ne crains point de mourir pour mon Dieu, assurée que je suis d'acquérir la vie éternelle.

L'interrogatoire ne se prolongea pas plus longtemps. Comme il y avait beaucoup d'assistants, tous ceux qui l'entendirent, déclarèrent qu'ils n'avaient jamais vu une femme pareille ; les uns l'applaudissaient, les autres l'injuriaient, suivant la tournure d'esprit de chacun.

Les choses en étaient là aux dernières nouvelles reçues de Kyang-sy-ang-to ; à toutes les démarches qu'on faisait auprès du gouverneur en faveur de notre chrétienne, il repondait toujours qu'il ne la renverrait jamais avant d'avoir obtenu une apostasie formelle. Ainsi le combat est nettement engagé entre les fils de lumière et le prince des ténèbres. Espérons que la victoire restera à la Croix et que Dieu daignera couronner sa fidèle servante.

II

Le jubilé.—Ferveur des néophytes.

A la capitale et dans les provinces, nos chrétiens se sont montrés très empressés à gagner l'indulgence du Jubilé : partout la ferveur et l'enthousiasme ont été remarquables. Les exercices prescrits ont été fidèlement exécutés, et au lieu de *deux* jours de jeûne, un bon nombre en ont observé jusqu'à *cinq* ou *six*, afin, disaient-ils, d'obtenir plus facilement la rémission de la peine due à leurs péchés. Quelques tièdes, qui ne s'étaient pas approchés des sacrements depuis plus de vingt ans, ont profité de cette occasion pour sortir de leur engourdissement et se réconcilier à Notre-Seigneur.

Un de mes missionnaires m'écrit :

" J'ai admiré l'élan produit par l'indulgence du Jubilé, tous mes chrétiens se sont fait un devoir de se procurer cette précieuse faveur. C'est les larmes aux yeux que dans chaque *kongso* (lieu de réunion où le missionnaire de passage donne les sacrements), je vis arriver, de plusieurs lieues de distance, un père ou une mère portant son enfant sur le dos, un vieillard appuyé sur son bâton, une jeune fille ou une femme noble profitant des ténèbres de la nuit pour cacher son voyage aux payens. Tous étaient exténués de lassitude ; cependant je ne saurais dire la joie qui était peinte sur leur visage. Ah vraiment nous sommes les bénis du divin Maître !... Pauvres enfants ! il y a plus de cinquante ans qu'on leur parle de liberté, et pendant ce temps, que de larmes à essuyer, que de douleurs à supporter, que de dangers à courir ! L'année dernière, ils crurent enfin avoir trouvé un terme à leurs maux, et une fois de plus ils se virent déçus dans leur espérance ; le traité franco-coréen ne parlait même pas d'eux !...

MISSIONS D'AFRIQUE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES

Poussés par leur zèle, les missionnaires des Deux-Guinées viennent d'étendre leur ministère jusqu'à la rive gauche du Niger. Jusque-là, en effet, ils avaient borné au Gabon et aux peuplades voisines leur action apostolique. On verra par la lettre suivante que de nombreuses conquêtes leur sont réservées dans ce grand territoire où n'avait encore jamais retenti la parole évangélique.

LETTRE DU R. P. HORNÉ,

MISSIONNAIRE DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

Onitsha, 5 juillet 1887.

Notre arrivée au Niger.

L'impression du voyageur à son arrivée au Niger justifie parfaitement le nom donné à ce fleuve. Il est vraiment noir. La nature semble y être en deuil. Partout, les terres marécageuses ne produisent que des palétuviers, dont l'aspect si sombre fait appréhender quelque chose de sinistre. Que se passe-t-il dans ces forêts immenses et ténébreuses? Dieu seul le sait. Jamais explorateur n'a osé y pénétrer. Le silence de mort qui les enveloppe n'est interrompu que par les cris des léopards et des oiseaux de proie.

Ce fut le 21 novembre 1885 que nous entrâmes dans l'embouchure du Niger, au milieu d'un orage terrible. Les éclairs longs et brillants, les roulements de tonnerre particuliers aux contrées équatoriales, la fureur des flots, la violence du vent et de la pluie, pouvaient faire croire que l'enfer se déchaînait visiblement contre nous. Mais nous avions mis notre confiance en la divine Providence et placé notre voyage sous le patronage de notre bonne Mère du ciel. Ce ne fut pas en vain ; nous sentîmes visiblement, en plusieurs circonstances, l'effet de sa protection. Aussi nos cœurs bat-

taient-ils de joie à mesure que nous approchions de l'endroit où nous devions jeter les fondements d'une nouvelle Mission.

***

En remontant le fleuve, nous fûmes salués par les indigènes des nombreux villages établis sur les deux rives. C'était d'un bon augure.

Dans l'un de ces villages, appelé Atanny, nous sommes allés visiter la reine, qui passe pour être l'amie des blancs. Cependant, malgré ses relations avec les Anglais, elle est loin d'être distinguée. Elle boit l'eau-de-vie comme de l'eau et lance des crachats à droite et à gauche, sans se préoccuper s'ils tombent à terre ou sur le dos de ses sujets assis à ses pieds. Sa Majesté porte aux bras et aux pieds d'énormes pièces d'ivoire, ce qui rend sa marche pénible. Ses sujets sont tous païens ; bien plus, ils se rangent parmi les cannibales les plus redoutables, témoin le grand nombre de meurtres qui se commettent tous les ans sur son territoire, pour faire des sacrifices ou à l'occasion de quelque enterrement. Il dépasse la centaine !...

Onitsha.—Visite au roi.

Parti de Brass le 26 novembre, nous arrivions à Onitsha le 6 décembre. C'est là que nous avions le projet de fonder notre première station.

Le lendemain, nous allâmes faire notre visite au roi. Sa capitale est à une petite lieue du fleuve et ne compte pas moins de quinze à vingt mille âmes, réparties en huit villages ou quartiers distincts. Le palais royal est en terre glaise comme les autres riches maisons de la contrée, et comprend trois pièces. La première est pour la réunion des chefs et du peuple, la seconde pour les hommes du palais, la troisième est l'habitation personnelle du roi.

Sa Majesté se présente devant nous, une belle couronne d'or sur la tête ; elle nous tend la main et nous fait asseoir à côté d'elle sur des caisses vides.

C'est un homme de trente-cinq à quarante ans; il est

d'une taille élancée, son visage est pâle et amaigri. De la main gauche il tient une queue de cheval qui lui sert d'éventail ; de la droite, une petite clochette munie d'un manche artistement travaillé. Il sonne en marchant pour annoncer son approche et pendant les réunions pour imposer le silence. Son siège est en terre, mais recouvert d'un riche tapis. En face de lui, au milieu de la cour, est l'arbre des sacrifices domestiques, et au fond de la case pendent au mur quelques fétiches en bois, entourés de flèches, de couteaux, de plumes, de dents de bêtes féroces, etc.

Comme notre visite avait été annoncée, on avait eu le temps de convoquer tous les chefs. Le frère du roi, son fils aîné, les chefs du premier et deuxième rangs, les conseillers de la reine et plusieurs autres notables de l'endroit se trouvaient présents. Ils arrivent devant Sa Majesté, en exécutant avec la plus grande exactitude les cérémonies en usage en pareille circonstance.

Voici en quoi elles consistent.

Le sujet s'avance vers le trône, se prosterne trois fois et baise la terre ; puis, se relevant sur ses genoux, il présente alternativement les deux poings au monarque, en lui adressant de bons souhaits et toute sorte de louanges. Il se relève ensuite complètement, recule et avance trois ou quatre fois, toujours en présentant le poing, prononce des malédictions contre les ennemis du roi et le proclame plus puissant que ses voisins.

Chaque chef est obligé d'observer cette cérémonie, et pendant ce temps, tous les autres doivent rester debout.

***

Dès que nous eûmes pris place dans l'assemblée, nous exposâmes l'objet de notre visite : il s'agissait d'obtenir la permission d'établir une mission. Le roi se montra favorable à notre demande, et manifesta même une grande joie au sujet de notre dessein de nous fixer sur son territoire. Il nous assura qu'il était prêt à nous accorder tout ce que nous désirerions, en ajoutant la promesse de nous envoyer ses deux petits enfants dès qu'ils seraient guéris.

Quant aux assistants, ils ne revenaient pas de leur étonnement et de leur admiration en apprenant que nous venions du lointain pays des blancs, non pour faire du commerce et de l'argent comme les autres Européens, mais pour faire du bien aux noirs et instruire leurs enfants.

Le roi nous donna sur-le-champ un de ses hommes parlant un peu l'anglais pour nous montrer la ville, en nous disant de choisir sans retard l'endroit qui nous conviendrait. Nous prîmes congé de Sa Majesté, en l'assurant de notre dévouement, et nous nous mîmes à la recherche d'un emplacement convenable.

Station de la Très-Sainte-Trinité.

Le manque d'eau et l'éloignement du fleuve, seule voie de communication, nous déterminèrent à ne pas nous établir dans la ville même. Après quelques recherches, nous trouvâmes sur les bords du Niger, à une petite lieue d'Onitsha, un ruisseau assez considérable, appelé N'kesi. Son eau claire et limpide coule entre deux collines. Nous fixâmes notre choix sur la colline la plus rapprochée de la ville, parce qu'elle nous présentait deux grands avantages : eau fraîche, terrain fertile. Le roi nous céda avec plaisir les vingt hectares que nous demandâmes ; le contrat fut signé le jour même de l'Epiphanie, le 6 janvier 1886.

Immédiatement après, nous commençames les travaux de construction. C'est alors que le bon Dieu nous enleva, par une mort imprévue, le pieux et regretté L-Jean-Gotto-Jac ob La plus cruelle épreuve pour des missionnaires, c'est de voir succomber un confrère dont le concours est si utile, pour ne pas dire nécessaire.

Le bon Frère, originaire de la chère Alsace, était maçon de profession, et, en ce moment surtout, il pouvait nous rendre les plus grands services.

Le bon Dieu cependant ne nous abandonna pas. Il nous soutint merveilleusement au milieu des difficultés inséparables d'une nouvelle fondation. Nous avons continué nos travaux avec courage, en payant de notre personne ; et aujourd'hui nous avons une maison de vingt et un mètres de

long sur sept mètres de large, avec un hangar et une chapelle pouvant contenir environ deux cents personnes.

La Mission et les noirs.

Ces constructions et la transformation de notre petite colline, jusqu'alors abandonnée et aujourd'hui couverte d'arbres fruitiers et de légumes, nous attirent un grand nombre de visiteurs, qui viennent, suivant leur expression, voir à l'œuvre *les blancs savants de Dieu.* Ils s'extasient surtout devant l'autel de notre modeste chapelle. Les beaux tableaux du sacré Cœur et du saint Cœur de Marie, les chandeliers brillants comme de lor, les longs cierges, captivent leurs regards : ils ne peuvent se lasser de les admirer.

Devant les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph, l'un et l'autre tenant l'Enfant Jésus, ces pauvres noirs émerveillés n'avaient que ce mot à la bouche : *O naka ! c'est beau !* C'étaient, d'après eux, deux blancs qui leur paraissaient bien mystérieux... Vivent-ils, ou ne vivent-ils pas? Telle était l'énigme dont ils cherchaient la solution.

— Ils vivent, disaient les uns ; ne voyez-vous pas qu'ils nous regardent? Leurs yeux sont fixés sur nous.

— Mais non, répondaient les autres, ils ne vivent pas ; voyez, ils restent immobiles, leurs pieds ne bougent pas ; puis comment pourraient-ils vivre sans manger ?

C'étaient continuellement des réflexions de ce genre, plus naïves les unes que les autres, mais qui nous donnaient occasion de leur parler de notre sainte religion.

***

Le Père supérieur, le R. P. Lutz, avait apporté avec lui un stéréoscope qu'on lui avait donné à Paris. A l'aide de petits tableaux il faisait apparaître aux yeux des indigènes étonnés le ciel, l'enfer, des villes, des montagnes, etc. Inutile de dire quelle foule se pressait pour contempler ces merveilles.

Le R. P. supérieur avait aussi apporté de France une petite machine électrique. Le merveilleux instrument les plongeait dans la stupéfaction.

—C'est du feu bleu qu'il y a là-dessous, dit l'un ; vois les étincelles qui en sortent.

—Non, c'est l'eau du poisson du tonnerre, dit un autre.

Il y a, en effet, dans le Niger, une espèce de grand poisson électrique. Celui qui le touche éprouve une contraction violente et une sensation douloureuse. Les noirs le prennent dans des paniers et ne le touchent qu'avec des fourches.

Ces divers moyens ont admirablement servi à attirer les noirs à la Mission. C'est ainsi que, le dimanche, nous pouvons déjà compter de cent à cent cinquante assistants aux deux instructions qui se donnent l'une à la grand'messe et l'autre dans l'après-midi. Tous ces bons noirs aiment à réciter en onitsha le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, les commandements de Dieu et de l'Eglise. Nous avons aussi composé quelques cantiques dans leur langue ; ils les chantent avec un admirable entrain.

Le marché des esclaves.

Une autre œuvre qui nous tient bien à cœur, et que nous voudrions développer, c'est celle du rachat des malheureux esclaves voués à la mort. Nous avons en face de notre station, sur l'autre rive du fleuve, un grand banc de sable appelé *la banque des esclaves*. C'est là que se fait cet infâme trafic de chair humaine. On y voit arriver des marchands de toutes les tribus voisines, même de tribus très éloignées ; là, au milieu de boutiques d'étoffes indigènes, à côté du marché des fruits du pays et des animaux, se tient le marché des esclaves. C'est de tous le plus achalandé. Des maîtres inhumains y traînent les infortunés dont ils veulent se défaire, ou ceux que l'âge ou l'infirmité rendent impropres au service. Ils y sont vendus comme un vil bétail.

Les habitants d'Araba surtout aiment à se rendre à ce marché. Araba est situé derrière la *bank*, à vingt minutes à peu près. C'est une ville de vingt mille âmes. Elle n'a pas de roi, mais en revanche elle a de trois cents à quatre cents roitelets. La royauté est accessible à tout le monde : l'unique moyen est d'immoler un ou deux êtres humains. C'est le signe de la puissance et de la richesse. Comme beaucoup tiennent à cet honneur, gagné d'une si triste façon, le nombre de ces roitelets va toujours en augmentant.

A l'occasion d'enterrements, d'anniversaires, de fêtes religieuses et de familles, c'est aussi l'habitude d'immoler des victimes. Peu importe leur qualité ; le nombre seul est déterminé. De là l'attrait des gens d'Araba pour la *bank*, parce qu'ils y trouvent à acheter des esclaves à meilleur marché. Le prix varie de vingt-cinq à deux cent cinquante francs. Ah ! que nous voudrions pouvoir les racheter tous pour en faire des hommes et des chrétiens ! Mais quelque minime que soit le prix, il est souvent encore trop élevé pour nos faibles ressources.

Nous rachetons de préférence les petits enfants abandonnés, les malades et les personnes âgées, d'abord parce qu'ils doivent attirer la compassion du missionnaire, puis parce qu'ils se vendent moins cher ; car nous avons peu d'argent.

Deux des petites filles que nous avons rachetées se trouvaient dans un état pitoyable. Laissées trop longtemps sans soins et sans nourriture, elles avaient pris l'habitude de manger de la terre et avaient le corps tout enflé. A force de soins et de remèdes, la plus jeune, âgée de trois ans, ne tarda pas revenir à la santé ; mais l'aînée, qui avait cinq ans, était trop malade quand elle nous arriva. Son corps, fendu de toutes parts, ne formait qu'une plaie. Aussi son âme ne tarda-t-elle pas à s'envoler au ciel.

Parmi les garçons, nous en avons reçu deux qui étaient bien jeunes. L'un n'avait que trois jours, quand on nous l'apporta. L'autre avait de huit à neuf mois. Il venait de très loin : ses parents nous l'avaient vendu parce qu'il avait commencé à marcher avant d'avoir ses dents. Dès lors il était voué à la mort. Car, d'après les idées superstitieuses du pays, une pareille créature est un enfant de malheur. La loi du pays range ce cas au nombre de ceux qui font exclure de la nation ; et les sorciers veillent à l'observation de cette odieuse coutume.

Depuis trois mois que nous les avons, ces trois enfants se portent très bien, grâce au lait condensé que nous faisons dissoudre pour eux chaque jour.

FEMMES CONDAMNÉES À LA MORT ET SAUVÉES PAR LA MISSION.

Les créatures les plus malheureuses au Niger, après les petits enfants, ce sont les femmes âgées.

Les noirs, on le sait, sont très superstitieux, et la superstition ne sert pas seulement de fondement à leur culte idolâtre et fétichiste, elle sert aussi de prétexte à plusieurs pour assouvir leurs infâmes et cruelles passions.

Ainsi, dans une famille riche, si la mort ou la maladie fait une visite ; si la prospérité, au lieu d'augmenter, diminue ; si un malheur arrive à un chef ; si des parents riches vivent trop longtemps pour leurs enfants dénaturés, l'intéressé va trouver le sorcier, gagne ses bonnes grâces par des promesses et des cadeaux, et, par un marché honteux, achète la mort de la victime.

Le sorcier est bientôt appelé en public. Il consulte ses fétiches, et leur réponse, qui ne peut être intelligible que pour lui, décrète infailliblement la mort ou l'expulsion de la personne dont on veut se débarrasser.

Or, cette personne est toujours la plus vieille femme de la famille : c'est à elle surtout que ce peuple superstitieux attribue le pouvoir de jeter des sorts.

Le mois dernier, une de ces infortunées, que l'on avait condamnée, a été noyée dans le fleuve. Deux autres de ces femmes sont venues se réfugier auprès de nous. La première alla ensuite chez elle chercher son enfant qui lui appartenait et que nous avions baptisé ; nous ne la revîmes plus. Elle mourut subitement pendant la nuit ; elle avait été empoisonnée.

Celle qui l'avait accompagnée à la Mission est une parente du roi ; elle se trouve très heureuse chez nous. Il y a trois ans, on lui a fait boire de la ciguë ; mais sa nature robuste avait pu supporter ce breuvage vénéneux. Elle en fut quitte pour une maladie qui dura un mois. Cette année, on a voulu l'obliger de nouveau à subir cette épreuve ; elle s'est alors réfugiée à la Mission. Le roi nous pria de la laisser s'établir sur notre terrain ; ce que nous lui accordâmes avec bonheur. Elle est très pieuse et ne manque jamais d'assister

à la messe et au catéchisme que l'on fait tous les jours aux femmes. De plus, elle nous a déjà amené deux de ses petits-fils, pour les instruire et les baptiser.

LA BONNE VIEILLE ZACCHÉIA.

Et la bonne vieille *Zacchéia*, femme de quatre-vingts ans, que vous en dirais-je ? Quand nous l'avons rachetée, elle était toute décrépite, malade, infirme ; ses jambes enflées ne lui permettaient plus de marcher qu'à l'aide d'un bâton. Elle venait du pays des Ibos pour être sacrifiée à Araba.

La bonté et la sollicitude que nous lui avons témoignées la touchèrent beaucoup, et de tout cœur elle se mit à apprendre son catéchisme. Une fois instruite, elle reçut le saint baptême.

Chose merveilleuse ! la réception de ce sacrement la transforma aussitôt complètement. Elle jeta son bâton et marcha toute seule : ses pieds et ses jambes désenflèrent comme par enchantement et les plaies suppurantes qui trouaient ses genoux se fermèrent aussi peu à peu. Elle ne se souvient plus de sa vieillesse, elle se sent jeune et forte, et travaille en conséquence.

Avec joie elle a pris sur elle d'élever nos deux plus jeunes enfants, et ses efforts dépassent toute attente.

Je les aime, dit-elle, ces pauvres orphelins. Ils me rappellent mes chers petits que la main d'un maître cruel m'a arrachés et que je n'ai jamais revus. Dieu m'en dédommage maintenant, en me donnant de nouveaux enfants, qui seront plus tard comme des anges auprès de moi au ciel !

***

Le jour de la Fête-Dieu de cette année, nous avons eu la cérémonie, toujours belle et touchante, de la première communion. Il y eut plus de trois cents personnes à nos offices ; à la chapelle, l'ordre et la tenue furent irréprochables. Nos enfants ont édifié les chrétiens et les païens par leur piété, par leur modestie, par leur entrain dans le chant, et par l'exactitude avec laquelle ils ont rempli leurs petites céré-

monies. Quant à la vieille Zacchéia, elle était au comble du bonheur ; elle ne paraissait pas de ce monde ce jour-là ; déjà il lui semblait être au ciel.

VICARIAT DE L'AFRIQUE CENTRALE.

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

Il est bien rare qu'un nègre arrive à l'honneur du sacerdoce. La mission de l'Afrique centrale n'en a jusqu'ici eu que deux : dom Antoine Gobal, ordonné à Rome en 1877 et mort à El-Obeïd, le 16 septembre 1881, et dom Daniel Sorur Dharim Den, l'auteur de cette intéressante relation.

LETTRE DE DOM DANIEL SORUR DHARIM DEN,

PRETRE NÈGRE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Si les travaux des Egyptiens, des Phéniciens et des Romains ont pu faciliter la connaissance de l'Afrique en général ; si les questions posées par l'intelligente Europe sur cette partie du monde ont été résolues de nos jours par les explorateurs, on peut toutefois dire, sans crainte de se tromper, que l'Afrique demeure mystérieuse. Depuis des siècles, l'Europe a jeté les yeux sur elle ; d'immenses sacrifices d'argent et de vies humaines ont été faits pour la pénétrer, la décrire, mais ces tentatives ont obtenu peu de résultat. Ce qui a été impossible à ces intrépides soldats de la religion et de la civilisation chrétienne, une description faite par un indigène ne saurait certainement l'accomplir. J'essayerai cependant une courte notice : ce sera, Messieurs, comme un acte de reconnaissance envers votre Œuvre.

Ce n'est pas des pays voisins de la mer que j'entends vous parler, car là l'industrie a surmonté les obstacles et ouvert le chemin aux missionnaires, et ils ont fait connaître le véritable état topologique et moral des contrées visitées par eux. Je n'entends pas non plus vous décrire tous les pays du Soudan ; ce que je sais ne vous apporterait pas une nouvelle lu-

mière. Permettez-moi de vous donner seulement une idée générale d'un seul coin de cette terre immense, de mon pays natal, de sa position géographique, de ses produits, de ses habitants et de leurs coutumes.

Les tribus et leurs idiomes.

Denka est une réunion de vingt-quatre tribus échelonnées sur le rivage du Nil blanc, depuis le sixième jusqu'au douzième degré de longitude nord. La plupart sont connues depuis la conquête du vice-roi, Méhemet Ali, alors qu'elles furent annexées aux possessions égyptiennes du Soudan. D'autres ne sont pas mentionnées même sur les plus récentes cartes géographiques ; de ce nombre sont : Gon-de-moi, située à une journée et demie de distance vers le sud de la tribu Gianghé, et Rourouen qui me semble se trouver entre celle de Nouer et de Pouich. Ces tribus se considèrent comme sœurs ; les deux dernières seulement font exception, quoiqu'elles fassent usage de la langue denka.

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une parenthèse à propos des études de nos missionnaires. Ils ont pénétré jusqu'au cœur de l'Afrique, ils ont fondé des stations, nommément celle de Sainte-Croix et de Gondokoro, et non satisfaits de leurs travaux apostoliques, désirant pourvoir au besoin qu'auraient un jour les missionnaires et les savants d'apprendre la langue de ces contrées, ils se sont appliqués aux études philologiques et ont pu composer des grammaires et des dictionnaires contenant plus de deux mille deux cents mots. Nous devons ce précieux travail à M. l'abbé Jean Beltrame et au docteur Jean-Chrysostome Mitterrutzner, directeur du Gymnase impérial et royal de Brixen. Ce dernier ajouta à la grammaire une traduction très exacte de quelques chapitres de nos saints Evangiles.

Produits.

Notre pays est un des plus fertiles de l'Afrique centrale, et ses produits sont presque inconnus en Europe ; je mentionnerai seulement le coco, l'arbre à pain, le sésame, le tamarin, la fève africaine. J'en omets cent autres dont les noms m'é-

chappent. Si une terre cultivée par des gens qui se contentent de vivre au jour le jour est si fertile, que deviendrait-elle sous l'action d'une intelligente industrie ?

CARACTÈRE DES PEUPLADES.

Si nous considérons le caractère des naturels, il est doux en général. On ne doit pas prendre comme argument contre ce que j'affirme les mauvais traitements subis par des missionnaires et des Européens, car, vu les circonstances de temps, de lieux et de personnes, on conviendra facilement qu'un Européen, fût-il le plus patient des hommes, n'agirait pas autrement que mes compatriotes. Pensez aux maux que, tous les jours, je dirai même à chaque instant, nous subissons de la part des Arabes. Ils ne se contentent pas de voler nos biens, ce qui du reste est contre toute justice ; ils nous arrachent à la patrie, au plus légitime amour de nos parents, à l'affection de nos familles, pour faire de nous un objet de commerce et nous vendre sur les marchés publics comme un vil bétail ! Qui de vous, à notre place, ne concevrait pas des sentiments d'indignation ? Qui de vous ne ferait pas appel à tous les moyens pour détourner de sa patrie, de sa famille, un si grand malheur ? Qui ne se sentirait porté au soupçon, à la méfiance contre tout inconnu qui tenterait de l'approcher ? Le nègre ne distingue guère le Turc ou le musulman d'avec l'Européen, que par la façon dont ces derniers agissent avec lui. Hélas ! ceux qui sont nés au milieu de la civilisation, ne nous donnent-ils pas les plus tristes exemples et diffèrent-ils pour nous des Arabes ?... Veuillez me pardonner cette assertion, Messieurs, mais c'est la vérité.

***

Pour avoir une idée des mœurs de nos populations, il faut remonter jusqu'au temps des patriarches de l'ancienne loi. La description que la sainte Ecriture nous donne d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, me semble parfaitement convenir à notre vie et à nos mœurs. Le peuple denka est un peuple pasteur et laboureur à la fois ; ce sont là les deux principaux travaux

dans lesquels l'enfant est exercé à mesure qu'il grandit. Devenu à son tour chef de famille, il s'établit dans ses champs, les cultive avec sa femme, tandis que ses enfants gardent le troupeau paternel.

Dans une maison bien ordonnée le père est maître absolu. Les enfants doivent rester sous le toit paternel jusqu'à leur mariage ; libres alors, ils ne pensent plus qu'à augmenter le troupeau, à acquérir de nouveaux champs, et à procurer à leurs enfants un héritage en rapport avec leur position sociale. Peut-on concevoir un ordre plus parfait dans une nation guidée par les seules lumières de la loi naturelle ?

La culture littéraire nous est complètement inconnue, et toutes les ambitions de la famille ne tendent qu'à former un enfant qui lui fera honneur par sa diligence et sa prudence dans l'administration de ses biens.

Nous n'avons aucun roi, aucun ministre pour ce qui concerne la direction générale de la tribu, mais chaque père, comme je viens de le dire, est maître absolu. Le seul chef que nous reconnaissions est un vieillard chargé des affaires en temps de guerre ; hors de cette éventualité il redevient simple citoyen. Ce commandement même n'est pas héréditaire ; mais le peuple peut à son gré ôter le pouvoir et le remettre entre les mains de celui qu'il juge capable de remplir ces fonctions. Point de milice obligatoire : le salut de la patrie est confié aux bras de tous les hommes capables de manier les armes depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à la vieillesse la plus reculée. Les exercices militaires ont lieu chaque année. Les enfants d'un village s'arment contre ceux du village voisin, et les manœuvres se font sous la direction des vieillards.

Les fautes contre le sixième commandement sont sévèrement punies. Les deux coupables pris sur le fait sont condamnés à fournir un bœuf, on le coupe en deux, on en brûle une partie en sacrifice ; l'autre est partagée entre les deux familles et l'expiation est accomplie.

Lorsqu'un jeune homme a trouvé la femme qu'il croit lui convenir, il en parle d'abord à ses parents ; ceux-ci consultent la famille de la fiancée ; on détermine la dot et on fixe le jour de la célébration des noces. Les parents de l'époux

doivent offrir à leur tour dix vaches et un taureau au père de la fiancée, cinq à la mère et aux frères ; aux sœurs on distribue des perles, des bracelets d'or, d'argent ou de tout autre métal selon la condition. Je ne vous décrirai pas les fêtes bruyantes ou plutôt les bacchanales qui accompagnent le jour des noces.

La polygamie, cette plaie hideuse qui règne en maîtresse dans toutes les tribus africaines païennes et musulmanes, la polygamie sera toujours un des plus grands obstacles à la prédication du saint Evangile. Chacun peut avoir autant de femmes qu'il veut et que ses moyens le lui permettent. Tous les honneurs cependant sont réservés à la première femme dont les enfants mâles sont seuls reconnus comme héritiers légitimes.

RELIGION

Vous voudriez savoir maintenant qu'elle est notre religion. Une brève exposition de ce que j'ai vu de mes propres yeux, pourra prouver une fois de plus que le nègre, instruit par le missionnaire catholique, est capable, comme toute autre créature, de connaître et d'aimer Dieu.

Mais, avant de vous parler de nos traditions, je dois dire que c'est dans l'Eglise catholique, établie avec tant de sacrifices à El-Obeïd, que j'ai commencé à aimer le Dieu que, dès mes jeunes années, mes parents m'avaient appris seulement à craindre. Je passai mon enfance dans la plus complète ignorance en fait d'instruction religieuse, car ni mon père ni ma mère ne m'avaient enseigné autre chose que d'éviter l'offense envers cet Etre suprême, maître absolu, me disaient-ils,de la vie et des biens des créatures animées et inanimées. Ce que je vais vous dire n'est donc que le fruit de mes propres observations.

Notre langue possède le nom de Dieu ; c'est *Garan* ou *Dèn* ; mais comme ce dernier substantif désigne aussi la pluie, pour distinguer la divinité, nous ajoutons l'adjectif *dit* (grand) et nous disons *Den-dit*, ce qui signifie grande pluie, c'est-à-dire Dieu. Ne voyez-vous pas une ressemblance frappante entre ce nom et celui du Grand Esprit des naturels d'Amérique ? Nous distinguons les bons d'avec les

mauvais esprits ; ceux-là sont nos amis et nous font tout le bien dont ils sont capables ; les seconds au contraire sont nos ennemis, et c'est d'eux que proviennent les maux qui fondent sur nous. N'est-ce pas l'idée chrétienne des anges et des démons ?..... Nous croyons à l'existence d'une maison du feu et d'une maison de paix ; ici les bons reçoivent la récompense des justes ; là les méchants sont châtiés en proportion de leurs fautes.

Parmi les cérémonies religieuses que je me rappelle, j'en citerai deux, qui, à mes yeux, suffiront à vous donner quelque idée de notre culte et de l'Etre suprême qui en est l'objet : c'est la bénédiction des premiers fruits et la vache sacrée. La première consiste en ce que personne de la famille, sans exception d'âge et de sexe, ne peut manger des fruits nouveaux avant que le père ou la mère en ait répandu dans toute la cour de la maison, pour implorer la bénédiction de Garan ou Den-dit. Trouverait-on ailleurs une preuve plus concluante du respect envers l'autorité de Dieu sur les hommes ?

La seconde pratique religieuse des Denkas est la vache sacrée. Alors que le pays est en danger de guerre, de famine ou sous la menace d'une calamité publique, les chefs des villages s'adressent à une famille quelconque, pauvre ou riche, peu importe : elles sont toutes obligées de donner sur réquisition la vache sacrée, que, du reste, chaque maison possède. Le chef la livre aux mains des femmes. Celles-ci la conduisent en chantant au bord du fleuve, la poussent de l'autre côté du rivage pour qu'elle aille se perdre dans le désert et devienne la proie des bêtes fauves. La cérémonie terminée, toutes les femmes retournent chez elles en silence, sans jeter un coup d'œil sur la vache sous peine de rendre nul le sacrifice. La raison pour laquelle on l'appelle vache sacrée, c'est qu'elle est désignée exclusivement pour le sacrifice. Aucune femme, de quelque rang, de quelque condition qu'elle soit, ne peut faire usage de son lait, qui est réservé aux hommes. Il est permis, seulement en temps de famine, de la tuer, et encore c'est le privilège exclusif des familles pauvres, qui n'auraient pas d'autres moyens de subsistance ; mêmes prescriptions vis-à-vis des taureaux ou des génisses qui naissent d'elle.

Voilà, exposés en quelques mots, les usages des tribus denkas. Permettez-moi maintenant de vous donner une courte biographie sur mon enfance, ma captivité et ma conversion au catholicisme.

MON ENFANCE.

Il y a dix-sept ans je me trouvais encore dans ma famille. Nous avions perdu notre père, deux frères et une sœur. Il ne restait que notre mère qui dirigeait la famille, trois sœurs du même sang, une sœur adoptive et moi. J'étais âgé de huit ans environ à la mort de mon père ; malgré ma jeunesse, ma mère me confia le soin du bétail, tandis qu'elle s'adonnait à la culture de nos champs. Nous étions heureux sous la direction de notre bonne mère, qui comptait sur nous pour prendre soin de ses vieux jours ; mais, hélas ! elle se trompait. Les Arabes qui nourrissent toujours une haine implacable contre les nègres et surtout contre nos tribus, à cause de plusieurs défaites qu'ils ont essuyées, avaient juré notre ruine. A plusieurs reprises ils avaient tenté d'assouvir cette haine, mais le courage de nos guerriers les avait repoussés, souvent même avec des pertes considérables.

Comme ils s'aperçurent qu'ils ne pourraient jamais nous vaincre en se servant de lances dont nous étions, nous aussi, bien pourvus, ils demandèrent le secours du gouverneur égyptien qui résidait à El-Obeïd, capitale de la province de Cordofan. Celui-ci les adressa à plusieurs négriers dont les chefs étaient : Mohammed-Ahmed Dafaâ-Allah et Ahmed Assemani, procureur de Abd-Ullahi, mon maître futur. Bien pourvus d'armes à feu, ils se joignirent aux Arabes Baggaras, et tous partirent dans la direction du Nil blanc et précisément contre les tribus Gianghé.

Quelque temps avant leur arrivée dans nos contrées, un de nos malheureux compatriotes, tombé entre leurs mains, put leur échapper et vint nous informer de leurs desseins. Nos vieillards se réunirent en conseil, et il fut décidé de cacher les céréales et de fuir avec nos bestiaux dans le désert qui sépare notre tribu de celle des Nouer où nous avions des pâturages en abondance. Le choix était heureux ; là seulement nous pouvions espérer un peu de repos.

Deux mois s'étaient écoulés sans aucun trouble, lorsqu'un matin une partie de notre tribu fut attaquée par de nombreux Arabes à cheval et à pied, armés de lances et de fusils, qui avaient déjà tué plusieurs de nos hommes laissés à la garde du pays et qui avaient décidé de nous traquer dans notre retraite. On comprendra facilement l'épouvante qui nous saisit; il ne nous restait qu'une ressource : opposer au-

tant de résistance que possible dans l'espoir de prolonger de quelques heures notre indépendance, et même d'obtenir la victoire si le sort favorisait nos armes. Hélas ! nous n'étions pas égaux en forces, et l'ennemi eut le dessus.

SÉPARATION ET CAPTIVITÉ.

Ma mère, qui, au moment de la déroute, nous avait réunis, espérant nous conserver avec elle, même dans l'esclavage, nous tenait étroitement serrés contre son sein. Effrayé à la vue des Arabes, je me débattis et je parvins enfin à m'enfuir et à me cacher. Bientôt ma mère fut rejointe par un Arabe qui, avant de s'emparer d'elle, dut lutter longtemps ; de mon côté, malgré tous mes efforts pour me cacher le mieux possible, je fus poursuivi, pris et conduit à l'endroit où on rassemblait les prisonniers.

Cette chasse inhumaine avait duré jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Alors nos bourreaux se mirent en marche et passèrent le canal avec quatre cents esclaves. Là je retrouvai ma mère et autour d'elle mes quatre sœurs. Pauvres sœurs !..... hélas, c'était la dernière fois que je les voyais !

Les Arabes prolongèrent leur séjour dans nos contrées et firent partout des razzias. Trois mois après ils reprenaient la route d'El-Obéïd. Le voyage était long et très pénible, puisque nous devions parcourir, à pied toujours, nos déserts du sud, toucher une partie du territoire habité par les Arabes, rejoindre les montagnes de la Nubie supérieure, afin d'arriver plus tôt au but de notre course. Un très grand nombre des nôtres épuisés de fatigue et de faim, périrent sur le chemin ; d'autres aimèrent mieux mourir que de quitter le sol natal. Je crois inutile de vous décrire toutes les cruautés que les vainqueurs exercèrent contre nous ; des milliers de livres sont remplis de ces récits.

Le moment du salut était arrivé pour moi. Vers la deuxième année de ma captivité, les Arabes, conduits par les mêmes chefs, organisèrent une seconde expédition contre les infortunées tribus denkas. Je n'avais plus revu mes sœurs, et ma mère avait cherché inutilement à les retrouver. Ayant entendu dire qu'Abd-Ullahi, notre maître, allait retourner par la même route dans nos tribus, elle lui demanda de la prendre en sa compagnie, espérant pouvoir ainsi rejoindre ses enfants ; en même temps elle le pria de m'emmener avec lui. Mon maître, craignant de me voir fuir, repoussa la dernière demande. Peu de jours après eut lieu le départ.

(*A suivre.*)

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

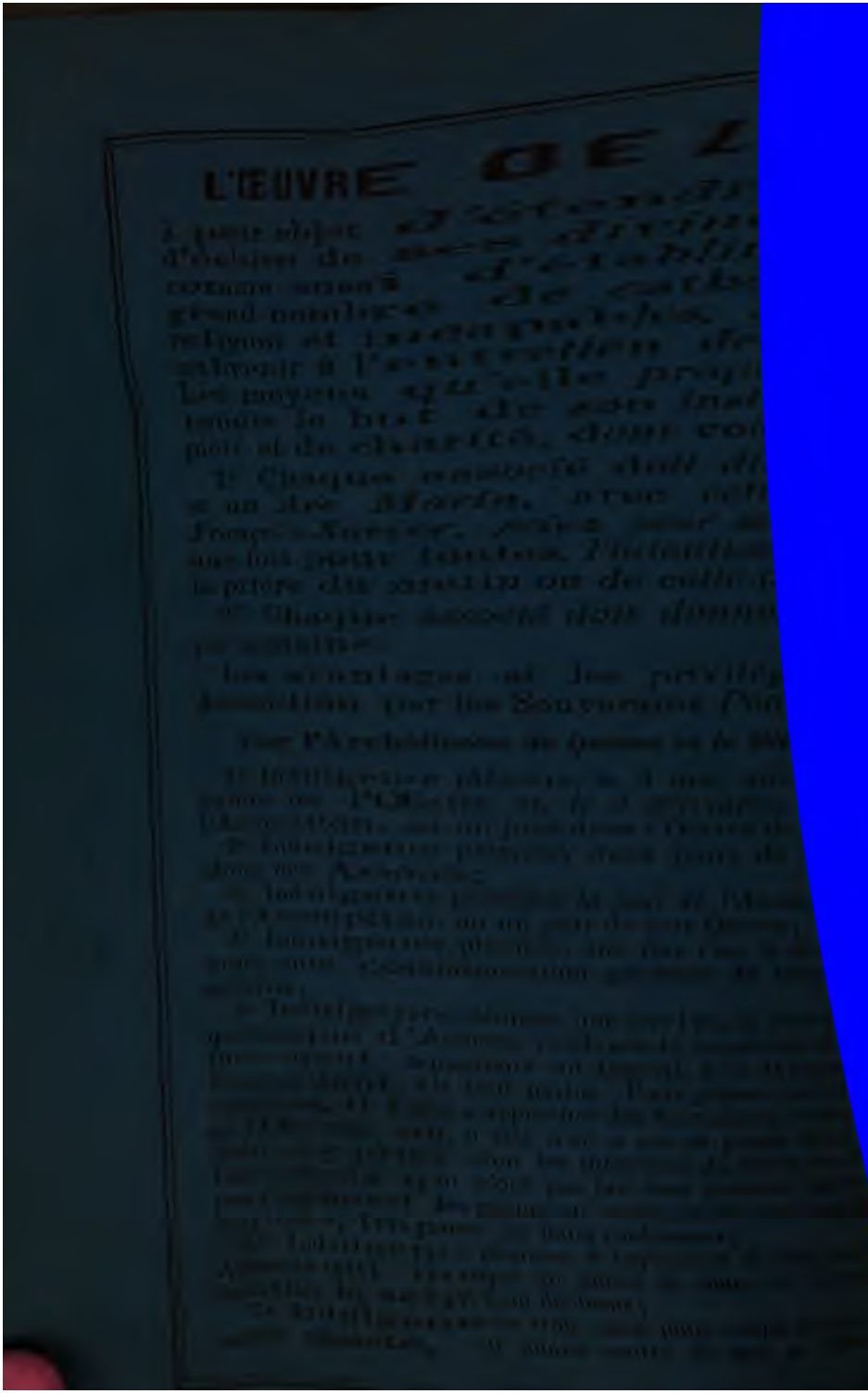
TRENTE-SIXIÈME NUMÉRO.—OCTOBRE [illegible]

SOMMAIRE

[illegible]

MONTREAL

[illegible]



ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

TRENTE-SIXIEME NUMERO

OCTOBRE 1888

MONTRÉAL :
CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUM., 30 RUE ST-GABRIEL,
1888

Permis d'imprimer :

† EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

Library.
Fairview
11-26-30
23048

AUX LECTEURS DES " ANNALES "

Nous donnons à la fin de ce numéro une table générale et une table alphabétique des matières contenues dans la nouvelle série des " Annales de la Propagation de la Foi " de la Province de Québec, depuis 1877 jusqu'à 1888, inclusivement. Nous sommes convaincu que les nombreux associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi sauront gré à Monseigneur H. Têtu, Camérier Secret de Sa Sainteté, d'avoir bien voulu s'imposer ce rude travail pour rendre nos Annales de plus en plus intéressantes et utiles.

VICARIAT DE L'AFRIQUE CENTRALE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

LETTRE DE DOM DANIEL SORUR DHARIM DEN,

PRÊTRE NÈGRE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

(suite et fin.) (1)

CHEZ LES MISSIONNAIRES.

La mission catholique, dirigée par Sa Grandeur Mgr Comboni, alors simplement provicaire apostolique, étai établie depuis 1872 dans la ville d'El-Obeïd. Je passais pres que chaque jour devant la maison de la Mission en compa gnie d'autres esclaves qui m'affirmaient que les moines blancs, c'est-à-dire les missionnaires, recueillaient les enfants et les engraissaient pour s'en servir ensuite dans leurs repas.

(1) Voir No. 35 des annales de la Propagation de la Foi, juin 1888.

Les souffrances que j'avais dû endurer dès le premier jour de ma captivité, ma liberté perdue, mon bonheur d'autrefois, étaient toujours présents à ma pensée, et souvent je formais le projet de me délivrer de mes maux en me réfugiant chez les missionnaires. Mais j'étais retenu toujours par les récits de mes compagnons d'infortune.

***

Cependant l'expédition contre nos tribus, dont je parlais tout à l'heure, avait réussi au delà des espérances des Arabes, et un très grand nombre de mes compatriotes avaient été réduits en esclavage.

Déjà nous avions reçu la nouvelle de l'arrivée de la caravane ; ma maîtresse voulut donner un banquet en l'honneur de son mari. Avant de partir, Abd-Ullahi m'avait confié les clefs du trésor sous la condition de les remettre à ma maîtresse toutes les fois qu'elle désirerait les avoir. Ce soir-là, une esclave envoyée de sa part les demanda ; j'exécutai l'ordre reçu. A la tombée de la nuit on me les réclama de nouveau afin de préparer la chambre à coucher du maître ; je répondis que la servante les avait prises et qu'elle ne me les avait pas rendues. On les chercha, mais en vain. Nous fûmes accusés tous deux et le châtiment ne devait pas se faire attendre.

Dans la crainte de me voir condamné à un supplice injuste, je profitai du tumulte qui régnait partout, je franchis le mur d'enceinte et je m'enfuis. En ce moment-là, la pensée du sort des enfants qui se réfugient chez les missionnaires me frappa, et, vaincu par la crainte d'une mort affreuse, je dirigeai mes pas hors de la ville.

Après une demi-heure de course, exténué de fatigue et de faim, craignant surtout d'être surpris d'un instant à l'aut je me jette sur le sable au pied d'un arbre pour reprend haleine. Le moment choisi par la divine Providence ét arrivé ; un combat s'engagea en moi-même. Il me sembl entendre la voix de deux personnes ; l'une me disait : " dans la forêt ; tu te sauveras peut-être ou du moins tu ser dévoré par les bêtes fauves et alors finiront tes malheur

L'autre, plus persuasive, reprenait : " Dirige tes pas vers la Mission et ne crains rien."

Ma situation était horrible. Je me voyais pour ainsi dire obligé de choisir entre deux morts : être broyé par les dents des animaux féroces, ou par celles des missionnaires. Une demi-heure à peu près s'était écoulée dans ce douloureux combat, lorsque j'acceptai la dernière partie du dilemme : alors toute crainte disparut et une confiance sans bornes inonda mon cœur. Ma résolution bien arrêtée, je repris le chemin de la ville et, à marche forcée, je me dirigeai vers la Mission. C'était le 10 août 1873.

MGR COMBONI.

Je frappe à la porte, et je demande à parler au supérieur, Mgr Comboni. Il m'adressa plusieurs questions sur mon maître, sur sa maison, sur celui qui m'envoyait chez lui. Ma réponse aux deux premières questions manqua de franchise, car, dans la crainte d'être mon propre bourreau, je mentis ; à la troisième, je dis : " C'est Dieu qui m'envoie chez toi."

En entendant ces mots, Monseigneur se mit à sourire ; il échangea quelques mots avec le Père qui se tenait auprès de lui et donna ordre de me faire coucher avec les enfants.

Mon maître, ayant connu l'endroit où je m'étais caché, vint prier Mgr Comboni de me renvoyer. Monsigneur lui répondit naturellement qu'il ne le pouvait pas, d'autant plus que le sultan avait accordé aux missionnaires le droit de garder chez eux ceux qui imploraient leur protection, sauf le cas où l'esclave serait en faute. Mon maître le conjura au nom de tous les *santons* (musulmans), mais ce fut en vain. Espérant gagner l'amitié de Monseigneur par des cadeaux, il lui offrit deux vaches et deux veaux. Alors Mgr Comboni lui répondit :

—Je ne vends et je ne puis vendre des hommes ; si l'enfant désire retourner chez toi, il est libre ; mais, tant qu'il voudra rester ici, tu ne l'auras pas ;... tu peux emmener tes animaux.

Battu de ce côté, Abd-Ullahi ne se découragea point. Le jour suivant, vers 4 heures de l'après-midi, il envoya ma mère avec mission de me persuader de revenir chez lui. En

effet, elle fit appel à tout ce qu'un cœur maternel peut suggérer ; je répondis toujours :

—Mère, je ne veux pas, je ne puis pas ; si tu veux rester auprès de ton enfant, sois la bienvenue ; mais retourner en esclavage, jamais !

Irritée, elle jura qu'à partir de ce moment elle ne me verrait plus et elle me quitta sans me dire un dernier adieu.

J'allais céder, mais une force supérieure me retint, et tout triste, les yeux mouillés de larmes, je me rendis en classe. Pauvre mère ! Ah ! si tu savais aujourd'hui le bonheur de ton enfant, toi qui l'as soigné dans son jeune âge avec tant d'amour et de sacrifices, tu ne refuserais pas de partager son sort ! Mon Dieu, rendez-moi ma mère et mes sœurs ! Sainte Monique, vous qui avez tant prié et tant pleuré pour votre Augustin, écoutez aujourd'hui la prière d'un enfant pour sa mère et pour ses sœurs chéries !

CHRÉTIEN !

Neuf mois après je recevais les sacrements de baptême et de confirmation. C'était le 12 juin 1874, fête du Cœur sacré de Jésus. Monseigneur voulut témoigner son amour pour sa chère Nigritie en me donnant son nom.

Appelé en Europe par les affaires de sa mission, Sa Grandeur partit d'El-Obeïd en 1875 ; je l'accompagnai avec un autre jeune nègre. L'intention de ce vénéré Père, qui occupera, jusqu'à mon dernier soupir, la place d'honneur dans mon cœur, était de nous conduire à Rome et de nous faire étudier dans le collège de la Propagande. Je lui en serai toujours reconnaissant, car, si je ne puis oublier mes parents pour tout ce qu'ils ont fait pour moi, je serais le plus ingrat des hommes si je ne proclamais bien haut les bienfaits immenses dont la Sacré Congrégation me combla. Je [illegible] l'existence à Dieu et à mes parents ; mais je dois le bien [illegible] de l'instruction et ma vocation ecclésiastique à mes s[illegible]rieurs, aux missionnaires qui se sacrifient tous les jours [illegible] la conversion de mes malheureux compatriotes.

***

Arrivé à Vérone en 1876, je m'appliquai à l'étude de-

ments de la langue latine sous la direction du R. P. Antoine Squaranti, alors recteur de l'Institut africain pour les missions de l'Afrique centrale.

***

En 1877, Mgr Comboni était promu à l'épiscopat et il dut se rendre à Rome pour se préparer à recevoir la consécration. De la retraite de Monte Citorio, il nous écrivit une lettre pleine de généreux sentiments, nous invitant à venir dans la Ville éternelle, afin d'assister à son sacre et de nous faire inscrire dans le collège de la Propagande. La cérémonie eut lieu le 12 août 1877, et le jour suivant nous entrions dans cette maison bénie.

Je fis mes cours de latin, de grec, d'hébreu et de philosophie dans l'espace de sept ans. Pendant ma deuxième année de philosophie, je tombai sérieusement malade. S. Em. le Cardinal Préfet m'obligea à quitter Rome ; c'était en 1883. Je partis le 20 juin pour le Caire, où je pus me rétablir, et en 1884 je fus envoyé par mon vénérable évêque et supérieur, Mgr François Sogaro, à l'Université de Saint-Joseph à Beyrouth pour y faire ma théologie ; là j'appris un peu de français.

Au mois de juillet 1886, je finis mes études et retournai au Caire ; je reçus les saints ordres des mains de notre vicaire apostolique, et le 8 mai je fus ordonné prêtre.

Voilà, Messieurs, le récit abrégé de la vie d'un jeune nègre que la religion chrétienne a sauvé de l'esclavage. Ah ! si les missionnaires avaient les ressources nécessaires pour former de jeunes indigènes à la vie apostolique, ils trouveraient en eux des coopérateurs fidèles, pour répandre de plus en plus la lumière évangélique dans nos malheureuses contrées.

LES SŒURS DE LA CHARITÉ

(SŒURS GRISES)

ET

LES NOCES D'OR DE LA VENERABLE SŒUR SAINT-JOSEPH

L'UNE DES FONDATRICES DE LA MAISON DE ST. BONIFACE.

Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux des lecteurs des Annales de la Propagation de la Foi, l'admirable mémoire de Sa Grandeur, Monseigneur A. Taché, Archevêque de St. Boniface, à l'occasion des Noces d'Or de la vénérable Fondatrice de la Maison de St. Boniface.

Sa Grandeur s'y connait en dévouement et en abnégation. Son appréciation autorisée fera mieux connaître cette admirable communauté qui a tant fait pour la religion, l'humanité souffrante et la patrie canadienne en particulier. L'on ne connaîtra qu'au ciel les héroïques sacrifices de ces saintes religieuses pour faire connaître notre sainte religion aux peuplades sauvages et la leur faire aimer. En attendant, il est bon de connaître cet admirable Institut que nos ennemis nous envient et auquel on ne saurait vouer assez de reconnaissance. (1)

" *Deus sanctus in omnibus operibus suis.*" Ps. 67.
" Dieu est saint dans toutes ses œuvres."

Toutes les œuvres de Dieu sont saintes, toutes tendent à la sanctification des âmes puisque, comme nous dit l'apôtre Saint-Paul : " La volonté de Dieu c'est votre sanctificatio " C'est dans cette pensée que l'auteur de tout don parfai' s'est pas contenté de mettre à notre disposition les mo absolument nécessaires à notre salut, mais il a bien v de plus multiplier, avec une sorte de prodigalité, les œu dont l'action bienfaisante vient au secours de la faib'

(1) Emprunté au *Colonisateur Canadien.*

humaine, pour l'éclairer, la fortifier, la guider et la soutenir.

L'Eglise de Jésus-Christ a reçu de son divin époux cette surabondance de moyens de sanctification, qu'elle prodigue à ses enfants les plus délaissés, comme à ceux qui semblent l'objet des faveurs les plus spéciales ; cette pensée me semble une explication bien naturelle du nombre et de la diversité des instituts, qui ornent l'Eglise et qui secourent l'humanité, soumise, elle, à un grand nombre d'afflictions diverses. Pour tous les enfants d'Adam, de quelque tribu, de quelque âge, et de quelque condition qu'ils soient, l'apostolat chrétien est indispensable ; aussi J.-C. a dit à ses apôtres : " Allez, enseignez toutes les nations, prêchez l'Evangile à toute créature." On ne peut pas concevoir l'Eglise sans son chef visible, confirmant ses frères dans la foi, paissant les agneaux et les brebis, sans ses évêques que le Saint-Esprit a placés dans l'Eglise de Dieu pour la conduire ; sans ses prêtres et ses lévites qui ont mission de prêcher, de baptiser, de pardonner, et d'immoler la Divine Victime.

Mais à côté de ce sacerdoce chrétien, et à mesure que les âges déroulent successivement les besoins des âmes, l'Eglise, cette bonne mère, sourit à ses enfants et met à leur service des phalanges sacrées d'hommes et de femmes, qui, sous le nom d'ordres, ou de communautés religieuses, offrent à l'humanité souffrante et menacée un secours, que l'habitude nous fait regarder comme indispensable.

Nous sommes réunis en cette circonstance, mes frères, pour bénir Dieu des faveurs qu'il nous a accordées, par l'établissement des Sœurs Grises de Montréal au milieu de nous. L'événement qui détermine cette réunion, c'est la fête jubilaire d'un membre de cette communauté. Le 1er juin 1838, Mademoiselle Gertrude Coutlée, suivant l'exemple que sa sœur aînée lui avait donné six ans auparavant, se liait définitivement aux Sœeurs Grises de l'Hôpital-Général de Montréal, consacrait, sans retour, son existence à Dieu par les vœux émis dans cet institut et prenait le nom de Sœur Saint-Joseph. Nous sommes au cinquantième anniversaire de cet acte, qui put paraître bien petit alors, aux yeux si faibles et si peu clairvoyants de la pensée humaine ; mais cet

acte avait une grande portée dans les vues si larges et si pénétrantes de la Sagesse Divine, qui dispose tout pour la sanctification des âmes ; pour la sanctification des âmes qu'ils consacrent à lui d'abord et pour la sanctsfication de tant d'autres qui bénéficient de cette consécration. Dieu avait dit à sa jeune élève : " Goûtez et voyez comme le Seigneur est doux," et après cinquante ans d'une heureuse expérience, la jeune professe, devenue ancienne religieuse, dit avec bonheur à l'époux de son âme : " Votre joug est doux, votre fardeau est léger." Après cinquante ans d'expérience, elle s'écrie volontiers : Merci, mon Dieu, merci, mon Père, de m'avoir appelée à une vocation qui me permet de dire comme votre Divin Fils : " Je ne suis point venu faire ma volonté mais celle de mon Père." Après un demi-siècle d'une expérience et d'une expérience toute particulière du vœu de pauvreté, elle ambitionne de dire avec plus de conviction qu'au début : " Bienheureux les pauvres d'esprit." Loin, bien loin du monde, plus éloignée encore par le cœur que par la distance, elle a médité les divines paroles : " Bienheureux ceux qui ont le cœur pur." Cette pureté lui a donné comme une vision anticipée de Dieu. Epouse fidèle de J.-C., elle ne désirerait une autre, ou cent autres vies, que pour les consacrer à son Divin Epoux. Cet Epoux céleste lui a présenté, il y a cinquante ans, comme cadeau de noce, une croix sur laquelle était son image, pour que toute sa vie elle la portât sur sa poitrine et dans son cœur ; pour que ses yeux s'arrêtassent sur les membres souffrants de J.-C., que son cœur compatît à leurs douleurs,et la vierge fidèle a recherché et aimé les pauvres,les ignorants, les orphelins, les malades. Après cinquante années d'exercice dans ces œuvres pénibles à la nature, mais si précieuses à l'âme chrétienne, voilà que la Sœur de Charité, en renouvelant ses vœux d'obéissance, de pauvreté et de virgin veut aussi et avec un bonheur égal, renouveler son vœu servir les pauvres en union de charité suivant les consti tions et l'usage de son institut.

Telle est la circonstance qui nous réunit. Que vo humilité ne s'alarme pas, ma bonne sœur, je ne viens pas blesser, en faisant votre éloge ; aussi je n'ai pas pris po

texte les paroles du saint roi David : " Dieu est admirable dans ses saints," mais bien cette autre exclamation du roi prophète : " Dieu est saint dans ses œuvres." Je ne veux que développer trois pensées qui se rattachent à l'incident de ce jour et qui se résument par ces mots :

Une Sœur Grise ; cinquante ans de profession; quarante-quatre ans de mission à la Rivière-Rouge.

1o. Une Sœur Grise.

Qu'est-ce que c'est qu'une Sœur Grise ? C'est une personne qui, sous l'inspiration de Dieu, et avec l'approbation des supérieurs légitimes, fait profession religieuse, dans l'institut fondé par Madame d'Youville, et qui accomplit, dans les différentes branches de cet institut, les œuvres que la vénérable fondatrice y a établies— ou celles que les circonstances, toujours avec l'approbation des autorités légitimes, ont ajoutées.

C'était en 1731. Un gentilhomme canadien, après s'être illustré dans les guerres européennes, était revenu dans son pays natal. Né sur les bords du Saint-Laurent, M. Gauthier de Varennes de la Vérandrye, avait remonté le grand fleuve jusqu'à ses sources au Nord-Ouest. Là, la chaîne des Laurentides présentait un obstacle encore infranchi. Partout, par delà ces monts, il y avait des terres inconnues, et qu'il importait de découvrir. Des données incertaines et indéfinies faisaient soupçonner l'existence de lacs et de rivières, conduisant à l'Ocean Pacifique, cette mer de l'ouest, objet des rêves et des aspirations de tous ceux qui ont poussé les découvertes à travers le continent de l'Amérique Septentrionale.

Il n'en fallait pas davantage pour exciter chez M. de la Vérandrye l'ambition d'ajouter son nom à la liste des découvreurs intrépides qui avaient pénétré dans l'interieur du continent ; pour exciter en lui l'ambition de doter son pays natal du riche domaine qui pouvait s'étendre à l'ouest du lac Supérieur, et des incalculables avantages qui devaient être la conséquence de la découverte d'un passage, reliant les eaux du Saint-Laurent avec celles que l'on soupçonnait

se deverser dans la mer de l'ouest. Le Canada, quoique très peu habité, semblait trop petit à son fils ambitieux, il fallait l'agrandir, il fallait l'enrichir ; c'est pourquoi, le 8 juin 1731, M. Pierre Gauthier Varennes de la Vérandrye laissait Montréal pour aller, à ses frais et périls, découvrir les terres de l'ouest et pousser ses explorations jusqu'au rivage de l'Océan Pacifique.

Une nièce de monsieur de la Vérandrye, jeune veuve de 30 ans, avait vu se dissiper les unes après les autres les illusions que le rang, la fortune et le monde font miroiter avec tant d'éclat aux yeux de leurs favoris.

Le monde perdait de ses séductions, la fortune menaçait de ne plus sourire ; en un mot la terre devenait trop petite pour le cœur de Mme d'Youville, il lui fallait à elle aussi des découvertes, il lui fallait à elle aussi trouver un passage à travers toutes les aspérites et tous les écueils de la vie pour arriver à un océan de paix, où son cœur blessé, lacéré au contact des choses de la terre, pourrait goûter le repos qui serait pour lui la source de biens incalculables. Au mois de juin son oncle de la Vérandrye lui avait fait ses adieux ; au mois de juillet, le plus jeune de ses enfants descendait dans la tombe à côté de son père, mort depuis un an, et madame d'Youville, en pleurant sur toutes ces pertes et ces séparations, prit, durant le même été 1731, et d'après l'avis de son directeur, M. de Lescoat, la résolution de se donner tout à Dieu, et de ne travailler que pour lui et pour les malheureux.

C'est donc précisément à l'époque qu'une pensée de légitime ambition poussait à la découverte du pays que nous habitons, qu'une pensée de généreuse abnégation poussait à la fondation de l'institut des Sœurs Grises qui, dans les desseins de la Providence, était destiné à venir s'implanter sur les bords de la Rivière Rouge, de l'Assiniboine, de la Saskatchewan, sur les rives de toutes ces rivières découvertes par la noble famille des de Varennes—oncles et cousins de la vénérable fondatrice des Sœurs Grises.

Le souffle de la grâce guida si sûrement et si vite le cœur de la jeune veuve vers les régions inconnues de l'abnégation la plus complète, du dévouement le plus entier, de la charité

la plus industrieuse et la plus active, qu'après s'être adjoint trois compagnes, qui avaient les mêmes aspirations et la même générosité, elle fit à son Dieu l'offrande irrévocable de tout son être, en prononçant les vœux de religion le 31 décembre 1737.

Le premier de l'an 1738 est donc le premier jour dont l'aurore éclaira la communauté naissante des Sœurs Grises. L'institut existe donc depuis 150 ans.

Traçons à grands traits le développement de la première communauté fondée par une Canadienne, et cela pendant le premier siècle de son existence.

Naturellement, dans une œuvre aussi nouvelle et dans un pays nouveau, les débuts furent lents et incertains ; le manque de sympathie, et par suite, l'absence d'un but parfaitement défini, fit d'abord languir cette fondation ; puis, Dieu voulait lui donner le temps de plonger de profondes racines dans le sol, afin de pouvoir nourrir et soutenir plus tard l'arbre gigantesque, que nous admirons aujourd'hui.

Des frères hospitaliers avaient, dès 1694, fondé à Ville-Marie un établissement de charité connu sous le nom d'Hôpital-Général. Cet établissement subit, pendant un demi siècle, des péripéties diverses qui le conduisirent près de sa ruine. Cette ruiue pourtant fut conjurée, lorsque les frères hospitaliers cédèrent leur place à madame d'Youville et à ses compagnes, qui entrèrent à l'Hôpital dans la dernière partie de 1747, c'est-à-dire près de 10 ans après la première émission de leurs premiers vœux.

Cet hôpital qui s'appelait Hôpital-Général, était loin de répondre à ce nom, puisqu'il n'avait été fondé que pour recevoir, et de fait ne recevait que des vieillards infirmes.

Les nouvelles hospitalières étendirent la sphère d'action qu'avaient tracée les fondateurs : elles reçurent des infirmes des deux sexes, des soldats invalides, des insensés, des incurables, des enfants abandonnés, des orphelins ; puis, comme les extrêmes se touchent, on admit des dames de condition, et on ouvrit un asile à des filles de mauvaise vie ; en un mot, la nouvelle communauté sembla avoir reçu de Dieu la mission générale de faire le plus de bien possible au plus grand nombre possible.

La sagesse et le dévouement qui présidaient à la nouvelle direction de l'Hôpital-Général, purent convaincre tout le monde que la Providence voulait que l'administration en fût confiée d'une manière définitive à madame d'Youville et à ses compagnes, ce qui eut lieu ; les lettres patentes du Roi, signées à Versailles, le 3 juin 1753, subrogèrent Madame d'Youville et ses compagnes à la place des frères hospitaliers, déclarant qu'elles seraient au nombre de douze administratrices, se distribuant entre elles les emplois de la maison, sous l'autorité de l'évêque, auquel elles s'adresseraient, pour recevoir de lui des règles.

Mgr de Pontbriand, évêque de Québec, ayant visité l'Hôpital-Général en 1755, revêtit de sa signature et par là sanctionna de son autorité les trois feuilles, sur lesquelles était inscrite depuis dix ans, la nature des engagements pris par madame d'Youville et ses associées ; et c'est de cette époque que les lois ecclésiastiques et civiles reconnaissent les Sœurs Grises comme communauté religieuse, propriétaires et directrices de l'Hôpital-Général de Montréal.

La conquête du Canada fit naître des inquiétudes, mais le tact et la générosité de madame d'Youville et de ses compagnes leur fit trouver des amis et des protecteurs dans ceux dont naturellement elles avaient redouté l'autorité. Les Sœurs Grises furent bien vues des Anglais comme elles l'avaient été des Français.

Une épreuve cruelle fut ménagée à la nouvelle communauté, à la fin de l'année 1771. Madame d'Youville avait complété sa 70ème année ; ses travaux, ses souffrances avaient aidé l'action des ans, tout comme ses mérites avaient tressé la couronne qui l'attendait au ciel. Le 23 décembre 1771, elle s'endormit dans le Seigneur après 34 années de profession religieuse, laissant pour pleurer sa perte tous les malheureux auxquels elle prodiguait ses soins, toute la ville de Montréal qui connaissait et admirait ses œuvres—et s dix-huit sœurs grises qui lui survivaient.

Nous l'avons vu, la fondation des Sœurs Grises avait environnée de bien des difficultés, c'est le cachet des œu de Dieu ; les circonstances avaient marqué son dével ment d'une lenteur dont l'heureux résultat a été de pré

une stabilité plus grande. La mort de madame d'Youville n'ébranla pas ce qu'elle avait fait, c'était l'œuvre de Dieu; aussi, il nous est permis de voir avec consolation, même après la mort de sa fondatrice, le nouvel institut se développer graduellement, pendant le reste du premier siècle de son existence.

L'expérience suggéra naturellement des modifications; les règles se complétèrent; on abandonna quelques-unes des œuvres entreprises par madame d'Youville; on en modifia d'autres; des changements s'effectuèrent même parmi les sœurs, toujours néanmoins avec le même esprit, dans le même but, sous la même autorité; les changements n'étaient pas inspirés par le caprice, mais motivés par les besoins, en sorte que la physionomie générale de l'institut reste parfaitement la même. Les Sœurs Grises sont les filles de madame d'Youville, héritières de ses vertus, riches des exemples qu'elle leur a prodigués, fortes de la protection qu'elle leur accorde; et c'est ainsi que cette communauté aimée, respectée et admirée de tous, vit, après un siècle d'existence, poindre l'année 1838.

Dieu est saint dans toutes ses œuvres.

2o. CINQUANTE ANS DE PROFESSION.

Pendant le cours des cent années que nous venons d'examiner, 77 personnes étaient devenues Sœurs Grises, en faisant profession religieuse; 47 avaient laissé la terre pour un monde meilleur, en sorte qu'au commencement de 1838, la communauté ne comptait que trente membres, et en préparait trois autres qui étaient au noviciat.

Le 1er juin de cette même année 1838, mademoiselle Gertrude Coutlée, ayant terminé son noviciat, fut admise à la profession sous le nom de Sœur Saint-Joseph, et devint la 31ème Sœur Grise alors vivante. C'est cet événement, passé il y a cinquante ans, dont le souvenir et les conséquences nous réunissent aujourd'hui dans le lieu saint. Et il me paraît tout naturel de vous dire un mot de ce qui s'est fait dans l'institut des Sœurs Grises pendant ces cinquante années.

En recueillant mes souvenirs d'enfant, je me rappelle qu'un jour de l'automne de 1838, mes compagnons de collège et moi, nous fûmes surpris de voir que l'on transportait des pierres et autres matérieux tout près de la cour, où nous prenions nos récréations. La curiosité ne fut pas lente à s'enquérir quel édifice allait s'élever là et qui viendrait s'y loger? On nous informa que le digne curé de Saint-Hyacinthe voulait ouvrir un asile aux malheureux de sa paroisse, qu'il allait construire une maison qui s'appellerait l'Hôtel-Dieu et que les Sœeurs Grises de Montréal y seraient chargées d'œuvres analogues à celles qu'elles accomplissaient à Ville-Marie. En effet, au mois de mai 1840, quatre Sœurs Grises, accompagnées d'un vénérable prêtre de Saint-Sulpice, entraient à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe. Ce fut un beau jour pour cette ville naissante, et un grand congé grava le souvenir de la fête dans l'esprit des collégiens. Ce fait avait une grande portée pour la ville de Saint-Hyacinthe, mais son action bienfaisante ne devait pas se borner à cette localité, il inaugurait comme une ère nouvelle pour la communauté des Sœurs Grises elles-mêmes. Je l'ai dit tout à l'heure :— au mois de juin 1838, cet institut ne comptait que 31 membres, et la maison de Montréal qui jusqu'alors avait été la seule, l'unique, ne renfermait plus que 28 professes, après en avoir généreusement donné quatre à Saint-Hyacinthe. Cette générosité imprima à l'institut une impulsion toute nouvelle, en lui faisant accepter l'idée de fondations en dehors de la maison-mère et en lui attirant les bénédictions qui en ont été la suite.

Cette idée de fondations ne resta pas stérile. C'est ainsi qu'au mois d'avril 1844, quatre autres Sœurs faisaient à leur mère et à leurs sœurs en religion, ainsi qu'à leurs parents, des adieux touchants, et partaient pour la Rivière-Rouge. Au mois de février 1845, quatre autres portaient leur dévo-- ment à Bytown, aujourd'hui Ottawa, capitale de la Puissa du Canada, et au mois d'août 1849, cinq autres Sœurs Charité pénétraient dans la vieille ville de Champlain. P tard, les Sœurs de la Rivière-Rouge opérèrent une réun complète avec la maison-mère de Montréal, dont la Su rieure redevint leur Supérieure ; en sorte qu'aujourd'hui,

peut fixer à trois le nombre des rameaux principaux qui sont sortis du tronc de l'arbre magnifique, planté par madame d'Youville. Cet arbre enrichi de ces trois branches principales et de celles qui continuent de se produire, forme la communauté la plus nombreuse, et j'ose le dire, la plus féconde en bonnes œuvres de celles que possède notre religieuse patrie. Le tableau suivant aidera à partager l'opinion qu'il m'a inspirée.

(*a*) La maison-mère et fondamentale qui est à Montréal, en y comprenant la Vicairie dont elle a doté Saint-Boniface, et les trente-quatre autres établissements qui sont sous la dépendance de la Très-Honorée Mère Filiatrault, Supérieure-Générale, compte 406 professes, 57 novices, 16 postulantes, 700 vieillards, 1,052 orphelins et 3,579 enfants instruits dans les écoles ou salles d'asile. Six diocèses bénéficient de ces œuvres.

(*b*) La branche de Saint-Hyacinthe avec sa fondation de Nicolet compte 12 établissements, 165 professes, 22 novices, 14 possulantes, 405 vieillards, 301 orphelins et 1,364 enfants dans les écoles et travaille dans cinq diocèses.

(*c*) Les Sœurs Grises d'Ottawa ont 30 établissements, 278 professes, 42 novices, 42 postulantes, 200 vieillards, 250 orphelins, 7,906 enfants dans leurs écoles, et travaillent dans huit diocèses.

(*d*) Les Sœurs de la Charité de Québec, en y comprenant Rimouski, possèdent 24 établissements, 231 professes, 18 novices, 40 postulantes, 179 vieillards, 982 orphelins, 4,035 enfants et travaillent dans cinq diocèses.

Réunissons ces riches moissons d'établissements, de lieux et de personnes et nous aurons le résultat admirable que voici : Les filles de madame d'Youville, dites Sœurs Grises, filles ou Sœurs de la Charité, sont aujourd'hui au nombre de 1,080 professes, leurs différents noviciats comptent 141 novices et 88 postulantes, elles dirigent 102 établissements, travaillent dans 23 diocèses, soutiennent 1,484 personnes vieilles ou infirmes, servent de mères à 2,585 orphelins, instruisent dans leurs pensionnats, académies, écoles ou asiles, 18,884 enfants, et sans qu'on le remarque, s'enrichissent de tout le bien accompli dans les hôpitaux, les refuges, les dis-

pensaires pour les aumônes, les innombrables visites faites à domicile, et l'entretien d'enfants recueillis et placés dans des familles. Si la logique des chiffres est implacable, avouons qu'ici ses irréfutables conclusions sont pleines de douceur et arrachent irrésistiblement à l'âme ce cri d'adoration : " *Dieu est saint dans toutes ses œuvres !* " Car il est évident que tout ceci est l'œuvre de Dieu, que c'est une œuvre commencée, agrandie et multipliée pour la sanctification des âmes. Il faudrait avoir le secret de ces âmes pour dire tout le bien qui s'opère et que le monde ne voit pas. Il faudrait avoir les secrets des parvis sacrés eux-mêmes pour connaître le nombre d'enfants, d'adolescents et de personnes de tout âge qui sont au ciel, et qui n'y seraient pas si l'œuvre de madame d'Youville ne s'était pas accomplie, ou si les généreuses continuatrices de cette œuvre admirable n'étaient pas animées de l'esprit de leur bien-aimée fondatrice.

Ne nous étonnons pas après cela si le Vicaire de J.-C. a bien voulu prendre ce noble institut sous sa protection spéciale, en l'approuvant, en approuvant ses règles et en abritant ses constitutions sous la sauvegarde du Saint-Siège lui-même.

Voilà ce que les cinquante dernières années ont apporté de développement à la création que Dieu, dans sa sagesse, avait tenue, pendant un siècle, dans une obscurité et un isolement qui ne pouvaient pas faire présager un pareil résultat. Voilà, ma sœur, ce que vous avez vu depuis votre profession.

30. QUARANTE-QUATRE ANNÉES DE MISSION A LA RIVIÈRE-ROUG

La conquête du Canada par l'Angleterre paralysa, pendant longtemps, les conséquences religieuses de la découverte de l'ouest par M. de la Vérandrye. De nombreuses tribus sauvages habitaient ces pays lointains ; des aumôniers avaient accompagné les partis de découvreurs, partagé leurs fatigues et mêlé leur sang au leur, en tombant sous la hache des féroces sauvages ; mais la conquête mit fin aux expéditions françaises et les missionnaires ne purent plus se diriger au Nord-Ouest. La sainte Eglise catholique veut la sanctification des âmes ; aussi ceux qui la dirigeaient en Canada

soupiraient ardemment après le moment où il leur serait donné d'envoyer des ouvriers évangéliques se fixer dans les pays découverts par de la Vérandrye et déjà arrosés du sang des martyrs. Des obstacles insurmontables retardèrent l'accomplissement de ce précieux dessein jusqu'à 1818, époque à laquelle messieurs Norbert Provencher et Sévère Dumoulin vinrent se fixer à la Rivière-Rouge. Ce n'est pas le moment de dire les travaux de ces apôtres, mais c'est certainement le moment de dire une des préoccupations de celui d'entre eux qui, devenu évêque, donna irrévocablement son cœur et sa vie à la portion de la vigne du Seigneur confiée à ses soins. Mgr Provencher, malgré ses efforts et le zèle infatigable des prêtres généreux qui le secondaient, comprit qu'il manquait quelque chose d'essentiel à son œuvre, pour la compléter et en assurer le succès dans l'avenir.

Les jeunes filles du pays ne recevaient pas les soins dont l'Eglise veut environner leur inexpérience, pour les préparer à l'accomplissement des devoirs que Dieu demande à la femme chrétienne. Une communauté de religieuses, vouées à l'instruction et à l'éducation domestique de la jeunesse, parut à Mgr Provencher le moyen unique et nécessaire de combler une lacune qui, depuis vingt-cinq ans, avait tant de fois affligé son cœur de pasteur. Mais où prendre des religieuses qui consentiraient à venir à la Rivière-Rouge ?

La Rivière-Rouge ! dans les pays d'en haut ! dans ces pays si éloignés, si malfamés, si redoutés ! où ne pouvait pénétrer, ce semble, pour le bien, que l'héroïsme le plus pur, soutenu par la force la plus vigoureuse. Mgr Provencher écrit de-ci de-là pour demander des informations ; des impossibilités se dressent devant son projet. Il passe en Canada, s'adresse aux institutions vouées à l'enseignement; on lui répond qu'on ne peut pas. La fondation de Saint-Hyacinthe l'encourage ; peut-être que les Sœurs Grises voudront ? Le saint Prélat qui présidait aux destinées de l'Eglise de Montréal, qu'il a fait si grande, connaissait le dévouement des Sœurs Grises ; il approuve hautement la pensée de l'évêque du Nord-Ouest et l'encourage à se rendre à l'Hôpital-Général où il a préparé les cœurs, pour faire part de ses vues et prier pour qu'on ne lui inflige pas un autre refus. Sa demande étonne d'abord,

il ne s'agit pas de recueillir des vieillards infirmes, de soustraire à la mort des enfants délaissés, de nourrir des orphelins; il ne s'agit pas de ces œuvres excellentes. Les pays nouveaux, dont les populations sont peu nombreuses, n'ont pas un besoin pressant de ces œuvres, que les grands centres populeux réclament avec tant d'urgence et de nécessité. Ce qu'il faut à des pays nouveaux c'est *l'enseignement chrétien*, pénétrant dans la famille encore peu éclairée, modifiant les mœurs et coutumes, faisant naître les industries, se saisissant amoureusement de tout ce qui se passe au foyer domestique, pour lui imprimer un sceau chrétien et façonner les populations de manière à ce qu'elles pratiquent la vertu et se préparent pour le ciel, en utilisant pour leur bonheur véritable toutes les choses de la terre et du temps. Ces grandes aspirations ne peuvent se réaliser dans une famille que quand l'esprit et le cœur de la mère sont doués de l'instruction et de l'éducation qui conviennent à son sexe. Voilà la préoccupation de Mgr Provencher; il la fait partager aux administratrices de l'Hôpital-Général de Montréal qui accueillent favorablement la demande du pieux Prélat.

Le 23 avril 1844, quatre Sœurs Grises, désignées par leur Supérieure avec l'obédience et la bénédiction du saint évêque de Montréal, sortaient du pieux asile où elles avaient fait à Dieu le sacrifice de leurs personnes, se rendaient à Lachine, embarquaient dans un frêle canot d'écorce, en route pour la Rivière-Rouge, sans même la pensée de jamais revoir ni les personnes, ni les lieux si chers à leurs cœurs. Pour ma part, je ne vois pas d'héroïsme plus grand, ni plus complet que celui qui se manifesta en cette circonstance. Héroïsme de la part de la communauté qui donne ses sujets, pour une mission si lointaine et si périlleuse; héroïsme de la part des sujets qui acceptent pour elles-mêmes toutes les conséquences et tous les sacrifices qu'elle impose.

Après les déchirements de la séparation et du départ, viennent les difficultés du voyage. Aujourd'hui, on vient à Montréal en soixante-deux heures; on peut avoir à son service, pour le jour, des chars-palais, pour la nuit, des palais-dortoirs, et sans mettre pied à terre, on a des réfectoires où se trouvent et le confort et le luxe des installations les plus somptueuses;

cependant, j'ai entendu des jeunes gens se plaindre de la longueur et de la fatigue d'un pareil voyage. Que l'on se fasse une idée, si on le peut, de ce qu'était ce voyage lorsqu'il se faisait en canot d'écorce. Ce léger esquif avait à suivre les sinuosités des cours d'eau et à braver la fureur des grands lacs, soulevés par la tempête, et cela pendant deux longs mois, quand on n'avait d'autre hôtellerie qu'une tente plantée sur le rivage humide, qu'on était exposé tout le jour aux ardeurs du soleil, au souffle des vents, et livrés jours et nuits aux piqûres des insectes qui se trouvaient partout en grand nombre. Joignez à cela toutes les appréhensions de personnes timides, toutes les répugnances de personnes délicates, toutes les contraintes de la fatigue, une nourriture grossière et peu abondante et vous aurez une faible idée de ce que souffrirent les religieuses venant de Montréal à Saint-Boniface, il y a quarante-quatre ans.

Si vous voulez les connaître, laissez-moi vous dire qu'elles ont affronté et supporté toutes ces difficultés sans plaintes, sans murmures, sans regret et sans désir de changer leur sort. Il ne faut pas nous étonner si Dieu, qui est saint dans ses œuvres, a eu pour agréable un pareil héroïsme, entrepris, soutenu et consommé pour la sanctification des âmes.

La mode de voyager entre Montréal et Saint-Boniface est bien changé depuis quarante-quatre ans, mais on se tromperait beaucoup si l'on croyait que c'est le seul changement qui a eu lieu dans ce pays, et que les voyages en canot d'écorce ont été la seule épreuve, imposée aux sœurs qui travaillent ici. Pendant plus de trente ans, toutes celles qui sont venues ont dû faire des voyages extrêmement pénibles ; quand, par exemple, des sœurs ont été jusqu'à cinquante-deux jours pour venir de Saint-Paul ici, *en charrettes* (*Red River carts*), il est facile de concevoir qu'elles ont eu beaucoup à souffrir ; puis la souffrance n'était pas exclusivement pour le temps des voyages ; cela se conçoit facilement ; nulle part le bien ne s'opère sans quelques difficultés, voire même, quand on a des ressources pécuniaires ; ici, l'argent faisait complètement défaut, presque tout manquait. J'ai vu les Sœurs, la faucille à la main, glaner quelques épis afin d'avoir un peu de pain.

Je les ai vues, et j'en vois encore armées d'une pioche, remuer le sol pour lui demander les légumes et autres produits nécessaires au soutien de leurs établissements ; je les ai vues, et nous les voyons tous, tous les jours, à l'exemple de leur infatigable fondatrice, se livrer à toutes sortes de travaux et d'industries pour avoir les moyens de faire un peu plus de bien ; je les ai entendues, quels que soient leurs offices, solliciter comme une faveur et un délassement, d'aller passer les nuits et les récréations au chevet des malades. Je n'ai jamais eu connaissance d'une hésitation quand il s'est agi de se prodiguer dans des œuvres de charité. En un mot, je dois à la justice comme à la vérité de dire : Les filles de madame d'Youville, à Saint-Boniface ainsi que dans les missions qui en dépendent, sont toutes animées de l'esprit de leur vénérable fondatrice ; sous la sage direction de leur Supérieure de Montréal, elles font tout le bien qui leur est possible, et elles le font si volontiers, qu'à l'extérieur on ne soupçonne même pas ce que l'accomplissement de ces divers ministères nécessite d'abnégation, et impose de sacrifices et de labeurs. Bien des gens, voyant le résultat, croient faussement à l'existence de ressources inconnues, et l'on dit souvent : " Les sœurs sont riches, car si elles n'étaient pas riches, elles ne pourraient pas faire ce qu'elles font." De fait, elles sont riches de leur dévouement, de leur générosité, de l'esprit de leur institut, des exemples de leur fondatrice, de la direction qui leur est imprimée ; oui, elles sont riches de tout cela, et cette richesse remplace avantageusement les biens que l'on qualifie ordinairement du nom de fortune.

Et qu'ont donc fait ces Sœurs Grises depuis 1844 ?

L'habitude de voir, dans les grandes villes, d'immenses édifices, de voir les flots de populations surabondantes dérouler leur longue liste d'enfants, de nécessiteux, de délaissés, d'infirmes et de malades, cette double habitude prép rait mal le jugement à apprécier ce qui s'est fait dans pays où la nullité des ressources ne permet pas de gran constructions, et où l'exiguité des chiffres de la populat repousse les nombres élevés. Pour ceux qui réfléchiss assez, pour se faire une idée juste de la position réelle

nos héroïnes chrétiennes, l'inconvénient précité n'est pas à craindre. Il y a quarante-quatre ans, l'idée d'envoyer des religieuses à la Rivière-Rouge étonnait le monde et c'est l'expansion de cette idée qui fait que des Sœurs Grises sont sur les bords de la Saskatchewan, depuis trente ans ; que leurs généreuses compagnes, au-delà du grand lac des Esclaves, voient, depuis plus de vingt-ans, les eaux du grand fleuve McKenzie battre la plage près de laquelle est situé leur établissement. Demandez au vénérable prélat que j'ai l'honneur d'avoir à mes côtés, ce qu'il a enduré en se rendant à l'Ile de la Crosse avec les Sœurs, ce qu'il a souffert pour jeter les fondements de l'établissement de la mission de la Providence. Si les oreilles du Père Maisonneuve pouvaient parler, elles vous diraient qu'elles se sont affaiblies, au milieu des travaux accomplis au lac Labiche, travaux partagés par les Sœurs Grises. Le Père Lacombe est là, il pourrait vous dire qu'à côté de ce qu'il a fait au lac Ste-Anne et à St-Albert, il a eu le bonheur de voir l'action vivifiante des Sœurs de la Charité au point que quand il s'est agi, pour le gouvernement du pays, de fonder des écoles industrielles pour les enfants sauvages, le zélé misssionnaire s'est joint à moi, pour prier les autorités de s'assurer le concours de ces dignes filles de madame d'Youville et ensemble nous avons eu la consolation d'entendre le premier ministre de la Puissance du Canada nous dire que nous ne pouvions pas faire mieux que de nous assurer un si puisant secours et nous prier de faire les démarches nécessaires pour obtenir cet incomparable avantage. C'est ce qui fait qu'il y a des Sœurs Grises à Qu'Appelle et à la rivière du Grand Bois (High River), au pied des Montagnes Rocheuses.

Si les vénérables curés qui viennent relever l'éclat et la sainteté de cette fête parlaient en ce moment, ce serait, les uns pour dire combien eux-mêmes et leurs paroissiens apprécient les services qui leur sont rendus par les Sœurs ; d'autres parleraient pour demander à la très honorée Mère Générale, qui est ici présente, ce que plusieurs m'ont déjà demandé à moi-même : des Sœurs pour instruire les enfants de leurs paroisses, en consoler les affligés, en soigner les malades. Et vous-mêmes, mes frères, s'il vous était donné

de prendre la parole dans le lieu saint, ne vous lèveriez-vous pas tous pour proclamer que ces bonnes Sœurs vous rendent des services incalculables, que leurs écoles, leurs hospices, leur hôpital sont des sources intarissables de bien, tout comme leurs visites, au jour de l'épreuve et de l'affliction, portent aux cœurs de douces consolations et de puissants encouragements.

Quand la Révérende Sœur Saint-Joseph partait de Montréal, avec ses trois compagnes, elle ne se doutait pas qu'elle aurait la consolation de voir, *de son vivant*, seize fondations de son ordre dans le Manitoba et le Nord-Ouest ; qu'elle verrait un jour dans ces pays, outre la visite de sa très honorée Mère Générale, 104 Sœurs professes, 7 novices, 2 postulantes ; elle ne croyait pas qu'elle et ses compagnes pourraient, en 1888, recueillir et nourrir près de 200 orphelins et infirmes et instruire plus de 1,100 enfants.

Dieu, après avoir appelé à lui trois des fondatrices de la mission de la Rivière-Rouge, en laisse survivre une pour nous donner la consolation de voir que tout ce dont nous venons de parler s'est opéré pendant une vie de missionnaire et nous procurer la jouissance d'entrevoir un avenir prospère pour notre sainte religion, puisque la continuation proportionnelle de ce qui s'est déjà fait amènera nécessairement les plus heureux résultats. Ce résultat sera d'autant plus abondant que les Sœurs Grises ne sont plus seules. D'autres communautés sont venues les rejoindre et toutes ensemble, dans une parfaite charité et harmonie, ont à cœur de prouver que Dieu est saint dans ses œuvres.

Réjouissons-nous donc, mes bien chers frères, bénissons, remercions Dieu de sa sollicitude pour ses enfants et des moyens de sanctification qu'il met à leur disposition.

Et vous, ma révérende Sœur, vous qui êtes Sœur Grise, professe depuis cinquante ans, missionnaire à la Rivière-Rouge depuis quarante-quatre ans, recevez la faible exp sion de ma reconnaissance, comme évêque de ce dioc pour tout le bien que vous y avez opéré et pour les exemr de vertu que vous nous avez donnés à tous.

Pour gage de votre reconnaissance envers Dieu, ren velez les vœux que vous lui avez faits ; ces vœux qui ont

pour vous une source de bonheur et un moyen de sanctification ; ces vœux qui vous ont procuré l'occasion de faire tant de bien à d'autres et qui justifient le cri de nos cœurs en ce jour : " *Dieu est saint dans toutes ses œuvres.*

L'ESCLAVAGE AFRICAIN

(*Du Moniteur de Rome*)

Discours du cardinal Lavigerie, prononcé au meeting tenu à Londres, le 31 *juillet* 1888.

Le mardi, 31 juillet, a été tenu à Londres dans Princess's-Hall, un meeting anti-esclavagiste présidé par S. Exc. lord Granville, ancien ministre des affaires étrangères, et auquel assistait S. Em. le cardinal Manning, archevêque de Westminster, et un grand nombre d'autres personnages illustres de l'Angleterre. Parmi ceux-ci on remarquait des voyageurs et explorateurs africains et, à leur tête, l'un des plus célèbres, le commandant Cameron, qui a employé sept ans à visiter l'intérieur africain et à combattre l'esclavage, et qui a composé sur ses voyages un ouvrage excellent, depuis longtemps traduit en français.

Le *Times* rapporte que l'honorable président du meeting, lord Granville, a ouvert la séance par une allocution entremêlée de fréquents applaudissements, et dans laquelle il a présenté le cardinal Lavigerie à l'assemblée, comme le porte-drapeau de l'anti-esclavagisme français. Il a rappelé que la cause de l'abolition de l'esclavage avait toujours été chère à l'Angleterre, et qu'elle s'intéresse encore pratiquement à sa répression, dans l'Océan Indien. Mais il a constaté également que, dans ces derniers temps, l'esclavage, à peu près supprimé sur le littoral, s'est accru dans l'intérieur d'une incroyable manière, et il a annoncé que l'archevêque de Carthage et d'Alger, Primat d'Afrique, venait faire connaître à l'Angleterre cette situation. Il a hautement reconnu que c'était un devoir pour les nations civilisées de se préoccuper d'une telle situation ; qu'en 1815, au Congrès de Vienne, et en 1822 à la conférence de Vérone, les gouvernements de l'Europe avaient pris des engagements formels à cet égard ; qu'à la [illegible]

Congrès de Berlin n'avait pas cru pouvoir traiter cette question à nouveau, dans l'ignorance où il était de l'état exact des choses, mais qu'aujourd'hui le moment semblait venu de donner à une telle question toute l'importance qu'elle doit avoir. Enfin, il a terminé par l'hommage le plus flatteur rendu au cardinal Lavigerie, qui a pris la parole en ces termes :

Mylord (1),

Permettez-moi de vous remercier tout d'abord de l'extrême bienveillance de vos paroles. Ce sera l'un des plus précieux souvenirs de ma vie que celui d'avoir été présenté à cette assemblée par un homme dont le nom est l'honneur de l'Angleterre, devant son propre pays et devant tous les gouvernements du monde civilisé.

Veuillez aussi me permettre de remercier mon éminent collègue, le cardinal Manning, de l'appui que me donnent aujourd'hui sa présence et son nom que rendent si vénérable les souvenirs d'une noble vie, consacrée tout entière au service de son pays et à celui de l'Eglise dont il est le Pasteur.

Mesdames,

Messieurs,

Ce n'est pas un homme politique qui se présente à vous, aujourd'hui. Je ne me suis jamais préoccupé, et je ne me préoccupe, en ce moment, d'autres intérêts que de ceux des âmes, de l'humanité et de la religion.

Ce n'est pas non plus un orateur. Absorbé, depuis près d'un quart de siècle, par les œuvres de mon ministère dans un continent à demi-sauvage, j'y ai presque oublié ma langue maternelle. J'ai aujourd'hui le double regret de ne point y avoir appris la vôtre et de ne pouvoir vous communiquer les sentiments qui m'animent que par l'accent de ma voix et, comme on vient de vous le dire avec tant de grâce, par les liens d'affection qui m'attachent à ceux de vos frères qui viennent, chaque année, en grand nombre prendre place au soleil de notre Algérie.

(1) Lord Granville.

Je ne suis donc qu'un vieux Pasteur, à demi brisé par les fatigues et par les années, qui veut plaider devant vous la cause d'une portion de son troupeau, vouée à d'affreux supplices et menacée d'une complète destruction.

Je vais vous parler des horreurs de l'esclavage africain.

J'ai déjà deux fois pris solennellement la parole pour les flétrir, la première fois à Rome aux pieds du Souverin-Pontife, le grand Léon XIII, mon père comme celui de tous les chrétiens ; la secoude en France, ma terre natale ; mais, ce double devoir de respect filial et de patriotisme accompli, c'est vers vous que je viens, chrétiens de l'Angleterre. Malgré ce qui nous sépare, je suis certain d'avance que nos sentiments seront les mêmes dans une cause qui est celle de l'humanité, de la justice et de la liberté.

Je viens donc à vous parce que les premiers, vous avez, dans ces sentiments, déclaré la guerre à l'esclavage des Indes Occidentales. Il opprimait, depuis trois siècles, des millions de créatures humaines, cruellement enlevées à l'Afrique. Il était soutenu par tous les sophismes de la cupidité, et semblait dès lors invincible. C'est vous, ce sont vos pères, qui, sans vous laisser effrayer par aucun obstacle, avez entrepris de l'anéantir.

Le monde connaît les noms des écrivains qui menèrent cette noble croisade et des hommes d'Etat qui les secondèrent, les noms des Wilberforce, des Clarkson, des Buxton. Et je ne puis oublier, en prononçant ce dernier nom, qu'il est celui du fondateur de votre Société, de cette Ligue contre l'esclavage, sous les auspices de laquelle nous sommes réunis en ce moment. Durant plus d'un demi-siècle, elle a noblement combattu pour cette sainte cause. Elle vient de constater son triomphe en voyant Cuba d'abord, le Brésil ensuite se rendre aux idées et aux sentiments que de concert avec les écrivains de la France et des Etats-Unis d'Amérique, elle a vulgari partout. Or, selon le proverbe qui nous est commun *Nobl oblige*, et, dès lors, l'Angleterre, qui a tant fait pour détru l'esclavage colonial, ne peut se désintéresser de l'esclav africain, cent fois plus horrible.

C'est elle, du reste, qui, par les récits de ses explorat a, la première, soulevé cette question nouvelle. Les premi

ils ont fait connaître à l'Europe les atrocités qui se passaient, à son insu, au cœur de notre continent.

Après avoir aboli l'esclavage en Amérique, après avoir établi dans la mer Rouge et dans l'océan Indien, les croisières qui devaient empêcher le transport des esclaves en Asie, le zèle des nations chrétiennes s'était refroidi. L' n dignation généreuse, qui avait forcé la main aux Princes comme à l'opposition forcenée des traitants, était tombée. On ne semblait plus se souvenir que l'esclavage existât encore sur la terre. On oubliait même l'esclavage musulman qui, dans les pays plus voisins de nous, durait encore sous une forme qui semblait moins cruelle, lorsque tout d'un coup, il y a quinze années, on a su par vos voyageurs qu'il régnait avec des fureurs sans nom, dans le centre, à peu près inconnu jusque-là, de notre Afrique. Ils l'ont dit, et ils ont demandé au monde chrétien d'intervenir en faveur de créatures infortunées qui sans doute n'ont pas la même foi que nous, mais qui sont, comme nous, les créatures de Dieu.

A la tête de ceux qui déclaraient cette guerre nouvelle était l'intrépide, le noble Livingstone. J'ai voulu, en ma qualité de vieil Africain, visiter la tombe du grand explorateur, sous les voûtes de Westminster. Vous l'avez enseveli au milieu de vos plus grands hommes. Vous avez eu raison, car Livingstone, par son courage, par sa haute intelligence, par l'abnégation de sa vie, est la gloire de ce siècle et de votre pays. Mais, si vous êtes les héritiers de sa gloire, vous devez être les exécuteurs de ses derniers vœux. Aussi est-ce avec une émotion qui a fait monter les larmes jusqu'à mes yeux que j'ai lu les dernières paroles que sa main a tracées et que l'Angleterre a fait officiellement graver sur sa tombe par l'ordre de ses gouvernants : " Je ne puis rien faire de plus, " a-t-il écrit dans l'abandon où il allait mourir, que *de sou-* " *haiter que les bénédictions les plus abondantes du ciel des-* " *cendent sur tous ceux, quels qu'ils soient, Anglais, Américains* " *ou Turcs, qui contribueront à faire disparaître de ce monde la* " *plaie affreuse de l'esclavage.*" (Appl.)

Je vous remercie de ces applaudissements. Ils sont pour moi l'augure du succès de nos communs efforts.

Enfin, je suis ici non pas seulement pour solliciter votre

pitié et vous rappeler les obligations qu'un tel passé vous impose, j'y suis pour faire un appel à votre justice ; car l'Angleterre, par les empires nouveaux qu'elle vient de fonder ou de conquérir en Afrique, a contracté, vis-à-vis d'elle, des obligations sacrées.

Telles sont les raisons de ma confiance ; mais avant d'entrer dans le cœur même de mon sujet, j'ai à rectifier l'une des paroles que je vous ai dites en commençant. J'ai dit que je venais *plaider* la cause des pauvres noirs : cette expression ne répond pas exactement à ma pensée et je la retire, pour une double raison :

La première, parce que la cause des esclaves n'a pas besoin d'être plaidée devant des chrétiens anglais, elle est déjà gagnée dans leurs cœurs.

La seconde, parce que cette cause se trouve plaidée, avec une éloquence que rien ne peut atteindre, par les faits eux-mêmes et par les récits qu'en font vos explorateurs.

Ce ne sont pas des avocats qu'il faut à l'Afrique, ce sont simplement des témoins, et c'est comme un témoin nouveau que je parais devant vous. Je ne me propose donc pas de revenir sur rien de ce que vous connaissez par vos écrivains ou par ceux de l'Allemagne. Je n'ai l'intention ni de résumer leurs récits ni de revenir sur les sentiments qu'ils inspirent. Mais, devant de telles horreurs, on peut douter quelquefois de leur exactitude, et Livingstone a lui-même exprimé la crainte qu'on ne le taxât d'exagération. Or, le doute dans une telle cause, c'est sa perte, parce que le doute amène l'hésitation, et l'hésitation en ce moment, c'est la fin de l'Afrique intérieure. Si nous laissons s'achever le massacre de ses habitants, il ne sera plus temps de rien faire. Ce qu'il faut, c'est porter la conviction dans les esprits, et, pour rendre cette conviction inébranlable, produire des témoins nouveaux d'accord avec les premiers.

Je viens donc vous porter mon témoignage pour la pc[illegible]n de l'Afrique dont l'évangélisation m'est confiée.

Mais ce témoignage n'est pas seulement le mien. J'ai [illegible]s les régions dont je vais vous parler toute une légion [illegible]e témoins oculaires. Ce sont mes fils, les Missionnaires d'Al[illegible], ou, comme les a nommés en Afrique la langue popu[illegible], " *les Pères blancs de l'Algérie.*"

Lorsque je suis arrivé dans ce pays, il y a maintenant plus de vingt années, j'ai vu, qu'à moins de vouloir borner mon ministère aux pays musulmans, jusqu'ici à peu près inaccessibles à l'Evangile, il fallait pénétrer dans l'intérieur auprès des populations païennes, et que, quelles que fussent mes forces, je succomberais bientôt, si j'étais seul, à une telle entreprise. J'ai réuni autour de moi quelques jeunes hommes qu'animait le feu le plus pur de l'apostolat. Ils se sont liés par des serments qui les obligeaient à vivre de la vie des indigènes et à souffrir pour eux jusqu'à la mort. Ils n'étaient que trois en commençant ; mais c'est la gloire de la nature humaine, que l'héroïsme est, pour elle, contagieux comme le mal ; ils sont aujourd'hui trois cents à des titres divers, Pères, Frères, novices ou auxiliaires ; trois cents vivants. Cent sont morts, les plus glorieux. Onze d'entre eux ont versé leur sang par le martyre, le reste a succombé au climat, aux maladies, aux privations, aux fatigues. Si j'en parle ainsi devant vous, ce n'est pas par un sentiment de complaisance qui serait misérable, c'est pour donner le sceau du sacrifice à leur témoignage, et ne plus laisser, enfin, subsister de doute sur les horreurs qu'ils nous révèlent. Je me rappelle le mot d'un philosophe chrétien de mon pays qui, parlant de la fondation du christianisme et des objections dirigées contre son histoire, y répondait par cette raison simple et sublime du martyre des Apôtres et des Evangélistes : " Il faut croire, disait Pascal, à des témoins qui se font égorger." C'est le récit de témoins qui se font égorger que je vais vous faire entendre aujourd'hui après tout ce que vous connaissez déjà

Pour ne rien confondre et bien préciser les parties de l'Afrique auxquelles se rapportent ces témoignages, il faut vous dire tout d'abord dans quelles régions mes missionnaires sont établis. Ils occupent, depuis plus de dix ans, le Sahara et la région des grands lacs, depuis les sources du Nil jusqu'au sud du Tanganika, ainsi que le Haut-Congo belge. C'est de là qu'ils m'écrivent et c'est aussi de ces régions, immenses du reste, que je veux vous entretenir, laissant aux voyageurs ou aux missionnaires qui vivent sur d'autres points de notre continent, à instruire l'Europe de ce qu'ils voient.

Pour parler tout d'abord des premiers, je veux dire des Missionnaires du Sahara, ils témoignent donc, malgré ce que d'autres en ont pu dire, que l'esclavage règne toujours avec les mêmes proportions qu'autrefois, dans toutes les contrées de l'Afrique du Nord qui sont au sud des possessions européennes. La chasse à l'esclave, pour ces contrées, se fait jusqu'à la hauteur du Niger, dans toutes les régions où les Nègres n'ont pas encore été soumis, de fait, aux rites de la religion musulmane. La vente, au contraire, a lieu publiquement dans toutes les provinces mahométanes. Ainsi toutes les villes de l'intérieur du Maroc ont des marchés où arrivent les caravanes esclavagistes. Il y a quelques années, cinq ans à peine, ces marchés existaient dans les villes du littoral, et jusqu'à Tanger, en face même de votre Gibraltar. S'ils ont fui, depuis, loin de nos regards, pour se réfugier dans les villes de l'intérieur, vous savez à quoi on le doit : c'est l'honorable Secrétaire de l'Association qui nous réunit aujourd'hui (1) qui, par ses plaintes éloquentes et indignées, a forcé ces marchands infâmes à cacher du moins leur œuvre. Mais, dans l'intérieur, les marchés se tiennent encore et l'on y voit les Musulmans s'approvisionner ouvertement, plusieurs fois chaque année, du misérable bétail humain. Il en est de même des oasis sahariennes, c'est-à-dire, de toutes celles qui se trouvent aux frontières de l'Algérie, de la Tunisie, de la Tripolitaine et jusqu'à l'Egypte.

A la vérité, et pour ne rien dire que d'exact, ainsi que m'y oblige mon titre de témoin, l'esclavage domestique n'a point dans cette région le caractère de boucherie constante qu'il a pris, comme je vous le prouverai, sur les hauts plateaux du cœur de l'Afrique. Une fois achetés et reçus dans l'intérieur de familles musulmanes, ils y sont traités avec assez de douceur. C'est l'intérêt des maîtres de ne point faire périr des esclaves qui leur reviennent cher, à cause de la distance. Peut-être, aussi, le voisinage des Européens effraie-t-il les exclavagistes. Ils craindraient que les gémissements et les cris des victimes ne vinssent jusqu'à nos oreilles...

Mais une condition spéciale donne cependant à ce com-

(1) M. Allen, secrétaire de l'*Anti-slavery Society*.

merce transsaharien un caractère d'atrocité : c'est la traversée du désert qui, avec le troupeau de femmes et d'enfants que les caravanes traînent après elles, exige des mois entiers de voyage. Voyage affreux où il faut marcher à pied sur un sable aride, sous un soleil brûlant, dans un pays où les aliments manquent souvent, et l'eau plus encore. Il y en a pour les marchands esclavagistes, mais les enfants et les femmes ne reçoivent que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir, car ils frustreraient, en mourant, leurs bourreaux du gain qu'ils en attendent. Les Touaregs sont le plus souvent les convoyeurs de ces troupeaux humains. Leurs cœurs sont aussi durs que le fer de leurs lances, et une poignée de sorgho cru, chaque soir, une gorgée d'eau, c'est tout ce qu'ils donnent aux esclaves, qui cheminent chargés de l'horrible fourche. Ceux-ci tombent ; c'est la mort. L'œil exercé du marchand sait reconnaître si la victime doit lui échapper avant la fin du voyage. S'il le constate, d'un coup de barre il l'achève. Les hyènes, les chacals viendront dévorer leurs chairs, laissant les squelettes blanchis, pour marquer le chemin des marchés du Maroc ou du Fezzan.

Mais le commerce des esclaves dans le Sahara et les provinces du nord, dont Tombouctou est le centre, n'est rien, à côté de celui des hauts plateaux de l'intérieur. C'est de celui-là surtout que je dois vous parler. C'est là que nos Missionnaires sont, en ce moment, les témoins des faits dont agonise tout un continent.

On ne savait pas bien encore, il y a vingt années, ce qu'était le cœur de notre Afrique. On en parlait comme d'un désert inhabitable et stérile. Il s'est trouvé, au contraire, et mes Missionnaires me le confirment chaque jour, que c'en était la portion la plus belle, la plus riche et la plus heureuse. On ne l'avait jugée que d'après les terres du littoral. Là, en effet, le climat est malsain, souvent mortel, le travail difficile, presque impossible pour l'Européen. Les traditions antiques, dont les traces se retrouvent jusque dans Hésiode et dans Hérodote, semblaient annoncer pourtant que l'intérieur de l'Afrique ne ressemblait point à ses rivages, et ce qui ne l'annonçait pas moins, c'était l'existence de ses grands fleuves : le Niger, le Congo, le Zambèze, le Nil surtout qui

excitaient à bon droit la curiosité et les conjectures des géographes, des historiens, des philosophes. Ils ne se trompaient pas, comme on l'a vu depuis, sur l'importance de ces cours d'eaux mystérieux.

Après les terres basses du littoral, on a donc constaté que le centre de l'Afrique s'élève sur deux plateaux ; l'un de deux à trois mille pieds anglais plus haut que le niveau de l'Océan : l'autre, immense, mesurant des milliers de milles de longueur et superposé au premier de deux à trois mille pieds, en moyenne, ce qui lui donne une altitude totale de quatre à cinq mille pieds au-dessus des mers. Ces deux plateaux, inondés chaque année, à des époques fixes, par les pluies torrentielles que leur portent les nuages formés sur l'Océan Atlantique et l'Océan Indien, sont comme constellés de grands lacs ou, pour parler plus justement, de mers intérieures : réservoirs immenses que la nature a creusés. De ces mers ou de ces grands lacs, comme on les appelle, sortent les quatre fleuves de l'Afrique avec leurs affluents innombrables. C'est ce qui rend ces contrées si belles et si fécondes. Une imagination trop vive et les quatre grands fleuves aidant, quelques-uns y ont même, en ces derniers temps, voulu voir l'antique paradis terrestre. L'altitude y tempère les ardeurs du soleil. Au bord du Nyanza et du Tanganika, la chaleur du jour ne dépasse pas 32 degrés centigrades, et chaque nuit la température descend à 17 ou 18 degrés. La terre est d'une richesse rare. Je ne parle pas des mines nombreuses dont on voit les indices et qui promettent des trésors à l'industrie, je ne parle que de l'agriculture. Aidée par les eaux et par le soleil, elle produit sans peine tout ce qui est nécessaire à la vie. Partout où l'eau coule, quatre moissons sont possibles chaque année. C'est l'expérience que nos Missionnaires en ont faite eux-mêmes pour le blé qu'ils cultivent afin de se procurer la matière du sacrifice eucharistique. Les bois sont d'une beauté, d'une force, qui excitent l'admiration des explorateurs. Toutes ces richesses réunies devaient naturellement attirer et fixer une population nombreuse. C'est ce qui est arrivé dans le cours des temps. Nulle part, dans l'Afrique, on ne voyait de villages plus nombreux et plus peuplés. La paix y

régnait, les familles étasent patriarcales ; les armes à feu inconnues ; on ne les trouvait que vers le littoral, ou sur les bords du Zambèze où les Portugais les avaient importées.

Coïncidence douloureuse, c'est au moment même où les grands explorateurs et les premiers Missionnaires pénétrèrent, il y a vingt-cinq ans, dans ces régions pour y porter la civilisation et la foi, que les marchands esclavagistes, instruits peut-être par ceux-là mêmes qui avaient servi de guides aux voyageurs, y firent invasion à leur tour. Leurs points de départ furent l'Egypte et le royaume de Zanzibar.

Leurs chefs principaux, les métis, race horrible, issue d'Arabes et de noirs du littoral, mulsumane de nom, juste ce qu'il en faut pour professer la haine et le mépris de la race nègre qu'ils mettent au-dessous des animaux, et à qui, pour lui donner ce qui lui est dû, on ne doit que l'esclavage, et, si elle résiste, les supplices et la mort. Hommes affreux, sans conscience comme sans pitié, également infâmes pour leur corruption bestiale et pour leur crauté, ils justifient le proverbe africain : " Dieu a fait les blancs, Dieu a fait les " noirs, c'est le démon seul qui fait les métis."

Nos Pères arrivèrent donc, il y a onze ans, sur les hauts plateaux de l'intérieur, à Tabora, au Tanganika, au Nyanza sur le haut-Congo, pour voir l'œuvre de mort qui s'organisait déjà, croître et enfin tout détruire de proche en proche. Ces belles contrées furent pour les métis, dans ces premiers temps, les greniers d'une double richesse. La vie y était facile ; l'ivoire, principal objet de leur commerce, d'une abondance extrême ; on n'était jamais encore venu le chercner si haut ni si loin, et dans certaines provinces, comme le Manyéma, non loin du Tanganika, on en trouvait une quantité si grande qu'on se servait des défenses d'élépants pour clôturer les jardins et dresser les montants des huttes sauages. Ce fut par l'ivoire que commença la ruine de ce ays infortuné. Il ne suffisait pas de l'acheter à vil prix ou e s'en emparer par la force, il fallait le transporter à la côte. r, pour le transport, dans cette portion de l'Afrique, on n'a l'autre moyen que l'homme. Les routes ne sont que des ntiers ardus, les animaux domestiques sont tués par la orsure de la tsétsé. Pour avoir des hommes, les traitants

firent des esclaves. Les moindres prétextes suffirent pour trouver des sujets de querelles, c'est-à-dire, de massacres prémédités. Sans pitié, sans merci, les brigands tombaient sur une population inoffensive, massacraient tout ce qui résistait, enchaînaient le reste, et, par la menace ou par la force, obligeaient les hommes à servir de bêtes de somme jusqu'à la côte où ils étaient vendus, en même temps que l'ivoire qu'ils y avaient porté.

C'est ainsi que tout commença, mais la cupidité et le sang ont leur ivresse ; ivresse terrible qui ne s'assouvit plus, lorsqu'elle n'est pas réprimée par la force. L'histoire des tyrans païens nous l'avait déjà bien montré. C'est cette ivresse du sang, ce mépris de la vie humaine qui déshonorent aujourd'hui le cœur de l'Afrique. La population y est opprimée, enlevée et comme fauchée d'une manière incessante. Après un village, c'est un autre ; après une province, c'est une province nouvelle, et bientôt tout est couvert de ruines et de sang. Nos Missionnaires du Tanganika nous écrivent qu'il n'y a pas de jour où ils ne voient passer sous leurs yeux des caravanes d'esclaves que l'on traîne au loin comme porteurs d'ivoire, ou sur les marchés de l'intérieur, comme bétail humain. Peu à peu ces marchés se sont ouverts partout ; ce son les femmes et les enfants qui y sont surtout vendus, maintenant. Depuis que l'ivoire s'épuise et devient rare, les hommes ne sont plus nécessaires ; ils fuient, d'ailleurs, lorsqu'ils sont entre les mains de leurs nouveaux maîtres et on les tue. Les cruautés commises ainsi défient toute description, et les fléaux d'une telle *chasse*, puisque c'est le nom qu'on lui donne et qu'il faut lui donner pour en présenter une idée juste, dépassent tous les fléaux. Jamais, sur aucun point du monde connu et dans aucune page de l'histoire, on n'a vu tuerie, boucherie semblable et pareil mépris du sang.

Déjà des millions de créatures humaines ont ainsi succombé durant ce dernier quart de siècle. Mais la proportion augmente toujours, et, pour les hauts plateaux de l'intérieur, nos Missionnaires dépassent encore le chiffre donné par Cameron, pour le commerce du Zambèse et du Nyansa. Or, Cameron, l'un des hommes de l'Angleterre les plus dignes

d'être écoutés en pareille matière, par sa longue expérience de la traite africaine, par son courage, par son noble cœur, estimait déjà, de son temps, que cinq cent mille noirs, *au minimum*, étaient alors vendus, chaque année, sur les marchés de l'intérieur.

Il est ici, du reste, pour confirmer encore son témoignage et la parfaite conformité de nos sentiments et de nos vues.

Il a voulu me l'écrire dans une lettre que j'ai reçue au moment même où j'allais me rendre au milieu de vous ; je lui demande de m'autoriser à la rendre publique. Beaucoup de choses nous divisent peut-être, commandant ; mais sur celle-là nous ne pouvons qu'être, comme je l'ai dit tout à l'heure, d'accord en tout.

La cruauté, par suite de cette ivresse du sang, que je vous ai signalée, suit la même progression que le nombre. Autrefois les envahisseurs se contentaient au milieu d'une population sans défiance, de prendre ceux qui leur tombaient sous la main. Aujourd'hui, j'apprends, d'après mes témoins oculaires, des scènes où la sauvagerie le dispute à la rage du mal. Les noirs des villages de l'intérieur, sachant désormais ce que veulent leurs agresseurs, prennent la fuite dans les futaies voisines de leurs villages. Ils espèrent y échapper à leurs coups. Ecoutez le procédé que les esclavagistes emploient pour les *rabattre*. — C'est un terme impie, mais c'est l'excès même de la cruauté qui force la langue à user pour l'homme des termes jusqu'ici réservés aux fauves ;— c'est du reste l'usage de l'Afrique intérieure : les noirs eux-mêmes, quand ils ont des esclaves, ont adopté les termes des esclavagistes et ne leur donnent pas d'autre nom : *ma bête*, *mon animal*, disent-ils.

La troupe infernale entoure donc les grandes herbes où les naturels se sont réfugiés et y mettent le feu. L'incendie est vite allumé dans les pays du soleil. Bientôt ce sont de toutes parts des cris de terreur et de désespoir, et tout ce qui n'est pas atteint par la flamme, étouffé par la fumée sort, en fuyant, de ce foyer ardent et tombe entre les mains des bourreaux qui attendent, pour tuer les uns et enchaîner les autres. Vous trouverez des récits semblables dans vos explorateurs et vous ne vous étonnerez plus si les provinces popu-

leuses et fertiles du cœur africain sont, l'une après l'autre, réduites en solitudes désolées où les ossements seuls des habitants témoignent désormais que l'activité humaine, la paix, le travail ont été là.

C'est donc à courte échéance la dépopulation complète de l'Afrique intérieure. Si ces considérations d'humanité ne touchent pas l'Europe, qu'elle songe du moins à la difficulté où elle sera bientôt de jamais tirer de ces régions privilégiées les richesses qu'elles semblaient promettre. Une fois la population détruite ainsi, tout travail, par conséquent toute agriculture, toute industrie sérieuse y deviennent impossible au blanc, privé d'une main-d'œuvre indigène. Sans habitants, le voyageur ne pourra plus même trouver ni aliments, ni abris pour sa route, et les sentiers disparaîtront, fermés par l'impénétrable barrière d'une végétation tropicale. Telle est l'œuvre d'aujourd'hui et la situation de demain. Je le répète une dernière fois, avec toute l'énergie de ma conviction : Si l'Europe n'arrête pas rapidement ces excès par la force, le cœur de l'Afrique, dans quelques années, ne sera plus qu'un désert.

Voilà pourquoi je suis ici et je fais entendre devant vous, chrétiens anglais, comme je l'ai fait entendre devant les chrétiens de France, ce cri d'indignation et de détresse.

C'est sans contredit aux gouvernements de l'Europe que l'obligation de sauver l'Afrique est tout d'abord imposée. L'honorable président de ce meeting, avant de me donner la parole, vous a rappelé comment, en 1815, à Vienne et plus tard encore à Vérone, en 1822, ils se sont solennellement engagés à ne plus tolérer l'esclavage dans le monde. Mais il leur en faut la volonté. Et pourquoi ne l'auraient-ils pas ? Est-il une œuvre plus noble, plus grande, plus généreuse ? Sur quelles questions peuvent-ils plus honorablement se consulter et s'entendre que sur la cessation de si effroyables maux ? On parle souvent de leurs alliances, et les peuples, dont aucun, au fond, ne veut la guerre, semblent n'y voir que le prélude des luttes où ils vont s'entr'égorger. Il en faudrait donc revenir à l'amère ironie de notre Montesquieu, lorsqu'il disait, il y a plus d'un siècle, en parlant de l'esclavage colonial : " De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on

fait aux Africains ; car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ? "

Il est vrai que les gouvernements européens pensent à l'Afrique, mais ils semblent n'y penser jusqu'ici que pour s'en emparer. Se réunir en congrès pour tracer des lignes sur une carte et s'attribuer des empires est chose facile. Mais des Etats chrétiens ne peuvent oublier que le droit est corrélatif du devoir.

Les principales nations de l'Europe, l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Allemagne, le Portugal ont, par un consentement commun, reconnu et proclamé leurs droits présents et futurs sur l'Afrique. Elles ont dès lors des devoirs vis-à-vis d'elle. De ces devoirs, le premier est celui de ne pas laisser cruellement détruire la race indigène et fermer, de nouveau, en la transformant en d'inaccessibles déserts, la terre que les explorateurs avaient ouverte à la civilisation. C'est là leur premier intérêt.

Mais si la voix de l'intérêt ne parle pas aux gouvernements avec assez de puissance, occupés qu'ils sont par d'autres soucis, il faut les forcer à entendre, pour parler avec Montesquieu, le cri " de la miséricorde et de la pitié." Et pour cela il faut que ce cri soit poussé enfin, par tous, avec une telle puissance que l'on soit forcé de lui obéir.

Cette œuvre, c'est sans doute l'œuvre même de la Société anti-esclavagiste (*Anti slavery Society*), qui nous réunit aujourd'hui, celle des hommes éminents qui la président et qui la dirigent, sous les auspices mêmes de l'héritier de la couronne.

Mais une association d'hommes, si puissants qu'ils soient, ne saurait tout faire, et, si j'osais m'adresser à vous, Mesmes, je dirais qu'en un sens très réel, une œuvre " de miricorde et de pitié " est surtout la vôtre. Vous savez mieux ie l'homme trouver le chemin du cœur, parce que vous itez plus vivement que lui ; mais cette raison n'est pas la ule, en ce qui concerne l'esclavage africain.

Les victimes de cet esclavage sont maintenant, en effet, rtout des enfants et des femmes. C'est ce que ne cessent

de me répéter nos missionnaires. Il y a deux jours à peine, je recevais à Londres une lettre de notre Mission du Tanganika, dont le supérieur me répétait la même formule : " *Ici maintenant, on ne vend plus guère que les enfants et les femmes : les hommes, on les tue !* " Je n'hésite pas à le dire, dans ce partage, les femmes sont plus à plaindre que les hommes.

Les hommes, la mort les délivre d'un seul coup ; les femmes et les enfants, l'esclavage leur réserve mille morts. Il les place sans défense entre les mains de leurs maîtres pour les plus basses débauches et pour tous les actes de la plus horrible cruauté.

J'ai raconté, dans une lettre écrite il y a quelques jours, les supplices de ces femmes infortunées de l'intérieur africain, entre les mains de ceux qui les achètent. Laissez moi rapporter ici un passage de cette lettre :

" Voici, disais-je, un exemple de cette cruauté, choisi aux derniers rangs de l'échelle sociale, chez un noir pauvre. C'est un de nos Pères qui me le raconta et je l'ai déjà moi-même publié, il y a deux ans.

" Durant les pluies de la Masika, dit-il, les terrains de la plaine voisine (de Tabora) étaient devenus un marécage. Impossible d'y avancer sans enfoncer dans la boue. Malgré cela, un nègre du village voisin ordonna à sa femme esclave d'aller y ramasser du bois pour cuire le repas du soir. Elle partit ; mais à peine entrée dans les champs, elle commença d'enfoncer et bientôt elle se trouva enfoncée jusqu'aux bras sans pouvoir se dégager et obligée de rester immobile pour ne pas enfoncer encore et périr. Sa voix plaintive appelait à l'aide, mais ceux qui passaient près de là ne faisaient qu'en rire. Le mari, ne la voyant point revenir, se mit à sa recherche avec un bâton, sans doute pour l'assommer. Il la trouve dans cet état pitoyable et, sans rien faire pour la secourir, il lui jeta de loin son bâton pour qu'elle put se défendre, si elle le voulait, lui dit-il avec une atroce ironie, contre les hyènes qui allaient venir à la nuit. Il rentra ensuite chez lui tranquillement. Le lendemain, toute trace de la malheureuse femme avait disparu."

" Montons les degrés de l'échelle. Un de nos Pères rapporte, avec horreur, qu'un roitelet du Bukumbi lui disait un

matin, de l'air le plus tranquille du monde : " *J'ai tué cinq de mes femmes pendant la nuit,*" sans même paraître croire que cela pût être extraordinaire.

" Allons enfin jusqu'aux puissants. Voici ce que je dis moi-même du roi de l'Ouganda, dans la lettre dont j'ai extrait les citations précédentes : " Le Révérend Père Lévisque, ancien missionnaire de l'Ouganda, m'a raconté que, se trouvant à la cour du roi Mtéça et attendant, dans l'enceinte extérieure, l'audience de ce prince, tout à coup il vit les portes du *brazah* ou salle royale s'ouvrir avec fracas pour livrer passage à deux soldats armés traînant par les pieds une pauvre femme esclave. Celui-ci venait de la condamner à avoir les oreilles, le nez et enfin la tête coupés à l'instant, pour avoir parlé trop haut avant l'ouverture de son audience. La sentence fut exécutée sur le lieu même devant la foule. Aux cris de l'infortunée qui navraient le cœur des missionnaires, les assistants répondaient par une hilarité bruyante."

Ces horreurs sont confirmées, on va voir dans quelles proportions, pour la cour nègre de l'Ouganda où se trouvent de mille à douze cents femmes, victimes de tous les caprices du tyran, par un témoin oculaire, l'explorateur Speke.

" Voici déjà quelque temps, dit-il dans ses *Sources du Nil*, que j'habite l'enceinte de la demeure royale, et que, par conséquent, les usages de la cour ne sont plus pour moi lettre close. Me croira-t-on cependant si j'affirme que depuis mon changement de domicile, *il ne s'est pas passé de jour où je n'aie vu conduire à la mort, quelquefois une, quelquefois deux, et jusqu'à trois de ces malheureuses femmes* qui composent le harem de Mtésa ? Une corde roulée autour du poignet, trainées ou tirées par le garde du corps qui les conduit à l'abattoir, ces pauvres créatures, les yeux pleins de larmes, poussent des gémissements à fendre le cœur :—*Hai Minangé* ! (ô mon Seigneur) ; *Kbakka* ! (mon roi) ; *hai N'yavio* ! (ô ma mère) ;— et, malgré ces appels déchirants à la pitié publique, pas une main ne se lève pour les arracher au bourreau, bien qu'on entend ça et là préconiser à voix basse la beauté de ces jeunes victimes."

Femmes chrétiennes de l'Europe, femmes de l'Angleterre, c'est à vous qu'il appartient de faire connaître partout de

telles horreurs et d'exciter contre elles l'indignation du monde civilisé. Ne laissez point de paix à vos pères, à vos maris, à vos frères, employez l'autorité qu'ils tiennent de leur éloquence, de leur fortune, de leur situation dans l'Etat, à arrêter l'effusion du sang de vos sœurs. Si Dieu vous a donné le talent d'écrire, employez-le à une telle cause, vous n'en trouverez pas de plus sainte. N'oubliez pas que c'est le livre d'une femme, un roman, "*l'Oncle Tom*," qui, traduit dans toutes les langues du monde, a mis le sceau à la délivrance des esclaves de l'Amérique.

Mais quel est le but pratique pour lequel il faut unir, en ce moment, les Etats de l'Europe ? Je le répète en un seul mot, et très nettement : c'est à employer la force pour la destruction de l'esclavage africain. Le mal est trop profond, trop étendu, pour que l'on puisse le vaincre autrement désormais, avant qu'il n'ait consommé son œuvre.

Par la persuasion, les missionnaires pourront bien convertir des peuplades isolées ; ils sont trop peu nombreux pour que leur action se fasse sentir sur la vaste étendue de l'intérieur africain. Pendant ce temps, la destruction va si vite que tout aura disparu.

J'en dis autant de la charité et du rachat des esclaves. Plusieurs l'ont proposé, dans un sentiment de compassion généreuse, pour soustraire du moins quelques victimes à leur triste sort. Dieu me préserve de détourner les chrétiens d'un sentiment si conforme à leur loi. La charité en est le premier précepte. Mais, d'une part, comment trouver les sommes suffisantes pour le rachat de tant d'esclaves, et, de l'autre, ce rachat lui même ne serait-il pas un encouragement donné à la cupidité des esclavagistes ? Si le rachat est rendu certain, la chasse à l'esclave trouvera des raisons nouvelles pour s'étendre.

Ce qu'il faut, je le dis encore, c'est la force, une force pacifique, sans doute, et seulement destinée à la défense, mais une force armée. On l'a bien vu pour la traite coloniale où tout a été inutile, jusqu'au jour où les vaisseaux anglais, français, américains ont dressé devant les négriers une insurmontable barrière. Ils la maintiennent aujourd'hui dans l'Océan Indien pour empêcher le transport des esclaves

en Asie. Sans doute, il ne réussissent pas à tout empêcher, parce que, grâce à la brièveté des trajets, ils peuvent être accomplis par les Dahours arabes, à la faveur des ténèbres. Mais enfin ils inspirent la crainte. Je ne puis qu'en féliciter hautement le gouvernement britannique, dont le récent *Bluebook* nous montre la persévérance.

Mais, pour l'esclavage de terre, les croisières sont insuffisantes. Il faut y ajouter, suivant la pensée de votre grand Gordon, en ce qui regardait la destruction du commerce des esclaves sur le Nil, des barrières de terre qui ferment aux caravanes les routes des pays à esclaves, et quelques troupes légères qui puissent se transporter partout où la chasse infâme est signalée. C'est la pensé de tous ceux qui connaissent notre question africaine, c'est celle que le commandant Cameron m'exprimait encore, ce matin même, dans sa lettre.

Mais, je suppose que les gouvernements, qui ont souvent des vues ou des intérêts divers, ne puissent ou ne veuillent pas s'entendre ; alors, je le dis avec une égale netteté et une égale franchise, le même devoir passe des gouvernements aux peuples chrétiens. Ils peuvent le remplir ; on le voit bien par les Missions chrétiennes dont les gouvernements se désintéressent, et dont les peuples se sont chargés. L'Angleterre donne à tous, par la générosité de ses aumônes, l'exemple sous ce rapport. La France, les autres contrées européennes font de même avec leurs missionnaires intrépides et leurs œuvres d'apostolat. Pourquoi ne le feraient-elles pas pour une œuvre qui s'ajoute si naturellement à celles de la prédication de la foi ? Pourquoi ne verrait-on pas surgir parmi elles des dévouements personnels, capables de suppléer à ce que les gouvernements ne pourraient faire ? Ils n'ont pas jusqu'ici envoyé un seul homme sur les hauts plateaux de l'Afrique. Pourquoi des associations privées semblables à elles qu'a vues le moyen âge ne les y enverraient-elles pas, fin d'apprendre aux noirs à se défendre contre les oppresseurs ?

Est-ce que Stanley ne nous a pas montré ce qu'un homme, un seul homme, aidé de quelques centaines de noirs, peut faire par son audace et sa persévérance ? Est-ce qu'Emin-Pacha n'a pas su constituer et diriger des forces qui ont

maintenu l'ordre autour de lui ? Et si je voulais vous parler d'un dévouement plus modeste, je pourrais vous citer, sans qu'à coup sûr vous en soyez jaloux, un héros français, un ancien capitaine de zouaves pontificaux qui, depuis près de neuf ans, affronte toutes les privations, toutes les fatigues, tous les dangers de l'équateur africain pour constituer une armée de noirs et protéger par son courage et son dévouement les tribus qui l'entourent. Il se nomme Joubert. D'autres pourront s'engager isolément, ou s'associer comme on l'a fait, dans le passé, pour la même croisade. Ils ne manqueront pas chez vous, je le vois. Déjà, depuis que je suis à Londres, j'ai reçu plusieurs offres semblables. Que ces offres se multiplient ; que nous puissions ainsi, sur les différents points de l'intérieur africain, avoir des Stanley, des Emin, des Joubert, et le problème sera résolu. Car ce qu'il faut, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, des armées nombreuses. Ce qu'il faut, ce sont des hommes, même isolés, mais puissants par la vertu, par l'initiative et par le courage, et capables de former les noirs à résister à leurs ennemis.

Il leur manquera encore cependant et il nous manquera à nous-mêmes une chose indispensable, et celle-là doit dès lors être l'œuvre de tous. Le courage guerrier, la vigueur pour affronter les périls et les fatigues ne sont que l'apanage de quelques-uns ; la charité est l'obligation de tous, et ici elle est nécessaire pour fournir les ressources matérielles à ceux qui acceptent de verser leur sang et sacrifier leur vie.

Vous ne pouvez mieux y contribuer qu'en vous associant à l'Œuvre qui nous réunit aujourd'hui, et qui donne à tant de titres et aux catholiques en particulier par la présence d'un cardinal éminent les plus hautes garanties d'honneur. Rien n'empêche, dans les autres pays, d'en créer de semblables. Souvenez-vous seulement qu'en ce moment même où je vous parle le sang coule à flots sous l'équateur africain. Souvenez-vous qu'il ne dépend que de l'Europe de l'arrêter et que, si elle ne le fait pas sans tarder, elle en encourra la responsabilité devant Dieu et devant l'histoire. Il y a dix-neuf siècles, le monde a entendu des lèvres de tout un peuple qui pouvait d'un seul mot arrêter l'effusion du sang innocent, la parole de l'indifférence, de l'égoïsme et de la peur

" Que son sang retombe sur nous et sur nos fils." Le sang coula, en effet, mais le peuple qui l'avait ainsi laissé répandre y perdit tout ce qu'un peuple peut perdre, son honneur et sa patrie, et nous le voyons aujourd'hui dispersé aux quatre vents de l'univers. Prenons garde que le sang de l'Afrique ne réserve à l'Europe une malédiction pareille. Que Dieu la sauve donc du fléau qui ménace de la perdre pour toujours ! Qu'il la sauve en inspirant aux gouvernements des résolutions généreuses, et en suscitant, au sein des peuples, des dévouements et des courages chrétiens.

LE CARDINAL LAVIGERIE ET L'ESCLAVAGE AFRICAIN

(Du Moniteur de Rome)

Les journaux belges nous apportent le résumé de l'admirable allocution que le cardinal Lavigerie vient de prononcer dans la collégiale de Sainte-Gudule à Bruxelles. Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ici quelques accents de cette parole apostolique :

Dans ce que je vais vous dire, il y aura peut-être des vérités difficiles à exprimer ; je m'expliquerai avec la liberté apostolique de mon ministère, avec l'amour, l'estime, le respect, la reconnaissance que j'ai pour votre Belgique, qui m'a aidé dans mes œuvres, qui m'a envoyé des ouvriers, dont deux sont à mes côtés au pied de cette chaire. Ce n'est que pour l'utilité générale du monde chrétien que je parle.

Cependant, je sens le besoin de m'appuyer sur un apologue évangélique, celui du semeur de la parabole citée par saint Matthieu. C'est l'histoire de votre *Congo belge*. Il y a eu là des gens qui se sont endormis, et l'ivraie croît chaque jour davantage d'une manière affreuse ; il est temps que vous vous mettiez à la faucher, si vous ne voulez pas que votre nom soit déshonoré dans l'histoire des peuples chrétiens.

Il y a ici des choses délicates à dire, les unes qui ressemblent à de la flatterie, les autres à de la critique. La flatterie est ici pour votre roi qui a eu une belle et grande pensée : ouvrir l'Afrique à la civilisation, comme il l'a dit dans ses premiers discours, était une pensée souverainement digne d'un roi chrétien ; pour la soutenir, il n'a pas reculé devant les plus grands sacrifices ; à la Conférence de Berlin, il a été entouré des félicitations et des justes éloges de tout le monde

civilisé ; ce jour-là la Belgique a été honorée en sa personne plus peut-être qu'elle ne l'avait jamais été.

Mais autour de l'homme qui semait, ses ouvriers se sont mis à dormir. Je ne veux pas trop appuyer, mais vous me comprenez suffisamment. Ce prince qui vous ouvrait une région barbare soixante fois grande comme la Belgique, comptant, disent les uns, 25 millions et 40 millions d'âmes selon les autres, ce prince méritait de recevoir des catholiques belges un concours plus empressé.

Il s'agissait de la civilisation et de la lumière de la foi. Quel magnifique champ ouvert à votre charité ! Et qu'avez-vous fait pour votre Congo belge ? vous, catholiques, connus du monde entier par votre charité et votre foi ! Où sont vos aumônes ? Elles sont faciles à compter ! Où sont les dévouements qui se sont donnés au missions du Congo ? Je connais les autres, ceux qui se sont offerts pour soutenir là-bas l'honneur et le nom de la Belgique. Mais vos missionnaires, où sont-ils ? J'en connais, en dix ans, quatre sur les bords du Tanganika et quatre qui vont partir demain. C'est tout ce que la Belgique catholique a fait.

Voilà la vérité, mais si je voulais tout expliquer je devrais entrer dans des détails qui ne conviennent pas à cette chaire.

Maintenant je tiens à vous dire ce que votre sommeil a produit. Il y a quelques mois, on a publié en Angleterre une carte très exacte de l'esclavage africain, en indiquant, par des teintes de plus en plus sombres, les provinces où l'esclavage sévit avec le plus d'horreur. Il y a là six provinces dont la teinte noire indique que l'esclavage a tout ruiné, tout dévoré, tout dépeuplé, et elles sont toutes les six dans le Congo belge ! C'est le pays de toute l'Afrique où l'esclavage sévit en ce moment avec le plus de fureur, où il se manifeste par les cruautés les plus atroces.

Je pourrai vous citer ces provinces et vous citer des témoins belges.

Livingstone, homme admirable et, malgré tout ce qui nous sépare de lui, digne de tous nos respects, nous a tracé le tableau du Manyéma, l'une des provinces les plus voisines de la Mission des Peres belges. Dans la dernière année de sa vie il n'avait pas vu de pays plus beau et plus prospère, dont

la population fût plus dense et plus heureuse. Quelques années après, Stanley le parcourait et il le vit ruiné ; aujourd'hui tous les villages sont brûlés, les cultures sont détruites, les habitants massacrés ou menés en esclavage, à l'exception des musulmans. Car pour eux, en Afrique, il faut l'avouer, la chasse aux noirs est un droit, presque un devoir.

Ils enseignent que le noir tient le milieu entre l'homme et les animaux ; l'homme a donc le droit de le prendre, de le tuer, de le faire souffrir. Et c'est ce qui est arrivé aux habitants du Manyéma. Et il y a péri plusieurs millions de noirs ; le sang versé eût suffi à teindre en rouge pendant longtemps ce Congo qui est le plus large fleuve d'Afrique. Je puis vous en dire autant des Stanley Falls ; c'est Stanley qui nous a décrit ce pays avant et après la visite des marchands d'esclaves. Un million d'abitants y ont été détruits !

Et cela, c'est le nombre seulement ! Ne vous étonnez pas de l'émotion de ma voix ; c'est celle d'un pasteur qui vous parle de ses brebis égorgées.

Je ne puis vous dire tout ce que j'apprends de ces régions désolées ; tous les jours, les missionnaires de Tanganika voient arriver des caravanes d'esclaves. On les voit entasser dans des barques pour passer sur la rive réservée à l'Allemagne, et là sont les marchés où l'on trafique de ce misérable bétail humain. La traite augmente dans des proportions effrayantes.

Et il y a plus affreux encore, ce sont les cruautés dont ces malheureux sont victimes : vous savez comment on leur fait la chasse, comment on les attache pour faire le voyage qui dure des mois entiers, les pieds en sang, sans nourriture, presque sans sommeil, et comment le quart seulement de ceux qui sont partis arrivent au marché, le reste étant mort en route, ou de faim ou sous les coups.

Ici le cardinal se tournant vers un des religieux qui l'accompagnent s'est écrié : Donnez-moi, mon enfant, donnez-moi cette lettre du Père Vincke, un missionnaire belge, un Brugeois, lettre que j'ai reçue récemment de Koutanga. Je l'avais jointe en note à mon discours prononcé à Londres, mais les journaux ne l'ont pas reproduite. Je tiens à la lire ici du haut de la chaire de Sainte-Gudule, devant ces catholiques belges et ces autels !

L'émotion était profonde. L'auditoire écouta avec horreur, à peine contenue par le respect du lieu saint, la lecture de cette lettre du Père Vincke dont voici la substance :

J'avais autrefois, à plusieurs reprises, visité le marché d'Oudjidji ; mais à cette époque, les esclaves étaient peu nombreux. Je n'avais pas vu le trafic dans toute son horreur. A mon dernier voyage, le marché était encombré d'esclaves venus du Manyéma et des autres régions du Congo belge.

Les esclaves étaient à bon marché (!) à raison de leur nombre et on venait me proposer d'en acheter à vil prix.

Ils étaient là, exténués, hommes, femmes, enfants, dans un désordre affreux, les uns attachés par des cordes, les autres avec des chaînes.

A un grand nombre on avait percé les oreilles et dans les trous on avait passé une corde qui les retenait entre eux !

Les misérables, exténués, épuisés, mouraient plus de faim que de maladie, leurs maîtres refusaient de les nourrir à l'approche du marché.

Mais j'ai vu surtout les horribles conséquences de l'esclavage au cimetière d'Oudjidji sur la voirie où l'on jette les cadavres de tous les esclaves morts avant d'être vendus. Un jeune chrétien voulait s'avancer de ce côté, mais à la vue des nombreux cadavres il recula d'épouvante. Il demandait à un Arabe esclavagiste pourquoi l'on jetait les morts dans un endroit si proche de la ville, celui-ci répondit sur un ton naturel :

" Autrefois les esclaves étaient moins nombreux, nous étions habitués à les jeter en cet endroit et les hyènes venaient la nuit les dévorer. Mais cet année les cadavres sont en si grande quantité que les hyènes, insuffisantes à les détruire tous, se sont dégoûtées de la chair humaine."

Un long mouvement d'indignation accueille la lecture de cette lettre navrante. Puis le cardinal s'écrie : " Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis parti afin de m'adresser à l'Europe chrétienne et civilisée ? Est-il possible à un évêque qui sait de pareilles horreurs de ne pas chercher à y porter remède ? "

Et il cite trois faits seulement qu'il a appris hier même de Pères revenant du Congo.

Quand l'un deux est arrivé au bord du Tanganika, sur le territoire du Congo *indépendant, on enterrait un chef et avec lui, suivant l'usage du pays, on enterrait vivants vingt esclaves.*

Un chef noir vint engager un Père à lui rendre visite et lui dit pour l'engager : *Si tu viens, je te promets de brûler vivantes huit femmes esclaves devant la maison.* Il considérait cela comme une partie de plaisir !

Enfin, le cardinal Lavigerie cite le nom d'un monstre, un chef noir nommé Menka. Ce chef est artiste à sa façon, artiste musicien, il a tout un orchestre, surtout des tambours, mais il trouve que les baguettes seraient trop dures, et pour avoir des baguettes à son goût il coupe les mains de ses esclaves et leur fait frapper les tambours avec leurs moignons mutilés!

Ces traits horribles provoquent des interjections mal étouffées aux abords de la chaire de vérité.

Au cours de cette conférence, le cardinal a donné lecture d'une lettre très importante de l'illustre Cameron, explorateur africain. Cette lettre écrite en français est intéressante par l'accord complet qu'elle établit entre les renseignements et les vues des missionnaires français et catholiques et ceux d'un officier anglais et protestant :

A Son Em. le cardinal Lavigerie

Monseigneur,

Je vois avec beaucoup de joie que Votre Eminence est venue à Londres pour nous recommander à nous autres Anglais la question de la traite.

Pendant les trois ans que j'ai employés à traverser l'Afrique, j'ai été souvent témoin des maux causés par le commerce des esclaves et, auparavant, j'avais passé quatre ans à faire la chasse aux Dahous arabes, qui portaient les esclaves en Asie.

La plupart de ceux qui pensent encore aujourd'hui aux horreurs de la traite, croient que cette question n'intéresse que le transport des esclaves par mer, et que, sur terre, ils ne sont ni si maltraités ni si malheureux.

Monseigneur, j'ai vu les esclaves à bord des Dahous arabes.

accroupis, leurs genoux au menton, couverts de blessures et de plaies, mourant par manque de boisson et de nourriture, les morts liés aux vivants, et la petite vérole ajoutant sa funeste contagion aux misères dont ils étaient accablés.

Mais cela n'est rien encore, comparativement aux horreurs que l'on voit à terre : des villages brûlés, des hommes tués en défendant leurs foyers, des provinces entières dévastées, des femmes violées; des petits enfants mourant de faim, ou, si quelque mère a obtenu d'emporter avec elle son enfant et que le négrier brutal trouve que la pauvre femme ne peut plus porter à la fois son fardeau et l'enfant, c'est ce dernier qui est jeté à terre, et qui a la tête brisée sous les yeux de sa mère.

Des milliers de pauvres gens portent en de lourds fardeaux le butin même que les maîtres cruels ont peut être volé à ceux qui sont maintenant leurs esclaves, forcés de marcher, même quand ils sont mourants et couverts de blessures, et, en sus de leurs fardeaux, portant des fourches attachées à leur cou.

Les arrêts ne leur donnent nul soulagement. Ils sont forcés de construire les abris de leurs maîtres, et ensuite de se coucher, souvent sans manger, au froid et à la pluie. Quand il arrive qu'un pauvre esclave ne peut plus mettre un pied devant l'autre, au lieu d'enlever la fourche qu'il porte au cou, le négrier la lui laisse, de façon à rendre impossible à ce malheureux d'échapper à la mort. Quelquefois, des hommes ou des femmes, laissés de cette manière à côté des chemins, sont dévorés encore vivants par des bêtes féroces, moins féroces néanmoins que ceux qui les laissent périr sans aucun secours.

Quelques-uns de ceux qui veulent défendre la traite de terre, disent que c'est une nécessité pour le commerce de l'ivoire. Je sais bien que plusieurs des commerçants arabes qui vont chercher l'ivoire en Afrique se font marchands d'esclaves, par suite du manque de bras libres pour porter l'ivoire qu'ils ont amassé. Mais les esclaves employés à ce travail ne sont pas le dixième de ceux que l'on fait aujourd'hui.

Les négriers, qui font tant de mal aux missions écossaises et aux commerçants européens du lac Nyassa, ne sont ni

Arabes, ni marchands d'ivoire. Ce sont des métis abrutis qui veulent avoir ces esclaves parce qu'ils peuvent avec eux vivre sans travailler et se donner les plaisirs brutaux dont ils ont l'habitude. Ils trouvent maintenant le moyen de disposer de leur butin humain en faveur de gens qui se sont engagés à trouver des " émigrés libres." Tous les pays musulmans et quelques uns des noirs païens achètent des esclaves et ne pensent guère à l'ivoire.

Les esclaves, qui, auparavant, trouvaient un marché presque libre en Egypte, sont maintenant transportés dans la Tripolitaine et au sud des provinces barbaresques, à travers le Sahara dont les sables sont parsemés de leurs squelettes.

Les grands chefs indigènes, comme Karougo et Muanga, sans même avoir besoin des provocations qui viennent des négriers étrangers, font la chasse aux esclaves sans avoir souvent d'autre raison que leurs caprices. Ainsi chaque nègre veut en posséder un autre, et l'idée d'esclavage se mêle au sang africain. Je dois ajouter que tous les systèmes par lesquels on cherche à pallier l'esclavage sont inutiles, que les gens qui y sont assujettis, qu'ils soient appelés " émigrés libres", " apprentis " ou de quelque autre nom que ce soit, sont la même chose sous un autre nom et donnent occasion dans l'intérieur de l'Afrique à la chasse aux esclaves. Si ces systèmes ne sont donc abolis ou changés radicalement, nous ne réussirons jamais à la supprimer partout. Maintenant, si les gouvernements ne peuvent supprimer la traite de terre par la force, comme le gouvernement anglais l'a fait précédemment sur les côtes occidentales d'Afrique, et travaille encore à le faire dans la mer Rouge et l'océan Indien, il faut que des gens de toute religion, de tout pays, de toute nation s'allient ensemble pour envoyer en Afrique des expéditions ayant pour seul but l'abolition de l'esclavage.

Quelques-uns (comme les missionnaires) peuvent travailler à ce but, par la force morale, mais les autres doivent se servir d'armes matérielles. Si, sur les grands lacs et à quelques autres points de l'intérieur, nous avions d'autres petites troupes bien armées et bien disciplinées, nous parviendrions bientôt à supprimer le transport des esclaves dans les pays lointains. Jusqu'ici personne n'a rien fait dans ce but, mais

une centaine d'hommes européens pourraient dominer le lac Nyassa, et il en est de même pour les autres grands lacs et quelques lieux placés sur les routes principales. L'Allemagne vient de devenir la maîtresse d'une grande région de l'Afrique, mais jusqu'à présent elle ne témoigne aucune volonté de soulager les maux de ceux dont elle est désormais la souveraine.

J'espère que vous, Monseigneur, vous réussirez à exciter un vif intérêt pour cette question de la traite et que vous parviendrez à trouver le moyen de la supprimer.

L'homme qui assurera la liberté à la race nègre sera le plus digne serviteur de Dieu que le monde aura jamais vu.

Agréez, Monseigneur, etc.

LOVETT CAMERON.

MISSIONS D'ASIE.

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU KOUANG-TONG

Lettre de M. Fleureau, de la société des missions étrangères de Paris, Missionnaire au Kouang-Tong.

MASSACRE DU CHRÉTIEN LAURENT CHUNG.

De toutes les familles des environs de Po-hii, la plus hostile à la religion chrétienne est sans contredit la famille des Chung (cloche), qui compte plusieurs milliers de personnes disséminées dans une trentaine de villages. En septembre 1884, au moment de la débâcle, elle fournit à elle seule, pour le pillage, quelques centaines de recrues. De ce nombre était un homme du village de Pak-hang-Tong, du nom de Chung-Toï-wong, qui, à son métier de charpentier, joignait celui de sorcier. Cette expédition lui valut des livres de religion qu'il appréciait alors fort peu, et une sorte d'obsession du démon dont il ne tarda pas à souffrir étrangement. Poursuivi sans relâche, il eut recours à un chrétien du village de Lang-neu-tong qui l'assura qu'il guérirait s'il consentait à se convertir.

Il n'en fallut pas davantage pour le décider. Il se mit sans plus attendre à étudier les livres qu'il avait volés, puis ceux que lui prêta le chrétien son conseiller. Ces lectures l'amenèrent à croire et à prier. Du jour où il pria, le démon cessa de l'importuner. Quand je rentrai à Ko-chau, le 30 août 1885, il vint aussitôt me demander de le recevoir au nombre des catéchumènes et, dès ce jour, il ne manqua aucun exercice religieux de la petite communauté chrétienne.

Son titre de catéchumène devait lui attirer bien des ennuis. Sa parenté s'était fait gloire de ne compter aucun chrétien. Lorsque ses allées et venues ne furent plus un secret, tous se levèrent contre lui : " Qu'allait-il ainsi faire sans cesse à Long-wo ?... Il n'y avait pas encore un seul chrétien du nom de Chung... Aurait-il l'audace d'être le premier à le devenir ? "

A tous Toï-wong répondait :

—Pouvez-vous garantir que le démon ne me persécutera plus ?

—Non... mais enfin...

—Eh bien, je continuerai à prier et, s'il faut mourir, j'aime mieux mourir chrétien et aller au ciel que d'être étouffé par le démon.

C'est le 15 août 1886 que je le baptisai sous le nom de Laurent. Ce fut pour lui un jour de joie sans mélange. Depuis lors comme précédemment, quoiqu'il demeurât à plus de deux kilomètres, il fut toujours le premier à la chapelle. Il arrivait généralement au point du jour. On aurait dit que le dimanche ne commençait jamais assez tôt. Sa figure s'illuminait, la prière était vraiment pour lui le *juge convivium* de nos saints livres. Durant la semaine, il revenait sans cesse sur les principaux articles de la foi qu'il cherchait à mieux connaître.

Cependant sa parenté continuait à le voir de fort mauvais œil et n'était arrêtée dans ses mauvais desseins que par la crainte de se créer des affaires auprès des mandarins. Elle ne manqua cependant aucune occasion de lui témoigner son animosité. Au mois de décembre son propriétaire retira les terres qu'il lui avait louées, sans lui rembourser le cautionnement qu'ont à verser ici préalablement tous les fermiers.

***

C'est au mois d'avril que fut formé le complot qui devait aboutir à sa mort. A cette époque l'hostilité du vice-roi de Canton envers les chrétiens n'était plus un secret pour personne. Les gens du nom de Chung crurent qu'ils pouvaient tout oser. Il fut donc décidé que Laurent serait saisi, conduit à la pagode des ancêtres en présence de toute la parenté

réunie, sommé d'apostasier et, s'il refusait, enfermé dans une cage et noyé.

On espérait d'ailleurs n'être pas réduit à cette extrémité. Un païen du nom de Chung, qui avait, quelques années auparavant, témoigné le désir de se convertir, avait cédé devant les menaces. Toï-wong céderait de même. Tout cela s'était fait en grand secret. Laurent en eut pourtant connaissance et, à plusieurs reprises, il dit aux gens de sa parenté :

—Quand vous aurez pris vos mesures, ne manquez pas de m'avertir afin que je me confesse et puisse aller sûrement au ciel.

Le 15 mai, veille de l'Ascension, il vint à la chapelle pour se confesser. Agni-Shuk, mon voisin, lui dit que j'étais absent et qu'il fallait attendre la Pentecôte. Il n'insista pas, mais dit en se retirant :

—J'aurais pourtant bien désiré me confesser, car je peux m'attendre à tout. Je mourrai à la fin de mai ou au commencement de juin, au plus tard dans le cours de juillet.

Ses prévisions devaient se réaliser.

***

En Chine, c'est l'usage de distribuer annuellement à chaque famille quelque argent sur les revenus de la pagode des ancêtres. Cette distribution devait avoir lieu pour les gens du nom de Chung au commencement de juin ; il fut résolu qu'on refuserait sa part à Laurent et qu'on prendrait occasion de ses réclamations pour se saisir de lui.

Le 1er juin, jour du marché de Po-hii, le notable Chung-Hi-Shang, du village de On-Tonk près de Meng-Shoui, prévoyant que Laurent viendrait le trouver, se fit accompagner par cinq ou six hommes bien connus par leur force et qu'il avait à dessein fait boire démesurément.

Le frère aîné de Laurent, mis au courant par des amis, l'engageait à rester chez lui.

—Bah ! répondit-il, s'ils ont décidé ma mort je ne puis leur échapper. Mieux vaut que ce soit aujourd'hui.

Il se rendit donc à la boutique où Chung-Hi-Shang se tient d'habitude. A peine eut-il formulé sa réclamation qu'il-

Shang commanda de le saisir. Les bourreaux qui se tenaient prêts se jetèrent aussitôt sur lui, le frappant du pied, du poing, à la tête, à la poitrine, par tout le corps.

—Renonce à la religion chrétienne, hurlait Hi-Shang, en le frappant à la tête de sa pipe chinoise, véritable massue, et on te donnera la part qui te revient.

—Je n'apostasierai pas, répondit Laurent ; si vous ne me donnez pas ce qui m'est dû, je m'en passerai.

S'adressant à quelques vieillards qui assistaient à la scène :

—Il y a des hommes qui ont déshonoré notre parenté par leur conduite, on ne leur refuse pas leur part. Pourquoi me refuser la mienne ? Je n'ai jamais volé, je me suis toujours conduit honnêtement. Je suis chrétien, c'est vrai ; mais aucune loi ne le défend.

Pendant cette scène, qui dura plus d'une heure, Laurent s'abstint de fapper, alors qu'il aurait parfaitement pu se défendre, étant d'une force au-dessus de la moyenne. Le lendemain il dit à ce propos :

—J'avais bien envie de frapper, mais je me suis rappelé le commandement de Dieu et je n'en ai rien fait.

***

Les païens remarquèrent avec admiration qu'il ne poussa pas un cri, ne fit pas entendre une plainte. Après cette scène on lui garrotta les mains comme à un criminel et on le poussa en dehors du marché pour recommencer à le battre. Son frère étant venu intercéder en sa faveur, Hi-Shang lui fit promettre de conduire Laurent le lendemain à la pagode des ancêtres, où la parenté devait se réunir pour le juger, puis il permit de le ramener préalablement à son domicile. Mais notre néophyte n'entendait pas les choses de la sorte.

—Vous m'avez mis, dit-il, dans un état tel que je ne guérirai jamais. Qu'irai-je faire chez moi ? A vous de me guérir ou de m'achever. Je demande qu'on me conduise dès ce soir à la pagode.

Hi-Shang y consentit et choisit pour l'accompagner un de ces désœuvrés qui, moyennant finances, se prêtent à toutes les besognes.

Au sortir du marché de Po-hii se trouve un escalier en pierre de plus de vingt degrés qui aboutit à un petit pont sur lequel on traverse la rivière. Laurent, qui marchait les mains liées, la tête rejetée et maintenue en arrière, ne le vit pas et roula de haut en bas sans pouvoir se retenir ni amortir en aucune façon sa chute. Sur le pont formé de deux planches juxtaposées, il fit un faux pas et tomba dans la rivière. Son conducteur se donna le cruel plaisir de le laisser se débattre quelque temps dans l'eau avant de l'aider à se relever.

***

Plus mort que vif, la figure et le corps horriblement tuméfiés, Laurent se traînait sur le chemin qui conduit de Po hii à la pagode de Ma-po, située à deux kilomètres au-dessous de Long-wo.

Près du village de Shik-polau, il reconnut un chrétien qui travaillait au bord du chemin et lui adressa la parole :

—Toï-wong, lui dit alors le chrétien, rappelle-toi Notre Seigneur Jésus-Christ.

—Je me le rappelle, repartit Laurent. Dis au Père et à mes frères d'être sans inquiétude ; à la vie, à la mort, je suis et demeurerai chrétien.

Un peu plus loin, il rencontra le fils de sa sœur, également chrétien.

—Va dire à ma femme, lui recommanda-t-il, qu'elle ne se chagrine pas à cause de moi ; qu'elle cultive ses terres et élève bien ses enfants.

***

N'ayant eu aucune connaissance du complot, ne pouvant croire qu'on se porterait contre lui aux derniers excès, le 11 juin, au point du jour, j'envoyai le même neveu lui faire visite, l'interroger, sauf à aviser ensuite.

—C'est le Père qui t'envoi ? dit aussitôt Laurent.

—Oui, répondit le neveu, il veut savoir en quel état tu es et te recommande de prier beaucoup.

—J'ai prié toute la nuit dernière. La douleur ne m'a pas pas permis de dormir un seul instant. A l'heure actuelle,

je ne pourrais me tenir debout. Je suis un homme perdu. Alors même qu'on me relâcherait, je mourrais certainement des suites de mes blessures.

J'ai su depuis qu'à son arrivée à la pagode on lui avait offert de la viande, des légumes et du vin. Il refusa la viande.

—C'est aujourd'hui jour d'abstinence ; il y aurait là un bœuf tout entier que je n'y toucherais pas.

Il mangea des légumes et but quelques gorgées de vin.

—Mon supplice n'est pas achevé, continua-t-il ; il faut que je prenne des forces pour aller jusqu'au bout. Si je venais à perdre connaissance, on dirait que le courage m'a manqué... Il y a en ce bas-monde bien des genres de célébrité, ajouta-t-il encore; les voleurs ont la leur. Quant à moi, c'est comme chrétien que je veux me faire un nom. Ce serait peu s'il n'y avait après cela le paradis.

Il eut un moment d'amertume contre ses bourreaux.

—Faut-il qu'ils m'aient mis en pareil état, les misérables ! Je n'en prendrai jamais mon parti.

Tout cela d'ailleurs sans le moindre emportement.

***

Son neveu le quitta lorsqu'il s'apprêtait à prendre son repas. Il refusa comme la veille et pour la même raison la viande de porc et se contenta de quelques légumes qu'il mangea sans appétit et but un bol de vin. A ce moment sa jeune femme et ses enfants étaient assis auprès de sa natte. Il les appela, leur donna avec le plus grand sang froid les renseignements nécessaires, leur indiqua ce qu'on lui devait d'argent de côté et d'autre, les petites dettes qu'il avait lui-même contractées, leur remit sa bourse et leur dit de se retirer.

Alors eut lieu une scène déchirante. Sa femme, ses petits enfants, refusant de sortir, se tordaient auprès de sa natte en poussant des cris. Laurent eut un mouvement d'impatience.

—Retournez à la maison. Laissez-moi. Je n'ai plus que quelques instants à vivre ; j'en ai besoin pour prier.

Tout cela fut dit brusquement, à l'effet, j'imagine, de

mieux dissimuler son émotion, car il était bon père. Les honnêtes païens qui lui avaient mis le corps en lambeaux s'en montrèrent fort scandalisés.

***

Il était alors dix heures du matin. La tourbe des persécuteurs, qui avait déjeuné à Po-hii, arrivait à la pagode. La cage dans laquelle on devait l'enfermer pour le jeter à l'eau était là toute prête. On l'avait commandée à l'avance et payée deux cents sapèques. A la tête des bourreaux figurait un bachelier militaire, neveu de Chung-Hi-Shang et comme lui du village d'Ou-Tong. C'est lui qui prit la parole. Se penchant sur la natte et tenant à la main son soulier dont il s'apprêtait à le frapper :

—Tu vas, cria-t-il à Laurent, renoncer à la religion chrétienne.

—Non, répondit Laurent, je n'y renoncerai pas.

—Tu vas y renoncer, reprit le forcené en le frappant à la figure, où l'on te jettera à l'eau.

—Le plus tôt sera le mieux. Plus tôt vous m'aurez noyé plus tôt je serai au ciel.

—Tu vas adorer les ancêtres, te dis-je.

—Je respecte mes ancêtres, mais je n'ai pas la moindre vénération pour vos tablettes de bois.

—Il faudra pourtant bien que tu te prosternes devant elles.

Et là-dessus on l'oblige à se lever et on le traîne devant l'autel où sont rangées les tablettes. On veut le contraindre à s'agenouiller, mais Laurent se raidit en dépit de la douleur.

—M'agenouiller devant Dieu, j'y suis tout disposé, mais devant vos tablettes, jamais. Je n'ai que trop donné au démon. Il n'aura désormais plus rien de moi.

Et les coups pleuvaient comme grêle. Pa-Shan, neveu d'Hi-Shang, furieux, lui donnait de violents coups de pied dans le côté. Laurent ne perdit pas un seul instant son sang-froid. A chaque question il répondait du ton le plus naturel, parfois avec une pointe de malice, entremêlant ses explications de cris plaintifs que lui arrachait la douleur à chaque mouvement.

—Il y a près de quatre mille personnes du nom de Chung; c'est moi qui suis le mieux partagé.

—Et comment?

—Parce que je vais aller au ciel; tandis que vous, le jour où vous mourrez, vous irez en enfer.

Quand on le reconduisit à sa natte après un supplice d'une heure, il était horrible à voir. Il n'avait plus figure humaine. De son corps tuméfié pendaient des lambeaux de chair. Son bras droit était inerte et il avait plusieurs côtes enfoncées.

***

Après la violence, ce fut le tour de la ruse; après les bourreaux, les faux amis. Ils vinrent l'un après l'autre le conjurer de dire une parole.

—Avoue que tu n'adores plus le Maître du ciel et on te relâchera. On consent même à te donner deux mille sapèques pour acheter des remèdes.

—Jamais, répondit Laurent.

Sa femme se joignit aux faux amis sans l'émouvoir davantage. Il serrait entre ses mains une médaille de la très sainte Vierge, la médaille de son baptême.

—Si on lui arrachait cette médaille, dit quelqu'un, on parviendrait peut-être à le faire céder.

—Essayez, répondit un autre; il mourra plutôt que de l'abandonner.

On lui laissa quelques moments de répit. Il en profita pour reprendre ses prières qu'il continua sans interruption.

***

Cependant sa femme encore païenne était accourue à la résidence.

—Père, me dit-elle, on ne lui demande qu'une parole. Faites-lui dire de céder. Il vous écoutera.

Comme je lui objectais que c'était chose impossible.

—C'est vous, s'écria-t-elle en s'animant, qui l'avez engagé à se faire chrétien. S'il meurt, c'est vous qui devrez nous nourrir, mes enfants et moi.

***

Le notable Chung-Hi-Shang était une vieille connaissance. En 1884, au moment du pillage, il n'avait pas dédaigné, lui notable, de me voler une croix d'autel. La veille, à Po-hii, il avait dit à un chrétien :

—Dis au Père que l'affaire de Toï-wong ne concerne nullement la religion. J'irai d'ailleurs le voir à ce sujet en me rendant à Ma-pou.

Le jour même, à la pagode, il avait préparé une lettre qui ne me fut pas adressée. J'envoyai mon catéchiste et un chrétien lui demander des explications. Ils furent fort mal reçus et on refusa de les laisser entrer. Finalement Hi-Shang sortit et répondit que je devais me tenir tranquille, que ce qu'on reprochait à Toï-wong, ce n'était nullement sa religion.

Il y avait alors dans la pagode et aux environs plusieurs milliers de personnes. Des femmes massées à la porte pleuraient et demandaient grâce. J'ai su depuis qu'on avait pris des mesures pour repousser une attaque des chrétiens dans le cas où elle se serait produite.

***

Cependant la parenté devenait de moins en moins exigeante. Il ne s'agissait plus maintenant pour Laurent d'abandonner en réalité la religion chrétienne, mais simplement de dire qu'il l'abandonnait, à l'effet d'épargner un échec aux chefs de la famille. Le lendemain il lui serait loisible de retourner à la chapelle.

—Si je disais que je renonce à la religion, répondit Laurent, je mentirais, et je ne mentirai pas.

—Qu'importe ? insistait-on ; demain tu pourras recommencer à prier.

—Vraiment ?... Est-ce que vous consentiriez, vous autres, à vous passer de souper ce soir ?

—Non.

—Eh bien, moi, je ne puis davantage me passer de prier.

—Pourquoi donc, disait-on encore, remue-t-il toujours ainsi les lèvres ?

Il est fou, repondit quelqu'un.

—Il récite ses prières, ajouta un autre.

***

Les chefs de la parenté, désespérant de vaincre sa résistance, firent apporter la cage. La femme de Laurent se précipita pour arrêter son mari. Un notable de Won-Tong. po la maltraita et finit par l'écarter.

Laurent s'était agenouillé et priait les mains jointes. Quand il eut fini, il s'étendit de toute sa longueur, entra de lui-même dans la cage jusqu'aux épaules et dit alors à ceux qui l'entouraient :

—Aidez-moi, je ne pourrai jamais m'y introduire.

On l'y poussa. La cage, de forme cylindrique, avait une longueur de plus de quatre pieds. Le corps y entra jusqu'au-dessous des genoux. Quatre robustes gaillards enlevèrent la cage et la portèrent au bord de la rivière à une cinquantaine de mètres de l'eau.

Il était alors environ 3 heures. Les lèvres du martyr horriblement tuméfiées continaient à s'agiter silencieusement. Sa main serrait convulsivement la médaille de la très sainte Vierge. Son neveu se pencha et lui dit :

—Mon oncle, tu te rappelles les paroles du Père ?

—Oui, répondit-il.

Quelqu'un lui demanda :

—Le Père a-t-il encore quelque chose à lui donner ?

—Non, reprit Laurent, si j'étais malade chez moi, il me confèrerait le sacrement d'extrême-onction. Ici il n'a rien à me conférer. Il prie pour moi.

Cependant ses amis renouvelaient leurs instances.

—Jamais, affirma-t-il, je ne renoncerai à la religion.

—Et, s'adressant à son neveu qui s'était penché vers lui :

—Si je retourne chez moi, je n'en mourrai pas moins et perdrai ainsi du même coup mon corps et mon âme. A quoi bon tant d'instances, ajouta-t-il, poussez-moi du pied et que ce soit fini. Je ne vous en saurai pas mauvais gré, car c'est de grand cœur que je souffre.

***

Il y avait plus d'une heure qu'il était là, importuné par les cris des uns, les supplications des autres ; la patience lui manqua. Nouveau saint Ignace, il se mit à presser les bêtes féroces qui hésitaient à le dévorer.

—Si les chefs de la parenté, dit-il, n'ont pas le courage de m'achever, ce ne sont pas des hommes.

Mais un nouveau genre d'amis revenaient à la charge. Il ne s'agissait plus d'apostasier, mais de reconnaître qu'il avait manqué d'égards envers les notables.

Son neveu joignit ses instances à celles des amis.

—Cela, dit Laurent, je puis le dire, mais à condition qu'il sera bien entendu que je n'apostasierai pas, car à la vie, à la mort, je suis et demeurerai chrétien.

Sous cette forme ses excuses ne furent pas agréées. La parenté voulait l'apostasie. Alors, parmi ceux qui avaient accepté l'office de bourreau, deux soulevèrent la cage et la jetèrent à l'eau. Pendant qu'un troisième la retenait avec une corde pour l'empêcher d'aller à la dérive, un quatrième, armé d'un long bambou, l'enfonça et la maintint dans la rivière. Durant un temps qui parut énorme à tous, l'eau resta complètement immobile. Celui qui tenait la corde ayant donné une secousse, Laurent fit un soubresaut, et la cage échappant au bambou revint sur l'eau. On l'y replongea. Il y eut un léger remou. L'âme de Laurent était délivrée.

***

En septembre 1884, Chung-Hi-Shang avait dit :

—Il n'y a pas un seul chrétien du nom de Chung et si jamais il venait à l'idée de quelqu'un des nôtres de se convertir, nous saurions bien l'en empêcher.

Dieu entendit son défi : un des leurs demanda et reçut le baptême.

Le 11 juin 1887, après la mort de Laurent, Chung-Hi-Shang aurait dit encore :

—Il y avait un chrétien du nom de Chung, nous venons

de le noyer. Nous verrons bien si un autre osera se convertir!

Dieu a certainement entendu ce nouveau défi. Qu'il daigne le relever et nous donner des catéchumènes dignes de Laurent!

MISSIONS D'AFRIQUE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

VICARIAT APOSTOLIQUE DU NYANZA.

Lettre de Monseigneur Livinhac, de la société des missionnaire d'Alger, vicaire apostoliqae du Nyanza, à Messieurs les Présidents et Membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Saint-Joseph de Kipalapala, 17 août 1887.

Je ne veux pas quitter Saint-Joseph de Kipalapala, dans le vicariat apsstolique de l'Ounyanyembé, où m'a appelé le sacre de Mgr Charbonnier, évêque d'Utique et vicaire apostolique du Tanganyka, sans vous écrire quelques lignes pour vous exprimer ma reconnaissance et recommander nos œuvres à votre inépuisable charité.

PERSÉCUTION.—UN NOUVEAU MARTYR.

Depuis la lettre que j'eus l'honneur de vous adresser, au mois de septembre de l'année dernière, l'orage de la persécution, n'a cessé de gronder plus ou moins sourdement, sur notre chère mission du Bouganda. Mais la Providence, par

des circonstances imprévues, l'a empêché d'éclater jusqu'à ce jour, ou du moins, jusqu'à la fin du mois de mai, date des dernières nouvelles.

Vers le mois de mars, Mwanga, excité par les commerçants musulmans venus de la côte du Zanguebar, voulait en finir avec les chrétiens.

—Tu vois, lui disaient ces musulmans, ce que coûtent au sultan de Zanzibar ses bons procédés à l'égard des Européens. Il les a reçus dans son île comme des frères. Durant plusieurs années, ils n'ont eu pour lui que des paroles amies ; mais, les voies une fois préparées, ils ont jeté le masque et *mangé* son royaume. Voilà ce qu'ils feront dans le Bouganda.

Ils ajoutaient :

—Nous sommes prêts à nous unir à toi, pour lutter contre les puissances de l'Europe, et former un Etat puissant, qui se moquera de Zanzibar et de l'Oulaya (pays des blancs).

Exaspéré, Mwanga résolut de tomber sur les chrétiens, en commençant par les anciens serviteurs de Mtéça, convertis au christianisme, qui se tenaient cachés depuis la persécution.

Il fit courir le bruit, qu'il serait très heureux d'avoir près de lui les pages de son père et de les combler de faveurs. L'un des principaux, Jean-Marie, qui, depuis sa conversion, n'avait cessé de nous édifier par le spectacle d'une piété angélique, alla trouver les missionnaires et leur dit qu'il venait d'apprendre que le roi désirait le voir et lui donner une seigneurie.

—Je crains bien, ajouta-t-il, que les belles paroles de Kabaka ne cachent un piège ; mais, fatigué de ma vie errante, je vais me livrer à lui : il fera de moi ce qu'il voudra.

Jean-Marie alla, en effet, se présenter au roi qui l'accueillit très bien et l'envoya chez le premier ministre, pour recevoir de lui son *bouami* (titre de seigneur). Depuis lors, il n'a plus reparu. Nos néophytes assurent que les bourreaux à qui il fut livré par Katikiro, l'enterrèrent vivant dans une fosse remplie d'eau.

Ses amis, qui attendaient cachés l'issue de sa démarche, se gardèrent bien de l'imiter. Mwanga décréta alors un massacre général. Les missionnaires, informés de cette résolu-

tion par les chrétiens de la cour, firent encore une fois à Dieu le sacrifice de leur vie, s'attendant à recevoir d'un moment à l'autre la visite des *bamboa* (gendarmes-bourreaux).

INCENDIE DE LA CAPITALE.—LE MASSACRE DES CHRÉTIENS AJOURNÉ.—NOUVELLES APPRÉHENSIONS.

Mais, voilà que, la veille du jour fixé pour le grand massacre, le feu prit à la capitale, et n'épargna aucune des cases gigantesques qui composent la résidence royale.

Aux premières lueurs de l'incendie, le monarque, craignant qu'on ne profitât du tumulte pour attenter à ses jours, s'était réfugié en toute hâte chez le Katikiro. A peine y était-il entré que le feu l'y suivait. Il fut obligé de prendre encore la fuite et de mettre entre sa Majesté et le théâtre du sinistre plusieurs kilomètres de distance. Tremblant de frayeur et croyant à une vengeance divine, il s'écriait : " Qu'avons-nous donc fait à Katonda (Dieu) pour qu'il brûle toutes nos maisons !..."

Mwanga dut songer à faire reconstruire sa capitale et, sur le conseil du Katikiro, renvoya à plus tard le massacre projeté, pour lequel les bourreaux avaient déjà été convoqués.

Tandis que des milliers de travailleurs, venus de tous les points du royaume, faisaient renaître de leurs cendres les cases royales, arriva de la côte un courrier extraordinaire envoyé par le sultan de Zanzibar et le consul anglais. Les lettres dont il était porteur demandaient au roi de Bouganda de laisser à M. Mackay, resté seul de la mission protestante, la liberté de prêcher sa religion ou de lui permettre de se retirer.

Rien de plus juste que cette demande ; aussi M. Mackay crut-il devoir laisser présenter les lettres à Sa Majesté, après avoir prié le porteur, Soliman, qui devait les traduire, d'adoucir certains termes un peu trop menaçants. Malgré cette précaution, elles blessèrent au vif l'orgueil du jeune despote et de tous les seigneurs du pays, car il y était dit que l'Angleterre avait les bras longs, et que le roi du Bouganda pourrait bien l'apprendre à ses dépens. Permission fut accordée, quelques-uns disent même, ordre fut donné à M.

Mackay de se retirer. J'ignore s'il a déjà quitté le nord du lac Nyanza. Quoi qu'il en soit, la démarche du sultan de Zanzibar et du Consul anglais a de nouveau mis le roi en fureur contre les blancs, contre leur religion et contre ceux qui l'ont embrassée. Les catholiques ont été les premiers à en souffrir, car, quelques instants après l'audience, Mwanga faisait enchaîner un néophyte de ses pages, Anselme, et déclarait qu'il allait faire exterminer tous ceux qui priaient.

Les Arabes, ennemis jurés du nom chrétien, le poussent à cet acte de barbarie, par les mensonges les plus incroyables.

" Plus de quarante blancs, lui disent-ils, appartenant à toutes les nations de l'Europe, s'avancent vers le Bouganda à la tête d'armées innombrables. Il y en a qui viennent de l'Orient, d'autres d'Occident, d'autres du côté de l'Egypte. A leur arrivée, les missionnaires et ceux de tes sujets qui ont embrassé leur religion feront cause commune avec eux et leur serviront de guides, à travers les provinces de ton royaume."

De pareils mensonges sont bien de nature à pousser à bout un pauvre roi nègre sans instruction et sans expérience, et on ne s'étonne pas qu'il ait pensé à faire brûler nos confrères dans leur propre case, et à exterminer jusqu'au dernier de nos chrétiens. Heureusement une circonstance providentielle vint encore une fois obliger le tyran à remettre à plus tard l'exécution de ses barbares desseins. Depuis la mort de Mtéça, les relations entre le Bouganda et le Bounyoro n'étaient rien moins qu'amicales, Rabaréga, roi du Bounyoro, refusant de payer au nouveau Kabaka le tribut qu'il payait à son père.

Mwanga comprit que ce n'était pas le moment d'immoler ses propres sujets et il se hâta de relâcher plusieurs de nos néophytes qu'il avait fait jeter en prison, proclamant, en même temps, la liberté des cultes :

" Que ceux qui veulent prier avec les blancs, dit-il, prient avec les blancs ; que ceux qui veulent prier avec les Arabes, prient avec les Arabes."

Les missionnaires et les chrétiens auront donc quelques mois de répit, mais, la guerre finie, quelle que soit son issue, il est impossible de prévoir ce que le bon Dieu nous réserve

CONSOLATIONS.—LES CHASSEURS D'ÉLÉPHANTS.

Les mauvaises dispositions de Mwanga et ses menaces continuelles n'ont pas arrêté les progrès de notre sainte religion, grâce à l'esprit de prosélytisme des Bagandas. Obligés de se cacher loin de la capitale, au fond des campagnes, nos néophytes ont propagé la vérité autour d'eux et, à l'heure qu'il est, sur tous les points du royaume, le nom de Dieu est invoqué par de nombreux catéchumènes.

Il y a, à quelques journées de marche de Roubaga, au Kialo, un district, exclusivement habité par des chasseurs d'éléphants. Ils sont chargés de fournir l'ivoire à Kabaka. Les missionnaires n'ont jamais pénétré jusque là, ni catéchisé ces pauvres gens qui passent toute leur vie dans les forêts. Mais deux de ces chasseurs étant venus pour quelque temps près de la capitable, la Providence dirigea leurs pas vers Sainte-Marie de Roubaga. Ils assistèrent plusieurs fois au catéchisme, et rentrés chez eux, s'empressèrent de faire connaître à leurs compagnons, les consolantes vérités qu'ils avaient apprises. Le chef du district, profondément ému en entendant une doctrine si nouvelle pour lui, s'y attacha de tout son cœur. Son exemple exerça sur son entourage une heureuse influence, et, au bout de quelques jours, quarante chasseurs renonçaient à leurs superstitions et se rangeaient sous le glorieux étendard de Jésus. Aujourd'hui le nombre des catéchumènes s'élève parmi eux à quatre-vingts. Ces braves noirs, habitués à une vie rude et pleine de dangers, ont embrassé la vérité avec un mâle courage.

***

Informés de leur conversion, les ennemis du nom chrétien envoyèrent des bourreaux pour les enchaîner. Mais prendre de force des gens qui, nuit et jour, affrontent la mort en attaquant les redoutables géants des forêts africaines, n'était pas chose facile ; aussi les envoyés jugèrent-ils prudent de les sommer simplement d'aller se présenter au roi. Huit d'entre eux, jetant leurs armes, s'offrirent aux bourreaux. Ils

en choisirent quatre qui se laissèrent lier et conduire à la capitale prêts à mourir pour leur foi. Quand on dit à Mwanga que les chasseurs d'éléphants avaient été pris en flagrant délit de prière, il fut stupéfait. Après un moment d'hésitation, l'intérêt l'emportant sur sa haine contre les chrétiens, il dit en soupirant :

" Ah ! mes chasseurs d'éléphants, mes chasseurs d'éléphants, il ne faut pas y toucher..."

Les intrépides confesseurs de la foi furent relâchés à l'instant et allèrent rejoindre leurs compagnons, heureux, étonnés de les revoir, car ils étaient loin de s'attendre à ce que le drame eût un pareil dénouement. Quelques jours après, le seigneur du district des chasseurs se dirigeait, au milieu de la nuit et dans le plus grand secret, vers la résidence des missionnaires. Il les avait visités plusieurs fois pour se faire expliquer le catéchisme qu'il savait par cœur. Voyant ses bonnes dispositions et l'ardent désir qu'il manifestait de recevoir le baptême, les missionnaires lui conférèrent ce sacrement en même temps qu'à trois de ses hommes. Durant les nuits qui suivirent, quelques autres furent purifiés dans l'eau sainte et, en ce moment, les chrétiens doivent être nombreux parmi les chasseurs d'éléphants.

Qu'il serait beau de les contempler, le soir, quand, réunis autour d'un immense brasier, dans la profondeur des forêts, ils répètent ensemble le catéchisme et font monter vers le ciel les accents de leur ardente prière !...

Le *Kialo* des tueurs d'éléphants n'est pas le seul district qui ait éprouvé les heureux effets du zèle de nos néophytes, car il n'y a pas de Mganda qui, une fois converti, ne s'efforce de gagner à Dieu les âmes sur lesquelles il a quelque influence. C'est ce qui explique la rage de l'enfer contre ces chers chrétiens. Je tremble à chaque instant d'apprendre que leur sang coule de nouveau, que les missionnaires sont chassés... Daignent les pieux associés de la Propagation de la Foi, par leurs ferventes prières, venir au secours d'une chrétienté éprouvée dès son berceau !

LE BON ROI KIGANGA.—OBSTACLE À L'ÉVANGÉLISATION

Tandis que nous sommes persécutés au nord du lac Nyanza, au sud, le bon roitelet Kiganga continue de se dire notre ami et notre père, et laisse à ses sujets la liberté la plus entière de suivre la religion de Jésus-Christ. Aussi les populations se rapprochent-elles de plus en plus des envoyés de Dieu. Tous les jours, bon nombre de catéchumènes vont assister au catéchisme à Notre-Dame de Kamoga.

Un missionnaire visite régulièrement les villages et partout il est accueilli avec empressement et écouté avec attention.

Le grand obstacle que nous rencontrons, parmi les Basoukoumas, est la superstition qui les aveugle et les enchaîne. Certains voyageurs ont affirmé que le nègre n'a aucune idée d'un monde invisible. On devrait dire, au contraire, du moins pour les nègres que nous étudions depuis dix ans, qu'ils croient que, dans le monde matériel, rien ne se fait sans l'intervention de la divinité. Dans leur esprit, les maladies et la mort n'ont d'autres causes que les maléfices, et c'est en interrogeant les sorciers et les entrailles des victimes qu'on en découvre les auteurs.

Ils sont persuadés que la pluie elle-même ne tombe que grâce aux sortilèges, et c'est au chef de la tribu qu'incombe la mission importante de la faire tomber. Si elle n'arrive pas à temps, tout le monde de se plaindre. Plus d'un roitelet est chassé de ses Etats pour cause de sécheresse.

En octobre dernier, Kiganga fit inutilement tous les *remèdes* pour attirer la pluie. Les nuages arrivaient sur nos têtes, bien gros, bien noirs, mais se retiraient, sans avoir laissé tomber une goutte d'eau. Le pays était brûlé, les troupeaux mouraient de faim... Pauvre Kiganga! Les mauvaises langues ne l'épargnaient pas!... Il ne manquait cependant pas de bonne volonté, car, lorsque nous allions lui rendre visite, nous le trouvions toujours près des petites huttes consacrées aux Mazimus, leur offrant des écorces d'arbre broyées, et surtout force fumée, non d'encens, mais de crottes de chèvre ou de gazelle, parfum agréable, paraît-il, aux divinités de l'atmosphère.

A bout de ressources, Kiganga alla trouver le P. Girault et le pria de demander à Dieu la pluie qu'il ne pouvait *faire*. Le P. Girault profita de l'occasion pour essayer de lui faire comprendre l'absurdité de ses pratiques superstitieuses et la nécessité de recourir au seul Créateur et Maître de toutes choses. Moitié convaincu, il nous promit de venir prier avec nous et il tint parole.

Quoiqu'il n'ait pas osé abandonner entièrement ses *remèdes*, le bon Dieu semble avoir voulu récompenser l'acte religieux qu'il a fait publiquement, car la pluie est enfin tombée par torrents dans tout le Boukoumbi. En venant invoquer le vrai Dieu, Kiganga se fit accompagner des principaux du pays; c'est un pas vers la religion. Le travail de la grâce, pour se faire lentement dans ces pauvres âmes, n'en sera que plus sérieux.

PREMIER VILLAGE CHRÉTIEN.

Tout en s'occupant de l'évangélisation des infidèles de la tribu, les missionnaires du Boukoumbi arrachent aux horreurs de l'esclavage le plus de jeunes nègres possible. Les premiers libérés sont déjà mariés et forment un petit village chrétien; les autres sont élevés dans un orphelinat. Nous leur apprenons la lecture et l'écriture; mais nous nous efforçons surtout de les former aux vertus chrétiennes et à une vie de travail.

Cette famille d'adoption compte en ce moment soixante-quinze membres. Aussi le compartiment de notre case qui avait servi de chapelle jusqu'à l'année dernière, se trouvant beaucoup trop étroit, nous avons dû songer, malgré notre pauvreté, à bâtir une église plus spacieuse. Elle est pauvre, mais élégante, et je pourrais dire monumentale pour le pays. L'office divin s'y fait tous les dimanches et jours de fête, avec pompe. Ce sont nos rachetés qui remplissent les fonctions de chantres et d'enfants de chœur et ils le font avec une modestie et une piété touchantes.

Nous regrettons que l'exiguité de nos ressources ne nous permette pas de donner de plus grands développements à cette œuvre si intéressante et si féconde. Les jeunes nègres libérés sont très dociles et embrassent avec joie une religion

qui les a arrachés à la plus misérable des conditions. Ils offrent aux infidèles qui les entourent le spectacle de la vie chrétienne, qui est la plus éloquente des prédications.

Puissent les âmes charitables nous aider à poursuivre et à développer cette sainte œuvre !

LETTRES DE DIVERS MISSIONNAIRES OBLATS

A

SA GRANDEUR MGR I. CLUT

Evêque d'Arindèle

(Semaine Religieuse de Montréal.)

PETIT-LAC DES ESCLAVES, MISSION SAINT-BERNARD,
le 8 juillet 1888.

Monseigneur et bien aimé Père,

J'aurais bien voulu répondre à votre bonne lettre que vous avez daigné m'envoyer, il y a déjà dix-huit mois, mais quand je l'ai reçue, vous étiez parti pour la France, et de là, à Rome. Quelques journaux dont les adresses étaient de votre main m'étant parvenus, je conclus que vous ne m'aviez pas oublié, et j'ai cru découvrir le lieu de votre résidence actuelle. Merci, Monseigneur, pour toutes vos bontés à mon égard. Je suis toujours surpris d'apprendre que quelqu'un pense à moi de temps en temps. Je ne voudrais être connu que du bon Dieu. J'occupe un si petit coin sous le soleil que c'est à peine si j'égale un atome ; et voilà que quelques-uns aux regards bienveillants m'aperçoivent et s'intéressent à moi. Je m'étonne. Puisqu'il faut que je sorte de dessous le boisseau, je vais faire en sorte que notre Père qui est dans les cieux en soit glorifié.

Il y a quatre ans que je quittais le beau Canada pour les

grandes prairies du Nord-Ouest. J'accompagnais l'excellent et tout dévoué Père Le Corre. J'aurais voulu pouvoir l'accompagner jusque dans sa chère mission. Mais le divin maître n'était pas de mon avis. Je n'avais donc qu'une chose à faire, c'était de me rendre au poste que m'assignait Sa Grandeur, Monseigneur Faraud : *Ecce ego, mitte me.* Je suis allé à Dunvegan sur la rivière de la Paix, où je demeurai six mois, et, de là, l'obéissance m'appela au Petit-Lac des Esclaves. Avec l'aide du bon Dieu, j'ai pu apprendre la langue crise, pour pouvoir faire un peu de bien à nos chers sauvages et métis. Arrivé au mois de mai, je dus commencer à faire un sermon en langue crise dès le mois de juillet. J'aurais voulu avoir une école immédiatement, mais j'ai dû attendre un an, avant de pouvoir mettre mon plan à exécution. N'ayant ni livres, ni local, je me trouvais dans une impossibilité absolue. En 1886, j'ai reçu quelques livres et autres objets d'école, et je me suis mis à l'œuvre, aussitôt après notre retraite annuelle. Mais il faut que le diable ait son drapeau à côté de celui de Jésus. Pendant que nous étions à faire notre retraite, un ministre protestant est venu s'installer au fort, et a ouvert une école. Je n'ai cessé de combattre depuis ce moment. Il m'en a coûté bien des courses et bien des pourparlers, pour empêcher nos chers catholiques de lui envoyer leurs enfants. Tout n'est pas encore gagné ; la lutte n'est pas encore finie. Le ministre a bâti une jolie maison de l'autre côté ou plutôt au bout de la baie, où se trouvent une quinzaine de familles catholiques. Il va tâcher d'avoir tous leurs enfants et en même temps de les attirer à ses instructions. Il a un assortiment complet de petits habits pour les enfants qui iront à son école. Cependant, je dois dire qu'il n'a pas réussi à avoir les enfants, l'hiver dernier, même en leur offrant toutes sortes de choses.

Quatorze enfants sont demeurés à notre mission, durant tout l'hiver. Ils se fournissaient de poisson, et nous leur donnions des patates. Par ce moyen, beaucoup d'enfants ont appris leurs prières et leur catéchisme, qui, sans cela, seraient demeurés longtemps ignorants et incapables de prier.

Le ministre fut obligé de venir prendre ses quartiers d'hiver au fort. Là, il pouvait faire la classe aux petits protestants, et à quatre ou cinq de nos petits coureurs de chemin. Il a essayé tous les moyens pour détourner les enfants de venir à notre mission, tantôt en disant qu'ils n'apprenaient rien chez nous, tantôt en disant que le Père enseignait un autre anglais. Ennuyé de toutes ces tracasseries, j'ai annoncé qu'il y aurait un examen, et j'ai invité le mi-

nistre à se rendre avec ses enfants. Il s'agissait de savoir si ses élèves en savaient plus que les miens, et s'ils parlaient différemment l'anglais. Je lui ai envoyé trois lettres ; il a fini par se cacher. Le docteur Mackay et M. Round se sont rendus à mon invitation. Les enfants, je l'espère, ont donné satisfaction. Depuis lors le pauvre ministre s'en est fait donner sur les doigts par nos gens. Maintenant il a un compagnon. Vous voyez si la lutte va s'engager d'une manière sérieuse, l'hiver prochain (1). Je crains que nos chers métis ne se laissent gagner. Car, vous les connaissez, ils sont bien changeants. Pardonnez-moi si je vous parle longtemps de cette œuvre ; d'ailleurs c'est l'œuvre du jour, et je dois y mettre toute mon âme et tout mon cœur, pour la mener à bonne fin.

Le bon père Dupin est mon compagnon. Il est sur son départ pour Saint-Albert et pour le Lac-Labiche. Il va prendre tous les conseils possibles, à propos de notre école. Je vais être seul ici pour tous les travaux extérieurs, et je fais de 4 à 6 heures de classe chaque jour. Nous avons plusieurs bêtes à cornes dont le soin retombe sur moi. Notre jardin est cinq fois plus grand qu'il ne l'était lors de votre séjour ici. Vous ne reconnaîtriez plus la place. Aussi je suis occupé depuis mon lever jusqu'à mon coucher. Si vous pouviez me faire avoir un bon et saint frère, j'en serais très heureux. Nous aurions besoin d'un frère qui sût tout faire.

Un Père de plus nous soulagerait beaucoup. Maintenant je voudrais bien orner le sanctuaire de beaux petits *anges vivants*. Mais je n'ai pas de quoi les habiller. Je n'ai ni surplis, ni soutanes. Si je ne croyais pas importuner Votre Grandeur, je la prierais de demander pour moi à quelques personnes charitables des *cottas* et des soutanes d'enfants de chœur. Je serais si heureux d'en recevoir. Nous n'avons rien pour orner nos autels : ni fleurs, ni roses, ni vases, ni chandeliers. Notre église est par trop pauvre. Veuillez, Monseigneur, penser à nous et nous faire envoyer de quoi faire disparaître un peu cette extrême pauvreté.

Voilà, Monseigneur et bien-aimé Père, ce que je désirais vous écrire depuis longtemps. En attendant des nouvelles de votre santé, je demeure,

Votre tout dévoué fils,

A. Desmarais, Ptre, o. m. i.

---

(1) Monseigneur Clut, qui envoie cette lettre au rédacteur, est heureux d'annoncer que le frère Ryan qu'il a envoyé au mois de mai dernier au Lac-Labiche, sera envoyé comme aide au révérend P. Desmarais.

MISSION SAINT-ISIDORE, le 10 juin 1888.

Monseigneur et révérendissime Père,

La lettre que Votre Grandeur a bien voulu m'écrire du noviciat des Saints-Anges, en février 1888, m'est arrivée vers la mi-mai.

J'ai été on ne peut plus peiné d'apprendre que votre santé, Monseigneur, ne s'était pas de beaucoup améliorée, que vous souffriez toujours et que le moindre travail vous était presqu'impossible, sous peine de nouvelles rechutes. Que c'est donc triste pour Votre Grandeur et pour nous, que c'est pénible de penser que nous allons encore être privés pour une année de votre présence et de vos conseils ! Moi surtout, Monseigneur, plus qu'aucun de mes frères, j'attendais Votre Grandeur ; je me hâtais de rendre votre réception à Saint-Isidore, moins pauvre que par le passé ; mais puisque c'est pour le bien de votre santé, je me soumets bien volontiers à la volonté de Dieu.

Ne vous forcez pas, Monseigneur, n'écoutez pas trop votre zèle et votre amour pour nous, qui vous porteraient à des excès ; c'est par cet amour même que Votre Grandeur doit réprimer son zèle, pour qu'au printemps prochain nous puissions sûrement recevoir ici votre bénédiction.

Votre Grandeur me dit, Monseigneur, qu'Elle a satisfait mes demandes et que même Elle a cru devoir ajouter quelqu'autre chose qu'Elle croit que je ne refuserai pas. Refuser quelque chose de la part de Votre Grandeur n'est pas possible, sachant qu'Elle a la main à faire des heureux.

Et si jamais je donnais occasion à Votre Grandeur de prendre le bâton, volontiers je courberais l'épaule sous les coups, car je sais que Votre Grandeur ne pourrait me frapper qu'avec un bâton de sucre d'orge. Ce n'est pas par un simple effet de la vive gratitude que je vous dois, Monseigneur, que je vous dis que c'est ma propre santé que je voudrais vous donner en échange de vos grandes bontés pour moi.

Ce premier envoi ne nous suffit pas. Votre Grandeur m'expose à la tentation d'être indiscret et de dépasser les bornes de la plus simple convenance.

Ma cupidité de sauvage et le diable poussant me disent sans cesse : une bonne théologie dogmatique, par exemple Thomas ex-Charmes, Billuart ; un livre de chaque principale science : physique, etc., géologie, archéologie, minéralogie, astronomie même. J'ai beau dire : *Vade retro, Satana*, il est toujours là avec son bénitier pour l'aspersion du di-

manche et pour la porte de la chapelle ; sa belle image à saint Isidore, ses cartons d'autel, sa petite lampe du saint Sacrement, au moins pour le dimanche. Mais Votre Grandeur comprend bien que je ne saurais succomber à de pareilles tentations. Je fais à Votre Grandeur un petit envoi de souliers, de mitaines et d'un délicieux petit capot d'enfant sauvage. Ayant été pris de court, je n'ai pu faire faire tout ce que j'aurais désiré. Au second voyage de M. Itereart, si je le puis, je complèterai ce petit premier envoi. Demain ou aujourd'hui je pars pour le lac de Cesclaire, pour remonter ensuite en automne pour la pêche.

Le révérend Père Dupin est arrivé hier ici, pour se rendre à Athabaska ; il est parti avec le traiteur. Il pensait monter au Lac-Labiche, mais comme Mgr Faraud doit se rendre à Saint-Boniface, je crois qu'il va rebrousser chemin d'Athabaska. Ici, je ne suis pas encore à poste fixe, Monseigneur, n'ayant pas encore un Père pour ici, Saint-Joseph ; mais je crois qu'à présent cette mission n'existera plus. Puisque Votre Grandeur nous amène des sujets, que ce serait à désirer, pour le bien des âmes, que Saint-Isidore fût à poste fixe.

Je suis sur mon départ; daignez me bénir, Monseigneur, de votre meilleure bénédiction et me croire votre enfant bien reconnaissant et bien obéissant en J. M. J,

C. Jousard, O. M. I.

Mission Nativité, 13 juillet 1888.

Monseigneur et bien-aimé Père,

La dernière lettre dont Votre Grandeur a daigné m'honorer est datée : " Eglise Saint-Pierre, 5 mai 1888 ". J'en avais reçu une première de Londres, 20 septembre 1887, une troisième, ultérieure à celle-ci, venait aussi de Montréal, avec la date du 12 février. C'est dire, Monseigneur, que la poste nous porte fidèlement vos bénédictions si précieuses et si consolantes pour nous. La plus ancienne de ces deux lettres nous donnait l'assurance que nous aurions le bonheur de revoir notre tendre Père dans le cours de l'été, et qui plus est, de le posséder à la Nativité dans notre nouvelle demeure un peu plus digne que l'ancienne ; mais voilà que mes espérances sont déçues. Nous sommes encore condamnés à vivre de longs mois, avant de voir nos vœux accomplis. C'est un grand sacrifice pour moi, Monseigneur, et j'en

suis sûr pour tous vos enfants du Nord qui se berçaient déjà d'espoir et soupiraient après l'heureux moment où ils pourraient se jeter à vos pieds pour recevoir votre bénédiction. Le bon Dieu dont les desseins sont cachés, en a jugé tout autrement. Il faut bien se résigner à tout en ce bas monde et adorer sa volonté sainte.

Vous me dites, Monseigneur, dans une de vos lettres, de prier et de faire prier pour le rétablissement de votre santé. C'est un devoir auquel je ne manque pas, Monseigneur, et j'ose dire que, si mes prières avaient tant soit peu de prix aux yeux de Dieu, vous seriez depuis longtemps réuni à vos enfants et rendu à leur affection.

En relisant vos lettres, Monseigneur, je vois clairement que votre cœur, toujours si bon et si tendre pour nous, est affligé. Vous vous regardez comme un Père loin de ses enfants, comme un général éloigné de son bataillon, comme un pilote séparé de son équipage ; voilà ce qui explique cette soif ardente de nouvelles et de détails qui sont du plus haut intérêt pour Votre Grandeur. Je vais donc essayer de faire droit à vos légitimes observations, Monseigneur, et consacrer les quelques moments de tranquillité que me donne l'éloignement de nos Montagnais, pour balbutier quelques mots. Ce sera comme une réparation de mon long silence et de la sobriété de nouvelles à laquelle je me vois condamné, depuis l'automne dernier, soit par mes absences, soit par mes voyages, soit par mes nombreuses occupations, qui augmentent chaque année avec les difficultés et la pauvreté du pays. L'hiver qui vient de s'écouler, Monseigneur, marquera parmi les annales de la Nativité et son souvenir sera un souvenir de désastre et de mortalité parmi nos pauvres sauvages. Vous avez appris par la lettre du Révd Père Le-Doussal combien peu il s'en est fallu que nous fussions tous condamnés à toutes les rigueurs de la famine par la perte de nos filets, l'automne dernier. Je ne vous dirai pas, Monseigneur, quels furent alors les sentiments de mon pauvre cœur ! les larmes qui coulaient de mes yeux le disaient assez à nos *Frères* découragés. Ce n'est donc qu'à force d'économies et d'industries de la part de nos bons Frères et des révérendes Sœurs que nous avons pu sustenter notre école et nous rendre au printemps sans trop souffrir. Le bon Dieu est si bon ! Il y a tant de bonnes âmes dans le ciel et sur la terre qui prient pour nous et pour nos œuvres !

Votre cœur paternel sera bien affligé, Monseigneur, lorsque vous apprendrez la grande épreuve que la divine Providence a fait subir à la plupart de nos indiens, dans le rude hiver qui vient de s'écouler. Je compte en ce moment quarante-deux décès et sur ce nombre vingt-quatre sont morts

de faim et de froid. Les Cris de la Petite Rivière Rouge se sont dispersés. Plusieurs se sont reudus à Saint-Henri, au Vermillon; d'autres sont venus grossir le nombre des Cris d'Athabasca. Poussées par la disette, de pauvres familles se sont rendues au fort et à la mission après avoir mangé leurs chiens et dans le plus complet denûment. Que faire avec tant de monde sur les bras et comment les empêcher de mourir ? Au milieu de notre pauvreté, nous avons réussi cependant à leur faire la charité quelques jours; je leur ai donné quelques hameçons et ils ont pu se rendre en se traînant, il faut dire, jusqu'à la pointe à l'Abri et à la Grande Ile où les pêcheurs de la Compagnie et les Métis leur ont donné le moyen de vivre. Quatre ou cinq vieilles femmes sont mortes de misère et de froid, mais avec les secours de notre Sainte Religion.

Nous étions arrivés à la semaine sainte, je revenais du chantier où j'étais allé passer un mois avec nos Frères pour leur faciliter leurs devoirs religieux. Jusque là je n'avais pas eu des nouvelles bien mauvaises de nos chers Montagnais; je les savais tous dispersés dans le fond des bois, depuis l'automne, où ils m'avaient laissé après avoir rempli fidèlement leurs devoirs de chrétiens. Plus industrieux que nos Cris en hiver, ils savent en effet traverser les rigueurs de la rude saison et demander au bon Dieu leur pain quotidien par la prière d'adord, ensuite par leurs fusils, leurs filets, leurs haches et leurs collets à lièvre. Mais le pays devenant de plus en plus pauvre, et les lièvres faisant défaut, depuis deux ans, j'appréhendais de recevoir quelque triste nouvelle de côté et d'autre, lorsque arriva à moi un de nos bons vieux Montagnais qui, me touchant la main, me dit en sanglots : Mon Père, je viens t'annoncer un grand malheur: presque tous mes parents sont morts de faim; mon frère Antoine est inconsolable, ainsi que sa vieille mère. Ils désireraient bien te voir pour recevoir quelques mots de consolation. Aussitôt les fêtes de Pâques terminées, je me rendis en effet au Lac Brochet. Je partis de la mission avec Thomas Huppé qui conduisait mes petits chiens attelés au traîneau sur lequel reposaient nos couvertures, nos provisions et ma petite chapelle portative, pour exercer le saint ministère et célébrer la sainte messe.

Voici les détails que je tiens d'Antoinette Laviolette et de deux pauvres femmes qui avaient réussi par miracle à se rendre au lac Brochet, après neuf jours de marche à travers une neige épaisse de dix-huit pouces, ne vivant que de boutous de rose gelés, d'écorce de tremble amollie au feu. La tribu se composait de cinq loges et de vingt-huit personnes dont sept chasseurs, le reste était composé de femmes et

d'enfants. Les principaux étaient : Catholique Laviolette, Baptiste Laviolette, son fils, Joseph Makré, Kadeltral François, son fils, Joseph Kadeltral déjà marié, etc. Partis pour la chasse des animaux et des fourrures, ces pauvres gens s'étaient rendus à plus de 150 milles de toute habitation au milieu des ravins et des montagnes qui se trouvent entre Athabaska, le Fond du Lac, le Fort McMurray et le portage Laloche.

Leur chasse assez heureuse au début devint pitoyable peu à peu. La disette se fit sentir sérieusement dans le camp. Après avoir essayé de tuer les élans et les rennes qui fuyaient devant eux, les chasseurs s'épuisèrent les uns après les autres. Epuisés par les fatigues de la chasse, les hommes succombèrent tous les premiers. Les uns sont tombés d'inanition sur la neige et ont rendu l'âme à Dieu, sans que personne ait pu savoir le lieu de leur dernière demeure. D'autres sont morts entre les bras de leurs enfants qui, en voyant expirer leur père, perdaient en même temps celui qui devait leur donner la vie.

Au milieu de ces désastres et n'ayant d'autre appui sur la terre que la miséricorde de Dieu, ces pauvres infortunés se sont mis en route pour se diriger vers le lac Brochet.

La distance immense qui les séparait était trop considérable et le froid trop intense.

Les chiens étaient tous crevés de faim. Les enfants se traînaient à peine et les mères de familles portaient elles-mêmes leurs petits enfants au maillot. Plus fortes que les autres, les deux jeunes femmes dont j'ai parlé plus haut réussirent donc à se rendre chez Antoine Laviolette. Elles n'avaient que la peau et les os ; leur langue, desséchée et paralysée par un long jeûne, pouvait à peine articuler quelques sons plaintifs. Antoine part immédiatement avec Pierre son frère et ses deux enfants, pour aller porter un peu de secours à ses parents et à leurs enfants. Son dessein était surtout d'ensevelir les morts, plutôt que de secourir les vivants puisque, au rapport des deux femmes, le jeûne et la famine régnaient dans le camp, depuis plus de deux mois, plusieurs étaient morts et les autres le seraient avant qu'il pût les rejoindre lui-même. Plein de confiance en la divine miséricorde, notre bon Antoine marche nuit et jour. Son cœur est plein de douleur ; les larmes coulent de ses yeux, mais ses mains égrènent son chapelet dans sa mitaine. Au bout de trois jours, il trouve un cadavre sur le chemin. C'est son beau-père Kadeltral qui est accroupi et mort près d'un peu de bois qu'il a essayé vainement d'allumer. Plus loin, ce sont deux femmes et quatre enfants couchés au tour d'un petit feu et n'attendant que l'heure fixée par le divin Maître

pour laisser la terre et passer dans l'éternité. Ils ont tous un souffle de vie, mais la plupart sont sans connaissance et ne peuvent plus se tenir debout sur leurs jambes affaiblies. Il se hâte de leur faire prendre nn peu de poisson bouilli et leur rend la vie. Il laisse là son frère et un de ses fils pour leur bûcher du bois, les secourir et députer à leur secours. Pour lui, il marche toujours en avant sur le chemin ; mais hélas ! ce ne sont plus désormais que des cadavres abandonnés et semés un peu partout. Les loups et les bêtes fauves se disputent déjà les corps. Antoine, épuisé lui-même par la marche forcée, ne peut pas ensevelir les corps convenablement. La terre est gelée. Il ne peut que soustraire les corps à la dent des animaux carnassiers, en les enfermant d'un cadre de bois bûché en forme de maisonnette et récite un chapelet sur leur tombe pour le repos de leur âme. Antoine est à bout de forces, ses provisions de voyage sont épuisées et pourtant il y a encore là-bas, dans les ravins, une famille entière qu'il n'a pas vue. Il réussit à s'y rendre ; en s'approchant, il découvre une loge qui est encore debout, mais sans feu. Il entre et voit encore une couronne de cadavres couchés en cercle autour d'un feu éteint. Il va de l'un à l'autre ; les uns sont morts, les autres ont le râle ; presque tous sont sans connaissance et n'attendent que la mort. Le cœur peiné et affligé au-delà de tout ce que l'on peut imaginer à la vue de tous ces êtres condamnés à la mort et à une mort certaine, puisque la distance est immense et qu'on ne peut leur porter secours à temps, il les laisse en pleurant et en priant pour eux. Il leur dit au revoir au Ciel et se hâte de retourner sur ses pas. Pauvres Indiens ! Vous prierez un peu pour ces chers Montagnais, ils vous aimaient tant. Pour ma part, j'avoue que ce désastre m'a beaucoup affligé. J'ai versé plusieurs fois des larmes au souvenir de ces pauvres infortunés et je les pleure encore devant le bon Dieu. Si vrai que rendu dans la maison où j'étais allé porter des paroles de consolation, j'aurais eu besoin d'en recevoir moi-même au lieu d'en donner.

C'est là que je vis les deux petits enfants de Catholique qu'on venait de soustraire à la famine et à la mort sur le chemin. Leur vue seule faisait compassion. Il y avait là un petit garçon que je me propose de prendre parmi nos orphelins de l'école, qui était un vrai squelette. Les yeux enfoncés, la peau du visage desséchée et noircie par la souffrance. Le pauvre petit ne pouvait se servir de ses jambes et allait en se traînant. La bouche était sans force, les dents ne pouvaient pas mâcher les aliments solides.

Je passai deux jours au milieu de ces pauvres gens. Je leur fis plusieurs exhortations, priai avec eux et pour eux,

entendis les confessions, célébrai la Sainte-Messe et fis faire les Pâques à une dizaine de personnes. Au printemps, j'ai tiré profit de tous ces malheurs pour stimuler un peu nos Montagnais. Nous avons eu une nombreuse assistance à la mission du printemps. Je compte aujourd'hui environ 250 à 300 confessions.

Nous avons célébré un service solennel pour les défunts en présence de tous nos sauvages. Ces pauvres gens ont été bien consolés et vivement émus.

Je suis on ne peut plus heureux d'apprendre que le Révérend Père Girouard nous est envoyé comme Supérieur de la Nativité. La présence d'un homme si digne, si saint et si capable ne peut que faire du bien à nos néophytes. J'ai hâte que ce cher Père nous amène du renfort.

Frère Henri est parti pour Saint-Charles. De quelles expressions me servir, Monseigneur, pour vous remercier de vos bontés et de votre charité pour nous ! Je suis bien consolé et encouragé.

Priez un peu pour nous, Monseigneur, recommandez bien notre œuvre si pénible aux bonnes âmes ; offrez mes plus profonds respects et remerciments aux Révds Pères Oblats de St. Pierre, aux Messieurs de St. Sulpice, aux Revdes Sœurs Grises et à celles de l'Hôtel Dieu.

P. S. J'ai oublié de dire à Votre Grandeur que l'avenir s'assombrit pour nous. Le pays est inondé ce printemps, au-delà de ce qu'on peut dire. On passe en berge sur la Pointe aux Morts. Impossible de penser à trouver une miette de foin pour nos animaux. Nous pourrons à peine sauver nos deux bœufs. Les champs ont été submergés. Le printemps a été très tard. Les récoltes seront peu de chose. Il pleut tous les jours. Le poisson est rare. Le caribou a fait complètement défaut au fond du lac. Le petit père de Chambeuil ne pourra pas arriver avant la mi-juillet à cause de la glace. Nos patates et notre orge ont mauvaise apparence, le champ n'est qu'un bourbier. Il ne fait pas chaud en juillet. Le bon Dieu nous réserve bien des épreuves. Le fil à rets va nous rendre d'immenses services. Merci, mille fois, Monseigneur, je vais tâcher d'expédier une paire de mocassins encore, quoique je sois pauvre en timbres-postes. Me feriez-vous la charité de quelques-uns M. V. par lettre, ainsi que de quelques graines de jardinage : carottes, radis, choux, choux de Siam et salades.

Bénissez, Monseigneur, votre enfant indigne mais respectueux et reconnaissant.

ALB. PASCAL, Ptre.

TABLE DES MATIÈRES

DES

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

Depuis le premier numéro, février 1877, *jusqu'au trente-sixième numéro, octobre* 1888 *inclusivement.* (1)

1877

Aux associés de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Québec 3
Comptes-rendus 8
Mission Montagnaise du Lac Saint-Jean 24
Orégon.—Lettre du général Howard 35
Projets d'évangélisation de la Patagonie 39
Chine.—Persécution 42
Le Protestantisme en Chine 66
Au Vatican.—Adresse à Pie IX 72
Beaux exemples 77
Le R. P. Reboul, O. M. I.—Notice biographique 83
Terre-Neuve.—Lettre de Mgr Sears, Préfet apostolique 91
Vicariat apostolique d'Athabaska-Mckenzie.—Lettre d'une religieuse 103
Rapport sur la mission des Sept-Crans (Sainte-Anne-de-Beaupré). 109
Abraham Wikaskokiseyin, chef de la tribu des Cris 115
Mission de Sainte-Croix de Tadoussac 120
La léproserie de Tracadie (Nouveau-Brunswick) 129
Persécution en Chine 154
Procession du Saint-Sacrement au milieu des Musulmans. 157
Les lépreux de Tracadie 163

---

(1) Comme la pagination a été faite pour les trois numéros publiés chaque année, et qu'elle recommence pour l'année suivante, la table a dû être divisée en conséquence en autant de parties qu'il y a d'années. A commencer avec le prochain numéro, février 1889, la pagination se continuera pendant neuf numéros consécutifs et la table se fera dans le neuvième.

Notice biographique sur M. Alex. Mailloux, V. G..... 170
Vicariat apostolique d'Athabaska-Mckenzie.—Journal d'un missionnaire..... 179
Nord-Ouest.—Lettre du Père Legeard, O. M. I..... 201
Mission de Saint-Léon-de-Standon (Québec)..... 219
Rapport sur la mission de l'Anse-Saint-Jean (Saguenay)..... 222
Rapport sur la mission de Notre-Dame-des-Anges de la rivière Batiscan (Québec)..... 224
Rapport sur la mission de Saint-Eleuthère de Pohonégamook (Québec)..... 227
Mission des Saints-Anges-de-Beauce (Québec)..... 229
Lettres de Constantinople..... 230

1878

Comptes-rendus..... 1
Saint-Michel-des-Saints, Mantawa, (Montréal)..... 13
Isle de Vancouver.—Lettre d'une religieuse..... 16
Colombie Anglaise.—Lettre d'une religieuse..... 21
Diocèse de Saint-Albert.—Lettre du R. P. Bonald, O. M. I..... 26
Diocèse de Saint-Albert.—Lettre du R. P. Fourmont, O. M. I..... 28
Diocèse de Saint-Albert. Lettre de Mgr Grandin..... 31
Mission du Lac Caribou.—Baie d'Hudson..... 38
Persécutions en Chine..... 41
Océanie.—Histoire d'une colonie chrétienne..... 55
Histoire de Pie IX..... 65
Notes historiques sur la mission de l'Anse Saint-Jean (Saguenay) 99
Mission des Naskapis—Labrador.—Lettre du R. P. Lacasse, O.M.I. 111
Mission de la Rivière-Rouge, (Nord-Ouest).—Lettre du R. P. Marcoux, O. M. I..... 122
Nord-Ouest.—Mission d'Athabaska..... 129
Mission de Notre-Dame-de-Lourdes de Mégantic (Québec)..... 136
Ravages meurtriers et fruits de vie de la famine indienne..... 143
Océanie.—Histoire d'une colonie chrétienne (suite)..... 161
Œuvre du bureau indien catholique de Washington..... 193
Lettres sur les missions de Dakota et Minnesota..... 200
Orégon.—Lettre du R. P. Chirouse, O. M. I..... 213
Mission des Montagnes Rocheuses..... 215
Territoire Indien.—Lettre du chef des Osages..... 222
Lettre du Rév. J. F. Malo, aux membres de l'œuvre des missions sauvages des Etats-Unis..... 227
La famine en Chine..... 234
Vicariat Apostolique de l'Afrique Centrale.—Aperçu historique... 234
Départ de Sœurs missionnaires de Montréal..... 251
Océanie—Histoire d'une colonie chrétienne (suite)..... 253

1879

Comptes-rendus 3
Mission des Naskapis (Labrador)—Lettre du R. P. Lacasse, O. M. I 14
Nord-Ouest—Lettre des Sœurs Grises 27
Pèlerinage aux Saints-Lieux 37
Vicariat-Apostolique de l'Afrique Centrale—Aperçu historique (suite et fin) 44
Missions de l'Afrique Equatoriale—Lettres des R. R. P. P. d'Alger 61
Montagnes Rocheuses—Lettre d'une religieuse 99
Missions du Saint-Maurice—Sauvages Têtes-de-Boule—Lettre du R. P. Prévost, O. M. I 111
La Gaspésie, avant 1800 125
Orient—Captivité et délivrance de Mgr Ridel (Corée) 152
Brésil—Mgr d'Olinda et la franc-maçonnerie 180
Orient—Captivité et délivrance de Mgr Ridel (suite) 195
Afrique Orientale—Lettre du R. P. Horner 226
La Gaspésie, de 1800 à 1867 (suite et fin) 237
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Ile-à-la-crosse—Lettre d'une religieuse 266
Orégon—Etat de l'Eglise catholique sur la côte du Pacifique 279

1880

Comptes-rendus 3
Orient—Captivité et délivrance de Mgr Ridel (suite et fin) 14
Légendes américaines identifiées avec l'histoire du peuple hébreu 33
Afrique Equatoriale—Lettre du R. P. Livinhac 80
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie — Lettre d'une religieuse 95
Vicariat Apostolique de Corée—Lettre d'un missionnaire 99
Mission des Naskapis (Labrador)—Voyage du R. P. Lacasse, O. M. I 128
Mission Montagnaise du Lac Saint-Jean—Lettre du R. P. Arnaud, O. M. I 144
Rapport sur les missions du diocèse de Rimouski 155
Les Quarante-Heures dans le diocèse de Rimouski 163
Russie—Récit d'une persécution de sept ans soufferte par des religieuses 169
Nord-Ouest—Conversion du chef d'une tribu sauvage, et d'une partie de ses sujets 186
Les missionnaires d'Alger en Kabylie 189

Russie—Récit d'une persécution de sept ans soufferte par des religieuses (suite et fin) 196
Missions chez les Têtes-de-Boule (Saint-Maurice)—Lettre du R. P. Gougeon, O. M. I. 230
Mission des Micmacs de Ristigouche (Rimouski)—Lettre de M. l'abbé Drapeau 232
Rapport sur les missions du diocèse de Rimouski (suite) 234
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Lettre d'une religieuse 246
Lettre de la Supérieure du monastère des Carmélites de Montréal. 251
Corée—Captivité et délivrance de M. Deguette 265
Afrique Centrale—Lettre du R. P. A. Bouchard, M. A 284
Mission de Durazzo—Roumélie 288

1881

Comptes-rendus 5
Mission de Nébraska, E. U.—Lettre de Mgr O'Connor 17
Corée—Lettre de M. Blanc 42
Afrique Centrale—Lettre du R. P. A. Bouchard, M. A 49
Missions du diocèse de Rimouski 60
Mission Montagnaise du Lac Saint-Jean—Lettre du R. P. Lacasse, O. M. I. 65
Mission du Thibet—Lettre du R. P. Girardeau 71
Cimbébasie (Afrique Occidentale)—Lettre du R. P. Duparquet 77
Mission du diocèse de Rimouski (suite) 127
Océanie—La légende des âmes par Eugène Alcan 131
St-Joseph du Congo—Lettre du R. P. Carrie 160
Sénégambie—Lettre du R. P. Guigrand 166
Saint-Prime du Lac Saint-Jean—Lettre de M. l'abbé Bellay 172
Mission du Gabon, en Afrique—Lettre du R. P. Augouard 174
Madagascar—Conversion d'un ministre protestant 186
Etats-Unis—Condition des Indiens 191
Encyclique du Saint-Père en faveur de la Propagation de la Foi. 195
Rapports sur quelques missions du diocèse de Rimouski 203
Chapelles de Chicoutimi et de Tadoussac—Lettre du R. P. Arnaud, O. M. I. 208
Vicariat Apostolique des Deux-Guinées—Lettre du R. P. Delorme. 217
Afrique Centrale—Lettres du R. P. A. Bouchard, M. A 228
Afrique Centrale—Lettres de Mgr Comboni, V. A 232
Sainte-Anne de Ristigouche (Rimouski)—Lettre de l'abbé O. Drapeau 239
Léon XIII et la Propagation de la Foi—Lettre du R. P. Jouet 241

Vicariat Apostolique de Pondichéry—Lettre de Mgr Laouénan V. A. 246
Vicariat Apostolique de la Nouvelle-Calédonie—Lettre du R. P. Hilléreau 253
Vicariat Apostolique de Natal—Lettre du R. P. Deltour 261
Vicariat Apostolique de Natal—Journal du R. P. Beaudry 268
Vicariat Apostolique de la Caroline Septentrionale—Lettre de Mgr Gross, V. A. 279
Houpé Méridional, Chine—Lettre du R. P. Benjamin 284
Nouvelles 287

1882

Comptes-rendus 3
Afrique Centrale—Lettres du R. P. A. Bouchard, M. A. et de Mgr Comboni 15
Missions des Têtes-de-Boule (Saint-Maurice)—Lettre du R. P. Guéguen O. M. I. 20
Missions de Betsiamis (Rimouski)—Lettre de M. l'abbé A. B. Côté 25
Labrador—Lettre de Mgr C. Guay 28
Nord-Ouest—Mission du Lac Labiche—Lettres d'une religieuse. 33
Mgr d'Ottawa dans les missions sauvages—Lettres de M. l'abbé J. B. Proulx 45
Tous morts de faim excepté une—Récit d'une sauvagesse, par le R. P. Lacasse, O. M. I. 75
Missions de l'Afrique Equatoriale—Lettre de Mgr Lavigerie 81
Missions de Douglastown (Rimouski)—Lettre de M. l'abbé F. X. Bossé 99
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Lettre du R. P. Larue, O. M. I. 102
Vicariat Apostolique d'Athabaska—Lettre de Mgr Faraud 106
Mgr d'Ottawa dans les missions sauvages—Lettres de M. l'abbé J. B. Proulx (suite) 109
Afrique Equatoriale—Lettre de Mgr Lavigerie (suite) 131
Afrique Equatoriale—Trois martyrs dans la mission du Tanganika 154
Mission du Sahara—Massacre de trois missionnaires 159
Afrique Centrale—Lettre du R. P. Bouchard, M. A. 169
Afrique Centrale—Mgr Daniel Comboni 171
Afrique Centrale—Deux missionnaires à Notre-Dame des Victoires de Paris 174
Vicariat Apostolique de Corée—Lettre de M. Robert 179
Deux enfants sauvages—Mission des Naskapis 186

Mgr d'Ottawa dans les missions sauvages—Lettre de M. l'abbé J. B. Proulx (suite et fin) 195
Colombie Anglaise—Lettre du R. P. Chirouse, O. M. I. 208
Afrique Centrale—Le R. P. Bouchard—Lettres 212
Vicariat Apostolique d'Athabaska—Lettre de Mgr Clut 222
Mission des Montagnes Rocheuses—Lettre d'une religieuse 228
Mission chez les Naskapis (Labrador)—Lettre du R. P. Fafard, O. M. I. 233
Vicariat Apostolique d'Athabaska—Lettre d'une religieuse 246
Vicariat Apostolique d'Athabaska—Lettre d'une religieuse 251
Quelques notes sur le diocèse de l'Ile Vancouver 258
Vicariat Apostolique de Sierra-Leone—Lettre d'un noir converti. 267
Mouraniah le Cheik d'Iambaan (nouvelle) 275
Fouray-Bondoo (nouvelle) 283
Une famine chez les sauvages—Mingan—Canada 287

1883

Comptes-rendus 3
Préfecture du Golfe St-Laurent.—Son établissement 16
Préfecture du Golfe St-Laurent.—Mandement de Mgr de Rimouski 22
Préfecture du Golfe St-Laurent.—Mandement de Mgr Bossé 24
Mission de l'Afrique Centrale.—Lettre du R. P. Bouchard, M. A. 34
Préfecture Apostolique du Zanguebar.—Lettre du R. P. Baur 38
Vicariat Apostolique de la côte des Esclaves.—Lettre de M. Therrien 54
Mon district et huit ans de séjour au Yun-Nan (Chine).—Récit d'un missionnaire 62
Japon Méridional.—Lettre d'un ancien missionnaire 81
Mission de la côte des Esclaves—Antonio.—Récit de M. Chausse 87
Nouvelles des Deux-Guinées et d'Athabaska-Mckenzie 96
Vicariat Apostolique d'Athabaska-Mckenzie.—Lettre d'une religieuse 99
Mon district et huit ans de séjour au Yun-Nan (suite) 124
Préfecture Apostolique du Golfe Saint-Laurent.—Lettre de Mgr. Bossé 171
Afrique Centrale.—Voyage de Mgr Sogaro 178
Etats-Unis.—Découverte des restes d'un missionnaire 192
Mon district et huit ans de séjour au Yun-Nan (suite) 195
Afrique Centrale.—Lettre du R. P. Bonomi, M. A. 266

1884

Comptes-rendus 3
Mon district et huit ans de séjour au Yun-Nan (suite et fin)..... 14
Afrique Centrale.—Lettre du R. P. Deschenaies..... 44
Vicariat Apostolique de Corée.—Journal de M. Robert..... 48
Préfecture du Golfe Saint-Laurent.—Rapport de Mgr Bossé..... 66
Diocèse d'Orégon-City.—Lettre de Mgr Seghers..... 69
La grande Rose (nouvelle)..... 83
Qu'ai-je donc perdu ! (nouvelle)..... 90
Chine et Tahiti..... 93
Etats-Unis—Dakota.—Lettres de deux religieuses, etc..... 99
Tong-King occidental.—Lettre de Mgr Puginier..... 109
Vicariat Apostolique de Yun-Nan (Chine).—Lettre de Mgr Fenouil..... 113
Préfecture Apostolique de Kouang-Si (Chine).—Lettre de M. Guimbretière 117
Afrique Centrale.—Lettre du R. P. Bouchard, M. A..... 129
Protestation solennelle contre la spoliation de la Propagande (Québec)..... 132
Terre-Sainte.—Notice sur le R. P. Marie-Théodore Ratisbonne.. 145
Terre-Sainte.—Le patriarcat latin de Jérusalem..... 152
Nord-Ouest.—Mission des sœurs Grises à l'Ile-à-la-Crosse..... 166
Départ de missionnaires.—Le R. P. Lacombe et ses compagnons 188
Nord-Ouest.—Mission des sœurs Grises à l'Ile-à-la-Crosse (suite et fin) 195
Kouang-si (Chine).—Lettres de MM. Pernet, Lavest, et de Mgr Foucard 249
Ecoles du Nord-Ouest.—Lettre de Mgr Faraud..... 281
Afrique Centrale.—Lettre de Mgr Sogaro..... 283
Terre-Sainte.—Notice sur le R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne... 286

1885

Comptes-rendus 3
(,lan.—Lettre de Mgr Bonjean..... 15
' re-Sainte.—Notice sur le R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne (suite) 17
' re-Sainte.—Mort du R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne..... 30
] rsécution dans l'extrême orient.—Lettres de Mgr Puginier, de Mgr Croc, de Mgr Caspar, de Mgr Chausse, de M. Grimaud et de Mgr Pinabel..... 66
] oles du Nord-Ouest.—Lettre de Mgr Taché..... 84

Le R. P. Bouchard.—Ses adieux avant son départ pour l'Egypte. —Quelques lettres..... 85
Persécution dans l'extrême-orient (suite).—Lettres de Mgr Pinabel, de Mgr Puginier, de Mgr Caspar, de M. Tamet, de Mgr Chausse, de M. Mioux, de Mgr Pinchon, du R. P. Bourneau et de M. Humblot..... 97
Missions de la Tunisie.—Lettre du Cardinal Lavigerie..... 162
Les missionnaires catholiques et protestants..... 186
Souvenirs du Japon..... 191
Nord-Ouest—Mission des Sœurs Grises à l'Ile-à-la-Crosse (2e partie)..... 195
Missions de la Tunisie—Lettre du Cardinal Lavigerie (suite et fin. 254
Les martyrs du Nord-Ouest—Lettre de Mgr Grandin..... 280

1886

Comptes-rendus..... 1
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Lettre du R. P. Le Corre..... 14
La Persécution dans l'extrême-orient—Lettre de Mgr Reynaud, de Mgr Chausse, de M. Martinet, de M. Rousseille, de Mgr Puginier, du R. P. Durandière, de M. Lesserteur et de M. Barrier..... 17
Nouveaux martyrs en Chine—Lettre de M. Bourgeois..... 82
La Persécution au Cambodge—Lettre de Mgr Cordier..... 87
Nouvelle-Guinée—Lettre du R. P. Stan. Henri Verius..... 90
Afrique Centrale—Lettre du R. P. Bonomi, M. A..... 99
Le choléra et son traitement—Par le R. P. Fiorovich, S. J..... 121
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Lettre d'une religieuse..... 147
Pauline-Marie Jaricot..... 153
Sainte-Anne de Ristigouche (Rimouski)—Lettre de Mgr Guay..... 176
La Persécution dans l'extrême-orient—Lettres de Mgr Puginier, de Mgr Foucard, de M. Barrier et de M. Chouzy..... 179
Son Eminence le Cardinal Taschereau—Sa nomination, etc..... 195
La persécution dans l'extrême-orient—Lettres de Mgr Blanc, de Mgr Puginier, de M. Bouchut, de Mgr Chausse, de Mgr Van Camelbeke, de M. Geffroy, de M. Chambost, du R. P. Lacomte, de Mgr Colombert, de Mgr Caspar, de M. Guitton..... 211
Japon Septentrional—Audience accordée à Mgr Osui par le Mikado..... 247
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—La vie du missionnaire par le R. P. Pascal..... [illegible]

Comptes-rendus 3
Mandchourie 13
La persécution dans l'extrême-orient—Lettres de Mgr Van Camelbeke, de Mgr Chausse, de MM. Girard et Closset, de Mgr Caspar, de M. A. Tessier, de M. Chambost 15
Suéma—ou la petite esclave africaine enterrée vivante 61
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Appel aux âmes généreuses 85
La Custodie Franciscaine de Terre-Sainte—Lettre du Frère Marie de Brest 93
Suéma ou la petite esclave africaine (suite et fin) 99
La Custodie Franciscaine de Terre-Sainte (suite et fin) 128
Les actes des premiers martyrs de l'Afrique Equatoriale, par Mgr Livinhac, leur évêque 164
Athabaska-McKenzie—Lettre de Mgr Clut 191
Mission du Lac Saint-Jean—Lettre du R. P. Arnaud 195
Préfecture Apostolique du Golfe Saint-Laurent, par Mgr Bossé... 200
Rapport d'un voyage de Mgr Seghers à travers l'Alaska 248
Lâche assassinat de Mgr Seghers 257
La persécution dans l'extrême-orient—Lettres du R. P. Klinger, de Mgr Caspar, de M. Frichot et de Mgr Puginier 287

1888

Comptes-rendus 3
Missions dans les chantiers du Maine par les RR. PP. Poulet et Savard C. S. S. R. 13
Colombie-Anglaise—Lettre d'une religieuse 19
La persécution dans l'extrême-orient—Lettres de M. Renault, de M. Frichot, de M. Martinet, de Mgr Rouger, de M. Blettery, de Mgr Puginier, de M. Geoffroy 31
Départ de religieuses de Montréal pour l'Amérique méridionale, et de jeunes filles pour le Texas 94
Missions dans les chantiers du Maine par les RR. PP. Poulet et Savard, C. S. S. R. 99
Missions d'Abbitibi, etc.—Lettre du R. P. Nédelec 110
Mort de Dom Bosco—Le saint-Vincent de Paul de l'Italie—Visite à Dom Bosco 117
Athabaska-McKenzie—Lettres des RR. PP. Kérangué, Joussard et Dupire, O. M. I. 132
La prière du soir en famille 144
Afrique Equatoriale—Description d'un village chrétien 147

La persécution dans l'extrême Orient—Lettres de Mgr Van Camelbeke, de Mgr Blanc, et du R. P. Horné..... 176
Afrique Centrale—Lettre d'un prêtre nègre..... 185
Afrique centrale. — Lettre d'un prêtre nègre (suite et fin.)..... 195
Saint-Boniface.—Noces d'or de Sœur Saint Joseph..... 200
L'esclavage africain.—Discours du cardinal Lavigerie, prononcé au meeting tenu à Londres, le 31 juillet 1888..... 218
Missions d'Asie.—Préfecture aposrolique du Kouang-tong.—Lettre de M. Fleureau..... 246
Missions d'Afrique.—Vicariat apostolique du Nyanza.—Lettre de Mgr Livinhac..... 257
Vicariat apostollque d'Athabasca-McKenzie. — Lettre de divers missionnaires Oblats à Mgr I. Clut, évêque d'Arindèle 265

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Abraham Wikaskokiseyin—Vie de ce chef de la tribu des Cris, (1877). 115.

Afrique Centrale—Aperçu historique (1878), 234 ; (1879), 44 ;—Lettres des missionnaires (1880), 284 ; (1881), 48, 226, 232, 239 ; (1882), 15, 169, 174, 212 ; (1883), 34, 178, 266 ; (1884), 44, 129, 283 ; (1886), 99 ; (1888), 185, 195.

Afrique Equatoriale—Lettres des missionnaires (1879), 61 ; (1880), 80 ; (1882), 81, 131 ; (1887), 164 ; (1888), 147, 257.

Afrique Occidentale—Lettre d'un missionnaire (1881), 77, 79.

Afrique Orientale—Lettre d'un missionnaire (1879), 226.

Alaska—Voyage de Mgr Seghers (1887), 248 ; sa mort, 257.

Amérique Méridionale—Départ de religieuses de Montréal (1888), 94.

Annales—Règlement pour leur publication (1877), 3.

Anse-St-Jean—Rapport (1877), 221 ;—Notes historiques (1878), 99.

Asie—Lettre de M. Fleureau, [1888], 246.

Antonio—Notice biographique sur ce précurseur des missionnaires sur la Côte-des-Esclaves (1883), 87.

Athabaska-McKenzie—Lettres sur les missions de ce vicariat-apostolique (1877), 103 ; (1880), 95, 186, 246 ; (1882), 33, 38, 102 106, 223, 246 ; (1883), 96, 99 ; (1884), 167, 195, 281 ; (1885 195, 280 ; (1886), 13, 147, 282 ; (1887), 85, 191 ; [1888], 265

Bosco (Dom)—Notice Biographique (1888), 117, 119, 124.

Bouchard (Le Rév. Père)—Notice biographique (1881), 48 ; (1882), 212 ;—ses adieux au Canada (1885), 85.

Brésil—Mgr d'Olinda et la franc-maçonnerie (1879) 180.

Cambodge—(1886), 87, 220.

Cardinal—Nomination du Cardinal Taschereau (1886), 195.

Caroline Septentrionale (Etats-Unis)—(1881), 279.

Ceylan—(1885), 15.

Chantiers du Maine E. U.—Missions de deux Pères Redemptoristes (1888), 13, 99.

Chine—Lettres des missionnaires, persécutions, etc. (1877) 42, 66, 154 ; (1878), 41, 224 ; (1881), 284, 287 ; (1883), 63, 124, 195 ; (1884), 14, 83, 109, 113, 117 ; (1885), 66, 97, 119, 126, 136, 156, 158, 160 ; (1886), 17, 22, 31, 39, 46, 51, 53, 55, 60, 69, 71, 76, 82, 179, 182, 184, 186, 211, 216, 218, 222, 225, 228, 232, 237, 238, 243, 244, 247, 252, 257, 261, 266, 270, 276 ; (1887, 13, 15, 16, 20, 34, 40, 42, 44, 264, 270, 274, 279, 280, 282, 287 ; (1888), 31, 35, 38, 44, 46, 53, 55, 79, 87, 152, 171.

Choléra—Procession du Saint-Sacrement chez les Musulmans (1877), 157 ;—Traitement de cette maladie (1886), 121.

Colombie Anglaise—(1878), 21 ; (1882), 208 ; (1888), 19.
Congo—(1881), 160.
Constantinople—Ravages des chrétientés d'Orient (1877), 231.
Corée—Captivité et délivrance de Mgr Ridel (1879), 152, 195 ; (1880), 14 ;—Lettres des missionnaires (1880), 99, 265 ; (1881, 42 ; (1882), 179 ; (1884), 47 ; (1888), 171.
Côte-des-Esclaves (Afrique)—(1883, 54, 87.

Dakota et Minnesota (Etats-Unis)—(1878), 200
Deux-Guinées (Afrique)—(1881), 174, 217 ; (1883), 95,

Ecoles du Nord-Ouest—(1884), 281 ; (1885), 84.
Esclavage africain, [1888], 218, 238.
Etats-Unis—Œuvre du Bureau Indien (1878), 195, 222, 223 ; (1881,) 191 ;—Découverte des restes d'un missionnaire (1882), 192 ; —Agence du Lac-au-Diable (1884), 99.
Fleureau—Lettre de M. Fleureau, [1888], 246.

Gaspésie—Avant 1800 (1879), 125, 237.
Golfe Saint-Laurent (Préfecture-Apostolique)—(1883), 16, 22, 24, 171 ; (1884), 66 ; (1887), 200.

Ile-à-la-Crosse (Nord-Ouest)—(1877), 201 ; (1884), 167, 195 (1885), 195.
Ile de Vancouver—(1878), 11 ; (1882), 258.
Inde—Ravages de la famine (1878), 143.

Japon méridional (1883), 81 ;—Souvenirs du Japon (1885), 191 ;—Japon septentrional (1886), 278.
Jaricot (Marie-Pauline)—Notice biographique (1886), 153.

Kabylie—Œuvre des missionnaires d'Alger (1880), 189.

Labrador—Missions de Mgr Guay (1882), 28 ;—Récit d'un gesse (1882), 75 ;—Une famine (1882), 287 ;—Préfec apostolique (1883), 16, 22, 24, 171 ; (1884), 66 ; (1887), 2
Lac St-Jean—Mission des Montagnais (1877), 24 ; (1880), 144 ; 195 ;—Saint-Prime (1881), 172.
Lavigerie [S. E. le Cardinal]—Esclavage africain, [1888], 218, 2

Légendes—Américaines (1880), 33.
Léon XIII—Encyclique en faveur de la Propagation de la foi (1881), 195 ;—Audience d'un missionnaire (1881), 241.
Léproserie—A Tracadie, N. B. (1877), 129, 163.
Livinhac—Lettre de Mgr Livinhac, [1888], 257.

Madagascar—Conversion d'un ministre protestant (1881), 186.
Mailloux (M. Alexis, V. G.)—Notice biographique (1877), 170.
Mantawa (Montréal)—(1878), 13.
Micmacs—De Ristigouche, Rimouski—(1880), 232; (1881), 239; (1886), 176.
Montagnais—Du Lac St-Jean (1877), 24 ; (1880), 144 ; (1887), 195.
Montagnes Rocheuses—(1878), 215 ; (1879), 99.
Montréal—Départ de missionnaires (1878), 251 ; (1884), 188, (1888), 94 ;—Monastère du Carmel (1880), 251.
Musulmans—Procession du Saint-Sacrement (1877), 157.

Naskapis—Sauvages du Labrador (1878), 111 ; (1879), 14 ; (1880), 128 ; (1882), 235 ;—Deux enfants sauvages, récit (1882), 235.
Natal (Afrique)—(1881), 261, 268.
Nébraska (États-Unis)—(1881), 17.
Noces d'or de Sœur St-Joseph, [1888], 200.
Notices biographiques—Le Rév. P. Reboul, O. M. I., (1877), 83 ;—Abraham Wikaskokiseyin (1877), 115 ;—M. Alexis Mailloux V. G. (1877), 170 ;—Pie IX (1878), 65 ;—Le Rév. Père Bouchard, M. A. (1881), 48 ; (1882), 212 ;—Antonio, le précurseur des missionnaires sur la Côte-des-Esclaves (1883), 47 ;—Le Rév. Père Marie-Théodore Ratisbonne (1884), 145 ;—Le Rév. Père Marie-Alphonse Ratisbonne (1884), 286 ; (1885), 17, 30 ;—Pauline-Marie Jaricot (1886), 153 ;—Dom Bosco (1888), 117, 119, 124.
Notre-Dame-de-Batiscan (Québec)—(1877), 224.
Notre-Dame-de-Lourdes (Québec)—(1878), 136.
Nouvelle-Guinée—(1886), 90.

Océanie—Histoire d'une colonie chrétienne—(1878), 55, 161, 253 ;—La légende des âmes (1881) ; 131 ;—Lettre d'un missionnaire (1881), 253.
Orégon—(1877), 35 ; (1878), 213 ; (1879), 279 ; (1884), 69.
Ottawa—Mgr d'Ottawa dans les missions sauvages (1882), 45, 109, 195.

Patagonie—Projet d'évangélisation (1877), 39.
Pie IX—sa vie et sa mort (1878), 65.
Pondichery—(1881), 246.
Propagande—Spoliation des biens de cette congrégation (1884), 133.

Ratisbonne (R. P. Marie-Théodore)—Notice biographique (1884) 145.
Ratisbonne (R. P. Marie-Alphonse)—Notice biographique (1884,) 286 ; (1885), 17, 30.
Reboul (Le Rév. Père)—Notice biographique (1877), 83.
Récits—Beaux exemples [1877], 77 ;—Légendes américaines [1880], 33 ;—Persécution de sept ans [1880], 169, 195 ;—Récit d'une sauvagesse [1882], 75 ;—Deux enfants sauvages [1882], 96 ; — Mousaiah [1882], 278 ; — Fouray-Boodoo [1882], 283 ;—Une famine [1882], 287 ;—Antonio [1882], 87 ;—La grande Rose, etc. [1884], 83 ;—Mort d'un jeune Tahitien [1884], 95 ;—Suéma [1887], 61, 99 ;—La prière du soir en famille [1888], 144.
Rimouski—Missions du diocèse [1880], 155, 163, 232, 234 ; [1881], 60, 121, 203, 238 ; [1882], 25, 28, 99 ; [1886], 176.
Rivière-Rouge [Nord-Ouest]—[1878], 122.
Rome—Pèlérinage Italien [1877], 72 ;—Encyclique en faveur de la Propagation de la Foi [1881], 195.
Roumélie—[1880], 288.
Russie—Histoire d'une persécution [1880], 169 195.

Sahara et Soudan—Massacre de missionnaires [1882], 159.
Saint-Albert [Diocèse]—[1878], 26 ; [1885], 280.
Saints-Anges-de-Beauce—[1877], 229.
Saint-Eleuthère [Québec]—[Québec]—[1877], 227.
Saint-Léon [Québec]—1877], 219.
Saint-Prime [Lac St-Jean]—[1881], 172.
Sénégambie—[1881], 166.
Sept-Crans [Québec]—[1877], 109.
Sièrra-Léone [Afrique]—[1882], 267.

Tadoussac— [1877], 120 ; [1881], 208.
Taschereau [S. E. le Cardinal]—Sa nomination, etc. [1886], 195.
Témiskamingue—Missions des Têtes-de-Boule, etc., [1879], 111, 113 ; [1880], 220 ; [1882], 20, 45, 109, 195 ; [1888], 110.
Terre-Neuve—Préfecture de Saint-Georges [1877], 91.
Terre-Sainte—(1879), 37 ; (1884), 145, 152, 286 ; (1885), 17, 30 ; (1887), 83, 95, 128.
Têtes-de-Boule—Sauvages du St-Maurice (1879), 111, 113 ; (1880), 220 ; (1882), 20, 45, 109, 195 ; (1888), 110.
Thibet—(1881), 71.
Tracadie (N. B.)—La léprosie (1877), 129, 163.

Zanguebar (Afrique)—(1883), 38.

[illegible] pour faire célébrer une messe du 1 au 31 et du 1 décembre :

II. Indulgence de cent jours chaque fois qu'un Associé récite la *Prière* et l'*Ave Maria* avec l'invocation : *Saint François-Xavier, qui a accompagné en Asie des Missions une nouvelle quelconque de piété ou de charité.* Toutes ces Indulgences sont aussi applicables aux âmes du Purgatoire. Ceux qu'une cause légitime empêche de visiter l'église désignée, peuvent suppléer à cette visite par d'autres œuvres ou prières indiquées par leurs confesseurs. Les mêmes religieux, religieuses, etc., peuvent gagner les mêmes Indulgences en visitant leur propre église ou chapelle publique, s'il n'y en a pas, la chapelle privée de leur maison, pourvu que les autres conditions soient remplies ;

III. Pouvoir des seuls privilégiés tout temporel qu'un Associé dit un fait pieux, n'importe lequel, pour un Associé défunt ;

IV. Même privilège permanent dans les jours ordinaires, sans préjudice qu'ont reçu les Associés de toute Association ;

V. Pouvoir d'appliquer aux chapelets des Indulgences *Brigittines*, et aux croix et médailles les Indulgences spirituelles, accordées aux prêtres qui ont reçu des Associés du cent associés, ou bien qui font partie d'un Conseil ou Comité chargé de veiller aux intérêts de l'œuvre.

Pour les Diocèses de Montréal, Trois-Rivières, St. Hyacinthe et St. Germain de Rimouski.

1° Une Indulgence plénière, le jour de l'Invention de la sainte Croix, le 3 mai, ou pour ceux d'entre eux de l'Association de l'Institution de l'Association ;

2° Une seconde Indulgence plénière, le jour de la fête de saint François-Xavier, patron de l'Association, 3 décembre ;

3° Une troisième Indulgence plénière, une une chaque mois. La fête de cette Indulgence est au choix de chaque [illegible].

Pour gagner ces Indulgences, il faut remplir très-fidèlement les prières dont nous venons de parler, se confesser, communier, visiter dévotement l'église ou l'oratoire de l'œuvre, si elle en a, sinon une autre église permissible et y prier à l'intention du Souverain Pontife.

On peut en outre gagner une *Indulgence de 100 jours* chaque fois qu'étant au moins contrit de cœur on récite les prières de l'Association, ou que l'on fait une œuvre même prescrite, soit toute autre aumône en faveur des missions, ou que l'on fait quelque acte, œuvre de piété ou de charité. Toutes ces indulgences plénières et partielles, sont applicables aux âmes du Purgatoire.